GALERIE

DE

L'ANCIENNE COUR

OU

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES REGNES

DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXXVI.

Digitized by Google

PRÉFACE.

LES faits que préſente l'Hiſtoire ne ſont vraiment dignes des regards du Philoſophe, qu'autant qu'ils ſervent à développer les replis du cœur humain; & pour intéreſſer, même le commun des Lecteurs, ces faits doivent peindre l'homme ſans flatterie, ſans mépriſes, ſans exagération. La plupart de nos hiſtoires ne manquent de cet attrait qui prévient les dégoûts & l'ennui, que parce qu'on n'y retrouve point l'homme tel qu'il eſt, qu'on ne ſe reconnoît point ſoi-même dans les perſonnages qu'elles font agir ſous

Digitized by Google

nos yeux. Pour l'ordinaire, ce ſont des êtres fantaſtiques, des figures coloſſales ſans proportions & ſans enſemble, dont l'imagination du Peintre a créé les formes démeſurées. Leurs vertus giganteſques ne peuvent être un objet d'émulation ; on eſt ébloui de leur faux éclat ; on déſeſpere de s'élever à tant de hauteur ; ces vertus imaginaires humilient, & n'encouragent point. Leurs vices, non moins exagérés, n'inſpirent point cette terreur ſalutaire, l'un des grands fruits de l'Hiſtoire, quand les forfaits qu'elle dénonce à la poſtérité ſont l'image des crimes, dont nos Sociétés offrent chaque jour d'effrayantes répétitions : les atrocités qu'on prête aux ſiecles paſſés nous raſſurent ſur les déſordres réels du ſiecle préſent ; & peu s'en faut qu'on ne ſe croie vertueux, parce qu'on ne réaliſe pas des monſtres,

Digitized by Google

enfans de l'enthousiasme, de l'ignorance ou de la mauvaise foi.

Les facultés de l'homme sont bornées, tant pour le vice que pour la vertu ; & l'Historien, dont la fausse éloquence ne reconnoît pas ces limites, est non-seulement un Moraliste dangereux, mais un mauvais Ecrivain.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cet axiome de goût est surtout applicable à la question présente. Des erreurs de dates, des faits supposés, des anachronismes décréditent une histoire dans l'esprit des Savans, sans en rendre la lecture ennuyeuse & pénible. Avec ces défauts, elle peut du moins conserver l'intérêt d'un Roman bien conçu, bien exécuté, bien vraisemblable, &, comme l'Histoire la plus véridique, surpren-

Digitized by Google

dre la confiance des perſonnes peu inſtruites. Mais le giganteſque & le merveilleux dans le tableau des mœurs & des actions qui peignent le cœur humain, n'ont pas même l'avantage de tromper les ignorans. Tout homme bien organiſé a, pour ainſi dire, dans ſa raiſon, & ſur-tout dans ſon cœur, la meſure des paſſions & de leurs effets; & il n'eſt pas au pouvoir du Charlatan le plus adroit de nous égarer en ce genre au-delà des poſſibles: la nature répugne à cette ſorte de ſéduction, & l'ennui nous ſauve, en pareil cas, des pieges d'une éloquence menſongere. Le défaut d'intérêt qu'on reproche à tant d'Hiſtoires bien écrites d'ailleurs, eſt un ſecret pour l'homme ordinaire, qui en éprouve les effets ſans en ſoupçonner la cauſe. Le Philoſophe inſtruit & réfléchi la découvre ou la ſuppoſe avec fondement, dans

Digitized by Google

cette exagération qui, en matiere de mœurs & de paſſions, de crimes & de vertus, de lâchetés & d'héroïſme, ne produit que des *charges* ſouvent ridicules, & toujours faſtidieuſes.

Cette exagération, ſource féconde d'erreurs, de fatigue & d'ennui, peut naître quelquefois d'une ſimple omiſſion, d'une ſuppoſition mal-adroite, du mauvais choix des circonſtances où l'on place le fait exagéré. Telle action héroïque ſeroit vraie ou pourroit l'être dans telle hypotheſe; mais l'Hiſtorien qui tranſmet cette action, prête à ſon auteur des motifs, des intérêts, un caractere qui n'ont jamais enfanté l'héroïſme; & dès-lors le fait en queſtion devient plus que ſuſpect d'altération & d'enflure. Que de monſtruoſités dont l'Hiſtoire a ſouillé ſes tableaux, & qui préſentent au Philoſophe

Digitized by Google

habile à saisir les rapports des passions & de leurs effets, un contraste révoltant avec les vertus, & quelquefois avec les vices des coupables, dont elle prétend faire justice ! En général, que d'invraisemblances dans plusieurs traits que l'Histoire Romaine a consacrés, & qu'on révoqueroit en doute, si l'on avoit autant de connoissance du cœur humain, que de vénération pour les Historiens de Rome, ou plutôt, si l'on écoutoit davantage le désaveu de sa raison & le témoignage de son propre cœur ! S'il faut en croire ces Historiens, *Horatius Cocles* défendit seul un pont contre une armée courageuse ; l'Empereur *Caligula* fit son cheval Consul ; *Néron*, pour se désennuyer, ordonna l'incendie d'un quartier de Rome, où quarante mille habitans périrent dans les flammes. Je suis

Digitized by Google

bien éloigné de ranger ces faits dans la classe des mensonges imprimés ; mais ce brave *Cocles* qui résiste à tant d'autres braves, a plus l'air d'un *Roland* que d'un Chevalier Romain ; mais le trait de *Caligula*, s'il ne fut pas une plaisanterie, fut un acte de démence incompatible même avec l'exercice du pouvoir despotique ; mais le feu de joie de *Néron* est d'une atrocité absurde, dont les conséquences ne pouvoient échapper à la prévoyance de ce tyran plus cruel qu'imbécille. Ou ces faits & plusieurs autres que je pourrois citer, nous sont parvenus dépouillés des accessoires qui les rendoient vraisemblables ; ou la prévention & le fanatisme des Historiens leur ont fait négliger, dans ces détails, le seul moyen décisif de gagner la confiance du lecteur, cette fidélité qui consiste à donner aux actions

Digitized by Google

des hommes un objet & des motifs que la nature avoue.

Je ne puis trop le redire, cette véracité dans le tableau des paſſions qui animent l'Hiſtoire, eſt la principale ſource de ce grand intérêt, dont elle eſt ſuſceptible ; & cela eſt vrai ſur-tout des Hiſtoires anciennes & étrangeres, dont les événemens diverſement éloignés, ne peuvent guere avoir ſur notre deſtinée qu'une influence indirecte & peu ſenſible. Il n'en eſt pas ainſi de l'Hiſtoire moderne & nationale : en ſuivant la chaîne des événemens qu'elle retrace, on peut aiſément remonter aux ſources de notre bonheur ou de nos infortunes. Les proſpérités de la Nation dont nous faiſons partie, ſa gloire ou ſes calamités que nous partageons, ſont les effets des révolutions que décrit cette Hiſtoire ; notre exiſtence indivi-

Digitized by Google

duelle peut être un de leurs réſultats. Il eſt donc vrai de dire qu'indépendamment de l'inſtruction morale & de la ſcience du cœur humain, qui eſt le but des études hiſtoriques en général, & qui en doit être le fruit le plus précieux, l'Hiſtoire nationale, & ſurtout la moderne, offre encore l'intérêt des faits; & que plus elle eſt moderne, plus cet intérêt eſt vif & preſſant.

Il ſuit de cette obſervation, que pour des François nos contemporains, une Hiſtoire des ſiecles de Louis XIV & de Louis XV ſeroit en même-temps la plus inſtructive & la plus intéreſſante, puiſqu'à l'avantage commun à toutes les Hiſtoires, de mettre la morale en action, de ſonder les profondeurs du cœur humain, d'en faire jouer les différents reſſorts, elle joindroit le mérite d'attacher par

Digitized by Google

les faits, en montrant dans leur ſucceſſion un acheminement, & quelquefois un obſtacle au bonheur de la génération préſente. Mais nous n'avons que des eſſais plus ou moins heureux ſur le ſiecle de Louis XIV, & des ébauches trop imparfaites du ſiecle de Louis XV. Il nous faut une hiſtoire de ces deux regnes; & tout bon François la déſire avec impatience. En attendant qu'un citoyen homme de génie faſſe ce beau préſent à la Nation, j'ai cru bien mériter d'elle, en recueillant avec exactitude un grand nombre de traits deſtinés à figurer dans cette hiſtoire. Ce ne ſont pas les matériaux de ce grand Ouvrage que je préſente au Public; mais de ſimples textes qui, bien développés, en feront la partie morale & philoſophique, y porteront l'intérêt qui réſulte de la vérité dans le tableau des mœurs

Digitized by Google

& des passions des hommes. Et quant aux faits que j'ai cru pouvoir effleurer, s'ils n'ont pas toujours ce caractere de grandeur qui impose, ou de singularité qui pique & réveille le Lecteur, ils ont ordinairement des résultats importans qui, sans être énoncés dans ces volumes, n'en seront pas moins apperçus par des yeux exercés à voir de grands effets dans de petites causes. Ce mérite justifie bien le choix qu'on a fait de quelques anecdotes peu saillantes au premier coup d'œil, & qui, mieux examinées, indiquent souvent le germe d'une révolution dans la Morale, la Politique, la Littérature ou les Arts. On a cru devoir les préférer à certains faits plus décisifs en apparence, & qui, dans la réalité, ne produisent rien. J'ai eu le plus grand soin d'écarter tous ceux qui n'offrant qu'un intérêt

Digitized by Google

de vaine curioſité, n'ont point trait au caractere du ſiecle qu'on prétend eſquiſſer.

Mais, en cherchant à faire penſer l'homme attentif & réfléchi, on n'a pas perdu de vue une autre claſſe de Lecteurs; c'eſt pour me conformer à leur légéreté, que j'ai pris le parti d'iſoler chaque anecdote, & de ſupprimer les tranſitions qui pouvoient donner à cet Ouvrage un air d'importance & de gravité, & par-là même effrayer les amateurs d'hiſtoriettes. Avec un peu de réflexion & de logique, des Lecteurs plus inſtruits rétabliront aiſément ces liaiſons que j'ai ſacrifiées au goût des *frivolités*. Pour leur faciliter ce travail, il m'a fallu quelquefois renoncer à l'ordre chronologique, & dans l'arrangement de certains faits, avoir moins égard à leurs dates, qu'à leur analogie. Il faut

Digitized by Google

s'attendre qu'au premier coup d'œil on appercevra de l'incohérence & quelques disparates entre plusieurs traits ainsi rapprochés ; mais encore une fois, on se repose sur la sagacité des Lecteurs du soin de les faire disparoître. Pour peu qu'ils réfléchissent sur les inconséquences des passions, ils n'auront pas de peine à concilier les prétendues contradictions qui semblent déparer ce Recueil. Au reste, on ne craint pas de le répéter, ces contradictions, apparentes ou réelles, ne sont point dans cet Ouvrage, mais dans le cœur humain, dont il présente une esquisse fidelle & non flattée.

Le grand objet & le premier mérite de toute production relative à l'Histoire, est de peindre l'homme tel qu'il est, & non tel qu'on voudroit qu'il fût. Pour arriver plus surement à ce but moral

Digitized by Google

& philoſophique, je me ſuis interdit les portraits qui nous ont été tranſmis par des Contemporains, dont l'impartialité, la philoſophie, & l'eſprit d'obſervation ne ſont pas ſuffiſamment conſtatés. Le petit nombre de ceux qu'on a cru pouvoir adopter, ſe montrent toujours empreints de cette fidélité qui diſtingue un tableau tracé d'après nature. Dans la crainte d'en altérer quelques traits, on ne s'eſt pas même permis de retoucher les originaux les plus foiblement coloriés. Je me ſuis impoſé la même réſerve à l'égard de quelques anecdotes, dont la naïveté fait le caractere. En les rajeuniſſant, on eût couru le riſque d'en affoiblir l'intérêt, & j'ai pris ſur moi d'en reſpecter juſqu'aux incorrections.

Quoiqu'en général ce ſoit par des faits qu'on a eſquiſſé les deux

Digitized by Google

ſiecles de Louis XIV & de Louis XV, on n'a pas toujours écarté ces traits, appelés *bons mots* dans les autres Recueils d'Anecdotes, & qui, j'oſe le dire, ſont ordinairement, dans celui-ci, ou des ſaillies de génie, ou les élans d'une grande ame, ou l'exploſion d'un ſentiment profond & ſublime. Quand ce ne ſont que des traits délicats ou ingénieux, ils ont du moins le mérite d'aſſigner avec préciſion la trempe d'eſprit de ceux qu'on n'a pu faire connoître ſous d'autres rapports, & dont le caractere n'offre d'ailleurs aucune priſe à l'obſervation.

Parmi les hommes célebres qui ont illuſtré ces deux ſiecles, il en eſt quelques-uns, dont l'Hiſtoire ne fournit pas une ſeule anecdote à notre uſage, & pluſieurs qui n'en fourniſſent que deux ou trois. Et ſi l'on y prend garde, ces der-

Digitized by Google

niers ſont quelquefois les mieux repréſentés dans cet Ouvrage. On s'eſt donc reſtreint à ce petit nombre de faits, toutes les fois qu'ils ont paru ſuffire à notre objet, qui, pour me ſervir de ce terme, eſt de faire jaillir les caracteres par des traits ſaillans & bien prononcés. Mais il n'eſt pas toujours poſſible d'y réuſſir à ſi peu de frais, & l'on eſt bien forcé de s'étendre davantage, lorſque, pour bien caractériſer un grand homme, il faut l'oppoſer à lui-même, & le conſidérer tour-à-tour dans ſa vie publique & dans ſa vie privée, dans ſes écrits & dans ſa conduite, dans ſes principes & dans ſes actions, ſous les rapports de la morale & des paſſions, de la religion & de l'humanité. Vu dans tous ces aſpects, l'homme préſente mille contraſtes qu'on prend ſouvent pour des contradictions, qui en ſont peut-être

Digitized by Google

dans l'homme, mais qui n'en ſont point dans mes tableaux.

Je ne m'étendrai pas ſur la forme que j'ai cru la plus convenable à ce Choix d'Anecdotes. Il eſt aiſé de juger, au premier coup d'œil, qu'en général j'y ſuis l'ordre chronologique ; mais que je ne m'y aſtreins pas tellement, que je n'y déroge quelquefois, pour les raiſons énoncées plus haut. Un aſſez long article ſur Louis XIV ouvre le premier volume. C'eſt-là qu'on a raſſemblé les traits caractériſtiques de ce Prince, & qui appartiennent eſſentiellement à l'homme plutôt qu'au Monarque. Les articles ſuivans préſentent ſous la même forme, une ſuite de tableaux, où les grands perſonnages qui ont eu quelque part à la célébrité de ſon regne, ſont placés ſuivant l'ordre de leur naiſſance, de leurs dignités, de leurs

Digitized by Google

talens & de leurs ſervices. Un long article à part termine cette vaſte Galerie ; il eſt conſacré aux hommes célebres du même ſiecle, dont l'Hiſtoire n'a pu fournir pour chacun, la matiere d'un article ſéparé : on a pris ſoin d'y recueillir auſſi les traits généraux qui, ſans caractériſer perſonne en particulier, n'en ſont pas moins faits pour concourir à la perfection du tableau général. Ce même ordre eſt obſervé ſcrupuleuſement dans la diſtribution & l'arrangement des articles qui compoſent le ſiecle de Louis XV.

Du parallele de ces deux ſiecles, il réſulte un grand intérêt pour des obſervateurs philoſophes, celui qui naît du contraſte des mœurs, des principes & des talens. Mais encore une fois, pour bien ſaiſir ce contraſte, il faut porter dans cette lecture, ſi frivole

Digitized by Google

en apparence, un peu d'instruction préliminaire, & quelque habitude de réfléchir & de comparer. Les personnes tout-à-fait ignorantes n'y trouveront que de l'amusement, & le petit avantage de meubler leur mémoire d'une foule de traits curieux & piquans, mais dont le véritable prix est dans les rapports secrets qui les lient entre eux, & qui, d'un Ouvrage décousu au premier coup d'œil, forment un bel ensemble dont toutes les parties se correspondent & s'enchaînent. Je le répete, le commun des Lecteurs ne cherchent que la dissipation dans un Livre; & pour masquer à leurs yeux, la morale & la philosophie de celui-ci, il a bien fallu les revêtir des livrées de la frivolité. J'ose donc répondre à ceux qui veulent se borner à l'amusement, qu'ils trouveront dans ce Recueil d'Anec-

Digitized by Google

dotes tout l'intérêt d'un Ouvrage purement agréable, & que, s'ils doivent en tirer quelque autre fruit, on s'eſt arrangé, pour que ce ne ſoit point aux dépens de leur plaiſir.



MÉMOIRES

Digitized by Google

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES REGNES DE LOUIS XIV, ET DE LOUIS XV.

LOUIS XIV. *

MADEMOISELLE de la Fayette, laſſe de la Cour & du vain titre de Favorite auprès de Louis XIII, s'étoit rétirée au Couvent des Filles de Sainte-Marie près la porte Saint-Antoine. Le Roi qui l'aimoit toujours, s'étant dérobé pour l'aller voir, vint ſecrétement de *Grosbois* à Paris & eut une converſation de quatre heures avec elle. *Vittorio Siri* prétend que lorſque ces deux amans ſe ſépare-

* Né en 1638, mort en 1715.

Digitized by Google

rent, le temps se trouva si mauvais, que le Roi ne pouvant retourner à Grosbois, alla coucher au Louvre où il partagea le lit de la Reine, & que cette nuit heureuse fut l'époque de la conception de Louis XIV qui naquit neuf mois après, jour pour jour. Il est naturel de supposer que ce long entretien de Louis XIII & de Mademoiselle de la Fayette avoit été concerté entre Anne d'Autriche & cette Demoiselle, & que la réunion momentanée des deux augustes Epoux fut l'heureux fruit des conseils de cette belle Pénitente. Je pense donc qu'on peut regarder, sans hasarder de conjecture trop hardie, Mademoiselle de la Fayette comme la principale cause du voyage de Louis XIII à Paris, & par une juste conséquence, de la naissance de Louis XIV.

Environ trois semaines avant que de mourir, Louis XIII fit baptiser le Dauphin dans sa Chapelle, par l'Evêque de Meaux son premier Aumônier. Le jeune Prince eut pour parrain le Cardinal *Mazarin*, & pour marraine la Princesse de Condé; il fut nommé *Louis*. Au sortir de la Chapelle on le mena dans la chambre du Roi, qui lui demanda quel nom il avoit

Digitized by Google

reçu. Il répondit: *Louis XIV*. Sur quoi le Roi répliqua : *Pas encore, pas encore.*

La premiere éducation de Louis XIV fut tellement abandonnée, que perſonne n'oſoit l'approcher dans ſon enfance. Souvent il parloit de ces temps avec amertume. La ſolitude où on le laiſſoit vivre étoit telle, qu'il racontoit qu'on le trouva un ſoir tombé dans le baſſin du jardin du Palais-Royal où la Cour demeuroit alors. A peine lui apprit-on à lire & à écrire, & il demeura tellement ignorant, que les événemens les plus ſimples de l'Hiſtoire lui furent toujours inconnus. Il tomba par ce défaut, & quelquefois en public, dans les abſurdités les plus groſſieres. M. de la Feuillade plaignoit un jour devant lui le Marquis de *Reſnel*, de ce qu'il n'avoit pas été fait Chevalier de l'Ordre en 1661 : le Roi lui dit d'un air mécontent, qu'il falloit auſſi ſe rendre juſtice. Le Marquis de *Reſnel* étoit *Clermont*, *Gallerande* ou d'*Amboiſe ;* & le Roi qui n'étoit rien moins qu'inſtruit là-deſſus, le croyoit un homme de fortune.

Il y eut une occaſion, où ceux qui ſavent

Digitized by Google

juger de loin, prévirent ce que Louis XIV devoit être : ce fut lorſqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après la premiere campagne & le Sacre du Roi, le Parlement voulut encore s'aſſembler au ſujet de quelques Edits. Ce Prince, qui n'avoit pas dix-ſept ans, partit de Vincennes en habit de chaſſe, ſuivi de toute ſa Cour, entra au Parlement en groſſes bottes & le fouet à la la main, & prononça ces propres mots : » On ſait les malheurs qu'ont produit vos » aſſemblées ; j'ordonne qu'on ceſſe » celles qui ſont commencées ſur mes » Edits. Monſieur le Premier Préſident, » je vous défends de ſouffrir des aſſem- » blées, & à pas un de vous de les de- » mander. «

Pendant le ſiege de *Condé*, le Comte de *Buſſi-Rabutin*, fut commandé pour aller au fourrage avec huit eſcadrons. S'étant avancé dans la plaine, il vit ſur une hauteur trois eſcadrons Eſpagnols ; il marcha droit à eux pour les combattre : ces trois eſcadrons ſe retirerent en eſcarmouchant. Buſſi les pourſuivit quelque temps ; mais en ayant apperçu quatorze autres qui s'avançoient, il com-

Digitized by Google

manda la retraite. Les trois escadrons qui fuyoient, se voyant soutenus, tournerent bride & chargerent les huit qui se retiroient. Le Comte de Busſi se disposoit à les bien recevoir ; mais la frayeur s'étoit emparée de ses soldats, & nos huit escadrons furent battus par les trois ennemis. Le Régiment du Roi, Cavalerie, perdit dans cette affaire beaucoup de ses étendards dont on fit un grand trophée dans le camp des Espagnols. Le Prince de Condé qui les commandoit, se ressouvint à la vue de ces étendards semés de fleurs de lis, qu'il étoit Prince du Sang de France ; il se les fit tous apporter, & les renvoya à *Montpesat*, Mestre-de-camp du Régiment du Roi à qui il écrivit de les présenter à Sa Majesté. Montpesat montra la lettre au Roi, qui lui ordonna de renvoyer les étendards au Prince de Condé, & de lui mander que c'étoit une chose si rare de voir les Espagnols battre les François, qu'il ne falloit pas leur envier le plaisir d'en garder ces foibles marques.

Sur la fin de cette année (1656) mourut à Paris la dame *Mancini*, sœur du Cardinal Mazarin. A l'occasion de

Digitized by Google

cette mort, le Roi alla voir le ſecond fils de cette Dame qui étoit en penſion au College des Jéſuites. Cette démarche ſurprit toute la Cour, & l'on en fit un crime au Cardinal qu'on accuſoit de l'avoir conſeillée. Elle augmenta la haine qu'on avoit contre lui.

Louis XIV avoit ſenti les premieres impreſſions de l'amour pour *Catherine-Henriette Bellier*, femme de Pierre *de Beauvais*, Seigneur de Gentilly, & premiere femme-de-chambre de la Reine-mere. Le jeune Monarque n'avoit alors que quinze ans, & la dame de Beauvais en avoit au moins quarante-cinq. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cette liaiſon fut durable. En 1661, le Roi jetoit encore quelques regards ſur l'autel où il avoit fait ſes premiers ſacrifices. Voyez *Mémoires de Choiſy*.

Mademoiſelle *d'Argencour*, fille d'honneur de la Reine-mere, voulut plaire à Louis XIV, & y réuſſit; mais ſeulement quelques ſemaines, parce qu'elle plut en même temps à *Chamarante*, premier valet-de-chambre. Ce Chamarante étoit un des plus beaux hommes de la Cour. Mademoiſelle d'Argen-

Digitized by Google

cour, flattée de voir son Maître à ses pieds, affermissoit son empire par ses rigueurs. Elle permettoit des soupirs, & exigeoit des respects. Elle gagnoit l'amitié de la Reine-mere par sa conduite extérieure: en secret, elle se dédommageoit d'une vertu si pénible, avec son amant. Louis XIV se douta de quelque passion cachée, mais sans s'imaginer que Mademoiselle d'Argencour se plût à réunir les deux extrêmes par des contrastes si injurieux. Il fit éclairer les pas de sa maîtresse, & découvrit qu'elle lui étoit infidelle. Au sortir de la messe, la nourrice du Roi trouva dans la grand'salle de Fontainebleau, une lettre qu'elle porta à la Reine-mere. Le Roi la lut; c'étoit un billet fort tendre, & il n'étoit pas pour lui. Il ne connoissoit pas encore son rival; la Reine-mere lui envia cette consolation. Qu'il fut surpris & humilié, quand elle lui prouva que ce rival heureux étoit un de ses valets! Mademoiselle d'Argencour fut oubliée: Chamarante ne fut puni que d'un coup d'œil. *Mémoires de Saint-Simon.*

Louis XIV avoit été amoureux de Marie de *Mancini* niece de Mazarin, &

Digitized by Google

l'auroit épouſée, ſi le Cardinal avoit oſé faire ce mariage. Il eut enſuite beaucoup d'inclination pour Mademoiſelle de la *Mothe Houdancourt*, l'une des Filles de la Reine. Elle fut trahie par Chamarante ſon confident & émiſſaire du Cardinal, qui, ſachant tout ce que le Roi diſoit à cette Demoiſelle, le lui répétoit un moment après, en lui faiſant comprendre qu'il falloit qu'elle eût un autre amant. Voyant que le Roi s'éloignoit d'elle, Mademoiſelle de la Mothe Houdancourt, ſe prit d'une violente paſſion pour le Marquis de *Richelieu*, & cette paſſion la conduiſit enfin dans le Couvent des Filles de Sainte-Marie de Chaillot, où elle a paſſé ſa vie ſans être Religieuſe. Le Roi eut enſuite un grand commerce avec Olympe de Mancini, Comteſſe de Soiſſons, qu'il alloit voir tous les jours, même depuis qu'il fut amoureux de Mademoiſelle de la Valliere. Ce commerce ne ceſſa que lorſque la Comteſſe de Soiſſons fut chaſſée de la Cour pour ſes intrigues.

Le Roi danſa dans les ballets juſqu'en 1670; il avoit alors trente-deux ans. On joua devant lui à Saint-Germain,

Digitized by Google

la Tragédie de *Britannicus* : il fut frappé de ces vers :

Pour mérite premier, pour vertu ſinguliere ;
Il excelle à traîner un char dans la carriere,
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains.

Dès-lors il ne danſa plus en public, & le Poëte réforma le Monarque.

Un Prédicateur moins diſcret que le Poëte, déſigna un jour Louis XIV dans un de ſes Sermons. Le Roi ſe contenta de lui dire : » Mon Pere, j'aime bien » à prendre ma part d'un Sermon ; mais » je n'aime pas qu'on me la faſſe «.

Le Duc de Mazarin que ſa dévotion avoit rendu viſionnaire, vint un jour trouver le Roi, pour l'informer que l'Ange Gabriel lui étoit apparu, & l'avoit chargé de dire à Sa Majeſté de renvoyer Madame de *la Valliere. Il m'a auſſi apparu*, répondit ce Prince, *& m'a aſſuré que vous étiez un fou.*

Louis XIV aſſiſtoit à un *Motet* où le Muſicien faiſoit répéter pluſieurs fois le mot *nycticorax*, oiſeau de nuit. Il de-

Digitized by Google

manda au Prélat qui étoit le plus voisin de lui, ce que c'étoit que ce *nyctlicorax*. Le Prélat qui l'ignoroit aussi-bien que le Roi, ne voulut pas demeurer court, & lui répondit : *Sire, c'étoit un des Officier de la Cour de David.*

Louis mettoit entre sa femme & ses maîtresses une différence, dont il eût rougi le premier, si la passion n'eût aveuglé le Prince le plus fidelle aux bienséances. La Reine perdit un jour mille écus. » Calculons combien c'est par an, » lui dit le Roi «. Il ne calculoit point avec Madame de Montespan.

Les Espagnols qui cherchoient une occasion de rompre avec la France, envoyerent ordre au Baron de Vatteville leur Ambassadeur en Angleterre d'y précéder le nôtre, de quelque maniere que ce pût être, désirant même que cela se fît avec éclat. L'entrée d'un Ambassadeur à Londres leur fournit bientôt l'occasion qu'ils cherchoient. Comme c'est la coutume que les Ministres envoient leurs carrosses à ces sortes de cérémonies, le Baron de Vatteville gagna plus de deux mille Anglois, pour

Digitized by Google

intéreſſer la Nation dans ſa querelle. Ils ſe joignirent à tous ſes gens qui étoient bien armés. Quand le carroſſe du Comte d'Eſtrades, Ambaſſadeur de France, arriva, les Eſpagnols & les Anglois ſe jeterent ſur les chevaux, couperent leurs guides, pour les empêcher d'avancer, & donner le temps à celui du Baron de Vatteville de précéder les gens du Comte, qui ne s'attendant point à cette attaque indécente, n'eurent dans le moment d'autre reſſource pour repouſſer la violence de ces furieux, que d'eſſayer, à leur tour, de rompre les rênes des chevaux du carroſſe de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Mais leurs adverſaires mieux préparés, avoient imaginé le ſtratagême ſingulier de faire fabriquer des rênes d'un fer délié couvert de cuir, qui réſiſta ſans peine à tous les efforts. On ſe porta des coups de part & d'autre ; mais comme les Anglois étoient ſupérieurs en nombre, les gens de l'Ambaſſadeur de France furent fort maltraités, & il en reſta pluſieurs ſur la place. Louis XIV inſtruit de cet attentat, commença par envoyer un courrier à l'Archevêque d'Embrun, ſon Ambaſſadeur à Madrid, avec ordre de ſavoir

Digitized by Google

promptement si Sa Majesté Catholique vouloit désavouer le Baron de Vatteville. Le Roi d'Espagne fit long-temps attendre sa réponse ; enfin après bien des lenteurs, il répondit en termes généraux, que n'aimant point les violences, il désapprouvoit celles du Baron de Vatteville, & le révoqueroit incessamment. Cette réponse ne satisfit point l'Ambassadeur, qui la trouva captieuse, s'en plaignit, & menaça de se retirer. La Reine-mere se chargea de tirer du Roi son frere, une explication plus précise ; & lui manda par un courrier exprès, que le Roi son fils exigeoit une autre satisfaction, ou qu'il étoit résolu à recommencer la guerre. Il fut décidé dans le Conseil d'Espagne que Sa Majesté Catholique s'expliqueroit encore d'une maniere équivoque ; & répondroit à la Reine sa sœur, qu'Elle alloit envoyer en France le Marquis de *las Fouentes*, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & lui donneroit ordre de terminer cette affaire au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. Le Roi trouva cette réponse aussi captieuse que la précédente, & se détermina à rappeler son Ambassadeur de Madrid, & à reprendre les armes.

Digitized by Google

Il y étoit d'autant plus porté, qu'il n'ignoroit aucune des trames que les Eſpagnols ourdiſſoient contre lui dans les différentes Cours de l'Europe ; mais comme il ſavoit en même temps leur peu de ſuccès, il ne put refuſer aux inſtantes prieres que lui firent la Reine ſa mere & la jeune Reine qui venoit de lui donner Monſeigneur le Dauphin, d'attendre l'arrivée du Marquis de *las Fuentes*, dont le départ fut différé par une indiſpoſition ſimulée. Enfin le Roi d'Eſpagne ayant eu avis, que celui d'Angleterre qui aimoit perſonnellement Louis XIV, ne vouloit entendre à aucune rupture avec la France, & que les autres Puiſſances étoient diſpoſées à lui laiſſer vider ſa querelle tout ſeul, il eut recours à la médiation du Pape, pour rendre les conditions de ſon accommodement le moins dures qu'il ſeroit poſſible. La négociation n'eut pas un prompt ſuccès ; car le Roi naturellement fier & jaloux de ſa gloire, vouloit que le Roi d'Eſpagne renonçât formellement & par écrit à la préſéance : mais il ſe relâcha d'une partie de ſes prétentions, & l'Ambaſſadeur Eſpagnol fut admis à une audience publique à laquelle les

Digitized by Google

Princes du Sang, les Officiers de la Couronne, & les quatre Secrétaires d'Etat eurent ordre de se trouver. Les Ministres étrangers furent aussi priés de s'y rendre : les Princes du Sang se placerent à la droite du Trône, où étoit le Roi; les Ministres étrangers à la gauche; les quatre Secrétaires d'Etat avoient chacun devant eux un bureau, pour dresser un procès-verbal de la déclaration de l'Ambassadeur; déclaration concertée auparavant mot pour mot, & conçue en ces termes : » Que le Roi son » maître avoit eu bien du déplaisir, en » apprenant l'attentat commis à Londres » par le Baron de Vatteville son Ambas» sadeur; qu'il ne souhaitoit rien tant » que d'entretenir la bonne intelligence » entre les deux Couronnes; que comme » cette action y étoit formellement oppo» sée, il avoit non-seulement révoqué » son Ambassadeur, mais lui avoit même » donné ordre de retourner à Madrid, » pour y rendre compte de sa conduite; » que cependant il avoit commandé à » tous ses autres Ambassadeurs dans » quelques Cours qu'ils pussent être, » de ne point se trouver dans les céré» monies où l'Ambassadeur de France

Digitized by Google

» assisteroit, de crainte qu'il ne survînt » de nouveaux débats sur le rang «. Toutes ces paroles signifioient beaucoup, à les prendre dans le sens où elles étoient entendues. On crut en France la préséance cédée par Sa Majesté Catholique, qui cependant, ne l'accordant pas en termes formels, n'imagina point que cette condescendance pût compromettre sa gloire.

Le Pape, qui s'étoit entremis dans cette affaire, eut à son tour besoin d'un médiateur pour l'insulte faite à Rome au Duc de *Créqui*, Ambassadeur de France. *Alexandre VII* étoit alors assis sur la Chaire de Saint-Pierre. C'étoit une ancienne coutume à Rome que les Ambassadeurs des Têtes couronnées rendissent la premiere visite aux parens du Pape & à son premier Ministre : le Duc de Créqui, dont la fierté naturelle étoit encore augmentée par la qualité d'Ambassadeur d'un grand Monarque, loin de suivre cet usage, l'avoit hautement condamné, ajoutant qu'il ne convenoit point à un homme comme lui. Cette déclaration déplut au Pape & à ses parens, qui en marquerent leur ressentiment de

Digitized by Google

la maniere la plus violente. Le Duc de Créqui logé au Palais Farneſe, ſoutenoit avec éclat ſa dignité, ſans ſe départir d'aucune de ſes prérogatives. Comme les franchiſes en étoient une, il avoit recommandé à ſes gens d'empêcher que les Sbires ne miſſent les pieds dans ſon quartier. Un jour qu'il étoit ſorti, ainſi que l'Ambaſſadrice ſon épouſe, un débiteur, véritable ou ſuppoſé, s'en fut du côté du Palais Farneſe, criant de toutes ſes forces & appelant du ſecours. Les gens du Duc extrêmement alertes ſur pareilles aventures, n'en eurent pas plutôt connoiſſance, qu'ils firent une vive ſortie ſur les Sbires qui étoient accourus. Ceux-ci furent ſoutenus par quelques Corſes de la Garde du Pape, qui ſe trouverent là ſi à propos, qu'on eut lieu de croire que la rencontre étoit préméditée. Les gens de l'Ambaſſadeur furent bientôt forcés de ſe retirer vers les écuries d'où ils étoient ſortis. Le Duc de Créqui qui rentroit alors dans ſon Palais, n'eut que le temps de s'y enfermer. Les Corſes l'inveſtirent de toute part. Il voulut ſe montrer ſur un balcon, d'où il menaça ces ſéditieux de les faire pendre ;

Digitized by Google

ils firent une décharge sur lui, & ce fut par une espece de miracle qu'ils ne le tuerent point. Un moment après, la Duchesse sa femme arriva ; on tira sur elle dans son carrosse plusieurs coups de mousquet, dont un de ses pages & un de ses valets de pied furent tués sur le champ. Tous les François qui se trouverent alors dans les rues coururent le même danger. Ce fut un désordre affreux dans toute la ville.

Les parens du Pape ayant ainsi assouvi leur vengeance, firent dissiper le tumulte, & feignirent de n'y avoir aucune part. L'Ambassadeur en demanda justice au Pape & au Gouverneur de Rome, qui ne balancerent pas à la lui promettre ; mais l'évasion des Sbires leur épargna le soin d'acquitter leur parole. Le Duc de Créqui en étant informé, ne sortit plus de chez lui que bien accompagné, avec tous ses gens armés, & une garde considérable à pied & à cheval autour de son carrosse. Ce cortege déplut au Gouverneur & aux parens du Pape, qui s'imaginerent que le Duc les vouloit braver ; en sorte que pour lui rendre bravade pour bravade, ils envoyerent toute la Garde du Pape autour

Digitized by Google

de ſon Palais, & lui firent dire, que par ces précautions, ils vouloient pourvoir à ſa ſureté, s'étant rendu ſi odieux au peuple de Rome, que, s'il ſortoit, ils ne lui répondoient pas de ſa vie. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir ; car il fut aſſiégé une ſeconde fois, ſans ſavoir que penſer des ſuites de ce nouveau blocus. Le Roi averti de ce qui ſe paſſoit à Rome, ordonna au Duc de Créqui d'en ſortir inceſſamment, & de ſe retirer dans les Etats du Grand-Duc. Il fit dire au Nonce de quitter Paris en deux fois vingt-quatre heures. Cette retraite indiquoit aſſez ce qui devoit arriver dans la ſuite. En effet le Roi s'empara d'*Avignon*, & envoya du côté de l'Italie ſous le commandement du Marquis de *Bellefonds*, un corps de troupes qui devoit être ſuivi d'une armée plus conſidérable ſous les ordres du Maréchal *du Pleſſis*. Le Pape, de ſon côté, chercha à ſe précautionner contre l'orage qui le menaçoit. Il voulut faire une ligue avec les Princes d'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande ; mais tout ce projet s'évanouit, & Alexandre VII propoſa un accommodement par l'entremiſe des Vénitiens. Le Roi eut d'abord quelque

Digitized by Google

peine à s'y résoudre ; mais à la fin il consentit qu'on s'assemblât à Pise, où l'on convint que le Cardinal *Chigi* viendroit incessamment en France en qualité de Légat *à latere*, & y protesteroit à Sa Majesté, que ni lui ni aucun de sa Maison n'avoient eu part à l'attentat commis contre le Duc de Créqui ; que Dom Augustin *Chigi*, frere du Pape & Gouverneur de Rome, feroit la même protestation par écrit, & cependant sortiroit de la ville, jusqu'à ce que le Légat eût eu audience du Roi, & qu'il eût obtenu son pardon ; que le Cardinal *Impériali* viendroit aussi en personne se justifier & se mettre entre les mains du Roi, pour être puni s'il étoit jugé coupable ; enfin que, par un Décret solennel du Pape, toute la nation Corse seroit déclarée à jamais incapable de servir dans l'Etat de l'Eglise, & que pour conserver la mémoire de la réparation faite à Sa Majesté, on éleveroit à Rome une pyramide vis-à-vis de leur corps-de-garde, sur laquelle ce Décret seroit gravé. Tous ces articles furent ponctuellement exécutés. Quand le Légat & le Cardinal *Impériali* arriverent, le Roi les reçut en Prince qui n'a de ressen-

Digitized by Google

timent qu'autant que sa gloire l'y oblige. Les troupes revinrent ; Avignon fut rendu au Pape, & toute cette affaire fut assoupie.

Quoique le Roi eût pardonné les fautes du Grand Condé, il ne les avoit pas oubliées. A une campagne de Flandres, il ne put s'empêcher de dire au Prince : » Sans vous tout ce pays seroit » à moi «. Ah ! Sire, répondit le Grand Condé, vous m'aviez promis de ne m'en jamais parler !

Le Roi s'étoit flatté de marier la Princesse de *Conti* au Prince *d'Orange* : il la lui fit proposer dans un temps où ses prospérités lui persuadoient que cette offre seroit reçue comme le plus grand honneur. Il se trompa : le Prince d'Orange étoit fils d'une fille du Roi d'Angleterre *Charles I.er*, & sa grand'mere étoit fille de l'Electeur de Brandebourg. Il s'en souvint avec tant de hauteur, qu'il répondit nettement que les Princes d'Orange étoient accoutumés à épouser des filles légitimes de grands Rois, & non pas leurs bâtardes. Ce mot entra si profondément dans le cœur du Roi

Digitized by Google

qu'il ne l'oublia jamais. Il prit à tâche, & souvent contre son intérêt, de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue étoit active & durable. Il n'y eut rien d'omis de la part du Prince d'Orange pour l'effacer. Réspects, soumissions, offices, patience dans les injures & les traverses personnelles, redoublement d'efforts ; tout fut rejeté avec mépris. Les Ministres du Roi en Hollande, eurent toujours un ordre exprès de traverser ce Prince, non-seulement dans les affaires d'Etat, mais dans ses affaires particulieres ; de soulever contre lui le plus de gens qu'il seroit possible ; de répandre de l'argent pour faire élire aux magistratures les personnes qui lui étoient le plus opposées ; de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui ; de ne le point voir ; en un mot, de lui faire tout le mal & toutes les mal-honnêtetés dont ils pourroient s'aviser. Jusqu'à la guerre, jamais le Prince ne cessa de vouloir appaiser le ressentiment de Louis ; & jamais le Roi ne se relâcha de sa colere : enfin désespérant de rentrer dans les bonnes graces du Monarque, il dit tout haut qu'il avoit inutilement essayé toute

Digitized by Google

ſa vie d'obtenir les bontés du Roi; mais qu'il eſpéroit d'être plus heureux à mériter ſon eſtime. Il s'occupoit alors de ſa prochaine invaſion en Angleterre, & de l'effet de cette formidable ligue qu'il avoit formée contre la France. On peut juger quel triomphe ce fut pour lui de forcer le Monarque à le reconnoître Roi d'Angleterre, & tout ce que cette reconnoiſſance dut coûter au Roi.

A la mort de la Princeſſe d'Orange, le Roi Jacques d'Angleterre pria Louis XIV, qu'on n'en prît pas le deuil; & on le défendit à MM. *de Bouillon* & *de Duras* & à tous ceux qui étoient parens du Prince d'Orange. On obéit, & on ſe tut; mais on trouva cette ſorte de vengeance petite & indigne d'un Roi de France.

Félix, premier Chirurgien, fut chargé de faire au Roi l'opération de la fiſtule; mais au moment de porter les mains ſur Louis XIV, il ſe repréſenta ſi vivement les divers accidens qui pouvoient arriver, & il ſe fit en lui une telle révolution d'humeurs, qu'il fut ſaiſi d'un tremblement, qui ne le quitta plus le reſte de ſes

Digitized by Google

jours : le lendemain qu'il eut sauvé la vie au Roi, il estropia dans une saignée son meilleur ami, le sieur *de Niert*, premier valet-de-chambre.

Un jour le Roi parla si durement à M. de *Louvois*, que le Ministre jetant sur la table quelques papiers, dit : » L'on » ne sauroit vous servir «. Louis se leva, & prit les pincettes, dont il eût frappé son Ministre, s'il n'eût été retenu par Madame de Maintenon. Louvois irrita encore son Maître, & le contredit un jour si brusquement, que le Roi quittant son bureau, s'avança vers la cheminée & prit sa canne. Louvois se retire, la sérénité sur le front, & la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il s'écrie : *Je suis perdu*, & décharge le sentiment de ses peines sur quelques malheureux à qui il envoie des lettres de cachet. Madame de Maintenon lui écrivit qu'il pouvoit revenir au Conseil, & que l'orage étoit passé. Il revit le Roi, & le revit prévenu sans retour. Au sortir du Conseil il entre dans son appartement, & boit un verre d'eau avec précipitation ; le chagrin l'avoit déjà consumé : il se jette dans un fauteuil, dit quelques

Digitized by Google

mots mal articulés, & expire. *Mémoires de Saint-Simon.*

Le Roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, avoit dit à la Reine, dans son oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît que, si Fouquet étoit condamné, elle ne demanderoit point sa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez Madame de la Valliere : *S'il eût été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir.*

Pendant la campagne du Maréchal *de Villeroy* contre le Prince de *Vaudemont*, le Roi avoit soin de se faire lire toutes les gazettes de Hollande. Dans la premiere qui parut, il lut que M. le Duc du Maine avoit été emporté sur un brancard, & que ses blessures avoient arrêté le succès & sauvé M. de Vaudemont. Cette raillerie piqua le Roi ; mais il le fut bien davantage de la gazette suivante qui se rétractant, ajouta que le Duc du Maine n'avoit pas même été blessé. Tout cela joint au silence qui régnoit depuis cette journée, & au compte succinct que le Maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, lui donna des soupçons qui l'agiterent.

Digitized by Google

La Vienne, Baigneur à Paris, fort à la mode, étoit devenu celui du Roi, & ce chemin l'avoit conduit à une des quatre premieres charges de Valet-de-chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais ruſtre, brutal, & quelquefois trop franc. Cette franchiſe avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'eſpéroit pas tirer d'ailleurs, quand c'étoient des choſes qui ne paſſoient pas ſa portée. Le Roi queſtionna donc *La Vienne*, & celui-ci montra ſon embarras, parce que, dans ſa ſurpriſe, il n'eut pas la préſence d'eſprit de le cacher. Cet embarras redoubla la curioſité du Roi, & *La Vienne* n'oſa pouſſer plus loin la réſiſtance. Il apprit au Roi ce qu'il eût voulu ignorer toute ſa vie, & ce qui le mit au déſeſpoir. Il ſentit pour ce cher fils tout le poids du ſpectacle de ſon armée, & des railleries qu'en faiſoient les étrangers. Son dépit en fut inconcevable. Ce Prince, ſi maître de ſes mouvemens, ne put ſe contenir en cette occaſion : ſortant de table à Marly avec toutes les Dames, & en préſence de tous les Courtiſans, il apperçut un valet du Serdeau qui, en deſſervant les fruits, mit un biſcuit dans ſa poche. A l'inſtant même

Digitized by Google

il oublie toute sa dignité, & la canne à la main, court sur ce valet qui ne s'attendoit à rien, l'injurie, le frappe, & lui casse la canne sur le corps. De là, le tronçon à la main & avec l'air d'un homme qui ne se possede plus, il passe chez Madame de Maintenon où il reste une heure, comme il faisoit ordinairement. En sortant, il rencontre le Pere *de la Chaise*. Dès qu'il l'apperçoit parmi les Courtisans : » Mon Pere, lui dit-il, » j'ai bien battu un coquin, & lui ai cassé » ma canne sur le dos ; mais je ne crois » pas avoir offensé Dieu «. Tous ceux qui étoient là trembloient encore de ce qu'ils avoient vu ou entendu. Les plus familiers bourdonnerent contre ce valet, & le pauvre Pere fit semblant d'approuver entre ses dents. Tout le monde ignoroit la cause d'un tel emportement ; mais on se doutoit que celle qui avoit paru ne pouvoit être la véritable. Enfin tout se découvrit ; & l'on sut que *La Vienne* forcé par le Roi, avoit donné lieu à une aventure si singuliere & si indécente. *Mém. de Saint-Simon.*

Le Roi avoit accordé à ses enfans naturels une prérogative que n'avoient

pas les Princes du Sang, celle de faire entrer dans les carroſſes leurs principaux Officiers, de les mener à Marly, de les faire manger à table, &c. M. le Duc, quoique gendre du Roi, n'avoit pu obtenir ce droit pour les ſiens. Il arriva, depuis ſon mariage, que Monſeigneur revenant de courir le loup qui l'avoit mené fort loin, manqua ſon carroſſe, & s'en revenoit avec *Sainte-Maure* & *Durfé;* en chemin il trouva un carroſſe de M. le Duc dans lequel étoit *Saintrailles*, qui étoit à lui, & le Chevalier de *Sillery*, qui étoit à M. le Prince de Conty. Ils s'étoient mis dans la voiture qu'ils avoient rencontrée, & y attendoient ſi M. le Duc ou M. le Prince de Conty ne viendroit point. Monſeigneur monta dans le carroſſe, pour achever la traite qui étoit encore longue juſqu'à Verſailles, fit monter avec lui *Sainte-Maure* & *Durfé*, laiſſa *Saintrailles* & *Sillery* à terre, quoiqu'il y eût place de reſte pour eux, & ne leur offrit point de monter. Cela ne laiſſa pas de lui faire quelque peine; & le ſoir, pour ſonder ce que le Roi penſeroit, il lui conta ſon aventure, & ajouta qu'il n'avoit oſé faire monter ces Meſſieurs avec lui. » Je

Digitized by Google

» le crois bien, répondit le Roi d'un ton » élevé, un carroſſe où vous êtes de- » vient le vôtre ; & ce n'eſt pas à des » domeſtiques de Princes du Sang à y » entrer «. Madame *de Langeron* en fut un exemple ſingulier. Elle avoit été d'abord à Madame la Princeſſe, & tant qu'elle y fut, elle n'entra point dans les carroſſes, & ne mangea point à table. Elle paſſa à *Madame de Guiſe*, petite-fille de France ; & dès ce moment, elle mangea avec le Roi, Madame la Dauphine & Madame, & entra dans les carroſſes ſans difficulté. La même Dame de Langeron quitta Madame de Guiſe, & rentra à Madame la Princeſſe ; & dès-lors il ne fut plus queſtion pour elle de manger avec le Roi, & de monter dans les carroſſes. Cette excluſion dura le reſte de ſa longue vie ; car elle mourut chez Madame la Princeſſe.

Une vieille décrépite ſe préſenta un jour au dîner du Roi : elle faiſoit peur. *Monſieur* la repouſſa en lui demandant ce qu'elle vouloit : *Hélas ! Monſieur*, lui dit-elle, *c'eſt que je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le Roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Rheims qui y a*

Digitized by Google

plus de pouvoir que moi. Cela réjouit fort tout le monde.

Lorſque La Fontaine donna *les Amours de Pſyché & de Cupidon*, ſes amis lui firent remarquer un endroit qui pouvoit regarder le Roi, & dont ce Prince auroit pu être offenſé, ſi quelqu'un ſe fût aviſé de le lui rapporter. L'auteur s'adreſſa au Duc de *Saint-Aignan*, qui étoit alors dans la confidence étroite du monarque. » Il eſt vrai, lui dit le Duc, » l'endroit eſt délicat; mais voulez-vous » que je vous donne un moyen d'em- » pêcher qu'on n'en parle ? Le Roi ne » lit point, préſentez-lui votre ouvrage » au-plutôt. Je vous introduirai ; les » courtiſans vous verront : ſoyez sûr, » après cela, que perſonne n'oſera en » dire du mal «.

Après les troubles de la *Fronde*, où *de Fargues*, avoit joué un rôle contre la Cour, il s'étoit retiré dans ſa terre de *Courſon*, où il vivoit tranquille, aimé & eſtimé de tous ſes voiſins. Le Comte de *Guiche*, le Marquis, depuis Duc *du Lude*, *Vardes* & *Lauzun*, s'étant égarés la nuit à un retour de chaſſe, & cher-

Digitized by Google

chant un asile, apperçurent de loin une faible lumiere vers laquelle ils dirigerent leurs pas ; elle partoit du château de *Coursson*, où ils demanderent retraite jusqu'au lendemain matin. *De Fargues* les reçut avec joie, leur fit servir un bon souper, & les combla de politesses. Rendus à la Cour, ils conterent au Roi leur aventure, & se louerent beaucoup de *de Fargues*. A ce nom qui réveilla dans le cœur de Louis le ressentiment de la Fronde : » Comment, dit-» il, ce coupable-là est dans le royaume, » & si près de moi?...« Il manda le Premier Président *de Lamoignon*, & lui ordonna de faire des recherches sur la vie de *de Fargues*. Malheureusement il se trouva coupable d'un meurtre, & le Procureur-général eut ordre de poursuivre l'accusé, qui fut arrêté, condamné, & décapité malgré l'amnistie qui sembloit avoir effacé tout ce qui étoit arrivé auparavant.

D'Ablancourt * avoit d'abord été choisi par Colbert pour écrire l'histoire du Roi ; il obtint en conséquence une

* Né en 1606, mort en 1664.

Digitized by Google

penſion de mille écus : mais Louis XIV ayant appris que d'Ablancourt étoit Proteſtant, tout fut rompu. » Je ne veux » point, dit ce monarque, d'un Hiſtorien » qui ſoit d'une autre Religion que moi. » Quant à ſa penſion, puiſque cet Ecri- » vain a du mérite d'ailleurs, j'entends » qu'elle lui ſoit payée. «

On vit en 1692 paroître à Verſailles un maréchal de la petite ville de *Salon* en Provence, qui s'adreſſa à M. de Briſſac Major des Gardes-du-corps, pour être conduit au Roi à qui il vouloit parler en particulier. Il ne ſe déconcerta point des rebuffades qu'il eut à eſſuyer, & fit tant que le Roi en fut informé, & lui fit dire qu'il ne parloit point ainſi à tout le monde. Le maréchal inſiſta, en proteſtant que s'il voyoit le Roi, il lui diroit des choſes ſi ſecretes, que Sa Majeſté ne douteroit pas qu'il n'eût miſſion pour lui parler ; en attendant, il demandoit à être renvoyé à un des Miniſtres d'Etat. Là-deſſus le Roi lui fit dire d'aller trouver *Barbezieux* à qui il avoit donné ordre de l'entendre. Ce qui ſurprit beaucoup, c'eſt que le maréchal qui n'étoit jamais ſorti de ſon

Digitized by Google

pays ne voulut point de Barbezieux, & répondit tout de ſuite qu'il avoit demandé à être envoyé à un Miniſtre d'Etat ; que M. de Barbezieux ne l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un Miniſtre. Sur cela, le Roi nomma *Pomponne*, & le maréchal l'alla trouver ſans difficulté. Voici ce qu'on ſut de ſon hiſtoire.

Cet homme ſe rendant un ſoir à ſa maiſon, ſe trouva inveſti d'une grande lumiere auprès d'un arbre aſſez voiſin de Salon. Une perſonne vêtue de blanc & à la royale, belle, blonde & fort éclatante, l'appela par ſon nom, lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui apprit qu'elle étoit la Reine qui avoit été l'épouſe du Roi, lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choſes qu'elle lui avoit communiquées ; que Dieu l'aideroit dans ſon voyage, & qu'à une choſe ſecrete qu'il diroit au Roi, & qui ne pouvoit être ſue que de lui, il reconnoîtroit la vérité de tout ce qu'il avoit à lui apprendre ; que ſi d'abord il ne pouvoit parler à Sa Majeſté, il demandât à parler à un de ſes Miniſtres, & que ſur-tout il ne confiât à perſonne ce qui ne

Digitized by Google

devoit être ſu que du Roi ; qu'il partît promptement, qu'il exécutât ce qui lui étoit ordonné, ſans réſerve & ſans crainte ; mais qu'il ſe perſuadât bien qu'il ſeroit puni de mort, s'il négligeoit de s'acquitter de cette commiſſion. Le maréchal promit tout, & auſſi-tôt la Reine diſparut. Il ſe trouva dans l'obſcurité au pied de ſon arbre ; il s'y coucha, ne ſachant s'il rêvoit, ou s'il étoit éveillé ; enfin il ſe retira bien perſuadé que c'étoit une illuſion & une folie, dont il ne ſe vanta à perſonne. A deux jours de là, paſſant au même endroit, il eut encore la même viſion, & les mêmes propos lui furent adreſſés ; il y eut de plus des reproches ſur ſon doute, & des menaces réitérées. Pour cette fois, le maréchal demeura convaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de l'exécution, il ne ſut à quoi ſe réſoudre. Il demeura huit jours dans cette perplexité, & ſans doute qu'il auroit fini par ne point entreprendre ce voyage, ſi, repaſſant dans le même endroit, il n'eût vu & entendu la même choſe, & des menaces ſi effrayantes qu'il ne ſongea plus qu'à partir. Il alla trouver à Aix l'Intendant de

Digitized by Google

la Province, qui l'exhorta à suivre son voyage, & lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. Arrivé à Versailles, il entretint trois fois M. de Pomponne, & fut chaque fois plus de deux heures avec lui. Ce Ministre rendit compte au Roi de sa conversation avec le maréchal; & l'on délibéra, dans un Conseil d'Etat, sur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Le résultat fut que Sa Majesté entretiendroit le maréchal. Le Roi le vit en effet dans ses cabinets où il monta par le petit escalier qui est sur la cour de marbre ; il le revit quelques jours après, & fut à chaque fois plus d'une heure avec lui. M. de Duras qui étoit sur le pied de dire tout ce qui lui passoit par la tête, s'avisa de parler avec mépris de ce maréchal, & de lui appliquer ce mauvais proverbe : *Si cet homme n'est pas fou, le Roi n'est pas noble.* » Je ne suis donc » pas noble, lui répondit le Roi, car je » l'ai entretenu long-temps, & je vous » assure qu'il s'en faut bien qu'il soit » fou «. Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité appuyée qui surprit fort les assistans. Le Roi ajouta que cet homme lui avoit dit une chose

Digitized by Google

qui lui étoit arrivée il y avoit plus de vingt ans, & que lui seul savoit ; il s'expliqua en plusieurs autres occasions, on ne peut plus favorablement, sur le compte du maréchal, à qui il fit donner de l'argent, & qu'il recommanda à l'Intendant de Provence, avec ordre de le protéger, & de veiller à ce qu'il ne manquât de rien jusqu'à la fin de ses jours. Ce qu'il y a eu de plus marqué, c'est qu'aucun des Ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus : leurs amis les plus intimes les ont questionnés à diverses repriſes sans pouvoir en arracher un seul mot. Le maréchal ne fut pas moins discret. De retour à *Salon* il y reprit son métier, & vécut à son ordinaire, sans laisser échapper la moindre parole de jactance sur sa mission qui parut surnaturelle aux moins crédules.

Louis XIV étoit le plus discret des hommes ; & lorsqu'on lui avoit confié un secret, il n'y avoit maîtresse, ministre ni favori qui pût y donner atteinte, quand bien même ce secret les auroit regardés. Il avoit si bien cette réputation, qu'une femme de nom

Digitized by Google

éloignée de son mari depuis un an, & qui se trouvant grosse étoit sur le point de le voir arriver de l'armée, fit demander au Roi une audience secrete pour l'affaire du monde la plus importante. Elle se confia à Louis XIV, & lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de son royaume. Le Roi lui conseilla de profiter d'une si grande perplexité, en vivant plus sagement à l'avenir, & lui promit de retenir son mari sur la frontiere, sous prétexte de son service, tant & si long-temps qu'il ne pût avoir aucun soupçon. En effet, il en donna le jour même l'ordre à Louvois, & lui défendit non-seulement tout congé pour cet Officier, mais de souffrir qu'il s'absentât un seul jour du poste qu'il lui assignoit pour tout l'hiver. L'Officier & Louvois lui-même furent extrêmement surpris de cet ordre, qu'il fallut exécuter. Le Roi n'en fit l'histoire que bien des années après, & lorsqu'il fut sûr qu'on ne pouvoit plus soupçonner les personnes que cela regardoit.

Parmi les différentes harangues que Louis XIV fut obligé d'entendre dans

Digitized by Google

ſes voyages, on diſtingua celle d'un Maire de Rheims, qui lui ayant préſenté des bouteilles de vin & des poires de *rouſſelet*, lui dit : » *Sire*, nous apportons à Votre Majeſté notre vin, nos » poires & nos cœurs; c'eſt tout ce que » nous avons de meilleur dans notre » ville «. Le Roi lui frappa ſur l'épaule, en lui diſant : *Voilà comme j'aime les harangues.*

Un bon mot qui n'eſt que piquant dans la bouche d'un particulier, eſt ſouvent mortel dans la bouche d'un Souverain. Louis XIV s'obſervoit à cet égard avec le plus grand ſcrupule : on en jugera par ce trait. Il contoit une hiſtoriette à quelques-uns de ſes courtiſans ; il avoit promis qu'elle ſeroit plaiſante : elle ne le fut point, & on ne rit pas, quoique le conte fût du Roi. Le Prince *d'Armagnac*, qu'on appeloit *M. le Grand*, à cauſe de ſa charge de Grand Ecuyer de France, ſortit alors de la chambre, & le Roi dit à ceux qui reſtoient : » Vous avez trouvé mon conte » fort inſipide, & vous avez eu raiſon ; » mais je me ſuis apperçu qu'il y avoit » un trait qui regarde indirectement

Digitized by Google

» M. le Grand, & qui auroit pu l'em-
» barraſſer; j'ai mieux aimé le ſuppri-
» mer que de chagriner quelqu'un : à
» préſent que M. le Grand eſt ſorti,
» voici mon conte «. Il l'acheva, & l'on rit.

Par la conquête de la *Franche-Comté*, le Grand Condé avoit regagné tout-à-fait les bonnes graces de Louis XIV. Un jour le Roi parlant au Duc d'Anguien, lui dit qu'*il avoit toujours eſtimé ſon pere ſans l'aimer ; mais que préſentement il l'eſtimoit & l'aimoit avec confiance.*

Lorſqu'en 1684, *Damfreville*, Capitaine de vaiſſeau, vint délivrer dans Alger tous les eſclaves Chrétiens au nom du Roi de France : il ſe trouva parmi eux beaucoup d'Anglois qui, étant déjà à bord, ſoutinrent à Damfreville que c'étoit en conſidération du Roi d'Angleterre, qu'ils étoient mis en liberté. Alors le Capitaine François fit appeler les Algériens ; & remettant les Anglois à terre : » Ces gens-ci, dit-il, préten-
» dent n'être délivrés qu'au nom de leur
» Roi ; le mien ne prend pas la liberté
» de leur offrir ſa protection ; je vous

Digitized by Google

» les remets ; c'eſt à vous à montrer » ce que vous devez au Roi d'Angle- » terre «. Tous les Anglois furent remis aux fers. La fierté Angloiſe, la foibleſſe du gouvernement de Charles II, & le reſpect des nations pour Louis XIV, ſe font connoître par ce trait.

Le Roi, en 1685, ayant exigé que le *Doge* de Gênes & quatre principaux Sénateurs vinſſent implorer ſa clémence dans ſon palais de Verſailles, il voulut que ce Doge fût continué dans ſa Principauté, malgré la loi perpétuelle de Gênes, qui ôte cette dignité à tout Doge abſent un moment de la ville. Celui-ci étoit un homme de beaucoup d'eſprit; & comme le Roi le reçut avec autant de bonté que de faſte, & qu'au contraire les Miniſtres *Louvois*, *Croiſſi* & *Seignelai* ne lui firent ſentir que beaucoup de fierté, il diſoit : » Le Roi ôte à » nos cœurs la liberté, par la maniere » dont il nous reçoit ; mais ſes Miniſ- » tres nous la rendent «. Tout le monde ſait que le Marquis de Seignelai lui ayant demandé ce qu'il trouvoit de plus ſingulier à Verſailles, le Doge répondit ; » C'eſt de m'y voir «.

Digitized by Google

Les Miſſionnaires Jéſuites François s'étoient procuré un établiſſement dans le Royaume de Siam, par le ſecours du ſieur *Conſtance*, Grec d'origine & de religion, & qui, par des moyens qu'on a toujours ignorés, étoit devenu premier Miniſtre de cet Empire. Dans leurs entretiens avec le Roi de Siam, qu'ils avoient la permiſſion de venir voir quelquefois, ils avoient ſoin de lui apprendre toutes les grandes actions de leur maître; de lui vanter ſa piété, ſa puiſſance, & combien il étoit révéré dans toute l'Europe. Quand ils crurent avoir fait toute l'impreſſion qu'ils ſouhaitoient, ils ſe flatterent que le Roi de Siam & toute ſa Cour ſe détermineroient à ſe convertir, ſi l'on pouvoit engager le Roi de France à lui envoyer un Ambaſſadeur avec une lettre par laquelle il inviteroit ce Prince à embraſſer la Religion Catholique. Ainſi, après avoir mûrement délibéré, ils firent partir le Pere *Tachard*, qui, étant arrivé en France, expliqua au Roi ſa miſſion, par l'entremiſe du Pere la Chaiſe. La choſe fut repréſentée comme étant d'une exécution ſi facile, que le Roi ſe détermina à faire partir le Chevalier *de*

Digitized by Google

Chaumont, avec le titre de ſon Ambaſſadeur. Il fut reçu à la Cour de Siam avec de grands honneurs, & après y avoir demeuré cinq à ſix mois ſans pouvoir gagner le Roi de Siam à la Religion Catholique, il revint en France en 1685, accompagné de pluſieurs Ambaſſadeurs qui avoient ordre d'achever avec nos Miniſtres un Traité de commerce que le Chevalier de Chaumont avoit ébauché. Louis XIV les reçut aſſis ſur un trône d'argent, élevé ſur une grande eſtrade, dreſſée exprès au fond de la grande galerie. Les Princes du Sang étoient ſur cette eſtrade à droite & à gauche du trône, les grands Seigneurs & les Miniſtres au bas de l'eſtrade, & tous les Courtiſans en haie le long de la galerie & des appartemens. Le Roi parut ſous des habits tout couverts de pierreries. Cette magnifique décoration jointe à la majeſté de ſa perſonne & à la pompe de cette cérémonie, offroit le ſpectacle le plus beau & le plus riche qu'il fût poſſible de voir. Les Ambaſſadeurs furent conduits dans les appartemens au milieu de la haie des Courtiſans ; & quand ils arriverent à l'entrée de la galerie, d'où ils étoient à

Digitized by Google

portée de voir le Roi, ils firent de profondes inclinations, qu'ils recommencerent étant au milieu, & en abordant le pied de l'eſtrade. Le premier d'entre eux préſenta la lettre de ſon Maître au bout d'une épée à lame d'or, & fit à Sa Majeſté un compliment qui ne ſe reſſentoit en rien de la barbarie du pays de celui qui l'adreſſoit. Le Roi y répondit d'une maniere fort honnête. Les Ambaſſadeurs ſe retirerent à reculons, juſqu'à ce qu'ils fuſſent au bout de la galerie, & qu'ils euſſent perdu le Roi de vue. Ils avoient apporté à Sa Majeſté, de la part de leur Maître & du ſieur Conſtance, des préſens de tout ce que leur nation peut offrir de plus rare. Ils en diſtribuerent auſſi aux Princes & Princeſſes du Sang. Les Miniſtres acheverent avec eux le traité commencé à Siam par le Chevalier de Chaumont : il portoit que la Religion Catholique ſeroit publiquement enſeignée & protégée dans tout le Royaume de Siam ; que les François, à l'excluſion des autres Européens, y feroient tout le commerce, & y ſeroient maintenus & protégés par la puiſſance royale ; & enfin, qu'on leur remettroit quatre Places, où ils

Digitized by Google

feroient leurs établiſſemens, & qui ſeroient gardées par des troupes que le Roi y enverroit. Le traité ainſi conclu, les Ambaſſadeurs allerent viſiter les conquêtes du Roi, & furent reçus par-tout avec la diſtinction qui leur étoit due : ils partirent peu de temps après leur retour de Flandres. Le Roi fit embarquer avec eux trois mille hommes, ſous les ordres de M. *de Farges*, qu'il nomma Maréchal de camp. Quand il fut à Siam, on lui livra ponctuellement les quatre Places, dont on étoit convenu. Mais environ un an après, il ſurvint une révolution dans ce Royaume, dont le ſieur Conſtance fut la premiere victime : le Roi de Siam étant venu à mourir, celui qui lui ſuccéda fit périr tous les François. On ignore s'il en échappa quelqu'un ; ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt qu'il n'en revint aucun en France, pas même M. de Farges ; & on perdit ce nouvel établiſſement.

Il n'y eut ſous l'adminiſtration de Louis XIV, qu'une ſeule conjuration en 1674, imaginée par *Truaumont*, gentilhomme Normand, perdu de débauches & de dettes, & embraſſée

Digitized by Google

par un Prince de la Maiſon de Rohan, réduit par la même conduite à la même indigence. Il n'entra dans ce complot qu'un Chevalier *de Préaux*, neveu de la Truaumont, qui ſéduit par ſon oncle, ſéduiſit ſa maîtreſſe, Madame *de Villiers*. Leur but & leurs eſpérances n'étoient pas & ne pouvoient être de ſe faire un parti dans le Royaume. Ils prétendoient ſeulement vendre & livrer *Quillebeuf* aux Hollandois, & introduire les ennemis en Normandie. Ce fut plutôt une lâche trahiſon mal-ourdie, qu'une conſpiration. Le ſupplice de tous les coupables fut le ſeul événement que produiſit ce crime inſenſé, dont à peine on ſe ſouvient aujourd'hui. Le Roi envoya Briſſac, Major de ſes Gardes, à Rouen pour ſe ſaiſir de la Truaumont. Celui-ci, ſans s'émouvoir, dit à Briſſac ſon ancien ami : » Je m'en vais te ſuivre, laiſſe-» moi ſeulement entrer dans mon ca-» binet pour quelque néceſſité «. Briſſac le laiſſa faire, & fut bien étonné de l'en voir ſortir avec deux piſtolets. La Truaumont en déchargea un ſur le Major ; mais il le manqua, & la balle alla bleſſer un Garde-du-corps qui n'étoit

Digitized by Google

pas éloigné. Le Major, dans le temps qu'on le miroit, cria, *tire*, pour faire voir qu'il n'avoit pas peur. A ce mot, un des Gardes, croyant que son Officier lui donnoit ordre de tirer, lâcha son mousqueton dans le corps de la Truaumont, qui mourut le lendemain, avant que le Premier Président eût pu lui faire donner la question, & par conséquent sans rien avouer. Cet incident auroit pu dans la suite sauver la vie au Chevalier de Rohan, si après avoir tout nié à ses autres Juges, il n'avoit pas tout avoué à M. *de Bessons*, Conseiller d'Etat, qui lui arracha son secret en lui promettant sa grace. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & montra beaucoup de résignation dans ses derniers momens. Il s'étoit flatté d'être exécuté secrétement à la Bastille; & après la lecture de son arrêt, il demanda si l'on n'y avoit pas dressé un échafaud. Le Pere *Bourdaloue* qui l'assistoit à la mort, lui ayant dit qu'il falloit se résoudre à mourir publiquement dans la rue, il répondit: *Tant mieux, nous en aurons plus d'humiliation.* Le bourreau étant entré dans sa chambre, l'aborda en lui disant: *Monseigneur, vous plaît-il que je fasse*

Digitized by Google

ma charge, & le Chevalier lui ayant répondu que oui, il lui mit la corde au cou, & lui demanda s'il vouloit qu'on lui liât les mains avec un ruban de soie. Le Chevalier répliqua que *Notre-Seigneur n'ayant été lié qu'avec des cordes, il ne méritoit pas de porter d'autres liens.* Il demanda pardon à tous ceux qu'il avoit offensés, & marcha courageusement au supplice.

On lit, dans les Mémoires du Marquis *de la Farre*, que personne ne demandant à Louis XIV la grace du Chevalier de Rohan, ce monarque fut tenté de lui-même de l'accorder. Le Marquis de la Farre pouvoit ajouter, que ce fut au sortir d'une représentation de Cinna, où la clémence d'Auguste est si bien représentée, que le Roi se sentit disposé à tout pardonner à ce Seigneur qui s'étoit rendu coupable d'un crime d'Etat. Ce trait est un bel éloge de la Tragédie de Corneille.

Malgré ces mers de réservoirs qui avoient coûté tant de millions, l'eau manquoit à Versailles. On étoit en paix, & Louvois imagina d'employer les troupes à détourner la riviere d'Eure

Digitized by Google

entre Chartres & Maintenon, & de la faire venir toute entiere à Verſailles. On ne ſauroit dire l'or & les hommes que cette tentative coûta pendant pluſieurs années. Dans le camp qu'on y avoit établi & qu'on y tint fort long-temps, il fut défendu ſous les plus grandes peines d'y parler des malades, & ſur-tout des morts que le travail, & plus encore les exhalaiſons des terres remuées, enlevoient tous les jours; cependant, non-ſeulement les Officiers particuliers, mais les Colonels, les Brigadiers & ce qu'on y employa d'Officiers-généraux, n'avoient pas la liberté de s'abſenter un quart-d'heure. Enfin la guerre interrompit ces travaux en 1688, ſans qu'ils aient été repris dans la ſuite. Il n'en eſt reſté que d'informes monumens qui éterniſeront cette folie.

Le Roi laſſé de la magnificence des grands édifices, ſe perſuada qu'il lui falloit une ſolitude agréable par ſa ſimplicité. Il chercha autour de Verſailles de quoi ſatisfaire ce nouveau goût. Il viſita pluſieurs endroits; il parcourut les côteaux qui découvrent Saint-Ger-

Digitized by Google

main, & cette vaſte plaine où la Seine ſerpente en quittant Paris. On le preſſa de s'arrêter à Lucienne, dont la vue eſt enchantée; mais il répondit que cette heureuſe ſituation le ruineroit, & qu'il en vouloit une qui ne lui permît pas de ſonger à rien de conſidérable. Il trouva derriere Lucienne un vallon étroit & profond, inacceſſible par ſes marécages, ſans aucune vue, enfermé de collines, avec un méchant village appelé *Marly*. Cette clôture ſans vue, & ſans moyen d'en avoir, fit tout ſon mérite. Ce fut un grand travail que de deſſécher ce cloaque, & d'y tranſporter des terres. Enfin l'hermitage ſe trouva fait, & ce n'étoit d'abord que pour y coucher deux ou trois fois l'année avec une douzaine au plus de courtiſans. Peu-à-peu on y fit des augmentations, & d'accroiſſemens en accroiſſemens, on en vint à couper des collines, à les aplanir pour ſe ménager une échappée de vue. Enfin, en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs, en machines hidrauliques, en parcs, en forêts, en ſtatues, en peintures, en meubles précieux, Marly eſt devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il

Digitized by Google

qu'il eſt depuis la mort de Louis XIV. C'eſt peu de dire que Verſailles n'a pas coûté Marly. Telle fut la fortune d'un repaire de ſerpens & de crapauds, choiſi dans l'unique vue de n'y pouvoir dépenſer ; tel fut le mauvais goût de Louis XIV, & ce plaiſir ſuperbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus ruineuſe, ni la dévotion la plus ſincere ne purent émouſſer. *Mém. de Saint-Simon.*

Quand on remit à Louis XIV l'état des ſommes que le château & les jardins de Verſailles avoient coûtées ; après avoir vu le définitif du compte, il le jeta au feu. L'article du plomb pour le château & les conduites d'eau, étoit de trente-deux millions.

Après la retraite des Impériaux & des Alliés en 1675, M. de *Turenne* vint à Saint-Germain, où il reçut une eſpece de triomphe. Pour l'accueillir avec plus d'honneur, le Roi avoit envoyé au-devant de lui la plus grande partie de ſa Cour. Lorſqu'il fut près de Sa Majeſté, elle le reçut elle-même avec les plus grands témoignages d'eſtime & d'affection. Elle fit jouer pour lui un nouvel *Opéra*, en

Digitized by Google

lui disant qu'après en avoir fait lui-même de si considérables en Allemagne pour le soutien de la Couronne, il étoit bien juste que, pour le délasser de tant de fatigues & de périls, on lui en fît voir un de pur divertissement en France, où il ne couroit aucun danger. Le lendemain, pour combler ce Général de marques d'honneur, & pour lui prouver encore mieux sa bienveillance, Sa Majesté lui envoya à son lever cent mille écus en louis d'or. C'est être vraiment Roi, que de savoir ainsi récompenser le mérite.

Après le mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de *Nantes*, le Roi étala une magnificence singuliere, dont le Cardinal Mazarin avoit donné la premiere idée en 1656. On établit dans le sallon de Marly, quatre boutiques, remplies de ce que l'industrie des ouvriers de Paris avoit produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étoient autant de décorations superbes, qui représentoient les quatre saisons de l'année. Madame de Montespan en tenoit une avec Monseigneur. Madame de Maintenon en tenoit une

Digitized by Google

autre avec le Duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avoient chacun la leur : Monſieur le Duc avec Madame de Thiange ; & Madame la Ducheſſe à qui la bienſéance ne permettoit pas d'en tenir une avec un homme à cauſe de ſa grande jeuneſſe, étoit avec la Ducheſſe de Chevreuſe. Les dames & les hommes nommés du voyage tiroient au ſort les bijoux dont ces boutiques étoient garnies. Ainſi le Roi fit des préſens à toute la Cour d'une maniere digne de lui. Ces loteries avoient été miſes en uſage autrefois par les Empereurs Romains ; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Le Maréchal *de Bellefond* ayant fait demander au Roi la permiſſion de vendre ſa charge de premier Maître-d'hôtel, Sa Majeſté le fit appeler dans ſon cabinet, & lui dit : *Monſieur le Maréchal, je veux ſavoir pourquoi vous me voulez quitter. Eſt-ce dévotion ? eſt-ce envie de vous retirer ? eſt-ce l'accablement de vos dettes ? Si c'eſt le dernier, j'y veux donner ordre, & entrer dans le détail de vos affaires.* Le Maréchal fut ſenſiblement touché de cette bonté : *Sire*, dit-il,

Digitized by Google

ce ſont mes dettes ; je ne puis voir ſouffrir quelques-uns de mes amis qui m'ont aſſiſté, & que je ne puis ſatisfaire. Hé bien, dit le Roi, *il faut aſſurer leur dette, je vous donne cent mille francs de votre maiſon de Verſailles, & un brevet de retenue de quatre cents mille francs, qui ſervira d'aſſurance, ſi vous veniez à mourir. Vous payerez les arrérages avec les cent mille francs ; cela étant, vous demeurerez à mon ſervice.* Le Maréchal ne put réſiſter à tant de bonté. Il fut remis à ſa place, & comblé de nouveaux bienfaits.

Le Roi ſe préparant à cette campagne ſi fameuſe par le paſſage du Rhin, fit venir le Maréchal *de Bellefond*, & lui dit qu'il vouloit qu'il obéît à M. de Turenne, ſans tirer à conſéquence. Le Maréchal répondit qu'il ne ſeroit pas digne de l'honneur que lui avoit fait Sa Majeſté, s'il ſe déshonoroit par une obéiſſance ſans exemple. Le Roi le pria avec bonté de ſonger à ce qu'il diſoit ; qu'il ſouhaitoit cette preuve de ſon amitié, qu'il y alloit de ſa diſgrace. Le Maréchal lui répondit qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes graces de Sa Majeſté ; mais qu'il s'y réſolvoit plutôt

Digitized by Google

que de perdre ſon eſtime ; qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne ſans dégrader ſa dignité. Le Roi lui dit : *Monſieur le Maréchal, il faut donc ſe ſéparer.* Le Maréchal lui fit une profonde révérence, & partit. Louvois qui ne l'aimoit pas, lui expédia auſſi-tôt un ordre d'aller à Tours. Il fut rayé de deſſus l'état de la Maiſon du Roi. Il ſe retira avec cinquante mille écus de dettes au-delà de ſon bien. Il étoit abîmé, & l'on ne doutoit pas qu'il n'allât à la Trappe. Le Maréchal *de Créquy* étoit alors abſent ; il vint en poſte, & eut avec le Roi une converſation d'une heure. Il étoit déſeſpéré. Il conjura Sa Majeſté de lui ôter le bâton, & de le laiſſer ſervir cette campagne comme ſimple *Marquis de Créquy.* » Peut-être, ajouta-t-il, que je mé» riterai de le reprendre à la fin de la » guerre «. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit ; mais il tint bon, & ce Maréchal fut exilé dans une de ſes terres. Le Maréchal *d'Humieres* qui avoit fait le même refus d'obéir à Turenne, fut puni comme les deux autres, & reçut ordre de ſe retirer à Angers.

Le Maréchal *Dupleſſis*, qui n'avoit

Digitized by Google

pu faire la campagne de 1672 à cauſe de ſon grand âge, ſembloit porter envie à ſes enfans qui avoient le bonheur de ſervir Sa Majeſté. » Pour moi, ajou- » toit-il devant Louis XIV, je ne ſuis » plus propre à rien «. *Monſieur le Maréchal*, lui répondit le Roi en l'embraſſant, *on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquiſe. Il eſt agréable de ſe repoſer après tant de victoires.*

Lorſque l'Abbé de *Pompone* eut perdu ſon pere, *Simon Arnaud*, Secrétaire d'Etat & Miniſtre des affaires étrangeres, le Roi lui dit pour le conſoler : » Vous pleurez un pere que vous re- » trouverez en moi, & je perds un ami » que je ne retrouverai plus. «

Le Duc d'Antin, Surintendant des bâtimens, avoit obtenu la permiſſion de placer dans ſa galerie quelques tableaux du Louvre. Le Duc leur fit faire des bordures magnifiques. Un jour qu'il répétoit au Roi que ces bordures ne coûtoient rien à Sa Majeſté, & que c'étoit lui qui en avoit fait la dépenſe : *D'Antin* lui répondit Louis en ſouriant, *il n'y a*

Digitized by Google

que vous & moi qui croirons ce que vous me dites-là.

Un des Muſiciens de la Cour avoit tenu des propos déplacés contre un Prélat qui étoit alors Maître de la Chapelle. Le Prélat offenſé, ſe trouvant un jour dans la tribune du Roi, voulut, après que ce Muſicien eut chanté, faire obſerver à Sa Majeſté qu'il perdoit ſa voix, & ne chantoit plus auſſi-bien qu'il faiſoit. Le Roi, prévenu des motifs qui indiſpoſoient le Prélat, répondit : *Dites qu'il chante bien, mais qu'il parle mal.*

M. de Lauzun enivré de ſa faveur, ſe plaignoit hautement des défenſes que le Roi lui avoit faites d'épouſer Mademoiſelle de Montpenſier. Un jour qu'il oſoit reprocher à Louis XIV de ne pas tenir ſa parole, le Roi s'approche d'une fenêtre, y jette ſa canne, & dit : *A Dieu ne plaiſe que je m'en ſerve pour frapper un gentilhomme !* Cette modération a quelque choſe de ſublime.

Le Régiment du Marquis de *Nangis* n'étoit pas complet; le Roi lui en fit des

Digitized by Google

reproches : » Sire, répondit ce Colo-» nel, on n'en viendra jamais à bout, ſi » l'on ne caſſe la tête aux déſerteurs. « Le Roi répliqua : *Eh ! Nangis, ce ſont des hommes !*

Le Marquis, depuis Maréchal *d'Uxelles*, venoit de rendre au Prince Charles de Lorraine, la ville de Mayence qu'il avoit défendue pendant cinquante jours de tranchée ouverte. Il alla rendre compte de ſa conduite au Roi, dont il craignoit les reproches, & ſe jeta à ſes pieds : » Relevez-vous, Monſieur le » Marquis, lui dit ce Prince, vous avez » défendu votre place en homme de » cœur, & vous avez capitulé en hom-» me d'eſprit «. »

Un grand Seigneur dont la jeuneſſe avoit été fort irréguliere, fit au ſiege de Mons tout ce qu'il fallut pour regagner l'eſtime du Roi, & y réuſſit. » Monſieur, lui dit Louis XIV, vous » n'étiez pas content de moi ; je n'étois » pas content de vous : oublions le » paſſé, &, dorénavant, *datons de Mons* «.

Le Duc *d'Eſtrées*, qui, en 1687, étoit

Digitized by Google

Ambaſſadeur du Roi à Rome, venoit de mourir. A peine eut-il rendu les derniers ſoupirs, que le Pape Innocent XI envoya des Officiers de Juſtice & des Sbires prendre un criminel qui s'y étoit réfugié, ſans avoir égard que le Cardinal d'Eſtrées, frere du feu Ambaſſadeur, logeoit dans le même Palais; & que, même du vivant de ſon frere, il étoit chargé des principales affaires. Le Cardinal ſe plaignit de cet attentat contre la Majeſté de ſon Maître & la poſſeſſion immémoriale des franchiſes. Le Pape répondit qu'étant le maître dans Rome, il jugeoit à propos de les ſupprimer. Le Cardinal d'Eſtrées ſortit de Rome, & dépêcha un courrier à la Cour de France, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit. On prit cette affaire à Verſailles avec la hauteur ordinaire, & l'on ſignifia au Cardinal *Rannucci* qui étoit Nonce en France, qu'on alloit envoyer un nouvel Ambaſſadeur à Rome, qui ſeroit ſi bien accompagné, qu'il rentreroit ſans peine en poſſeſſion de ces franchiſes. Sa Majeſté choiſit pour ſon Ambaſſadeur le Marquis *de Lavardin*, homme riche & faſtueux. Quand le Pape ſut que ce Seigneur approchoit de

Digitized by Google

Rome à main armée, il l'excommunia dans toutes les formes, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son chemin. Il fit son entrée avec un pompeux équipage & quatre ou cinq cents hommes armés : ce nouveau spectacle avoit plus l'air d'un triomphe que d'une entrée d'Ambassadeur. M. de Lavardin jeta, en passant, quelques pieces d'argent au peuple pour se le concilier. On cria beaucoup : *Vive le Roi de France, & son Ambassadeur Lavardin.* L'Ambassadeur, au milieu de ces acclamations, arriva au palais Farneze où il devoit loger : son escorte se mit en bataille sur la place, où il tint toujours une garde tant qu'il fut à Rome. Cinq ou six jours s'étant écoulés, M. de Lavardin fit demander une audience au Pape. Sa Sainteté répondit qu'elle ignoroit qu'il y eût un Ambassadeur de France à Rome ; qu'à la vérité, elle avoit appris qu'il y étoit arrivé un certain François suivi de beaucoup de gens de guerre, qui se nommoit le Marquis de Lavardin, & qu'il l'avoit excommunié. Après ce refus, M. de Lavardin se promena dans la ville avec un cortege magnifique ; cent gardes à cheval le suivoient l'épée nue ; le

Digitized by Google

reſte de ſes troupes ſe tenoit en bataille ſur la place du palais Farneze. Malgré les défenſes du Pape, quelques Seigneurs Romains affectionnés à la France, ne laiſſerent pas de rendre viſite à M. de Lavardin; & les Miniſtres étrangers, qui témoignoient être fâchés de la ſuppreſſion des franchiſes, en firent autant. Quoique excommunié, le Marquis de Lavardin affectoit d'aller tous les jours à la meſſe. Il entendit celle de minuit le jour de Noël, & fit ſes dévotions dans l'Egliſe de Saint-Louis, où l'Abbé *d'Hervault*, Auditeur de Rotte, le reçut à la tête de ſon Clergé, & le conduiſit ſous le dais qu'on lui avoit préparé. Il communia pendant la meſſe; & le Pape en ayant été averti, interdit cette Egliſe le lendemain, & donna ordre, dans toutes les autres Egliſes de Rome, de ceſſer le ſervice divin, dès que M. de Lavardin y paroîtroit. Le Roi, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, voulut que l'Ambaſſadeur fît afficher à la porte du Vatican, & dans tous les quartiers de Rome, une proteſtation ſolennelle, qui fut dreſſée à Paris, contre la Bulle d'excommunication & l'interdit de l'Egliſe de Saint-

Digitized by Google

Louis. Sa Majesté fit aussi assembler les Chambres du Parlement, où l'Avocat-général *Talon*, en plaidant sur cette matiere, attaqua personnellement le Pape; protesta contre tout ce qu'il pouvoit faire, & en interjeta appel au futur Concile. La Cour donna un arrêt conforme aux conclusions de l'Avocat-général. Le Roi croyant en avoir assez fait, & fâché peut-être, que les choses eussent été portées si loin, écrivit au Pape pour le radoucir, & l'engager à quelque accommodement. Le Saint Pere leva l'interdit de l'Eglise de Saint-Louis; mais il refusa absolument de voir le Marquis de Lavardin, que le Roi rappela quelque temps après, résolu d'attendre un autre Pontificat, sous lequel cette affaire fut accommodée.

Le grand *Condé*, en 1674, étoit allé saluer le Roi après la bataille de *Senef*, qu'il avoit gagnée contre le Prince *d'Orange*. Louis XIV se trouva sur le haut du grand escalier, lorsque ce Prince qui avoit de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : » Sire, je de-» mande pardon à Votre Majesté, si » je la fais attendre. Mon cousin, lui

Digitized by Google

» répondit le Roi, ne vous preſſez pas ; » on ne ſauroit marcher bien vîte quand » on eſt auſſi chargé de lauriers que » vous l'êtes «.

Lorſque *Louvois* fut la levée du ſiege de *Coni*, il alla chez le Roi, pleurant & déſeſpéré, lui porter cette nouvelle, dont il ne pouvoit ſe conſoler. Le Roi lui dit : *Vous êtes abattu pour peu de choſe ; on voit bien que vous êtes trop accoutumé à de bons ſuccès. Pour moi qui me ſouviens d'avoir vu les troupes Eſpagnoles dans Paris, je ne m'abats pas ſi aiſément.*

Le Comte *de Marivaux*, Lieutenant-général, homme bruſque dont le caractere ne s'étoit point adouci, même à la Cour de Louis XIV, avoit perdu un bras dans une action. Il ſe plaignoit du Roi, qui l'avoit cependant récompenſé. » Je voudrois, lui dit-il, avoir perdu » l'autre, & ne plus ſervir Votre Ma- » jeſté «. *J'en ſerois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit Louis XIV ; & ces paroles furent ſuivies d'une nouvelle grace qu'il lui accorda.

Digitized by Google

M. *Talon* avoit obtenu, comme Avocat-général, une penſion de ſix mille livres : M. de Lamoignon ſollicita au même titre une égale faveur ; le Roi la lui promit. Six mois ſe paſſerent pendant leſquels ce Magiſtrat parut devant Sa Majeſté, ſans qu'il fût queſtion de rien. Le Roi lui dit un jour : » Monſieur » de Lamoignon, vous ne me parlez plus » de votre penſion «. *Sire*, lui répondit l'Avocat-général, *j'attends que je l'aie méritée.* » Si vous le prenez de ce côté-là, » lui dit le Roi, je vous dois des arré- » rages «. Et en effet, ils furent payés à dater du jour où M. de Lamoignon avoit fait la demande.

La Cour étant à Marly, on y vit *Deſmarets* avec le fameux *Samuel Bernard*, qu'il avoit mandé pour dîner & travailler avec lui. C'étoit le plus riche Banquier de l'Europe, & celui qui faiſoit le plûs gros & le plus sûr commerce d'argent. Les Contrôleurs-généraux qui avoient bien plus ſouvent beſoin de lui qu'il n'avoit beſoin d'eux, le traitoient avec diſtinction. Le Roi dit à Deſmarets qu'il étoit bien aiſe de le voir avec *Bernard.* Puis s'adreſſant

Digitized by Google

à ce dernier : » Vous ſeriez bien homme, » lui dit-il, à n'avoir jamais vu Marly ; » venez le voir à ma promenade «. Bernard ſuivit ; & tant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à lui, le mena par-tout, & lui montra ce qu'il y avoit de plus curieux, avec ces graces qu'il ſavoit ſi bien employer quand il avoit deſſein de plaire à quelqu'un. On s'étonna d'abord de cette eſpece de proſtitution de la dignité royale : on fut moins ſurpris quand on en ſut la cauſe. Deſmarets ne ſavoit plus où prendre de l'argent ; on avoit tant de fois manqué à ſes engagemens, que toutes les bourſes s'étoient fermées. Bernard comme les autres, ne vouloit rien avancer. En vain Deſmarets lui repréſenta les beſoins de l'Etat, & les gains énormes qu'il avoit faits avec le Roi : Bernard demeuroit inébranlable. Cependant il n'y avoit que lui qui pût tirer le Miniſtre d'embarras ; mais il n'y avoit qu'un moyen de vaincre ſon opiniâtre réſiſtance. Bernard étoit fou de vanité & capable d'ouvrir ſa bourſe, ſi le Roi daignoit le flatter. Deſmarets propoſa cet expédient, auquel le Roi voulut bien s'abaiſſer. Bernard en fut la dupe ; il revint

Digitized by Google

de la promenade, tellement enchanté qu'il dit au Miniſtre, qu'il aimoit mieux riſquer ſa ruine que de laiſſer dans l'embarras un Prince qui venoit de le combler. Deſmarets ne laiſſa pas refroidir cet enthouſiaſme, & obtint ſur le champ beaucoup plus qu'il ne s'étoit propoſé de demander.

Le Duc *du Maine* déſiroit d'obtenir pour ſes enfans, les honneurs dont il jouiſſoit. Quand cette grace fut réſolue entre le Roi, Madame de Maintenon & lui, il fut queſtion de la déclarer; & cette déclaration produiſit la ſcene la plus ſinguliere de tout ce long regne, pour ceux qui connoiſſoient le Roi & l'ivreſſe de ſa toute-puiſſance. Un ſoir qu'il étoit dans ſon cabinet avec Madame de Maintenon & une partie de ſa famille, il s'avança gravement dans le ſecond cabinet, ſe tint debout à côté de ſon fauteuil, porta lentement les yeux ſur toute la compagnie, & dit, ſans adreſſer la parole à perſonne, qu'il donnoit aux enfans de M. le Duc du Maine le même rang & les mêmes honneurs qu'à leur pere; & s'enfonçant auſſi-tôt dans le cabinet le plus éloigné,

Digitized by Google

il appela Monſeigneur & M. le Duc de Bourgogne. Là, pour la premiere fois de ſa vie, ce Monarque ſi fier, ce pere ſi ſévere & ſi abſolu, s'humilia devant ſon fils & ſon petit-fils. Il leur dit que devant régner tous deux ſucceſſivement après lui, il les prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans du Duc du Maine ; que vieux comme il étoit, & conſidérant que ſa mort n'étoit pas éloignée, il les leur recommandoit inſtamment, & qu'il eſpéroit qu'après lui, ils voudroient bien les protéger par amitié pour ſa mémoire. Il prolongea ce diſcours touchant, pendant lequel, les deux Princes attendris, mais immobiles d'étonnement, ne proférerent pas une ſeule parole. Le Roi qui ſans doute vouloit les y forcer, appela M. le Duc du Maine, le prit par les épaules & s'appuyant deſſus pour le faire courber devant les deux Princes, le leur préſenta en répétant en ſa préſence, que c'étoit d'eux qu'il attendoit pour lui toute protection après ſa mort, & qu'il eſpéroit cette grace de leur bon naturel. Il finit par leur dire qu'il en demandoit leur parole. En cet endroit les deux Princes ſe regarderent

Digitized by Google

l'un l'autre, ſans preſque ſavoir ſi ce qui ſe paſſoit étoit un ſonge ou une réalité. Enfin preſſés par le Roi, ils balbutierent je ne ſais quoi qui ne diſoit rien de précis. M. le Duc du Maine embarraſſé de leur gêne, ſe mit en poſture de leur embraſſer les genoux. En ce moment, le Roi, les yeux mouillés de larmes, les pria de le vouloir bien embraſſer en ſa préſence, & les força une ſeconde fois de balbutier quelques paroles qui n'étoient pourtant point une promeſſe. Le Roi, ſans montrer aucun mécontentement, retourna vers ſon fauteuil, & le cabinet reprit ſa forme accoutumée. Le ſombre qui y régnoit étoit frappant ; le Roi fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir, dit encore un mot ſur le rang des enfans du Duc du Maine, & ajouta qu'il ſeroit bien aiſe que chacun lui en montrât ſa ſatisfaction. Ce Prince en reçut auſſitôt des complimens, & même de la part du Comte de Toulouſe ſon frere que le même honneur regardoit à ſon tour, mais qui n'en fut pas moins étonné que les autres. Cette nouvelle éclata le lendemain ; & l'on ſut que tout ce qu'il y en auroit d'écrit, ſe réduiſoit à

Digitized by Google

cette ſimple note ſur le regiſtre du Maître des cérémonies en l'abſence du Grand-Maître qui ſervoit cet hiver ſur la frontiere :

» Le Roi étant à Verſailles a réglé » que dorénavant les enfans de M. le » Duc du Maine auront, comme petits- » fils de Sa Majeſté, le même rang, les » mêmes honneurs & les mêmes traite- » mens, dont a joui juſqu'à préſent » mondit Seigneur le Duc du Maine ; » & Sa Majeſté m'a ordonné d'en faire la » préſente mention ſur mon regiſtre «.

Dès qu'on ſut que le Roi avoit invité ſes courtiſans à féliciter M. le Duc du Maine, il n'y eut perſonne qui osât s'en diſpenſer. On courut en foule chez lui, mais avec un viſage morne & une contenance qui ſentoit plus l'amende honorable que le compliment. On ne tarda pas à ſavoir les ſentimens de Monſeigneur & de M. le Duc de Bourgogne ; il échappa même à Madame la Ducheſſe ſa femme, de dire que ce rang ne tiendroit pas ſous Monſeigneur, & moins encore ſous eux quand ils ſeroient les maîtres. La Cour ſuffoquée du ſilence qu'elle avoit gardé d'abord, ſe lâcha enfin en murmures. Tout le

Digitized by Google.

monde fut coupable avec les deux héritiers de la Couronne. Le Roi fut bientôt instruit de ce mécontentement général, & peu s'en fallut qu'il ne se repentît de ce qu'il avoit fait, & qu'il ne le rétractât. M. le Duc du Maine en trembla, & Madame de Maintenon avec lui ; mais ils firent si bien par leurs discours & leurs artifices, que le Roi ne sut bientôt plus à quoi s'en tenir sur l'opinion publique ; & à la faveur de ce nuage, les enfans du Duc du Maine parurent en possession d'une grace que leur pere avoit comme extorquée. *Mémoires de Saint-Simon.*

Un Officier, dont je n'ai pu découvrir le nom, ayant fait une action distinguée, on lui donna pour récompense une pension de huit cents livres. Il vint à la Cour, & dit au Ministre qu'il n'avoit pas versé son sang pour de l'argent, & que Sa Majesté avoit des récompenses plus honorables pour un Gentilhomme. » Quelles récompenses, dit le Mi» nistre ? La croix de Saint-Louis, répon» dit l'Officier «. M. de Chamillart rendit compte au Roi de la noblesse des sentimens de ce militaire, qui auroit préféré

Digitized by Google

la croix de Saint-Louis à huit cents livres de penſion. *Je le crois bien*, dit Louis XIV.

Ce Prince s'exprimoit toujours avec beaucoup de nobleſſe, de préciſion & de ſimplicité. Lorſque le Duc *d'Anjou* partit pour aller régner en Eſpagne, il lui dit, pour marquer l'union qui alloit déſormais joindre les deux Nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.* Son caractere de grandeur ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans ſon goût pour les arts. Mais ſa délicateſſe étoit pouſſée trop loin quelquefois ; les peintures Flamandes trouvoient rarement grace devant ſes yeux. *Otez-moi ces magots-là*, dit-il un jour qu'on avoit mis un tableau de *Teniers* dans un de ſes appartemens.

Madame la Ducheſſe *de Bourgogne* étoit groſſe & fort incommodée. Le Roi avoit déclaré qu'il iroit à Fontainebleau, contre ſa coutume, dès le commencement de la belle ſaiſon. En attendant, il vouloit ſes voyages de Marly. Sa petite-fille l'amuſoit fort, & il ne pouvoit ſe paſſer d'elle ; mais tant de mouvement ne s'accordoit pas avec ſon

Digitized by Google

état. Madame de Maintenon en étoit inquiete ; Fagon en gliſſoit doucement ſon avis. Cela importunoit le Roi, accoutumé à ne ſe contraindre en rien. Les repréſentations ſur les voyages de Marly l'impatienterent ſans le vaincre ; il différa ſeulement, à deux repriſes, celui du lendemain de la *Quaſimodo*, & n'y alla que le Mercredi de la ſemaine ſuivante, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'empêcher, ou pour obtenir que la Princeſſe demeurât à Verſailles.

Le Samedi ſuivant, le Roi ſe promenant après la meſſe devant le baſſin des *carpes*, entre le château & la perſpective, vit venir à lui la Ducheſſe *du Lude*, Dame d'honneur de la Princeſſe. Il comprit qu'elle avoit quelque choſe de preſſé à lui dire ; il alla au-devant d'elle, & ſes courtiſans s'arrêterent à quelque diſtance. Ce tête-à-tête ne fut pas long, & le Roi revint à eux ſans rien dire. Chacun vit bien de quoi il étoit queſtion ; mais perſonne n'oſoit parler. A la fin, le Roi rompit le ſilence, & dit d'un air de dépit ces ſeules paroles : » La Ducheſſe de Bourgogne s'eſt bleſ- » ſée « ; & M. de la Rochefoucault de s'écrier, que c'étoit le plus grand malheur

Digitized by Google

du monde, & que s'étant déjà bleſſée d'autres fois, il étoit à craindre que la Princeſſe n'eût plus d'enfans. » Eh ! » quand cela ſeroit, interrompit le Roi, » qu'eſt-ce que cela me feroit ? Eſt-ce » qu'elle n'a pas déjà un fils ? & quand » il mourroit, eſt-ce que le Duc de » Berry n'eſt pas en âge de ſe marier, & » d'en avoir ? Et que m'importe qui me » ſuccede des uns ou des autres ? ne » ſont-ce pas également mes petits-» enfans ? Dieu merci, elle s'eſt bleſſée » parce qu'elle avoit à l'être, & je ne » ſerai plus contrarié dans mes voyages » & dans tout ce que j'ai envie de faire, » par les repréſentations des Médecins » & des Matrones ; j'irai & viendrai à » ma fantaiſie, & on me laiſſera en » repos «. Un ſilence à entendre une fourmi marcher, ſuccéda à cette eſpece de ſortie ; on baiſſoit les yeux ; à peine oſoit-on reſpirer ; chacun demeura ſtupéfait. Ce ſilence dura plus d'un quart-d'heure. Le Roi le rompit appuyé ſur la baluſtrade, pour parler d'une carpe ; perſonne ne répondit. Il adreſſa la parole à des gens du bâtiment, qui ne ſoutinrent pas la converſation à l'ordinaire. Enfin le Roi s'en alla, & tout ce qui

Digitized by Google

ſe trouvoit là de gens, furent pour ce moment les confidens les uns des autres. On s'étonna, on s'affligea, on hauſſa les épaules. Cet étrange propos retentit bientôt au-delà de Marly, & confirma tout le monde dans la fauſſe opinion où l'on étoit, que le Roi n'aimoit que lui, & comptoit tout le reſte pour rien.

On avoit tellement accoutumé ce Prince à la flatterie qu'il ne la reconnoiſſoit pas même dans les Prologues des Opera de *Quinault*. Sans avoir ni voix ni muſique, il chantoit lui-même dans ſon particulier les endroits de ces Prologues les plus à ſa louange ; & quelquefois au grand couvert où il y avoit des violons, il fredonnoit entre ſes dents les mêmes éloges, quand on jouoit les airs qui étoient faits deſſus.

Tout le monde ſait que M. *de la Feuillade* alla en Eſpagne préſenter le combat à *Saint-Aunai*, qui avoit parlé du Roi peu reſpectueuſement. Saint-Aunai, goutteux & caſſé, nia le fait & ſe moqua de lui ; mais cette aventure de Dom Quichotte plut beaucoup au Roi ; & par cette folie, la Feuillade parvint

Digitized by Google

parvint à ſon but, qui étoit de flatter ſon Maître ſans courir de grands riſques.

Louis XIV aimoit les louanges ; cependant il ne les recevoit pas toujours quand elles étoit trop fortes. Lorſque l'Académie Françoiſe, qui lui rendoit toujours compte des ſujets qu'elle propoſoit pour ſes prix, lui fit voir celui-ci : *Quelle eſt de toutes les vertus du Roi celle qui mérite la préférence ?* le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel ſujet fût traité.

Si *Corneille* avoit dit dans la chambre du Cardinal de Richelieu à quelqu'un des courtiſans : *Dites à Monſieur le Cardinal que je me connois mieux en vers que lui ;* jamais ce Miniſtre ne lui eût pardonné. C'eſt pourtant ce que Deſpréaux dit tout haut du Roi dans une diſpute qui s'éleva ſur quelques vers que le Roi trouvoit bons, & que Deſpréaux condamnoit. *Il a raiſon*, dit le Roi, *il s'y connoît mieux que moi.*

Le Duc de Vendôme avoit auprès de lui *Villiers*, un de ces hommes de

Digitized by Google

plaisir qui se font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeoit à Versailles dans son appartement. Cet homme condamnoit hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en architecture, en jardins. Le Roi plantoit-il un bosquet, meubloit-il un appartement, construisoit-il une fontaine : *Villiers* trouvoit tout mal-entendu, & s'exprimoit en termes peu mesurés. » Il est étrange, dit le Roi, que » *Villiers* ait choisi ma maison pour » venir s'y moquer de tout ce que je » fais «. L'ayant rencontré un jour dans les jardins : » Hé bien, lui dit-il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, » cela n'a donc pas le bonheur » de vous plaire « ? *Non*, répondit Villiers. » Cependant, reprit le Roi, il y » a bien des gens qui n'en sont pas si » mécontens «. *Cela peut être*, repartit Villiers ; *chacun à son avis.* Le Roi, en riant, *répondit* : » On ne peut pas » plaire à tout le monde «.

Un jour Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputoit ; les courtisans demeuroient dans le silence. Le Comte *de Grammont*

Digitized by Google

arrive. » *Jugez-nous*, lui dit le Roi. » Sire, c'eſt vous qui avez tort, dit le » Comte. — Eh, comment pouvez-vous » me donner le tort, avant de ſavoir ce » dont il s'agit ? — Eh ! Sire, ne voyez- » vous pas que, pour peu que la choſe » eût été ſeulement douteuſe, tous ces » Meſſieurs vous auroient donné gain » de cauſe « ?

Meſſieurs *de Saint-Agnan* & *Dangeau*, avoient mis dans la tête du Roi qu'il pouvoit faire des vers tout auſſi-bien qu'un autre. Il s'eſſaya, & fit un madrigal que lui-même ne trouva pas fort bon. Un matin, il dit au Maréchal de Grammont : » Liſez, je vous prie, ce » petit madrigal, & dites-moi ſi vous » en avez jamais vu un ſi impertinent : » parce qu'on ſait que depuis peu j'aime » les vers, on m'en apporte de toutes » les façons «. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi : » Votre Majeſté juge » divinement bien de toutes choſes ; il » eſt vrai que voilà le plus ſot & le plus » ridicule madrigal que j'aie jamais lu «. Le Roi ſe mit à rire, & lui dit : » N'eſt-il » pas vrai que celui qui l'a fait eſt bien » fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui

Digitized by Google

» donner d'autre nom. Oh bien, dit le » Roi, je suis ravi que vous m'en ayez » parlé si franchement : c'est moi qui l'ai » fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que » Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brus- » quement.—Non, Monsieur le Maréchal, » les premiers sentimens sont toujours » les plus naturels «. Tout le monde rit beaucoup de l'embarras du Maréchal, & on trouva que c'étoit le plus cruel petit tour que l'on pût jouer à un vieux courtisan.

Vers la fin de l'année 1699, le Duc de Lorraine vint trouver le Roi pour lui faire hommage de son Duché de Bar. Il arriva à Paris sous le nom de Marquis de *Pont-à-Mousson*, & logea au palais royal, chez *Monsieur*, frere du Roi, son beau-pere, qui le mena le lendemain à Versailles. Sa Majesté le reçut dans son cabinet. Cette premiere entrevue étant finie, le Duc alla dîner à Saint-Cloud, chez *Monsieur*, & revint coucher au palais royal. Trois jours après, il retourna à Versailles dans les carrosses de *Monsieur*, pour rendre foi & hommage. Il y arriva sur les trois heures après midi, & alla descendre dans l'appartement de M. le Comte d'Armagnac, Prince de sa

Digitized by Google

maiſon & Grand-Ecuyer de France. Peu après, M. *d'Effiat*, premier Ecuyer de *Monſieur*, vint le chercher de ſa part ; & auſſi-tôt Son Alteſſe, ſuivie des Seigneurs de ſa Cour, qui l'avoient accompagnée dans ſon voyage, alla chez le Roi & quitta l'*incognito* à l'entrée de la chambre de Sa Majeſté, dont les deux battans furent ouverts par les huiſſiers. L'ayant traverſée, le Duc ſe rendit dans le grand cabinet, où il trouva le Roi aſſis dans un fauteuil, ayant à ſes côtés Meſſeigneurs les Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, *Monſieur*, Monſeigneur le Duc de Chartres, Meſſeigneurs les Princes de Condé & de Conti, les Ducs de Bourbon & du Maine, M. le Comte de Toulouſe, découverts. Son Alteſſe s'étant approchée, remit ſon chapeau, ſes gants & ſon épée entre les mains du Duc de Gêvres, premier Gentilhomme de la chambre, qui fit en cette occaſion l'office de grand Chambellan pour le Duc de Bouillon, qui ne s'y trouva pas. S'étant mis à genoux ſur un carreau aux pieds du Roi, M. le Chancelier, qui étoit derriere le fauteuil, & auprès de lui, MM. de *Torci* & de *Pontchartrain*, Secrétaires d'Etat, lurent l'acte

Digitized by Google

de foi & hommage, dont la ſubſtance étoit : » Que M. le Duc de Lorraine » juroit & promettoit au Roi le ſervice » & l'obéiſſance qu'il lui devoit & étoit » tenu de lui rendre, à cauſe du Duché » de Bar ; comme auſſi de le ſervir » envers & contre tous, ſans aucune » exception, & qu'il ne permettroit » jamais qu'il fût fait dans ſes terres » aucunes choſes au préjudice de Sa » Majeſté & de ſon Etat «. Le Duc confirma ce ſerment par ces paroles qu'il adreſſa au Roi : *Oui, Sire, je promets de le garder.* Sa Majeſté lui dit alors : *Levez-vous, Monſieur le Duc de Lorraine ;* & s'étant levé en même temps, ſe découvrit, lui fit une révérence, puis ſe recouvrit, & fit couvrir le Duc. Les Princes du Sang ſe couvrirent auſſi, & Sa Majeſté ayant donné à Son Alteſſe des témoignages publics de ſa bienveillance, & de la ſatisfaction qu'elle avoit de le voir, le conduiſit dans ſon cabinet, où ils furent ſeuls aſſez long-temps. Le Duc en étant ſorti, revint à l'appartement de M. le Grand-Ecuyer, où *Monſieur* le vint reprendre, & le ramena dans ſes carroſſes au palais royal.

Digitized by Google

Bontems, premier valet-de-chambre, demandoit quelque grace pour un de ſes amis. *Quand ceſſerez-vous*, lui dit Louis XIV, *de demander ?* Bontems fut étourdi du reproche. Mais il ne le fut pas long-temps, le Roi ayant ajouté en ſouriant, *de demander pour les autres, & jamais pour vous ? La grace dont il s'agit pour un de vos amis, je l'accorde pour votre fils.*

Après la mort du Roi *Jacques*, un ſentiment de généroſité porta Louis XIV à reconnoître le Prince *de Galles* pour Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande ; mais tout le Conſeil fut d'une opinion contraire ; le Duc *de Beauvilliers* ſurtout fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guerre, qui devoient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Louis ſe rendit enfin ; & il fut réſolu que le fils de Jacques n'auroit point le titre de Roi. Le jour même, *Marie de Modene*, veuve du Roi Jacques, vint parler à Louis XIV dans l'appartement de Madame de Maintenon. Elle le conjure en larmes de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire du Roi qu'il a protégé, l'outrage

Digitized by Google

de refuſer à ſon fils, un titre, ſeul reſte de tant de grandeurs. » On a toujours rendu à ce Prince les honneurs d'un Prince de Galles : on le doit donc traiter en Roi après la mort de ſon pere : le Roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre, pourvu qu'on le laiſſe jouir de ſon uſurpation «. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV. » Qu'il reconnoiſſe ou non le fils de Jacques II, les Anglois ne prendront pas moins parti contre la France, & il aura ſeulement la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles «. Ces repréſentations & ces larmes furent appuyées par Madame de Maintenon. Le Roi revint à ſon premier ſentiment, & à la gloire de ſoutenir autant qu'il pouvoit des Rois opprimés. Enfin Jacques III fut reconnu le même jour qu'il avoit été arrêté dans le Conſeil qu'on ne le reconnoîtroit pas. Peut-être que, ſans cette démarche, le Parlement d'Angleterre n'eût point pris de parti entre les Maiſons de Bourbon & d'Autriche. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas honorable à la mémoire de Louis XIV que deux femmes lui aient fait changer une réſolution priſe dans ſon Conſeil.

Digitized by Google

Le Roi ſe nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenoit la bougie, lui laiſſa tomber ſur le pied droit de la cire fondue toute brûlante. Il dit froidement : *Tu aurois auſſi-bien fait de la laiſſer tomber à terre.* A un autre valet-de-chambre, qui en hiver apporta ſa chemiſe toute froide, il dit encore, ſans gronder : *Tu me la donneras brûlante à la canicule.* Un portier du Parc, qui avoit été averti que le Roi devoit ſortir par telle porte, ne s'y trouva pas, & ſe fit long-temps chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures ; le Roi dit : *Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous qu'il ne ſoit pas aſſez affligé de m'avoir fait attendre ?*

Un Evêque, revenant de ſon Séminaire où il avoit paſſé dix jours, parloit devant le Roi, avec exagération, du déſintéreſſement de tous ſes Eccléſiaſtiques, qui ne faiſoient aucun cas, diſoit-il, ni de bénéfices, ni de richeſſes, & qui même s'en moquoient. *Vous vous moquez donc bien d'eux ?* lui dit le Roi.

M. *de Vendôme*, en 1703, s'avançoit

Digitized by Google

vers le Trentin pour joindre l'Electeur de Baviere, lorsque la défection du Duc de Savoie l'obligea de revenir sur ses pas. Il reçut l'ordre de faire désarmer les troupes de ce Prince qui étoient mêlées avec les siennes, & de les faire prisonnieres de guerre. Le Duc de Savoie n'osant encore avouer sa perfidie, bien que le Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur fût connu de toute l'Europe, Louis XIV lui fit remettre la lettre suivante : » Monsieur, puisque la religion, » l'honneur, l'intérêt, les alliances & » votre propre signature ne sont rien » entre nous, j'envoie mon cousin le » Duc de Vendôme à la tête de mes » armées pour vous expliquer mes in- » tentions : il ne vous donnera que » vingt-quatre heures pour vous déter- » miner «. Le Duc de Savoie ne fit point de réponse par écrit ; mais il dit verbalement à l'Officier qui lui rendit cette lettre, que le mauvais traitement qu'on venoit de faire à ses troupes, & la maniere dont on en avoit usé avec lui, l'avoient déterminé à prendre ses précautions.

Pendant le cruel hiver de 1709, le Roi ordonna que sa table fût diminuée,

Digitized by Google

que sa vaisselle fût portée à la Monnoie, & que l'on engageât les pierreries de la Couronne. » Il ne me coûtera » jamais rien, ajouta ce Prince, de me » dépouiller pour des peuples qui ont » tant fait pour moi «. Il dit un jour publiquement, que tous ceux de ses sujets aisés qui voudroient lui donner une preuve non-équivoque de leur affection, le feroient en se dépouillant de leur superflu, pour venir au secours de ses peuples. L'invitation du Monarque & son exemple, furent des ordres pour tous les Seigneurs de la Cour : il fut honteux alors d'avoir de la vaisselle d'argent ; & ceux qui n'avoient pas le cœur assez généreux pour en faire le sacrifice, étoient obligés de la cacher. Madame de Maintenon, après avoir vendu sa vaisselle, vendit ses meubles & engagea sa terre : on servoit du pain d'avoine à sa table, & tout le monde n'avoit pas le moyen de s'en procurer de pareil. L'extrémité de la misere ouvrit les cœurs les plus durs à la compassion : on allumoit tous les jours des feux dans les carrefours & sur les places publiques où les riches faisoient porter du bois. Mais ces libéralités d'éclat

Digitized by Google

n'étoient point comparables aux dons ſecrets qu'obtenoit la Religion. Outre les aumônes qui étoient adreſſées aux Curés, pour être répandues dans les Paroiſſes, on diſtribuoit à tous les pauvres, dans chaque quartier, une eſpece de bouillie groſſiere, qui du moins les empêchoit de mourir de faim. Ce froid rigoureux fut ſuivi d'un dégel ſubit & de neiges abondantes, ce qui occaſionna un débordement de toutes les rivieres, & les plus triſtes ravages dans les pays qui les avoiſinent. On entroit en batelet dans le Louvre ; les rues formoient des rivieres ; & les Bourgeois, en certains quartiers, avoient trois pieds d'eau dans leur foyer. Cependant, dès qu'on n'eut plus à combattre que la diſette, on parut reſpirer : il ſe préſenta plus de ſoldats qu'on n'en vouloit. Les jeunes gens eſpéroient trouver au ſervice du Roi le pain dont ils manquoient dans leur famille. En effet on diſtribua réguliérement la ration aux troupes ; mais on ne pouvoit ni leur donner leur paye, ni les habiller. Le Maréchal de *Berwick*, manquant de tout dans ſon armée, s'empara d'une voiture d'argent que l'on conduiſoit au

Digitized by Google

Tréſor royal. Le Contrôleur-général lui écrivit, pour ſe plaindre d'une conduite ſi irréguliere. Berwick répondit qu'il ſeroit bien plus irrégulier de laiſſer périr de miſere des hommes qui garantiſſoient les frontieres de l'Etat ; & le Roi ne s'offenſa ni de l'action ni de la réponſe.

Deſmarets ayant imaginé d'établir, en ſus des autres impôts, cette dixme Royale que le Maréchal de Vauban avoit autrefois propoſée comme une taxe unique, le Roi fut effrayé de la rigueur de l'Edit qui fut dreſſé à ce ſujet. Depuis long-temps, il n'entendoit parler que de la miſere des peuples, & ce terrible impôt l'attriſta d'une maniere ſenſible. *Maréchal*, ſon premier Chirurgien, oſa lui demander d'où pouvoit naître cette triſteſſe, qui l'inquiétoit pour la ſanté de ſon Maître. Le Roi lui avoua qu'il reſſentoit des peines infinies, & les rejeta vaguement ſur la ſituation des affaires. Huit à dix jours après, le Roi ayant repris ſon calme ordinaire, fit appeler Maréchal, lui dit qu'il ſe ſentoit ſoulagé, & qu'il vouloit bien lui apprendre ce

Digitized by Google

qui l'avoit si vivement affecté. Il lui confia que le mauvais état des affaires l'ayant déjà forcé d'imposer ses Sujets à des taxes exorbitantes, il étoit dans la nécessité de les augmenter considérablement ; que son humanité avoit eu beaucoup à souffrir de ce surcroît d'impositions ; qu'enfin il s'en étoit ouvert à un Casuiste, qui lui ayant demandé quelques jours pour y penser, étoit revenu avec une consultation des plus habiles Docteurs, qui décidoient nettement qu'un Roi étoit le propriétaire du bien de ses Sujets, & qu'en disposant à son gré de leur fortune, il ne faisoit rien contre la justice. Il ajouta que cette décision l'avoit mis fort à l'aise, en dissipant ses scrupules, & lui avoit rendu sa premiere tranquillité. Maréchal fut si étourdi de ce récit, qu'il ne put proférer une seule parole. Heureusement pour lui, que le Roi n'exigea pas de réponse, & qu'une affaire qui lui survint dans ce moment, tira Maréchal de l'embarras de s'expliquer sur une pareille décision. *Mémoires de Saint-Simon.*

Un des Ministres de Louis XIV eut

Digitized by Google

la hardieſſe de lui propoſer un jour la démolition de la Place de Vendôme, à peine achevée, pour en conſtruire une autre d'un goût différent : » En vérité, » dit le Roi fort en colere, a-t-on » jamais rien propoſé de ſi impertinent ! » ces Meſſieurs les Miniſtres veulent » tous faire parler d'eux pendant leur » miniſtere ; & ils ſont parvenus à me » faire paſſer, dans toute l'Europe, » pour un Prince qui donne aveuglé- » ment dans le faſte des bâtimens. Qu'on » prenne garde de me propoſer jamais » rien de pareil ! Je ſerai toujours aſſez » bien en bâtimens quand mon peuple » ſera bien nourri «.

Le Maréchal *de Villars* avoit prié Madame de Maintenon de remontrer au Roi combien peu il reconnoiſſoit les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat. Louis XIV lui dit un jour avec bonté : *Monſieur le Maréchal, vous êtes peiné : donnez-moi du temps, & vous ſerez content.* » Sire, lui » répondit Villars, je ſuis peiné de voir » que je n'ai ici d'autre occupation que » de faire une partie de piquet «. *Monſieur le Maréchal, vous êtes peiné, & je le ſuis auſſi. Encore une fois, donnez-*

Digitized by Google

moi du temps & vous ſerez content. Le Maréchal lui répliqua qu'il ne ſouhaiteroit pas qu'il ſe trouvât des occaſions auſſi périlleuſes que celles où il s'étoit trouvé, & il ſortit. Le Roi ſuivit, atteignit, & embraſſa Villars qui ne put retenir ſes larmes. Par ce trait de bonté ſinguliere, Louis XIV n'eſt-il pas comparable à Henri IV embraſſant Sully, & lui pardonnant ?

Le Pere *Soanen* de l'Oratoire, qui fut depuis Evêque de Senez, rempliſſoit une ſeconde ſtation à la Cour, lorſque ſon Sermon contre les Spectacles mit l'alarme chez les courtiſans. Un d'eux en parla au Roi, comme d'un Sermon outré ; mais Louis XIV qui jugeoit toujours bien quand c'étoit d'après ſes propres lumieres, fit taire le courtiſan en lui diſant : *Monſieur, le Prédicateur a fait ſon devoir, tâchons de faire le nôtre.*

Quelque temps avant l'affaire de *Denain* qui ſauva la France, le Roi avoit mandé le Maréchal de Villars, & lui avoit dit : » Vous voyez où nous » en ſommes : Vaincre ou périr ; il faut » finir par un coup d'éclat. Cherchez

Digitized by Google

l'ennemi, & livrez-lui bataille. Mais, » Sire, lui dit Villars, c'eſt votre der- » niere armée. N'importe, reprend le » Roi. Je n'exige pas que vous battiez » l'ennemi ; mais je veux que vous l'at- » taquiez. Si la bataille eſt perdue, vous » me l'écrirez, & à moi ſeul. Je mon- » terai à cheval, ajouta le Roi, je tra- » verſerai Paris, votre lettre à la main ; » je connois les François ; je vous me- » nerai quatre cents mille hommes, & » je m'enſevelirai avec eux ſous les dé- » bris de la Monarchie «. Ces paroles où ſe peignoit toute l'ame de Louis, pénétrerent d'admiration le Maréchal de Villars, qui ſe plaiſoit à les répéter, & qui les rappela dans ſon diſcours de réception à l'Académie Françoiſe. La bataille de Malplaquet juſtifia l'opinion que Louis XIV avoit du zele & de l'héroïſme de ſes Sujets.

Mademoiſelle *de Chauſſeraye* avoit plu autrefois à Louis XIV ; le Roi & elle s'écrivoient ſouvent, & il la faiſoit venir à Verſailles ſans que perſonne s'en doutât, ni qu'on ſût ce qu'elle y faiſoit. Le prétexte étoit de venir voir la Ducheſſe de Ventadour. *Bloin* étoit

Digitized by Google

celui par qui passoient les lettres & les messages, & qui l'introduisoit secrétement chez le Roi qui se plaisoit fort avec elle, parce qu'elle étoit amusante quand elle vouloit l'être, qu'elle avoit l'art de lui cacher son esprit, qu'elle jouoit bien l'ingénue & l'indifférente, & qu'elle paroissoit ne prendre parti pour personne. Par cet artifice, elle avoit accoutumé le Roi à ne se point défier d'elle, à se mettre à son aise, à lui parler de tout avec confiance, à goûter même ses conseils. Les ordres qu'il donna souvent en sa faveur aux Contrôleurs-généraux & qui l'enrichirent extrêmement, donnerent bien à penser quelque chose dans l'intérieur du Ministere, mais non pas de toute l'étendue de sa faveur, qui dura autant que la vie du Roi. Elle étoit amie du Cardinal de Noailles, & les persécutions qu'on lui suscitoit la révoltoient en secret. Elle avoit la force d'y paroître indifférente, afin de les pouvoir mieux détourner. Le Prince *de Rohan* & le Cardinal son frere ne bougeoient pas de chez la Ducheſſe de Ventadour; & comme on ne pouvoit avoir moins de sens & d'esprit qu'elle en avoit, &

Digitized by Google

que tout se réduisoit en elle à l'air, à l'habitude, au langage & aux manieres du grand monde & de la Cour, dont elle étoit esclave, elle entra dans tous leurs projets sur les affaires de la Constitution, qui étoit alors la suprême affaire. Les Rohan accoutumés à l'intimité qui régnoit entre Madame de Ventadour & Mademoiselle de Chausseraye, & qui recevoient d'elle toutes sortes de flatteries, ne s'en défioient pas le moins du monde. Ils eurent l'imprudence de s'ouvrir devant elle du projet de faire enlever le Cardinal de Noailles par ordre du Roi, & de l'envoyer à Rome où le Pape n'attendoit que cela pour le déposer de son Siege & le priver de la Pourpre ; mais qui autrement n'osoit entreprendre ni l'un ni l'autre, quelque chose qu'on pût faire pour l'y déterminer. Mademoiselle de Chausseraye vit le Roi le lendemain. Il étoit triste & rêveur. Elle affecta de lui trouver mauvais visage & de lui montrer de l'inquiétude sur sa santé. Le Roi, sans lui parler de l'enlévement proposé du Cardinal de Noailles, lui dit qu'il se trouvoit extrêmement tracassé des affaires de la Constitution ;

Digitized by Google

qu'on lui proposoit des choses auxquelles il avoit peine à se résoudre ; qu'il avoit disputé tout le matin là-dessus, & qu'on ne lui laissoit pas un moment de repos. L'adroite Chausseraye saisit le moment, répondit au Roi qu'il étoit bien bon de se laisser tourmenter de la sorte ; que ces Messieurs ne se soucioient que de leurs affaires, & point du tout de sa santé, aux dépens de laquelle ils vouloient l'amener à tout ce qu'ils désiroient ; qu'à sa place, content de ce qu'il avoit fait, elle ne songeroit qu'à vivre en repos, les laisseroit battre tant que bon leur sembleroit, sans s'en mêler davantage ; que pour elle, elle n'entendoit rien à toutes ces questions d'Ecole, qu'elle ne se soucioit pas plus d'un parti que de l'autre ; mais qu'elle étoit touchée de l'altération qui se voyoit sur le visage du Roi, & qu'il étoit à craindre que sa santé ne succombât enfin à toutes ces tracasseries. Elle en dit tant, & d'un air si simple & si naïf, qu'elle persuada Louis XIV. Il lui promit de suivre son conseil & de défendre à ces Messieurs de lui parler davantage d'un point sur lequel ils revenoient sans cesse, & qu'il étoit résolu de ne pas

Digitized by Google

leur accorder. Mademoiſelle de Chauſſeraye qui entendoit mieux de quoi il étoit queſtion que le Roi ne pouvoit ſe l'imaginer, lui fit donner une parole poſitive d'exécuter le lendemain ce qu'il venoit de projeter. Elle avoit averti le Cardinal de Noailles du danger qu'il couroit, & lui avoit recommandé de ne point ſortir de Paris où il étoit adoré, & où on n'auroit oſé tenter de l'enlever. Elle ne lui avoit pas caché qu'elle étoit inſtruite de la bouche même du Cardinal de Rohan & de la Ducheſſe de Ventadour. Au ſortir de chez le Roi, elle alla paſſer la ſoirée chez cette Ducheſſe ; elle y trouva la joie peinte ſur ſon viſage, & ſur celui de Meſſieurs de Rohan : elle ſoupa, joua, & ſe retira le plutôt qu'elle put. Le lendemain elle monta en chaiſe à quatre heures du matin, deſcendit à quelque diſtance de l'Egliſe de Notre-Dame, gagna la cour de l'Archevêché, y fit deſcendre le Cardinal de Noailles par un eſcalier dérobé ; & s'étant retirés l'un & l'autre dans un recoin où ils ne pouvoient être vus, elle lui conta ſa converſation de la veille, & l'aſſura qu'il n'avoit plus de violence à craindre. Elle ne

Digitized by Google

fut guere plus d'un quart-d'heure avec lui, regagna sa chaise de poste & Versailles, d'où il ne parut pas qu'elle fût sortie. Elle alla dîner chez la Duchesse de Ventadour, & y resta jusqu'au soir pour tâcher de découvrir si le Roi lui avoit tenu parole : elle n'eut satisfaction que fort tard. Le Prince de Rohan reparut avec un air triste & déconcerté qu'il communiqua à sa belle-mere, en l'instruisant de tout ce qui s'étoit passé. Il ne joua point, & resta seul à rêver dans un coin de la chambre. Chausseraye qui jouoit & qui remarquoit tout avec sa lorgnette, quitta le jeu, alla trouver le Prince, & s'assit auprès de lui, en disant qu'elle venoit lui tenir compagnie. Peu-à-peu elle conduisit la conversation sur sa santé, les vapeurs, & les tristesses involontaires, afin de pouvoir lui parler de celle où elle le trouvoit. Il lui répondit que ce n'étoit pas sans sujet qu'il étoit triste ; & ensuite, de déclamer contre la foiblesse du Roi, qui, au moment de consentir à l'enlévement du Cardinal de Noailles, venoit de signifier au Cardinal de Rohan, que non-seulement il ne consentoit pas à cet enlévement, mais qu'il lui défen-

Digitized by Google

doit d'y plus ſonger, & ſur-tout de lui en parler jamais. Chauſſeraye fit l'étonnée, & n'oublia rien pour tirer du Prince de Rohan, les expédiens qu'ils alloient tenter pour ramener le Roi à ſes premieres diſpoſitions ; mais elle comprit qu'effrayés du ton abſolu qu'il avoit pris, ils étoient enfin découragés ; & ce ne fut pas ſans un plaiſir extrême qu'elle jouit de ce triomphe.

Le Cardinal *d'Eſtrées*, devenu très-infirme, & cherchant un adouciſſement à ſon état dans l'aſſiduité aux aſſemblées de l'Académie, demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un ſiege plus commode que les chaiſes qui étoient alors en uſage ; car il n'y avoit qu'un fauteuil pour le Directeur. On en rendit compte au Roi, qui, prévoyant les conſéquences d'une pareille diſtinction, ordonna à l'Intendant du *garde-meuble*, de faire porter quarante fauteuils à l'Académie ; & par-là, confirma pour toujours l'égalité académique.

Le Dixieme fut établi pour la premiere fois en 1710, c'eſt-à-dire après dix ans d'une guerre déſaſtreuſe, où

Digitized by Google

Louis XIV avoit lutté contre l'Europe entiere, & après le cruel hiver de 1709, fléau dont l'hiſtoire de la Monarchie n'offre pas d'exemple. Ce Monarque ſi abſolu, indigné lui-même de ce terrible ſubſide, s'écria, lorſqu'on lui en fit la propoſition : *Je n'ai pas ce droit !*

Le Chancelier *Voiſin* ayant appris qu'un ſcélérat avoit eu aſſez de protection pour obtenir des lettres de grace, vint trouver Louis XIV dans ſon cabinet. » Sire, lui dit-il en parlant du » coupable, Votre Majeſté ne peut pas » accorder des lettres de grace dans » un cas pareil. Je les ai promiſes, dit » le Roi qui n'aimoit pas à être con» tredit : allez me chercher les ſceaux. » *Mais Sire...* Faites ce que je veux «. Le Chancelier apporte les ſceaux. Le Roi ſcelle les lettres de grace, & rend les ſceaux au Chancelier. *Ils ſont pollués*, dit celui-ci en les repouſſant ſur la table, *je ne les reprends plus*. Le Roi s'écrie : » Quel homme « ! & jette les lettres de grace au feu. *Je reprends les ſceaux*, dit alors le Chancelier, *le feu purifie tout.*

Lorſque

Digitized by Google

Lorſque *Maſſillon* * eut prêché ſon premier Avent à Verſailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : » Mon » Pere, j'ai entendu pluſieurs grands » Orateurs dans ma Chapelle : j'en ai été » fort content. Pour vous, toutes les » fois que je vous ai entendu, j'ai été » très-mécontent de moi-même «. Eloge délicat & ſublime qui honore autant le Monarque que le Prédicateur.

Les jambes de Louis XIV s'enflerent conſidérablement dans la derniere année de ſa vie ; cependant comme il aima la repréſentation juſqu'au dernier moment, il continua de manger en public ; mais pour cacher ſon état aux ſpectateurs, il avoit la précaution de ne laiſſer entrer perſonne qu'il ne ſe fût mis à table, & de ne ſe lever qu'après que tout le monde étoit ſorti. Le Comte *de Stairs*, Ambaſſadeur d'Angleterre, qui avoit parié que le Roi ne paſſeroit pas le mois de Septembre ; & qui, peut-être, avoit des ordres de ſa Cour de l'informer de la ſituation actuelle de Sa

* Né en 1663, mort en 1743.

Digitized by Google

Majeſté, oſa, pour s'en aſſurer, lever un des coins de la nappe & mettre ainſi les jambes de Louis XIV à découvert ; ce qu'il ne fit pas ſi adroitement que le Roi ne s'en apperçût. Il fut ſi piqué de la curioſité de l'Ambaſſadeur que, ſur le champ, il fit donner ordre à tout le monde de ſe retirer ; & *oncques* depuis, perſonne ne fut admis à le voir dîner.

Perſonne n'ignore avec quelle grandeur d'ame Louis XIV vit approcher la mort. Il dit à Madame de Maintenon dans ces derniers momens : *J'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir ;* & à ſes domeſtiques : *Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* Il donna tranquillement ſes ordres ſur beaucoup de choſes, & même ſur ſa pompe funebre. Le courage avec lequel il vit approcher ſa fin, fut dépouillé de cette oſtentation répandue ſur toute ſa vie ; ce courage alla juſques à avouer ſes fautes. Son ſucceſſeur a toujours conſervé, écrites au chevet de ſon lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant entre ſes bras. Les voici fidellement copiées : » Vous allez être

Digitized by Google

» bientôt Roi d'un grand Royaume. » Ce que je vous recommande plus » fortement, eſt de n'oublier jamais les » obligations que vous avez à Dieu. » Souvenez-vous que vous lui devez » tout ce que vous êtes. Tâchez de » conſerver la paix avec vos voiſins, » j'ai trop aimé la guerre : ne m'imitez » pas en cela, non plus que dans les » trop grandes dépenſes que j'ai faites. » Prenez conſeil en toutes choſes, & » cherchez à connoître le meilleur, pour » le ſuivre toujours. Soulagez vos Peu- » ples le plutôt que vous le pourrez, » & faites ce que j'ai eu le malheur de » ne pouvoir faire moi-même «.

Peu de temps avant la mort de ce Prince, *Prior*, Envoyé d'Angleterre à la Cour de France, lui préſenta un écrit de la part de ſon Maître pour la démolition du canal de Mardick. Louis XIV indigné répondit à ce Miniſtre : » J'ai » toujours été maître chez moi, quel- » quefois chez les autres ; ne m'en faites » pas ſouvenir «.

A la mort de Louis XIV, on fut fort étonné de voir draper le Premier Pré-

Digitized by Google

ſident *de Meſmes*. On avoit déjà trouvé ridicule que trois ou quatre Magiſtrats du Conſeil euſſent porté des *pleureuſes* à la mort de *Monſeigneur*.

Après la mort de Louis XIV, les François, toujours amis des nouveautés, ſe prévalurent du peu de reſpect que le Gouvernement témoigna dès-lors pour les volontés, les principes & la mémoire du Roi défunt. On inſulta ſes ſtatues par de ſanglantes affiches; on ſe permit publiquement les ſatires les plus violentes, & ſon convoi retentit moins des Prieres des Prêtres, que des chanſons groſſieres d'une populace effrénée. C'étoit le triomphe de la Nation plutôt que la pompe funébre du Monarque.

En 1768, il parut un Recueil d'opuſcules littéraires, dont le premier article eſt un diſcours de Louis XIV à Monſeigneur le Dauphin Duc *de Bourgogne*. Ce diſcours dont le manuſcrit eſt dépoſé à la Bibliotheque du Roi, offre pluſieurs traits curieux, & entre autres celui-ci, qu'on a jugé à propos d'omettre dans l'imprimé. » Il me ſemble, mon fils, que ceux » qui vouloient employer des remedes

Digitized by Google

» extrêmes & violens, ne connoiſſoient » pas la nature de ce mal (le Proteſtantiſme) cauſé en partie par la chaleur » des eſprits, qu'il faut laiſſer paſſer & » s'éteindre inſenſiblement, plutôt que » de le rallumer de nouveau par une » forte contradiction ; ſur-tout quand » la corruption n'eſt pas bornée à un » petit nombre connu, mais répandue » dans toutes les parties de l'Etat.... Le » meilleur moyen pour réduire peu-à-» peu les *Huguenots* de mon Royaume, » étoit de ne les point preſſer du tout » par aucune rigueur nouvelle contre » eux «. Ce paſſage qu'il falloit conſerver dans le diſcours imprimé, prouve ſuffiſamment que Louis XIV finit par déſapprouver les violences exercées contre les *Proteſtans*.

Digitized by Google

ANNE D'AUTRICHE *.

DANS les premiers jours de sa Régence, *Anne d'Autriche*, se trouvant à Ruel, & regardant un portrait du Cardinal de Richelieu, dit à ceux qui étoient auprès d'elle :» Si cet homme eût vécu » jusqu'à cette heure, il auroit été plus » puissant que jamais «. Ce discours suppose que, malgré ses démêlés avec le Cardinal, elle se sentoit le courage de sacrifier ses ressentimens au bien de l'Etat.

Après la chute de *Concini* & de sa femme, la jeune Reine laissa échapper un trait de caractere qui fit mal augurer de son cœur. Ces infortunés laissoient un fils, dont la figure aimable & les manieres honnêtes annonçoient les plus heureuses inclinations : *Je suis né pour porter la peine de l'orgueil de mon pere*, disoit ce pauvre enfant à ceux qui l'exhortoient à souffrir patiemment

* Née en 1601, morte en 1666.

Digitized by Google

ſon affreux état. Accablé de déſeſpoir, il ne vouloit ni boire ni manger. Le Comte de Fieſque en eut pitié, & le conduiſit dans ſon appartement. La jeune Reine ayant appris qu'il étoit au Louvre, lui envoya des confitures, & ordonna qu'on le lui amenât. On lui avoit dit que le petit *Concini* danſoit avec beaucoup de grace : elle exigea qu'il danſât en ſa préſence ; ce qu'il fit en pleurant. Le ſang de ſon pere couloit encore, & l'on allumoit, pour ainſi dire, le bûcher qui devoit conſumer ſa mere. Il y a dans cette action de la Reine Anne d'Autriche un oubli de l'humanité qu'on ne ſauroit excuſer.

Peu de jours avant la mort de Louis XIII, M. de *Chavigny* vint le trouver de la part de la Reine pour lui demander pardon de tout ce qui lui avoit déplu dans ſa conduite, le ſuppliant particuliérement de ne point croire qu'elle eût eu aucune part dans l'affaire de *Chalais*, ni qu'elle eût formé le deſſein d'épouſer *Monſieur*, après que Chalais auroit fait mourir le Roi. Il répondit ſur cela à M. de Chavigny, ſans s'émouvoir. *En l'état où je ſuis, je dois*

Digitized by Google

lui pardonner ; mais je ne la dois pas croire.

Après la mort de Louis XIII, M. l'Evêque de Beauvais, (1) prit quelques momens la figure de Premier Miniſtre ; & il demanda dès le premier jour aux Hollandois qu'ils ſe convertiſſent à la Religion Catholique, s'ils vouloient demeurer dans l'alliance de la France. La Reine eut honte de cette momerie du Miniſtre, & ce fut la principale cauſe de ſa diſgrace. Elle ſe mit entre les mains du Cardinal *Mazarin* qui étoit meilleur politique.

Le Marquis *de Jerzay*, le même qui eut la charge de Capitaine des Gardes-du-Corps à la place du Comte de *Charoſt*, s'étoit mis dans la tête qu'il n'étoit pas mal avec la Reine ; que s'il vouloit lui faire une cour aſſidue, il en ſeroit bien reçu, & qu'il ſe rendroit ſi conſidérable, qu'étant appuyé du Prince de Condé, il pourroit ſupplanter le Cardinal Mazarin. Dans cette viſion, il af-

(1) *Auguſtin Potier*, oncle de *René Potier*, ſieur de *Blancmeſnil*, *Préſident au Parlement*.

Digitized by Google

fecta de ne paroître devant elle qu'avec des habits fort galans, & n'oublia rien pour mettre dans ſes intérêts Madame de Beauvais ſa premiere femme-de-chambre, à qui il fit confidence de ſon deſſein. Cette Dame goûta ſa propoſition ; & comme elle n'étoit pas novice dans ces ſortes d'intrigues, elle conſentit à lui prêter ſon miniſtere. Cependant Jerzay n'oſoit ſe déclarer à la Reine ; il s'aviſa donc, un jour qu'il étoit allé paſſer quelque temps à *Armanvillers* chez *Beringen* premier Ecuyer du Roi, d'écrire à ſa confidente, que, quoiqu'il fût dans un très-beau lieu & dans la meilleure compagnie, il s'ennuyoit pourtant beaucoup, parce qu'il étoit éloigné de ce qu'il aimoit. Il conjuroit cette Dame de lui rendre de bons offices auprès de la Reine qu'il déſignoit à ne pouvoir s'y tromper. Madame de Beauvais montra la lettre à Sa Majeſté, & lui dit tout ce qu'il falloit pour ſervir ſon ami ſelon ſon inclination. La Reine reçut ce compliment avec beaucoup de froideur ; mais quand Jerzay fut de retour, & qu'il ſe préſenta devant elle au ſortir de la meſſe, elle lui dit devant tout le monde, qu'elle l'avoit

Digitized by Google

toujours regardé comme une mauvaise tête, mais qu'elle ne l'avoit pas cru fou à lier ; qu'elle voyoit bien qu'il tenoit de son grand-pere le Maréchal *de Lavardin* qui avoit été chassé de la Cour pour avoir voulu faire le galant auprès de la Reine *Marie* sa belle-mere. Elle ajouta qu'elle le trouvoit bien insolent de se présenter devant elle, après l'audace qu'il avoit eue ; qu'il étoit un bel homme, pour oser la regarder en face ! qu'il eût à sortir du Palais royal, où elle lui défendoit de remettre le pied. Jerzay sortit tout confus, & alla trouver le Prince de Condé, à qui il conta l'affront qu'il venoit de recevoir. Ce Prince lui promit de le rétablir *à la barbe* de Mazarin. En effet il l'entreprit hautement ; mais le Cardinal dit qu'il ne pouvoit se mêler d'une affaire de cette nature. La Reine tint ferme jusqu'au bout, & Madame de Beauvais partagea la disgrace de Jerzay. Elle eut ordre de se retirer en sa maison de Gentilli, d'où après une année d'exil, elle fut rappelée auprès de Sa Majesté. Voyez *article du Grand Condé*, pag. 139.

Madame *de Carignan* disoit un jour

Digitized by Google

devant la Reine que le Cardinal *de Retz* étoit fort laid ; & c'étoit peut-être l'unique fois de sa vie qu'elle n'eût point menti. La Reine lui répondit : » Il a les » dents fort belles, & un homme n'est » jamais laid avec cela «. Madame de Chevreuse ayant su ce discours par Madame de Lesdiguieres, se ressouvint de ce qu'elle avoit ouï dire à la Reine, en beaucoup d'occasions, que les dents étoient la seule beauté des hommes, parce que c'étoit l'unique qui fût utile. » Essayons (dit-elle au Coadjuteur, un soir qu'ils se promenoient ensemble dans le jardin de l'hôtel de Chevreuse) : » Si vous voulez bien jouer » votre personnage, je ne désespere de » rien ; faites seulement le rêveur quand » vous serez auprès de la Reine. Regardez ses mains ; pestez contre le Car» dinal Mazarin, & laissez-moi faire » le reste «. Le Coadjuteur demanda trois ou quatre audiences de suite à la Reine : il n'y fournit à la conversation que ce qui étoit bon pour l'obliger à chercher le sujet pour lequel il les lui avoit demandées. Il suivit de point en point les avis de Madame de Chevreuse ; il poussa l'inquiétude & l'emportement

Digitized by Google

contre le Cardinal Mazarin juſqu'à l'extravagance. La Reine qui étoit naturellement très-coquette, entendit ces airs; elle en parla à Madame de Chevreuſe, qui fit l'étonnée, mais qui ne la fit qu'autant qu'il fallut pour mieux jouer ſon jeu. Elle fit ſemblant de revenir de loin, & de faire à ce ſujet des réflexions auxquelles elle n'auroit jamais penſé ſans cela. » Il eſt vrai, Madame, dit-elle » à la Reine : Votre Majeſté me fait reſ» ſouvenir de certaines circonſtances » qui ſe rapportent à ce que vous dites. » Le Coadjuteur me parloit des jour» nées entieres de la vie paſſée de Votre » Majeſté avec une curioſité qui me » ſurprenoit, parce qu'il entroit dans le » détail de mille choſes qui n'avoient » aucun rapport au temps préſent. Ces » converſations étoient les plus douces » du monde, tant qu'il ne s'agiſſoit que » de vous. Il n'étoit plus le même homme, » s'il arrivoit, par haſard, que l'on nom» mât M. le Cardinal. Ce qui m'a tou» jours empêchée de réfléchir ſur mille » choſes de cette nature qui me frap» pent les yeux aujourd'hui, c'eſt l'atta» chement qu'il a pour ma fille. Ce n'eſt » pas que cet attachement ſoit auſſi

Digitized by Google

» grand qu'on le croit ; je voudrois que » la pauvre créature n'en eût pas plus » pour lui qu'il en a pour elle. D'un » autre côté, je ne puis m'imaginer » que le Coadjuteur ſoit aſſez fou pour » ſe mettre cette viſion dans la fan- » taiſie «.

Voilà une des converſations de Madame de Chevreuſe avec la Reine. Il y en eut trente de cette nature, dans leſquelles il ſe trouva à la fin que la Reine fut la premiere à déclarer que le Coadjuteur étoit amoureux d'elle. Madame de Chevreuſe lui perſuada qu'il l'étoit beaucoup plus qu'elle ne pouvoit le croire. Le Coadjuteur ne s'oublia pas de ſon côté ; il joua bien ſon rôle, & paſſa dans ſes converſations avec la Reine de la revêrie à l'égarement ; il n'en ſortoit que par des réflexions où, ſans manquer au reſpect dû à Sa Majeſté, il exhaloit ſon chagrin & ſon indignation contre le Cardinal. On ne ſait pas juſqu'où eût pu aller cette eſpece d'intrigue, ſi Mademoiſelle de Chevreuſe, à qui ſa mere eut l'indiſcrétion d'en faire part, ne ſe fût mis en tête de la rompre ; ce à quoi elle réuſſit par la plus ſignalée de toutes les imprudences.

Digitized by Google

L'amour du Roi pour *Marie Mancini* en étoit venu au point que la Reine-mere craignit qu'il ne l'épousât. Elle consulta le vieux Comte *de Brienne* sur les expédiens qu'il y avoit à prendre pour parer ce coup. Brienne dit à la Reine : » Qu'ayant été si long-temps » Régente, il ne pensoit pas que le Roi, » avant l'âge de vingt-cinq ans, pût se » marier sans son consentement ; qu'en » tout cas, il lui conseilloit de faire une » protestation en bonne forme, & que » ce seroit un titre pour faire casser le » mariage, quand le Roi seroit revenu » de son aveuglement «. La protestation fut dressée & toute prête à être signifiée, si les choses eussent été plus loin. Le Roi ouvrit enfin les yeux, & l'on peut dire à sa louange, que ce furent des considérations d'Etat, qui le rendirent capable de remporter sur lui-même cette pénible victoire. *Histoire de Louis XIV*, *de* Reboulet.

La Reine-mere avoit prié la Reine d'Angleterre de venir voir danser le Roi dans un bal particulier, où elle n'appela que ses Filles d'honneur, & quel-

Digitized by Google

ques jeunes Ducheſſes, femmes des Officiers de la Couronne. Le principal objet de cette aſſemblée étoit d'amuſer la Princeſſe d'Angleterre, qui commençoit à ſortir de l'enfance, & à montrer qu'elle alloit devenir aimable. Le Roi, trop accoutumé à rendre tous les honneurs aux nieces du Cardinal Mazarin, quand il fallut ouvrir le bal, alla prendre Madame de *Mercœur*. La Reine s'en étant apperçue, ſe leva bruſquement, vint lui arracher Madame de Mercœur, & lui dit tout bas d'aller prendre la Princeſſe d'Angleterre. La Reine ſa mere demanda en grace qu'on ne gênât point le Roi, & dit que ſa fille avoit mal au pied & qu'elle ne pouvoit danſer. Anne d'Autriche inſiſta ; & pour ne point troubler la fête, la Reine d'Angleterre laiſſa danſer la jeune Princeſſe ; mais dans ſon ame, elle n'en fut pas moins piquée de la diſtraction du jeune Prince. Quand tout le monde fut retiré, la Reine-mere ne manqua pas de rappeler au Roi la faute qu'il avoit faite ; il lui répondit qu'*il n'aimoit point les petites filles*. La Princeſſe d'Angleterre avoit alors onze ans, & le Roi n'en avoit guere plus de ſeize ; de ſorte qu'il n'y avoit

Digitized by Google

point entre eux une grande disproportion d'âge. Devant le monde, la Reine vivoit avec son fils d'une maniere tendre & respectueuse ; mais quand il faisoit quelque faute, elle en usoit en mere dans le particulier.

Anne d'Autriche n'avoit jamais été fort intelligente dans les matieres du Gouvernement ; & depuis 1650, elle n'y eut qu'une part très-indirecte. Elle en abandonnoit sans humeur le soin aux Ministres en qui le Roi son fils avoit mis sa confiance. Cependant, n'ayant point été admise au premier Conseil que le Roi tint après la mort de Mazarin, & qui dura trois jours, elle en parut outrée de dépit, & dit assez haut : *Je me doutois bien qu'il seroit ingrat & voudroit faire le capable ;* mais sur les remontrances de Madame de Beauvais sa premiere femme-de-chambre, & convaincue par la conduite du Roi que les plaintes seroient inutiles, elle prit le parti de vivre tranquillement sous le regne de son fils, sans prétendre partager son autorité.

La veille de sa mort, après avoir

Digitized by Google

reçu le viatique, cette Princeſſe fit appeler le Roi & la Reine, & les entretint chacun en particulier, puis tous les deux enſemble. Elle parla auſſi au Duc d'Orléans, & leur donna à tous des conſeils propres à maintenir la paix dans la Maiſon Royale. Après leur avoir donné ſa bénédiction, elle s'adreſſa au Roi, & lui dit d'un ton ferme : *Faites ce que je vous ai dit ; je vous le répete, le Saint-Sacrement ſur mes levres.* Que lui avoit-elle dit ? C'eſt ce qu'on n'a jamais bien pu ſavoir. Sans doute qu'il s'agiſſoit d'un projet important, &, eu égard aux circonſtances, ce projet pouvoit regarder la Religion. On a conjecturé qu'il concernoit la révocation de l'Edit de Nantes, auquel le Clergé, la Cour de Rome & tous les zélés aſpiroient depuis long-temps.

Anne d'Autriche ſe piquoit d'un grand amour pour la vérité. Un Libraire de Paris avoit deſſein de publier un Recueil de pieces, & de les joindre à l'hiſtoire du Cardinal de Richelieu par *Aubri ;* mais il craignoit que quelques-unes de ces pieces ne donnaſſent lieu à des mécontentemens, & à la vengeance de

Digitized by Google

quelques particuliers qu'elles démaſquoient. Il s'adreſſa à cette Princeſſe, pour être autoriſé à l'impreſſion de ce Recueil. *Faites imprimer*, lui dit-elle, *& ne craignez rien. Je protégerai toujours la vérité. Faites tant de honte au vice, qu'il ne reſte que de la vertu en France.*

La Reine-mere étoit ſenſible aux beautés de la Poéſie, & croyoit devoir encourager ceux qui s'y diſtinguoient. On prétend qu'elle fit donner dix mille écus au Poëte *Mayret* pour un Sonnet ſur la Paix des Pyrénées, qu'il avoit eu l'honneur de lui préſenter.

Une obſervation ſinguliere qu'on a faite ſur le goût de cette Princeſſe, c'eſt qu'elle avoit tant d'antipathie pour les roſes, qu'elle ne pouvoit en ſupporter la vue, même en peinture, quoiqu'elle aimât paſſionnément toutes les autres fleurs. On a dit la même choſe du Chevalier de Guiſe. Par une antipathie bien plus ſinguliere, *Jean II*, Czar de Moſcovie, s'évanouiſſoit à la vue d'une femme.

Digitized by Google

MARIE-THÉRESE D'AUTRICHE *, REINE DE FRANCE.

CETTE Princeſſe avoit autant d'innocence dans les mœurs, que de hauteur dans les ſentimens ; & rien ne le prouve mieux que la réponſe qu'elle fit à une Carmélite qu'elle avoit prié de l'aider à ſon examen de conſcience pour une Confeſſion générale qu'elle avoit deſſein de faire. Cette Religieuſe lui demanda ſi en Eſpagne, dans ſa jeuneſſe, avant d'être mariée, elle n'avoit point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la Cour du Roi ſon pere : » Oh non, ma Mere, dit-elle, il n'y » avoit point de Roi « !

Quelques jours avant le mariage du Roi avec l'Infante *Marie-Thereſe*, le Roi d'Eſpagne ſe rendit à Saint-Sébaſtien avec la Princeſſe ſa fille ; & ſur les quatre heures du Jeudi 27 Mai 1660,

* Née en 1638, morte en 1683.

Digitized by Google

jour de la Fête-Dieu, M*** apporta une lettre de Louis XIV à l'Infante ; elle lui fit beaucoup de complimens pour la Reine-mere ; & comme M*** lui demanda si elle n'avoit rien à lui dire pour le Roi, la Princesse lui répondit : *Hé, mon Dieu ! vous avez grand tort ! ne vous ai-je pas dit trois fois que vous disiez à la Reine ma tante, que je meurs d'envie de la voir ? Allez, dites cela seulement.* Toute la Cour trouva ce compliment si spirituel & si fin, qu'on eût soupçonné (quelque esprit qu'eût l'Infante) tout autre que M*** de lui avoir prêté cette réponse. » Mais pour M***, » ajoute l'Auteur qui rapporte cette » anecdote, on sait qu'il est trop homme » d'honneur ; on le connoît, & il n'est » point capable d'avoir inventé ce com- » pliment «.

Le 30 Mai 1660 le Roi d'Espagne vint à Fontarabie avec l'Infante. Le Jeudi, troisieme Juin, étoit marqué pour la cérémonie du mariage, qui fut célébré par le Patriarche des Indes, grand Aumônier d'Espagne. *Dom Louis de Haro* épousa l'Infante pour le Roi de France, comme fondé de sa procura-

Digitized by Google

tion. On remarque qu'il avança sa main vers celle de l'Infante, qui avança aussi la sienne vers celle de Dom Louis, *mais que leurs mains ne se toucherent point ;* & que d'un même mouvement elle mit sa main dans celle du Roi d'Espagne son pere. Cela fait, le Roi ôta son chapeau à l'Infante, & lui fit une révérence, non plus comme à sa fille, mais comme à la Reine de France. Le vendredi, 4 Juin, il envoya son présent à la Reine. C'étoit une cassette remplie de diamans & de pierreries. Elle fut présentée par le Duc de Créquy. La Reine n'ouvrit point la cassette ; elle la donna à sa Dame d'honneur, & en mit les deux clefs dans sa poche. A deux heures après midi du même jour, la Reine-mere arriva à l'Isle de la Conférence avec *Monsieur*, frere du Roi. Le Roi d'Espagne & la jeune Reine y arriverent un peu après. Philippe IV pencha la tête vers les chevaux de la Reine-mere sa sœur. Quoiqu'ils ne se fussent pas vus depuis vingt-cinq ans, ils ne s'embrasserent point, parce que la coutume d'Espagne s'y oppose. La jeune Reine se jeta aux pieds de la Reine sa tante, qui l'embrassa deux ou trois fois. *Monsieur* salua l'Infante, & ne

Digitized by Google

l'embraſſa point durant toute la conférence qui fut d'une heure & demie. Comme elle étoit prête à finir, on vit arriver le Roi de France, qui étoit venu au galop lui vingtieme. Il avoit ôté ſon Ordre, de peur d'être connu du Roi d'Eſpagne. Il demeura à la porte de la Conférence ; & paſſant ſa tête entre les épaules de Dom Louis de Haro & du Cardinal Mazarin, il regarda l'Infante un bon quart d'heure. Le Dimanche 6 Juin, fut le jour de l'entrevue des deux Rois. Philippe arriva une demi-heure avant Louis XIV. Le Roi de France ſalua le Roi d'Eſpagne & l'Infante ; mais il ne l'embraſſa point, quoiqu'elle fût déjà ſa femme. Après quelques complimens, ils jurerent la paix, & la ſignerent. Le Lundi 7 Juin, toute la Cour de France alla querir l'Infante à la Conférence. Philippe s'y étoit rendu avec elle. Après deux heures de converſation, il fallut ſe dire adieu. L'Infante ſe jeta aux pieds du Roi ſon pere, & répandit beaucoup de larmes. Le Roi de France s'excuſant au Roi d'Eſpagne de la peine que ce mariage lui avoit donnée, en le faiſant venir de Madrid ; le Roi d'Eſpagne lui fit cette

Digitized by Google

réponſe : *Je ſerois venu à pied, s'il eût été néceſſaire.* Toute la Cour retourna à Saint-Jean-de-Luz. L'entrée qu'y firent Leurs Majeſtés fut magnifique ; le ſeul carroſſe du Roi coûtoit ſoixante & quinze mille livres. Enfin le Mercredi 9 Juin, le Roi & l'Infante furent épouſés en perſonne à Saint-Jean-de-Luz. Ils n'eurent dans l'Egliſe qu'une même eſtrade & qu'un même carreau, & la Reine-mere en eut un pour elle ſeule. Pendant toute la cérémonie, la Reine eut une couronne d'or ſur la tête : elle fut ſoutenue, à cauſe de ſa peſanteur, par Madame de Noailles, ſa Dame d'atour. L'Evêque de Bayonne, en habits pontificaux, reçut Leurs Majeſtés à la porte de l'Egliſe, & après avoir dit la meſſe, il bénit de nouveau le mariage. Le Roi ne voulut ni comédie ni bal, & alla ſe coucher dans le lit de la Reine, qui s'étoit retirée un peu auparavant dans une chambre qui joignoit celle du Roi. Il ordonna, pour le retour de Saint-Jean-de-Luz à Vincennes, où la Cour alla d'abord, qu'on le logeât toujours en même logis avec la Reine, *quelque étroit que pût être ce logis, fût-ce dans un village.* Il partit le Lundi 14

Digitized by Google

Juin, & la Cour reſta à Vincennes juſqu'au 26 Août, pour donner aux Pariſiens le temps de ſignaler leur zele à l'entrée du Roi & de la jeune Reine.

L'amour de Louis XIV pour Madame *de Monteſpan* inquiéta preſque également trois perſonnes : la Reine, dont le cœur étoit extrêmement ſenſible, & qui y avoit un intérêt légitime ; la Valliere, qui n'y étoit pas moins intéreſſée que la Reine, quoiqu'elle n'eût aucun autre droit que celui que la foibleſſe du Roi lui avoit donné ; & le Marquis de Monteſpan, dont l'honneur étoit publiquement offenſé. La Valliere céda à ſon heureuſe rivale ; le Marquis fut contraint d'abandonner Verſailles ; & la Reine fut réduite à la triſte néceſſité de s'interdire juſqu'aux plaintes. On chercha d'abord à lui en impoſer ſur le commerce du Roi avec Madame de Monteſpan. Mais ce myſtere laſſa enfin Louis XIV ; il fit venir à la Cour *Mademoiſelle de Blois*, & *le Comte de Toulouſe*, les deux derniers enfans qu'il avoit eus de cette Dame. La Reine à qui ils furent préſentés, dit en les careſſant & le cœur pénétré de douleur : *Madame de Richelieu me diſoit toujours*

Digitized by Google

toujours qu'elle répondoit de tout ce qui ſe paſſoit. Voilà les fruits de ce cautionnement !

La Reine avoit trente-neuf ans, & portoit encore des rubans de couleur, parce que les Dames en portent toute leur vie en Eſpagne. Le Roi lui dit que, ſans ſe faire moquer d'elles, les femmes en France n'en portoient plus quand elles avoient trente-cinq ans paſſés. » Je » croyois, lui dit-elle, que j'en pou- » vois porter encore cinq ou ſix ans. » Et moi, Madame, lui répondit-il, je » croyois, qu'il y a cinq ou ſix ans que » vous deviez les avoir quittés «. La Reine ne porta plus de rubans de couleur depuis ce jour-là, & même ne ſe mit plus de rouge.

La Reine ſuccomba au poids de ſes chagrins, & à l'effort qu'elle fit toute ſa vie pour les diſſimuler. Après une maladie qui ne dura que trois jours, elle mourut dans ſa quarante-cinquieme année. Le Roi fut témoin de ſa mort, & ne put être inſenſible à une tendreſſe ſi mal récompenſée. Quelques marques d'amitié qu'il lui donna, en lui

Digitized by Google

parlant Eſpagnol dans ſes derniers momens, parurent la rappeler à la vie. *Je meurs ſans regret*, dit-elle au Roi, *s'il eſt vrai que vous m'aimiez encore.*

On a dit que la Reine, en mourant, mit ſa bague au doigt de Madame de Maintenon. C'étoit indiquer au Roi le choix qu'il devoit faire : ce choix étoit déjà fait dans le cœur du Monarque.



Digitized by Google

LE GRAND DAUPHIN *.

Au lieu de maîtresses en titre, *Monseigneur* n'eut guere que des fantaisies du moment, dont les principaux Ministres furent un certain *Dumont*, & *Francinnes* gendre de Lulli, qui eurent long-temps ensemble l'Opéra. Je ne puis m'empêcher de rapporter un trait qui prouve de quelle délicatesse il se piquoit dans un commerce qui semble n'en admettre aucune. Monseigneur avoit pris du goût pour une de ces jolies créatures, dont le métier est de vendre leurs charmes en détail au premier venu. A jour nommé, elle fut introduite à Versailles dans un premier cabinet avec une autre fille très-laide qui l'accompagnoit. Le Dauphin averti qu'elles étoient-là, ouvre la porte, & prenant celle qui se trouve sous sa main, l'attire avec lui dans son appartement. C'étoit la laide qui, voyant bien que Monseigneur se méprenoit, voulut

* Né en 1661, mort en 1711.

Digitized by Google

d'abord se défendre ; lui au contraire, croyant qu'elle faisoit des façons, la pousse dedans & ferme la porte. Cependant l'autre rioit de la mépriſe, s'attendoit à être appelée, & jouiſſoit peut-être de l'affront qu'alloit avoir ſa compagne. Peu de temps après, Dumont entre dans le cabinet, & fort étonné d'y trouver encore la jolie courtiſanne, lui demande ce qu'elle fait là, & ce qu'eſt devenue ſon amie ? Elle lui conte l'aventure : & Dumont, de frapper à la porte, & de crier : » Ce n'eſt pas celle-là ; » vous vous méprenez Monſeigneur «. Point de réponſe. Dumont redouble encore ſans ſuccès. Enfin Monſeigneur ouvre ſa porte, & renvoie cette créature. Dumont s'y préſente avec l'autre, & Monſeigneur la repouſſe en diſant qu'il étoit fort content de la premiere, & qu'il verroit ſa compagne une autre fois. Son dépit fut contenu, dit-on, par la crainte de mortifier une fille que le ſentiment & la honte de ſa laideur puniſſoient aſſez de cette mépriſe. Il eſt fâcheux pour la mémoire du Grand Dauphin, qu'on ſoit obligé de recourir à de pareilles aventures, pour déterrer des exemples de ſa délicateſſe. *Mémoires de Saint-Simon.*

Digitized by Google

Au mois de Janvier 1685, on chaſſa une femme-de-chambre de Madame la Dauphine, parce qu'elle étoit groſſe du fait de Monſeigneur. Il fut très-chagrin de la diſgrace de ſes amours, & fort peu ſenſible aux reproches & aux larmes de Madame la Dauphine. Le Roi lui fit à ce ſujet les réprimandes les plus touchantes; mais Monſeigneur cherchoit de tout côté deux mille piſtoles pour la femme-de-chambre; & l'unique choſe qui parut l'affecter, ce fut de ne les trouver pas.

M. le Dauphin revint enfin de ſes égaremens: une paſſion violente l'avoit arraché à toutes ſes autres paſſions; Mademoiſelle *de Choin* ſe l'étoit ſoumis, & ne le ſavoit pas. C'étoit une des Filles d'honneur de Madame la Princeſſe de Conti, qui, diſoit-on, l'avoit choiſie à cauſe de ſa laideur, & par dépit contre la beauté, qui, dans quelques-unes de ſes Filles d'honneur, lui avoit enlevé quelques-uns de ſes amans. C'étoit une taille démeſurée, un embonpoint exceſſif, un teint fort brun, une démarche ſinguliere; mais de fort beaux yeux, de la dignité dans l'ame, une belle main, de la

Digitized by Google

douceur, des agrémens infinis dans la conversation; en un mot, tout ce qui choque, tout ce qui fait aimer. On s'accoutumoit difficilement à sa physionomie; mais malheur à quiconque s'y accoutumoit une fois! elle ne plaisoit pas, elle charmoit. Les assiduités de M. le Dauphin chez sa sœur le firent soupçonner d'en être amoureux; elle supplia Monseigneur de la dispenser de recevoir ses visites du matin. Le Prince, qui ne peut voir Mademoiselle de Choin qu'à sa toilette, & à qui le plaisir de la voir suffit encore, continue de se rendre à midi chez sa sœur. Là, sans ouvrir la bouche, sans détourner les yeux, sans distraction & sans ennui, il contemple celle qu'il aime. Cet hommage muet n'est entendu ni de la Princesse ni de la Fille d'honneur. Enfin un billet instruit Mademoiselle de Choin, qui le refuse avec respect. D'autres billets furtivement donnés sont rejetés avec la même rigueur.

La Princesse de Conti, fatiguée des soins de son frere, confie à Mademoiselle de Choin ses soupçons sur un penchant incestueux. Celle-ci lui répond que M. le Dauphin n'en est point capable, & que ses assiduités ont un

Digitized by Google

autre objet. De questions en questions, d'aveux en aveux, elle lui dit tout & s'accuse elle-même. La Princesse s'emporte violemment contre Mademoiselle de Choin, & l'accable de reproches sur son orgueilleuse crédulité. La Fille d'honneur proteste qu'elle n'a pas même lu les billets; ne persuade point la Princesse de Conti, & la prie de lui permettre de se retirer. On lui défend de sortir du palais, de se plaindre, d'aimer, d'être aimée, & de plaire. Mademoiselle de Choin accourt chez Madame *d'Epinoy* qui la protégeoit, & qui l'avoit admise à ses exercices de piété. Elle lui dit les affreux soupçons de sa Maîtresse, son imprudence à les dissiper par respect pour M. le Dauphin, son indifférence pour lui, son projet de quitter la Cour, par honneur, par ressentiment, par vertu. Madame d'Epinoy la détourne de ce projet, & lui conseille de s'attacher uniquement au service de Madame la Princesse de Conti. M. le Dauphin qui ne sait pas cet incident, se rend à l'heure accoutumée chez la Princesse, ne voit plus Mademoiselle de Choin, n'ose demander où elle est, craint d'avoir été pénétré, & n'en

Digitized by Google

doute plus après trois ou quatre jours d'absence. Il se venge des cruelles précautions de sa sœur, en l'excluant de ses parties de plaisir. La Princesse, que Versailles ennuie & que Meudon amuse, est désolée de perdre l'empire qu'elle a dans la cour de son frere. Elle devine bientôt la cause de ses froideurs ; & prévoyant qu'après avoir résisté, elle finira par se rendre, elle feint d'accorder librement au mérite de Mademoiselle de Choin, ce que tôt ou tard elle accordera forcément à la dignité de Monseigneur.

Cependant, Mademoiselle de Choin conjure la Princesse de lui donner son congé, & se retire aux Hospitalieres. Madame de Conti proteste qu'elle ne le lui a point accordé, & la prie de revenir. Elle est refusée. M. le Dauphin joint ses instances à celles de la Princesse. Raison de plus, de ne rien écouter. Madame d'Epinoy lui est envoyée, & Mademoiselle de Choin se soumet enfin, surprise & peut-être charmée de trouver tant de complaisance dans une femme si sainte. Compagne assidue de la Princesse, elle reçoit tous les jours les hommages de M. le Dauphin, sans

Digitized by Google

s'y prêter, mais auſſi ſans s'y dérober. Contente de ce qu'elle étoit, elle annonçoit ſon indifférence pour ce qu'elle pouvoit devenir, & la ſuite prouva que ces ſentimens n'étoient pas feints.

Malgré toute la prudence de Monſeigneur & les rigueurs de ſa maîtreſſe, leurs amours furent bientôt divulgués. Les courtiſans ajouterent au peu qu'ils avoient vu, tout ce qu'ils imaginoient, & même ce qu'ils ne croyoient pas. Ils n'épargnoient pas Madame la Princeſſe de Conti. » Elle ne dégénere point, di» ſoient-ils ; & il eſt naturel que la » fille de la Valliere donne des maîtreſ» ſes au fils du Roi «. Outrée de ces bruits, la Princeſſe veut les détruire en renvoyant Mademoiſelle de Choin, qui ſe retire chez Madame d'Epinoy. Là, M. le Dauphin la vit avec moins de gêne, & avec auſſi peu de ſuccès. Il ne put en arracher ni un ſoupir, ni une parole : il la trouvoit toujours attentive & muette, toujours complaiſante & inſenſible. L'amour agiſſoit ſans doute en elle : car peut-on être ſi tendrement aimée ſans aimer ? Mais cet amour étoit ſi foible, & ſi ſoumis à la gloire, qu'il

Digitized by Google

laiſſoit à ſon ame tout l'empire que l'indifférence a ſur la paſſion.

Madame d'Epinoy craignit que les viſites fréquentes de Monſeigneur ne terniſſent ſa réputation, & n'irritaſſent le Roi. Ne pouvant s'en affranchir, elle ſacrifia ſa protégée à ſa tranquillité, & lui défendit avec toute l'honnêteté poſble de rentrer dans ſon hôtel. Mademoiſelle de Choin alla à Paris, loua un petit appartement, changea de nom, & crut être à l'abri des recherches du pere & des importunités du fils. M. le Dauphin ne doute point qu'un ordre du Roi ne l'ait enfermée dans un Couvent. Il n'oublie rien pour découvrir ſa retraite; ſes perquiſitions furent long-temps inutiles. Enfin il apprit qu'elle logeoit au Faubourg Saint-Jacques. Monſeigneur l'alla voir dans un déguiſement qui ne trompa point ſes eſpions. Mademoiſelle de Choin ouvrant la porte, le reconnut & la ferma ſur le champ. Le Prince attendit une partie de la nuit avec le Marquis *d'Antin* ſon favori, qui, en le conſolant, maudiſſoit tout bas, & ſon maître & la maîtreſſe, & la pruderie & l'amour. Mademoiſelle de Choin changea de retraite; on la ſuivit

Digitized by Google

pas à pas : elle fut toujours inacceſſible. M. le Dauphin devenoit plus ardent, à meſure qu'elle étoit plus inexorable. Le Roi qui ſembloit prévoir les ſuites de cette paſſion, réſolut de rompre par autorité un engagement qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas combattu dès ſa naiſſance. Il délibéra s'il reléguеroit Mademoiſelle de Choin dans un Couvent de Province. Il alloit donner cet ordre injuſte & cruel, lorſqu'on lui repréſenta que Mademoiſelle de Choin n'avoit d'autre crime que d'être aimable, aimée & vertueuſe ; que ſi elle avoit cédé, elle auroit été ſous la protection de Monſeigneur ; qu'ayant réſiſté, elle devoit être ſous la ſienne ; qu'il falloit tout attendre de l'inflexibilité d'une fille, qui n'avoit aucun des goûts qui portent les femmes à ſe rendre aux paſſions des Princes, & à feindre d'en avoir pour eux. Le Roi revint à cet avis, & laiſſa Monſeigneur pourſuivre ſa maîtreſſe dans toutes ſes *refuites*, & ſe déſoler de n'en pouvoir obtenir un moment d'entretien. Mademoiſelle de Choin recevoit tous ſes billets, & n'en ouvroit pas un. Enfin, la curioſité l'emporta ſur cette rigide délicateſſe. Elle y vit les

Digitized by Google

ſentimens les plus tendres ; elle fut affligée de tant de tourmens ſi bien décrits : ſon cœur ſe donna par pitié. Cependant elle n'oſoit le voir, c'eût été lui permettre d'eſpérer ; & l'eſpérance donne le droit d'entreprendre.

M. le Dauphin perce enfin juſque dans ſon cabinet, par la trahiſon d'une de ſes femmes. Il ſe jette à ſes pieds ; il la conjure de l'écouter un moment. Mademoiſelle de Choin voyant l'héritier du Trône à ſes genoux, ſans être pénétrée de honte pour lui, ni d'une joie immodérée pour elle-même, ne lui dit que ces paroles ! » Monſeigneur, s'il » eſt vrai que vous m'aimiez, vous » n'avez qu'un mot à me dire, & je n'en » ai qu'un à entendre : mais ce mot, je ne » puis l'entendre, vous ne pouvez le » dire, que nous n'en ayons l'un & l'au» tre la permiſſion du Roi «. Puis elle le pria de ſortir, du ton dont elle le lui auroit ordonné. Le Prince crut que la vertu n'avoit pas d'autre langage ; & plus il penſoit à cette réponſe, moins il étoit ſurpris qu'elle aſpirât à ce qu'il eût déjà fait, s'il avoit été libre, & à ce qu'il alloit lui propoſer, quoiqu'il ne le fût pas. Mais comment obtenir le

Digitized by Google

consentement du Roi, si nettement exigé ? Le demander, c'étoit une imprudence ; ne le pas demander, c'étoit un crime. Il dit à Mademoiselle de Choin, qu'il lui avoit été accordé. Tout fut aplani ; elle le crut, ou feignit de le croire. On la blâma depuis de ne s'en être pas assurée ; mais la certitude d'être protégée contre tous les événemens par Monseigneur, justifioit sa crédulité ou sa dissimulation.

Le mariage fut béni, selon les uns, à *Meudon*, selon les autres, à *Livry*. Madame d'Epinoy le fut, & offrit sa maison à Mademoiselle de Choin, qui parut une héroïne tant qu'elle ne fut pas unie à Monseigneur, & une femme ordinaire depuis qu'elle le fut. M. le Dauphin devint bienfaisant, frugal & dévot jusqu'au scrupule. Le Roi bénissoit le Ciel de ce changement inespéré, l'attribuoit à Mademoiselle de Choin, & ne pouvoit croire la liaison de son fils avec elle, ni criminelle ni légitime. Après que les deux époux l'eurent disposé à tolérer leur union, ils résolurent de se délivrer des inquiétudes qui troubloient leurs plaisirs, en lui disant ce qu'ils pouvoient lui avouer sans honte, & ce

Digitized by Google

qu'ils ne pouvoient lui taire ſans danger. Cependant Monſeigneur n'oſa lui faire une confidence entiere. Par prudence ou par timidité, il aima mieux lui demander ſon conſentement à une affaire qui n'étoit pas encore faite, que le pardon de l'avoir faite ſans ſon aveu. » Mon fils, lui dit le Roi, penſez-y bien, » & ne m'en parlez plus «. Paroles pleines d'indulgence & de ſageſſe, qui ne l'empêchoient pas de caſſer ce mariage, ſi le bien de l'Etat ou l'honneur de la Famille Royale le demandoit, & qui ſans commettre ſon autorité permettoient à Monſeigneur de conclure, en lui ôtant toute eſpérance de rendre ce mariage public.

M. le Dauphin paſſoit ſes journées chez Madame d'Epinoy ; & Mademoiſelle de Choin, les mois entiers à Meudon. Le Roi y alla toutes les années, & Madame de Maintenon y eut un appartement ; Mademoiſelle de Choin ne paroiſſoit pas, mais préparoit toutes les fêtes & tous les plaiſirs. Elle étoit inſenſible aux honneurs ; elle ne déſiroit pas d'avoir un rang, ſa propre eſtime lui ſuffiſoit. On l'a vue dans ſa vieilleſſe ſans biens fonds, avec un mobilier

Digitized by Google

modique, être la victime de l'économie qu'elle avoit inſpirée à Monſeigneur ; employer en œuvres de charité une penſion de douze mille livres, & ne conſerver de ſa faveur, que ſes amis, & cette fierté de caractere, qui ne veut rien devoir, même à l'amitié.

Monſeigneur, ſur le point d'aller commander l'armée de Flandres, dans la campagne d'après celle de Lille, où pourtant il n'alla pas, fit un teſtament, & dans ce teſtament un legs conſidérable à Mademoiſelle de Choin ; il le lui dit, & lui montra une lettre cachetée qui en faiſoit mention, & qui devoit lui être rendue, en cas d'événement. Elle fut extrêmement ſenſible à cette marque d'une prévoyance ſi affectueuſe ; mais elle n'eut point de repos qu'elle n'eût fait jeter au feu le teſtament & la lettre. Elle proteſta que ſi elle avoit le malheur de lui ſurvivre, mille écus de rente qu'elle avoit amaſſés, ſeroient encore trop pour elle.

Mademoiſelle de Choin avoit une chienne dont elle étoit folle, à qui le Maréchal d'*Huxelles* envoyoit tous les jours des têtes de lapins rôties. Le lendemain de la mort de Monſeigneur,

Digitized by Google

l'envoi des têtes de lapins ceſſa, & depuis Mademoiſelle de Choin ne le vit plus, & n'en entendit plus parler. Lorſqu'elle fut revenue à elle-même, elle s'apperçut de la négligence du Maréchal, & s'en plaignit comme d'un homme ſur lequel elle avoit eu droit de compter, & qu'elle avoit fort avancé dans l'eſtime & la confiance de Monſeigneur. Le Maréchal d'Huxelles le ſut & n'y fut point ſenſible. Il répondit froidement qu'il ne ſavoit ce qu'elle vouloit dire, qu'il ne la connoiſſoit que foiblement, & qu'il avoit eu peu de rapports avec Monſeigneur. Ce Maréchal n'aimoit pas à ſe charger d'une reconnoiſſance inutile. Néanmoins cela fut ſu dans le monde, & ne lui fit pas honneur.

On diſoit un jour à M. le Dauphin, qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot qui étoit traîné par des puces. Il dit à M. le Prince de Conti : *Mon couſin, qui eſt-ce qui a fait les harnois ?* Quelque araignée du voiſinage, répondit le Prince.

Digitized by Google

LE GRAND CONDÉ *.

CE Prince fut d'abord lié au parti *des Importans ;* mais une malice imprudente de la Ducheſſe *de Montbazon*, dont il étoit amoureux, le refroidit, & le jeta dans le parti oppoſé. Il arriva un jour qu'on trouva ſur les pas de la Ducheſſe *de Longueville*, ſœur du Duc d'Enguien, des lettres galantes qui furent commentées d'une maniere très-déſagréable pour l'abſente. On ſoupçonnoit qu'elle entretenoit un commerce ſecret avec *Coligni*, depuis Duc de *Châtillon ;* & Madame de Montbazon prononça, ſans héſiter, que ces lettres étoit d'elle & de lui. En moins d'un jour, cette aventure, malicieuſement répandue, devint le ſujet des converſations de la Cour & de la ville. La Princeſſe de Condé, indignée de l'imputation, & encore plus de la publicité qu'on lui avoit donnée, en demanda juſtice à la Reine, comme d'un affront fait à la Famille

* Né en 1621, mort en 1686.

Digitized by Google

Royale. Cette tracaſſerie qu'on auroit dû mépriſer, devint une affaire ſérieuſe. Le Duc de Beaufort ſe déclara le champion de Madame de Montbazon, pour laquelle il étoit paſſionné. Le Duc d'Enguien eut bientôt oublié ſes amours, & ſe mit à défier dédaigneuſement les détracteurs de ſa ſœur. Les courtiſans, ſelon leurs inclinations ou leurs intérêts, vinrent offrir leur épée aux rivaux, & on ſe vit à la veille d'un combat ſanglant. La Régente, après avoir employé inutilement la perſuaſion, prit le ton d'autorité, & condamna la Ducheſſe de Montbazon à faire une réparation. Mazarin en régla la forme, le lieu, le cérémonial : il y rencontra autant de difficultés, que s'il avoit été queſtion d'un Traité qui auroit décidé du ſort de deux Empires. Pour l'exécution, la Princeſſe de Condé convoqua chez elle une grande aſſemblée : la Ducheſſe de Montbazon y comparut ; elle lut, d'un air moqueur, quelques lignes d'excuſes & de complimens, qui avoient été concertées. La Princeſſe y répondit par quelques mots doux, prononcés d'un ton aigre ; & elles ſe ſéparerent auſſi brouillées qu'auparavant. Telle fut ce que M. *de*

Digitized by Google

la Châtre appelle *l'amende honorable* de Madame de Montbazon.

Dans une assemblée que le Duc d'Orléans donnoit au Luxembourg, le Duc *d'Enguien*, se sentant pressé par un Exempt des Gardes de Son Altesse Royale qui ne le voyoit pas dans la foule, lui sauta au collet, lui arracha le bâton de commandement qu'il avoit entre les mains, le cassa en deux, & jeta les morceaux, en disant qu'ils ne lui feroient jamais de mal. Ceux qui commandoient les Gardes de *Monsieur*, furent tentés de châtier sur l'heure cette hardiesse ; mais le respect les retint. La Reine, & le Prince de Condé pere du jeune Prince, appaiserent Son Altesse Royale, qui se contenta de quelques excuses que lui fit le Duc d'Enguien.

Ce Prince (*a*) croyant avoir rendu le Cardinal Mazarin tout-à-fait méprisable, voulut aussi rendre la Reine ridicule ; & pour y réussir, il persuada au Mar-

(*a*) Cette anecdote déjà rapportée à la page 106, se retrouve ici avec des circonstances qui justifient cette espece de répétition.

Digitized by Google

quis *de Jerzay* qu'elle avoit de la bonne volonté pour lui, & qu'il devoit pouſſer ſa bonne fortune. Il lui en dit tant, qu'il l'engagea à parler d'amour à cette Princeſſe dans une lettre que, de concert avec Madame de Beauvais, il fit mettre ſur la toilette de la Reine. On ne peut concevoir comment un homme d'eſprit & de mérite, tel que Jerzay, put ſe porter à cette témérité ; mais il avoit un foible extrême pour les volontés de M. le Prince, dont il ſe fit gratuitement la victime, & dont il ne ſoupçonna jamais l'artifice. La Reine, en recevant la lettre de Jerzay, crut que cette extravagance ne venoit que de lui, & jugea qu'il falloit l'éloigner, ſans bruit, ſous un autre prétexte : mais lorſqu'elle ſut que cela venoit de M. le Prince, & qu'il en faiſoit des plaiſanteries, dont il égayoit ſes compagnons de plaiſirs, elle fut ſi peu maîtreſſe d'elle-même, qu'elle fit défendre publiquement à Jerzay de ſe préſenter jamais devant elle. M. le Prince, dont la hauteur ne ſavoit rien rabattre avec qui que ce fût, vint trouver le Cardinal, & lui dit qu'il vouloit que la Reine vît Jerzay le jour même. Le Cardinal eut beau lui repré-

Digitized by Google

ſenter qu'après une telle impudence du Marquis, il n'y avoit point de femme qu'on pût obliger à le voir. Il ne répondit autre choſe, ſinon qu'il le falloit bien, puiſqu'il le vouloit ainſi. La Reine ſe trouva donc forcée de voir Jerzay; mais l'audace du Prince ne ſervit qu'à hâter l'inſtant de ſa détention; la Cour en ayant été plus irritée que de tout ce qu'il avoit oſé faire juſques-là.

Rocroi étoit aſſiégé, & il n'y avoit qu'une action générale qui pût faire lever ce ſiege; mais l'armée Françoiſe étoit inférieure à celle des Eſpagnols; d'ailleurs un revers expoſoit l'Etat au ſort le plus funeſte. Tous les Officiers généraux ne ceſſoient de le répéter au jeune Duc d'Enguien. Après qu'on eût épuiſé toutes les objections pour le détourner de haſarder cette action générale, l'intrepide & vaillant *Gaſſion* lui dit: » Mais ſi nous perdons la bataille, » que deviendrons-nous «? *Je ne m'en mets point en peine*, répondit Son Alteſſe, *parce que je ſerai mort auparavant.*

Cependant, lors de cette affaire, le Duc d'Enguien, jeune & ſans expérience, ſe laiſſa guider par M. de Gaſſion, à qui il dut

Digitized by Google

le gain de la bataille, & qu'il récompensa, en lui faisant avoir le bâton de Maréchal de France. Les deux campagnes suivantes, ils servirent séparément, & ne se retrouverent ensemble qu'en 1646. Les victoires que ce jeune Prince avoit remportées en Allemagne, avoient considérablement augmenté sa confiance & sa réputation ; & lorsqu'il vint commander en Flandres, il ne vit plus dans Gassion que son Lieutenant & sa créature. Le Maréchal se croyoit toujours son maître dans l'art de faire la guerre. Un jour que le Prince lui envoya un ordre, celui-ci se permit d'y changer quelque chose. Le Duc d'Enguien piqué au vif le gourmanda rudement à la tête des troupes ; & sur ce que le Maréchal vouloit s'excuser, il l'interrompit, en lui disant que son devoir étoit d'obéir aveuglément aux ordres de son Général qui en savoit plus que lui, & qui lui apprendroit l'obéissance comme au dernier goujat de l'armée. Le Maréchal ne put endurer patiemment cette apostrophe si dure ; il osa répondre que dans son malheur il avoit la consolation de croire que personne ne lui contestoit la gloire du gain de la bataille de Rocroi.

Digitized by Google

Le Duc d'Enguien avoit donné tant de preuves d'une valeur intrépide, qu'on ne pouvoit le ſoupçonner d'aucune foibleſſe à cet égard. Cependant un jour qu'il avoit fait appeler à une attaque le Maréchal de Gaſſion, dont il vouloit prendre les avis, ce Maréchal le quitta bruſquement au milieu de la converſation, & monta au haut de la tranchée, ſous prétexte de quelque nouvelle obſervation ; mais en effet pour faire oſtentation de ſon courage, & pour éprouver celui du Prince. Le Duc d'Enguien pénétra ſon intention : » Monſieur » de Gaſſion, (lui dit-il, en le rappe- » lant d'un ton ſévere, mais tranquille ;) » vous croyez ſans doute avoir fait une » action d'une grande valeur : croyez- » vous que, dans l'occaſion & le beſoin, » j'oſaſſe moins que vous « ? Gaſſion, honteux & déconcerté, eut recours aux excuſes. Il répondit qu'il n'avoit jamais ſongé à tenter le courage d'un Prince qui avoit rempli l'univers de la gloire de ſon nom. Mais il n'en étoit pas moins vrai qu'il avoit voulu ſe venger des hauteurs d'un maître qu'il regardoit toujours comme ſon éleve.

Digitized by Google

On ſait que lors des troubles de la Fronde, le Grand *Condé* favoriſa d'abord *Mazarin.* Un des motifs qui l'avoient déterminé à ſe déclarer contre le Parlement, fut qu'un jour ayant été aux Chambres aſſemblées pour appaiſer les troubles naiſſans, & ayant accompagné ſon diſcours d'un de ces geſtes d'un Général victorieux qu'on pouvoit prendre pour une menace, le Conſeiller *Quatre-ſous* lui dit que c'étoit un fort vilain geſte, dont il devoit ſe défaire. Les murmures de l'aſſemblée, que le Cardinal de *Retz* appelle ſouvent la cohue des Enquêtes, exciterent la colere du Prince. Il fallut que ſes amis l'excuſaſſent auprès de *Quatre-ſous*; mais à ce mouvement de colere s'étoit joint un motif plus noble, celui de ſecourir l'enfance du Roi opprimée, & la Reine Régente outragée. *Mémoires de la Ducheſſe de Nemours.*

M. le Prince, M. le Prince de Conti ſon frere & M. le Duc de Longueville furent menés au château de Vincennes avec une eſcorte de cinquante chevaux, tant Gendarmes que Gardes de la Reine, commandés

Digitized by Google

commandés, par le ſieur *de Comminges* & M. *de Mioſſens*, depuis Maréchal *d'Albret*. Ils arriverent fort tard à Vincennes, le carroſſe s'étant rompu en chemin : ce qui donna occaſion à M. le Prince de propoſer à Mioſſens de le ſauver. Celui-ci répondit à Son Alteſſe, que la fidélité qu'il devoit au Roi ne le lui permettoit pas ; & le ſieur de Comminges ayant entendu la propoſition, & remarqué que Son Alteſſe jetoit les yeux de toutes parts pour voir s'il ne lui venoit pas de ſecours, lui dit qu'il étoit ſon très-humble ſerviteur ; mais que lorſqu'il étoit queſtion du ſervice du Roi, il n'écoutoit que ſon devoir, & que s'il venoit du monde pour le ſauver, il les poignarderoit plutôt que de les laiſſer ſortir d'entre ſes mains.

Leur tranſlation au Havre déconcerta le projet formé depuis long-temps pour les ſauver. Le Comte *d'Harcourt* qui fut chargé de les conduire, s'attira le blâme de tous les honnêtes gens, qui trouverent cette action indigne de lui & de la belle réputation qu'il s'étoit faite dans le monde ; ce qui donna lieu

Digitized by Google

à cette chanſon que M. le Prince fit dans ſon carroſſe pendant qu'on le transféroit.

Cet homme gros & court,
Si connu dans l'Hiſtoire,
Ce grand Comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui ſecourut Cazal & qui reprit Turin,
Eſt maintenant, eſt maintenant
Recors de Jules Mazarin.

Quand M. le Prince fut transféré au Havre, pluſieurs perſonnes eurent la curioſité de voir le donjon que ce héros avoit habité au château de Vincennes.

Mademoiſelle de Scudery fut du nombre des curieux, & ce fut alors qu'elle grava ces vers ſur une pierre où M. le Prince avoit fait planter des œillets qu'il arroſoit tous les jours.

En voyant ces œillets qu'un illuſtre guerrier
Arroſa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtiſſoit des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars Jardinier.

M. le Prince ayant ſu que le Prince de Conti ſon frere vouloit épouſer,

Digitized by Google

ſans ſa participation, Mademoiſelle de Chevreuſe à qui l'on donnoit pour amans le Coadjuteur & Meſſieurs de Noirmouſtier & de Caumartin, vint le trouver, & lui dit, pour le détourner de ce mariage, tout ce qui peut dégoûter un amant ou un mari. Il ajouta aſſez plaiſamment, *qu'étant d'auſſi belle taille qu'il étoit, il avoit raiſon de chercher encore de nouveaux agrémens, & que ſon mariage alloit orner ſa tête de mîtres, d'épées & de bonnets à cornes, & mettre dans ſon parti l'Egliſe, la Nobleſſe, & le tiers-Etat.*

Quand on ôta les ſceaux à *Chateauneuf* pour les donner au Préſident *Molé*, le Coadjuteur, ennemi particulier de ce Magiſtrat, vint apprendre cette nouvelle à M. le Duc d'Orléans & à M. le Prince qui étoient enſemble au Luxembourg : on tint, ſur le champ, un Conſeil, où ſe trouverent pluſieurs perſonnes de qualité, pour délibérer ſi l'on iroit à l'inſtant même au Palais arracher les ſceaux au Premier Préſident, & ſi l'on exciteroit le peuple à ſoutenir cette violence. M. le Prince fut

Digitized by Google

d'un avis tout-à-fait contraire ; il y mêla même quelques railleries, disant qu'il n'étoit pas assez brave, pour s'exposer à une guerre qui se feroit à coups de pierres & de pots de chambre. Les *Frondeurs* furent piqués de cette réponse, & ne la pardonnerent pas au Prince de Condé.

Le peuple avoit demandé à l'Hôtel-de-ville que la châsse de Sainte-Genevieve fût descendue, & portée en Procession, pour obtenir du Ciel qu'il délivrât le Royaume, du Cardinal Mazarin. Pendant cette pieuse cérémonie, M. le Prince qui avoit quitté le parti de la Cour, affecta de se tenir confondu parmi la foule ; & quand la châsse vint à passer, après s'être mis à genoux dans la rue, il courut se jeter entre les Prêtres, baisa cent fois cette sainte châsse, y fit toucher son chapelet, & se retira avec l'applaudissement de toute la populace. On entendoit crier de tous côtés : *Ah! le bon Prince! & qu'il est dévot!* M. le Prince avoit associé le Duc de Beaufort à cette feinte dévotion, dont il fut aisé de pénétrer le motif. Ils

Digitized by Google

reçurent l'un & l'autre de grandes bénédictions.

Un homme qui avoit été à Madame la Princeſſe, en qualité de valet-de-pied, & auquel elle faiſoit une penſion qu'elle ne payoit pas exactement, la lui demanda inſolemment devant un jeune homme de qualité du nom de *Buſſy*, qui avoit été Page de M. le Prince. Celui-ci trouva le procédé du valet-de-pied fort mauvais, & le lui témoigna. L'autre lui répondit à ce ſujet une impertinence, & ils mirent l'épée à la main. Madame la Princeſſe voulant les ſéparer, fut bleſſée en deux endroits; & là-deſſus on voulut que ces deux hommes fuſſent bien avec elle, & que ce fût-là le ſujet de leur querelle. On tourna la choſe on ne peut plus déſavantageuſement pour Madame la Princeſſe, & M. le Prince la fit partir pour Château-Roux. M. le Duc fit vainement tout ce qu'il put pour rompre ce voyage. Ce qui irrita le Prince de Condé plus que tout le reſte, c'eſt que Mademoiſelle qui le haïſſoit à cauſe de l'affaire du Duc de Lauzun, en fit de cruelles railleries avec le Roi. La colere

Digitized by Google

de M. le Prince étoit si grande, que sans M. le Duc, Madame la Princesse s'en alloit sans équipage. Personne ne la vit à son départ, qu'un petit nombre de ses proches.

Le Cardinal de Richelieu avoit chargé l'Abbé *d'Aubignac*, Auteur de la Pratique du Théâtre, de l'éducation du Duc de Fronsac. Le Précepteur sut si bien gagner les bonnes graces de son éleve, que, dès qu'il fut majeur, il lui fit une pension viagere de quatre mille livres à prendre sur tous ses biens. Après la mort prématurée de ce jeune Seigneur, l'Abbé d'Aubignac fut obligé, pour être payé de sa pension, de plaider contre le Prince de Condé, seul héritier du Duc, qui refusoit de la lui continuer. Ce procès fut terminé par une savante requête que l'Abbé d'Aubignac adressa à M. le Prince, & par laquelle il le faisoit juge de leur contestation. Cette action excita la générosité du Prince qui, après avoir lu la requête, ordonna que le procès demeureroit fini, & se condamna lui-même à payer la pension.

Jamais piece n'ennuya plus métho-

Digitized by Google

diquement que la *Zénobie* de l'Abbé d'Aubignac. Cependant, comme il se vantoit d'avoir seul, entre tous nos Auteurs, exactement suivi les regles d'Aristote : » Je sais bon gré à l'Abbé d'Aubignac, » disoit le Grand Condé, d'avoir suivi » les regles ; mais je ne pardonne pas » aux regles, d'avoir fait faire à cet » Abbé une aussi mauvaise Tragédie «.

Huit jours après que la Comédie du *Tartuffe* eût été défendue, on représenta à la Cour une Piece intitulée *Scaramouche Hermite*, farce très-licencieuse. Le Roi, en sortant, dit au Grand Condé : » Je voudrois bien savoir pourquoi les » gens qui se scandalisent si fort de la » Comédie de Moliere, ne disent rien » de celle de Scaramouche «. *Les Comédiens Italiens*, répondit le Prince de Condé, *n'ont offensé que Dieu ; mais les François ont offensé les dévots.*

Tout grand qu'étoit ce Prince, il avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des autres, & n'en étoit lui-même que plus sensible à la raillerie. Un jour que *Saint-Evremont* & le Comte *de Miossens* sortoient d'une conversation

Digitized by Google

où il s'étoit un peu trop livré à ſon humeur cauſtique, il échappa à Saint-Evremont de demander au Comte, s'il croyoit que Son Alteſſe qui aimoit ſi fort à découvrir les ridicules des autres, n'eût pas elle-même le ſien. Ils avouerent que cette manie lui en donnoit un d'une eſpece aſſez nouvelle ; & ils ne purent réſiſter à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. Le Prince en fut informé, & leur donna bientôt des marques de ſon reſſentiment. Il éloigna le Comte de Mioſſens, & ôta à Saint-Evremont la Lieutenance de ſes Gardes.

Le Cardinal de Retz, tantôt l'ami & tantôt l'ennemi du Prince de Condé, avoit publié un écrit intitulé ; *Le vrai & le faux du Prince de Condé, & du Cardinal de Retz*. Ce livre où l'Auteur n'avoit point aſſez ménagé ſes expreſſions, étoit fait pour piquer M. le Prince ; cependant il le lut ſans aucune émotion. Un de ſes courtiſans s'appercevant un jour qu'il liſoit avec une attention extraordinaire, prit la liberté de lui dire, ſans ſavoir que c'étoit l'écrit du Coadjuteur, qu'il falloit que ce fût un bon

Digitized by Google

ouvrage, puiſqu'il y prenoit tant de plaiſir : » Il eſt vrai, lui répondit le Prince, » que cette lecture m'intéreſſe infiniment, car elle me fait connoître mes » fautes que perſonne n'oſe me dire «.

Ce Prince avoit l'ame aſſez grande pour prendre en main la défenſe d'un rival malheureux. Le Comte d'Harcourt avoit été défait devant Lérida en 1647 ; c'étoit peut-être le ſeul déſaſtre qu'il eût eſſuyé depuis qu'il commandoit les armées : cependant chacun s'élevoit contre lui. Le Prince de Condé qui n'avoit pas lieu de ſe louer de la conduite du Comte à ſon égard, fût néanmoins le ſeul qui lui accorda ſa protection dans cette circonſtance : il répéta pluſieurs fois en plein Conſeil, *que quelque grand & heureux que fût un Général, on ne devoit pas s'attendre à le voir invincible.*

M. le Prince étoit fort ſujet à ſe mettre en colere ; mais il ne tardoit pas à s'en repentir. Un jour qu'il s'étoit emporté contre le Comte *de Palluau* qui fut depuis le Maréchal *de Clerembault*, il ſaiſit à l'inſtant même l'occaſion

Digitized by Google

de réparer ſon tort ; & comme il étoit près de monter à cheval, & qu'on venoit de lui apporter ſon manteau, il s'approcha de cet Officier, & lui dit : » Je te » prie de me boutonner ma caſaque «. M. de Palluau lui répondit : » Je vois bien » que vous avez envie de vous rac- » commoder avec moi ; j'y conſens, » ſoyons bons amis «. M. le Prince ſe mit à rire, & témoigna la plus grande ſatisfaction de ce que le Comte avoit ſi bien pris la choſe.

Le Pere *Bourdaloue* prêchoit le Carême à Saint-Sulpice : un jour qu'il ſe fit attendre, tout le monde ſe mit à cauſer dans l'Egliſe ; & comme l'aſſemblée étoit fort nombreuſe, le bruit étoit auſſi fort grand. Dès que le Prince de Condé qui étoit du nombre des auditeurs, apperçut le Pere Bourdaloue, il s'écria : *Silence, Meſſieurs, voici l'ennemi.*

Le Duc *de Candale* qui aſpiroit au titre de Prince à cauſe de ſa mere qui étoit fille naturelle de Henri IV, parlant un jour de ſes parens, devant le Grand Condé, diſoit : *Monſieur mon pere, Madame ma mere, &c.* M. le Prince, que

Digitized by Google

ce ridicule ennuyoit, se mit à crier aussitôt : *Monsieur mon Ecuyer, allez dire à Monsieur mon Cocher qu'il mette Messieurs mes chevaux à mon carrosse.*

Le parquet est l'espace compris entre l'enceinte qu'occupent les opinans au Parlement dans un Lit de Justice. Il est toujours vide ; & personne, pour aller à sa place, ne pouvoit autrefois le traverser diagonalement, il falloit faire le tour. Le Grand Condé ayant peine à marcher à cause de sa goutte, pour abréger, dérogea à l'usage. Les autres Princes du Sang l'imiterent bientôt, & c'est passé en droit à leur égard seulement.

Notre armée passa l'Escaut le 14 d'Août 1655, malgré les efforts du Prince de Condé qui servoit alors pour l'Espagne, & qui vouloit disputer ce passage. Les Espagnols furent obligés de se retirer, & le Maréchal de Turenne n'eut rien de plus pressé que d'écrire au Cardinal Mazarin tout le détail de cette action, & de celles qui l'avoient précédée. Mais le cavalier qui fut chargé de ses lettres étant tombé dans un parti ennemi, le paquet fut saisi & remis au

Digitized by Google

Prince de Condé qui l'ouvrit sur le champ. Il y vit que le Maréchal contoit cette action fort à son avantage, & se vantoit de l'avoir poussé si vivement, qu'il l'avoit contraint de se retirer au galop & dans le plus grand désordre. Piqué de cette jactance, le Prince envoya un Trompette dans l'armée Françoise avec trois lettres, dont deux étoient adressées aux Maréchaux de *Turenne* & *de la Ferté*, & la troisieme au Marquis *de Castelnau*. La premiere étoit fort piquante ; il mandoit à Turenne qu'on voyoit bien par sa relation au Cardinal Mazarin, qu'il n'étoit pas à la tête de l'avant-garde qui l'avoit repoussé, lors du passage de l'Escaut, parce qu'il se seroit apperçu qu'il n'avoit pas fui ; qu'il n'en parloit que d'après son imagination, n'étant point accoutumé à juger par ses yeux de pareils événemens, tant il prenoit soin de la conservation de sa personne. Dans sa lettre au Maréchal de la Ferté, il s'en rapportoit à lui, qui prenant moins de précautions pour ne pas s'exposer, avoit été plus à portée de bien apprécier la retraite des Espagnols. Il écrivoit au Marquis de Castelnau, qu'il le croyoit

Digitized by Google

trop homme d'honneur pour ne pas convenir que s'il avoit été bien attaqué, il s'étoit bien défendu, & ne s'étoit retiré qu'au trot, sans désordre & sans aucune perte ; qu'il l'en croiroit d'autant plus volontiers qu'il avoit toujours été à la tête des troupes Françoises ; bien différent en ce point de M. de Turenne qui ne s'étoit montré nulle part. Ce dernier ne fit point de réponse au Prince de Condé. Les deux autres lui répondirent qu'ils ne pouvoient trop louer sa belle retraite ; mais ils mêlerent à son éloge celui du Maréchal de Turenne.

Le Grand Condé passant par *Sens* qui étoit de son Gouvernement de Bourgogne, fut complimenté par les différentes Compagnies de la Ville. L'Abbé *Boileau*, alors Doyen de la Cathédrale, fut chargé de porter la parole à la tête du Chapitre. Le Grand Condé qui se plaisoit à voir les Orateurs déconcertés en sa présence, affecta de regarder le Doyen en face, & d'avancer la tête de son côté, comme pour le mieux entendre, mais en effet dans l'intention de le troubler. L'Abbé Boileau qui comprit le

Digitized by Google

deſſein du Prince, feignit d'être étonné & interdit, & commença ainſi ſon compliment avec une crainte affectée : » Monſeigneur, Votre Alteſſe ne doit » pas être ſurpriſe de me voir trem- » bler en paroiſſant devant Elle à la tête » d'une Compagnie d'Eccléſiaſtiques ; » car ſi j'étois à la tête d'une armée de » trente mille hommes, je tremblerois » bien davantage «. M. le Prince charmé de ce début embraſſa l'orateur, ſans le laiſſer achever. Il demanda ſon nom, & quand on lui dit que c'étoit le frere de Deſpréaux, il redoubla ſes careſſes & le retint à dîner.

Le Maréchal de *Créquy* venoit de perdre la bataille de *Conſarbrück ;* on diſoit de lui auparavant, qu'il ne lui manquoit, pour être un Général du premier ordre, que d'avoir été batt. Quuoique le Prince de Condé ne l'aimât point, il avoit ſi bien adopté ce ſentiment, qu'après l'affaire de Conſarbrück, il dit à Louis XIV : » Sire, Votre Majeſté » vient d'acquérir le plus grand homme » de guerre qu'elle ait eu «.

Il y avoit cinq ans que le Roi n'étoit

Digitized by Google

allé à Chantilly ; il y vint enfin, & M. le Prince lui donna une fête qui coûta cinquante mille écus. Sa Majesté arriva un Jeudi au soir. Après la promenade, on servit une magnifique collation dans des bosquets tapissés de jonquilles ; mais au souper, il y eut quelques tables où le rôt manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'étoit point attendu. Cela mortifia tellement *Vatel*, ancien Maître-d'hôtel de *Fouquet* & qui l'étoit alors de M. le Prince, qu'il dit à *Gourville* : » Je suis perdu d'honneur ; » voici un affront que je ne supporterai » pas. La tête me tourne, ajouta-t-il, » il y a douze nuits que je n'ai dormi «. Gourville le soulagea de son mieux ; mais ce rôt qui avoit manqué à plusieurs tables, lui revenoit sans cesse à l'esprit. M. le Prince, instruit du trouble de son Maître-d'hôtel, va le trouver dans sa chambre, & lui dit : » Vatel, » tout va bien, & rien n'étoit plus beau » que le souper du Roi. Il répond : Mon» seigneur, votre bonté m'acheve, je » sais que le rôt a manqué à deux tables. » Point du tout, lui dit M. le Prince, » ne vous troublez pas, tout va bien «. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit

pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit pourtant seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel se leve, sans avoir pu fermer l'œil ; il trouve tout endormi : il rencontre un petit Pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée. Il lui demande, si c'est-là tout ? Celui-ci répond que oui ; il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les Ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres Pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : » Monsieur, je ne survivrai pas à cet » affront «. Gourville se moque de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, & se la passe au travers du corps ; mais ce ne fut qu'au troisieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels. Cependant la marée arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce sa porte, on le trouve noyé dans son sang : on court à M. le Prince qui fut au désespoir. Il conta tout au Roi fort tristement. On dit que Vatel s'étoit tué, parce qu'il avoit beaucoup d'honneur

Digitized by Google

à ſa maniere : on loua & l'on blâma ſon courage. Le Roi dit qu'il n'avoit tant différé à venir à Chantilly, que parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point ſe charger de tout ; il jura qu'il ne ſouffriroit plus qu'il en uſât ainſi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant on dîna très-bien ; on fit collation, on ſoupa, on ſe promena, on joua, on fut à la chaſſe, tout étoit parſemé de jonquilles, tout étoit enchanté. Le Samedi au ſoir le Roi alla à Liancourt, où il paſſa toute la journée du lendemain.

Quand Turenne fut tué, M. le Prince alla prendre le commandement de l'armée. Ce fut alors qu'il dit cette belle parole qui marque ſi bien la nobleſſe de ſon caractere. » Que ne puis-je con» verſer un quart-d'heure avec l'Ombre » de M. de Turenne « !

Ce grand Prince paſſa les dernieres années de ſa vie dans ſa belle retraite de Chantilly. Il y raſſembloit ſouvent les gens de Lettres, & ſe plaiſoit à s'en-

Digitized by Google

tretenir avec eux de leurs ouvrages, dont il étoit bon juge. Lorſque dans ces converſations littéraires il ſoutenoit une bonne cauſe, il parloit avec beaucoup de grace & de douceur ; mais quand il en ſoutenoit une mauvaiſe, il ne falloit pas le contredire ; il s'emportoit alors, & rien n'étoit plus dangereux que de lui diſputer la victoire. Dans une converſation de cette nature, le feu de ſes yeux effraya tellement *Boileau*, qu'il céda par prudence, & dit tout bas à ſon voiſin : » Dorénavant, » je ſerai toujours de l'avis de Monſieur » le Prince, quand il aura tort «.

Lorſque le fils du Grand Condé voulut faire peindre l'hiſtoire de ſon pere dans la galerie de Chantilly, il ſe trouva une difficulté dans l'exécution, à cauſe des exploits éclatans du héros contre ſon Roi & ſa patrie. Pour n'être point forcé de taire ces événemens, le Prince *Jules* fit deſſiner la Muſe de l'Hiſtoire tenant un livre, ſur le dos duquel étoit écrit : *Vie du Prince de Condé.* Cette Muſe arrachoit des feuillets du livre, qu'elle jetoit par terre, & on liſoit ſur ces feuillets : *Secours de Cambrai ; ſecours*

Digitized by Google

de Valenciennes ; retraite de devant Arras ; enfin toutes les belles actions de Condé durant son séjour dans les Pays-Bas ; actions dont tout étoit louable, si le héros qui les exécuta, eût porté une autre écharpe.

LE DUC DE BEAUFORT *.

CE fut par le moyen du nommé *Vaugrimaut*, l'un de ses Gardes, que ce Prince se sauva du château de Vincennes, dont le sieur *de la Ramée* étoit alors Gouverneur. Cette évasion avoit été prédite au Cardinal Mazarin par l'Abbé *de Marivaux*, & par l'Avocat *Goiset*, qui se mêloient d'Astrologie. La chose fut traitée de bagatelle ; cependant l'Abbé de Marivaux étoit si persuadé de la certitude de sa prédiction, qu'il l'avoit publiée avec toutes ses circonstances. Quelques-uns de ses amis l'ayant rencontré au Cours le jour qu'elle eut son effet, & lui ayant dit tout haut que M. de Beaufort

* Né en 1616, mort en 1669.

Digitized by Google

étoit encore à Vincennes, il leur répondit froidement qu'il n'étoit pas encore quatre heures, & qu'il falloit qu'elles fussent passées avant qu'on eût le droit de le plaisanter. Enfin les avis réitérés qui furent donnés au Cardinal, firent impression sur son esprit, & il dépêcha un exprès au sieur de la Ramée pour l'avertir de surveiller son prisonnier ; mais la Ramée n'avoit garde de soupçonner Vaugrimaut, qui étoit son homme de confiance.

Messieurs *de Candale*, *de Bouteville*, *de Souvré*, *de Saint-Mesgrin*, *de Jerzai* & autres partisans du Cardinal Mazarin, s'étoient vantés à Saint-Germain, que les Frondeurs ne leur faisoient point quitter le haut du pavé dans les Tuileries ; & en effet ils affectoient depuis quelque temps de faire de grands soupers sur la terrasse du jardin (*a*) de *Renard*, d'y

(*a*) Ce *Renard* avoit été laquais de l'Evêque de Beauvais, & ensuite son valet-de-chambre. Comme il entroit au Louvre par le moyen de son maître, il avoit coutume de présenter tous les matins un bouquet à la Reine, qui aimoit les fleurs. Ces petits présens étant bien reçus, Renard obtint de Sa Majesté quelques récompenses, & entre autres,

Digitized by Google

mener des Violons, & de boire publiquement à la santé de Son Eminence. Cette forfanterie déplut beaucoup au Duc *de Beaufort* qui résolut de troubler la premiere orgie de ces Messieurs. Il s'y rendit accompagné d'un grand nombre de ses amis; & s'adressant au Duc de Candale, il lui dit qu'il venoit se réjouir familiérement avec lui, & profiter de la liberté qui régnoit sur le pavé de Paris. La raillerie ne plut pas; on y répondit avec aigreur, & le Duc de Beaufort qui n'attendoit que cela, prit un bout de la nappe & renversa tout ce qui étoit sur la table. On coiffa d'un potage M. *de Vineville* qui se trouvoit là par hasard. Le Commandeur *de Jars* eut le même sort. On cassa les instrumens sur la tête des Violons. *Ménil* qui étoit avec M. de Beaufort, donna

---

la jouissance d'une partie du jardin des Tuileries. Il y bâtit une maison, & l'embellit si bien, que ce lieu devint un réduit pour les personnes de la plus haute qualité. On s'y divertissoit, on y jouoit, & souvent même on y tenoit des conférences sur les affaires du temps. Renard s'étoit fait peindre en jeune garçon qui présentoit des fleurs à la Fortune, pour tirer quelques présens de la Déesse. La Fortune tendoit la main pour recevoir le bouquet, & faisoit, en souriant, tomber une pluie d'or dans le sein du jeune garçon.

Digitized by Google

trois ou quatre coups d'épée à *Jerzai*. Le Duc voulut mettre l'épée à la main ; mais il en fut empêché par ſes amis, qui virent bien que la partie n'étoit pas égale ; il ſortit de Paris le lendemain matin dans le deſſein de faire appeler le Duc de Beaufort. La Cour empêcha que les choſes n'allaſſent plus loin.

Le Duc de Beaufort alloit tous les ſoirs chez Madame de Montbazon, d'où il ne ſortoit ordinairement qu'à deux ou trois heures après minuit. Un ſoir qu'il ne la trouva pas, il dit tout haut au Portier, qu'il s'en alloit à l'hôtel de Vendôme, & qu'il reviendroit à onze heures. On prétend que deux inconnus qui s'étoient avancés auprès du carroſſe l'entendirent. Quoi qu'il en ſoit, il fut à peine à la Croix du Trahoir, qu'il changea d'avis, & préféra d'aller ſouper à l'hôtel de Nemours. Il renvoya ſa voiture à l'hôtel de Vendôme, avec ordre à ſon Ecuyer de la lui ramener ſur les onze heures chez Madame de Montbazon. Comme il n'alloit jamais ſans être accompagné de gens bien armés, deux Gentilshommes & deux Valets-de-chambre s'étoient mis dans le

Digitized by Google

carroſſe qui revint le chercher. Chacun d'eux avoit un mouſqueton & des piſtolets. Ils étoient à la Croix du Trahoir, lorſque vingt hommes à cheval environnerent le carroſſe & ordonnerent au cocher d'arrêter. Un des deux Gentilshommes tira ſon mouſqueton & bleſſa un des voleurs. Au même inſtant un de ceux qui attaquoient s'élança dans la voiture, & donna un coup de poignard à l'autre Gentilhomme, & ce coup de poignard fut ſuivi de pluſieurs coups de piſtolets, dont un acheva de tuer le Gentilhomme déjà bleſſé. Cela fait, les voleurs ſe retirerent & emporterent leur compagnon bleſſé. Le carroſſe arriva à l'hôtel de Montbazon, & l'on tira le corps du malheureux Gentilhomme, qui fut expoſé aux yeux du peuple juſqu'au lendemain après midi. M. de Beaufort fit paſſer la choſe pour un aſſaſſinat ; & les Frondeurs publierent que c'étoit le Cardinal Mazarin qui l'avoit fait commettre. D'autres prétendirent que c'étoient les amis de M. le Prince. Quoi qu'il en ſoit, on pendit, la nuit ſuivante, un portrait du Cardinal à un poteau qui étoit auprès du Pont-Neuf, avec un arrêt écrit

Digitized by Google

au-dessous qui le qualifioit d'assassin du Duc de Beaufort ; mais le jour parut à peine, que le Lieutenant Criminel en personne vint faire dépendre le tableau & informer contre les auteurs de cette exécution. A quelques jours de là, trois des voleurs qui avoient tué le Gentilhomme de M. le Duc de Beaufort furent rompus, & persistèrent sur la roue à déclarer qu'ils n'avoient jamais eu d'autre dessein que de voler, & que sans la résistance de ceux qui étoient dans le carrosse, il n'y auroit eu personne de tué. Ce prétendu assassinat ne fut donc pas prouvé ; ce qui fâcha beaucoup les Frondeurs, & en particulier le Duc de Beaufort.

Ce fut à l'endroit où commence la rue d'Antin, du côté de la rue Neuve des Petits-Champs, derriere les murs du jardin de l'hôtel de Vendôme, que les Ducs de Beaufort & de Nemours se battirent en duel, cinq contre cinq, le 30 Juillet 1652, vers les sept heures du soir. M. de Beaufort avoit pour seconds, *Buri*, *de Ris*, *Brillet* & *d'Héricourt*. Le Marquis *de Villars*, pere du Maréchal, le Chevalier *de la Chaise*, *Campan*

Digitized by Google

Compan & *d'Uzerches*, étoient les ſeconds du Duc de Nemours, qui avoit lui-même chargé les piſtolets, & les avoit apportés avec des épées. Lorſqu'ils furent en préſence : *Eh ! beau-frere, quelle honte ! oublions le paſſé & ſoyons bons amis*, lui dit M. de Beaufort. *Ah ! coquin, il faut que je te tue ou que tu me tues*, répondit M. de Nemours. Il tira le premier, apparemment comme l'offenſé, & voulut enſuite fondre l'épée à la main ſur M. de Beaufort, qu'il avoit manqué, & qui le tua roide de trois balles dans l'eſtomac. D'Héricourt fut tué par le Marquis de Villars, & de Ris par d'Uzerches ; les autres ne ſe bleſſerent pas dangereuſement. L'Archevêque de Paris défendit qu'on fît pour le Duc de Nemours des Prieres à Saint-André-des-Arcs, ſa Paroiſſe, où on l'avoit porté ; & cet Archevêque étoit le fameux Cardinal de Retz, qui portoit ordinairement un poignard dans ſa poche, au lieu de Bréviaire.

Digitized by Google

HENRIETTE D'ANGLETERRE *.

LE Cardinal *de Retz* rapporte dans ſes Mémoires, qu'étant allé voir au Louvre la Reine d'Angleterre, il la trouva dans la chambre de ſa fille, & qu'elle lui dit : *Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette ; la pauvre enfant n'a pu ſe lever aujourd'hui faute de feu.* » Il eſt très-vrai, ajoute-t-il, qu'il y » avoit ſix mois que le Cardinal Maza- » rin ne la faiſoit point payer de ſa pen- » ſion ; les Marchands ne vouloient plus » lui rien fournir, & il n'y avoit pas » un morceau de bois chez elle : le » Parlement lui envoya quarante mille » francs «.

Mademoiſelle *de la Valiere* étoit Fille d'honneur de *Madame*, & cette Princeſſe ambitieuſe & coquette avoit cru d'abord que c'étoit pour elle-même que le Roi lui faiſoit de fréquentes

* Née en 1644, morte en 1670.

Digitized by Google

visites. Quand elle s'apperçut qu'elle servoit, pour ainsi dire, de prétexte à la Valiere, elle conçut le plus grand dépit; & pour se consoler, elle écouta favorablement le Comte *de Guiche*, fils aîné du Maréchal Comte de Grammont, jeune homme très-bien fait, qui à beaucoup d'esprit & de courage joignoit encore plus d'audace. Dans le même temps, la Comtesse de Soissons se rendit à l'amour du Marquis *de Vardes*, qui n'étoit plus dans sa premiere jeunesse; mais qui avoit encore une très-belle figure, & dont l'esprit & les manieres lui gagnoient tous les cœurs. On a cru que ce fut par ordre du Roi qu'il s'attacha à la Comtesse, & que Louis XIV fut son confident. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ambition entra pour beaucoup dans ce commerce, & qu'il ne vit pas sans chagrin la Valiere souveraine maîtresse du cœur de Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, *Madame*, le Comte *de Guiche*, la Comtesse *de Soissons* & *de Vardes* se liguerent pour perdre la favorite. Il s'imaginerent que, si, par quelque moyen, la jeune Reine pouvoit savoir le commerce du Roi avec la Valiere, elle éclateroit & feroit

Digitized by Google

éclater la Reine-mere. Ils écrivirent donc une lettre, comme de la part du Roi d'Eſpagne à ſa fille, qui l'avertiſſoit des amours du Roi. Cette lettre compoſée par le Marquis de Vardes, & traduite en Eſpagnol par le Comte de Guiche, arriva à bon port, & ſans que perſonne ſe doutât d'où elle venoit. La jeune Reine qui aimoit ſon mari paſſionnément, fut pénétrée de douleur. La Reine-mere prit ſon parti ; & cela donna beaucoup de chagrin & d'inquiétude au Roi, mais ne lui fit pas quitter ſa maîtreſſe. Loin de ſe douter d'où partoit ce coup, il appela de Vardes pour qui il avoit une inclination ſinguliere, & conſulta avec lui, qui ce pouvoit être qui avoit oſé l'offenſer. Vardes détourna méchamment le ſoupçon ſur Madame *de Navailles*, Dame d'honneur de la Reine, dont l'humeur auſtere avoit déplu au Roi, lorſqu'elle avoit fait griller les avenues qui conduiſoient chez Mademoiſelle de la Mothe-Houdancourt pour qui il avoit eu quelque fantaiſie. Madame de Navailles & ſon mari furent chaſſés, ſans qu'on dît pourquoi, & Madame de Montauſier fut faite Dame d'honneur. Il ſe

Digitized by Google

passa quelques mois sans que le Roi pût découvrir d'où étoient venus à la Reine les avis qu'on lui avoit donnés. Pendant ce temps-là, Vardes étoit toujours l'homme de la Cour le mieux venu du Roi, & celui dont il cherchoit le plus l'approbation. Il arriva, pour son malheur, que le Comte de Guiche ayant été chassé à cause de *Madame*, cette Princesse forma quelque dessein sur Vardes, & voulut lui faire abandonner la Comtesse de Soissons. Celle-ci sut retenir son amant; & fiere de ce succès, se permit, à un Ballet, des discours qui outrerent *Madame*. Cette querelle s'étant échauffée, Vardes, pour plaire à la Comtesse, fit une imprudence impardonnable dans un homme de son âge. Ayant trouvé le Chevalier de Lorraine favori de *Monsieur*, auprès de Mademoiselle *de Fiennes*, Fille d'honneur de *Madame*, il lui dit d'un ton railleur : *Comment, Monsieur, un Prince fait comme vous s'amuse-t-il aux Soubrettes ? Les Maîtresses ne sont pas trop bonnes pour vous.* Ce discours que le Chevalier de Lorraine rendit à son ami le Marquis de Villeroy, parvint bientôt jusqu'à *Madame*. Elle s'en plaignit au Roi, & Vardes fut

Digitized by Google

envoyé à la Baſtille. On crut que ce ſeroit pour quelques jours ; mais ſes ennemis ayant aigri l'eſprit de *Madame*, elle découvrit le ſecret de la lettre Eſpagnole qu'ils avoient concertée enſemble. Le Roi fut d'autant plus irrité, qu'il ſe voyoit trahi par ceux qu'il avoit le plus aimés, la Comteſſe de Soiſſons & le Marquis de Vardes. Il fit enfermer celui-ci dans la Citadelle de Montpellier, & exila la Comteſſe dans le Gouvernement de Champagne qu'avoit ſon mari.

Il y avoit eu entre *Madame* & le Comte *de Guiche* un commerce de galanterie qui, ſans être criminel, les avoit portés l'un & l'autre à de grandes imprudences. *Montalais*, une des Filles d'honneur de *Madame*, étoit la confidente du Comte. Ils ſe mirent dans la tête qu'il falloit qu'il vît la Princeſſe en particulier. *Madame* qui avoit de la timidité, pour parler ſérieuſement, n'en avoit point pour ces ſortes de choſes. Elle n'en voyoit pas les conſéquences ; elle y trouvoit de la plaiſanterie de roman. Montalais fourniſſoit des moyens qui ne pouvoient être imaginés par une autre. Le Comte de Guiche qui étoit jeune

Digitized by Google

& hardi, mettoit de la gloire à tout hasarder ; & *Madame* & lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposoient au plus grand danger où l'on se soit jamais exposé. *Madame* étoit malade & entourée de toutes ses Femmes, sans se fier à pas une. Elle faisoit entrer le Comte de Guiche, quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure ; il la disoit même aux Femmes de la Princesse, qui le voyoient tous les jours, & qui ne le reconnoissoient pas ; d'autres fois, par d'autres inventions. Il bravoit le même danger, sans en tirer d'autre fruit que des entrevues qui se passoient ordinairement à se moquer de *Monsieur*, & à faire des plaisanteries fort éloignées de la violente passion qui sembloit les faire entreprendre.

Le 30 Juin 1670, *Madame* étant à Saint-Cloud en parfaite santé, but un verre d'eau de chicorée. Elle sentit aussitôt des douleurs aiguës dans l'estomac ; les convulsions suivirent, & six heures après elle étoit morte. Il eût été difficile de ne pas soupçonner de poison une mort si prompte & si caractérisée. Le Roi frappée de cette mort, & des

Digitized by Google

circonſtances qui l'avoient précédée, fit venir devant lui *Morel*, Contrôleur de la bouche de *Madame*. Il fut introduit ſecrétement, la nuit même qui ſuivit la mort de cette Princeſſe, dans le cabinet du Roi, qui n'avoit avec lui que deux domeſtiques de confiance, & l'Officier des Gardes-du-corps qui amenoit Morel. » Regardez-moi, lui dit Louis XIV, » & ſongez à ce que vous allez dire !... » Soyez ſûr de la vie ſi c'eſt la vérité... » Mais ſi vous oſez me mentir, votre » ſupplice eſt prêt... Je ſais que *Madame* » eſt morte empoiſonnée ; mais je veux » ſavoir les circonſtances du crime. — » Sire, répondit Morel, ſans ſe déconcer- » ter, Votre Majeſté me regarde avec » juſtice comme un ſcélérat : mais après » ſa parole ſacrée, je ſerois un imbé- » cille ſi j'oſois lui mentir. *Madame* a été » empoiſonnée. Le Chevalier de L*** » a envoyé de Rome le poiſon au Mar- » quis d'E***, & nous l'avons mis dans » l'eau que *Madame* a bue. *Mon frere*, » reprit le Roi, *le ſavoit-il ?* — *Monſieur !* » dit Morel, nous le connoiſſons trop » pour lui avoir confié notre ſecret « ! Alors le Roi reſpirant : *Me voilà ſoulagé*, s'écria-t-il, ... *Sortez*.

Manuſcrits de Colbert.

Digitized by Google

LE DUC DE BOURGOGNE
PERE DE LOUIS XV. *

LA joie fut extrême à la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne ; chacun ſe donnoit la liberté d'embraſſer le Roi. La foule le porta depuis la Surintendance où Madame la Dauphine étoit accouchée, juſqu'à ſes appartemens. Il ſe laiſſoit embraſſer par qui vouloit. Le bas peuple paroiſſoit hors de ſens. On faiſoit des feux de joie dans les cours du château ; on y jeta les lambris & les parquets deſtinés pour la grande galerie de Verſailles. *Bontems* fort en colere, vint le dire au Roi, qui ſe mit à rire, & dit : » Qu'on les laiſſe ſe réjouir, » nous aurons d'autres parquets «. La joie parut auſſi vive à Paris, & fut de bien plus longue durée. Les boutiques furent fermées pendant trois jours.

* Né en 1662, mort en 1712.

Digitized by Google

Toutes les rues étoient pleines de tables ; les paſſans étoient invités à boire ſans payer ; & tel artiſan mangea, en moins de trois jours, cent écus qu'il ne gagnoit pas dans une année. Ce fut à cette occaſion, que Louis XIV fit ouvrir au Public ſes appartemens à certains jours de la ſemaine. On y donnoit à jouer, on y ſervoit des rafraîchiſſemens de toute eſpece ; & le Monarque venoit goûter dans ces aſſemblées le plaiſir d'être aimé de ſes Sujets : elles furent interrompues à la mort de la Reine, & les abus qui s'y étoient introduits empêcherent qu'on n'en rétablît l'uſage.

Dans une occaſion où *Fénélon* lui parloit avec fermeté : » Non, non, » Monſieur, lui répondit le Duc de Bour» gogne, je ne me laiſſe point comman» der ; je ſais ce que je ſuis & ce que » vous êtes «. Le ſage Maître n'inſiſta pas pour le moment, & crut devoir préparer par le ſilence & l'air de triſteſſe, l'effet de la leçon qu'il vouloit faire à ſon éleve. » Je ne ſais, Mon» ſieur, lui dit-il le lendemain, ſi vous » vous rappelez ce que vous avez dit

Digitized by Google

» hier : que vous ſaviez ce que vous » êtes & ce que je ſuis ? Il eſt de mon » devoir de vous apprendre que vous » ignorez l'un & l'autre. Vous vous » imaginez donc, Monſieur, être plus » que moi : quelques valets ſans doute » vous l'auront dit ; & moi, je ne crains » pas de vous dire, puiſque vous m'y » forcez, que je ſuis plus que vous. » Vous comprenez aſſez qu'il n'eſt point » ici queſtion de la naiſſance ; vous re- » garderiez comme un inſenſé, celui qui » prétendroit ſe faire un mérite de ce » que la pluie du ciel a fertiliſé ſa moiſ- » ſon ſans arroſer celle de ſon voiſin : » vous ne ſeriez pas plus ſage, ſi vous » tiriez vanité de votre naiſſance, qui » n'ajoute rien à votre mérite perſon- » nel. Vous ne ſauriez douter que je » ne ſois au-deſſus de vous par les lu- » mieres & les connoiſſances : vous ne » ſavez que ce que je vous ai appris, » & ce que je vous ai appris n'eſt rien, » comparé à ce qui me reſteroit à vous » apprendre. Quant à l'autorité, vous » n'en avez aucune ſur moi, & je l'ai » moi-même, au contraire, pleine & » entiere ſur vous : le Roi & Monſei- » gneur vous l'ont dit aſſez ſouvent.

Digitized by Google

» Vous croyez peut-être que je m'eſ-
» time fort heureux d'être pourvu de
» l'emploi que j'exerce auprès de vous;
» déſabuſez-vous encore, Monſieur, je
» ne m'en ſuis chargé que pour obéir
» au Roi, & faire plaiſir à Monſeigneur,
» & nullement pour le pénible avantage
» d'être votre Précepteur ; & afin que
» vous n'en doutiez pas, je vais vous
» conduire chez Sa Majeſté, pour la
» ſupplier de vous en nommer un au-
» tre, dont je ſouhaite que les ſoins
» ſoient plus heureux que les miens.
» Ah ! Monſieur, reprit le jeune Prince,
» vous pourriez me rappeler bien d'au-
» tres torts que j'ai eus à votre égard :
» il eſt vrai que ce qui s'eſt paſſé hier
» y a mis le comble ; mais j'en ſuis dé-
» eſpéré. Si vous parlez au Roi, vous
» me ferez perdre ſon amitié ; & ſi vous
» abandonnez mon éducation, qu'eſt-
» ce qu'on penſera de moi dans le pu-
» blic ? Au nom de Dieu, ayez pitié de
» moi : je vous promets de vous ſatis-
» faire à l'avenir «. C'étoit le point où Fénélon vouloit amener ſon éleve ; mais, pour tirer de la circonſtance tout l'avantage qu'il pouvoit s'en promettre, il le laiſſa un jour entier dans l'inquiétude,

Digitized by Google

& ne parut céder qu'à la ſincérité de ſon repentir, & aux inſtances de Madame de Maintenon.

Ce Prince n'avoit guere que ſept ans, quand, à l'occaſion d'une Table Généalogique des Rois de France, M. le Duc *de Montauſier* lui demandant lequel il choiſiroit de tous les titres de ces Rois ? il répondit : *Celui de Pere du peuple.*

En 1689, le Duc de Bourgogne fut fait Mouſquetaire, en prit l'habit, ſe trouva aux revues, & apprit à faire l'exercice. Le Roi lui avoit demandé s'il vouloit être Mouſquetaire noir ou gris ? Il répondit qu'il vouloit être tous les deux, & que pour cela, Sa Majeſté n'avoit qu'à lui donner un de ſes chevaux pies.

Le défaut capital du Duc de Bourgogne étoit la colere : il s'y livroit quelquefois juſqu'à l'emportement. Ce fut la religion qui l'en corrigea ; mais on peut dire que la douceur inſinuante de *Fénélon*, ſes ſoins aſſidus, & les innocens artifices qu'il employa, préparerent merveilleuſement le triomphe de la religion. Un jour que le jeune Prince

Digitized by Google

s'arrêtoit à considérer les outils d'un Menuisier qui travailloit dans son appartement, l'ouvrier, à qui Fénélon avoit fait sa leçon, lui dit du ton le plus absolu, de passer son chemin. Le Prince peu accoutumé à de pareilles brusqueries, se fâcha ; mais l'ouvrier haussant encore le ton, & comme hors de lui-même, lui cria : » Retirez-vous, mon » Prince, car quand je suis en fureur, » je casse bras & jambes à tous ceux » qui se rencontrent sur mes pas «. Le Duc de Bourgogne courut tout effrayé avertir son Précepteur qui étoit dans la chambre voisine, qu'on avoit introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. » C'est un bien bon ouvrier, lui dit » Fénélon ; son unique défaut est de se » livrer aux emportemens de la colere «. Le Prince néanmoins opina qu'il falloit le renvoyer au-plutôt. » Pour moi, » Monsieur, reprit Fénélon, je le crois » bien plus digne de pitié que de châ- » timens. Vous l'appelez le plus mé- » chant des hommes parce qu'il a fait » une menace, lorsqu'on le distrayoit » de son travail : quel nom donneriez- » vous donc à un Prince qui battroit » son valet-de-chambre dans le temps

Digitized by Google

» même que celui-ci lui rendroit des » ſervices « ?

Dans une autre occaſion, où le Duc de Bourgogne s'étoit livré à ſon humeur, tous ſes Officiers & ſes domeſtiques eurent ordre de lui demander, en l'abordant, s'il n'étoit pas malade ? Il ſe perſuada qu'il l'étoit. Le Médecin *Fagon* fut appelé, lui tâta le pouls, fit ſemblant de réfléchir ſur la nature & les cauſes de ſa maladie, & finit par lui dire : » Avouez-moi la vérité, Mon» ſeigneur, ne vous feriez-vous pas » livré à quelque emportement ? Vous » l'avez deviné, s'écria le Duc de Bour» gogne ; eſt-ce donc que cela peut » rendre malade « ? Le Docteur alors fit une longue énumération des tragiques effets de la colere, qui alloient quelquefois juſqu'à la mort ſubite. Il lui preſcrivit un régime pour quelques jours, & il lui conſeilla pour préſervatif, dans les occaſions où il reſſentiroit les premieres émotions de la colere, de reſter tranquille, ſans parler, ſans geſticuler, & de détourner ſa penſée de l'objet qui l'auroit ému. L'avis fit impreſſion ſur le jeune Prince, qui

Digitized by Google

avoit d'ailleurs un déſir ſincere de ſe corriger de ſes défauts.

On lui avoit ſouvent dit, qu'il falloit qu'un Prince s'accoutumât à ſouffrir avec conſtance & ſans ſe plaindre : que pleurer ſur-tout étoit une marque de foibleſſe qui ne convenoit qu'à l'enfance : il forma la réſolution de ne plus pleurer. Un jour qu'on lui liſoit une oraiſon funebre de la Dauphine ſa mere, il ſe laiſſa tomber ſous ſa table : on crut qu'il badinoit, on le releva : la violence qu'il s'étoit faite pour étouffer ſa douleur, le ſuffoquoit : il verſa un torrent de larmes quand on lui dit que celles qu'il s'efforçoit de contenir, loin d'avoir rien d'humiliant, faiſoient l'éloge de ſon bon cœur.

Un de ſes Gentilshommes de la Manche s'étant apperçu qu'il avoit de l'éloignement pour un jeune Seigneur de ſon âge qu'il étoit dans le cas de voir habituellement, lui en demanda la raiſon. Le Duc de Bourgogne avoua qu'il n'en avoit aucune ; mais que toute la perſonne de ce jeune homme lui déplaiſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne fut pas

Digitized by Google

difficile de lui faire ſentir l'injuſtice de ces antipathies, & les conſéquences qu'elles peuvent avoir pour un grand Prince. La leçon lui fit faire des efforts de vertu. Le jeune Seigneur dans la ſuite fut toujours accueilli avec diſtinction ; & ce qui ſembloit devoir l'éloigner de la ſource des graces, devint le principe de ſa fortune : le Duc de Bourgogne le combla de bienfaits.

La confiance de ce Prince pour *Fénélon* n'avoit point de bornes : on en jugera par cet aveu qui devoit humilier ſon amour-propre. » J'ai bien honte » de mon cœur, lui diſoit-il un jour ; » il m'étoit venu en penſée de ne plus » rien apprendre, afin que le Roi vous » regardât comme un mauvais Maître «.

On a dit que le Duc de Bourgogne étoit né avec un naturel extrêmement fougueux : en effet il étoit emporté, juſqu'à vouloir briſer ſes pendules lorſqu'elles ſonnoient l'heure qui l'appeloit où il ne vouloit pas aller, & juſqu'à vouloir s'indigner contre la pluie, quand elle faiſoit obſtacle à ſes promenades. La réſiſtance le mettoit en

Digitized by Google

fureur. D'ailleurs un goût ardent lui faisoit trouver de l'attrait dans tout ce qui étoit défendu. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle, qu'elle étoit ingénieuse, & qu'il saisissoit les ridicules avec la plus grande justesse. Tout cela étoit accompagné d'une vivacité de corps & d'esprit qui alloit jusqu'à l'impétuosité, & qui ne lui permit jamais de rien apprendre, sans faire deux choses à la fois. Tout ce qui étoit plaisir, il l'aimoit avec passion. Dangereux dans son discernement même, il se plaisoit à montrer le foible du raisonnement de ses Maîtres, & triomphoit avec ostentation des avantages que lui donnoit sur eux la profondeur de sa logique naturelle. Tel étoit ce Prince avant que la dévotion en eût fait un prodige de modération, de sagesse, de bonté & de modestie. Sa piété fut extrême, & le rendit quelquefois trop austere. Elle lui donnoit un air de censeur qui par fois dépitoit jusqu'au Roi lui-même. J'en citerai un trait qui révolta toute la Cour. Un jour *des Rois* qu'il y avoit Bal à Marly, le Duc de Bourgogne non-seulement n'y voulut point paroître, mais osa condamner

Digitized by Google

un plaiſir que le Roi partageoit avec ſes courtiſans. Cette franchiſe reſpectable, quoique indiſcrete, lui attira d'abord quelques plaiſanteries de la part du Roi, & enſuite des réprimandes. Madame la Ducheſſe de Bourgogne & le pieux Beauvilliers lui-même, eſſayerent en vain de l'attirer à ce Bal, dont il ne pouvoit s'abſenter avec tant d'affectation, ſans faire la cenſure de ſon grand-pere. Leurs repréſentations ne purent le vaincre : il ſe renferma à dire que le Roi étoit le maître, qu'il ne prenoit pas la liberté de blâmer ſa conduite ; mais que l'Épiphanie étoit une trop grande fête, pour qu'il osât la profaner, en aſſiſtant à un ſpectacle tout au plus ſupportable un jour ordinaire. On eut beau lui repréſenter qu'ayant donné la matinée & l'après-dînée aux Offices de l'Egliſe, & d'autres heures encore à la Priere dans ſon cabinet, il en pouvoit & devoit donner la ſoirée au reſpect & à la complaiſance de ſujet & de fils. Toutes les inſtances furent inutiles, &, hors le temps du ſouper, il fut renfermé tout le ſoir dans ſon appartement.

Digitized by Google

Ce jeune Prince étoit passionnément amoureux de Madame la Ducheſſe de Bourgogne ; cependant il s'impoſoit avec elle de fréquentes privations, & ne ſe livroit à ſon amour qu'en époux chaſte & reſpectueux. La ſévérité de ſes mœurs n'avoit pourtant point détruit en lui la gaieté, & on le voyoit ſouvent folâtrer de bonne grace avec les jeunes Dames qui compoſoient la Cour de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

Ce fut le 4 Décembre 1700 que le Duc *d'Anjou*, nouveau Roi d'Eſpagne, partit de Verſailles pour aller prendre poſſeſſion de ſa Couronne. Le Roi, Monſeigneur, & toute la Cour l'accompagnerent juſqu'à Seaux, d'où il partit après dîner avec le Duc de Bourgogne. A peine ces deux Princes furent-ils en route, qu'il s'éleva entre eux une conteſtation ſur la préſéance. Le Duc de Bourgogne dit à ſon frere que, puiſqu'il étoit Roi, il convenoit qu'il tînt la premiere place tant dans la voiture que lorſqu'ils paroîtroient en public. Le jeune Roi proteſta qu'il n'en feroit rien, donnant pour raiſon que, s'il devoit être plus que le Duc de Bour-

Digitized by Google

gogne en Eſpagne, il étoit moins que lui en France, & que d'ailleurs il étoit ſon cadet. Le Duc *de Beauvilliers* étoit dans la même voiture. » Je fus obligé, » écrivoit-il, de m'établir l'arbitre de » ce différent, qui me touchoit juſ- » qu'aux larmes ; & j'ai jugé en faveur » du Roi d'Eſpagne «.

Au combat d'*Echlet*, où le Duc de Bourgogne avoiten tête le fameux *Malborough*, les deux armées ſe canonnerent long-temps, ſans jamais s'approcher. La ſoif & la faim avoient obligé le Prince de deſcendre de cheval ; ſes Officiers ſe diſpoſoient à lui ſervir un repas. » Non, dit le Duc de Bourgogne, » ce n'eſt pas ici ni le temps, ni le lieu » de tenir table «. Et ſe contentant d'un léger rafraîchiſſement, il reprit ſes armes. Au même inſtant un boulet de canon renverſe la table qu'il quittoit, briſe ſon ſiege, emporte la tête d'un valet-de-chambre ; & ce premier coup eſt ſuivi d'un ſecond qui tue un de ſes Gardes à ſes côtés.

Le Maréchal *de Turenne* avouoit qu'il avoit ſouvent rencontré de vieux Sol-

Digitized by Google

dats qui pénétroient ſes deſſeins les plus ſecrets, & qui lui traçoient un plan de campagne raiſonné, peu différent de celui qu'il ſe propoſoit de ſuivre. » Je » me rappellerai toujours, dit à ce ſujet » M. le Duc de Bourgogne, que ſur un » rapport avantageux que me fit M. de » Vendôme, j'ordonnai qu'on gratifiât » de dix louis un Sergent de Navarre. » Cet homme ne voulut en recevoir » qu'un ſeul, en diſant : *Je le conſerve-* » *rai toute ma vie, & me ſouviendrai que* » *je le tiens de mon Général.* Deux mois » après, le même Soldat fit de nouveau » parler de lui. Je fis alors faire des infor- » mations ſur ſa conduite, qui avoit été » conſtamment la même pendant trente- » deux ans qu'il avoit ſervi. De Ser- » gent qu'il étoit, je le fis Capitaine. » Il eut encore la délicateſſe de deman- » der à remplir ce grade dans un autre » Régiment; parce que, diſoit-il, il au- » roit honte de ſe voir l'égal de ceux » qu'il avoit reſpectés juſqu'alors comme » ſes ſupérieurs. Mais tous les Officiers » de ſon Régiment voulurent qu'il reſ- » tât parmi eux, & il y reſta. On ne » ſauroit imaginer, ajoute M. le Duc de » Bourgogne, le bon effet que cela pro-

Digitized by Google

» duisit dans le Régiment, & même dans » toute l'armée «.

Les maximes du Duc de Bourgogne étoient : Que les Rois sont faits pour les peuples, & non les peuples pour les Rois : qu'ils doivent punir avec justice, parce qu'ils sont les gardiens & les *manutenteurs* des lois ; donner des récompenses, parce que ce sont des dettes ; jamais de pensions, parce que n'ayant rien à eux, ce ne peut être qu'aux dépens des peuples. Et il avoit le courage de débiter ces maximes au milieu du sallon de *Marly*.

Lorsqu'on découvrit la statue équestre de *Louis-le-Grand*, sur la place de Vendôme, le Roi ne put s'empêcher de blâmer les dépenses excessives que la ville faisoit à l'occasion de cette cérémonie, dans un temps où le peuple étoit dans la misere. Le Duc de Bourgogne entrant dans ces sentimens, refusa d'assister à la fête ; & il répondit à son épouse, qui le pressoit de l'y conduire : » Je suis affecté à cet égard, » comme le Roi : comment se réjouir » quand le peuple souffre « ?

Digitized by Google

Un jour qu'on préſentoit au Roi trois plans différens pour la reconſtruction du château de Madrid ; après que les courtiſans eurent donné leur avis, ſans qu'aucun ſe fût ſouvenu du peuple : » Voici, dit M. le Duc de Bourgogne » en déſignant le plus magnifique de ces » trois plans, celui dont l'exécution me » plairoit davantage, ſi notre armée » n'avoit pas beſoin d'argent. Meſſieurs, » répondit le Roi en ſe tournant vers » ſes courtiſans, cela s'appelle dire ſon » avis bien ſenſément «.

Comme on parloit, en préſence du même Prince, des richeſſes immenſes qu'avoit laiſſées le Cardinal *Mazarin*, le Duc de Beauvilliers dit qu'il avoit trouvé le ſecret de calmer ſes inquiétudes au lit de la mort, en diſpoſant le Roi à lui en faire une donation générale. » Il eût encore fallu, dit M. le Duc » de Bourgogne, qu'il eût fait ratifier » cette donation par le pauvre peuple » qui réclamoit ſa dépouille «.

Les gens de Lettres qui étoient dans le beſoin pouvoient s'adreſſer au Prince, ſûrs de trouver en lui un protecteur généreux,

Digitized by Google

généreux, pourvu qu'ils joigniſſent la vertu au mérite littéraire. *La Fontaine*, qui ne ſavoit mettre aucun ordre dans ſes affaires, avoit toujours vécu aux dépens de ſes amis, & ſes ouvrages licencieux lui en avoient fait un grand nombre. Il les perdit par l'éclat de ſa converſion ; ce fut alors que le Dauphin vint à ſon ſecours. Informé que le Poëte étoit malade & dans le beſoin, il le fit viſiter par un de ſes Gentilshommes qui lui porta cinquante louis, avec un brevet de penſion ſur la caſſette du Prince.

Fénélon avoit appris de bonne heure à ſon éleve à garder un ſecret. Ce Prince étoit d'une diſcrétion à l'épreuve de la curioſité la plus artificieuſe. Le premier ſecret important que le Roi lui confia, fut celui du projet de ſon mariage avec la Princeſſe de Savoie, & il le garda ſi bien que, lorſque la nouvelle s'en répandit à la Cour, il parut l'apprendre avec les autres. Admis depuis dans tous les Conſeils, jamais il ne lui échappa le moindre mot qui pût laiſſer ſoupçonner ſon ſecret. Il avoit ſur-tout à ſe défendre, à cet égard, des

Digitized by Google

careſſes inſinuantes de la Ducheſſe ſon épouſe, qu'il aimoit aſſez pour ne pas vouloir la contriſter, mais qu'il connoiſſoit auſſi trop bien pour confier à ſa légéreté le ſecret de l'Etat. Dans une occaſion où elle redoubloit ſes inſtances pour le pénétrer, il répondit à ſa curioſité, en lui chantant ces vers :

Jamais mon cœur n'eſt qu'à ma femme,
Parce qu'il eſt toujours à moi ;
Elle a le ſecret de mon ame,
Quand il n'eſt pas ſecret du Roi.

Le Duc de Bourgogne, pendant la campagne de 1709, devoit commander une armée ſur le Rhin. Ses équipages étoient préparés ; mais au moment de ſon départ le Contrôleur-général repréſenta dans le Conſeil qu'il n'avoit point d'argent à lui donner, & qu'il prévoyoit que ſon armée manqueroit ſouvent du néceſſaire dans le courant de cette campagne. Le Duc de Bourgogne combattit ces raiſons, & ſoutint que c'étoit dans ces circonſtances fâcheuſes qu'il falloit ſe roidir contre les obſtacles, par la fermeté & la conſtance. » Puiſque l'argent nous manque,

Digitized by Google

» ajouta-t-il, j'irai ſans ſuite ; je vivrai » en ſimple Officier : je mangerai, s'il » le faut, le pain du Soldat ; & per- » ſonne ne ſe plaindra de manquer des » commodités de la vie, quand on verra » que j'aurai à peine le néceſſaire «. Le Duc de Beauvilliers, qui connoiſſoit en ſon éleve aſſez de caractere pour ſoutenir ce qu'il promettoit, appuya ſon ſentiment ; mais le Roi, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareille extrémité, ne put conſentir à ce que ſon petit-fils s'expoſât à en éprouver les rigueurs. Le Comte, depuis Maréchal *du Bourg*, prit le commandement de l'armée deſtinée au Duc de Bourgogne.

Il avoit pour principe de ne condamner perſonne ſans avoir approfondi les torts qu'on lui imputoit ; & cette ſage précaution ne lui paroiſſoit nulle part auſſi néceſſaire qu'à la Cour. Les envieux du Maréchal *de Villars*, pour le perdre dans l'eſprit de ce Prince alors Dauphin, avoient perſuadé à la Dauphine que ce Seigneur avoit appelé le Duc de Savoie en duel. La Princeſſe demanda juſtice à ſon mari de l'inſulte faite à ſon pere. Le Dauphin lui

Digitized by Google

promit qu'il examineroit l'affaire ; & le fait éclairci par Madame de Maintenon, ſe réduiſit à une calomnie qui, à la vérité, n'étoit pas deſtituée de vraiſemblance. Le Duc de Savoie qui commandoit ſes troupes en perſonne, étoit monté ſur une éminence pour reconnoître l'armée Françoiſe ; & le Maréchal de Villars, ſur une autre aſſez voiſine, pour obſerver l'armée du Duc. Villars ayant fait ſigne à un de ſes Officiers qui le précédoient de ne pas avancer plus loin, le Duc de Savoie crut que ce geſte s'adreſſoit à lui ; & ſe tournant vers les Officiers de ſa ſuite : » Je ne comprends rien, leur dit-il, » aux geſtes que fait le Maréchal de » Villars : ſeroit-il aſſez fou pour vou- » loir ſe battre avec moi « ? Ces paroles revinrent quelques jours après au Maréchal, qui répondit : » Je ſais » trop le reſpect que je dois à M. le » Duc de Savoie, pour lui faire une » pareille propoſition ; mais s'il me la » faiſoit, je ne ſuis pas homme à m'y » refuſer «. Villars, au retour de la campagne, étant venu faire ſa cour au Dauphin : » Monſieur le Maréchal, lui dit » ce Prince, vous avez ſu qu'on avoit

Digitized by Google

» voulu nous brouiller ; mais comptez » que, de ma part, vous ne ferez jamais » brouillé qu'avec nos ennemis «.

Le Dauphin n'étoit pas insensible aux plaisirs ; mais il n'en vouloit que d'innocens. Il se permettoit ceux d'un jeu modéré, de la chasse, de la promenade, & même de la table. Lorsqu'il étoit encore Duc de Bourgogne, il faisoit quelquefois l'honneur à certains Seigneurs de la Cour de manger chez eux. Et, dans ces occasions, il étoit toujours le premier à égayer les convives ; mais le respect qu'inspiroit sa personne, ne permettoit jamais d'abuser de la permission qu'il donnoit d'oublier son rang. Un jour qu'il mangeoit chez le Maréchal *de Boufflers*, ce Seigneur, pressé d'une douleur de goutte, s'absenta dès le premier service, & ne reparut qu'à la fin du repas. Comme il commençoit à accuser sa goutte, quelqu'un l'interrompit, pour lui demander de quelle goutte il s'agissoit ? Et le Prince saisissant la plaisanterie, dit que cela s'entendoit assez ; & que c'étoit une délicatesse mal-entendue, d'avoir voulu cacher les effets de son mal à ceux qui

Digitized by Google

avoient été les témoins & les complices de la cauſe. Et pour appuyer ce qu'il diſoit, il lui chanta cet in-promptu :

Dans le Temple du Dieu Ripaille,
N'eſt-on pas tous de même taille ?
Que chez Louis, chez le Dauphin,
L'on craigne les vapeurs du vin ;
Mais près d'un Dieu de la Bourgogne,
Profane qui n'eſt point ivrogne.

Connoiſſeur en Poéſie comme en Muſique, il ſe ſentoit le plus grand goût pour les Spectacles, & il lui en coûta beaucoup pour y renoncer ; il y renonça cependant, & par raiſon & par principes de conſcience. » Le » Spectacle d'un Dauphin, diſoit-il, » c'eſt l'état des Provinces «. Louis XIV lui reprochoit un jour qu'il avoit paru s'ennuyer à la Comédie : » Sire, lui ré» pondit le Prince, j'y ai eu le plaiſir » d'être auprès de Votre Majeſté «. Le Roi lui dit qu'il lui laiſſoit la plus entiere liberté à cet égard. Le Dauphin l'en remercia, & jamais, depuis ce jour, il ne parut au Spectacle.

Dans ſa derniere maladie, le Dauphin témoigna un grand déſir de voir

Digitized by Google

le Duc de Bretagne ſon fils aîné ; mais faiſant réflexion que cette maladie étoit du nombre de celles qui ſe comuniquent : » Il faut, dit-il, le laiſſer à Meu» don : *je le reverrai bientôt* «. Un valet-de-chambre, ſur ce propos, courut plein de joie annoncer à Madame de Maintenon que le malade concevoit enfin l'eſpérance de ſa guériſon, & il lui raconta ce qu'il avoit entendu. » Vous » ne voyez pas, lui répondit cette Dame, » que c'eſt dans l'éternité qu'il compte » revoir ſon fils ? Il dit *bientôt*, parce » qu'aux yeux de ſa foi, la plus longue » vie n'eſt qu'un ſonge «. En effet, s'étant rendue auprès du malade, elle reconnut par elle-même qu'elle avoit pénétré ſa penſée, lorſqu'il lui dit ; qu'il n'avoit aucune inquiétude ſur ſes enfans, parce qu'il ſavoit aſſez que le Roi & elle ne négligeroient rien pour leur aſſurer la meilleure éducation. L'on rappela comme une prédiction ce qu'avoit dit le Dauphin, lorſque, quinze jours après ſa mort, le Duc de Bretagne le ſuivit dans le tombeau.

L'eſpece de maladie du Dauphin, ce qu'il en avoit cru lui-même, le ſoin

Digitized by Google

qu'il eut de faire recommander au Roi les précautions pour la conſervation de ſa perſonne, enfin la promptitude & la ſingularité de ſa mort comblerent la déſolation, & firent ordonner l'ouverture de ſon corps. Elle fut faite dans l'appartement du Dauphin à Verſailles, & tout le monde en fut épouvanté. Ses parties nobles ſe trouverent en bouillie; ſon cœur préſenté au Duc d'Aumont pour le mettre dans le vaſe, n'avoit plus de conſiſtance; ſon ſang étoit abſolument diſſous; une odeur intolérable ſe répandit dans tout ce vaſte appartement. Le Roi & Madame de Maintenon attendoient le rapport de cette ouverture avec impatience: il leur fut fait le ſoir même & ſans aucun déguiſement. *Fagon*, *Boudin* & pluſieurs autres y déclarerent l'effet d'un poiſon très-violent & très-ſubtil, qui comme un feu dévorant avoit conſumé tout l'intérieur du corps. *Maréchal* qui avoit fait l'ouverture, s'opiniâtra contre Fagon & les autres: il ſoutint qu'il n'y avoit aucune marque préciſe de poiſon; qu'il avoit vu des corps ouverts à-peu-près dans le même état, & qui n'avoient jamais donné lieu au ſoupçon. Fagon & Boudin

Digitized by Google

répliquerent avec aigreur ; Maréchal s'échauffa à son tour, & maintint fortement son avis. Il le conclut par dire au Roi & à Madame de Maintenon, que c'étoit la vérité comme il l'avoit vue & connue, & comme il la pensoit ; que parler autrement, c'étoit vouloir deviner, & plonger le Roi dans un abyme de douleur & de méfiance, l'empoisonner effectivement. Il finit par s'emporter contre les Médecins qui, disoit-il, s'efforçoient d'inspirer à Sa Majesté les plus fausses & les plus terribles idées. Il étoit moins décisif dans le particulier. Il disoit alors que cette mort pouvoit être naturelle ; mais qu'il en doutoit, & qu'il n'avoit tant insisté, que par la compassion que lui inspiroit la situation de cœur & d'esprit où les idées de poison alloient jeter le Roi, & par indignation contre une cabale qu'il voyoit se former pour accabler M. le Duc *d'Orléans*. On ne fut pas long-temps à apprendre d'ailleurs ce qui commençoit à percer contre ce Prince. Ce bruit sourd n'en demeura pas long-temps dans ces termes. Il remplit bientôt, comme tout le monde sait, la Cour, Paris, les Provinces, les solitudes les

Digitized by Google

moins acceſſibles, & juſqu'aux pays étrangers. Mais tous ces ſoupçons odieux n'avoient de fondement que dans la haine & la calomnie.

Rien ne fut comparable aux brillantes fêtes de Verſailles lors du mariage de M. le Duc de Bourgogne. Jamais on n'avoit déployé tant de magnificence dans le palais de Louis XIV : les précieux habits des Princes & des Seigneurs étoient effacés par les habits plus précieux encore des Dames de la Cour. La Ducheſſe de Bourgogne portoit un petit tablier du prix de mille piſtoles. La galerie du château fut éclairée de quatre mille bougies, pour un Bal où les Dames parurent toutes en velours noir, étincelantes de pierreries. Les hommes étoient également chargés de diamans. Le Bal fut ſuivi d'une collation auſſi ſomptueuſe qu'élégante. Elle offroit en plein hiver, tous les agrémens du printemps réunis aux richeſſes de l'automne. Une infinité de tables ambulantes préſentoient à l'aſſemblée des parterres verdoyans, émaillés de fleurs. On y voyoit différens arbriſſeaux, & des orangers ſur-tout

couverts des plus beaux fruits. Ce premier ſervice étonna tous les convives : le Roi & les jeunes époux en firent les honneurs. Suivoient quatre cents corbeilles de confitures, des eaux de toutes les couleurs, des glaces & des pâtes de toute eſpece. Des filous trouverent le moyen de ſe gliſſer parmi cette riche aſſemblée : ils y volerent beaucoup de pierreries, ils allerent juſqu'à couper un morceau de la robe de la Ducheſſe de Bourgogne, pour enlever une agrafe de diamans. Le Chevalier de Sully ſurprit ſur le fait un de ces voleurs : c'étoit un homme de la premiere qualité. On jugea qu'il avoit voulu ſe procurer de quoi payer ſon habit, & le Roi lui fit grace.



Digitized by Google

LE DUC DE BERRY*.

M. le Duc de Berry étoit d'une hauteur assez ordinaire, assez gros, d'un beau blond; son visage toujours frais annonçoit une brillante santé. Il étoit fait pour la société & pour les plaisirs, qu'il aimoit beaucoup. C'étoit le meilleur homme du monde, le plus doux, le plus compatissant, le plus accessible. Il avoit de la dignité sans orgueil; son esprit étoit médiocre, ses vues bornées, son imagination nulle; mais il avoit le sens droit & capable d'écouter & de prendre toujours le bon parti. Il aimoit la vérité, la justice, la raison; tout ce qui étoit contraire à la Religion le peinoit à l'excès. Il n'étoit pas sans fermeté, & haïssoit la contrainte: ce qui fit craindre qu'il ne fût pas assez souple pour un troisieme fils de France, qui ne pouvoit se persuader, dans sa premiere jeunesse, qu'il y eût quelque différence entre son aîné & lui,

* Né en 1686 mort en 1714.

Digitized by Google

& dont les querelles d'enfans avoient souvent donné de l'inquiétude. C'étoit le plus beau & le plus affable des trois freres, & par cette raison le plus aimé. Il étoit naturellement ouvert, libre, gai ; on ne parloit dans sa jeunesse que de ses reparties heureuses. Il se moquoit des Précepteurs & des Maîtres, souvent des punitions ; aussi ne sut-il jamais que lire & écrire, & n'apprit-il rien depuis qu'il fut délivré de la nécessité d'apprendre. Son éducation laborieuse ne servit qu'à lui émousser l'esprit, à lui abattre le courage, à le rendre timide & contraint dès qu'il falloit parler & se montrer devant les personnes qu'il ne connoissoit pas. Cette extrême défiance de lui-même lui nuisoit infiniment : il s'en appercevoit, & se plaignoit souvent de ses premiers Maîtres. Il craignoit tellement le Roi qu'il n'osoit en approcher, & ne soutenoit qu'en tremblant la présence d'une telle Majesté. Il avoit commencé avec Madame la Ducheſſe de Berry, comme tous ceux qu'on marie fort jeunes ; il l'avoit aimée éperdument, & elle ne tarda pas à abuser de sa douceur & de sa complaisance. Il s'en apperçut bien-

Digitized by Google

tôt ; mais l'amour fut plus fort que lui. Il trouva une femme altiere, emportée, qui le mépriſoit, & le lui faiſoit ſentir. Elle ſe piquoit de n'avoir pas de Religion, & railloit beaucoup M. le Duc de Berry de ce qu'il en avoit. Tant de défauts lui devinrent enfin inſupportables ; & ſes tentatives pour le brouiller avec M. le Duc de Bourgogne acheverent de l'outrer. Ses galanteries le révolterent à la fin ; il y eut entre eux des ſcenes violentes & redoublées. La derniere qui ſe paſſa à Rambouillet, attira un coup de pied à Madame la Ducheſſe de Berry & la menace de l'enfermer dans un Couvent pour le reſte de ſa vie. Il prit ſur lui de ſe plaindre au Roi, & lui demanda, en tournant ſon chapeau comme un enfant, de le délivrer de Madame la Ducheſſe de Berry. Les détails ſur les déportemens de cette Princeſſe ſeroient dégoûtans & ſcandaleux. Il ſuffira de ſavoir qu'elle mit tout en œuvre pour ſe faire enlever au milieu de la Cour, par *la Haye*, Ecuyer de M. le Duc de Berry, qu'elle avoit fait ſon Chambellan. On ſurprit des lettres paſſionnées où ce beau projet étoit détaillé. On peut juger de la tête qui

Digitized by Google

l'avoit enfanté, & qui ne ceſſoit d'en preſſer l'exécution.

Le Duc *d'Anjou* diſoit, en s'entretenant avec ſes deux freres, avant ſon départ pour ſes Etats : » Me voilà Roi » d'Eſpagne ; mon frere de Bourgogne » ſera Roi de France : il n'y a que toi, » mon pauvre Berry, qui ne ſeras rien. » — Je ſuis content de mon ſort, répondit ce Prince, j'aurai moins d'embarras, & plus de plaiſirs que vous. J'aurai » droit de chaſſe en France & en Eſpagne ; je courrai le loup depuis Verſailles juſqu'à Madrid «.

La bienfaiſance de ce Prince ſe ſignala dès ſes plus tendres années. Il n'avoit pas encore quatorze ans, lorſque ſe promenant dans le parc de Verſailles, il rencontra un Officier réformé, dont tout l'extérieur annonçoit une grande miſere. Il apprit de lui l'extrême détreſſe dans laquelle il languiſſoit. Attendri ſur le ſort de cet infortuné, le jeune Prince lui témoigna le regret qu'il avoit de ne pouvoir l'aſſiſter pour le moment ; mais il le remit au lendemain, jour auquel il devoit toucher ſon mois, & lui dit

Digitized by Google

de venir le trouver à la chaſſe. L'Officier n'y manqua pas, & le Duc de Berry lui fit préſent d'une bourſe de trente louis qui étoit tout ce qu'il avoit reçu. Le ſoir les Princes firent une partie de lanſquenet. Le Duc de Berry refuſa de jouer, alléguant pluſieurs raiſons, dont on ne ſe paya pas. Il fut obligé de dire la véritable. On lui demanda ce qu'il avoit fait de ſon argent; & il avoua qu'il l'avoit donné à un pauvre Officier ruiné par la Paix, & qu'il avoit mieux aimé ſe priver de ſes plaiſirs, que de laiſſer mourir de faim un homme qui avoit bien ſervi le Roi.

M. LE PRINCE,

FILS DU GRAND CONDÉ*.

IL avoit été autrefois amoureux de pluſieurs femmes de la Cour; alors rien ne lui coûtoit : c'étoit les graces, la magnificence, la galanterie même, un Jupiter métamorphoſé en pluie d'or.

* Né en 1743, mort en 1709.

Digitized by Google

Tantôt il se transformoit en laquais, & tantôt en revendeuse à la toilette ; c'étoit l'homme du monde le plus ingénieux. Une fois il donna une fête magnifique au Roi, uniquement pour retarder le voyage en Italie d'une Dame qu'il aimoit, & dont il amusa le mari à faire des vers. Il perça tout un côté de rue par les maisons qu'il loua toutes, & qu'il meubla pour mieux cacher ses rendez-vous. Cruellement jaloux de ses maîtresses, il eut entr'autres Madame la Maréchale de Richelieu, dont il étoit éperdument amoureux. Il dépensoit des millions pour elle, & pour s'instruire de ses infidélités. Il fut que le Comte *de Roucy* partageoit ses faveurs, & c'est elle à qui cet ingénieux Seigneur conseilloit bien sérieusement, de faire mettre du fumier à sa porte, pour la garantir du bruit des cloches, dont elle se plaignoit. M. le Prince reprocha M. le Comte de Roucy à la Maréchale, qui s'en défendit de son mieux. Cela dura quelque temps ; enfin outré d'amour & de dépit, il redoubla ses reproches, & les prouva si bien, qu'elle n'eut rien à répondre ; mais la crainte de perdre un amant si riche & si prodigue, lui fournit sur le

Digitized by Google

champ un excellent moyen de lui mettre l'esprit en repos ; elle lui proposa de donner au Comte de Roucy un rendez-vous chez elle, où M. le Prince auroit des gens apostés pour s'en défaire. Au lieu du succès qu'elle se promettoit d'une proposition si inhumaine, M. le Prince en fut tellement indigné, qu'il avertit le Comte de Roucy, & ne revit plus la Maréchale.

Ce qu'on ne peut concevoir, c'est qu'avec beaucoup d'esprit, d'activité, de valeur & d'envie d'imiter le Grand Condé, jamais M. le Prince ne put comprendre les premiers élémens de la Guerre. Il en fit long-temps son étude principale, même à la tête des armées où Monsieur son pere lui expliquoit tous les secrets de ce grand Art. Cette maniere de l'instruire ne réussit pas mieux que les autres ; & le Grand Condé désespéra d'un fils doué des plus grands talens, mais à qui la nature avoit refusé le seul que son pere eût ambitionné pour lui.

Madame la Princesse eut beaucoup à souffrir avec son mari ; il en étoit jaloux

Digitized by Google

juſqu'à la fureur, quoiqu'elle fût très-vertueuſe, très-laide & même un peu boſſue. Sa piété, ſa douceur & ſa ſoumiſſion ne purent la garantir ni des injures, ni même des voies de fait les plus indignes d'un Prince. Il la faiſoit partir à l'inſtant que la fantaiſie lui en prenoit, pour aller d'un lieu à un autre. Souvent, montée en carroſſe, il la faiſoit deſcendre, & revenir du bout de la rue, puis recommençoit l'après-dînée ou le lendemain. Une fois cela dura quinze jours de ſuite pour un voyage de Fontainebleau ; d'autres fois il l'envoyoit chercher à l'Egliſe, & lui faiſoit quitter la Grand'Meſſe ; il n'étoit pas rare qu'il la mandât au moment qu'elle alloit communier ; il falloit revenir à l'inſtant, & remettre ſa communion à un autre jour. Ce n'étoit pas qu'il eût beſoin d'elle, ni qu'elle osât faire la moindre démarche, pas même celle-là, ſans ſa permiſſion ; mais ſes fantaiſies étoient continuelles, & l'indéciſion & le caprice étoient le fond de ſon caractere. Il changeoit vingt fois d'avis ſur les moindres choſes, & n'étoit jamais sûr du lieu où il devoit prendre ſon dîner. De là vient qu'il en avoit tou-

Digitized by Google

jours quatre tout prêts, un à *Paris*, un à *Ecouen*, un à *Chantilly*, & un où la Cour étoit ; mais la dépense n'en étoit pas considérable : c'étoit un potage, & la moitié d'une poule rôtie sur une croûte de pain, dont l'autre moitié servoit pour le lendemain.

Pendant son séjour à Utrecht où les ressources de société sont presque nulles, ce Prince à qui il falloit de l'amusement, fit connoissance, pour se désennuyer, avec une jeune bourgeoise fort jolie, fort honnête, mais on ne peut plus simple. Comme il prenoit avec elle des familiarités un peu trop grandes, elle lui dit : *Pour dieu, Monseigneur, Votre Alteſſe a la bonté d'être trop insolente.*

Dans les quinze ou vingt dernieres années de sa vie, M. le Prince fut sujet à des égaremens qui ne se renfermoient pas toujours dans l'intérieur de sa maison. En entrant un matin chez la Maréchale de *Noailles*, comme on faisoit son lit, & qu'il n'y avoit plus que la courtepointe à y mettre, il s'arrêta un moment à la porte, en s'écriant avec transf-

Digitized by Google

port : *Ah ! le bon lit ! le bon lit !* prit ſa courſe, ſauta, ſe roula deſſus ſept ou huit tours, én tous les ſens, puis deſcendit & fit des excuſes à la Maréchale, en lui diſant que ſon lit étoit ſi propre & ſi bien fait, qu'il n'avoit pu s'empêcher de le défaire. Ses gens demeurerent ſtupéfaits, & la Maréchale bien autant qu'eux ; elle ne ſavoit comment prendre la choſe, elle ſortit adroitement d'embarras par un éclat de rire.

On diſoit tout bas, qu'il y avoit des temps où il ſe croyoit chien ou quelque autre bête, dont il imitoit les manieres ; on prétendoit l'avoir vu au coucher du Roi, pendant la priere, jeter pluſieurs fois la tête en l'air, & ouvrir la bouche comme un chien qui aboie, mais ſans faire de bruit. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on étoit des temps conſidérables ſans le voir, même ſes plus familiers domeſtiques, hors un ſeul vieux valet-de-chambre qui avoit pris de l'empire ſur lui. Dans les dernieres années de ſa vie, il n'entra ni ne ſortit rien de ſon corps qu'il ne le vît peſer lui-même, d'où il réſultoit des diſſertations qui déſoloient ſes Médecins. La

Digitized by Google

fievre & la goutte l'attaquerent à diverſes repriſes ; il augmenta ſon mal par un régime trop auſtere, par une ſolitude où il ne vouloit voir perſonne, par une inquiétude qui le jetoit dans des tranſports de fureur. *Finot*, ſon Médecin, ne ſavoit que devenir avec lui. Ce qui l'embarraſſa le plus, fut que M. le Prince ne voulut plus rien prendre, diſant qu'il étoit mort, & que les morts ne mangeoient pas. Jamais on ne put lui perſuader qu'il vivoit, & que par conſéquent il falloit qu'il mangeât. *Finot*, & un autre Médecin qui le voyoit ordinairement avec lui, s'aviſerent enfin de convenir qu'il étoit mort, mais de lui ſoutenir qu'il y avoit des morts qui mangeoient ; ils offrirent de lui en produire ; & en effet ils lui amenerent quelques gens sûrs & bien dreſſés, qui firent les morts tout comme lui, & qui mangeoient. Cette adreſſe le détermina ; mais il ne vouloit manger qu'avec eux, & avec *Finot* qui mouroit de rire lorſqu'il racontoit les propos de l'autre monde qui ſe tenoient à ces repas. Cette fantaiſie de M. le Prince dura preſque juſqu'à ſa mort.

Digitized by Google

LE CARDINAL MAZARIN*.

La premiere action qui fit connoître *Mazarin* en France, dut lui donner du relief dans l'esprit des François. Le Pape l'avoit envoyé négocier la paix en Italie, entre eux & les Espagnols. Les efforts du *Gentilhomme Romain*, (ainsi l'appelle l'Historien *le Vassor*), furent long-temps inutiles. Les armées avançoient toujours l'une contre l'autre ; enfin elles se rencontrerent sous les murs de Casal, que les Espagnols assiégeoient : déjà le canon tiroit, les deux armées étoient prêtes à se mêler. Mazarin sort des retranchemens Espagnols, & court à bride abattue vers les François, faisant voltiger un papier blanc. En vain les Soldats François s'écrient : *Point de paix, point de Mazarin.* Il essuie une décharge, parvient aux Généraux, les abouche avec les Espagnols entre les deux armées, & arrache à ceux-ci les condi-

* Né en 1602, mort en 1661.

Digitized by Google

tions les plus avantageuſes à la France. Quelques jours après un Général Eſpagnol reproche au médiateur ce Traité, comme une ſurpriſe faite à la bonne foi. Mazarin met l'épée à la main contre lui, & en obtient une réparation authentique. Il conſerva toujours de ſon ancien état l'air aiſé & galant; & le Lord *Montaigu* ſemble l'avoir bien dépeint, lorſqu'aux différentes queſtions de la Reine, ſur le caractere de l'Italien, il lui répondit : *C'eſt tout l'oppoſé du Cardinal de Richelieu.*

Lors des troubles de la *Fronde*, la ville de Paris fit diſtribuer des jetons qui, d'un côté, repréſentoient la hache & les verges armoriales du Cardinal, avec cette légende autour : *QUOD FUIT HONOS, CRIMINIS EST VINDEX ;* c'eſt-à-dire : *Ce qui a été autrefois une marque d'honneur & de puiſſance, eſt maintenant un inſtrument de vengeance contre les crimes de Mazarin ;* & au revers, un *licou*, avec cet hémiſtiche : *SUNT CERTA HÆC FATA TYRANNIS : Telle eſt la deſtinée des tyrans.*

On prétend qu'en parlant du Roi, dont

dont la timidité & les inclinations ne paroiſſoient pas annoncer un grand Monarque, Mazarin avoit dit qu'*il tromperoit bien du monde, & qu'il y avoit dans Louis XIV de quoi faire quatre Rois & un honnête homme.* Dans la crainte que la capacité du Monarque ne ſe développât, le Miniſtre ambitieux avoit écarté loin de lui toute occaſion de s'inſtruire. Louis XIV ne ſavoit que danſer, tirer des armes, & monter à cheval. Il haïſſoit la lecture, & à peine ſavoit-il écrire. Il y a des lettres écrites de ſa main, toutes très-courtes, mal orthographiées, & d'un caractere de femme, on ne peut plus mal formé.

On jouoit fort gros jeu chez le Cardinal : le Chevalier *de Rohan*, celui qui eut la tête tranchée, après avoir beaucoup perdu, ſe trouva devoir au Roi une ſomme très-conſidérable. On étoit convenu qu'on ne payeroit qu'en louis d'or, & après en avoir compté au Roi ſept ou huit cents, il lui compta deux cents piſtoles d'Eſpagne ou environ. Le Roi ne voulut pas les recevoir, & dit qu'il lui falloit des louis. Alors le Chevalier de Rohan prit bruſquement les

Digitized by Google

deux cents piſtoles d'Eſpagne, & les jeta par la fenêtre, en diſant: » Puiſque » Votre Majeſté ne les veut pas, elles » ne ſont bonnes à rien «. Le Roi piqué ſe plaignit au Cardinal de cette inſolence; & le Cardinal, comme ſon Gouverneur, lui dit: *Sire, le Chevalier de Rohan a joué en Roi, & vous en Chevalier de Rohan.*

Fontrailles, qui avoit été exilé du temps du feu Roi, étoit revenu à la Cour par le crédit de *Chavigni*, dont il étoit fort protégé. Depuis ſon retour, il avoit déplu au Cardinal, en répondant à une réprimande qu'il lui fit un jour ſur certaines débauches, *que s'il avoit failli, c'étoit au Parlement à lui faire ſon procès.* Le Miniſtre vit une menace dans cette réponſe, & Fontrailles fut exilé de nouveau. Comme il étoit ſpirituel, aimable & généreux, il avoit beaucoup d'amis à la Cour. De ce nombre étoit le Duc *de Mortemar*, qui vint trouver le Cardinal, pour demander le rappel de Fontrailles. Le Miniſtre répondit qu'il le vouloit bien, mais que *Monſieur* ne le déſiroit pas. Le Duc de Mortemar ſe tranſporte ſur le champ au Luxembourg, & fait à *Monſieur*

Digitized by Google

quelque reproche de ce qu'il s'oppoſe au retour de cet aimable exilé. Le Duc d'Orléans qui, en effet, ne vouloit aucun mal à Fontrailles, proteſta qu'il ne demanderoit pas mieux que de le revoir à la Cour ; mais que le Cardinal n'étoit pas de cet avis. Le Duc de Mortemar, ſans en parler davantage au Miniſtre, mande Fontrailles & le lui préſente avec confiance. Le Cardinal étonné d'un retour ſi bruſque, en demande le *pourquoi*, & le Duc lui répond froidement, que Son Eminence l'ayant aſſuré qu'elle vouloit bien que Fontrailles revînt, pourvu que *Monſieur* le voulût, & *Monſieur* y ayant conſenti, il l'avoit mandé. Quoique dans l'ame le Cardinal fut très-piqué, il n'en fit pas ſemblant ; mais, à la premiere occaſion, il n'oublia pas Fontrailles, qui, lorſque Chavigni fut mis au donjon de Vincennes, n'évita le ſort de ſon protecteur, qu'en faiſant mettre dans ſon lit un de ſes gens, dont la bonne contenance amuſa les Gardes qui avoient ordre d'emmener ſon Maître. En ſe procurant ainſi la liberté, il ſe mit en état de travailler à quelque autre intrigue pour s'y maintenir.

Digitized by Google

Quand le Cardinal avoit mis un impôt, il demandoit à ſes créatures ce qu'on diſoit de lui dans Paris. On répand, lui répondoit-on, des couplets atroces contre Votre Eminence. *Tant mieux*, reprenoit le Cardinal; *s'ils cantent la canſonnette, ils pagaront.*

Les Grands cherchoient à ſe conſoler de la profonde ſoumiſſion où le Cardinal les tenoit, par les ſarcaſmes qu'ils lançoient contre lui. Le Cardinal de *Retz* étoit à Rome lorſque le pere de Mazarin y mourut; il fit mettre dans la Gazette de Rome: *Nous apprenons par les avis venus de Paris que le Seigneur* PIETRE *Mazarin eſt mort en cette ville.*

Meſſieurs de Mortemar & de Liancourt ne rendoient aucune ſorte de devoirs au Cardinal, dont ils étoient fort mécontens. Cependant à la mort de *Pietre Mazarin*, M. de Liancourt propoſa à M. de Mortemar d'aller rendre une viſite au Premier Miniſtre. *Il eſt fort affligé de la mort de ſon pere*, lui diſoit-il: » Il a raiſon, reprit Mortemar; c'eſt » peut-être le ſeul homme qui pouvoit » mourir ſans qu'il en héritât «.

Digitized by Google

Dans ſon Poëme intitulé *CALLIPÆDIA* ou *l'Art de faire de beaux Enfans*, l'Abbé *Quillet* avoit lancé pluſieurs traits contre le Cardinal Mazarin, & pour échapper à ſa vengeance s'étoit déguiſé ſous le nom de *Calvidius Lætus*. Le Miniſtre offenſé découvrit enfin le véritable Auteur de cet Ouvrage. Il manda Quillet, qui, ſe croyant à l'abri de tout ſoupçon, n'héſita pas à ſe préſenter. Le Cardinal lui fit d'abord des complimens ſur la beauté de ſon Poëme, qu'il avoit lu. Il ſe plaignit enſuite avec douceur de ce qu'il l'avoit ſi cruellement déchiré. » Vous ſavez, ajouta-t-il, » qu'il y a long-temps que je vous eſtime. » Si je ne vous ai point encore fait de bien, » c'eſt que des importuns m'obſedent & » m'arrachent les graces «. Le Poëte confus de tant de bontés, ſe jeta à ſes genoux. L'adroit Miniſtre le releva, & demanda à *Ondedei*, Evêque de Fréjus, qui avoit la Feuille des Bénéfices, s'il n'y avoit pas quelque Abbaye vacante. Le Prélat ayant répondu qu'il y en avoit une de quatre mille livres : » Je vous » la donne, Monſieur Quillet, dit le Car» dinal ; apprenez à ménager davantage

Digitized by Google

» vos amis «. Cet Abbé plein de reconnoissance, se hâta de désavouer la premiere édition de son Poëme, de le corriger, & de substituer l'éloge à la satire. Il supplia même le Ministre de vouloir bien permettre qu'il lui en fît la Dédicace ; ce qui lui fut accordé.

L'Abbé *Fouquet* étoit l'espion en titre de Mazarin. Il fit mettre beaucoup de monde à la Bastille. Un homme qu'on y amenoit un jour, y vit un gros chien : *Qu'a fait*, dit-il, *cet animal, pour être enfermé ?* Un prisonnier goguenard, que l'Abbé Fouquet y avoit fait mettre, répondit : *C'est pour avoir mordu le chien de l'Abbé Fouquet.*

Le Roi étoit si éperdument amoureux de Marie *Mancini*, que la Reine-mere craignit qu'il ne voulût l'épouser, & que le Cardinal Mazarin aveuglé par sa grandeur n'eût l'insolence de favoriser cette intrigue. Elle lui en dit son sentiment, & ne lui dissimula pas qu'il étoit perdu sans ressources, si une telle indignité se consommoit. Le Cardinal lui promit de s'y opposer ; & un matin, il fit partir toutes ses nieces pour la

Digitized by Google

Rochelle, dont il avoit le Gouvernement. Il ne les fit revenir que pour marier celle qu'aimoit le Roi au Connétable *Colonne*. Quand elle fut au moment de partir pour aller à Rome trouver ſon mari, Sa Majeſté lui fit les plus tendres adieux, & lui témoigna tout le regret qu'il avoit de ſe ſéparer d'elle. Marie Mancini, non moins affligée de quitter la France, ne put s'empêcher de faire ſentir au Roi qu'il ne connoiſſoit pas ſes forces, & lui dit en pleurant: *Vous êtes fâché de mon départ, & moi de même; vous êtes Roi, & cependant je pars.*

Au commencement du regne de Louis XIV, ceux qui auroient dû s'oppoſer aux progrès du jeu en favoriſoient tous les excès. Le Cardinal Miniſtre, qui en infecta la Cour & la Ville, étoit joueur plus que ſuſpect. Il ne ſe gênoit point, & on le laiſſoit faire: il eſt vrai qu'on pouvoit le tromper impunément, pourvu que ce fût avec adreſſe. Entre pluſieurs tours que lui joua le Comte de G*** il ſe plaiſoit à raconter celui-ci: » Le » Comte & moi nous promenant tous » deux en voiture, nous pariâmes l'un

Digitized by Google

» pour ſa droite, l'autre pour ſa gau-
» che, à chaque troupeau que nous
» rencontrerions dans la campagne. Je
» perdis en allant & en revenant : mon
» homme avoit pris ſes précautions,
» pour avoir toujours les troupeaux
» de ſon côté «.

Lors de la maladie du Roi en 1658, le Cardinal qui n'oſoit rien eſpérer de *Monſieur*, fit enlever ſes tréſors & les meubles de ſa maiſon de Paris, pour les faire porter au bois de Vincennes. Il prit d'ailleurs ſes meſures le mieux qu'il put, avec le Maréchal du Pleſſis, Gouverneur de *Monſieur* : il lui fit de grandes promeſſes, & alla viſiter tous ceux qui étoient dans les bonnes graces de ce jeune Prince, & particuliérement le Comte de *Guiche*, à qui il fit des avances qui toutes avoient un grand caractere de baſſeſſe & de puſillanimité.

La raiſon pour laquelle le Cardinal Mazarin différoit tant à accorder les graces qu'il avoit promiſes, c'eſt qu'il étoit perſuadé que l'eſpérance eſt bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir que la reconnoiſſance. *Vittorio*

Digitized by Google

Siri dit que les secrets de ce Cardinal étoient souvent trahis & révélés aux ennemis par des domestiques infidelles & intéressés. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur friponnerie, & c'étoit là sa maniere de récompenser leurs services; comme il punissoit leurs infidélités en ne leur payant point leurs gages. Il ne donna rien au Courrier qui lui apporta la nouvelle de la Paix de Munster, & ne lui fit pas même payer son voyage; au lieu que l'Empereur donna un riche présent, & mille écus de pension à celui qui la lui apporta. *Siri* dit que ce Cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice; & il ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des Généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans à l'avenir, que pour diminuer leurs services, & délivrer le Roi de la nécessité de les récompenser.

Après que *Cromwel* se fut affermi dans son usurpation, la Reine d'Angleterre voulant tirer quelque avantage de ses propres malheurs, pria le Cardinal Mazarin d'écrire de la part du Roi à

Digitized by Google

Cromwel, qu'on appeloit *Milord Protecteur*, pour lui demander la jouiſſance de ſon douaire. Quoiqu'elle fût aſſez bien payée de ce que le Roi lui donnoit, elle regardoit cet état comme une dépendance fâcheuſe, dont elle auroit bien voulu pouvoir s'affranchir. Le Cardinal écrivit, moins pour lui plaire, que pour ſoulager les coffres du Roi de cette dépenſe; car ſa grande économie faiſoit qu'il étoit toujours fâché d'en voir ſortir de l'argent pour d'autre que pour lui. Au bout de quelque temps, le Cardinal venant voir la Reine d'Angleterre, lui apporta la réponſe de Cromwel, & lui dit que le Lord Protecteur lui avoit mandé inſolemment qu'il ne lui donneroit point ce qu'elle demandoit, parce qu'elle n'avoit jamais été reconnue comme Reine en Angleterre. Cette inique & monſtrueuſe réponſe cauſa d'abord une extrême douleur à la Reine; mais elle ſe remit bientôt après, & dit au Miniſtre que ce n'étoit point à elle à s'offenſer de cet outrage, mais au Roi, qui ne devoit pas ſouffrir qu'une Fille de France fût traitée de concubine; & que l'affront qu'elle recevoit étoit moins injurieux pour elle que pour la France.

Digitized by Google

Le Cardinal Mazarin s'étoit rendu dans l'Isle des *Faisans*, pour y conclure la Paix avec l'Espagne, sur l'assurance qui lui avoit été donnée que le Prince de Condé ne seroit point compris dans le Traité. Cependant, à l'ouverture des Conférences, Dom Louis de *Haro* ne laissa pas d'insister sur l'entier rétablissement de ce Prince. Le Cardinal s'obstina de son côté à le refuser ; mais Dom Louis ayant déclaré que dans ce cas le Roi son Maître donneroit au Prince, pour le récompenser de ses services, deux ou trois villes frontieres des Pays-Bays ; Mazarin à qui ce parti convenoit encore moins, aima mieux consentir que le Prince fût rétabli.

Après la conclusion de cette Paix ; le Parlement fit une députation au Cardinal pour le remercier des services importans qu'il venoit de rendre à la nation. Cette démarche étoit presque sans exemple. Pour qu'elle ne tirât point à conséquence, le Président *de Lamoignon* représenta qu'il falloit avoir l'agrément du Roi, comme un témoignage indubitable qu'en accordant cet hon-

Digitized by Google

neur au Premier Miniſtre, la Compagnie n'avoit pas cru ſe conformer à l'uſage.

Le Cardinal avoit fait venir en France deux de ſes ſœurs, Madame *Martinozzi* & Madame *Mancini*. La premiere retourna en Italie après le mariage de ſes deux filles, les Princeſſes *de Conti* & *de Modene*. Madame Mancini reſta auprès de la Reine-mere qui l'eſtimoit beaucoup, pour ſa douceur & ſa vertu. Cette Dame étoit encore jeune lorſqu'elle mourut le 19 Décembre 1656. En mourant elle recommanda ſon fils & ſes filles au Cardinal, & lui dit de mettre en religion *Marie Mancini*, parce que ſon mari, qui étoit un grand aſtrologue, lui avoit dit que, ſi elle reſtoit dans le monde, elle y cauſeroit de grands maux. Il avoit auſſi prédit ſa propre mort, celle de ſon fils tué à la journée de Saint-Denys, & enfin celle de ſa femme dans la quarante-deuxieme année de ſon âge. Trois jours avant que de tomber malade, elle dit à ſes femmes, qu'elle commençoit à eſpérer qu'elle ne mourroit point, parce qu'elle ſe portoit bien, & que dans peu de

Digitized by Google

jours elle auroit passé le terme qui la menaçoit. Aussi-tôt qu'elle fut morte, le Cardinal dit qu'il falloit faire comme David, qui pria & pleura pendant la maladie de son fils, & qui joua de la harpe après sa mort, louant Dieu des arrêts de sa Providence. Il parut ensuite aussi tranquille, que s'il n'eût point eu d'affliction, & travailla tout le jour à faire ses dépêches. La mort de Madame *de Mercœur* qu'il perdit peu de temps après, lui causa une douleur plus durable ; il en parut long-temps accablé. On prétendit que son abattement venoit des Prophéties qu'on avoit faites contre lui, & l'on débitoit de tous côtés que Madame sa sœur lui avoit annoncé, en mourant, des arrêts funestes contre sa propre vie, & qu'ils avoient été prononcés par son mari, à qui on faisoit dire tout ce qu'on vouloit.

Peu de jours avant la mort du Cardinal, la charge de Premier Président de Bretagne vint à vaquer : la Reine-mere la demanda pour *d'Argouges*, Intendant de sa maison ; & le Cardinal la lui promit. D'Argouges étant allé chez lui pour le remercier, Son Eminence

Digitized by Google

lui dit qu'il étoit vrai qu'il avoit promis cette Charge ; mais qu'il ne pouvoit la lui donner, s'il ne lui comptoit cent mille écus. Le protégé de la Reine répondit qu'il n'étoit pas en état ; & on lui répliqua qu'il n'auroit donc pas la Charge. D'Argouges alla rendre compte à Sa Majesté de ce qui venoit de se passer ; elle ne put s'empêcher de s'écrier : *Ne se lassera-t-il jamais de cette sordide avarice ? sera-t-il toujours insatiable ? & ne sera-t-il jamais soûl d'or & d'argent ?* Ce discours fut rendu sur le champ au Cardinal par des gens de chez la Reine, qui lui étoient affidés ; & Sa Majesté étant bientôt après montée dans sa chambre pour le voir, il la reçut en lui disant : » De quoi vous » avisez-vous, Madame, de venir voir » un insatiable, un homme entiché d'une » avarice sordide & qui ne sera jamais » *soûl* d'or & d'argent « ? La Reine se trouva fort embarrassée, & s'excusa le mieux qu'elle put. Le Cardinal n'en parut pas plus honteux ; il finit par déclarer à Sa Majesté, que son homme n'auroit point la Charge, s'il ne lui donnoit les cent mille écus. D'Argouges n'en voulut point à ce prix ; mais le Car-

Digitized by Google

dinal étant mort la ſemaine d'après, il eut la Charge ſans rien donner.

Le Cardinal étoit du ſentiment de ceux qui penſent qu'à la Cour les abſens & les malades ont toujours tort. Pour mieux en impoſer ſur ſa ſituation, il fit bonne contenance juſqu'à ſon dernier moment ; il donnoit audience à tout le monde. On prétend même que, la veille de ſa mort, il ſe fit mettre un peu de rouge ſur le viſage, afin de perſuader qu'il alloit beaucoup mieux. Le Comte *de Fuenſaldagne*, Ambaſſadeur d'Eſpagne, l'ayant vu dans cet état, ſe tourna vers M. le Prince, & lui dit d'un air grave : *Voilà un portrait qui reſſemble aſſez à M. le Cardinal.*

Le Cardinal Mazarin dit à M. de Villeroy, quatre jours avant ſa mort : *On fait bien des choſes en cet état, qu'on ne fait pas ſe portant bien.* Le lendemain, il vit M. le Prince, lui parla long-temps, & fort affectueuſement : M. le Prince reconnut après, qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vérité.

Les richeſſes que le Cardinal Mazarin

Digitized by Google

avoit amaſſées alloient à plus de cent millions. Il eût de grands ſcrupules à ce ſujet ; & il couroit riſque de mourir ſans abſolution, ſi Sa Majeſté ne lui eût fait don de tout ce qu'il lui avoit volé. En effet Louis XIV lui fit expédier, le 6 du mois de Mars 1661, un brevet par lequel il lui donnoit tout ce qu'il avoit acquis pendant ſon miniſtere. Mais à bien peſer les choſes, on trouvera que le ſcrupule du Cardinal regardoit le temps plutôt que l'éternité. Il penſoit moins au compte qu'il avoit à rendre à Dieu, qu'à celui que le Roi pourroit demander à ſa famille, lorſqu'il ſeroit mort. L'exemple de ce qui étoit arrivé à la mort du Maréchal d'Ancre l'alarmoit ſans doute : le Maréchal d'Ancre étoit mort infiniment moins riche que le Cardinal Mazarin.

En reconnoiſſance de ce que le Roi lui avoit laiſſé l'entiere diſpoſition de ſes grands biens, le Cardinal donna par teſtament dix-huit gros diamans à la Couronne. On les nomme *les dix-huit Mazarins*. La Reine-mere eut le gros diamant appelé *la Roſe d'Angleterre*, un diamant brut peſant quatorze

Digitized by Google

carats, & le rubis *cabochon*. Il légua à la Reine, femme de Louis XIV, un bouquet de cinquante diamans, & trente-une émeraudes à M. le Duc d'Anjou.

Lorſque ſa maladie fut déclarée incurable, il fit venir à Vincennes M. *Joly*, Curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Après s'être confeſſé, il lui dit qu'il voudroit bien ſentir une contrition plus forte que celle qu'il reſſentoit. *Je ſuis*, ajouta-t-il, *un grand criminel, je n'ai eſpérance qu'en la miſéricorde Divine.* Le lendemain, on lui adminiſtra l'Extrême-Onction. Le Cardinal pria M. Joly de vouloir bien lui marquer les effets de ce dernier Sacrement, & les diſpoſitions qu'il falloit avoir pour le bien recevoir. Il le pria en même-temps de lui parler de Dieu juſqu'à la fin, l'interrompant de moment à autre pour faire connoître aux aſſiſtans à quoi ſe réduiſoient enfin les proſpérités & les grandeurs humaines. Il récita pluſieurs fois le *Miſerere*, la tête nue & les bras étendus. Son Confeſſeur exigea de lui qu'il fît amende-honorable pour les ſcandales qu'il avoit donnés. Il s'y ſoumit volontiers, & fit cette ſatisfaction

Digitized by Google

tête nue & un cierge à la main. Sur le soir du même jour, étant près d'entrer en agonie, il envoya un Gentilhomme au Premier Préſident de Lamoignon, pour l'assurer qu'il mouroit le très-humble serviteur du Parlement. Se sentant fort près de sa fin, il s'écria : *Je vais bientôt mourir ; mon jugement se trouble ; j'espere en Jesus-Christ.* Il rendit le dernier soupir, quelques momens après.

Le Cardinal Mazarin avoit eu des flatteurs pendant sa vie, il en fut entouré même à son dernier moment. Ils crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, & ils lui dirent qu'il paroissoit une grande Comete qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, & leur répondit, *que la Comete lui faisoit trop d'honneur.*

Digitized by Google

JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI CARDINAL DE RETZ *.

UN jour de Pâques que l'Archevêque étoit abſent, M. le Duc d'Orléans oncle du Roi vint à Vêpres à Notre-Dame ; & un Officier de ſes Gardes ayant trouvé, avant qu'il y fût arrivé, le drap de pied du Coadjuteur à ſa place ordinaire, qui étoit immédiatement au-deſſous de la chaire de M. l'Archevêque, l'ôta, & y mit celui de *Monſieur*. Le Coadjuteur en fut auſſi-tôt averti ; mais comme la moindre ombre de compétence avec un Fils de France a un grand air de ridicule, il répondit aſſez aigrement à ceux du Chapitre qui voulurent lui faire des obſervations à ce ſujet. Le Théologal qui étoit homme de doctrine & de ſens, le tira à part ; & lui fit voir la conſéquence qu'il y avoit à ſéparer, pour quelque cauſe que ce pût être, le Coadjuteur de l'Arche-

* Né en 1613, mort en 1679.

Digitized by Google

vêque. Il lui fit ſentir la néceſſité d'attendre M. le Duc d'Orléans à la porte de l'Egliſe, & de lui repréſenter ce qu'il venoit d'apprendre. *Monſieur* le reçut fort bien : il fit ôter ſon drap de pied, & conſentit à ne recevoir l'encens qu'après le Coadjuteur, qui lui dit, lorſque les Vêpres furent finies : *Je ſerois honteux, Monſieur, de ce qui vient de ſe paſſer, ſi l'on ne m'avoit aſſuré que le dernier Frere des Carmes qui adora avant-hier la Croix avant Votre Alteſſe Royale, le fit ſans aucune peine.* Il ſavoit que *Monſieur* avoit été aux Carmes à l'Office du Vendredi-Saint, & il n'ignoroit pas que tous ceux du Clergé vont à l'Adoration les premiers. Le mot plut à *Monſieur*, & il le redit le ſoir comme une politeſſe du Prélat. Il alla le lendemain à Petit-Bourg, où l'Abbé de la Riviere qui avoit un grand empire ſur ſon eſprit, lui perſuada que le Coadjuteur lui avoit fait un outrage public ; de ſorte que le jour même qu'il en revint, il demanda tout haut à M. le Maréchal *d'Etrées*, qui avoit paſſé les Fêtes à *Cœuvres*, ſi ſon Curé lui avoit diſputé la préſéance. Les courtiſans commencerent par le ridicule, & *Monſieur* finit par un ſerment d'obliger

Digitized by Google

le Coadjuteur d'aller à Notre-Dame prendre sa place, & recevoir l'encens après lui. M. *de Rohan-Chabot* qui se trouvoit à ce discours, alla le rendre au Prélat ; & une demi-heure après, un Aumônier de la Reine vint lui commander de sa part de l'aller trouver. Elle lui dit d'abord que *Monsieur* étoit dans une colere terrible, qu'elle en étoit très-fâchée, mais qu'enfin c'étoit *Monsieur*, & qu'elle ne pouvoit se dispenser d'entrer dans ses sentimens ; qu'elle vouloit absolument qu'il eût satisfaction, & que le Dimanche suivant le Coadjuteur lui fît une réparation dans Notre-Dame. Sur sa réponse elle le renvoya à M. le Cardinal, qui témoigna d'abord qu'il prenoit une part très-sensible à la peine dans laquelle il le voyoit, qui blâma l'Abbé de la Riviere ; & qui, par cette voie douce & obligeante en apparence, n'oublia rien pour amener le Coadjuteur à la soumission. Mais comme il vit qu'il ne donnoit pas dans le panneau, il voulut l'y pousser, & prit un ton d'autorité. Il lui dit qu'il avoit d'abord parlé comme ami, mais qu'on le forçoit de parler en Ministre. Il mêla des menaces indirectes

Digitized by Google

dans ſes réflexions ; & la converſation s'échauffant, il ajouta que lorſqu'on affectoit de faire des actions de Saint Ambroiſe, il en falloit faire la vie. » J'eſſayerai, Monſieur, lui répondit le » Coadjuteur, de profiter de l'avis que » Votre Eminence me donne ; mais je » vous dirai qu'en attendant, je fais » état d'imiter Saint Ambroiſe dans l'oc- » caſion dont il s'agit, afin qu'il obtienne » pour moi la grace de le pouvoir imi- » ter dans toutes les autres «.

Cependant le Coadjuteur craignant que *Monſieur* n'en vînt aux voies de fait, & n'employât la violence pour le faire mettre au-deſſous de lui à Notre-Dame, ſe tint aſſez ridiculement ſur la défenſive ; & cette conduite qu'on ne ſauroit juſtifier en aucun ſens contre un Fils de France, ne laiſſa pas de lui réuſſir. Son audace plut à M. le Duc d'Anguien (le Grand Condé) de qui il avoit l'honneur d'être parent, & qui haïſſoit l'Abbé de la Riviere, parce que cet Abbé avoit eu l'inſolence de trouver mauvais qu'on lui eût préféré M. le Prince de Conti pour la nomination au Cardinalat. Il dit à Mazarin que le Coadjuteur étoit ſon parent &

Digitized by Google

ſon ſerviteur, qu'il ne ſouffriroit point qu'on usât de violence à ſon égard, & qu'il ne partiroit pour l'armée, que lorſqu'il auroit vu cette affaire finie. La Cour ne craignoit rien tant qu'une rupture entre *Monſieur* & M. le Duc d'Anguien : M. le Prince l'appréhendoit encore davantage. Il vint tout courant chez le Coadjuteur, & y trouva ſoixante ou quatre-vingts Gentilshommes : il crut qu'il y avoit une partie liée avec lui & M. le Duc. Il jura, il menaça, il pria. Le Coadjuteur l'aſſura qu'il ſe ſoumettroit à tout, plutôt que de ſouffrir que la Maiſon Royale ſe brouillât à ſon occaſion. M. le Prince qui l'avoit trouvé juſques-là inébranlable, fut ſi touché de voir qu'il ſe radouciſſoit à la conſidération de M. ſon fils, qu'il changea auſſi de ſon côté ; & au lieu qu'il ne trouvoit point d'abord de ſatisfaction aſſez grande pour *Monſieur*, il décida nettement en faveur de celle que le Coadjuteur avoit toujours offerte, qui étoit d'aller lui dire en préſence de toute la Cour, qu'il n'avoit jamais prétendu manquer au reſpect qu'il lui devoit, & que l'ordre de l'Egliſe étoit le vrai motif de la conduite qu'il avoit

Digitized by Google

tenue à Notre-Dame. La choſe fut ainſi exécutée, quoique M. le Cardinal & l'Abbé de la Riviere en enrageaſſent de tout leur cœur. Mais M. le Prince lui fit une telle frayeur de M. le Duc, qu'il fallut plier. Toute la Cour s'étoit rendue par curioſité chez *Monſieur*, qui trouva les raiſons du Coadjuteur admirables, & le mena voir ſes Médailles. Ainſi finit cette hiſtoire, dont le fond étoit très-bon, mais qu'il ne tint pas au Coadjuteur de gâter par ſes manieres.

M. le Prince (le Grand Condé) & le Coadjuteur s'étant brouillés, comme tout le monde ſait, ne paroiſſoient au Parlement qu'accompagnés d'un grand nombre de leurs amis, qui tous armés rendoient ces aſſemblées on ne peut plus tumultueuſes. Un jour que le Coadjuteur montoit en carroſſe pour ſe rendre au Palais, vint s'offrir à lui ce Marquis *de Rouillac* ſi fameux par ſon extravagance, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur. Dans le même moment arriva le Marquis *de Canillac* homme de même caractere. Celui-ci appercevant Rouillac, fait au Coadjuteur

Digitized by Google

teur une grande révérence ; & lui dit en reculant : » Je venois, Monsieur, » pour vous offrir mes services ; mais » il n'est pas juste que les deux plus » grands fous du Royaume soient du » même parti : je m'en vais à l'hôtel de » Condé «. Et il est bon de remarquer qu'il y alla.

Gourville, étant venu à Paris vers la fin du mois d'Octobre, y assembla quarante ou cinquante personnes de la dépendance de M. le Prince, avec quelques Officiers & Cavaliers de la Garnison de Damvilliers, que le Major, nommé *Roche-Corbon*, avoit amenés avec lui. Une partie de ces gens furent postés un soir dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, & l'autre sous l'arcade d'un petit pont qui étoit sur le bord de la riviere, au bout de la rue des Poulies, à dessein d'attaquer le Coadjuteur dans son carrosse au retour de l'hôtel de Chevreuse, d'où il revenoit ordinairement tous les soirs par le quai des Galeries du Louvre. L'entreprise étoit fort bien concertée, & il étoit difficile qu'elle manquât, le carrosse devant être attaqué dans un lieu éloigné de tout secours ; mais il

Digitized by Google

arriva que, ce même soir, il survint une grosse pluie, qui ayant empêché les gens de Madame de *Rhodes*, de la venir prendre avec son carrosse qui étoit drapé, elle pria le Coadjuteur de la ramener chez elle : ce qu'il fit, prenant ainsi, contre son ordinaire, le chemin de la rue Saint-Honoré, pour remettre cette Dame à l'hôtel de Brissac où elle demeuroit, au coin de la rue d'Orléans; ce qui fut très-heureux pour le Coadjuteur. Mais un coup plus surprenant encore le sauva le lendemain. Un des Cavaliers, ayant ouï dire à quelques-uns de la troupe, qu'on en vouloit au Coadjuteur, & s'étant imaginé que ce Prélat pouvoit être un des amis de M. *Talon*, Intendant des Places frontieres, avec lequel il avoit quelques habitudes, il alla le trouver pour lui dévoiler ce complot, & les noms de ceux qui conduisoient l'entreprise. M. Talon, qui croyoit le Coadjuteur fort bien à la Cour, à cause de sa nomination toute récente au Cardinalat, vint lui donner avis de ce qui se tramoit contre lui. Comme il ne sortit point ce jour-là, parce qu'il avoit pris médecine, il eut le temps de s'informer sous

Digitized by Google

main des circonſtances qui lui avoient été rapportées par le ſieur Talon ; ce qui ne l'empêcha pas le lendemain d'aller chez Madame la Préſidente *de Pommereuil*, ſon ancienne amie. Il eſt vrai qu'avant de ſortir, il promit à *Joly* de revenir avant la nuit ; mais ſon plaiſir l'ayant fait reſter plus qu'il ne devoit, peu s'en fallut qu'il ne fût rencontré ce ſoir-là par les gens de Gourville & de la Roche-Corbon. Le Cavalier qui avoit donné le premier avis, dit qu'on les avoit fait monter à cheval ce même jour, pour aller dans la vieille rue du Temple, où ils n'avoient manqué leur coup que d'un petit quart d'heure. Cette nouvelle circonſtance frappa le Coadjuteur, & le ſoin qu'on avoit d'obſerver toutes ſes démarches, l'obligea de penſer un peu plus à ſa conſervation : c'eſt pourquoi il ſe fit bien accompagner toutes les nuits en allant à l'hôtel de Chevreuſe, d'où il ne retournoit chez lui que par la rue Saint-Honoré. Ce changement fit juger à Gourville qu'ils étoient découverts. Le Cavalier donna encore avis de tout ce détail, & dit qu'ils avoient ordre de retourner à leur garniſon. Gourville avoit déjà pris le chemin de Bordeaux, & la Roche-Corbon

Digitized by Google

se disposoit à partir incessamment. Le Coadjuteur se hâta donc de demander un ordre au Premier Président, pour faire arrêter Gourville & la Roche-Corbon, comme gens de M. le Prince qui étoient à Paris pour lever des troupes malgré la défense du Parlement. Il écrivit aussi à M. *de Chateauneuf*, pour le prier de faire arrêter Gourville à Poitiers par où il devoit passer en retournant à Bordeaux. On mit aussi des Espions autour du logis de la Roche-Corbon, par le moyen desquels on apprit qu'il étoit parti à la pointe du jour, & qu'il avoit pris le chemin du Bourg-la-Reine. Sur cet avis, *La Forêt*, Lieutenant du Prévôt de l'Isle, monta aussi-tôt à cheval, & l'atteignit à Chartres où il avoit couché, d'où il fut ramené à la Bastille avec deux de ses gens. Il fut aussi-tôt interrogé par le Lieutenant-Criminel, auquel il nia tout d'abord; mais un de ses valets ayant parlé autrement, & lui ayant été confronté, il avoua que Gourville l'avoit engagé d'enlever le Coadjuteur, pour tenir lieu de représailles, & assurer la personne de l'Abbé *de Sillery*, que la Cour avoit fait arrêter à Lyon. Peu de jours après, Gourville fut aussi arrêté

Digitized by Google

à Poitiers par les soins de M. de Chateau-neuf, qui en avertit aussi-tôt le Coadjuteur; mais il lui fit savoir en même temps que la Reine l'avoit fait élargir sur le champ. A l'égard de la Roche-Corbon, quoiqu'il y eût des preuves suffisantes contre lui, il en fut quitte pour cinq à six mois de prison, d'où il trouva le moyen de se sauver.

Un jour que le Prince de Condé & le Coadjuteur s'étoient rendus au Parlement, chacun accompagné d'une nombreuse troupe de gens de leur parti, on vint avertir le Premier Président, que la grand'salle du Palais étoit remplie de gens armés, & qu'il arriveroit quelque malheur, si l'on n'y apportoit un prompt remede. Alors le Premier Président dit à Monsieur le Prince que la Compagnie lui seroit obligée, s'il lui plaisoit de faire retirer ceux qui l'avoient suivi; qu'on étoit assemblé pour remédier aux désordres de l'Etat, & non pour les augmenter; & que personne ne croiroit que la liberté d'opiner fût aussi entiere qu'elle devoit l'être, tant qu'on verroit le Palais servir de place d'armes à tout ce qui étoit capable

Digitized by Google

d'exciter le tumulte & la sédition. M. le Prince offrit, sans hésiter, de faire retirer ses amis, & pria le Duc de la Rochefoucault de les faire sortir sans désordre. Le Coadjuteur se leva, & dit qu'il alloit aussi renvoyer les siens, & en effet il sortit de la Grand'Chambre, pour leur aller parler. A la vue du Prélat, tous ceux de son parti mirent l'épée à la main, & les amis de M. le Prince firent la même chose, sans pourtant en venir aux voies de fait. Voyant que sa présence ne faisoit qu'irriter les uns & les autres, le Coadjuteur crut devoir se retirer, & voulut rentrer dans la Grand'Chambre; mais en arrivant à la porte qui va de la salle au parquet des Huissiers, il trouva que le Duc de la Rochefoucault s'en étoit rendu maître. Il essaya de l'ouvrir avec effort; mais le Duc la referma dans le temps que le Coadjuteur rentroit & qu'il avoit la tête passée du côté du parquet & le corps dans la salle. Vu l'inimitié qui régnoit entre eux, cette occasion pouvoit tenter le Duc de la Rochefoucault, & les gens de M. le Prince qui se trouvoient là. L'un craignit de faire une action trop cruelle, & les

Digitized by Google

autres ignoroient jusqu'à quel point un pareil crime pouvoit tourner au profit de leur Maître ; ils donnerent donc le temps à M. de *Champlatreux*, fils du Premier Président, d'arriver avec ordre de dégager le Coadjuteur & de le tirer du plus grand péril où il se soit jamais trouvé. Il se plaignit beaucoup de la violence du Duc de la Rochefoucault, qu'il accusa d'avoir voulu l'assassiner. Le Duc répondit qu'ayant eu assez longtemps sa vie entre ses mains, il n'avoit pas eu dessein de le tuer, puisqu'il ne l'avoit pas fait.

On reprochoit un jour au Coadjuteur qu'il faisoit trop de dépense ; ce qui n'étoit que trop vrai, car il la faisoit excessive. Il répondit étourdiment : *J'ai bien supputé ; César, à mon âge, devoit six fois plus que moi.* Ces paroles, très-imprudentes en tous sens, furent rapportées au Cardinal Mazarin qui s'en moqua, & il avoit raison ; mais il les remarqua, & il n'avoit pas tort.

Le Coadjuteur avoit levé à ses frais un Régiment, qu'on nomma *le Régi-*

Digitized by Google

ment de Corinthe, parce que ce Prélat étoit Archevêque titulaire de Corinthe. Ce Régiment ayant été battu par un petit détachement de l'armée Royale, on appela cet échec, *la premiere aux Corinthiens.*

Un jour qu'il vint prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, quelqu'un en apperçut la poignée, & s'écria : *Voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Le Maréchal *de la Meilleraie* étoit venu annoncer à une troupe de factieux que le Conseiller *Broussel* leur seroit rendu. Il eut l'imprudence de mettre l'épée à la main, & ce geste fit crier aux armes à toute cette cohue. Ce Maréchal alloit être accablé, lorsque le Coadjuteur, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit du peuple, vint pour arrêter le tumulte. Les têtes étoient si échauffées qu'on ne le reconnut pas d'abord. Un de ses Pages fut blessé, & lui-même fut renversé d'un coup de pierre. Il ne fut pas plutôt relevé, qu'un Bourgeois lui appuya un mousqueton sur la tête. Le Coadjuteur, avec une présence d'esprit admirable,

Digitized by Google

s'écrie auſſi-tôt, comme s'il connoiſſoit ce Bourgeois : *Ah ! malheureux, ſi ton pere te voyoit !* Cet homme croyant que c'eſt véritablement un ami de ſon pere, ſuſpend le coup, & revenu à lui-même, commence à regarder plus attentivement celui qu'il a voulu tuer. L'habit du Prélat le frappe ; il lui demande s'il eſt le Coadjuteur. Tout le monde fait le même cri ; on court au Prélat, on l'entoure, on l'écoute, & le Maréchal de la Meilleraie ſe retire avec liberté. Ce Maréchal a ſouvent avoué qu'il devoit la vie au Coadjuteur.

Le Cardinal de Retz faiſoit preſque tous les jours des parties de promenade aux environs de Paris, où il n'étoit ordinairement ſuivi que de deux domeſtiques. L'Abbé *Fouquet* qui s'étoit chargé de le faire prendre mort ou vif, ayant été informé de ces parties, concerta des meſures pour l'exécution de ſon deſſein. Ce deſſein alloit à le faire périr ſecrétement par un aſſaſſinat ; mais il en fut détourné par deux raiſons. La premiere fut un reſte de répugnance dans l'eſprit de la Reine pour une action ſi étrange. Sa Majeſté queſtionnant cet Abbé pour

Digitized by Google

ſavoir comment il s'y prendroit pour dérober au public la connoiſſance de ce crime, il lui répondit, qu'Elle s'en reposât ſur lui, qu'il feroit expédier le Cardinal de maniere que rien ne ſeroit découvert, & qu'après cela il feroit ſaler ſon cadavre. La ſeconde raiſon qui empêcha la Reine de preſſer l'exécution de cette entrepriſe, vint des négociations de *Servien*, qui donnerent lieu d'eſpérer que le Cardinal ſe laiſſeroit perſuader d'aller au Louvre où il ſeroit aiſé de s'aſſurer de ſa perſonne, ſans en venir à ces fâcheuſes extrémités. On réuſſit enfin à l'y déterminer. Le Jeudi 18 Décembre 1652, ſur les neuf heures du matin, il ſe rendit au Louvre accompagné de quelques amis. Ils monterent d'abord à l'appartement du Maréchal de Villeroy, d'où l'on envoya ſavoir ce que le Roi faiſoit, & comme on rapporta que Sa Majeſté ſortoit de ſa chambre pour aller chez la Reine, le Cardinal ſe mit en devoir de l'y ſuivre, & chemin faiſant, le rencontra au bas de l'eſcalier. Le Roi lui dit : *Ah ! vous voilà donc, Monſieur le Cardinal, je vous ſouhaite le bon jour.* Il entra enſuite dans la chambre de la Reine, qui voyant paroître le

Digitized by Google

Cardinal de Retz, lui dit brusquement : *Monsieur le Cardinal, on m'a dit que vous aviez été malade; mais on voit à votre visage que le mal n'a pas été grand.* La conversation finit là, sans que Sa Majesté lui dît un seul mot. Cet air d'indifférence l'obligea de sortir un peu plutôt qu'il n'avoit dessein de faire ; mais à peine étoit-il hors de la porte, qu'il fut joint par M. de *Villequier*, qui l'ayant tiré vers une fenêtre de l'autre chambre, lui dit qu'il l'arrêtoit de la part du Roi; & marchant à son côté, il lui fit prendre le chemin de sa chambre. Etant près d'y entrer, le Cardinal se tourna vers ceux qui l'avoient suivi, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à se retirer, & qu'il étoit arrêté. Cela se passa sur les onze heures du matin, & il fut conduit au Château de Vincennes sur les trois heures après midi. Cette nouvelle s'étant répandue dans le Louvre, la Reine dit : *Qu'elle louoit Dieu de ce qu'il n'y avoit point eu de sang répandu.*

Peu de gens s'intéressèrent à la prison du Cardinal de Retz, & il y en eut beaucoup qui s'en réjouirent, même parmi les Frondeurs. On disoit haute-

Digitized by Google

ment : *Il n'a que ce qu'il mérite, pour avoir abandonné M. le Prince, & s'être employé, comme il a fait, au retour du Roi.* La Préſidente *de Pommereuil* ne fut pas de ce nombre ; cette Dame en uſa même ſi généreuſement en cette rencontre, qu'elle engagea ſes bijoux & ſes pierreries pour le ſervice du Cardinal, tandis que ſes parens refuſoient de faire le moindre ſacrifice pour lui procurer quelque ſoulagement. La Ducheſſe *de Leſdiguieres* fit auſſi, à bonne intention, une choſe qui pouvoit lui être utile, mais qui faillit le perdre. Elle s'étoit imaginée qu'il pourroit avoir beſoin de contre-poiſon, & elle en donna deux petites boîtes au Marquis de Villequier, pour les lui faire tenir. Mais le Marquis les ayant auſſi-tôt remiſes entre les mains de la Reine, Sa Majeſté propoſa la choſe au Conſeil, où *Servien* fut d'avis d'en ôter le contre-poiſon, & d'y mettre du poiſon véritable. Mais le ſieur le Tellier opina au contraire, & dit qu'il n'y avoit qu'à jeter les boîtes & n'en plus parler. La Reine ſuivit cet avis, fort irritée contre la Ducheſſe, de ce qu'elle l'avoit priſe pour une empoiſonneuſe.

Digitized by Google

Tandis que le Coadjuteur, devenu Archevêque de Paris par la mort de ſon oncle, erroit en Eſpagne, en Flandres, à Rome, en Allemagne, un Curé de la Magdelaine, nommé *Chaſſebras*, qu'il avoit fait ſon Grand-Vicaire, ſoutenoit ſes intérêts, avec une intrépidité & une intelligence ſinguliere. Il donnoit des Mandemens au nom du Cardinal, interdiſoit les Grands-Vicaires nommés par le Chapitre, lançoit des Monitoires contre les perſécuteurs de ſon Archevêque, & les menaçoit d'excommunication. Malgré la vigilance des Eſpions, ces pieces parvenoient toujours entre les mains de ceux dont elles devoient être connues, & ſe trouvoient affichées par-tout où il étoit beſoin, ſans que les recherches & les menaces du Miniſtere intimidaſſent le Grand-Vicaire & ſes Coopérateurs qui ſe cachoient, mais qui agiſſoient toujours. Comme ces ouvrages étoient bien écrits, ils faiſoient impreſſion; le Clergé redemandoit ſon Archevêque, le peuple murmuroit, & ſi *Gondi* eût ſecondé le zele de ſes partiſans, peut-être auroit-il forcé la Cour à lui laiſſer ſon Archevê-

Digitized by Google

ché ; mais il se lassa de souffrir. D'ailleurs il avoit contracté dans ses voyages le goût d'une vie libre, exempte de devoirs, d'assujettissement, & même de bienséance ; vie qu'il désira de pouvoir continuer.

S'il faut en croire *Joly*, confident du Cardinal de Retz, & qui lui reprochoit quelquefois sa vie licencieuse, voici dans quels termes le Prélat coupoit court à ses remontrances. » Mon pauvre ami, » tu perds ton temps à me prêcher. Je » sais bien que je ne suis qu'un coquin ; » mais, malgré toi & tout le monde, je » le veux être, parce que j'y trouve » du plaisir. Je sais que vous êtes trois » ou quatre qui me connoissez & me » mépriſez dans le cœur ; mais je m'en » console par la satisfaction que j'ai d'en » imposer à tout le reste du monde. » Par votre moyen même, on y est si » bien trompé, & ma réputation si bien » établie, que quand vous voudriez » désabuser les gens, vous n'en feriez » pas crus ; ce qui me suffit, pour être » content de vivre à ma mode.

Ce ne fut qu'après la mort du Cardi-

Digitized by Google

nal Mazarin que le Cardinal de Retz obtint la liberté de rentrer dans le Royaume, encore fallut-il qu'il donnât la démiſſion de ſon Archevêché. Cette grace lui ayant été accordée, il vint ſe jeter aux pieds de Louis XIV : » Monſieur » le Cardinal, lui dit le Roi en le relevant, vous avez bien des cheveux » blancs «. *Sire*, lui répondit le Cardinal de Retz, *on blanchit aiſément lorſqu'on a le malheur d'être dans la diſgrace de Votre Majeſté.*

Dans les dernieres années de ſa vie, il parut ſi dégoûté du monde & de ſes vanités, qu'il voulut remettre au Pape ſon chapeau de Cardinal. Sa Sainteté le refuſa. On ne ſait pas les raiſons de ce refus.

Un des premiers ſoins du Cardinal fut de ſe réconcilier avec le Grand Condé qui vivoit retiré à Chantilly. Ce Prince avoit accordé, dans un coin de ſon parc, un petit hermitage à un bon Moine appelé *Dom Lopin*. La principale occupation de ce Religieux étoit de cultiver de très-belles fleurs qui faiſoient les délices de ſa retraite. Un jour que le

Digitized by Google

Cardinal de Retz étoit allé à Chantilly, M. le Prince le conduisit vers l'habitation de Dom Lopin ; & pour éprouver la patience de ce bon homme, ils marcherent, comme par distraction, sur les fleurs de l'hermitage. Dom Lopin étoit inconsolable de voir fouler aux pieds des fleurs qu'il avoit cultivées avec tant de soin. Il fut plusieurs fois tenté de s'en plaindre ; mais le respect le retenoit toujours. A la fin la patience lui échappa. » Eh ! Messeigneurs, s'écria-t-il, est-ce le » moment d'être d'accord entre vous, » quand il s'agit de faire de la peine à » un pauvre Moine ? Il falloit l'être au- » trefois pour le bien de la France & » pour le vôtre «. Cette leçon du bon Religieux fit faire de profondes réflexions au Prince & au Cardinal, qui se rappelerent avec amertume le souvenir des troubles passés.

Ce fut dans sa retraite de *Commercy* que le Cardinal de Retz composa ses Mémoires. Il avoit eu la foiblesse ou l'indiscrétion d'y parler de ses aventures galantes. Quelques Religieuses à qui il confia son Manuscrit retrancherent, en le copiant, tous les traits qui déshono-

Digitized by Google

roient les mœurs de ce Cardinal, & c'eſt ſur une de ces copies que fut faite la premiere édition des Mémoires, où l'on trouve en effet pluſieurs lacunes.

Jamais homme ne fit tant de dépenſes, n'emprunta tant, & ne rendit ſi bien que le Cardinal de Retz. Peu de jours avant ſon dernier voyage de Rome, il fit aſſembler ſes créanciers, examina leurs comptes, & leur témoigna le regret qu'il avoit de ne pouvoir s'acquitter entiérement avec eux. Tous ſe récrierent là-deſſus, & lui dirent qu'ils ne venoient point pour lui demander de l'argent, & qu'ils en avoient encore à ſon ſervice. Une Dame entr'autres ſe leva en lui offrant cinquante mille écus qu'elle le prioit d'accepter pour les beſoins de ſon voyage. Le Cardinal confus de tant de généroſité, en témoigna de ſon mieux ſa reconnoiſſance; & ſe tournant vers un Marchand qui étoit-là : *Il y a*, dit-il, *ce pauvre Chapelier à qui je dois beaucoup; je rougis de ne pouvoir le ſatisfaire comme je le voudrois & comme il le mérite.* » Moi, » Monſeigneur, répondit le Chapelier; » il eſt vrai que je ſuis pauvre, mais

Digitized by Google

» je n'ai pas moins de cœur que les » autres, ni moins d'attachement pour » votre perſonne, je ne vous demande » rien, & voilà encore trois chapeaux » rouges que je prie Votre Eminence » d'emporter avec elle «. Tout le monde fut ſurpris d'une bonté d'ame ſi ſinguliere dans un Artiſan, & le Cardinal ne put retenir ſes larmes: il remercia Dieu qui tournoit ſi favorablement pour lui les cœurs de tant de perſonnes différentes.

Le Cardinal vint à bout, par ſon économie, de payer toutes ſes dettes. Il paſſa les dernieres années de ſa vie à Paris, dans un petit cercle d'amis choiſis, dont ſa converſation faiſoit l'agrément. C'étoit un autre homme: tranquille, modéré, exact à ſon devoir, il fut regretté de ſes amis, de ſes domeſtiques & des pauvres.

Le Cardinal de Retz & les Frondeurs, cherchant à exciter une nouvelle ſédition dans Paris, imaginerent qu'il falloit perſuader que la Cour avoit voulu faire aſſaſſiner *Joly*, un des Syndics pour les rentes ſur la Ville, Conſeiller

Digitized by Google

au Châtelet, & homme fort accrédité parmi le peuple. » On plaça ſon pour-
» point & ſon manteau ſur un mor-
» ceau de bois dans une certaine atti-
» tude. *D'Eſtainville* tira un coup de
» piſtolet avec tant de juſteſſe ſur une
» des manches qu'on avoit remplies de
» foin, qu'il la perça préciſément où
» il falloit; après quoi il fut arrêté
» entre lui & *Joly*, que le véritable
» coup ſeroit tiré le lendemain matin
» ſur les ſept heures & demie dans la rue
» des Bernardins.... La choſe fut faite
» comme on l'avoit projetée: *d'Eſtain-*
» *ville* s'approcha du carroſſe, *Joly* ſe
» baiſſa, le coup paſſa par-deſſus la
» tête, & fut ſi bien ajuſté qu'il ſe rap-
» portoit parfaitement à la ſituation où
» il devoit être dans le carroſſe. *Joly*
» fut conduit chez un Chirurgien, vis-
» à-vis Saint-Nicolas-du-Chardonnet,
» où ayant été déshabillé, on lui trouva
» au bras gauche, à l'endroit où les
» balles devoient avoir paſſé, une
» eſpece de plaie qu'il s'étoit faite lui-
» même la nuit avec des pierres à fuſil;
» de ſorte que le Chirurgien ne douta
» pas que ce ne fût l'effet du coup, &
» y mit un appareil dans les formes,

Digitized by Google

» tandis que *d'Argenteuil* disoit & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour insinuer que cette entreprise n'avoit pu » venir que de la part de la Cour, qui » vouloit se défaire de celui des Syndics qui paroissoit le plus ferme & » le plus affectionné au bien public «.

LE MARÉCHAL DE TURENNE*.

Henri de la Tour, Vicomte *de Turenne*, étoit un homme entre deux tailles, large d'épaules, & qu'il haussoit de temps en temps : il avoit les sourcils gros & assemblés ; ce qui, avec le reste de ses traits lui donnoit une physionomie malheureuse : il n'avoit point l'air grand, quoiqu'il eût l'ame grande. A l'entendre parler dans un Conseil, il paroissoit l'homme du monde le plus irrésolu ; cependant lorsqu'il lui falloit prendre un parti, personne ne le prenoit ni mieux ni plus vîte. Son véritable talent à la guerre, étoit de bien soutenir une affaire en mauvais

* Né en 1611, mort en 1675.

Digitized by Google

état. Quand il étoit le plus foible en préſence de l'ennemi, il n'y avoit point de terrain, d'où par un ruiſſeau, par un ravin, par un bois, ou par une éminence, il ne ſût tirer quelque avantage. Juſqu'aux huit dernieres années de ſa vie, il avoit été plus ſage qu'entreprenant : mais voyant que la témérité étoit à la mode, il ne ſe ménagea plus tant ; cependant, comme il prenoit encore mieux ſes meſures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna. Sa prudence venoit de ſon tempérament, & ſa hardieſſe de ſon expérience. Il avoit une grande étendue d'eſprit ; il étoit capable de gouverner un Etat auſſi-bien qu'une Armée. Il n'étoit pas ignorant des Belles-Lettres ; il ſavoit quelque choſe des Poëtes Latins, & mille beaux endroits des Poëtes François ; il aimoit les bons mots, & s'y connoiſſoit. Il étoit modeſte en habits, & le paroiſſoit même en expreſſions ; mais quand on y prenoit garde, on y démêloit un grand fonds d'amour-propre. Quand il vouloit parler de lui, il commençoit ordinairement par ces paroles : *Je ne ſais ſi j'oſerois vous dire ;* & il continuoit par en dire des mer-

Digitized by Google

veilles ; & pour ôter à cette jactance ce qu'elle avoit de trop direct, il ſe traitoit ordinairement à la troiſieme perſonne, & diſoit, par exemple : » Je » vous aſſure que lorſqu'on étoit jeune, » on faiſoit fort bien telle & telle choſe «. Au reſte il parloit peu & écrivoit mal. Une de ſes grandes qualités étoit le mépris de la fortune. Il avoit commandé l'armée de France en Allemagne trois ou quatre ans ; il auroit pu y amaſſer des millions, & il ne l'avoit pas fait. Ce déſintéreſſement lui donna le plus grand crédit chez les Allemands. Il aimoit les femmes ſans attachement, & les plaiſirs de la table ſans débauche. Il avoit naturellement de la gaieté ; mais il en montroit peu, dans la crainte que ceux avec qui il étoit, ne ſe rendiſſent trop familiers. Il ne donnoit guere d'ordres qu'ils ne fuſſent obſcurs ; & bien des gens croyoient que c'étoit pour cacher ſes deſſeins à ceux même dont il ſe ſervoit pour les faire réuſſir, ou pour ſe ménager le droit d'expliquer ſon ordre à ſa fantaiſie, &, en cas de mauvais ſuccès, pour ſe décharger du blâme ſur l'Officier commandé. Une grande partie de ſa vie, il avoit été

Digitized by Google

envieux, non-seulement de ses égaux, mais encore de tous ceux qui commençoient à s'élever ; mais sa gloire le mit enfin si fort au-dessus de tout le monde, que celle des autres ne lui fit plus d'ombrage ; & dès-lors il devint honnête & bienfaisant, & fut en même temps l'amour & l'admiration de toute l'Europe. Bien des gens ont cru qu'il n'avoit aucune Religion. Il fit long-temps profession de celle de Calvin, dans la pensée, dit-on, que ce Parti n'ayant point de Chef en France, il pourroit un jour le devenir. On ajoute que voyant le Roi maître absolu de son Etat, les Huguenots désunis, abattus, sans argent & sans places, il n'attendit plus que l'occasion de pouvoir tirer quelque mérite de son changement. Enfin au retour de la campagne de Flandres en 1667, se voyant tout-à-fait tombé à la Cour par les mauvais offices des Courtisans, soit conviction ou politique, M. de Turenne changea de Religion, & la promotion de son neveu *d'Albret* au Cardinalat fut une des conditions secretes de son changement. On a du plaisir à croire que l'abjuration de ce grand homme fut sincere ;

Digitized by Google

il n'étoit pas capable d'une lâche dissimulation dans cet acte le plus important de son illustre vie.

Turenne montra, dès son enfance, un penchant décidé pour la guerre ; cependant la foiblesse de son tempérament sembloit s'opposer à ce qu'il embrassât ce parti, & on ne s'en cachoit pas en sa présence. Pour faire cesser ce discours, le jeune Turenne, à peine âgé de dix ans, prit une résolution assez étrange : il s'échappa le soir pendant une saison rigoureuse, & courut sur le rempart de *Sedan*, dans le dessein d'y passer la nuit. On s'apperçut bientôt de son absence, & on le chercha dans les principales maisons de la Ville ; mais ce fut inutilement. Son Gouverneur désespérant de le rencontrer, s'en retourne par le rempart, & passe à travers les batteries. Quelle fut sa surprise d'y trouver le Vicomte couché sur l'affût d'un canon, & profondément endormi ! Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on le détermina à venir au château ; il vouloit absolument passer la nuit sur cet affût. La crainte qu'on eut qu'il ne se livrât à quelques autres tentatives imprudentes,

Digitized by Google

imprudentes, fit qu'on ne lui parla plus de la délicateſſe de ſa complexion.

Le Cardinal *de Richelieu* qui ſe connoiſſoit en hommes, & qui prévoyoit ce que ſeroit un jour le Vicomte de Turenne, lui offrit en mariage une de ſes plus proches parentes ; mais le Vicomte appréhendant que la différence de religion ne fût un obſtacle à la bonne intelligence qui doit régner entre deux époux, s'en expliqua de bonne foi avec le Cardinal, qui goûta ſes raiſons. Il trouva même dans ce procédé, un caractere d'honnête-homme qui le prévint en faveur de Turenne ; & bien loin de s'offenſer de ſon refus, il l'en eſtima davantage, & continua à lui marquer ſa confiance, en l'employant aux affaires les plus difficiles.

Louis XIV voulant récompenſer Turenne des ſervices qu'il lui avoit rendus dans la guerre d'Eſpagne & dans celle de la Fronde, lui donna la charge de Maréchal-général de ſes Camps & armées ; le Cardinal Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élevé à une plus haute dignité, & que le Roi n'étoit pas éloigné de

Digitized by Google

rétablir, en sa faveur, la charge de Connétable, si lui-même n'y mettoit obstacle par la religion qu'il professoit ; mais le Vicomte de Turenne n'étoit pas d'un caractere à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de religion. L'offre de la premiere Charge de la Couronne ne fut point capable de lui faire quitter la religion Calviniste, tant qu'il la crut la meilleure ; comme nulle considération ne put l'y retenir, quand il fut persuadé du contraire.

Un des gens du Vicomte de Turenne étant allé demander de sa part, quoiqu'à son insçu, un emploi à M. Colbert ; ce Ministre, ravi de trouver une occasion d'obliger ce grand homme, alla sur le champ lui porter la Commission. Le Vicomte de Turenne, qui ne savoit rien de la chose, fut assez surpris du compliment de Colbert ; cependant il le remercia comme si cette Commission lui eût été demandée par son ordre, & en même-temps il fit appeler le domestique en faveur duquel elle étoit expédiée. Cet homme ayant su ce qui venoit de se passer, se crut perdu, &

Digitized by Google

se jeta aux pieds de son Maître, en lui demandant miséricorde; mais le Vicomte de Turenne le faisant relever aussitôt, & lui remettant la Commission entre les mains : *Si vous m'eussiez parlé de cette affaire*, lui dit-il, *je vous y aurois servi, comme vous l'auriez pu souhaiter ; & tout ce qui me fâche en cela, c'est que vous ne me disiez point ce qui vous oblige à me quitter.* Le domestique, confus & néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avoit recherché cet emploi, que parce qu'il avoit beaucoup d'enfans, le Vicomte lui fit payer ce qu'il lui devoit de ses gages, & lui donna encore une somme considérable pour l'aider à faire subsister sa famille.

Depuis la mort de Madame la Dauphine, Monseigneur avoit usé de toute la liberté du veuvage. Il étoit éperdument amoureux de Madame *du Roure*, qui, disoit-on, avoit autant de désirs qu'elle voyoit d'hommes, & autant d'amans qu'elle avoit de désirs. A un de ces soupers de Meudon, où d'abord l'étiquette gênante fut chassée par la liberté ; ensuite la liberté honnête par la volupté ; enfin, la volupté par la

Digitized by Google

débauche effrénée, il prit au Prince de Turenne un éclat de rire extravagant. Monſeigneur lui en demande le ſujet. » C'eſt, dit M. de Turenne, après » s'être défendu long-temps, c'eſt que » je trouve fort plaiſant que, de neuf » que nous ſommes ici, *du Roure* ſoit » le ſeul qui n'ait pas couché avec » Madame «.

Le Roi fit, pour convertir M. de Turenne, des efforts qui engagerent celui-ci à écouter des diſputes. Il fut convaincu long-temps avant que d'abjurer ; il craignoit qu'on ne l'accusât de trop de complaiſance pour le Roi. Il fut témoin du miracle qui arriva au Louvre. Le feu avoit pris dans la galerie, & un vent impétueux menaçoit du plus cruel incendie ; on apporta le Saint-Sacrement, le feu & le vent ceſſerent. M. de Turenne ne put s'empêcher de dire : *Je l'ai vu, & je n'en puis douter.* Il fut pourtant encore quelque temps ſans ſe déclarer.

En 1648, lors des brouilleries de Paris, quatre ou cinq Maiſons de Gentilshommes crurent ce temps propre à

Digitized by Google

faire valoir leurs prétentions à la Principauté ; celle *de la Tour* en fut une : mais leurs visions n'ayant pas été suivies pour lors d'un heureux succès, celle du Maréchal de Turenne se réveilla en 1651. Le Duc *de Bouillon* son frere, étroitement uni dans le Conseil avec le Cardinal Mazarin, & le Maréchal à la tête de la principale armée, se trouverent en état d'obtenir un brevet de Prince. Ce fut alors que le bâton de Maréchal, que *Henri de la Tour* avoit autrefois souhaité comme le terme de son ambition, lui parut au-dessous de sa naissance ; il en témoigna un si grand mépris, qu'on l'appeloit M. le Maréchal, quand on lui vouloit dire une injure. Le fondement de ses prétentions étoit que ses ancêtres avoient été Souverains de Boulogne & Comtes d'Auvergne, & que la Principauté de Sédan appartenoit à sa mere.... Cependant le rang qu'il avoit obtenu n'étoit pas établi de maniere qu'il en jouît sans contrainte. Comme il n'osoit pas voir sortir de sa chambre, sans les reconduire, la plupart des gens de qualité qui lui rendoient visite, il leur extorquoit cette civilité, en prétextant quel-

Digitized by Google

que affaire dans ſon cabinet un peu avant qu'ils s'en allaſſent, & il n'en ſortoit que lorſqu'ils étoient partis. Jamais on ne pouſſa plus loin l'eſclavage de ſa grandeur.

L'Electeur Palatin fut ſi outré des excès que les troupes Françoiſes commettoient dans ſon pays, que ſon premier mouvement fut de s'en prendre à M. de Turenne, & de lui envoyer par un Trompette, un cartel de défi : il lui reprochoit ſon changement de religion, & l'aſile que le feu Electeur avoit donné dans ſes Etats au Duc de Bouillon ſon pere ; il s'élevoit contre la monſtrueuſe ingratitude du fils armé pour être le deſtructeur & l'incendiaire de ces mêmes Etats ; il finiſſoit en lui en demandant ſatisfaction dans un combat particulier, & le laiſſoit le maître de déterminer, ſi ce ſeroit à pied ou à cheval. M. de Turenne ne répondit point aux deux premiers articles ; à l'égard du troiſieme, il s'efforça de perſuader à l'Electeur, que ſes propres Sujets s'étoient attirés ce malheur, par les cruautés inouies qu'ils avoient exercées contre les troupes du Roi ; qu'il

Digitized by Google

ne falloit pas être surpris que de pareils traitemens eussent rempli les soldats de cette fureur, dont il déploroit lui-même les excès : qu'à l'égard du combat particulier qu'il lui proposoit, il ne lui étoit pas libre de l'accepter, n'étant pas en pouvoir de disposer de sa personne ; mais qu'il se présenteroit à la tête de l'armée qu'il commandoit, contre celle qu'il voudroit lui opposer.

Turenne se promenant au quartier général, entendit deux Soldats parler de lui dans une tente où ils buvoient. L'un disoit que le Vicomte eût été un parfait Général, s'il avoit autant de bravoure que de prudence. Turenne fit observer le Soldat, & se l'étant fait montrer, il attendit l'occasion de le punir de son indiscrétion. Un jour qu'il falloit reconnoître une Place, il le fit appeler ; & sans lui dire autre chose, sinon qu'il eût à l'accompagner, il le mena jusqu'au bord du fossé de la Place assiégée. Le Soldat avoit la peur peinte sur le visage ; & le Vicomte, en le congédiant, lui dit : *Retourne boire avec tes camarades ; mais n'y parle pas mal d'un homme aussi brave que toi.*

Digitized by Google

M. de Turenne retira ſon armée du Palatinat, repaſſa le Rhin à Philipsbourg, & alla camper près de Neuſtadt. A ſon arrivée, il reçut un courrier de la Cour, qui faillit à déconcerter ſes meſures. Ses ordres portoient de quitter l'Alſace, & d'entrer en Lorraine, pour être à portée d'arrêter une irruption qu'on appréhendoit ſur les frontieres de Champagne. Ce Général qui prévoyoit en maître les événemens, ne put ſe réſoudre à ſouſcrire à cet ordre qui lui parut ſuſpect, lui venant par le canal de M. de Louvois, dont il avoit à ſe plaindre depuis quelque temps. Il prit le parti d'expoſer dans une lettre adreſſée immédiatement au Roi, les raiſons pour leſquelles il ne croyoit pas qu'il fût du bien du ſervice de Sa Majeſté d'obéir en cette occaſion; il ajoutoit qu'après qu'Elle auroit eu la bonté d'examiner ce qu'il avoit l'honneur de lui repréſenter, il obéiroit ſans réplique; mais qu'il la ſupplioit très-humblement de lui intimer ſes ordres par M. le Cardinal de Bouillon ſon neveu, pour des raiſons qu'il eſpéroit un jour expliquer & faire approuver à Sa Majeſté: qu'Elle

Digitized by Google

consentît qu'il se servit du même moyen pour lui rendre compte de ses actions & de tout ce qui se passeroit en Allemagne. Cette lettre choqua tellement M. de Louvois, qu'il ne tint pas à lui que le Roi ne fît arrêter M. de Turenne comme coupable de désobéissance ; mais Sa Majesté pénétrant les intentions du Ministre, & sachant que le Général ne proposoit rien qui ne tendît au bien de son service, lui permit de faire tout ce qu'il jugeroit à propos ; s'en reposant entiérement sur sa prudence.

Les Courtisans, dans le dessein de plaire au Ministre, blâmoient souvent M. de Turenne, & il en fut si piqué qu'ayant trouvé M. le Prince assez mécontent de la conduite de Louvois, ils résolurent tous deux d'attaquer ce Ministre, & de dire au Roi ce qu'ils pensoient véritablement de lui ; c'est-à-dire, qu'il étoit capable par son application & son activité de servir à l'exécution des desseins de Sa Majesté, mais non pas de gouverner les armées de loin, comme il le prétendoit faire : qu'il n'avoit ni assez de vues, ni assez d'expérience pour

Digitized by Google

cela, & qu'il étoit d'une férocité, d'un orgueil, d'une témérité capables de tout gâter. M. de Turenne pourſuivit ſon deſſein, & parla effectivement au Roi ſur le chapitre de ſon Miniſtre, de la maniere que je viens de dire: il fit plus, il dit à Louvois lui-même tout ce qu'il venoit de dire au Roi, & le traita comme un écolier indigne de ſon poſte. Pour M. le Prince, il n'eut pas la force de ſeconder le Maréchal de Turenne; ce qui fut cauſe que cette remontrance n'eut point d'effet. L'oſtentation même avec laquelle M. de Turenne, amateur de la faveur populaire, inſtruiſit le public de la converſation qu'il avoit eue avec le Roi, & du peu de ménagement qu'il avoit pour ſon Miniſtre, déplurent à Sa Majeſté, à qui le vieux le Tellier, pendant qu'il faiſoit des ſoumiſſions à M. de Turenne, ne manqua pas de faire obſerver tout ce qu'il y avoit de repréhenſible dans ce procédé.

Le Prince de Turenne avoit ſu ſe conſerver dans l'Alſace malgré Louvois: il y vint à bout de contraindre les ennemis, non-ſeulement à abandonner cette Province, mais encore à repaſſer

Digitized by Google

le Rhin, quoique leur armée de soixante & dix mille hommes fût quatre fois plus forte que celle des François. Cinq Princes Souverains des plus considérables de l'Empire, commandoient cette multitude d'Allemands ; ce qui fit dire plaisamment au Duc de Lorraine, *que cinq Princes par la grace de Dieu, avoient fui devant un Prince par la grace du Roi.*

Des Députés d'une Ville d'Allemagne vinrent trouver ce grand Capitaine & lui offrirent une somme de cent mille écus, pour l'engager seulement à ne pas faire passer son armée sur leurs terres. *Si les intérêts de mon Prince*, leur dit-il, *m'obligeoient à prendre ce chemin, je ne me laisserois pas corrompre par la somme que vous m'offrez ; mais je la refuse en ce moment, parce que je ne puis l'accepter en conscience, n'ayant point dessein de prendre cette route.*

Lors de la Campagne de 1673, un Officier-général lui proposa, dans le Comté de *la Mark*, un gain de quatre cents mille livres, l'assurant que la Cour ne pouvoit en être instruite : » Je vous » suis fort obligé, lui répondit Turenne ;

Digitized by Google

» mais comme j'ai souvent trouvé de ces » occasions sans en profiter, je ne crois » pas devoir changer de conduite à » mon âge «.

Les succès glorieux de cette Campagne procurerent au Général un accueil des plus flatteurs à Versailles. Louis XIV lui prodigua les louanges, & lui dit que le Marquis *de Saint-Abre* ne serviroit plus sous lui, parce que dans une lettre au Ministre, il avoit blâmé quelques-unes de ses opérations. » Pourquoi ne m'a-t-il point parlé ? répondit le Vicomte de Turenne ; je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois » profité de ses conseils «. Il excusa ensuite Saint-Abre, en fit l'éloge, lui obtint des récompenses, & se fit promettre qu'on ne le priveroit point d'un Officier de ce mérite.

Les fatigues de 1674 avoient causé de grandes maladies dans l'armée Françoise. On vit par-tout le Général tenir aux Soldats des discours paternels, & toujours la bourse à la main. Lorsque son argent étoit épuisé, il empruntoit du premier Officier qu'il rencontroit,

Digitized by Google

& le renvoyoit à ſon Intendant pour être payé. Celui-ci, ſoupçonnant qu'on exigeoit quelquefois plus qu'on n'avoit prêté à ſon Maître, lui inſinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il empruntoit. » Non, non, dit Turenne, » donnez tout ce qu'on vous demande ; il n'eſt pas poſſible qu'un Officier aille vous redemander une ſomme » qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne » ſoit dans un extrême beſoin ; & dans » ce cas il eſt juſte de l'aſſiſter «.

On a beaucoup loué la continence de Scipion l'Africain ; Turenne n'ayant que vingt-ſix ans donna le même exemple de vertu à ſon armée, mais avec une modeſtie qui relevoit encore la généroſité de cette action. Après la priſe du Fort de *Solré* dans le Hainaut, les premiers Soldats qui entrerent dans la Place, y ayant trouvé une très-belle perſonne, la lui amenerent comme la plus précieuſe portion du butin. Turenne feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite ſi honnête. Il fit enſuite chercher le mari de cette belle perſonne,

Digitized by Google

& lui dit publiquement : *Vous devez à la retenue de mes Soldats l'honneur de votre femme.*

Turenne avoit la réputation de probité la mieux établie, même chez les Nations étrangeres. Une armée Françoiſe s'étoit approchée du Lac de Conſtance, ſous prétexte de mettre à contribution quelques terres de la Maiſon d'Autriche ; les Suiſſes, auxquels l'ambition de Louis XIV étoit ſuſpecte, craignirent une invaſion rapide & imprévue. Ils envoyerent à l'inſtant des Députés à Turenne, pour lui dire, qu'avec d'autres ils croiroient n'avoir jamais pris aſſez de précautions pour leur ſureté ; mais qu'avec lui il leur ſuffiſoit de ſa parole qu'il n'entreprendroit rien contre eux.

L'armée de France faiſoit une pénible retraite, pendant laquelle Turenne étoit jour & nuit en action pour mettre les troupes à couvert des inſultes des Impériaux. Dans cette marche le Vicomte étant retourné ſur ſes pas, pour voir ſi tout étoit en ordre, apperçut un Soldat qui, n'ayant plus la

Digitized by Google

force de se soutenir, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour y attendre la fin de ses maux. Turenne aussi-tôt descend de cheval, aide à ce Soldat à se relever, lui donne sa monture, & l'accompagne à pied jusqu'aux chariots, où il le fait placer. Ce sont de pareils traits qui ont mérité à ce Général, le titre glorieux de *Pere des Soldats.*

Un jour qu'il visitoit son camp, quelques Officiers, qui le précédoient, demanderent à des Soldats, dont l'embarras les avoit frappés, ce qu'ils faisoient-là? » Nous cachons, répondirent-ils, » jusqu'à ce que le Général soit passé, » des vaches que nous avons dérobées «. Turenne qui étoit assez près pour les entendre, ajouta tout de suite: » Il pourra » passer bientôt; mais une autre fois, » pour n'être pas pendus, je vous con» seille de vous mieux cacher «.

Il s'apperçut un jour, en se retournant, que des boulets qui venoient d'une éminence faisoient baisser la tête à plusieurs Cavaliers, qui se redressèrent aussi-tôt dans la crainte d'être réprimandés. *Non, non*, leur dit-il, *il n'y a*

Digitized by Google

pas de mal ; cela mérite bien une révérence.

Un jour qu'épuisé de veilles & de fatigues, Turenne s'étoit couché derriere un buisson, des Fantassins qui voyoient, en passant, que la neige tomboit sur lui, couperent des branches d'arbre pour lui faire une hutte. Des Cavaliers arriverent qui la couvrirent de leurs manteaux. Le Général s'éveille dans cet instant, & demande à quoi on s'amuse, au lieu de marcher. » Nous » voulons, répondirent les Soldats, con» server notre pere ; si nous venions à » le perdre, qui nous rameneroit dans » notre pays « ?

Dans la Campagne de 1674, on traça un camp assez près de Strasbourg. Toute l'armée convaincue qu'on y attendoit les Allemands, travailloit avec beaucoup d'ardeur. Un seul Fantassin se reposoit. Turenne lui demanda pourquoi il ne travailloit pas comme les autres? *C'est, mon Général*, lui répondit le Soldat en souriant, *que vous ne demeurerez pas long-temps ici.* Turenne charmé de l'intelligence de cet homme, lui donna

Digitized by Google

de l'argent, lui recommanda le secret, & le fit Lieutenant.

Un Militaire, fort modeste, avouoit franchement à tout le monde qu'il avoit peur quand il alloit au feu ; mais il ajoutoit que ce mouvement machinal ne l'empêchoit pas de faire son devoir. Cet homme vrai fut commandé pour attaquer un poste, & laissa entrevoir dans le chemin quelque inquiétude : un fanfaron qu'on lui avoit donné pour camarade, vint trouver le Maréchal de Turenne, & le pria de lui donner un compagnon qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissoit d'exécuter. *Celui qui est envoyé avec moi*, disoit-il, *est homme à lâcher le pied dans l'action, & même il avoue ingénument son peu de courage.* » Eh ! Monsieur «, répond aussi-tôt Turenne qui connoissoit l'Officier pour un homme d'honneur, » si vous n'aviez » pas plus peur que lui, vous ne seriez » pas ici. Retournez promptement où » je vous ai envoyé ; vous courez risque de ne pas vous y trouver à temps. » Votre poltron pourroit bien vous » ôter la gloire de l'action «. Ce qui se trouva vrai.

Digitized by Google

Madame fut du voyage de Flandres, &, comme on ſait, chargée ſeule de l'union des deux Rois Louis XIV, & Charles II, Roi d'Angleterre. Elle s'embarqua à Dunkerque à l'inſçu de *Monſieur*, alla voir ſon frere à Cantorberi, & revint avec la gloire du ſuccès. Elle en jouiſſoit, lorſqu'une mort ſubite & douloureuſe l'enleva à l'âge de vingt-ſix ans, le 30 Juin 1670. Cette Princeſſe s'étoit crue empoiſonnée, & on prétendit que le Chevalier de Lorraine, favori de *Monſieur*, pour ſe venger d'un exil & d'une priſon que ſa conduite coupable auprès de *Madame* lui avoit attirés, s'étoit porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention que le Chevalier de Lorraine étoit alors à Rome, & qu'il eſt bien difficile à un Chevalier de Malte de vingt ans, qui eſt à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princeſſe. Il n'eſt que trop vrai, qu'une foibleſſe & une indiſcrétion du Vicomte de Turenne avoient été la premiere cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes, qu'on ſe plaît encore à réveiller. Il étoit à ſoixante ans l'amant de Madame *de Coatquen* & ſa dupe,

Digitized by Google

comme il l'avoit été de Madame de Longueville. Il révéla à cette Dame le ſecret de l'Etat, qu'on cachoit au Frere du Roi. Madame de Coatquen, qui aimoit le Chevalier de Lorraine, le dit à ſon amant : celui-ci en avertit *Monſieur*. L'intérieur de la Maiſon de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalouſies. Ces troubles éclaterent avec le voyage de *Madame*. L'amertume redoubla à ſon retour. Les emportemens de *Monſieur*, les querelles de ſes favoris avec les amis de *Madame*, remplirent la maiſon de confuſion & de douleur. *Madame*, quelque temps avant ſa mort, reprochoit avec des plaintes douces & attendriſſantes à la Marquiſe de Coatquen, les malheurs dont elle étoit cauſe. Cette Dame, à genoux auprès de ſon lit & arroſant ſes mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de Venceſlas :

J'allois... J'étois... L'amour a ſur moi tant d'empire ;
Je m'égare, Madame, & ne puis que vous dire...

Le Chevalier de Lorraine, auteur de ces diſſentions, fut d'abord envoyé par

Digitized by Google

le Roi à-Pierre-en-Cise : le Comte de Marsan de la Maison de Lorraine, & le Marquis depuis Maréchal de Villeroy, furent exilés. Enfin on regarda comme la suite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuse Princesse.

La confusion de M. de Turenne fut extrême, lorsque le Roi lui reprocha la foiblesse qu'il avoit eue pour Madame de Coatquen ; & il en fut si honteux tout le reste de sa vie, que le Chevalier de Lorraine avec qui il s'étoit raccommodé, ayant voulu lui parler de cette aventure, M. de Turenne lui répondit fort plaisamment : *Nous en parlerons, quand il vous plaira, Monsieur, pourvu que nous éteignions les bougies.*

Le Traité des Pyrénées ayant mis fin à la guerre sanglante qui duroit depuis si long-temps entre la France & l'Espagne, les deux Rois de ces grandes Monarchies se virent dans l'Isle des Faisans, & se présenterent mutuellement les Seigneurs les plus recommandables de leur Cour. Comme Turenne ne se montroit pas, & qu'il étoit confondu dans la foule, Philippe demanda à le voir.

Digitized by Google

Il le regarda avec attention ; & ſe tournant vers Anne d'Autriche, ſa ſœur : *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait paſſer bien de mauvaiſes nuits.*

Les traits ſuivans ſont le plus grand honneur à la modération de ce héros. Son carroſſe ſe trouvoit arrêté dans les rues de Paris : un jeune étourdi qui ne le connoiſſoit pas, & dont la voiture étoit derriere la ſienne, deſcend tout bouillant de colere, & vient la canne haute pour faire avancer le Cocher du Maréchal de Turenne. Il jure, il tempête. Le Maréchal regardoit tranquillement cette ſcène, lorſqu'un Marchand ſort de ſa boutique, & ſe met à crier : *Comment ! on maltraite ainſi les gens de M. de Turenne.* A ce nom, le jeune homme ſe croit perdu, & vient à la portiere du carroſſe de M. de Turenne lui demander pardon. Il le croyoit fort en colere ; mais le Maréchal s'étant mis à ſourire : » Effectivement, Monſieur, lui » dit-il, vous entendez fort bien à châ- » tier mes gens : quand ils feront des ſot- » tiſes, ce qui leur arrive ſouvent, je » vous les enverrai «.

Digitized by Google

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veſte blanche & en bonnet, ſe tenoit à la fenêtre de ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour l'Aide de cuiſine. Il s'approche doucement, & d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet reconnoît en frémiſſant le viſage de ſon Maître ; il ſe jette à genoux, & s'écrie : *Ah ! Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit Georges.* » Quand c'eût été Georges, » lui répond Turenne, il ne falloit pas » frapper ſi fort. «

Un jour qu'il étoit venu au Spectacle, & qu'il s'étoit placé ſur le devant d'une premiere loge, deux jeunes gens du prétendu bon ton y entrerent un moment après lui ; & s'imaginant que la figure du Vicomte ne pouvoit que déparer le Spectacle, ils lui propoſerent de leur céder le premier banc. Turenne ne jugeant pas à propos de pouſſer la complaiſance auſſi loin, reſta tranquillement à ſa place. L'un d'eux, pour ſe

Digitized by Google

venger de ce refus, eut l'insolence de jeter sur le théâtre le chapeau & les gants que Turenne avoit posés sur le bord de la loge. Cette impertinence excita dans le parterre des clameurs d'indignation, auxquelles ces jeunes étourdis ne comprirent rien d'abord ; mais un jeune homme de qualité qui étoit sur le théâtre, ayant ramassé le chapeau & les gants, les remit à Turenne de l'air le plus respectueux. Confus alors de leur sottise, nos étourdis voulurent se sauver ; mais le Vicomte les retint, & leur dit avec beaucoup de douceur : *Restez, restez ; en nous arrangeant, il y aura assez de place pour nous tous.*

Une autre fois se promenant seul sur les boulevarts de Paris, sans aucune marque de distinction, il passa près d'une compagnie d'Artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entre eux au sujet d'un coup douteux, ils prierent M. de Turenne de le décider. Le Vicomte, que ces sortes de méprises divertissoient, n'eut garde de se faire connoître : il prit sa canne, mesura les distances, & prononça en faveur de l'un d'eux. Celui

Digitized by Google

qu'il avoit condamné se fâcha, & lui dit même quelques injures. Turenne, sans faire paroître la moindre émotion, & craignant de s'être trompé, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques Officiers qui le cherchoient. Le titre de *Monseigneur* qu'ils lui donnerent, ouvrit les yeux aux joueurs; l'Artisan qui l'avoit injurié, se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. Turenne se contenta de lui dire : *Mon ami, vous avez eu tort de croire que je vouluſſe vous tromper.*

M. de Turenne voulant obliger un Officier d'une naissance distinguée, mais pauvre & l'un des plus mal montés de son armée, l'invita à dîner, & après le repas, lui dit : » J'ai, Monsieur, une » priere à vous faire : vous la trouve- » rez peut-être un peu hardie; mais j'es- » pere que vous ne voudrez pas refuser » votre Général. Je suis vieux, conti- » nua-t-il, & même un peu incom- » modé; les chevaux vifs me fatiguent, » & je vous en ai vu un sur lequel je » crois que je serois fort à mon aise. Si » je ne craignois de vous demander un trop

Digitized by Google

» trop grand ſacrifice, je vous propo-
» ſerois de me l'échanger «. L'Officier ne répond que par une profonde révérence, & va dans l'inſtant prendre ſon cheval qu'il mene lui-même dans l'écurie de M. de Turenne qui, le lendemain, lui en envoie un des plus beaux & des meilleurs de l'armée.

Un homme indiſcret & borné, rappelant à Turenne la journée de *Rhetel* où il s'étoit laiſſé battre par le Maréchal du Pleſſis-Praſlin, lui demandoit comment il avoit perdu cette bataille ; Turenne lui répondit ſimplement : *Je l'ai perdue par ma faute.*

Turenne & Montecuculi étoient près d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au ſort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorſque Turenne, en allant choiſir une place pour dreſſer une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a perſonne qui ne ſache les circonſtances de cette mort ; mais on ne peut trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire Lieutenant-général de l'Artillerie, ſon fils ſe

Digitized by Google

jetant en larmes auprès de lui : *Ce n'eſt pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'eſt ce grand homme qu'il faut pleurer :* paroles comparables à tout ce que l'hiſtoire a conſacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de Turenne.

Montecuculi apprenant que le Général François vient d'être emporté par un boulet de canon, s'écrie en répandant des larmes : » Je regrette, & ne » ſaurois trop regretter un homme au- » deſſus de l'homme, un homme qui » faiſoit honneur à la nature humaine «.

Par le même courrier qui apporta la nouvelle de la mort de M. de Turenne, le Roi en reçut une lettre qu'il lui avoit écrite quatre heures avant que d'être tué, par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis, quoiqu'ils fuſſent plus forts que lui ; mais qu'il eſpéroit de les battre, & qu'il avoit fait expoſer le Saint-Sacrement, & ordonné les Prieres de Quarante-heures dans une ville du voiſinage.

Après la mort de M. de Turenne, le Roi, pour réparer cette perte, fit ſept Maréchaux de France ; ſavoir, le

Digitized by Google

Duc *de Navailles*, le Comte *de Schomberg*, le Duc *de Duras*, le Duc *de Vivonne*, le Duc *de la Feuillade*, le Duc *de Luxembourg*, & le Marquis *de Rochefort*. Madame Cornuel, femme d'esprit, âgée de quatre-vingts ans, & qui avoit toujours été en possession de dire de bons mots, dit à ce sujet : *Le Roi vient de changer son louis d'or en louis de cinq sous.*

Ce triste événement répandit la terreur dans toute la France, & particuliérement en Champagne. Le Premier Président de la Cour des Aides avoit une terre dans cette Province ; son Fermier vint lui signifier de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui avoit été fait depuis deux ans. On lui demanda, pourquoi ? en lui faisant observer que ce n'étoit point la coutume. Il répondit que du temps de M. de Turenne, on pouvoit recueillir avec sureté, & compter sur les terres de ce pays-là ; mais que depuis sa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y alloient entrer. Ce trait fait autant d'honneur à la mémoire de Turenne que les Oraisons funebres de Mascaron & de Fléchier.

Digitized by Google

COLBERT *.

COLBERT s'étoit d'abord attaché au Cardinal Mazarin, dont il mérita toute la confiance. Lorsque le Cardinal sentit sa fin s'approcher, il le recommanda à Louis XIV, & termina son éloge en disant : » Je vous dois tout, Sire ; mais » je crois m'acquitter en quelque sorte » avec Votre Majesté, en vous donnant » M. Colbert «.

Le Poëte *Henault* venoit de faire un *sonnet* satirique contre Colbert. Les flatteurs de ce Ministre le pressoient de tirer vengeance de cette insulte. Colbert ne voulut même pas lire le sonnet, & se contenta de demander si la personne du Roi y étoit attaquée. Dès qu'on l'eut assuré que non, il répondit tranquillement : *Hé bien, laissez l'Auteur en repos.*

Colbert, persuadé que le Roi étoit maître absolu de la vie & de tous les

* Né en 1619, mort en 1683.

Digitized by Google

biens de ſes Sujets, le fit aller un jour au Parlement pour ſe déclarer le premier créancier de tous ceux qui lui devoient. Le Parlement n'eut pas la liberté d'examiner les Edits. Il fut dit que déſormais il commenceroit par vérifier ceux que le Roi lui enverroit, & qu'après il pourroit faire ſes remontrances ; ce qui dans la ſuite lui fut encore retranché.

Colbert mouroit d'envie d'être Chancelier ; mais comme il n'avoit point fait d'études, & que ſon ignorance étoit un obſtacle au ſuccès de ſon ambition, malgré l'importance & la multiplicité de ſes affaires, il ſe mit à étudier le Latin, fit ſon Droit & vint ſe faire recevoir Avocat à Orléans.

Il avoit ſupprimé quelques rentes ſur l'hôtel-de-ville, acquiſes à vil prix depuis 1656. Les Rentiers, plus ſenſibles à leur intérêt particulier, qu'à l'utilité de tous les établiſſemens qu'il procuroit à la France, cherchoient à décrier ſon Miniſtere. Ils oſerent même le menacer ; & ſoit qu'il entrât ou qu'il ſortît, le Miniſtre étoit aſſiégé à toute heure par

Digitized by Google

ces gens qu'il dépouilloit. Un jour que Colbert ſe trouvoit chez le Chancelier Séguier, pluſieurs d'entre eux ſe préſenterent à lui ; & après les plaintes, quelques-uns oſerent en venir aux menaces. Le Miniſtre les écouta avec un grand ſang-froid, & beaucoup de tranquillité ; il parut même entrer dans leur peine. Enſuite il leur demanda leurs noms qu'ils eurent l'indiſcrétion de lui dire, ſe flattant de l'avoir touché. Colbert ne les oublia pas : il rendit compte au Roi de leur conduite ; & ce Prince, qui vouloit être d'autant plus obéi, que, malgré les cris des intéreſſés, il étoit perſuadé de la juſtice de cette ſuppreſſion, fit arrêter les plus coupables, que l'on mit en priſon. Cet exemple, loin d'effrayer les eſprits, acheva de les irriter. Les rentiers crierent ſi haut, que les Commis de Colbert moins intrépides que leur maître, & craignant que l'orage ne crevât enfin ſur leur tête, le preſſerent, pour la ſureté de ſa perſonne, d'abandonner une entrepriſe ſi dangereuſe. Mais ni les inſtances de ces Commis, ni les clameurs des Rentiers, ne furent point capables de le faire changer de réſolution ; ce qui mit tous

Digitized by Google

ſes amis & toute ſa maiſon en alarmes. *Picon*, ſon premier Commis, homme habile dans les affaires, mais livré au vin, s'étant couché demi-ivre, & ayant dans la tête les menaces des Rentiers, s'éveilla en ſurſaut, s'imaginant que ces gens-là le tenoient à la gorge. Il fit un bruit épouvantable, & réveilla toute la maiſon. Colbert ſe leva comme les autres, ſans témoigner aucune crainte; informé de la cauſe de ce grand bruit, il ſe retira, & le lendemain Picon fut renvoyé.

Un Savant Suédois ayant donné au public un Ouvrage qui fit du bruit en France, Colbert s'informa de ſon nom, & l'ayant appris, obtint pour lui une penſion de mille écus. Le Roi fit donner ordre en même-temps à ſon Ambaſſadeur d'avertir le Savant du bienfait que Sa Majeſté lui accordoit à la recommandation de Colbert. L'Ambaſſadeur le chercha d'abord à Stockholm; on n'y connoiſſoit pas même ſon nom. Les ordres du Roi étoient précis, & l'Ambaſſadeur continua ſes recherches; il déterra enfin ce Savant dans une petite ville de Suede, où il étoit preſque

Digitized by Google

ignoré de ſes concitoyens. Il étoit mal accommodé des biens de la fortune, & ne s'attendoit guere qu'elle accourût, pour le favoriſer, d'un climat auſſi éloigné que la France. On lui vint annoncer un Gentilhomme de la part de notre Ambaſſadeur, & celui-ci ne ſe fit connoître qu'en lui remettant la moitié de ſa penſion, échue pendant le temps qu'on s'étoit occupé à le chercher.

Après la Paix de Nimegue en 1678, les frais de la derniere guerre avoient non-ſeulement épuiſé le Tréſor-royal, mais avoient encore tari la ſource des Finances de l'Etat. Cependant les Courtiſans de Louis XIV, qui connoiſſoient le goût de ce Prince pour l'éclat & la magnificence, lui perſuaderent de donner une fête ſuperbe. Ils diſoient que cette dépenſe feroit croire aux Etrangers que les reſſources de la France étoient inépuiſables, & ne feroit qu'ajouter à l'idée qu'on avoit déjà de la puiſſance du Monarque. Ils firent en même-temps une eſpece de plan de cette fête. Sa Majeſté ſaiſit d'abord ce projet, & en déſira l'exécution. Mais comment

Digitized by Google

parler à Colbert d'une fête auſſi diſpendieuſe, dans le temps qu'il ſe plaignoit plus que jamais de l'épuiſement des finances ? Les ennemis de ce Miniſtre ſe flattoient déjà que, manquant des fonds néceſſaires, il ſe verroit obligé ou de faire crier le peuple, ou de mécontenter le Roi, en s'oppoſant au Carrouſel projeté ; mais Colbert bien informé de tout, & feignant de ne rien ſavoir, prenoit ſecrétement ſes meſures pour ſatisfaire le Roi au-delà même de ſes eſpérances. Les jaloux de ſa gloire interpréterent déſavantageuſement ſon ſilence ; ils triomphoient, & attendoient avec une joie maligne qu'il ouvrît la bouche pour avouer ſon impuiſſance. Colbert les laiſſoit jouir du plaiſir qu'il ſe promettoit de leur ravir bientôt ; loin d'éprouver la moindre inquiétude, il trouvoit que ſes ennemis le ſervoient ſuivant ſes idées, qui, dans cette circonſtance, étoient de n'épargner aucune dépenſe, bien perſuadé que le Roi ne pouvoit qu'y gagner. Enfin, Sa Majeſté voyant que le Miniſtre s'obſtinoit à ſe taire, elle s'ouvrit elle-même ſur ſon deſſein, mais avec des reſtrictions, & comme ſi elle eût été diſpoſée à ſacri-

Digitized by Google

ſier ſon projet au moindre inconvénient. Colbert ſoutint à merveille le rôle d'homme ſurpris. Au ſeul mot de dépenſe, il fronça le ſourcil, & donna une nuance de plus à ſon air naturellement froid & ſévere. Le Roi ſe trouva lui-même dans une eſpece d'embarras. Il prévint de ſon mieux toutes les objections du Miniſtre : il dit que ſon deſſein n'étoit point de s'engager dans une grande dépenſe ; qu'il vouloit au contraire choiſir de tous les plans qu'on lui avoit préſentés à ce ſujet, celui qui pourroit être rempli à moins de frais. Toutes ces paroles étoient une ſorte d'excuſe à Colbert ; Sa Majeſté ſembloit vouloir ſe juſtifier d'avoir accepté trop légérement un projet auſſi coûteux. Mais le Monarque fut bien étonné, lorſque Colbert, après lui avoir repréſenté que ſes finances étoient fort dérangées, lui dit que, puiſqu'il étoit queſtion de donner une fête, il falloit la rendre digne du plus grand Roi du monde, & ne rien oublier de ce qui pouvoit en augmenter la magnificence. Il prit en même-temps les plans que l'on avoit donnés à Sa Majeſté pour le Carrouſel, & quitta le Roi ſous prétexte de les examiner en

Digitized by Google

particulier. Arrivé chez lui, Colbert, qui avoit déjà formé tous ſes arrangemens, fit venir les Fermiers-généraux : il leur dit que l'intention du Roi étoit de compter avec eux de clerc à maître ; & que pour les dédommager de la perte que ce dérangement leur cauſeroit, Sa Majeſté leur accordoit un million de gratification. On étoit fort attentif à la Cour ſur toutes les démarches de Colbert ; & les plus pénétrans ne pouvoient en prévoir la fin. Le Roi n'étoit pas moins impatient que les autres, & il déſiroit de ſavoir au plutôt la réponſe de ſon Miniſtre : elle fut que la dépenſe du Carrouſel monteroit à dix-huit cents mille francs. Sa Majeſté ſe récria : & quel moyen en effet de trouver cette ſomme prodigieuſe dans un Royaume épuiſé par des guerres, & de la prodiguer à des amuſemens frivoles ! Le Roi un peu chagrin dit qu'il n'y auroit point de fête ; ſon intention n'étant pas de ruiner ſon peuple pour divertir les Courtiſans. S'il y eût eu des témoins de cette converſation de Colbert avec ſon Maître, ils ſe ſeroient imaginés ſans doute que le Miniſtre, en faiſant monter ſi haut la dépenſe du Carrouſel, cherchoit

Digitized by Google

à se tirer du mauvais pas où ses ennemis l'avoient engagé : peut-être le Roi eut-il un instant cette idée ; mais Colbert la lui ôta bientôt, en insistant sur l'exécution de la fête. Il représenta à Sa Majesté que l'ayant annoncée à toute sa Cour, son honneur étoit engagé à la donner ; que dans cette occasion il falloit enchérir sur cette magnificence qui lui étoit naturelle ; que les Etrangers s'y attendoient, & que rien ne seroit plus capable de faire connoître la mauvaise situation des finances, que de laisser sans exécution un projet répandu par toute l'Europe. Enfin Colbert promit au Roi de rassembler les fonds nécessaires, & il se retira. Aussi-tôt ce Ministre fit mettre dans tous les papiers publics, que le Roi étoit dans l'intention de donner à sa Cour un Carrousel qui surpasseroit en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusque-là ; & en même-temps il fit travailler aux préparatifs. Cette nouvelle circula dans toute l'Europe ; & la Paix étant générale dans cette partie du monde, on vit accourir de tous côtés une multitude d'Etrangers à Paris. Pour faire honneur à leur Nation, ils affectoient le plus grand faste ; & leur

Digitized by Google

nombre augmentant chaque jour, il se fit dans la Capitale & dans les environs une consommation prodigieuse. Colbert avoit exprès indiqué la fête à quelques mois de là ; les Ouvriers arrivant en foule des Provinces & des pays voisins, étoient aussi-tôt employés ; leur concours & le genre de leur travail étoient d'avance un assez beau spectacle. La Noblesse du Royaume, qui d'ordinaire paroissoit le moins à la Cour, quitta cette fois ses retraites, & crut devoir prodiguer en cette occasion les fruits de son économie. A peine la foule innombrable des Marchands, des Ouvriers & des Artisans de toute espece purent-ils suffire aux différens besoins des Citoyens & des Etrangers, qui tous vouloient paroître avec éclat, suivant leur condition. Les préparatifs s'avançoient ; & le jour indiqué pour la fête alloit arriver. Colbert fut alors trouver le Roi, & lui dit d'un air mécontent, que les Ouvriers n'avoient pu achever leur ouvrage, & qu'il falloit absolument reculer la fête de quinze jours. Le Roi montra d'abord quelque dépit, & demanda à Colbert comment on feroit pour satisfaire cette foule d'Etrangers

Digitized by Google

qui attendoient avec impatience le jour où ils pourroient s'en retourner chez eux. Le Miniſtre propoſa de donner un Bal aux Tuileries, ce qui fut du goût du Roi; mais il craignoit de multiplier la dépenſe, & il étoit déjà fort inquiet ſur celle du Carrouſel; enfin croyant que ce que Colbert propoſoit par politique, étoit une néceſſité, il y conſentit par ce même principe qui fait vouloir tout ce qui flatte, & qui nous aveugle toujours ſur les inconvéniens. Le Bal fut donné; les Courtiſans & les Etrangers y parurent avec les habits ſuperbes qu'ils avoient fait faire pour le Carrouſel. Il en fallut ordonner de nouveaux; & par ce moyen, Colbert augmenta la dépenſe, & donna un mouvement plus rapide à la circulation de l'argent; enfin le Carrouſel s'exécuta. Jamais on n'avoit vu de Spectacle ni ſi brillant ni ſi bien ordonné. Les Etrangers ne pouvoient concevoir comment le Roi & ſa Cour avoient pu raſſembler tant de richeſſes. Tout le monde ſe récria ſur la beauté de la fête; & comme ce qui paſſe une certaine valeur eſt toujours eſtimé bien au-delà de ſon prix, on faiſoit monter les dépenſes à des ſommes

Digitized by Google

exorbitantes. Le Roi, après avoir loué hautement la beauté de la fête, ressentit cette inquiétude qui suit ordinairement l'exécution des projets téméraires. Il étoit en peine du compte que Colbert alloit lui rendre des frais du Carrousel; & lorsque ce Ministre se présenta à Sa Majesté, elle voulut prévenir les détails de ce compte, en demandant avec empressement le total. Quel fut son étonnement & sa joie, lorsque Colbert lui montra que tous les frais se bornoient à douze cents mille francs, & que le produit des Fermes avoit augmenté de plus de deux millions; en sorte que tout payé, il en restoit un dans les coffres du Roi.

Le Marquis *de Seignelay* ayant acheté un filet de perles que le Roi marchandoit, Sa Majesté demanda à Colbert ce qu'il devoit faire à un de ses Sujets qui alloit sur son marché. Le Ministre répondit ce qu'on peut imaginer; mais il fut prêt à se trouver mal, quand le Roi lui eut nommé son fils, & ce ne fut pas sans raison, car le Roi avoit bien l'air de vouloir donner des suites à cette affaire ;

Digitized by Google

Le Roi ayant appris la maladie de Colbert, voulut donner, en cette occasion, une marque signalée de son estime & de son amitié pour ce Ministre ; Sa Majesté lui fit l'honneur de l'aller voir en son hôtel. Le Monarque étoit parti de Versailles avec un cortege nombreux ; mais dans la crainte d'incommoder le malade, il ne voulut point que ses Courtisans & ses Gardes l'accompagnassent dans les appartemens. Il traversa seul & sans suite la cour de l'hôtel Colbert. L'Abbé *Gallois* qui ne quittoit jamais le Ministre, fut le premier qui s'offrit à Sa Majesté. La surprise de cet Abbé ne lui permit pas d'abord de répondre aux questions du Roi sur l'état présent du malade. Celui-ci fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il entendit son Maître lui répéter plusieurs fois qu'il le prioit de se conserver, & qu'il avoit plus besoin que jamais de ses services. Il n'avoit jamais senti si vivement sa maladie, que dans cet instant, où il ne pouvoit répondre aux besoins pressans du Roi, dont la démarche le pénétroit de reconnoissance. Enfin Sa Majesté se retira, & laissa

Digitized by Google

à Colbert la liberté de s'occuper uniquement du ſoin de ſon ſalut.

La femme de Colbert lui parlant d'affaires juſqu'au dernier moment, il répondit : » On ne me laiſſera donc pas » même le temps de mourir « ! Le Roi lui écrivit une lettre, telle que le méritoient ſes longs ſervices. Le mourant la mit ſous ſon chevet ſans l'ouvrir, & dit qu'on étoit peu ſenſible à ces attentions, quand on étoit près de rendre compte au Roi des Rois : ſentiment qui prouve que les occupations du Miniſtere n'avoient pas éteint en lui les lumieres de la foi. Le Curé de Saint-Euſtache étoit venu lui dire qu'il avertiroit ſes Paroiſſiens de prier Dieu pour ſa ſanté : *Non pas cela*, dit Colbert ; *qu'ils prient Dieu de me faire miſéricorde.*

Ce fut le 6 Septembre 1683, que ce Contrôleur, ou plutôt ce maître abſolu des Finances, mourut, âgé de ſoixante-trois ans. Il n'avoit été que huit jours malade d'une colique néphrétique. On lui trouva ſept pierres dans les reins, qui, à ce qu'on diſoit, ne ſurprirent pas tant que de ne lui en point trouver

Digitized by Google

dans le cœur. Le lendemain M. *Pelletier*, Conseiller d'Etat, fut mis à sa place; & le même jour le Roi obligea *Ormoy*, second fils de Colbert, de se défaire entre les mains de Louvois de la Charge de Surintendant des Bâtimens, pour le prix de cinq cents mille livres. Sa Majesté se trouva plus pressée de l'incapacité d'Ormoy, que de l'amitié pour la mémoire de son pere.

LOUVOIS *.

CE Ministre pensoit qu'il falloit faire bonne guerre, si l'on vouloit éviter les représailles; mais que le seul moyen de faire cesser les incendies & les cruautés, étoit d'enchérir sur celui qui commençoit. Aussi écrivoit-il au Maréchal de Boufflers : » Si l'ennemi brûle un » village de votre Gouvernement, brû- » lez-en dix du sien «.

Le Marquis *de Saint-André* sollicitoit un petit Gouvernement : Louvois, qui

* Né en 1641, mort en 1691.

Digitized by Google

avoit reçu quelques plaintes contre lui, le lui refusa : » Si je recommençois à » servir, je sais bien ce que je ferois « repartit cet Officier. *Et que feriez-vous ?* lui demanda le Ministre d'un ton brusque. » Je réglerois si bien ma conduite, » répliqua Saint-André, que vous n'y » trouveriez rien à redire «. Louvois fut si agréablement surpris de cette saillie, à laquelle il ne s'attendoit pas, qu'il accorda ce que le Marquis lui demandoit.

Le Marquis de Louvois étoit connu de tous les Seigneurs de la Cour pour un Ministre impénétrable. Au moment de partir pour un grand voyage, il feignit de dire qu'il alloit en tel endroit. » Monsieur, lui dit le Comte de Gram- » mont, ne nous dites point où vous » allez, aussi-bien ne vous en croirions- » nous pas «.

Avant Louvois, les Secrétaires d'Etat étoient dans l'usage d'écrire *Monseigneur* aux Ducs & aux Grands Officiers de la Couronne. Il fut le premier qui supprima ce Protocole. Il fit plus : il exigea le *Monseigneur* pour

Digitized by Google

lui, de tous ceux à qui il ne le donnoit pas précédemment. Le Marquis *d'Ambre*, Lieutenant-général, se vit forcé de renoncer au service, pour n'avoir pas voulu se soumettre à cette nouvelle loi.

A la mort de Colbert, Louvois avoit eu la Surintendance des Bâtimens. Le petit Trianon de porcelaine, fait autrefois pour Madame de Montespan, ennuyoit le Roi, qui vouloit par-tout des Palais. Le nouveau château ne faisoit que sortir de terre, lorsque le Roi s'apperçut d'un défaut à une croisée qu'on achevoit de former dans la longueur du rez-de-chaussée. Louvois qui étoit gâté jusqu'à souffrir impatiemment d'être repris par son Maître, disputa fort & ferme, & soutint que la croisée étoit bien. Le Roi tourna le dos, & s'alla promener dans le bâtiment. Le lendemain il trouva *Lenotre* & lui demanda s'il avoit été à Trianon ? Celui-ci répondit qu'il n'y étoit point allé depuis quelques jours. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, & lui dit d'y aller. Le lendemain, même question, & même réponse ; le jour d'après, ce fut la même chose. Le

Digitized by Google

Roi vit bien que Lenotre n'oſoit s'expoſer à prononcer entre lui & le Miniſtre. Louis XIV ſe fâcha, & lui ordonna de ſe trouver le lendemain à Trianon où il iroit, & où il feroit aller Louvois. Il n'y eut plus moyen de reculer. Le Roi les trouva tous deux à Trianon : il y fut d'abord queſtion de la fenêtre. Louvois diſputa. Lenotre ne diſoit mot. Enfin le Roi lui ordonna d'aligner, de meſurer, & de dire après ce qu'il auroit obſervé. Tandis qu'il y travailloit, Louvois furieux de cette vérification, grondoit tout haut, & ſoutenoit avec aigreur que cette fenêtre étoit, en tout, pareille aux autres. Le Roi ſe taiſoit & attendoit ; quand tout fut bien examiné, il demanda à Lenotre ce qui en étoit, & Lenotre à balbutier. Le Roi ſe mit en colere, & lui ordonna de parler net. Alors Lenotre avoua que Sa Majeſté avoit raiſon, & qu'il y avoit un défaut à la fenêtre. Auſſi-tôt le Roi ſe tournant vers Louvois, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ſes opiniâtretés, que ſans la ſienne à lui on auroit bâti tout de travers, & qu'il auroit fallu tout abattre ; en un mot, il lui lava fortement la tête. Louvois outré de la ſortie,

Digitized by Google

& de ce que, courtisans, ouvriers, & valets en avoient été témoins, arrive chez lui furieux. Il y trouva le Chevalier *de Nogent*, les deux *Tilladets* & quelques autres amis, qui furent alarmés de le voir en cet état. » C'en est fait, leur » dit-il; je vois, à la maniere dont il » vient de me traiter pour une fenêtre, » que je suis perdu dans l'esprit du Roi. » Je n'ai de ressources que dans une » guerre qui le détourne de ses bâti- » mens, & qui me rende nécessaire; & » par.... il l'aura, j'en réponds «. En effet, quelques mois après, il tint parole; & telle fut l'étrange origine de la guerre de 1688, qui ruina la France au-dedans, qui ne l'étendit point au-dehors, malgré la prospérité de nos armes, & qui produisit des événemens honteux pour Louis XIV. L'Europe entiere fut embrasée, parce qu'une fenêtre s'étoit trouvée trop large ou trop étroite.

La guerre que Louvois avoit allumée pour se rendre nécessaire ne lui suffit pas, il la voulut contre toute l'Europe. L'Espagne inséparable de l'Empereur, & même des Hollandois à cause de la Flandre Espagnole, s'étoit déclarée.

Digitized by Google

Ce fut un prétexte pour des projets sur la Lombardie, & ces projets servirent à faire déclarer le Duc de Savoie. Ce Prince ne désiroit que la neutralité, &, comme le plus foible, consentoit à laisser passer, si on eût voulu, une armée par son pays, pourvu toutefois que ce fût en payant, à petites troupes, & avec ordre & mesure. Rien n'étoit plus raisonnable. Aussi Catinat, déjà sur la frontiere avec les troupes destinées à ce passage, eut-il ordre d'entrer en négociation ; mais à mesure qu'elle avançoit, Louvois demandoit davantage, & envoyoit, d'un courrier à l'autre, des ordres si contradictoires, que le Duc de Savoie, & même M. de Catinat, n'y comprenoient rien. Le Duc de Savoie prit le parti d'écrire au Roi pour lui demander ses volontés & pour s'y conformer. Ce n'étoit pas le compte de Louvois qui vouloit forcer ce Prince à la guerre. Il osa supprimer la lettre, & faire à l'insçu du Roi des demandes si exorbitantes, que les accorder, & livrer tous ses Etats à la discrétion de la France, étoit la même chose. Le Duc de Savoie se récria : Louvois en prit occasion de le traiter avec insolence,

Digitized by Google

& de le forcer par mille affronts à plus que de ſimples plaintes. Là-deſſus il fit agir hoſtilement Catinat qui ne comprenoit rien au procédé du Miniſtre. Ce Prince ſe ligua donc par force & de dépit avec l'Empereur, le Prince d'Orange & les Hollandois, & devint par ſa ſituation l'ennemi le plus redoutable de la France.

Louis XIV avoit ordonné de grands travaux à Maintenon; Louvois, en ſa qualité de Surintendant des Bâtimens, y employa une armée entiere. La maladie ſe mit parmi les troupes, & emportoit des milliers de Soldats. Ce ſpectacle ne fit nulle impreſſion ſur le Miniſtre : » Qu'ils meurent, diſoit-il, » en remuant la terre devant une place » ennemie, ou en la remuant dans les » plaines de Beauſſe, qu'importe ! c'eſt » toujours pour le ſervice du Roi « ?

Heinſius, qui fut depuis grand Penſionnaire de Hollande, avoit été envoyé en France par le Roi *Guillaume*, pour diſcuter ſes droits ſur la Principauté d'Orange. Il s'étoit adreſſé à Louvois, Secrétaire d'Etat ayant le département du

Digitized by Google

du Dauphiné où cette Principauté étoit située. Le Ministre de Guillaume parla avec zele, non-seulement pour son Maître, mais encore pour les Protestans d'Orange. Croiroit-on que Louvois lui répondit, *qu'il le feroit mettre à la Bastille?*

La Princesse *Marie Casimir de la Grange*, femme de *Sobieski*, Roi de Pologne, avoit formé le projet de venir faire quelque séjour en France ; mais avant que de se déterminer à cette démarche, elle voulut savoir quels honneurs on lui accorderoit, & demanda si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre. Le Marquis de Louvois répondit avec dureté, qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine héréditaire, & une Reine élective.

Louvois eut tellement la confiance du Roi, qu'il fut dans le secret de son mariage avec Madame *de Maintenon*, & assista à la célébration de ce mariage. On doit dire, à sa louange, qu'il avoit eu le courage, & l'adresse de tirer du Roi sa parole qu'il ne le déclareroit en aucun

Digitized by Google

temps de sa vie ; & de faire donner en sa présence la même parole à M. de Harlay, Archevêque de Paris. Plusieurs années après, Louvois fut instruit des maneges de Madame de Maintenon pour se faire déclarer ; il sut que le Roi avoit eu la foiblesse de le lui promettre, & que la chose alloit éclater. Il mande à Versailles l'Archevêque de Paris, & au sortir de dîner, prend des papiers, & s'en va chez le Roi. Louis XIV, voyant Louvois à l'heure qu'il ne l'attendoit pas, lui demande ce qui l'amene. » Quel- » que chose d'important «, lui répond Louvois d'un air triste. Le Roi fort surpris lui dit de commander à tout ce qui étoit là de valets intérieurs de sortir. Ce Monarque dissimuloit souvent ; surpris d'être découvert, il s'entortilla d'abord de foibles détours ; & pressé par son Ministre, se mit à marcher pour gagner un cabinet où il y avoit du monde : mais Louvois qui pénétra son dessein de lui échapper, se jette à ses genoux & l'arrête, tire de son côté une petite épée, en présente la garde au Roi, & le prie de le tuer sur le champ s'il veut persister à déclarer son mariage, lui manquer de parole, & se couvrir de honte aux

Digitized by Google

yeux de toute l'Europe. Le Roi trépigne, petille, & dit à Louvois de le laisser. Louvois le ſerre de plus en plus, dans la crainte qu'il ne lui échappe, lui repréſente le contraſte de ſa gloire actuelle, avec l'ignominie qui le fera mourir un jour de regret & de confuſion; en un mot, il fait tant qu'il tire une ſeconde fois parole du Roi qu'il ne déclarera jamais ce mariage. L'Archevêque de Paris arrive le ſoir même, & Louvois lui conte ce qu'il a fait. Le Prélat courtiſan n'en auroit pas été capable; mais comme il n'avoit qu'à confirmer le Roi dans la réſolution de tenir une parole qui venoit d'être réitérée à ce Miniſtre, il n'oſa lui refuſer une démarche ſi honorable. Il parla donc le lendemain au Roi, & il en tira aiſément le renouvellement de cette parole. Celle du Roi à Madame de Maintenon n'avoit point de délai. Elle s'attendoit à tout moment à être déclarée. Au bout de quelques jours, inquiete de ce que le Roi ne lui parloit de rien, elle ſe haſarda de lui en toucher quelque choſe. L'embarras où elle le mit, la troubla; elle voulut en ſavoir davantage, & le Roi finit par la prier de ne plus ſonger à être déclarée.

Digitized by Google

Après le premier saisissement que lui causa la perte d'une telle espérance, son premier soin fut de rechercher à qui elle étoit redevable de ce mauvais office. Elle apprit tout ce qui s'étoit passé, & dès ce moment elle jura la perte de Louvois. Mais le temps n'y étoit pas propre : il falloit laisser vieillir l'affaire avec un Roi aussi soupçonneux que Louis XIV, & se donner le loisir des conjonctures, pour ruiner peu-à-peu un ennemi qui avoit toute la confiance de son Maître, & que la guerre rendoit alors si nécessaire. Mais elle ne manqua aucune occasion de préparer les voies, pour s'en délivrer. Les incendies du Palatinat lui furent pour cela d'un merveilleux usage. Elle n'oublia pas d'en peindre au Roi toute la cruauté. Elle s'aida de la haine qui en retomboit sur le Roi bien plus que sur le Ministre, & des dangereux effets qu'elle pouvoit produire. Enfin elle vint à bout de l'aliéner contre Louvois. Celui-ci non-content des terribles exécutions du Palatinat, voulut encore brûler Treves. La dispute s'échauffa là-dessus sans que le Roi pût ou voulût être persuadé. A quelques jours de là, Louvois qui avoit

Digitized by Google

le défaut de l'opiniâtreté, vint à ſon ordinaire travailler avec le Roi chez Madame de Maintenon. A la fin du travail, il lui dit qu'il avoit bien ſenti que le ſcrupule étoit la ſeule raiſon qui l'empêchoit de conſentir à l'incendie de Treves, & que pour cette raiſon, il avoit tout pris ſur lui, & dépêché à l'inſçu de Sa Majeſté un courrier avec ordre de brûler cette ville à ſon arrivée. Le Roi fut, à l'inſtant & contre ſon naturel, tranſporté d'une telle colere qu'il ſe jeta ſur les pincettes de la cheminée, & alloit charger Louvois, ſi Madame de Maintenon ne ſe fût miſe entre eux d'eux, en s'écriant : » Ah! » Sire, qu'allez-vous faire «? Louvois gagna la porte, & le Roi lui cria de dépêcher à l'inſtant un courrier avec un contre-ordre : » Qu'il arrive à temps » ajouta-t-il, & ſachez que votre tête » en répond «. Louvois s'étoit bien gardé de laiſſer partir le premier courrier. Il lui avoit donné ſes dépêches, & lui avoit ordonné de l'attendre tout botté; il n'eut que la peine de les reprendre : mais le Roi crut toujours qu'un ſecond courrier étoit arrivé aſſez à temps pour empêcher l'exécution. Après une auſſi

Digitized by Google

étrange aventure, Madame de Maintenon eut beau jeu contre le Miniſtre. Un autre événement acheva de perdre Louvois dans l'eſprit du Roi. Au ſiege de Mons, que Louis XIV fit en perſonne, Louvois s'aviſa de déplacer une garde de Cavalerie que le Roi avoit placée de telle maniere ; & comme il ſe piquoit d'être mieux inſtruit que perſonne dans les moindres détails de la guerre, il ne pardonna jamais la préſomption de ſon Miniſtre ; & long-temps après la mort de Louvois, il la rappeloit à M. de Pomponne. Au retour de Mons, l'éloignement du Roi ne fit qu'augmenter, & à tel point, que le Miniſtre commença à tout appréhender. La Maréchale *de Rochefort*, qui étoit allée le voir à Meudon dans ces circonſtances avec Madame *de Blanzac* ſa fille, a ſouvent raconté, qu'étant à la promenade avec lui dans une petite caleche qu'il menoit, elles l'entendirent ſe parler à lui-même & ſe dire à diverſes repriſes : *Le feroit-il ? le lui feroit-on faire ? Non... cependant... il n'oſeroit.* Pendant ce monologue, il alloit toujours, & la mere & la fille ſe taiſoient, quand tout-à-coup la Maréchale vit les chevaux

Digitized by Google

ſur le dernier rebord d'une piece d'eau, & n'eut que le temps de ſe jeter ſur les rênes en criant qu'il alloit les noyer. A ce cri, Louvois ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, recula quelques pas, & convint qu'il rêvoit & ne penſoit pas à la voiture. Dans cette perplexité, il ſe mit à prendre des eaux à Trianon. Peu de jours après, on ſut qu'il s'étoit trouvé mal chez Madame de Maintenon, que le Roi l'avoit forcé de s'en aller, que le mal avoit augmenté ſubitement, qu'on s'étoit hâté de lui donner un lavement qu'il avoit rendu auſſi-tôt, & qu'il étoit mort en le rendant. On peut juger de la ſurpriſe de toute la Cour. Tout le monde obſerva la contenance du Roi : elle parut leſte & plus aiſée que de coutume ; on remarqua que ce jour-là même, il ſe promena long-temps ſous la baluſtrade de l'Orangerie, d'où il voyoit le logement de la Surintendance où Louvois venoit de mourir ; qu'il ne dit pas un mot de cette mort ſi ſoudaine ; qu'un Officier du Roi d'Angleterre étant venu de Saint-Germain lui faire un compliment ſur cette perte, il lui répondit d'un ton fort dégagé : *Faites mes remercîmens au Roi & à la Reine d'An-*

Digitized by Google

gleterre, & dites-leur de ma part que leurs affaires & les miennes n'en iront pas moins bien. L'Officier fit une révérence, & se retira l'étonnement peint sur le visage. Quand Louvois mourut, il étoit perdu au point qu'il devoit être arrêté le lendemain, & conduit à la Bastille. Le fait de cette résolution prise & arrêtée par le Roi est certain. Louis XIV l'avoua à Chamillart, qui en convenoit avec ses amis intimes.

La mort de Louvois fit tenir bien des discours, sur-tout quand, après l'ouverture de son corps, on crut qu'il étoit mort empoisonné. Il étoit grand buveur d'eau, & en avoit toujours sur la cheminée de son cabinet. On sut qu'entre sa sortie de dîner & son entrée dans ce cabinet pour prendre les papiers qu'il vouloit porter à son travail avec le Roi, un Frotteur y étoit entré seul, & y étoit resté quelques momens. On arrêta ce Frotteur, & on le mit en prison ; mais la procédure à peine commencée, il fut élargi par ordre supérieur. La famille de Louvois arrêta tous ces bruits de maniere à ne laisser aucun doute qu'un ordre précis n'en eût été donné.

Ce fut avec le même soin qu'on

Digitized by Google

eſſaya d'étouffer une autre hiſtoire, dont le premier cri ne put s'effacer. Elle eſt trop ſinguliere pour ne pas trouver place ici. *Seron*, Médecin domeſtique de ce Miniſtre & qui l'étoit demeuré de M. *de Barbeſieux*, s'aviſa de ſe barricader dans ſa chambre quatre ou cinq mois après la mort de Louvois. Aux cris qu'il faiſoit on étoit accouru à ſa porte, qu'il ne voulut jamais ouvrir. Ces cris durerent preſque toute une journée, ſans qu'il fût poſſible de lui porter aucun ſecours temporel ni ſpirituel. Sur la fin, on l'entendit s'écrier qu'il étoit un miſérable indigne de pitié, & qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit, après ce qu'il avoit fait à ſon maître. Il mourut de la ſorte en déſeſpéré au bout de huit à dix heures, ſans avoir prononcé le nom de qui que ce ſoit. Qui fit faire le coup ? c'eſt ce qui eſt demeuré dans les plus épaiſſes ténebres. Les amis de Louvois ont cru l'honorer en ſoupçonnant des Puiſſances étrangeres; mais elles auroient attendu bien tard à s'en défaire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Roi en étoit incapable, & qu'il n'eſt entré dans l'eſprit de perſonne de l'en ſoupçonner. *Mémoires de Saint-Simon.*

Digitized by Google

LE SURINTENDANT FOUQUET *.

LE Surintendant avoit fait fortifier la ville de Belle-Isle, terre de son domaine, pour lui servir de retraite, si jamais il se voyoit contraint de quitter la Cour: il y tenoit un Gouverneur & une garnison qui dépendoient de lui. Ainsi on pouvoit craindre, que, s'il avoit connoissance qu'on songeât à s'assurer de sa personne, il ne se retirât dans cette ville, & n'appelât les Anglois à son secours. Pareil soupçon pouvoit également tomber sur le Gouverneur, si Fouquet étoit arrêté avant que le Roi pût se rendre maître de la place. Ce Prince avoit soin de redoubler ses attentions, pour écarter tout soupçon de l'esprit du Surintendant, qui se flattoit de devenir Premier Ministre; présomption qui s'augmenta par la condescendance qu'eut le Roi d'aller à sa maison de Vaux, dont Fouquet étoit si jaloux d'étaler la magnificence:

* Né en 1615, mort en 1680.

Digitized by Google

elle brilla sur-tout dans la fête somptueuse qu'il osa donner à son Maître. Ce fut là que le Roi déclara qu'il vouloit visiter la Bretagne, & y faire travailler à un nouveau Port de mer, dont on lui avoit effectivement envoyé le projet. Quelques troupes filerent en cette Province, sous prétexte d'aller commencer les travaux, & Sa Majesté partit pour s'y rendre. Arrivé à Nantes, Fouquet fut arrêté en sortant du Conseil, & conduit sous bonne garde au Château d'Angers, d'où peu de temps après il fut transféré à Vincennes. Le Roi s'assura de Belle-Isle, changea le Gouverneur & la garnison, revint à Paris, après avoir fait mettre Fouquet à la Bastille.

Lorsque le Surintendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête si superbe dans le château de Vaux, il porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque Courtisan de la suite du Roi, une bourse remplie d'or, pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient être sans argent, ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva offensé, & tous admirerent la magnificence de ce procédé.

Digitized by Google

Ils tâcherent peut-être de se persuader que c'étoit au nom du Roi, ou du moins à ses dépens, & ils ne se trompoient pas sur ce dernier article.... Le Surintendant *de Bullion* avoit déjà donné un exemple de ce magnifique scandale. Ayant fait frapper en 1640 les premiers louis qui aient paru en France, il imagina de donner un dîner à cinq Seigneurs de ses courtisans, fit servir au dessert trois bassins pleins des nouvelles especes, & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie sans attendre son carrosse ; de sorte que le Surintendant rioit beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le paiement de quelques dettes de l'Etat eût également pu donner cours à ces premieres especes ; mais ce moyen n'eût pas été si noble, au jugement de Bullion & de ses convives.

La perte de Fouquet avoit, dit-on, été résolue par le Cardinal Mazarin qui voyant que le Surintendant se faisoit des créatures par son argent qu'il répandoit avec profusion, en avoit conçu

Digitized by Google

de l'ombrage, & ſongeoit à le perdre, lorſqu'il mourut. Fouquet, dans l'appréhenſion qu'il avoit eue du Cardinal, s'étoit voulu mettre en état de lui réſiſter, en ſe faiſant des amis ; & comme il étoit naturellement viſionnaire, il crut en avoir un bien plus grand nombre qu'il n'en avoit réellement. Il en fit une liſte, & la moitié de la Cour ſe trouva ſur ſes papiers. On ſait qu'il fut lâchement abandonné de preſque toutes ſes créatures dans le temps de ſa diſgrace.

Le procès de Fouquet commença par les accuſations de péculat & de crime d'Etat. On ne produiſit pas un troiſieme grief, qui ſans doute tenoit plus au cœur du Roi que les deux premiers : c'étoit d'avoir voulu débaucher *la Valliere*. Cette favorite, enorgueillie de la conquête du Monarque qu'elle aimoit d'ailleurs de bonne foi, ſe plaignit d'un ſujet aſſez inſolent pour avoir voulu chaſſer ſur les plaiſirs de ſon Maître, & le Maître jaloux n'en pardonna jamais le déſir.

Lorſqu'on eut arrêté Fouquet, la nouvelle de ſa détention fut auſſi-tôt

Digitized by Google

portée de toutes parts à sa famille ; un valet-de-chambre fut chargé de l'annoncer à sa mere. Cette Dame d'une piété exemplaire aimoit son fils avec tendresse : on craignoit de lui porter le coup mortel ; mais ayant entendu le discours du domestique, elle se jeta à genoux, & s'écria : *C'est maintenant, ô mon Dieu, que j'espere du salut de mon fils !*

De tous les amis du Surintendant, *Gourville* s'étoit montré le plus généreux dans le temps de sa disgrace. Non-content d'avoir prêté à Madame Fouquet plus de cent mille livres pour sa subsistance, il fit don de cette somme à M. de Vaux son fils. Cette grace lui avoit été demandée par Fouquet lui-même, qui venoit de recouvrer sa liberté. Le Président de Maupeou son parent, fut le porteur de la lettre où cet infortuné descendoit à cette humiliante priere.

Digitized by Google

MADAME DE LA VALLIERE *.

ELLE portoit dans son sein des preuves de sa premiere foiblesse. Heureusement son terme vint à minuit. Le lendemain le bruit se répand à la Cour que *la Valliere* est accouchée. Aimant mieux mourir que de laisser soupçonner sa fragilité, elle se leve, s'habille & reçoit la Reine qui, pour aller à la messe, étoit obligée de passer par son appartement. Ce secret étoit son unique consolation. Madame de Soissons la lui ravit. Elle avoit chez elle la fille d'un Avocat, jeune & jolie, dont elle faisoit ses délices, & qu'elle destinoit au Roi. Mademoiselle de la Valliere ayant un jour passé devant cette fille, sans la saluer, la Comtesse dit assez haut à Madame de Ventadour : » Je savois » bien que la Valliere étoit boîteuse ; » mais je ne savois pas qu'elle fût aveu» gle «. La Valliere s'en plaignit au Roi, qui défendit le Louvre à Madame de Soissons. Pour s'en venger, celle-ci

* Morte en 1710.

Digitized by Google

écrivit, de concert avec le Marquis *de Vardes* ſon amant, & le Comte de Guiche, amant de *Madame*, une lettre ſuppoſée, par laquelle le Roi d'Eſpagne inſtruiſoit ſa fille de ce qu'elle devoit toujours ignorer. On la gliſſa dans le lit de la Reine. La *Molina*, une de ſes femmes, la trouva & la remit au Roi. Cette lettre troubla la paix de la Famille Royale (*a*).

Avant ſa faveur, Mademoiſelle de la Valliere avoit été aimée éperdument d'un Lieutenant aux Gardes Françoiſes. A ſon retour de l'armée, cet Officier va chez *Madame*, court à l'appartement de ſa maîtreſſe, voit des viſages importans & nouveaux, eſt refuſé poſitivement, ſort, la rage dans le cœur. Un ami lui apprend qu'elle aime le Roi, lui fait le détail de cette affreuſe nouvelle, & l'enivre du poiſon de la jalouſie avec toute la franchiſe d'une indiſcrete amitié. Ce malheureux amant s'écrie : » Tout » eſt perdu pour moi « ! & ſe perce de ſon épée. Mademoiſelle de la Valliere donna des larmes à cet infortuné.

(*a*) Voyez l'article *Henriette d'Angleterre*.

Digitized by Google

Environ six mois après la naissance de Mademoiselle *de Blois* (*a*), le Roi devenu plus galant & plus amoureux fit ériger les Terres de Vaujour & de Saint-Christophe en Duché-Pairie, sous le nom de *la Valliere*, en faveur de la mere & de la fille qui fut légitimée par les mêmes Lettres. Elles furent données à Saint-Germain-en-Laie, au mois de Mai 1667, & registrées au Parlement le 13

(*a*) Cette Princesse mariée le 16 Janvier 1680 à *Louis-Armand de Bourbon*, Prince *de Conti*, fut très-célebre par son esprit & sa beauté. On a publié que *Mulley Ismaël*, Roi de Maroc, devint amoureux d'elle sur son portrait ; ce qui donna lieu à ces vers de Rousseau :

Votre beauté, grande Princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

Ce même portrait, trouvé dans les Indes au bras d'un Armateur François, par Dom *Joseph Valeio* Castillan, fils de Dom Alphonse, mort Viceroi de Lima, lui inspira une passion violente, & qui a longtemps diverti la Cour & Paris. Il existe un petit Livre imprimé en 1698, sous le titre de la *Déesse Monas*, ou Histoire du Portrait de Madame la Princesse de Conti.

Digitized by Google

du même mois. Louis XIV y parle en amant & en Roi, ſans que ces deux qualités s'entre-choquent dans ce monument digne de la plume de Peliſſon. » Les bienfaits que les Rois exercent dans » leurs Etats «, eſt-il dit dans le préambule de ces Lettres-Patentc , » étant la » marque extérieure du mérite de ceux » qui les reçoivent, & le plus glorieux » éloge des Sujets qui en ſont honorés, » Nous avons cru ne pouvoir mieux » exprimer dans le public l'eſtime toute » particuliere que nous faiſons de la » perſonne de *notre très-chere*, *bien-amée* » *& très-féale* Louiſe-Françoiſe de la » Valliere, qu'en lui conférant les plus » hauts titres d'honneur, *qu'une affec-* » *tion très-ſinguliere*, *excitée dans notre* » *cœur par une infinité de rares perfections*, » *nous a inſpirée depuis quelques années en* » *ſa faveur ;* & quoique ſa modeſtie ſe » ſoit ſouvent oppoſée au déſir que nous » avions de l'élever plutôt dans un rang » proportionné à notre eſtime, & à ſes » bonnes qualités ; néanmoins l'affection » que nous avons pour elle, & la juſ- » tice ne nous permettant plus de dif- » férer les témoignages de notre recon- » noiſſance pour un mérite qui nous eſt

Digitized by Google

» ſi connu, ni de refuſer plus long-
» temps à la nature les effets de notre
» tendreſſe pour *Marie-Anne*, notre
» fille naturelle, en la perſonne de ſa
» mere, Nous lui avons fait acquérir de
» nos deniers, la Terre de Vaujour
» ſituée en Touraine, & la Baronnie de
» Saint-Chriſtophe en Anjou, qui ſont
» deux Terres également conſidérables
» par leur revenu & par le nombre de
» leurs mouvances. Mais faiſant réfle-
» xion qu'il manqueroit quelque choſe
» à notre grace, ſi nous ne réhauſſions
» les valeurs de ces Terres par un titre
» qui ſatisfaſſe tout enſemble *à l'eſtime*
» *qui provoque notre libéralité, & au mé-*
» *rite du ſujet qui la reçoit ;* mettant
» d'ailleurs en conſidération que notre
» chere & bien-amée Louiſe-Françoiſe
» de la Valliere *eſt iſſue d'une Maiſon très-*
» *noble & très-ancienne*, & dont les
» ancêtres ont donné en diverſes occa-
» ſions importantes des marques ſigna-
» lées de leur zele au bien & avantage
» de cet Etat, & de leur valeur &
» expérience dans le commandement des
» armées : A CES CAUSES, &c.

On attribue à Madame de la Valliere un Sonnet ſur l'inconſtance du Roi ſon

Digitized by Google

amant ; il eſt probable que *Peliſſon*, ou quelque autre bel eſprit, en fut le véritable Auteur. Quoi qu'il en ſoit, voici ce Sonnet qui méritoit bien de trouver place dans le Recueil de *la Baumelle*.

Tout ſe détruit, tout paſſe ; & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet ſe contenter toujours.
Le paſſé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les ſiecles futurs n'en doivent point attendre.

La conſtance a des lois qu'on ne veut point entendre ;
Des déſirs d'un grand Roi, rien n'arrête le cours ;
Ce qui plaît aujourd'hui, déplaît en peu de jours :
Cette inégalité ne ſauroit ſe comprendre.

Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus.
Vous m'aimiez autrefois... Et vous ne m'aimez plus !
Mes ſentimens, hélas ! différent bien des vôtres !

Amour, à qui je dois & mon mal & mon bien,
Que ne lui donnez-vous un cœur comme le mien !
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres !

Dans ſa retraite des Carmélites, Madame de la Valliere ne ſe bornoit pas aux pénitences de la Regle ; elle étoit inſatiable de ſouffrances, & s'en impoſoit quelquefois de très-indiſcretes.

Digitized by Google

Pour expier le plaiſir qu'elle avoit pris autrefois à boire des liqueurs, elle ſe condamna à paſſer trois ſemaines ſans boire une goutte d'eau, & trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuſe pénitence ayant été découverte, une Religieuſe lui demanda ſi elle avoit cru la pouvoir faire ſans permiſſion & de ſon propre mouvement : » J'ai agi ſans réflexion, » lui répondit-elle, je n'ai été occupée » que du déſir de ſatisfaire à la juſtice de » Dieu «.

Une éryſipelle à la jambe l'ayant fait beaucoup ſouffrir, ſans qu'elle en voulût rien dire, le mal devint ſi conſidérable qu'on s'en apperçut, & qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. On lui fit quelques reproches de porter ſi loin la ferveur. *Je ne ſavois ce que c'étoit*, répondit-elle, *je n'y avois pas regardé.*

Quand on annonça à Sœur *Louiſe de la Miſéricorde*, la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu du Roi, elle dit : *Je dois pleurer ſa naiſſance encore plus que ſa mort.*

Digitized by Google

A la naiſſance des amours de Louis XIV & de la Valliere, cette Demoiſelle avoit eu recours à la Muſe de Benſerade, & l'avoit prié de paſſer chez elle, ſans le prévenir de ſon deſſein. Ce Poëte étoit aimable & avantageux; en ſe rendant chez la nouvelle favorite, il croit aller à un rendez-vous. Pénétré de ſon bonheur, il ſe jette en entrant à ſes genoux; ce bonheur eſt ſi grand qu'il a peine à le croire. *Hé non, ce n'eſt pas cela*, lui dit Mademoiſelle de la Valliere en le relevant, *il s'agit d'une réponſe;* & elle lui montra la lettre du Roi qu'elle venoit de recevoir.



Digitized by Google

MADAME DE MONTESPAN *.

LOIN d'être née ſans pudeur, Madame de Monteſpan étoit naturellement éloignée de la galanterie ; & ſi elle devint maîtreſſe du Roi, ce fut la faute de ſon mari plutôt que la ſienne ; elle ne lui laiſſa pas ignorer qu'elle étoit aimée ; elle l'aſſura qu'une fête que le Roi donnoit, étoit pour elle ; elle le preſſa, le conjura avec les plus fortes inſtances de l'emmener dans ſes Terres de Guienne, & de l'y laiſſer juſqu'à ce que le Roi l'eût oubliée. Rien n'y put déterminer Monteſpan, qui ne fut pas long-temps à s'en repentir. Le projet de ſa femme avoit été d'abord de gouverner le Roi, par l'aſcendant de ſon eſprit. Elle croyoit qu'elle lui feroit toujours déſirer ce qu'elle avoit réſolu de ne lui accorder jamais. A ſa premiere groſſeſſe, elle ſe déſeſpéra ; elle devint maigre, jaune & ſi changée, qu'on ne la reconnoiſſoit pas.

* Née en 1641, morte en 1707.

Digitized by Google

Mais à la seconde grossesse, elle se consola, & porta dans les autres l'imprudence aussi loin qu'elle pouvoit aller.

Ces deux amans, pressés par leur conscience, se séparerent de bonne foi, pour faire leur Jubilé. Madame de Montespan vint à Paris, visita les Eglises, jeûna, pria, & pleura ses péchés. Le Roi, de son côté, fit tout ce qu'un bon Chrétien doit faire en pareille circonstance. Le Jubilé fini, il fut question de savoir si Madame de Montespan reviendroit à la Cour. Elle devoit y être par sa naissance & par sa Charge, & il ne parut pas impossible d'y vivre chrétiennement. Mais pour éviter les inconvéniens de la surprise, si les deux amans venoient à se rencontrer sans y être préparés, il fut conclu que le Roi se rendroit chez Madame de Montespan, & que les Dames les plus respectables de la Cour seroient présentes à cette entrevue; mais insensiblement ils s'écarterent de la compagnie, se parlerent à voix basse dans une embrasure, pleurerent, & se dirent ce qu'on a coutume de dire en pareil cas; ils firent ensuite

Digitized by Google

enſuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, & paſſerent dans une autre chambre.

Un jour que le carroſſe de Madame de Monteſpan paſſa ſur le corps d'un pauvre homme, Meſdames *de Montauſier*, *de Richelieu*, *de Maintenon* & quelques autres qui étoient avec elle, en furent effrayées & ſaiſies, comme on l'eſt d'ordinaire en de pareilles occaſions ; la ſeule Madame de Monteſpan ne s'en émut pas, & elle reprocha même à ces Dames leur foibleſſe. » Si c'étoit, » leur diſoit-elle, une véritable com- » paſſion, vous éprouveriez le même » ſentiment en apprenant que cette » aventure eſt arrivée loin de vous «.

Le Marquis de Monteſpan frémit à la nouvelle d'une intrigue, dont il avoit toujours rejeté le ſoupçon. Il reprocha à ſa femme ſon ingratitude, ſes perfidies, tant d'amour pour elle, tant de riches partis ſacrifiés à cet amour. Madame de Monteſpan, forte de l'appui du Roi, répond aux reproches par des inſultes & des mépris, ſoutient que ſon commerce avec le Roi a toute l'in-

Digitized by Google

nocence de l'amitié, & le menace de se délivrer de ses importunités par son exil. Montespan indigné réplique que, dans sa maison, il ne connoît de maître que lui-même, & leve la main sur celle qui en réclame un autre. » Il m'aime, lui » dit la Marquise, frappez, si vous » l'osez «. L'emportement du mari n'est point calmé par cet aveu : il outrage sa femme, & de la main & de la voix. Madame de Montespan pousse de grands cris : on accourt, on la trouve noyée dans ses pleurs. La Reine, Mademoiselle, toute la Cour crient contre un époux si féroce. Le Roi irrité qu'on traite si mal une Dame de laquelle il n'a eu encore que des espérances, ordonne à Montespan de la respecter désormais, & lui défend de l'emmener en Province.

Quand le Roi fut devenu amoureux de Mademoiselle *de Fontanges*, Madame de Montespan en pensa crever de dépit, &, semblable à Médée, elle menaça le Monarque de déchirer ses enfans à ses yeux. Et comme le Pere de la Chaise lui fit moins de scrupule de l'amour de Mademoiselle de Fontanges, que du

Digitized by Google

double adultere, cette Dame disoit fort plaisamment, que ce Pere de la Chaise étoit une *chaise de commodité.*

Madame de Montespan retirée à la Communauté de Saint-Joseph qu'elle avoit rétablie, fut long-temps à s'y accoutumer : elle promena son loisir & ses inquiétudes à Bourbon, à Fontevrault, aux Terres d'Aubin, & fut des années sans pouvoir se rendre à elle-même. A la fin Dieu la toucha, son péché n'avoit jamais été accompagné de l'oubli de la Religion ; elle quittoit souvent le Roi pour aller prier Dieu dans un cabinet ; rien n'eût été capable de lui faire rompre un jeûne d'Eglise ; elle fit tous les Carêmes, & même avec austérité ; elle étoit fort aumônière, & dans le temps même de ses plus grands désordres, elle ne laissa jamais rien échapper qui approchât du doute & de l'impiété : mais elle étoit impérieuse, altiere, dominante, moqueuse, & tout ce qu'est ordinairement une femme, quand elle joint la beauté à la toute-puissance. Résolue de mettre enfin à profit la retraite forcée qui l'éloignoit de la Cour, elle chercha quelqu'un de

Digitized by Google

ſage & d'éclairé, & ſe mit entre les mains du Pere *de la Tour*, ce Général de l'Oratoire ſi connu par ſes talens pour la direction. Sa converſion ne ſe démentit point juſqu'à ſa mort. Il fallut d'abord renoncer à l'attachement ſecret qui lui étoit demeuré pour la Cour, & aux eſpérances, qui, toutes chimériques qu'elles étoient, la flatterent juſqu'au tombeau. Le Pere de la Tour obtint d'elle la plus rude pénitence qu'il pût lui impoſer; ce fut de demander pardon à ſon mari, & de ſe remettre entre ſes mains. Elle lui écrivit dans les termes les plus ſoumis, & lui offrit de retourner avec lui s'il daignoit la recevoir. M. de Monteſpan lui fit dire qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni en entendre parler de ſa vie; à ſa mort elle en prit le deuil, comme une veuve ordinaire. Peu-à-peu elle en vint à donner tout ce qu'elle avoit aux pauvres; elle travailloit pour eux, & pluſieurs heures par jour, aux ouvrages les plus groſſiers, & y faiſoit travailler tout ce qui l'environnoit. Sa table qu'elle avoit aimée à l'excès, devint plus que frugale, ſes jeûnes ſe multiplierent, & à toutes les heures du jour elle quittoit tout pour aller

Digitized by Google

prier dans ſon oratoire. Ses macérations étoient continuelles : ſes chemiſes & ſes draps étoient de toile jaune la plus dure & la plus groſſiere, mais cachés ſous des draps & des chemiſes ordinaires. Elle portoit toujours des braſſelets, des jarretieres & une ceinture armées de pointes de fer qui la bleſſoient quelquefois juſqu'au ſang. Elle avoit une telle frayeur de la mort, que pour ſe raſſurer, elle payoit pluſieurs femmes, dont l'emploi unique étoit de la veiller pendant la nuit. Elle couchoit, ſes rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans ſa chambre ; elle vouloit trouver ſes Veilleuſes cauſant & jouant entre elles, toutes les fois qu'elle ſe réveilloit. Malgré tout cela, elle ne put jamais dépouiller l'extérieur de Reine qu'elle avoit uſurpé dans le temps de ſa faveur, & qui l'avoit ſuivie dans ſa retraite. On y étoit ſi bien accoutumé, qu'elle en conſerva l'habitude ſans faire murmurer perſonne. Il n'y avoit qu'un fauteuil dans ſon appartement, & ce fauteuil n'étoit que pour elle, pas même pour ſes enfans naturels. *Monſieur* & la grande *Mademoiſelle* l'avoient toujours aimée, & l'alloient voir aſſez ſouvent. A ceux-

Digitized by Google

là on apportoit des fauteuils ainſi qu'à Madame la Princeſſe ; mais dans ce cas-là même, jamais elle ne quittoit le ſien. *Madame* n'y alloit que rarement, & ne pouvoit approuver cette conduite. Mais toutes les Dames de la Cour ſe faiſoient un devoir de la viſiter, quoiqu'elle ne rendît jamais les viſites, pas même au palais d'Orléans & à l'hôtel de Condé. Elle fut belle juſqu'au dernier moment de ſa vie, ſans être malade & croyant toujours l'être. Cette inquiétude l'entretenoit dans le goût de voyager ; & dans ſes voyages, elle menoit toujours ſept à huit perſonnes de compagnie dont elle étoit les délices, tant ſes graces, qui faiſoient paſſer ſes hauteurs, leur étoient bien adaptées. Il n'étoit pas poſſible d'avoir plus d'eſprit & de fine politeſſe. Des expreſſions ſingulieres, une juſteſſe naturelle, un tour d'éloquence particulier à ſa famille lui faiſoient comme un langage à part, & donnoient à ſa converſation un intérêt qui faiſoit paſſer ſur tous les inconvéniens de ſon commerce. On la recherchoit par beſoin, même ſans en excepter les femmes.

Digitized by Google

La dévotion de Madame de Monteſpan étoit de marier les pauvres filles, & c'étoient ſouvent la faim & la ſoif qu'elle affocioit. Depuis ſa ſortie de la Cour, jamais elle ne s'abaiſſa à rien demander pour elle ni pour les autres. La derniere fois qu'elle alla à Bourbon, & ſans beſoin comme à l'ordinaire, elle paya deux ans d'avance de toutes les penſions qu'elle faiſoit à de pauvre Nobleſſe, &, quoiqu'en pleine ſanté, elle doubla auſſi ſes autres aumônes. Elle diſoit que ne devant point revenir de ce voyage, ces pauvres gens auroient avec ces avances le temps de chercher ailleurs des moyens de ſubſiſter. Elle avoit toujours la mort préſente, elle en parloit continuellement; & avec toutes ſes frayeurs, ſes Veilleuſes, & une préparation ſoutenue, elle n'avoit jamais de Médecin. Comment concilier cette conduite avec les idées éloignées de pouvoir ſuccéder à Madame de Maintenon, quand le Roi, par ſa mort, ſeroit libre de diſpoſer de lui? Madame de Monteſpan eſt un des phénomenes du ſiecle de Louis XIV.

Digitized by Google

On avoit formé sur la mort de Mademoiselle de Fontanges de grands soupçons de poison, qu'on fit retomber sur Madame de Montespan, quoiqu'avec peu de justice. Cette Dame étoit vive, emportée, mais incapable de la dissimulation que suppose une telle vengeance. On lui avoit entendu dire à Madame de Maintenon, qu'elle devoit redouter autant & plus que Mademoiselle de Fontanges : *Montons ensemble en carrosse, nous y causerons, & nous ne nous en aimerons pas mieux.* Avec tant de sincérité, on n'est pas capable d'une noirceur réfléchie.

Madame de Montespan alloit toutes les années aux bains de Bourbon : elle y cherchoit la santé, & y trouva la mort. S'étant fait saigner mal-à-propos, elle fut attaquée d'un transport au cerveau, qui joint à d'autres accidens, ôta toute espérance aux Médecins. Sur le champ on dépêche un courrier au Marquis *d'Antin.* Il arrive en poste ; & sans descendre de sa chaise, sans s'informer comment sa mere se porte, il demande sa cassette. On lui dit que Madame de

Digitized by Google

Monteſpan n'en confie la clef à perſonne, & la porte toujours ſur elle. Il monte dans ſon appartement, cherche la clef dans le ſein de ſa mere agoniſante, vide la caſſette, la referme, & part ſans donner aucun ordre, ſans témoigner ni curioſité, ni ſurpriſe, ni regret, ni pitié. Quelques heures après, Madame de Monteſpan expira.

MADAME DE MAINTENON *.

FRANÇOISE *d'Aubigné*, ſi connue depuis ſous le nom de la Marquiſe *de Maintenon*, naquit dans les priſons de la Conciergerie de Niort. Madame *de Villette*, ſœur de M. d'Aubigné, vint rendre viſite à l'accouchée. Elle vit toutes les horreurs de l'indigence ; ſon frere aliéné par ſon déſeſpoir, exténué par le manque d'alimens ; un enfant couvert de haillons, déjà ſenſible à la miſere, un autre encore au berceau ; une fille de deux jours, dont les vagiſſemens

* Née en 1635, morte en 1719.

Digitized by Google

ſembloient appeler la mort ; une mere éplorée qui préſentoit ſon ſein tantôt à ſon mari, tantôt à ſa fille, ſans eſpoir de ſauver ni l'un ni l'autre. La miſere & la faim lui avoient fait perdre ſon lait, & elle n'avoit pu payer une nourrice. Madame de Villette fut attendrie. Elle emmena ces trois enfans au château de Murçan, & en prit ſoin pendant quelque temps. La tendreſſe maternelle ne permit pas à Madame d'Aubigné de laiſſer long-temps ſa fille en des mains étrangeres. Elle l'emmena au château Trompette, où d'Aubigné fut reconduit ſur ces entrefaites. Là fut élevée cette enfant, qui, après avoir éprouvé toutes les rigueurs de la fortune, devoit en goûter toutes les faveurs.

Dans ſon premier voyage d'Amérique, Françoiſe d'Aubigné encore au berceau, fut à une telle extrémité, qu'elle ne donnoit plus aucun ſigne de vie. Sa mere la prend entre ſes bras, pleure, gémit, & la réchauffe dans ſon ſein. Fatigué de ces cris, le Baron d'Aubigné veut lui arracher l'enfant, dont la mort & la préſence cauſent, & irritent ſon déſeſpoir. Un Matelot va la jeter dans la

Digitized by Google

mer, le canon eſt prêt à tirer. Madame d'Aubigné demande qu'un dernier baiſer lui ſoit du moins permis, porte la main ſur le cœur de ſa fille, & ſoutient qu'elle n'eſt point morte. Depuis, Madame de Maintenon racontant ce trait à Marly, l'Evêque de Metz, qui étoit préſent, lui dit : » Madame, on ne revient pas de ſi » loin pour peu de choſe «.

Madame d'Aubigné contoit à ſa fille les exploits de ſon grand-pere (Agrippa d'Aubigné), & la faveur où il avoit été auprès de Henri IV. » Et moi, dit l'en- » fant, ne ſerai-je rien « ? *Et que veux-tu être*, reprit la mere ? » Reine » de Navarre «, répliqua la petite fille.

Lorſque la Reine Chriſtine vint à Paris, elle déſira de voir Scarron ; Menage le lui préſenta : » Je vous permets, » lui dit cette Princeſſe, d'être amoureux » de moi ; la Reine de France vous a fait » ſon malade, moi je vous crée mon » Roland «. *Vous faites bien, Madame*, lui dit le Poëte, *de me donner ce titre, puiſqu'autrement je l'aurois pris.* Chriſtine, en voyant Madame Scarron, dont la beauté étoit alors dans tout ſon éclat,

Digitized by Google

dit à une des Dames qui l'accompagnoient : » Ne le savois-je pas, qu'il » ne falloit pas moins qu'une Reine de » Suede pour rendre un homme infidelle » à cette femme-là « ! Elle ordonna au mari de lui écrire, & lui dit qu'elle n'étoit pas surprise qu'avec la plus aimable femme de Paris, il fut, malgré ses maux, l'homme de Paris le plus gai.

Quand on dressa le contrat de mariage avec Mademoiselle d'Aubigné, il dit qu'il reconnoissoit à l'accordée, quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, & beaucoup d'esprit. Le Notaire demanda quel douaire il lui assuroit ? » L'immortalité, répondit » Scarron. Le nom des femmes des Rois » meurt avec elles. Celui de la femme » de Scarron vivra éternellement «.

L'esprit & l'enjouement de Scarron attiroient chez lui tout ce qu'il y avoit d'aimables voluptueux à Paris. On y faisoit des especes de pique-nique où chacun fournissoit son plat, & ses bons mots. Le ton en étoit extrêmement libre. Madame Scarron y ramena la

Digitized by Google

décence. On vouloit lui plaire, & c'étoit une raiſon de l'imiter. Cependant elle ne ſe refuſoit point à la douce joie de la converſation. Elle contoit, & tout le monde prenoit le plus grand plaiſir à l'entendre. Un jour, un de ſes domeſtiques s'approchant de ſon oreille, lorſqu'on étoit à table, lui dit: » Ma» dame, une hiſtoire à ces Meſſieurs, » car le rôt nous manque aujourd'hui «.

Après la mort de ſon mari, elle fit long-temps ſolliciter auprès du Roi une penſion de quinze cents livres, dont Scarron avoit joui. La multitude de placets que l'on préſenta à cet effet, fit dire au Roi d'un ton d'humeur : *Entendrai-je toujours parler de la veuve Scarron ?* Et ces mots introduiſirent à la Cour cette maniere de parler proverbiale: *Il eſt auſſi importun que la veuve Scarron.*

Un Maçon, nommé *Barbé*, ſe mêloit d'Aſtrologie : il avoit été ſouvent chez Scarron. Frappé de la phyſionomie & de la taille noble de ſa femme, il dit un jour : » C'eſt la femme d'un eſtropié ; » mais je m'y connois bien : elle eſt née

» pour être Reine «. Il le répéta si souvent qu'il crut lire dans les astres tout ce qu'une imagination prévenue lui inspiroit. Travaillant à l'hôtel *d'Albret*, il entra dans l'appartement que Madame Scarron y avoit accepté, & lui dit d'un air & d'un ton d'oracle : » Après » bien des chagrins & des peines, enfin » vous monterez où vous ne croirez » pas monter : un Roi vous aimera, & » vous régnerez ; mais vous n'aurez » jamais grand bien «. A cette prophétie, il ajouta des détails singuliers qui la divertirent & l'étonnerent. Toute sa raison, & la connoissance qu'elle avoit des travers de l'Astrologue, ne purent la défendre d'un peu d'émotion qui fut remarquée par ses amies qui l'en railleront beaucoup : » Eh ! Mesdames, dit » le Maçon, vous feriez bien mieux de » lui baiser la robe, que de vous moquer » d'elle «. Dès que cette prédiction fut accomplie, elle fit chercher Barbé. Il étoit mort, elle fit du bien à ses enfans.

La prédiction de sa haute fortune fut répétée à Madame Scarron, dans une autre circonstance. Madame de Mon-

Digitized by Google

teſpan, dont l'eſprit crédule ſaiſiſſoit tous les moyens qu'on lui indiquoit d'interroger l'avenir, ſe rendit un jour chez la plus fameuſe ſorciere de Paris, avec Madame *d'Audicourt* & Madame Scarron, habillées en femmes-de-chambre. Après les grimaces accoutumées, la devineresſe reculant de ſurpriſe & d'effroi : » Que vois-je, dit-elle en » montrant Madame Scarron ? Encore » un peu de temps, & votre femme-» de-chambre ſera plus grande Dame » que vous «. Madame de Monteſpan fut vivement frappée de ces paroles, & ne put plus enviſager Madame Scarron ſans remarquer qu'en effet elle avoit dans les yeux quelque choſe qui annonçoit qu'elle ſeroit un jour au-deſſus d'elle.

Le Duc du Maine venoit de naître, c'étoit un ſecret. On chercha une perſonne capable de le garder, & qui pût répondre aux ſoins qu'exigeoit cette éducation. On ſe reſſouvint de Madame Scarron ; elle répondit conſtamment : » Si l'enfant eſt au Roi, je le veux bien ; » car je ne me chargerois pas ſans ſcru-» pule de ceux de Madame de Monteſ-

Digitized by Google

» pan : ainſi il faut que le Roi me l'or-
» donne. Voilà mon dernier mot «.

Le Duc *du Maine* étoit né avec un pied difforme. Le premier Médecin *d'Aquin*, qui étoit dans la confidence, jugea qu'il falloit envoyer l'enfant aux eaux de Barege. On chercha une perſonne de confiance qui pût ſe charger de ce dépôt. Le Roi ſe ſouvint de Madame Scarron. M. de Louvois alla ſecrétement lui propoſer ce voyage. Elle eut ſoin depuis ce temps-là de l'éducation du Duc du Maine; nommée à cet emploi par le Roi, & non point par Madame de Monteſpan, comme on l'a dit. Elle écrivoit directement au Roi: ſes lettres plurent beaucoup. Voilà l'origine de ſa fortune : ſon mérite fit tout le reſte.

Le Roi jouant un jour avec le Duc du Maine, dont Madame de Maintenon étoit Gouvernante, & content de la maniere dont ce jeune Prince répondoit à ſes queſtions, lui dit qu'il étoit bien raiſonnable : » Il faut bien que je le » ſois, répondit l'enfant; j'ai une Dame » auprès de moi qui eſt la raiſon même,

Digitized by Google

» Allez lui dire, reprit le Roi, que vous » lui donnerez ce soir cent mille francs » pour vos dragées «. L'enfant le lui dit, & tint parole.

La gorge de Madame de Maintenon étoit si belle, ou si soupçonnée de l'être, qu'une troupe de masques passant en même-temps qu'elle par une porte, un d'eux ne put s'empêcher de permettre à ses mains des témérités : » Ah ! s'écria-» t-elle, c'est *Monseigneur :* lui seul en » France est assez hardi pour cela « : & c'étoit lui (*a*).

Il parut un jour dans son antichambre un homme qui fendit la foule, & qui l'abordant avec une respectueuse hardiesse, lui dit : » Il y a quarante ans, » Madame, que je vous ai vue, & vous » ne sauriez me reconnoître ; mais vous » ne pouvez m'avoir entiérement oublié. » Vous souvient-il qu'à votre retour » des Isles, vous vous rendiez tous les » jeudis à la porte des Jésuites de la

(*a*) La sagesse de Madame de Maintenon étoit si bien établie, qu'un Courtisan disoit : » Je ferois » plutôt une proposition impertinente à la Reine » qu'à cette femme-là «.

Digitized by Google

» Rochelle, où, ſuivant l'uſage de la » plupart des Communautés, les jeunes » Peres diſtribuoient de la ſoupe aux » pauvres ? Employé à mon tour à cette » diſtribution, je vous diſtinguai dans » la foule des mendians. Je vous rap- » pelle ſans crainte un fait que vous » écoutez ſans rougir. Je fus frappé de » la nobleſſe de votre phyſionomie; vous » ne me parûtes point faite pour un état » ſi vil : j'obſervai votre embarras à » vous préſenter pour avoir part à l'au- » mône, & j'en eus pitié. — C'eſt donc » vous, Monſieur, lui dit Madame de » Maintenon, qui, pour m'épargner la » honte d'être confondue avec ces mi- » ſérables, fîtes apporter ſa ſoupe chez » moi, en me témoignant mille regrets » d'être borné à un ſi médiocre ſecours ! » Vous me ſauvâtes doublement la vie, » & en me donnant cette nourriture, » & en compatiſſant à tout ce que je » ſouffrois d'être obligée de mendier » publiquement «. Elle lui demanda ce qu'elle pourroit faire pour lui, & le pria d'entrer dans ſon cabinet, comme pour lui épargner à ſon tour l'humilia- tion d'expoſer tout haut ſes beſoins. Là, le vieillard lui dit, que, quel-

Digitized by Google

ques années après, il avoit quitté les Jéſuites; qu'il étoit actuellement Maître d'école dans un village ; qu'il bornoit toute ſon ambition à une Cure, & qu'après tout ce que la renommée lui avoit dit d'elle, il eſpéroit l'obtenir par ſa protection, & peut-être de ſa reconnoiſſance. Madame de Maintenon le remercia d'une confiance ſi flatteuſe pour elle, & lui dit qu'elle ne ſe mêloit point de la nomination des Bénéfices ; qu'elle ne ſavoit s'il étoit propre à être Curé, mais qu'elle ſavoit bien qu'il étoit charitable : qu'elle le prioit donc de ſe contenter pour le préſent, d'une bourſe de cent piſtoles, qu'elle lui donna, en lui promettant de la remplir, toutes les années, de cette ſomme modique.

Madame *de Richelieu*, Dame d'honneur de la Dauphine, étant venue à mourir, toutes les Dames de la Cour briguerent cette Charge. Louis XIV s'en remit à la déciſion de Madame la Dauphine, & lui dit qu'il ne vouloit point la gêner. La Princeſſe lui répondit qu'elle n'avoit d'autre goût que le ſien. » Si cela eſt, lui dit le Monarque, » votre choix ſera bientôt fait «. Et ſur

Digitized by Google

le champ la Dauphine nomma Madame de Maintenon. Le Roi charmé de mettre, pour ainsi dire, à la tête de la Cour la femme qui régnoit dans son cœur, voulut être le premier témoin des transports de joie que lui causeroit cette nouvelle. Elle la reçut avec la plus respectueuse indifférence ; elle représenta au Roi que cette Charge ne feroit qu'exciter l'envie, qu'il falloit désarmer par la modération. » Quant à l'honneur, ajou» ta-t-elle, que me feroit cette place, » ne le trouvé-je pas tout entier » dans l'offre que me fait Votre Ma» jesté « ? Louis insista, Madame de Maintenon persévéra dans son refus. » Puisque vous ne voulez pas, lui dit » enfin le Roi, jouir de mes graces, il » faut du moins, Madame, que vous » jouissiez de vos refus «. Elle le supplia de garder le silence ; mais le Roi ne put s'empêcher de raconter ce rare exemple de modération du moins apparente.

Après l'éclipse totale de Madame de Montespan, Madame de Maintenon victorieuse inspira à Louis XIV tant de tendresse & de scrupule, que le Roi, par le

Digitized by Google

conseil du Pere de la Chaise, l'épousa secrétement en 1686, dans une petite Chapelle qui étoit au bout de l'appartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune stipulation. L'Archevêque de Paris, *Harlai de Chamvalon*, leur donna la bénédiction : le Confesseur y assista ; *Montchevreuil*, & *Bontems*, premier valet-de-chambre, y furent comme témoins. Louis XIV étoit alors dans sa quarante-huitieme année, & la personne qu'il épousoit, dans sa cinquante-deuxieme. Ce Prince comblé de gloire vouloit mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée. Ce mariage ne l'engageoit à rien d'indigne de son rang. Il fut toujours problématique à la Cour, si Madame de Maintenon étoit mariée. On respectoit en elle le choix du Roi, sans la traiter en Reine.

Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi, disoit un jour au Comte d'Aubigné son frere : » Je n'y peux plus tenir ; je vou» drois être morte «. On sait quelle

Digitized by Google

réponſe il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouſer Dieu le Pere.*

Madame de Maintenon ayant demandé un Bénéfice pour un Abbé qu'elle protégeoit, le Pere de la Chaiſe lui promit de le nommer à propos au Roi. Il le mit à la tête de la liſte. Le Roi l'effaça. Le Confeſſeur, d'un ton chagrin affecté ou réel, dit que cet Eccléſiaſtique lui avoit été recommandé par Madame de Maintenon. » C'eſt juſtement „ à cauſe de cela que je l'efface : je ne „ veux pas qu'elle s'en mêle. — Mais, „ Sire, dit le Jéſuite, ſes diſpoſitions pour „ moi en deviendront moins favorables ; „ & j'ai cru que le ſuffrage d'une Dame „ auſſi pieuſe devoit être compté. — Ah ! „ répondit le Roi, c'eſt une raiſon : mais „ ſi elle eſt bonne pour vous, elle n'eſt „ rien pour moi «. On voit, par ce trait, quelle habileté il falloit à Madame de Maintenon pour gouverner un Prince du caractere de Louis XIV. Quoi qu'il en ſoit, elle fut offenſée de l'affectation du Pere de la Chaiſe à mettre le nom de ſon protégé à la tête de la feuille. Elle regarda cette marque apparente de conſidération, comme un artifice, pour

Digitized by Google

engager le Roi à lui défendre de gêner désormais le Confesseur par ses recommandations ; & cette bagatelle fut, dit-on, l'origine de la mésintelligence qui régna depuis entre Madame de Maintenon & le Pere de la Chaise.

Elle instruisoit à ses heures perdues un petit Negre, que le Marquis de Villette lui avoit donné. Elle se plaisoit à étudier dans cet enfant naïf, la nature altérée en nous par nos préjugés. Un jour qu'elle l'exhortoit à divertir la Reine d'Angleterre : » Je ne puis, ré-„ pondit-il, toutes ces Reines-là m'en-„ nuient «. Trouvant un jour Madame de Maintenon fort triste, il s'élança sur ses genoux, & lui dit à l'oreille : » Tu „ ne sais donc pas combien il est facile „ d'amuser un Roi « ? Elle fut si frappée de ce mot, qu'elle se leva brusquement, & le répéta à M. *Joly de Fleury*, qui étoit présent.

La Princesse de S... ayant écrit à Madame de Maintenon, & signé *avec respect ;* la Marquise termina sa réponse par cette phrase : *A l'égard du respect, qu'il n'en soit point question entre nous ;*

Digitized by Google

vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge, & je vous crois trop polie pour me le reprocher.

En se rappelant les diverses particularités de sa jeunesse, de ce temps pénible où elle n'avoit que des tapisseries d'emprunt, où elle alloit porter chez l'Imprimeur les épreuves des Ouvrages de Scarron, Madame de Maintenon se ressouvint qu'un jour qu'elle devoit recevoir chez elle des femmes de qualité, une Blanchisseuse lui avoit loué quelques meubles, & avoit refusé le paiement du loyer ; honteuse de s'en souvenir si tard, elle ordonna à ses gens de chercher cette femme. Après bien des perquisitions, on la trouva dans un galetas, accablée de vieillesse & d'infirmités, prête à vendre sa derniere chaise pour avoir encore un morceau de pain. Madame de Maintenon va la voir, lui rappelle le prêt des meubles, & lui assure, pour le reste de ses jours, une petite pension, dont elle lui paye le premier quartier.

Madame la Marquise de *** n'étoit point aimée de Madame de Maintenon, en étoit sûre, & vouloit pourtant passer

Digitized by Google

paſſer pour ſa favorite. Elle avoit projeté le mariage d'une de ſes filles avec le Duc de *** ; mais point de dot ; & le Duc inſiſtoit ſur ce point. Il falloit donc l'éblouir par l'eſpérance d'une faveur qui en tiendroit lieu. Mais comment approcher Madame de Maintenon, auſſi ſourde pour l'importunité, qu'acceſſible à l'indigence ? Depuis long-temps elle ſouhaitoit d'être admiſe à ſa table ; diſtinction extrêmement rare. Elle brigue encore cet honneur : ſes empreſſemens ſont inutiles. Puiſqu'elle ne peut dîner avec elle, il faut paroître du moins y avoir dîné. Elle va la voir immédiatement après le repas, au haſard d'être froidement reçue. L'appartement de Madame de Maintenon à Verſailles, avoit un balcon qui donnoit ſur la cour de marbre : Madame de *** apperçoit de loin l'équipage du Duc ; elle feint de ſe trouver mal, demande de l'eau, une ſerviette, ſe lave les mains, la bouche, fait toutes les grimaces de propreté qu'on fait en ſortant de table. Le ſoir même le mariage eſt conclu ; le Duc de *** ſe croit trop heureux de prendre ſans bien une fille, dont la mere a dîné avec Madame de Maintenon.

Digitized by Google

Dans ce prodige incroyable d'élévation, Madame de Maintenon ne laiſſoit pas d'avoir ſes peines, & les incartades continuelles de ſon frere n'étoient pas une des moindres. Il n'avoit jamais été que Capitaine d'Infanterie, & parloit toujours de ſes vieilles guerres, comme un homme qui méritoit tout, & à qui on faiſoit le plus grand tort du monde de ne l'avoir pas fait Maréchal de France. Quelquefois il diſoit aſſez plaiſamment qu'il avoit pris ſon bâton en argent. Il couroit les petites filles aux Tuileries & ailleurs; en entretenoit toujours quelques-unes, & vivoit le plus ſouvent avec elles & leur famille. C'étoit un fou à lier, mais plaiſant, avec de l'eſprit & des ſaillies. Malgré tout, bon homme, honnête homme, poli, & ſans rien de ce que la vanité de la ſituation de ſa ſœur auroit pu donner d'impertinence. Quelquefois il ſe donnoit carriere ſur les temps antérieurs, & c'étoit un plaiſir de l'entendre cauſer de Scarron & de l'hôtel d'Albret. Sur-tout il ne ſe pouvoit contenir ſur les aventures de ſa ſœur, & en faiſoit le parallele avec ſa dévotion actuelle. Il

Digitized by Google

n'étoit pas trop prudent de provoquer ces propos qu'on n'arrêtoit pas quand on vouloit, & qu'il ne tenoit pas devant deux ou trois amis ; mais à table, devant tout le monde ; sur un banc des Tuileries, & quelquefois dans la gallerie de Verſailles où il ne ſe contraignoit pas plus qu'ailleurs, de prendre un ton goguenard, & dire *le beau frere*, lorſqu'il vouloit parler du Roi. Enfin Madame de Maintenon ne ſachant que faire d'un frere ſi extravagant, mit tout Saint-Sulpice en mouvement pour lui inſpirer des ſentimens de dévotion, avec promeſſe que s'il renonçoit à ſes débauches, il ne manqueroit plus d'argent ; qu'on fourniroit abondamment à ſa dépenſe, & qu'il auroit toujours de quoi ſatisfaire ſes fantaiſies, pourvu toutefois qu'elles fuſſent honnêtes. Pour cela, il fallut que M. d'Aubigné ſe retirât dans une Communauté qu'un M. d'Orſen avoit établie pour des Gentilshommes qui vivoient dans une eſpece de retraite, ſous la direction de quelques Prêtres de Saint-Sulpice. Pour avoir la paix, Madame d'Aubigné s'étoit confinée dans un Couvent, & diſoit tout bas à ſes commeres, que cela étoit bien dur.

Digitized by Google

Pour d'Aubigné, il ne laiſſoit ignorer à perſonne que ſa ſœur ſe moquoit de lui de vouloir lui perſuader qu'il étoit dévot. Il ne tint pas long-temps ſans revenir aux filles, aux Tuileries & à ſes anciennes parties de plaiſir. Mais on le rattrapa, & on lui donna pour gardien un des Prêtres de Saint-Sulpice qui le ſuivoit par-tout, & qui dut rembourſer bien des ſottiſes. Il étoit payé pour cela, & l'on doit convenir qu'avec un pareil pupille il gagnoit bien ſon argent.

Racine étoit ſujet à de grandes diſtractions. Il arriva qu'un ſoir Madame de Maintenon l'ayant envoyé chercher pour amuſer le Roi, la converſation tomba ſur les Théâtres de Paris. Après avoir épuiſé l'Opéra, on parla de la Comédie. Le Roi s'informa des Pieces & des Acteurs, & demanda à Racine pourquoi la Comédie étoit moins ſuivie qu'autrefois. Racine lui en donna pluſieurs raiſons, & conclut par celle qui, à ſon avis, y avoit le plus de part, qui étoit que, faute d'Acteurs & de bonnes Pieces nouvelles, les Comédiens n'en donnoient que d'anciennes ; entre autres, des Pieces de *Scarron* qui ne valoient

Digitized by Google

rien, & qui rebutoient tout le monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son nom devant son successeur. Le Roi s'embarrassa; le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine qui sentit dans quel abyme sa funeste distraction venoit de le plonger. Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer quelques momens. Le résultat fut que le Roi renvoya Racine, en disant qu'il alloit travailler. Il sortit tout éperdu, & ce fut la véritable époque de sa disgrace. De long-temps le Roi & Madame de Maintenon ne daignerent plus lui parler ni le regarder. Il en conçut un chagrin si profond, qu'il tomba dans une espece de langueur qui ne le quitta plus.

Dans une autre occasion, Madame de Maintenon ne fut pas plus courageuse pour protéger Racine contre un léger ressentiment du Roi. Touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avoit parlé de la misere du peuple en 1698,

Digitized by Google

elle engagea son ami à faire un Mémoire qui montrât le mal & le remede. Le Roi lut ce Mémoire, & en ayant montré du chagrin, elle eut la foiblesse d'en nommer l'Auteur, & celle de ne le pas défendre. Racine, plus foible encore, fut pénétré d'une douleur qui acheva de le conduire au tombeau. *Voyez l'article* RACINE.

Malgré sa piété, Madame de Maintenon ne pardonna jamais à Louvois tout ce qu'il avoit fait pour empêcher d'abord son mariage secret avec Louis XIV, & dans la suite la déclaration de ce mariage. Le Roi ayant fait un jour confidence à son Ministre des vues qu'il avoit sur Madame de Maintenon, mais comme d'une chose qui n'étoit point encore résolue, & sur laquelle il lui demandoit son avis; Louvois, qui n'en avoit jamais eu la moindre idée, s'écria : *Ah ! Sire, Votre Majesté songe-t-elle bien à ce qu'elle me dit ? Le plus grand Roi du monde couvert de gloire, épouser la veuve Scarron ! Voulez-vous vous déshonorer ?* Il se jeta aussi-tôt aux pieds du Roi, fondant en larmes : *Pardonnez-moi, Sire, la liberté que je prends ; ôtez-moi toutes mes*

Digitized by Google

Charges ; mettez-moi dans une prison, & je ne verrai point une pareille indignité. Le Roi lui dit : *Levez-vous ; êtes-vous fou ?* Il se leva, & sortit du cabinet sans savoir si ses remontrances avoient opéré. Mais le lendemain, il crut voir à l'air embarrassé & cérémonieux de Madame de Maintenon, que le Roi avoit eu la foiblesse de lui conter tout. Ce trait est un de ceux qui font le plus d'honneur à la mémoire de Louvois. *Voyez l'article* LOUVOIS.

Le Maréchal *de Villeroy* languissoit à Paris, & souvent à Villeroy, dans la plus profonde disgrace. Depuis son dernier retour de Flandres, il ne paroissoit que de loin à loin à Versailles, toujours sans y coucher ; à Fontainebleau il couchoit une fois ou deux tout au plus. Il n'étoit plus question pour lui de Marly. La sécheresse, le silence & l'air ennuyé du Roi en le voyant étoient toujours les mêmes ; mais il tenoit toujours à Madame de Maintenon. Sa haine pour Chamillart qui leur étoit commune, avoit ranimé leur ancienne familiarité. La compassion l'engageoit à le voir toutes les fois qu'il alloit à

Digitized by Google

Verſailles ou à Fontainebleau ; ils s'écrivoient ſouvent, & elle ne faiſoit rien qu'elle ne lui communiquât. Ces myſteres étoient pour la foule, & n'échappoient point aux plus attentifs ; le Roi ne les ignoroit pas. Madame de Maintenon n'auroit oſé lui cacher une conduite d'habitude qu'il auroit pu découvrir. Elle eſpéra trouver des occaſions de rapprocher le Maréchal, & de temps en temps elle montroit de ſes Mémoires qu'elle faiſoit appuyer par *Voiſin*. Juſqu'alors rien n'avoit pourtant réuſſi. La triſte conjoncture de la mort de M. le Duc & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne fit redoubler d'efforts à Madame de Maintenon. Louis XIV étoit difficile à amuſer ; elle étoit ſi touchée, ſi abattue qu'elle ne trouvoit aucune reſſource en elle-même. Celle du travail des Miniſtres chez elle y laiſſoit de grands intervalles par la longueur des ſoirées d'hiver, & des journées entieres quand il faiſoit trop mauvais pour ſortir. Le Roi paroiſſoit alors chez elle toujours avant trois heures, & n'en ſortoit qu'à dix pour ſouper. Elle multiplioit bien le plus qu'elle pouvoit les voyages à Marly & à Trianon pour

Digitized by Google

la commodité de la promenade ; mais elle ne trouvoit point dans les premiers Gentilshommes de la Chambre, & dans les autres grands Officiers qui pouvoient ſuivre, de quoi amuſer le Roi. Le Duc de Noailles n'étoit plus en cette ſituation depuis ſon rappel d'Eſpagne. Le Maréchal de Villeroy lui parut le ſeul homme ſur qui elle pût jeter les yeux. Il avoit été élevé auprès de Louis XIV ; il n'avoit quitté la Cour que pour aller à l'armée ; il avoit été galant de profeſſion, & le vouloit être encore. Toujours dans la familiarité du Roi, il ſavoit cent contes de leur jeuneſſe, dont le Monarque s'amuſoit beaucoup. D'ailleurs le Maréchal étoit paſſionné pour la Muſique ; il parloit chaſſe & chevaux ; toutes les anciennes intrigues de la Cour & de la Ville lui étoient préſentes. Ce qui lui plaiſoit ſur-tout, c'eſt qu'elle n'avoit rien à craindre de lui. Quelque crédit qu'il pût prendre, elle étoit bien ſûre qu'il ne feroit jamais que ce qu'elle voudroit. Ces conſidérations la déterminerent à tout tenter pour le raccommoder. Elle commença donc par vanter au Roi les ſerviteurs de jeuneſſe & de toute la vie ; enſuite l'attachement

Digitized by Google

de toute celle du Maréchal de Villeroy pour lui, sa douleur de lui avoir déplu, la longueur de sa pénitence, sa désolation de ne pouvoir être auprès du Roi dans ces momens de tristesse, la douceur de se réunir à ceux avec qui on avoit toujours vécu, & dont on étoit sûr que le cœur n'avoit point de part aux fautes ; en un mot, elle fut si bien dire & presser, que tout ce qui étoit à Marly pensa tomber d'étonnement d'y voir paroître le Maréchal de Villeroy, & de l'y voir accueilli avec toutes les démonstrations d'amitié que la situation du Roi put lui permettre. De ce moment, il ne quitta plus la Cour, & fut traité mieux que jamais. Il redevint le plus intime ami du Roi, & le premier favori de Madame de Maintenon.

On sait que les Tragédies d'*Esther* & d'*Athalie* furent composées à la priere de l'illustre Fondatrice de Saint-Cyr, qui les fit jouer avec l'applaudissement de toute la Cour. M. *Hébert*, célebre Curé de Versailles, traversa autant qu'il fut en lui ces plaisirs innocens. A une assemblée des Dames de charité, où Madame de Maintenon assistoit très-régulièrement,

Digitized by Google

le discours avant la conférence, tomba sur la Tragédie d'*Esther*. La flatterie renchérissoit sur tous les éloges qu'accordoit la vérité. Le Curé attendoit, en gémissant, le moment de parler. Madame de Maintenon rapporta d'un air satisfait, les noms de tous les Religieux qui avoient été spectateurs, ou qui demandoient à l'être. » Il n'y a plus que „ vous, Monsieur, dit-elle au Curé, qui „ n'avez pas vu cette Piece; ne vous y „ verrons-nous pas bientôt « ? M. Hébert répondit par une profonde révérence. » Je voudrois bien, ajouta-„ t-elle, en le regardant, y aller aujour-„ d'hui en aussi bonne compagnie. — Je „ vous supplie de m'en dispenser «, repartit le Curé, en commençant son exhortation. Dès qu'elle fut achevée, Mesdames *de Chevreuse* & *de Beauvilliers*, gronderent le Curé de ce refus public. „ Vous avez, lui dirent-elles, mortifié „ Madame de Maintenon. Voir *Esther*, „ est une faveur sollicitée; elle vous y „ invite, & vous refusez du ton le plus „ désapprobateur. On n'aura plus la „ même confiance en vous; on vous „ croira outré sur la morale; vous „ serez redouté comme le censeur des

Digitized by Google

„ Evêques ; vous perdrez un crédit utile
„ à votre zele. — Mes raisons, inter-
„ rompit M. Hébert, ne sont pas de
„ vains scrupules ; je vous en rendrai
„ compte, & j'en ferai juge Madame
„ de Maintenon elle-même. Si elle me
„ condamne, je me rendrai volontiers «.
L'ayant vue le soir même, il lui dit :
„ Vous connoissez, Madame, mon res-
„ pect pour vous ; mais vous savez aussi
„ combien je déclame en chaire contre
„ les Spectacles. *Esther* n'est point com-
„ prise dans cette proscription. — Pour-
„ quoi donc, interrompit-elle, refusez-
„ vous de l'entendre ? — Le peuple,
„ reprit le Curé, ne sait pas la diffé-
„ rence qu'il y a entre cette Tragédie
„ & une autre. J'irai ; il croira plutôt à
„ mes actions qu'à mes paroles. La ré-
„ putation d'un Ministre de l'Evangile
„ est trop délicate pour la sacrifier à la
„ complaisance ou à la curiosité. Eh !
„ pensez-vous qu'il soit décent à des
„ Prêtres d'assister à des jeux exécutés
„ par de jeunes filles bien faites, aima-
„ bles, fixées pendant deux heures en-
„ tieres ? C'est s'exposer à des tenta-
„ tions. Des courtisans m'ont avoué que
„ leurs passions étoient plus vivement

Digitized by Google

„ excitées par la vue de ces enfans, que
„ par celle des Comédiennes : l'inno-
„ cence des vierges eſt un attrait plus
„ dangereux, que le libertinage des proſ-
„ tituées. Le vice profane tout. — Mais
„ du moins, lui dit Madame de Mainte-
„ non, vous ne condamnez pas ces di-
„ vertiſſemens ſi utiles à la jeuneſſe ? —
„ Je crois, répondit-il, qu'ils doivent
„ être proſcrits de toute bonne éduca-
„ tion. Votre grand objet, Madame,
„ eſt de porter vos éleves à une grande
„ pureté de mœurs. N'eſt-ce pas dé-
„ truire cette pureté, que de les expoſer
„ ſur un Théâtre aux regards avides de
„ toute la Cour ? C'eſt leur ôter cette
„ honte modeſte, qui les retient dans
„ le devoir. Une fille redoutera-t-elle
„ un tête-à-tête avec un homme, après
„ avoir paru hardiment devant plu-
„ ſieurs ? Les applaudiſſemens que les
„ ſpectateurs prodiguent à la beauté,
„ aux talens de ces jeunes perſonnes,
„ leur inſpirent de l'orgueil. Je ne puis,
„ en exerçant un Miniſtere qui combat
„ toutes les paſſions, me défendre de la
„ vaine gloire de prêcher devant mon
„ Souverain ; comment des enfans ſe
„ préſerveroient-ils d'une vanité ſi

Digitized by Google

„ naturelle ? — Cependant, dit Madame
„ de Maintenon, ces exercices ſont au-
„ toriſés, de touttemps, dans les Colle-
„ ges. — On ne peut, répliqua le Curé,
„ en rien conclure pour les Colleges
„ de filles. Les garçons ſont deſtinés
„ à des emplois qui les obligent de par-
„ ler en public. Un homme de Robe,
„ un homme d'Egliſe, un homme d'E-
„ pée, ont également beſoin de l'exer-
„ cice de la déclamation. Les filles ſont
„ deſtinées à la retraite, & leur vertu
„ eſt d'être timides, leur gloire d'être
„ modeſtes. Je ne parle point du temps
„ qu'emportent les rôles qu'il faut ap-
„ prendre ; des diſtractions que donne
„ le charme des vers ; de l'orgueil
„ de celles qui jouent ; de la jalouſie
„ de celles qui ne jouent pas ; des airs
„ de hauteur qu'on prend au Théâtre,
„ & qu'on ne quitte pas dans la ſo-
„ ciété ; de mille choſes contraires à
„ votre établiſſement. Je ne dis plus
„ qu'un mot : tous les Couvens ont les
„ yeux attachés ſur Saint-Cyr ; par-
„ tout on ſuivra l'exemple que Saint-
„ Cyr aura donné. On ſe laſſera des
„ Pieces de piété, on en jouera de pro-
„ fanes. On invitera des Laïques à ces

Digitized by Google

„ Spectacles. Dans toutes les Maisons „ Religieuses, au lieu de former des „ Novices, on formera des Comédien- „ nes. — J'entre dans tout cela, dit „ Madame de Maintenon ; mais Saint „ François de Sales est moins rigide que „ vous, il permet à ses filles de repré- „ senter des Pieces de dévotion. — „ Il est vrai, reprit M. Hébert ; mais ce „ grand Evêque ne le permet qu'entre „ elles, rarement, & dans l'intérieur du „ Monastere. A la Visitation, c'est un „ amusement privé ; à Saint-Cyr, c'est „ un spectacle public «.

Le Pere *de Neuville*, Jésuite, l'ayant priée, sans la connoître, de lui obtenir une audience de Madame de Maintenon. » Et que lui voulez-vous, lui » dit-elle ? — J'en veux, répondit le » Jésuite, un emploi pour un de mes fre- » res. — Vous vous adressez mal ; elle » demande quelquefois au Roi des au- » mônes, mais jamais des graces. — Elle » a tant de crédit, répliqua le Pere. — » Pas tant que vous croyez. — Ah ! dit » le Pere de Neuville, c'est à Madame » de Maintenon que j'ai l'honneur de » parler ; elle seule peut se défier de son » crédit «.

Digitized by Google

Pendant la vie du Roi, la seule distinction publique qui faisoit sentir l'élévation secrete de Madame de Maintenon, étoit, qu'à la Messe, elle occupoit une des petites tribunes ou lanternes dorées qui ne sont faites que pour le Roi ou la Reine. On a aussi rapporté que *Mignard* peignant Madame de Maintenon en *Sainte Françoise Romaine*, demanda au Roi, en soutiant, si, pour orner le portrait, il ne pourroit pas l'habiller d'un manteau d'hermine. *Oui*, dit le Roi, *Sainte Françoise le mérite bien.* Ce portrait passe pour le plus beau qu'on ait de cette Dame.

Cet Empereur Moscovite, qui cherchoit par-tout des hommes, & qui étoit lui-même un grand homme, le Czar Pierre voulut voir la femme que Louis XIV avoit aimée. Madame de Maintenon lui fit demander la permission de le recevoir sur son lit. La Communauté, en habit de cérémonie, le reçut à la porte de clôture. Il alla droit à l'appartement de Madame de Maintenon, suivi de quelques Seigneurs François, & de sa petite Cour. Il lui adressa la parole. L'interprete en dit moins que n'en disoit

Digitized by Google

le visage du Prince. Il tira lui-même le rideau du lit, & fit signe qu'on l'ouvrît au pied. Il la considéra attentivement: elle rougit, & les Dames de Saint-Cyr qui la virent en ce moment, assurerent qu'elle lui parut encore belle. Le Czar dit quelques mots d'étonnement, avec une action encore plus énergique. De là il alla dans toutes les Classes, parut surpris de trouver si peu de beauté parmi tant de filles rassemblées, s'amusa de tous leurs jeux, & fit tirer le plan de la Maison de Saint-Cyr.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce premier Volume.

PRÉFACE, pag. v
LOUIS XIV, 1
Anne d'Autriche, 102
Marie-Thérese d'Autriche, Reine de France, 115
Le Grand Dauphin, 123
Le Grand Condé, 137
Le Duc de Beaufort, 163
Henriette d'Angleterre, 170
Le Duc de Bourgogne, pere de Louis XV, 177
Le Duc de Berry, 204
M. le Prince, fils du Grand Condé, 208
Le Cardinal Mazarin, 215
Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Retz, 235

Digitized by Google

Le Maréchal de Turenne, 260
Colbert, 292
Louvois, 306
Le Surintendant Fouquet, 322
Madame de la Valliere, 327
Madame de Monteſpan, 335
Madame de Maintenon, 345

Fin de la Table du premier Volume.

Digitized by Google
4° 989394

GALERIE

DE

L'ANCIENNE COUR

OU

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES REGNES

DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV.

TOME SECOND.



M. DCC. LXXXVI.

Digitized by Google

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES REGNES DE LOUIS XIV, ET DE LOUIS XV.

MONTAUSIER *.

On ne doit pas dissimuler que, dans sa jeunesse, le Duc de Montausier n'ait eu le plus grand foible pour les femmes. N'étant que Marquis *de Salles* & simple Cornette dans la Compagnie des Chevau-Legers du Comte de Brissac, alors Gouverneur de la Lorraine, il s'attacha à une Dame de cette Province, dont

* Né en 1610, mort en 1690.

Digitized by Google

la beauté, & plus encore les ſentimens qu'elle avoit pour lui, firent naître dans ſon cœur la paſſion la plus forte. Ils s'aimerent & firent paroître aſſez librement leur amour pendant une année entiere : mais un accident vint troubler leur repos ; &, par un revers fâcheux, cette Dame devint priſonniere. Le Marquis fit uſage de tout ſon crédit auprès du Gouverneur, pour adoucir les rigueurs de la priſon à une perſonne ſi chere. Il fut ſollicité de faire quelque choſe de plus, & la Dame priſonniere ne lui offroit pas moins qu'elle-même pour prix de la liberté qu'elle le preſſoit de lui procurer ; mais il fut inacceſſible à une tentation ſi délicate : il fit violence à ſon cœur, & ſacrifia, ſans délibérer, l'amour, la beauté, l'éclat d'une grande alliance à la fidélité qu'il devoit à ſon Roi. Sa modeſtie auroit laiſſé dans l'oubli cette action héroïque, ſi la perſonne même qui en avoit été l'occaſion, ne l'eût publiée dans la ſuite, & ne ſe fût fait un devoir de rendre juſtice à un homme, dont la fermeté admirable juſtifioit les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui.

Digitized by Google

Un attachement plus solide succéda bientôt à celui, dont on vient de rapporter des circonstances si glorieuses pour le Marquis de Salles. Ce fut vers ce temps-là, qu'il vit, pour la premiere fois, celle qui devoit régner constamment sur son cœur, & lui être unie par des liens que la mort seule pouvoit dissoudre. Jusqu'alors il n'avoit appris que de la renommée, les grandes qualités de l'illustre *Julie d'Angennes*, Marquise *de Rambouillet ;* mais une action comparable à celle qu'il venoit de faire en Lorraine, quoique dans un genre différent, lui fit naître la curiosité de voir par lui-même, ce qu'il ne savoit encore que par le rapport des autres. De deux freres qu'avoit Mademoiselle de Rambouillet, le cadet, dans un âge encore tendre, fut frappé de la peste, qui désoloit la Capitale du Royaume, & qui, après s'être répandue sur le peuple, porta ses ravages jusque dans les palais des Grands. Ce fut en cette occasion, que cette héroïne, alarmée du danger de son frere, & de celui auquel son illustre mere vouloit s'exposer en assistant le malade, donna un exemple

Digitized by Google

mémorable de ſa fermeté & de ſa tendreſſe. Elle ne put détourner d'abord Madame de Rambouillet de la réſolution qu'elle avoit priſe ; mais elle obtint au moins de partager le péril avec elle. Sa jeuneſſe, ſa beauté, la délicateſſe de ſon tempérament, le ſoin de conſerver une vie que tout conſpiroit à rendre heureuſe, tout cela ne put l'empêcher de faire un ſacrifice, que la religion & la nature même n'exigent point. Elle ſe renferma dans la chambre du malade, où elle fit conſentir Madame de Rambouillet à ne point entrer ; & ſeule, au milieu d'un air empeſté, elle aſſiſta avec une préſence d'eſprit & une tranquillité toujours égale, non-ſeulement ſon frere, mais encore pluſieurs domeſtiques qui furent attaqués du mal contagieux. Sa tendre charité ne put ſauver celui qui en étoit le principal objet. Ce frere, dont la vie lui étoit plus chere que la ſienne propre, ſuccomba à la violence du mal, & expira le neuvieme jour, entre les bras de ſon incomparable ſœur. Il n'eſt pas étonnant que ce trait héroïque ait fait naître d'autres ſentimens que ceux de l'admiration, dans une ame de la trempe de celle de Montauſier,

Digitized by Google

Quelqu'un félicitoit un jour le Marquis de Salles de ce qu'il dépendoit de lui d'être l'ami d'un grand Miniſtre. *Je le voudrois bien*, répondit le Marquis, *s'il vouloit des amis ; mais je ne le veux pas, parce qu'il ne veut que des eſclaves.*

A la mort du Préſident *de Périgny*, qui avoit d'abord été Précepteur du Dauphin, le Duc de Montauſier demanda qu'il fût remplacé par *Boſſuet ;* Louis XIV, dont l'intention étoit de laiſſer au premier toute l'autorité de cette éducation, redouta pour le Gouverneur l'aſcendant d'un homme tel que l'Evêque de Meaux : » Sire, lui dit à ce » ſujet le Duc de Montauſier, ce n'eſt » pas à moi, mais au Prince qu'il eſt » important que le Précepteur con- » vienne : d'ailleurs il ne m'arrivera » jamais de rien exiger de contraire à la » dignité d'un Evêque «.

Louis XIV avoit écrit ce billet pour M. le Duc *de la Rochefoucault :* » Je me » réjouis comme votre ami, de la Charge » de Grand-Maître de ma garde-robe » que je vous ai donnée comme votre » Roi «. Il montra ce billet à M. de

Digitized by Google

Montauſier ; & ce Courtiſan véridique eût le courage de lui faire obſerver que c'étoit de l'eſprit mal employé. Louis ſupprima ce billet.

En 1662, le Roi fut malade de la rougeole, juſqu'à faire trembler pour une vie ſi précieuſe. Le Marquis de Salles en fut plus alarmé que perſonne ; & le Roi inſtruit de la crainte & de l'affliction de ce fidelle ſerviteur, l'ayant fait appeler : *Vous avez eu raiſon*, lui dit-il avec bonté, *de craindre de me perdre ; vous auriez perdu votre meilleur ami ; je connois votre mérite mieux qu'aucun autre, & je veux le mettre à ſa place :* les effets ſuivirent de près les paroles.

M. de Montauſier ayant été choiſi pour ſuccéder au Duc *de Longueville* dans le Gouvernement de Normandie, le Parlement de cette Province voulut d'abord lui diſputer quelques-uns des droits attachés à la place qu'il occupoit. On prétendit le traiter différemment de ſon prédéceſſeur, ſous prétexte qu'on devoit à un Prince du Sang beaucoup plus qu'à un homme qui ne l'étoit pas. M. de Montauſier remontra paiſible-

Digitized by Google

ment aux Députés du Parlement, que le prétexte allégué étoit frivole ; que les honneurs qu'on avoit rendus à M. le Duc de Longueville étant des prérogatives incontestablement attachées à la qualité de Gouverneur, quiconque étoit revêtu du même caractere, devoit prétendre aux mêmes droits ; qu'enfin la regle en ces occurrences est d'honorer l'homme du Roi, non à raison de sa qualité personnelle, mais à raison du Prince qu'il représente. Toutes ces raisons ne toucherent point le Parlement, qui persista dans sa résolution, & engagea même plusieurs personnes de qualité à chicaner mal-à-propos M. de Montausier. Il comprit que, pour terminer tous les procès qu'on lui suscitoit, il falloit un arrêt suprême, qui ne laissât aucune ressource à la chicane, & qui appuyât fortement la justice de sa cause ; elle étoit trop bonne pour n'être pas écoutée. La Cour ordonna que non-seulement on traitât M. de Montausier comme on avoit fait M. le Duc de Longueville, mais qu'on lui rendît encore certains honneurs que le Prince même n'avoit pas eus. Ces ordres n'auroient servi qu'à aliéner les esprits

Digitized by Google

au lieu de les ramener, si Montausier n'en avoit tempéré la rigueur par sa modération & sa modestie ; mais content de ce qu'il jugea nécessaire au service du Roi, il se relâcha sur bien des choses qu'il étoit en droit d'exiger.

Après la conquête de la Franche-Comté en 1668, le Roi vint goûter à Saint-Germain le fruit de ses travaux. Il étoit accompagné des plus illustres guerriers qui avoient partagé la gloire de cette expédition. Montausier brilloit parmi ces héros ; & toute la Cour, soit par une véritable estime, soit uniquement pour parler le langage du Maître, s'empressoit à célébrer les louanges du Duc. Mais loin de s'en laisser éblouir, il ne songea qu'à en mériter de nouvelles ; & il en mérita bientôt en effet, en s'exposant à un nouveau genre de périls qui ne demandent pas moins d'intrépidité & de grandeur d'ame, que ceux qui se trouvent dans les sieges & dans les batailles. On apprit que la peste faisoit sentir à Rouen ce qu'elle a de plus terrible, & que tous les quartiers de cette grande Ville en étoient infectés. Le Duc de Montausier, plus attentif

Digitized by Google

que perſonne aux intérêts d'une Province qui lui étoit confiée, fut des premiers averti du danger dont elle étoit menacée, & ne différa pas d'un moment à voler à ſon ſecours. On lui repréſentoit qu'il étoit contre la ſageſſe de s'expoſer de ſang-froid à un péril certain ; mais il répondoit à ces conſeils timides : *Que pour lui, il croyoit les Gouverneurs obligés à la réſidence comme les Evêques ; & que ſi l'obligation n'en étoit pas ſi étroite en toutes circonſtances, elle étoit du moins égale dans les calamités publiques.* La Ducheſſe ſon épouſe fut effrayée de ſa réſolution, &, ſans oſer l'attaquer ouvertement, elle ne lui fit connoître que ce que ſon cœur ne pouvoit cacher, les cruelles alarmes où elle alloit être réduite pendant ſon abſence. Mais le Duc ſurmonta généreuſement cet obſtacle ; & plus touché de l'exemple héroïque de la Ducheſſe dans une pareille rencontre, que des larmes qu'il lui voyoit répandre, il aima mieux l'imiter que de céder à ſa tendreſſe. Il partit pour Rouen ; & s'étant enfermé dans cette Ville infortunée, il s'appliqua tout entier au ſoulagement de ceux que la peſte avoit déjà attaqués, & à préſerver

Digitized by Google

ceux qu'elle avoit épargnés jusqu'alors. La fureur du mal se ralentit peu-à-peu ; plusieurs malades furent sauvés ; le cours de la contagion fut arrêté dans l'espace de deux mois ; l'air fut parfaitement purifié, & tout un grand peuple reconnut devoir son salut au zele & à l'intrépidité de son Gouverneur. Depuis cette époque, le Duc de Montausier fut regardé par les habitans de Rouen, comme le pere de la patrie ; & le souvenir de ses bienfaits vivra aussi longtemps dans cette Ville, qu'on y conservera la mémoire du terrible fléau, qui en fut l'occasion.

Mon fils, dit Louis XIV, en présentant M. le Duc de Montausier au Dauphin : » Voilà l'homme que j'ai choisi » pour avoir soin de votre éducation. » Je n'ai pas cru pouvoir rien faire » de mieux pour vous, & pour mon » Royaume. Si vous suivez ses instruc- » tions & ses exemples, vous serez tel » que je vous désire. Si vous n'en pro- » fitez pas, vous serez moins excusable » que la plupart des Princes, dont on » néglige ordinairement les premieres » années ; & moi je serai quitte envers

Digitized by Google

» tout le monde ; le choix que j'ai fait me » met à couvert de tout reproche «. A ces mots, Montauſier tombe aux genoux de l'enfant auguſte qui lui eſt confié ; & lui baiſant avec reſpect une main qu'il couvre de ſes larmes : » Recevez, lui » dit-il, Monſeigneur, cette marque » de ſoumiſſion & de reſpect ; c'eſt la » ſeule que, de pluſieurs années, puiſſe » vous donner ſans crime un homme » qui va devenir votre pere & votre » maître «.

Les Courtiſans accuſoient Montauſier de fatiguer le Dauphin. » Pourquoi » tant d'exercices, s'écrioient-ils ? Pour- » quoi tant de veilles, tant d'études ? » la ſanté du Prince eſt menacée ; a-t-il » beſoin de tant de lumieres « ? La Reine trompée, joint ſa voix à celle des accuſateurs. Le Gouverneur reſte inébranlable. Il attend que Louis XIV parle. » Je n'ai qu'un fils, dit le Roi au » milieu de ſa Cour qui attendoit la » condamnation de Montauſier ; mais » j'aimerois mieux qu'il mourût, que » de le voir ſans lumieres & ſans vertu, » & de préſager qu'il ſera un jour funeſte » à mes Sujets «.

Digitized by Google

La premiere fois que M. le Dauphin monta à cheval, étant ſorti du parc de Verſailles, il demanda ce que c'étoit que des chaumines qui ſe préſentoient à ſes yeux : on lui répondit que c'étoient des maiſons de payſans ; & comme il témoignoit avoir peine à le croire, M. de Montauſier ſon Gouverneur le fit deſcendre de cheval ; & l'ayant fait entrer dans la premiere cabane qui ſe rencontra : *Voyez*, dit-il, *Monſeigneur ; c'eſt ſous ce chaume, & dans cette miſérable retraite que logent le pere, la mere & les enfans qui travaillent ſans ceſſe pour payer l'or dont vos palais ſont ornés, & qui meurent de faim pour ſubvenir aux frais de votre table.*

Les Médecins du jeune Prince étant plus attachés aux maximes de leur art qu'aux lois de la Religion & de l'Egliſe, déciderent qu'il devoit être diſpenſé du Carême pendant ſa jeuneſſe. Mais le Gouverneur s'oppoſa à l'ordonnance, & dit que le Dauphin étoit d'un âge aſſez avancé, & d'une ſanté aſſez forte pour obſerver l'abſtinence preſcrite. En vain, pour le gagner, on allégua la

Digitized by Google

qualité d'Héritier préſomptif de la Couronne ; le Duc inébranlable ſur ſon principe, répliqua que les enfans des Rois, & les Rois eux-mêmes étoient aſſujettis aux lois de l'Egliſe, & qu'ils devoient y être encore plus ſoumis que les autres, par l'obligation que leur impoſe leur rang de donner l'exemple aux peuples. Pour terminer le différent, on propoſa de s'en rapporter au jugement d'un Prélat : *Je le veux bien*, répondit le Gouverneur ; *mais s'il décide contre moi, on ne trouvera pas mauvais que je m'en tienne à la parole de l'Evangile, qui dit que, ſi un aveugle mene un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice.* On crut l'ébranler, en lui remontrant que ſi le Prince tomboit malade, on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui ; mais il repréſenta à ſon tour, qu'on auroit tort de le rendre reſponſable des accidens qu'il ne lui étoit pas poſſible de prévoir ; & qu'une crainte fondée ſur un avenir incertain ne l'engageroit jamais à parler contre la juſtice, & contre ſa conſcience. Il fallut céder & abandonner l'affaire à la diſcrétion du zélé Gouverneur, & l'on n'eut pas ſujet de s'en repentir. Sous

Digitized by Google

ſa conduite, le Dauphin obſerva toutes les abſtinences de l'Egliſe, & ſa ſanté n'en fut pas moins bonne ; il étoit plus robuſte à quinze ans, qu'on ne l'eſt communément à vingt-cinq.

Dès que les articles du mariage de Monſeigneur avec la Princeſſe de Baviere furent arrêtés, le Duc de Montauſier ceſſa d'avoir le titre de Gouverneur ; & s'il ne perdit rien de ſon autorité ſur le Dauphin, auprès duquel le Roi voulut qu'il reſtât encore quelque temps avec les droits de Gouverneur, dont il convenoit de ſupprimer le nom, ce changement ne laiſſa pas de lui procurer plus de liberté qu'auparavant. Son aſſiduité auprès du jeune Prince ne l'empêcha plus de ſe rendre à la ſociété des gens de Lettres, dont le commerce faiſoit ſa paſſion chérie, & qu'il avoit été forcé de négliger pendant long-temps. Ce fut à cette époque, qu'il ſe lia d'amitié avec le célebre *Deſpréaux*. Les circonſtances de ce rapprochement de Montauſier & de Boileau méritent d'être rapportées. Le Duc avoit pris ce fameux Poëte en averſion, à cauſe du mépris qu'il paroiſſoit faire, dans ſes Satires,

Digitized by Google

des vers de Chappelain, dont M. de Montauſier étoit le protecteur déclaré, depuis l'étroite amitié qu'il avoit contractée avec lui dès ſa premiere jeuneſſe à l'hôtel de Rambouillet. Il faiſoit éclater dans toutes les occaſions ſes ſentimens ſur le compte d'un homme qu'il croyoit injuſte à l'égard de ſon ami ; & ayant ſu que le Roi avoit accordé une penſion à Deſpréaux, il s'en expliqua tout-à-fait au déſavantage du Satirique. Le Poëte n'ignoroit pas les diſpoſitions du Duc à ſon égard, & il en étoit déſolé. Pour ramener un homme, dont l'eſtime & le ſuffrage étoient d'un ſi grand poids, il témoigna, dans ſon Epître à Racine, la peine qu'il reſſentoit de n'avoir pu les mériter juſque-là. Après avoir cité pluſieurs Seigneurs de la Cour, dont ſa Muſe préféroit l'approbation aux applaudiſſemens du vulgaire, le Poëte s'écrie dans cette Epître :

Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier daignât y joindre ſon ſuffrage !

Un trait ſi obligeant fit ſur le cœur de Montauſier tout l'effet que Deſpréaux s'en étoit promis ; le Duc com-

Digitized by Google

mença dès-lors à revenir de ſes anciennes préventions ; & peu de temps après, le ſieur *de Puimorin*, frere de l'Auteur des Satires, homme fort connu & fort aimé à la Cour, étant venu à mourir, le Duc de Montauſier rencontra Deſpréaux dans la galerie de Verſailles, & lui marqua, en paſſant, le regret qu'il avoit de la mort de ſon frere. *Je ſais*, lui répondit Deſpréaux, *que mon frere faiſoit grand cas de l'amitié dont vous l'avez honoré ; mais il en faiſoit encore plus de votre vertu ; & il m'a toujours dit que les graces dont le Roi m'a comblé, & les bons traitemens que je reçois ici, ne peuvent réparer le malheur que j'ai eu de ne pouvoir mériter juſqu'à préſent les bonnes graces du plus vertueux & du plus reſpectable Seigneur qui ſoit à la Cour. — Oublions le paſſé*, lui repartit M. de Montauſier en l'embraſſant, *je veux être de vos amis comme je l'étois de votre frere ; & pour faire connoiſſance, venez, je vous en prie, dîner aujourd'hui avec moi.* Depuis ce moment, Deſpréaux trouva toujours dans le Duc un ami généreux qui lui demeura fidellement attaché juſqu'au dernier jour de ſa vie, & qui fut conſtamment le ſincere admirateur, & le Cenſeur ſévere

Digitized by Google

des nouveaux Ouvrages de cet illuſtre Poëte.

Le Duc de Montauſier avoit demandé à Sa Majeſté, une petite Abbaye pour un de ſes amis : il fut refuſé, & ſortit furieux de chez le Roi, en diſant : *Il n'y a que les Miniſtres & les Maîtreſſes qui aient du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien choiſies, le Roi les ſut : il fit appeler Montauſier, lui reprocha avec douceur ſon emportement, le fit reſſouvenir du peu de ſujet qu'il avoit de ſe plaindre de lui, & le lendemain il fit Madame *de Cruſſol* Dame du Palais. Cette conduite digne de Titus eſt une vengeance bien cruelle.

Le Duc de Montauſier devant aller prendre les eaux, demanda à M. *de Caumartin* un homme de Lettres qui pût l'amuſer pendant ſon voyage. On lui donna l'Abbé *Fléchier*, & ils partirent. Le premier jour, l'Abbé applaudiſſoit à tout ce qu'avançoit M. de Montauſier, qui diſoit tout bas & d'un air fâché : *Voilà nos flatteurs.* Le lendemain, l'Abbé qui avoit pénétré le caractere de ce Seigneur, ne ceſſa de le contredire; &

Digitized by Google

ce fut alors que M. de Montauſier prit du goût pour lui, & ſe chargea de ſa fortune.

Les ennemis de *Moliere* voulurent perſuader au Duc de Montauſier, que c'étoit lui que le Poëte avoit en vue dans la Comédie du *Miſanthrope*. Le Duc de Montauſier alla voir la piece, & dit en ſortant : » Je voudrois bien reſſembler au Miſanthrope de Moliere «.

En 1682, Mademoiſelle *le Fevre* ayant dédié un Livre à Louis XIV, il ne ſe trouva perſonne à la Cour qui osât l'introduire auprès de Sa Majeſté, parce que cette Demoiſelle, connue depuis ſous le nom de Madame *Dacier*, étoit alors Proteſtante. Le Duc de Montauſier inſtruit de ſon embarras, offrit de lui rendre ce ſervice. Il la fit monter dans ſon carroſſe, & la préſenta elle & ſon livre à Louis XIV., qui dit fort ſéchement au Duc de Montauſier qu'il avoit tort d'appuyer des gens de cette religion; que pour lui il feroit défendre que ſon nom parût à la tête des Livres des Huguenots; & qu'il donneroit ordre qu'on ſaisît tous les exemplaires du

Digitized by Google

livre de Mademoiſelle le Fevre. Le Duc de Montauſier répondit à Sa Majeſté, avec cette liberté que ſeul il oſoit ſe permettre : » Sire, eſt-ce ainſi que » vous favoriſez les Lettres ? Je vous le » dis hautement, un Roi ne doit pas » être bigot «. Il ajouta enſuite qu'il remercieroit la Demoiſelle au nom du Roi ; qu'il lui feroit préſent de cent piſtoles, & qu'il dépendroit de Sa Majeſté de les lui rendre, ou de ne les lui rendre pas.

M. le Dauphin venoit de prendre Philipsbourg ; le Duc de Montauſier lui écrivit : » Monſeigneur, je ne vous fais » pas de compliment ſur la priſe de Phi- » lipsbourg, vous aviez une bonne ar- » mée, des bombes, du canon & *Vauban*. » Je ne vous en fais point auſſi ſur ce » que vous êtes brave ; c'eſt une vertu » héréditaire dans votre Maiſon : mais je » me réjouis avec vous de ce que vous » êtes libéral, généreux, humain, faiſant » valoir les ſervices d'autrui, & oubliant » les vôtres ; c'eſt ſur quoi je vous fais » mon compliment «.

Digitized by Google

LA PRINCESSE DES URSINS *.

CHALAIS fut dépêché de Madrid par la Princeſſe des Urſins, pour un voyage ſi myſtérieux, que l'obſcurité n'en a jamais été éclaircie. Il fut dix-huit jours en chemin, inconnu, cachant ſon nom, & paſſa à deux lieues de Chalais où étoient ſon pere & ſa mere, ſans leur donner ſigne de vie, quoique fort bien avec eux. Il rôda ſecrétement en Poitou, & enfin y arrêta un Cordelier de moyen âge dans le Couvent de Breſſuire, qui, dès qu'il ſe vit arrêté, s'écria : *Je ſuis perdu.* Chalais le conduiſit dans les priſons de Poitiers, d'où il dépêcha à Madrid un Officier de Dragons qui connoiſſoit ce Cordelier, dont on n'a jamais ſu le nom. Chalais pouſſa juſqu'à Paris, vint à Marly, un mercredi que le Roi avoit pris médecine. *Torci* le mena l'après-dînée, dans le cabinet du Roi avec qui il fut une demi-

* Morte en 1722.

Digitized by Google

heure. Chalais s'en alla le soir même à Paris. Ce ne fut bientôt après que bruits affreux contre M. le Duc d'Orléans, qui, disoit-on, par le moyen de ce Moine avoit empoisonné nos Princes, & prétendoit en empoisonner bien d'autres. En un instant, Paris retentit de ces horreurs; la Cour y applaudit, les Provinces en furent inondées, ainsi que les Pays Etrangers. On fit venir le Cordelier pieds & poings liés à la Bastille, où il fut livré uniquement à M. *d'Argenson*. Le Lieutenant de Police rendoit compte au Roi directement de beaucoup de choses, au grand dépit de *Pont-Chartrain*, qui, ayant Paris & la Cour dans son département, voyoit dans son inférieur une espece de Ministre plus considéré que lui, & qui se conduisoit toujours de maniere à se faire beaucoup d'amis, sur-tout parmi les Grands. M. le Duc d'Orléans laissa tomber cette pluie, faute de pouvoir l'arrêter. Elle ne put augmenter la désertion devenue générale. Il s'accoutumoit à sa solitude, & comme il n'avoit jamais ouï parler de ce Moine, il n'eut pas la plus légere inquiétude à ce sujet. Mais d'Argenson qui l'interrogea plusieurs fois,

Digitized by Google

vit, en habile homme, la folie d'un déchaînement destitué de toute vraisemblance, & dont l'emportement ne pouvoit empêcher M. le Duc d'Orléans de jouer le plus grand rôle pendant une minorité que la vieillesse du Roi laissoit voir d'assez près. Il profita de son ministere pour entrer de plus en plus dans ses bonnes graces; & cette conduite lui valut une grande fortune. Le Cordelier demeura près de trois mois à la Bastille, sans parler à personne qu'à M. d'Argenson; après quoi Chalais, Prévôt de Madame des Ursins, le ramena lui-même de Paris à Ségovie, où il fut enfermé dans une tour du Château. Il y étoit encore plein de santé dix ans après. Il y vomissoit des horreurs contre la Maison d'Autriche & les Ministres de la Cour de Vienne qui le laissoient pourrir dans cette prison; il ne lisoit que des Romans, & se conduisoit avec autant de scandale que quatre murailles le peuvent permettre à un scélérat. On prétendit qu'il avoit fait son marché pour empoisonner le Roi d'Espagne & les enfans: ses fureurs contre Vienne sembloient favoriser cette opinion; elle prévalut dans les esprits les plus sages

Digitized by Google

au-delà & en déçà les Pyrénées. Mais ce myſtere étant demeuré myſtere, on ſe gardera bien de rien prononcer à ce ſujet. Ce malheureux mourut dans ſa priſon de Ségovie.

Tout le monde ſait que *Jules Albéroni* s'éleva au plus haut degré de la faveur auprès de Philippe V, Roi d'Eſpagne; mais beaucoup de gens ignorent que le Poëte *Campiſtron* fut le premier inſtrument de ſa fortune. Albéroni étoit né ſujet des Ducs de Parme. Il embraſſa l'état Eccléſiaſtique, & obtint une Cure qui ſuffit quelque temps à ſon ambition. Un haſard lui fit faire connoiſſance avec Campiſtron, & ce haſard fut la ſource de ſa grandeur. Ce Poëte voyageoit en Italie; il fut volé, & laiſſé preſque nu dans le voiſinage du Presbytere d'Albéroni, qui lui prêta les habits de ſon frere, & quelque argent pour ſe rendre à Rome. Dans la ſuite, Campiſtron ſuivit le Duc de Vendôme dans les guerres d'Italie. L'armée ſe trouva aux environs de la demeure de ſon ami. Le Duc de Vendôme ſouhaitoit d'avoir quelqu'un qui pût lui découvrir où les habitans des campagnes cachoient leurs

Digitized by Google

vivres. Campiſtron lui parla d'Albéroni comme d'un homme intelligent, dont les ſervices pourroient être utiles à ce Général. On le fit venir, & il ſoutint parfaitement l'idée que Campiſtron avoit donnée de lui. Il s'attacha au Duc de Vendôme, qui fit quelques démarches pour lui procurer un Bénéfice qui valût mieux que ſa Cure. Il lui offrit celle d'Anet, qui étoit à ſa nomination. L'Abbé Albéroni ne voulut pas quitter ſon protecteur, & il le ſuivit en Eſpagne. Le grand crédit de Madame des Urſins mit le Duc de Vendôme dans la néceſſité d'avoir avec elle de grands rapports ; il choiſit Albéroni pour entretenir leur correſpondance, tandis qu'il ſeroit à la tête des armées. Madame des Urſins goûta fort cet Abbé, qui, de ſon côté, n'oublia rien pour s'attirer ſa puiſſante protection. A la mort du Duc de Vendôme, il ſe dévoua tout entier au ſervice de cette Dame, & eut la plus grande part à ſa confiance.

Madame des Urſins qui s'étoit flattée d'épouſer le Roi d'Eſpagne, ſe voyant déchue de l'eſpérance de régner par elle-même, voulut du moins régner ſous

Digitized by Google

sous une autre. Pour cet effet, elle consulta l'Abbé Albéroni sur le choix de la nouvelle Reine. Albéroni le fixa sur la Princesse de Parme, qu'il peignit comme un esprit de poupée, avide de plaisirs, incapable d'ambition. Philippe V est bientôt déterminé, & l'Abbé part pour négocier ce mariage. Mais, ayant appris que la Princesse est d'un caractere tout différent du portrait que lui en a fait Albéroni, Madame des Ursins obtient du Roi un ordre à son Ministre de surseoir la négociation. Le courrier arrive justement la veille du jour pris pour la terminer. Albéroni est frappé de ce coup, mais n'est point abattu. Il demande au courrier s'il veut vivre ou mourir, & lui ordonne de n'arriver que le lendemain. Le mariage se conclut; & Albéroni écrit en Espagne que le courrier est arrivé trop tard. La nouvelle Reine arrive à Madrid; & son premier soin est de hâter la fortune d'Albéroni, & la disgrace de la Princesse des Ursins.

Digitized by Google

LE DUC DE LAUZUN *.

M. *DE LAUZUN* entra dans le monde en 1655 avec une Compagnie de Chévau-Légers, & la cape & l'épée. Il gagna les bonnes graces du Cardinal Mazarin, & puis celles du Roi par des rapports & de petits services. On le fit Meſtre-de-Camp d'un Régiment de Dragons avec de grands appointemens. Quelque temps après, Sa Majeſté le voulant envoyer à ſa garniſon, il ſe figura que c'étoit pour l'éloigner de ſa maîtreſſe, dont il crut le Roi amoureux; la jalouſie le fit parler inſolemment à Sa Majeſté, qui le fit mettre à la Baſtille en 1665. Trois mois après, le Roi l'envoya querir pour le voir avec une barbe de Capucin qu'il avoit laiſſé croître dans ſa priſon, & toute la Cour en rit beaucoup. Lauzun rentra ſi bien dans les bonnes graces de Sa Majeſté, qu'elle créa en ſa faveur une Charge de Colonel-

* Né en 1634, mort en 1723.

Digitized by Google

général des Dragons de France, qu'il eut la permiſſion de vendre peu de temps après. Il acheta preſque auſſi-tôt celle de Capitaine des Gardes-du-Corps en 1669. Il commanda l'armée Royale en Flandres. *Mademoiſelle* qui avoit refuſé tant de Souverains, après avoir eu l'eſpérance d'épouſer Louis XIV, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint du Roi la permiſſion d'épouſer le Comte de Lauzun. Elle lui donnoit tous ſes biens eſtimés vingt millions, quatre Duchés, la Souveraineté de *Dombes*, le Comté *d'Eu*, le Palais *d'Orléans* qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne ſe réſervoit rien, abandonnée toute entiere à l'idée flatteuſe de faire à ce qu'elle aimoit une plus grande fortune, qu'aucun Roi n'en a fait à aucun Sujet. Le contrat étoit dreſſé: Lauzun fut un jour Duc de Montpenſier. Il ne manquoit plus que la ſignature. Tout étoit prêt, lorſque le Roi, aſſailli par les repréſentations des Princes, des Miniſtres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole & défendit cette alliance. Il avoit écrit aux Cours Etrangeres pour annoncer ce mariage: il écrivit la rupture. Cependant

Digitized by Google

Lauzun n'en fut pas plus mal auprès du Roi. Au contraire Sa Majesté le dédommagea en mille manieres de cette fortune manquée. Mais Lauzun crut pouvoir épouser en secret la Princesse, qu'on lui avoit permis, quelques mois auparavant, d'épouser en public; & le Monarque indigné le fit arrêter & conduire à *Pignerol* par deux cents Mousquetaires. Lauzun y fut renfermé dix années entieres; il en sortit enfin en 1680; & ce ne fut qu'après que Madame de Montespan eût engagé *Mademoiselle* à donner la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu au Duc *du Maine* encore enfant, qui les posséda après la mort de cette Princesse. Elle ne fit cette donation, que dans l'espérance que M. de Lauzun seroit reconnu pour son époux; elle se trompa : le Roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné, les Terres de *Saint-Fargeau & de Thiers*, avec d'autres revenus considérables que Lauzun ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrétement sa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Elle mourut en 1693. Pour le Comte de Lauzun, il passa en Angleterre, en 1688. Toujours

Digitized by Google

deſtiné aux aventures extraordinaires, il conduiſit en France la Reine épouſe de Jacques II, & ſon fils au berceau. Il fut fait Duc ; il commanda en Irlande avec peu de ſuccès, & revint avec plus de réputation attachée à ſes aventures, que de conſidération perſonnelle. On l'a vu mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens, ſans avoir fait de grandes choſes.

Le Duc de Mazarin déjà retiré de la Cour en 1669, voulut ſe défaire de ſa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie. Lauzun plus connu alors ſous le nom de *Paiguilhem*, en eut vent des premiers ; il la demanda au Roi qui la lui promit, mais ſous le ſecret. Le jour venu, où le Roi devoit le déclarer, Paiguilhem qui avoit les entrées des Gentilshommes de la Chambre qu'on nomme auſſi les grandes entrées, alla attendre la ſortie du Roi du Conſeil des Finances, dans une piece où perſonne n'entroit pendant ce Conſeil. Il y trouva *Nyert*, premier Valet-de-chambre en quartier, qui lui demanda par quel haſard il y venoit. Paiguilhem sûr de ſon affaire, crut ſe

Digitized by Google

dévouer ce premier Valet-de-chambre, en lui faisant confidence de ce qui alloit se déclarer en sa faveur. Nyert lui en témoigna de la joie, puis tira sa montre, & vit qu'il avoit encore le temps d'aller exécuter, disoit-il, quelque chose de pressé que le Roi lui avoit ordonné. Il monte quatre à quatre un petit escalier au haut duquel étoit le Bureau où Louvois travailloit toute la journée, quand la Cour étoit à Saint-Germain. Nyert entre dans ce Bureau, & avertit Louvois qu'au sortir du Conseil des Finances Paiguilhem alloit être déclaré Grand-Maître de l'Artillerie. Ce Ministre haïssoit Paiguilhem, ami de Colbert son émule, & il en craignoit la faveur & les hauteurs dans une Charge qui avoit tant de rapports avec son département, & de laquelle il envahissoit les fonctions & l'autorité tant qu'il pouvoit; ce qu'il sentoit bien que Paiguilhem ne souffriroit pas. Il embrasse Nyert, le remercie, le renvoie au plus vîte, prend quelques papiers pour lui servir d'introduction, descend & trouve Paiguilhem & Nyert dans la piece qui menoit au Conseil. Nyert fait le surpris de voir arriver Louvois, & lui dit que le Conseil

Digitized by Google

n'eſt pas levé. » N'importe, répond Lou-» vois, je veux entrer, j'ai quelque choſe » de preſſé à dire au Roi « ; & il entre tout de ſuite. Le Roi ſurpris de le voir lui demande ce qui l'amene. Louvois le tire dans l'embraſure d'une fenêtre, lui dit qu'il ſait qu'il va déclarer Paiguilhem Grand-Maître de l'Artillerie ; que Sa Majeſté eſt bien maîtreſſe de ſes choix & de ſes graces, mais qu'il a cru de ſon ſervice de lui repréſenter l'incompatibilité qui eſt entre Paiguilhem & lui ; qu'il voudra tout changer dans l'Artillerie ; qu'il eſt impoſſible que le ſervice s'y faſſe, vu la méſintelligence qui regne entre le Grand Maître & le Secrétaire d'Etat ; que le moindre inconvénient ſera d'importuner Sa Majeſté de leurs querelles & de leurs prétentions, dont il faudra qu'elle ſoit juge à tout moment. Le Roi piqué de voir ſon ſecret connu préciſément de celui à qui il avoit à cœur de le cacher, répond à Louvois d'un air fort ſérieux, que cela n'eſt pas fait encore, le congédie, & va ſe raſſeoir au Conſeil. Un moment après, Sa Majeſté ſort pour aller à la meſſe, voit Paiguilhem, & paſſe ſans lui rien dire. Paiguilhem fort étonné attend le reſte de la journée ; & voyant

Digitized by Google

que la Déclaration promiſe ne venoit point, en parle au Roi à ſon petit coucher. Le Roi lui répond qu'il verra. L'ambiguité de cette réponſe alarme Paiguilhem. Il va trouver Madame de Monteſpan, à qui il fait part de ſon inquiétude, & la conjure de la faire ceſſer. Elle lui promet merveille & l'amuſe ainſi pluſieurs jours. Las de tout ce manege, il prend une réſolution incroyable, ſi elle n'eût été atteſtée de toute la Cour. Il étoit fort bien avec une femme-de-chambre favorite de Madame de Monteſpan; & ce fut par ſon moyen qu'il vint à bout de la plus harſardeuſe entrepriſe, dont on ait entendu parler. Malgré la violence de ſes amours, le Roi ne découcha jamais d'avec la Reine; mais il ſe mettoit ſouvent les après-dînées entre deux draps chez ſes maîtreſſes. Paiguilhem ſe fit cacher par cette femme-de-chambre ſous le lit dans lequel le Roi s'alloit mettre avec Madame de Monteſpan; & par leur converſation, il apprit l'obſtacle que Louvois avoit mis à ſa Charge, la colere du Roi de ce que ſon ſecret avoit été éventé, & ſa réſolution de ne point la lui donner. Il entendit tous

Digitized by Google

les propos qui se tinrent sur son compte entre le Roi & sa maîtresse, & que celle-ci qui lui avoit tant promis de bons offices, lui en rendoit d'aussi mauvais qu'elle pouvoit. Le plus léger hasard pouvoit déceler ce téméraire ; & alors que seroit-il devenu ? Il fut plus heureux que sage. Le Roi & sa maîtresse se tirent du lit : le Roi s'habille & s'en va ; Madame de Montespan se met à sa toilette, pour aller à la répétition d'un Ballet où le Roi, la Reine & toute la Cour devoient se trouver. La femme de-chambre tire Paiguilhem de dessous le lit, & il va se rajuster chez lui. De là il revint se coller à la porte de la chambre de Madame de Montespan ; & lorsqu'elle en sortit pour se rendre à la répétition, il lui présenta la main, & lui demanda d'un air respectueux, s'il pouvoit se flatter qu'elle eût daigné se souvenir de lui auprès de Sa Majesté. Elle l'assura que oui, & lui fit une longue fiction de tous les services qu'elle venoit de lui rendre. Afin de la mieux enferrer, il la pousſa de nouvelles questions ; puis s'approchant de son oreille, il lui dit qu'elle étoit une *menteuse, une coquine, une...*, & lui répéta

Digitized by Google

mot pour mot toute sa conversation avec le Roi. Madame de Montespan en fut si troublée qu'elle n'eut pas la force de répondre une seule parole, & à peine fut-elle arrivée au lieu où devoit se faire la répétition du Ballet, qu'elle s'évanouit; toute la Cour y étoit déjà. Le Roi fort effrayé vint à elle, & ce ne fut pas sans peine qu'on la fit revenir. Elle conta le soir au Roi ce qui lui étoit arrivé, & ne douta point que ce ne fût le diable qui eût si vîte informé Paiguilhem de tout ce qu'ils avoient dit sur son compte. Le Roi fut extrêmement irrité de toutes les injures que Madame de Montespan avoit essuyées. Paiguilhem, de son côté, étoit furieux de manquer l'Artillerie; de sorte qu'ils se trouvoient l'un & l'autre dans une étrange contrainte, lorsqu'ils étoient ensemble. Cela ne put durer que quelques jours. Paiguilhem avec ses grandes entrées épia un tête-à-tête avec le Roi, lui parla de l'Artillerie, & le somma avec audace de tenir sa parole. Le Roi lui répondit qu'il n'en étoit plus temps, puisqu'il ne la lui avoit donnée que sous le secret, & qu'il y avoit manqué. Paiguilhem, éloigné du Roi de quelques pas, tourne

Digitized by Google

le dos, tire ſon épée, en caſſe la lame avec le pied, & s'écrie en fureur, qu'il ne ſervira plus un Prince qui lui manque ſi vilainement de parole. Le lendemain matin Paiguilhem qui n'avoit oſé ſe montrer, fut arrêté dans ſa chambre & conduit à la Baſtille.

En 1670, le Roi, ſous prétexte d'aller viſiter ſes Places de Flandres, voulut faire un voyage triomphant avec les Dames ; il s'y fit accompagner d'un corps de troupes conſidérable, dont il donna le commandement au Comte de Lauzun avec la patente de Général d'armée. Lauzun en fit les fonctions avec beaucoup de magnificence & de galanterie. Cet éclat donna de la jalouſie à Louvois. Le Miniſtre ſe joignit, pour perdre Lauzun, à Madame de Monteſpan qui n'avoit point oublié les injures atroces qu'il lui avoit dites. Ils firent ſi bien l'un & l'autre, qu'ils réveillerent dans l'eſprit du Roi, le ſouvenir de l'épée briſée, & les prétentions de Lauzun à la main de *Mademoiſelle* ; ils le peignirent d'ailleurs comme un homme dangereux qui, par ſa magnificence & ſes prodigalités, s'étoit mis dans la tête

Digitized by Google

de se dévouer les troupes, & de s'en faire adorer. Ils lui firent un crime de ses liaisons avec la Comtesse de Soissons chassée de la Cour & soupçonnée de poison. Ces menées durerent toute l'année 1671, sans que Lauzun pût s'appercevoir de rien au visage du Roi, ni à celui de Madame de Montespan qui le traitoit avec la distinction & la familiarité ordinaires. Lauzun se connoissoit parfaitement en pierreries, & ce mérite le mettoit souvent dans le cas d'obliger Madame de Montespan : un soir du mois de Novembre 1671, qu'il étoit allé à Paris faire un achat de diamans pour cette Dame, le Maréchal *de Rochefort*, Capitaine des Gardes en quartier, l'arrêta, comme il ne faisoit que de mettre pied à terre & entrer dans sa chambre. Lauzun fort surpris voulut savoir le pourquoi de cette violence, demanda à voir le Roi ou Madame de Montespan, ou du moins à leur écrire. Tout lui fut également refusé. On le conduisit à la Bastille, & peu après à Pignerol, où il fut enfermé sous une basse voûte. Sa Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps fut donnée à M. *de Luxembourg*, & le Gouvernement de

Digitized by Google

Berry au Duc de *la Rochefoucault*, qui fut enſuite Grand-Maître de la garde-robe. Quelle dut être la ſituation du Comte de Lauzun précipité en un clin-d'œil, du faîte de la grandeur, dans un cachot du Château de Pignerol ! Il eut le courage de la ſoutenir aſſez long-temps ; mais à la fin, il devint ſi malade, qu'il fallut ſonger à ſe confeſſer. On lui a entendu dire qu'il craignit qu'on ne lui envoyât un Prêtre ſuppoſé, & que ce fut la raiſon qui lui fit demander un Capucin. Dès qu'il le vit, il lui ſauta à la barbe & la tira de tous côtés, pour s'aſſurer qu'elle n'étoit point poſtiche. Il fut quatre ou cinq ans dans ce cachot. Il y avoit des priſonniers à côté, & au-deſſus de lui ; ils trouverent le moyen de lui parler. Ce commerce les conduiſit à pratiquer une ouverture cachée pour s'entendre plus aiſément, puis de l'accroître de maniere à pouvoir ſe viſiter. Le Surintendant *Fouquet* étoit renfermé dans leur voiſinage, depuis 1664 qu'il y avoit été conduit de la Baſtille. Il ſut par ſes voiſins, que Lauzun étoit ſous eux. Fouquet qui ne recevoit aucune nouvelle, en eſpéra de lui, & voulut le voir,

Digitized by Google

Il l'avoit laiſſé jeune homme, & protégé du Maréchal de Grammont, & bien reçu chez la Comteſſe de Soiſſons de chez qui le Roi ne bougeoit. Les priſonniers qui avoient lié connoiſſance avec lui, firent tant qu'ils le perſuaderent de ſe laiſſer hiſſer par leur trou pour voir Fouquet chez eux. Les voilà donc enſemble ; & Lauzun de raconter ſa fortune & ſes malheurs. Le Surintendant ouvrit les oreilles, quand il entendit dire au cadet de Gaſcogne qu'il avoit été Général des Dragons, Capitaine des Gardes-du-Corps, & qu'il avoit eu la patente & la fonction de Général d'armée ; mais Fouquet le crut fou, lorſqu'il lui expliqua comment il avoit manqué l'Artillerie, & ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet. Il crut la folie arrivée à ſon comble, & craignit même de ſe trouver ſeul avec Lauzun, quand celui-ci raconta comment ſon mariage avec *Mademoiſelle* avoit été rompu, quoique le Roi y eût donné ſon conſentement. Cela refroidit beaucoup leur commerce du côté de Fouquet, qui lui croyant la cervelle totalement renverſée, ne prenoit que pour des contes en l'air, toutes les nouvelles que Lauzun lui diſoit. La

Digitized by Google

prison du malheureux Surintendant fut un peu adoucie avant celle de Lauzun. Sa femme & quelques Officiers du Château de Pignerol eurent la permission de le voir, & de lui apprendre des nouvelles. Une des premieres choses qu'il leur dit, fut de plaindre ce pauvre Paiguilhem à qui la tête avoit tourné, mais dont on cachoit la folie dans cette même prison. Quel fut son étonnement, quand tous lui confirmerent ce qu'il avoit su de Lauzun ! Il n'en revenoit pas, & fut tenté de leur croire à tous la cervelle dérangée ; il fallut du temps pour le persuader. A son tour, Lauzun fut tiré du cachot, eut une chambre, & bientôt après la même liberté qu'on avoit donnée à Fouquet ; enfin ils purent se voir tous deux tant qu'ils voulurent. On n'a jamais su comment Fouquet avoit déplu à Lauzun ; mais ce dernier sortit de Pignerol son ennemi, & tant qu'il vécut il ne cessa de rendre de mauvais offices à la famille du Surintendant.

Le Duc de Lauzun ne se consola jamais de n'être plus Capitaine des Gardes-du-Corps, & cette folie le dominoit si

Digitized by Google

puiſſamment, qu'il prenoit ſouvent un habit bleu à galons d'argent qui, ſans être tout-à-fait ſemblable à l'uniforme de Capitaine des Gardes aux jours de revue, en approchoit beaucoup. A l'âge de quatre-vingts ans, il avoit encore cette manie, qui l'auroit rendu ridicule, ſi, à force de ſingularités, il ne ſe fût rendu ſupérieur au ridicule même.

Quand la peſte de Marſeille fut tout-à-fait paſſée, M. de Lauzun demanda une Abbaye pour l'Evêque de cette Ville. Peu après il y eut un travail où ce Prélat fut oublié. Lauzun fit ſemblant de l'ignorer, & demanda à M. le Duc d'Orléans s'il avoit eu la bonté de ſe ſouvenir de l'Evêque de Marſeille. Le Régent fut embarraſſé. Le Duc de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux & reſpectueux : » Monſeigneur, il fera mieux une autre » fois «. Ce ſarcaſme rendit le Régent muet, & le Duc de Lauzun s'en alla en ſouriant. A quelque temps de là, M. le Duc d'Orléans répara ſon oubli, & donna une groſſe Abbaye à l'Evêque de Marſeille qui venoit de refuſer l'Evêché

Digitized by Google

de Laon, en disant qu'il ne vouloit point changer d'épouse.

Ce même Duc de Lauzun empêcha une promotion de Maréchaux de France, par le ridicule qu'il jeta sur les Candidats qui la pressoient. Il dit au Régent, qu'au cas qu'il fît, comme on le disoit, des Maréchaux de France inutiles, il le supplioit de se souvenir qu'il étoit le plus ancien Lieutenant-Général du Royaume, & qu'il avoit eu l'honneur de commander des armées avec la patente de Général.

Trois ou quatre ans avant sa mort, M. de Lauzun eut une maladie qui le mit à l'extrémité ; il ne vouloit voir personne : cependant M. & Madame *de Biron* se hasarderent d'entrer dans sa chambre sur la pointe du pied, & se tinrent derriere ses rideaux hors de sa vue ; mais il les apperçut dans la glace de sa cheminée. Il fut choqué de cette entrée subreptice, & il comprit qu'impatiente de son héritage, Madame de Biron venoit pour tâcher de s'assurer par elle-même, s'il mourroit bientôt. Il voulut l'en faire repentir. Le voilà donc à demander

Digitized by Google

pardon à Dieu de sa vie passée, & à déclarer à voix haute, que dans l'impuissance où il est de faire pénitence, il veut du moins employer tous les biens que Dieu lui a donnés, à racheter ses péchés, & les léguer sans réserve aux Hôpitaux. Il exhala cette résolution d'un ton si déterminé, que Biron & sa femme ne douterent pas un instant qu'il n'exécutât ce dessein, & qu'ils ne fussent privés de toute sa succession. Ils n'eurent pas envie de l'épier davantage, & vinrent sur le champ conter à la Duchesse de Lauzun l'arrêt qu'ils venoient d'entendre, & la conjurer d'y porter remede. Ensuite le malade envoie chercher les Notaires, les fait attendre quelques momens, puis les fait entrer, & leur dicte son testament qui fut un coup de mort pour Madame de Biron. Cependant il differe de le signer, son intention n'étant pas d'en venir à cette extrémité. Quand il fut rétabli, il rit beaucoup avec ses amis de cette espiéglerie.

Le goût de la galanterie dura fort long-temps à M. de Lauzun. *Mademoiselle* en fut jalouse, & cela les brouilla,

Digitized by Google

à plusieurs repriſes. Etant à *Eu* l'un & l'autre, Lauzun ne put ſe contenir ſur cet article. *Mademoiſelle* le ſut, s'emporta, l'égratigna & le chaſſa de ſa préſence. La Comteſſe *de Fieſque* fit le raccommodement. *Mademoiſelle* parut au bout d'une galerie; il étoit à l'autre bout, & il en fit toute la longueur ſur ſes genoux juſqu'aux pieds de *Mademoiſelle*. Ces ſcenes, plus ou moins fortes, recommencerent ſouvent. A la fin, il ſe laſſa d'être battu, & à ſon tour battit *Mademoiſelle*. Cela arriva pluſieurs fois, tant qu'à la fin laſſés de bonne foi l'un de l'autre, ils ſe brouillerent pour ne plus ſe raccommoder. *Mademoiſelle* le chaſſa de ſa maiſon, & ne voulut plus le revoir même à l'article de la mort.

M. de Lauzun s'étoit chargé d'amener en France la Reine d'Angleterre, femme de Jacques II, & le Prince de Galles leur fils. Il mit tant d'adreſſe, de zele & de courage dans cette opération, que tout réuſſit au gré de ſes ſouhaits. La Reine & le jeune Prince arriverent ſans accident à Calais. Louis XIV informé de l'heureuſe manœuvre de Lauzun, crut devoir lui en témoigner quelque

Digitized by Google

reconnoissance ; il lui écrivit de sa main, & lui manda qu'il pouvoit revenir à la Cour, & lui envoya en même-temps un Lieutenant des Gardes, un Exempt, quarante Gardes, & M. le Premier avec des carrosses, des maîtres-d'hôtel, & tout ce qui étoit nécessaire à la Reine fugitive. Le Roi dit ensuite, qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vu de son écriture, & qui seroit bien aise d'en revoir encore. Sa Majesté envoya M. de Seignelay à *Mademoiselle*, pour lui dire, qu'après les services que M. de Lauzun venoit de lui rendre, il ne pouvoit s'empêcher de le voir. *Mademoiselle* s'emporta, & dit : » C'est donc là la reconnoissance de ce » que j'ai fait pour les enfans du Roi « ? Enfin elle entra dans une rage épouvantable qu'elle ne put cacher. Un des amis de Lauzun fut chargé de lui présenter une lettre de sa part. Elle la prit & la jeta dans le feu en sa présence ; mais cet ami la retira, & représenta à *Mademoiselle*, que du moins elle la devoit lire. *Mademoiselle* alla s'enfermer un moment, & reparut, en disant qu'elle l'avoit brûlée sans l'ouvrir.

Digitized by Google

Deux jours avant la revue d'un des Camps de Compiegne, M. de Lauzun demanda au Comte *de Teſſé* s'il avoit bien ſongé à tout ce qu'il lui falloit pour ſaluer le Roi à la tête des Dragons, dont il étoit Colonel-général. Et là-deſſus ils parlerent du cheval, de l'habit, & de l'équipage : » C'eſt fort bien, lui » dit Lauzun ; mais le chapeau ! je ne » vous en entends point parler. — Mais, » non, répondit Teſſé, je compte avoir » un bonnet. — Un bonnet, repartit Lau- » zun, y penſez-vous ? un bonnet ! Le » Colonel-général, un bonnet ! Monſieur » le Comte, vous n'y penſez pas. — Com- » ment donc, lui dit Teſſé, & d'où peut » venir votre étonnement « ? Lauzun ſe fit prier long-temps avant que de parler. Enfin vaincu par ſes inſtances, il lui dit qu'une diſtinction de cette Charge étoit de ne paroître devant le Roi qu'avec un chapeau gris. Teſſé ſurpris avoue ſon ignorance, & dans l'effroi de la ſottiſe où il ſeroit tombé ſans cet avis, ſe répand en remercîmens, & court dépêcher un de ſes gens à Paris pour lui en rapporter un chapeau de cette couleur. Le jour de la

Digitized by Google

Revue, Teſſé ſe trouve au lever du Roi qui, fort étonné de lui voir un chapeau gris, lui demande où il a pris cette coiffure. L'autre ſe pavanant, lui répond qu'il l'a fait venir de Paris. » Et pourquoi faire, dit le Roi ? — Sire, reprend » Teſſé, c'eſt que Votre Majeſté nous » fait l'honneur de nous voir aujourd'hui. — Hé bien, ajouta le Roi encore » plus ſurpris, qu'a cela de commun » avec un chapeau gris ? — Sire, dit Teſſé » qui commençoit à être embarraſſé, » c'eſt que le privilege du Colonel-général eſt d'avoir ce jour-là un chapeau » gris. — Un chapeau gris ! reprit le Roi, » où diable avez-vous pris cela ? — C'eſt » M. de Lauzun, Sire, pour qui vous avez » créé cette Charge, qui me l'a dit «. Et auſſi-tôt le Duc de Lauzun d'étouffer de rire & de s'éclipſer. » Lauzun s'eſt » moqué de vous, répondit le Roi un » peu vivement. Croyez-moi, envoyez tout-à-l'heure ce chapeau au » Général des Prémontrés «. Quoique la plaiſanterie de Lauzun fût un peu forte, Teſſé n'oſa s'en fâcher, & la choſe en demeura là.

M. de Lauzun étoit le ſeul François conſidérable qui eût eu part à l'affaire

Digitized by Google

d'Angleterre. Sa Majeſté Britannique crut lui avoir des obligations infinies, & le laiſſa, en partant pour l'Irlande, dans la confidence intime de la Reine ſon épouſe. A proprement parler, Lauzun étoit le Miniſtre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de M. de Louvois, mais il n'oublioit rien pour gagner les bonnes graces de Madame de Maintenon. Il n'ignoroit pas que cette Dame regardoit comme ſa créature M. *de Seignelay* avec qui elle étoit liée par ſes ſœurs, Madame de Beauvilliers & Madame de Chevreuſe. Lauzun crut donc qu'il feroit un grand coup pour lui, & qui plairoit fort à Madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la mettre dans celles de M. de Seignelay. Il perſuada ſi bien la Reine d'Angleterre, que cela fut fait, & peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvoit être chargé de tout, & qui n'auguroit pas favorablement de cette tentative.

Digitized by Google

LE PREMIER PRÉSIDENT DE HARLAY *.

C'EST dommage qu'on n'ait pas fait un *harléana* de tous les dits de ce Magistrat très-fécond en reparties souvent ingénieuses, & presque toujours malignes. En voici quelques-uns qui donneront une idée de son caractere.

M. *Montalaire*, qui fut Chevalier de l'Ordre en 1724, avoit épousé en secondes noces une fille du Comte de Bussy-Rabutin. Le mari & la femme étoient grands parleurs & grands chicaneurs. Un jour qu'ils étoient à l'audience du Premier Président, le mari voulut prendre la parole; la femme la lui coupa, & se mit à expliquer son affaire. M. *de Harlay* écouta quelques minutes; puis l'interrompant: *Monsieur*, dit-il au mari, *est-ce-là Madame votre femme?*

* Né en 1639, mort en 1712.

Digitized by Google

femme? » Oui, Monſieur « , répondit Montalaire fort étonné de la queſtion. *Que je vous plains, Monſieur*, répliqua le Premier Préſident en hauſſant les épaules d'un air de compaſſion. Et là-deſſus il leur tourna le dos. Ils ſe retirerent outrés, confondus & ſans avoir pu tirer de lui autre choſe que cette inſulte.

Les Jéſuites & les Peres de l'Oratoire étoient ſur le point de plaider enſemble ; le Premier Préſident les manda, & les voulut accommoder. Il travailla un peu avec eux ; puis les conduiſant : *Mes Peres*, dit-il aux Jéſuites, *c'eſt un plaiſir de vivre avec vous ;* & ſe tournant tout court vers les Peres de l'Oratoire, *& un bonheur, mes Peres, de mourir avec vous.*

Le Duc de Rohan, ſortant mécontent de ſon audience, l'avoit prié de ne le point conduire ; & après quelques complimens, il crut avoir vaincu ſa réſiſtance. Dans cette perſuaſion, il deſcend l'eſcalier en diſant rage de lui à ſon Intendant qui l'avoit accompagné. Chemin faiſant, l'Intendant tourne la tête & voit M. de Harlay ſur ſes talons ;

Digitized by Google

il s'écrie pour avertir ſon Maître. Le Duc de Rohan ſe retourne, & ſe met à complimenter pour faire remonter le Premier Préſident : » Oh ! Monſieur, lui répond » le Magiſtrat, vous dites de ſi belles » choſes, qu'il n'y a pas moyen de vous » quitter «. Et en effet il ne le quitta pas qu'il ne l'eût vu monter en carroſſe.

La Ducheſſe *de la Ferté* alla lui demander audience, &, comme tout le monde, eſſuya ſon humeur. En s'en allant, elle s'en plaignit à ſon homme d'affaire, & traita le Premier Préſident de vieux ſinge. Il la conduiſoit ſans qu'elle s'en doutât; à la fin, elle s'en apperçut; mais elle ſe flatta qu'il ne l'avoit pas entendue, & il la remit dans ſon carroſſe, comme ſi de rien n'étoit. A peu de temps de là, ſa cauſe fut appelée & gagnée ; elle accourt chez le Premier Préſident, & lui rend mille actions de graces. Il y répond par des révérences; puis la regardant entre deux yeux » Madame «, lui dit-il devant tout le monde, » je ſuis bien aiſe qu'un vieux » ſinge ait fait quelque plaiſir à une vieille » guenon «. Et puis il la reconduiſit très-reſpectueuſement juſqu'à ſon carroſſe.

Digitized by Google

La fureur de la Ducheſſe ſe peignoit ſur ſon viſage, & le Premier Préſident la bravoit par de fréquens ſaluts & de profondes inclinations de tête.

Les deux freres *Doublet*, tous deux Conſeillers, & dont l'aîné avoit du mérite & de la capacité, avoient acheté les Terres de *Perſan* & de *Croy*, dont ils prirent les noms. Ils allerent à l'audience du Premier Préſident, qui faiſant ſemblant de ne les pas connoître, demanda comment ils s'appeloient. Ayant entendu leurs nouveaux noms: *Maſques*, leur dit-il, *je vous reconnois.*

Au reſte il ne traitoit pas mieux ſa famille que les étrangers. Son fils étoit ſur-tout l'objet de ſes plus injurieux ſarcaſmes. Lorſqu'ils étoient le mieux enſemble, ils ne ſe parloient que de la pluie & du beau temps, & toujours ſur un ton de cérémonie. S'ils avoient quelques affaires domeſtiques à traiter, ils s'écrivoient, & les billets cachetés couroient d'une chambre à l'autre; ceux du pere étoient ſouvent très-durs, & ceux du fils quelquefois très-piquans. Jamais il n'alloit chez ſon pere, qu'il ne

Digitized by Google

lui envoyât demander s'il ne l'incommoderoit point. Le pere répondoit, comme il eût fait à un étranger. Dès que le fils paroiſſoit, le pere ſe levoit, le chapeau à la main, diſoit qu'on approchât un ſiege à *Monſieur*, & ne ſe raſſeyoit qu'en même-temps que lui : au départ il ſe levoit & faiſoit une profonde révérence. Le fils avoit tout le mauvais du pere, autant de malice & plus de ridicule ; mais il n'avoit ni ſes talens ni ſes lumieres.

L'Académie Françoiſe, lorſqu'elle alla complimenter Louis XIV ſur la mort de Madame la Dauphine, n'ayant pas été reçue ſelon l'uſage, & avec tous les honneurs rendus aux Cours Souveraines, M. de Harlay qui étoit membre de cette Compagnie, s'en plaignit directement au Roi ; & pour rendre plus ſenſible la faute qu'on avoit faite, il dit à Sa Majeſté : » que François I, lorſqu'on » lui préſentoit, pour la premiere fois, » un homme de Lettres, faiſoit trois pas » au-devant de lui «.

Un Monſieur *Dumont*, Avocat, étoit dans ce préjugé que celui qui défend

Digitized by Google

une Cauſe, ne doit négliger aucune eſpece de moyens, parce que chaque Juge a ſes principes bons ou mauvais, ſuivant leſquels il ſe décide. Il plaidoit un jour une fameuſe Cauſe à la Grand'-Chambre du Parlement de Paris, & mêloit à des moyens victorieux, d'autres moyens captieux ou peu déciſifs. Après l'audience, le Premier Préſident de Harlay lui en fit des reproches. » Mon» ſeigneur, lui répondit-il, un tel » moyen eſt pour Monſieur un tel; cet » autre pour Monſieur un tel, &c «. Après quelques ſéances, l'affaire fut jugée, & Dumont gagna ſa Cauſe. L'audience finie, le Premier Préſident le fit appeler, & lui dit: » Maître Dumont, » vos paquets ont été rendus à leur » adreſſe «.

Les Comédiens du Roi vinrent en corps lui demander une grace; l'Acteur qui porta la parole, lui dit qu'il parloit au nom de ſa *Compagnie*. M. de Harlay voulant lui faire ſentir l'impropriété de cette expreſſion, répondit vivement: » Je veux délibérer avec ma *Troupe*, pour » ſavoir ſi je dois accorder à votre *Com*» *pagnie* la grace qu'elle me demande «.

Digitized by Google

Un Fermier des Poſtes étoit venu le ſolliciter, & lui racontoit ſon affaire avec beaucoup de volubilité : » Un mo- » ment, dit M. de Harlay, ce n'eſt point » ici qu'il faut courir la poſte «.

Un Procureur vouloit ſe juſtifier auprès de lui de quelques tours de ſon métier. Le Premier Préſident, ſans vouloir l'écouter, lui dit en préſence de pluſieurs perſonnes qui ſe trouvoient-là : » Maître un tel, vous êtes un fripon «. *Monſeigneur a toujours le mot pour rire*, répondit le Procureur, ſans ſe déconcerter.

LE DUC DE CHAROST.

M. *l'Eſcalopier*, Préſident à Mortier, avoit une fille très-riche, dont M. *de Sully* avoit fait le mariage avec M. le Comte *de Charoſt* qui ſe trouva un homme de mérite, qui ſe diſtingua dans toutes les guerres de ſon temps, & qui eut toujours des emplois conſidérables. Il s'attacha au Cardinal de Richelieu, &

Digitized by Google

cette protection lui valut dans la suite la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. Le Cardinal Mazarin qui se piqua d'aimer & d'avancer tous ceux qui avoient été particuliérement attachés au Cardinal de Richelieu, qu'il appeloit toujours son maître, maria le fils du Comte de Charost à la fille unique du premier lit du Surintendant *Fouquet* qui étoit alors dans l'apogée de la faveur. La mort du Cardinal suivit de près le mariage du jeune Charost, & fut suivie de plus près encore de la disgrace de Fouquet. Colbert s'éleva bientôt sur les ruines du Surintendant; & pour assurer sa perte, il se joignit à *le Tellier*, dont il étoit pourtant l'ennemi. Ils voyoient l'un & l'autre, avec inquiétude, combien le vieux Charost & son fils étoient sensibles aux malheurs de Fouquet, & quels mouvemens ils se donnoient en sa faveur. Le fils étoit Capitaine des Gardes en survivance de son pere, & le Roi leur conservoit toujours la même amitié. Cependant il eût souhaité de voir passer leur Charge en d'autres mains; mais trop sûr de leur fidélité & trop accoutumé à une sorte de déférence pour le pere, il ne pouvoit se résoudre à l'en

Digitized by Google

dépouiller. Ce fut donc aux deux Miniſtres à recourir à la voie de la négociation, & ils eurent la permiſſion de leur faire un pont-d'or. Charoſt, vieux routier de Cour, ſentit qu'à la longue il ne leur réſiſteroit pas, & conſentit à ſe démettre ; mais aux conditions les plus avantageuſes. Le Traité fut donc que M. de Duras lui rendroit le prix de ſa Charge, & qu'il en ſeroit pourvu : que M. de Charoſt auroit pour rien la Lieutenance générale de la Picardie, du Boulonois & des Pays reconquis, avec le Commandement en chef de la Province ; que ſon fils auroit la ſurvivance de ladite Lieutenance & celle du Gouvernement de Calais, & que l'un & l'autre ſeroient faits Ducs à brevet. Ce ne fut pas tout : le pere obtint deux autres choſes ; l'une fut un billet entiérement écrit & ſigné de la main du Roi, portant parole & promeſſe expreſſe de ne point faire de Pair de France, ſans accorder d'abord cette grace à Charoſt pere & fils. L'autre choſe fut un Brevet d'affaires à l'un & à l'autre, c'eſt-à-dire, de moindres entrées que celles des premiers Gentilshommes de la Chambre, & de beaucoup plus grandes que toutes les autres. Cette voie ſi rare,

Digitized by Google

& ſi précieuſe d'un accès continuel, n'étoit pas le compte des deux Miniſtres ; mais Charoſt bruſqua ce dernier point, du Roi à lui, comme le vin du marché, ſans lequel il ne pouvoit le conclure de bon cœur. Le billet fut, de la part du Roi, un effort extrême de conſidération. C'eſt l'unique promeſſe d'aucune grace que Louis XIV ait jamais donnée par écrit. On verra bientôt de quelle importance furent les entrées & la promeſſe, & combien ce trait fut celui d'un habile homme. Charoſt le pere mourut en 1681, âgé de ſoixante-dix-ſept ans, & toujours en grande conſidération. Son fils ſervit avec diſtinction & ſe maintint dans la familiarité du Roi. Cependant il avoit vu faire en divers temps pluſieurs Ducs vérifiés, tels que MM. *de la Feuillade*, *de Chevreuſe*, *de la Roche-Guion*, *de Duras*, & le Maréchal *d'Humieres*. Il s'en étoit plaint ; & le Roi qui ne les faiſoit point Pairs, lui répondoit toujours froidement qu'il avoit tort de ſe plaindre. Charoſt n'avoit plus rien à répliquer ; mais il voyoit bien que le Roi ſe moquoit de lui. A la fin la faveur de M. *de Harlay*, Archevêque de Paris, prévalut.

Digitized by Google

Il étoit Duc à brevet depuis le mois d'Août 1674, & il désiroit ardemment d'attacher la Pairie à son Siege. Le Roi ne le désiroit pas moins que lui ; mais comme il ne vouloit point faire Charost Pair de France, il recommanda le plus grand secret à l'Archevêque ; quitte après, à se défaire, comme il pourroit, des clameurs de Charost. Celui-ci eut vent de ce qui se passoit ; il en parla au Roi, qui biaisa & se défit de lui sous prétexte de quelque affaire. Charost ne se rebuta point. Il attaqua le Roi à la fin du petit coucher, &, son billet à la main, le somma de sa parole, comme le plus honnête-homme qui fût dans le Royaume. Le Roi ne put disconvenir de l'engagement ; mais il se retrancha à exagérer les services de l'Archevêque qui méritoient une exception en sa faveur. Charost trouva ces raisons fort bonnes ; mais il ajouta qu'elles ne concluoient en aucune maniere pour son exclusion, & qu'elles ne pouvoient forcer le Roi à manquer, pour l'unique fois de sa vie, à une promesse solennelle qu'il lui représentoit écrite de sa propre main. Le Roi prétendit que, pour cette fois, l'Archevêque devoit passer seul, &

Digitized by Google

assura Charost qu'il ne feroit plus aucun Pair sans tenir la parole qu'il avoit donnée. Charost insista, & ne put rien gagner dans cette premiere séance. Il se retira après une demi-heure de vaines tentatives. Il revint à la charge, à plusieurs repriſes, & toujours à la même heure. Enfin il emporta le prix de sa persévérance. Le Roi lui dit qu'il auroit mieux fait de lui rendre sa parole ; mais que puisqu'il insistoit, il falloit bien la tenir, & qu'il pouvoit avertir, de sa part, le Premier Président & le Procureur-général. On juge bien qu'il ne perdit pas de temps ; mais l'Archevêque qui avoit compté sur la distinction d'être reçu seul, voulut au moins être le premier en date, & prit toutes ses mesures pour cela. Charost en fut instruit & vint retrouver le Roi, toujours au petit coucher, toujours son billet à la main. Le principal étoit accordé, l'acceſſoire ne tint pas long-temps. Le Roi avoit bien consenti tacitement à la surprise que l'Archevêque vouloit faire ; mais une fois éventée, il ne pouvoit plus l'autoriser. Il promit à Charost d'arrêter le Prélat, qui en effet ne fut enrégistré & reçu au Parlement que huit jours après

Digitized by Google

lui. L'Archevêque piqué de n'avoir pu réuſſir à faire paſſer ſa Pairie la premiere, eut la petiteſſe de vouloir éviter la préſéance actuelle de Charoſt, & pour cela, il voulut être reçu à la dérobée & ſans l'aſſiſtance d'aucun Pair. Il fut encore découvert & forcé dans ce dernier retranchement. En moins de vingt-quatre heures, Charoſt s'aſſura d'un aſſez grand nombre de Pairs qui, arrivés ſur les ſept heures du matin à la Grand'Chambre, y trouverent l'Archevêque à qui ils firent leur compliment. Sa ſurpriſe & ſon dépit ne purent ſe cacher. Ces Pairs prirent auſſi-tôt leurs places, & l'Archevêque fut obligé de prendre la ſienne au-deſſous du Duc de Charoſt. Cette aventure fut très-ridicule pour l'Archevêque; & Charoſt eut une ſatisfaction complete. Il avoit été Duc à brevet avec ſon pere en 1672, & il fut Pair avec l'Archevêque de Paris en 1690.

Dans la Campagne de Lille en 1667, le Roi commanda lui-même ſes troupes. Il avoit ſous lui, le Maréchal de Turenne. On fit le ſiege de Lille; & un jour que Louis ſe tenoit à la tranchée

Digitized by Google

dans un lieu où le feu étoit très-vif, un Soldat le prit rudement par le bras, en lui disant : *Otez-vous, est-ce là votre place ?* Les Courtisans appuyant sur ce mot, vouloient lui persuader de se retirer. Il étoit prêt à céder à ces conseils timides, lorsque le vieux Duc de Charost s'approchant de son oreille, lui dit à voix basse : *Sire, il est tiré, il faut le boire.* Le Roi le crut, demeura dans la tranchée, & lui sut si bon gré de cette fermeté, que le même jour, il rappela le Marquis de Charost son fils qui étoit alors exilé.

M. DE CHAMILLART *.

M. DE CHAMILLART étoit un grand homme qui marchoit en *dandinant*, & dont la physionomie ouverte n'annonçoit que de la douceur & de la bonté, & tenoit parole. Son pere, Maître des Requêtes, mourut en 1675 Intendant à Caën, où il avoit été près de dix ans.

* Né en 1651, mort en 1721.

Digitized by Google

L'année ſuivante, le fils fut Conſeiller au Parlement. Il étoit ſage, appliqué, peu éclairé, de bon commerce & fort honnête-homme. Il jouoit bien tous les jeux, & cela l'initia un peu hors de ſa robe ; mais ſa fortune fut d'exceller au Billard. Le Roi qui s'amuſoit fort de ce jeu, dont le goût lui dura long-temps, y faiſoit preſque tous les ſoirs d'hiver des parties avec M. de Vendôme, M. le Grand, M. de Grammont & le Maréchal de Villeroy. Ils ſurent que Chamillart y jouoit fort bien ; ils voulurent en eſſayer à Paris. Ils en furent ſi contens, qu'ils en parlerent au Roi, & le vanterent tant, qu'il dit à M. le Grand de l'amener la premiere fois qu'il iroit à Paris. Il vint donc, & le Roi trouva qu'on ne lui en avoit rien dit de trop. M. de Vendôme & M. le Grand l'avoient pris en amitié & ſous leur protection encore plus que MM. de Villeroy & de Grammont : ils firent ſi bien, qu'il fut admis une fois pour toutes dans la partie du Roi où il étoit le plus fort. Il s'y comporta de maniere à plaire au Roi & aux Courtiſans. Louis XIV le goûta de plus en plus, & il en parla tant à Madame de Maintenon, qu'elle

Digitized by Google

voulut le voir. Il se tira si bien de sa premiere conversation avec elle, qu'elle lui dit de la venir voir quelquefois, & à la fin elle le goûta au moins autant que le Roi. Malgré ses fréquens voyages à Versailles, il fut assidu les matins au Palais, & continua d'y rapporter. Cela lui acquit l'affection de ses Confreres, qui lui surent gré de faire son métier comme l'un d'eux; & la Cour & le Roi lui firent un mérite de cette conduite. Peu-à-peu il se fit des amis, & le Roi voulut qu'il fût Maître des Requêtes, pour être plus libre & plus en état d'être avancé. Alors il lui donna un logement au Château; & trois ans après, Chamillart fut fait Intendant de Rouen; il avoit prié le Roi de ne le pas éloigner de lui, & il obtint la permission de venir passer de temps en temps six semaines à Versailles. Le Roi le mena à Marly, & le mit de son jeu au Brelan. Il prit des Croupiers, parce que le jeu étoit trop gros pour lui; il y fut heureux. Au bout de trois ans d'Intendance, où il ne se méconnut pas, il vaqua une Charge d'Intendant des Finances que le Roi lui donna de son propre mouvement en 1689, & où il demeura dix

Digitized by Google

ans. Il cultiva ſi bien Madame de Maintenon, depuis qu'il fut devenu ſédentaire à Paris & à la Cour, qu'elle le choiſit pour adminiſtrer les revenus & toutes les affaires temporelles de Saint-Cyr ; ce qui établit des rapports continuels entre eux. Avec la protection de cette Dame & tant d'autres véhicules, Chamillart parvint au Contrôle-général, & le Roi s'applaudit publiquement de ſon choix. Il porta dans cet emploi une douceur, une patience, une affabilité qui y étoient inconnues, & qui lui gagnerent tous ceux qui avoient affaire à lui. Il ne ſe rebutoit point des propoſitions les plus abſurdes & les plus réitérées. Son tempérament y contribuoit, par un flegme qui ne ſe démentoit point, mais qui n'avoit rien de repouſſant. Toute la Cour l'aima, pour la facilité de ſon accès, pour ſa politeſſe, & pour une infinité de ſervices qu'il rendoit ſans les faire acheter par des ſoumiſſions. Le Roi lui montra conſtamment de l'affection & de l'eſtime. Chamillart eut le malheur de ne trouver dans ſa famille perſonne dont le mérite étayât ſa faveur. Sa femme, ſes freres & ſes autres parens étoient tous fort bornés, & ſes propres

Digitized by Google

talens ne suppléoient pas aux appuis domestiques. Avec de tels entours & son peu de capacité, il lui falloit toute l'amitié du Roi & de Madame de Maintenon, pour se soutenir dans ses places.

Dreux & *Chamillart* étoient Conseillers en la même Chambre & intimes amis. Dreux étoit fort riche, & Chamillart fort peu accommodé des biens de la fortune. Leurs femmes accouchèrent en même-temps d'un fils & d'une fille : Dreux, par amitié, demanda à Chamillart d'en faire le mariage. Chamillart représenta à son ami qu'avant que ces enfans fussent grands & en état de se marier, il trouveroit des partis bien plus considérables que sa fille. Dreux, homme droit, franc, & qui aimoit Chamillart, persévéra si bien qu'ils se donnerent réciproquement parole. Avec les années, la chance avoit tourné; Dreux étoit demeuré Conseiller au Parlement, & Chamillart parvint à tout ce que nous venons de voir ; mais ils furent toujours amis intimes. Sept ou huit mois avant que Chamillart devînt Contrôleur-général, il alla trouver Dreux, & lui dit que leurs enfans

Digitized by Google

étoient en âge de se marier, & de les acquitter de leur parole. Dreux touché d'une proposition si généreuse, fit tout ce qu'un homme d'honneur peut faire pour rendre à son ami une parole qu'il ne pouvoit plus tenir sans exposer sa famille à de grands embarras. Chamillart le somma de tenir la sienne, & ce combat de générosité dura plusieurs jours de part & d'autre. A la fin Chamillart bien résolu de partager sa fortune avec son ami, l'emporta, & le mariage se fit. Il obtint pour son gendre l'agrément du Régiment de Bourgogne, & bientôt après, la Charge de Grand-Maître des Cérémonies que *Blainville* lui vendit. Le Roi prit prétexte de cette Charge, pour faire entrer Madame Dreux dans les carrosses, & la faire manger avec Madame la Duchesse de Bourgogne. C'est le premier exemple de deux noms bourgeois décorés d'eux-mêmes, & sans prétexte de Terres, du titre de Marquis & de Comte. Car tout aussi-tôt M. Dreux devint le Marquis de Dreux, & Chamillart le frere, M. le Comte de Chamillart.

On ne passera pas sous silence une autre action de M. Chamillart qui lui

Digitized by Google

fait beaucoup d'honneur. Dans le temps qu'il étoit Conseiller au Parlement, & qu'il jouoit au Billard avec le Roi trois fois la semaine sans coucher à Versailles, ces voyages lui emportoient beaucoup de temps sans le rendre moins assidu au Palais. Il rapporta d'abord tout autant de procès, mais peut-être avec un peu plus de négligence. Un Plaideur indigné d'en avoir perdu un qui étoit à son rapport, vint lui crier miséricorde, & dans les plaintes qu'il exhaloit, il insista sur une pièce qui, disoit-il, faisoit le gain de son procès, & avec laquelle il ne comprenoit pas encore qu'il l'eût perdu. Il rebattit tant cette piece, que Chamillart se ressouvint qu'il ne l'avoit pas vue, & il dit au Plaideur qu'elle n'avoit pas été produite. Celui-ci se mit à crier plus fort, & soutint qu'elle l'avoit été. Chamillart prit les sacs, qui se trouverent là, parce que l'arrêt ne faisoit que d'être signé ; ils les visiterent, & la piece s'y trouva. Voilà l'homme à se désoler, & pendant ce temps, Chamillart à lire la piece, & à le prier de lui donner un peu de patience. Quand il l'eut bien lue & relue : » Vous avez » raison, lui dit-il, elle m'étoit inconnue,

Digitized by Google

» & je ne comprends pas comment elle » a pu m'échapper ; elle décide en votre » faveur. Vous demandez vingt mille » livres, vous en êtes débouté par ma » faute, c'eſt à moi à vous les payer. » Revenez après-demain «. Cet homme fut ſi ſurpris, qu'il fallut lui répéter ce qu'il venoit d'entendre. Il revint le ſe- lendemain, & Chamillart qui avoit battu monnoie de tout ce qu'il avoit, & emprunté le reſte, lui compta les vingt mille livres, lui demanda le ſecret, & le congédia ; mais il comprit que le rapport des procès & l'examen des pie- ces ne pouvoient ſe concilier avec le Billard de trois fois la ſemaine. Il n'en fut pas moins aſſidu au Palais, ni moins attentif à bien juger ; mais il ne voulut plus être Rapporteur d'aucune affaire, & remit au Greffe celles dont il étoit chargé. Cela s'appelle une belle & grande action dans un Juge, & plus en- core dans un Juge auſſi mal-aiſé que l'étoit alors M. de Chamillart.

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE VILLARS *.

APRÈS la victoire de *Fridlingue* en 1702, comme Villars marchoit à la tête de son Infanterie à travers un bois, une voix cria : *Nous sommes coupés.* A ce mot tous les Régimens se disperſent. Villars court à eux, & leur crie : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le Roi.* Les Soldats répondent en tremblant, *Vive le Roi*, & recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le Général, fut de rallier les vainqueurs qu'une pareille terreur livroit à la merci des ennemis. Il paroît bien extraordinaire, que les mêmes hommes qui viennent de combattre avec tant d'ardeur & de succès, soient subitement saisis d'une terreur panique, & qu'ils perdent le jugement au point de ne pouvoir pas revenir du trouble de leurs sens : toutefois l'Hiſtoire fournit un grand nombre de pareils exemples. Les François remis

* Née en 1652, mort en 1734.

Digitized by Google

de leur frayeur, proclamerent Villars Maréchal de France sur le champ de bataille ; & quinze jours après, Louis XIV confirma ce que la voix des Soldats lui avoit accordé.

En 1703, ce Maréchal étant parti d'Alsace pour joindre l'Electeur de Baviere, s'approcha de *Kentzingen*, dont il vouloit se rendre maître. Quelques Religieux lui apporterent des contributions. Il les renvoya, avec ordre de dire à la Garnison de mettre bas les armes, sous peine d'être passée au fil de l'épée, & que, si elle tiroit un seul coup, tout seroit mis à feu & à sang dans la Ville. Le Commandant intimidé par ces menaces, se rendit sans coup férir. On trouva dans la Ville, qui étoit assez bien fortifiée, outre une nombreuse artillerie, beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Villars charmé de faire remarquer ce tour d'adresse aux Officiers-généraux, leur dit : » Avouez, Messieurs, que si cette place » ne se fût pas rendue, il nous eût été » impossible de la prendre, n'ayant pas » une piece de canon. Il faut quelque» fois que la hardiesse supplée à la force.

Digitized by Google

» Des menaces faites à propos à un en-» nemi ſupérieur, ne peuvent que le » ſurprendre, & lui donner des alarmes » qui l'obligent à accorder des choſes » qu'on ne ſauroit obtenir autrement «.

Lors de la journée de *Malplaquet* en 1709, le Maréchal de Villars ſe trouva aſſez griévement bleſſé pour ſe faire adminiſtrer les Sacremens. On propoſa de faire cette cérémonie en ſecret. » Non, » dit le Maréchal, puiſque l'armée n'a » pu voir mourir Villars en brave, il » eſt bon qu'elle le voie mourir en » Chrétien «.

Villars ſurvécut à ſes bleſſures, & fut choiſi pour rétablir en Flandres les affaires de la France. On prétend que la Ducheſſe de Villars voulut diſſuader ſon mari de ſe charger d'un fardeau auſſi dangereux; mais que le Maréchal rejeta ce conſeil timide. » Si j'ai, diſoit-il, le » malheur d'être battu, j'aurai cela de » commun avec les Généraux qui ont » commandé en Flandres avant moi: ſi » je reviens vainqueur, ce ſera une » gloire que je ne partagerai avec per-» ſonne «. Villars eut bientôt cette

Digitized by Google

gloire. Le 24 Juillet 1712, il tomba sur un Camp de dix-sept Bataillons retranchés à Dénain sur l'Escaut. Quoique l'entreprise fût difficile, le Général ne désespéra pas de la victoire. » Messieurs, dit-il aux Officiers qui l'entouroient, » les ennemis sont plus forts que nous; » ils sont même retranchés; mais nous » sommes François : il y va de l'honneur de la Nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir, & je vais » vous donner l'exemple «. Il se met aussi-tôt à la tête des troupes qui, encouragées par sa présence, font des prodiges de valeur, & battent les Alliés commandés par le Prince *Eugene*. Selon quelques Auteurs du temps, il s'en faut bien que le Maréchal de Villars ait eu tout le mérite de cette expédition. Ils en font honneur au Maréchal *de Montesquiou*, & prétendent que Villars ne l'approuva qu'après l'exécution. Quoi qu'il en soit, voici comme ce fait est présenté dans les Mémoires de Saint-Simon.

Le Prince *Eugene* assiégea Landrecie. Le Roi piqué des avantages qu'il ne laissoit pas de prendre, quoique destitué du

Digitized by Google

du secours des Anglois, vouloit en profiter, & trouvoit fort mauvais que Villars laissât assiéger & prendre les places de la derniere frontiere, sans donner bataille pour l'empêcher. Villars en avoit des ordres réitérés ; mais il *tâtonnoit* & reculoit toujours, & manqua plusieurs occasions de battre le Prince Eugene, dont quelques-unes furent si visibles que l'armée en murmura publiquement. Il cherchoit, disoit-il, les moyens de faire lever le siege de Landrecie ; & le Roi attendoit tous les jours des courriers de Flandres avec la plus grande impatience. Montesquiou vit jour à donner un combat avec avantage. Il étoit fort connu du Roi, à qui il dépêcha secrétement un courrier avec un plan de son dessein. La réponse fut prompte ; il eut ordre de suivre & d'exécuter son projet, même malgré Villars, mais de se conduire, par rapport à lui, avec adresse & prudence. Le Prince Eugene s'étoit éloigné de *Marchiennes*, & même de *Denain*, où étoient ses principaux magasins, & qu'il avoit retranchés, en y laissant dix-huit Bataillons & quelque Cavalerie. A cette nouvelle, le Maréchal de Montesquiou

Digitized by Google

preſſa Villars de s'y porter. Dans la marche, Monteſquiou s'avança avec une tête, quatre Lieutenans-généraux & quatre Maréchaux-de-Camp ; arriva devant Denain, fit promptement ſes diſpoſitions, & attaqua les retranchemens. Villars marchoit doucement avec le gros de l'armée, déjà fâché d'en voir une partie en avant avec Monteſquiou. Il le fut bien davantage, quand il entendit le bruit du feu qui commençoit. Il dépêcha ordre ſur ordre d'arrêter, de ne point attaquer, de l'attendre, & toujours ſans ſe hâter le moins du monde, parce qu'il ne vouloit point de combat. Monteſquiou lui manda que le vin étoit tiré & qu'il falloit le boire, & pouſſa ſi bien les attaques, qu'il emporta les retranchemens, entra dans Denain, s'y rendit maître de toute l'artillerie & des magaſins, tua beaucoup de monde & ſe mit en poſture de s'y maintenir, s'il étoit attaqué par le Prince Eugene qui arrivoit avec ſon armée de l'autre côté de la riviere, qui fut témoin de l'expédition, qui recueillit les fuyards, & qui s'arrêta, parce qu'il ne crut pas devoir attaquer Denain. Villars arrivant avec le reſte de l'armée,

Digitized by Google

comme tout étoit fait, enfonça ſon chapeau, & s'applaudit de ce triomphe qui n'étoit pas le ſien, mais dont il reçut les complimens, comme tout le monde ſait.

Le Dauphiné fut en 1708, le théâtre des exploits de Villars; il y fit échouer tous les deſſeins du Duc de Savoye. » Il faut, dit un jour ce Prince, que le » Maréchal de Villars ſoit ſorcier, pour » ſavoir tout ce que je dois faire; jamais » homme ne m'a donné plus de peine, » ni plus de chagrin «.

On le preſſoit en 1677 de prendre une cuiraſſe pour une action qui devoit être vive & meurtriere. » Je ne crois » pas «, répondit-il tout haut en préſence de ſon Régiment, » ma vie plus » précieuſe que celle de ces braves » gens-là «.

La premiere fois que le Maréchal de Villars, étant de retour à Paris après la Campagne de Denain, fut à l'Opéra, la Demoiſelle *Antier* faiſant le rôle de *la Gloire* dans le Prologue d'*Armide*, lui préſenta une couronne de laurier. La

Digitized by Google

même choſe eſt arrivée de nos jours au Maréchal *de Saxe* après la bataille de Fontenoy ; il fut couronné par une niece de celle qui avoit couronné Villars.

En 1734, Louis XV ayant déclaré la guerre à la Maiſon d'Autriche, le Maréchal de Villars, quoique âgé de quatre-vingt-deux ans, fut choiſi pour commander en Italie les troupes réunies de France, d'Eſpagne & de Sardaigne. Un Officier conſidérable lui repréſentant au ſiege de *Pizzigitone* qu'il s'expoſoit trop : » Vous auriez raiſon ſi j'étois à votre âge, répondit le Maréchal ; mais à l'âge où je ſuis, j'ai ſi peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger les occaſions de me procurer une mort glorieuſe «.

L'affoibliſſement de ſes forces ne lui permit de faire qu'une Campagne : il partit pour s'en retourner en France ; mais une maladie mortelle l'arrêta à Turin. » Dieu vous fait de grandes » graces, lui dit ſon Confeſſeur. Vous » avez mené une vie où vous vous occupiez plus de votre gloire que de

Digitized by Google

» votre ſalut ; Dieu pouvoit vous en-
» lever au milieu des dangers où vous
» vous êtes tant de fois expoſé ; il vous
» a conſervé juſqu'à préſent pour vous
» donner le temps de vous reconnoître ;
» & c'eſt une faveur qu'il n'accorde pas
» à tout le monde. Le Maréchal de
» Berwick n'a pas eu le même bonheur
» que vous ; il vient d'être tué au ſiege
» de *Philipsbourg* d'un coup de canon en
» viſitant les travaux de la tranchée «.
Quoi, répond Villars, *le Maréchal de Berwick eſt mort de cette maniere ? Je l'avois toujours dit, qu'il étoit plus heureux que moi.* Il expira un moment après.

Cet illuſtre guerrier s'étoit diſtingué fort jeune dans la profeſſion des armes. Louis XIV, charmé de ſon ardeur naiſſante, diſoit de lui : » Il me ſemble que,
» dès que l'on tire en quelque endroit,
» ce petit garçon ſorte de terre pour s'y
» trouver «.

Villars avoit mis à prix la tête du Chef des Camiſards, qui s'étoient révoltés dans les Cévennes. Ce rebelle, témoin du ſupplice de ſes compagnons, & reconnoiſſant que tôt ou tard il lui faudroit

Digitized by Google

ſubir le même ſort, prit un parti qui lui réuſſit. Il connoiſſoit la généroſité & la clémence du Maréchal. S'étant préſenté devant lui, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à celui qui le livreroit mort ou vif? Le Maréchal ayant répondu que oui: — » Cette » récompenſe me ſeroit due, continua » le Camiſard, ſi mes crimes ne m'en » avoient rendu indigne; mais j'ai tant » de confiance dans la clémence du Roi » & dans votre généroſité, que je ne » crains point de vous apporter moi- » même cette tête criminelle, dont vous » pouvez diſpoſer «. Il étoit à genoux, en diſant ces mots; le Maréchal l'ayant fait relever, lui fit compter ſur le champ les mille écus, & expédier une amniſtie générale pour lui & pour quatre-vingts perſonnes de ſa ſuite.

Le ſieur *Thierry*, Avocat aux Conſeils, avoit ſa maiſon ſituée près de l'hôtel où ſe tenoient les aſſemblées pour le Conſeil de la Guerre; il fut réſolu de joindre le cabinet de cet Avocat à l'un des Bureaux du Conſeil. Thierry qui n'aimoit pas à ſe déranger pour accommoder les Commis du Bureau,

Digitized by Google

prit la réſolution de préſenter au Régent un placet qui mérite de trouver place ici, tant par ſa ſingularité que par l'heureux ſuccès dont il fut ſuivi.

» MONSEIGNEUR,

» Thierry, Avocat aux Conſeils du Roi, » remontre très-humblement à Votre » Alteſſe Royale, que M. le Maréchal » de Villars n'ayant plus d'ennemis à » combattre, ni de Traités à faire, a mis » le ſiege devant le cabinet d'un pauvre » Avocat. Il s'imagine que la place ſe » rendra à la premiere ſommation; mais » le ſuppliant a réſolu d'attendre le gros » canon. Ce gros canon, Monſeigneur, » eſt l'ordre précis de Votre Alteſſe » Royale. *Signé* THIERRY. 1718 «.

Ce placet ayant été renvoyé à M. de Villars, Préſident du Conſeil de la Guerre, le Maréchal le trouva ſi bien fait, qu'il déclara au Duc Régent : » qu'il ſe faiſoit un plaiſir de lever ce » ſiege, le premier qu'il eût levé de ſa » vie «.

Le Roi vouloit faire paſſer le Maréchal de Villars en Italie, pour qu'il hâtât le ſiege de Turin qui, par ſa lon-

Digitized by Google

gueur, commençoit à devenir ridicule. Villars refusa, sous prétexte qu'il craignoit de ne pas réussir de ce côté-là: il allégua d'ailleurs des douleurs de goutte. On lui envoya un second courrier, & il fit la même réponse. Le Roi étonné de sa résistance, lui écrit, & après avoir combattu ses raisons, il ajoute: » Afin qu'il n'y ait point de nou» velles répliques, je vous ordonne de » partir en poste le lendemain de l'arri» vée de mon courrier, de passer par le » chemin le plus court, pour vous ren» dre en Lombardie, afin que le Duc » d'Orléans mon neveu puisse renvoyer » le Duc de Vendôme incontinent après » son arrivée «. Un pareil ordre ne donna pas lieu à la délibération. Villars se préparoit à partir dès le soir du même jour, lorsqu'il reçut un contre-ordre de la propre main du Roi. Ce contre-ordre étoit accompagné d'une lettre du Ministre qui expliquoit le motif du changement. » Le Roi auroit été bien » aise que vous vous fussiez mis en che» min pour l'Italie, suivant les ordres » que Sa Majesté vous en avoit donnés; » mais faisant réflexion qu'elle vous y » envoyoit malgré vous, & que cela

Digitized by Google

» pouvoit être ſujet à des inconvéniens » contraires au bien du ſervice, elle a » jugé plus à propos d'y envoyer M. le » Maréchal *de Marſin* «. La vraie raiſon qu'avoit M. de Villars pour refuſer d'aller en Italie, n'étoit ni la crainte de ne point réuſſir, ni ſes douleurs de goutte. Il la confia ſecrétement au Miniſtre lui-même. » J'aurois, dit-il dans ſa réponſe à M. » de Chamillart, trouvé M. le Duc d'Or- » léans indiſpoſé contre moi par les » mauvais ſervices que n'auroient pas » manqué de me rendre M. & Madame » *de Nancré* tout-puiſſans auprès de ce » Prince, à cauſe de la Terre de *Sablé* » que j'ai eu, comme vous ſavez, inten- » tion d'acheter, &c. «. Quelle eſt ſouvent la cauſe des plus grands malheurs pour une Nation ! Villars n'auroit point commis les fautes de Marſin.

Le Maréchal de Villars aimoit à répéter qu'il n'avoit eu que deux plaiſirs bien vifs en ſa vie, celui de remporter un prix au College, & celui de gagner une bataille.

Ce Général témoignoit, dans toutes les occaſions, le plus grand mépris pour

Digitized by Google

les Agréables de Cour. Cette conduite lui ſuſcita des ennemis, & il ne l'ignoroit pas. Un jour qu'il prenoit congé du Roi pour aller commander l'armée : » Sire, lui dit-il, je vais combattre les » ennemis de Votre Majeſté, & je vous » laiſſe au milieu des miens «.

Villars avoit acquis ſes richeſſes par des contributions dans le Pays ennemi. Des Courtiſans du Duc d'Orléans, Régent du Royaume, devenus riches par ce bouleverſement de l'Etat appelé *Syſtême*, ſembloient ſe glorifier de leurs richeſſes : *Pour moi*, leur dit Villars, *je n'ai jamais rien gagné que ſur les ennemis.*

Digitized by Google

NINON DE LENCLOS *.

DE tous les amans de *Ninon*, le Marquis *de Villarceaux* fut le plus aimé. Madame de Villarceaux, épouse du Marquis, en étoit furieuse, & rien ne le prouve mieux que l'anecdote qu'on va rapporter. Cette Dame avoit un jour beaucoup de monde chez elle : on désira de voir son fils ; il parut accompagné de son Précepteur : on le fit parler, & on ne manqua pas de louer son esprit. La mere, pour mieux justifier les éloges, pria le Précepteur d'interroger son éleve sur les dernieres choses qu'il avoit appriſes. » Allons, Monsieur le Marquis, dit le grave pédagogue : *Quem habuit Succeſſorem Belus, Rex Aſſyriorum ? NINUM*, répondit le jeune éleve. Madame de Villarceaux, frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de *Ninon*, ne put se contenir. » Voilà, dit-elle, de belles » instructions à donner à mon fils, que

* Née en 1615, morte en 1706.

Digitized by Google

» de l'entretenir des folies de ſon pere «! Le Précepteur eut beau s'excuſer, & donner les explications les plus ſatisfaiſantes, rien ne put faire entendre raiſon à cette femme jalouſe. Le ridicule de cette ſcene ſe répandit dans toute la Ville, & Moliere en tira un parti fort ingénieux dans ſa petite Comédie de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas.*

Le Comte *de Choiſeul*, qui fut depuis Maréchal de France, étoit un des amans malheureux de Mademoiſelle de Lenclos. Il avoit pourtant d'excellentes qualités ; mais il n'entendoit rien à faire l'amour. Ninon, fatiguée de ſes pourſuites, ne put s'empêcher de lui appliquer un jour ce vers de Corneille :

Ah ! Ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Ce qui mit le comble à la honte de ce Seigneur, c'eſt qu'il ſe vit préférer un rival, dont il ne ſe ſeroit jamais défié. C'étoit *Pécourt*, célebre Danſeur de ce temps-là. Il rendoit de fréquentes viſites à Ninon. Le Comte de Choiſeul le rencontra un jour chez elle, avec un habit aſſez reſſemblant à un uniforme. Après quelques autres propos ironiques,

Digitized by Google

le Comte lui demanda dans quel Corps il ſervoit. *Monſeigneur*, lui répondit Pécourt ſur le même ton, *je commande un Corps où vous ſervez depuis long-temps.*

Une querelle qui s'éleva entre deux amans de Ninon, fut portée devant la Reine Régente, & fit que cette Princeſſe ſongea quelque temps à faire mettre Mademoiſelle de Lenclos dans un Couvent, en lui laiſſant le choix de ſa retraite. Ninon, à qui l'on vint faire cette propoſition; répondit du ton le plus reſpectueux en apparence, qu'elle choiſiſſoit le Couvent des grands Cordeliers.

Le Marquis *de la Châtre* aimoit Mademoiſelle de Lenclos, & en étoit aimé, lorſqu'il reçut un ordre d'aller joindre l'armée. Il étoit inconſolable, moins encore de la néceſſité, que des ſuites de ſon éloignement. Pour ſe tranquilliſer, il s'aviſa d'un expédient aſſez ſingulier; ce fut d'exiger de Ninon un billet par lequel elle s'engageât à lui reſter fidelle. Elle eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit étoit extravagant; il fallut faire le billet & le ſigner. Le Marquis

Digitized by Google

le baisa mille fois, le serra précieusement, & partit avec la plus grande confiance. Deux jours après, l'inconstante Ninon se trouva dans les bras d'un nouvel amant. La folie de ce billet lui revint alors à l'esprit, & elle s'écria deux ou trois fois: *Ah! le bon billet qu'a la Châtre!* saillie plaisante, qui depuis a fait proverbe.

L'attachement de *Gourville* au parti du Grand Condé l'obligeant de quitter le Royaume, il vint trouver Mademoiselle de Lenclos, dont il étoit alors l'amant favorisé, & lui apporta vingt mille écus en or, qu'il la pria de lui garder jusqu'à son retour; il alla déposer une pareille somme entre les mains d'un Ecclésiastique qui avoit une grande réputation de sainteté. Au bout de deux mois, Ninon, suivant sa coutume, prit un nouvel amant. Le pauvre Gourville errant dans les Pays Etrangers apprit cette nouvelle, & crut ses vingt mille écus perdus. De retour à Paris, au lieu d'aller descendre chez Mademoiselle de Lenclos, son premier soin fut d'aller retirer des mains de l'Ecclésiastique les vingt mille écus déposés. Celui-ci nia

Digitized by Google

le dépôt. Gourville n'imaginant pas qu'il fût plus heureux auprès de Ninon, craignit même de l'aller voir, pour n'être pas forcé de haïr & de mépriser une femme qu'il avoit tant aimée. Ce ne fut qu'à la derniere extrémité qu'il se rendit chez elle ; & lorsqu'elle lui eut témoigné le plus grand étonnement de ne point recevoir sa visite : *Monsieur*, lui dit-elle, *il m'est arrivé un grand malheur en votre absence ; j'ai perdu....* (à ces mots, Gourville ne douta pas qu'il n'eût bien conjecturé,) *j'ai perdu le goût que j'avois pour vous ; mais je n'ai pas perdu la mémoire, & voici les soixante mille francs que vous m'avez confiés. Ils sont encore dans la même cassette où vous les avez serrés. Remportez-les, mais ne vous obstinez point à me demander un cœur dont je ne puis plus disposer en votre faveur. Il ne me reste pour vous que l'amitié la plus sincere.* Gourville ne put s'empêcher de soupirer encore ; mais il prit sur lui de chercher son bonheur dans un commerce moins délicieux, mais plus durable que celui de l'amour.

L'aventure de l'Abbé *Gédoyn* fait foi que, jusqu'à la vieillesse la plus avancée,

Digitized by Google

Ninon conſerva le don d'aimer & de plaire. Cet Abbé lui fut préſenté en 1696. Il avoit alors vingt-neuf ans, & Ninon approchoit de quatre-vingts. Cependant il en devint ſi éperdument amoureux, & la ſollicita ſi vivement, qu'elle conſentit à l'écouter. Mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain temps qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il la conjura au nom de l'amour de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle n'avoit plus de raiſons de différer, & l'Abbé plus amoureux que jamais, lui demanda pourquoi elle l'avoit fait languir ſi long-temps. » Hélas ! mon cher Abbé, répondit-elle, » ma tendreſſe en a ſouffert autant que » la vôtre ; mais c'eſt l'effet d'un petit » grain de vanité que j'avois encore dans » la tête. J'ai voulu attendre que j'euſſe » quatre-vingts ans accomplis, & je ne » les ai que d'hier au ſoir «. Cette derniere liaiſon dura environ un an, & ce fut Mademoiſelle de Lenclos qui rompit la premiere. L'Abbé Gédoyn en fut ſenſiblement touché. Il continua toujours de la voir, de l'aimer & de l'eſtimer.

Ninon, dans le cours de ſes galanteries, donna le jour à deux enfans. Le

Digitized by Google

premier occasionna une singuliere dispute entre le Comte *d'Estrées* & l'Abbé *d'Effiat*, qui tous deux prétendoient aux honneurs de la paternité. Soit que cette contestation amusât Ninon, soit qu'en effet elle ne se crût point assez sûre de sa décision pour la risquer, elle ne voulut point prononcer dans cette affaire. Après bien des démêlés, les deux rivaux prirent un cornet dans un tric-trac, & jouerent aux dez à qui appartiendroit l'enfant. Le sort le donna au Comte d'Estrées qui, dans la suite devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, plaça ce jeune homme dans la Marine, & prit soin de sa fortune. Ce premier fils de Ninon est mort Capitaine de vaisseau en 1732, à l'âge de soixante & quinze ans.

Le pere du second fils de Ninon ne fut point équivoque; c'étoit le Marquis *de Gersey* qui l'avoit fait élever sous le nom du Chevalier *de Villiers*; on lui avoit toujours caché le secret de sa naissance. Cependant Ninon le faisoit quelquefois venir chez elle pour lui procurer un peu d'amusement & de liberté. Il y passoit ordinairement plusieurs

Digitized by Google

jours de ſuite, & elle le traitoit comme un parent éloigné & peu riche, auquel elle s'intéreſſoit par pure généroſité. Mais bientôt ce jeune homme, né avec un tempérament ardent & une ame ſenſible, ne put ſe défendre des charmes de Ninon. En effet, quoiqu'elle eût alors cinquante-ſix ans, elle étoit encore dans tout l'éclat de ſa beauté. Elle s'apperçut de l'amour du Chevalier, ſans en être alarmée. Elle crut que ce ne ſeroit qu'un feu de jeuneſſe qui s'éteindroit de lui-même; elle ne connoiſſoit pas le caractere violent de ſon malheureux fils. Il ſe jeta un jour à ſes pieds, & lui baiſant la main, il lui déclara ſon amour dans les termes les plus tendres & les plus paſſionnés. Ninon, ſans paroître émue, le fit relever ſur le champ, & lui répondit froidement qu'il étoit trop jeune pour lui parler d'amour, & elle trop âgée pour l'écouter. Il inſiſta, en lui proteſtant qu'il l'adoroit, & qu'il mourroit de douleur ſi elle le voyoit avec indifférence. Ninon prit alors un ton ſévere; elle le menaça de toute ſa haine, s'il oſoit encore l'entretenir de ſes feux. Le Chevalier de Villiers s'abandonna au plus affreux déſeſpoir. Elle crut devoir

Digitized by Google

avertir le Marquis de Gerſey, qui lui conſeilla de découvrir un ſecret qu'elle ne pouvoit plus garder. Ninon écrivit un jour à ſon fils qu'elle avoit à lui parler dans ſa petite maiſon du Faubourg Saint-Antoine à Picpus. Il y vola. Elle ſe promenoit dans ſon jardin. Il ſe jeta à ſes genoux, & prenant une de ſes mains, la baigna de ſes larmes. Aveuglé par ſon ivreſſe, il alloit ſe porter aux dernieres entrepriſes : » Arrêtez, » malheureux, s'écria ſa mere. Il faut » arracher le bandeau qui vous couvre » les yeux. Apprenez que vous êtes mon » fils, & frémiſſez d'horreur «. A ces mots, le jeune homme reſte frappé comme d'un coup de foudre ; ſon viſage ſe couvre d'une pâleur mortelle ; il leve les yeux ſur ſa mere, il les baiſſe ; puis la quittant précipitamment, il ſe jette dans un petit bois qui étoit au bout du jardin, & ſe paſſe ſon épée au travers du corps. Ninon ne ſonge pas d'abord à ſuivre ſon fils. A la fin ne le voyant point reparoître, l'inquiétude la fait entrer dans le petit bois. A peine a-t-elle fait trente pas, qu'elle apperçoit le corps ſanglant de cet infortuné jeune homme. Ses yeux preſque éteints ſe

Digitized by Google

tournent ſur elle ; il ſembloit vouloir lui parler. Il veut exhaler quelques paroles, & cet effort hâte ſon dernier ſoupir. Les cris de Ninon appellent tous les domeſtiques : ils l'arrachent à cet horrible ſpectacle ; & ſes amis prennent toutes les précautions néceſſaires pour dérober au public la connoiſſance de cette tragique aventure.

Tous les beaux eſprits briguoient le ſuffrage de Mademoiſelle de Lenclos. Elle ne l'accordoit qu'aux plus aimables. Les autres s'en vengeoient par des ſatires qu'elle ne liſoit point. Ils ne lui pardonnerent pas d'avoir bâillé un jour à l'Académie Françoiſe, où l'on prononçoit un diſcours de réception. Un Académicien fit ſur le champ l'Epigramme ſuivante :

Dans un diſcours Académique
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Le Poëte Scarron, dont Mademoiſelle de Lenclos étoit l'amie, ayant quitté le petit-collet en 1651, pour

Digitized by Google

épouſer Mademoiſelle *d'Aubigné*, qui logeoit chez lui depuis un an qu'elle étoit de retour de la Martinique, Mademoiſelle de Lenclos fit bientôt connoiſſance avec cette jeune Dame, dont elle goûta l'eſprit & les graces. Elle ne tarda pas à ſe lier intimement avec elle, & ſouvent même elle lui prêta de l'argent dans ſes beſoins les plus preſſans. Ces bons offices n'empêcherent pas Madame Scarron qui avoit dix-neuf ans moins qu'elle, de lui enlever le cœur du Marquis de Villarceaux ſon amant & l'un des hommes les plus aimables de ſon temps. Mademoiſelle de Lenclos en fut long-temps piquée au vif, & ſe repentit d'avoir pris pour confidente une femme plus jeune qu'elle. Mais, comme elle ſavoit qu'il n'eſt point d'éternelles amours, elle pardonna dans la ſuite à Madame Scarron, & depuis elle fut toujours ſa meilleure amie.

De tous les amans de Ninon, le Marquis de Villarceaux fut le ſeul qui ſe retira le premier. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, qu'il étoit beau, bien fait & fort galant, ſes conquêtes amoureuſes lui coûtoient peu, & il n'eſt pas

Digitized by Google

étonnant qu'il les ait multipliées. Du reſte jugeant du cœur de toutes les femmes par le ſien, il portoit la jalouſie juſqu'à l'extravagance. Il étoit quelquefois ſi jaloux de Mademoiſelle de Lenclos, qu'il faiſoit cacher ſous ſon lit de petits garçons pour ſavoir ſi, pendant ſon abſence, quelque rival ne venoit point paſſer les nuits avec elle.

Le Marquis *de Sévigné* s'étoit partagé aſſez long-temps entre Mademoiſelle de Lenclos, & *la Champmêlé*, qu'il quitta enfin pour ſe fixer à Ninon. Non contente de ce ſacrifice, Mademoiſelle de Lenclos exigea qu'il lui livrât les lettres de cette Actrice. Son deſſein étoit de les faire ſervir à ſa vengeance, & de les envoyer par un inconnu, à l'amant en titre de la Champmêlé. Heureuſement que Madame de Sévigné fut inſtruite de ce projet. Elle fit venir ſon fils; le blâma beaucoup d'avoir eu l'imprudence de ſacrifier ces lettres à Ninon; lui fit ſentir la néceſſité de les ravoir, & lui ordonna d'aller ſur le champ les redemander à Mademoiſelle de Lenclos. A l'inſtant même, M. de Sévigné ſe rendit chez elle, & lui parla avec tant

Digitized by Google

d'amour, d'éloquence & d'adreſſe, qu'elle conſentit à lui rendre les lettres. Si-tôt qu'il les eut entre les mains, il courut les porter à ſa mere, qui les fit brûler en ſa préſence.

Un jour, Mignard, le célebre Peintre, étoit chez Mademoiſelle de Lenclos, & ſe plaignoit que ſa fille, qui fut depuis la Comteſſe *de Feuquieres*, manquoit abſolument de mémoire : *Vous êtes trop heureux, Monſieur*, lui dit Ninon, *elle ne citera pas.*

Mademoiſelle de Lenclos répétoit ſouvent, que *la beauté ſans graces eſt un hameçon ſans appât.* Qu'*une femme ſenſée ne doit jamais prendre d'amant ſans l'aveu de ſon cœur, ni de mari ſans le conſentement de ſa raiſon.* Qu'*on ne doit faire proviſion que de vivres, & jamais de plaiſirs ; qu'il faut toujours les prendre au jour la journée.* Que *les rides auroient été beaucoup mieux placées ſous le talon que ſur le viſage.* Qu'*elle rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon eſprit, & qu'elle le prioit tous les matins de la préſerver des ſottiſes de ſon cœur.*

Digitized by Google

Il eſt inutile d'avertir que l'hiſtoire du *Noctambule*, ou du petit homme noir, qui vint trouver Mademoiſelle de l'Enclos à l'âge de dix-huit ans, pour lui offrir une beauté éternelle, eſt une fable dénuée de vraiſemblance & de réalité. Cependant comme elle eut un cours prodigieux, je vais la rapporter telle qu'elle fut débitée dans le temps.

» Mademoiſelle de l'Enclos à l'âge de » dix-huit ans, étant un jour ſeule dans » ſa chambre on vint lui annoncer un » inconnu, qui demandoit à lui parler, » & qui ne vouloit point dire ſon nom. » D'abord elle lui fit répondre qu'elle » étoit en compagnie, & qu'elle ne » pouvoit pas le voir. Je ſais, dit-il au » domeſtique, que Mademoiſelle eſt ſeule, » & c'eſt ce qui m'a fait choiſir ce mo- » ment pour lui rendre viſite. Retour- » nez lui dire que j'ai des choſes de la » derniere importance à lui communi- » quer, & qu'il faut abſolument que je » lui parle. Cette réponſe ſinguliere » donna une ſorte de curioſité à Made- » moiſelle de l'Enclos ; elle ordonna » qu'on fît entrer l'inconnu. C'étoit un » petit homme, âgé, vêtu de noir, ſans » épée,

Digitized by Google

» épée, & d'assez mauvaise mine; il avoit » une calotte & des cheveux blancs, une » petite canne fort légere à la main, & » une grande mouche sur le front. Ses » yeux étoient pleins de feu, & sa phy- » sionomie assez spirituelle. — Mademoi- » selle, lui dit-il en entrant, ayez la » bonté de renvoyer votre femme-de- » chambre, car personne ne doit enten- » dre ce que j'ai à vous révéler. A ce » début, Mademoiselle de Lenclos ne » put se défendre d'un petit mouvement » de frayeur; mais faisant réflexion » qu'elle n'avoit devant elle qu'un petit » vieillard décrépit, elle se rassura, & » fit sortir sa femme-de-chambre. — Que » ma visite, lui dit-il, ne vous effraie » point, Mademoiselle: il est vrai » que je n'ai pas coutume de faire cet » honneur à tout le monde; mais vous » n'avez rien à craindre. Soyez tran- » quille, & écoutez-moi avec attention. » Vous voyez devant vous, un homme » à qui toute la terre obéit, & qui pos- » sede tous les biens de la nature. J'ai » présidé à votre naissance. Je dispose à » mon-gré du sort de tous les hu- » mains; & je viens savoir de vous, de » quelle maniere vous souhaitez que je

Digitized by Google

» disposé du vôtre. Vos beaux jours ne
» sont encore qu'à leur aurore ; vous
» entrez dans l'âge où les portes du
» monde vont s'ouvrir devant vous ;
» & il ne dépend que de vous d'être la
» personne de votre siecle la plus illustre
» & la plus heureuse. Je vous apporte
» la grandeur suprême, des richesses
» immenses, & une beauté éternelle.
» Choisissez de ces trois choses celle qui
» vous touche le plus, & soyez con-
» vaincue qu'il n'est point de mortel sur
» la terre qui soit en état de vous en
» offrir autant. — Vraiment, Monsieur,
» lui répondit-elle en éclatant de rire,
» j'en suis bien persuadée, & la magni-
» ficence de vos dons est si grande... —
» Mademoiselle, vous avez trop d'es-
» prit, lui dit-il en l'interrompant,
» pour vous moquer d'un homme que
» vous ne connoissez pas. Choisissez,
» vous dis-je, ce que vous aimez le
» mieux, des grandeurs, des richesses,
» ou de la beauté éternelle ; mais dé-
» terminez-vous promptement ; je ne
» vous accorde qu'un instant pour vous
» décider. — Ah ! Monsieur, lui dit-elle,
» il n'y a pas à balancer sur ce que vous
» avez la bonté de m'offrir ; & puisque

Digitized by Google

» vous m'en laissez le choix, je choisis la » beauté éternelle. Mais, dites-moi, » que faut-il faire pour obtenir une » chose aussi précieuse? — Mademoiselle, » lui dit-il, il faut écrire votre nom » sur mes tablettes, & me jurer un » secret inviolable; je ne vous demande » rien de plus. Mademoiselle de Len- » clos lui promit tout ce qu'il voulut, » & écrivit son nom sur de vieilles ta- » blettes noires à feuillets rouges, qu'il » lui présenta, en lui donnant un petit » coup de sa baguette sur l'épaule gau- » che. — C'en est assez, dit-il, comptez » sur une beauté éternelle, & sur la » conquête de tous les cœurs. Je vous » donne le pouvoir de tout charmer. » C'est le plus beau privilege, dont une » créature humaine puisse jouir ici-bas. » Depuis six mille ans que je parcours » l'univers d'un bout à l'autre, je n'ai » encore trouvé sur la terre que quatre » mortelles qui en aient été dignes, » *Sémiramis*, *Hélène*, *Cléopatre* & *Diane* » *de Poitiers*; vous êtes la cinquieme, & » la derniere à qui j'ai résolu d'en faire » don. Vous paroîtrez toujours jeune & » toujours fraîche. Vous serez toujours » charmante & toujours adorée. Aucun

Digitized by Google

» homme ne pourra vous voir, ſans de ve-
» nir amoureux de vous; vous ſerez aimée
» de tous ceux que vous aimerez. Vous
» jouirez d'une ſanté inaltérable, vous
» vivrez long-temps, & ne vieillirez
» jamais. Il y a des femmes qui ſemblent
» être nées pour le plaiſir des yeux; il y
» en a d'autres qui ſemblent n'être faites
» que pour le charme des cœurs : vous
» réunirez en vous ces deux qualités ſi
» rares. Vous ferez des paſſions dans un
» âge où les autres femmes ne ſont envi-
» ronnées que des horreurs de la décré-
» pitude. On parlera de vous tant que
» le monde ſubſiſtera. Tout ce que je
» viens de vous dire, Mademoiſelle,
» doit vous paroître un enchantement.
» Mais ne me faites point de queſtions,
« je n'ai rien à vous répondre. Vous ne
» me verrez plus qu'une ſeule fois dans
» toute votre vie, & ce ſera dans moins
» de quatre-vingts ans. Tremblez alors;
» quand vous me reverrez, vous n'au-
» rez plus que trois jours à vivre. Sou-
» venez-vous ſeulement que je m'ap-
» pelle *Noctambule*. Il diſparut à ces mots,
» & laiſſa Mademoiſelle de Lenclos dans
» une frayeur mortelle «.

Les Auteurs de ce conte le terminent en faiſant revenir le petit homme noir

Digitized by Google

chez Mademoiſelle de Lenclos, trois jours avant ſa mort. Malgré ſes domeſtiques, il pénetre juſque dans ſa chambre, s'approche du pied de ſon lit, en ouvre les rideaux. Mademoiſelle de Lenclos le reconnoit, pâlit, & jette un grand cri. Le petit homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'a plus que trois jours à vivre, lui montre ſa ſignature, & diſparoît, en prononçant ces mots d'une voix terrible: *Tremble, c'en eſt fait, tu vas tomber en la puiſſance de Lucifer.*

Cette Hiſtoire, réchauffée pour Mademoiſelle de Lenclos, fut imaginée plus d'un ſiecle avant ſa mort, à l'occaſion de Louiſe *de Budes*, ſeconde femme de Henri I.er, Connétable *de Montmorency*, laquelle mourut ſoupçonnée de poiſon en 1599. Cette Dame qui avoit été extrêmement belle, devint, un moment après ſa mort, ſi noire & ſi hideuſe qu'on ne la pouvoit regarder qu'avec horreur, ce qui donna lieu à divers jugemens ſur la cauſe de ſa mort, & fit conclure que le Diable, avec qui l'on ſuppoſe qu'elle avoit fait un pacte dans ſa jeuneſſe, étoit entré dans ſa chambre, ſous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, & l'avoit étranglée dans ſon lit.

Digitized by Google

MOLIERE *.

LORSQU'EN 1659 *Moliere* donna sa Comédie des *Précieuses Ridicules*, un vieillard qui assistoit à cette représentation, charmé d'y trouver un ridicule si bien saisi, se mit à crier du milieu du parterre : *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie.*

Tout l'Hôtel de Rambouillet se trouva à la premiere représentation de cette piece, qui fut jouée avec un applaudissement universel. Au sortir de la Comédie, *Ménage* prenant *Chapelain* son ami par la main : » Monsieur, lui dit-il, nous approuvions » vous & moi toutes les sottises qui » viennent d'être critiquées si finement ; mais, croyez-moi, *il nous* » *faudra désormais, brûler ce que nous* » *avions adoré, & adorer ce que nous* » *avions brûlé* «.

* Né en 1620, mort en 1673.

Digitized by Google

La Comédie des *Fâcheux* plut beaucoup à Louis XIV. Un jour que ce Prince sortoit d'une représentation de cette piece, il dit à Moliere, en voyant passer le Comte *de Soyecourt*, insupportable chasseur : » Voilà un grand ori» ginal que tu n'as pas encore copié «. C'en fut assez. La scene du *Fâcheux Chasseur* fut faite & apprise en moins de vingt-quatre heures ; & comme Moliere n'entendoit rien au jargon de la chasse, il avoit prié le Comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.

Aux représentations de *l'Ecole des Femmes*, on put remarquer l'espece d'enchantement que produit dans un Acteur la perfection du talent. La Demoiselle *de Brie* qui avoit joué d'original le rôle d'*Agnès* dans cette Comédie, crut devoir le céder, à près de soixante-ans, à une Actrice plus jeune. Lorsque celle-ci parut, le parterre demanda si hautement la Demoiselle de Brie, qu'elle fut obligée de reprendre ce même rôle, & elle le garda jusqu'à soixante-cinq ans.

Digitized by Google

L'Amour Médecin, petite Comédie en proſe, fut faite & appriſe en cinq jours de temps ; c'eſt la premiere piece dans laquelle Moliere ait joué les Médecins. Pour rendre cette plaiſanterie plus agréable au Roi, il choiſit les premiers Médecins de la Cour, auxquels il donna des maſques faits pour eux. Ces Médecins étoient Meſſieurs *de Fougerais*, *Eſprit*, *Guenaut* & *d'Aquin*. Comme Moliere vouloit déguiſer leurs noms, il pria *Boileau* de leur en faire de convenables. Il en compoſa qui étoient tirés du Grec, & qui déſignoient le caractere de ces Meſſieurs. Il donna à M. de Fougerais le nom de *Desfonandrès*, qui ſignifie *tueur d'hommes ;* à M. Eſprit qui brédouilloit, celui de *Balſis*, qui ſignifie *jappant*, *aboyant*. *Macroton* fut le nom qu'il donna à M. Guenaut, parce qu'il parloit fort lentement. Et enfin celui de *Tomès*, qui ſignifie *ſaigneur*, fut donné à M. d'Aquin qui ordonnoit ſouvent la ſaignée.

Après avoir ridiculiſé les Médecins en particulier, Moliere les joua en Corps dans ſa Comédie du *Malade imaginaire*.

Digitized by Google

Il les poursuivoit même hors du théâtre. Étant au dîner du Roi, ce Prince lui dit : *Vous avez un Médecin ; que vous fait-il ?* » Sire, répondit Moliere, nous » causons ensemble, il m'ordonne des » remedes ; je ne les fais point, & je » guéris «.

Moliere se préparoit à donner son *Georges-Dandin*, lorsqu'on vint lui dire qu'il y avoit dans le monde un *Dandin* qui pourroit se reconnoître dans sa piece, & qui avoit assez d'intrigue pour le desservir. » Laissez-moi faire, dit » Moliere, je viendrai à bout de l'em- » pêcher de remuer, & j'espere même » l'intéresser pour moi «. Comme le Dandin en question étoit assidu au théâtre & censé connoisseur, Moliere vint le trouver un jour, & lui demanda une heure pour lui faire une lecture. Notre homme fut si flatté de ce compliment, que, toutes affaires cessantes, il donna parole pour le lendemain, & courut le soir même annoncer à toutes ses connoissances que Moliere devoit venir lui lire une de ses pieces. Lorsque Moliere vint au rendez-vous, il trouva une nombreuse assemblée, & son homme

Digitized by Google

qui préſidoit. La piece fut trouvée excellente, & lorſqu'elle fut jouée, perſonne ne la fit mieux valoir, que celui qui auroit dû s'en fâcher, puiſque les événemens mis en ſcene, étoient en partie ſon hiſtoire.

Lorſque *le Bourgeois Gentilhomme* fut joué pour la premiere fois devant Louis XIV, le Prince ne s'expliqua point ſur cette piece, & Moliere penſoit qu'elle n'avoit pas réuſſi. Quelques Seigneurs même publioient qu'elle étoit déteſtable. Mais après une ſeconde repréſentation, le Roi dit à Moliere : » Je ne vous ai point parlé de votre » piece à la premiere repréſentation, » parce que j'ai craint d'être ſéduit par » le jeu des Acteurs ; mais en vérité, » Moliere, vous n'avez encore rien fait » qui m'ait autant diverti, & votre piece » eſt excellente «. Auſſi-tôt l'Auteur fut accablé de louanges, & les Courtiſans, ſans excepter ceux qui l'avoient le plus critiqué, répétoient tout le bien que le Roi avoit dit de la nouvelle Comédie.

On ſait que Moliere inféra dans les *Fourberies de Scapin* deux ſcenes entieres du *Pédant joué*, mauvaiſe Comédie de

Digitized by Google

Cirano de Bergerac. Quand on lui reprochoit cette espece de plagiat, il répondoit : » Ces deux scenes sont assez bonnes ; elles m'appartenoient de droit : il » est permis de reprendre son bien où » on le trouve «.

Dans la petite piece du *Médecin malgré lui*, il y a une Chanson que chante *Sganarelle*, & qui commence par ces mots : *Qu'ils sont doux ! bouteille ma mie*, &c. Le Président *Rose*, de l'Académie Françoise, & Secrétaire du Cabinet, fit des paroles latines sur cet air, d'abord pour s'amuser, & ensuite pour jouer une petite piece à Moliere. Il lui reprocha d'être plagiaire, en présence du Duc de Montausier ; ce qui donna lieu à une contestation un peu vive. M. Rose soutint toujours, en chantant les paroles latines, que Moliere les avoit traduites en françois d'une Epigramme latine imitée de *l'Antologie.* Il n'avoua ce qui en étoit, que quelques momens après. Voici ces paroles :

Quam dulces !
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces !

Digitized by Google

Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena!
Ah! ah! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

La Comédie du *Tartuffe*, attira beaucoup de tracasseries à notre Auteur. Les faux dévots crierent au scandale. Cependant une seconde représentation étoit annoncée pour le lendemain; l'assemblée étoit des plus nombreuses, & les Acteurs alloient commencer, lorsqu'il survint un ordre du Premier Président du Parlement, portant défense de jouer la piece. On rapporte que Moliere dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe; mais M. le Premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Pour peu qu'on soit au fait de l'Histoire Littéraire du dix-septieme siecle, on sait que la cinquieme scene du troisieme Acte des *Femmes Savantes* est copiée d'après nature. Ménage y est joué sous le nom de *Vadius*, & l'Abbé Cotin sous celui de *Trissotin*. Cet Abbé étoit vraiment l'Auteur du Sonnet à la Princesse *Uranie*. Il l'avoit composé pour Madame de Nemours, & il étoit allé

Digitized by Google

le montrer à *Mademoiſelle* qui s'amuſoit de ces petits Ouvrages, & qui d'ailleurs conſidéroit l'Abbé Cotin, qu'elle honoroit du nom de ſon ami. Comme il achevoit de lire ſes vers, Ménage entra chez la Princeſſe ; elle les lui montra, ſans en nommer l'Auteur. Celui-ci les trouva ce qu'ils étoient, déteſtables ; & nos deux Poëtes ſe dirent, à ce ſujet, toutes les douceurs que Moliere a rimées ſi agréablement. *Triſſotin* étoit appelé *Tricotin* aux premieres repréſentations. L'Acteur avoit affecté de rendre le ton & les geſtes de l'original. L'Abbé Cotin s'étoit aviſé d'écrire contre Boileau & contre Moliere. Les Satires du premier l'avoient déjà couvert de ridicule ; mais la ſcene des *Femmes Savantes* le rendit l'objet de la riſée publique. On prétend même qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau.

Moliere avoit formé le projet de traduire en vers françois le Poëme de Lucrece. Mais déſeſpérant de rendre dans un langage meſuré les endroits philoſophiques de ce Poëte, il mit en vers les morceaux poëtiques, & traduiſit en

Digitized by Google

proſe tout ce qui eſt, dans Lucrece, plutôt diſſertation que poéſie. Sa traduction étoit preſque achevée, lorſque ſon domeſtique s'aviſa un jour de prendre le premier cahier pour en faire des papillotes. Moliere de dépit jeta le reſte au feu.

Notre Auteur étoit fort lié avec le célebre Avocat *Forcroi*, homme redoutable dans la diſpute, par la capacité & la grande étendue de ſes poumons. Ils eurent un jour à table une converſation fort échauffée en préſence de Deſpréaux. Moliere ſe tournant du côté du Satirique, lui dit: *Qu'eſt-ce que la raiſon avec un filet de voix, contre une gueule comme celle-là?*

Cet illuſtre Comique avoit coutume de dire, que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit guere la mâcher ſans faire la grimace. Ceux qui ne voyoient en lui que le Comédien, lui en faiſoient mâcher quelques-unes. Il s'étoit préſenté un jour, en ſa qualité de Valet-de-chambre, pour faire le lit du Roi. Un autre Valet-de-chambre qui devoit l'aider dans cette fonction, ſe retira

Digitized by Google

brusquement, en disant qu'il ne feroit point le lit avec un Comédien. *Bellocq*, autre Valet-de-chambre, homme d'esprit & qui faisoit de très-jolis vers, se présenta dans le moment, & dit : » Monsieur de Moliere, voulez-vous bien » que j'aie l'honneur de faire le lit du » Roi avec vous « ? Cette aventure étant venue aux oreilles du Roi, Sa Majesté fut très piquée qu'on eût témoigné du mépris à Moliere.

Cet inimitable Auteur étoit sujet à de fréquentes distractions. On rapporte de lui ce trait que je n'ose garantir. Un jour qu'il étoit pressé par l'heure du Spectacle, il prit une brouete, mais cette voiture n'alloit pas assez vîte à son gré. Il en sort, & se met à la pousser par derriere. Il ne s'apperçut de son étourderie que par le ris inextinguible du Brouéteur, & parce qu'il se vit tout crotté en arrivant.

Le mauvais état de la santé de Moliere, qui le réduisoit souvent au lait, lui rendoit aussi l'air de la campagne nécessaire. C'étoit pour en jouir à son aise, qu'il louoit dans le village d'*Auteuil* une petite maison, dont Chapelle disposoit,

Digitized by Google

ainſi que de la table de ſon ami, qui ne pouvoit plus en faire les honneurs. L'aventure qu'on va rapporter, fut la ſuite d'un ſouper fait dans cette maiſon. Les convives étoient *Chapelle*, *Deſpréaux*, &c. tous hommes de plaiſir, & le Comédien *Baron*, qu'ils avoient forcé Moliere de leur laiſſer, quoique ſon extrême jeuneſſe le rendît peu propre à leur tenir tête. Moliere, après avoir pris ſon lait devant eux, s'étant allé coucher, ils ſe mirent à table. Une partie du repas fut telle qu'elle devoit être entre des gens d'eſprit, & de bonne humeur. Quand le vin leur eut une fois échauffé la tête, ils tomberent inſenſiblement ſur la Morale. Les miſeres de la vie fixerent long-temps leurs réflexions; & quelqu'un ayant cité la maxime des Anciens, que le *premier bonheur eſt de ne point naître*, *& le ſecond de mourir promptement*; ils la prirent tous pour un conſeil ſalutaire, & ſur le champ ils réſolurent de s'aller noyer. La riviere étoit proche, ils y courent. Baron effrayé crie au ſecours, & va réveiller Moliere. On vole après eux, on les retire de l'eau. Ce ſervice excite leur colere; ils pourſuivent leurs bienfaiteurs l'épée à la

Digitized by Google

main. Moliere se présente, questionne ses amis, feint de leur applaudir, & renvoie d'un ton de colere ceux qui s'étoient mêlés de leur sauver la vie. Il se plaint ensuite de leur manque d'amitié. „ Que leur avoit-il fait, pour qu'ils „ voulussent se noyer sans lui «? L'injustice étoit criante, Chapelle en convint; & tous ensemble inviterent Moliere à venir sur le champ se noyer avec eux. » Non pas tout-à-l'heure, répli„ qua-t-il, une si belle action doit-elle „ s'ensévelir dans les ténebres de la „ nuit? La prendroit-on jamais pour „ un effort de raison? ne lui donne„ roit-on pas pour motif le désespoir „ ou l'ivresse? Demain, au grand jour, „ bien à jeun, parfaitement de sang„ froid, nous irons, en présence de tout „ le monde, nous jeter dans l'eau la tête „ la premiere «. L'héroïsme du nouveau projet enleva tous les suffrages, & Chapelle prononça gravement: „ Oui, Messieurs, ne nous noyons que „ demain matin. En attendant, allons „ achever le vin qui nous reste «. Le lendemain, ils ne penserent plus aux miseres de la vie, & ne songerent qu'à se divertir sur nouveaux frais.

Digitized by Google

Moliere avoit beaucoup cultivé les connoissances philosophiques ; elles faisoient souvent le sujet de ses entretiens avec Chapelle. Ils en parloient un jour dans un bateau qui les ramenoit d'*Auteuil* à *Paris*, & n'avoient pour auditeur qu'un *Minime*, qui paroissoit leur prêter une oreille très-attentive. Quoique disciple de *GASSENDI*, Moliere s'accommodoit assez des principes de *Descartes*. Il voulut ce jour-là forcer Chapelle d'avouer que le Système physique de ce dernier, étoit mille fois mieux imaginé que celui d'*Epicure* rajeuni par leur maître. Le Minime pris à témoin de cette vérité, parut en convenir par un signe approbatif : Chapelle, toujours fidelle à Gassendi, fait une exposition ingénieuse de son système. Autre signe approbatif de la part du Minime. On s'échauffe, on dispute ; on objecte, on répond, & sur chaque chose que l'un ou l'autre dit, le Minime, sans proférer un mot, applaudit de la mine & du geste. Enfin on arrive devant les *Bonshommes* ; le Minime se fait mettre à terre, & prend congé de nos Philosophes, en louant la profondeur de leur

Digitized by Google

ſcience. Une beſace, dont il chargea ſon bras en ſortant, leur apprit que l'arbitre de leur diſpute n'étoit qu'un Frere Quêteur.

Moliere revenant d'Auteuil avec le fameux Muſicien *Charpentier*, donna l'aumône à un pauvre, qui, un inſtant après, fit arrêter le carroſſe, & lui dit: *Monſieur, vous n'avez pas eu deſſein de me donner une piece d'or; la voici. — Où la vertu va-t-elle ſe nicher,* s'écria Moliere! *Tiens, mon ami, en voilà une autre.*

La premiere place vacante à l'Académie Françoiſe devoit être accordée à Moliere. La Compagnie s'étoit arrangée au ſujet de ſa profeſſion. Moliere n'auroit plus joué que dans les rôles du haut comique; mais ſa mort précipitée dérangea les projets de l'Académie, & la priva d'un ſujet ſi digne d'elle.

Il y avoit déjà quelque temps que Moliere crachoit le ſang, lorſqu'il donna ſon *Malade imaginaire*. A la troiſieme repréſentation de cette piece, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant, & on lui conſeilla de ne point jouer; mais il

Digitized by Google

voulut faire un effort, & cet effort abrégea ſes jours. Il lui prit une convulſion en prononçant *juro* dans le divertiſſement de la réception du *Malade imaginaire*. On le tranſporta chez lui, & il mourut quelques momens après. Les Supérieurs Eccléſiaſtiques lui refuſerent d'abord la ſépulture en terre ſainte. *Quoi !* s'écria ſa veuve, *on refuſe un tombeau à un homme à qui la Grece auroit dreſſé des autels !* Le Roi fit parler à l'Archevêque de Paris, qui révoqua ſa défenſe, à condition que l'enterrement ſeroit fait ſans bruit & ſans éclat. Deux Prêtres accompagnerent le corps ſans chanter ; & on l'enterra dans le cimetiere qui eſt derriere la Chapelle de Saint-Joſeph dans la rue Montmartre.

Il y avoit à Paris une Courtiſane appelée *la Tourelle*, qui reſſembloit ſi parfaitement à Mademoiſelle Moliere, femme du célebre Comique de ce nom, qu'il étoit mal-aiſé de ne s'y pas méprendre ; elle faiſoit même métier de galanterie, mais avec moins de bonheur ; ce qui lui fit naître la penſée de ſe faire paſſer pour cette Actrice auprès de ceux qui n'avoient pas grand commerce avec

Digitized by Google

elle ; elle crut que c'étoit un moyen d'augmenter ses finances ; & la chose lui réussit si bien pendant quelques mois, que tout le monde y étoit trompé.

Un Président de Grenoble, nommé *L****, qui étoit devenu amoureux de Mademoiselle Moliere, en la voyant sur le théâtre, cherchoit par tout Paris quelqu'un qui pût lui en donner la connoissance : il alloit souvent chez une femme appelée la *Ledoux*, dont la profession étoit de s'entremettre dans ces sortes d'intrigues ; il lui témoigna qu'il souhaitoit connoître la Demoiselle Moliere, & qu'il ne tiendroit pas à la dépensé, pourvu qu'elle pût le satisfaire. La chose n'eût pas été difficile, pour peu que la Ledoux eût eu d'habitude avec cette Actrice ; mais par malheur elle ne la connoissoit point ; cependant elle imagina que, sans se donner beaucoup de peine, elle pouvoit employer la Tourelle dans cette affaire, & que la ressemblance de ces deux créatures mettroit-celle-ci à même de jouer le personnage de la Comédienne. Elle déclara donc au Président, qu'elle ne connoissoit point Mademoiselle Moliere, mais qu'elle avoit une amie qui la

Digitized by Google

gouvernoit absolument ; qu'elle la feroit pressentir sur ce chapitre, & que, dans quelques jours, elle lui en diroit des nouvelles. Le Président la conjura de ne rien négliger pour le rendre heureux, l'assurant qu'elle pouvoit compter sur sa reconnoissance. Il ne fut pas plutôt sorti, qu'elle envoya chercher la Tourelle, à qui elle dit qu'elle venoit de trouver une bonne dupe, dont on pouvoit tirer grand parti ; qu'elle se tînt prête pour le jour qu'elle lui indiqua, & sur-tout qu'elle s'étudiât à bien contrefaire Mademoiselle Moliere. Dès le lendemain, le Président vint pour savoir le succès de la négociation. La Ledoux, qui vouloit faire valoir ses peines, lui répondit que les choses n'alloient pas si vîte qu'il l'imaginoit ; qu'on lui avoit promis de parler à Mademoiselle Moliere, & qu'il falloit se donner un peu de patience. Le Président la conjura de prendre à cœur cette affaire, & de ne rien épargner de ce qui pouvoit la faire réussir. Chaque jour, il venoit savoir où en étoient les choses, & s'il y avoit lieu d'espérer. Enfin quand la Ledoux eût pris le temps qu'il falloit pour exagérer les difficultés de sa commission,

Digitized by Google

elle alla trouver le Préſident, & lui dit avec tranſport, qu'elle venoit de ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur, & qu'elle avoit parole de la Demoiſelle Moliere pour ſe trouver chez elle le lendemain. L'amoureux Préſident promit de n'oublier jamais le ſervice qu'elle lui rendoit. On prit l'heure du rendez-vous, & il s'y trouva long-temps avant la Demoiſelle, qui s'y rendit ſous un habit fort négligé, comme ſi elle eût appréhendé d'être reconnue. Elle affecta l'éternelle toux de la Moliere, ſes mines, ſon air important; ne parla que de vapeurs, & joua ſi bien ſon rôle, qu'un homme plus connoiſſeur y eût été trompé: elle fit beaucoup valoir l'obligation qu'on lui avoit de ſa complaiſance à paroître dans un lieu, dont le nom ſeul lui faiſoit horreur. Le Préſident lui répondit qu'elle n'avoit qu'à preſcrire la reconnoiſſance qu'elle vouloit qu'il en eût, & que tout ce qu'il avoit au monde étoit à ſa diſpoſition. La Tourelle fit fort l'opulente, & après s'être long-temps défendue, elle lui dit qu'elle conſentoit à recevoir un préſent de lui, pourvu que ce préſent fût de peu de valeur. Qu'enfin elle

Digitized by Google

n'accepteroit qu'un collier pour sa fille qui étoit alors au Couvent. Notre galant Magistrat la mena presque aussi-tôt sur le Quai des Orfevres, où il la pria de le choisir tel qu'il lui plairoit. Elle persista à ne le vouloir que d'un prix modique ; ce désintéressement étoit un nouveau charme pour M. L***. Il continua plusieurs jours de la voir, toujours au même endroit, où elle le pria en grace de ne jamais lui parler au théâtre, parce que ses camarades avoient une extrême jalousie contre elle, & qu'elles seroient charmées de trouver une occasion de la perdre. Il lui obéissoit, & se contentoit d'aller voir jouer Mademoiselle Moliere, qu'on admiroit alors avec raison dans le rôle de *Circé*, dont elle s'acquittoit parfaitement.

Un jour que la Tourelle avoit manqué au rendez-vous, où son amant l'attendit plusieurs heures inutilement; celui-ci, après s'être long-temps impatienté, prit le parti d'aller à la Comédie, malgré toutes les raisons de la Ledoux, qui n'oublia rien pour l'en détourner. Il fut donc à l'Hôtel de Guénégaud, & la Moliere fut la premiere personne qu'il apperçut sur le théâtre. Croyant qu'un

Digitized by Google

qu'un petit emportement de passion ne déplairoit pas dans la circonstance, il y monta, contre les défenses qu'elle lui en avoit faites ; il étoit bien résolu de lui marquer le chagrin qu'il avoit de ne l'avoir point vue l'après-dînée. Il ne put d'abord lui parler à cause de la foule des jeunes gens qui l'entouroient alors. Il se contentoit de sourire, toutes les fois qu'elle tournoit la tête de son côté, & de lui dire, quand elle passoit dans une loge où il s'étoit mis exprès : » Vous „ n'avez jamais été si belle, & si je n'é- „ tois pas amoureux, je le deviendrois „ aujourd'hui «.

Mademoiselle Moliere accoutumée à ces sortes de complimens, ne faisoit aucune attention à ce qu'il lui disoit ; elle ne voyoit dans M. L*** qu'un homme qui la trouvoit à son gré, & qui étoit bien aise de le lui faire connoître. Pour le Président, il étoit hors de lui-même de voir avec quelle indifférence elle recevoit ses douceurs. La piece lui paroissoit d'une longueur insupportable ; impatient d'apprendre sa destinée, il fut à la porte de la loge où elle se déshabilloit, & il y entra avec elle, dès que la Comédie fut finie.

Digitized by Google

Cette Actrice étoit fort impérieuse ; & la liberté de M. L*** lui parut insultante. Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'entrer dans les loges des Comédiennes ; mais il faut du moins que ce soient gens qu'elles connoissent. Mademoiselle Moliere qui, jusqu'à ce jour, n'avoit pas même apperçu cet homme, fut on ne peut plus surprise de sa hardiesse, & pour l'en punir, elle résolut de ne rien répondre à tout ce qu'il lui diroit. Il crut d'abord qu'elle n'osoit parler en présence de la femme-de-chambre qui la déshabilloit. Cette fille étoit un nouvel obstacle pour le Président ; & comme il ne vouloit pas témoigner son inquiétude devant elle, il faisoit signe à sa maîtresse de la renvoyer, & qu'il avoit quelque chose à lui dire. Mademoiselle Moliere n'avoit garde de répondre à des signes qu'elle n'entendoit pas ; mais notre amant qui croyoit être assez d'intelligence avec elle, pour qu'elle dût comprendre cette façon de s'exprimer, prenoit son silence pour des marques de colere ou d'infidélité ; & l'envie qu'il avoit d'apprendre ce qui causoit cette froideur, l'obligea de s'approcher & de lui demander ce qui l'avoit empêchée

Digitized by Google

de ſe trouver au rendez-vous de l'après-dînée. La Demoiſelle lui répondit, d'un ton très-haut, qu'elle n'entendoit rien à ce qu'il vouloit lui dire. Il demanda, en baiſſant encore plus la voix, ſi l'on pouvoit parler devant cette fille. L'Actrice étonnée de ce diſcours, lui répliqua, d'un ton encore plus élevé : » Je ne crois pas avoir » rien d'aſſez myſtérieux avec vous, pour » devoir prendre ces ſortes de précau- » tions, & vous pourriez vous expliquer » avec moi devant toute la terre «.

L'aigreur avec laquelle elle acheva ces mots, fit entiérement perdre patience au Préſident, qui lui dit : » J'approuverois » votre procédé, Mademoiſelle, ſi de- » puis que je vous connois, j'avois fait » quelque action qui dût vous déplaire ; » mais je n'ai rien à me reprocher, & » quand vous manquez au rendez-vous » que vous m'avez donné, & que je » viens tout inquiet dans la crainte qu'il » ne vous ſoit arrivé quelque accident, » vous me traitez comme le plus cou- » pable de tous les hommes «.

Il ſeroit impoſſible de bien repréſenter l'étonnement de Mademoiſelle Moliere. Plus elle conſidéroit le Préſident, moins elle ſe ſouvenoit de lui avoir

Digitized by Google

jamais parlé ; & comme il avoit tout l'extérieur d'un honnête-homme, l'émotion avec laquelle il continuoit ſes reproches lui marquant d'ailleurs que ce ne pouvoit être une ſimple plaiſanterie, ſa ſurpriſe augmenta ſi fort, qu'elle ne ſavoit que croire de tout ce qu'elle voyoit. Le Préſident, de ſon côté, ne pouvoit comprendre d'où venoit le ſilence de cette Actrice. » Enfin, lui » dit-il, donnez-moi une bonne ou mau» vaiſe raiſon qui vous paroiſſe juſtifier » un procédé pareil au vôtre «.

Il ceſſa de parler pour entendre la réponſe de Mademoiſelle Moliere ; mais elle n'étoit pas encore revenue de ſon étonnement, & la conſternation du Préſident ne ceſſoit d'augmenter. C'étoit une choſe plaiſante de les voir ſe regarder tous deux ſans ſe rien dire ; ils s'examinoient avec une attention, qui, s'ils euſſent eu des ſpectateurs, n'eût pas manqué de les divertir beaucoup. Enfin la Demoiſelle Moliere réſolue de s'éclaircir ſur une aventure qui lui paroiſſoit extraordinaire, demanda au Préſident, avec un grand ſérieux, ce qui pouvoit l'obliger à lui dire qu'il la connoiſſoit ; qu'elle avoit pu croire au

Digitized by Google

commencement, que c'étoit une plaisanterie ; mais qu'il la pouſſoit ſi loin, qu'elle ne la pouvoit plus ſupporter. Elle inſiſta particuliérement ſur le rendez-vous, qu'il prétendoit lui avoir donné, ce qui étoit une énigme à laquelle elle ne comprenoit rien : » Ah ! Dieu ! » s'écria le Préſident, peut-on avoir » l'audace de dire à un homme, qu'on ne » l'a jamais vu, après ce qui s'eſt paſſé » entre vous & moi ! je ſuis fâché que » vous m'obligiez d'éclater & de man- » quer aux égards qu'un homme doit à » toutes les femmes ; mais vous ne mé- » ritez pas qu'on ſe tienne dans les » moindres bornes avec vous, après » m'être venue trouver vingt fois dans » un lieu comme celui où nous nous » ſommes vus ; pour demander ſi je » vous connois, il faut que vous ſoyez » la derniere des créatures «.

On juge bien que Mademoiſelle Moliere, de l'humeur dont elle étoit, ne fut pas inſenſible à ces duretés. Croyant que c'étoit une inſulte que le Préſident lui vouloit faire, elle dit à ſa femme-de-chambre d'appeler ſes camarades. » Vous me faites plaiſir, lui dit cet amant » furieux, & je ſouhaiterois que tout

Digitized by Google

» Paris fût ici, pour rendre votre honte » publique. Insolent, j'aurai bientôt » raison de votre extravagance, lui ré» pliqua l'Actrice «.

Dans ce moment, une partie des Comédiens entrerent dans sa loge, où ils trouverent le Président dans une fureur inconcevable, & la Demoiselle si fort en colere, qu'elle pouvoit à peine articuler deux mots de suite. Elle expliqua pourtant le mieux qu'elle put à ses camarades, ce qui l'avoit obligée de les envoyer chercher. De son côté, le Président leur conta les raisons qu'il avoit d'en user ainsi avec la Demoiselle Moliere ; leur protestant avec mille sermens, qu'il la connoissoit pour l'avoir vue dans un lieu de débauche, & que le collier qu'elle portoit au cou, étoit un présent qu'il lui avoit fait. La Demoiselle, que ces paroles rendirent encore plus furieuse, voulut lui donner un soufflet ; mais il la prévint, & lui arracha son collier, croyant avec la plus grande certitude que c'étoit le même qu'il avoit acheté sur le quai des Ortevres. A cet affront, que la Comédienne ne crut pas devoir supporter, elle fit monter tous les gardes du Spec-

Digitized by Google

tacle. On ferma la porte, & l'on envoya chercher un Commiſſaire, qui fit conduire le Magiſtrat en priſon, où il reſta juſqu'au lendemain, qu'il en ſortit ſous caution, ſoutenant toujours qu'il prouveroit ce qui l'avoit forcé de maltraiter Mademoiſelle Moliere ; car il ne pouvoit ſe perſuader que ce ne fût pas elle qu'il avoit vue chez la Ledoux.

La Comédienne, qui demandoit de grandes réparations contre le Préſident, fit informer de cette affaire ; elle fut confrontée devant l'Orfevre, croyant que cette ſeule preuve détruiroit l'erreur du Préſident ; mais elle fut bien autrement déſolée, quand l'Orfevre aſſura que c'étoit la même à qui il avoit vendu un collier. Elle étoit inconſolable de ne pouvoir juſtifier ſon innocence ; elle faiſoit faire des perquiſitions par tout Paris de la Ledoux qui s'étoit cachée à la premiere nouvelle de cette aventure. On eut beaucoup de peine à la trouver ; enfin on en vint à bout, & elle avoua que c'étoit par ſon moyen que le Préſident avoit vu une fille, qui, par la reſſemblance qui étoit entre elle & la Demoiſelle Moliere, avoit déjà trompé un grand nombre

Digitized by Google

de perſonnes ; & que c'étoit de cette reſſemblance que provenoit l'erreur de ce pauvre amant. La Tourelle fut priſe à ſon tour, & Mademoiſelle Moliere en eut une joie inexprimable ; car elle eſpéroit par-là faire tomber tous les bruits qui avoient couru dans le monde à ſon déſavantage. Elle faiſoit travailler avec ſoin au procès de ſa rivale ; & comme elle étoit riche, & que la Tourelle n'avoit de reſſource que ſes bonnes fortunes journalieres, l'affaire ſe termina à ſa ſatisfaction. Malgré l'injuſtice qu'il y avoit à punir ces femmes d'une faute, dont cette Actrice eût pu leur donner des leçons, la Ledoux & la Tourelle furent expoſées devant l'hôtel de Guénégaut, où logeoit la Demoiſelle Moliere, qui, ſatisfaite d'avoir obtenu une pleine vengeance, crut s'être parfaitement rétablie dans l'opinion publique.

Digitized by Google

LULLI *.

QUOIQUE né en Italie, *Lulli* eſt mis au rang de nos plus célebres Artiſtes, parce qu'il n'avoit que quatorze ans lorſqu'il fut tranſporté en France, dont il créa la Muſique, & qu'il lui conſacra juſqu'à ſa mort, ſes travaux & ſon génie. Il avoit d'abord été Page chez Mademoiſelle *de Montpenſier* qu'il amuſoit par ſes ſaillies, & par le charme de ſon talent à jouer du violon. Elle aimoit en lui juſqu'à ſes eſpiégleries, & le jeune Lulli abuſoit ſouvent de la trop grande facilité de cette Princeſſe. Elle ſe promenoit un jour dans les jardins de Verſailles, & diſoit à d'autres Dames: » Voilà un piédeſtal ſur lequel on auroit » dû mettre une ſtatue «. La Princeſſe ayant continué ſa promenade, on rapporte que Lulli ſe mit tout nu, cacha ſes habits derriere le piédeſtal, ſe plaça deſſus, & ſe tint dans l'attitude d'une ſtatue en attendant que *Mademoiſelle*

* Né en 1633, mort en 1687.

Digitized by Google

remarquât. Elle revint en effet quelque temps après, & ayant apperçu de loin une figure sur ce piédestal, elle en témoigna sa surprise. » Est-ce un enchan-» tement, s'écria-t-elle « ! s'étant approchée davantage, elle reconnut enfin la vérité de cette aventure. Les Dames & les Seigneurs qui accompagnoient *Mademoiselle*, vouloient qu'on punît sévérement la prétendue statue ; mais la Princesse lui pardonna en faveur de la nouveauté de cette saillie qui la divertit beaucoup.

Les ennemis de Lulli l'accusoient de devoir le succès de sa Musique à Quinault ; ses amis même lui disoient quelquefois, en plaisantant, qu'il n'étoit pas fort difficile de mettre en chant des vers foibles, & qu'il éprouveroit bien d'autres difficultés si on lui fourniſſoit des vers énergiques. Lulli animé par cette plaisanterie, court à son clavecin, & après avoir cherché un moment ses accords, chante ces quatre vers d'Iphigénie:

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, & d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!

Digitized by Google

Un des Auditeurs a raconté qu'ils se crurent tous préſens à cet affreux ſpectacle, & que les ſons, dont Lulli animoit ces paroles, leur faiſoient dreſſer les cheveux ſur la tête.

Un jeune homme, fort content d'un Prologue d'Opéra, qu'il avoit compoſé, étoit venu le montrer à Lulli, & le prioit de lui en dire ſon ſentiment. Mais Lulli qui n'avoit jamais rien vu de ſi mauvais, dit avec naïveté au jeune homme qu'il n'y avoit qu'une lettre à retrancher au bas du Prologue, & ſe chargea lui-même de la correction ; de ſorte qu'au lieu de *Fin du Prologue* qu'on liſoit auparavant, on ne liſoit plus que *Fi du Prologue.*

Lulli ayant fait jouer pour lui ſeul un de ſes Opéra que le Public n'avoit pas goûté, cette ſingularité fut rapportée à Louis XIV, qui jugea que, puiſque Lulli trouvoit ſon Opéra bon, il devoit l'être. Il le fit exécuter devant lui. La Cour & la Ville changerent de ſentiment : cet Opéra étoit *Armide.*

Il y avoit long-temps que Louis XIV avoit accordé des lettres de nobleſſe

Digitized by Google

à Lulli. Quelqu'un vint lui dire qu'il étoit bienheureux que le Roi l'eût ainſi exempté de ſuivre la route commune, qui eſt d'acheter une Charge de Secrétaire du Roi ; que s'il avoit eu à paſſer par cette porte, elle lui auroit été fermée, & qu'on ne l'auroit pas reçu. Un homme de cette Compagnie s'étoit même vanté qu'on refuſeroit le Muſicien s'il oſoit ſe préſenter. Pour avoir le plaiſir de narguer ſes ennemis, Lulli garda ſes lettres de nobleſſe, ſans les faire enrégiſtrer, & ne fit ſemblant de rien. En 1681, on rejoua à Saint-Germain la Comédie & le Ballet du *Bourgeois Gentilhomme*, dont il avoit compoſé la muſique. Il exécuta lui-même le rôle du *Mufti*, & quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, il vint à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le Roi lui en fit des complimens. Lulli ſaiſit cette occaſion. » Sire, dit-il, j'avois deſſein d'è-» tre Secrétaire du Roi ; mais ces Meſ-» ſieurs ne voudront plus me recevoir. » —Ils ne voudront plus vous recevoir, » repartit le Monarque : ce ſera bien » de l'honneur pour eux ; allez, voyez » M. le Chancelier «. Lulli alla du même pas chez M. le Tellier, & le bruit ſe

Digitized by Google

répandit qu'il alloit être Secrétaire du Roi. Cette Compagnie ne manqua pas d'en murmurer. » Voyez, disoit-elle, » le moment que prend ce Farceur en- » core essoufflé des gambades qu'il vient » de faire sur le théâtre. Prétendre à » une Charge, à un titre honorable, » vouloir entrer au Sceau » ! M. de Louvois sollicité par MM. de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps, parce que tous les Secrétaires d'Etat doivent être Secrétaires du Roi, reprocha à Lulli sa témérité, & lui dit qu'elle ne convenoit pas à un homme comme lui, dont le grand mérite étoit de faire rire. » *Eh !* tête-bleu, répondit Lulli, » vous en feriez autant si vous le pou- » viez «. Enfin, le Roi parla à M. le Tellier. Les Secrétaires du Roi étant venus faire des remontrances à ce Ministre, sur ce que Lulli avoit traité d'une Charge parmi eux, & sur l'intérêt qu'ils avoient qu'on le refusât, pour l'honneur du Corps, M. le Tellier leur répondit en termes encore plus humilians que ceux dont le Roi s'étoit servi. Quand il fut question des Provisions, elles furent expédiées sans difficulté. Le jour de sa réception, Lulli donna un magni-

Digitized by Google

fique repas aux Anciens de sa Compagnie, & le soir un plat de son métier, l'Opéra où l'on jouoit le Triomphe de l'Amour. Il y assista vingt ou trente de ces Messieurs, qui, comme de raison, occupoient ce jour-là les meilleures places, & qui écouterent avec un sérieux admirable les menuets & les gavottes de leur Confrere le Musicien. Tout l'Opéra apprit avec joie que son Seigneur s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Ayant rencontré Lulli à Versailles: *Bon jour, mon Confrere*, lui dit-il en passant; ce qui s'appela un bon mot de M. de Louvois.

Lulli mourut d'une blessure qu'il s'étoit faite au petit doigt du pied en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure qu'on négligea d'abord, devint si considérable que son Chirurgien voulut lui couper le doigt. Malheureusement on retarda l'opération, & le mal gagna insensiblement la jambe. Son Confesseur qui le vit en danger, lui dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avoit noté de son Opéra nouveau, intitulé *Achille*

Digitized by Google

& Polixene, il n'y avoit pas d'abſolution à eſpérer : il brûla ſon Ouvrage. Quelques jours après le malade ſe trouva mieux, on le crut même hors de danger. Un des jeunes Princes de Vendôme étant venu le voir, lui dit : » Eh quoi, » *Baptiſte*, tu as jeté ton Opéra au feu ? » Morbleu, tu es bien fou d'avoir brûlé » une ſi belle Muſique «. *Paix, paix, Monſeigneur*, lui répondit Lulli à l'oreille, *je ſavois bien ce que je faiſois, j'en ai gardé une copie.* Par malheur cette plaiſanterie fut ſuivie d'une rechute qui l'emporta.

Le Chevalier de Lorraine étoit auſſi venu le voir lorſqu'il étoit à l'extrémité, & lui marquoit la tendre amitié qu'il avoit pour lui. *Madame Lulli* qui étoit préſente, l'interrompit en lui diſant : » Oui vraiment, Monſieur, vous êtes » fort de ſes amis ; c'eſt vous qui le der- » nier l'avez enivré, & qui êtes cauſe » de ſa mort «. *Tais-toi, ma chere femme*, lui dit Lulli, *tais-toi, M. le Chevalier m'a enivré le dernier, & ſi j'en réchappe, j'eſpere bien qu'il m'enivrera le premier.*

Digitized by Google

JEAN DE LA FONTAINE *.

LA FONTAINE vécut dans une sorte d'apathie qui le rendoit indifférent à tout ce qui fait l'objet de la cupidité des autres hommes. Un tel caractere sembloit devoir l'éloigner du mariage ; cependant par complaisance pour sa famille, il épousa Marie *Héricard*, fille du Lieutenant-général de la Ferté-Milon. Cette femme avoit de l'esprit & de la beauté ; mais elle étoit d'un commerce difficile. La Fontaine ne tarda pas à s'en lasser ; il crut devoir s'en éloigner, & vint à Paris, pour y vivre à sa fantaisie. Il avoit peut-être totalement oublié sa femme, lorsqu'on lui persuada de retourner à la Ferté-Milon & de se réconcilier avec elle. Il part à ce dessein par la voiture publique, arrive chez lui & demande son épouse. Le domestique lui répond que Madame est *au Salut*. La Fontaine va chez un de ses

* Né en 1621, mort en 1695.

Digitized by Google

amis qui lui donne à coucher & le régale pendant deux jours. Ce terme expiré, il reprend sa place dans la même voiture, & revient à Paris sans avoir vu sa femme. Il répond à ceux qui lui demandent des nouvelles de son raccommodement. *J'ai été pour la voir ; mais je ne l'ai pas trouvée, elle étoit au Salut.*

Notre Poëte fit un second voyage à la Ferté-Milon, & voici quel en fut le sujet. Un vieux Capitaine de Dragons, nommé *Poignan*, fréquentoit assidument dans la maison de Madame la Fontaine qui, comme on l'a dit, avoit de la beauté sans en être moins spirituelle : Poignan n'étoit ni d'âge, ni d'humeur à troubler le repos d'un mari. Cependant on fit de mauvaises plaisanteries à la Fontaine, en lui disant qu'il étoit déshonoré, s'il ne se battoit avec le Capitaine. Frappé de cette idée, il part le lendemain, arrive chez son homme, l'éveille, lui dit de s'habiller & de le suivre. Poignan qui ne sait ce que tout cela signifie, sort avec lui. Ils arrivent dans un lieu écarté. *Je veux me battre avec vous*, lui dit la Fontaine, *on me l'a conseillé ;* & sans attendre la réponse,

Digitized by Google

il met l'épée à la main. Poignan la lui fait sauter du premier coup. La Fontaine satisfait le suit dans sa maison, où ils s'expliquent & se réconcilient en déjeûnant.

En lisant les Fables de ce Poëte inimitable, on y remarque un génie si facile, qu'on diroit qu'elles sont tombées de sa plume ; c'est ce qui le faisoit appeler un *Fablier* par Madame *de la Sabliere*. Cette Dame avoit recueilli la Fontaine dans sa maison. Elle dit, un jour, après avoir congédié tous ses domestiques : » Je n'ai gardé avec moi » que mes trois bêtes, mon chien, mon » chat, & la Fontaine «.

Le bon la Fontaine avoit grande envie de se procurer en moules de terre les plus grands Philosophes de l'antiquité. Un jour qu'il y faisoit travailler, il entra chez Madame de la Sabliere avec l'air le plus affligé : » Ah ! » quel malheur, Madame, quel malheur « ! Il se désole ; on l'interroge ; il est longtemps sans pouvoir répondre. Enfin questionné, pressé : » Vous savez, Ma» dame, lui dit-il, que nos Philosophes

Digitized by Google

» étoient au four, tout alloit bien ; mais, » hélas ! *Socrate a coulé*, tout eſt perdu «.

Un Fermier-général l'avoit invité à dîner, dans la perſuaſion qu'un Auteur, dont tout le monde admiroit les contes, ne pouvoit manquer de faire les amuſemens de la ſociété. La Fontaine mangea, ne parla point, & ſe leva de fort bonne heure, ſous prétexte de ſe rendre à l'Académie : on lui repréſenta qu'il n'étoit pas encore temps : *Je le ſais bien*, répondit-il, *auſſi prendrai-je le chemin le plus long.*

La Fontaine eut un fils qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. Il le mit à l'âge de quatorze ans entre les mains de M. *de Harlay*, qui fut depuis Premier Préſident, & lui recommanda ſon éducation & ſa fortune. Se trouvant un jour dans une maiſon où étoit ce jeune homme, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps, il ne le reconnut point, & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'eſprit & de l'amabilité. Quand on lui eut dit que c'étoit ſon fils, il répondit froidement : *Ah ! j'en ſuis bien aiſe.*

Digitized by Google

Rabelais fut toujours l'idole de la Fontaine ; c'étoit le seul Auteur qu'il admirât sans restriction. Un jour qu'il étoit chez Despréaux avec Racine, Boileau le Docteur, & plusieurs autres personnes d'un mérite distingué, on y parla beaucoup de Saint Augustin & de ses Ouvrages. La Fontaine ne prenoit aucune part à la conversation, & gardoit le silence le plus morne & le plus stupide en apparence. Enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, & demanda d'un ton fort sérieux à l'Abbé Boileau, s'il croyoit que Saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ? Le Docteur l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit pour toute réponse : *Prenez garde, M. de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers ;* & c'étoit vrai.

Un jour Racine le conduisit à Ténebres, & s'appercevant que l'Office lui paroissoit long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophetes. Il tomba sur la priere des Juifs dans *Baruch*, & ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit

Digitized by Google

à Racine » C'étoit un beau génie que ce » Baruch : qui étoit-il « ? Pendant plusieurs jours, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de sa connoissance, après les complimens ordinaires, il élevoit la voix pour leur demander : » Avez-vous lu Baruch ? c'étoit un beau » génie « !

Un des amis de ce Poëte, lui avoit prêté les Epîtres de Saint Paul : il les lut avec avidité ; mais blessé de la dureté apparente des écrits de l'Apôtre, il ferma le livre, le rapporta à son ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce Saint Paul-là n'est pas mon homme.*

Racine & Despréaux l'appeloient *le bon-homme*, & n'en rendoient pas moins justice à son rare talent. Dans un souper chez Moliere, où se trouvoit *Descôteaux* célebre Joueur de flûte, le *bon-homme* parut plus rêveur qu'à l'ordinaire : Despréaux & Racine tenterent en vain de le réveiller par des traits vifs & piquans. Ils pousserent même la raillerie si loin, que Moliere trouva que c'étoit aller au-delà des bornes. Au sortir de table, il tira à part Descôteaux

Digitized by Google

dans l'embrasure d'une fenêtre, & lui parlant de l'abondance du cœur : » Nos » beaux esprits, dit-il, ont beau se tré» mousser, ils n'effaceront pas le *bon*» *homme* «.

A son extrême naïveté, la Fontaine joignoit le plus grand désintéressement. Un jour qu'il arrivoit à l'Académie Françoise plus tard qu'à l'ordinaire, la barre se trouva tirée au bas des noms, & suivant l'usage, il ne devoit pas avoir part aux jetons de cette séance. Les Académiciens qui l'aimoient tous, convinrent d'une commune voix que pour cette fois, il falloit faire en sa faveur une exception à la regle. » Non, Mes» sieurs, leur dit-il, cela ne seroit pas » juste ; je suis venu trop tard, c'est ma » faute «. Ce qui fut d'autant plus remarqué, qu'un moment auparavant un Académicien extrêmement riche, & qui, logé au Louvre, n'avoit que la peine de descendre de son appartement pour se trouver tout rendu, avoit entr'ouvert la porte de l'Académie, & ayant vu qu'il arrivoit trop tard, l'avoit refermée & étoit remonté chez lui.

Digitized by Google

Le Confeſſeur de la Fontaine le voyant attaqué d'une maladie dangereuſe, l'exhortoit à réparer le ſcandale de ſa vie par des aumônes. » Je n'en » puis faire, répondit le Poëte, je ne poſ» ſede rien; mais on fait une édition de » mes Contes, dont il me revient cent » exemplaires: je vous les donne; vous » les ferez vendre pour les pauvres «.

La garde qui étoit auprès de lui pendant ſa derniere maladie, voyant avec quel zele le Pere Poujet de l'Oratoire l'exhortoit à bien mourir : *Eh! mon Pere, ne le tourmentez pas tant*, lui dit-elle, *il eſt plus bête que méchant. Dieu n'aura jamais le courage de le damner.*

Après ſa mort, Madame de la Fontaine ayant été inquiétée pour le paiement de quelques charges publiques, M. *d'Armenonville*, alors Intendant de Soiſſons, écrivit à ſon Subdélégué, que la famille de cet homme illuſtre devoit être exempte à l'avenir de toute impoſition. Depuis cette époque, tous les Intendans de Soiſſons ont cru qu'il étoit de leur honneur de faire confirmer cette grace,

Digitized by Google

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE) *.

Bossuet n'étoit encore que Chanoine à Metz, ſuivant les uns, Soudiacre, ſuivant les autres, ſimple Tonſuré, lorſqu'il épouſa ſecrétement Mademoiſelle *Deſvieux de Mauléon*, d'une bonne famille de robe, de beaucoup d'eſprit, d'une éminente vertu. Ses talens l'amenerent à Paris : ſa femme l'y ſuivit ; quelques-uns diſent qu'elle l'y avoit attiré. Mademoiſelle Deſvieux étoit ſans biens : Boſſuet qui en acquit inſenſiblement dans l'Egliſe, pourvut d'abord à ſes beſoins ; enſuite lui donna un état convenable à ſa naiſſance. La vertu de l'un & de l'autre écartoit tout ſoupçon de galanterie. Parmi leurs domeſtiques les uns furent admis au myſtere, les autres le découvrirent, & tous ne ſe tûrent pas : ce bruit parvint juſqu'au Pere *de la Chaiſe*, qui dit un jour à Boſſuet : » Vous êtes, Monſeigneur, plus

» *Mauléoniſte*

* Né en 1627, mort en 1704.

Digitized by Google

» *Mauléoniſte* que *Moliniſte* «. Dès que le ſecret fut éventé, on raſſembla pluſieurs circonſtances, telles que les viſites fréquentes du Prélat, ſes longs ſéjours à Paris, malgré ſa régularité; les voyages de Mademoiſelle Deſvieux à *Germigny*, maiſon de campagne des Evêques de Meaux; l'accroiſſement de ſa fortune & de ſon train, & mille autres choſes qui accréditerent le témoignage des domeſtiques. Ceux qui ſurent le mariage, le cacherent par égard pour la Religion. Après la mort du Prélat, ſes créanciers pourſuivirent Boſſuet ſon neveu, Maître des Requêtes, pour le payement d'une maiſon achetée à Paris en 1684; & celui-ci ne s'étant porté héritier que par bénéfice d'inventaire, ils recoururent par voie de ſaiſie à Mademoiſelle Deſvieux, qui occupoit la maiſon depuis l'achat. Celle-ci produiſit deux actes: par le premier, Boſſuet s'étoit engagé de faire cette acquiſition: par le ſecond, il lui en avoit fait une donation pure & ſimple. Les créanciers s'obſtinant, elle communique ſon contrat de mariage à ſon Avocat, qui lui répond du ſuccès de ſon affaire. Le Roi, ſur le rapport qui lui en fut fait,

Digitized by Google

donna ordre à l'Abbé Boſſuet de l'aſſoupir. Un accommodement réduiſit les créanciers au ſilence. *Thémiſeuil de Saint-Hyacinthe* ſouhaitoit fort qu'on le crût iſſu de ce mariage. Quelques-uns ont cru que le Pere de la Chaiſe s'étoit ſervi de cette anecdote, pour exclure Boſſuet du Cardinalat & de l'Archevêché de Paris.

Boſſuet, encore enfant, donna d'heureux préſages de ce qu'il ſeroit un jour. Dès l'âge de ſept à huit ans, il apprenoit par cœur des Sermons, qu'il prononçoit de fort bonne grace. La Marquiſe *de Rambouillet* en ayant ouï parler, ſouhaita de l'entendre, & fit naître le même déſir aux perſonnes qui tous les ſoirs s'aſſembloient chez elle. Le jeune Boſſuet y fut conduit entre onze heures & minuit, & prêcha avec beaucoup d'agrément & d'aſſurance. Toute l'aſſemblée en parut très-ſatisfaite. Voiture qui, dans la converſation comme dans ſes lettres, couroit toujours après l'eſprit, dit, au ſujet de l'âge du Prédicateur & de l'heure de la prédication: *En vérité, je n'ai jamais entendu prêcher ſi tôt ni ſi tard.*

Digitized by Google

Louis XIV fut si content, la premiere fois qu'il entendit prêcher Bossuet, qu'il fit écrire en son nom au pere du jeune Orateur, pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Un jour le Roi rencontra par hasard le Saint-Sacrement que l'on portoit à Versailles à un de ses Officiers; il l'accompagna, pour l'exemple, jusque chez le mourant; & ce spectacle le toucha si fort, qu'à son retour, il ne put s'empêcher de faire part à sa maîtresse du trouble de sa conscience. Madame de Montespan dit qu'elle étoit aussi touchée de repentir, & ils résolurent de se séparer. L'Evêque de Meaux fut appelé pour les aider dans ce dessein. La Dame partit pour Paris; & l'Evêque, après avoir eu plusieurs conférences avec le Roi, & après avoir fait pendant huit jours plusieurs voyages à Paris, dans lesquels il porta, sans le savoir, des lettres qui ne parloient rien moins que de dévotion, fut bien étonné, quand il la vit de retour à Versailles, & plus encore quand de ce raccommodement il vit naître M. le Comte *de Toulouse*,

Digitized by Google

le dernier des enfans que Madame de Monteſpan ait eu de Louis XIV.

Dans ſes controverſes, Boſſuet n'apportoit point aſſez d'art pour cacher aux autres le ſentiment de ſa ſupériorité. On ſait le reproche indirect que lui en fit un jour l'Archevêque de Rheims *le Tellier.* Boſſuet préſentant à Louis XIV le célebre *Mabillon* : *Sire*, dit ce Prélat, *j'ai l'honneur de préſenter à Votre Majeſté le plus ſavant homme de ſon Royaume.* Le Tellier ajouta : *& le plus humble.*

L'Oraiſon funebre de *Madame* enlevée à la fleur de ſon âge, eut le plus rare ſuccès, celui de faire verſer des larmes à la Cour. Boſſuet fut obligé de s'arrêter après ces paroles : » O nuit déſaſ» treuſe ! nuit effroyable ! où retentit » tout-à-coup comme un éclat de ton» nerre, cette étonnante nouvelle : *Ma» dame ſe meurt, Madame eſt morte* «. L'auditoire éclata en ſanglots, & la voix de l'Orateur fut interrompue par les ſoupirs & par les pleurs.

Lorſque Boſſuet alla prêter ſerment de fidélité entre les mains de Madame la

Digitized by Google

Ducheſſe *de Bourgogne*, pour la Charge de ſon premier Aumônier, cette Princeſſe ne put s'empêcher de dire dans une de ſes ſaillies ordinaires : *Ah ! la bonne tête que j'ai là à mes pieds.*

Boſſuet donnoit à l'étude tout le temps qu'il n'employoit point aux fonctions de ſon miniſtere ; rarement ſe permettoit-il la promenade : c'eſt ce que ſon Jardinier lui repréſenta un jour aſſez naïvement. Ce Prélat l'ayant trouvé ſur ſon chemin, lui demanda comment alloient les arbres fruitiers : » Hé, Monſeigneur, » vous vous ſouciez bien de vos arbres ; » ſi je plantois dans votre jardin des » Saint Auguſtin & des Saint Chryſoſ- » tome, vous les viendriez voir ; mais » pour vos arbres, vous ne vous en met- » tez guere en peine «.

Toutes les fois que Boſſuet avoit une Oraiſon funebre à compoſer, il liſoit Homere en grec. Cette lecture élevoit ſon ſtyle à la hauteur de ſon ſujet : » J'allume, diſoit ce grand » homme, mon flambeau aux rayons » du ſoleil «.

Digitized by Google

La Princeſſe *des Urſins* étoit à Rome en 1698, lorſqu'on y porta l'affaire de M. de Fénelon concernant le Quiétiſme. Voici ce qu'on lit dans une des lettres de cette Dame au Maréchal de Noailles: » J'ai ſu que M. de Cambrai a envoyé » ici à ſes Partiſans un *theme* donné au- » trefois à *Monſeigneur* par M. de Meaux, » dans lequel il établiſſoit par des auto- » rités qu'on ne m'a pas citées, qu'*il* » *ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût ni Enfer*, » *ni Paradis*, *afin d'ôter de l'amour que* » *l'on doit avoir pour Dieu*, *l'eſpérance &* » *la crainte*, *qui en gâtent la pureté.* Où » cet homme-là, continue la Princeſſe, » va-t-il chercher de pareilles choſes «? Suppoſé que Boſſuet eût donné au Dauphin un theme ſur cette matiere, il paroît évident que la tournure & le ſens n'en étoient pas tels qu'on les voit ici. Madame des Urſins répétoit un récit qui ſans doute étoit peu exact.

Boſſuet avoit pris pour deviſe ces deux mots, qu'il répétoit à chaque page dans ſes écrits contre Fénelon, *apertè*, *apertè*. Il combattoit ſon rival avec autant de politeſſe que de zele. *Qu'auriez-*

Digitized by Google

vous fait, lui dit un jour Louis XIV, *si j'avois soutenu M. de Cambray ? — Sire*, lui répondit Bossuet avec une intrépidité vraiment épiscopale, *j'aurois crié vingt fois plus haut.*

Un jour le Roi voyant entrer Bossuet, lui dit : » Nous parlions des Spec» tacles, qu'en pensez-vous ? — Sire, il y » a de grands exemples pour, répondit le » Prélat ; mais il y a des raisonnemens » invincibles contre «.

BOILEAU-DESPRÉAUX *.

Ceux qui connurent Boileau dans son enfance, ne prévirent point ce qu'il seroit un jour. Son pere même avoit coutume de dire, en le comparant à ses autres enfans : *Pour Colin, ce sera un bon garçon, qui ne dira du mal de personne.*

On a rapporté que le petit Boileau jouant dans une cour, fit une chute,

* Né en 1636, mort en 1711.

Digitized by Google

& que ſa jaquette s'étant retrouſſée, un dindon lui donna pluſieurs coups de bec ſur une partie très-délicate. Boileau en fut incommodé toute ſa vie : » & » de là peut-être, ajoute un Auteur mo- » derne, cette ſévérité de mœurs, cette » diſette de ſentimens qu'on remarque » dans ſes Ouvrages ; de là ſa Satire » contre les Femmes, contre Lulli, » Quinaut, & contre les Poéſies galan- » tes «. Il faut peut-être attribuer à la même cauſe ſa mauvaiſe humeur contre les Jéſuites qui, les premiers, ont tranſplanté les coqs-d'Inde en Europe.

Il fut d'abord deſtiné au Barreau, & plaida même une Cauſe, dont il ſe tira fort mal. Comme il étoit près de commencer ſon plaidoyer, le Procureur s'approcha de lui, & lui dit : » N'oubliez » pas de demander que la Partie ſoit » interrogée ſur faits & articles. — Et » pourquoi, lui répondit Boileau ? la » choſe n'eſt-elle pas déjà faite ? Si tout » n'eſt pas prêt, il eſt inutile que je plaide «. Le Procureur fit un éclat de rire, & dit à ſes Confreres : » Voilà un jeune » Avocat qui ira loin ; il a de grandes » diſpoſitions «.

Digitized by Google

Lorſqu'il publia ſon premier Ouvrage, on vint lui dire que les Critiques le déchiroient. *Tant mieux*, répondit-il, *les mauvais Ouvrages ſont ceux dont on ne dit ni bien ni mal.*

Dans une de ſes Satires, Boileau avoit appelé le Traiteur *Mignot*, un empoiſonneur ; celui-ci porta ſes plaintes au Magiſtrat, qui le renvoya, en lui diſant que l'injure dont il ſe plaignoit, n'étoit qu'une plaiſanterie, & qu'il devoit en rire le premier. Mignot, peu ſatisfait de cette réponſe, prit la réſolution de ſe faire juſtice lui-même, & s'aviſa, pour cet effet, d'un expédient tout nouveau. Ce Pâtiſſier-Traiteur avoit la réputation de faire d'excellens biſcuits, & tout Paris en envoyoit chercher à ſa boutique. Il ſut que l'Abbé Cottin avoit compoſé une Satire contre Deſpréaux leur ennemi commun ; & comme aucun Libraire n'oſoit ſe charger de cette Satire, il la fit imprimer à ſes frais ; & quand on venoit chercher des biſcuits, il les enveloppoit dans la feuille qui contenoit la Satire imprimée, afin de la répandre de tous côtés. Lorſque Boileau vouloit ſe réjouir avec ſes

Digitized by Google

amis, il envoyoit chercher des biſcuits chez Mignot pour avoir la Satire de Cottin. Par la ſuite, Mignot, voyant que les vers de Deſpréaux, loin de le décrier, n'avoient ſervi qu'à le mettre plus en vogue, chanta les louanges du Poëte, & lui avoua plus d'une fois qu'il lui devoit ſa fortune.

Patru avoit la réputation d'être fort rigide ſur la langue françoiſe; c'étoit un Cenſeur éclairé; mais un peu trop ſévere. Quand Racine faiſoit à Deſpréaux des obſervations ſur ſes Ouvrages, le Satirique, au lieu de lui citer le proverbe latin, *Ne ſis Patruus mihi*, N'ayez pas pour moi la ſévérité d'un oncle, lui diſoit, *Ne ſis Patru mihi*, N'ayez pas pour moi la ſévérité de *Patru*.

Deſpréaux étoit un excellent Pantomime, & ce talent le faiſoit rechercher de pluſieurs ſociétés. Il contrefaiſoit ceux qu'il voyoit, juſqu'à rendre parfaitement leur démarche, leurs geſtes, & même leur ſon de voix. Il amuſa un jour le Roi en contrefaiſant devant ce Prince tous les Comédiens. Le Roi voulut qu'il contrefît auſſi Moliere qui

Digitized by Google

étoit préſent, & lui demanda enſuite s'il s'étoit reconnu. » Nous ne pouvons, » répondit Moliere, juger de notre reſ- » ſemblance ; mais la mienne eſt par- » faite, s'il m'a auſſi-bien imité que mes » camarades «.

Le Libraire *Barbin* avoit une maiſon de campagne très-petite, mais dont il faiſoit ſes délices ; il voulut y donner à dîner à Boileau. Au ſortir de table, il le mena dans ſon jardin qui étoit d'une étendue proportionnée à la maiſon. Après en avoir fait deux ou trois fois le tour, Deſpréaux appela ſon cocher, & lui dit de mettre les chevaux au carroſſe. » Eh! » pourquoi donc, lui dit Barbin, vou- » lez-vous vous en retourner ſi promp- » tement «? *C'eſt*, répondit Boileau, *pour aller prendre l'air à Paris.*

Dans un dîner chez le Préſident *de Lamoignon*, dont les acteurs étoient les maîtres du logis, les Evêques de Troyes & de Toulon, le Pere Bourdaloue, ſon compagnon, Deſpréaux & Corbinelli, on parla beaucoup des Ouvrages des Anciens & des Modernes. Deſpréaux ſoutint les Anciens, à la réſerve d'un

Digitized by Google

ſeul Moderne qui ſurpaſſoit, à ſon goût, & les vieux & les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue demanda quel étoit donc ce livre ſi diſtingué ? Deſpréaux ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : » Monſieur, je vous » conjure de me le nommer, afin que » je paſſe toute la nuit à le lire «. Deſpréaux lui répondit, en riant : » Ah ! » Monſieur, vous l'avez lu plus d'une » fois, j'en ſuis aſſuré «. Le Jéſuite reprend, & preſſe Deſpréaux de nommer cet Auteur ſi merveilleux. Deſpréaux lui dit : » Mon Pere, ne me preſſez point «. Le Pere continue : Deſpréaux le prend par le bras ; & le ſerrant bien fort, lui dit : » Mon Pere, vous le voulez ; hé bien, » c'eſt *Paſcal*. — Morbleu, Paſcal ! dit le » Pere fort étonné ; Paſcal eſt beau, au- » tant que le faux le peut être. — Le faux, » dit Deſpréaux, le faux ! Sachez qu'il eſt » auſſi vrai qu'il eſt inimitable. On vient » de le traduire en trois langues «. Le Pere répond : » Il n'en eſt pas plus vrai pour » cela «. Deſpréaux s'échauffe, & criant comme un fou, entame une autre diſpute. Le Pere s'emporte de ſon côté ; & après quelques diſcours fort vifs de part & d'autre, Deſpréaux prend Cor-

Digitized by Google

binelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant & courant comme un forcené, il ne voulut jamais ſe rapprocher du Pere, & s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la ſalle à manger.

On prétend que *Malherbe* répondoit à ceux qui ſe plaignoient qu'on ne récompenſoit point aſſez les Poëtes, que » c'étoit agir prudemment, & que le » meilleur Poëte n'étoit pas plus utile à » l'Etat qu'un bon joueur de quilles «. On rapporte auſſi que Boileau dit un jour : » Avouez que j'ai deux talens » auſſi précieux l'un que l'autre ; l'un » de bien jouer aux quilles, & l'autre de » bien faire des vers «. Si ces anecdotes ſont vraies, elles ſuppoſent que Malherbe & Boileau confondoient le Poëte & le Verſificateur. Un Poëte vraiment digne de ce nom, eſt le chantre par excellence des talens & de la vertu. La Grece dut autant ſes ſuccès & ſa gloire, à ſes Poëtes, qu'à ſes héros.

Dans une compagnie où ſe trouvoit Deſpréaux, une Demoiſelle fut priée de danſer, de chanter & de toucher du

Digitized by Google

clavecin ; on vouloit faire briller ſes talens, qui étoient médiocres. Chacun s'empreſſa de lui faire des complimens ; ils étoient dictés par la politeſſe. Boileau qui ne vouloit ni flatter, ni déplaire, ajouta, d'un ton moitié bruſque & moitié galant : » On vous a tout appris, » Mademoiſelle, hormis à plaire ; c'eſt » pourtant ce que vous ſavez le mieux «.

Un jeune Abbé qui avoit du talent pour la chaire, demandoit des conſeils à Boileau pour ſe perfectionner dans l'art de la Prédication. Pour toute réponſe, Deſpréaux lui dit d'aller entendre le Pere Bourdaloue & l'Abbé Cottin. Le jeune Abbé ſurpris du parallele, s'écria : » Mais, Monſieur, comment » l'entendez-vous, & quel fruit puis-je » retirer des Sermons de l'Abbé Cottin « ? *Il faut pourtant que vous les entendiez tous deux*, répliqua Boileau. *Le Pere Bourdaloue vous apprendra ce qu'il faut faire ; & l'Abbé Cottin, ce qu'il faut éviter.*

Le Pere *Bouhours* ſe plaignoit un jour à Deſpréaux de quelques critiques imprimées contre ſa Traduction du Nouveau Teſtament, & lui diſoit : » Je ſais

Digitized by Google

» d'où elles partent : je connois mes en-
» nemis : je saurai me venger d'eux. —
» Gardez-vous-en bien, mon Pere, lui
» dit Despréaux ; ce seroit alors qu'ils
» auroient raison de dire que vous n'avez
» pas entendu le sens de votre original,
» qui ne prêche par-tout que le pardon
» des injures «.

Il y a dans la Comédie du *Misanthrope* un trait que Moliere, habile à saisir le ridicule par-tout où il le trouvoit, copia d'après nature, & ce fut Boileau qui le fournit. Moliere lui reprochoit un jour son acharnement contre *Chapelain*, & lui représentoit que ce Poëte, l'objet éternel de ses Satires, étoit particuliérement aimé de M. Colbert, & que ces railleries outrées lui attireroient à la fin la disgrace du Ministre, & peut-être du Roi lui-même. Ces réflexions ayant mis le Poëte Satirique de mauvaise humeur : » Oh ! le Roi & M. Colbert feront
» ce qu'il leur plaira, dit-il brusque-
» ment ; mais à moins que le Roi ne
» m'ordonne expressément de trouver
» bons les vers de Chapelain, je sou-
» tiendrai toujours qu'un homme qui a
» fait la *Pucelle*, mérite d'être pendu «.

Digitized by Google

Moliere se mit à rire de cette saillie ; & l'employa ensuite fort à propos dans la derniere scene du second acte de son Misanthrope.

Racine n'ignoroit pas combien le sujet de *Bérénice* étoit mal choisi ; mais il n'osa se refuser au désir de la Princesse Henriette d'Angleterre qui voulut qu'il traitât ce sujet en concurrence avec le Grand Corneille. Despréaux qui étoit moins courtisan que Racine, & qui s'intéressoit véritablement à la gloire de son ami, disoit, en blâmant sa complaisance : *Si je m'y étois trouvé, je l'aurois bien empêché de donner sa parole.*

L'armée du Grand Condé étoit toute composée de jeunes gens. Despréaux l'alla voir, & Son Altesse lui ayant demandé ce qu'il en pensoit. *Monseigneur*, répondit Despréaux, *elle sera fort bonne quand elle sera majeure.* C'est que le plus âgé des Soldats n'avoit pas vingt-quatre ans.

Sans affecter un extérieur dévot ; Boileau fut toujours exact à remplir les principaux devoirs de la Religion. Se

Digitized by Google

trouvant aux Fêtes de Pâques dans la Terre d'un ami, il alla à confesse au Curé, qui ne le connoissoit pas & qui étoit un homme fort simple. Avant que d'entendre sa confession, il lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires? De faire des vers, répondit Boileau.— Tant pis, dit le Curé; & quels vers? — Des Satires, ajouta le pénitent. — Encore pis, reprit le Confesseur; & contre qui? — Contre ceux, dit Boileau, qui font mal des vers; contre les vices du temps; contre les Ouvrages pernicieux, contre les Romans, contre les Opéra... — Ah! s'écria le Curé, il n'y a donc pas de mal, & je n'ai plus rien à vous dire.

Despréaux avoit joui quelque temps d'un Bénéfice Ecclésiastique, sans être fort scrupuleux sur les devoirs qu'impose le titre de Bénéficier. Comme on lui représenta qu'il ne pouvoit le garder en sureté de conscience, il en fit sa démission entre les mains de l'Evêque de Beauvais; & supputant que ce qu'il en avoit retiré pouvoit se monter à deux mille écus, il employa cette somme à des œuvres de charité.

Digitized by Google

Le célebre *Patru* étoit au moment de vendre ſes livres, le ſeul bien qui lui reſtoit, pour ſatisfaire à des créanciers impitoyables. Deſpréaux ayant appris l'extrémité où il ſe trouvoit, & ſachant qu'il étoit ſur le point de les donner pour une ſomme aſſez modique, vint lui en offrir un tiers de plus. Mais après lui en avoir compté la ſomme convenue, il mit dans le marché une condition qui ſurprit agréablement Patru ; ce fut qu'il garderoit ſes livres comme auparavant, & que lui Boileau ne ſeroit que ſon ſurvivancier dans la jouiſſance & la propriété de la bibliotheque.

Louis XIV ayant demandé à Boileau l'âge qu'il avoit, le Poëte lui répondit : » Je ſuis venu au monde un an avant » Votre Majeſté, pour annoncer les mer- » veilles de ſon regne «.

Dans la Campagne de 1677, Louis XIV n'eut, pour ainſi dire, qu'à ſe montrer, pour voir tomber ſous ſa puiſſance toutes les Places qu'il aſſiégeoit. Racine & Deſpréaux, ſes Hiſtoriographes, ne

Digitized by Google

ſuivirent pas le Roi dans ſes expéditions. A ſon retour, il leur témoigna ſa ſurpriſe ſur le peu de curioſité qu'ils avoient montrée. *Comment*, leur dit-il, *n'avez-vous pas eu envie de voir un ſiege ? Le voyage n'étoit pas long. — Sire*, lui répondirent-ils, *nos Tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne ; lorſqu'ils nous les apporterent, les Villes que Votre Majeſté aſſiégeoit étoient priſes.* Cette réponſe ingénieuſe fit rire le Roi, qui leur recommanda de ſe diſpoſer à le ſuivre à la Campagne ſuivante; ce fut celle de *Gand.*

Dans cette Campagne, le Roi s'expoſa beaucoup ; Boileau lui repréſenta qu'il ne s'en étoit fallu que de ſept pas que Sa Majeſté n'eût été atteinte d'un boulet de canon ; il la prioit de ne pas l'obliger à finir ſi-tôt ſon hiſtoire. *A combien de pas étiez-vous du canon ?* dit le Roi à Deſpréaux. *A cent pas*, répondit l'Hiſtoriographe. *Mais n'aviez-vous pas peur*, répliqua le Roi. *Oui, Sire, je tremblois beaucoup pour Votre Majeſté, & encore plus pour moi.*

Après la priſe de *Gand*, Racine & Deſpréaux n'épargnerent point au Roi

Digitized by Google

les flatteries les plus ridicules. Dans l'étonnement des fatigues qu'ils avoient vu Sa Majesté partager avec les troupes, ils lui dirent que les Soldats avoient raison de chercher à se faire tuer pour finir une vie si épouvantable. Ils disoient aussi qu'encore que le Roi craignît les senteurs, ce *Gand* d'Espagne ne lui feroit point mal à la tête ; & Madame de Sévigné, à qui ces flagorneries faisoient pitié, ajoutoit par dérision, qu'un autre moins sage que Sa Majesté en pourroit bien être entêté sans avoir des vapeurs.

Malgré ces traits & quelques autres qu'on pourroit rapporter, Boileau n'étoit pas un fin Courtisan. Il témoignoit publiquement son attachement pour Messieurs de Port-Royal, qu'on avoit peints à la Cour comme une société de novateurs & d'esprits turbulens ; & quelqu'un lui ayant annoncé que le Roi se proposoit de traiter fort durement les Religieuses de cette Abbaye, il répondit : *Et comment fera-t-il pour les traiter plus durement qu'elles ne se traitent elles-mêmes ?* Il lui échappoit, en d'autres occasions, des saillies encore plus indiscretes. Un jour qu'on parloit devant

Digitized by Google

Louis XIV de la mort du Comédien *Poiſſon :* » C'eſt une perte, dit le Roi ; il » étoit bon Comédien «. *Oui*, reprit Boileau, *pour faire un Dom Japhet : il ne brilloit que dans ces miſérables pieces de Scarron.* Racine, qui dans l'occaſion n'étoit guere moins imprudent, lui fit ſigne de ſe taire, & lui dit en particulier : » Si vous êtes toujours auſſi indiſcret, » je ne puis plus paroître avec vous à » la Cour «. *J'en ſuis honteux*, lui répondit Boileau : *mais quel eſt l'homme à qui il n'échappe pas une ſottiſe ?*

Quoi qu'on ait pu dire, Deſpréaux faiſoit le plus grand cas du mérite de *Corneille.* En voici une preuve qui fait honneur à l'un & à l'autre. Après la mort de Colbert, la penſion que le Roi donnoit à Corneille fut ſupprimée. Deſpréaux qui étoit avec la Cour à Fontainebleau, courut chez Madame de Monteſpan pour la prier d'engager le Roi à rétablir cette penſion. Il en parla lui-même au Roi, & lui dit qu'il ne pouvoit, ſans honte & ſans une eſpece d'injuſtice, recevoir une penſion de Sa Majeſté, tandis qu'un homme comme M. Corneille en étoit privé. Deſpréaux

Digitized by Google

parla avec tant de chaleur, & ſon procédé parut ſi grand & ſi généreux, que ſur le champ le Roi ordonna que l'on portât deux cents louis d'or à Corneille. Ce fut M. de la Chapelle, parent de Deſpréaux, qui les lui porta de la part du Roi.

Lorſque le Marquis *de Saint-Aulaire* ſe mit ſur les rangs pour entrer à l'Académie Françoiſe, Boileau n'oublia rien pour l'écarter, & répondoit à ceux qui lui repréſentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : *Je ne lui diſpute pas ſes titres de nobleſſe ; mais je lui diſpute ſes titres du Parnaſſe.* Un Académicien ayant répliqué que Saint-Aulaire avoit auſſi ſes titres du Parnaſſe, puiſqu'il avoit compoſé de jolis vers : *Hé bien, Monſieur,* lui dit Boileau, *puiſque vous eſtimez ſes vers, faites-moi l'honneur de mépriſer les miens.*

Il arrivoit rarement que dans les diſputes Littéraires qui s'élevoient à l'Académie, Boileau eût le grand nombre de ſon côté, parce que la plupart de ſes Confreres étoient peu diſpoſés à favo-

Digitized by Google

riſer ſon opinion. Un jour cependant il fut victorieux ; & quand il parloit de ce triomphe, il ajoutoit, en élevant la voix : » Tout le monde fut de mon avis, » ce qui m'étonna ; car j'avois raiſon, & » c'étoit moi «.

On diſoit à Deſpréaux que le Roi faiſoit chercher le Docteur *Arnauld*, & qu'il avoit donné ordre de l'arrêter. *Le Roi*, répondit-il, *eſt trop heureux, pour le trouver.*

M. *de Seignelay*, Secrétaire d'Etat, conféroit avec Boileau ſur un point de Littérature, & cherchoit à l'embarraſſer. Après l'avoir harcelé par des raiſons qui n'étoient pas fort bonnes, il le crut battu, & lui dit avec un ſourire amer & dédaigneux : *Répondez, répondez à cela.* Comme Boileau vit que ce Miniſtre mettoit de la hauteur dans la diſpute, il eut le courage de dire : » Mon» ſieur, j'ai toujours fait ma principale » étude de la Littérature : tout le monde » convient même que j'en ai écrit avec » quelque ſuccès ; ſi vous voulez que je » réponde, il faut vous ſoumettre à re» cevoir mes inſtructions au moins trois

Digitized by Google

» jours de ſuite «. Il finit par lui citer quelques préceptes des plus importans d'Ariſtote. Le Miniſtre ſe ſentit battu, & toute la Compagnie applaudit intérieurement à la fermeté du Poëte. Racine, en ſortant, dit à Boileau : » O le » brave homme ! Achille en perſonne » n'auroit pas mieux combattu «.

Monchefnay, Auteur du *Bolæana*, avoit publié quelques Satires que Deſpréaux ne goûtoit point du tout, ce qui avoit jeté beaucoup de froid entre eux deux. » Il me vient voir rarement, diſoit Boi» leau, parce que, lorſqu'il eſt avec moi, » il eſt toujours embarraſſé de ſon mé» rite & du mien «.

Le Duc *d'Orléans* avoit invité Deſpréaux à dîner ; c'étoit un jour maigre, & l'on ne ſervit que du gras. On s'apperçut que le Poëte refuſoit de tous les plats. » Il faut bien, lui dit le Prince, » que vous mangiez gras comme les au» tres, on a oublié le maigre. — Vous » n'avez qu'à frapper du pied, Monſei» gneur, lui répondit Boileau, & les » poiſſons ſortiront de terre «. Cette alluſion au mot de Pompée, fit plaiſir

à

Digitized by Google

à la Compagnie ; & ſa conſtance à ne vouloir point toucher au gras, fit honneur à ſa religion.

Louis Racine, étant écolier de Philoſophie au College de Beauvais, avoit fait une piece de vers françois pour déplorer la deſtinée d'un chien qui avoit ſervi de victime à des leçons d'Anatomie. Madame Racine, qui avoit ſouvent entendu parler du danger de la paſſion des vers, & qui la craignoit pour ſon fils, lui ordonna d'aller trouver Boileau qu'elle avoit prévenu, & à qui elle avoit repréſenté ce qu'il devoit à la mémoire de ſon ami dans cette circonſtance. Le jeune homme obéit, & ce ne fut pas ſans trembler, qu'il ſe préſenta devant ce rigide Cenſeur des talens médiocres. En effet Deſpréaux prit un air ſévere ; & après avoir dit à Louis Racine que la piece qu'on lui avoit montrée étoit trop peu de choſe pour lui faire connoître s'il avoit quelque génie : » Il » faut, ajouta-t-il, que vous ſoyez bien » hardi, pour oſer faire des vers avec » le nom que vous portez. Ce n'eſt pas » que je regarde comme impoſſible que » vous deveniez un jour capable d'en

Digitized by Google

» faire de bons ; mais je me méfie de » tout ce qui eſt ſans exemple : & depuis » que le monde eſt monde, on n'a point » vu de grand Poëte fils d'un grand » Poëte. Le cadet de Corneille n'étoit » point tout-à-fait ſans génie ; cepen- » dant il ne ſera jamais que le très-petit » Corneille : prenez bien garde qu'il ne » vous en arrive autant. Pourrez-vous » d'ailleurs vous diſpenſer de vous at- » tacher à quelque occupation lucra- » tive ; & croyez-vous que celle des » Lettres en ſoit une ? Vous êtes le fils » d'un homme qui a été le plus grand » Poëte de ſon ſiecle, & d'un ſiecle où » le Prince & les Miniſtres alloient au- » devant du mérite, pour le récompen- » ſer : vous devez ſavoir mieux qu'un » autre à quelle fortune conduiſent les » vers «. Louis Racine diſoit avec mo- deſtie, qu'il s'étoit ſouvent rappelé ce ſermon, dont il avoit ſi mal profité.

Deſpréaux regardoit le *Virgile traveſti* comme l'ouvrage d'un bouffon. » Votre » pere, dit-il un jour à Louis Racine, » avoit la foibleſſe de lire quelquefois » le *Virgile traveſti ;* mais il ſe cachoit » de moi, pour rire «.

Digitized by Google

Boileau conserva jusqu'à la fin de ses jours son humeur caustique & sévere. L'Abbé *le Verrier*, cherchant à le distraire agréablement dans sa derniere maladie, lui lisoit une Tragédie qui faisoit alors beaucoup de bruit. La lecture finie, il dit à cet Abbé: » Eh! mon » ami, ne mourrai-je pas assez vîte? » Les Pradons que nous avons bafoués » dans notre jeunesse, étoient des soleils » auprès de ces gens-ci (1) «.

Lorsqu'on lui demandoit comment il se trouvoit, il répondoit par ces vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages.

Un moment avant que de mourir, il vit entrer un de ses amis, & lui dit, en lui serrant la main : *Bon jour & adieu : l'adieu sera bien long.*

Il se trouva une nombreuse assemblée à son convoi ; ce qui surprit tellement une femme du peuple, qu'elle ne put s'empêcher de dire : *Il avoit bien des amis : on assure pourtant qu'il disoit du mal de tout le monde.*

(1) Malheureusement pour Boileau, c'étoit de *Rhadamiste* qu'il parloit ainsi.

Digitized by Google

CHAPELLE *.

M. le Prince étant à *Fontainebleau*, retint *Chapelle*, deux jours à l'avance, pour un souper. Le jour venu, Chapelle alla se promener l'après-dînée, & sa promenade le conduisit vers le Mail. Des Officiers de quelques Seigneurs y jouoient à la boule. Il prit plaisir à les regarder. Un coup douteux, qu'on le pria de juger, augmenta son attention. Le jeu fini, les acteurs l'inviterent à venir dans un cabaret prendre sa part d'un repas, aux frais duquel la perte avoit été destinée. Il accepta l'offre sans balancer; tint table sept ou huit heures; but amplement, à son ordinaire, & s'amusa beaucoup avec des convives, qui ne se lassoient point de l'entendre. Le lendemain, M. le Prince lui fit des reproches obligeans sur son manque de parole. Il ne s'excusa que par un récit ingénieux de son aventure, & le termina

* Né en 1621, mort en 1686.

Digitized by Google

par dire très-ſérieuſement : *En vérité, Monſeigneur, c'étoient de bonnes gens & bien aiſés à vivre, que ceux qui m'ont donné ce ſouper.* M. le Prince lui pardonna ſans doute ; mais il ne continua pas de l'admettre auſſi familiérement à ſa Cour. Chapelle ne fut plus du nombre des Beaux-Eſprits que le Grand Condé appeloit ſouvent dans ſa retraite de Chantilli.

Naturellement gai, Chapelle ne ſe livroit guere au ſérieux qu'il ne fût ivre. Dans un ſouper qu'il fit tête-à-tête avec un Maréchal de France, le vin leur rappela par degrés diverſes idées philoſophiques & morales, & réveilla chez eux des ſentimens de Chriſtianiſme. Ils réfléchirent profondément ſur les malheurs attachés à la condition humaine, & ſur l'incertitude des ſuites de cette vie. Ils convinrent que rien n'eſt plus dangereux que d'être ſans religion ; mais ils trouverent comme impoſſible de vivre pendant un grand nombre d'années dans le monde en bon Chrétien. Ils finirent par envier le bonheur des Martyrs. *Quelques momens de ſouffrance*, diſoient-ils, *leur ont valu le Ciel. Hé bien*, dit

Digitized by Google

Chapelle, *allons en Turquie prêcher la Foi; nous ſerons conduits devant un Bacha : je lui répondrai comme il convient, vous répondrez comme moi, Monſieur le Maréchal : On m'empalera, vous ſerez empalé; nous voilà Saints.* — *Comment*, s'écrie le Maréchal en colere ! *Eſt-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exemple ? C'eſt moi qui parlerai le premier au Bacha, qui ſerai martyriſé le premier; moi, Maréchal de France, & Duc & Pair.* — *Quand il s'agit de la Foi*, réplique Chapelle en bégayant, *je me moque du Maréchal de France, & du Duc & Pair.* Le Maréchal lui jette ſon aſſiette à la tête; Chapelle ſe précipite ſur le Maréchal : ils renverſent table, buffet, ſieges. On accourt au bruit. Ils expoſent leur différent; & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'on vint à bout de les calmer l'un & l'autre.

Chapelle étoit véritablement ami d'une Demoiſelle *Chouars*, fille de condition, qui avoit de l'eſprit & des connoiſſances. Comme on ſervoit à ſa table de très-bon vin, il alloit de temps en temps ſouper tête-à-tête avec elle. Un ſoir qu'ils avoient tenu table aſſez long-temps, la femme de chambre ſurvint,

Digitized by Google

& fut bien étonnée de voir sa maîtresse en pleurs, & Chapelle accablé de tristesse. A ses questions sur la cause de ce qu'elle voyoit, Chapelle répondit en soupirant, qu'ils pleuroient la mort du Poëte *Pindare*, malheureuse victime de l'ignorance des Médecins, qui l'avoient tué par des remedes contraires à sa maladie. Là-dessus, ample éloge du Poëte, détail immense de ses belles qualités, & de ses talens poétiques, sans oublier la vigueur de son tempérament, que les remedes avoient détruit. La bonne femme de chambre pénétrée jusqu'au fond du cœur, joignit ses larmes à celles de sa maîtresse; & tous trois continuerent à regretter avec sanglots, qu'un si grand homme eût péri si malheureusement.

Le Duc *de Brissac*, résolu d'aller en *Anjou* passer quelque temps dans ses Terres, voulut y mener une compagnie agréable. Il fit tant, par ses propres sollicitations & par celles des amis de Chapelle, qu'il l'engagea d'être du voyage. Ils partirent de Paris fort contens l'un de l'autre; leur quatrieme dînée fut à *Angers*. Comme ils devoient y

Digitized by Google

coucher, Chapelle fit trouver bon au Duc, qu'il allât dîner chez un Chanoine de la Cathédrale, ſon ancienne connoiſſance. Il y fut reçu comme chez un Chanoine, & trouva le vin ſi bon, qu'il tint table juſqu'au ſoir aſſez tard, & ne revint à l'hôtellerie que pour ſe coucher. Le lendemain matin quand il fallut partir, il dit au Duc qu'il ne pouvoit pas avoir l'honneur de l'accompagner plus loin; qu'il avoit trouvé ſur la table de ſon ami le Chanoine, un vieux *PLUTARQUE*, dans lequel, à l'ouverture du livre, il avoit lu : *Qui ſuit les Grands, ſerf devient.* Le Duc eut beau lui dire qu'il le regardoit comme ſon ami; qu'il ſeroit chez lui le maître; qu'il y vivroit en toute liberté; qu'il n'éprouveroit abſolument aucune ſorte de contrainte, il n'en put rien tirer que ces paroles : *PLUTARQUE l'a dit; cela ne vient pas de moi : ce n'eſt pas ma faute; mais Plutarque a raiſon.* Le Duc partit ſeul, & Chapelle revint à Paris.

Les écarts que le vin cauſoit fréquemment à Chapelle, affligeoient ſes véritables amis; ils étoient même en quelque

Digitized by Google

ſorte indignés de ce qu'il proſtituoit ſi ſouvent les agrémens de ſa converſation à des gens peu faits pour en jouir, & qui n'avoient pour lui d'autre mérite que de bien boire. Moliere avoit en vain épuiſé toutes les reſſources de l'éloquence & de l'amitié, pour le retirer de cette eſpece de crapule ; d'autres avoient échoué de même. Deſpréaux ſe flatta d'être plus heureux. Quelques jours après une aventure d'éclat, il rencontra Chapelle dans la rue ; &, lui voyant l'air un peu confus, il crut le moment de ſa converſion enfin arrivé. La franchiſe la plus cordiale, miſe en œuvre par l'eſtime & l'amitié, dicta ſur le champ à Deſpréaux tout ce qui pouvoit faire rentrer Chapelle en lui-même. Celui-ci, touché juſqu'aux larmes, s'écrie que » c'en eſt fait, & qu'il veut tout de bon » ſe corriger «. Deſpréaux l'embraſſe avec joie. *Je ſens*, continua Chapelle, *combien vous avez raiſon. Achevez, mon cher ami, de me perſuader ; mais entrons ici, vous parlerez plus à votre aiſe.* Il l'entraîne dans un cabaret voiſin. On apporte une bouteille, ils boivent chacun un coup. Deſpréaux parle, Chapelle applaudit. La bouteille ſe vide ;

Digitized by Google

elle eſt ſuivie de quelques autres. Enfin, Deſpréaux repréſentant avec force à ſon ami le tort qu'il ſe faiſoit par ſa honteuſe paſſion pour le vin ; Chapelle le remerciant & proteſtant ſans ceſſe de ne plus boire ; mais tous deux buvant toujours d'autant, ils s'enivrerent ſi bien, qu'il fallut les reporter chez eux. Après ce coup d'eſſai, Deſpréaux jura ſolennellement de ne plus travailler à la converſion de Chapelle, qui mourut ſans que ſon amour pour le vin eût ſouffert aucune diminution.

Un jour Moliere défia Chapelle de faire quelque choſe que l'on pût riſquer ſur le Théâtre. Chapelle accepte le défi, demande un ſujet & s'engage à le traiter. Moliere lui propoſe le *Tartuffe*, auquel il travailloit alors ; lui communique ſon plan, & l'exhorte à le remplir. Chapelle y mit le temps qu'il voulut ; & l'ouvrage fait, il ſe hâta de le porter à Moliere. Ce n'étoit rien moins qu'une Comédie : toutes les ſcenes étoient comme autant de petits ouvrages ſéparés, où l'eſprit étoit prodigué, mais où preſque rien ne tendoit à l'action de la Piece.

Digitized by Google

C'étoit, à le bien prendre, des recueils d'épigrammes & de bons mots assez ingénieusement cousus ; & Chapelle fut forcé de convenir lui-même qu'il n'avoit aucun talent pour le Théâtre. Il auroit pu s'en douter, sur l'essai qu'il en avoit déjà fait. Lorsque Moliere travailloit à la Comédie des *Fâcheux*, les ordres du Roi le pressant de finir, il engagea Chapelle à lui faire la scene de *Caritidès*. Chapelle ne fit rien que de très-froid, & l'on n'y trouva pas même un mot plaisant qui méritât d'être conservé. Le bruit cependant couroit dans le public que Chapelle aidoit beaucoup Moliere dans la composition de ses Pieces, & Chapelle ne laissoit pas d'en tirer vanité. Moliere, justement piqué, lui fit dire par Despréaux, qu'il eût à faire cesser de pareils bruits ; si non, qu'il le forceroit de montrer à tout le monde la misérable scene de *Caritidès*.

Chapelle se trouvoit à dîner chez un de ses amis à côté d'un petit Marquis, assez ressemblant à ceux que Moliere a si bien joués dans ses Comédies. Ce

Digitized by Google

Marquis, qui soupçonnoit Chapelle de l'avoir chansonné, s'étoit mis exprès à côté de lui, pour avoir occasion de l'incommoder. Il fit tomber la conversation sur les vers satiriques contre les gens de qualité; il dit que s'il connoissoit quelques-uns des Auteurs, *il les roueroit de coups de bâton :* il revint plusieurs fois à la charge, haussant le ton, gesticulant beaucoup, remuant sans cesse, & gênant de plus en plus Chapelle, l'homme du monde qui aimoit le plus ses aises. Ennuyé des propos, fatigué de l'importunité du Marquis, Chapelle n'y pouvant plus tenir, se leve avec précipitation, & lui dit, en présentant le dos : *Frappe, & va-t-en.* Le Marquis confondu par cette saillie, baisse la voix, éloigne son siege, & comble Chapelle de politesses.

Digitized by Google

JEAN RACINE *.

Au milieu des études sérieuses, dont on occupoit l'enfance de *Racine* à Port-Royal-des-Champs, le Roman grec des *Amours de Théagene & de Cariclée*, lui tomba par hasard entre les mains. Il le dévoroit, lorsque le Sacristain, Claude *Lancelot*, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre & le jeta au feu. Le jeune Racine trouva le moyen d'en avoir un autre exemplaire, qui eut le même sort. Enfin, il s'en procura un troisieme; & pour n'en plus craindre la privation, il l'apprit par cœur, & le porta ensuite au Sacristain, en disant: *Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres.*

La Tragédie d'*Alexandre* fut représentée, le 15 Décembre 1665, sur le Théâtre de Moliere; elle n'y eut aucun succès. Racine, mécontent du jeu de cette

* Né en 1639, mort en 1699.

Digitized by Google

Troupe, lui attribua la chute de sa piece ; il la retira pour la donner aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Ce parti que prit Racine, fut cause que Mademoiselle *Duparc*, la meilleure Actrice du Théâtre de *Monsieur*, le quitta pour passer sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne ; ce qui mortifia Moliere, & fut, entre lui & Racine, la source d'un refroidissement, qui dura toujours, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice sur leurs Ouvrages.

La passion de Racine pour Mademoiselle *de Champmêlé* se soutint assez long-temps ; on a dit cependant qu'elle écoutoit toujours les galanteries des différens Seigneurs qu'elle séduisoit par ses talens. Sans doute que les infidélités de cette Actrice ne furent point d'abord connues de Racine ; comme elle revenoit toujours à lui, lorsqu'elle n'avoit plus occasion de lui manquer, il se crut peut-être plus aimé qu'il ne l'étoit réellement. Cette illusion cessa. Le Comte *de Clermont-Tonnerre* réussit à la détacher entiérement de Racine ; ce qui fit dire *qu'un tonnerre l'avoit déracinée.* On prétend qu'il fut tellement affligé de cette

Digitized by Google

séparation, qu'elle contribua en partie à le dégoûter du Théâtre.

Subligny, Auteur qui n'eſt connu aujourd'hui que par les critiques qu'il fit contre Racine, mit au jour une Comédie, qui n'étoit qu'une ſatire d'*Andromaque*. Cette mauvaiſe Comédie fut jouée avec quelque ſuccès par la Troupe du Roi; elle fut, en France, l'origine de ce genre malheureux, qu'on appelle *Parodie*. Ce Subligny eut une fille, qui fut la premiere Danſeuſe de l'Opéra; car auparavant, c'étoient des hommes déguiſés, qui, en danſant, repréſentoient les femmes.

La Comédie des *Plaideurs* eut un grand ſuccès à la Cour : Louis XIV y fit de grands éclats de rire. On ſait que le début de cette Piece avoit été moins heureux à Paris. A leur retour de Saint-Germain, les Comédiens vinrent annoncer à l'Auteur ce ſuccès ineſpéré. Racine logeoit à l'hôtel des Urſins; il étoit minuit alors. Trois carroſſes à cette heure, dans une rue où l'on n'en avoit jamais tant vus, réveillerent tous les voiſins : on ſe mit aux fenêtres; &

Digitized by Google

comme on vit que ces carroſſes étoient arrêtés à la porte de Racine, on ne douta point qu'on ne vînt l'enlever pour avoir mal parlé des Magiſtrats dans ſa Comédie. Le lendemain tout Paris le crut à la Conciergerie.

Pendant que tous les amis de Racine vantoient l'art avec lequel il avoit traité un ſujet auſſi ſimple que celui de Bérénice, *Chapelle* gardoit le ſilence. Racine lui dit : *Avouez-moi, en ami, votre ſentiment; que penſez-vous de Bérénice ? — Ce que j'en penſe*, répondit Chapelle? *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* Cette plaiſanterie affligea beaucoup Racine ; & rien ne prouve mieux qu'il portoit la ſenſibilité juſqu'à la foibleſſe.

On venoit de donner pour petite Piece, à la ſuite d'Andromaque, la Comédie *des Plaideurs :* Un vieux Financier qui croyoit que ces deux Pieces n'en faiſoient qu'une, voulut témoigner à Racine le plaiſir qu'il avoit eu à leur repréſentation : *Je ſuis, Monſieur*, lui diſoit-il, *on ne peut pas plus content de votre Andromaque; c'eſt une jolie Piece; je ſuis ſeulement étonné qu'elle finiſſe ſi gaiement. J'avois d'abord eu envie de pleu-*

Digitized by Google

rer, mais la vue des petits chiens m'a fait beaucoup rire.

La *Phedre* de Racine fut repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le premier Janvier 1677 ; celle de *Pradon*, le troiſieme du même mois, ſur le Théâtre de la rue Guénégaut. La Tragédie de Racine n'eut qu'un ſuccès fort équivoque, & la Piece de Pradon fut portée juſqu'aux nues. Ce fut l'effet des précautions que prirent les perſonnes attachées au parti de Madame la Ducheſſe de Bouillon. Elles firent retenir toutes les premieres loges des deux Théâtres, pour cette repréſentation & les cinq ſuivantes ; & afin d'empêcher les partiſans de Racine de prévaloir contre la cabale qui lui étoit oppoſée, elles laiſſerent vides toutes les premieres loges du Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Cette ruſe leur coûta plus de quinze mille livres ; mais elle produiſit l'effet qu'elles s'en étoient promis, celui d'aſſurer à Pradon le plus grand concours.

Madame *Deshoulieres* qui avoit aſſiſté à la premiere repréſentation de la *Phedre* de Racine, publia un Sonnet dans lequel

Digitized by Google

elle essaya de ridiculiser les beautés les plus remarquables de cette Tragédie. Ce Sonnet fut, dit-on, composé dans un souper qu'elle donna, au sortir de cette Piece, à Pradon & à quelques personnes qui lui étoient affectionnées. Voici le Sonnet.

Dans un fauteuil doré, *Phedre*, tremblante & blême,
Dit des Vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa Nourrice lui fait un sermon fort Chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

Hippolyte la hait presqu'autant qu'elle l'aime.
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
La Nourrice l'accuse; elle s'en punit bien.
Théjée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds *,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons;
Que, malgré sa froideur, *Hippolyte* idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par ses coursiers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le Théâtre.

Cette critique fut bientôt répandue dans Paris. Le lendemain au matin l'Abbé *de Tallemant* l'aîné en apporta une copie

* C'étoit Mademoiselle d'*Ennebaut*, qui étoit blonde & grasse, mais très-jolie.

Digitized by Google

à Madame Deshoulieres ; elle la reçut comme une nouveauté, & publia partout qu'elle la tenoit de cet Académicien. Un pareil trait ne fait pas l'éloge de cette Dame. Les amis de Racine soupçonnerent M. le Duc de Nevers d'être l'auteur du Sonnet, & lui répondirent ainsi :

Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême,
Fait des Vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni Courtisan, ni Guerrier, ni Chrétien,
Et souvent pour rimer, il s'enferme lui-même.

La Muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
Il a d'un franc Poëte & l'air & le maintien.
Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien.
Il a pour le phébus une tendresse extrême.

Une Sœur vagabonde *, aux crins plus noirs que blonds,
Va par tout l'Univers promener deux tetons,
Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des Lecteurs ingrats.
L'Énéide, à son goût, est de la mort-aux-rats ;
Et, selon lui, Pradon est le Roi du Théâtre.

Le Duc de Nevers fut outré des personnalités renfermées dans cette Piece. Il l'attribuoit à Racine & à Despréaux, & il les fit menacer de toute son indignation.

---

* *Hortence Mancini*, épouse d'Armand-Charles *de la Porte*, Duc de la Meilleraie.

Digitized by Google

Il n'en falloit pas tant pour effrayer les deux Poëtes ; auſſi s'empreſſerent-ils de déclarer qu'ils n'avoient aucune part au Sonnet. C'étoit en effet le Chevalier de *Nantouillet*, le Comte de *Fieſque*, les Marquis de *Manicamp* & d'*Effiat*, & M. *de Guilleragues*, qui l'avoient compoſé en commun. Cependant pour raſſurer Deſpréaux & Racine, M. le Duc *Henri-Jules* les invita à venir ſe réfugier auprès du Grand Condé, ſon pere. *Si vous n'avez pas fait le Sonnet, venez*, leur diſoit-il, *à l'hôtel de Condé, où M. le Prince ſaura bien vous garantir de ces menaces... Si vous l'avez fait, venez auſſi à l'hôtel de Condé, & M. le Prince vous prendra de même ſous ſa protection, parce que le Sonnet eſt très-plaiſant.* Ces menaces n'eurent point de ſuite, parce que M. le Prince réconcilia nos deux Poëtes avec le Duc de Nevers.

La Tragédie de *Phedre* eſt la ſeule Piece de Racine où la paſſion de l'amour ſoit peinte avec toutes les fureurs tragiques dont elle eſt ſuſceptible ; encore y eſt-elle défigurée par la froide intrigue d'Hippolyte & d'Aricie. Quand *Arnauld* reprocha cet épiſode à l'Auteur, en lui

Digitized by Google

disant : *Pourquoi cet Hippolyte amoureux ?* Racine qui sentoit ce défaut aussi bien que lui, se contenta de répondre : *Eh ! Monsieur, sans cela qu'auroient dit les Petits-Maîtres ?*

Dès que Racine eut renoncé au Théâtre, il songea sérieusement à se réconcilier avec Messieurs de Port-Royal. M. *Nicole* étoit celui qui avoit plus de raison de se plaindre, il fut aussi le plus aisé à ramener. M. *Arnauld* ne lui pardonna jamais bien sincérement les plaisanteries dont Angélique *Arnauld*, sa sœur, avoit été l'objet.

Racine eut à peine recouvré l'amitié de ses anciens Maîtres, qu'il se brouilla avec *Corneille ;* & voici à quelle occasion. Ce dernier avoit osé dire en pleine Académie, qu'il ne manquoit au *Germanicus* de Boursault que le nom de Racine, pour être une Piece achevée. Celui-ci s'offensa avec raison de ce discours : mais il eut bientôt autant de tort que Corneille, en ce qu'il repoussa ce trait de satire détournée, par des paroles injurieuses & piquantes qui n'auroient pas dû lui échapper. Depuis ce temps

Digitized by Google

il y eut entre eux un refroidiſſement qui n'a fini qu'avec la vie.

L'extrême ſenſibilité de Racine s'étendoit à tout. On repréſentoit *Eſther* à Saint-Cyr : l'Actrice qui faiſoit le Rôle d'*Eliſe* fut trompée par ſa mémoire : *Ah, Mademoiſelle !* s'écria Racine, *quel tort vous faites à ma Piece !* Les larmes qu'arracha à cette jeune perſonne une réprimande auſſi prompte, ne permirent pas à Racine d'être inſenſible à ces pleurs ; mais il n'en parut pas moins qu'il pardonnoit difficilement tout ce qui pouvoit ſervir à humilier ſon amour-propre.

Un jeune Régent du College de Louis le Grand ſe propoſa d'examiner, dans un Diſcours qu'il prononça à la rentrée des Claſſes, ſi Racine étoit Poëte ou Chrétien : *Racinius an Chriſtianus an Poëta ?* Et il décida que cet illuſtre Tragique n'étoit ni l'un ni l'autre, *Nec Chriſtianus nec Poëta.* C'étoit une ſottiſe qui ne méritoit pas la moindre attention ; mais l'empreſſement des Jéſuites à déſavouer leur Confrere, prouve inconteſtablement qu'ils étoient tous perſuadés

Digitized by Google

qu'il n'étoit pas homme à souffrir patiemment un pareil outrage.

Louis XIV aimoit beaucoup à l'entendre lire, parce qu'il lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir les beautés d'un Ouvrage. Il dit à Racine de lui chercher quelque Livre propre à l'amuser pendant une indisposition qui l'obligeoit à se tenir au lit. Racine lui proposa les Vies de Plutarque. *C'est du gaulois*, dit le Roi. Racine substitua si habilement les mots en usage à ceux qui étoient vieillis, que Louis XIV prit le plus grand plaisir à cette lecture. Dans une autre occasion, il lut à Auteuil, devant Boileau, M. Nicole & quelques autres de ses amis, l'*Œdipe* de Sophocle qu'il traduisoit sur le champ. *J'ai vu*, dit M. de Valincourt, *nos meilleures Pieces représentées par nos meilleurs Acteurs; rien n'a jamais approché du trouble où me jeta dans cette occasion le récit du Poëte.*

C'étoit en se promenant que Racine mettoit ses Tragédies en vers. Le même M. de Valincourt prétend qu'il les récitoit à haute voix, & que l'enthousiasme avec lequel il les prononçoit, rassembla un jour autour de lui les

Digitized by Google

Ouvriers qui travailloient aux Tuileries, & qui s'imaginerent, aux geſtes qu'il faiſoit, & aux mouvemens qu'il ſe donnoit, que c'étoit un homme au déſeſpoir, qui alloit ſe jeter dans le baſſin.

Dès que Racine eut renoncé au Théâtre, il n'alla plus aux Spectacles ; il ne parloit jamais dans ſa famille, ni de Tragédie, ni de Comédie ; & une remarque bien ſinguliere, c'eſt que Madame Racine ne connoiſſoit les chef-d'œuvres de ſon mari, ni par la repréſentation ni par la lecture. L'indifférence de cette Dame pour les graces qu'il recevoit de Louis XIV eſt tout auſſi inconcevable. Racine revenoit de Verſailles : *Félicitez-moi*, dit-il à ſa femme en l'abordant, *voici une bourſe de mille louis que le Roi m'a donnée.* Elle étoit alors mécontente d'un de ſes enfans, qui n'avoit pas voulu étudier depuis deux jours ; au lieu de témoigner à Racine la part qu'elle prenoit à ſon contentement, elle le preſſa de faire une réprimande à ſon fils. *Une autre fois*, dit Racine, *nous en parlerons ; livrons-nous aujourd'hui à notre joie.* Elle inſiſta. *Quelle inſenſibilité !* diſoit Boileau.

Un

Digitized by Google

Un jour que Racine revenoit de Verſailles pour dîner avec ſa famille, un Ecuyer de M. le Duc vint l'avertir que ce Prince l'attendoit à l'hôtel de Condé: *Je n'aurai pas l'honneur d'y aller*, répondit-il; *il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme & mes enfans; ils ſe font une fête de manger avec moi une très-belle carpe, je ne puis me diſpenſer de dîner avec eux.* L'Ecuyer lui repréſenta que M. le Duc ſeroit mortifié de ce refus, parce qu'il avoit chez lui une très-brillante compagnie. Racine fit alors apporter la carpe, qui étoit effectivement ſuperbe: *Jugez vous-même*, lui dit-il, *ſi je puis me diſpenſer de dîner avec mes pauvres enfans, qui ont voulu me régaler aujourd'hui, & qui n'auroient plus de plaiſir s'ils mangeoient ce plat ſans moi. Je vous prie de faire valoir cette raiſon auprès de Son Alteſſe Séréniſſime.*

Le plus grand défaut de Racine étoit un penchant invincible à la raillerie, & même à la raillerie la plus amere. Auſſi Deſpréaux répondoit-il à ceux qui le trouvoient trop malin: *Racine l'eſt bien plus que moi.* Leurs amis communs, tels

Digitized by Google

que Moliere, Chapelle, &c., se défioient plus du premier que du second, qu'ils trouvoient seulement trop vif & trop emporté.

Quelqu'un s'étonnoit un jour devant Racine, de ce que la *Judith* de Boyer n'avoit pas été sifflée lors de la premiere représentation : *Les sifflets*, dit Racine, *étoient à Versailles aux Sermons de l'Abbé Boileau.*

Despréaux lui-même ne trouvoit pas grace auprès de son ami, quand il lui échappoit quelque chose qui donnoit prise au sarcasme. Un jour qu'il avoit avancé à l'Académie des Inscriptions une proposition ou fausse ou ridicule, Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie ; il revint à la charge si souvent, que Despréaux perdit patience, & s'écria : *Hé bien, oui, j'ai tort ; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir orgueilleusement raison.*

Ce grand Poëte avoit la foiblesse de vouloir passer pour courtisan, mais cette petite science lui étoit inconnue, & il n'y entendoit rien. Louis XIV le

Digitized by Google

voyant un jour à la promenade avec M. *de Cavoye :* » Voilà, dit-il, deux » hommes que je vois ſouvent enſem- » ble ; j'en devine la raiſon : *Cavoye* avec » *Racine* ſe croit bel eſprit : Racine avec » Cavoye ſe croit courtiſan «.

Racine jouiſſoit auprès de Madame *de Maintenon* de la plus grande conſidération. Il avoit ſouvent l'honneur de s'entretenir avec elle, & c'étoit dans ces entretiens qu'il lui liſoit l'Hiſtoire de Louis XIV, à proportion qu'il l'avançoit. Des exploits du Roi on en vint un jour à l'examen de ſon adminiſtration. L'Etat épuiſé par les guerres ne préſentoit par-tout qu'une ſurface ſtérile où régnoient la déſolation, la miſere & le découragement. Racine en traça un tableau fort animé. Madame de Maintenon ne put ſe défendre d'y paroître ſenſible : il crut que c'étoit le moment de haſarder les vues de réforme qu'il avoit imaginées. Il ſe laiſſa perſuader de les mettre par écrit. Plein de confiance en ſes idées, il porte à Madame de Maintenon le Mémoire qu'elle lui avoit fait faire. Elle commençoit à peine à lire ce Mémoire que le Roi entra. Le

Digitized by Google

ſecret étoit difficile à garder dans cette occaſion : Madame de Maintenon ne put ſe défendre d'avouer la part que Racine avoit à cet Ouvrage. Quelque louable que fût le zele qui le lui avoit fait entreprendre, Louis XIV le déſapprouva. *Parce qu'il ſait faire parfaitement des vers, croit-il tout ſavoir ? Et parce qu'il eſt grand Poëte, veut-il être Miniſtre ?* On rapporta à Racine ce que le Roi avoit dit à la vue de ſon Mémoire. La crainte qu'il eut d'avoir déplu à Louis XIV lui cauſa un ſi grand chagrin, qu'il en tomba malade. Madame de Maintenon le prévint en même temps de ne plus venir la voir qu'elle ne le fît avertir. Dès ce moment, ſa diſgrace lui parut ſans remede.

Dans cette circonſtance, les Charges de Secrétaires du Roi furent toutes ſoumiſes à une augmentation de finance : Racine qui s'étoit mis fort à l'étroit pour achever le paiement de la ſienne, ne ſe trouva pas en état de payer cette nouvelle contribution. Il voulut recourir aux bontés du Roi qui, en 1685, lui avoit fait reſtituer une ſomme de quatre mille livres de taxe nouvelle, qu'il

Digitized by Google

avoit payée pour la Charge de Tréſorier de France au Bureau des Finances de Moulins. Le Mémoire qu'il adreſſa au Roi, lui fut préſenté par quelques amis qui étoient en faveur. Le Roi répondit : » Cela ne ſe peut ; s'il ſe trouve » dans la ſuite quelque occaſion de le » dédommager, j'en ſerai fort aiſe «.

L'extrême ſenſibilité de Racine avoit tout gâté ; ſon impatience aggrava ſon infortune. Madame de Maintenon avoit la plus grande envie de lui parler ; mais comme elle ne pouvoit pas le recevoir chez elle, elle avoit été obligée d'attendre que le temps amenât l'occaſion de l'entretenir. Elle trouva un jour Racine dans le Parc de Verſailles : *Que craignez-vous*, lui dit-elle ? *c'eſt moi qui ſuis la cauſe de votre malheur : il eſt de mon intérêt & de mon honneur de réparer ce que j'ai fait : votre fortune devient la mienne : laiſſez paſſer ce nuage, je ramenerai le beau temps.* — *Non, non, Madame*, lui répondit Racine, *vous ne le ramenerez jamais pour moi...* — *Et pourquoi*, reprit-elle, *avez-vous une pareille penſée ? Doutez-vous de mon cœur & de mon crédit ?* — *Je ſais, Madame*, lui répondit-il, *quel eſt votre crédit*,

Digitized by Google

& je ſais quelles bontés vous avez pour moi ; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente que vous : cette ſainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des diſgraces, des humiliations, des ſujets de pénitence ; elle aura plus de crédit que vous. Dans le moment le bruit d'une caleche les interrompit. *C'eſt le Roi !* s'écria Madame de Maintenon ; *cachez-vous.* Racine ſe ſauva dans un boſquet.

Racine conſerva toujours une amitié tendre pour Boileau. Dans ſa derniere maladie, il lui dit en l'embraſſant : » Je » regarde comme un bonheur pour moi » de mourir avant vous «.

Il fut enterré à Port-Royal-des-Champs, ainſi qu'il l'avoit demandé par ſon teſtament ; mais comme il avoit toujours cherché à ſe rendre agréable à Louis XIV qui ne regardoit pas d'un œil favorable l'Abbaye de Port-Royal, quelques perſonnes de la Cour s'entretenant du lieu où Racine avoit voulu être enterré, un Seigneur connu par ſes bons mots, dit à ce ſujet : *Racine n'eût pas oſé le faire de ſon vivant.*

Digitized by Google

Après la mort de Racine, Louis XIV se ressouvint de la promesse qu'il avoit faite de le dédommager d'une grace qu'il n'avoit pu lui accorder. Dès que ce Monarque se vit dans l'impossibilité de lui tenir parole, il crut ne pouvoir mieux s'acquitter qu'en accordant à sa veuve une pension de deux mille livres reversible sur le dernier de ses enfans. Ainsi le plus grand des Rois s'empressa toujours d'honorer par ses bienfaits la mémoire d'un Poëte qui sera dans tous les siecles la gloire & l'ornement de la Nation Françoise.

Ségrais a prétendu que cette maxime de la Rochefoucault, *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit*, fut écrite pour Despréaux & Racine, dont toutes les conversations rouloient sur la Littérature, & sur la Poésie en particulier. Ceci peut être vrai de Boileau, qui aimoit à parler de ses Ouvrages; mais Racine jaloux de plaire dans la société, savoit que le grand secret d'y réussir est de faire en sorte que les autres soient encore plus contens d'eux-mêmes que de nous. C'est ce qui lui faisoit dire à ses enfans: » Ne croyez

Digitized by Google

» pas que ce ſoient mes Pieces qui » m'attirent les careſſes des Grands. » Corneille fait des Vers cent fois plus » beaux que les miens, & cependant » beaucoup de gens le négligent ; on » ne l'aime que dans la bouche de ſes » Acteurs : au lieu que ſans fatiguer les » gens du monde du récit de mes Ou- » vrages, dont je ne leur parle jamais, » je les entretiens de choſes qui leur » plaiſent. Mon talent avec eux n'eſt » pas de leur faire ſentir que j'ai de » l'eſprit, mais de leur apprendre qu'ils » en ont «.

SANTEUIL *.

AVANT de chanter les Myſteres du Chriſtianiſme, *Santeuil* avoit célébré la gloire de quelques Grands Hommes, & enrichi la Ville de Paris d'un grand nombre d'Inſcriptions. Ce fut Boſſuet qui engagea le Poëte Victorin à quitter les Muſes profanes pour ſe conſacrer

* Né en 1630, mort en 1697.

Digitized by Google

aux chants de l'Egliſe : cependant il fit encore un Poëme où les Dieux du Paganiſme jouoient le principal rôle. Boſſuet, à qui il avoit promis de ne plus nommer dans ſes Vers les Divinités de la Fable, le traita de parjure. Santeuil, ſenſible à ce reproche, s'en excuſa dans une Piece, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette où il étoit repréſenté à genoux, la corde au cou & une torche à la main, faiſant amende honorable à la porte de l'Egliſe de Meaux. Boſſuet ſe contenta de cette ſatisfaction.

Les Jéſuites ne furent pas ſi faciles à calmer ; ils ne lui pardonnoient pas l'Epitaphe qu'il avoit compoſée pour M. *Arnaud*. En vain adreſſa-t-il au Pere Jouvenci une Lettre, dans laquelle il prodiguoit les plus grands éloges à la Société. Comme il ne rétractoit pas ceux qu'il avoit donnés à leur plus grand ennemi, cette démarche ne ſervit qu'à faire connoître la légéreté du Poëte. Le Pere *Commire* donna ſon *Linguarium ;* un ennemi des Jéſuites ne l'épargna pas davantage dans ſon *Santolius pœnitens ;* & le Poëte de Saint-Victor ſervit de preuve à cette vérité, qu'en voulant ſe

Digitized by Google

ménager deux partis oppoſés, il arrive qu'on déplaît à tous les deux.

Santeuil ne fut jamais que ſous-Diacre : cela ne l'empêcha pas de vouloir prêcher dans une occaſion où l'on manquoit de tout autre Prédicateur ; mais à peine fut-il monté en chaire, qu'il perdit ſon ſujet de vue : il fut obligé de deſcendre. En ſe retirant, il apoſtropha ainſi ſon Auditoire : » J'avois » encore bien des choſes à vous dire ; » mais il eſt inutile de vous prêcher » davantage, vous n'en deviendriez pas » meilleurs «.

Santeuil fit un jour des Vers pour un écolier. L'enfant lui demanda à qui il avoit cette obligation, le Victorin répondit : » Si on te le demande, tu » n'as qu'à dire que c'eſt le Diable «. Voici le ſujet ſur lequel devoit travailler l'écolier. » Un jeune enfant prend dans » ſa colere un couteau & égorge ſon » frere cadet : la mere furieuſe, le jette » dans une chaudiere d'eau bouillante ; » elle ſe pend enſuite ; & le pere ſaiſi » d'horreur, meurt de déſeſpoir «. Il

Digitized by Google

s'agissoit de rendre tout cela en peu de Vers. Santeuil fit ce distique :

Alter cum puero, mater conjuncta marito,
Cutello, limphâ, fune, dolore cadunt.

Un Confrere de Santeuil lui montra des Vers où se trouvoit le mot *Quoniam*. Ce mot parut à Santeuil tout-à-fait prosaïque ; & pour le faire mieux sentir, il se mit à réciter le Pseaume *Confitemini Domino, QUONIAM bonus, &c.* Le Religieux piqué, lui oppose sur le champ ce passage de Virgile :

Insanire libet quoniam tibi.

Un Moine prêchoit à Saint-Merry & endormoit son Auditoire ; Santeuil qui étoit présent, dit : » Il fit mieux » l'année passée «. Quelqu'un lui répondit : *Il ne prêcha pas.* » Et c'est en cela » qu'il fit mieux, répliqua Santeuil «.

En général, il se plaisoit à lancer des traits contre les Moines. Il répétoit souvent, qu'il falloit sur-tout se défier de quatre choses, du visage d'une femme, du derriere d'une mule, du côté d'une charrette, & *d'un Moine de tous les côtés.*

Digitized by Google

Santeuil se retiroit quelquefois plus tard qu'il ne convenoit à un homme de son état. Un soir qu'il voulut rentrer à Saint-Victor après onze heures, le Portier refusa de lui ouvrir, parce que, disoit-il, on le lui avoit défendu. Après bien des prieres & bien des refus, notre Poëte glissa un demi-louis sous la porte, & les verroux tomberent aussi-tôt. A peine fut-il entré, qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur une borne où il s'étoit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officieux Portier sortit pour aller chercher le livre, & Santeuil de fermer aussi-tôt la porte sur lui. *Maître Pierre* qui étoit à demi-nu, se met à frapper à la porte : notre Poëte lui répond qu'il n'ouvrira pas, parce que M. le Prieur l'a défendu. » Eh! Monsieur de » Santeuil, je vous ai ouvert de si bonne » grace « ! *Je t'ouvrirai au même prix*, dit Santeuil. Le Portier rend le demi-louis, & la porte lui est ouvere.

Santeuil rêvant une nuit dans son lit à quelques Vers, se leve tout à coup, ouvre la porte de sa chambre, & court en chemise dans le dortoir, en criant

Digitized by Google

de toutes ſes forces : *Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !* Ses Confreres éveillés par ce bruit, lui demandent ce qu'il a trouvé : *Les plus beaux Vers que Dieu ait faits*, répond Santeuil tout ému. Les Religieux rentrent dans leur cellule en riant de cette extravagance.

Un jour qu'il s'étoit enfoncé dans un confeſſionnal, ou pour dire ſes Vêpres, ou pour rêver à quelque ouvrage, une femme croyant que c'étoit un Confeſſeur, ſe mit à genoux, & lui dit toutes ſes fredaines. Quand le Poëte marmottoit quelques mots, la bonne pénitente ne doutant pas que ce ne fût des reproches, ſe hâtoit d'achever ſa confeſſion. Lorſqu'elle eut tout dit, fort étonnée du ſilence qu'il gardoit, elle prit le parti de lui demander l'abſolution : » Eſt-ce » que je ſuis Prêtre, lui dit Santeuil ? » — Comment, reprit la Dame ; & pourquoi donc m'avez-vous entendue ? — » Et pourquoi m'as-tu parlé, reprit Santeuil ? — Je vais de ce pas me plaindre » à ton Prieur, ajouta la femme. — Et » moi tout conter à ton mari, ripoſta » le Poëte «.

Digitized by Google

Santeuil ne recevoit pas toujours les avis de Boſſuet avec la docilité dont on cite un exemple au commencement de cet article. Le Prélat lui ayant fait un jour quelques reproches, finit par lui dire: » Votre vie eſt peu édifiante, & ſi » j'étois votre Supérieur, je vous enver- » rois dans une petite Cure dire votre » Bréviaire «. *Et moi*, reprit Santeuil, *ſi j'étois Roi de France, je vous ferois ſortir de votre Germigni, & vous enverrois dans l'Iſle de Pathmos faire une nouvelle Apocalypſe.*

Santeuil avoit compoſé une Ode latine à la louange de Louis le Grand, protecteur de la Religion. *La Monnoye* la traduiſit en Vers françois. Le célebre Victorin le ſut, & preſſa vivement ſon Traducteur de publier ſa verſion. Celui-ci lui répondit: » Tout couvert que je » ſuis des armes d'Achille, je crains le » ſort de Patrocle «.

Santeuil étoit plein de feu, d'eſprit, & un excellent convive, aimant le vin & la bonne chere, mais ſans débauche, & dans le fond un auſſi bon Religieux qu'on peut l'être avec un eſprit tel que le ſien: M. le Prince l'avoit preſque toujours à Chantilli: M. le Duc le met-

Digitized by Google

toit de presque toutes ses parties: en un mot, Princes, Princesses, c'étoit de toute la Maison de Condé à qui l'aimeroit le mieux. M. le Duc voulut l'emmener à Dijon, où il alla tenir les Etats à la place de M. le Prince. Santeuil s'en excusa d'abord sur d'assez bonnes raisons; mais il fallut céder, & le voilà chez M. le Duc pour le temps des Etats. C'étoit, tous les soirs, des soupers que le Prince donnoit ou recevoit, & toujours Santeuil à sa suite, qui faisoit tout le plaisir de la table. Un soir que M. le Duc soupoit chez lui, il se divertit à pousser Santeuil de vin de Champagne; & de gaieté en gaieté, il trouva plaisant de verser sa tabatiere pleine de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin, & de le faire boire à Santeuil, pour voir ce qui en arriveroit; il ne fut pas longtemps à en être éclairci. Les vomissemens & la fièvre le prirent; en deux fois vingt-quatre heures, ce malheureux mourut dans des douleurs de damné, mais dans les sentimens d'une grande pénitence. Il reçut les Sacremens & édifia les témoins de sa mort, qui tous détesterent la cruelle expérience qui leur enlevoit Santeuil.

Digitized by Google

FÉNELON *.

LORSQUE l'Abbé de *Fénelon* fut nommé à l'Archevêché de Cambray, il remit ſon Abbaye de Saint-Vallery, pour ſe conformer, dit-il, à l'ancienne loi de l'Egliſe, qui bornoit ſes Miniſtres à un ſeul Bénéfice. L'Archevêque de Reims (le Tellier) que cette loi n'effrayoit pas autant, mais que cet exemple ſcandaliſa beaucoup, dit à Fénelon : » Vous » allez nous perdre « !

Le nouveau Prélat, en remerciant le Roi, lui repréſenta qu'il ne pouvoit recevoir, à titre de récompenſe, une grace qui l'éloignoit de M. le Duc de Bourgogne. » Je ne prétends pas, lui » dit Sa Majeſté, vous obliger à réſi- » dence : je ſais trop combien vous » êtes utile à mes petits-fils «. *L'éducation des Princes*, répliqua Fénelon, *& l'Archevêché de Cambrai, ſont deux emplois incompatibles. Le Concile de Trente ne permet que trois mois d'abſence, encore faut-il que ce ſoit pour les affaires du*

* Né en 1651, mort en 1615.

Digitized by Google

Dioceſe. » Le Concile de Trente, reprit » Louis XIV, n'a pas prévu combien » vous êtes néceſſaire à l'Etat & à » l'Egliſe. On peut concilier les intérêts » de mon Royaume avec les devoirs de » votre conſcience. Vous réſiderez dans » votre Dioceſe, & vous nous donnerez » les deux ou trois mois que les Canons » vous permettent toutes les années » pour vos affaires particulieres «.

Fénelon fut exilé dans ſon Dioceſe au mois de Juillet 1697. Lorſqu'on vint lui apporter l'ordre du Roi, il le reçut ſans ſe troubler & ſans ſe plaindre. Dans le même moment, un Abbé de ſa connoiſſance ſe préſente à lui d'un air triſte & abattu, & lui demande s'il a reçu des lettres de Flandres. *Oui*, lui répond l'Archevêque. » Vous mande-t-on, re- » prend l'Abbé, ce qui eſt arrivé dans » votre palais « ? *Oui*, *on me l'a écrit.* » Mais vous dit-on que votre biblio- » theque & tous vos meubles ont été » conſumés par le feu « ? *Oui*, *mon cher Abbé*, *je ſais tout cela*, *& je m'en conſole.*

On agitoit devant la Reine de Pologne, épouſe du Roi *Staniſlas*, qui

Digitized by Google

de *Boſſuet* ou de *Fénelon*, avoit rendu de plus grands ſervices à la Religion : *L'un la prouve*, dit cette Princeſſe ; *mais l'autre la fait aimer.*

Pendant la diſpute entre ces deux Prélats, Madame *de Grignan* dit un jour à Boſſuet : » Mais eſt-il donc vrai que » l'Archevêque de Cambrai ait tant d'eſ- » prit « ? *Ah ! Madame*, répondit l'Evêque de Meaux, *il en a à faire trembler.*

Le Roi lut le Télémaque ; & ſoit qu'il fût guidé par la prévention ou accuſé par ſa conſcience, il s'y vit à chaque page. Un jour il dit au petit-coucher, en préſence de *Fagon* & de *Félix* : » Je » ſavois bien par le livre des *Maximes*, » que M. l'Archeveque de Cambrai » étoit un mauvais eſprit ; mais je ne » ſavois pas qu'il fût un mauvais cœur : » je viens de l'apprendre en liſant *Télé-* » *maque*. On ne peut pouſſer l'ingrati- » tude plus loin. Il a entrepris de décrier » éternellement mon regne «. Fagon & Félix lui repréſenterent que la malignité n'étoit pas dans le livre, mais dans les lecteurs. Cette vérité courageuſe couvrit de gloire le premier Médecin & le premier Chirurgien ; mais ils ne perſuaderent pas le Roi.

Digitized by Google

Le Pape ayant condamné par un Bref qui fut publié & affiché dans Rome, trente-ſept propoſitions extraites du livre des *Maximes*, l'Archevêque de Cambrai ſe ſoumit ſans reſtriction & ſans réſerve. Il monta lui-même en chaire à Cambrai, pour condamner ſon propre livre. Il empêcha ſes amis de le défendre, & cet exemple unique de la docilité d'un Savant qui pouvoit ſe faire un grand parti par la perſécution même, cette candeur & cette ſimplicité lui gagnerent tous les cœurs. Il vécut toujours depuis dans ſon Dioceſe en digne Archevêque, & en homme de Lettres. La douceur de ſes mœurs lui fit des amis tendres de tous ceux qui le virent. La perſécution & ſon *Télémaque* lui attirerent la vénération de l'Europe. Les Anglois ſur-tout, qui firent la guerre dans ſon Dioceſe, s'empreſſoient à lui témoigner leur reſpect. Le Duc de *Marleborough* prenoit ſoin qu'on épargnât ſes Terres.

Le Maréchal de *Maubourg* étant à Cambrai, pendant la guerre de 1700, mangeoit ſouvent chez l'Archevêque. Un jour à ſouper il fut queſtion de

Digitized by Google

Prédicateurs. Le Maréchal louoit beaucoup le Pere Maſſillon. Fénelon dit qu'il avoit trop de fleurs, trop d'eſprit, & s'étendit ſur l'éloge de la ſimplicité. » A » ce compte-là, dit le Maréchal, vous » préféreriez donc le Pere *Séraphin* ? » —Oui, ſans doute, répondit le Prélat «; & à ce propos, il conta que ce Capucin l'avoit apoſtrophé en chaire à Verſailles, en préſence du Roi & de toute la Cour. L'Abbé de Fénelon dormoit. Le Prédicateur s'interrompant, dit : *Qu'on réveille cet Abbé, qui n'eſt peut-être au Sermon que pour faire ſa cour au Roi.* C'étoit manquer à Louis XIV, qui n'en parut point offenſé & ne fit que ſourire.

Après la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, Fénelon voulant donner à ſon Dioceſe un monument de ſon repentir, fit faire, pour l'expoſition du Saint Sacrement, un ſoleil porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds divers livres hérétiques, ſur l'un deſquels étoit le titre du ſien.

Le Pape Innocent XII qui eſtimoit infiniment l'Archevêque de Cambrai, fut moins ſcandaliſé de ſon Ouvrage,

Digitized by Google

que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavit excessu amoris Dei ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénelon a péché par excès d'amour divin, & vous autres par défaut d'amour pour le prochain.

Un des Curés du Diocese de Cambrai se félicitoit devant Fénelon d'avoir aboli la danse des paysans les jours de Fêtes : » Monsieur le Curé, lui dit ce vertueux » Archevêque, ne dansons point, mais » permettons à ces pauvres gens de » danser. Pourquoi les empêcher d'ou- » blier un moment qu'ils sont mal- » heureux « ?

Lorsqu'après une guerre malheureuse, la France acheva d'être désolée par le funeste hiver de 1709, l'Archevêque de Cambrai avoit dans ses greniers pour cent mille francs de grains : il les distribua aux soldats, qui souvent manquoient de pain, & refusa d'en recevoir le prix : » Le Roi, dit-il, ne me doit rien ; & » dans les malheurs qui accablent le » peuple, je dois, comme Citoyen & » comme Evêque, rendre à l'État ce » que j'en ai reçu «.

Digitized by Google

Fénelon mourut d'une inflammation de poitrine, à Cambrai, le 7 Janvier 1715, huit mois avant Louis XIV. On assure que ce Prélat venant de faire sa visite dans un Village, s'étoit mis en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversoit un pont, une vache qui paissoit dans un ravin effraya ses chevaux : la voiture versa & fut fracassée. Fénelon reçut un coup très-violent, qui fut la cause de sa mort.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE) *.

De tous les reproches faits à ce grand Poëte, le plus odieux sans doute, & malheureusement le mieux fondé, est d'avoir porté l'ingratitude envers son pere qui étoit Cordonnier, jusqu'à le désavouer publiquement. On prétend qu'à la premiere représentation du *Flatteur* de Rousseau, ce bon homme trop sensible aux applaudissemens qu'on donnoit à son fils, ne put contenir sa joie,

* Né en 1669, mort en 1741.

Digitized by Google

& fit connoître à ceux qui l'environnoient qu'il étoit pere de l'Auteur. La Piece finie, le vieillard tout ému chercha ſon fils pour l'embraſſer. Il l'arrêta au ſortir du Théâtre, & lui fit un diſcours touchant, qu'il finiſſoit par ces mots : *Enfin je ſuis votre pere. — Vous mon pere*, s'écria Rouſſeau, & dans le même moment il s'enfuit, & laiſſa ce pauvre homme pénétré de douleur & fondant en larmes.

Il n'eſt pas prouvé que Rouſſeau ſoit l'Auteur des fameux couplets qui parurent en 1710. *Boindin* a pris ſoin de venger ſa mémoire, de cette imputation odieuſe, & de l'Arrêt flétriſſant qui le bannit à perpétuité du Royaume. *Voltaire* a pris en main la cauſe de *la Mothe*, de *Saurin*, de *Malafaire*, & de quelques autres qui ſe trouvent inculpés dans le Mémoire de Boindin ; mais ſi ce dernier fut toujours reconnu pour un honnête-homme, il ne fut pas impartial. Il en vouloit ſur-tout à la Mothe qui n'avoit pas voulu ſolliciter pour lui une place à l'Académie Françoiſe. Quant à Voltaire, perſonne n'ignore qu'il étoit l'ennemi perſonnel de Rouſſeau ; & quel-

Digitized by Google

que fortes que soient les raisons qu'il fait valoir contre son adversaire, il faut convenir qu'elles n'ont pas ce caractere d'évidence qui se fait remarquer dans l'écrit de Boindin. Il est fâcheux que deux hommes suspects de partialité aient seuls entrepris de débrouiller cette affaire ténébreuse. Quel parti faut-il donc prendre entre Rousseau & ses accusateurs ? Suspendre son jugement, & suivre le conseil que le sage *Rollin* donnoit à Rousseau lui-même. On sait que ce grand Poëte, dont la vie fut toujours édifiante depuis son banniſſement, nia constamment qu'il fût l'Auteur de ces monstrueux couplets. Dans un voyage qu'il fit secrétement à Paris, il vit M. Rollin presque tous les jours, & ne voulut point repartir sans lui avoir fait la lecture de son testament. Il y désavouoit, dans les termes les plus forts, ces mêmes couplets, & continuoit de les attribuer à *Saurin*. Rollin l'arrêta tout court en cet endroit de sa lecture, & lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper à ses propres yeux ; mais que ne pouvant avoir une preuve équivalente contre Saurin, il s'exposoit à

Digitized by Google

ſe rendre coupable d'un jugement téméraire, & peut-être d'une affreuſe calomnie. Rouſſeau n'eut rien à répondre, & M. Rollin ſe ſut très-bon gré de lui avoir fait effacer cet article.

Les apologiſtes de Rouſſeau prétendoient que, ſans être Poëtes, la Mothe, Saurin & Malafaire avoient pu compoſer les couplets; & pour prouver que leur imagination échauffée par la vengeance étoit capable de s'élever au ton poëtique de leur ennemi, ils citoient l'eſſai que fit en Angleterre le Médecin *Procope*. Il étoit à Londres peu de temps après la querelle des couplets en queſtion. Il avança que ſans être Poëte, il en feroit d'auſſi mordans; il tint parole. Procope dirigea ſes traits contre le Dentiſte *Carmeline*, ſon beau pere. Ses couplets avoient préciſément le même caractere que ceux qu'on attribuoit à Rouſſeau. Ils n'étoient ni moins ſanglans ni moins poëtiques.

Dans ſon exil, Rouſſeau s'étoit attaché au Prince *Eugene*, qui le goûta au point de l'emmener à Vienne. Notre Poëte ne conſerva que trois ans les

Digitized by Google

bonnes graces de ce Prince. Il les perdit pour avoir eu part à quelques chanſons du Comte *de Bonneval*, ſur une des maîtreſſes du Prince Eugene. Rouſſeau nia d'abord le fait ; il finit par avouer qu'il avoit corrigé quelques expreſſions. Le Prince ſe contenta de le renvoyer à Bruxelles, où il lui promit une Commiſſion, qu'il n'eut jamais.

Le Duc *d'Aremberg*, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à Bruxelles, accorda une penſion de quinze cents livres à Rouſſeau. Le Poëte croyant dans la ſuite avoir à ſe plaindre de ſon bienfaiteur, refuſa cette penſion. » Je l'ac» ceptois avec plaiſir, dit-il à l'Inten» dant de ce Seigneur, quand je me » flattois d'être l'ami de M. le Duc. » Préſentement que je ſais à quoi m'en » tenir, je ne dois plus la recevoir «.

Le Baron *de Breteuil* & le Grand-Prieur étoient les plus ardens protecteurs de Rouſſeau. En 1716, ils avoient ſollicité pour lui des lettres de rappel ; mais il les refuſa conſtamment. Il exigeoit, avant toutes choſes, qu'on lui accordât de nouveaux Juges qui procédaſſent à la

Digitized by Google

révision de son procès. » Qu'on accorde, » disoit-il, des lettres de grace à ceux » qui en ont besoin ; pour moi, c'est la » justice que je demande «.

Dans une lettre écrite à M. *de Séguy* en 1743, Voltaire lui-même rend ce témoignage à la mémoire de l'Horace François.

» J'ai reçu, Monsieur, la lettre que » m'avez fait l'honneur de m'écrire, » avec votre projet de souscription pour » les Œuvres du célebre Poëte, dont » vous étiez l'ami. Je me mets très- » volontiers au nombre des Souscrip- » teurs, quoique j'aie été malheureuse- » ment au nombre de ses ennemis les plus » déclarés. Je vous avouerai même que » cette inimitié pesoit beaucoup à mon » cœur... Il sembloit que la destinée » en me conduisant dans la Ville où » l'illustre & malheureux Rousseau a fini » ses jours, me ménageât une récon- » ciliation avec lui. L'espece de mala- » die dont il étoit accablé m'a privé de » cette consolation que nous avions tous » deux également souhaitée. L'amour » de la paix l'eût emporté sur tous les » sujets d'aigreur qu'on avoit semés

Digitized by Google

» entre nous. Ses talens, ſes malheurs & » ce que j'ai ouï dire ici de ſon carac- » tere, ont banni de mon cœur tout reſ- » ſentiment, & n'ont laiſſé mes yeux » ouverts qu'à ſon mérite «. On regrette que Voltaire ait rétracté depuis, un déſaveu également glorieux pour la mémoire de ces deux grands Poëtes.

Rouſſeau, en mourant, témoigna de grands ſentimens de Religion, & n'en renouvela pas moins les proteſtations de ſon innocence. Ceux qui l'ont cru capable d'en impoſer dans ces derniers momens où la vérité a tant d'empire ſur l'homme, ont dû le regarder comme un monſtre d'hypocriſie ; mais l'hypocriſie ſe décele à la longue, & depuis plus de vingt ans, Rouſſeau menoit une vie édifiante & chrétienne.

Digitized by Google

LA MOTHE *.

IL étoit d'uſage autrefois, à la Comédie Françoiſe, de jouer les Pieces nouvelles ſans y joindre de petites Pieces avant la huitieme ou dixieme repréſentation. *La Mothe* dérogea le premier à cet uſage, & fit jouer une petite Piece dès la premiere repréſentation de ſon *Romulus*. Les Auteurs Dramatiques, lui en ſurent gré, & ſuivirent tous un exemple qu'ils n'auroient oſé donner.

M. *le Fevre*, neveu de la Mothe, examinant les papiers de ſon oncle, en trouva un ſur lequel il étoit écrit : » Je » viens de lire une Tragédie Angloiſe » où deux petits enfans excitent le » plus vif intérêt. *J'inventerai* cela quelque jour au Théâtre François «. Et la Mothe fit depuis *Inès de Caſtro*.

On ſait que la Mothe ſoutenoit que la proſe peut s'élever aux expreſſions

* Né en 1672, mort en 1731.

Digitized by Google

& aux idées poétiques. Pour le prouver, il fit une Ode & une Tragédie en prose que personne ne put lire. Il disoit un jour à Voltaire, à propos de son *Œdipe* qui est un chef-d'œuvre de versification: *C'est le plus beau sujet du monde: il faut que je le mette en prose. — Faites cela*, répondit Voltaire, *& je mettrai votre Inès en vers.*

L'Abbé *de Pons* étoit un des grands admirateurs de la Mothe; il regardoit sur-tout ses *Fables* comme autant de chef-d'œuvres; mais, sans le vouloir, il en fit un jour la critique la plus sanglante. Il vint au Café très en colere contre un de ses petits-neveux, auquel il avoit donné, pour apprendre par cœur, deux Fables, l'une de la Fontaine, & l'autre de la Mothe. L'enfant qui n'avoit pas plus de six ans, apprit sans peine celle de la Fontaine, & ne put retenir un mot de celle de la Mothe. Cette expérience ne convertit point l'Abbé de Pons, & ne fit que l'indigner contre le mauvais goût futur de son neveu.

Digitized by Google

Un jour *Voltaire*, alors fort jeune, lut à la Mothe une Tragédie qu'il avoit composée. Ce dernier étoit doué d'une mémoire prodigieuse. Après avoir écouté la Piece du jeune Poëte avec toute l'attention possible: » Votre Tragédie est belle, lui dit-il, & j'ose » vous répondre du succès. Une seule » chose me fait peine, c'est que vous » donnez dans le *Plagiarisme ;* je puis » vous citer en preuve la seconde scene » du quatrieme Acte «. Voltaire fit de son mieux pour se justifier d'une pareille accusation : » Je n'avance rien, dit la » Mothe, qu'en connoissance de cause ; » & pour vous le prouver, je vais ré- » citer cette même scene, que je me » suis fait un plaisir d'apprendre par » cœur, & dont il ne m'est pas échappé » un seul vers «. En effet, il la récita toute entiere sans hésiter, & d'un ton aussi animé que si lui-même l'eût faite. Tous ceux qui avoient été présens à la lecture de la Piece, se regardoient les uns les autres, & ne savoient ce qu'ils devoient penser ; l'Auteur sur-tout étoit absolument déconcerté. Quand la Mothe eut un peu joui de son embarras : » Remet-

Digitized by Google

» tez-vous, Monſieur, lui dit-il, la » ſcene en queſtion eſt de vous, ſans » doute, ainſi que tout le reſte ; mais » elle m'a paru ſi belle & ſi touchante, » que je n'ai pu m'empêcher de la re- » tenir «.



Digitized by Google

TRAITS

GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS

DU SIECLE DE LOUIS XIV,

Qui n'ont pu fournir des Articles ſéparés.

ON diſoit au Duc *de Longueville*, que les Gentilshommes voiſins de ſes Terres y chaſſoient continuellement, & qu'il ne devroit pas le ſouffrir : *J'aime mieux*, répondit-il, *avoir des amis que des lievres.*

A la bataille de Rocroi, le Baron *de Sirot* commandoit le corps de réſerve ; & comme l'aile droite des ennemis avoit enfoncé & mis en déſordre notre aile gauche pendant que le Duc d'Enghien pouſſoit tout ce qui étoit devant lui, un Officier Major qui croyoit la bataille perdue, vint porter l'ordre à Sirot de ſe retirer avec ſon monde. Le Baron, qu'une longue expérience avoit rendu

Digitized by Google

plus clair-voyant dans les combats, lui répondit, sans s'émouvoir : » Je vois » bien, Monsieur, que vous ne savez » pas comment on gagne des batailles ; » pour moi, je veux gagner celle-ci «. Et marchant en même temps contre les ennemis, non-seulement il les arrêta, mais il les obligea de fuir à leur tour, & donna le loisir au Duc d'Enghien de rallier nos Troupes étonnées, de les remener au combat & de se frayer le chemin à la victoire. Cet Officier qui eut une si bonne part à la gloire de cette fameuse journée, se vantoit de s'être trouvé dans trois batailles rangées, & d'y avoir combattu main à main contre trois Rois, savoir, les Rois de Pologne, de Suede, & de Danemarck, & d'avoir enlevé à l'un son bonnet, à l'autre son écharpe, & au troisieme un de ses pistolets.

Descartes * quitta la Hollande en 1648, pour faire quelque séjour en France. Le Roi, ou plutôt Anne d'Autriche, lui avoit accordé une pension, dont le

* Né en 1596, mort en 1650.

Digitized by Google

brevet fut expédié. De nouveaux troubles ſurvenus dans le Royaume, empêcherent qu'il ne jouît de cette penſion, dont cependant il avoit payé l'expédition en parchemin ; ce qui lui fit dire aſſez plaiſamment, que *jamais il n'avoit acheté de parchemin ſi cher.* Ceux qui l'avoient appelé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ſes lumieres ; mais pour connoître ſa figure. » Je m'apperçus, dit-il dans » une de ſes lettres, qu'on vouloit » m'avoir en France, à peu près comme » les grands Seigneurs veulent avoir » dans leur ménagerie un éléphant, un » lion, ou quelques autres animaux » rares. Ce que je pus penſer de mieux » ſur leur compte, ce fut de les regarder » comme des gens qui auroient été bien » aiſes de m'avoir à dîner chez eux ; » mais en arrivant, je trouvai leur » cuiſine en déſordre, & leur marmite » renverſée «.

Seize ans après la mort de Deſcartes, ſon corps fut tranſporté de Stockholm à Paris, & dépoſé dans l'Egliſe de Sainte-Genevieve. Le 24 Juin 1667, on lui fit un Service où ſe trouva un grand concours de tous les Ordres. Le Chan-

Digitized by Google

celier de l'Univerſité devoit prononcer l'Oraiſon funebre ; mais les diſputes qui régnoient alors au ſujet de la Philoſophie d'Ariſtote & de celle de Deſcartes, porterent le Gouvernement à faire ſupprimer cette Oraiſon funebre.

Ce fut en 1647 qu'arriverent les troubles de Naples, qui finirent par la priſon de M. de Guiſe. Peu de temps avant ces troubles, les Napolitains avoient ſongé de ſe choiſir un Roi parmi les François ; leur choix étoit tombé ſur M. le Prince, & ils en firent la propoſition à notre Ambaſſadeur à Rome. Une des grandes taches du miniſtere de Mazarin, eſt d'avoir ſacrifié en cette occaſion les intérêts de la France & du Prince de Condé, à la folle ambition du Cardinal de *Sainte-Cécile* ſon frere, qui s'étoit mis dans la tête d'être Vice-Roi du Royaume de Naples. Tout le monde ſait quel pouvoir le frere cadet avoit ſur l'eſprit de ſon aîné, qui le connoiſſant violent & emporté, ſe prêtoit à toutes ſes fantaiſies, dans la crainte des éclats extravagans qu'eût occaſionné le moindre refus. Cette prudence pouſſée trop loin, étoit regardée

Digitized by Google

comme une foibleſſe, même par le Cardinal de Sainte-Cécile ; témoin le propos qu'il tint à des Officiers de l'Armée de Catalogne, lorſqu'il y étoit Intendant. Ceux-ci ſe plaignant un jour du mauvais traitement des Troupes, il leur dit : *Signori, fate rumore, perche mio fratello è un coglione.* MESSIEURS, *FAILES BIEN DU BRUIT, VOUS INTIMIDEREZ MON POLTRON DE FRERE.* Cet homme donc ſi indigne de l'emploi auquel il prétendoit, mit obſtacle à la juſte récompenſe que la fortune ſembloit offrir aux grands ſervices du Prince de Condé, & fut la cauſe éloignée des malheurs dont la France fut affligée quelques années après, par les funeſtes diſſentions qui cauſerent la guerre civile.

Avant que les choſes s'échauffaſſent à Naples, & ſe traitaſſent ſecrétement à Rome en faveur du Prince de Condé, M. *de Guiſe* y étoit arrivé en Décembre 1646. Il aimoit ſi éperdument Mademoiſelle *de Pons*, une des Filles d'honneur de la Reine-Mere, que dans le deſſein de l'épouſer, il étoit venu ſolliciter lui-même la caſſation de ſon mariage avec

Digitized by Google

la Comteſſe *de Boſſu*, qu'il avoit épouſée en Flandres. Il arriva dans le même temps à Rome un nommé *Maiſon-Blanche*, qui avoit été Secrétaire de M. *de la Haye*, notre Ambaſſadeur à la Porte. C'étoit un extravagant, dont le ridicule éclatoit juſque dans ſes habits, qui l'annonçoient par-tout comme un charlatan. Sa vanité étoit extrême; il avoit ſur-tout les plus grandes prétentions, en fait de galanterie. Il ſe mit dans la tête d'être le rival de M. de Guiſe qui, malgré ſon amour pour Mademoiſelle de Pons, voyoit alors *Nina Barcarola*, une des plus fameuſes Courtiſanes de Rome, mais qui étoit auſſi honnête qu'on le peut être en ce métier. Notre galant entreprit de lui plaire, & fit mille folies pour y réuſſir. Nina s'en divertiſſoit avec M. de Guiſe, qui enfin voulut en avoir le plaiſir tout entier. Il lui fit donner une aſſignation par cette femme, mais avec toutes les cérémonies d'une bonne fortune; elle lui marquoit les difficultés qu'elle auroit à cacher cette intrigue à M. de Guiſe; elle finiſſoit par lui dire de ſe trouver en un certain lieu; qu'elle lui enverroit une de ſes femmes pour le conduire,

Digitized by Google

mais qu'elle le conjuroit d'arriver ſans lumiere, afin de mieux tromper les *Argus*. Le ſoir venu, toutes choſes s'exécutent comme elles avoient été projetées. Maiſon-Blanche ſe couche auprès de ſa Belle; mais à peine y étoit-il, que M. de Guiſe entre dans la chambre avec Nina, qui étoit fort parée; deux Pages marchoient devant eux avec des flambeaux. Ils tirent les rideaux du lit, & l'on voit le ſpectacle le plus ridicule du monde, Maiſon-Blanche entre les bras d'une des plus hideuſes vieilles qu'on eût pu trouver dans Rome, qui abonde en ces ſortes de créatures. Si les ris furent grands d'un côté, la confuſion le fut encore plus de l'autre. Enfin, cet Adonis s'étant débarraſſé avec peine des embraſſemens de ſa déeſſe, s'enfuit tout nu de cette maiſon, comme s'il eût eu le Diable à ſes trouſſes. Ce Maiſon-Blanche eſt le même que celui à qui Voiture adreſſe quelques-unes de ſes lettres. *Mémoires de l'Abbé Arnauld, Partie II, page 86.*

Dénoyers avoit été diſgracié dans les derniers mois de la vie de Louis XIII. Après la mort du Roi, il revint à la

Digitized by Google

Cour, dans l'espérance de rentrer dans sa Charge de Secrétaire d'Etat, dont il n'avoit point donné la démission. Mais *le Tellier* exerçoit cette Charge par commission ; & comme il étoit appuyé de tout le crédit du Cardinal Mazarin, il osa proposer à Dénoyer de traiter avec lui moyennant une somme de cent mille écus. Celui-ci vit bien qu'il ne gagneroit rien à résister, & il parut consentir à cet arrangement. Pour hâter la conclusion de cette affaire, la Reine fit présent de cent mille livres à le Tellier, qui n'eut pas de peine à compléter d'ailleurs la totalité de la somme ; mais quand il fallut signer, Dénoyers qui étoit dévot, & qui se proposoit d'entrer dans l'Eglise, s'opiniâtra à ne point achever, qu'on ne lui eût donné parole d'un Archevêché ; on la lui refusa, & il retourna chez lui, sans avoir donné sa démission. Peu de jours après, Dénoyers fut attaqué de la maladie dont il mourut ; & le Tellier eut non-seulement la Charge *gratis*, mais il garda les cent mille francs que la Reine lui avoit donnés, & qu'elle ne lui redemanda jamais.

Digitized by Google

Le jour de la Notre-Dame d'Août 1648, le Roi étant à Vêpres aux Feuillans, le Marquis *de Gévres*, Capitaine des Gardes, donna ordre qu'on fît sortir du cloître les Archers du Grand-Prévôt qui n'avoient pas dû y entrer. Ces Archers refuserent d'obéir & se mirent en défense; ce qui causa un grand désordre & beaucoup de bruit. Le Cardinal Mazarin qui étoit avec le Roi dans l'Eglise, ayant appris qu'il y avoit des épées tirées, fut tellement effrayé qu'il changea de couleur; tout le monde s'en apperçut: il en eut honte & se vengea sur le Marquis de Gêvres qui, quoiqu'innocent, fut interdit de sa Charge & relégué dans sa maison. *Chandenier* fut mandé sur le champ pour prendre le bâton à sa place; ce qu'il refusa, en disant que son Confrere n'avoit point failli. Sur ce refus, il fut cassé, & sa Charge donnée à M. de Noailles. Ensuite le Comte de Charost étant mandé pour prendre le bâton, il s'y refusa également, & fut puni de la même maniere. Le Marquis de Gerzay fut fait Capitaine des Gardes à sa place & acheva le quartier. Une telle violence exercée contre des

Digitized by Google

perſonnes de cette qualité & pour un ſi petit ſujet, étonna tout le monde. Le Marquis de Gêvres avoit beaucoup de parens dans le Parlement ; ils s'unirent tous contre le Cardinal Mazarin ; & telle fut peut-être la véritable origine des troubles de la Fronde.

Au ſiege de Gravelines, les Maréchaux *de Gaſſion* & *de la Meilleraye* s'étant brouillés, leur démêlé diviſa l'Armée. Les deux partis alloient ſe charger, lorſque le Marquis *de Lambert*, beau-pere de la célebre Marquiſe de ce nom, & qui n'étoit alors que Maréchal-de-Camp, ordonna aux troupes, de la part du Roi, de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces Généraux pour leurs Chefs. L'Armée obéit, & les Maréchaux de Gaſſion & de la Meilleraye furent obligés de ſe retirer. Louis XIV inſtruit de cette action, en parla plus d'une fois avec éloge.

Une troupe de jeunes gens étoit dans l'habitude de ſe rendre tous les jours dans les foſſés de la Ville pour s'y battre à coups de frondes ; il en étoit reſté pluſieurs ſur la place ; le Parlement ſe vit

Digitized by Google

donc forcé de donner un Arrêt pour défendre cet exercice. Un jour qu'on opinoit dans la Grand'Chambre & qu'un Préſident venoit d'ouvrir un avis tout-à-fait conforme aux vues de la Cour ; ſon fils, Conſeiller des Enquêtes, dit à voix haute : » Quand ce ſera mon tour » de parler, je *fronderai* bien l'opinion » de mon pere «. Ce terme fit rire ceux qui étoient auprès de lui ; & depuis, on appela *Frondeurs* ceux qui étoient du parti contraire à celui de la Cour.

Sur la fin d'Avril 1648, on arrêta priſonnier un Gentilhomme nommé *Saujeon* qui étoit à *Mademoiſelle*, & dont la ſœur étoit Fille d'honneur de *Madame*. Les vrais motifs de ſa détention furent d'abord un ſecret entre la Reine-Mere, le Cardinal Mazarin, *Monſieur*, & l'Abbé de *la Riviere* ſon favori. On apprit enfin que le crime de Saujeon étoit d'avoir voulu marier *Mademoiſelle* à l'Archiduc, avec qui on étoit alors en guerre. Il avoit eu des intelligences avec un bourgeois de *Furnes*, & ce bourgeois en avoit eu avec une perſonne de qualité qui étoit à la Cour de ce Prince ; mais, ſoit du conſentement de ſon maître,

Digitized by Google

soit comme espion payé pour le trahir; cette personne avertit le Cardinal de la négociation. La Reine trouva que *Mademoiselle* étoit coupable, & en parla à *Monsieur* avec tant de ressentiment, qu'il n'osa pas excuser la Princesse sa fille. *Mademoiselle* fut appelée au Conseil, où la Reine lui reprocha d'avoir des intelligences avec les ennemis de l'Etat, & d'avoir manqué au respect qu'elle lui devoit, ainsi qu'à M. le Duc d'Orléans, en songeant à se marier sans leur permission. *Monsieur* se montra encore plus courroucé. *Mademoiselle* soutint hardiment qu'elle n'avoit rien su de cette négociation, & prit de là occasion de reprocher à Monsieur son pere de n'avoir pas voulu la marier à l'Empereur, & de l'abandonner dans une circonstance où sa gloire étoit injustement attaquée. Elle sortit du cabinet de la Reine avec des yeux où il y avoit plus de colere que de repentir. Le lendemain l'Abbé de la Riviere l'alla trouver de la part de son maître, pour lui défendre de voir qui que ce fût avant d'avoir fait l'aveu de tout ce qu'elle savoit de cette affaire. *Mademoiselle* demeura ferme dans la négative, & ce

Digitized by Google

ne fut pas sans éprouver un déplaisir bien sensible, de ce qu'on lui enlevoit celle de ses femmes qu'elle aimoit le mieux, & qu'on soupçonnoit de lui avoir ménagé de longues conversations avec Saujeon. Enfin *Mademoiselle* se lassa de cette espece de captivité, &, sans rien avouer de ses intrigues avec ce Gentilhomme, elle fit prier le Cardinal de travailler à la remettre bien dans l'esprit de la Reine ; on pressa *Monsieur* de lui pardonner, & l'Abbé de la Riviere vint lui porter quelques paroles de douceur, qu'il accompagna de respectueuses réprimandes sur sa conduite. Le même jour cette Princesse vint voir la Reine, qui la reçut assez froidement. Elle finit par lui dire qu'elle devoit croire sa faute très-grave, puisqu'elle la voyoit désapprouvée par un aussi bon pere que le sien, & par elle, qui l'avoit toujours traitée comme sa propre fille. Enfin la paix se fit entiérement, par une visite que *Mademoiselle* eut la permission de rendre à Monsieur le Duc d'Orléans, qui l'aimoit tendrement & qui attendoit avec impatience le moment de le lui témoigner. Saujeon en fut quitte pour quelques semaines de prison à Pierre-

Digitized by Google

en Cise, d'où il sortit le 11 Mai de cette même année.

Lorsque *Gaston*, Duc d'Orléans *, apprit la nouvelle de la détention des Princes de Condé, de Conti & du Duc de Longueville, *Voilà*, dit Son Altesse Royale, *un beau coup de filet ; on vient de prendre un lion, un singe & un renard.*

Gaston avoit l'esprit vif, & nous avons de ses reparties & de ses bons mots qui valent ceux de Henri IV. Soubise étant allé à la Rochelle faire une visite à la Dame *de Rohan* sa mere, le jour du combat entre les François & les Anglois à leur descente dans l'Isle de Ré, *Monsieur* dit : *Soubise observe le Commandement de Dieu*, HONORA PATREM ET MATREM ; *il vivra longtemps.*

On rapporte que *Monsieur* ayant rencontré la Reine (Anne d'Autriche) qui venoit de faire une neuvaine pour avoir des enfans, il lui dit en raillant : *Madame, vous venez de solliciter vos Juges contre moi : je consens que vous gagniez votre procès, si le Roi a assez de crédit pour cela.*

* Né en 1608, mort en 1660.

Digitized by Google

François *de Gondi*, Archevêque de Paris, mourut en 1654. Selon un ancien usage, le lit du mort appartenoit de droit à l'Hôtel-Dieu. Il y eut procès à ce sujet, entre l'Hôpital & les créanciers du Prélat. Le Parlement débouta ceux-ci de leurs oppositions, & adjugea le lit avec tous ses accompagnemens à l'Hôtel-Dieu. *Ce fut*, dit Saint-Foix, *le lit de noces de la fille d'un Économe.*

Le Duc *d'Epernon* se prévalant de l'envie que le Cardinal Mazarin avoit de faire épouser sa niece au Duc *de Candale* son fils, demanda de tenir le rang de Prince à la Cour, comme les Bâtards de France, & les Maisons de Savoie & de Lorraine. Quoique cette prétention fût déraisonnable, & qu'il ne fût pas au pouvoir du Roi de lui accorder cette distinction, parce que les Princes ne le sont que par la seule naissance ; cependant le Cardinal, qui ne connoissoit point les regles du Royaume, écouta cette proposition, & le Prince de Condé en ayant ouï parler, demanda que le même avantage fût accordé à la Maison de

Digitized by Google

Bouillon. Le Prince de Conti ſollicita la même grace pour le Prince *de Marſillac* & la Maiſon de *la Rochefoucault.* Ceux de la Maiſon de *Rohan* qui avoient déjà commencé d'en jouir, ſe mirent auſſi ſur les rangs, & le Duc *de la Tremouille* la demanda avec le plus grand empreſſement. Quand ce bruit ſe fut répandu à la Cour, tous les gens de qualité en furent offenſés, prétendant que cette diſtinction injurieuſe étoit contre l'ancien uſage du Royaume. Pour empêcher que cela ne s'exécutât, *Manicamp*, *Saint-Luc*, *Saint-Maigrin* & le Marquis *de Cœuvres*, s'aſſemblerent avec le conſentement de la Reine, & réſolurent d'engager tous leurs amis à ſe joindre à eux. En effet, ils ſe réunirent le lendemain au nombre de trente chez le Marquis *de Montglat*, Maître de la Garde-robe; on y ſigna une aſſociation pour s'oppoſer à cette nouveauté. Par le même écrit toute la Nobleſſe du Royaume fut invitée à prendre part à une cauſe ſi juſte. Des Gentilshommes de toutes les Provinces du Royaume ſe rendirent à Paris pour ſigner cette union. Le nombre en fut ſi grand que la ſalle du Marquis de Montglat n'étant pas aſſez ſpacieuſe pour contenir

Digitized by Google

contenir tant de monde, il fut réſolu qu'on s'aſſembleroit déſormais dans la maiſon du Marquis *de Sourdis*. Il y fut arrêté qu'on députeroit aux Princes Bâtards de France, & à ceux de Lorraine & de Savoie, pour les ſupplier de ſe joindre à la Nobleſſe, puiſqu'il étoit de leur intérêt que des particuliers ne s'élevaſſent point à leur niveau. Les Princes ſe trouverent chez le Duc de Vendôme pour recevoir la députation; & le lendemain ce Duc vint à l'hôtel de Sourdis aſſurer la Nobleſſe, de la part des Princes, de leur jonction avec elle. On députa auſſi chez les Ducs & Pairs, qui promirent de s'oppoſer à l'entrepriſe qu'aucun de leur Corps voudroit faire pour s'élever au-deſſus des autres. Le Duc *de Schomberg* en vint donner parole aux Gentilshommes aſſemblés. Le Clergé fut ſupplié de s'aſſembler extraordinairement, & les Députés de la Nobleſſe allerent le prier de ne pas l'abandonner dans cette occaſion. Le lendemain l'Archevêque d'Embrun, *de la Feuillade*, vint offrir à la Nobleſſe union & ſervice, avec aſſurance que le Clergé ſuivroit ſon ancienne coutume, qui étoit de ne ſe point

Digitized by Google

ſéparer d'intérêts d'avec elle. Cependant la Reine ayant appris que, dans cette aſſemblée compoſée de pluſieurs ſortes d'eſprits, il y en avoit qui parloient de la réformation de l'Etat ; elle réſolut, ne ſe ſentant point aſſez forte pour la rompre, d'y envoyer les Maréchaux de France pour y préſider & empêcher qu'il ne s'y traitât d'aucune affaire contre ſon autorité. Les Maréchaux *d'Eſtrées*, *de Schomberg*, *de l'Hôpital* & *de Villeroy* s'y rendirent à ce deſſein ; & après avoir aſſuré la Nobleſſe de la protection de leurs Majeſtés, ils dirent qu'ils étoient venus de leur part pour conférer avec l'aſſemblée, & chercher les moyens de la ſatisfaire. Comme l'affluence étoit ſi grande, qu'on ne pouvoit plus tenir dans cette ſalle, le Maréchal de l'Hôpital offrit la ſienne qui étoit beaucoup plus vaſte ; & le lendemain on s'y aſſembla. Les Maréchaux aſſurerent la Compagnie, que la Reine n'accorderoit rang de Prince, qu'à ceux qui le tiendroient de leur naiſſance, & qu'elle en donnoit ſa parole. Pour l'exécution & la ſureté de cette promeſſe, Sa Majeſté offroit un Brevet ; mais l'aſſemblée inſiſta d'abord ſur une Déclaration vérifiée au

Digitized by Google

Parlement. La Reine n'y voulut point consentir, disant que ce n'étoit pas à cette Compagnie à régler les honneurs du Louvre qui dépendoient uniquement de la volonté du Roi. Quoique les Frondeurs, dont l'assemblée étoit composée en grande partie, opinassent toujours à la Déclaration, cependant les deux tiers des voix furent à se contenter du Brevet : ainsi l'assemblée fut rompue, & l'on nomma des Députés pour aller remercier leurs Majestés & Son Altesse Royale M. le Duc d'Orléans. Le Cardinal auroit fort souhaité, dans cette circonstance, les honneurs d'un pareil remercîment ; mais cela n'avoit point été résolu dans l'assemblée, où l'on n'auroit osé le proposer à cause des Frondeurs ; cependant, quand tout le monde fut séparé, le Maréchal de Villeroy prit sur lui, avec quatre de ses amis, d'aller remercier Son Eminence au nom de la Noblesse, qui n'étant plus assemblée, ne pouvoit pas le désavouer. Le Cardinal les reçut dans son audience, & affecta de les reconduire en grande cérémonie, comme s'ils eussent été les vrais Députés de la Noblesse.

Digitized by Google

L'Abbé *de la Riviere* *, depuis Evêque de Langres, légua, en mourant, cent écus à celui qui feroit son Epitaphe. En voici deux des moins mauvaises.

Monsieur de Langres est mort Testateur Olographe,
Et vous me promettez, si j'en fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui légués à cet effet.
Parbleu, l'argent est bon dans le siecle où nous sommes;
Comptez toujours : Ci gît le plus méchant des hommes.
Payez : le voilà fait.

Ci gît un très-grand personnage;
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage :
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Scarron ** fut d'abord Abbé & Chanoine du Mans. Dans cette Ville, comme dans plusieurs autres, le Carnaval finit par une Foire & par des mascarades

* Mort en 1670.

** Né en 1610, mort en 1660.

Digitized by Google

publiques. L'Abbé Scarron voulut en être; & pour ſauver la décence de ſon état, il imagine de ſe déguiſer en Sauvage : en conſéquence, il s'enduit de miel toutes les parties du corps, ouvre un lit de plumes, & s'y roule juſqu'à ce que le Sauvage ſoit bien *empenné*. Trois de ſes amis en font autant, & l'accompagnent à la Foire dans ce groteſque équipage. Bientôt ces nouveaux maſques attirent l'attention de la foule; on les entoure, on les déplume, & Scarron finit par avoir plutôt l'air d'un Chanoine que d'un Américain. A ce ſpectacle, le peuple eſt indigné, & crie au ſcandale. Les quatre maſques ſe dégagent enfin de la foule, & pourſuivis, dégouttans de miel & d'eau, par-tout relancés, ils trouvent un pont, le ſautent héroïquement, & vont ſe cacher dans les roſeaux de la Sarte. Bientôt leurs feux s'amortiſſent. Un froid glaçant pénetre leurs veines; une lymphe âcre ſe jette ſur leurs nerfs, & ſe joue de toute la ſcience des Médecins. Les trois camarades du jeune Abbé périſſent des ſuites de cette aventure. Scarron ne leur ſurvit que pour être un abrégé de toutes les miſeres humaines.

Digitized by Google

Scarron étant encore Abbé, fut préſenté à la Reine Anne d'Autriche, & lui demanda la permiſſion d'être ſon malade en titre d'Office. La Reine ſourit, & ce ſouris fut un Brevet ; en conſéquence, il obtint une penſion de cinq cents écus ; mais comme cette penſion n'étoit pas exactement payée, Scarron ſollicitoit une Abbaye : on lui répondit qu'il étoit hors d'état de faire aucun ſervice. » Hé bien, dit-il, qu'on » me donne un Bénéfice ſimple, mais ſi » ſimple, qu'il ne faille que croire en » Dieu pour le deſſervir «.

Un bon Religieux perſuadé que les ſouffrances ſont des faveurs du Ciel, dit un jour à Scarron : » Je me réjouis » avec vous, Monſieur, de ce que le » bon Dieu vous viſite plus ſouvent » qu'un autre «. *Eh ! mon Pere*, répondit Scarron, *le bon Dieu me fait trop d'honneur.*

Scarron près d'expirer, voyant ſes parens & ſes domeſtiques fondre en larmes autour de ſon lit : *Mes enfans*, leur dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire ;* & un moment après il ajouta : *Plus d'inſomnie, plus de goutte : je vais enfin me bien porter.*

Digitized by Google

Un jeune homme, à qui *Pierre Corneille* * avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, se présente un matin chez ce grand Poëte, perce jusqu'à son cabinet, & lui dit : » Je viens, » Monsieur, retirer ma parole, & vous » exposer le motif de ma conduite.... » Eh ! Monsieur, lui répliqua Cor- » neille, ne pourriez-vous pas, sans » m'interrompre, parler de tout cela » à ma femme ? Montez chez elle, » je n'entends rien à toutes ces af- » faires-là «.

M. de Turenne s'étant trouvé à une représentation de *Sertorius*, s'écria à deux ou trois endroits de la Piece : » Où donc Corneille a-t-il appris l'art » de la guerre « ?

Le Maréchal de Grammont disoit à l'occasion d'*Othon*, » que les Œuvres de » Corneille devroient être le bréviaire » des Rois ; & Louvois, » qu'il faudroit » un parterre composé de Ministres » d'Etat pour juger cette Piece «.

* Né en 1606, mort en 1684.

Digitized by Google

Au combat de la porte Saint-Antoine, le Duc *de la Rochefoucault* * reçut un coup de mousquet qui lui fit perdre la vue pour quelque temps. Il fit graver à ce sujet, un portrait de Madame la Duchesse de Longueville, dont il étoit amoureux, avec ces deux Vers au bas :

Faisant la guerre au Roi, j'ai perdu les deux yeux;
Mais pour un tel objet, je l'eusse fait aux Dieux.

L'illustre Auteur des *Maximes* ne fut point de l'Académie Françoise. L'obligation de haranguer publiquement un nombreux Auditoire, fut le seul obstacle qui l'éloigna de cette Compagnie. Avec tout le courage qu'il avoit montré en tant d'occasions, & malgré la supériorité que sa naissance & son esprit lui donnoient sur des hommes ordinaires, le Duc de la Rochefoucault ne se sentoit pas capable de prononcer quatre lignes en public, sans éprouver une sorte de défaillance.

De Lestang, Auteur *des Regles de bien traduire*, avoit pris tous ses exemples de

* Né en 1613, mort en 1680.

Digitized by Google

bonnes traductions dans les Livres de d'Ablancourt, ou de Port-Royal, & ceux des mauvaises dans les Ouvrages de l'Abbé *de Marolles.* Celui-ci en fut très-piqué, & s'en plaignit à tout le monde. De Leſtang ayant jugé à propos de l'appaiſer, choiſit pour cela le jour où l'Abbé de Marolles alloit faire ſes Pâques, & ſe préſentant devant lui comme il ſe mettoit à genoux pour communier : » Monſieur, lui dit-il, » vous êtes en colere contre moi : je » crois que vous avez raiſon ; mais, » Monſieur, ajouta-t-il, voici un temps » de miſéricorde, je vous demande » pardon «. *De la maniere dont vous vous y prenez*, lui répondit l'Abbé de Marolles, *il n'y a pas moyen de s'en défendre : allez, Monſieur, je vous pardonne.* Quelques jours après, cet Abbé rencontrant de Leſtang, lui dit : *Croyez-vous en être quitte ? Vous m'avez extorqué un pardon que je n'avois pas envie de vous accorder.* » Monſieur, Monſieur, lui répliqua de » Leſtang, ne faites pas tant le difficile ; » on peut bien, quand on a beſoin d'un » pardon général, en accorder un par- » ticulier «.

Digitized by Google

L'intrépidité avec laquelle le Premier Préſident *Molé* * affronta les plus grands dangers lors des troubles de la Fronde, faiſoit dire au Cardinal de Retz : » Si ce » n'étoit pas un blaſphême d'avancer » que quelqu'un a été plus brave que le » Grand Condé, je dirois que c'eſt » Matthieu Molé «.

Des mutins s'étoient attroupés à la porte de ce Magiſtrat ; il voulut y aller. L'Abbé *de Chanvalon*, qui étoit alors avec lui, eſſayoit de l'en détourner : » Apprends, jeune homme, lui dit le » Préſident Molé, qu'il y a loin du poi- » gnard d'un ſcélérat au cœur d'un » homme de bien «. Un d'entre eux l'ayant un jour inſulté au milieu d'une place publique, juſqu'à lui prendre la barbe qu'il portoit fort longue, il le menaça de le faire pendre. Cette menace auroit pu lui devenir funeſte ; mais il répondit à ceux qui lui en faiſoient la réflexion, » que ſix pieds de terre » feroient toujours raiſon au plus grand » homme du monde «.

* Né en 1584, mort en 1656.

Digitized by Google

Le Maréchal *de Gaſſion* * étoit mort dans le Calviniſme. Un Profeſſeur du College de Lizieux, nommé *Marcel*, compoſa l'Eloge funebre de ce Maréchal, & l'annonça par une affiche publique. L'Univerſité, qui ne jugea pas convenable qu'un homme de ſon Corps fît le panégyrique d'un Calviniſte, lui fit défendre de le prononcer. L'Orateur en appela au Chancelier Séguier, qui ordonna qu'on s'en tiendroit à la délibération de l'Univerſité. Différentes circonſtances motiverent ſans doute cette défenſe. Quoi qu'il en ſoit, on a vu, un ſiecle après, l'Académie Françoiſe propoſer pour ſujet de ſon prix d'Eloquence, l'éloge du Maréchal de Saxe, mort en France dans la Religion Luthérienne.

Madame *de Venelle*, Gouvernante des nieces du Cardinal Mazarin, faiſoit ſi bien ſa charge de ſurveillante, qu'elle ſe levoit, même en dormant, pour venir voir ce que faiſoient ſes pupilles. Marie *Mancini*, celle qui depuis épouſa le

* Né en 1609, mort en 1657.

Digitized by Google

Connétable Colonne, avoit l'habitude de dormir la bouche ouverte. Une nuit entre autres, la Dame ſomnambule lui mit, en tâtonnant, le doigt ſi avant dans la bouche, que cette jeune perſonne s'éveillant en ſurſaut, la mordit juſqu'au ſang. On peut juger quel fut leur étonnement de ſe trouver toutes deux en cet état. On en fit le conte au Roi le lendemain, & toute la Cour s'en amuſa pendant pluſieurs jours.

Sur la fin de 1661, Louis XIV voulut honorer du collier de ſon Ordre le Maréchal *Fabert* *, qui ſe fit un point d'honneur de le refuſer, parce qu'il n'étoit pas Gentilhomme. Le Monarque répondit de ſa main à la lettre de remercîment du Maréchal : » Ceux à qui je vais diſtri-» buer le collier, ne peuvent jamais en » recevoir plus de luſtre dans le monde, » que le refus que vous en faites par » un principe ſi généreux vous en donne » auprès de moi «.

Le Cardinal Mazarin avoit propoſé à Fabert de lui ſervir d'eſpion dans l'armée : cet Officier lui répondit : » Un

* Né en 1599, mort en 1662.

Digitized by Google

» grand Miniſtre comme vous doit avoir » toutes ſortes de gens à ſon ſervice ; » les uns doivent le ſervir par leurs » bras, les autres par les rapports qu'ils » lui font : trouvez bon que je ſois dans » la claſſe des premiers «.

Le ſiege de Dunkerque avoit été entrepris par les François en 1658, avec la convention très-formelle que la place ſeroit livrée à l'Angleterre. *Cromwel*, averti que *Turenne* étoit chargé d'y mettre un Gouverneur de ſa Nation, communiqua ſes ſoupçons à l'Ambaſſadeur de France qui nia la choſe. Le Protecteur irrité de cette mauvaiſe foi, tira de ſa poche l'ordre que Mazarin lui avoit donné : » Je prétends, lui dit-il, „ que vous dépêchiez un courrier au „ Cardinal, pour lui faire ſavoir que je „ ne ſuis pas homme à être trompé ; & „ que ſi une heure après la priſe de „ Dunkerque, on n'en délivre pas les „ clefs au Général Anglois, j'irai en per„ ſonne demander les clefs des portes „ de Paris «.

Madame la Ducheſſe *de Bouillon* étoit la plus jeune des nieces du Car-

Digitized by Google

dinal Mazarin, & n'en étoit pas la moins aimée. Son Eminence s'amuſoit beaucoup à lui faire des plaiſanteries qu'elle ne prenoit pas toujours bien, ſur-tout dans ſa plus tendre enfance. Elle n'avoit encore que ſix ans, lorſque ſon oncle imagina de lui faire croire qu'elle étoit enceinte. Le reſſentiment qu'elle en témoigna, le divertit ſi fort, qu'il réſolut de pouſſer encore plus loin cette plaiſanterie. Il fit étrécir ſes habits, & on tâchoit de lui perſuader que c'étoit elle qui avoit groſſi. Cela dura autant qu'il fallut pour lui faire paroître la choſe vraiſemblable; cependant elle s'en défendoit toujours avec beaucoup de vivacité, juſqu'à ce que le temps de l'accouchement étant arrivé, elle trouva un matin entre ſes draps un enfant qui venoit de naître. Il ſeroit difficile d'exprimer quel fut ſon étonnement & ſa déſolation à cette vue. *Il n'y a donc*, diſoit-elle, *que la Vierge & moi à qui cela ſoit arrivé, car je n'ai pas reſſenti le moindre mal.* La Reine la vint conſoler, & voulut être marraine; pluſieurs autres perſonnes vinrent complimenter l'accouchée; & ce qui avoit été d'abord un paſſe-temps domeſtique, devint à

la fin un divertiſſement public pour toute la Cour. On la preſſa à diverſes repriſes de déclarer le pere de l'enfant ; mais tout ce que l'on en put tirer, fut, *que ce ne pouvoit être que le Roi ou le Comte de Guiche, parce qu'il n'y avoit que ces deux hommes-là qui l'euſſent embraſſée.*

Madame de Bouillon qui, en 1680, avoit été aſſignée pour répondre pardevant les Commiſſaires de la Chambre des Poiſons, s'y rendit accompagnée de neuf carroſſes de Princes ou Ducs ; M. de Vendôme la menoit. M. *de Bezons* lui demanda d'abord, ſi elle n'étoit pas venue pour répondre aux interrogats qu'on lui feroit, elle dit que oui ; mais qu'avant d'entrer en matiere, elle lui déclaroit que tout ce qu'elle alloit dire ne pourroit préjudicier au rang qu'elle tenoit, ni à tous ſes privileges, & ne voulut rien dire ni écouter davantage, que le Greffier n'eût écrit cette déclaration préliminaire. M. de Bezons la queſtionna ſur ce qu'elle avoit demandé à *la Voiſin.* Elle répondit qu'elle l'avoit priée de lui faire voir les Sibylles ; & après huit ou dix autres queſtions d'auſſi peu d'importance, ſur

Digitized by Google

leſquelles elle répondit toujours en ſe moquant, M. de Bezons lui dit qu'elle pouvoit s'en aller ; & M. de Vendôme lui donnant la main, ſur le ſeuil de la porte de cette chambre, elle s'écria qu'elle n'avoit jamais ouï dire tant de ſottiſes d'un ton ſi grave.

La propoſition de marier l'*Infante* avec Louis XIV, avoit été faite à l'Eſpagne dès l'année 1658. Philippe étoit retenu par certaines conſidérations. Pour achever de le déterminer, Mazarin imagina un moyen digne de ſa politique. Il mit ſur le tapis le mariage du Roi avec *Marguerite*, Princeſſe de Savoie. Le Duc, & Madame Royale ſon épouſe, vinrent à Lyon. Le Roi y vit la Princeſſe & en paroiſſoit ſatisfait, lorſque le Comte *de Pimentel* arriva de ſon côté à Lyon *incognito*, avec ordre d'offrir la Paix & l'*Infante Marie-Théreſe*. L'alliance avec la Savoie fut rompue ; & le Duc de Savoie joué par Mazarin partit de Lyon après un ſéjour de deux fois vingt-quatre heures. On prétend qu'étant ſur la frontiere, il ſe retourna du côté de la France, & dit : *Adieu, France, pour jamais ; je te quitte ſans regret.*

Digitized by Google

Mazarin se tira d'affaire avec Madame Royale, en lui donnant un écrit signé du Roi, *que si Sa Majesté n'épousoit pas l'Infante, il épouseroit la Princesse Marguerite.* Cette jeune Princesse dissimula de son mieux ; cependant elle ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes.

Le mariage de Marie *Mancini* avec le Connétable Colonne, proposé du vivant du Cardinal, fut célébré à la Cour le 11 Avril 1661, environ un mois après sa mort. Le Roi la combla de présens. Il fut aussi généreux que s'il l'eût encore aimée ; mais il ne l'aimoit plus, & malgré toutes les agaceries qu'elle employa pour faire revivre une passion, dont elle vouloit persuader qu'elle n'étoit pas guérie, elle partit, & suivit son mari en Italie. Ce mari qui ne croyoit pas qu'il pût y avoir de l'innocence dans les amours des Rois, fut si ravi de trouver le contraire, qu'il compta pour rien de n'avoir pas été le premier maître du cœur de sa femme. Il en perdit la mauvaise opinion qu'il avoit, comme tous les Italiens, de la liberté que les Dames ont en France,

Digitized by Google

& il voulut qu'elle jouît de cette même liberté à Rome, puiſqu'elle en ſavoit ſi bien uſer. Il eſt pourtant vrai qu'elle en uſa fort mal dans la ſuite. Comme la Ducheſſe Mazarin ſa ſœur, elle abandonna ſon mari, dont elle prétendoit avoir de grands ſujets de plainte. *Hortenſe* étoit alors à Rome ; elle devint la confidente du projet de Madame la Connétable, & voulut partager avec elle le danger de ſa fuite, les craintes, les inquiétudes, & les embarras qui ſuivent de pareilles réſolutions. La Connétable, ſuivie de ſa ſœur, partit le premier Mai 1670, ayant ſaiſi l'occaſion de l'abſence de ſon mari qui étoit allé à une de ſes Terres à quinze milles de Rome. La fortune qui peut beaucoup dans nos entrepriſes, & plus encore dans nos aventures, fit errer Madame la Connétable de Royaume en Royaume, & la jeta enfin dans un Couvent de Madrid. Hortenſe étoit paſſée de France en Italie ; Marie paſſa d'Italie en France. Le Chevalier de Rohan avoit, pour ainſi dire, préſidé au projet de l'évaſion de la Ducheſſe Mazarin, & peut-être en avoit-il été cauſe : le Chevalier de Lorraine brouilla la Connétable avec

Digitized by Google

les plus honnêtes gens de Rome & avec ſon mari, & quitta Rome où il étoit exilé, pour revenir en France avec elle. Ces deux Seigneurs dont le mérite ne conſiſtoit pas à imiter la fidélité des héros de Roman, quitterent l'un & l'autre les héroïnes dont ils s'étoient chargés, & les livrerent à tout ce que la malignité des conjectures peut imaginer de plus injurieux. Le Connétable plus ſage que le Duc de Mazarin, qui appuyoit ſur tous ces bruits, & qui les a immortaliſés dans les plaidoyers d'*Erard* ſon Avocat, obtint du Pape une *excommunication majeure, & IPSO FACTO, contre ceux qui parleroient mal de Madame ſa femme.* Aux foudres du Vatican qui ne pouvoient tout au plus que pallier le mal, le mari joignit *quatorze courriers* par autant de différens chemins, & un homme à lui, qui joignit l'épouſe fugitive à Marſeille ; il n'en remporta qu'une très-belle lettre pour ſon maître, de la part de la Connétable. Elle s'étoit munie d'un paſſe-port, & elle arriva enfin à Paris, ayant quitté ſa ſœur à Lyon, d'où celle-ci prit le chemin de Chambery. Nous ne ſuivrons point la Connétable Colonne dans ſes

Digitized by Google

voyages, où elle eut le temps de se repentir de ce caractere vif & peu réfléchi qui la rendit le jouet de la fortune & la fable de l'Europe, jusqu'à ce qu'elle en fût tout-à-fait oubliée. Elle mourut à Madrid, au mois de Mai 1715, âgée de près de soixante & dix ans, & dans l'obscurité d'un Cloître, elle qui avoit aspiré à l'éclat d'une Couronne. La belle Hortense sa sœur, étoit morte à Chelsey, en Angleterre, le 2 Juillet 1699.

Etant jeune, le Chancelier *Séguier* * étoit entré chez les Chartreux: il y prit l'habit. Comme il étoit tourmenté de tentations, que la solitude n'amortissoit pas, le Supérieur lui permit, lorsqu'il se sentiroit pressé, de tinter la cloche du chœur, afin d'avertir ses Confreres de se mettre en prieres pour lui obtenir la victoire sur l'Esprit immonde. Mais le jeune Moine recourut si souvent à cet expédient, que le voisinage fatigué s'en plaignit: & on fut obligé de lui interdire cet exercice.

* Né en 1588, mort en 1672.

Digitized by Google

Chriſtine *, Reine de Suede, vint à Paris en 1657. On admira en elle une jeune Reine qui, à vingt-ſept ans, avoit renoncé à la ſouveraineté, dont elle étoit digne, pour vivre libre & tranquille. Elle plut beaucoup à la Cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au ſien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs ; mais il lui parla à peine : élevé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il étoit né, le rendoit timide. La plupart des femmes & des courtiſans n'obſerverent autre choſe dans cette Reine Philoſophe, ſinon qu'elle n'étoit pas coiffée à la françoiſe, & qu'elle danſoit mal. Les ſages ne condamnerent dans elle que le meurtre de *Monaldeſchi* ſon Ecuyer, qu'elle fit aſſaſſiner à Fontainebleau dans un ſecond voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la Royauté, elle devoit demander juſtice, & non ſe la faire. Elle eût été punie en Angleterre ; mais la France ferma les yeux ſur cet

* Née en 1662, morte en 1689.

Digitized by Google

attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des Nations, & contre l'humanité.

Chriſtine voulut aſſiſter à une des ſéances de l'Académie Françoiſe; on n'eut rien de meilleur à lui donner qu'une traduction faite par *Cottin* de quelques vers de Lucrece contre la Providence, auxquels il oppoſa une vingtaine de vers pour la ſoutenir. Il n'eſt pas inutile de remarquer que, dans la même aſſemblée, on lut devant Chriſtine quelques articles du Dictionnaire auquel l'Académie Françoiſe travailloit dès-lors; on tomba ſur le mot *Jeu*, dans lequel ſe trouverent ces mots: *Jeux de Princes, qui ne plaiſent qu'à ceux qui les font.*

La Reine *Chriſtine* de Suéde étoit toujours en juſtaucorps & en perruque d'homme. Lorſqu'elle vint à Fontainebleau, pluſieurs Dames de la Cour s'avancerent pour l'embraſſer. Tant de careſſes l'importunerent, & elle ne put s'empêcher de dire: » Quelle » fureur ont ces Dames de me baiſer? » Eſt-ce à cauſe que je reſſemble à un » homme «?

On a déjà vu que cette Reine avoit fait un ſecond voyage en France. Com-

Digitized by Google

me elle n'y étoit ni attendue ni désirée, elle n'y fut pas aussi bien reçue que la premiere fois. Elle fut contrainte de s'arrêter à Fontainebleau, où elle s'ennuya beaucoup. Peu de personnes la furent visiter, & ce voyage eut la destinée des actions imprudentes, qui pour l'ordinaire occasionnent du chagrin & des regrets. Elle y montra que ses vices balançoient au moins ses vertus. On a déjà parlé du meurtre de Monaldeschi; ce fut à Fontainebleau qu'elle commit cette abominable action. Voici comment on la raconte. » Christine envoya » chercher le Pere Mathurin de la Cha- » pelle, & lui donna un paquet à serrer; » puis ayant donné ses ordres, elle fit » appeler un nommé *Monaldeschi*, » Gentilhomme qui étoit à elle; & » l'ayant mené dans la galerie des » Cerfs, elle lui dit qu'il l'avoit trahie, » & qu'il falloit qu'il en fût puni. Sur » ce qu'il nia la chose, elle fit venir le » Pere Mathurin; & lui ayant demandé » ses lettres, elle les montra à cet » homme, qui demeura stupéfait. Alors » il se jeta à ses pieds, & lui demanda » pardon. Elle lui dit qu'il étoit un » traître, & qu'il ne méritoit pas de

Digitized by Google

» grace. Ayant dit au Pere de le con-
» feſſer, elle les laiſſa tous deux pour
» rentrer dans ſon appartement, d'où
» elle envoya dans la galerie *Sentinelli*,
» ſon Capitaine des Gardes, qui avoit
» ordre de faire l'exécution. Il étoit
» frere d'un Sentinelli, favori de cette
» Princeſſe; & Monaldeſchi, à ce qu'on
» diſoit, par jalouſie l'avoit accuſé
» fauſſement de beaucoup de crimes;
» mais perſonne n'a été bien inſtruit de
» la vérité de cette hiſtoire; c'eſt pour-
» quoi je ne parle que de l'action, & point
» de la cauſe. Monaldeſchi refuſa long-
» temps de ſe confeſſer, demanda par-
» don à ſon bourreau Sentinelli, & le
» conjura d'aller de ſa part implorer la
» miſéricorde de la Reine leur maîtreſſe;
» ce qu'il fit, mais il ne put rien obtenir,
» que la confirmation du premier arrêt.
» Chriſtine ſe moqua du criminel, de
» ce qu'il avoit peur de la mort, l'ap-
» pela poltron, & dit à ſon Capitaine
» des Gardes: *Allez, il faut qu'il meure;*
» *& afin de l'obliger à ſe confeſſer, bleſſez-*
» *le.* Sentinelli revint annoncer à ce miſé-
» rable l'arrêt définitif de ſa mort, & en
» même temps lui voulut donner quel-
» ques coups d'épée; mais il ſe trouva
plaſtronné;

Digitized by Google

» plaſtronné ; ſi bien qu'il ne fut bleſſé » qu'au bras. Il reçut un ſecond coup à » la tête ; & comme il ſe vit baigné dans » ſon ſang, il ſe confeſſa au Pere Ma- » thurin, qui étoit auſſi effrayé que ſon » pénitent. Après l'avoir confeſſé, le bon » Pere alla ſe jeter aux pieds de cette » Princeſſe impitoyable, qui le refuſa » tout de nouveau. Enfin, Sentinelli lui » paſſa ſon épée au travers de la gorge, » & la lui coupa. Quand Monaldeſchi fut » expiré, on prit ſon corps qu'on alla » enterrer ſans bruit. Après cette bar- » bare action, Chriſtine demeura dans » ſa chambre, à rire & à cauſer, auſſi » tranquillement que ſi elle eût fait une » choſe indifférente «. Cet acte de cruauté indigna la Reine-Mere ; le Roi & Monſieur le blâmerent publiquement, & le Cardinal qui n'étoit pas cruel, en fut très-offenſé. Toute la Cour eut horreur de cette atrocité, & rétracta les louanges qu'elle avoit d'abord données à la Reine de Suede. On laiſſa cette Reine s'ennuyer long-temps à Fontainebleau, pour lui montrer le mépris qu'on avoit pour elle ; mais enfin elle ſupplia tant de fois le Miniſtre de la laiſſer venir à Paris, qu'il fut impoſſible de la refuſer. Il eſt

Digitized by Google

à croire qu'elle auroit souhaité de pouvoir s'établir en France ; mais on lui fit entendre qu'elle ne pouvoit y demeurer que peu de jours. On affecta de la loger au Louvre dans l'appartement du Cardinal Mazarin, pour lui montrer qu'il falloit qu'elle le quittât promptement. Elle partit enfin, après avoir reçu quelque argent du Roi, & s'en retourna à Rome, où l'action qu'elle s'étoit permise en France ne la fit pas estimer.

Philibert-Emmanuel *de Lavardin*, Evêque du Mans, déclara en mourant, qu'il n'avoit jamais eu l'intention d'administrer les Sacremens de l'Eglise. Plusieurs Prêtres & quelques Evêques qui avoient reçu les Ordres de lui, se firent réordonner sous condition. De ce nombre fut *Mascaron*, qui venoit d'être nommé à l'Evêché de Tulles, & qui est mort Evêque d'Agen en 1703. L'avis de M. *Pavillon*, Evêque d'Alet, avoit été qu'on assemblât un Concile provincial, où l'on procéderoit contre la mémoire de Lavardin. Mais comme cela eût fait trop d'éclat, & qu'il y avoit des personnes d'un grand mérite qui appartenoient à la Maison de cet Evêque, affaire n'eut pas de suite.

Digitized by Google

On a prétendu que *Pascal* * étoit né Mathématicien; & pour le prouver, on a dit que sans aucun secours & par la seule pénétration de son esprit, étant à peine âgé de douze ans, il avoit poussé si loin ses recherches, qu'il en étoit venu jusqu'à la trente-deuxieme proposition d'*Euclide*. Un Jésuite se trouvant un jour dans une assemblée où quelqu'un rapportoit ces circonstances, peut-être exagérées, dit froidement » que les „ amis de Pascal ne rendoient point „ assez de justice à ce grand homme «. Et comme on le pressa de s'expliquer, il ajouta » qu'il lui sembloit que cette hy„ perbole, quelque outrée qu'elle parût, „ étoit trop peu de chose pour recon„ noître l'obligation que les amis de „ Pascal lui avoient pour les *Provin„ ciales*, dans lesquelles il avoit fait „ bien d'autres hyperboles en leur fa„ veur «.

Un jour du mois d'Octobre 1654, Pascal étant allé se promener, suivant sa coutume, au Pont de Neuilli, dans un

* Né en 1623, mort en 1662.

Digitized by Google

carroſſe à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis un endroit où il n'y avoit point de garde-fou, & ſe précipiterent dans la Seine. Heureuſement la premiere ſecouſſe de leur poids rompit les traits qui les attachoient au train de derriere, & le carroſſe demeura ſur le bord du précipice. Mais on ſe repréſente ſans peine la commotion que dut recevoir la machine frêle & languiſſante de Paſcal. Il eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouiſſement; ſon cerveau fut tellement ébranlé, que dans la ſuite, au milieu de ſes inſomnies & de ſes exténuations, il croyoit voir de temps en temps, à côté de ſon lit, un abyme prêt à l'engloutir. On attribue à la même cauſe une eſpece de viſion ou d'extaſe qu'il eut peu de temps après, & dont il conſerva la mémoire dans un papier qu'il porta toujours ſur lui entre l'étoffe & la doublure de ſon habit.

Les Jéſuites avoient eu aſſez de crédit pour faire ſupprimer les éloges de Paſcal & d'Arnaud dans le livre des Hommes Illuſtres de Perrault. Sur quoi on cita ce paſſage de Tacite : *Præfulgebant Caſſius & Brutus eo ipſo quòd eorum effigies*

Digitized by Google

non viſebantur. Ces éloges ont été rétablis depuis.

Saint-Evremont * avoit été renfermé trois mois à la Baſtille, pour quelques plaiſanteries faites à table contre le Cardinal Mazarin. Pour ſe venger du Cardinal, il fit, dans une lettre écrite au Maréchal de Créqui, la ſatire du Traité de Paix des Pyrénées. Le Roi ayant eu communication de cette lettre, ordonna qu'on arrêtât l'Auteur. Saint-Evremont effrayé de cet ordre, ſe retira en Angleterre, où il employa preſque toute ſa vie à ſolliciter vainement ſon rappel.

Après la mort de *Valentin Conrart*, qu'on pouvoit regarder comme le fondateur de l'Académie Françoiſe (¶), un grand Seigneur ignorant ſe préſenta pour le remplacer; *Patru* †, détourna la Compagnie de ce choix par cet apologue: » Un ancien Grec avoit une

---

* Né en 1613, mort en 1703.

(¶) Ce fut dans la maiſon de Valentin Conrart que cette illuſtre Compagnie ſe forma en 1629, & s'aſſembla juſqu'à l'an 1634.

† Né en 1604, mort en 1681.

Digitized by Google

» lyre admirable ; il s'y rompit une » corde : au lieu d'en remettre une de » boyau, il en voulut une d'argent ; » & la lyre, avec sa corde d'argent, » perdit son harmonie «.

Patru avoit professé toute sa vie une espece de scepticisme. Le Grand Bossuet alla le voir lorsqu'il étoit mourant, & lui dit : » On vous a regardé » jusqu'ici, Monsieur, comme un esprit » fort : songez à détromper le public » par des discours sinceres & religieux. » — Il est plus à propos que je me taise, » répondit Patru : on ne parle dans ces » derniers momens que par foiblesse ou » par vanité «.

Quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, il arriva (en 1662) un événement qui n'a point d'exemple ; & ce qui est non moins étrange, c'est que tous les Historiens l'ont ignoré. On envoya, dans le plus grand secret, au château de l'Isle Sainte-Marguerite dans la Mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce prisonnier dans la route portoit un masque, dont la mentonniere avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la li-

Digitized by Google

berté de manger avec le masque sur le visage. On avoit ordre de le tuer s'il se découvroit. Il resta dans l'Isle jusqu'à ce qu'un Officier de confiance, nommé *Saint-Mars*, Gouverneur de Pignérol, ayant été fait Gouverneur de la Bastille l'an 1690, l'alla prendre à l'Isle de Sainte-Marguerite, & le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de Louvois alla le voir dans cette Isle avant la translation, & lui parla debout & avec une considération qui tenoit du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit. Son plus grand goût étoit pour le linge d'une finesse extraordinaire, & pour les dentelles; il jouoit de la guitarre. On lui faisoit la plus grande chere, & le Gouverneur s'asséyoit rarement devant lui. Un vieux Médecin de la Bastille, qui avoit souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avoit jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il étoit admirablement bien fait, disoit ce Médecin : sa peau étoit un peu brune : il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se

Digitized by Google

plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvoit être. Cet inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la Paroisse Saint-Paul. Ce qui redoubla l'étonnement, c'est que quand on l'envoya aux Isles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'étoit sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il étoit dans l'Isle. Le Gouverneur mettoit lui-même les plats sur la table, & ensuite se retiroit après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jeta l'assiette par la fenêtre, vers un bateau qui étoit au rivage presque au pied de la tour. Un Pêcheur, à qui ce bateau appartenoit, ramassa l'assiette & la rapporta au Gouverneur. Celui-ci étonné, demanda au Pêcheur : » Avez-vous lu „ ce qui est écrit sur cette assiette, & „ quelqu'un l'a-t-il vue entre vos „ mains ? Je ne sais pas lire, répondit „ le Pêcheur; je viens de la trouver, „ personne ne l'a vue «. Ce payſan fut retenu jusqu'à ce que le Gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, & que l'assiette n'avoit été vue de per-

Digitized by Google

sonne. » Allez, lui dit-il, vous êtes bien-» heureux de ne savoir pas lire «. M. de Chamillart fut le dernier Ministre qui eut cet étrange secret. Le second Maréchal de la Feuillade son gendre, le conjura, à genoux, de lui apprendre ce que c'étoit que cet homme qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'*Homme au masque de fer*. Chamillart lui répondit que c'étoit le secret de l'Etat, & qu'il avoit fait serment de ne le révéler jamais.

Il n'y a point d'exemple dans l'Histoire d'un secret d'Etat aussi bien gardé que celui-ci. Suivant M. de Saint-Foix, l'homme au masque de fer seroit un certain Duc *de Montmouth*, fils de Charles II, Roi d'Angleterre. Mais la majesté de la taille de cet inconnu, les égards respectueux avec lesquels on le servoit à la Bastille, des traits de ressemblance frappans, ont fait naître d'autres conjectures. Voici dans quels termes elles se trouvent énoncées dans un Ouvrage très-connu.

Louis XIV avoit eu de Madame *de la Valliere* un fils connu sous le nom du Duc *de Vermandois*. Ce jeune Prince fut élevé avec tout le soin possible : il étoit

Digitized by Google

beau, bien fait, plein d'esprit; mais fier, emporté, & ne pouvoit prendre sur lui de rendre au Dauphin le respect qu'il lui devoit comme à l'Héritier de la Couronne. Ces deux jeunes Princes à-peu-près de même âge, étoient de caracteres très-opposés. *Monseigneur* aussi-bien partagé que le Duc de Vermandois du côté des agrémens, l'emportoit infiniment par sa douceur, par son affabilité, & par la bonté de son cœur. C'étoient ces mêmes qualités qui rendoient le Dauphin l'objet des mépris du Duc de Vermandois. Celui-ci répétoit sans cesse qu'il plaignoit les François de ce qu'ils étoient destinés à obéir un jour à un Prince sans esprit, & si peu digne de commander. Louis XIV à qui on rendoit compte de la conduite du Duc de Vermandois, en sentoit bien toute l'irrégularité; mais l'autorité cédoit à l'amour paternel, & ce Monarque si absolu n'avoit pas la force d'en imposer à un fils qui abusoit de sa tendresse. Enfin le Duc de Vermandois s'oublia un jour au point de donner un soufflet à *Monseigneur*. Le Roi en est aussi-tôt informé, il tremble pour le coupable; mais quelque envie qu'il ait de feindre

Digitized by Google

d'ignorer cet attentat, ce qu'il se doit à lui-même & à sa Couronne, & l'éclat que cette action avoit fait à la Cour, ne lui permettoit pas d'écouter sa tendresse. Il assemble, non sans se faire violence, ses confidens les plus intimes; il leur laisse voir toute sa douleur, & leur demande conseil. Attendu la grandeur du crime, & conformément aux lois de l'Etat, tous opinent à la mort. Quel coup pour un pere trop tendre! Cependant un des Ministres, plus sensible que les autres à l'affliction de Louis XIV, lui dit qu'il y avoit un moyen de punir le Duc de Vermandois sans lui ôter la vie; qu'il falloit l'envoyer au-plutôt à l'armée, qui pour lors étoit sur les frontieres du côté de la Flandre; que peu après son arrivée on semeroit le bruit qu'il étoit attaqué de la peste, afin d'effrayer & d'écarter tous ceux qui auroient envie de le voir; qu'au bout de quelques jours de cette maladie feinte, on le feroit passer pour mort; & que, tandis qu'aux yeux de toute l'armée on lui feroit des obseques dignes de sa naissance, on le transféreroit de nuit avec un grand secret, au Château de l'Isle

Digitized by Google

Sainte-Marguerite, pour y finir ſes jours. Cet avis fut généralement approuvé, & ſur-tout par l'affligé Monarque. On choiſit des gens fidelles & diſcrets pour la conduite de cette affaire. Le Duc de Vermandois part pour l'armée avec un équipage magnifique. Tout s'exécute ainſi qu'on l'a projeté, & tandis qu'on pleure au camp la mort de cet infortuné Prince, on le conduit par des chemins détournés à l'Iſle Sainte-Marguerite, & on le remet entre les mains du Commandant, qui avoit reçu d'avance ordre de Louis XIV de ne laiſſer voir ſon priſonnier à qui que ce fût. Un ſeul domeſtique qui étoit du ſecret fut transféré avec le Prince ; mais étant mort en chemin, les Chefs de l'eſcorte lui défigurerent le viſage à coups de poignard, afin d'empêcher qu'il ne fût reconnu, le laiſſerent étendu dans le chemin après l'avoir fait dépouiller pour plus de précaution, & continuerent leur route. Le Commandant du Château traitoit ſon priſonnier avec le plus profond reſpect ; il le ſervoit lui-même, & prenoit les plats à la porte de l'appartement des mains des Cuiſiniers, dont aucun n'a jamais vu le viſage du

Digitized by Google

Duc de Vermandois. Ce Prince s'aviſa un jour de grayer ſon nom ſur le dos d'une aſſiette avec la pointe d'un couteau. Un Pêcheur entre les mains de qui tomba cette aſſiette, crut faire ſa cour en la portant au Commandant, & ſe flatta d'en être récompenſé : mais ce malheureux fut trompé, & on s'en défit ſur le champ, afin d'enſevelir avec cet homme un ſecret d'une ſi grande importance. Précaution déplacée ! puiſqu'il eſt plus que vraiſemblable par les faits qu'on vient de rapporter, & par ceux qu'on va lire, que le ſecret a été mal gardé : accident très-ordinaire, ſur-tout dans les affaires des Grands. Le Duc de Vermandois reſta pluſieurs années à l'Iſle Sainte-Marguerite ; on ne la lui fit quitter, que pour le transférer à la Baſtille. Ce Prince portoit toujours un maſque, lorſque, pour cauſe de maladie, ou pour quelque autre ſujet, on étoit obligé de le montrer à quelqu'un. Des perſonnes dignes de foi ont affirmé avoir vu ce priſonnier maſqué, & ont rapporté qu'il tutoyoit le Gouverneur qui lui rendoit de grands reſpects.

Digitized by Google

Scuderi * avoit tous les défauts des mauvais Poëtes, un orgueil intraitable, de fréquentes diſtractions, & la manie d'entretenir de ſes Ouvrages tous ceux qu'il rencontroit : mais il joignoit à ces travers d'excellentes qualités, & entre autres beaucoup de généroſité & de grandeur d'ame. Le trait qu'on va lire en fait foi.

La Reine *Chriſtine* avoit promis à Scuderi, pour la Dédicace de ſon Poëme d'*Alaric*, une chaîne d'or de mille piſtoles. Le Comte *de la Gardie*, dont il eſt parlé fort avantageuſement dans ce Poëme, venoit d'encourir la diſgrace de cette Princeſſe ; elle ſouhaitoit en conſéquence que le nom du Comte fût ôté de cet Ouvrage. On en fit la propoſition à Scuderi, qui répondit, » que la chaîne „ d'or, fût-elle auſſi groſſe & auſſi peſante que celle dont il eſt fait mention „ dans l'Hiſtoire des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit ſacrifié «. Cette fierté noble déplut à Chriſtine qui retint la chaîne ; & le Comte de la Gardie qui auroit dû reconnoître

* Né en 1610, mort en 1667.

Digitized by Google

la générosité de Scuderi, ne lui en fît pas même un remercîment.

Le Roi étoit à la Foire Saint-Germain, lorsque le Duc *de Guise* vint lui apporter le Traité par lequel le Duc *Charles IV* qui n'avoit point d'enfans légitimes, le faisoit héritier des Duchés de Lorraine & de Bar. Après l'avoir lu, Sa Majesté dit qu'il n'y avoit point de bijou à la Foire qui valût celui qu'Elle venoit de gagner. Un des articles du Contrat étoit que *Louis XIV, en reconnoissance de cette donation, agrégeroit à sa Couronne tous les Princes de la Maison de Lorraine, & qu'ils seroient dorénavant considérés en France comme Princes du Sang Royal; que la création qu'il en feroit, seroit homologuée dans toutes ses Cours de Parlement, & reconnue par tous les Etats du Royaume; en sorte que lesdits Princes, selon leur droit d'aîneſſe, seroient capables d'y succéder, en cas que la ligne de Bourbon vînt à manquer.*

Ce Traité ainsi conclu jeta la consternation dans l'esprit du Duc *François*, frere du Duc *Charles*, du Prince *de Vaudemont*, & de la Ducheſſe *d'Orléans*. Pour les Princes de la Maison de Lor-

Digitized by Google

raine qui étoient ſujets du Roi, à cauſe des biens qu'ils poſſédoient en France, l'eſpérance de devenir Princes du Sang, & d'être dorénavant conſidérés en cette qualité, les conſoloit de l'extinction de leur propre Maiſon. Ils ne conſidéroient pas que leur Chef étant éteint, le Roi lui-même n'auroit pas le pouvoir de maintenir l'agrégation dont ils ſe flattoient, & que leur poſtérité tomberoit dans la ſimple condition de Gentilshommes, parce que les cadets d'une Maiſon Souveraine ne ſont Princes, qu'à cauſe de la ſouveraineté de leur Chef.

Tandis que la Maiſon du Duc *Charles* s'intriguoit pour faire caſſer ce Contrat, il vivoit à Paris en homme privé, & s'amuſoit à faire l'amour à une certaine *Mariane*, fille d'un nommé *Pajot*, Apothicaire de Mademoiſelle de Montpenſier. Son goût pour cette fille s'accrut en fort peu de temps, au point de lui faire prendre la réſolution de l'épouſer. Pour écarter les obſtacles que les Princes Lorrains tâcheroient d'oppoſer à l'accompliſſement de ſes vœux, il intéreſſa dans cette affaire le Duc *François* ſon frere, à qui il promit de reconnoître, par un acte authentique & public, le Prince

Digitized by Google

de Lorraine ſon frere, pour l'héritier légitime de ſa Couronne, même à l'excluſion des enfans males qui pourroient naître de ce mariage. Il ajouta que ſon intention étoit de faire annuller le Traité qu'il venoit de paſſer avec le Roi de France, & immédiatement après, de ſe dépouiller de la Souveraineté en faveur du jeune Prince ſon neveu. Le Duc François ſe laiſſa éblouir par ces belles promeſſes; en conſéquence il donna les mains à ce mariage & en ſigna même les articles; mais la Ducheſſe d'Orléans ayant appris la réſolution de ſon frere, vint ſe jeter aux genoux du Roi, & le conjura de prévenir le déshonneur de ſa Maiſon. Louis XIV n'eut pas de peine à conſentir à l'enlévement de Marie-Anne Pajot, qu'il fit tranſporter dans un Couvent de Religieuſes, d'où le Duc de Lorraine ne put l'arracher.

Cet affront ne fut point capable de corriger le Duc Charles. Comme il ne pouvoit vivre ſans quelque intrigue amoureuſe, il ne tarda pas à s'enflammer pour une Demoiſelle *Saint-Remi*, fille du premier Maître-d'Hôtel de la Ducheſſe d'Orléans. Il lui promit de l'épouſer, & fit la même déclaration à

Digitized by Google

ſon pere, qui, malgré l'aventure toute récente de Mariane, fut aſſez ſimple pour ſe prêter aux vues du Prince. La Ducheſſe d'Orléans fut bientôt inſtruite de cette nouvelle intrigue. Elle apprit que le Duc ſon frere voyoit Mademoiſelle Saint-Remi chez une de ſes femmes appelée *la Haie*, qui étoit l'entremetteuſe ordinaire des amours du Prince. Elle fit renfermer ces deux femmes dans une chambre de ſon Palais; & pour ôter au Duc tout moyen de leur parler ou de les faire évader, elle mit ſi bonne garde à toutes les portes, & les fit ſi bien renforcer, qu'un jour que le Prince faiſoit effort pour vaincre tant d'obſtacles, un Suiſſe trop fidelle à ſa conſigne, lui porta un coup de hallebarde, dont il fut légérement bleſſé. Enfin, voyant que le Roi appuyoit la Ducheſſe ſa ſœur dans l'oppoſition qu'elle mettoit à ſon mariage, le Duc de Lorraine ſe détermina à quitter Paris, où ſa conduite avoit donné matiere à bien des propos.

Le trait qu'on va rapporter, prouve mieux encore à quel point le Duc de Lorraine fut ſoumis à l'empire de l'amour. Ce Prince étoit devenu éperdument amoureux de la fille d'un Bourg-meſtre

Digitized by Google

de Bruxelles ; mais la mere, femme d'honneur, la veilloit de si près, que le Duc Charles ne put jamais trouver l'occasion de lui parler. Enfin, la mere, la fille & l'amant se rencontrerent un jour dans un festin avec plusieurs personnes de distinction. Comme la passion du Duc étoit connue de tout le monde, on prit prétexte de parler de la Demoiselle, & Charles pria ceux qui étoient présens, d'engager la Dame à lui permettre de dire deux mots à la jeune personne en présence de tous les convives. La mere refusa. Le Prince offrit de ne lui parler qu'autant de temps qu'il pourroit tenir un charbon ardent dans la main. Cette condition parut si forte, qu'on y souscrivit. Le Duc se retira donc à l'écart avec la Demoiselle, prit un charbon ardent, & entama la conversation. Elle dura si long-temps, que la mere jugea à propos de l'interrompre. Le charbon étoit éteint. Qu'on juge de la douleur que dut éprouver le Duc de Lorraine !

Mademoiselle *de Rohan*, fille du Duc de ce nom, qui s'étoit signalée durant la guerre des Huguenots, étoit héritiere de sa Maison, & avoit toujours vécu

Digitized by Google

dans une telle réputation de vertu & de sagesse, qu'il sembloit qu'elle ne dût jamais rencontrer personne digne d'elle pour la naissance & pour le mérite. Elle s'étoit flattée d'épouser M. le Comte de Soissons, & avoit été accordée avec Robert, second fils de l'Electeur Palatin, & qui mourut Roi de Bohême. Elle avoit refusé M. de Némours, aîné de la Maison de Savoie en France. Rien n'égaloit sa fierté; cependant elle se prit d'inclination pour M. de Chabot, premier Maréchal-des-logis de Gaston Duc d'Orléans. Il étoit fort pauvre, & son équipage consistoit en un misérable carrosse presque sans suite, qui le traînoit chez Mademoiselle de Rohan. Il relevoit, à la vérité, ce médiocre état par beaucoup de bonnes qualités, qui le faisoient considérer de tout le monde. Sans être beau, il avoit fort bonne mine, étoit bien fait de sa personne, & dansoit parfaitement bien; on a même cru que c'étoient là les charmes qui avoient séduit Mademoiselle de Rohan. Quoiqu'il eût de l'esprit & de la valeur, il ne s'étoit jamais acquis de la réputation dans la guerre; il avoit été élevé jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans pour être d'Eglise, & n'avoit fait

Digitized by Google

que quelques Campagnes en qualité de Volontaire. Ses amours avec Mademoiſelle de Rohan durerent quelques années, & donnerent lieu à une infinité d'intrigues ; beaucoup de perſonnes prirent ſoin d'y ſervir Chabot, & entre autres la Marquiſe *de Pienne* ſa couſine-germaine, qui fut depuis la Comteſſe de Fieſque. Chabot devint tout d'un coup magnifique ; on vit augmenter ſon train, ce qui donna lieu à divers propos ; il ne s'arrêtoit à rien de ce qu'on pouvoit dire, pourvu qu'il vînt à bout de ſon affaire. Il penſa qu'il étoit néceſſaire de s'appuyer d'une puiſſante protection, & s'attacha à M. le Duc d'Enghien, qui employa tout ſon crédit pour faire réuſſir ce mariage ; il fut le premier qui en parla à Mademoiſelle de Rohan, & ce fut avec ſuccès : il en parla auſſi au Cardinal Mazarin & à la Reine, & demanda pour Chabot un Brevet de Duc, afin que Mademoiſelle de Rohan ne perdît point ſon rang lorſqu'elle l'épouſeroit. Il obtint tout ce qu'il demanda, & les obſtacles écartés, il fallut paſſer à la concluſion. M. le Duc *de Sully*, couſin-germain de Mademoiſelle de Rohan, y ſervit encore de tout ſon pouvoir ; il l'alla trouver &

Digitized by Google

lui dit que tout étoit découvert; que Madame sa mere vouloit la faire enlever, & qu'il n'y avoit de sureté pour elle que dans le mariage qu'elle différoit. Elle se rendit sur l'heure à l'Hôtel de Sully, où étoit le Duc d'Enghien, qui lui fit prendre sa derniere résolution. Mademoiselle de Rohan avoit alors vingt-sept ou vingt-huit ans; cependant elle n'eût pu trouver à Paris un Prêtre qui osât la marier; il fallut donc aller secrétement à Sully avec Chabot. Un Prêtre qui passoit sur la riviere de Loire, & qui venoit de Rome avec des pouvoirs, la maria à l'insçu de Madame sa mere. Quand Madame de Rohan le sut, elle ne pensa plus qu'aux moyens de s'en venger; ce qu'elle fit depuis, en toutes les occasions.

Le Marquis *de Racan* * s'étoit lié étroitement avec Mademoiselle *de Gournai*. Cette savante fille le consultoit sur ses Ouvrages; mais elle rencontroit quelquefois dans ce Poëte un censeur qui mortifioit son amour-propre. Il n'approuva point des Epigrammes que

* Né en 1580, mort en 1670.

Digitized by Google

Mademoiſelle de Gournai avoit compoſées. Cette Demoiſelle lui ayant demandé comment il les trouvoit ? *Sans ſel & ſans pointe*, répondit Racan. *Qu'importe !* reprit-elle, *ce ſont des Epigrammes à la Grecque.* Deux jours après, ils ſe trouverent à dîner enſemble : on ſervit un mauvais potage. Mademoiſelle de Gournai ſe tournant du côté de Racan, lui dit : » Voilà une » méchante ſoupe «. *Mademoiſelle*, repartit auſſi-tôt Racan, *c'eſt une ſoupe à la Grecque.* Ce bon mot courut la Ville, & devint proverbe. Pour exprimer qu'un Cuiſinier étoit mauvais, on diſoit : *Il fait de la ſoupe à la Grecque.*

Ce Poëte racontoit fort agréablement des hiſtoriettes de ſon invention, dont la fineſſe n'étoit pas ſentie de tout le monde. Il fit un jour, dans une nombreuſe compagnie, un conte fort plaiſant, dont perſonne ne rit. S'en étant apperçu, il dit à *Ménage*, qui étoit à côté de lui : *Je vois bien que ces Meſſieurs ne m'ont pas entendu ; traduiſez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire.*

Le Baron de ***, celui qui fut Introducteur des Ambaſſadeurs, étoit fort

Digitized by Google

ignorant, & faiſoit le capable. Un jour qu'il étoit à dîner chez M. *de Pontchartrain* où il y avoit beaucoup de monde, il ſe mit à parler de ce qu'il ſavoit le moins, & à trancher ſur les queſtions qui étoient le moins de ſa compétence. Madame *de Pontchartrain* qui ſe plaiſoit à l'humilier, lui défia de lui nommer l'Auteur du *Pater*. Le Baron rit & plaiſante d'un pareil défi; & Madame de Pontchartrain pouſſe ſa pointe, & le ramene au fait qu'il veut éluder. Il ſe défend en retraite juſqu'à la fin du dîné. M. *de Caumartin* qui avoit joui de ſon embarras, le ſuit au ſortir de table, & lui ſouffle à l'oreille, *Moyſe*. Au café, le Baron qui ſe croit bien fort, remet le *Pater* ſur le tapis, & Madame de Pontchartrain n'eut pas de peine à le pouſſer à bout, & il prononça magiſtralement que c'étoit Moyſe qui avoit fait le *Pater*. L'éclat de rire fut univerſel. Chacun lui dit ſon mot ſur ſa rare ſuffiſance; il ſe brouilla avec Caumartin, & ce *Pater* devint l'hiſtoire du jour.

Son ami le Marquis *de Gévres* n'étoit pas moins ignorant que le Baron, & ſe compromettoit ſouvent avec une égale confiance,

Digitized by Google

confiance. Causant un jour dans les cabinets du Roi; & admirant, en connoisseur, plusieurs tableaux, entre autres, des crucifiemens de différens Maîtres, il décida que le même en avoit fait un grand nombre & tous ceux qui se trouvoient là. On se moqua de lui, & on lui nomma les Peintres, dont on reconnoissoit la maniere. » Point du tout, » s'écria le Marquis, ce Peintre s'appeloit » I. N. R. I. Ne voyez-vous pas son nom » sur tous ces tableaux « ? Cette balourdise prêta beaucoup à rire.

Les relations des pays éloignés faisoient le plus grand amusement *de la Mothe le Vayer**. Quelques heures avant sa mort, son ami *Bernier* vint le voir. Dès qu'il l'eut reconnu : *Quelles nouvelles avez-vous du Grand-Mogol*, lui demanda-t-il ? Ce furent ses dernieres paroles.

Louis-Victor *de Rochechouart* ¶, Duc de Mortemar & de Vivonne, d'abord

* Né en 1588, mort en 1672.

¶ Né en 1636, mort en 1688.

Digitized by Google

Général des Galeres, & enſuite Maréchal de France, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, & fertile en bons mots. Au paſſage du Rhin, il montoit un cheval blanc qui paſſa des premiers ; & comme le fleuve étoit rapide, le Duc *de Vivonne* adreſſa ces paroles à ſon cheval qu'il appeloit *Jean :* » Jean le Blanc, ne ſouffre » pas qu'un Général de Mer ſoit noyé » dans l'eau douce «. Un jour le Roi le railloit ſur ſa groſſeur extraordinaire en préſence du Duc d'Aumont qui n'étoit pas moins gros : *Vous groſſiſſez à vue d'œil*, lui dit ce Prince, *vous ne faites point d'exercice. — Ah ! Sire, c'eſt une médiſance*, répliqua M. de Vivonne ; *il n'y a point de jour que je ne faſſe au moins trois fois le tour de mon couſin d'Aumont.* Le même Prince lui demandant ce que la lecture faiſoit à l'eſprit. *Ce que vos perdrix font à mes joues*, répondit-il. Il avoit les couleurs extrêmement vives.

Mademoiſelle *Scuderi* * fit un voyage en Provence avec ſon frere. Ils coucherent au Pont-Saint-Eſprit ; & on les

* Née en 1607, morte en 1701.

plaça dans une chambre à deux lits. Avant de s'endormir, Scuderi parla du *Cyrus*, & demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du Prince *Masard*, un des héros de ce Roman. Mademoiselle Scuderi étoit d'avis de l'empoisonner ; mais après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le feroit assassiner. Des Marchands logés dans une chambre voisine, ayant entendu la conversation, crurent que ces deux Etrangers complotoient la mort de quelque grand Prince, dont ils déguisoient le nom sous celui de Masard. On avertit la Justice du lieu. Le frere & la sœur furent arrêtés & mis en prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier & à obtenir leur élargissement.

La Marquise *de Sévigné* * assistoit à l'Office à Saint-Paul sa Paroisse. Le *Credo* y fut chanté en mauvaise musique. » Ah ! que cela est faux ! s'écria » Madame de Sévigné «. Puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient : » Ne » croyez pas que je renonce à la Foi :

* Née en 1626, morte en 1696.

Digitized by Google

» je n'en veux pas à la lettre, ce n'eſt » qu'au chant «.

La Connétable *Colonne* & la Ducheſſe *de Mazarin* ſa ſœur paſſant à Arles, chacune avec un petit coffre rempli de pierreries, Madame de Sévigné qu'elles allerent voir chez M. de Grignan, s'apperçut qu'elles étoient en linge ſale. Elle leur envoya, le ſoir, une douzaine de chemiſes avec un billet qui commençoit ainſi: » Vous voyagez en héroïnes » de Roman : force pierreries, & point » de linge blanc «.

Après la diſgrace de *Lauzun*, le Roi envoya chercher M. *de Marſillac* fils du célebre Duc *de la Rochefoucault*, Auteur des Maximes, & lui dit : » Je „ vous donne le Gouvernement de „ Berry qu'avoit Lauzun «. Marſillac répondit : » Sire, que Votre Ma„ jeſté, qui ſait mieux les regles de „ l'honneur que perſonne du monde, „ ſe ſouvienne, s'il lui plaît, que je n'é„ tois pas ami de Lauzun ; qu'elle ait la „ bonté de ſe mettre un moment à ma „ place, & qu'elle juge ſi je dois ac„ cepter la grace qu'elle me fait. — Vous » êtes, dit le Roi, trop ſcrupuleux ; j'en

Digitized by Google

» ſais autant qu'un autre là-deſſus ; mais » vous n'en devez faire aucune difficulté. » — Sire, puiſque Votre Majeſté l'approuve, je me jette à ſes pieds pour la remercier. — Mais, dit le Roi, je vous ai donné une penſion de 12,000 francs, en attendant que vous ayez quelque choſe de mieux. — Oui, Sire, je la remets entre vos mains. — Et moi, dit le Roi, je vous la redonne encore une fois, & je m'en vais vous faire honneur de vos beaux ſentimens «. En diſant cela, il ſe tourna vers ſes Miniſtres, leur conta les ſcrupules de M. de Marſillac, & dit : » J'admire la différence ; jamais Lauzun n'avoit daigné me remercier du Gouvernement de Berry : il n'en avoit pas pris les proviſions, & voilà un homme pénétré de reconnoiſſance «.

Louis XIV tenoit ſon Lit de Juſtice. *Saintot*, Maître des Cérémonies, après avoir ſalué le Monarque, ſalua les Princes du Sang, enſuite les Prélats, & puis le Parlement. Le Premier Préſident *Lamoignon*, qui prétendoit que le Parlement devoit être ſalué immédiatement après les Princes du Sang, dit :

Digitized by Google

» Saintot, la Cour ne reçoit point vos » civilités «. Le Roi dit alors à ce Magiſtrat : Je l'appelle *Monſieur Saintot*. Le Premier Préſident répondit au Roi : » Sire, votre bonté vous diſpenſe quelquefois de parler en Maître ; mais » votre Cour de Parlement doit toujours vous faire parler en Roi «.

Après la mort d'*Erlach*, qui étoit Gouverneur de Briſach, un nommé *Charlevoi** s'en trouva le maître abſolu, par le grand crédit qu'il avoit dans la Garniſon. On craignoit qu'il ne traitât avec l'Empereur, & cette crainte n'étoit pas ſans fondement. Pour prévenir ce malheur, la Maréchale *de Guébriant*, qui le connoiſſoit beaucoup & qui ſavoit de quoi il étoit capable, ſe chargea d'aller négocier avec cet homme. Voici comme elle s'y prit pour réuſſir. Connoiſſant le grand foible de Charlevoi pour les femmes, elle emmena avec elle une Demoiſelle des mieux faites & de la plus facile compoſition, à qui elle preſcrivit la maniere dont elle devoit ſe conduire.

* Né en 1595, mort en 1650.

Digitized by Google

Arrivées à Brisach, elles allerent voir les raretés de cette Ville ; Charlevoi les accompagna, & eut occasion d'entretenir cette jeune personne. Comme elle étoit belle & coquette, elle n'eut pas de peine à lui donner dans la vue. Il s'attacha à lui faire la cour, & la regarda comme une bonne fortune. Elle, de son côté, dont le métier n'étoit pas d'être cruelle, ne le parut à Charlevoi, qu'autant qu'elle le crut néceſſaire pour le ſuccès des deſſeins de la Maréchale. Celle-ci voyant leur intelligence auſſi bien établie qu'il le falloit, ſortit de Briſach pour aller dans une maiſon ſituée à quelques lieues de la Ville. Afin d'avoir un prétexte de ne point retourner à Briſach, elle feignit d'être malade, & fit donner dans cette maiſon un rendez-vous à Charlevoi, qu'on ne pouvoit tirer de Briſach ſans quelque artifice de cette nature. Il fut arrêté, & conduit priſonnier à Philipsbourg. Quelque temps auparavant, le Comte d'Harcourt avoit été fait Gouverneur de Briſach, en récompenſe de ce qu'il avoit conduit les Princes du Château de Vincennes au Havre. Ayant Charlevoi en ſon pouvoir, & la Garniſon de Briſach n'ayant

Digitized by Google

point été changée, il fit proposer à son prisonnier de le délivrer, pourvu qu'il le rendît maître de cette Place ; ce que Charlevoi exécuta.

Le Nôtre * avoit été chargé de dessiner les jardins de Versailles. Lorsqu'il eut tracé ses idées sur ce terrain ingrat, il engagea Louis XIV à venir sur les lieux, pour juger de la distribution des principales parties. Il commença par les deux pieces d'eau qui sont sur la terrasse, au pied du Château ; ensuite il expliqua son dessein pour la double rampe, *&c.* Le Roi, à chaque grande piece, dont Le Nôtre lui marquoit la position & décrivoit les beautés, l'interrompoit en lui disant : *Le Nôtre, je vous donne vingt mille francs.* A la quatrieme interruption, cet Artiste aussi désintéressé que Louis XIV se montroit libéral, dit au Roi d'un ton assez brusque : *Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage ; je la ruinerois.*

En 1678, Le Nôtre fit un voyage en Italie. Le Pape Innocent XI instruit de son séjour à Rome, désira de le voir.

* Né en 1613, mort en 1700.

Digitized by Google

Après les génuflexions d'uſage, Sa Sainteté le fit lever, & demanda à voir les plans de Verſailles, dont Elle avoit beaucoup entendu parler. Elle ne put concevoir comment on avoit pu ſans riviere, fournir à tant de canaux, de fontaines, de caſcades & de jets d'eau. *Cela doit coûter des ſommes prodigieuſes*, dit le Pape? —*Saint Pere, cela ne paſſe pas encore deux cents millions*, répondit Le Nôtre. La converſation ayant changé d'objet : *Je ne crains plus de mourir*, dit cet Artiſte, *puiſque j'ai vu les deux plus Grands Hommes du monde, Votre Sainteté & le Roi mon maître. — Il y a grande différence*, dit le Pape : *le Roi eſt un grand Prince victorieux : je ſuis un pauvre Prêtre, ſerviteur des ſerviteurs de Dieu ; il eſt jeune, & je ſuis vieux.* Le Nôtre charmé de cette réponſe, qui témoignoit l'eſtime que le Pontife faiſoit de Louis XIV, ſaute au coup de Sa Sainteté, l'embraſſe, & lui dit : *Mon Révérend Pere, vous vous portez bien, & vous enterrerez tout le Sacré Collège.* De retour chez lui, Le Nôtre écrivit à Bontems, premier Valet de chambre du Roi, & lui fit un détail exact de cette converſation. La lettre fut lue au Roi à ſon lever.

Digitized by Google

Le Duc de Créqui qui étoit préſent, dit qu'il gageroit mille louis contre un, que la témérité de Le Nôtre n'avoit point été juſqu'aux embraſſemens. » Ne pariez » pas, lui répondit le Roi; quand je » reviens de la campagne, Le Nôtre » m'embraſſe; il a pu embraſſer le » Pape «.

Cet homme illuſtre conſerva dans ſa plus haute fortune des ſentimens humbles & modeſtes. Le Roi lui ayant accordé en 1675 des Lettres de Nobleſſe & le Cordon de Saint-Michel, voulut lui donner des Armes : il répondit qu'il avoit les ſiennes, qui étoient trois limaçons, couronnés d'une pomme de chou. » Sire, ajouta-t-il, pourrois-je oublier » ma bêche? Combien doit-elle m'être » chere! N'eſt-ce pas à elle que je dois » les bontés dont Votre Majeſté m'ho- » nore «?

En 1669, la Province de Languedoc fournit un exemple effrayant des funeſtes effets de l'amour. Le Marquis *de la Douze* fut accuſé & convaincu d'avoir empoiſonné ſa femme, pour épouſer la fille du Préſident *Pichon* de Bordeaux. Celle-ci fut ſoupçonnée d'avoir eu part

Digitized by Google

au meurtre de la Marquiſe, à qui elle ſuccéda. Cette Dame voyant ſon mari arrêté, ſe déguiſa en homme pour venir lui donner des conſeils, & pour concerter avec lui des moyens de défenſe. Le malheur voulut qu'elle fût découverte & arrêtée. Ils furent jugés l'un & l'autre; mais il n'y eut point de preuves déciſives contre la Marquiſe; le Marquis fut ſeul condamné. C'étoit un homme de trente-ſix ans, beau & d'une phyſionomie on ne peut plus noble. Tout ce qu'il fit & dit depuis la lecture de ſon Arrêt, juſqu'au coup qui lui trancha la tête, fut digne d'un homme innocent & vertueux. Après avoir écouté ſon Arrêt ſans s'émouvoir, il s'approcha de l'Autel, & levant les mains au Ciel, il dit : *Vous le voulez, Seigneur, & je le veux bien auſſi.* Puis ſe retournant vers le Commiſſaire : *Je vous remercie, Monſieur*, lui dit-il, *d'avoir opiné pour moi; je ſais de quel avis vous avez été, & Dieu m'eſt témoin que ſi je pouvois, je vous donnerois des marques de ma reconnoiſſance : cependant j'atteſte ce même Dieu, que je meurs innocent.* Puis il demanda une écritoire pour écrire à ſa femme; ce fut en ces termes :

Digitized by Google

» Ma très-chere & très-aimable En-
» fant, je m'en vais mourir très-satisfait,
» puisque Dieu le veut. Le seul déplaisir
» qui me reste, est de n'avoir point vu
» mon fils. Je vous le recommande,
» & je vous prie de le faire élever dans
» la crainte de Dieu. Je suis un bel
» exemple. *Signé* LA DOUZE.

Un certain homme de ses amis étoit présent, assis & pleurant; la Douze qui se promenoit sans pleurer, se tourna tout à coup, & lui dit : *Ah ! Monsieur, je vous demande pardon, si je me promene sans vous entretenir ; l'état où je suis est un peu violent, & l'action me soulage.* Vers le soir on le mit dans un tombereau, avec deux Cordeliers & le bourreau. Il fut conduit par la Ville, pour être mené à l'échafaud. Ayant vu à une fenêtre une Dame qu'il avoit beaucoup aimée, il la salua deux fois avec un profond respect. Il étoit nu-tête & les pieds liés; & par grace, on lui avoit laissé son pourpoint. Il monta courageusement sur l'échafaud avec le Confesseur; on chanta le *Salve;* on le dépouilla, il noua lui-même son mouchoir, il s'assit sur le poteau, puis il se releva pour dire encore un mot à son Confesseur. Le bourreau

Digitized by Google

lui dit : *Monsieur, j'ai un grand déplaisir d'avoir à commencer le métier par vous.* — *Hélas ! mon ami*, lui répondit la Douze, *je te remercie, tu es ici le seul qui me regrette ; je te prie de me laisser dire quelque Priere quand j'aurai le cou sur le poteau.* Il dit trois fois, *JESUS*, & cria ensuite : *Frappe quand tu voudras.* Le coup l'empêcha d'en dire davantage.

Lorsqu'en 1671 le Roi nomma, pour la seconde fois, M. *de Pomponne* * à l'Ambassade de Suede, il lui promit de l'en retirer bientôt, & lui tint parole. Mais ce qui hâta son retour, fut la haute opinion que Sa Majesté conçut de lui, même avant son départ. Cette circonstance mérite d'être rapportée. Cet Ambassadeur étoit allé chez M. de Lionne, pour recevoir son instruction. On sait que ce Ministre aimoit un peu ses plaisirs, & qu'il leur donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires, sans préjudicier au service de l'Etat. Ainsi, croyant pouvoir se décharger sur M. de Pomponne du soin de dresser cette instruction, après l'avoir

* Mort en 1699.

Digitized by Google

entretenu du ſujet de ſon voyage & de ce qu'il auroit à négocier, il lui dit de la faire lui-même ; ce que l'Ambaſſadeur exécuta, après s'en être excuſé autant qu'il put. Le trait qu'on va lire, eſt un des plus beaux de la vie de M. de Lionne. Il porta au Roi cette inſtruction, ſans y rien changer. Sa Majeſté la goûta, & dit au Miniſtre que cette fois il s'étoit ſurpaſſé lui-même. Dans une ame moins noble que celle de M. de Lionne, ce diſcours eût mortifié l'amour-propre, & fait naître la jalouſie. Il n'excita dans la ſienne, d'autre ſentiment que celui de la juſtice. » Sire, dit-il au » Roi, il ne faut point impoſer à Votre » Majeſté ; c'eſt M. de Pomponne qui » a fait l'inſtruction. — Je ſuis bien » ciſe, dit le Roi, que vous me l'ayez » fait connoître ; c'eſt un homme dont » on pourra ſe ſervir dans l'occaſion «. En effet, M. de Lionne étant mort quelques mois après, & le Marquis *de Berni*, ſon fils, qui avoit la ſurvivance de ſa Charge, ayant ſupplié Sa Majeſté de recevoir ſa démiſſion, cet événement acheva l'établiſſement de M. de Pomponne. Il fut appelé ſans brigue & ſans autre appui que ſes talens, à la place de

Digitized by Google

Secrétaire d'Etat au Département des affaires étrangeres ; & comme sa fortune n'étoit point suffisante pour acquitter cette Charge, Louvois proposa l'expédient de lui donner à vendre la Charge de Premier Ecuyer de la grande écurie, qui étoit alors vacante, avec un brevet de retenue de quatre cents mille livres ; ce qui fut ainsi exécuté.

M. *d'Andilly*, pere de M. de Pomponne, étant venu faire ses remercîmens au Roi, Sa Majesté lui fit beaucoup de caresses, loua ses talens & sa vertu, & lui dit d'un air agréable : » Je crois » pourtant que vous avez un péché sur » votre conscience, dont vous ne vous » êtes pas repenti. C'est, ajouta le Roi, » d'avoir mis dans votre belle Préface » sur Josephe, que vous avez fait cet » Ouvrage à quatre-vingts ans ; car il est » bien difficile que vous n'ayez pas eu » une grande complaisance pour vous-» même, de vous voir encore à cet âge » capable d'un ouvrage si beau & si » estimé «. Cette raillerie fine & obligeante, fut reçue avec tous les respects qu'elle méritoit. Le Roi alla ensuite se promener, & recommanda à M. Bontems de prendre soin de M.

Digitized by Google

d'Andilly, & de lui faire voir toutes les beautés de Verſailles.

Rien n'eſt plus fameux dans l'Hiſtoire de la Marine, que le Combat du Texel contre les Hollandois (en 1673). On lit dans la Relation de ce Combat, une action bien hardie de *Guillotin*, Capitaine de brûlot. Le Comte d'Eſtrées lui avoit commandé de s'attacher au navire de *Banker* & de le brûler. Ce Capitaine eſſuya le feu de trois vaiſſeaux, en évita deux autres, jeta ſes grappins au vaiſſeau déſigné, & mit le feu à la mêche; mais voyant que cette mêche ne faiſoit point effet, il retourna à ſon brûlot, y mit le feu une ſeconde fois, & ſe retira. Les deux Armées admirerent cette audace. Vingt hommes qui avoient eu le courage de reſter ſur ce même navire, eurent le temps d'en ſéparer le brûlot. Tout le reſte de l'équipage s'étoit jeté à la mer, épouvanté de l'intrépide courage du Capitaine Guillotin.

En 1676, on repréſenta ſur le Théâtre de l'Hôtel de Guénégaud, une Comédie de Thomas *Corneille*, en cinq Actes, intitulée *Le Triomphe des Dames*, qui n'a point été imprimée, & dont le

Digitized by Google

Ballet du jeu de *Piquet* étoit un des intermedes. Les quatre Valets parurent d'abord, avec leurs hallebardes, pour faire faire place ; enſuite les Rois arriverent ſucceſſivement, donnant la main aux Dames, dont la queue étoit portée par quatre Eſclaves : le premier de ces Eſclaves repréſentoit la *Paume*, le ſecond le *Billard*, le troiſieme les *Dez*, le quatrieme le *Trictrac*. Les Rois, les Dames & les Valets après avoir formé, par leurs danſes, des tierces & des quatorzes ; après s'être rangés, tous les noirs d'un côté & les rouges de l'autre, finirent par une contre-danſe, où toutes les couleurs étoient mêlées confuſément & ſans ſuite. Cet intermede n'étoit pas nouveau, & ne fut que l'eſquiſſe d'un grand Ballet exécuté à la Cour de Charles VII, & ſur lequel on eut l'idée du jeu de Piquet, qui certainement ne fut imaginé que vers la fin du regne de ce Prince.

Après la conquête de la Lorraine, un Ingénieur ayant propoſé, pour une ſomme aſſez modique, de tranſporter de Nanci à Paris un cheval de bronze, plus gros & plus maſſif que celui du Pont-Neuf, le Roi ſaiſit ce nouveau

Digitized by Google

moyen d'humilier le Duc Charles. Il ne fallut qu'un mois pour charier cette lourde masse, qui devoit être placée solennellement sous l'arc de triomphe érigé au faubourg Saint-Antoine lors du mariage du Roi, & pour signaler l'entrée de la Reine à Paris ; mais cet énorme cheval se trouva trop petit, à cause de l'élévation du portique, & l'on se vit forcé de renoncer à ce projet, si humiliant pour le Duc de Lorraine.

La Comtesse *de la Suze* *, que ses Poésies ont rendue si célebre, plaidoit au Parlement de Paris contre la Duchesse *de Châtillon*. Ces deux Dames se rencontrerent face à face dans la grand'-salle du Palais ; & le Duc de la Feuillade, qui donnoit la main à la Duchesse, dit à Madame de la Suze, qui étoit accompagnée de Benserade & de quelques autres Poëtes : » Madame, si vous avez » la rime de votre côté, nous avons » la raison du nôtre «. La Comtesse lui repartit aussi-tôt : *Ce n'est donc pas, Monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons.*

* Née en 1618, morte en 1673.

Digitized by Google

Cette Dame eut beaucoup à souffrir de la jalousie de son mari, qui, pour la soustraire au monde qu'elle aimoit, avoit résolu de la confiner dans une de ses Terres. La Comtesse effrayée de ce projet, prit aussi-tôt le parti d'abjurer le Calvinisme qu'elle professoit ainsi que son mari, & de demander la cassation de son mariage : ce qui fit dire à Christine, Reine de Suede, *que la Comtesse avoit changé de Religion, pour ne se trouver avec son mari ni dans ce monde ni dans l'autre.*

Madame de la Suze, libre de tout engagement, se livra uniquement à la poésie, & négligea souvent ses propres affaires. Un Exempt, accompagné de ses Archers, vint un jour chez elle, sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles ; elle ordonna qu'on le fît entrer, quoiqu'elle fût encore dans son lit, & le pria, avec instance, de vouloir bien la laisser reposer encore deux heures, parce qu'elle n'avoit point dormi de la nuit ; ce qui lui fut accordé. A dix heures elle se leva, s'habilla pour aller dîner en ville, & passant dans son antichambre, elle fit de grands remercîmens à l'Exempt, & lui dit tranquillement : *Monsieur, je vous laisse le maître.*

Digitized by Google

M. le Duc *de Vendôme* devoit cinquante piſtoles d'un pari qu'il avoit perdu contre un frere de *Dupleſſis*, nommé *la Vallée*, ſur une courſe de chevaux. M. *le Grand* preſſant un peu M. de Vendôme de le payer, le Duc *de Grammont* lui dit: » Hé morbleu, payez » puiſque vous avez perdu, & n'ayez » jamais à faire à ces gens-là « ! M. le Grand ne trouva pas que ce conſeil fût donné en bons termes, il en chercha qui déplûſſent autant au Duc de Grammont, & afin qu'il les entendît mieux, il lui fit tomber ſa perruque; ce qui ne ſe fit pas ſi délicatement, que la tête ne s'en ſentît. M. de Grammont avoit un fouet à la main, dont il eſſaya de ripoſter; ils n'avoient ni épées ni piſtolets. M. le Chevalier de Lorraine qui en avoit une, voulut aller à eux, & en fut empêché par l'Ecuyer du Duc de Grammont qui vînt à lui l'épée à la main. Il tira la ſienne; l'Ecuyer s'enfuit: le Chevalier de Lorraine le ſuivit & le piqua un peu aux reins: l'Ecuyer tourna, & pouſſa deux coups au Chevalier, qui lui ôta ſon épée ſans être bleſſé; il ne voulut pas le tuer, & ſe contenta de

Digitized by Google

lui couper le visage. Les autres furent séparés par un Sous-Brigadier des Gardes-du-Corps. Le Roi qui n'étoit qu'à deux cents pas de là, dit à *Monsieur* de les amener, & de les accommoder sans entrer dans aucun détail ; & leur fit dire d'aller à la Bastille, où ils passerent un jour. Le Roi défendit qu'on parlât de cette affaire.

Les applaudissemens qu'on donnoit aux Ouvrages d'*Arnauld* *, ne l'aveugloient point sur leur imperfection ; il étoit même le premier à les critiquer. Il avoit pris la voiture publique pour aller voir son frere l'Evêque d'Angers ; ses compagnons de voyage qui ne le connoissoient pas, firent tomber la conversation sur le Livre de *la perpétuité de la Foi :* on le vantoit beaucoup. Le Docteur Arnauld fut le seul qui le déprécia. » Il vous appartient bien, lui dit » quelqu'un, de vous ériger en Censeur » du grand Arnauld ! Et que trouvez-» vous donc à blâmer dans son Livre ? — » Beaucoup de choses, répondit Ar-» nauld ; on a manqué tel & tel endroit :

* Né en 1612, mort en 1694.

Digitized by Google

» on eût dû mettre plus d'ordre, pouſ-» ſer davantage le raiſonnement «. Il parla de tout en Maître, & cependant perſonne ne fut déſabuſé. Le carroſſe de l'Evêque étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le Cenſeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même, & chacun ſe répandit en excuſes.

Après ſon excluſion de la Société de Sorbonne, le Docteur Arnauld fut obligé de ſe tenir caché pour ſe ſouſtraire à de nouvelles perſécutions. La Ducheſſe *de Longueville* lui offrit une retraite dans ſon hôtel, & l'on convint qu'il y paroîtroit en habit ſéculier, avec une grande perruque ſur la tête & l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fievre, & la Ducheſſe ayant fait venir le Médecin *Brayer*, lui dit que c'étoit pour un Gentilhomme qu'elle protégeoit, & à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans ſon hôtel. Brayer monte chez le malade, qui après l'avoir entretenu de ſa fievre, lui demande des nouvelles. » On parle, lui dit le Méde-» cin, d'un Livre nouveau qu'on attri-» bue au Docteur Arnauld ou à M. *de* » *Saci;* mais je ne le crois pas de ce der-» nier, il n'écrit pas ſi bien «. A ce mot,

Digitized by Google

Arnauld oubliant ſon habit gris & ſa perruque, lui répond vivement : *Que voulez-vous dire ? mon neveu écrit mieux que moi.* Brayer qui étoit homme d'eſprit, enviſage ſon malade, ſe met à rire, deſcend chez Madame de Longueville, & lui dit : » La maladie de votre Gen» tilhomme n'eſt pas conſidérable ; je » vous conſeille cependant de faire en » ſorte qu'il ne voie perſonne ; il ne » faut pas le laiſſer parler «.

On jugera, par le trait ſuivant, de l'intérêt qu'Arnauld mettoit à l'affaire du Janſéniſme. Un jour *Nicole*, ſon ami & ſon compagnon d'armes pour la même cauſe, mais né d'ailleurs avec un caractere doux & accommodant, lui repréſentoit qu'il étoit las de cette guerre, & qu'il vouloit ſe repoſer. *Vous repoſer!* répond Arnauld : *Eh ! n'aurez-vous pas pour vous repoſer l'Eternité toute entiere ?*

M. *Feuillet* * regardoit *Monſieur* faire collation en Carême. *Monſieur* en ſortant de table, lui montra un petit biſcuit qu'il prit encore ſur la table, en diſant : *Cela n'eſt pas rompre le jeûne, n'eſt-il pas vrai ?*

* Né en 1622, mort en 1693.

Digitized by Google

Feuillet lui répondit : *Mangez un veau, & soyez Chrétien.* Ce M. Feuillet étoit Chanoine de Saint-Cloud & l'un des plus zélés Missionnaires de son siecle.

Dans la Campagne de Flandres, en 1677, *Monsieur* * battit le Prince d'Orange à Cassel, & cette victoire facilita la prise de Cambrai, que le Roi assiégeoit en personne. Louis XIV montra en cette occasion quelque jalousie contre son frere. On remarqua qu'il fut peu question de cette bataille dans ses conversations ; qu'il n'eut pas la curiosité d'aller voir le lieu du combat ; & qu'il ne fut pas trop content de ce que les peuples sur son chemin crioient : » Vive » le Roi & *Monsieur* qui a gagné la ba» taille «. Les gens sensés prévirent dès ce moment que *Monsieur* ne se retrouveroit de sa vie à la tête d'une armée. Cependant il étoit naturellement intrépide, affable sans bassesse, aimoit l'ordre, étoit capable de suivre un bon conseil. Il avoit assez de défauts, pour qu'on doive rendre justice à ses bonnes qualités.

* Né en 1640, mort en 1701.

L'amour

L'amour avoit égaré l'Abbé *de Rancé**, l'amour occaſionna ſa converſion. Cet Abbé, au retour d'un voyage, allant voir la belle Ducheſſe *de Montbazon* qu'il aimoit, & dont il ignoroit la mort, monta par un eſcalier dérobé, & étant entré dans l'appartement, il trouva ſa tête dans un plat. On l'avoit ſéparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire s'étoit trouvé beaucoup trop court. Ce ſpectacle inattendu fit une telle impreſſion ſur l'Abbé de Rancé, qu'il lui inſpira la plus grande averſion pour tout ce qu'il avoit aimé juſqu'alors; & dès ce moment; il forma le projet de réformer la Trappe.

Le 18 Février 1677, le Parlement de Paris abolit le congrès, qui, depuis cent vingt ans, étoit en uſage ſans loi qui l'eût établi. L'abolition s'en fit à l'occaſion du mariage de *Cordouan*, Marquis *de Langei*, avec une *Saint-Simon Courtaumer*. Après trois ans d'habitation le mariage fut déclaré nul, pour cauſe d'impuiſſance, par Arrêt du 8 Février

* Né en 1625, mort en 1700.

Digitized by Google

1659. La femme épousa ensuite le Marquis *de Boesle-Caumont*; & *Langei* épousa *Diane de Montault de Noailles*, dont il eut sept enfans. Il avoit protesté devant Notaires contre l'Arrêt.

Après la prise de *Namur* on trouva chez les Jésuites de cette Ville, douze cents soixante bombes toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons Peres gardoient précieusement ce dépôt, sans en rien dire, espérant de les rendre aux Espagnols, au cas qu'on nous eût fait lever le siege. Le Roi se contenta d'envoyer le Pere Recteur à Dole. Mais le Pere de la Chaise dit que le Roi étoit trop bon, & que les Supérieurs de leur Compagnie seroient plus séveres que lui.

Un pauvre Passementier du Fauxbourg Saint-Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt sur sa maîtrise. Il ne les avoit pas; on le presse: il demande du temps; on le lui refuse: on prend son pauvre lit & sa pauvre écuelle. Quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur; il coupa la gorge à trois de ses enfans qui étoient dans sa chambre; sa femme sauva le

Digitized by Google

quatrieme & s'enfuit. Le pauvre homme fut mis au Châtelet, & on le pendit le lendemain : il dit que tout ſon chagrin étoit de n'avoir pas tué ſa femme & ſon quatrieme enfant. Depuis le ſiege de Jéruſalem, il ne s'eſt point vu une telle fureur.

Le Comte *de Chamilly* étoit Gouverneur de *Grave*, Place démantelée & aſſiégée en 1674 par le Prince d'Orange, qui pouſſoit le ſiege très-vigoureuſement. Le Roi ordonna deux fois au Comte de capituler : ce brave Général n'y voulut entendre qu'à la derniere extrémité ; & quoiqu'il n'eût plus de quoi faire la moindre réſiſtance, il ſortit de la Place avec tous les honneurs de la guerre, & reçut un accueil très-honorable du vainqueur. De retour à Verſailles, le Roi, après l'avoir beaucoup loué de la belle défenſe qu'il avoit faite, & ſur-tout d'avoir ſoutenu dans une mauvaiſe Place un ſiege de quatre-vingt-treize jours, & affoibli conſidérablement l'armée ennemie par de vigoureuſes ſorties, lui permit de lui demander une grace. *Sire*, lui répondit Chamilly, *je vous prie de m'accorder celle de mon Colonel qui eſt à la Baſtille. — Et qui peut-*

Digitized by Google

être votre Colonel ? lui repartit le Roi avec surprise. — *C'est M. de Briquemault : j'ai eu autrefois une Compagnie dans son Régiment, & je ne pourrois, sans être ingrat, ne pas reconnoître les soins qu'il a pris de m'instruire & de me former dans ma jeunesse, afin que mes services pussent être un jour agréables à Votre Majesté.* Le Roi & tous ceux qui étoient présens admirerent la grandeur d'ame de M. de Chamilly, qui sans doute eût obtenu pour lui-même quelque grace considérable, s'il eût voulu profiter de la disposition où se trouvoit Louis XIV. M. de Briquemault sortit de la Bastille, où peut-être il seroit mort, pour avoir eu le malheur de déplaire à un Ministre.

Dans une des parties de chasse du Roi, Mademoiselle *Fontanges* * parut en amazone, avec un habit en broderie dont l'élégance étoit assortie à celle de sa taille. Une coiffure de caprice, composée de quelques plumes, relevoit l'éclat de son teint & la délicatesse de ses traits. Le vent s'étant élevé vers le

* Née en 1661, morte en 1681.

Digitized by Google

ſoir, elle ſe fit attacher cette coiffure avec un ruban, dont les nœuds retomboient ſur ſon front. Cet ajuſtement, où le haſard avoit autant & plus de part que la coquetterie, plut extrêmement au Roi, qui pria Mademoiſelle Fontanges de ne pas ſe coiffer autrement de tout le reſte de la journée. Toutes les Dames parurent le lendemain avec une pareille coiffure, & ce goût de haſard devint le goût dominant : de la Cour il paſſa à la Ville, ſe répandit dans les Provinces, & pénétra bientôt, ſous le nom de *Fontanges*, juſque chez l'Etranger.

Madame *de Maintenon* n'oublia aucun des moyens qu'elle put employer, ſans ſe compromettre, pour rompre le commerce du Roi & de Mademoiſelle *Fontanges*. Elle attaqua ſur-tout la jeune favorite avec les armes de la morale, qu'elle ſavoit mettre en jeu avec tant d'art & de délicateſſe. Mais tout ce qu'elle put obtenir, un jour après un ſermon de deux heures, fut cette réponſe, ou plutôt cette réflexion de Mademoiſelle de Fontanges : *A vous entendre, ne diroit-on pas qu'il eſt auſſi aiſé de quitter un Roi, que de quitter ſa chemiſe ?*

Digitized by Google

La *Voiſin*, célebre empoiſonneuſe, ſut ſon Arrêt, choſe aſſez extraordinaire, quatre jours avant ſon ſupplice. Cela ne l'empêcha pas de boire, de manger & de faire la débauche. Le lundi à minuit, elle demanda du vin; & ſe mit à chanter des chanſons fort indécentes. Le mardi elle eut la queſtion ordinaire & extraordinaire; elle avoit bien dîné, & dormi huit heures. Elle ſoupa le ſoir, & recommença, toute briſée qu'elle étoit, à faire la débauche avec ſes gardes. On lui en fit honte, & on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penſer à Dieu, & de chanter un *Ave*, *Maris Stella*, ou un *Salve*. Elle chanta l'un & l'autre en plaiſantant, & dormit enſuite. Le mercredi ſe paſſa de même en débauche & en chanſons : elle refuſa de voir le Confeſſeur. Enfin, le jeudi on ne voulut lui donner qu'un bouillon; elle en gronda, diſant qu'elle n'auroit pas la force de parler à ces *Meſſieurs*. Elle vint en carroſſe de Vincennes à Paris. On la voulut faire confeſſer, & il n'y eut pas moyen de l'y déterminer. A cinq heures on la lia, & avec une torche à la main elle parut dans le tom-

Digitized by Google

bereau, habillée de blanc. On voyoit qu'elle repouſſoit le Confeſſeur & le Crucifix avec violence. A Notre-Dame elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable; & à la Greve elle ſe défendit autant qu'elle put de ſortir du tombereau; on l'en tira de force, on la mit ſur le bûcher, aſſiſe & liée avec du fer, on la couvrit de paille; elle jura beaucoup, elle repouſſa la paille cinq ou ſix fois; mais enfin, le feu s'augmenta, & on la perdit de vue.

La Marquiſe *de Brinvilliers*, fille du Lieutenant Civil d'Aubrai, étoit une petite femme qui avoit été jolie & galante, mais qui depuis un certain temps viſitoit les Hôpitaux & faiſoit la dévote. En 1679, elle étoit dans un commerce étroit avec un nommé *Sainte-Croix*, Gaſcon qui vivoit d'induſtrie, & qui avoit été à la Baſtille, où il avoit appris la compoſition des poiſons d'un priſonnier Italien; il ſe piquoit auſſi de Chimie. Cet homme en travaillant un poiſon violent & prompt, laiſſa tomber ſon maſque de verre qui le garantiſſoit de la malignité du venin, & en mourut

Digitized by Google

ſubitement. Lorſqu'on leva ſon ſcellé, on trouva une caſſette, que Madame de Brinvilliers réclama avec empreſſement. La Juſtice en ordonna l'ouverture, & les poiſons s'y trouverent étiquetés, avec l'effet qu'ils devoient produire ; mais dès que la Dame en eut avis, elle s'enfuit en Angleterre. On fit l'eſſai de ſes poiſons ſur pluſieurs animaux : ainſi ſon crime fut avéré, & l'Exempt *Deſgrais* mis en campagne pour la chercher. Elle ne fut pas long-temps en Angleterre, & ce fut à Liege qu'on la prit. Amenée à Paris, elle eut la tête tranchée. Ce ſupplice étoit trop doux pour une telle femme ; mais comme ſa famille étoit une des plus puiſſantes de la Robe, elle fut épargnée par ſes Juges, quoique convaincue d'avoir empoiſonné non-ſeulement ſon pere & ſon frere, mais pluſieurs pauvres des Hôpitaux & pluſieurs payſans à la campagne, dans l'unique vue de faire l'eſſai de ſes poiſons. Elle mourut comme elle avoit vécu, c'eſt-à-dire, réſolument. Entrée dans la chambre où l'on devoit lui donner la queſtion, elle dit, en voyant trois ſeaux d'eau : *C'eſt aſſurément pour me*

Digitized by Google

noyer; car de la taille dont je ſuis, on ne prétend pas que je boive tout cela. Elle écouta ſon Arrêt dès le matin, ſans frayeur & ſans foibleſſe; & ſur la fin elle fit recommencer, diſant que ce *tombereau* l'avoit frappée d'abord, & qu'elle en avoit perdu l'attention pour le reſte. En allant au ſupplice, elle dit à ſon Confeſſeur de faire mettre le bourreau devant elle, *afin de ne point voir*, diſoit-elle, *ce coquin de Deſgrais qui m'a priſe.* Il étoit à cheval devant le tombereau. Son Confeſſeur la reprit de ce ſentiment; elle dit: *Ah! mon Dieu, je vous demande pardon: qu'on me laiſſe donc cette étrange vue.* Elle monta ſeule, & nu-pieds, à l'échelle & à l'échafaud. Il ſe paſſa plus d'un quart-d'heure avant ſon exécution; ce qui occaſionna un grand murmure parmi le peuple. Le lendemain on cherchoit ſes os, parce qu'on diſoit qu'elle étoit ſainte. Elle avoit, diſoit-elle, deux Confeſſeurs; l'un prétendoit qu'il falloit tout déclarer, & l'autre non; elle rioit de cette diverſité. Elle ajoutoit: *Je puis faire en conſcience tout ce qui me plaira.* Il lui plut de ne dire rien du tout.

Digitized by Google

Isaac de Benserade * n'avoit que huit ans, lorsque l'Evêque qui lui donnoit la Confirmation, lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom Juif d'*Isaac* pour celui d'un Chrétien. *De tout mon cœur*, répondit cet enfant, *pourvu qu'on me donne du retour.* Le Prélat charmé de cette saillie, dit : » Il faut lui laisser son » nom, il le rendra illustre «.

On sait que c'étoit une loi dans l'Académie Françoise, que le Directeur fît les frais d'un Service pour ceux qui mouroient sous son directorat. Il y eut une contestation de générosité entre *Racine* & l'Abbé *de Lavau*, à qui feroit le Service de Pierre *Corneille*, parce qu'il paroissoit incertain sous le directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, l'Abbé de Lavau l'emporta, & Benserade dit à Racine : » Si quelqu'un pouvoit » prétendre à enterrer M. Corneille, c'é- » toit vous ; vous ne l'avez pas fait «.

A la naissance du Duc de Bourgogne, Benserade dit qu'il seroit un jour un des plus braves hommes du monde, puis-

* Né en 1612, mort en 1691.

Digitized by Google

qu'à ſon âge il avoit déjà fait reculer Monſieur le Prince.

Dix mille bombes avoient abattu l'orgueil des Algériens. Ces brigands n'eurent de long-temps l'audace de reparoître en mer pour courir ſur les François ; & pendant la guerre de la ſucceſſion, lorſque les Alliés alloient d'un bout du monde à l'autre ſuſciter des ennemis à la France, le Dey d'Alger demandoit aux Envoyés des Anglois & des Hollandois, qui le preſſoient de recommencer les pirateries ; il leur demandoit, dis-je, pour toute réponſe : *Le vieux Roi eſt-il mort ?* Ainſi l'Afrique partagea l'étonnement & la terreur que l'énorme puiſſance de Louis XIV avoit inſpirés à toute l'Europe.

Le Pere *de la Rue* *, Jéſuite, fit ſur M. de Harlay, Archevêque de Paris, une deviſe aſſez heureuſe : elle avoit pour *Corps*, un bouton de roſe vert, éclairé par un ſoleil ; & pour *Ame*, ces paroles : *Le ſoleil le fera rougir.* Effectivement, Louis XIV déſigné dans ſes

* Né en 1643, mort en 1725.

Digitized by Google

deviſes par un ſoleil, deſtinoit un chapeau de Cardinal à l'Archevêque de Paris, & ce Prélat étoit ſur le point de le recevoir, lorſqu'il mourut ſubitement d'une attaque d'apoplexie. » Il s'agit » maintenant, dit alors Madame de » Sévigné, de trouver quelqu'un qui » ſe charge de l'Oraiſon funebre: on » prétend qu'il n'y a que deux petites » bagatelles qui rendent cet ouvrage » difficile: la vie & la mort «.

Ce fut en 1687, que le Maréchal *de la Feuillade* * fit ériger, à ſes frais, la Statue pédeſtre du Roi dans la Place qu'il avoit fait bâtir à l'endroit où étoit auparavant le bel Hôtel de la Ferté: on l'appelle aujourd'hui *la Place des victoires.* Les Critiques du temps faiſoient entrer dans cette action beaucoup de vanité & de politique. On prétendoit que la Feuillade s'étant brouillé avec Louvois, ſous lequel il n'avoit jamais voulu plier, il ne falloit pas moins que ce trait, pour le mettre à l'abri de ſes perſécutions; & que ſes grandes dépenſes pour cette Statue, excuſoient ſes exactions ſur le Régiment des Gardes, dont il étoit Colonel. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cet

* Mort en 1691.

Digitized by Google

encens fut bien reçu, & ne tarda pas à être payé par le Gouvernement de Dauphiné, vacant par la mort du Duc *de Lesdiguieres*. Le Roi le donna ensuite au jeune la Feuillade après la mort de son pere. La cérémonie de la dédicace ou érection de la Statue, fut des plus brillantes. Les Princes & Princesses de la Maison Royale, & les principaux Seigneurs y furent invités. On les plaça sur des balcons faits exprès sur la façade de l'Hôtel de la Feuillade, & vis-à-vis de la Statue; les autres côtés de la Place étoient garnis d'échafauds remplis de gens de qualité. La marche fut ouverte par le Régiment des Gardes, le Maréchal à la tête; ensuite venoient les Officiers & les Archers de la Maréchaussée. Le Duc de Gêvres, Gouverneur de Paris, étoit précédé des Archers de la Ville, & suivi du Prévôt des Marchands & de tout le Corps de Ville. Ce cortege étant étant arrivé à la Place, on découvrit la Statue, & il en fit trois fois le tour. Le Maréchal & le Duc de Gêvres la saluant de l'épée, les Officiers des Gardes de l'esponton, la Maréchaussée de l'épée, & le Corps de Ville par de profondes inclinations. Les trompettes, les haut-

Digitized by Google

bois, les tambours, & un concert de musique se joignirent au bruit de trois décharges de mousqueterie & de boîtes, & aux applaudissemens du peuple, qui crioit *Vive le Roi.* Le Maréchal jeta de l'argent, & ce fut le dernier point de la cérémonie, après lequel les Princes & Princesses allerent à une grande collation qui avoit été préparée à l'Hôtel de Ville, & qui fut suivie d'un bal & d'un beau feu qui termina la fête.

Madame *Cornuel*, grande diseuse de bons mots, étoit un jour chez M. ***, dont elle étoit maltraitée. Elle attendoit à lui parler dans une antichambre qui étoit pleine de laquais: il vint une espece d'honnête homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là. *Hélas !* dit-elle, *j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais.*

Le mari de Madame *Deshoulieres* * fut d'abord attaché au Prince de Condé, qui lui fit avoir, en 1653, la Majorité de Rocroi, que les Espagnols venoient d'enlever à la France. Cette Place exi-

* Née en 1638, morte en 1694.

Digitized by Google

geoit de grandes dépenſes ; mais les biens du Major étoient ſaiſis en France, & ſes appointemens retenus à Bruxelles. Madame Deshoulieres préſenta des requêtes, auxquelles on ne fit point de réponſes. Elle ſe plaignit, & on lui fit un crime de ſes plaintes. Elle fut enfermée dans le Château de *Vilvorden*, à deux lieues de Bruxelles. Son mari ſe rendit dans cette derniere Ville, pour y ſolliciter la liberté de ſa femme ; mais voyant qu'on ne l'écoutoit point, il ſe tranſporte à Vilvorden avec quelques ſoldats, s'introduit dans la forteresſe, délivre ſa femme, & prend avec elle la route de France. Louis XIV offroit alors une amniſtie ; Monſieur & Madame Deshoulieres en profiterent.

On raconte de cette Dame une hiſtoriette qui peut divertir un moment. Etant allée voir une de ſes amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme ſe promenoit toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château, & que depuis bien du temps perſonne n'oſoit l'occuper. Comme elle n'étoit ni ſuperſtitieuſe ni crédule, elle eut la curioſité de s'aſſurer du prodige par elle-même, & voulut abſolument coucher dans cet

Digitized by Google

appartement. En effet, au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir sa porte : elle p[illegible] mais le spectre ne lui répondit ri[illegible] cependant il marcha pesamment vers elle. Une table qui étoit au pied du lit fut renversée, & ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. La Dame peu troublée, alongeoit les deux mains, pour sentir si le spectre avoit une forme palpable. En tâtonnant, elle lui saisit les deux oreilles, qui étoient longues & velues ; ce qui lui donnoit beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât ; & pour ne point perdre le fruit de sa peine, elle se tint dans cette attitude jusqu'à l'aurore. Enfin, au point du jour, elle reconnut dans l'auteur de tant d'alarmes, un gros chien assez pacifique, qui n'aimant point à coucher dehors, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans cette chambre, dont la serrure ne fermoit pas.

Au commencement de 1674, le Roi fit demander au Corps des Merciers, un secours d'argent. On leur proposa, en récompense, le premier rang parmi

Digitized by Google

les six Corps, le droit de donner tous les ans plusieurs sujets au Consulat, & l'affranchissement d'une espece de servitude, à laquelle leur commerce étoit assujetti depuis quelques années. Le Corps de la Mercerie fit offrir au Roi, par les Gardes en charge, 50,000 livres, & accepta l'affranchissement de la servitude du commerce; mais il déclara que satisfait du rang qu'il tenoit parmi les six Corps & de l'usage établi pour le Consulat, il prioit qu'il n'y fut rien changé. Peu de temps après, Colbert annonça aux Gardes en charge, que le Roi content du zele que les Merciers avoient témoigné pour son service, leur rendoit les 50,000 livres, & leur donnoit deux mille écus pour faire prier Dieu pour Sa Majesté, décorer leur Chapelle, & boire à sa santé. En conséquence les Gardes firent célébrer avec la plus grande solennité, dans l'Eglise du Sépulcre, les Prieres des Quarante heures, pour la prospérité des armes de Sa Majesté. Tous les jours il y eut au Bureau une table de vingt couverts, à laquelle dînerent les Prélats qui avoient officié & les Prêtres de leur suite. On manda toutes les pauvres familles des

Digitized by Google

Marchands, auxquelles on distribua des aumônes. Enfin, pour remplir entiérement les vues de Louis XIV, ils firent placer dans la Chapelle des Marchands Merciers, un tableau du célebre le Brun, qui se voit au retable du maître-autel du Sépulcre. Le dernier jour des Quarante heures, on apprit que la Citadelle de Besançon s'étoit rendue le 22 Mai. Dans les réjouissances publiques pour cet événement, on fit un grand feu de joie devant la porte du Bureau & de chacun des Gardes en charge, chez lesquels il y eut table ouverte jusqu'à deux heures après minuit. Au-dehors, on distribua des bouteilles de vin à tous ceux qui en voulurent; on ne laissoit passer personne sans le faire boire à la santé du Roi. Ces fêtes furent répétées pour la prise de Dole, rendue le 6 Juin. Il y eut de plus au Bureau une grande collation, à laquelle M. le Lieutenant général de Police, M. le Procureur du Roi & les anciens Gardes furent invités. Pour transmettre les témoignages publics de leurs sentimens pour Sa Majesté, les Marchands Merciers prierent Santeuil de faire sur ce sujet un Poëme latin, que Pierre Corneille voulut bien leur traduire en françois. Le Poëme

Digitized by Google

& la traduction ont été réimprimés en 1770, avec une magnificence typographique digne du sujet, sous le titre de *Poëme à la louange de Louis XIV, présenté par les Gardes des Marchands Merciers de la Ville de Paris.*

Le Marquis *de Chandenier*, l'aîné de la Maison *de Rochechouart*, si célebre par sa disgrace, & par la magnanimité avec laquelle il la soutint plus de quarante ans, étoit premier Capitaine des Gardes-du-Corps, & singuliérement considéré par sa valeur, son esprit & son extrême probité. Il perdit sa Charge avec les autres Capitaines des Gardes, à l'affaire des *Feuillans*, & fut le seul des quatre à qui elle ne fut pas rendue. M. de Noailles fut nommé à sa place; pourvu & mis en fonction, quoique Chandenier eut refusé de se démettre, quelque instance qu'on put lui faire. Chandenier étoit pauvre, on espéra que le besoin vaincroit son opiniâtreté; elle lassa la Cour, qui pour l'en punir l'envoya prisonnier au Château de *Loches*, où il fut au pain du Roi comme un criminel. Pour le forcer à recevoir l'argent de M. de Noailles, & à donner sa démis-

Digitized by Google

sion, on avoit arrêté son petit revenu; mais on ne put le vaincre, & il aima mieux vivre du pain du Roi, & de ce qu'à tour de rôle les Bourgeois de Loches lui envoyoient à dîner & à souper dans une petite écuelle qui faisoit le tour de la Ville. Jamais il ne se plaignit, jamais il ne demanda ni son bien ni sa liberté. Près de deux ans se passerent ainsi. A la fin la Cour honteuse d'une violence si peu méritée, relâcha ses revenus, & changea sa prison en un exil, qui dura bien des années. Il en arriva comme de la prison; la honte fit révoquer son exil. Il revint à Paris, où il ne voulut voir que peu d'amis; & mourut à Sainte-Genevieve dans la plus simple, mais la plus jolie retraite qu'on puisse imaginer. C'étoit un homme de beaucoup de goût, qui avoit beaucoup vu & beaucoup lu. Il fut long-temps avant sa mort, dans une grande piété. On s'en servit, dans la derniere année de sa vie, pour l'engager à donner sa démission, & quand on l'eut enfin vaincu sur cet article, les mêmes gens de bien entreprirent de lui faire voir M. de Noailles. L'effort de la religion le soumit encore à recevoir cette visite, qui, de sa

Digitized by Google

part, se passa froidement, mais honnêtement.

La capitulation de Treves où commandoit le Maréchal de Créqui en 1775, est une des plus insignes trahisons qui se soit commise dans le dix-septieme siecle. Deux Officiers ayant charge de toute la Garnison, s'en allerent au camp des Ennemis à l'insçu du Maréchal, & traiterent avec le Duc *de Holstein* & les autres Chefs des Confédérés; puis ayant apporté à leur Général ce Traité pour le signer; sur son refus, ils le menacerent l'epée à la main, & lui reprocherent sa déroute de *Consarbruck*, ajoutant qu'il vouloit périr en désespéré; mais qu'ils le tueroient s'il ne signoit. Après de vaines représentations, le Maréchal se vit obligé de céder à ces mutins. Cette infame capitulation empêcha la plus belle défense qui se fût jamais faite dans une Place aussi foible, & qui ne sembloit pas devoir soutenir un siege de huit jours. Sans cette trahison, les Ennemis étoient au moment de se retirer. Leur Armée n'étoit déjà plus composée que de sept mille hommes, qui rebutés de la vigoureuse résistance du Maréchal de Créqui,

Digitized by Google

refuſoient de monter la tranchée, & ſembloient même en être détournés par leurs propres Officiers. Un Gentilhomme nommé *Bois-Jourdain*, Capitaine de Cavalerie, fut un des principaux auteurs de la ſédition de Treves. Il avoit pris un paſſe-port ſous un nom ſuppoſé, pour venir terminer quelques affaires en France, & retourner enſuite chez l'Ennemi y prendre de l'emploi ; mais il tomba entre les mains de M. *de Bourlemont*, & fut envoyé à Mets avec bonne eſcorte. Il y fut jugé par un Conſeil de guerre, & condamné à mort tout d'une voix. Mais il y eut diverſité d'avis ſur le genre de ſupplice qu'on lui feroit ſubir. La plupart opinoient à la corde, & d'autres à la roue. Quelqu'un remontra qu'il importoit de donner un exemple qui fît connoître que le criminel étoit homme de naiſſance ; il fut d'avis qu'on lui coupât la tête, & tout le monde revint à cet avis. Bois-Jourdain fut auſſi condamné à faire amende honorable tête nue & pieds nus, la corde au cou, la torche au poing, à genoux devant le grand portail de l'Egliſe Cathédrale. Il fut exécuté ſur les quatre heures du ſoir, en préſence des troupes

Digitized by Google

qui étoient ſous les armes, au nombre de ſix mille hommes. Le même jour on jugea le ſieur *de Renépont*, Capitaine & Major du Régiment de Cavalerie de *Fontaine*. Il courut riſque de la vie, auſſi bien que l'Aide-Major du même Régiment; mais on les condamna ſeulement à accompagner Bois-Jourdain au ſupplice, à être dégradés *de milice* en préſence des troupes, à être bannis du Royaume pour neuf ans, & à *garder* priſon juſqu'à ce qu'ils euſſent payé une amende de quatre mille livres chacun, & tous les frais de la procédure. On en jugea pluſieurs autres, dont les uns furent pendus, les autres bannis, & le plus petit nombre abſous. *Lettres de Buſſy-Rabutin.*

Sur la plainte que le Maréchal d'*Albret* fit au Roi que le Marquis d'*Ambre* en lui écrivant ne le traitoit pas de Monſeigneur, Sa Majeſté ordonna à ce Marquis de le faire; & ſur cela il écrivit cette lettre au Maréchal d'Albret :

» Monſeigneur, Votre Maître & le mien, » m'a commandé d'uſer avec vous du terme » de *Monſeigneur*; j'obéis à l'ordre que je » viens de recevoir, avec la même exacti-

Digitized by Google

» tude que j'obéirai toujours à tout ce qui » viendra de votre part, persuadé que vous » savez à quel point je suis, Monseigneur, votre » très-humble & très-obéissant serviteur.

Signé AMBRE.

Le Maréchal d'Albret fit cette réponse au Marquis d'Ambre.

» Monsieur, Mon Maître & le vôtre étant » le Prince du monde le plus juste & le plus » éclairé, vous a ordonné de me traiter de » *Monseigneur*, parce que vous le devez ; » & comme je m'explique nettement & sans » équivoque, je vous assure que je serai à » l'avenir, selon que votre conduite m'y obli- » gera, Monsieur, votre très-humble & très- » affectionné serviteur.

Signé LE MARÉCHAL D'ALBRET.

Le Pere *Desmarès* *, de l'Oratoire, s'annonça comme un des plus grands Orateurs du siecle de Louis XIV. C'est de lui que Boileau a dit :

Desmarès dans Saint-Roch n'auroit pas mieux prêché.

Mais des querelles théologiques dans lesquelles il eut l'imprudence d'entrer, lui suscitèrent de puissans ennemis, & il fut

* Né en 1599, mort en 1687.

Digitized by Google

fut obligé de paſſer la plus grande partie de ſa vie dans la retraite. Le Duc *de Liancourt* lui avoit donné un aſile dans une de ſes Terres au Dioceſe de Beauvais. Un jour que Louis XIV paſſoit par-là, le Duc prit la liberté de lui préſenter le Pere Deſmarès, alors âgé de quatre-vingts ans. Le bon vieillard dit au Monarque, avec un ton de liberté & de candeur qui lui étoit propre : *Sire, je vous demande une grace.* — *Demandez*, répondit Louis XIV, *& je vous l'accorderai.* — *Sire*, reprit gaiement le Pere Deſmarès, *permettez-moi de prendre mes lunettes, afin que je contemple le viſage de mon Roi.* Louis ſe mit à rire, & finit par avouer à tous ceux qui étoient autour de lui, qu'il n'avoit point entendu de compliment qui lui fût plus agréable.

M. *le Pelletier*, ſucceſſeur de Colbert, étoit un honnête homme, mais un homme médiocre. Il ne plaiſoit ni à M. de Louvois ni à M. de Seignelay. Ces deux Miniſtres ne laiſſoient échapper aucune occaſion de lui ſuſciter des embarras. On lit dans les Mémoires de Noailles, que M. de Louvois propoſa au Roi une dépenſe de trente millions : qu'il en fit

Digitized by Google

confidence à M. de Seignelay, qui de son côté lui dit en avoir proposé la veille une de vingt millions; & cela, pour voir comment M. le Pelletier pourroit s'en tirer.

En 1685, *Saint-Geni*, vieux Officier, Lieutenant de Roi de Hombourg, ayant été caffé sur des plaintes que l'Intendant avoit faites contre lui à la Cour, s'enferma dans sa chambre, & se donna trois coups de couteau, dont un le perça de part en part, & lui fit faire un si grand cri, qu'on courut à sa chambre, dont on enfonça la porte. On le trouva baigné dans son sang. Il fut transporté au Châtelet, & on alloit le condamner à être pendu, lorsque le Roi lui envoya sa grace, avec cent pistoles & six cents livres de pension, en lui mandant qu'il ne vouloit jamais le voir, ni se servir d'un fou tel que lui. *Lettres de Bussy-Rabutin.*

M. *de Roquelaure* * raccommodant sa perruque devant un miroir dans la chambre de Madame la Dauphine, le Duc

* Né en 1625, mort en 1683.

Digitized by Google

de la Ferté lui fit les cornes par-derriere. Roquelaure s'en étant apperçu, alla trouver auſſi-tôt Madame la Ducheſſe d'*Arpajou*, Dame d'honneur, & lui dit que le Duc de la Ferté avoit eu l'inſolence de montrer dans la chambre de Madame la Dauphine, devant les filles, tout ce qu'il portoit. La Ducheſſe fort en colere, alla ſavoir des filles comment cela s'étoit paſſé; elles lui dirent la choſe comme elle étoit, & Madame d'Arpajou ne fit qu'en rire.

Madame *de Thianges*, ſœur de Madame *de Monteſpan*, donna pour étrennes à M. le Duc *du Maine* une chambre grande comme une table, & toute dorée. Au-deſſus de la porte, il y avoit écrit en groſſes lettres : *CHAMBRE SUBLIME.* En dedans étoient un lit & un baluſtre avec un grand fauteuil dans lequel étoit aſſis M. le Duc du Maine fait en cire & fort reſſemblant. Auprès de lui étoit M. *de la Rochefoucault*, auquel il donnoit des Vers à examiner. Derriere le fauteuil, on voyoit M. *Scarron*, M. *de Marſillac*, & M. *de Condom ;* & à l'autre bout de l'alcove, Madame *de Thianges* & Madame *de la Fayette* liſant des Vers

Digitized by Google

enſemble. Au dehors du baluſtre, paroiſſoit *Deſpréaux* qui, armé d'une fourche, empêchoit ſept ou huit méchans Poëtes d'approcher. *Racine* étoit auprès de *Deſpréaux*, & un peu plus loin *la Fontaine*, auquel il faiſoit ſigne de la main d'avancer. Toutes ces figures étoient faites en cire, & chacun de ceux qu'elles repréſentoient avoit donné la ſienne. On les appeloit *la Cabale ſublime.*

Le Duc *de Mazarin* * mourut dans ſes Terres, où il s'étoit retiré depuis plus de trente ans. Il en avoit plus de quatre-vingts, & ce ne fut une perte pour perſonne; tant le travers d'eſprit porté à un certain degré, pervertit les plus excellentes qualités. On ne pouvoit avoir plus d'eſprit ni plus agréable. Il étoit de la meilleure compagnie, magnifique, fort inſtruit; il vivoit dans l'intime familiarité du Roi, qui n'a jamais pu ceſſer de l'aimer & de lui en donner des marques, quelque choſe qu'il eût fait pour être oublié. Il étoit fils du Maréchal *de la Meilleraye*, à qui il ſuccéda dans les Gouvernemens

* Né en 1633, mort en 1713.

de Bretagne, de Nantes, de Breſt, du Fort-Louis, de Saint-Malo. Son pere s'oppoſa tant qu'il put à la volonté du Cardinal Mazarin ſon ami intime, qui choiſit ſon fils, comme le plus riche parti qu'il connût, pour en faire ſon héritier en lui donnant ſon nom & ſa niece. Le Maréchal qui avoit de la vertu, diſoit que tant de biens lui faiſoient peur & que leur immenſité accableroit un jour ſa famille. A la mort de ſa femme, il fut prouvé en pleine Grand'Chambre, qu'elle lui avoit apporté vingt-huit millions. Il eut en outre le Gouvernement d'Alſace, de Briſach & de Befort, & le Grand-Bailliage de Haguenau, qui ſeul étoit de trente mille livres de rente. Le Roi le mit dans tous ſes Conſeils, lui donna les entrées des premiers Gentilshommes de la Chambre, & le diſtingua dans toutes les occaſions. Il fut fait Lieutenant-général dès 1654, & avoit beau jeu à devenir Maréchal de France & Général d'armée. La piété, toujours ſi propre à faire valoir les talens, empoiſonna, par les travers de ſon eſprit, tous ceux qu'il tenoit de la nature & de la fortune. Il fit courir le monde à ſa femme avec le dernier ſcandale; il

Digitized by Google

devint ridicule au monde, & insupportable au Roi par les visions qu'il prétendoit avoir sur la vie que le Monarque menoit avec ses Maîtresses. Enfin il se retira dans ses Terres, où il devint la proie des Moines, qui profiterent de ses foiblesses, & puiserent dans ses millions. Il mutila les plus belles statues, barbouilla des chef-d'œuvres de Peinture, fit des loteries de son domestique, en sorte que le Cuisinier devint son Intendant, & le Frotteur son Secrétaire. Selon lui, le sort marquoit infailliblement les volontés du Ciel. Le feu prit un jour au Château de Mazarin, chacun accourut pour l'éteindre; & lui de chasser ces coquins, qui, disoit-il, vouloient s'opposer au bon plaisir de Dieu. Il aimoit qu'on lui fît des procès, parce qu'en perdant un bien qui ne lui appartenoit pas, s'il gagnoit, il conservoit en sureté de conscience celui que la Justice lui laissoit; il défendit dans toutes ses Terres aux filles & femmes de traire les vaches, pour éloigner d'elles les mauvaises pensées que cela pouvoit leur donner. Il voulut faire arracher les dents de devant à ses filles, parce qu'elles étoient belles, & qu'il crai-

Digitized by Google

gnoit que leur beauté ne les enorgueillît. Pendant quelques années, il promena de Terres en Terres le corps de Madame Mazarin qu'il avoit fait apporter d'Angleterre. C'eſt ainſi qu'il vint à bout de la majeure partie de ſes richeſſes. Il ne conſerva que le Gouvernement d'Alſace, & deux ou trois Gouvernemens particuliers. Depuis ſa retraite, il ne fit plus que deux ou trois apparitions à Paris & à la Cour, où le Roi le recevoit toujours avec amitié & diſtinction.

Le Contrôleur-général *Deſmarets* avoit un frere Evêque qui paſſoit ſa vie à Paris en hôtel garni & en robe de chambre, ſans voir perſonne, ni lire aucune lettre. Il les ramaſſoit toutes ſans les ouvrir. A la fin le Roi ſe laſſa, & dit à Deſmarets de le renvoyer à ſon Egliſe. L'embarras du Prélat fut d'autant plus grand qu'il vivoit depuis longtemps d'emprunts, & qu'il falloit payer avant que de partir. Son Secrétaire s'aviſa d'un expédient, qui fut d'attaquer cette montagne de lettres, pour voir s'il ne s'y trouveroit point quelques lettres de change. L'Evêque y

Digitized by Google

consentit faute d'autre ressource. Le Secrétaire se mit donc en besogne, & trouva pour quinze cents mille livres de lettres de change à toutes sortes de dates. L'Evêque partit, & ne fut plus en peine de payer sa dépense.

Charles-Maurice *le Tellier*, Archevêque de Rheims, revenoit fort vîte de Saint-Germain; c'étoit comme un tourbillon. En passant au travers de Nanterre, il rencontre un homme à cheval; ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas; le carrosse & les six chevaux renversent cul par-dessus tête l'homme & le cheval & passent par-dessus, & si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé. En même temps, l'homme & le cheval, au lieu de s'amuser à être roués, se relevent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, s'enfuient & courent encore. Les Laquais, le Cocher, & l'Archevêque lui-même se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque, en racontant cette aventure, disoit : *Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras, & coupé les oreilles.*

Digitized by Google

Quand la capitulation de Philipsbourg fut signée (en 1688) *Monseigneur* dépêcha à Fontainebleau un courrier qui arriva comme on disoit le Sermon. M. *de Louvois* qui savoit l'impatience où étoit le Roi d'apprendre des nouvelles, lui alla porter celle-là à la Chapelle. Le Roi fit taire le Prédicateur, dit que Philipsbourg étoit pris, & lut à voix haute la lettre que le Dauphin lui écrivoit. Le Prédicateur, qui étoit le Pere *Gaillard*, Jésuite, bien loin d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, & fit au Roi sur cet heureux événement un compliment qui attira l'applaudissement de l'assemblée.

Le lendemain de la prise de Philipsbourg, des Bataillons François montoient encore la tranchée & étoient occupés à la raser. Un Officier du Régiment du Roi, qui étoit de tranchée ce jour-là, prit un fusil de Soldat pour tirer des becassines; *Monseigneur* arriva dans le moment, & tous les Officiers qui étoient assis se leverent pour le voir passer. L'Officier du Régiment du Roi qui ne prenoit pas garde à ce mouvement, vit en même temps partir une

Digitized by Google

becaſſine ; il tira & donna d'une balle qui étoit dans le fuſil avec du menu plomb, au travers du corps du Chevalier *de Longueville*, qui étoit bâtard du Duc de ce nom. La mort de ce jeune Seigneur enlevé à l'âge de vingt ans par un accident auſſi funeſte, excita les regrets & la pitié de toute la France.

Sa Majeſté déclara dans ce temps-là (en 1688), au moment que l'on s'y attendoit le moins, qu'elle avoit réſolu de faire des *Cordons-Bleus*. La promotion fut de ſoixante & treize. Les gens de guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyoit bien qu'on alloit avoir beſoin d'eux, & que les autres récompenſes euſſent été plus cheres que celles-là. Il parut que M. *de Louvois* avoit décidé de ceux qui ſeroient faits *Cordons-Bleus*. Madame *de Maintenon* eut pour ſa part ſon frere & M. *de Monchevreuil*, & contribua peut-être à faire *Vilarceau* Chevalier de l'Ordre. Il y eut trois Officiers de la Maiſon du Roi, qui ne le furent pas : le Grand Prévôt, le premier Maître-d'Hôtel : & *Cavois*, Grand Maréchal des-Logis. Le premier avoit par-deſſus ſa Charge, ſa naiſſance & ſon pere qui l'avoit été ; mais les deux au-

Digitized by Google

tres n'avoient que leurs Charges. A la vérité, on en fit quelques-uns Chevaliers, dont la naiſſance, auſſi-bien que la leur, faiſoit grand tort à l'Ordre ; mais c'eſt où paroît le plus la grandeur des Rois, d'égaler les gens de peu aux grands Seigneurs d'un Royaume. Des Ducs, il y en eut trois qui ne furent pas faits Cordons-Bleus ; Meſſieurs *de Rohan*, *de Ventadour* & *de Briſſac*. Ces trois-là étoient rarement à la Cour, & n'alloient point à la guerre. M. *de Soubiſe* & le Comte *d'Auvergne* refuſerent l'Ordre, parce qu'on leur propoſa de paſſer parmi les Gentilshommes, puiſqu'ils n'avoient pas de Duché. Les Princes Lorrains avoient conſenti de paſſer après M. *de Vendôme* ; mais ils précéderent tous les Ducs. Le Comte *de Soiſſons*, que le Roi avoit nommé pour remplir une place, lui fit demander permiſſion de ne la pas accepter, parce que ſon pere n'avoit pas voulu paſſer après feu M. de Vendôme, & qu'étant mal avec la Princeſſe *de Carignan* ſa grand'mere, & avec M. *de Savoie*, il craignoit de les aigrir encore davantage. Le Roi eut la bonté d'entrer dans ces raiſons ; mais il fut piqué contre le Comte d'Auvergne &

Digitized by Google

contre M. de Soubiſe. La gloire des *Bouillon*, à qui il avoit donné le rang de Prince, quoiqu'ils ne fuſſent que des Gentilshommes de très-bonne Maiſon d'Auvergne, avoit été la cauſe de leur malheur. Le Roi fit mettre dans les archives, que le Comte d'Auvergne avoit refuſé le Cordon bleu, dans la crainte de paſſer après les Ducs, quoique ſes grands-peres n'euſſent été qu'au rang des Gentilshommes, & que M. de Soubiſe avoit auſſi refuſé cet honneur, quoiqu'un homme de ſa Maiſon, appelé le Comte *de Rochefort*, n'eût fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions propoſées. Pour M. *de Monaco* qui avoit le même rang, il le reçut avec toute la ſoumiſſion que l'on doit, quand on reçoit des graces de ſon Maître; & il dit qu'il ſe contentoit de marcher au rang de ſon Duché... M. *de la Trémouille* fut très-favoriſé, car il s'en falloit d'un an tout entier qu'il n'eût l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la Cérémonie, parce qu'ils étoient employés pour le ſervice du Roi dans les Provinces. *Mémoires de la Cour de France, par Madame de la Fayette.*

Digitized by Google

Le Marquis *d'Huxelles* * étoit un des abſens. Quand il reçut le Cordon, il dit au courrier de remercier de ſa part M. *de Louvois*, & de lui dire en même temps, que ſi l'Ordre l'empêchoit d'aller au cabaret ou en tel autre lieu, il renverroit cette décoration. *Ibid.*

Lorſque le Roi & la Reine d'Angleterre parurent à la Cour de France, il y eut d'abord de grandes conteſtations ſur le cérémonial qui s'obſerveroit avec ces Majeſtés. Louis XIV voulut que le Roi d'Angleterre traitât *Monſeigneur* d'égal, & le Roi d'Angleterre y conſentit, pourvu que le Roi de France traitât de même le Prince *de Galles*. Enfin il fut décidé que le Dauphin n'auroit qu'un ſiege pliant devant le Roi de la Grande-Bretagne, mais qu'il auroit un fauteuil devant la Reine. Les Princes du Sang avoient auſſi leurs prétentions ; ils diſoient que n'étant pas Sujets du Roi d'Angleterre, ils devoient avoir auſſi d'autres traitemens. Tout ſe paſſa fort bien avec eux ; mais quand il fut queſtion des femmes, cela ne fut pas ſi aiſé.

* Mort en 1730.

Digitized by Google

Les Princeſſes du Sang furent trois ou quatre jours ſans aller chez la Reine d'Angleterre, & quand elles y furent, les Ducheſſes ne les ſuivirent pas. Celles-ci prétendoient aux deux traitemens; celui de France, qui eſt de s'aſſeoir devant leur Souveraine, & celui d'Angleterre, qui eſt de la baiſer. Quoique naturellement haute, la Reine d'Angleterre ſe montra fort raiſonnable dans cette circonſtance; elle dit au Roi qu'il n'avoit qu'à ordonner, & qu'elle le prioit de choiſir lui-même le cérémonial qu'elle devoit obſerver. Il fut décidé que les Ducheſſes s'en tiendroient à celui de France.

Pendant l'abſence du Roi d'Angleterre qui étoit allé faire de vaines tentatives en Irlande, la Reine ſon épouſe vivoit dans un abattement inexprimable à Saint-Germain; ſes larmes ne tariſſoient pas. Louis XIV étoit touché des malheurs de cette Princeſſe, & les adouciſſoit autant qu'il lui étoit poſſible. Il avoit pour elle toutes les complaiſances qu'elle méritoit; il la faiſoit venir à Trianon & à Marly, lorſqu'il y donnoit des fêtes; en un mot, il lui montroit tant d'empreſſement & d'intérêt,

Digitized by Google

que tout le monde jugea qu'il en étoit devenu amoureux. La choſe paroiſſoit aſſez probable, & les perſonnes qui ne voyoient pas cela de fort près, aſſuroient que Madame *de Maintenon* regardoit les manieres du Roi pour la Reine d'Angleterre, avec une furieuſe inquiétude. Cependant le bruit de cet amour n'eut d'autre fondement que les attentions innocentes que le Roi ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour une Princeſſe, dont le mérite étoit avoué de tout le monde, & qu'il eût fallu reconnoître, quand bien même elle n'eût été qu'une ſimple Particuliere.

Vers la fin du Carnaval, en 1689, on apprit la mort de la Reine d'Eſpagne, fille de *Monſieur;* toute la Cour en fut affligée, & les plaiſirs furent ſuſpendus. La nouvelle en vint le ſoir aſſez tard. M. *de Louvois* qui étoit mieux informé de tout que M. *de Croiſſi*, quoique ce dernier eût les affaires Etrangeres, vint l'apprendre au Roi une demi-heure avant que celui-ci eût reçu ſon courrier. Le Roi n'en voulut rien dire à *Monſieur* le ſoir, & n'en parla à perſonne; mais le lendemain à ſon lever,

Digitized by Google

il le dit tout haut, & quand il fut habillé, il se transporta à l'appartement de *Monsieur*, le fit éveiller, & lui apprit cette fâcheuse nouvelle. *Monsieur* en fut affligé autant qu'il étoit capable de l'être. Dans le premier mouvement ce furent des transports, & quatre ou cinq jours après tout fut calme. Il y a grande apparence que cette Princesse mourut empoisonnée. Elle en avoit toujours eu du soupçon, & le mandoit presque tous les ordinaires à *Monsieur*. Enfin *Monsieur* lui avoit envoyé du contre-poison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le Roi d'Espagne aimoit passionnément la Reine; mais elle montroit pour sa Patrie un amour trop violent pour une femme d'esprit. On prétendit que la Reine avoit été empoisonnée dans une tasse de chocolat. Quand on vint dire à notre Ambassadeur qu'elle étoit malade, il se transporta au Palais ; mais on lui dit que ce n'étoit pas la coutume que les Ambassadeurs visent les Reines au lit. Il fallut qu'il se retirât, & le lendemain on l'envoya chercher dans le temps qu'elle commençoit à n'en pouvoir plus. La Reine pria l'Ambassadeur d'assurer *Monsieur*, qu'elle ne songeoit qu'à lui

Digitized by Google

en mourant, & lui redit une infinité de fois qu'elle mouroit de sa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenoit augmenta les soupçons au lieu de les diminuer Elle mourut plus âgée de six mois que feu *Madame* dont elle étoit fille, & qui étoit morte avec les mêmes accidens. Cette Princesse laissa par son testament au Roi son mari tout ce qu'elle put lui laisser. Elle donna à la Ducheſſe de Savoie sa sœur ce qu'elle avoit de pierreries, avec une garniture entiere de toutes pieces. Elle laissa à M. le Duc de Chartres & à *Mademoiselle* ce qu'elle avoit apporté de France. *Mémoires de la Cour de France, par Madame de la Fayette.*

En 1689, *Hautefort de Saint-Chamand*, l'un des Exempts des Gardes-du-Corps, avoit chez Madame la Princesse de Conti, une sœur qui, quoique fort laide, se fit pourtant aimer du Comte de Brionne. Cette passion dura fort long-temps, & comme cela arrive toujours, les deux amans se brouillerent & se raccommoderent plus d'une fois. Enfin la Demoiselle que l'exemple de la Comteſſe de Soissons avoit gâtée comme tant d'autres qui croyoient qu'on ne les aimoit

Digitized by Google

que pour les épouſer, voulut parler de mariage au Comte de Brionne qui finit par ſe moquer d'elle. Le frere en ſortant du coucher de *Monſeigneur* attaqua le Comte, de propos. Ils allerent ſur le bord de l'étang auprès de l'hôtel de Soiſſons, qui étoit un chemin peu fréquenté, ſur-tout à l'heure qu'il étoit, & ils ſe battirent. Hautefort fut bleſſé d'abord; mais il porta un coup d'épée dans la cuiſſe du Comte. Ils ſe ſéparerent, & le coup qu'avoit reçu Saint-Chamand ne l'empêcha pas de paroître le même ſoir. Tout ſe ſut le lendemain: le Grand Prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta & fut caſſé; on fit ſi bien que cela ne paſſa pas pour un duel: Cependant le Parlement prit connoiſſance de cette affaire, & les deux champions furent mis en priſon; le Comte de Brionne à la Baſtille, & Saint-Chamand à la Conciergerie. La Demoiſelle fut trois ſemaines ou un mois ſans paroître; enſuite elle revint, & voulut faire comme auparavant. On lui dit de ſe retirer, & elle alla ſe renfermer à Port-Royal.

Ce fut environ ce temps-là, que mourut Madame la Dauphine; il y avoit

Digitized by Google

déjà long-temps qu'elle étoit malade. On avoit refusé de croire à son mal ; cependant elle étoit enflée, & maigrissoit fort. Les Médecins ne lui ordonnoient aucun remede ; à la fin de l'hiver elle s'étoit mise entre les mains d'une femme qui lui avoit donné quelque soulagement, & qui l'avoit fait désenfler ; mais l'enflure étoit revenue. Elle se remit encore une fois entre les mains des Médecins. Enfin ils avouerent leur ignorance. Madame la Dauphine voulut tâter des Empiriques ; on en consulta beaucoup. Elle demanda au Roi la permission de se mettre entre les mains d'un Prêtre Normand, dont le premier métier avoit été de siffler des linottes. Dans le commencement elle se trouva bien de ses remedes ; mais elle retomba bientôt dans le même état. En général cette Princesse n'étoit point aimée, parce qu'elle ne contribuoit en rien aux plaisirs de la Cour. Depuis long-temps M. de la Trémouille faisoit semblant d'en être amoureux. C'étoit un bel homme, à ne considérer que sa taille, mais on ne pouvoit avoir une plus laide figure. On l'accusoit d'avoir l'esprit à l'avenant. On n'a jamais su s'il avoit

Digitized by Google

pris la liberté de découvrir ſa paſſion à Madame la Dauphine ; mais cette Princeſſe finit par lui faire dire de ne plus ſe préſenter devant elle. M. de la Trémouille choqué de ce compliment, s'aviſa d'en aller porter ſes plaintes au Roi, qui lui répondit : » Madame la Dau» phine s'eſt conduite ſagement, en vous » faiſant cette défenſe, elle a ſans doute » eu ſes raiſons ; ſon unique tort eſt de » ne l'avoir pas faite plutôt «.

Mézerai * demanda un jour au Pere Pétau que l'on conſultoit comme un oracle ſur tous les points d'érudition, ce qu'il penſoit en général de ſa nouvelle Hiſtoire de France : ce Savant lui répondit durement qu'il y avoit découvert mille fautes groſſieres. Mézerai, ſans ſe déconcerter, répliqua d'un ton ironique : » J'ai été plus ſévere obſer» vateur que vous, car j'en ai trouvé » deux mille «.

Cet Hiſtorien qui étoit de l'Académie Françoiſe donnoit toujours une boule noire dans le ſcrutin à tous ceux qui aſpiroient aux places vacantes dans cette

* Né en 1610, mort en 1683.

Digitized by Google

Compagnie. On fut long-temps à deviner qui pouvoit perſiſter ſi conſtamment dans une telle réſolution de nuire. A la fin le caractere de Mézerai fit ſoupçonner que c'étoit lui, & la conjecture ſe trouva vraie. On lui demanda la raiſon d'une conduite ſi bizarre : il répondit que c'étoit pour laiſſer à la poſtérité un monument de la liberté de l'Académie dans les élections.

Une autre bizarrerie de Mézerai, c'eſt qu'il ne travailloit qu'à la chandelle, même en plein jour & dans le cœur de l'été ; & comme s'il ſe fût perſuadé que le ſoleil n'éclairoit plus, il ne manquoit pas de reconduire juſqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, les perſonnes qui lui rendoient viſite.

Cet Hiſtorien étoit un fanfaron de pyrrhoniſme. Etant malade de la maladie dont il mourut, il aſſembla tous ſes amis, & fit en leur préſence une amende honorable pour les prier d'oublier ſes propos pyrrhoniens ; ajoutant que Mézerai mourant, étoit plus croyable ſur cet article que Mézerai en ſanté. Après ſa mort, on trouva pluſieurs choſes extravagantes dans ſon inventaire, entre autres, ce billet dans un ſac

Digitized by Google

de mille francs : *C'eſt ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi ; depuis ce temps-là je n'ai jamais dit de bien de lui* (¶). Dans un autre ſac, il y avoit un écu d'or enveloppé dans un papier, où étoit écrit : *Cet écu d'or eſt du bon Roi Louis XII, & je l'ai gardé pour louer une place d'où je puiſſe voir pendre le plus fameux Financier de notre ſiecle.* On lui trouva plus de cinquante mille francs en argent derriere des livres & de tous côtés. Il fit un Cabaretier de la Chapelle ſon légataire univerſel.

L'Architecte *Manſard* * uſoit avec Louis XIV de la flatterie la plus adroite. Il lui préſentoit quelquefois des plans où il laiſſoit des choſes ſi abſurdes, que le Roi les voyoit du premier coup d'œil ; & Manſard de jouer l'admiration, & de s'écrier : *Que le Roi n'ignoroit rien, & en ſavoit en architecture plus que les maîtres mêmes !*

Le Duc *d'Antin*, Surintendant des

(¶) On lui avoit ôté ſa penſion de 4000 livres, pour avoir inſéré dans ſon Hiſtoire, des réflexions trop libres ſur l'origine des impôts.

* Né en 1639, mort en 1708.

Digitized by Google

Bâtimens, pouſſoit encore plus loin cette eſpece de flatterie. Il faiſoit mettre des calles entre les ſtatues & les ſocles, afin que le Roi venant à paſſer, s'apperçût de ce défaut. M. d'Antin conteſtoit un peu, ſe rendoit enſuite, & faiſoit redreſſer la ſtatue, en avouant, avec une ſurpriſe affectée, que le Roi ſe connoiſſoit à tout.

C'eſt ce même Seigneur qui, dans une ſeule nuit, fit abattre à Petit-Bourg, où le Roi étoit allé coucher, une longue avenue de vieux arbres, dont l'effet avoit paru déſagréable à Sa Majeſté. Le Roi, à ſon reveil, ayant demandé ce qu'étoit devenue l'allée, le Duc d'Antin lui répondit : *Comment eût-elle oſé reparoître devant vous ? Elle vous avoit déplu.* Dans une autre occaſion, Louis XIV avoit témoigné qu'il déſiroit qu'on abattît un bois entier qui lui ôtoit un peu de vue. M. d'Antin en fit ſcier tous les arbres près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient preſque plus : des cordes étoient attachées au pied de chaque arbre, & plus de douze cents hommes ſe tenoient prêts au moindre ſignal. Le Duc d'Antin ſavoit le jour que le Roi devoit ſe pro-

Digitized by Google

mener de ce côté avec toute sa Cour. Sa Majesté ne manqua pas de répéter que ce bois lui déplaisoit beaucoup; & le Duc affecta de répondre qu'Elle n'avoit qu'à vouloir, & qu'il seroit abattu. » Vraiment, dit le Roi, s'il ne » tenoit qu'à cela, je voudrois que ce » fût tout à l'heure «. Au même instant M. d'Antin donne un coup de sifflet, & l'on voit tomber la forêt. *Ah ! mes Dames*, s'écria la Duchesse de Bourgogne, *si le Roi avoit demandé nos têtes, M. d'Antin les feroit tomber de même.*

Un homme de qualité maltraitoit un valet de pied de Louis XIV : ce Prince entendant des cris derriere son carrosse, demanda ce que c'étoit : *Ce n'est rien, Sire ; ce sont deux de vos gens qui se battent*, répondit cet homme de qualité. Quelle basse, quelle indigne réponse ! *Ce vil Courtisan*, dit Saint-Foix, *méritoit que Louis XIV le dégradât de noblesse.*

On sait que pour rendre infructueuse la protection que Louis XIV accordoit au Roi Jacques, Guillaume III avoit été (en 1687) le moteur de la fameuse Ligue d'Ausbourg.

Digitized by Google

d'Ausbourg. La trame étoit si bien ourdie, & le secret si bien gardé, qu'un hasard singulier put seul le faire découvrir. Voici comme le fait se trouve raconté dans les Mémoires manuscrits de Charpentier, ancien Commis du Marquis de Louvois. » Ce Ministre, suivant sa coutume, tenoit à Bruxelles un Officier » François, qui, sous prétexte d'une » affaire d'honneur qui lui étoit arrivée » en France, s'y étoit réfugié & mis » sous la protection du Gouverneur » général Espagnol, à qui il faisoit assidument sa cour. Il s'étoit rendu agréable aux Grands par ses manieres polies. M. le Prince de Vaudemont s'estimant heureux, s'il pouvoit s'attacher » un sujet qui lui paroissoit si rempli de » mérite, l'obligea, par beaucoup de » prévenances, à prendre un logement » dans son Palais. D'Aubigny, c'étoit le » nom de l'Officier, eût bien voulu s'en » dispenser, pour n'être point gêné dans » son emploi, mais un refus pouvoit » le faire découvrir; il l'accepta. Il n'y » avoit que peu de temps qu'il y étoit » logé, lorsque passant seul dans l'appartement du Prince, il apperçut un » papier sur un bureau; il le prit, &

Digitized by Google

» s'étant retiré dans sa chambre, il vit
» que c'étoit un Traité de la grande
» Ligue, faite entre plusieurs Potentats
» à Ausbourg contre la France. Il l'en-
» voya aussi-tôt au Marquis de Louvois,
» qui étoit déjà dans quelque inquié-
» tude, depuis qu'il avoit été informé
» de ce qui s'étoit passé au Carnaval de
» Venise entre quelques Princes, pour
» disposer les choses au Traité général.
» La Cour de France fut extrêmement
» surprise de ce Traité; cet ouvrage,
» conduit par le Prince d'Orange, pa-
» roissoit cimenté de toutes parts avec
» tant de mesures & un si grand concert
» entre ceux qui y étoient compris,
» que l'on voyoit bien qu'il étoit fait
» de bonne main & qu'il seroit durable.
» Le Prince de Vaudemont, à qui
» cette copie avoit été soustraite, étoit
» fort en peine & la chercha long-temps.
» D'Aubigny se conduisit en cette
» occasion avec tant d'adresse & un
» air si naturel, que nul soupçon ne
» tomba sur lui; au contraire, lui étant
» survenu une affaire, dans laquelle
» attaqué par un homme de la Ville il
» eut le malheur de le tuer, le Prince
» le prit sous sa protection. Mais cette

Digitized by Google

» action, quoique légitime & d'un homme de cœur, ayant attiré à d'Aubigny » d'autres ennemis qui poursuivoient » la vengeance du mort, le Prince lui » conseilla de s'éloigner, & lui donna » même des lettres de recommandation » auprès de M. le Duc de Zell, qu'il » feignit d'aller servir.

» S'étant arrêté à Aix-la-Chapelle, » où se tenoient les conférences des » Députés des Princes ligués, il crut » qu'il pourroit y découvrir leurs réso- » lutions, & qu'il y étoit plus utile au » service du Roi, ou du moins autant » qu'à Bruxelles.

» Un Commis du Marquis de Lou- » vois, au lieu d'user de l'adresse qu'on » avoit coutume de mettre sur les let- » tres qu'on lui écrivoit, lui en adressa » une par mégarde sous le nom *d'Au-* » *bigny*, *Officier François*, & contre- » signée *de Louvois*. Elle fut d'abord » portée au Gouverneur de la Place, » qui l'ayant ouverte, reconnut qu'il » y avoit dans la Ville un homme sus- » pect ; il en fit des recherches ; & » d'Aubigny, sur les indices, fut arrêté » sous le faux nom qu'il portoit ; il » désavoua inutilement la lettre, son

Digitized by Google

» procès lui fut fait comme espion :
» pendant la procédure, on écrivit au
» Prince qui le protégeoit à Bruxelles.
» Le Prince faisant alors réflexion à la
» perte de son Traité de Ligue, écrivit
» qu'il falloit le punir comme espion.
» Le Conseil de guerre le condamna à
» une mort infame, quoiqu'il protestât
» de son innocence. Le soir avant l'exé-
» cution, un jeune Officier étant venu
» avec vingt soldats pour le garder à
» vue, pendant la nuit, dans la tour
» où il étoit prisonnier, après quelques
» tristes complimens sur son état, l'on
» proposa de boire pour éloigner les
» funestes idées. D'Aubigny donna de
» l'argent à un soldat pour aller acheter
» de quoi leur faire collation ; il ap-
» porta ce qu'il avoit acheté, & tous
» entrerent dans la chambre pour en
» prendre leur part. Pendant que cha-
» cun s'occupoit à rôtir des harengs
» autour d'un grand feu, d'Aubigny
» s'élança vers la porte qui étoit assez
» proche & qu'ils avoient laissée impru-
» demment ouverte, & la poussant sur
» lui il les enferma & sortit du Château
» sans obstacle. Après de très-grands
» périls, malgré les recherches du

Digitized by Google

» Gouverneur & de ſa Garniſon, il » trouva le moyen de ſortir de la Place » & de ſe rendre à Dinant, où il apprit » les inquiétudes que ſa détention avoit » cauſées au Marquis de Louvois, qui » avoit inutilement tout tenté pour le » ſauver : mais il eſt remarquable, & » cela n'eſt pas nouveau, que la nuit » même que d'Aubigny s'échappa de ſa » priſon, ſes cheveux & ſa barbe de- » vinrent tout blancs, de noirs qu'ils » étoient.

» Ce fut donc par d'Aubigny, que » l'on vit en France le projet d'une » très-longue & très-ſanglante guerre, » & les préparatifs que tant de Puiſ- » ſances liguées faiſoient pour oppri- » mer le Royaume «.

La petite vérole avoit tellement défiguré *Peliſſon* *, que Madame de Sévigné diſoit de lui, qu'il abuſoit de la permiſſion que les hommes ont d'être laids. Une Dame le prit un jour par la main, & le conduiſit chez un Peintre, en diſant à celui-ci : *Tout comme cela, trait pour trait*, & ſortit bruſquement. Le Peintre le

* Né en 1624, mort en 1693.

Digitized by Google

fixa, & le pria de se tenir en place. Pelisson demanda l'explication de l'aventure. *Monsieur*, répondit le Peintre, *j'ai entrepris de représenter, pour cette Dame, la Tentation de Jesus-Christ dans le désert; nous contestons depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au Diable, elle vous fait l'honneur de vous prendre pour modele.* La beauté de son ame le dédommageoit bien de sa figure. Il étoit sur le point d'abjurer le Protestantisme, lorsque M. de Montausier dit à Mademoiselle Scudéri, que si cela arrivoit, il seroit Précepteur du Dauphin, & Président à Mortier. Pelisson en étant informé, différa son abjuration, afin de ne point paroître embrasser la Religion Catholique par des motifs humains. Il faisoit tous les ans la fête de sa réunion à l'Eglise, & célébroit chaque année sa sortie de la Bastille, en délivrant quelques prisonniers.

Pelisson, privé de livres, d'encre & de papier, n'eut long-temps dans sa prison d'autre ressource contre l'ennui, qu'une araignée qu'il avoit apprivoisée. Le Gouverneur de la Bastille vint un jour voir son prisonnier, & lui demanda, avec un souris insultant, à quoi il s'occu-

Digitized by Google

poit : Peliſſon, d'un air ſerein, lui dit qu'il avoit ſu ſe faire un amuſement, & donnant auſſi-tôt ſon ſignal, il fit venir l'araignée apprivoiſée ſur ſa main. Le Gouverneur ne l'eut pas plutôt vue, qu'il la fit tomber à terre, & l'écraſa avec ſon pied. *Ah ! Monſieur*, s'écria Peliſſon, *j'aurois mieux aimé que vous m'euſſiez caſſé le bras.* L'action de ce Gouverneur étoit cruelle & ne pouvoit venir que d'une ame atroce.

Peliſſon avoit écrit l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe. Cette Compagnie ayant entendu en pleine aſſemblée la lecture de cette hiſtoire, qui n'étoit que manuſcrite, il fut arrêté, quelques jours après, que la premiere place vacante ſeroit deſtinée à l'Auteur, & qu'en attendant il auroit droit d'aſſiſter aux aſſemblées, & d'y opiner comme Académicien, avec cette clauſe que *la même grace ne pourroit être faite à perſonne, pour quelque conſidération que ce fût.*

Jean Barth & le Chevalier *de Forbin*, tous deux Lieutenans de vaiſſeau, eſcortoient, en 1689, vingt navires : ils avoient deux frégates; le premier, une de vingt-quatre canons; le ſecond, une

Digitized by Google

de seize. Ils rencontrerent par le travers de l'Isle de *Vight* deux gros vaisseaux de guerre Anglois, de cinquante & de soixante canons. La partie n'étoit assurément pas égale ; mais entre ces deux hommes, le conseil de prendre la fuite ne pouvoit être proposé par personne. Ils se sacrifierent pour sauver le convoi. Le combat s'engagea : il fut long & sanglant de part & d'autre ; mais il fallut enfin céder à la force. Le convoi s'étoit sauvé pendant le combat ; nos deux intrépides Marins furent menés à *Plimouth*. On les mit dans une prison pour les punir de leur téméraire bravoure. Jean Barth passoit tranquillement son temps à fumer & à boire : il étoit dans sa prison comme dans son vaisseau. Forbin, agité par une imagination ardente, rêvoit aux moyens de s'évader. Il en imagina un qu'il fit goûter à Jean Barth, & qui réussit. Les deux prisonniers s'échapperent pendant la nuit, se jeterent dans une barque de Pêcheur, & arriverent à Brest à travers mille périls. Louis XIV les récompensa l'un & l'autre, en les faisant Capitaines de vaisseau.

La France qui étoit dans une disette extrême de toutes sortes de grains, en 1694,

Digitized by Google

en faiſoit venir des pays du Nord. On attendoit avec impatience une flotte de cent voiles, chargée de bled, ſous l'eſcorte de deux vaiſſeaux Danois. Jean Barth fut envoyé au devant de ce convoi avec ſix vaiſſeaux. Les Hollandois s'en étoient déjà emparés. Jean Barth qui les rencontra peu de temps avant qu'ils entraſſent dans leurs Ports, les attaqua, quoiqu'ils euſſent deux vaiſſeaux & cent treize pieces de canons plus que lui. *Point de canon, point de fuſil*, dit-il aux ſiens : *à l'abordage, le ſabre à la main.* Les Hollandois ne s'y refuſerent pas. Trois de leurs vaiſſeaux furent enlevés, la flotte fut repriſe & conduite dans nos Ports.

Forbin * dans une de ſes expéditions avoit eu ſon vaiſſeau frappé par un coup de vent, qui le remplit d'eau. L'équipage effrayé ſe lamentoit, & faiſoit des vœux à tous les Saints. Mais Forbin perſuadé que c'étoit le moment d'agir : » Courage, » mes enfans, cria-t-il aux Matelots, » tous ces vœux ſont bons ; mais » ſainte pompe, ſainte pompe ! c'eſt à » elle qu'il faut s'adreſſer ; n'en doutez

* Né en 1656, mort en 1733.

Digitized by Google

» pas, elle vous sauvera «. Il donna l'exemple, & l'équipage fut sauvé.

Jean Barth * amené à Versailles par le Chevalier de Forbin, fumoit sa pipe dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV l'ayant fait appeler, lui dit: » Jean Barth, je viens de vous nommer » Chef d'Escadre. — Vous avez bien » fait, Sire, répondit le Marin en re- » tournant sa pipe «. Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les Courtisans, qui la trouvoient aussi absurde que brutale: » Vous vous trom- » pez, Messieurs, leur dit gravement » Louis XIV; cette réponse est celle » d'un homme qui sent ce qu'il vaut, » & qui compte m'en donner bientôt » de nouvelles preuves «.

Louvois, passionné pour la gloire du Roi & le succès de ses armes, avoit depuis long-temps compris la nécessité de soutenir le zele des Officiers par de nouvelles récompenses. L'Ordre de Saint-Lazare lui offrit des ressources. Il avoit pour ainsi dire forcé M. *de*

* Né en 1651, mort en 1702.

Digitized by Google

Néreſtan à lui en céder la Grande-Maîtriſe ; & comme il traitoit toutes les affaires militairement, il diſtribua les Commanderies de cet Ordre aux Officiers, qui, par de belles & heureuſes actions, avoient mérité les bienfaits & les récompenſes du Souverain. Mais cette reſſource n'exiſta pas long-temps. Après la mort de ce Miniſtre, Louis XIV. voulut porter ſon attention ſur tout ce qui a rapport à cet Ordre, purement hoſpitalier dans ſon origine. Il trouva que les fonds en étoient appliqués à des objets abſolument étrangers à ſa fondation. Ce Prince, dont la conſcience étoit naturellement délicate, choiſit ce qu'il y avoit de plus ſages & de plus éclairés dans le Conſeil, pour examiner rigoureuſement le paſſé, & pourvoir encore plus utilement à l'avenir, en donnant une forme à un Ordre qui n'en avoit preſque plus que le nom, & ſur-tout en réglant l'uſage qu'on feroit des biens dont il étoit en poſſeſſion. M. d'Agueſſeau fut un des Commiſſaires nommés par le Roi dans cette affaire, & il en devint bientôt le maître par la déférence que ſes Confreres eurent pour lui. Il penſa qu'il étoit de la juſtice

Digitized by Google

& de la piété du Roi de s'approcher, autant qu'il étoit possible, de l'intention des Fondateurs, en se conformant du moins à l'objet général de leur charité; & il crut que si la maladie de la lepre, pour laquelle avoient été instituées les maladreries de cet Ordre, avoit disparu, leurs fonds devoient rester destinés au soulagement des pauvres. Son sentiment fut donc qu'il falloit réunir les maladreries de l'Ordre de Saint-Lazare, aux Hôtels-Dieu les plus proches, & aux Hôpitaux des lieux où il n'y avoit point d'Hôtel-Dieu. Il restoit un obstacle à vaincre: c'étoit l'inconvénient de priver les Officiers Militaires du secours de quelques Commanderies de l'Ordre de Saint-Lazare. M. d'Agueſſeau étoit bien éloigné d'envier aux gens de guerre des récompenses qu'ils achetent au prix de leur sang; mais il lui paroissoit injuste de les prendre sur le patrimoine des pauvres; & entre deux objets qui méritoient également la protection du Roi, le seul parti qu'il trouvoit convenable à la Majesté Royale, étoit de concilier ces deux vues, au lieu de les faire combattre l'une contre l'autre. Ainsi, pendant qu'il étoit occupé à faire rendre aux pauvres

Digitized by Google

la juſtice qui leur étoit due, ſuivant l'eſprit de la fondation, il vouloit d'un autre côté faire éclater la magnificence du Roi à l'égard de ceux qui le ſervent dans ſes Troupes, par l'inſtitution d'un Ordre Militaire, qu'il ſeroit aiſé d'établir en faiſant des retranchemens inſenſibles ſur les dépenſes de la guerre, & dont la Croix ſeroit une diſtinction honorable, & les Commanderies une récompenſe utile pour les Officiers que le Roi voudroit en favoriſer. Tous les Commiſſaires entrerent dans des vues dont la nobleſſe égaloit la juſtice. M. d'Agueſſeau fut chargé, lorſque le Roi eut approuvé ſon avis, de dreſſer les Edits & les Arrêts qu'il falloit donner pour conſommer ce projet. Il eut l'honneur de les préſenter au Roi, qui ſe les fit lire avec plaiſir, trouvant ſa conſcience auſſi ſoulagée, par l'uſage auquel on deſtinoit les biens de l'Ordre de Saint-Lazare, que ſon amour pour la gloire flatté, par l'inſtitution de l'Ordre Militaire de Saint-Louis. La Nobleſſe Françoiſe doit donc la naiſſance d'un Ordre qui a ſi fort contribué à relever ſa gloire, à M. d'Agueſſeau, pere du Chancelier de ce nom.

Digitized by Google

Dans le Couvent des Cordeliers de Mantoue, les Religieux étant au réfectoire, un grand nombre prirent querelle (en 1690) au sujet de Louis XIV & du Prince d'Orange; les uns criant, *vive France;* les autres, *vive Orange.* La dispute alla si loin, qu'ils se firent des armes de tout ce qui se rencontra sur le lieu, & donnerent un petit combat, où cinq de ces bons Peres demeurerent sur la place, & plusieurs furent dangereusement blessés.

Le Maréchal *de Luxembourg* * avoit remporté sur le Prince d'Orange les batailles de *Fleurus*, de *Leuze*, de *Steinkerque*, de *Nerwinde.* Ce Prince fulminant contre l'ascendant que le Maréchal avoit sur lui, s'avisa de dire un jour: » Il est donc décidé que je ne battrai » jamais ce bossu-là «. M. de Luxembourg, informé de ce propos, répondit: » Comment sait-il que je suis bossu? » il ne m'a jamais vu par-derriere «.

Lorsqu'on chanta le *Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de la

* Né en 1628, mort en 1695.

Digitized by Google

Marſaille, il y avoit dans cette Egliſe un grand nombre de drapeaux que le Maréchal de Luxembourg avoit enlevés aux ennemis. Le Prince de Conti ſe rendit à cette Cérémonie, accompagné du Maréchal qu'il tenoit par la main : *Meſſieurs*, dit-il en écartant la foule qui embarraſſoit la porte, *laiſſez paſſer le Tapiſſier de Notre-Dame.*

On lit dans l'Hiſtoire de ce Héros, que le regret d'avoir mieux ſervi le Roi que Dieu, lui fit dire au lit de la mort : » qu'il auroit préféré à l'éclat de tant » de victoires qui lui devenoient inutiles » au Tribunal du Juge des Rois & des » Héros, le mérite d'un verre d'eau » donné aux pauvres pour l'amour de » l'Être ſuprême «.

Après avoir fait toute la guerre de Hollande ſous M. le Prince & M. de Turenne, le Marquis *de Crenant* obtint le Gouvernement de *Caſal*, où il fit ſa réſidence juſqu'à la démolition des fortifications de cette Place. Les ennemis ne le laiſſerent point tranquille dans ſon Gouvernement. Il eut d'abord à ſe défendre d'une conſpiration formée par le Comte *de Faſſaty*, Gouverneur de la Ville

Digitized by Google

pour le Duc de Mantoue, qui vouloit la livrer aux Impériaux. Il falloit toute la prudence & toute la ſagacité de M. de Crenant, pour ne pas ſe laiſſer tromper au manege adroit de cet Italien. Le projet du Comte de Faſſaty étoit d'ouvrir une porte aux ennemis, & de faire égorger tout ce qui ſe trouveroit de François dans la Ville. M. de Crenant s'étant bien aſſuré du deſſein de ce Gouverneur, l'invita à dîner avec toute ſa famille, & au moment où l'on ſe leva de table, il le fit arrêter & enfermer dans la Citadelle. Il pria le Sénat de s'aſſembler, parce qu'il avoit des affaires de la plus grande importance à lui communiquer. En attendant, il ſe montra dans la place & dans les rues, inſtruiſant les Habitans du danger qu'ils avoient couru d'être égorgés. Quand le Sénat fut aſſemblé, il y rendit compte de ſa conduite, & aſſura les Corps qui le compoſoient de la protection du Roi. Il fit déſarmer un Régiment que le Duc de Mantoue entretenoit, craignant que ce Prince ne fût l'auteur ſecret de la conſpiration ; & en même temps, il commanda un détachement pour aller attaquer les Impériaux, qui s'étoient avan-

Digitized by Google

cés jusqu'à *Moncale*, pour profiter du moment où on les avertiroit que les portes de *Casal* étoient ouvertes.

Une jeune Dame étoit allée visiter le Château de Versailles pendant l'absence du Roi. » N'est-ce pas, lui dit-on, » un palais enchanté « ? *Oui*, répondit-elle, *mais il faut que l'enchanteur y soit.*

Madame *de Rambure* étoit une femme qui, avec de la jeunesse, de la beauté, de l'esprit & de la fortune avoit des goûts forts bizarres. Elle avoit aimé des Musiciens, des Histrions, des Danseurs de corde, ou pour mieux dire, en favorisant tous ces gens-là, elle n'avoit aimé personne. Enfin un Gentilhomme nommé *Caderousse*, sut lui inspirer une véritable passion. C'étoit un joueur qui, ayant perdu tout son argent, vint un jour se désespérer chez elle. Elle le consola par l'espérance de lui en fournir assez pour regagner ce qu'il avoit perdu; & en effet elle lui envoya quinze cents louis d'or qu'elle avoit empruntés sur ses pierreries. Caderousse étant allé le soir même dans la maison où il avoit perdu la veille, & quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il

Digitized by Google

y venoit faire ſans argent : » Les gens » comme moi, répondit-il, ne man- » quent jamais de reſſources, graces » aux bagues & aux joyaux de la bonne » femme *Rambure* «. Il ne ſe doutoit pas que cette Dame fût dans l'alcove de cette chambre avec la maîtreſſe du logis. On imagine bien ce que doit penſer une femme paſſionnée qui ſe voit traiter de la ſorte. Elle tomba en défaillance, & dès qu'elle fut revenue on la porta dans ſon carroſſe, & de là dans ſon lit, où elle mourut quatre jours après. Cette action infame de Caderouſſe le décria par-tout, mais ne fut point aſſez punie par le déshonneur.

Le vrai talent de *Quinault* * étoit pour la Poéſie lyrique ; mais il ſe méprit d'abord, & fit des Tragédies & des Comédies. Il n'avoit que dix-huit ans lorſqu'il compoſa ſa premiere Piece intitulée *les Rivales*. Les Comédiens étoient alors dans l'uſage d'acheter les Pieces de Théâtre ; au moyen de quoi le profit de la recette ne ſe partageoit point avec

* Né en 1635, mort en 1688.

Digitized by Google

les Auteurs. Cet uſage avoit ſon inconvénient, car il arrivoit aſſez ſouvent que la Piece étoit mal accueillie du Public. Auſſi les Comédiens mettoient-ils un prix très-modique à leurs emplettes. Quelquefois la réputation de l'Auteur faiſoit hauſſer le prix de l'Ouvrage. *Triſtan l'Hermite*, pour rendre ſervice à Quinault ſon éleve, ſe chargea de lire aux Comédiens la Piece *des Rivales*. Elle fut acceptée avec de grand éloges, & ils convinrent d'en donner cent écus. Alors Triſtan leur apprit que cette Comédie n'étoit point de lui, mais d'un jeune homme appelé Quinault qui avoit beaucoup de talent. Cet aveu fit rétracter les Comédiens. Ils dirent à Triſtan, que la Comédie, dont il avoit fait la lecture, n'étant point de ſa compoſition, ils ne pouvoient haſarder que cinquante écus. Triſtan inſiſta vainement pour les faire revenir à leur premiere propoſition; enfin il s'aviſa d'un expédient; ce fut de leur propoſer d'accorder à Quinault le neuvieme de la recette de chaque repréſentation tant qu'on joueroit cette Piece dans ſa nouveauté. Cette condition fut acceptée de part & d'autre, & a fait loi depuis.

Digitized by Google

Louis XIV ayant goûté l'Opéra qui ne faiſoit que de naître en France, engagea Quinault dans cette carriere à laquelle il étoit deſtiné ; pour l'encourager, il lui accorda une penſion de deux mille livres. Ce Poëte reconnoiſſant chanta les louanges du Roi ſon bienfaicteur dans les Prologues de ſes Opéra. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir porté un peu trop loin ces ſortes de louanges. Après la bataille d'Hochſtet, un Prince d'Allemagne dit malignement à un priſonnier François : » Monſieur, » fait-on encore des Prologues en » France « ?

Le Comte *de Flamarens* fut obligé de ſortir du Royaume à l'occaſion de ſon fameux duel avec MM. *de Chalais*, *Noirmoutier* & *d'Antin*, contre les deux *la Frette*, MM. *de Saint-Aignan* & *d'Argenlieu*, & n'eut jamais la liberté d'y rentrer. Après avoir voyagé dans pluſieurs Cours de l'Europe, dont il s'attira l'eſtime & la bienveillance, il alla ſe fixer à Vienne. L'Empereur lui donna un Régiment, qu'il remit lorſque les Maiſons de France & d'Autriche ſe brouillerent, renonçant aux brillantes eſpérances que

Digitized by Google

la faveur de ce Prince pouvoit lui faire concevoir. Il conſerva toujours un cœur François, qui ne lui permit jamais de ſervir contre ſon pays. Il paſſa dans les Cours du Nord d'où il revint quelques années après à celles du Midi, qu'il avoit déjà vues. Il vécut à celle de Turin juſqu'à la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Il offrit ſon épée & ſa vie à *Philippe V.* Ce Prince agréa ſes offres de ſervice, lui fit une groſſe penſion, l'honora de la Clef d'or, & voulut qu'il l'accompagnât dans ſon voyage de Naples & de Milan. Il mourut à Burgos, peu de temps après ſon retour en Eſpagne, fort regretté de toute la Cour, & ſur-tout de la jeune Reine qui l'avoit pris en grande affection pour les qualités aimables de ſon cœur & de ſon eſprit. Cette Princeſſe lui envoya durant ſa maladie ſes Médecins & ſes Chirurgiens, pour qu'ils lui donnaſſent tous les ſecours qui dépendoient de leur art. Tous leurs ſoins n'ayant pu le garantir de la mort, elle ordonna qu'il fût enterré d'une maniere convenable à ſa qualité. On lui fit de pompeuſes funérailles qui ſignalerent l'eſtime ſinguliere que la Reine d'Eſpagne faiſoit de cet

Digitized by Google

illuſtre Etranger. Ainſi finit le Comte de Flamarens, qu'un exil rigoureux & conſtant ne put rendre infidelle à ſa Patrie.

Le Baron *de Beauvais*, Capitaine du Bois de Boulogne & de la Plaine de Saint-Denys, & *Francine*, Gouverneur de l'Opéra, étoient convenus que l'un chaſſeroit, & que l'autre iroit à l'Opéra, quand ils voudroient, ſans payer. Quelque temps après leur convention, Francine eſt arrêté dans la Plaine de Saint-Denys par un Garde qui lui dit, que M. le Baron lui abandonnoit telle & telle plaine, & s'en réſervoit telle & telle autre; ſur cela Francine ſe retire. Le lendemain le Baron étant à l'Opéra, & voulant monter ſur le Théâtre, trouva un homme avec une pertuiſane, qui lui dit, que M. Francine lui a bien abandonné la plaine du Parterre, mais que pour celle du Théâtre, il ſe l'eſt réſervée. Leurs amis communs ſe mêlerent de cette affaire, & l'un & l'autre alla par-tout où il voulut.

Louis XIV créa la Charge de Lieutenant de Roi de la Baſtille en faveur

Digitized by Google

de M. *du Joncas*, Exempt des Gardes-du-Corps dans la Compagnie de Duras. Dès qu'il se vit installé dans cette place, le premier soin de cet Officier fut d'examiner les raisons que plusieurs prisonniers détenus depuis long-temps à la Bastille pouvoient avoir de demander leur liberté ; après qu'il en eut reconnu la justice, il s'employa avec ardeur pour la leur procurer. Des ames atroces lui représentèrent qu'il alloit se priver d'un revenu considérable en faisant ouvrir les prisons. » Je n'ai que de l'argent à » perdre, leur répondit-il ; & ces malheu- » reux ne jouissent pas d'un bien qu'ils » estiment plus que la vie «. Cette noble & généreuse sensibilité fut très-applaudie, même à la Cour.

La *Requête des Dictionnaires*, Piece remplie de traits satiriques contre l'Académie Françoise, empêcha *Ménage* d'être reçu de cette Académie. Sur quoi le Professeur *Montmaur* disoit assez plaisamment, » que c'étoit à cause de cette » Piece qu'il falloit le condamner à » en être, comme on condamne un » homme qui a déshonoré une fille, à » l'épouser «.

Digitized by Google

On montroit à Ménage un Tableau de *le Sueur*, où Saint Bruno, le pieux Fondateur des Chartreux, étoit repréſenté avec une vérité d'expreſſion frappante. On lui demanda ce qu'il en penſoit ; il répondit : *Sans ſa regle, il parleroit.*

Le premier jour que *Namur* fut inveſti (en 1692), les Dames les plus conſidérables de la Ville firent une députation au Roi pour lui demander un paſſe-port : on le leur refuſa, diſant que ce n'étoit pas l'uſage. Elles envoyerent faire une ſeconde fois la même demande ; on la leur refuſa encore. *Hé bien*, répondirent-elles, *allez dire au Roi que nous ſerons très-glorieuſes de nous rendre ſes priſonnieres de guerre ;* & ſur le champ elles ſe préparerent à ſortir de Namur avec leurs enfans & leurs femmes. Louis XIV nomma un des Seigneurs de ſa Cour les plus polis pour aller leur faire des civilités, & les mener en ſureté juſqu'à des tentes qu'on avoit fait dreſſer pour les recevoir, & où elles trouverent des rafraîchiſſemens. Les carroſſes du Roi allerent les prendre l'après-midi, & les conduiſirent dans une Abbaye voiſine,

Digitized by Google

voiſine, où elles reſterent juſqu'à la fin du ſiege. Les Soldats ſe piquerent auſſi de galanterie : ils accoururent au-devant de ces Dames, pour aider leurs gens à porter les paquets ; & prenant les petits enfans dans leurs bras, ils les porterent à la ſuite de leurs meres, ſans commettre aucun déſordre, ni la moindre action contraire à l'humanité ou à la décence.

Lors du ſiege de cette Ville en 1695, il y avoit dans le Régiment du Colonel *Hamilton*, un bas Officier qui s'appeloit *Union*, & un Soldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes devinrent rivaux ; & les querelles particulieres que l'amour avoit fait naître entre eux, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, que ſon grade d'Officier élevoit au-deſſus de *Valentin*, ſaiſiſſoit toutes les occaſions poſſibles de tourmenter celui-ci, & de lui faire éprouver ſon reſſentiment. Le Soldat qui connoiſſoit les devoirs de la diſcipline Militaire, ſouffroit patiemment la mauvaiſe humeur de ſon Officier, & obéiſſoit ſans réſiſtance : ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du Château. Les François firent une ſortie, où l'Officier *Union* reçut

Digitized by Google

un coup de feu dans la cuisse : il tomba ; &, comme les François pressoient de toutes parts les troupes alliées, il étoit sur le point d'être foulé aux pieds. Dans ce désastre il apperçut *Valentin* son ennemi, & lui cria : *Ah ! Valentin ! peux-tu m'abandonner ?*

Valentin courut aussi-tôt à lui, & au milieu du feu des François, il ne craignit point de l'enlever & de le mettre sur son dos. Il le transporta ainsi jusqu'à la hauteur de l'Abbaye de *Salsine*. Dans cet endroit un boulet de canon tua Valentin, sans toucher l'Officier : Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci oubliant alors sa blessure, se releva en s'arrachant les cheveux ; &, se rejetant aussi-tôt sur le cadavre de son bienfaicteur, il s'écrioit : *Ah ! Valentin ! Valentin ! est-ce pour moi que tu meurs, pour moi qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai jamais te survivre... Je ne le veux pas... Non.* Il fut impossible de séparer *Union* du cadavre sanglant de *Valentin*. On l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaicteur ; & , pendant qu'on portoit ainsi l'un & l'autre, leurs camarades,

Digitized by Google

qui connoiſſoient leur inimitié, pleuroient à la fois de douleur & d'admiration. Lorſque *Union* fut ramené dans la tente, on panſa malgré lui la bleſſure qu'il avoit reçue : mais le jour ſuivant ce malheureux Officier, appelant toujours *Valentin*, expira accablé de regrets.

Lorſque la Princeſſe *Adélaïde de Savoie* vint en France pour épouſer M. le Duc *de Bourgogne*, elle n'étoit point encore nubile. Son mariage ne fut célébré que l'année ſuivante 1697, & conſommé deux ans après. Victor-Amédée eût ſouhaité qu'on appelât ſa Fille *la Princeſſe de Savoie :* Louis XIV ne trouvoit pas d'inconvénient à ce qu'elle fût appelée dès-lors *Ducheſſe de Bourgogne.* Cependant il fut arrêté dans le Conſeil qu'on ne l'appelleroit point *Ducheſſe de Bourgogne*, puiſqu'elle ne l'étoit pas encore ; ni *Princeſſe de Savoie*, parce qu'en cette qualité elle ne devroit pas avoir la préſéance ſur les Princeſſes du Sang Royal ; mais qu'on l'appelleroit ſimplement *la Princeſſe.* Le peuple, dans la joie de voir finir la guerre par cette alliance, l'appela *la Princeſſe de la Paix.*

Digitized by Google

Le Roi avoit fait le siege de *Mons* en personne (en 1691) : il étoit accompagné des Princes du Sang & des principaux Seigneurs de sa Cour. Jamais siege ne fut poussé plus vigoureusement. On y vit un singulier spectacle. Sur les onze heures du matin, l'Artillerie se tut tout-à-coup; & au fracas épouvantable des bombes, succéda un Concert de hautbois que les Officiers du Régiment du Roi donnerent aux Dames de la Ville. Les Musiciens s'étoient placés sur un ouvrage encore tout fumant de carnage, dont nos troupes venoient de s'emparer. Les Dames de la Ville accoururent sur le rempart pour l'écouter, & ne s'en retournerent qu'après qu'il eut cessé. Mélange de galanterie & de fureur guerriere qui peint bien les François !

Le 12 Octobre 1691, la Cour étant à Fontainebleau, le Prince *de Courtenay* & le Marquis *de la Vauguyon* tirerent l'épée dans le vestibule qui étoit entre la Chapelle & l'appartement du Roi d'Angleterre ; les témoins dirent que la Vauguyon étoit l'agresseur. Aussi-tôt qu'on les eut séparés, celui-ci courut

Digitized by Google

à l'appartement du Roi, & se jeta à ses pieds, en lui disant, qu'il lui apportoit sa tête. Le Roi lui ordonna de se retirer, en ajoutant que le Grand-Prévôt lui rendroit compte de la chose. Sa Majesté envoya faire le même commandement au Prince de Courtenay. C'est un crime capital que de tirer l'épée dans le Louvre ; cependant, comme la Vauguyon étoit allé sur le champ trouver le Roi, Sa Majesté voulut bien lui faire grace. Il en fut quitte pour quelques mois de Bastille, & le Prince de Courtenay subit la même peine. Quoiqu'il y eût autant de distance entre leur faute, qu'entre leur naissance, on ne mit point de différence dans leur punition. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour toute la Cour. *Lettres de Bussy-Rabutin.*

Au commencement du regne de Philippe V, il arriva à Cadix une flottille richement chargée. Il s'y trouva huit grandes caisses adressées au Révérend Pere Général de la Compagnie de Jesus. Ces caisses penserent rompre les reins à ceux qui les déchargerent. Leur extrême pesanteur donna la curiosité de

Digitized by Google

ſavoir ce qu'elles contenoient ; on en ouvrit une où l'on trouva de groſſes billes de chocolat, dont le poids fit ſoupçonner quelque choſe. La première qu'on eſſaya de rompre, renfermoit un lingot d'or, & il en étoit de même de toutes les autres. Cette découverte fit beaucoup de bruit, & les Jéſuites n'oſerent réclamer les huit caiſſes qui, faute de trouver maîtres, furent adjugées au Roi d'Eſpagne.

Lorſque Meſſieurs de Sorbonne accepterent le College des Quatre Nations, ils demanderent, pour premiere condition, qu'on délogeât la Comédie de la rue Guénégaud. Les Comédiens marchanderent des places dans cinq ou ſix endroits ; mais par-tout où ils alloient, c'étoit merveille d'entendre comme les Curés crioient. Le Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois obtint qu'ils ne ſeroient point à l'Hôtel de Sourdis, parce que de leur Théâtre on auroit entendu les orgues, & de l'Egliſe on auroit parfaitement bien entendu les violons. Le Curé de Saint-André-des-Arcs ayant ſu qu'ils ſongeoient à s'établir dans la rue de Savoie, vint trouver le Roi, & lui

Digitized by Google

représenta qu'il n'y avoit bientôt plus dans sa Paroisse que des Aubergistes & des Coquetiers, & que si les Comédiens y venoient, son Eglise seroit déserte. Les Grands Augustins présenterent aussi leur requête ; mais on prétend que les Comédiens dirent à Sa Majesté que ces mêmes Augustins, qui ne vouloient point de leur voisinage, étoient fort assidus spectateurs de la Comédie, & qu'ils avoient offert de vendre à la Troupe des maisons qui leur appartenoient dans la rue d'Anjou, pour y bâtir un Théâtre, & que le marché se seroit conclu, si le lieu eût été plus commode. L'alarme fut grande dans tout le quartier, & les Comédiens eurent défense de bâtir dans la rue de Savoie. Despréaux écrivoit à Racine à ce sujet : » S'il y » a quelque malheur dont on puisse » se réjouir, c'est, à mon avis, celui des » Comédiens : si on continue à les trai- » ter comme on fait, il faudra qu'ils » aillent s'établir entre la Villette & la » Porte Saint-Martin : encore ne sais- » je s'ils n'auront point sur les bras le » Curé de Saint-Laurent «; & Racine lui répondit: » Ce seroit un digne Théâ- » tre pour les Œuvres de M. Pradon «.

Digitized by Google

Préchantré *, mauvais Poëte Toulouſain, avoit fait le plan d'une Tragédie intitulée, *la Mort de Néron.* Il travailloit dans un Hôtel garni à Paris. Il oublia un jour dans ſa chambre, un papier où il avoit tracé la diſpoſition de ſes ſcenes. On y liſoit ces mots, au-deſſous de quelques chiffres : *Ici le Roi ſera tué.* L'Aubergiſte déjà frappé de la phyſionomie effarée du Poëte, crut devoir porter cet écrit au Commiſſaire du quartier. Préchantré s'étant rendu le ſoir à ſon Auberge, fut bien étonné de ſe voir entouré de gens armés qui venoient pour le ſaiſir ; mais ayant apperçu ſon papier entre les mains du Commiſſaire, il s'écria plein de joie : *Ah ! le voilà ; c'eſt la ſcene où j'ai deſſein de placer la mort de Néron.* On ne fut pas long-temps à reconnoître l'innocence du Poëte.

La Tragédie d'*Ariane* étoit le triomphe de la célébre Actrice Mademoiſelle *Duclos.* Un jour que le Parterre redemanda cette Piece, *Dancourt*, Orateur de la Troupe, qui s'étoit avancé pour

* Né en 1683, mort en 1708.

Digitized by Google

en annoncer une autre, se trouva embarrassé, parce qu'un certain fardeau que Mademoiselle Duclos n'avoit pas reçu des mains de l'hymen l'empêchoit de jouer. Comment annoncer cet état au Parterre sans blesser la délicatesse de l'Actrice ? Lorsque le tumulte des cris est tombé, Dancourt s'avance, se repand en complimens & en excuses, cite une maladie de Mademoiselle Duclos, qui étoit présente, & par un geste adroit désigne le siege du mal. A l'instant cette Actrice, qui l'observoit, sort précipitamment des coulisses, s'élance au bord du théâtre, applique un soufflet sur la joue de l'Orateur, & se tournant vers le Parterre, dit : *Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain Ariane.*

Le Marquis *de Visé*, qui se fit distinguer par sa valeur militaire sous le regne de Louis XIV, avoit d'abord servi dans *la Fare*. Quand ce Régiment fut réformé, le Roi voulut que la Compagnie de ce brave Officier fût conservée : on l'incorpora dans le Régiment de *Toiras*. Une distinction plus flatteuse encore, lui fut accordée par la décision d'un Conseil de guerre,

Digitized by Google

tenu ſous l'autorité du Duc de Joyeuſe, Colonel général de la Cavalerie-légere. Ce Conſeil, pour perpétuer à jamais les actions de valeur de M. de Viſé, lui accorda, *pour ſa perſonne & pour celle de ſes enfans, de porter des timbales en guerre.* Louis XIV qui, comme on ſait, mit tous ſes ſoins à compoſer ſa Maiſon militaire de ce qu'il y avoit de plus braves Officiers dans ſes armées, choiſit M. de Viſé pour remplir une place d'Enſeigne dans ſes Gardes. Le Roi joignit un billet écrit de ſa main, à la lettre par laquelle M. de Louvois lui annonçoit cette nouvelle. Ces témoignages de la ſatisfaction du Monarque, ne firent qu'enflammer davantage le zele & le courage du Marquis de Viſé. A l'attaque du Château de Fauconnier, le premier aſſaut que firent nos troupes n'ayant point réuſſi, il obtint de faire une tentative à la tête des Gardes-du-Corps. Il forma le deſſein de s'emparer de ce Château, en traverſant vis-à-vis de la brêche un foſſé plein d'une eau vive & courante. Il choiſit tous ceux de ſa troupe qui ſavoient nager; les valets de bonne volonté furent de la partie : il ſe trouva deux cents nageurs, à la tête deſquels M. de Viſé

Digitized by Google

traverſa le foſſé à la nage, l'épée entre les dents, & gagna la brêche. On croit voir revivre les Paladins de l'Arioſte. Cet Officier reçut trois coups de mouſquet au moment qu'il abordoit ; un lui perça l'épaule, l'autre lui entra dans le corps, & le troiſieme lui caſſa la machoire, perça ſa langue, & lui briſa quatre dents : ſon courage n'en fut point abattu : il donnoit ſes ordres de la main, quand il ne le pouvoit pas de la voix. On imagine bien que cette Place ſe rendit. Le Roi dit, en apprenant la maniere dont le Château de Fauconnier avoit été emporté : *Il n'y a que Viſé capable d'une telle action.*

Après que le Poëte *Lainez* eut reçu ſes Sacremens dans ſa derniere maladie, le Prêtre à qui il s'étoit confeſſé fit emporter pendant la nuit une caſſette pleine de Vers licencieux. Le moribond s'étant réveillé, cria *au voleur*, fit venir un Commiſſaire, dreſſa ſa plainte, fit rapporter la caſſette par le Prêtre même, & ſur le champ ſe fit tranſporter de la Paroiſſe de Saint-Sulpice ſur celle de Saint-Roch, où il mourut. Il avoit demandé que ce fût dans la plaine de

Digitized by Google

Mont-Martre, *afin*, disoit-il, *de voir lever le soleil encore une fois avant que de mourir.*

Le Chevalier, depuis Comte *de Grammont* *, dont nous avons des Mémoires écrits par Hamilton, étoit devenu éperdument amoureux d'une sœur de cet aimable Ecrivain. La Demoiselle Hamilton s'étoit trop fiée à la passion de son amant, & aux promesses réitérées qu'il lui avoit faites de l'épouser. Soit inconstance, soit qu'il voulût remettre son mariage à un autre temps, le Chevalier de Grammont partit de Londres sans remplir ses engagemens. Hamilton sensible à cet affront, court après le Chevalier dans le dessein de se couper la gorge avec lui, s'il persiste à vouloir déshonorer sa sœur. Il l'atteint à quelques milles de Londres. Après les complimens ordinaires, il lui demande froidement s'il n'a rien oublié dans cette Capitale? Le Chevalier qui voit où tend cette question, & qui peut-être n'étoit pas d'humeur de se battre, répond au

* Mort au commencement de ce siecle.

Digitized by Google

Comte Hamilton : *Oui*, *Monſieur*, *j'ai oublié d'épouſer Mademoiſelle votre ſœur* ; & il retourne à Londres pour faire ce mariage.

Le Marquis d'Humieres venoit d'être fait Maréchal de France, à la ſollicitation du Vicomte de Turenne, qui ne put réſiſter aux charmes & à l'eſprit de la Marquiſe ſon épouſe. Le jour même Louis XIV rencontrant le Comte de Grammont, lui dit : » Savez-vous qui » je viens de faire Maréchal « ? *Oui*, *Sire*, lui répondit-il, *c'eſt Madame d'Humieres.*

Le Marquis de ***, qui tout récemment venoit d'obtenir ce titre malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, abordant un jour le Comte de Grammont, qui étoit alors fort âgé, lui dit d'un air aſſez libre : » Bon jour, vieux Comte «. *Bon jour*, *jeune Marquis*, lui répondit ce Seigneur.

Le Comte de Grammont trouvant un jour deux de ſes valets qui ſe battoient l'épée à la main, voulut ſi abſolument en ſavoir la cauſe, que l'un d'eux lui avoua qu'ils lui avoient volé cinq louis d'or, & que la querelle venoit de ce que ſon camarade vouloit

Digitized by Google

en avoir trois. » Tenez, dit-il en tirant » vingt-quatre livres de ſa poche ; vous » êtes de grands marauds de vous égor- » ger ainſi pour un louis «.

Le Comte de Grammont parloit au Roi d'un fait qui s'étoit paſſé du temps de la Fronde. Le Roi lui demanda : *Quand cela arriva-t-il* ? M. de Grammont lui répondit : » Sire, c'eſt du temps que » nous ſervions Votre Majeſté contre » le Cardinal Mazarin «.

M. le Comte de Grammont tomba dangereuſement malade en 1696. Le Roi qui ſavoit que ce Seigneur n'étoit pas fort dévot, lui envoya le Marquis de Dangeau pour le voir de ſa part, & lui dire qu'il falloit ſonger à Dieu. M. de Grammont ſe tourna alors du côté de Madame la Comteſſe ſa femme, qui avoit toujours été très-dévote, & lui dit : *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion.* C'eſt au ſujet de ce bon mot, qui courut dans toute l'Europe, que Saint-Evremond écrivit à Mademoiſelle de l'Enclos : » Vous vivez dans un pays où l'on » a de merveilleux avantages pour ſe » ſauver : le vice n'y eſt guere moins » oppoſé à la mode qu'à la vertu ; pé-

Digitized by Google

» cher, c'eſt ne ſavoir pas vivre, & » choquer la bienſéance autant que la » religion. Il ne falloit autrefois qu'être » méchant, il faut être de plus mal- » honnête homme, pour ſe damner en » France préſentement. Ceux qui n'ont » pas aſſez de conſidération pour l'au- » tre vie, ſont conduits au ſalut par » les égards & les devoirs de celle- » ci «.

Le Savant *Nicole** s'étant préſenté pour le Sous-Diaconat, les Examinateurs lui demanderent combien il y avoit de Prieres renfermées dans le *Pater*. Il parut interdit à cette queſtion, & ſa timidité l'empêcha de répondre comme il convenoit. Il ne fut point admis à ce premier Ordre. Ces Meſſieurs, inſtruits que celui qu'ils avoient refuſé n'étoit rien moins qu'ignorant, vinrent lui faire des excuſes, & l'exhorterent à recevoir la Prêtriſe ; mais il regarda toujours leur refus comme celui de Dieu même, & il ne fut toute ſa vie que ſimple Tonſuré.

* Né en 1625, mort en 1695.

Digitized by Google

Nicole avoit travaillé, de concert avec le célebre Arnauld, au Livre de *la perpétuité de la Foi ;* il eut même la plus grande part à cet ouvrage, qui devoit paroître sous son nom ; mais ayant essuyé quelques dégoûts de la part du Censeur, il vint trouver M. Arnauld, & lui dit qu'il falloit qu'il consentît à passer pour l'Auteur de cet Ouvrage. » Monsieur, ajouta-t-il, ce n'est pas la » vérité qui persuade les hommes, ce » sont ceux qui la disent «.

Avant que de se retirer à Port-Royal, cet Ecrivain célebre avoit choisi sa retraite au faubourg Saint-Marceau, & quand on lui en demandoit la raison : » C'est, répondoit-il, que les Ennemis » qui ravagent la Flandre, & qui menacent Paris, entreront par la porte » Saint-Martin, & auront toute la » Ville à traverser avant que d'arriver » jusqu'à moi «.

Quoique l'un des plus illustres Solitaires de Port-Royal-des-Champs, il évitoit toujours de prendre parti dans les querelles qui les divisoient quelquefois. *Je n'aime point*, disoit-il, *les guerres civiles.* Aussi n'avoit-il que peu d'ascendant dans cette Société. Madame de

Digitized by Google

Longueville étoit presque la seule personne de Port-Royal qui déférât aux sentimens de Nicole; ce qui lui fit dire, quand elle mourut, qu'*il avoit perdu tout son crédit.* Et comme elle étoit la seule qui l'appelât *M. l'Abbé*, il ajoutoit assez plaisamment : *J'ai même perdu mon Abbaye.*

Un Soldat envoyé par M. de Vauban pour examiner un poste, y reçut une balle dans le corps. Il vint rendre compte de ce qu'il avoit observé, & le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa blessure. M. de Vauban voulut récompenser sa bravoure, & le service qu'il venoit de rendre ; il lui présenta de l'argent : *Non, Monseigneur*, lui dit le Soldat en le refusant, *cela gâteroit mon action.*

Barbesieux * mourut presque subitement : l'Archevêque de Reims, son oncle, reçut son dernier soupir, lui parla beaucoup de testament, & peu de sa conscience. Le voyant expiré, il entra

* Né en 1668, mort en 1701.

Digitized by Google

dans ſon cabinet, remplit ſes poches de bijoux, parcourut tous les papiers, en prit un; & rentrant dans la chambre où ſon neveu venoit de mourir: » Parbleu, » dit-il, voilà une plaiſante choſe écrite » de la main de Barbeſieux : *J'aurai à* » *ma trente troiſieme année une grande ma-* » *ladie, de laquelle je ne réchapperai pas* «. Ce Miniſtre héritier de la crédulité de ſon pere pour l'aſtrologie, conſultoit ſouvent le Pere *Alexis*, Cordelier, qui, d'après la connoiſſance de ſes débauches, avoit haſardé cette prédiction.

Lors de la révocation de l'Edit de Nantes, le Comte *de Roye* & ſa femme s'étoient retirés en Danemarck. Comme il étoit Lieutenant-Général en France, il fut fait Chevalier de l'Eléphant, Grand Maréchal, & commanda les Troupes. Il jouiſſoit lui & ſa femme de la plus grande conſidération. Le Comte & la Comteſſe, ainſi que Mademoiſelle leur fille, avoient ſouvent l'honneur de manger à la table du Roi. Il arriva, à un dîner, que la Comteſſe de Roye, frappée de l'étrange figure de la Reine de Danemarck, ſe tourna vers ſa fille, & lui demanda ſi elle ne trouvoit pas que la

Digitized by Google

Reine reſſembloit à Madame *Panache* comme deux gouttes d'eau. Quoiqu'elle eût parlé françois, elle fut entendue de la Reine, qui voulut ſavoir ce que c'étoit que cette Dame *Panache.* La Comteſſe lui dit que c'étoit une Dame fort aimable de la Cour de France; mais elle dit cela d'un air aſſez embarraſſé. La Reine qui avoit vu ſa ſurpriſe, n'en fit pas ſemblant; mais inquiete de la comparaiſon, elle écrivit à *Magereron*, Envoyé de Danemarck à Paris, de lui mander ce que c'étoit que Madame Panache, ſa figure, ſon âge, ſa condition, & ſur quel pied elle étoit à la Cour de France. Magereron fort étonné, répondit à la Reine qu'il ne comprenoit pas comment le nom de Madame Panache étoit parvenu juſqu'à elle; que cette femme étoit une petite & vieille créature, avec des lippes & des yeux éraillés qui faiſoient mal au cœur; une eſpece de mendiante qui s'étoit introduite à la Cour à la faveur de ſa folie; qui étoit tantôt au ſouper du Roi, tantôt au dîner de Monſeigneur & de Madame la Dauphine, ou à celui de Monſieur, tant à Verſailles qu'à Paris, où chacun ſe divertiſſoit à la mettre en colere; qui

Digitized by Google

chantoit pouille à tout le monde pour faire rire, & quelquefois très-sérieusement, & avec des injures qui embarrassoient, & qui divertissoient encore plus les Princes & Princesses qui lui emplissoient les poches de viandes & de ragoûts, dont la sauce découloit le long de ses juppes : que les uns lui donnoient de l'argent, & les autres des chiquenaudes ou des croquignoles qui la mettoient en fureur, parce que, avec ses yeux pleins de chassie, elle ne voyoit pas au bout de son nez, & ne pouvoit deviner qui l'avoit frappée. A cette réponse, la Reine de Danemarck se sentit si piquée, qu'elle ne put plus souffrir la Comtesse de Roye; elle en demanda justice au Roi son mari. Ce Prince trouva mauvais que des étrangers qu'il avoit comblés d'honneurs & de richesses se moquassent de sa femme d'une maniere si outrageante. Il remercia le Comte de Roye, & lui fit dire de se retirer. Rien ne put conjurer cet orage; il fallut partir & s'en aller à Hambourg, d'où il passa en Angleterre avec toute sa famille; il y vécut dix-huit ans sans charge & sans service, & mourut aux eaux de *Bath* en 1690.

Digitized by Google

Au Siege d'*Oſtalric* (en 1694), petite ville d'Eſpagne dans la Catalogne, un Suiſſe & deux Grenadiers du Régiment de Noailles s'avancerent juſqu'au premier retranchement, dont le revêtement étoit de dix pieds, & qui de plus avoit trois pieds de paliſſades. Ils ſe mettent en tête d'y entrer, montent ſur les épaules l'un de l'autre, & viennent à bout de leur entrepriſe. Ils appellent leurs camarades; ceux-ci accourent & montent de même. Le nombre groſſiſſant, les Officiers marchent pour ſoutenir les Soldats. On chaſſe, de retranchement en retranchement, l'Ennemi troublé par cette audace; on entre avec lui dans le Château. Ceux qui gardoient le chemin couvert du côté de la campagne, l'abandonnent ſaiſis de terreur, & ſe ſauvent dans un bois, où les Dragons campés près de là, les tuent ou les font priſonniers. Nous n'eûmes que trente hommes tués ou bleſſés. Le Comte d'Ayen, fils du premier Maréchal de Noailles, fut préſent à cette action. Il racontoit que les deux Grenadiers avoient un peu de vin dans la tête; qu'arrivés au pied du premier

Digitized by Google

retranchement, l'un dit à l'autre : *Je gage que tu n'oserois monter-là ;* que la gageure faite, ils monterent tous deux, crierent en haut, *Vive le Roi*, & appellerent la Troupe. C'eſt ainſi que le haſard & la témérité conduiſent quelquefois à des ſuccès qui confondent la raiſon.

A l'affaire de la *Boine* (en 1690), le Prince *d'Orange* eut avant le combat les épaules effleurées d'un coup de canon, qui le mit tout en ſang. Il ne laiſſa pas de ranger ſes Troupes en bataille & de ſe trouver au combat ; mais ſa bleſſure étoit ſi conſidérable, qu'il ſe vit enfin obligé de s'abſenter de ſon Armée. Cela fit courir le bruit qu'il étoit mort. On en avoit tant d'envie en France, que les peuples en firent d'eux-mêmes des feux de joie, qui ne furent pas aſſez tôt arrêtés par la Cour, où les principaux Miniſtres, & ſur-tout Louvois, entretenoient l'erreur commune par leurs diſcours. Le jour que ce bruit ſe répandit dans Paris, on vit de tous côtés des Princes d'Orange de paille qu'on jetoit dans le feu en buvant à la ſanté du Roi, & en y faiſant boire les Paſſans, qu'on arrêtoit malgré eux. Cette fête générale déplut

Digitized by Google

fort aux gens ſenſés; & je ne ſais ſi le Prince d'Orange a jamais reçu un plus grand éloge, ni qui marquât mieux la crainte que ſes Ennemis avoient de lui. Ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt qu'on fut un mois entier ſans ſavoir s'il étoit en vie ou non, tant la Cour étoit bien informée.

Le Prince d'Orange n'étant encore que Stathouder, ſe trouva à la repréſentation d'un Opéra, dont le prologue étoit à ſa louange. Après avoir entendu le début de l'Auteur: » Qu'on me chaſſe » ce coquin, dit-il; me prend-il pour » le Roi de France «?

Un jeune Seigneur Anglois, à ſon retour, ayant dit à ce Prince, alors Roi d'Angleterre, que ce qui lui avoit paru de plus plaiſant à la Cour de France, étoit que le Roi eût une vieille maîtreſſe & un jeune Miniſtre (*Barbeſieux*). » Cela doit vous apprendre, jeune » homme, lui dit Guillaume, qu'il » ne fait uſage ni de l'une ni de » l'autre «.

A la mort de Louvois, Louis XIV envoya chercher *Chamlay*, & lui offrit la place de Secrétaire d'Etat de la guerre, quoique *Barbeſieux* en eût la ſurvivance.

Digitized by Google

Il remercia le Roi, & lui dit : » Si Votre » Majesté ne veut pas donner absolu- » ment la place au fils, je la supplie de » nommer tout autre que moi, qui ne » peux me revêtir de la dépouille du » pere, mon ami & mon bienfaic- » teur «.

Rivaroles, Gentilhomme *Piémontois*, devenu Lieutenant-Général & Grand-Croix de Saint-Louis, au service de France, avoit eu une jambe emportée d'un coup de canon. Il se trouva depuis à la Bataille de Nerwinde, où sa jambe de bois fut emportée d'un pareil coup : » Au diable les sots, s'écria-t-il, qui ne » savent pas que j'en ai d'autres dans » mon équipage «.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne disoit un jour à Madame *de Maintenon*, devant le Roi : » Savez-vous, ma tante, » pourquoi les Reines d'Angleterre gou- » vernent mieux que les Rois ? C'est » que les hommes gouvernent sous le » regne des femmes, & les femmes » sous celui des hommes «.

Catinat

Digitized by Google

Catinat * commandoit l'Armée en Piémont, lorſqu'il reçut (en 1692) le Bâton de Maréchal de France. Le Gentilhomme qui devoit le lui porter étant tombé malade en chemin, on chargea de cette commiſſion un courrier à qui Catinat, quoique peu riche, fit donner un billet de mille écus. Celui qui étoit chargé de payer ce billet à Paris, écrivit au nouveau Maréchal, que le Gentilhomme prétendoit que c'étoit à lui que devoit revenir cette gratification. *Qu'on donne mille écus à chacun d'eux*, répondit auſſi-tôt Catinat.

Ce Général ſe rendit à la Cour pour concerter avec le Roi & les Miniſtres le plan de la Campagne ſuivante. Après qu'il eut épuiſé tout ce qu'il y avoit à dire ſur les opérations militaires, Louis XIV lui dit: » C'eſt aſſez parler de mes » affaires; comment vont les vôtres? » — Fort bien, Sire, graces aux bontés » de Votre Majeſté, répondit le Ma» réchal «. *Voilà*, dit le Roi en ſe tournant vers ſes Courtiſans, *le ſeul homme de mon Royaume qui m'ait tenu ce langage.*

* Né en 1637, mort en 1712.

Digitized by Google

Le Marquis *de Dangeau* * étoit un Gentilhomme de Beauce. Il ne manquoit pas d'un certain esprit, il avoit beaucoup d'honneur & de probité : le jeu le mit dans les meilleures compagnies ; il y gagna tout son bien, & eut le bonheur de n'être jamais soupçonné. Il prêta obligeamment, se fit des amis ; & la sureté de son commerce lui en acquit d'utiles & de véritables. Il fit sa cour aux Maîtresses du Roi ; le jeu le mit de leurs parties ; elles le traiterent avec familiarité, & lui procurerent celles du Roi : il faisoit des vers, étoit bien fait, de bonne mine, & galant. Le voilà en assez bonne posture à la Cour, mais toujours subalterne. On avoit sollicité pour lui un logement à Versailles ; & voici comment il l'obtint. Le Roi jouant un jour avec lui, le plaisanta sur sa facilité à faire des vers, qui à la vérité étoient rarement bons, & tout d'un coup lui proposa des rimes fort sauvages, & lui promit le logement s'il les rempliſſoit sur le champ. Dangeau accepta, n'y pensa qu'un moment, les remplit toutes,

* Né en 1638, mort en 1720.

Digitized by Google

& fut ainſi logé au Château. Il acheta enſuite une Charge de Lecteur du Roi, qui n'avoit point de fonctions, mais qui donnoit les entrées du petit coucher, &c. Son aſſiduité lui mérita le Régiment du Roi Infanterie, qu'il ne garda pas long-temps ; puis il fut envoyé en Angleterre où il demeura peu ; & à ſon retour, il acheta le Gouvernement de Touraine. Son bonheur voulut que le Duc de Richelieu fit de ſi groſſes pertes au jeu, qu'il en vendit ſa Charge de Chevalier d'honneur de Madame *la Dauphine*, au mariage de laquelle il l'avoit eue pour rien. M. Dangeau ne manqua pas une ſi bonne affaire. Il en donna cinq cents mille livres, & fut revêtu d'une Charge qui faiſoit de lui une eſpece de Seigneur, & qui lui aſſura l'Ordre, qu'il eut bientôt après en 1688. Il perdit ſa Charge à la mort de Madame la Dauphine ; mais il avoit eu une place de Menin de *Monſeigneur*. Madame la Dauphine avoit une Fille d'honneur d'un Chapitre d'Allemagne, jolie & faite comme une nymphe, avec toutes les graces de l'eſprit & du corps ; ſa vertu étoit ſans reproche : elle étoit fille d'un Comte *de Loreſtin*, & d'une ſœur du

Digitized by Google

Cardinal *de Furſtemberg* qui a tant fait de bruit dans le monde, & qui étoit dans la plus haute conſidération à la Cour. Ces Loreſtin étoient de la Maiſon Palatine, mais d'une branche méſalliée par un de ces mariages qu'on appelle de la main gauche, & qui n'en ſont pas moins légitimes. L'inégalité de la mere fait que ceux qui en ſortent n'héritent point; mais ils ont un gros partage, & tombent du rang de Prince à celui de Comte. Le Cardinal de Furſtemberg qui aimoit beaucoup cette niece cherchoit à la marier. Elle plaiſoit fort au Roi & à Madame *de Maintenon;* mais elle n'avoit rien, comme toutes les Allemandes. Dangeau, veuf depuis long-temps d'une ſœur de la Maréchale d'Etrées, ſe préſenta pour une ſi grande alliance. Mademoiſelle Loreſtin dit avec toute la hauteur de ſon pays, qu'elle n'en vouloit point. Le Roi s'en mêla, & le Cardinal ſon oncle la fit conſentir. Le Maréchal & la Maréchale de Villeroy en firent la noce, & Dangeau ſe crut Electeur Palatin. C'étoit le meilleur homme du monde, mais à qui la tête avoit tourné d'être grand Seigneur; cela l'avoit *chamarré* de ridicules. Madame de

Digitized by Google

Monteſpan avoit dit de lui aſſez plaiſamment, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer & de s'en moquer. Sa fadeur naturelle, entée ſur la baſſeſſe du Courtiſan, en fit un compoſé fort plaiſant. La Grande-Maîtriſe de l'Ordre de Saint-Lazare l'acheva. Le Roi lui donna cette Charge, dont il tira tout le parti qu'il put. Il ſe fit le ſinge du Roi dans les promotions de cet Ordre, où toute la Cour ſe rendoit pour rire, tandis qu'il s'en croyoit admiré. Il fut de l'Académie Françoiſe, & Conſeiller d'Etat d'épée, & ſa femme premiere Dame du Palais comme femme du Chevalier d'honneur.

M. *de Vaudrey*, qui fut depuis Lieutenant-Général, avoit d'abord été Novice chez les Religieux de Saint-Claude. Il les quitta pour être Capitaine des Grénadiers du Régiment de *Mérode*, lors de ſa levée. Il commandoit ſa Compagnie au ſiege de *Coni* (en 1694). Dans une ſortie que firent les ennemis, il les repouſſa juſqu'au-delà du pont-levis : il y fut fait priſonnier, après avoir reçu trente-trois bleſſures ; il s'étoit défendu courageuſement juſqu'à la derniere qui l'atterra. Les ennemis rentrerent dans la Ville,

Digitized by Google

& le laiſſerent pour mort. Une bonne femme vint à paſſer quelque temps après, & vit M. de Vaudrey noyé dans ſon ſang. Son cœur fut ému de ce ſpectacle, & par pitié elle ſe ſaiſit d'une pierre dans le deſſein de l'achever en lui écraſant la tête, & de l'empêcher ainſi de ſouffrir plus long-temps. Un Officier Major de la Place qui arriva à l'inſtant où cette femme alloit aſſommer ce malheureux Officier, lui cria d'arrêter. M. de Vaudrey fut emporté dans la Ville, mis entre les mains des Chirurgiens qui lui donnerent les ſecours de leur art & le guérirent. Quand il commença à pouvoir dire quelques mots, le Gouverneur de Coni lui vint faire viſite : il ſe trouva qu'ils étoient parens, même aſſez proches. Les ſoins furent multipliés par la tendreſſe que le Commandant de la Place conçut pour un priſonnier ſon parent, que les circonſtances rendoient intéreſſant pour tout le monde. M. de Vaudrey recouvra ſa liberté en même temps que la vie. Cette aventure lui donna une grande célébrité. On ne parloit à la Cour que de ſa bravoure, & de la compaſſion de la bonne femme. Le Roi fut curieux de

Digitized by Google

voir un homme qui avoit échappé à tant de périls. Quand M. de Vaudrey passa à Paris pour aller joindre le Régiment de *Brague* qu'on lui avoit donné après le siege de Coni, il reçut ordre de se rendre à Versailles. Il représenta qu'étant obligé de porter une calotte d'argent pour couvrir son crâne qui étoit ouvert, & un casque pour la soutenir, il ne pouvoit pas se présenter devant Sa Majesté. On lui dit que le Roi vouloit le voir. Il fut présenté à toute la Famille Royale, qui se fit raconter son aventure dans toutes ses circonstances. Sa modestie fut encore plus admirée que son courage. Depuis qu'il eut paru à la Cour, on ne l'appela plus que *l'Officier de Coni.* Il fut rapidement avancé dans les grades. A sa douzieme année de service, on le fit Maréchal de Camp, & deux après Lieutenant-Général. Il soutint dans toutes les actions où il se trouva, la réputation de *brave Officier de Coni.*

Au combat de *Kinsal*, le feu prit au vaisseau de M. *de Coetlogon* par un coup de canon qui donna dans des grenades, & dans un baril de poudre. La dunette

Digitized by Google

fut enlevée avec ceux qui étoient dessus. Cet intrépide Officier qui mérita depuis le Bâton de Maréchal de France, éteignit le feu & revint prendre son poste. Le Chevalier *d'Illieres* fut un des sept Gardes de la Marine enlevés lorsque la dunette sauta. Ayant été jeté à cinquante pas dans la mer sans être blessé, il nagea quelque temps, & eut le bonheur de rencontrer une planche, par le moyen de laquelle il se soutint deux heures sur l'eau. Il passa entre les deux lignes, & essuya pendant ce temps tout le feu de nos vaisseaux & de ceux de l'ennemi. Il fit la revue de tous, sans qu'il y en eût aucun qui voulût le secourir; au contraire, s'étant approché d'une chaloupe, & ayant prié des Matelots de le recevoir, ils le chargerent à coups d'aviron, & l'un d'eux lui enfonça presque l'estomac. On le croyoit Anglois, parce qu'il avoit les cheveux blonds. Enfin, après que plusieurs chaloupes lui eurent passé sur le corps, lorsque l'excès de la lassitude le laissoit sans espérance, il fut reçu comme Anglois dans le vaisseau du Chevalier *de Rosmadee*, sans y être reconnu d'aucun Officier ni d'aucun Garde-Marine. On lui parla Anglois qu'il n'entendoit pas;

Digitized by Google

& comme il demeura trois heures sans rien dire, parce qu'il avoit perdu connoissance, les Matelots prétendirent que c'étoit un Huguenot qui ne vouloit pas répondre de peur d'être obligé de se convertir. Peu s'en fallut qu'on ne le jetât à la mer.

Au combat de *Carpy*, un Cavalier ennemi, dans le fort de la mêlée, vint la bride entre les dents, décharger ses deux pistolets sur le Comte depuis Maréchal *de Tessé ;* une balle donna dans sa perruque. Le Comte ne daigna pas se servir de son épée ni de ses pistolets ; il fondit sur cet Officier, & le reconduisit à coups de canne dans son Escadron.

M. *de Longueval*, Capitaine de Cavalerie au Régiment de la Feuillade, ayant été détaché avec cinquante Maîtres, je ne sais pour quelle expédition, prit un guide qui connoissoit si mal les lieux, que s'étant égarés, ils se trouverent au milieu du camp des ennemis à trente pas de la tente du Prince *de Nassau*. M. de Longueval, après avoir adroitement découvert qu'il n'y étoit pas, entra dans la tente, le demanda & dit qu'il

Digitized by Google

venoit lui rendre compte d'une commiſſion dont il l'avoit chargé. Il ajouta qu'il avoit eu beaucoup de fatigues, & pria qu'on lui fît donner quelques rafraîchiſſemens. On lui apporta des eaux glacées de toute eſpece ; & pendant le repas qu'il feignit de prendre, il examina tous ceux qui étoient dans la tente, & les ayant jugés incapables de lui réſiſter, il s'en ſaiſit, fit enlever tout ce qu'il trouva de meilleur, & traverſa le camp ennemi avec ſon butin & ſes priſonniers. Il eſt rare de trouver plus de ſang-froid & de courage qu'il y en a dans cette action.

M. *Galland* *, Traducteur des *Mille & une nuit*, débutoit par ces mots dans preſque tous ſes contes : *Ma chere ſœur, ſi vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux contes que vous ſavez*. Cette uniformité déplut, & l'Auteur en eſſuya pluſieurs railleries, entre autres celle-ci : Quelques jeunes gens qui venoient de ſouper en Ville, paſſant par la rue Dauphine où M. Galland demeuroit, l'appelerent de toute leur force. Eveillé

* Né en 1646, mort en 1715.

Digitized by Google

par leurs cris, il se jette hors de son lit, & court tout nu à sa fenêtre. Il faisoit le plus grand froid. Après différentes questions, les jeunes gens finissent par lui dire : *M. Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.*

M. de *Laubanie* étoit Gouverneur de Landau, lorsque le Roi des Romains vint former le siege de cette Place. Après un mois de tranchée ouverte, ce Prince lui fit sommer de se rendre. » Il est si » glorieux, répondit M. de Laubanie, » de résister à un Prince qui a tant de » valeur & de capacité, que je désire » d'avoir encore quelque temps cette » gloire «. Sur quoi le Roi des Romains s'écria : » Il y a vraiment de la gloire à » vaincre de pareils ennemis «. Le siege ayant encore duré un mois, & un Trompette étant venu faire la même sommation, avec ordre de demander au Commandant s'il vouloit donc s'ensevelir sous les ruines de la Place ; celui-ci répondit que *le Mausolée étoit trop beau pour ne point l'ambitionner ; mais qu'il tâcheroit de reculer l'honneur de la sépulture.* Les Romains étoient aussi braves,

Digitized by Google

mais n'avoient pas cette gaieté Militaire.

Une bombe ayant éclaté auprès de M. de Laubanie, à la défense de la lunette de la porte de France, il fut blessé au-dessous de l'estomac, & rendu aveugle par la terre & les pierres qui lui couvrirent le visage. Les Officiers de la Garnison jugeant qu'il n'étoit pas possible de faire une plus longue défense, lui proposerent de se rendre. Il ne leur répondit pas ; ce ne fut qu'à la derniere extrémité qu'il fit battre la chamade. Il obtint une capitulation fort honorable, après soixante-neuf jours de tranchée ouverte.

Le Duc de Bourgogne avoit la plus tendre estime pour M. de Laubanie. On raconte qu'un jour il le présenta à Louis XIV, en lui disant : *Sire, voilà un pauvre aveugle qui auroit besoin d'un bâton.* Le Roi ne répondit rien. M. de Laubanie fut si frappé de ce silence, qu'il tomba malade, & mourut peu de temps après.

Palaprat, l'associé de *Brueys* dans la composition du *Grondeur*, finit par s'attacher à M. de Vendôme qui le plaça auprès de son frere, en qualité de Secré-

Digitized by Google

taire des Commandemens. Il disoit au Grand-Prieur des vérités fort dures. Un jour le Maréchal de Catinat lui dit : *Vous me faites trembler. — Rassurez-vous*, lui répondit Palaprat, *ce sont mes gages.*

L'Abbe *de la Bourlie*, homme de mauvaises mœurs, & que le désordre de ses affaires avoit contraint de sortir de France, s'étoit retiré en Angleterre, où il devint fanatique par humeur & par ambition. Il étoit bien fait de sa personne, avoit quelque naissance & quelque esprit, & étoit d'ailleurs hardi menteur : ne sachant plus que devenir, il avoit entrepris de tout risquer pour se procurer quelque établissement. Afin de colorer sa désertion, il répandit à la Cour d'Angleterre que, quoique né Catholique, il n'avoit pas laissé de prendre de grands préjugés contre sa Religion ; & que dans ces sentimens, il avoit toujours entretenu un commerce avec les Protestans, & conservé avec ceux qui étoient restés en France des liaisons intimes, & notamment avec ceux de Languedoc. Il assura qu'on en verroit bientôt des effets pour la cause commune des Alliés, & pour la Religion Pro-

Digitized by Google

teſtante, pour peu qu'on voulût l'aider, & lui en donner les moyens. Il ſut ſi bien ſe faire écouter, qu'on lui donna un Régiment de Dragons, & de l'argent en abondance. Il ſe lia avec le nommé *Ravenel*, & d'autres de ſon parti, qui avoient accepté la derniere amniſtie, & étoient ſortis du Languedoc ſous la foi des paſſe-ports, & ſous promeſſe de n'y plus revenir. Il arrêta avec eux, qu'ils ſe couleroient inſenſiblement à Montpellier & à Nîmes, avec ce qu'ils pourroient ramaſſer de leurs gens, auxquels on feroit trouver des armes; qu'ils gagneroient dans ce pays tout autant de gens qu'ils pourroient, & que quand tout ſeroit prêt, à un certain jour dont on ſeroit convenu, on égorgeroit les Commandans, l'Intendant & autres Officiers du Roi; enſuite ils devoient crier: *Liberté de conſcience, & point d'impôts.* Ils ſe flattoient par ce moyen de compoſer un petit Corps d'armée des habitans du pays, avec lequel ils marcheroient vers les Côtes, & y joindroient quatre mille hommes tant Anglois que Hollandois, qui y devoient débarquer avec des armes, des munitions de guerre, de l'argent, & l'Abbé de la Bourlie devenu

Digitized by Google

Colonel. Cette pratique ne fut pas découverte d'abord, on eut seulement avis que les assemblées recommençoient ; & sur cela, Sa Majesté envoya le Duc de *Berwick*, suivi de quelques troupes, en Languedoc, à la fin de Mars 1705. Il y découvrit qu'il y avoit des Camisards cachés dans Montpellier. La garde des portes de cette Ville fut redoublée ; on lui donna ordre de ne laisser sortir personne, & d'en permettre l'entrée à tout le monde. Sur l'avis que reçut M. de Berwick, que trois hommes se tenoient cachés chez un certain habitant, il envoya le Prévôt avec ses Archers pour s'en saisir. Il y en eut un de tué ; les deux autres furent pris : on leur trouva des papiers qui firent découvrir un grand nombre de complices. L'un de ces deux hommes promit que si on lui donnoit la vie, il nommeroit la maison où Ravenel & les autres Chefs se tenoient cachés dans Nîmes. On l'y conduisit aussi-tôt ; & le Duc de Berwick partit avec l'Intendant pour s'y rendre. Tous ces Chefs y furent trouvés & pris avec leurs complices : on leur fit leur procès, & ils furent brûlés ou rompus. On en compta jusqu'à trois cents cinquante

Digitized by Google

qui furent exécutés. Leur projet ayant manqué, le commerce & la tranquillité du Languedoc se rétablirent.

Jamais Savant n'a poussé plus loin que le Pere *Hardouin* * l'extravagance de l'érudition & de la critique. Il soutenoit, entre autres rêveries, que si l'on excepte les Œuvres de Cicéron, l'Histoire Naturelle de Pline, les Géorgiques de Virgile, les Satires & les Epîtres d'Horace, & quelques autres Ouvrages de ce genre, tous les autres écrits des Anciens avoient été fabriqués dans le treizieme siecle par des fripons de Moines qui s'étoient donné le mot pour s'appeler Homere, Platon, Aristote, Plutarque, Tertulien, Origene, Basile, Augustin, &c. Suivant ce Pere, aucune Médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu ; encore faut-il, en expliquant celles-ci, prendre chaque lettre pour un mot entier. Par ce moyen, disoit-il, on découvre un nouvel ordre de choses dans l'Histoire. Un Savant Antiquaire crut qu'on ne pouvoit réfuter cette bizarre façon d'in-

* Né en 1646, mort en 1729.

Digitized by Google

terpréter les Médailles, que par une plaisanterie. » Non, mon Pere, lui dit-il » un jour, il n'y a pas une seule Mé» daille ancienne qui n'ait été frappée » par les Bénédictins: Je le prouve; ces » lettres *CON. OB.* qui se trouvent sur » plusieurs Médailles, & que les Anti» quaires ont la simplicité d'expliquer » par *CONSTANTINOPOLI OBSIGNA» TUM*, signifient évidemment: *Cusi om» nes nummi officinâ Benedictinâ*«. Cette interprétation ironique fit sourire le Pere Hardouin, mais ne lui fit pas changer de sentiment.

Un Jésuite, son Confrere & son ami, lui représentant un jour que le Public étoit fort choqué de tous ses paradoxes, le Pere Hardouin lui répondit brusquement: » Croyez-vous donc que je me » serai levé toute ma vie à quatre heures » du matin, pour ne dire que ce que » d'autres avoient dit avant moi «? *Mais*, lui répliqua son ami, *il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on compose sans être bien éveillé, & qu'on débite les réveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées.*

Quelque temps après que ce Pere eut publié son Systême de la suppositon

Digitized by Google

des Auteurs, il fut chargé par le Clergé de France de travailler à une édition des Conciles. Le Pere *le Brun* de l'Oratoire, alla le voir dans le temps qu'il étoit occupé de cette importante Collection, & lui dit : » Si ce que vous » avez avancé eſt vrai, vous travaillez » bien infructueuſement, & vous allez » publier un Recueil de fauſſetés, de » fourberies & d'impoſtures qui ont été » fabriquées pour détruire la Religion «. Le Jéſuite garda un moment le ſilence ; & puis il s'écria dans une eſpece d'enthouſiaſme : *Il n'y a que Dieu & moi qui ſachions la force de l'objection que vous me faites ici.*

Les Supérieurs du Pere *Hardouin* l'obligerent de donner une rétractation de ſes rêveries ; il la donna, & n'y fut pas moins attaché. Quoique les ſentimens de ce docte viſionnaire menent à un pyrrhoniſme univerſel, il n'en fut pas moins toute ſa vie un modele de régularité, de piété & de religion. Peu de jours avant ſa mort, il s'écria dans l'effuſion de ſon cœur : » O mon Dieu ! on » a beau dire que je ne crois rien : je » vous aime de toute mon ame, & vous » remercie de m'avoir ôté la foi hu» maine, pour me laiſſer la foi divine «.

Digitized by Google

Trop de facilité dans le nouveau Roi d'Eſpagne (Philippe V) l'expoſoit ſouvent à de fauſſes démarches. Il avoit conſenti (en 1701) que ſa Nourrice le ſuivît à Madrid, & cette femme ne tarda pas à abuſer des bontés du Prince. Elle avoit une Cour ; elle ne rendoit pas les viſites aux femmes de condition ; elle voulut faire ouvrir une porte ſur un eſcalier dérobé, par où elle ſeroit deſcendue dans l'appartement du Roi. L'Ambaſſadeur de France l'empêcha. De petites choſes peuvent avoir de grandes ſuites, & Louis XIV y donna toute ſon attention. Torci marqua plus d'une fois au Duc d'Harcourt, qu'il ne convenoit point que la Nourrice, quoique bonne femme, fît aucune figure. *Il eſt facile* (Ce ſont ſes termes) *que la tête tourne aux François, & principalement aux Françoiſes, en Pays étranger.* Cette femme avoit obtenu du Roi, pendant qu'il jouoit au Billard, l'entretien d'un attelage de huit chevaux ſans la participation de notre Ambaſſadeur ; & l'on remarquera que, pour ſoulager les finances d'Eſpagne, on venoit de réduire à ſix les Gentilshommes de la Chambre,

Digitized by Google

qui étoient au nombre de quarante-deux. De quel œil, des Grands, privés de leurs Charges par économie, devoient-ils voir le faste de cette Etrangere ? La Nourrice fut rappelée en France.

Lorsque le Duc *de Vendôme* commandoit l'Armée des deux Couronnes en Lombardie, la désertion étoit considérable parmi les Italiens. En vain la peine de mort étoit exécutée contre les déserteurs, rien ne pouvoit fixer le Soldat sous ses drapeaux. A la fin, le Général qui connoissoit la foiblesse des Italiens, fit publier que tous ceux qui déserteroient, seroient pendus à l'instant, & sans l'assistance d'aucun Prêtre. Cette punition, comme on l'avoit prévu, fit sur eux plus d'impression que la mort même. Ils auroient bien risqué d'être pendus ; mais ils n'oserent pas courir le risque d'être pendus sans confession.

En 1710, le Duc de Vendôme fut envoyé au secours de Philippe V, Roi d'Espagne. Ce Général n'eut pas plutôt passé les Pyrénées, qu'il vit les Grands délibérer sur le rang qu'il tiendroit parmi eux. » Tout rang m'est bon, leur » dit-il ; je ne viens point vous dis-

Digitized by Google

» puter le pas, je viens sauver votre » Roi «.

Ce Monarque disoit un jour au Duc de Vendôme : » Il est surprenant qu'étant » le fils d'un pere dont le génie étoit » borné, vous excelliez dans la science » militaire «. *Mon esprit*, répondit Vendôme, *vient de plus loin.* Il vouloit faire entendre qu'il ressembloit à Henri IV, dont il étoit arriere-petit-fils.

On vit se former & s'exécuter, en 1703, une entreprise odieuse, que ne peut excuser l'amour de la liberté qui la suggéra. Le Comte *de la Barre*, Officier de la Garnison de Montauban, un nommé *La Place*, Trésorier des Bailliages de Ternier & de Gaillard, & un autre Gentilhomme avoient été renfermés pour différens sujets au Château de Pierre-en-Cise à Lyon. Il n'y avoit pas d'apparence qu'ils dussent être si-tôt élargis. C'est ce qui les fit résoudre à périr ou à se sauver, préférant le danger de la mort, aux tourmens d'une longue & dure captivité. Le Comte de la Barre n'étoit, à proprement parler, qu'un prisonnier de guerre qu'on avoit surpris dans Chambéry, où il s'étoit introduit

Digitized by Google

pour le Service du Duc de Savoie. Il avoit la permiſſion d'écrire à ſes amis, & l'on ne décachetoit point les lettres qu'il en recevoit. Son projet étant formé, il profita de la liberté qu'on lui laiſſoit, & de la négligence du Gouverneur, pour mander à ſes amis qu'on lui tînt des chevaux prêts pour un certain jour, qui étoit le 22 de Mai. Après avoir bien diſpoſé les compagnons de ſa captivité, il alla trouver *Manneville*, Gouverneur du Château, & lui dit qu'ayant appris que ſa femme étoit accouchée d'un fils, il ſouhaitoit ſe réjouir de cette heureuſe nouvelle avec pluſieurs autres priſonniers ; qu'il alloit donner un repas à ce ſujet, & qu'il le prioit d'être de la partie. Le Gouverneur y conſentit, & ſe rendit dans la chambre du Comte, avec ſon Major & pluſieurs perſonnes du dehors. Après le repas, le Major ſortit pour reconduire les convives étrangers. Manneville le ſuivit & ſe rendit dans ſa chambre, où il ſe mit dans un fauteuil, un livre à la main. Les Conjurés demeurés ſeuls, délibérerent ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Effrayés de l'horrible attentat qu'ils alloient commettre, quelques-uns

Digitized by Google

proposerent de différer ; mais le Comte leur ayant fait voir le danger d'un retardement, la crainte d'être découverts les détermina à cette exécution. Ils sortirent au nombre de cinq; deux resterent dans la cour, & les trois autres monterent à la chambre du Gouverneur, qui ne se défiant point du danger qui le menaçoit, les reçut à son ordinaire. Ils se jeterent sur lui, & lui mirent un bâillon pour l'empecher de crier. Leur intention étoit peut-être d'en rester-là ; mais le Gouverneur ayant voulu faire de la résistance, il fut poignardé à l'instant. Les cris qu'il poussa attirerent une servante, qui voulut sonner la cloche pour donner l'alarme ; mais elle eut le même sort que son maître. Après lui avoir donné un coup de poignard, ils lui lierent les pieds & les mains, & la laisserent expirante à côté de lui. Les deux autres prisonniers restés exprès dans la cour, envoyoient les gardes l'un après l'autre dans la chambre, & à mesure qu'ils entroient on les massacroit. Un jardinier & un cuisinier furent aussi poignardés. Ensuite, le Comte de la Barre fit ouvrir tous les cachots, en criant : *Sauve qui peut, le Gouverneur est tué avec toute sa garde.*

Digitized by Google

Pluſieurs priſonniers qui n'étoient-là que pour cauſe de Religion, refuſerent d'accepter la liberté qu'on leur offroit de cette maniere. Ils aimerent mieux la devoir à leur innocence, ou à la clémence du Roi. Le Comte de la Barre ſortit, lui cinquieme, par une porte de derriere. Ils monterent ſur des chevaux qu'on avoit eu ſoin de tenir prêts, & ſe rendirent en diligence à Geneve. La Maréchauſſée avertie trop tard, courut inutilement après eux. M. de Chamillard écrivit à l'Ambaſſadeur du Roi en Suiſſe, & au Réſident à Geneve; mais ils firent de vains efforts pour qu'on leur remît les coupables.

M. *de Seignier*, Lieutenant-Colonel du Régiment de Provence Infanterie, fit des actions de valeur fort éclatantes au Siege de Namur, à Stéenkerque & à Nerwinde; mais ce qui le diſtingua ſurtout, ce fut l'indignation qu'il montra lors de la Bataille d'Hochſtet, quand on vint lui propoſer de ſigner la capitulation de *Plinthem*. On ſe ſouvient que vingt-ſept Bataillons étoient enfermés dans le Village de ce nom, & qu'ils ſe rendirent ſans avoir tiré l'épée. M. de Seignier

Digitized by Google

Seignier commandoit la Brigade de Navarre. On vint lui dire que tous les Officiers ſupérieurs avoient ſigné la capitulation par laquelle ils ſe rendoient priſonniers de guerre, & qu'il ne reſtoit plus qu'à prendre ſa ſignature. Il eut horreur de cette propoſition : il foula ſon épée aux pieds ; & ſes Soldats, excités à l'honneur par ſon exemple, briſerent leurs armes & enterrerent leurs drapeaux. Le Roi créa M. de Seignier, Maréchal de Camp.

Louis XIV craignit quelque temps un attentat contre la perſonne même de ſon petit-fils, le Roi d'Eſpagne ; & ſur des avis reçus de toutes parts (en 1702), il ſuppoſa le Prince *Eugene* capable d'un crime ſi noir. Il avoit déjà envoyé ſix Gentilshommes François, qui ne devoient point quitter Philippe à l'armée, ſans que l'on ſût les motifs de cette précaution. Le Duc de Vendôme étoit averti de veiller ſpécialement à la conſervation du Prince. On en fit un devoir particulier à l'Ambaſſadeur ; Torci en écrivit même à *Louville* par ordre du Roi, & lui marqua : *Le Prince Eugene ne croit pas avoir d'autres reſſources pour ſortir*

Digitized by Google

avantageuſement de l'embarras où il ſe trouve. On ne ſauroit croire que de tels ſoupçons euſſent un fondement ſolide. Un Nouvelliſte de l'Armée ayant écrit que la crainte de quelque attentat des Ennemis contre la perſonne du Roi, avoit fait renforcer ſa garde ordinaire, & la lettre ayant été interceptée, Eugene la renvoya au Duc de Vendôme avec un manifeſte de ſa main, conçu en ces termes : » Cette lettre a été priſe par » un de nos partis. L'on fait ſavoir à » M. le Duc de Vendôme & à toute » l'Armée, que le Prince Eugene n'a » jamais été un aſſaſſin, & qu'il n'y a » aucune raiſon qui pût l'obliger à une » auſſi infame action : il eſt même connu » dans le monde ſur le pied de ne ſervir » que pour l'honneur & la gloire ; outre » qu'il ſert un Maître qui n'a jamais » employé de pareils moyens, & qui » eſt incapable de les commander. Ainſi, » s'il n'y a d'autres raiſons que cela qui » ait fait redoubler les gardes, on les » peut, ſur ma parole, laiſſer dans le pre- » mier état «. Quelle apparence en effet qu'Eugene eût médité ce crime affreux ? Mais les avis qu'avoit reçus la Cour de France, ne devoient pas être négligés : ils

Digitized by Google

auroient dû seulement demeurer secrets.

Le Prince *Eugene*, après la Bataille d'*Hochstet*, invita les prisonniers François à un Opéra ; & au lieu d'une Piece suivie, il fit chanter cinq Prologues de Quinault à la louange de Louis XIV. » Vous voyez, dit-il, Messieurs, que » j'aime à entendre les louanges de » votre Maître «.

Le Prince *de Courtenay*, l'Abbé son frere, & le fils unique du premier, auxquels cette branche se trouvoit réduite, présenterent au Régent une protestation respectueuse, mais forte & bien écrite, pour la conservation de leur état, comme ils l'ont toujours fait, aux occasions qui s'en sont présentées, & à chaque renouvellement de regne. Elle fut reçue poliment, & n'eut pas plus de succès que toutes les précédentes. L'injustice constante, faite à cette branche de la Maison Royale issue du Roi Louis le Gros, a dû surprendre d'autant plus, que dans aucun temps personne n'a contesté à cette Maison son extraction vraiment Royale, & que Louis XIV lui-même la reconnoissoit telle. Ce Prince de Courtenay étoit un homme dont la

Digitized by Google

figure annonçoit bien ce qu'il étoit. Le Cardinal Mazarin eut envie de voir s'il en pourroit faire quelque chose ; son dessein étoit de lui donner une de ses nieces. Afin de l'éprouver à loisir, il le mena dans son carrosse, de Paris à *Saint-Jean-de-Lus*, pour les Conférences des Pyrénées. Ce voyage ne se fit pas sans plusieurs séjours. Le Prince de Courtenay étoit né en 1640 ; il avoit donc alors près de vingt ans. Il n'eut ni l'esprit, ni le sens de profiter d'une si bonne fortune. Il passa tout ce voyage avec les Pages du Cardinal, qui ne le vit jamais qu'en carrosse, & qui désespéra d'en pouvoir faire quelque chose. Aussi l'abandonna-t-il en arrivant à la frontiere, d'où il revint comme il put. Il ne laissa pas de servir, & même avec valeur, dans plusieurs Campagnes de Louis XIV. Le Cardinal du Bois se piqua de le tirer de l'espece de misere où il vivoit, & lui fit donner de quoi payer ses dettes & faire quelque figure. Il mourut en 1723. Son fils aîné, simple Mousquetaire, fut tué au siege de Mons que le Roi faisoit en personne. A l'occasion de cette perte, Louis XIV alla voir le pere, & cela fut remarqué, parce que depuis

Digitized by Google

long-temps il ne faisoit plus cet honneur à personne, & que M. de Courtenay ne jouissoit auprès de lui d'aucune distinction. Son autre fils servit peu, & fut un très-pauvre homme. Il épousa une sœur de M. *de Vertus*, revenue de Lisbonne, & veuve de *Gonzalès-Joseph-Carvalho* Palatin, Surintendant des bâtimens du Roi de Portugal. C'étoit une femme de mérite, qui n'eut point d'enfans de ses deux maris. M. de Courtenay vécut très-bien avec elle; il étoit riche, se portoit bien, & sa tête faisoit plus craindre l'imbécillité que la folie. Cependant un matin que sa femme étoit à la Messe aux petits Jacobins, on entendit sur les neuf heures deux coups de pistolet tirés sans intervalle; & ses gens étant montés dans sa chambre, le trouverent mort dans son lit, quoiqu'il n'eût aucun sujet de chagrin, & qu'il eût paru fort gai tout le jour de la veille. On étouffa ce malheur, qui éteignit enfin la malheureuse branche de Courtenay; car il ne resta plus que le frere de son pere, qui étoit un Prêtre de sainte vie. Il avoit l'Abbaye de Saint-Pierre d'Auxerre & le Prieuré de Choisi en Brie. Il mourut dans une grande vieillesse, le dernier

Digitized by Google

mâle de la Maiſon de Courtenay. Il laiſſa une niece, fille de ſon frere & mariée au Marquis de Bauffremont.

En 1706, le Duc *de la Feuillade* avoit été chargé du ſiege de Turin. Comme cette opération étoit importante & difficile, Vauban offrit de ſervir comme Volontaire dans l'Armée, & uniquement pour donner ſes conſeils à la Feuillade. Celui-ci le refuſa, & dit audacieuſement: *J'eſpere prendre Turin à la Coëhorn*; c'étoit le nom du Directeur général des fortifications des Provinces-Unies, & le rival de Vauban. Cependant la Feuillade s'y prenoit ſi mal, qu'après deux mois il ne fut pas plus avancé que le premier jour. Louis XIV conſulta ſur ce ſiege Vauban, qui offrit encore d'aller conduire les travaux. *Mais, Monſieur le Maréchal*, lui dit le Roi, *ſongez-vous que cet emploi eſt au-deſſous de votre dignité?* » Sire, répondit Vauban, ma » dignité eſt de ſervir l'Etat. Je laiſſerai » le bâton de Maréchal de France à la » porte, & j'aiderai peut-être le Duc » de la Feuillade à prendre la Ville «. Ce vertueux Citoyen fut refuſé, parce que l'on craignit de mortifier Chamillart,

Digitized by Google

Miniſtre de la guerre, & beau-pere du Général. Tout le monde ſait qu'on fut obligé de lever le ſiege de Turin.

Le Cardinal *de Noailles* alloit ſouvent viſiter les pauvres, les priſonniers & les malades de Bicêtre. Dans une de ſes viſites, il demanda à voir le quartier des perſonnes détenues pour cauſe de folie. Un homme d'environ quarante ans ſe préſente à Son Eminence, & la ſupplie de lui procurer ſon élargiſſement. » Je mérite, Monſeigneur, lui dit-il, » que vous vous intéreſſiez en ma » faveur. Je jouiſſois d'une fortune » honnête; & mes parens, pour avoir » mon bien, m'ont accuſé de folie, & » ont eu aſſez de crédit pour me faire » enfermer dans cette maiſon. Je con- » jure Votre Eminence de me queſ- » tionner ſur toutes ſortes de ſujets; » elle reconnoîtra par elle-même l'in- » juſtice de ma détention «. En effet, le Cardinal, après une demi-heure d'entretien, le trouva de très-bon ſens, & ne douta pas que le priſonnier ne fût la victime de l'avidité de ſes parens. » Je plains votre ſort, lui dit-il, & je » vous promets de travailler à vous

Digitized by Google

» procurer inceſſamment votre liberté.
» Je reviendrai la ſemaine prochaine,
» & j'eſpere apporter avec moi, l'ordre
» de votre délivrance. — J'ai encore
» une grace à vous demander, Mon-
» ſeigneur, lui dit le priſonnier; ne
» venez pas un Samedi, parce que je
» reçois ce jour-là la viſite des ames
» du Purgatoire. — Vous faites bien de
» m'en avertir, lui dit le Prélat en ſe
» retirant «.

L'Abbé *de Saint-Pierre* * eut pour condiſciple, au College de Caen, *Varignon*, qui depuis s'eſt rendu célebre comme Mathématicien. Ce dernier étoit peu favoriſé des biens de la fortune, & ne pouvoit continuer ſes études. L'Abbé de Saint-Pierre, frappé des talens de ce jeune homme pour les Mathématiques, le logea avec lui, &, toujours plus touché de ſon mérite, réſolut de lui faire un ſort qui le mît en état de cultiver ſon génie. Cet Abbé, cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cents livres de rente; il en détacha trois cents qu'il donna par contrat à Varignon. Ce peu,

* Né en 1653, mort en 1743.

Digitized by Google

qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup auſſi relativement aux beſoins du donataire : l'un ſe trouva riche, & l'autre heureux d'avoir enrichi ſon ami.

L'Abbé de Saint-Pierre étoit perſuadé que les choſes importantes ne peuvent être remiſes trop ſouvent ſous les yeux du lecteur. *Il y a d'excellentes choſes dans vos Ouvrages*, lui diſoit-on quelquefois ; *mais elles y ſont trop répétées.* Il demandoit qu'on lui en citât quelques-unes ; & on n'étoit pas embarraſſé. « Vous les » avez donc retenues, ajoutoit-il ? » Voilà juſtement ce que je me propo- » ſois en les répétant ; ſans cela vous » ne vous en ſouviendriez plus aujour- » d'hui ».

Ce bon Abbé s'étoit déclaré, par ſes maximes & par ſa conduite, contre le célibat des Prêtres ; mais il reſpecta toujours le lit conjugal. Il ſe choiſiſſoit de jolies ſervantes, & lorſqu'elles lui donnoient des enfans, il avoit ſoin de leur faire apprendre quelque métier. Il les deſtinoit de préférence à celui de Perruquier, *parce que les têtes à perruque*, diſoit-il, *ne manqueront jamais.*

Digitized by Google

L'Abbé de Saint-Pierre étoit Aumônier de *Mademoiselle*, & ce titre lui fit tort dans la suite. Il faisoit valoir dans un de ses livres, l'avantage de la pluralité des Conseils; les ennemis de la Régence firent semblant d'y voir une satire du Gouvernement de Louis XIV, & tâcherent de mortifier le *Régent* dans un Officier de sa Maison. Mais ne pouvant rien faire de juridique contre l'Abbé, ils cabalerent dans l'Académie, dont il étoit membre, pour l'en faire exclure. Il n'en resta pas moins l'ami des Académiciens lettrés, qui obtinrent que sa place ne seroit remplie qu'à sa mort.

La Comtesse *de Soissons* mourut à Bruxelles dans le plus grand abandon, pauvre & mépriſée de tout le monde, fort peu considérée du Prince Eugene son illustre fils. Ce fut en sa faveur que le Cardinal Mazarin son oncle, créa, au mariage du Roi, la Charge de Surintendante. Elle fut la maîtresse de la Cour, l'arbitre des graces & des fêtes, jusqu'à ce que la crainte de partager son empire avec les autres favorites, la jeta dans une folie qui la *fit* chasser, ainsi que *Vardes* & le Comte

Digitized by Google

de Guiche. Elle fit sa paix & obtint son retour par la démission de sa Charge, qui fut donnée à Madame de Montespan, dont le mari ne voulut recevoir aucune grace du Roi, qui ne pouvant la faire Duchesse & ne sachant comment la faire asseoir, supposa que la Charge de Surintendante emportoit le Tabouret. A son retour, la Comtesse de Soissons se vit dans un état bien différent de celui d'où elle étoit tombée. Elle se trouva tellement impliquée dans l'affaire de *la Voisin*, brûlée en Greve pour ses poisons & ses maléfices, qu'elle prit le parti de se réfugier en Flandres. Elle passa de Flandres en Espagne, où les Princes étrangers n'ont ni rang ni distinction. La Reine, fille de *Monsieur*, n'avoit point d'enfans, & avoit tellement gagné l'estime & le cœur du Roi son mari, que la Cour de Vienne craignit tout de son crédit, pour détacher l'Espagne de la grande alliance faite contre la France. Le Comte *de Mansfeld* étoit Ambassadeur de l'Empire à Madrid; dès son arrivée, la Comtesse de Soissons lia un commerce intime avec lui. La Reine qui ne respiroit que France, eut un grand désir de voir la Comtesse;

Digitized by Google

mais le Roi d'Eſpagne qui avoit ouï parler d'elle, & à qui il venoit des avis qu'on vouloit empoiſonner la Reine, eut toutes les peines du monde à y conſentir. Il permit à la fin qu'elles ſe viſſent quelquefois les après-dînées, & preſque toujours en ſa préſence. Les viſites redoublerent, & toujours avec répugnance de la part du Roi. Il avoit demandé en grace à la Reine de ne jamais goûter vin qu'il n'en eût bu le premier, parce qu'il ſavoit bien qu'on ne le vouloit pas empoiſonner. Le lait eſt très-rare à Madrid ; un jour qu'il faiſoit grand chaud, la Reine en déſira, & la Comteſſe qui peu à peu avoit uſurpé des momens de tête à tête avec elle, lui en vanta d'excellent, qu'elle promit de lui apporter à la glace. On prétend qu'il fut préparé chez le Comte de Mansfeld. La Comteſſe de Soiſſons l'apporta à la Reine, qui le but & qui mourut peu de temps après, comme Madame ſa mere. La Comteſſe qui avoit donné ordre à ſa ſuite, ne s'amuſa point au Palais ; elle vint chez elle où ſes paquets étoient faits, & s'enfuit en Allemagne, n'oſant pas plus demeurer en Flandres qu'en Eſpagne. Dès que la Reine ſe trouva

Digitized by Google

mal, on sut ce qu'elle avoit pris, & de quelle main. Le Roi d'Espagne envoya chez la Comtesse de Soissons, qui ne se trouva plus. Il fit courir après de tous côtés; mais elle avoit si bien pris ses mesures, qu'elle échappa. Elle vécut quelques années obscurément en Allemagne, d'où elle retourna en Flandres, pour y vivre dans un délaissement presque absolu. *Mémoires de Saint-Simon.*

Pradon * ayant fait une Piece de Théâtre, s'en alla, le nez dans son manteau, se mêler dans la foule du Parterre, afin de se dérober à la flatterie, & d'apprendre, sans être connu, ce que le public penseroit de son Ouvrage. Dès le premier acte la Piece fut sifflée. Pradon qui s'étoit attendu à de grands applaudissemens, perdit d'abord contenance. Un de ses amis qui l'avoit accompagné, s'appercevant de son trouble, le prit par le bras, & lui dit: » Monsieur, tenez » bon contre ce revers; & si vous m'en » croyez, faites comme les autres, si » vous ne voulez pas qu'on vous soup- » çonne d'être l'Auteur de la Piece «.

* Mort en 1698.

Digitized by Google

Pradon revenu à lui-même, goûta ce conseil, & se mit à siffler de toutes ses forces. Un Mousquetaire l'ayant poussé rudement, lui demanda pourquoi il sifflait, ajoutant que la Piece étoit bonne & que son Auteur méritoit d'être encouragé. Pradon repoussa le Mousquetaire, & jura qu'il siffleroit jusqu'au bout. Le Mousquetaire, irrité de cette réponse, prend le chapeau & la perruque du Poëte & les jette sur le Théâtre. Pradon sensible à cet affront, donne un soufflet au Mousquetaire ; & celui-ci mettant l'épée à la main, veut tuer son adversaire, & lui fait deux croix sur le visage. Enfin, Pradon, sifflé, battu & content, gagne la porte, & va se faire panser.

Jamais Poëte ne fut plus ignorant que Pradon. Dans quelques-unes de ses Pieces, il transportoit en Asie des Villes d'Europe. Un Prince lui en ayant fait des reproches : » Oh ! lui répondit Pradon, » Votre Alteſſe m'excusera, c'est que » je ne sais pas la *Chronologie* «.

M. le Grand-Prieur s'étant offensé de quelques paroles peu offenſantes que le Prince *de Conti* avoit dites, l'aborda

Digitized by Google

dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête & enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. Le Prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. Le Grand-Prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. Le Prince de Conti lui parla avec toute la hauteur, & en même temps avec toute la sagesse dont il étoit capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite : mais *Monseigneur* qui sut la chose un moment après, & qui se sentit irrité contre le Grand-Prieur, envoya le Marquis de Gêvres pour en donner avis au Roi ; & sur le champ, Sa Majesté fit venir M. *de Pontchartrain*, à qui il donna ses ordres pour envoyer M. le Grand-Prieur à la Bastille. Tout le monde loua M. le Prince de Conti.

Le Pays * étoit un Poëte médiocre, dont la gaieté faisoit le principal mérite. Un jour qu'il voyageoit en Languedoc, le Prince de Conti qui passoit sa vie dans cette Province, s'écarta de son équipage de chasse, vint à une Hôtellerie où étoit le Poëte, & demanda à

* Né en 1636, mort en 1690.

Digitized by Google

l'Hôte s'il n'y avoit perſonne chez lui. On lui répondit qu'il y avoit un galant homme, qui faiſoit cuire une poularde dans ſa chambre pour ſon dîner. Le Prince qui aimoit à s'amuſer y monta, & trouva *Le Pays* appliqué à parcourir des papiers. Il s'approcha de la cheminée, en diſant : » La poularde eſt cuite, il faut » la manger «. Le Pays qui ne connoiſſoit pas le Prince ne ſe leva point, & lui répondit : » La poularde n'eſt pas cuite, » & elle n'eſt que pour moi «. Le Prince s'opiniâtra à dire qu'elle étoit cuite, & Le Pays ſoutint qu'elle ne l'étoit pas. La diſpute s'échauffoit, lorſqu'une partie de la Cour du Prince arriva. Le Pays l'ayant reconnu, quitta ſes papiers, & courut ſe jeter aux genoux du Prince, en lui criant : *Monſeigneur, elle eſt cuite, elle eſt cuite.* Le Prince de Conti ſe divertit beaucoup de cette aventure, & dit au Poëte, avec cet air de bonté qui lui étoit naturelle : *Puiſqu'elle eſt cuite, il faut la manger enſemble.*

Ce Prince n'avoit jamais pu regagner la confiance & l'amitié du Roi. Il étoit né ambitieux, & jamais il ne put atteindre à quoi que ce fût. Seul, de tous les Princes, il n'avoit ni Gouvernement,

Digitized by Google

ni Charge, ni même de Régiment ; tandis que les autres, & sur-tout les Bâtards, en étoient accablés. Désespéré de cette haine implacable du Roi, il chercha à noyer ses déplaisirs dans le vin, & dans d'autres amusemens qui n'étoient plus de son âge, & auxquels son corps affoibli par les excès de sa jeunesse, ne put suffire long-temps. Bientôt la goutte l'accabla ; il se vit en proie à tous les chagrins, sans pouvoir faire usage des seuls remedes qu'il eut adoptés pour s'en distraire. Pour comble d'amertume, il ne vit un retour glorieux & certain que pour le regretter. Chamillart dont les lumieres étoient bornées, mais qui avoit le cœur droit & François, sentoit le désordre des affaires & les besoins pressans de la Flandre ; il osa montrer au Roi & à Madame de Maintenon, le Prince de Conti, dont la naissance même le cédoit à la réputation, comme notre unique ressource dans le fâcheux état de cette frontiere & de l'Armée qui la défendoit. La nécessité força Louis XIV à se relâcher de sa haine ; & Chamillart eut la permission d'annoncer au Prince qu'il étoit choisi pour commander l'Armée de Flandres. Conti tressaillit de joie,

Digitized by Google

& se livra sans réserve aux plus flatteuses espérances: mais il n'étoit plus temps de les réaliser; il étoit mourant, & ce retour tardif ne servit qu'à lui faire regretter la vie. Il périt lentement, avec la douleur d'être conduit à la mort par les disgraces, & de ne pouvoir retourner à la vie par l'ouverture d'une carriere plus brillante qu'il ne l'avoit espéré.

Ce Prince, contre l'ordinaire de ceux de son rang, avoit été extrêmement bien élevé. Il étoit fort instruit, & les désordres de sa vie n'avoient fait qu'offusquer ses connoissances, sans les éteindre. Comme le Satirique François ne se montra d'abord que simple spectateur dans la fameuse querelle sur les Anciens & les Modernes, le Prince de Conti dit un jour à Racine: » Si Boileau continue » encore à garder le silence, vous » pouvez l'assurer que j'irai à l'Académie » écrire sur son fauteuil: *Tu dors, Bru-* » *tus* «. Boileau se réveilla, & donna contre Perrault les Réflexions sur Longin.

*Duguay-Trouin**, qui poussoit l'amour de la discipline militaire jusqu'à la sévé-

* Né en 1673, mort en 1736.

Digitized by Google

rité la plus inflexible, étoit pourtant le meilleur ami de ceux qui servoient sous lui. Ayant obtenu, en 1707, une pension de Louis XIV pour une action d'éclat, il écrivit au Ministre pour le prier de faire tomber cette pension à son Capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée dans l'action. *Je suis trop récompensé*, ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes Officiers.*

La prise de Rio-Janeiro en 1711, est la plus importante & la plus connue des expéditions de Duguay-Trouin. Elle fit le plus grand bruit en Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Lorsque cet Officier revint en France, chacun s'empressoit de le voir; & le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui. Un jour qu'une grande foule étoit ainsi assemblée, une Dame de distinction vint à passer; elle demanda ce qu'on regardoit: on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin; alors elle s'approcha, & perça la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monsieur*, lui dit-elle, *ne soyez pas surpris; je suis bien aise de voir un Héros en vie.*

Louis XIV se plaisoit à l'entendre ra-

Digitized by Google

conter ſes exploits ; ce qu'il faiſoit toujours avec autant de vivacité que de modeſtie. Un jour que cet Officier faiſoit au Monarque le récit d'un combat où ſe trouvoit un vaiſſeau nommé *la Gloire :* » J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me » ſuivre «. *Elle vous fut fidelle*, reprit Louis XIV.

M. *de Briſſac*, Major des Gardes-du-Corps, étoit un homme droit & qui ne pouvoit ſouffrir les gens faux. Il voyoit avec impatience toutes les Tribunes bordées de Dames au Salut des Jeudis & des Dimanches, où le Roi ne manquoit guere d'aſſiſter, & que preſque aucune ne s'y trouvoit quand on ſavoit de bonne heure qu'il n'y viendroit pas. Sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avoient toutes de petites bougies devant elles pour les faire remarquer. Un ſoir que le Roi devoit aller au Salut & qu'on faiſoit la Priere qui le précédoit, tous les Gardes étant poſtés & toutes les Dames placées, arrive le Major, qui paroiſſant à la Tribune du Roi, leve ſon bâton, & dit très-haut : » Gardes du Roi, rentrez dans vos » ſalles, le Roi ne viendra pas «. Auſſi-

Digitized by Google

tôt les Gardes obéiſſent, les petites bougies s'éteignent, & toutes les femmes ſe retirent, excepté la Ducheſſe *de Guiche*, Madame *de Dangeau* & une ou deux autres, qui demeurerent. Briſſac avoit poſté des Grenadiers aux débouchés de la Chapelle, pour arrêter les Gardes, qui reprirent leurs poſtes dès que les Dames furent aſſez loin pour ne s'en pas douter. Là-deſſus arrive le Roi, qui, bien étonné de ne point voir de Dames remplir les Tribunes, demanda par quelle aventure il n'y avoit perſonne. Au ſortir du Salut, Briſſac lui conta ce qu'il avoit fait, non ſans plaiſanter ſur la piété des Dames de la Cour. Le Roi en rit beaucoup, ainſi que tous ceux qui l'accompagnoient. L'hiſtoire s'en répandit immédiatement après, & toutes ces femmes auroient de bon cœur étranglé M. de Briſſac.

Le Cardinal *d'Etrées* *, ſavant & aimable, ne pouvoit entendre parler de ſes affaires domeſtiques. Preſſé par ſon Intendant & ſon Maître-d'hôtel, de voir

* Né en 1628, mort en 1714.

Digitized by Google

ſes comptes qu'il n'avoit pas vus depuis grand nombre d'années, il leur donna un jour. Ils exigerent qu'il fermât ſa porte, pour n'être pas interrompus; il y conſentit avec peine; puis ſe raviſant, il leur dit, que pour le Cardinal *Bonzi* ſon ami & ſon Confrere, il ne pouvoit s'empêcher de le voir, mais que ce ſeroit merveille ſi le ſeul homme qu'il ne pouvoit refuſer venoit préciſement ce jour-là. Sur le champ il envoya un domeſtique affidé au Cardinal Bonzi le prier avec inſtance de venir chez lui un tel jour entre trois & quatre heures, le conjurant de n'y pas manquer, mais, ſur toutes choſes, qu'il parût venir de lui-même. Il fit monter ſon Suiſſe dès le matin du jour donné, & lui défendit de laiſſer entrer perſonne de toute l'après-dînée, excepté le Cardinal Bonzi qui ſurement ne viendroit pas; mais s'il s'en aviſoit, de ne pas le renvoyer. Ses gens ravis de pouvoir l'entretenir de ſes affaires, ſans être interrompus, arrivent ſur les trois heures; le Cardinal laiſſe ſa famille & le peu de gens qui, ce jour-là, avoient dîné chez lui, paſſe dans un cabinet où ſes gens d'affaires avoient étalé leurs papiers. Il leur diſoit

Digitized by Google

mille choſes ineptes ſur ſa dépenſe où ils n'entendoient rien, & regardoit ſans ceſſe vers la fenêtre, ſans en faire ſemblant, ſoupirant en ſecret après une prompte délivrance. Un peu avant quatre heures arrive enfin un carroſſe. Ses gens d'affaires s'emportent contre le Suiſſe, & crient qu'il n'y aura donc pas moyen de travailler. Le Cardinal ravi s'excuſe ſur les ordres qu'il a donnés. » Vous verrez, ajouta-t-il, que ce » ſera le Cardinal Bonzi, le ſeul homme » que j'ai excepté «. Tout auſſi-tôt on le lui annonce; & lui de hauſſer les épaules, mais de faire ôter les papiers & la table: les gens d'affaires s'en vont en peſtant. Dès qu'il fut ſeul avec le Cardinal, il lui conta pourquoi il lui avoit demandé cette viſite, & tous deux en rirent beaucoup. *Oncques* depuis ſes gens d'affaires ne l'y rattraperent, & de ſa vie n'en voulut entendre parler.

Le Cardinal *d'Etrées* étoit au dîner du Roi; Louis XIV lui adreſſant la parole, ſe plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. *Des dents, Sire*, reprit le Cardinal; *& qui eſt-ce qui en a?* Le rare de cette réponſe eſt qu'à ſon âge, il les avoit encore blanches & fort belles, &

que ſa bouche grande, mais agréable, étoit faite de maniere qu'il les montroit beaucoup en parlant. Auſſi le Roi ſe mit-il à rire de cette réponſe, ainſi que toute l'aſſemblée, & le Cardinal lui-même qui n'en fut pas plus déconte-nancé.

L'Abbé *de Vatteville* * frere du Baron, Ambaſſadeur à Londres, fut d'abord Colonel du Régiment de Bourgogne pour le Roi d'Eſpagne, & ſe diſtingua par pluſieurs actions d'éclat. Mécontent d'un paſſe-droit, il quitta le ſervice & ſe fit Chartreux. Après avoir fait ſes vœux, s'ennuyant de la ſolitude, il ſe procura quelque argent de ſa famille, & ſans laiſſer tranſpirer ſon deſſein, fit acheter un habit de Cavalier, des piſto-lets & une épée, ſe traveſtit une nuit dans ſa cellule, & prit le chemin du jardin. Soit haſard, ou ſoupçon de la part du Prieur, ils ſe rencontrerent. Vatteville le poignarde, eſcalade la mu-raille de l'enclos, ſaute ſur un cheval qui l'attendoit-là, s'éloigne prompte-ment, & ne s'arrête qu'après une courſe

* Né en 1620, mort en 1719.

de

de huit ou dix heures. Ce fut dans un lieu écarté, où il n'y avoit pour toute habitation qu'une Auberge : il fit mettre à la broche un gigot & une autre piece de viande, qui étoit tout ce qui s'y trouvoit alors. A peine commençoit-il à manger, qu'un voyayeur entre dans l'Auberge ; n'y trouvant plus rien, il ne doute pas que le premier arrivé ne veuille bien partager un dîner qui semble suffisant pour deux : mais Vatteville prétend qu'il n'y en a pas trop pour lui. La querelle devient vive, & le nouveau venu s'empare de l'un des deux plats. Vatteville furieux, tire un de ses pistolets, lui en casse la tête, met l'autre sur la table, & menace l'hôtesse & un valet qui étoient accourus au bruit, de les traiter de même s'ils ne se retirent, & ne le laissent dîner en paix. Il s'éloigne ensuite au plus vîte, essuie des fortunes diverses dans ses voyages, & finit par se retirer dans les Etats du *Grand-Seigneur*, où il prend le *Turban*, obtient du service, & se distingue assez pour devenir Bacha & avoir le Gouvernement de quelques Places dans la Morée, au temps où les *Vénitiens* & les *Turcs* y étoient en guerre. Cette circonstance lui

Digitized by Google

fit naître l'idée de chercher à rentrer avec ſureté dans ſa Patrie. Il négocia ſecrétement avec les *Vénitiens*, qui obtinrent pour lui, à Rome, l'abſolution de ſon apoſtaſie, ſa ſécularisation, & un Bénéfice conſidérable en *Franche-Comté*: au moyen de quoi, il leur livra les Places dont il étoit le maître. De retour dans ſa Province au moment où Louis XIV y portoit la guerre, il ſervit aſſez utilement la France, pour en obtenir des graces marquées. L'Archevêché de *Beſançon* étant venu à vaquer, le Roi l'y nomma; mais le Pape trouvant du ſcandale à faire Archevêque un apoſtat, un renégat & un meurtrier, refuſa conſtamment les Bulles: Vatteville fut obligé de ſe contenter, en échange, de deux bonnes Abbayes, & du haut Doyenné de Beſançon. Il y vécut en grand Seigneur, avec un équipage de chaſſe, une table ſomptueuſe, craint, reſpecté, du moins à l'extérieur; allant de temps en temps aux Chartreux, voir ceux de ſon temps qui y vivoient encore.

Le Comte, depuis Maréchal *de Rozen* *, homme de tête & d'une bravoure con-

* Mort en 1715.

Digitized by Google

nue, étant à Metz reçut ordre de faire changer de Garniſon au Régiment de ſon nom ; il ordonna à ſon Lieutenant-Colonel de partir. Les Officiers refuſerent d'obéir, ſous prétexte qu'il leur étoit dû quelque contribution de Corps. Le Lieutenant-Colonel en avertit le Comte de Rozen ; il arrive, voit le Régiment en bataille, ordonne au premier Capitaine de partir, & ſur ſon refus lui caſſe la tête ; il donne le même ordre au ſecond, qui lui obéit ſur le champ, & tous les autres Officiers ſuivent ſon exemple.

En 1705, le Général *Thungen* inveſtit *Haguenau* où commandoit M. *de Pery* alors Brigadier. Trente-trois pieces de canon eurent bientôt fait deux grandes brêches au corps de cette mauvaiſe Place. M. de Pery avoit à craindre qu'elle ne fût emportée d'aſſaut. Son chemin couvert avoit trop d'étendue pour être défendu par les troupes de la Garniſon. Il envoya, ſur les ſix heures du ſoir, M. de la *Chau* propoſer à M. de Thungen de ſe rendre dans trois jours, s'il n'étoit point ſecouru avant ce temps-là, à condition qu'il ſortiroit lui & ſa

Digitized by Google

Garniſon avec tous les honneurs dus à de braves gens. Le Comte de Thungen répondit qu'il n'y auroit point d'autre traitement à attendre que celui d'être priſonniers de guerre. M. de la Chau, après avoir vainement inſiſté, dit à M. de Thungen : *Hé bien*, Monſieur, *nous ſommes encore en état de nous défendre, & nous voulons périr ſur la brêche, plutôt que de nous rendre de cette maniere.* M. de Pery ayant ſu la réponſe du Général ennemi, fit aſſembler les principaux Officiers de ſa Garniſon, & leur déclara ſecrétement qu'il avoit pris le parti de ſortir de la Place la nuit ſuivante avec toutes ſes troupes. Ils lui repréſenterent en vain le danger d'une telle réſolution. » Mon parti eſt pris, dit-il, & » je prends la choſe ſur moi «. Afin que les Bourgeois ne ſoupçonnaſſent point ſon deſſein, & n'en donnaſſent pas avis aux ennemis, il fit des diſpoſitions comme s'il eût voulu faire une ſortie ; & ſous ce prétexte, il défendit, ſous peine de la vie, qu'aucun Bourgeois ne ſortît de ſa maiſon, & n'y renfermât aucun Soldat. Dès les huit heures du ſoir, il fit mettre la Garniſon ſous les armes, & la mena dans le chemin couvert. Il prit à

Digitized by Google

part M. *de Harlin*, Colonel d'Infanterie, & lui dit : *Je vous laiſſe ici avec quatre cents hommes pour faire un feu continuel ſur les ennemis, afin que par-là vous couvriez ma marche.* Après quoi il ſortit avec ſa Garniſon par la porte de Saverne, ſachant que la Place n'étoit point inveſtie de ce côté-là, & qu'il n'y avoit que deux Gardes de Cavalerie. Il attaqua la plus foible qu'il tailla en pieces ; l'autre prit la fuite. M. de Pery fit une ſi grande diligence, qu'il entra dans Saverne huit heures après être ſorti d'Haguenau. Le Comte de Mercy, qui le pourſuivoit avec mille chevaux, ne put l'atteindre. M. de Harlin ne ſortit d'Haguenau qu'une heure après, n'y laiſſant que cent hommes malades ou bleſſés, parmi leſquels il y en avoit trente qui avoient la force de tirer des coups de fuſil pour amuſer les aſſiégeans. M. de Harlin trouva le chemin libre, & alla rejoindre M. de Pery ſans avoir rencontré d'obſtacle. M. de Pery fut fait Lieutenant-général pour récompenſe d'une action ſi hardie & ſi bien concertée, & M. de Harlin Brigadier, pour l'avoir ſecondé avec tant d'intelligence.

Digitized by Google

Après la défaite de nos troupes à *Ramillies*, dont le désastre jeta la consternation dans tout le Royaume, M. de *Quadt*, qui fut depuis Lieutenant-général & qui servoit alors (en 1706), comme Brigadier dans l'armée de Villars en Allemagne, écrivit cette lettre au Ministre.

» Il y a déja plusieurs années que le » Roi m'a accordé une pension de mille » livres ; & c'est vous, Monseigneur, » qui m'avez procuré cette grace dans » un temps où j'en avois un extrême » besoin. Quoique je sois fort pauvre, » néanmoins vos bontés me mettent en » état de m'en passer. Je vous envoie » l'ordonnance de l'année derniere, & » n'en demande plus tant que la guerre » durera. C'est un petit secours pour le » Roi. Néanmoins, Monseigneur, si l'on » vouloit s'exécuter dans la circonstance » présente, je suis persuadé que cela » feroit des sommes assez considérables » pour remédier au malheur qui vient » d'arriver. Je voudrois que ma mi- » sere me permît d'en faire davantage. » Si je viens à être tué au service du » Roi, je vous prie de vous souvenir

Digitized by Google

» de ma femme & de mes enfans «. On devine bien quelle fut la réponse du Ministre ; mais il n'en est pas moins beau à M. de Quadt d'avoir donné un pareil exemple de zele & de désintéressement.

L'Abbé de *Chaulieu* * à l'âge de quatre-vingts-ans s'étoit déclaré l'amant de Mademoiselle de Launay, dont nous avons des Mémoires sous le nom de *Madame de Staal.* Comme il étoit devenu aveugle, il prêtoit à sa maîtresse beaucoup de charmes qu'elle n'avoit pas ; & ne comptant plus sur les siens, il tâchoit de se rendre aimable, à force de soins & de complaisances. Il proposoit quelquefois d'ajouter les présens à l'encens qu'il offroit. Mademoiselle de Launay, importunée un jour des vives instances avec lesquelles il la prioit d'accepter mille pistoles, lui dit : » Je vous conseille, en reconnoissance de vos offres » généreuses, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes ; vous en » trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot «. *Oh !* répondit-il

* Né en 1639, mort en 1720.

Digitized by Google

assez naïvement, *je sais bien à qui je m'adresse.*

Le Comédien *Dancourt* * avoit été chargé d'aller présenter aux Administrateurs de l'Hôtel-Dieu les rétributions que la Comédie est obligée de donner à cet Hôpital. En s'acquittant de cette commission, il fit un beau discours, pour prouver que les Comédiens méritoient, par le secours qu'ils procuroient aux pauvres, d'être à l'abri de l'excommunication ; mais son éloquence ne fut pas assez persuasive. L'Archevêque de Paris, qui étoit à la tête du Bureau de l'Administration, ne répondit rien ; & M. de Harlay, Premier Président du Parlement, & l'un des Administrateurs, lui dit : » Dancourt, nous avons des oreilles pour » vous entendre, des mains pour rece- » voir les aumônes que vous faites aux » pauvres ; mais nous n'avons point de » langue pour vous répondre «.

On ne sait à quel motif attribuer l'audacieuse témérité d'un aventurier, qui s'étoit mis en tête d'enlever *Monseigneur*

* Né en 1661, mort en 1726.

Digitized by Google

ou M. le Duc de Bourgogne qui avoit alors (en 1708) le commandement de l'armée de Flandres. Le trait eſt aſſez ſingulier pour mériter de trouver ici ſa place. Le nommé *Quintem*, François de Nation, après avoir été Valet-de-pied du Prince de Conti, avoit quitté la France pour entrer dans la Muſique de l'Electeur de Baviere. Il s'étoit enſuite engagé au ſervice de l'Empereur ; & il étoit parvenu au grade de Colonel. Quintem partit d'Ath, avec trente hommes qui avoient obtenu des paſſe-ports, ſous divers prétextes. Ils entrerent en France par trois routes différentes, & ſe rendirent pour l'exécution de leur deſſein, dix dans la forêt de *Chantilly*, dix à *Saint-Ouen*, & dix à *Seves*. Le 24 de Mars, entre huit & neuf heures du ſoir, un des dix qui occupoient le chemin de Verſailles ayant reconnu un carroſſe du Roi tira un coup de piſtolet, ſuivant le ſignal convenu, & courut à toute bride pour rejoindre les neuf autres, qui étoient en embuſcade en-deçà du Pont de Seves du côté de Paris. Les Commis du Pont, qui avoient entendu le coup de piſtolet, avoient fermé la barriere : ils arrêterent le Cavalier qu

Digitized by Google

ſe préſentoit pour la paſſer ; & s'apercevant de ſon embarras, ils le remirent entre les mains d'un Brigadier de la Prévôté. Bientôt après, le carroſſe arriva au lieu de l'embuſcade : Quintem qui étoit de cette troupe, fit arrêter un Palefrenier qui portoit un flambeau, mit la tête à la portiere, & dit, d'un ton d'aſſurance & d'honnêteté, au Marquis *de Beringhen*, premier Ecuyer du Roi, qui ſe trouvoit ſeul dans le carroſſe, qu'il l'arrêtoit par ordre exprès de Sa Majeſté ; &, le prenant par le bras, il le fit monter ſur le cheval d'un ſecond Palefrenier qui ſuivoit la voiture. Il congédia le Cocher, en lui diſant, qu'il ne s'inquiétât de rien, que tout ſe faiſoit par ordre du Roi. Il prit enſuite la route du Bois de Boulogne, il le traverſa, & ſe rendit à toute bride à Saint-Ouen, où une chaiſe de poſte l'attendoit. Il y monta avec ſon priſonnier, & donna ordre à ſa troupe de ſe ſéparer, & de gagner la route de Flandres, qu'il prit lui-même. Louis XIV informé du fait, à dix heures du ſoir, fit ſur le champ, expédier des ordres pour qu'on gardât les paſſages ſur les routes de Normandie, d'Allemagne, & de Flandres.

Digitized by Google

Quintem étoit à peine sorti de la forêt de Senlis, qu'il entendit sonner le tocsin dans plusieurs villages. Cependant, sur ce que le Marquis de Beringhen lui représenta, qu'il se trouvoit extraordinairement fatigué, il eut la complaisance de s'arrêter pendant trois heures, près de Compiegne, pour lui laisser prendre un peu de repos. Il continua ensuite sa route jusqu'à la petite Ville de Ham en Picardie. Mais à peine en étoit-il sorti que, sur les ordres de la Cour, le Marquis *de Canisy*, qui commandoit dans la Place, le fit poursuivre par un détachement du Régiment de Livry, qui l'atteignit à une demi-lieue de la Ville. Quintem, prisonnier à son tour, fut conduit à Versailles; & le Roi remit son sort à la discrétion de son Ecuyer, qui fut lui-même assez généreux pour lui pardonner.

Lors du siege de Lille dont la belle défense fit tant d'honneur au Maréchal de *Boufflers* *, un partisan François disoit assez publiquement que le Prince Eugene passoit tous les jours à la portée de son fusil, & qu'il pouvoit le tuer

* Né en 1644, mort en 1711.

Digitized by Google

aiſément. Ce diſcours parvint juſqu'au Maréchal, qui fit appeler ce partiſan : » Votre fortune eſt faite, lui dit-il, ſi » vous pouvez m'amener ce grand Gé- » néral priſonnier ; mais je vous déclare » que vous ſerez puni avec la derniere » rigueur ſi vous attentez à ſes jours. » Si je ſoupçonnois, ajouta-t-il, que » vous en euſſiez eu ſeulement la pen- » ſée, je vous ferois enfermer pour » le reſte de vos jours «.

Après la défenſe de Lille qui ne capitula qu'à la derniere extrémité & devant laquelle les ennemis avoient perdu vingt-cinq mille hommes, le Prince de Naſſau & le Prince Eugene allerent faire viſite au Maréchal de Boufflers qui commandoit dans la Place. C'étoit le ſoir, il leur propoſa de partager ſon ſouper : les Princes accepterent l'offre ; mais, comme ils virent qu'on les ſervoit ſplendidement, ils ſe récrierent ſur ce qu'il ne leur donnoit pas ſon ſouper, & dirent qu'il falloit au moins qu'il le leur montrât. Boufflers commanda qu'on ſervît ce qu'on lui préparoit : on apporta deux morceaux de cheval. Les convives en goûterent, & jugerent qu'on pouvoit en manger.

Digitized by Google

Mylord *Stair*, Ambaſſadeur d'Angleterre, s'étant un jour échappé, devant M. de Torci, en propos ſur Louis XIV, Torci lui dit froidement : » Monſieur » l'Ambaſſadeur, tant que vos inſolences » n'ont regardé que moi, je les ai paſ- » ſées, pour le bien de la paix ; mais ſi » jamais, en me parlant, vous vous écar- » tez du reſpect qui eſt dû au Roi, je » vous ferai jeter par la fenêtre «.

Le fameux Acteur *Baron* * étoit ſi fat, qu'un jour il oſa dire au Marquis *de Biron* dont les gens avoient battu ſon Cocher & ſon Laquais : *Monſieur le Marquis, vos gens ont battu les miens, je vous demande juſtice.* Le Marquis choqué du parallele, lui répondit : *Mon pauvre Baron, que diable veux-tu que je te diſe ? pourquoi as-tu des gens ?*

Il y avoit une grande Dame qui étoit dans l'habitude de le recevoir la nuit ; il s'aviſa d'y aller le jour, comme compagnie : *Monſieur Baron*, lui dit-elle froidement, *que venez-vous chercher ?* — *Mon bonnet de nuit*, répondit-il.

* Né en 1652, mort en 1729.

Digitized by Google

Lorſqu'on ſoutenoit au Pere *Mallebranche* * que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, il répondoit, en plaiſantant : *qu'apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

Un jour que Fontenelle étoit allé voir le Pere Mallebranche aux Peres de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une groſſe chienne de la maiſon, qui étoit pleine, entra dans la ſalle où ils ſe promenoient, vint careſſer le Pere Mallebranche & ſe rouler à ſes pieds. Après quelques mouvemens inutiles pour la chaſſer, le Philoſophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur, & à Fontenelle un cri de compaſſion. » Eh quoi ! lui dit froi» dement le Pere Mallebranche, ne ſavez» vous pas que cela ne ſent rien « ?

Louis XIV aimoit beaucoup *Dufrény*, & n'avoit jamais pu le tirer de l'indigence. Il étoit réduit à ſe faire ſervir par une Fruitiere qui étoit vis-à-vis de ſes fenêtres. Cette femme avoit deux filles, l'une de treize ans, & l'autre de

* Né en 1638, mort en 1715.

Digitized by Google

quatorze. La derniere vint un jour chez Dufrény, prit ſes plumes & les rompit, après avoir jeté beaucoup de pâtés ſur le papier. Dufrény, impatienté, lui donna le fouet ; la petite fille en rendit compte à ſa mere, qui envoya la cadette chez Dufrény pour y faire la même eſpiéglerie ; elle reçut le même traitement. La mere très-contente, aſſigna Dufrény pour cauſe de viol. L'affaire alloit devenir ſérieuſe ; enfin on l'arrêta avec ſix cents livres que Dufrény emprunta pour calmer la Fruitiere. Il finit par épouſer ſa Blanchiſſeuſe. Cela le mit bien en linge blanc. Un jour qu'il reprochoit à l'Abbé Pellegrin que le ſien étoit ſale : *Tout le monde*, lui répliqua l'Abbé, *n'eſt pas aſſez heureux pour pouvoir épouſer ſa Blanchiſſeuſe.*

Sire, diſoit un jour Dufrény à Louis XIV qui s'amuſoit de ſes plaiſanteries, *je ne regarde jamais le nouveau Louvre, ſans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un des plus grands Roi qui de ſon nom ait rempli la terre, Palais digne de nos Monarques, vous ſeriez achevé, ſi l'on vous eût donné à l'un des quatre Ordres Mendians, pour tenir ſes Chapitres & loger ſon Général.*

Digitized by Google

Quoique Louis XIV eût, comme on l'a dit plus haut, beaucoup d'amitié pour Dufrény, il le menaça de lui faire percer la langue d'un fer rouge, s'il continuoit de blasphémer au jeu. Dufrény promet au Monarque irrité, de se contenir désormais : il se le promet à lui-même, & n'en retourne pas moins où sa manie le rappeloit : il perd ; la menace du fer rouge l'empêche d'éclater. Jurant entre ses dents, n'y pouvant plus tenir, il quitte la partie avec quelques *louis* qui lui restoient. Il marchoit au hasard, en se pressant les levres, lorsqu'il apperçut un malheureux qui se désoloit à l'écart. Qu'avez-vous, lui dit-il ? — Je suis ruiné, répond l'autre. — Tant mieux ! tenez voilà dix *louis*, allez vîte, allez jurer pour moi, car le Roi me l'a défendu.

Vers la fin du regne de Louis XIV, on vendoit sous le manteau une Satire sanglante du Gouvernement, intitulée, *Almanach du Diable.* Tout le monde désiroit de l'avoir, quoiqu'elle se vendît fort cher, & l'on parvenoit très-difficilement à se la procurer. Un filou forma son plan là-dessus. Il alla dans

Digitized by Google

ſin même jour au Parterre des trois Spectacles, & ſe gliſſant dans la foule, il demandoit tous bas, ſi l'on vouloit pour ſix francs un *Almanach du Diable.* On acceptoit ſon offre avec empreſſement, & il recommandoit bien de ne lire l'Ouvrage que lorſqu'on ſeroit chez ſoi, vu les riſques qu'il y avoit à le montrer en public. Mais on n'étoit pas plutôt en lieu sûr, qu'au lieu de *l'Almanach du Diable*, qu'on croyoit avoir acheté, on ne trouvoit dans ſa poche qu'un *Calendrier de la Cour.*

Un Maître des Poſtes de Verdun avoit imaginé le projet d'une nouvelle taxe. Ce projet fut communiqué à Bourvalais un des Traitans les plus accrédités; il ne le trouva pas mauvais, & s'obligea, au cas qu'il pût le faire paſſer au Conſeil, de payer dix ou douze mille francs pour le droit d'avis; il en fit ſon billet en bonne forme. Quelque temps après, le projet fut exécuté; le Maître de Poſte accourut à Paris, pour recevoir la ſomme qui lui avoit été promiſe: on le reçût froidement; on lui fit quelques difficultés, & on le remit à deux ou trois jours; lorſqu'il revint, on lui

Digitized by Google

demanda le billet en queſtion ; ce malheureux ne l'avoit plus, il lui avoit été enlevé. Bourvalais le traita fort mal, le chaſſa de chez lui, & lui fit défenſe d'y remettre le pied. Le Maître de Poſte avoit un frere dans le ſervice, qui ſe chargea d'arracher du Traitant la ſomme qu'il avoit promiſe. Il ſe rendit chez Bourvalais, & l'ayant trouvé ſeul dans ſon cabinet, il le força, le piſtolet à la main, de lui payer en or la ſomme convenue ; on fit ce qu'il exigeoit ; on le reconduiſit même. Mais quand il fut aſſez éloigné, & qu'il eut rejoint ſon frere le Maître de Poſte, qui l'attendoit à quelques pas de là, on cria de toute ſa force *au voleur*. L'Officier eut le bonheur de ſe ſauver : ſon frere fut pris ; & ſur l'accuſation de Bourvalais & ſur ſon propre aveu, il fut pendu, ſans que Louis XIV voulût accorder ſa grace à *Madame*, qui avoit à ſon ſervice une ſœur ou une niece de cet infortuné.

Fin du ſecond Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le ſecond Volume.

Montaussier,	pag. 1
La Princeſſe des Urſins,	20
Le Duc de Lauzun,	26
Le Premier Préſident de Harlay,	48
Le Duc de Charoſt,	54
M. de Chamillart,	61
Le Maréchal de Villars,	69
Ninon de l'Enclos,	83
Moliere,	102
Lulli,	129
Jean la Fontaine,	136
Boſſuet (Jacques-Bénigne),	144
Boileau-Deſpréaux,	151
Chapelle,	172
Jean Racine,	181

Digitized by Google

Santeuil, 200
Fénelon, 208
Rouſſeau (Jean-Baptiſte), 214
La Mothe, 221

Traits généraux & particuliers du Siecle de Louis XIV, qui n'ont pu fournir des articles ſéparés. 225

Fin de la Table du ſecond Volume.

Digitized by Google

GALERIE

DE 280 L 4

L'ANCIENNE COUR

OU

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES REGNES

DE HENRI IV ET DE LOUIS XIII.

TOME TROISIEME.



M. DCC. XCI.

Digitized by Google

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES REGNES DE HENRI IV. ET DE LOUIS XIII.

LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LE Jeudi 27 Septembre, fête de S. Cosme & S. Damien, à dix heures & demie du soir, neuf mois quatorze jours après la consommation du mariage de Henri IV & de Marie de Médicis, & après vingt-deux heures & demie de douleur d'enfantement, la Reine étant à Fontainebleau a donné un Dauphin à la France, qui régna

Digitized by Google

après la mort de son pere sous le nom de Louis XIII. Nous avons vu à l'article de Henri IV, que Louis étoit né d'une complexion fort délicate. Au moment qu'il vit le jour, le Roi son pere le prenant entre ses bras lui donna sa bénédiction, & lui mettant son épée à la main, lui dit : « La puisses-tu, mon fils, employer à la gloire de Dieu, à la défense de la Couronne & du Peuple ! »

Louis XIII succéda au Trône de Henri le Grand son pere, sous la régence de Marie de Médicis sa mere, régence qui fut, comme on le sait, très-orageuse. La funeste opiniâtreté de Marie fut cause de presque tous les désordres & des brouilleries qui se succédèrent sans interruption jusqu'à l'entrée de Richelieu dans la place de premier Ministre. Le Duc d'Epernon qui lui seul fit déclarer la Reine Régente, en forçant en quelque façon le Parlement à lui donner ce titre, fut d'abord tout-puissant sous Marie. Le Comte de Soissons en conséquence rechercha l'amitié de ce Duc, & bien des raisons l'engagerent à faire les premieres avances. Il vouloit se fortifier contre le Prince de Condé

Digitized by Google

qu'on preſſoit de venir reprendre ſon rang à la Cour. La Princeſſe de Montpenſier étoit fille d'une nièce d'Epernon. Le Comte ſongeoit à faire paſſer dans ſa famille les biens de cette riche Maiſon, en mariant ſon fils à l'héritiere. La choſe ne ſe pouvoit pas conclure ſans le conſentement de l'oncle : enfin Soiſſons haiſſoit mortellement Sully. Il eſpéroit que d'Epernon, également irrité contre ce Miniſtre qui avoit rendu à l'un & à l'autre de fort mauvais ſervices auprès du feu Roi, ſe joindroit à lui volontiers pour ſe défaire de leur ennemi commun. Le Duc ne refuſa point l'amitié d'un Prince du Sang, mais il ne s'engagea pas à le ſervir dans tous ſes projets. Le Comte ne ſe rebute point; il propoſe à ſon nouvel ami de faire poignarder Sully dans le Louvre. Lâcheté indigne, je ne dis pas d'un Prince, mais du dernier des hommes! Elle fit horreur au Duc d'Epernon, qui répondit le plus civilement qu'il put, que ſon emploi ne lui permettoit pas de ſouffrir une telle violence dans la maiſon du Roi. Le Comte trouva le refus fort déplacé; cependant l'envie qu'il avoit de s'é-

Digitized by Google

lever au-dessus du Prince de Condé, qui occupoit un rang que Soissons croyoit lui appartenir, l'engagea à dissimuler son chagrin. D'Epernon devoit-il après cela se soucier de l'amitié d'un Prince qui lui découvroit un si méchant cœur ? Cette anecdote ne serviroit-elle pas encore à justifier le Duc de la complicité dans le meurtre du feu Roi ? Un homme assez scélerat pour n'avoir pas craint de faire assassiner son Prince, eût-il appréhendé de faire poignarder un Ministre qu'il détestoit ? C'est un problême que nous laissons à nos Lecteurs le soin de résoudre.

Au commencement de l'année 1611 le Comte de Soissons eut deux démêlés éclatans, l'un avec le Prince de Conti son frere, & l'autre avec le Duc de Guise. Comme ces deux traits peuvent servir à l'histoire des mœurs du temps, nous allons les rapporter suivant leur date.

Trois jours après les noces du Duc de Guise avec la douairiere de Montpensier, le Prince de Conti allant sur le soir au Louvre dans son carrosse, rencontre près de la Croix du Trahoir

Digitized by Google

le Comte de Soissons qui étoit pareillement dans le sien. La rue se trouvoit embarrassée, & il falloit que l'un des deux carrôsses reculât pour faire place à l'autre. Etourdiment & sans prendre garde aux livrées, l'Ecuyer du Comte se mit à faire des menaces & à commander au Cocher du Prince de reculer au-plutôt. Les gens de Conti ne veulent pas céder, & disent à leur Cocher d'avancer sans rien craindre. Le Comte de Soissons reconnoît alors le carrosse de son frere aîné, & au même instant il lui envoie faire des excuses de l'indiscrétion de son Ecuyer: on proteste au Prince de la part du Comte que la chose étoit arrivée par mégarde & sans aucun dessein prémédité. Conti ne crut pas devoir se contenter de la déférence que lui rendoit Soissons. Quand un homme se sent peu de mérite, il soupçonne aisément qu'on le méprise. *A demain, pourpoint bas*, cria le Prince en passant devant le carrosse de son frere. Etouffer pour un léger point d'honneur tous les sentimens de la nature, n'étoit pas le moyen de se rendre plus considérable aux yeux

Digitized by Google

des honnêtes gens. La Régente avertie de ce qui étoit arrivé, fit prier le Prince de Condé de s'entremettre pour accommoder ses oncles. Elle envoie dire au Duc de Guise, dont Conti avoit épousé la sœur, de disposer son beau-frere à recevoir les excuses de Soissons. Condé & Guise vont le même jour à l'Abbaye Saint-Germain-des-Près où logeoit le Prince de Conti. Soit que le Duc voulût faire paroître aux Princes du Sang & à sa nouvelle épouse, que la Maison de Guise n'étoit guere moins considérée que sous les regnes précédens, soit que ce fût sans intention, il sortit de l'Hôtel de Montpensier où il avoit couché, accompagné d'un nombre extraordinaire de Gentilshommes à cheval, dans le dessein d'aller voir le Prince de Conti. Il ne fut pas même fâché de passer en si grande pompe près de l'Hôtel de Soissons.

En revenant de l'Abbaye Saint-Germain, Guise trouve le Prince de Condé qui s'y en alloit, suivi seulement de quatre à cinq Cavaliers. Ils se saluent l'un l'autre. Le Duc dit à Condé que le Prince de Conti étoit dans de bonnes

Digitized by Google

dispositions, & qu'il avoit promis que les choses n'iroient pas plus loin. « Si vous me le permettez, Monsieur, ajoute-t-il, je retournerai sur mes pas & je vous accompagnerai pour rappeler à M. le Prince de Conti la parole qu'il m'a donnée ». Condé n'eut garde d'accepter l'offre de Guise; la suite de l'un étoit trop différente de l'autre, & le Prince auroit eu l'air de faire honneur en un jour de triomphe. Seulement le Chevalier de Guise se détache de la troupe & suit le Prince de Condé jusqu'à l'Abbaye. Conti renouvelle en présence de son neveu les assurances qu'il avoit données à son beau-frere, & le différent fut appaisé.

Le Duc de Guise n'avoit eu, disoit-il, d'autre intention que de persuader au Prince de Conti de ne pas rompre avec son frere, cependant il se fit à lui-même une grande affaire avec le Comte de Soissons. « Guise, disoit-on, avoit à sa suite plus de cent cinquante Cavaliers armés. Il n'a pas sans dessein affecté de passer par l'Hôtel de Soissons. Il veut braver les Princes du Sang; il a cru nous intimider & nous faire voir que si la Maison de Guise est pour le

Digitized by Google

Prince de Conti ſon allié, notre parti ſera beaucoup inférieur. Jaloux des grands avantages que l'héritiere de Joyeuſe portoit dans une Maiſon ennemie, le Comte de Soiſſons croyoit tous ces rapports. Le Prince de Condé, piqué peut-être de la différence qu'on avoit remarquée entre lui & le Duc de Guiſe, donnoit dans les mêmes ſentimens & y entretenoit le Connétable de Montmorenci qui ſe ſouvenoit encore des anciens démêlés de ſon frere le Maréchal avec les Guiſe. La foule de Seigneurs & de Gentilshommes qui accouroient alors de toutes parts à l'Hôtel de Guiſe, ſervit beaucoup à irriter les deux Princes & le Connétable. On vit avec étonnement les petits-enfans de l'Amiral de Coligny, le Duc de Sully & de Rohan, le Maréchal de Bouillon & les plus conſidérables du parti Proteſtant, oublier la journée de la Saint-Barthelemi & aller offrir leurs ſervices aux enfans du *Balafré*, contre le fils du brave Louis, Prince de Condé.

La Régente & les Miniſtres craignirent que cette affaire n'eût de fâcheuſes ſuites. On ordonna aux Bourgeois des

Digitized by Google

quartiers voisins du Louvre de prendre les armes, & on tint les chaînes des rues prêtes à être tendues en cas de besoin. On envoya le Maréchal de Brissac au Comte de Soissons pour l'empêcher de sortir de son Hôtel. Le Marquis de Vitry, Capitaine des Gardes, eut ordre de demeurer auprès du Duc de Guise & de ses freres. On ne voulut pas refuser à Soissons la permission de parler à la Reine, mais Guise n'obtint pas la même faveur. Trop légere distinction pour contenter la délicatesse des Princes du Sang. Dans le Conseil, Montmorenci demanda justice à la Reine contre le Duc de Guise qui avoit bravé, disoit-il, le Comte de Soissons. Le Duc de Sully défendit Guise avec force : « Est-ce offenser M. le Comte, dit-il, que de passer près de son Hôtel ? N'étoit-ce pas le chemin de M. de Guise pour aller exécuter l'ordre de Sa Majesté ? Plusieurs de ses amis & de ses serviteurs l'accompagnoient : cela s'est fait sans dessein. Ils l'ont suivi jusqu'à l'Abbaye Saint-Germain : est-ce une chose si extraordinaire ? les Princes & les Seigneurs viennent tous les jours au Louvre, accompagnés de la Noblesse

qui leur est attachée. M. de Guise est serviteur de M. le Comte, il est disposé à rendre aux Princes du Sang ce qui est dû à leur naissance. M. le Comte l'auroit éprouvé lui-même, si M. de Guise l'eût rencontré en son chemin. Peut-on exiger autre chose de M. le Duc de Guise »? Le Maréchal de Bouillon & le Duc d'Epernon confirmerent tout ce qu'avoit dit le Duc de Sully.

La Reine envoya demander au Comte de Soissons s'il étoit content de ces excuses. Bien loin de s'en payer, il récusa quatre personnes du Conseil, amis ou parens de la Maison de Guise. Il fallut donc entrer en négociation. Ennuyé d'être si long-temps renfermé dans son Hôtel, le Duc de Guise avoit déjà consenti à rendre visite au Comte de Soissons & à lui faire des excuses assez humbles; mais le Duc de Mayenne, oncle de Guise, lui ayant mis sous les yeux les conséquences d'une démarche qui donneroit de si grands avantages à l'ennemi juré de leur Maison, il retire sa parole. Soissons en est extrêmement piqué; il menace la Régente de sortir de Paris, si on ne lui fait pas la satisfaction qui lui a été

Digitized by Google

promiſe. Cependant on obtient de lui qu'il ſe contentera que le Duc de Mayenne aille faire des excuſes à la Reine, de ce que le Duc de Guiſe avoit marché dans les rues de Paris avec un ſi grand cortége. « M. de Guiſe, dit encore le Duc de Mayenne, n'a jamais eu l'intention de cauſer aucune brouillerie. Il aimeroit mieux mourir que de rien entreprendre qui pût déplaire à Votre Majeſté. Quant à M. le Comte de Soiſſons, ceux de notre Maiſon demeureront toujours dans les termes de l'honneur & de la civilité qu'ils lui doivent; dès que M. le Comte voudra bien vivre avec MM. de Guiſe, ils l'honoreront & ſeront ſes ſerviteurs ».

Marie de Médicis dit qu'elle feroit ſavoir au Comte de Soiſſons ce que le Duc de Mayenne avoit repréſenté. « Je ſouhaite, ajouta-t-elle, qu'il oublie ce qui s'eſt paſſé & qu'il ſe contente de cette ſatisfaction ». Le Prince de Condé alla donc trouver ſon oncle de la part de la Reine, & lui dit que Sa Majeſté déſiroit que les choſes en reſtaſſent là. Le Comte de Soiſſons promet de ſe conformer à la volonté de la Régente.

Digitized by Google

Mayenne par son adresse & sa fermeté tira ainsi son neveu d'un pas extrêmement délicat ; car s'il est vrai que le Duc de Guise n'ait jamais eu aucune intention de braver les Princes du Sang, il fit du moins paroître une ostentation propre à leur donner de l'ombrage.

Un certain Abbé Dubois prêchoit à Saint-Eustache de Paris. Il entreprit dans un de ses sermons de réfuter les dogmes du Jésuite Mariana. Par une figure de rhétorique assez vive il adresse la parole aux bons Peres & les exhorte seulement à prendre soin désormais que dans les livres publiés au nom de la Compagnie & avec l'approbation des Supérieurs, il ne se glisse rien qui puisse offenser la France. Le sermon fait impression sur l'esprit des Auditeurs. Ils sortent indignés contre la Société, & le peuple paroît extraordinairement animé. Les Jésuites se plaignent à la Régente du Sermon de l'Abbé. L'affaire est envoyée par elle à l'Archevêque de Paris. Dubois proteste devant le Prélat qu'il ne veut point de mal à la Société. « L'amour de la vérité, dit-il, la douleur que me cause la mort du feu

Digitized by Google

Roi, la juste crainte que tout bon Chrétien doit avoir des funestes effets que la doctrine de Mariana peut produire encore, voilà les sentimens raisonnables qui m'ont fait parler de la sorte ». L'Archevêque de Paris n'eut rien à répliquer, il se contente d'exhorter le Prédicateur à vivre bien avec tous les serviteurs de Dieu, & particuliérement avec les Jésuites. Cette affaire sembloit être oubliée, mais je ne sais comment l'Abbé Dubois eut l'imprudence d'aller à Rome l'année suivante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne manqua pas de prétexte pour l'enfermer dans une étroite prison.

Cet Abbé Dubois avoit déjà donné des preuves de son antipathie contre les Jésuites. Un jour dans une conférence avec le Pere Cotton, Confesseur du Roi, laquelle se tenoit devant la Régente, le Pere, dans le dessein de surprendre l'Abbé, lui demande s'il pensoit que les Jésuites fussent les auteurs de la mort de Henri IV, s'il étoit persuadé qu'ils l'eussent tué ? *Non*, répond l'Abbé ; *car si je le croyois je vous sauterois tout à cette heure à la gorge, je vous étranglerois & jetterois par*

Digitized by Google

ces fenêtres. Le Pere lui demande ensuite s'il ne croyoit pas que les Jésuites fussent Catholiques? *Comme le Diable*, répond l'Abbé Dubois. Le Pere Cotton voulant persuader à la Reine de chasser cet Abbé: « Non, dit la Reine, je ne le veux pas chasser, car il est mon serviteur; mais bien je désire vous accorder ». Suivant les apparences cet Abbé Dubois étoit un disputeur de la premiere force, car on le trouve toujours à la tête des querelles théologiques de ces temps-là; & comme elles étoient fort à la mode alors, il ne faut pas s'étonner s'il avoit autant de partisans que de détracteurs.

L'arrivée du Duc de Pastrana à Paris occasionna de grandes contestations à la Cour. Cet Ambassadeur de Philippe III avoit été reçu dans toutes les villes de son passage avec des honneurs extraordinaires. Les Ducs de Nevers & de Luxembourg allerent au-devant de lui hors des portes de la Capitale, accompagnés de quatre à cinq cents Cavaliers. Son entrée fut magnifique. Le Roi lui donna sa premiere audience le 26 Août 1612. Les Princes du Sang,

Digitized by Google

les grands Seigneurs & les Cardinaux de Sourdis & de Bonzi furent invités à cette cérémonie. Ceux-ci tâcherent de s'excuser sous prétexte que leur dignité ne leur permettoit pas d'être au-dessous des Princes du Sang. Marie de Médicis qui vouloit que les Espagnols vissent la Cour de France dans toute sa splendeur, souhaita que les Cardinaux fussent présens à l'audience. On leur dit de sa part qu'il n'y auroit point de distinction de place. Cependant les Princes du Sang prirent la droite du Roi, & les Cardinaux exclus de cet honneur allerent se mettre du côté de la Reine. Ils n'y demeurerent pas long-temps. La Princesse douairiere de Condé ne voulut pas les souffrir au-dessus d'elle ; & la Régente craignant de choquer les Princes du Sang qui n'auroient pas manqué de soutenir le droit des Princesses, laissa sortir les Cardinaux avec la confusion qu'ils s'étoient attirée.

Il y eut un différent plus éclatant du côté du Roi. Le Duc de Nevers s'étoit placé sur le banc des Princes du Sang. Le Comte de Soissons occupé à parler avec le Prince de Conti

Digitized by Google

son frere, ne prit pas garde que Nevers s'étoit mis immédiatement après lui. Dès que le Prince de Condé, qui étoit au-dessus de ses deux oncles, s'en apperçut, le voilà qui presse & qui pousse Conti. Celui-ci en fait autant à Soissons qui ne manque pas de pousser le Duc de toute sa force. « Je ne sais pas, dit-il alors, pourquoi vous me poussez de la sorte? — Parce que ce n'est pas ici votre place, réplique fiérement Condé ». On se dit de part & d'autre quelques paroles piquantes. « Nous nous en expliquerons mieux en un autre endroit, dit enfin Condé en faisant signe à Nevers de le suivre ». Le Maréchal de Bouillon courut vîte pour arrêter le Prince qui en passant devant le Duc lui avoit fait comprendre que c'étoit un appel. L'affaire fut accommodée sur le champ par ordre du Roi: la Régente blâma le Duc de Nevers de ce qu'il avoit pris une place destinée aux seuls Princes du Sang.

Quelques jours après la signature des articles de mariage entre Louis XIII & l'Infante d'Espagne, le Duc de Mayenne, notre Ambassadeur à Madrid,

Digitized by Google

prit congé de la Princeſſe, en lui demandant ſi elle n'avoit pas quelque choſe à lui ordonner pour le Roi ſon Maître. « Aſſurez-le, dit l'Infante, que j'ai une grande impatience de le voir ». Cette réponſe ne parut pas aſſez grave à la Comteſſe d'Altamira ſa gouvernante : « Eh Madame ! s'écria l'Eſpagnole, que penſera le Roi de France quand M. le Duc lui rapportera que vous avez une ſi grande paſſion pour le mariage ? — Vous m'avez appris, réplique l'Infante avec vivacité, qu'il faut toujours dire la vérité, & je m'en tiens à cette leçon ».

Le 2 Octobre 1614, Louis XIII fut déclaré majeur au Parlement avec les cérémonies ordinaires. Il y eut en cette occaſion une diſpute aſſez vive entre les Cardinaux & les Pairs Eccléſiaſtiques pour la préſéance. Les Pairs ſoutenoient qu'avant l'Ordonnance de Henri III, de l'an 1577, ils précédoient au ſacre des Rois les Princes du Sang même, lorſqu'ils n'étoient pas Pairs ; que l'Ordonnance avoit adjugé à ceux-ci la préſéance, mais que comme elle ne faiſoit nulle mention des Cardinaux &

Digitized by Google

des Princes étrangers, ils n'avoient point droit de prétendre le pas, surtout au Parlement de Paris qui est la Cour des Pairs. Les Cardinaux répondirent qu'étant Princes de l'Eglise Universelle, il n'y avoit pas d'apparence qu'ils marchassent après ceux qui n'étoient pas Princes du Sang; & le Roi décida en leur faveur pour cette cérémonie, dans laquelle les Maréchaux de France prirent la place des Pairs Ecclésiastiques, qui ne voulurent pas s'y trouver pour ne pas préjudicier à leurs droits.

Le Parlement de Paris eut un démêlé avec le Duc d'Epernon qui fit grand bruit dans le monde. Deux soldats du Régiment des Gardes s'étant battus en duel dans la Juridiction de l'Abbaye Saint-Germain-des-Près, l'un d'eux fut tué, & l'autre arrêté sur le champ. On transporta le vivant & le mort dans les prisons de Saint-Germain, & le Bailli commençoit le procès pour juger les coupables selon les Ordonnances contre les duels. Le Duc d'Epernon, Colonel général de l'Infanterie Françoise, prétendoit que selon les privi-

Digitized by Google

léges de sa charge, il lui appartenoit de juger souverainement avec les Officiers du Régiment dans lequel les coupables se trouvoient enrôlés, toutes les affaires de soldat à soldat. En conséquence le Duc ordonne au Prévôt du Régiment des Gardes d'aller demander au Bailli de Saint-Germain le prisonnier & le corps du soldat tué. Le Bailli refuse de les livrer & soutient que l'affaire étoit de sa compétence. D'Epernon, selon les lois, devoit se plaindre au Roi & attendre un ordre qui enjoignît au Bailli de cesser sa procédure & de remettre, tant le prisonnier que le corps mort, entre les mains du juge naturel de l'affaire; mais l'humeur fiere & entreprenante du Duc ne pouvoit souffrir aucune contradiction. Se soumettre aux formes ordinaires de la justice lui paroissoit une bassesse indigne d'un homme qui ne se croyoit pas inférieur aux Princes du Sang. Le voilà donc qui détache deux compagnies du Régiment des Gardes, avec ordre d'enlever de force le prisonnier & le corps mort, en cas que le Bailli persiste à ne vouloir pas les livrer de bonne grace. Sur le nouveau refus du Bailli, les Gardes enfon-

Digitized by Google

cent les portes de la prison, emmènent leur camarade & transportent le corps du mort dans l'endroit que le Duc d'Epernon avoit marqué.

Le Bailli de Saint-Germain porte incontinent ses plaintes au Parlement. Indignés d'une pareille violence & de l'outrage fait à l'autorité du Roi, les Magistrats ordonnent prise de corps contre le Lieutenant aux Gardes qui avoit exécuté les ordres de son Officier général, & un ajournement personnel contre le Duc d'Epernon. Pour braver le Parlement avec plus de hauteur, le 19 Novembre 1614, il entre au Palais accompagné de cinq à six cents Gentilshommes & suivi d'un grand nombre de Cadets aux Gardes, tous bottés & éperonnés. « Allons, disoit le Duc d'un air gascon & moqueur, allons purger le décret d'ajournement personnel que le Parlement a ordonné contre nous ». L'acte de comparution effraya le Parlement, car enfin, les galeries, la cour & la salle du Palais étoient pleines de gens armés, & les Magistrats levèrent la séance. Quelques jeunes étourdis s'étant rangés à la porte par laquelle sortent les Présidens à

Digitized by Google

mortier, ils embarraſſerent à plaiſir leurs éperons dans les robes des Huiſſiers, des Procureurs & des Avocats. Le Parlement ne douta point que le Duc d'Epernon ne fût venu l'inſulter de deſſein prémédité. Après avoir délibéré ſur l'affaire, les Magiſtrats réſolurent de ne faire aucune plainte, mais de ſuſpendre leurs fonctions juſqu'à ce que le Duc eût fait au Parlement une réparation publique & ſolennelle. Marie de Médicis ſe trouva dans un extrême embarras. Les affaires ſe brouilloient à la Cour & dans l'aſſemblée des Etats généraux. Condé & les autres mécontens s'intriguoient pour fortifier leur parti & pour traverſer les deſſeins de la Reine. D'Epernon le voyoit bien. Perſuadé qu'on avoit beſoin de lui dans la conjoncture préſente, il étoit plus fier que jamais. Sa Majeſté ne ſavoit comment elle pourroit le diſpoſer à faire une ſatisfaction convenable. On craignoit de mécontenter le Parlement & de faire crier la Chambre du Tiers-Etat. D'un autre côté, d'Epernon étoit néceſſaire; ſans lui on auroit eu de la peine à réſiſter au Prince de Condé. Cependant l'injure faite au premier

Digitized by Google

Tribunal du Royaume étoit si criante, qu'il eût été d'une pernicieuse conséquence pour l'autorité du Roi & pour les Magistrats de laisser une entreprise de cette nature sans aucune punition apparente. Après quelques négociations on convint que le Roi enverroit une lettre de cachet au Parlement pour ordonner la surséance des informations sur ce qui s'étoit fait aux prisons de Saint-Germain & au Palais ; que le Duc d'Epernon iroit se disculper au Parlement où il prendroit sa place de Duc & Pair ; que le prisonnier seroit remis dans l'endroit où il avoit été enlevé, & que le Roi témoigneroit être content de ce que le Parlement avoit interrompu ses séances jusqu'à ce que l'injure faite à l'autorité souveraine eût été dûment réparée. La fierté du Duc d'Epernon ne s'accommodoit point de ces mots *d'excuse* & de *satisfaction* ; aussi eut-il soin de les éviter dans le discours qu'il fit à la Grand'Chambre : cependant il fallut plier & les entendre dire, trop heureux de ne pas comparoître en suppliant & en criminel. Le 24 Novembre le Duc de Ventadour se rend à la

Digitized by Google

Grand'Chambre sur les sept heures du matin ; il dit de la part du Roi à la Compagnie : « Que Sa Majesté étoit fort contente de ce que le Parlement avoit fait, qu'Elle le remercieroit plus amplement, & que M. d'Epernon viendroit incontinent faire ses *excuses* & *satisfactions* ». Le Prince de Condé entre quelque temps après, & le Duc d'Epernon paroît enfin, accompagné du Duc de Bellegarde, grand Ecuyer, & d'un nombre considérable de Gentilshommes. D'Epernon fait un discours où il vante ses services passés, & après avoir protesté qu'il étoit venu au Palais les jours *précédens* pour rendre raison de sa conduite au Parlement, il fit entendre qu'on le blâmoit de deux choses : D'avoir enlevé un soldat des prisons de Saint-Germain, & d'avoir voulu faire outrage au Parlement en venant au Palais avec grand nombre de gens armés. « Quant à la premiere, dit-il, j'en laisse le jugement au Roi ; & pour ce qui est de la seconde, si vous avez pris quelque mauvaise opinion, je vous supplie bien humblement de la perdre. Si quelqu'un trouve mon style un peu rude pour des oreilles aussi fines &

Digitized by Google

aussi délicates que les vôtres, je vous prie, Messieurs, d'excuser un pauvre Capitaine d'infanterie qui s'est plus appliqué à bien faire qu'à bien dire ». Il y avoit dans ce discours plus d'ironie & de vanité, que de raison & de justesse. Verdun, premier Président, répliqua d'une maniere grave & capable de rabattre l'orgueil d'un homme qui abusoit de son crédit & du besoin que la Cour croyoit avoir de lui dans un temps de cabale & de factions. « Puisque le Roi a voulu vous faire grace, dit le premier Président, & nous commander expressément de recevoir vos excuses & vos satisfactions, la Compagnie interprete bénignement ce qu'un Officier de la Couronne, de votre âge & de votre mérite, a fait au faubourg Saint-Germain & dans le Palais. En conséquence des ordres précis de Sa Majesté, la Cour reçoit vos excuses & vos satisfactions. Elle se souviendra de vos services, & nous espérons que vous & vos héritiers obéirez désormais aux lois & à la justice. C'est dans cette vue que la Cour oublie ce qui s'est passé dans votre affaire ». Cette réponse ne fut pas fort du goût du Duc,

Digitized by Google

Duc, mais les choſes n'en reſterent pas moins là.

L'aſſemblée des Etats-généraux, tenue en 1614, fut des plus orageuſes. Nous avons déjà remarqué à l'article de Marie de Médicis, que le réſultat de cette aſſemblée fut de très-médiocre importance pour le bien général du Royaume. L'Univerſité, ce Corps ſi conſidérable lorſque la rareté des hommes ſavans faiſoit diſtinguer ceux qui avoient la réputation de l'être, prétendit avoir ſéance & voix dans la Chambre Eccléſiaſtique des Etats-généraux. Elle s'adreſſe d'abord au Conſeil. Sa requête ayant été renvoyée au Clergé, elle la lui fit ſignifier le 14 Septembre 1614. L'Univerſité implore par la voie de Fayet, Curé de Saint-Paul, *la faveur, protection & bonne grace* des Prélats, *à ce qu'il leur plaiſe la recevoir* dans leur Aſſemblée. La harangue n'eut pas un ſuccès très-favorable. Le Cardinal de Sourdis fut le premier à blâmer extrêmement la hardieſſe que l'Univerſité avoit eue de donner une aſſignation au premier Ordre du Royaume. Le Recteur eut alors recours au Tiers-

Digitized by Google

État, auquel il représenta, le 21 Janvier suivant, d'une maniere fort touchante, la situation pitoyable où se trouvoit alors l'Université, *cette fille aînée de nos Rois*, qui donnoit autrefois ses cahiers & faisoit ses remontrances. Renvoyé de nouveau à la Chambre du Clergé, le Recteur ne jugea pas à propos d'y retourner. On peut regarder ce coup comme le dernier porté à la puissance & à la grandeur de l'Université. Depuis ce moment elle est entiérement déchue de son ancienne gloire, elle a perdu tout son éclat & n'a pu rien conserver de l'influence qu'elle avoit dans les siecles antérieurs dans toutes les affaires publiques.

Entre les aventures qui firent éclat dans les Etats-généraux, nous rapporterons les deux suivantes comme dignes de remarque. Bonneval, Député de la Noblesse du Haut Limousin aux Etats-généraux, avoit donné des coups de bâton à Chavaille, Lieutenant d'Uzerche, Député du Tiers-Etat du Bas Limousin. Ceux de sa Chambre crurent devoir se plaindre au Roi d'un pareil attentat. Sa Majesté renvoya la con-

Digitized by Google

noiſſance de l'affaire au Parlement. La Nobleſſe choquée de cette démarche ſe plaignit au Clergé de ce que le Tiers-Etat épouſoit la querelle d'un particulier, & de ce qu'il avoit porté ſes plaintes au Roi ſans en donner avis aux autres Chambres qui auroient pu accommoder le différent & contenter les parties. Gélas, Evêque d'Agen, eut la commiſſion d'aller dire au Tiers-Etat, que la Nobleſſe demandoit la jonction du Clergé, pour ſupplier le Roi qu'il lui plût d'évoquer l'affaire à ſon Conſeil ou bien de la renvoyer aux Etats, afin qu'ils la terminaſſent à l'amiable. Ribier, Lieutenant à Blois, & cinq autres Membres du troiſieme Ordre furent chargés de repréſenter au Clergé qu'un des principaux ſoins de l'Aſſemblée étant de travailler au rétabliſſement de la juſtice, il ſeroit d'une pernicieuſe conſéquence qu'une ſi grande indignité, commiſe dans la capitale du Royaume, ſous les yeux du Roi, des Etats-généraux & du Parlement, demeurât impunie; qu'à la vérité, s'agiſſant ſeulement d'une méſintelligence entre deux Chambres, pour des paroles dites

Digitized by Google

ou mal interprétées de part & d'autre, ou bien pour quelque ſujet de peu d'importance, il auroit été raiſonnable de recourir à la troiſieme pour terminer le différent; mais que s'agiſſant d'un particulier qui en avoit outragé un autre & violé la ſureté des Etats, le troiſieme Ordre eſpéroit que MM. du Clergé voudroient bien pourſuivre conjointement avec lui la réparation d'un attentat ſi criant. Le Cardinal de Sourdis, Préſident, répondit : « Que la Chambre Eccléſiaſtique n'étant pas encore informée du fond de l'affaire, elle avoit appréhendé que l'altération qu'un différend particulier cauſoit entre la Nobleſſe & le Tiers-Etat, n'eût des ſuites fâcheuſes : c'eſt dans cette vue, ajouta Sourdis, que le Clergé a voulu s'entremettre pour arrêter la méſintelligence & procurer la paix ». Le Tiers Etat ayant continué ſes pourſuites au Parlement, Bonneval qui avoit eu la précaution de ſe cacher ou de s'enfuir, fut condamné par contumace à être décapité, & l'Arrêt fut affiché au bout du Pont Saint-Michel.

L'autre aventure fit encore plus d'éclat que celle-ci, à la Cour, dans l'Aſ-

Digitized by Google

ſemblée des Etats & au Parlement. Le Prince de Condé avoit eu à ſon ſervice deux Gentilshommes nommés Marcillac & Rochefort. Ce dernier étoit un des plus intimes confidens de Son Alteſſe. Soit qu'il y eût de la méſintelligence entre eux, ſoit que la Reine eût offert un meilleur parti à Marcillac, il quitta l'Hôtel de Condé pour entrer dans la Maiſon de Sa Majeſté. Le Prince s'imagine alors que Marcillac le deſſert auprès de Marie & qu'il lui a découvert quelques ſecrets importans. Son Alteſſe ordonne auſſi-tôt à tous ſes Domeſtiques de maltraiter ce Gentilhomme quand ils le trouveroient en leur chemin & de ne l'épargner en aucune maniere. Rochefort ſe charge volontiers de la commiſſion, quelque indigne qu'elle fût d'un homme d'honneur. Le voilà donc qui ſe fait ſuivre de cinq hommes à cheval & d'un pareil nombre de Valets de pied. On rencontre Marcillac dans la rue Saint-Honoré; on le charge à coups d'épée & de bâton. Leurs Majeſtés averties de l'outrage fait à un de leurs Domeſtiques, mandent le Procureur général, lui ordonnent de faire informer & de pour-

Digitized by Google

ſuivre Rochefort comme un lâche aſſaſſin. Le Prince de Condé va le lendemain au Conſeil & ſe plaint à la Reine de l'ordre donné au Procureur général. « Je trouve fort étrange, dit-il, qu'on prétende me traiter comme le moindre ſujet de l'Etat. J'avoue tout ce qu'a fait Rochefort, c'eſt par mon ordre que Marcillac a été puni de ſon inſolence & de ſon infidélité. — J'ai meilleure opinion de votre cœur, repartit la Reine, vous voulez prendre ſur vous la faute d'un Gentilhomme que vous protégez, afin de le mettre à l'abri des pourſuites de la juſtice ». On ſe dit enſuite des paroles aſſez aigres de part & d'autre. Le jeune Roi qu'on avoit rempli de ſoupçons & de défiance ſur les deſſeins du Prince, voulut prendre la parole & dire quelque choſe d'humiliant à Condé, mais la Reine eut la prudence d'arrêter ſon fils. Le Prince ſort du Conſeil tranſporté de colere. Cet emportement hors de ſaiſon acheve de lui faire perdre le crédit & la conſidération qu'il avoit encore dans l'Aſſemblée des Etats. Habile à profiter de l'occaſion, Marie de Médicis fait informer les trois Chambres de ce qu-

Digitized by Google

s'étoit passé. On y dit de la part de Leurs Majestés, qu'elles ne souffriroient point que les grands Seigneurs & les Princes mêmes usassent de voies de fait, & que le Roi se faisoit une loi indispensable de protéger tous ses sujets, & particuliérement les gens de sa Maison. Les trois Ordres écouterent avec indignation le récit qu'on leur faisoit. Chaque Membre résolut d'aller en corps au Louvre & de prier le Roi d'ordonner aux Magistrats de faire justice au-plutôt, nonobstant la déclaration du Prince de Condé. Les Gentilshommes offrirent en peu de mots leurs services à Sa Majesté, & le Clergé fit, par la bouche du Cardinal de Sourdis, des protestations étudiées de la douleur que cet événement lui causoit & de son attachement inviolable à suivre les ordres du Roi. Miron, Président du Tiers-Etat, parla avec beaucoup de dignité. « Cette nouvelle nous a causé, dit-il, la douleur & l'émotion qu'éprouvent de bons serviteurs quand ils voient leur maître ou le pere de famille courroucé contre les enfans ». Il ne pouvoit prendre un tour plus

Digitized by Google

respectueux pour le Roi & moins choquant pour le Prince de Condé.

Cependant on informoit contre Rochefort, à la poursuite du Procureur général. Condé qui vouloit sauver son Domestique à quelque prix que ce fût, présente requête au Parlement. On y rapportoit différens sujets de mécontentement que Marcillac avoit donnés à Son Altesse. Elle déclaroit ensuite qu'ayant ordonné à tous ses Domestiques de bâtonner Marcillac quand ils le rencontreroient, Rochefort qui l'avoit trouvé le premier, ne pouvoit être coupable que d'avoir exécuté les ordres précis de son Maître. De peur que cette déclaration n'arrêtât les poursuites des Magistrats, la Reine mande les Présidens de la Cour & leur expose fort au long l'origine & la suite de l'affaire. Le Parlement décrete prise de corps contre Rochefort, & le Prince qui s'étoit fort mal à propos compromis, fut réduit à la nécessité d'ouvrir toutes les portes de son Hôtel aux Huissiers chargés par un ordre exprès de la Cour d'y aller faire perquisition. Cette conduite respectueuse rendit Leurs Majestés plus faciles à écouter les soumis-

Digitized by Google

sions que la Reine Marguerite & la Comteſſe de Soiſſons firent de la part de Condé : on lui permit de venir au Louvre, & il y fut aſſez bien reçu. Contente d'avoir mortifié ſon ennemi ſecret & de lui avoit fait ſentir qu'il n'avoit ni dans l'Aſſemblée des Etats ni au Parlement tout le crédit qu'il s'imaginoit, Marie de Médicis ne ſe mit plus en peine des coups de bâton que Marcillac n'avoit peut-être reçus que pour l'avoir trop bien ſervie. Rochefort eut des lettres d'abolition, & le Parlement les entérina ſans aucune oppoſition de la part d'un Gentilhomme offenſé, qui dès que ſes bleſſures furent guéries fit appeler Rochefort en duel ; mais Condé avoit défendu à ce dernier d'accepter le cartel d'un homme qu'il n'avoit maltraité que pour obéir à Son Alteſſe. L'affaire en reſta là & tout fut aſſoupi, parce qu'il ſuffiſoit à la Reine d'avoir fait plier le premier Prince du Sang.

Les Maréchaux de la Châtre & de Lavardin moururent dans la tenue des Etats-généraux. Le premier fut un des quatre Maréchaux de France que le

Duc de Mayenne, Lieutenant-général de la Ligue, avoit créés pour soutenir son parti : quelqu'un lui dit à ce sujet qu'il venoit de faire des bâtards qui se feroient légitimer à ses dépens. La prédiction se trouva vraie. Dès l'année suivante la Châtre conclut son traité avec Henri IV, à condition que Sa Majesté lui conserveroit le Gouvernement d'Orléans & du Berry dont il étoit en possession, & que le Roi lui donneroit une promesse secrete de le faire Maréchal de France dans les formes. Lavardin avoit obtenu le bâton de Maréchal d'une maniere plus honnête ; il fut pour lui la juste récompense des services qu'il avoit rendus à Henri IV, contre ceux qui vouloient lui enlever la Couronne. Souvré, Gouverneur du jeune Louis XIII, obtint la place de la Châtre, & Roquelaure eut celle de Lavardin.

On a vu à l'article de Marie de Médicis, combien cette Princesse prenoit à cœur le mariage de Louis son fils avec Anne d'Autriche. Elle le conclut contre l'avis de tout son Conseil, & dans le cours de l'année 1615, le Roi &

Digitized by Google

l'Infante étant à Bordeaux, ils y reçurent la bénédiction nuptiale des mains de l'Evêque de Saintes, premier Suffragant du Cardinal de Sourdis, Archevêque de Bordeaux, qui devoit faire la cérémonie; mais le jour précédent il lui arriva un événement qui l'obligea de s'absenter, ce qui lui causa une grande mortification. Le Parlement de Bordeaux poursuivoit avec vigueur l'Archevêque à l'occasion du fait que nous allons rapporter.

Haut-Castel, Gentilhomme de la Province, avoit été condamné à perdre la tête, & ses amis prétendoient l'enlever avant qu'on le conduisît au supplice: le Cardinal qui étoit du nombre se montra l'un des plus zélés. Il sort de son Palais, fait porter sa croix archiépiscopale devant lui & marche vers la prison, accompagné de plusieurs gens armés. Comme ils étoient résolus d'emmener le criminel à quelque prix que ce fût, ils enfoncerent les portes qu'on leur avoit fermées, tuerent le Geolier & enleverent Haut-Castel. L'entreprise révolta tout le monde, & l'on parloit avec indignation d'un Prélat qui avoit osé commettre une violence presque

Digitized by Google

inouie contre l'Arrêt d'une Cour souveraine & sous les yeux du Roi qui se trouvoit à Bordeaux. Le Parlement ne manqua pas de porter ses plaintes à la Cour. Il pria Sa Majesté de trouver bon qu'on poursuivît dans les formes un homme qui, oubliant sa qualité d'Archevêque & de Cardinal, avoit ouvertement violé le droit public, attenté contre le droit du Souverain & fait tuer injustement un Officier que sa charge obligeoit de résister à la violence. L'affaire étoit si criante, que les priviléges des Evêques & des Cardinaux furent allégués inutilement en faveur de Sourdis. La Cour ne put se dispenser de permettre aux Magistrats de faire du moins quelques procédures. Un décret de prise de corps lancé contre le Cardinal le force de s'enfuir & de se cacher en un lieu de sureté. On l'avoit déjà cité; le Parlement se préparoit à le condamner par contumace, lorsque le Roi évoqua l'affaire. La Cour de France ne voulut pas se brouiller avec celle de Rome, qui prétend qu'il n'appartient qu'au Pape de faire le procès à un Cardinal. Pour éviter les embarras d'une contestation entre les

Digitized by Google

deux Cours, on finit par accorder la grace de Sourdis, en faveur, disoit-on, du mariage de Sa Majesté. Le crime ne fut pas puni comme il devoit l'être, mais le Roi parut du moins conserver sa juridiction sur un Cardinal son sujet.

Ce Cardinal avoit les inclinations plus guerrieres que dignes de son état, il étoit remuant, ambitieux, avide d'honneurs & de richesses. Il fut long-temps le protecteur de Richelieu, son ami & sa créature. Ces deux Prélats se ressembloient assez du côté du caractere bouillant, vindicatif & emporté; mais Richelieu avoit un génie plus profond que Sourdis, & possédoit d'ailleurs à un très-haut degré l'art de la parole. Sourdis n'avoit que les vices de Richelieu sans en avoir les talens & les bonnes qualités. Le Cardinal de Sourdis étoit proche parent de la Duchesse de Beaufort.

Marguerite de France, premiere femme de Henri IV, mourut fort peu de temps après la clôture des Etats-généraux en l'année 1615. Elle étoit la derniere de l'infortunée Maison de Valois, qui a régné en France plus de deux siecles & demi. Fille & petite

Digitized by Google

fille de deux puissans Rois, sœur de trois, épouse de celui qui parvint à la Couronne après le décès de ses freres morts sans enfans, Marguerite se vit réduite à souffrir qu'une Princesse qui lui étoit bien inférieure par sa naissance, montât à sa place sur un Trône que sa Maison avoit occupé & que son époux rempliſſoit si glorieusement. Elle fut long-temps reléguée dans le Château d'Usson en Auvergne, sans vouloir consentir à la dissolution de son mariage, dans la crainte que Henri IV n'épousât Gabrielle d'Estrées. Après la mort de cette favorite, elle fut la premiere à solliciter le divorce. Pour colorer sa honteuse démarche, elle prétexta le bien public & le repos de l'Etat qui sollicitoit avec ardeur que le Roi laissât des enfans capables de lui succéder. Mais quelque chose qu'elle pût dire, il y eut plus que de la foiblesse à faire les premieres démarches pour descendre du Trône de ses ancêtres. Elle devoit du moins suivre en partie l'exemple de Jeanne de France, qui souffroit avec dignité une disgrace dont tous les gens de bien murmurerent. Quoique Louis XII ne l'abandonnât que

Digitized by Google

pour épouser l'héritiere de Bretagne, veuve de Charles VIII son frere, Jeanne s'enferma dans un Monastere à Bourges, pour ne pas voir celle qui tenoit sa place. Marguerite au contraire acheta indignement la liberté de venir chercher des amans à Paris dans un âge déjà fort avancé. On lui en accorda la permission quatre ans après le second mariage du Roi. Elle y loua d'abord l'Hôtel des Archevêques de Sens; mais un de ses amans y ayant été tué à la portiere de son carrosse, la Princesse ne put soutenir long-temps la vue d'une maison qui lui renouveloit la douleur de cette perte: elle se rapprocha de la Cour & fit bâtir un Hôtel dans le faubourg Saint-Germain vis-à-vis du Louvre, où elle auroit tenu le premier rang, si sa conduite eût été plus décente & sa vie moins décriée. Ce fut dans cette maison, dit un Historien, que Marguerite tint sa petite Cour: elle y faisoit un mélange bizarre des plaisirs & de la dévotion, de l'étude des lettres & de l'application aux vains amusemens du siecle, de la charité & de l'injustice, pendant qu'elle entretenoit toujours quelque galanterie,

Digitized by Google

qu'elle inventoit de nouveaux divertissemens & qu'elle faisoit souffrir ses créanciers mal payés. La bonne Princesse affectoit d'entendre beaucoup de Messes & de saluts, de gratifier les Savans & de donner libéralement aux Moines.

L'Hôtel bâti par la Reine Marguerite de Valois, fait le coin de la rue de Seine, en face de la rue Mazarine, & le coin du Quai. Il a été long-temps occupé par MM. Gilbert de Voisins, & est passé après eux à M. le Marquis de Mirabeau, qui en a fait l'acquisition. Il porte encore le nom de ce dernier, qui vient de mourir en laissant deux fils propriétaires de cet Hôtel, plus vaste que commode & brillant. Henri IV passoit souvent l'eau pour aller du Louvre rendre visite à Marguerite, qu'il traita assez bien dès qu'elle ne fut plus sa femme. Cette Princesse mourut dans cette maison, que l'Etoile appelle magnifique pour son temps, & qui suffit à peine aujourd'hui pour loger de simples Citoyens. Il est vrai que le luxe a fait depuis cette époque de terribles progrès.

Digitized by Google

Le Comte du Lude étoit assez bien venu à la Cour du jeune Roi Louis XIII. Luines & ses freres se mirent d'abord sous sa protection. Nous verrons à l'article du Connétable, que ce Seigneur, distingué autant par ses qualités personnelles, que par la faveur dont Louis XIII l'honoroit, n'avoit pas grande opinion de l'esprit & des talens de ce même Luines, qui ne tarda pas à devenir un des plus importans personnages du Royaume & le premier Favori du Monarque. Mais le caractere froid & mélancolique de Louis & la vie fort retirée qu'il menoit, le forcoient à s'attacher aux personnes qui s'offroient de bonne grace à partager sa solitude, qui n'étoit pas du goût de tout le monde.

Louis, encore trop jeune pour gouverner par lui-même, quoiqu'il fût déclaré majeur depuis près de deux ans, abandonnoit les rênes du Gouvernement à la Reine sa mere, & aux créatures de cette Princesse : son ennemi le plus déclaré étoit le Prince de Condé. Le Jeudi 1.er Septembre 1616, la Reine-Mere se leve dès trois heures du matin & donne les

Digitized by Google

ordres néceſſaires pour arrêter le Prince de Condé & pluſieurs Seigneurs de ſon parti. Sur les dix heures du matin, Son Alteſſe vient en grande pompe au Conſeil. Elle s'applaudiſſoit intérieurement en voyant la foule de ceux qui lui préſentoient des Placets. La Reine-Mere regardoit le Prince avec indignation & s'abandonnoit à la joie d'une vengeance prochaine. » Voilà maintenant le Roi de France, dit-elle à Baſſompierre; mais il en ſera de ſa Royauté, comme de celle de la féve; elle ne durera pas long-temps ». Le Duc de Mayenne avoit mis des eſpions par-tout. On lui rapporta bientôt les mouvemens extraordinaires qui ſe faiſoient au Louvre. Ne doutant plus alors qu'il n'y eût un deſſein formé contre le Prince de Condé, il lui envoie Thianges afin de l'avertir que s'il alloit au Louvre on l'y arrêteroit infailliblement; mais il étoit trop tard, Son Alteſſe étoit déjà dans la Chambre du Conſeil. Thianges l'attendit à la porte, & s'approchant du Prince lorſqu'il ſortoit, il lui dit ce que le Duc de Mayenne avoit appris ou conjecturé. » Si la réſolution

Digitized by Google

en eſt priſe, repart Condé, je ne puis plus me retirer du mauvais pas où je me ſuis engagé ». Il alloit à la chambre de la Reine-Mere : deux Gardes du Corps placés extraordinairement à la porte, lui firent penſer que ce qu'on lui avoit rapporté n'étoit que trop véritable : il entre, & le jeune Roi qu'on avoit grand ſoin de former à la diſſimulation, l'invite à une partie de chaſſe. Condé prie Sa Majeſté de l'en diſpenſer. Louis fait ſemblant d'aller trouver la Reine ſa mere, qui s'étoit retirée dans ſon cabinet, & Thémines s'avançant avec ſes deux fils arrête le Prince de la part du Roi. Quoique averti par Thianges, Son Alteſſe n'en parut pas moins étonnée. » Monſeigneur, lui dit Thémines, le Roi ayant été bien informé que vous écoutez de mauvais conſeils contre ſon ſervice, & qu'on tâche de vous engager dans une faction contraire au bien de l'État, Sa Majeſté m'a ordonné de m'aſſurer de votre perſonne, de peur que vous ne tombiez en quelque fâcheuſe affaire.—De qui ? de moi, répondit le Prince fort étonné ? — Oui, de vous, Monſeigneur, reprit Thémines.—

Digitized by Google

Ignorez-vous, réplique Son Alteſſe, que je ſuis le premier Prince du Sang ? —Je ſais, Monſeigneur, dit Thémines, tout le reſpect que je vous dois, mais j'exécute les ordres de Sa Majeſté ». Ce fut inutilement que Condé demanda à lui parler. On n'avoit pas envie de le voir, ni d'écouter ſes défenſes. » Allons, Monſeigneur, où le Roi m'ordonne de vous conduire, lui dit fiérement Thémines ».

On rapporte que Son Alteſſe émue de colere, ſe tourna vers ceux qui ſe trouvoient avec lui dans la chambre où on l'arrêtoit & qu'elle demanda s'il n'y avoit perſonne qui eût le courage de ſe déclarer en ſa faveur. Ayant apperçu Duvair, Grade des Sceaux, » Monſieur, lui dit Condé, je ſais que vous êtes un homme de bien : avez-vous conſeillé qu'on violât ainſi les paroles ſolennelles qu'on m'a tant de fois données ?—Duvair répondit courageuſement qu'on ne lui avoit pas demandé ſon avis & qu'il ne tiendroit pas à lui qu'on ne réparât bientôt la faute que l'on faiſoit ; car enfin, ajouta-t-il, les plus courtes folies ſont les meilleures ». La Reine-Mere déjà prévenue contre le Garde des Sceaux,

Digitized by Google

ne tarda pas à punir cette généreuſe réponſe. Le Duc de Sully ne fut ni moins ſincere, ni moins courageux que Duvair. Quand Marie de Médicis lui demanda ce qu'il penſoit de l'empriſonnement du Prince de Condé, le vieux Miniſtre témoigna qu'il ne pouvoit approuver une pareille entrepriſe.

Dès qu'on ſut dans la Ville ce qui venoit de ſe paſſer au Louvre, tous les grands Seigneurs unis au Prince de Condé contre le Maréchal d'Ancre penſerent à ſortir de Paris, & les Gentilshommes, attachés à la Maiſon de *Lorraine*, courent les uns à l'Hôtel de Guiſe, les autres à l'Hôtel de Mayenne. Le Duc de Vendôme eſt un des plus habiles à s'enfuir. Saint-Geran s'en va chez lui avec ordre de l'arrêter de la part du Roi : mais le Duc bien averti n'y étoit déjà plus. Mayenne & Bouillon tournerent du côté de Soiſſons ; mais à peine ont-ils fait une lieue, qu'ils envoient des gens à Paris avec ordre de s'aboucher avec le Cordonnier Picard, qui avoit un grand crédit parmi le peuple depuis que le Maréchal d'Ancre lui

Digitized by Google

avoit fait donner des coup de bâton. Mayenne & Bouillon lui firent dire que s'il vouloit ameuter la populace, ils rentreroient dans Paris avec cinq cents Cavaliers bien armés pour soutenir ce qu'il auroit commencé. Le Cordonnier fit de son mieux, mais il ne fut pas plus heureux que la Douairiere de Condé & quelques Domestiques de son fils. La Princesse & ses gens tâcherent d'exciter le peuple, en criant : *Aux armes ; Le Maréchal d'Ancre fait tuer le premier Prince du Sang dans le Louvre.* Les Parisiens ne se remuerent pas beaucoup, on ferma seulement les boutiques. La populace attroupée dans le Faubourg Saint-Germain alla fondre sur la maison du Maréchal d'Ancre ; les portes furent enfoncées & il y eut pour deux cent mille écus de meubles pillés. On tâcha d'arrêter le désordre, mais le peuple échauffé ne respectoit personne. Liancourt, Gouverneur de Paris, fut obligé de retourner sur ses pas. La Cour n'étoit pas fâchée que la populace déchargeât sa fureur sur l'Hôtel de Concini, & sur la maison de Corbinelli son Secrétaire.

Digitized by Google

Ce jour en fut un de triomphe pour la Reine-Mere, & le soir même elle crut devoir récompenser ceux qui l'avoient bien servie dans sa glorieuse expédition. Thémines fut fait Maréchal de France pour avoir arrêté prisonnier le premier Prince du Sang, désarmé & sans défense, dans la chambre de la Reine-Mere. Montigny, ancien & brave Officier, arrivé heureusement pour lui ce jour-là même à Paris, se met à crier qu'il mérite mieux le bâton que Thémines. Pour l'appaiser, on le fait Maréchal. Bien lui en prit que Marie de Médicis ne sût pas qu'ayant *rencontré* le Duc de Vendôme dans son chemin, il lui avoit prêté des chevaux frais pour s'enfuir plus vîte en Picardie. Saint-Géran voyant qu'il ne tenoit qu'à crier pour se faire grand Seigneur, commence à crier à son tour, dit Bassompierre : on lui ferme la bouche avec un brevet, par lequel Sa Majesté lui promet de le faire Maréchal de France à la premiere promotion. Enfin Créqui obtient le brevet de Duc & Pair : il avoit gardé la porte du Louvre pendant qu'on arrêtoit le Prince de Condé. Bassom-

Digitized by Google

pierre voyoit avec indignation un si infame manége : il étoit révolté de cette maniere basse & ridicule d'obtenir les premieres dignités de l'État. » Qu'est-ce que cela, Bassompierre, lui dit Marie de Médicis, tu ne me demandes rien aujourd'hui ?—Madame, lui répond-il avec une noble fierté, je n'ai pas rendu un service si considérable que je doive en demander la récompense à Votre Majesté. J'ai fait mon devoir ; j'ai obéi aux ordres que vous m'avez donnés, en ce qui concerne les fonctions de ma charge de Colonel général des Suisses ; quand j'aurai mérité par quelque action plus belle & plus éclatante les premieres dignités de l'État, j'ose espérer que le Roi voudra bien m'en gratifier sans que je les lui demande ».

La journée du 24 Avril 1617, si triste pour les uns & si joyeuse pour les autres, finit par la distribution des charges, emplois & dignités, dont le Maréchal d'Ancre, tué par ordre de Louis XIII, avoit été revêtu : le Roi la fit à son coucher. Vitry eut le bâton de Maréchal de France, & du Hallier son frere fut nommé à sa place

Digitized by Google

place Capitaine des Gardes. Sous le Regne suivant, les Maréchaux de France briguerent cette dignité, qui du temps de Louis XIII paroissoit au-dessous de leur rang. De Luines se fit donner la charge de premier Gentilhomme de la Chambre, de Lieutenant pour le Roi en Normandie, avec le Gouvernement du Pont de l'Arche: le Chevalier de Vendôme rentra dans celui du Château de Caen, qu'il avoit fallu céder à Concini; enfin le Roi disposa de l'Archevêché de Tours & de l'Abbaye de Marmoutiers, dont Galigaï, frere de la Maréchale d'Ancre, étoit pourvu dans les formes. On ne pouvoit pas le dépouiller de ses bénéfices sans lui faire son procès, & il n'étoit pas responsable des prétendus crimes de son beau-frere avec sa sœur; mais de Luines avoit résolu de le contraindre à les résigner malgré qu'il en eût. Cet homme pour lequel on briguoit peu de jours auparavant le chapeau de Cardinal, fut encore trop heureux d'obtenir deux mille écus de pension sur ses deux bénéfices, pour s'en aller au plutôt vivre hors du Royaume: il ne

Digitized by Google

fut plaint par perſonne. Cet homme, comme nous l'avons ci-devant obſervé, étoit auſſi diſgracié de la nature du côté du corps que du côté de l'eſprit, & il ne falloit rien moins que le crédit abſolu de ſa ſœur auprès de la Reine-Mere, pour avoir élevé un pareil être à des places ſi diſtinguées.

Le Roi donne ordre au Maréchal de Praſlin, en 1620, de s'avancer avec quelques troupes du côté de Caen, qui étoit au pouvoir d'un Officier, nommé Prudent, qui y commandoit pour le Grand-Prieur de France. Prudent ayant refuſé de rendre ce Château, Praſlin ſe mit en devoir de l'aſſiéger dans les formes, & Louis encouragé par le Prince de Condé, voulut aller à la tranchée; le Duc d'Anjou ſon frere l'y accompagna: il y eut beaucoup de murmures à ce ſujet. » Non-content, diſoit-on, d'expoſer les deux jeunes Princes aux incommodités d'un pénible voyage, leur héritier les mene encore à la tranchée: il n'a pas envie que la couronne lui échappe ». Condé dominoit alors dans le Conſeil; perſonne n'oſoit s'oppoſer

Digitized by Google

à ce qu'il faisoit pour réduire Marie de Médicis à la condition de simple particuliere : on se contentoit de murmurer. » M. le Prince, remarquoient ceux à qui sa puissance donnoit de l'ombrage, ne cherche pas tant à servir le Roi, qu'à se venger de la Reine-Mere, & à se rendre maître des affaires : le Favori s'y trouvera lui-même attrapé ». Louis, impatient de la longue résistance de Prudent, fit sommer pour la troisieme fois la garnison du Château ; on les menaça tous de la corde, s'ils ne se rendoient au plutôt. Cela n'effrayoit point le brave Prudent. Un Valet de chambre du Roi, chargé de faire la sommation, s'avisa de crier aux soldats que s'ils vouloient jeter par-dessus les murailles un Commandant rebelle & opiniâtre, Sa Majesté leur feroit distribuer dix mille écus de récompense : la bravoure de Prudent ne fut point à l'épreuve de cet artifice ; il fit demander sur le champ à capituler. Louis charmé de n'être plus arrêté devant ce Château, accorde des conditions honnêtes. Si l'on trouvoit étrange que le Prince de Condé eût mené le Roi à la tranchée,

Digitized by Google

ou fut encore plus surpris que le Duc de Luines n'y suivît jamais son jeune Maître. On se moquoit hautement de la poltronnerie du Favori. » Mon Dieu, dit un Plaisant, n'a-t-il pas raison de se précautionner autant contre les mousquetades de l'armée du Roi, que contre celles de la garnison du Château ? Il y a plus de gens qui lui veulent du mal dans l'une que dans l'autre : M. de Luines peut se garantir d'un ennemi déclaré, mais il ne sauroit démêler un ennemi secret ».

Pendant le siége de Montauban, il y avoit à Paris un Carme Espagnol, appelé Dominique, dont le Duc de Baviere s'étoit servi utilement à la bataille de Prague. Il se disoit envoyé par le Duc, pour assister le Roi de France : c'étoit un Saint à miracles; on l'appeloit communément *le bienheureux Pere*, & les bonnes gens lui coupoient ses habits pour avoir de ses reliques. Les Carmes déchaussés eurent ordre de faire exécuter à leur Confrere la commission que le Duc de Baviere lui avoit donnée: Dominique part sur le champ, & arrive bientôt au camp

Digitized by Google

devant Montauban. Louis lui fait de grands honneurs, il l'entretient en particulier; il entend dévotement sa Messe, & les Seigneurs de la Cour reçoivent avec respect les chapelets & les *agnus* que ce Carme leur distribue gravement; on s'imaginoit déjà que les bastions de Montauban s'écrouleroient, & que les bras des Hérétiques qui défendoient cette Ville, alloient s'engourdir à la vue du bienheureux Pere. Le Connétable de Luines attendoit un miracle aussi éclatant que celui des murailles de Jéricho renversées. Inquiet de ce que le mauvais succès du siége retomboit sur lui, & de ce que sa faveur diminuoit, il croit bonnement que Dieu lui envoie un nouveau Josué: il s'adresse donc humblement au Saint qui, disoit-on, avoit fait gagner la bataille de Prague, & lui demande comment il faut s'y prendre pour réduire Montauban? La question embarrasse le Pere Dominique; mais il alloit de son honneur de répondre quelque chose. « Faites tirer quatre cents coups de canon sur la Ville, dit-il à Luines, les habitans intimidés se rendront certainement ». Le Con-

nétable va porter au Roi cette agréable nouvelle, & Louis auſſi crédule que ſon Favori, ordonne à Baſſompierre de faire tirer les quatre cents coups de canon: mais les ennemis ne ſe rendirent pas pour cela, dit plaiſamment Baſſompierre.

Le lendemain de l'aſſaſſinat du Maréchal d'Ancre, la premiere action de Louis fut de rendre les Sceaux à Duvair, que Marie de Médicis lui avoit ôtés à la ſollicitation de Concini pour les donner à Mangot. Duvair s'étoit retiré dans la Maiſon des Bernardins de Paris; il y vivoit en Philoſophe, uniquement occupé des Lettres ſaintes & profanes: dégoûté des intrigues d'une Cour orageuſe & corrompue, le nouveau Caton répondit à la premiere invitation du Monarque, qu'il prioit très-humblement Sa Majeſté de lui permettre de goûter la douceur de la retraite, après laquelle il ſoupiroit depuis long-temps, & de donner les Sceaux à quelqu'autre plus capable que lui de remplir une place pénible & importante. Meaupou, qui ſuccédoit à Barbin dans l'emploi de Contrôleur

Digitized by Google

général des Finances, eut ordre d'aller faire de nouvelles instances à Duvair, & de lui représenter que Sa Majesté vouloit être obéie; qu'Elle trouveroit mauvais qu'il l'abandonnât dans la situation présente des affaires publiques; qu'en un mot, il falloit reprendre les Sceaux, qu'on lui rapporteroit dans une heure ou deux. Léoménie, Secrétaire d'Etat, avoit eu la commission d'aller prendre les Sceaux chez Duvair, quand on les lui avoit ôtés. Le même Léoménie brigua celle de les lui rapporter: il protesta à Duvair que cette seconde commission lui donnoit autant de joie, que la premiere lui avoit causé de douleur. Duvair reçut les Sceaux avec une profonde reconnoissance, & sa complaisance pour Luines fit tort dans la suite à la belle réputation de ce Magistrat. On auroit désiré qu'il montrât moins d'empressement à se ménager les bonnes graces du Favori; mais c'est lui seul alors qui régnoit sous le nom de Louis XIII, & ce Monarque foible n'approuvoit que les idées & les projets de Luines qui le gouvernoit entiérement.

Après les courts adieux de Louis

Digitized by Google

& de sa mere, cette infortunée Princesse répandit un torrent de larmes : sa douleur étoit si grande, qu'elle ne jeta pas les yeux sur les Seigneurs qui étoient venus lui faire la révérence ; elle monta presque aussi-tôt en carrosse, accompagnée des deux Filles de France, des Princesses & des premieres Dames de la Cour, qui la conduisirent une ou deux lieues hors de la ville : on apperçut qu'elle fit détourner son carrosse au bout du Pont-neuf, pour s'épargner la vue du magnifique Palais qu'elle avoit fait bâtir dans le faubourg Saint-Germain. Loüis eut plus de fermeté ; il se mit aux fenêtres pour voir partir sa Mere. Il courut même au balcon de la galerie du Louvre, afin de la suivre des yeux le plus long temps qu'il seroit possible. Le spectacle du nombreux cortége que toute la Cour faisoit à cette Reine affligée, parut donner du plaisir au Roi son fils. Quand il eut tout-à-fait perdu de vue les carrosses, se retournant d'un air satisfait vis-à-vis de ses Courtisans : *Allons-nous-en*, dit-il avec une joie facile à remarquer, *allons-nous-en à Vincennes.*

Les manieres dures & inflexibles de

Digitized by Google

Louis XIII à l'égard de Marie de Médicis paroîtront moins surprenantes, si l'on se rappelle l'anecdote que nous a conservé Bassompierre. Le Roi qui devoit si bien gouverner par lui-même quand sa Mere ne seroit plus à la Cour, revint promptement à ses divertissemens puériles, dont les plus ordinaires étoient de battre du tambour, de donner du cor, & de faire de petits jets d'eau avec des tuyaux de plume. Ayant dit un jour à Bassompierre qu'il vouloit se remettre à sonner du cor & passer une journée entiere à ce bel exercice, « Prenez garde, Sire, lui répondit le Courtisan, cela pourra vous faire beaucoup de mal; on dit que le Roi Charles IX se rompit une veine en sonnant du cor, & qu'il mourut de cet accident.—Vous vous trompez, réplique Louis, la brouillerie qu'il eut avec la Reine Catherine sa mere, fut la véritable cause de sa mort. S'il n'eût pas suivi le mauvais conseil que lui donna le Maréchal de Retz de retourner auprès de sa Mere à Monceaux, il ne seroit pas mort si jeune ». Hé bien, Monsieur, dit alors Monpouillan applaudissant à Louis d'un air bas & flatteur, vous ne vous at-

Digitized by Google

tendiez pas que Sa Majesté en sût tant ? —Sans doute, Monsieur, reprit Bassompierre fort étonné, je ne croyois pas le Roi si savant «. Voilà comme on entretenoit Louis dans une crainte habituelle des mauvais desseins de sa mere. Monpouillan & les autres la lui peignoient comme une femme dénaturée & capable de l'empoisonner, à l'exemple de Catherine de Médicis qui avoit fait mourir Charles IX. Si on vouloit en croire les calomniateurs, Bassompierre & les autres Courtisans n'oserent plus nommer la Reine-Mere en présence du Roi. Ils craignoient que la haine du jeune Prince ne rejaillît contre eux, s'il alloit s'imaginer qu'ils conservoient quelque attachement pour une Princesse qu'on lui représentoit avec les couleurs les plus noires.

Peu de temps avant sa déposition, le Sultan Mustapha avoit fait un sanglant outrage à M. Achille de Harlai-Sancy, Baron de la Molle, Ambassadeur de France à la Porte. Les Turcs ayant su que Martin son Secrétaire avoit facilité l'évasion d'un homme enfermé au Château des sept Tours, & s'étoit sauvé

Digitized by Google

en Pologne avec lui, firent d'abord maltraiter quelques Domeſtiques de l'Ambaſſadeur. Le Grand Viſir lui envoya demander peu après le priſonnier, fit fouiller dans ſa maiſon & le menaça de le faire mourir, s'il ne rendoit Korecki. Vingt mille piaſtres tirerent M. de Sancy d'affaire. Louis XIII demanda réparation de l'inſulte faite à ſa Perſonne dans celle de ſon Ambaſſadeur. Oſman, le nouveau Sultan, envoya un Chiaoux en France avec une lettre, dans laquelle il donnoit au Roi les titres les plus magnifiques. Il le qualifioit de plus glorieux & plus puiſſant Prince de la croyance de Jeſus-Chriſt, d'arbitre des différens qui naiſſoient entre les Princes Chrétiens, & d'Empereur de France. Sa Hauteſſe l'aſſuroit qu'Elle obſerveroit religieuſement les traités faits avec ſes prédéceſſeurs & qu'Elle auroit ſoin de faire rendre à ſon Ambaſſadeur tout l'honneur qui lui étoit dû. Il fallut ſe contenter de cette eſpece de ſatisfaction. Louis XIII rappela le Baron de la Molle & envoya à ſa place le Comte de Cezy. Dans le temps que le Baron étoit Ambaſſadeur à Conſtantinople, le bruit couroit que le

Digitized by Google

Grand-Seigneur avoit dans sa Bibliotheque un Manuscrit complet de Tite-Live, où l'on trouvoit toutes les Décades qui manquent, & que le Grand-Duc en avoit offert cinq mille piastres à celui qui gardoit la Bibliotheque, sans pouvoir l'obtenir. Sancy qui étoit savant & curieux offrit d'en donner dix mille écus. Le Garde consentit à livrer le Manuscrit à ce prix; mais après l'avoir cherché pendant quelques mois, il assura qu'il n'avoit jamais pu le trouver.

Milord Hay étoit venu trouver Louis pendant le siége de Montauban. Il avoit ordre d'intercéder au nom du Roi son Maître en faveur des Réformés de France. Sa Majesté qui venoit d'écouter l'Ambassadeur Anglois, s'apperçut qu'il alloit chez le Connétable. « Il va prendre son audience du Roi Luines, dit-elle, en montrant Hay du doigt à Puisieux & à Bassompierre ». Ce dernier inquiet de ce que le Roi lui parloit ainsi devant un tiers, fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Quand le Secrétaire d'Etat se fut retiré: « Il n'y a point, dit Louis, le moindre danger à s'expliquer

Digitized by Google

devant Puiſieux, il eſt de notre ſecret. — Vous le croyez, Sire, qu'il n'y a pas de danger, répond Baſſompierre, & cependant je ſuis un homme perdu : M. de Puiſieux eſt auſſi timide que M. le Chancelier ſon pere ; il confeſſera tout au premier coup de fouet que M. le Connétable lui donnera, & les gens du ſecret ſeront diſgraciés. — Demeurez en repos, reprit le Roi, je réponds de Puiſieux, & il ſe mit enſuite à déclamer fortement contre Luines, qui non-content d'avoir obtenu l'épée de Connétable, vouloit encore exercer la charge de Garde des Sceaux ». Ce qu'il y a de ſingulier ici, c'eſt que Louis XIII qui cherchoit à raſſurer les autres contre l'énorme puiſſance de ſon favori, la craignoit lui-même, & qu'il avoit quelquefois la foibleſſe de céder à celui qui le gouvernoit.

Baſſompierre qui ne penſoit qu'à ſe faire des amis & à vivre agréablement à la Cour, crut devoir avertir le Connétable de prendre garde à lui. « Permettez-moi, Monſieur, dit-il, de vous repréſenter, comme votre très-humble ſerviteur, que vous ne ménagez pas

Digitized by Google

assez la faveur du Roi : il croît en âge, il acquiert tous les jours une plus grande connoissance des affaires ; il devient plus attentif, plus défiant, & par conséquent vous devez cultiver ses bonnes graces avec plus d'assiduité que jamais ; d'ailleurs il vous comble sans cesse de nouveaux bienfaits, cela demande une plus grande reconnoissance : prenez-y garde au nom de Dieu, & permettez-moi cette liberté. Vous voyez que c'est un effet du zele que j'ai pour votre service » ! Luines remercie Bassompierre de sa franchise & témoigne lui en savoir gré. « Je vous dirai seulement, ajoute le Connétable, que je connois bien le Roi : j'ai su gagner ses bonnes graces & je n'ignore pas le moyen de les conserver : il faut de temps en temps que je lui donne de petits chagrins, cela sert à redoubler l'amitié qu'il a pour moi ».

La Connétable, femme adroite & spirituelle, s'étoit assez bien insinuée dans l'esprit de Louis ; il paroissoit touché de la beauté & des manieres agréables de cette Dame, quoique d'ailleurs il fût chaste & même scrupuleux. La bonne volonté de Louis pour la Connétable se changea tout à coup en aver-

Digitized by Google

sion; & par un dépit puéril il alla dire en confidence à Luines que le Duc de Chevreuse étoit amoureux de sa femme & qu'elle n'étoit pas insensible au mérite de ce Seigneur. En effet elle épousa Chevreuse après la mort du Connétable. Louis fort content du beau coup qu'il croyoit avoir fait, s'en vante à Bassompierre. « C'est un fort grand péché, répond le Courtisan qui connoissoit le scrupule du Roi: est-il permis de troubler la paix d'un ménage & de donner des soupçons à un mari sur la conduite de sa femme? — Dieu me le pardonnera, reprit le Roi: j'ai pris grand plaisir à me venger d'un ingrat en lui donnant du chagrin: en moins de six mois je lui ferai bien rendre gorge de tout ce qu'il m'a pris ». Le Roi terminoit toutes ces conversations avec Bassompierre par jurer qu'il ne parleroit point qu'il lui eût fait part de son mécontentement. Peut-être lui tint-il parole; mais il n'avoit pas fait le même serment au Pere Arnoux son Confesseur. De Luines, sur ce que lui avoit dit Bassompierre en termes généraux, va trouver le Roi, le querelle, le flatte, le caresse, l'amuse: les voilà

Digitized by Google

raccommodés mieux que jamais. Louis avoue qu'il a fait part de ses chagrins à son Confesseur, & trouve bon qu'il soit chassé de la Cour ; c'est le sceau de la réconciliation. Voilà jusqu'où alloit la foiblesse de Louis.

Pendant que Sa Majesté étoit à Cognac, après le siége de Saint-Jean-d'Angely, Luines entre un jour en grande pompe dans le Château : ses Gardes & Suisses marchoient devant lui, & les principaux Officiers de l'armée les suivoient. Louis, presque seul dans sa chambre, apperçut par la fenêtre ce nombreux cortége. » Voyez, dit-il à Bassompierre qui se trouvoit auprès de lui, voyez, c'est le Roi qui entre. — Vous me pardonnerez, Sire, reprit adroitement le Courtisan, c'est un Connétable aimé de son Maître, qui étale aux yeux du monde les bienfaits & la puissance du Prince qui l'a élevé. — Vous ne le connoissez pas, repart brusquement Louis, il croit que je lui en dois de reste : ébloui de sa fortune il veut faire le Roi ; mais je l'en empêcherai bien. — Vous êtes bien malheureux, Sire,

Digitized by Google

de vous mettre ces fantaisies en tête, dit alors Bassompierre avec un air libre & naïf qu'il affectoit : M. le Connétable ne l'est guere moins de son côté, puisque vous prenez de pareils ombrages ; & je le suis encore plus, de ce que vous me faites cette confidence : vous vous querellerez un de ces jours l'un contre l'autre, vous vous raccommoderez ensuite. A quoi tout cela aboutira-t-il ? à ce qui arrive entre un mari & une femme qui sont brouillés : on convient de chasser les domestiques témoins du différent. Vous avouerez à M. de Luines que vous m'avez découvert votre mécontentement & à quelques autres, & nous en serons les victimes. Votre Majesté peut se souvenir que la seule pensée qu'il eut de la bonne volonté que vous aviez pour moi, fut presque cause de ma perte l'année derniere. Que ne fera-t-il pas, s'il vient à savoir ce que vous me dites contre lui » ? Le Roi promit avec serment à Bassompierre de ne rien dire de leur conversation au Favori. Tint-il parole ? c'est ce qu'on ignore. La confidence du Roi étoit si périlleuse, que Bassompierre fut charmé que Sa Majesté lui

Digitized by Google

donnât la commiſſion d'aller inceſſamment à Paris pour les formalités de la ratification du Traité qu'il venoit de négocier à Madrid, ſur les affaires de la Valteline.

Baſſompierre avoit tellement gagné les bonnes graces du Roi, que le Duc de Luines en conçut de l'ombrage; il craignoit un rival plus habile & plus eſtimé que lui: il fit tant auprès du Roi, que Louis fut obligé de témoigner de la mauvaiſe humeur à Baſſompierre. Ce changement ſubit étonna fort le Courtiſan; mais il ne ſe déconcerta pas. » Eſt-ce tout de bon, Sire, ou pour vous moquer de moi, que vous faites la mine? dit-il un jour à Louis avec ſon enjouement ordinaire. — Je ne vous fais point la mine, répondit le Roi d'un ton grave & ſe tournant d'un autre côté ». Baſſompierre va ſur le champ ſe préſenter à Luines, & il en eſt ſi mal reçu, qu'il ne peut plus douter qu'on ne trame quelque choſe contre lui. Tout ceci ſe paſſoit à Bordeaux, lorſque le Roi revenu de Pau ſe diſpoſoit à prendre la route de Paris. Le Cardinal de Retz, le Comte de Schomberg

Digitized by Google

& l'Abbé de Ruccelai avertirent alors Baſſompierre qu'il avoit fort mécontenté le Duc de Luines. Quand il fallut en venir au détail des griefs, on trouva que le plus grand de tous étoit le progrès que ce Courtiſan faiſoit chaque jour dans les bonnes graces du Roi. Cela donnoit trop d'inquiétude au Favori; il avoit réſolu de perdre Baſſompierre, s'il ne conjuroit par une prompte retraite l'orage dont il étoit menacé. Dans le mortel chagrin qu'un ſi fâcheux contre-temps dut cauſer à celui-ci, il eut du moins la conſolation de reconnoître que c'étoit à contre-cœur que le Roi en uſoit de la ſorte avec lui. » Ne t'ennuie point, dit un jour Louis à Baſſompierre, & ne fais ſemblant de rien ». Cependant ſes amis l'avoient averti que le Favori ne pouvoit plus le ſouffrir à la Cour, & qu'il falloit s'en éloigner inceſſamment. Baſſompierre rejeta d'abord la propoſition avec beaucoup de hauteur & de fierté, mais ces mêmes amis lui ayant remontré vivement qu'il valoit mieux céder pour un temps à un Favori impérieux, que de ſe perdre ſans

reſſource, Baſſompierre voulut bien entrer en compoſition avec le Duc de Luines. Une ambaſſade extraordinaire en Eſpagne fut le prétexte honnête qu'on lui fournit pour donner ſatisfaction au Favori: ils ſe virent enſuite l'un & l'autre. » Je vous l'avoue franchement, dit Luines à Baſſompierre; je ſuis comme un mari qui craint d'être cocu, je ne puis ſouffrir qu'un galant homme faſſe la cour à ma femme. J'aurai toujours de l'eſtime & de l'inclination pour vous, mais c'eſt à condition que vous ne tâcherez plus de vous inſinuer trop avant dans les bonnes graces du Roi ». Luines mena enſuite ſon rival réconcilié à l'appartement de Sa Majeſté, & Baſſompierre en fut très-bien reçu. Vit-on jamais une pareille foibleſſe? Louis XIII n'oſoit regarder qui que ce ſoit de bon œil, à moins que ſon premier Miniſtre ou Favori ne lui en eût donné la permiſſion. Le Monarque étoit alors dans ſa vingt-unieme année.

Ce Prince avoit cependant de l'amour-propre. Quelque temps après la mort de Concini, le Cardinal de la Rochefoucault voyant qu'un grand

Digitized by Google

nombre de gens venoient pour prendre les ordres du Roi, crut bien faire sa cour en lui disant que désormais Sa Majesté auroit beaucoup plus d'occupation que ci-devant. Louis prit mal la flatterie du Cardinal, qui jusqu'alors avoit toujours paru fort attaché aux intérêts de Marie de Médicis. Il s'imagina que la Rochefoucault vouloit lui faire entendre qu'il étoit plus heureux & plus tranquille, lorsque la Reine-Mere avoit l'administration des affaires. « Je ne serai pas tant embarrassé que vous vous l'imaginez, répondit le Roi; j'avois beaucoup plus de peine à faire l'enfant ». Il étoit bien aise qu'on mît sur le compte de son adresse & de sa dissimulation le goût qu'il avoit toujours montré pour certains amusemens puérils. Ce qu'il répondit aux complimens d'un autre Courtisan, donna lieu de croire que le jeune Roi vouloit passer pour un nouveau Brutus. « Pendant six ans, dit-il, j'ai été obligé de m'occuper aux Tuileries à mille choses qui ne me convenoient pas: désormais je veux faire le Roi ». S'il y avoit de l'esprit dans ces reparties,

Digitized by Google

il y avoit auſſi plus d'oſtentation que de vérité. Louis revint bientôt à ſes premieres habitudes, tandis que Luines ſon Favori fut véritablement Roi ſous ſon nom, & après Luines, Richelieu.

Le Comte de Montgommery, auſſi connu dans l'Hiſtoire par ſes malheurs, que par ſa naiſſance, l'une des plus illuſtres du Royaume, étoit Lieutenant-général de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Non-content de perſécuter les Catholiques à outrance, il fit ſaiſir par ordonnance du 2 Octobre 1569, tous les biens Eccléſiaſtiques ſitués dans le Béarn, perſuadé que c'étoit le moyen le plus sûr d'éteindre en peu de temps une Religion que les préjugés de la naiſſance & de l'éducation lui faiſoient enviſager comme une ſecte impure & corrompue. Henri IV, ſollicité par les Catholiques de cette Principauté, de les rétablir dans leurs biens & prérogatives, donne en leur faveur divers Edits que l'opiniâtreté du Parlement de Pau rend inutiles. Le Clergé recommence ſes plaintes ſous Louis XIII ſon ſucceſſeur, ſur-

Digitized by Google

tout pendant & après la tenue des Etats-Généraux. Dinet, Evêque de Mâcon, haranguant le Roi, le 2 Juin 1617, lui représente que les Catholiques étoient plus maltraités en Béarn que les Chrétiens en Turquie, puisque ceux-ci à Constantinople même, le siége de l'Empire & le centre du Mahométisme, avoient leurs églises, leurs prêtres, l'usage de la parole de Dieu & des sacremens, & généralement tous les moyens de faire leur salut; au lieu qu'il ne restoit aux Catholiques Béarnois que le triste souvenir des maux qu'ils avoient soufferts. Louis, touché de son discours, l'assura qu'il auroit égard à ses remontrances. Le Clergé ne pouvoit guere souhaiter de conjoncture plus favorable. La plupart de ceux qui approchoient le plus près la personne du Roi, avoient du zele pour la Religion, & le Prince en avoit infiniment lui-même. Les Députés généraux des Eglises Prétendues-Réformées, ayant appris que cette affaire alloit être jugée, présentent, le 21 Juin, une requête tendante à faire différer le jugement jusqu'à ce que les Béarnois eussent produit leurs titres, & apporté leurs rai-

Digitized by Google

sons. La Force, Seigneur de grande distinction, & Gouverneur de la principauté, accourt à Fontainebleau : mais malgré tous les mouvemens qu'il se donne, la cause ayant été rapportée le 25, en présence du Roi, de plusieurs Princes, Ducs & Pairs, & Officiers de la Couronne, du Chancelier, du Garde des Sceaux & du Président Jeannin, il intervient le même jour un Arrêt qui ordonnoit que l'exercice de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine seroit rétabli dans le Béarn, où les Ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, rentreroient dans la possession de leurs biens & priviléges, de quelque nature qu'ils fussent. Cette nouvelle ayant été portée dans la province, les Ministres & quelques Seigneurs s'assemblerent, le 20 de Juillet, à Ortez, où ils convinrent de faire des remontrances. Lescure fut député à cet effet en Cour; mais tout fut inutile. Le Gouverneur eut ordre de faire exécuter la volonté du Roi. La Force avoit tout le crédit nécessaire pour faire recevoir l'Edit sans difficulté, & l'affaire étoit terminée si on lui eût tenu parole. Malheureusement ses deux fils, Aimet & Montpouillan

Digitized by Google

Montpouillan commençoient à faire ombrage à M. de Luines, qui appréhenda d'augmenter leur faveur en faisant le pere Maréchal de France. La Force s'en apperçut, & outré au dernier point de se voir amusé, il emploie son autorité pour réunir toutes les villes de la Principauté qui conspirerent à s'opposer aux ordres de la Cour; en sorte que le 29 Juin 1618, le Conseil Souverain de Béarn rend un Arrêt, par lequel il déclare ne pouvoir procéder à la vérification de l'Edit de main-levée. Les lettres de jussion expédiées à Saint-Germain-en-Laie, le 25 Juillet, n'aboutissent à rien, quoique le Roi eût marqué qu'il prendroit le délai de l'enregistrement pour une désobéissance formelle. L'opiniâtreté des Réformés étoit d'autant moins concevable, que les remontrances étoient presque les seules armes qu'ils pussent opposer alors aux ordres réitérés de la Cour; car, quelques lettres que l'Assemblée de la Rochelle, qui se tenoit sans permission du Roi, eût écrites à tous les Grands du parti, il n'avoit pas été possible de les réunir, & d'ailleurs la situation des affaires de l'Europe ne permettoit pas

Digitized by Google

de compter ſur aucun ſecours étranger. Le Roi le ſavoit, & ſur cette connoiſſance il avoit déjà ordonné au Duc de Mayenne de pénétrer dans le Béarn & de ſe ſaiſir des places. Mais le Conſeil fut d'avis de tenter la voie de la négociation pour ne pas pouſſer les choſes aux dernieres extrémités.

L'évaſion de la Reine-Mere contribua beaucoup à faire prendre ce parti. La guerre civile paroiſſoit alors inévitable. On ne pouſſa point l'affaire du Béarn dans la crainte de groſſir le parti de Marie de Médicis, déjà aſſez puiſſant pour donner de l'inquiétude. Ainſi les Députés que les Calviniſtes avoient envoyés en Cour y furent bien reçus, & l'on s'appliqua à chercher des biais propres à terminer les différens & à pacifier les troubles. Ceux qu'avoit excités la ſortie de la Reine-Mere du Château de Blois, furent terminés le dernier Avril 1619, ce qui n'empêcha pas que le Roi ne permît aux Prétendus-Réformés de s'aſſembler à Loudun le mois de Septembre ſuivant. Le réſultat de l'Aſſemblée fut de demander, entre autres choſes, la révocation de l'Arrêt de main-levée, ou du moins une ſuſ-

Digitized by Google

penſion d'exécution juſqu'à ce qu'on eût entendu les Béarnois, la continuation des Places de ſureté, l'érection de deux charges de Conſeillers de leur communion au Parlement de Paris, & d'une de Subſtitut du Procureur-Général dans ce Parlement & dans celui de Grenoble. Ces demandes étoient de nature à ne permettre pas d'en attendre autre choſe qu'un refus ; cependant on ſe contenta de répondre au Marquis de la Mouſſaye, qu'il falloit joindre ces articles au cahier général de l'Aſſemblée. Pendant qu'on travailloit à la confection du cahier, les Députés, qui étoient à Loudun, s'aviſerent, le 20 Octobre, de faire un réglement, par lequel il étoit défendu aux Gouverneurs des Places de ſureté d'y laiſſer prêcher aucun Religieux. Rien n'étoit plus propre à irriter les Catholiques ; auſſi en furent-ils extrêmement piqués. L'Evêque de Saintes ſe plaignit au Parlement de Bordeaux qu'on avoit fermé les portes de Saint-Jean-d'Angely au Pere Teſſier, Jéſuite, fameux controverſiſte, qu'il y avoit envoyé. Sur quoi ce Parlement rendit un Arrêt, le 4 Dé-

Digitized by Google

cembre, par lequel il étoit ordonné aux Habitans de cette ville de permettre au Prédicateur d'y exercer toutes les fonctions de son emploi, à peine d'être déclarés perturbateurs du repos public, & défendu à toutes les autres villes du Parlement de troubler les Prêtres séculiers ou réguliers dans leur ministere.

Cependant l'Assemblée fit présenter ses cahiers au Roi, le 10 Décembre, par trois Députés, qui eurent l'insolence de dire à Sa Majesté qu'elle ne se sépareroit pas qu'on n'eût répondu à ses plaintes & à ses demandes. Louis XIII lui répondit sur le champ qu'il lui alloit faire courir sus, si chacun ne se retiroit chez soi: mais cette menace n'étonna point l'Assemblée, qui écrivit lettres sur lettres dans toutes les provinces, pour disposer les Calvinistes à une révolte ouverte. Néanmoins après quelques réflexions, ils jugerent à propos de tenter un accommodement par le moyen du Maréchal de Lesdiguieres & de Châtillon, qui étoient alors à Paris. Ces deux Seigneurs convinrent avec le Prince de Condé & de Luines qui avoit toute la faveur depuis la mort de Concini,

Digitized by Google

que l'Assemblée se séparoit avant la fin de Février ; qu'on ôteroit incessamment le Gouvernement de Lectoure à Fontrailles qui s'étoit fait Catholique ; qu'on laisseroit encore pour quatre ans aux Prétendus-Réformés la garde des places de sureté ; qu'on feroit recevoir au Parlement de Paris deux Conseillers de leur Religion ; enfin qu'à l'égard du Béarn, on leur accordoit sept mois pour apporter leurs raisons. Le traité étoit trop avantageux aux Calvinistes pour n'être pas accepté par l'Assemblée de Loudun, qui le devoit aux nouvelles brouilleries survenues dans le Royaume.

Après son évasion de Blois, la Reine-Mere s'étoit réconciliée avec son fils ; on lui avoit donné en échange du Gouvernement de Normandie les Villes & Châteaux d'Angers & de Chinon avec le Pont-de-Cé qu'elle devoit avoir comme places d'assurance ; & quelque passion qu'elle eût de suivre le Roi à Paris, on lui avoit fait entendre qu'il étoit à propos qu'elle demeurât quelque temps dans son nouveau Gouvernement. Luines qui ap-

Digitized by Google

préhendoit que les sentimens de la nature venant à reprendre le dessus, la mere n'occupât bientôt la premiere place dans le cœur du fils, étoit bien aise de la voir éloignée ; mais il apprend bientôt qu'on cabale contre lui à Angers, & que tout ce qu'il y avoit de Mécontens offrent leurs services à Marie de Médicis : cette raison le détermine à la rapprocher, afin d'être plus à portée d'éclairer ses actions, & de veiller sur les démarches de ceux qui lui faisoient ombrage à lui-même. On la sollicite inutilement ; son parti étoit si fort, qu'avec un peu de constance elle s'imagina qu'elle viendroit à bout de ruiner ceux qui l'avoient perdue dans l'esprit de son fils. On en vint bientôt aux hostilités ouvertes, & ce fut dans cette circonstance qu'on accorda aux Calvinistes des conditions si avantageuses : cependant la Reine-Mere trahie par ceux en qui elle avoit le plus de confiance, fut obligée d'avoir recours aux supplications pour faire sa paix, après l'action du Pont-de-Cé où ses troupes furent si maltraitées. Le Roi libre de ce côté donna son application aux affaires du

Digitized by Google

Béarn. Les Prétendus-Réformés n'avoient apporté nulle raiſon de l'oppoſition qu'ils faiſoient à l'exécution des Édits, & marquoient toujours la même opiniâtreté. Louis jugea que ſa préſence ſeule les feroit obéir : la difficulté des chemins, la longueur du voyage, la rigueur de la ſaiſon, les repréſentations de La Force, rien ne fut capable de l'arrêter ; il avoit des troupes ſur pied, il réſolut d'en profiter. Il s'apperçut à Grenade que ſon expédition avoit tout le ſuccès qu'il en avoit eſpéré, car on lui annonça en ce lieu que le Parlement de Pau avoit enregiſtré les huit Édits & les Arrêts touchant la main-levée. Cette nouvelle ne ſervit qu'à l'animer davantage, quelques inſtances que pût faire le Gouverneur du Béarn pour l'empêcher de paſſer outre. Etant arrivé le jour ſuivant à cinq lieues de la Capitale, on lui demanda l'ordre qu'il vouloit qu'on y obſervât à ſon entrée : à quoi il fit une réponſe digne de la piété d'un petit-fils de Saint Louis». Je deſcendrai à l'Egliſe, dit-il, s'il y en a une, & s'il n'y en a pas, je veux entrer ſans cérémonie. Il ne me ſié-

Digitized by Google

roit pas de recevoir des honneurs dans un lieu où je ne puis glorifier Dieu avec décence ». Toute la journée du 15 se passa à écouter des harangues : le 18, Sa Majesté fit célébrer solennellement la Messe dans Navarrins où Elle s'étoit rendue la veille, & le 19, étant retournée à Pau, Elle fit divers Réglemens pour le rétablissement de la Religion : le lendemain, les Catholiques furent remis en possession de la grande Eglise, où l'Evêque célébra la Messe avec toute la pompe imaginable, près de soixante ans après que Jeanne d'Albret l'y avoit interdite.

Le Cardinal de Guise & Gonzague Duc de Nevers, plaidoient avec une extrême chaleur l'un contre l'autre au Grand Conseil pour le Prieuré de la Charité, riche bénéfice dépendant de l'Abbaye de Cluny : le Cardinal y avoit des prétentions, & le Duc soutenoit que celles de son fils étoient mieux fondées. L'animosité des deux parties paroissoit si grande, que le Roi crut devoir leur défendre de se trouver ensemble chez leurs Juges, lorsqu'ils solliciteroient leur

Digitized by Google

affaire. Guise piqué de certains termes que Gonzague avoit employés dans ses écritures, ne cherchoit qu'une occasion pour insulter son adversaire. Ayant su que le Duc de Nevers étoit chez le Rapporteur du procès, le Cardinal s'y rendit en habit court & & en bottes, avec une épée sous le bras qu'il cachoit dans son manteau: le Duc de Chevreuse son frere l'accompagnoit, & il étoit suivi d'un grand nombre de Gentilshommes, de Pages & de Valets. Gonzague avoit mené peu de Domestiques & quelques gens de Robe qui le servoient de leurs *conseils* dans son affaire: les Domestiques l'attendoient dans la cour, & les autres étoient avec lui dans la salle du Rapporteur. Les deux freres y entrent brusquement, suivis de leurs Gentilshommes & de leurs Pages. » Monsieur, dit le Cardinal au Duc de Nevers, vous m'avez offensé dans une de vos productions, je saurai bien vous en faire repentir.

La menace fut accompagnée d'un soufflet. Gonzague sans épée ne peut faire autre chose que de repousser le Cardinal de la main. Ils se

Digitized by Google

ſeroient peut-être colletés, ſi le Duc de Chevreuſe & les gens de la ſuite des deux freres n'euſſent défendu le Cardinal en mettant l'épée à la main: Gonzague environné de tous côtes ne cherche qu'à ſe débarraſſer, & reçoit une légere bleſſure: les Domeſtiques du Duc étant accourus, ſon Ecuyer ſe fait jour au travers de ceux qui enveloppent Gonzague & lui préſente ſon épée afin qu'il pût attaquer ou ſe défendre; mais les Guiſe étoient ſi bien entourés, que Nevers ne ſongea qu'à ſe retirer; ce qu'il fit, en diſant au Cardinal: » Il faut, Monſieur, que vous renonciez à votre dignité & que vous me faſſiez raiſon. — Je ne ſuis plus Cardinal, réplique fiérement Guiſe, & j'ai déjà quitté le Chapeau: je vais de ce pas à la campagne, & nous pourrons nous y rencontrer ».

Deux Domeſtiques de Gonzague furent griévement bleſſés en voulant le ſecourir, & le Duc de Chevreuſe voulant faire inſulte à Mareſcot, Conſeiller d'État, qui accompagnoit le Duc de Nevers, le bleſſa légérement d'un coup d'épée. Cette action parut indigne

d'un homme de ſon rang. Dès que le Duc de Nevers fut dans ſon Hôtel, il envoya un Gentilhomme au Roi, pour demander à Sa Majeſté la permiſſion de tirer raiſon par toutes les voies de l'honneur, de l'outrage qu'il avoit reçu. Le Cardinal & Chevreuſe s'étoient retirés à Chailli. Nevers & le Duc de Mayenne ſon beau-frere, qui s'offroit à lui ſervir de ſecond, leur envoyerent le cartel dans les formes par le Duc de Roonuez & par le Marquis de Neſle. Les deux freres éludent le défi & s'en vont à Fontenai : Mayenne & Nevers les y ſuivent & les provoquent une ſeconde fois. Les deux Guiſe évitent encore de ſe battre : ce n'eſt pas que le Cardinal n'en eût bonne envie, il ne manquoit ni de bravoure ni de courage, mais on ne le laiſſoit pas maître de ſes actions. Le Duc de Guiſe ſon frere & ſes autres parens ne vouloient pas qu'il renonçât au Chapeau & qu'il prît l'épée. Cette étourderie lui eût fait perdre pluſieurs riches bénéfices qui étoient fort à la bienſéance de la Maiſon de Guiſe. Du Hallier, Capitaine des Gardes, eut ordre du Roi d'aller

Digitized by Google

prendre les deux freres à Fontenai, & de les amener avec une bonne escorte à l'Hôtel de Guise à Paris. Le Cardinal mouroit d'envie de se battre, & le Duc de Guise ne savoit plus comment s'y prendre pour le retenir. Sa ressource fut de prier le Roi de faire conduire son frere à la Bastille. On l'y garda quelque temps, & Sa Majesté le fit ensuite transférer à Vincennes. Les Ducs de Nevers & de Mayenne, mécontens de ce que le Roi les empêchoit de tirer raison des Guise, s'en allerent à Mezieres en Champagne, place forte dont Gonzague étoit Gouverneur. Leur retraite donna de l'inquiétude à la Cour; on craignoit qu'il ne se formât un nouveau parti, si ces deux Seigneurs se joignoient au Comte de Soissons qui cherchoit à se lier avec l'Assemblée de la Rochelle.

Dès que le Cardinal de Guise eût été conduit à la Bastille, Louis dépêche promptement un Courrier au Marquis de Cœuvres, son Ambassadeur à Rome. Sa Majesté donnoit ordre à Cœuvres d'informer le Pape des raisons qu'Elle avoit eues de prévenir,

Digitized by Google

comme Elle l'avoit fait, le ſcandale qu'un Cardinal étourdi auroit donné en quittant ſon Chapeau pour aller ſe battre en duel. Quand l'Ambaſſadeur eut fait part à Sa Sainteté de l'empriſonnement du Cardinal de Guiſe, il fut queſtion de nommer une Congrégation de Cardinaux, afin d'examiner ſi le Roi Très-Chrétien ne devoit pas demander l'abſolution qu'on nomme *ad Cautelam*, comme l'Empereur l'avoit demandée après avoir fait arrêter le Cardinal de Cleſel. Cœuvres répondit que ſon Maître, bien loin d'avoir beſoin d'abſolution, méritoit des éloges pour avoir ſu ménager l'honneur du ſacré Collége, que la folie d'un de ſes Membres alloit flétrir. Le Cardinal Neveu ne ſe payoit point de ces raiſons, il inſiſtoit ſur la tenue d'une Congrégation. « Le Roi mon Maître, dit Cœuvres avec vivacité, ne ſe ſoumettra jamais au jugement d'un pareil Tribunal. Sa Majeſté ne prend point l'Empereur pour ſon modèle, & ne ſuivra jamais le mauvais exemple que Ferdinand n'a pas craint de donner aux Têtes couronnées ». Les plus ſages d'entre les Cardinaux con-

Digitized by Google

ſeillerent au Pape d'aſſoupir cette affaire : il n'en fut point parlé dans le Conſiſtoire, & le Cardinal de Guiſe fut mis en liberté quelque temps après.

Il mourut l'été ſuivant à Saintes, dans la réſolution de renvoyer ſon Chapeau rouge ; il vouloit, dit-on, ſe faire Chevalier de Malthe. Touché de quelques ſentimens de repentir, le Cardinal mourant déclara qu'il demandoit pardon au Duc de Nevers. Cela rendit l'accommodement plus facile avec le Duc de Chevreuſe ; le Roi le conclut au mois de Mars de l'année ſuivante, par un acte qu'il fit dreſſer & que Puiſieux ſigna. Sa Majeſté y déclaroit au Duc de Nevers, que Chevreuſe ne ſavoit rien du deſſein du Cardinal ſon frere, lorſqu'il l'accompagna chez le Rapporteur du procès ; qu'il avoit déſapprouvé l'action, & tâché d'en détourner le Cardinal ; que ſi Chevreuſe avoit tiré l'épée en cette occaſion, ſon intention étoit de prévenir un accident fâcheux pour les deux Maiſons de Guiſe & de Gonzague ; enfin, qu'il reconnoiſſoit que le Duc de Nevers avoit pris

Digitized by Google

toutes les voies de l'honneur pour tirer raiſon de l'outrage que le Cardinal lui avoit fait, & qu'il auroit mis l'épée à la main contre ſon agreſſeur, ſi les ordres précis du Roi ne l'en avoient empêché. Il y eut une autre circonſtance ſinguliere dans cet accommodement: Chevreuſe ne pouvoit nier l'offenſe qu'il avoit faite à Mareſcot; mais attendu l'inégalité des conditions, le coupable fut ſeulement condamné à déclarer, qu'en conſidération du Duc de Nevers il étoit bien fâché d'avoir bleſſé le Conſeiller d'État. C'eſt ainſi que l'arbitraire le plus abſurde ſe jouoit encore alors de l'honneur & de la vie des Citoyens. Ces temps d'ignorance & de deſpotiſme ſont enfin paſſés, & nous voyons heureuſement aujourd'hui la Loi être la regle générale & invariable de tous les membres de l'Empire, & que tous doivent également craindre & reſpecter. Le plus grand Seigneur, un Prince même, qui ſe rendroit aujourd'hui coupable de pareils excès, ſeroit, comme le dernier particulier, jugé à la derniere rigueur, & apprendroit par ſa juſte punition que tous les

Digitized by Google

hommes ſont égaux aux yeux de la Loi.

Le Peuple de Paris, autrefois ſi zélé pour la Ligue, conſervoit encore quelque choſe du reſpect & de la conſidération qu'il avoit eus pour le fameux Duc de Mayenne, chef de ce puiſſant Parti contre Henri IV. On aimoit beaucoup à Paris le fils unique de celui qui fut l'idole des Ligueurs. A la premiere nouvelle de la mort du Duc de Mayenne, tué devant Montauban, la populace s'irrite & menace hautement de venger le ſang de Mayenne, en répandant celui des ennemis de la Religion que le pere & le fils ont défendue. L'émotion devint ſi grande, que le Duc de Montbazon, Gouverneur de Paris, prit de concert avec le Parlement quelques meſures pour empêcher que les Réformés ne fuſſent inſultés par le peuple, lorſqu'ils iroient le Dimanche ſuivant faire leur priere à Charenton. Les précautions de Montbazon furent inutiles; on ſe jeta ſur les Réformés, & il y eut quelques gens de tués de part & d'autre. Le déſordre fut ſur-tout

Digitized by Google

considérable vers la porte & dans la rue Saint-Antoine où étoit l'Hôtel de Mayenne : à la rue de la maison du Duc, ce peuple fanatique se livra sans mesure à toute sa fureur ; le Temple de Charenton fut brûlé, & le lendemain il y eut au Faubourg Saint-Marceau une nouvelle émeute où plusieurs personnes furent massacrées. On rechercha les principaux auteurs du désordre, & quelques misérables subirent la peine de leur crime ; mais ces châtimens ne mirent pas la vie des Réformés en sureté : la populace continua de crier contre eux, & quoique moins ouvertement, se permit à diverses reprises les voies de fait les plus criantes. Enfin on crut la sédition appaisée ; mais les alarmes redoublerent bientôt, & voici à quelle occasion. Le feu prit à une maison ; il se communiqua promptement à quelques autres, & deux ponts de bois furent consumés dans le voisinage. Le peuple prétendit que c'étoit l'ouvrage des Réformés qui, disoit-il, vouloient brûler Paris, pour se venger de l'embrasement de leur Temple. Ce bruit répandu de toute part les exposoit au

Digitized by Google

danger d'un maſſacre général. Mais le Parlement ſut prévenir ce malheur par de promptes recherches des auteurs de l'incendie, & en déclarant que les Réformés étoient ſous la protection du Roi & des Magiſtrats.

La bravoure de Louis XIII ſe ſignala en pluſieurs occaſions, & particuliérement au ſiége de Royan, comme on le voit par ce récit ſimple & naïf de Baſſompierre : « J'irai demain à la tranchée, lui dit le Roi, & j'y ſerai à quatre heures du matin : attendez-moi à l'entrée ». Je fis hauſſer toute la nuit une longue ligne, pourſuit Baſſompierre, afin que Sa Majeſté pût arriver en ſureté : Elle vint en effet, accompagnée du Duc d'Epernon & du Comte de Schomberg. C'étoit pour la premiere fois que le Roi ſe trouvoit à pareille ſcene. « Baſſompierre, me dit-il, je ſuis encore un novice, apprenez-moi ce que je dois faire ». Je n'eus pas de peine de lui donner de grandes leçons : plus brave, plus intrépide qu'aucun de nous, il monta trois ou quatre fois ſur la banquette des tranchées pour reconnoître à découvert l'ennemi. Il y de-

Digitized by Google

meura fort long-temps. Nous frémissions tous du danger auquel le Roi s'exposoit, aussi froid, aussi tranquille qu'un vieux Capitaine. Il ordonna le travail de la nuit suivante comme un habile Ingénieur l'auroit pu faire. En retournant à son quartier, il fit une action qui me plut extrêmement. Les ennemis tirerent un coup de canon à un certain passage qu'ils connoissoient fort bien. Le boulet passa par-dessus la tête du Roi, qui parloit à M. d'Epernon. Sa Majesté ne s'étonna point, elle ne baissa pas même la tête. « Mon Dieu, Sire, lui dis-je, peu s'en est fallu que cette *balle ne* vous ait tué. — Non pas moi, répondit-il froidement, mais bien M. d'Epernon ». Quelques-uns de ceux qui accompagnoient le Roi s'étant alors écartés : « Comment ! leur dit-il en souriant, avez-vous peur ? Il faut recharger le canon avant qu'il tire une seconde fois ». Louis s'exposoit si courageusement, que Lachau, Archevêque de Tours & son premier Aumônier, fut chargé de lui faire des remontrances à ce sujet. « Tous vos Officiers, dit le Prélat à Sa Majesté, sont enfin obligés, Sire, de vous faire la priere que les Ca-

Digitized by Google

pitaines de David lui firent autrefois : *Vous ne viendrez plus*, lui dirent-ils, *à la guerre avec nous, de peur que la lumiere d'Israel ne s'éteigne avec vous* ».

Le Roi s'avança vers Negrepeliſſe, ville fort jolie qui appartenoit au Duc de Bouillon ; il vouloit la prendre, & punir les Habitans de ce qu'ils avoient égorgé quatre cents hommes du Régiment de Vaillac, qu'on y avoit mis en garniſon l'hiver précédent. La place ne fut pas aſſiégée dans les formes : outre qu'elle étoit mal fortifiée, Louis vouloit l'emporter d'aſſaut, & faire paſſer tous les hommes au fil de l'épée. « Je vous ordonne, dit-il à ſes Officiers, de ne point faire de quartier aux Habitans de Negrepeliſſe ; ces gens-là m'ont irrité : je veux que vous les traitiez comme ils ont traité les autres ». Ceux de Negrepeliſſe défendirent l'entrée de leur ville avec beaucoup de courage ; ils réſiſterent autant qu'ils purent aux Troupes du Roi animées du déſir de la vengeance & de l'eſpoir du butin. Forcés de tous côtés, les Aſſiégés demanderent enfin quartier. On le leur refuſa inhumainement ; tache ineffaçable dans l'Hiſtoire de Louis. « Nous

Digitized by Google

mourrons donc en gens d'honneur, répondirent-ils, & nous vendrons chérement notre vie ». Ils continuerent à se défendre avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'ils périrent presque tous les armes à la main. Un Officier présent au siége fait la réflexion suivante au sujet de ce massacre. « Il me semble, dit-il, qu'un tel exemple doit servir à modérer la juste colere des Princes : en pardonnant au plus grand nombre des rebelles, ils épargneroient leurs propres Soldats, dont un grand nombre est égorgé en de pareilles circonstances ». Si Louis eût été jaloux de ressembler à *Henri* son pere, il se fût fait un devoir de pardonner : mais Henri étoit un grand homme, un grand Prince, & Louis ne fut jamais qu'un homme ordinaire, & un foible Monarque.

Le Cardinal de Retz avoit essayé de détourner le Roi de sa résolution violente. « Sire, lui disoit-il, la clémence est la vertu favorite des illustres Potentats ; au milieu de leurs plus belles victoires, ils n'ont pas honte de céder à la compassion & à l'humanité. Quand vous voyagez dans vos provinces, vous devez ressembler, autant qu'il est pos-

Digitized by Google

sible, à ces rivieres bienfaisantes qui portent en tous lieux l'abondance & la fertilité. A Dieu ne plaise que votre passage se puisse comparer à celui des torrens, dont les eaux impétueuses & violentes ravagent tout ce qu'elles rencontrent. Rien n'est plus avantageux à un Prince qui veut régner par lui-même, que la réputation d'être humain & clément ». Louis gardoit alors le lit, à cause d'un rhume qui l'incommodoit extrêmement ; il sembloit se rendre aux remontrances du Cardinal. Mais le Prince de Condé le fit changer de sentiment, en lui représentant qu'il falloit user de sévérité dans cette occasion, & qu'il étoit bon que ceux de Negrepelisse servissent d'exemple aux autres rebelles. Louis venoit d'entendre la Messe dans sa chambre, & il avoit un Breviaire au pied de son lit. Condé ouvrit le livre, & fit remarquer à Sa Majesté que dans les leçons du jour, tirées de l'Ancien Testament, le Prophete Samuel reprochoit à Saül d'avoir épargné les Amalécites. Quelle fausse application de ce passage faisoit ce Prince du Sang ! & quel rôle déshonorant il jouoit ! N'étoit-ce pas

Digitized by Google

celui d'un vil bourreau ? Un Prince peut-il ainſi s'oublier !

La Ville fut réduite en cendres ; les hommes furent preſque tous égorgés ou pendus. On en avoit épargné dix à douze, qui promettoient rançon. Le Roi voulut qu'on les lui amenât. « Vous méritez tous la corde, leur dit-il ». Ces pauvres gens n'oſoient pas même implorer ſa clémence ; ils lui demanderent ſeulement, par je ne ſais quelle bizarrerie, qu'il leur fît la grace d'ordonner qu'ils fuſſent pendus aux arbres de leurs jardins. Le Roi la leur accorda, & ils furent remis entre les mains du Grand *Prévôt*, qui les fit mourir comme ils l'avoient demandé. L'honneur des femmes & des filles ne fut pas reſpecté, dans une ville abandonnée à la licence & à la brutalité des Soldats. Rendons juſtice à la généroſité de quelques-uns des vainqueurs : il y en eut qui, touchés de compaſſion pour ces infortunées, en racheterent pluſieurs en donnant de l'argent aux Soldats qui les enlevoient. La généroſité du Duc de Chevreuſe ſe ſignala particuliérement en cette occaſion. Pontis, encore jeune Officier, ſauva l'honneur d'une fille de dix-huit

Digitized by Google

ans, parfaitement belle, qui s'étoit jetée à ſes pieds pour lui demander la conſervation de ce qu'elle avoit de plus cher que la vie. Un exemple ſi rare de continence fut admiré dans l'armée ; on en parla au Roi, qui envoya chercher Pontis, pour lui demander ſi la choſe étoit véritable. « Je jure au Roi, devant Dieu, répondit Pontis, que j'ai conſervé l'honneur de cette fille ». J'en ſuis bien aiſe, dit le Roi, & je t'en eſtime davantage : c'eſt une des plus belles actions que tu feras jamais, & je la regarde comme un ſervice ſignalé que tu m'as rendu ». Puiſque Louis aimoit tant la continence, devoit-il expoſer ſes Officiers & ſes Soldats à la dangereuſe tentation de manquer à cette vertu ? Pour châtier un crime d'inhumanité d'une partie des habitans, falloit-il tous les faire maſſacrer ſans pitié ? falloit-il faire pendre de ſang froid une douzaine que le Ciel même ſembloit avoir voulu épargner ? falloit-il livrer à la férocité & à la débauche infame du Soldat, des vierges innocentes & pures, des épouſes intactes, des meres éplorées ? falloit-il... Mais Louis étoit bon, ſur-tout Louis étoit juſte ! Dieu nous préſerve d'un ſecond

Digitized by Google

ſecond Souverain auſſi bon & auſſi juſte que Louis XIII, que ſes Favoris ont toujours fait trembler !

Le Marquis de la Vieuville, Surintendant des finances, prévoyoit une diſgrace prochaine. Pour en éviter l'éclat, il voulut remettre ſa charge entre les mains du Roi, & ſe retirer ſans bruit. Il va donc trouver Sa Majeſté à Ruel, la prie de recevoir ſa démiſſion, & de lui permettre de ne plus retourner à Saint Germain. « Demeurez en repos, lui dit le Roi, & ne vous mettez en peine de rien ; quand je ne voudrai plus me ſervir de vous, je vous le dirai moi-même, & vous aurez la permiſſion de venir prendre congé de moi ». Ces paroles conſolerent un peu le Surintendant, mais ſes inquiétudes redoublerent bientôt. Cette nuit-là même, les laquais, les marmitons, toute la canaille de la Cour s'attrouperent & prirent des poêles & d'autres inſtrumens de cuiſine pour faire un *charivari*, ſur je ne ſais quel mariage bizarre. Le jeune Gaſton, Duc d'Anjou, bien informé de la diſgrace prochaine de la Vieuville, qu'il haïſſoit mortellement,

Digitized by Google

envoie dire à tous ces fous de faire beaucoup de bruit sous les fenêtres du Marquis; & cette canaille, échauffée par les émissaires de Gaston, vomit mille injures contre le Ministre. Le Surintendant prend l'alarme, s'imagine que ces gens veulent l'assassiner, & envoie implorer la protection du Cardinal de Richelieu, son plus dangereux ennemi. Richelieu court à la chambre de la Vieuville en souriant, & le rassure de son mieux, quoique dans le fond de son cœur il jouît plus qu'aucun autre du malheur de celui qui l'avoit long-temps éloigné du Ministere. Le lendemain matin on rappelle la Vieuville au Conseil. « Je m'acquitte, lui dit Sa Majesté, de la promesse que je vous ai faite de vous dire moi-même quand je ne voudrois plus me servir de vous, & vous pouvez prendre congé de moi ». La Vieuville se retire confus & consterné. Le Marquis de Thermes l'arrête au sortir du Conseil, & le conduit au Château d'Amboise.

Louis XIII envoie sur le champ une Lettre de cachet au Parlement de Paris, pour informer les Magistrats du changement arrivé dans l'administration des

Digitized by Google

affaires, par l'éloignement du Marquis de la Vieuville. On lui reprochoit dans la lettre d'avoir changé, à l'insçu du Roi, les résolutions prises dans le Conseil; d'avoir traité avec les Ambassadeurs des Souverains étrangers, contre les ordres de Sa Majesté; d'avoir supposé de faux avis, dans l'intention de donner de l'ombrage contre ceux en qui le Roi avoit placé sa confiance; enfin, d'avoir tenté de rejeter sur Sa Majesté la haine qu'il s'attiroit par ses vexations. La Vieuville demeura longtemps prisonnier au Château d'Amboise, sans qu'on lui fît jamais connoître pourquoi il y avoit été conduit. On croit que ses ennemis, ne pouvant pas le faire condamner dans les formes, favorisèrent son évasion. Quoi qu'il en soit, le Marquis s'échappa, & vint s'établir dans sa maison, où on le laissa vivre en pleine liberté.

Villon, qu'on appeloit communément *le Philosophe Solide*, & un Médecin-Chimiste, nommé de Claves, s'étoient avisés de combattre les sentimens d'Aristote, sur le nombre des élémens & sur la matière & la forme des substances

Digitized by Google

corporelles. Ces deux aventuriers, qui pensoient à se signaler & peut-être à gagner de l'argent, font afficher des Theses, que Biraut, leur disciple, devoit soutenir dans la salle de l'Hôtel de la Reine Marguerite, au Faubourg Saint-Germain : déjà plus de mille personnes s'y étoient rassemblées, lorsqu'on vint défendre de la part du premier Président du Parlement de Paris d'ouvrir la dispute. Il n'y avoit rien de fort dangereux, ni même de bien extraordinaire dans la doctrine proposée : ce n'étoit qu'un jargon de Chimistes, aussi peu intelligible que celui des Sectateurs d'Aristote qu'on entreprenoit de réfuter ; mais il suffisoit que les opinions avancées fussent inconnues dans l'Université de Paris & contraires à la philosophie des Docteurs, pour soulever des gens toujours prêts à crier à *l'hérésie*. L'Université présente requête au Parlement, & remontre aux Magistrats que certaines conséquences, tirées des Theses affichées, sont directement contraires aux articles fondamentaux du Christianisme. Sans attendre que la Faculté de Théologie ait examiné les Theses, le Parlement défend de les

soutenir ; & en conséquence de la censure des Docteurs de Sorbonne, on les condamne ensuite à être lacérées en présence de Claves, qui moins prévoyant que Villon s'étoit laissé prendre prisonnier. Le Parlement ordonne encore que dans vingt-quatre heures Villon, de Claves & Bitaut sortiront de Paris ; leur défend de séjourner dans aucune Ville, ni d'enseigner la Philosophie dans les Universités de son ressort ; & à quelque personne que ce soit, de publier, vendre ou débiter les Theses condamnées, sous peine de punition corporelle. Il fut défendu par le même Arrêt, sous peine de la vie, de soutenir ou d'enseigner une doctrine contraire à celle des anciens Auteurs, & de se permettre aucunes disputes qui ne seront point approuvées par les Docteurs de la Faculté de Paris.

Le 30 Octobre de l'année suivante 1625, le Parlement de Paris condamne au feu un Libelle Latin, intitulé : *Admonitio ad Regem Christianissimum, Autore GG. Theologo, cum Facultate Theologici Magistratûs.* Ce Libelle fit d'autant plus de bruit, que le Cardinal de Richelieu

Digitized by Google

y étoit fort maltraité ; il étoit alors entré au Ministere. On publia d'abord que cet Ouvrage venoit des Jésuites. Les uns l'attribuoient au Pere *Edmon Joanès*, savant homme de la Société, né en Grece, & que le Cardinal Barberin avoit amené avec lui en France. Les autres, au Pere *Garasse*, homme ardent & très-propre à risquer une pareille impertinence. Rauphan, Chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, soutint dans un Écrit imprimé qu'il étoit de ce Pere. Ferrier, autrefois Ministre à Nîmes, que le Cardinal paya pour réfuter l'avertissement, en fit autant. Carin en fit imprimer les principales propositions, sous ce titre : *Capita doctrinæ Jesuiticæ, collecta & edita de mandato Illustrissimi Rectoris.* Cet *illustrissime* Recteur, qu'on avoit vu valet avant que de le voir suivi des quatre Facultés, réparoit avec honneur ce qu'il y avoit d'humiliant dans sa premiere condition, en faisant guerre de Turc à More à ceux qui l'avoient sans doute peu ménagé lorsqu'il les servoit dans sa jeunesse. Du matin au soir il invectivoit contre eux avec une voix qui répondoit parfaitement à sa taille gigantesque ; & tout Paris retentissoit

Digitized by Google

de ſes déclamations ; elles étoient appuyées par les amis du Poëte Théophile, & qui plus eſt, par l'Avocat-Général Servin, homme d'un tout autre caractere, mais qui n'étoit pas mieux intentionné pour les Jéſuites. Les Peres Cotton, Suffren, Cauſſin & Garaſſe eurent beau déſavouer l'*Avertiſſement au Roi*, dans le premier Sermon qu'ils prêcherent l'Avent à Paris, on ne les crut pas ſur leur parole, & le déſaveu fut inutile. Heureuſement pour la Société, l'Auteur fut découvert. Le Roi & le Miniſtre en rendirent un témoignage très-public.

Il n'en fut pas de même d'un autre Libelle contre le Cardinal de Richelieu, qui parut le 20 Janvier 1626 ; il étoit compoſé en forme de Theſe, & avoit pour titre : *Quæſtiones politiæ quæ liberticè agitandæ in majore aulâ Sorbonicâ, diebus Saturnalitiis, manè & veſperè, Præſidente Illuſtriſſimo Domino Cardinali de Richelieu, ſuâ de Rupellâ, anno 1626, cum facultate Superiorum.* On ſuppoſoit que le Maréchal de Baſſompierre étoit l'approbateur : *Baſſompetrus vidit & approbavit.* Cette ſatire, qui n'avoit que quinze à ſeize pages, venoit d'Alle-

Digitized by Google

magne, & l'on n'en apporta que deux cents exemplaires à Paris, dont on fit bientôt une infinité de copies; & le Lieutenant-Civil en remit une au Cardinal. Ce miniſtre étoit naturellement très-ſenſible, & il le parut infiniment dans cette occaſion. *L'Avertiſſement au Roi* lui avoit déjà fort échauffé la bile: les *Queſtions politiques* le mirent de ſi mauvaiſe humeur, qu'il jura que l'Auteur en mourroit s'il pouvoit le découvrir. Son ſerment n'étoit pas néceſſaire, on l'en auroit cru ſur une ſimple parole. Le Pere Garaſſe étoit ſi convaincu que le Cardinal n'entendoit pas raillerie ſur l'article des Satires, que dès qu'il ſut qu'on lui attribuoit celle-ci, il courut chez ſon Eminence, accompagné du Pere Cotton ſon Provincial. Je ne ſais s'ils perſuaderent le Miniſtre, mais l'Avocat-Général Servin compta pour rien toutes leurs proteſtations; car en demandant au Parlement un Arrêt qui condamnât au feu les *Queſtions politiques*, il requit que le Pere Garaſſe fût décrété de priſe de corps: ſur quoi un Conſeiller-Clerc ſe leva, & dit que le Jéſuite en mourroit s'il étoit un de ſes Juges. Mais MM. Deslandes, doyen

Digitized by Google

de la Cour, & d'Oſembray, parlerent ſi fortement contre le Réquiſitoire de l'Avocat-Général, qu'il n'eut pas de ſuite. Cependant le Cardinal faiſoit faire ſourdement de grandes perquiſitions, il ne manquoit pas de gens empreſſés à le ſervir : leurs ſoins n'aboutirent qu'à le convaincre qu'il lui étoit encore plus aiſé de ne point faire de fautes dans ſon poſte, que de fermer la bouche aux critiques ; & Garaſſe en fut quitte pour la peur. Cet homme étoit mordant & ſatirique, donnant furieuſement dans les alluſions & les quolibets ; ce fut apparemment ce qui fut cauſe qu'on lui attribua les *Queſtions politiques*, qui n'étoient qu'un ramas de mauvaiſes plaiſanteries. L'Aſſemblée du Clergé, qui ſe tenoit alors, ſe trouva impliquée dans l'affaire des deux Libelles dont nous venons de parler.

Louis XIII ſe rendit au Camp d'Ayré devant la Rochelle, le 10 Octobre 1627. Gaſton, ſon frere, lui céda ſon logis, & s'en alla au Château de Dampierre, à deux lieues de là. Il y eut d'abord une grande conteſtation entre le Duc d'Angoulême & les Maréchaux

Digitized by Google

de Baſſompierre & de Schomberg. Selon l'ancienne coutume, les Rois qui commandent l'armée en perſonne, prennent des Maréchaux de France pour Lieutenans-Généraux, qui donnent les ordres, de la part du Roi, à tous les Officiers ſubalternes, quand bien même ils ſeroient Princes du Sang Royal. Louis choiſit les Maréchaux de Baſſompierre & de Schomberg; mais le Duc d'Angoulême, qui commandoit l'armée de Poitou ſur une ſimple lettre de cachet avant l'arrivée du Duc d'Orléans, & qui fut depuis Lieutenant-Général de ſon Alteſſe Royale, prétendoit ſervir ſous le Roi avec la même qualité. Baſſompierre & Schomberg s'y oppoſent, & l'affaire eſt agitée dans le Conſeil de Sa Majeſté. Le Cardinal de Richelieu appuie d'Angoulême, & pour ne pas déplaire à l'impétueux Miniſtre, Schomberg cede après une foible réſiſtance. Baſſompierre eſt plus ferme, & ſoutient les droits de ſa dignité avec la plus grande vigueur: voyant que le Roi favoriſe d'Angoulême, le Maréchal demande la permiſſion de ſe retirer de l'armée. Il avoit ſuivi Sa Majeſté, à condition que le Duc n'auroit point un

Digitized by Google

commandement égal à celui des Maréchaux de France. Louis eut beau reprocher à Baſſompierre qu'il étoit un opiniâtre, pour le retenir il fallut lui donner une armée ſéparée à commander dans le Fort-Louis, aux environs.

Les gens de cœur louerent la fermeté de Baſſompierre, & blâmerent la complaiſance de ſon collégue Schomberg. « Je vois bien, dit un jour ce dernier à Baſſompierre mécontent, que le Roi ne veut pas nous appuyer contre M. d'Angoulême: un bon Courtiſan s'accommode au temps & aux inclinations du Prince; ſuivez mon exemple. Voulez-vous que je vous parle franchement? Le Roi m'appelle à ſon Conſeil ſecret, & j'ai beaucoup à perdre. Je ne veux point déplaire à Sa Majeſté par une réſiſtance trop opiniâtre. — Le Roi peut m'abandonner, réplique Baſſompierre indigné d'une telle molleſſe; mes amis peuvent me trahir; un collégue qui a le même intérêt que moi, peut céder avec infamie; mais le Maréchal de Baſſompierre ne s'abandonnera pas lui-même; il ne trahira jamais ſa dignité; il en ſoutiendra toujours les droits avec honneur ».

Je ne ſais comment le Duc d'Angou-

Digitized by Google

lême, qui ne manquoit pas d'esprit, s'avisa de dire, en défendant sa prétention dans le Conseil du Roi, une pauvreté que Bassompierre releva d'une maniere assez plaisante. Le Maréchal, amoureux d'une d'Entrague, sœur utérine du Duc, lui avoit fait un enfant à la faveur de je ne sais quelle promesse de mariage. Il y eut ensuite un grand procès sur ce que Bassompierre refusoit d'épouser la Demoiselle, dont il connoissoit les diverses galanteries. « Si M. le Maréchal me forme aujourd'hui cette contestation, dit d'Angoulême, c'est qu'il me veut du mal à cause de ma sœur.— M. le Duc, répliqua Bassompierre avec son enjouement ordinaire, a grand tort de dire que je lui veux du mal à cause de sa sœur : au contraire, je dois vouloir du bien à M. d'Angoulême ; je recherche toujours l'amitié de la famille des Dames dont je me déclare l'amant : peut-être que je voudrois du mal à M. le Duc, s'il avoit fait à ma sœur ce que j'ai fait à la sienne ; mais il ne cherche pas volontiers de pareilles aventures, de peur de s'attirer un trop grand nombre d'ennemis ».

Le Maréchal dit un autre bon mot

Digitized by Google

dans la même occasion. Le Duc d'Angoulême se vantoit de porter les armes depuis quarante ans, & d'avoir commandé les armées. De ces quarante ans il en falloit du moins retrancher douze que le Duc passa à la Bastille; & depuis son élargissement, il n'obtint jamais que des commandemens passagers. « Le feu Comte de Fuentes venant en Flandres, répondit Bassompierre d'un ton railleur, prit le Comte Ernest de Mansfeld, mon grand-oncle, à témoin s'il n'y avoit pas quarante ans qu'il portoit les armes? Oui, répondit M. de Mansfeld, mais il y en a trente-huit que vous *ne les* portez plus. Je voudrois bien demander à ce vieux guerrier, ajouta Bassompierre, ce qu'on demande quelquefois à certains chasseurs: Montrez-nous le pied de la bête que vous avez prise »?

Les Courtisans de Louis XIII paroissoient quelquefois manquer au respect qu'ils lui devoient; ce qui venoit peut-être de l'habitude de ce ton familier qu'on avoit pris sous Henri IV. Quoi qu'il en soit, un pou s'étant trouvé sur l'habit de Bassompierre, le Roi le badina long-temps sans que ce Seigneur

répondît rien : mais Louis continuant la même plaisanterie, & la poussant un peu trop loin sans doute, Bassompierre impatienté lui répondit enfin : » Sire, ne craignez-vous pas qu'on ne pense qu'il n'y a que des poux à gagner à votre service » ?

Ce même Courtisan racontant devant Sa Majesté que dans son Ambassade à Madrid en 1621, il avoit fait son entrée sur une assez méchante mule : le Roi lui dit qu'il faisoit beau voir un gros âne comme lui sur une mule. » De grace, Sire, réplique Bassompierre, épargnez-moi, j'avois l'honneur de vous représenter. Bon mot dont on a fait l'épigramme suivante :

Bassompierre disoit au Roi,
Que dans sa premiere Ambassade
A Madrid, il fit cavalcade
Sur une mule en désarroi :
Fi, la chose étoit ridicule,
Lui répondit Sa Majesté :
Il faisoit beau de voir monté
Un gros âne sur une mule !
Plus de grace, dit le matois,
Sire, je vous représentois.

Louis XIII informé que les Anglois songeoient à secourir la Rochelle, se

préparoit à les repouſſer vigoureuſement ; il prétendoit aller lui-même en Poitou, avec Gaſton Duc d'Orléans, ſon frere, & prendre les Maréchaux de Baſſompierre & de Schomberg pour Lieutenans Généraux de l'armée que Sa Majeſté commanderoit en perſonne. Avant que de ſortir de Paris, Elle voulut aller au Parlement déclarer les raiſons du voyage qu'Elle entreprenoit, & y faire enregiſtrer un certain recueil d'Ordonnances. Elles avoient été dreſſées par Marillac, Garde des Sceaux, ſur les cahiers des États-généraux & ſur les avis donnés par les deux Aſſemblées des Notables à Rouen & au Palais des Tuileries. Les Magiſtrats du Parlement de Paris n'en furent pas contens ; ils demanderent au Roi la permiſſion de lui faire leurs très-humbles remontrances ſur divers réglemens contenus dans cette compilation. Le Garde des Sceaux, naturellement vif & hautain, eſt choqué de la difficulté qu'oppoſoient les Magiſtrats, & ceux-ci donnent tout le ridicule qu'ils peuvent à l'ouvrage de Marillac ; on l'appela par dériſion le *Code Michaux* le Garde des Sceaux s'appeloit Mi-

Digitized by Google

chel. Le Roi va donc au Parlement le 28 Juin & s'y trouve mal. « J'ai la fievre, Maréchal, dit-il à Baſſompierre qui l'aidoit à deſcendre; je n'ai fait que trembler ſur mon lit de Juſtice. —C'eſt pourtant un endroit, Sire, d'où vous faites trembler tous les autres, lui réplique agréablement Baſſompierre ». Louis devoit coucher ce jour-là même hors de Paris; le Maréchal tâcha de l'en détourner, mais Sa Majeſté voulut abſolument ſe mettre en chemin. Elle s'imaginoit que la foule de ceux qui vinrent le ſaluer avant ſon départ, étoit la cauſe de cet accident & que le mal ſe diſſiperoit à la campagne. Il redoubla tellement, lorſque Louis fut à Villeroi, qu'on ne put aller plus loin: les Médecins craignirent quelque temps pour ſa vie. Le Cardinal de Richelieu, alors mécontent de Baſſompierre, fit donner au Duc d'Angoulême le commandement de l'armée de Poitou, afin de chagriner & d'éloigner un Seigneur qui prétendoit ſe ſoutenir indépendamment du Miniſtre. *Voyez les articles de Richelieu & de Baſſompierre.*

Digitized by Google

Le Roi étant à Suse en 1629, la République de Gênes y envoya des Ambassadeurs extraordinaires, lesquels trouverent de grandes difficultés sur le cérémonial; & Bassompierre ayant tâché de les servir, se vit en danger de perdre les bonnes graces de son Maître. Racontons ce que le Maréchal rapporte lui-même de cette affaire qui fait assez connoître le génie de Louis XIII. » Herbault, Secrétaire d'État, dit Bassompierre, demanda si les Ambassadeurs se couvriroient à l'Audience? Le Roi qui en doutoit voulut savoir mon avis. *J'ai vu couvrir quelques Ambassadeurs* de Gênes, lui dis-je; cette République n'est pas inférieure à celle de Venise: les Ambassadeurs de Modene, de Mantoue & d'Urbin ne se couvroient pas autrefois devant Votre Majesté, on le leur permet maintenant. La République de Gênes passe devant ces Princes & même devant Florence: je crois que Votre Majesté doit faire couvrir les Génois. M. de Châteauneuf arrive sur ces entrefaites, & le Roi lui demande son sentiment. Les Génois sont vos sujets, répond-il sans hésiter; si Votre Majesté permet à leurs

Digitized by Google

Ambaſſadeurs de ſe couvrir, c'eſt reconnoître la Souveraineté de la République & leur donner un titre qui détruit vos prétentions ſur l'Etat de Gênes. Il n'en fallut pas davantage pour détourner le Roi de faire couvrir les Génois. M. d'Herbaut eut ordre de leur déclarer que Sa Majeſté ne vouloit pas les recevoir comme Miniſtres d'une République libre & ſouveraine.

« Le Nonce Bagni me vint parler de cette affaire. Le Pape, me dit-il, a de grands égards pour les Génois. Il m'ordonne d'appuyer les intérets de leur République & de faire en ſorte que cette Ambaſſade ſoit bien reçue : cependant la voici en danger d'eſſuyer un affront, à cauſe de la difficulté que le Roi fait de permettre aux Ambaſſadeurs de ſe couvrir à l'Audience. Cela n'eſt point raiſonnable, car enfin les derniers Ambaſſadeurs ont parlé couverts au Roi : la République eſt conſidérable en Europe ; elle a rang avant tous les Princes d'Italie & immédiatement après les Rois, comme le Sénat de Veniſe. J'en ai parlé à M. le Cardinal ; il m'a promis d'accommoder le différent, mais il ne veut

Digitized by Google

pas s'ouvrir le premier. De toutes les personnes du Conseil du Roi, vous êtes le plus propre à entamer l'affaire; je puis vous répondre que M. le Cardinal vous appuiera; vous obligerez la République de Gênes, & Sa Sainteté vous saura bon gré de ce que vous ferez en faveur d'un Etat dont elle prend les intérêts à cœur. Monsieur, répondis-je au Nonce, je me tiendrois fort honoré de pouvoir rendre ce petit service à Sa Sainteté & à la République de Gênes, mais je crains de n'y être pas bien propre. Je me suis ouvert au Roi, & il a *pris en* meilleure part l'avis contraire au mien. C'est un Prince opiniâtre, quand il est une fois prévenu, & fort prompt à se mettre en colere contre ceux qui lui contestent la moindre chose. Cependant je veux bien donner à Sa Sainteté cette marque de mon respect; je vais trouver M. le Cardinal: nous verrons quel tour il me conseillera de donner à cette affaire. Je pars, M. le Cardinal m'exhorte à faire la premiere ouverture; il me promet de m'appuyer, de gagner des voix & de persuader à M. de Châteauneuf de

Digitized by Google

ne pas trop insister sur son premier sentiment. On tient Conseil. M. d'Herbaut rapporte qu'il a les Mémoires fournis par les Ambassadeurs de Gênes; qu'il paroît que les Ministres précédens se sont couverts, & que ceux-ci ne demandent audience qu'à cette condition. Le Roi persiste, & je jugeai que j'aurois à faire à forte partie. M. le Cardinal lui ayant proposé de demander les avis, Sa Majesté m'interroge le premier afin d'avoir occasion de répondre à ce que j'alléguerois en faveur des Génois: Elle m'arrête même lorsque j'ouvrois la bouche pour parler. » Je vous demande votre avis, me dit le Roi, mais je ne le suivrai pas: je sais bien que vous opinerez à faire couvrir les Ambassadeurs de Gênes. Augustin Fiesque est avec vous, & c'est à sa recommandation que vous êtes si favorable aux gens de son pays ». Cela me piqua. « Sire, répondis-je, si Votre Majesté veut bien réfléchir sur ma conduite passée, Elle trouvera que j'ai toujours préféré son service & sa gloire particuliere à toute autre chose; je n'ai aucune raison de ménager la République de Gênes, & quand j'en

Digitized by Google

aurois, vos intérêts me seroient plus chers que les siens. Dom Augustin Fiesque est mon ami, mais il m'a plus d'obligation que je ne lui en ai : je ne suis pas si étourdi, ni si imprudent que de vouloir vous tromper pour lui faire plaisir ; le serment que j'ai fait en entrant à votre Conseil, m'engage à parler selon ma conscience ; mais puisque vous jugez si mal de ma droiture & de ma probité, je m'abstiendrai de dire mon sentiment, s'il plaît à Votre Majesté. — Et moi, reprit le Roi avec colere, je vous forcerai à le déclarer, puisque vous êtes de mon Conseil & que vous en tirez les gages. Au nom de Dieu, me dit le Cardinal de Richelieu, au-dessous de qui j'étois, donnez votre avis & ne contestez plus.

« Sire, poursuivis-je en m'adressant au Roi, puisque Votre Majesté veut que je dise mon sentiment, je crois que vous donneriez atteinte aux droits de votre Couronne, si vous reconnoissiez la République de Gênes comme un Etat libre & souverain, en permettant à ses Ambassadeurs de vous parler couverts : ils doivent demeurer

tête nue, puiſqu'ils ſont vos ſujets. Le Roi ſe leve furieux. « Vous vous mocquez de moi, dit-il, mais je vous ferai bien ſentir que je ſuis votre Roi & votre Maître ». Je ne répliquai pas. M. le Cardinal le remet. On recueille les opinions, & tout le monde eſt d'avis que les Ambaſſadeurs ſe couvrent à l'Audience. Le Roi ſort du Conſeil & va faire faire l'exercice aux Gardes. Nous nous trouvâmes le ſoir à ſa muſique ; il ne parle à qui que ce ſoit, de peur d'être obligé de me dire quelque choſe, & ne fait que gronder ».

Les regles de la bienſéance ne s'obſervent pas toujours dans les Conſeils des Rois ; on y conteſte auſſi mal à propos que par-tout ailleurs : les Ambaſſadeurs de Gênes ſe couvrirent enfin à l'Audience. Louis devint plus calme, & confus de la maniere dont il avoit traité Baſſompierre, il demanda que le Maréchal ne lui fît ni excuſes ni reproches. Qui doutera après ce trait de la foibleſſe exceſſive du caractere de ce Monarque ?

Huit jours après la fameuſe journée des Dupes, le Roi étoit allé de Ver-

Digitized by Google

saillies à Saint-Germain-en-Laie : les deux Reines l'y vinrent trouver. Louis, dit le Maréchal de Baſſompierre, leur fit beaucoup d'honneur, mais il témoigna peu de privautés. Richelieu n'avoit pas manqué de réveiller les anciens ſoupçons du Roi contre ces deux Princeſſes. Le Cardinal donna l'air le plus odieux aux démarches de la Comteſſe de Forgis, Dame d'Atour & confidente de la Reine Anne d'Autriche, lors de la maladie du Roi à Lyon, pour tirer parole du Duc d'Orléans qu'il épouſeroit ſa belle-ſœur en cas que Louis vînt à mourir. Comme les deux Reines qui n'avoient pas été fort unies les années précédentes, vivoient alors dans une parfaite intelligence, Richelieu n'oublia pas d'inſinuer au Roi qu'il y avoit un complot formé entre elles, pour donner plus de crédit & d'autorité à Gaſton, qu'elles regardoient, diſoit-il, comme devant bientôt ſuccéder à la couronne. La Comteſſe du Forgis & le Marquis de Mirabel Ambaſſadeur d'Eſpagne, s'étant beaucoup intrigués avec les ennemis du Cardinal, il fit entendre au Roi que ces deux perſonnes donnoient à la jeune Reine

Digitized by Google

de fort mauvais conseils, qu'elle suivoit aveuglément.

Vers la fin de cette année, Louis envoie dire à Mirabel, que Sa Majesté désiroit que l'Ambassadeur d'Espagne vécût en France comme le sien vivoit à Madrid, c'est-à-dire que les Ministres du Roi Catholique ne vinssent point à la Cour, sans avoir demandé premiérement audience, & que Mirabel & la Marquise son épouse ne rendissent pas de si fréquentes visites à la Reine Anne d'Autriche, & qu'ils la vissent seulement en cérémonie & en public. Mirabel choqué de ce nouvel ordre, s'en plaint au Roi & demande une réparation dans les formes de l'affront fait, disoit-il, au Roi son Maître. « On ne vous en doit aucune sur cet article, lui dit Louis: il ne vous appartient pas de venir si souvent au Louvre. Dites-moi, je vous prie, auroit-on souffert pendant un seul jour en Espagne ce que je souffre depuis plusieurs années »? Mirabel n'eut rien à répliquer. Il n'ignoroit pas que l'Ambassadeur de France à Madrid sollicitoit depuis plusieurs mois la permission de

voir

voir la Reine d'Espagne, sans pouvoir l'obtenir.

Louis résolut dans le même Conseil, d'éloigner la Comtesse du Fargis & quelques autres Domestiques de la Reine son Epouse. Richelieu, qui les regardoit comme ses ennemis, les rendoit suspects au Roi. Anne d'Autriche fut extrêmement chagrine de ce qu'on lui ôtoit son intime confidente; elle menaça de se venger du Cardinal. Elle pria le Duc d'Orléans d'agir auprès de Richelieu, avec lequel il s'étoit réconcilié à la persuasion de Puy-Lauras & du Président le Coigneux, & d'obtenir qu'on laissât la Comtesse du Fargis auprès d'elle. « Je n'ai pu refuser à la Reine de faire faire cette démarche, dit Gaston au Cardinal, mais je ne crois pas qu'on lui doive accorder ce qu'elle demande. Cela signifie, répondit le Ministre dissimulé, que je dois être chargé de toute la haine des ordres que le Roi donne: je ne m'en soucie pas, pourvu que le Roi & l'Etat soient bien servis, & que votre Alteſſe Royale soit contente de moi.

Anne d'Autriche, irritée de ce qu'on n'avoit aucun égard à ses prieres, se mit

Digitized by Google

à déclamer hautement contre Richelieu. « Je n'ai plus, disoit-elle, de mesures à garder avec cet homme ; il m'a fait tout le mal dont il étoit capable. Je suis bien informée qu'il travaille à engager le Roi à me renvoyer en Espagne, je ne crains plus rien : je sais comment je dois me conduire, & personne ne m'empêchera désormais de suivre mon juste ressentiment ; ayons seulement un peu de patience, & voyons ce que le temps fera ». Danse, Apothicaire de la Reine, étoit un de ceux que le Cardinal vouloit éloigner ; elle en fut tellement choquée, qu'elle dit plus d'une fois dans le transport de sa colere : *Je crois qu'on me veut empoisonner, afin de mettre le Roi en état d'épouser la Combalet.* Le Cardinal rapporte que la Comtesse du Fargis faisoit tant de mal auprès de sa maîtresse, que Bagny, encore Nonce en France, conseilla d'éloigner cette Dame, & que l'Ambassadeur d'Espagne pria le Roi de ne pas lui imputer les mauvais conseils que cette Dame donnoit à la Reine.

Quoi qu'il en soit, la Dame d'atour, extrêmement galante, eut l'adresse d'engager plusieurs de ses amans dans les intrigues formées contre Richelieu. Le

Digitized by Google

Comte de Cramail fut de ce nombre. Le Cardinal lui rend ce témoignage qu'il étoit homme d'honneur & de mérite : j'eusse souhaité, ajoute-t-il, l'avoir pour ami, & ne pas le compter au nombre de mes ennemis. Un autre amant de la Comtesse fut chassé comme elle de la Cour, & même du Royaume : je parle de Beringhen, premier Valet de chambre du Roi ; il avoit mieux aimé se dévouer aux deux Reines qu'à Richelieu. Toutes deux le considéroient beaucoup, & se fioient à sa discrétion & à sa probité ; ce qui lui attira la haine du Cardinal. Puységur rapporte la maniere *dont Beringhen* fut disgracié ; elle est assez singuliere. Mais cet Auteur confond l'ordre des temps ; ce qui me confirme dans la pensée qu'il a bien pu commettre la même erreur dans l'affaire du Maréchal de Marillac. Nous voyons que Beringhen étoit auprès du Roi à *la journée des Dupes ;* qu'il y demeura depuis, & qu'il ne fut exilé que dans les derniers jours de cette année, comme Bassompierre le raconte. Cependant Puységur met la disgrace de Beringhen avant celle de Marillac.

Le Cardinal de Richelieu, dit-il, fit

Digitized by Google

accroire à Beringhen qu'il ſeroit dans l'armée d'Italie en qualité de Maréchal-de-Camp. On lui expédie ſon Brevet & ſes Lettres de ſervice. Il arrive en Italie le plus content du monde, & chacun ſe réjouit de ſa fortune, parce que c'étoit un homme de mérite & fort obligeant. De quel coup de foudre fut-il frappé, quand on lui déclara qu'il avoit apporté lui-même l'ordre de ſon exil & de ſa diſgrace ? Le Maréchal lui ordonna de ſortir au plutôt de France, & de n'y revenir jamais. Cet exil fut glorieux à Beringhen. Le Roi croyant mourir à Lyon, lui avoit confié un ſecret important, & défendu de le révéler avant la mort de Sa Majeſté. Richelieu voulut ſavoir ce que c'étoit, mais Beringhen refuſa de le lui dire. Irrité d'une fidélité qu'il devoit eſtimer, le Cardinal donne des préventions au Roi contre ſon premier Valet de chambre à cauſe de ſes liaiſons avec la Comteſſe du Fargis, & de ſon attachement aux deux Reines. La Comteſſe ſe retire d'abord en Lorraine, & continue ſes intrigues auprès de la Reine ſa Maîtreſſe, & avec le Comte de Cramail : pour ce qui eſt de Beringhen, il ſe retire dans ſon Pays, je

Digitized by Google

veux dire en Hollande, & sert sous le Prince d'Orange, qui lui donne des emplois considérables. C'est ce même Beringhen que nous avons vu un des plus riches Gentilshommes du Royaume : il trouva le moyen de revenir à la Cour de France, d'épouser une fille de la Maison d'Uzelles, & de se faire premier Ecuyer du Roi, & Chevalier des Ordres de Sa Majesté. Cette charge de premier Ecuyer a été héréditaire dans sa famille jusqu'à nos jours ; il étoit bisaïeul de celui que nous avons vu mourir, il y a quelques années.

La réponse que le Roi fit au compliment du Duc de Lorraine, qui vint saluer Sa Majesté à Châlons-sur-Saône, lorsqu'Elle alloit en Piémont, dans l'année 1629, & lui présenter une belle meute de chiens, mérite d'être conservée à la postérité. » Mon Cousin, dit Louis, je n'ai plus la même ardeur pour la chasse ; je m'y divertis lorsque mes affaires me le permettent. Mes occupations sont plus sérieuses, & je pense à faire voir au monde que les intérêts de mes Alliés me sont chers. Après que j'aurai secouru le Duc de Mantoue, je

Digitized by Google

reprendrai mes divertissemens ordinaires, jusqu'à ce que quelque autre de mes Alliés ait besoin de moi ».

On trouve dans les Mémoires du regne de Louis XIII, que les intrigues de ce regne étoient souvent fondées sur les prédictions de certains Astrologues; gens, dit un Ancien, qui trompent également & ceux qui rempliſſent les premieres places de l'Etat, & les ambitieux qui cherchent à y parvenir; gens que les Princes banniſſent de leur Cour, & qu'on y retient toujours; gens enfin dont le monde voit les impoſtures, & ne ceſſe d'y ajouter foi. Fabroni, fameux Aſtrologue d'Italie, avoit aſſuré Marie de Médicis que Louis devoit bientôt mourir. Ce fut ſur cette prédiction qu'elle ſe donna de ſi grands mouvemens pour marier ſon ſecond fils à une Princeſſe de Toſcane, qui lui étant redevable de la Couronne, auroit dépendu abſolument de l'ambitieuſe Reine-Mere. Le Cardinal, auſſi follement crédule qu'une femme ſur cet article, ſe repoſa ſur une prédiction contraire de Campanelle, qu'on croyoit plus habile que Fabroni. Du moins il rencontra mieux. Ce Moine Aſtrologue, faiſant

Digitized by Google

allusion à ce que l'Empereur Tibere dit d'un de ses successeurs qui régna peu de temps, assura Richelieu que le Duc d'Orléans *ne goûteroit jamais de l'Empire.* Fondé sur cette prédiction, le Cardinal ne se mit jamais trop en peine de ménager Gaston, quoique la mauvaise santé du Roi dût faire peur à un ambitieux, dont la fortune ne pouvoit durer plus long-temps que le regne du Monarque. Un Médecin, nommé Duval, trompa encore plusieurs domestiques du Duc d'Orléans, & peut-être Gaston lui-même. Après avoir tiré l'horoscope du Roi, Duval prononça hardiment qu'en 1630, *le Roi diroit adieu au monde, avant que le soleil eût parcouru le signe de l'Ecrevisse.* Duval fut doublement malheureux dans sa fausse prophétie. Le Cardinal, averti qu'il flattoit le Duc d'Orléans de l'espérance de succéder bientôt à la Couronne, fait arrêter l'Astrologue. On saisit ses papiers, & la figure du Roi s'y trouve avec la prédiction écrite de la main de Duval. Il est mis entre les mains de la Justice, & condamné aux galeres, en conséquence des anciennes lois Romaines, qui défendent de rechercher combien de temps

Digitized by Google

le Prince doit vivre. Un homme de Marseille eut la curiosité de voir ce fameux galérien, & de l'entretenir plus d'une fois sur une science dont l'étude & la pratique lui furent si funestes. Il lui demanda si tous les galériens de Marseille étoient nés sous la même constellation. « J'ai tiré l'horoscope de plusieurs, dit l'Astrologue, & je trouve que le signe d'Andromede présidoit à leur naissance ».

L'Astrologue Morin avoit prédit que tel jour le Roi étoit menacé de quelque grand malheur. On respecta sa prédiction, jusqu'à recommander au Monarque de ne pas sortir ce jour-là. Il garda effectivement la chambre toute la matinée; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air, & il fit une chute. « Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le Monarque, cet accident le rendroit trop glorieux ».

Louis XIII, dans sa guerre contre le Duc de Savoye, avoit intention de s'avancer jusque dans le Montferrat, pour en chasser les Espagnols. Quelques accès de fievre qu'il eut à Saint-Jean-de-Maurienne l'obligerent de s'y arrêter. Son

Digitized by Google

mal augmenta, & il se trouva si accablé qu'il déclara lui-même qu'on le feroit mourir, si on l'obligeoit à demeurer plus long-temps dans cette Ville. Il prit le parti de retourner à Lyon, quoique la peste fût déjà répandue dans tous les lieux par où il devoit passer. Il coucha plus d'une fois au milieu des campagnes, pour éviter les lieux infectés; & lorsqu'on ne pouvoit s'empêcher d'y entrer, on tâchoit du moins de loger dans des maisons où la contagion ne s'étoit pas encore déclarée. On avoit pris cette précaution dans la ville d'Argentiere; mais à peine le Roi se fut-il *mis au lit*, qu'on avertit Saint-Simon que l'hôtesse qui logeoit dans la maison venoit d'être attaquée de la peste. On fut fort alarmé de cet accident, & l'on ne savoit si on devoit le dire au Roi ou le lui cacher. Il remarqua que ses Courtisans & ceux qui le servoient se parloient à l'oreille, & il s'apperçut de leur trouble & de leur embarras: il voulut absolument en savoir la cause. On lui dit ce qu'on venoit d'apprendre. Il n'en parut pas effrayé, & fit paroître en cette occasion un courage & une tranquillité dignes du fils d'Henri IV.

Digitized by Google

« Retirez-vous, dit-il, à ceux qui se trouvoient dans sa chambre ; priez Dieu que vos hôtesses ne soient pas attaquées de la peste, comme la mienne ; qu'on tire les rideaux de mon lit, je tâcherai de reposer, & nous partirons demain tranquillement de bon matin ». Il partit en effet pour Lyon, où il tomba dangereusement malade, mais ce ne fut pas de la peste.

Au siége de Casal, en 1630, un sieur Baradas, qui avoit été favori du Roi, homme plein de bravoure & d'intrépidité, soupant chez le Commandeur de Souvré avec plusieurs Officiers, propose d'aller danser sur une demi-lune, & d'y boire à la santé des Princes Chrétiens & du Marquis de Spinola, qui commandoit dans Casal. On se leve aussi-tôt de table, & on se rend sur la demi-lune avec un Trompette & un Joueur de vielle. On se met à danser & à boire. Mais lorsqu'on y pensoit le moins, les Espagnols mirent le feu à deux fourneaux pratiqués sous la demi-lune. Le Trompette & plusieurs Officiers sauterent en l'air, & furent ensévelis dans la terre. Le Joueur de vielle,

Digitized by Google

qui étoit aveugle, s'enfuit sans guide, & passa le fossé sans se faire aucun mal, sur une petite planche, où ceux qui voyoient le plus clair ne marchoient qu'en tremblant.

On désespéra pendant quelque temps de la vie du Roi, dans la maladie qu'il fit à Lyon. Ce Prince dit au Pere Suffren, son Confesseur: « Quand vous verrez que je serai en danger, ne manquez pas de m'avertir de bonne heure, & ne pensez pas que cela me rende mélancolique, car je ne crains aucunement de mourir; c'est une cruauté à ceux qui attendent, d'avertir de l'éternité quand on n'en peut plus: pour moi, je désire d'avoir au moins six jours pour me préparer à bien mourir ». Son mal allant toujours en augmentant, il envoya chercher le Duc de Montmorenci, & lui dit: « Je vous demande deux choses; l'une, que vous ayez toujours la même affection que vous avez témoignée jusqu'à présent pour le bien de l'Etat; & l'autre, que pour l'amour de moi, vous aimiez le Cardinal de Richelieu ». Il chargea ce Duc de dire à Monsieur, qu'il lui recommandoit son Etat & son Peuple, la

Digitized by Google

Reine sa femme & M. le Cardinal, dont il lui conseilloit de se servir : qu'à l'égard de la Reine-Mere, il ne croyoit pas devoir la recommander à son frere, parce qu'il étoit persuadé qu'il rempliroit envers elle tous les devoirs d'un bon fils. Tout le monde fondoit en larmes : les deux Reines, le Cardinal de la Valette, le Cardinal de Richelieu & les principaux Officiers de Louis étoient à genoux autour de son lit : le Roi leur ayant demandé pardon, après avoir reçu le Viatique, tous s'écrierent : « C'est à vous, Sire, à nous pardonner ; vous ne nous avez jamais offensés ». Heureusement le Roi en revint au bout de quelque temps, & contre toute espérance.

Monsieur, Frere du Roi, s'étant retiré assez précipitamment de la Cour, après avoir maltraité de paroles le Cardinal, dès que Louis en fut informé, il partit aussi-tôt de Versailles, revint en poste à Paris, & alla descendre chez le Cardinal. « Ne craignez rien, lui dit-il en l'abordant, je serai votre second contre tout le monde, sans en excepter mon Frere : mon honneur y

est engagé. Le mal que l'on vous fera, je le regarderai comme fait à moi-même, & je saurai vous venger ».

Louis XIII déterminé à reléguer sa Mere à Blois, part de Compiegne où il étoit, & fait dire à Anne d'Autriche son épouse de venir le joindre au plutôt aux Capucins. Anne, surprise d'être éveillée presque avant le jour, envoie sa femme de chambre à Marie de Médicis, qui, de son côté, lui envoie la sienne. Anne d'Autriche se rend chez la Reine-Mere en robe de chambre, & la trouve dans son lit assise sur son séant, & qui tenoit ses genoux embrassés. « Ah! ma fille, s'écrie-t-elle en voyant arriver la femme de son fils, je suis morte, je suis prisonniere : le Roi me laisse-t-il ici? & que veut-il faire de moi »? Anne l'embrasse en pleurant; elle lui raconte tout ce que le Garde des Sceaux étoit venu lui dire de la part du Roi; & après lui avoir marqué sa douleur & sa tendresse, elle retourne à sa chambre où elle acheve promptement de s'habiller pour aller trouver le Roi, qui l'attendoit avec impatience.

Digitized by Google

Suivant les apparences, Louis XIII étoit assez habile dans l'art de dissimuler. La veille qu'il fit arrêter le Maréchal de Bassompierre, il lui dit en le voyant arriver à Senlis où il étoit alors: *Voilà bonne compagnie*, & lui montra un visage riant. Bassompierre s'approche du Roi, qui l'entretint fort au long de ce qui venoit de se passer à Compiegne. « J'ai fait ce que j'ai pu, lui dit-il, pour engager la Reine ma mere à se raccommoder avec le Cardinal, mais je n'ai jamais rien pu gagner sur son esprit ». Bassompierre profita de ce moment d'ouverture pour dire à Louis, qu'il avoit appris que Sa Majesté avoit dessein de le faire arrêter; qu'il étoit venu la trouver, afin qu'on n'eût point de peine à le chercher; & que s'il savoit où on vouloit l'envoyer, il iroit lui-même sans qu'on l'y menât. « Comment, reprit le Roi, aurois-tu la pensée que je le vouluse faire; tu sais bien que je t'aime »? Et certes, dit le Maréchal dans ses Mémoires, je crois qu'à cette heure-là il le disoit comme il le pensoit. Tout prouve cependant que la résolution étoit déjà prise de faire arrêter le Maréchal: il le fut en effet, le lendemain 25 Février

Digitized by Google

1631. Baſſompierre ayant revu le Roi après le ſouper de la veille, dans l'appartement de la Reine, il ne dit pas un mot de la ſoirée ; il ſe mit à jouer de la guitare, & ne regarda perſonne.

Monſieur, toujours inquiet, toujours turbulent & brouillon, s'étant de nouveau déterminé à s'élever contre l'autorité de ſon frere, & à quitter le Royaume, écrivit à Louis, avant que de ſortir du Royaume, une Lettre ſi pleine d'aigreur & de malignité, que le Roi envoya priſonnier dans le Château de Dijon le Comte de Briançon, cadet de la Maiſon du Lude, pour avoir eu l'audace de la lui préſenter. Cette Lettre fut imprimée avec des apoſtilles de la main du Cardinal : il répondoit avec autant de force que de ſolidité à toutes les plaintes de Monſieur, ou plutôt du Préſident le Coigneux, qui écrivoit pour lui. Quant au Comte de Briançon ; il ne demeura pas long-temps en priſon ; il en ſortit peu de jours après, à la ſollicitation du Maréchal de Schomberg.

Le 11 Mai 1631, l'Ambaſſadeur d'Eſ-

pagne se présente devant Louis XIII, & demande à Sa Majesté la permission d'aller voir la Reine-Mere, qui s'obstinoit à ne pas vouloir quitter Compiegne. Le Roi, à qui elle avoit avoué que cet Ambassadeur étoit instruit de tout ce qu'elle avoit fait contre le Cardinal, déclare au Marquis de Mirabel qu'il ne peut lui accorder la permission qu'il demande. L'Ambassadeur paroît fort surpris d'un pareil refus, & répond qu'il semble par-là que la Reine-Mere est prisonniere. Le Roi est si piqué de cette réponse, qu'il ne peut retenir sa colere: il dit au Marquis de Mirabel, qu'il n'y avoit que des méchans & des ignorans qui pussent tenir un semblable propos; qu'il trouvoit étrange que le Roi d'Espagne voulût se mêler de cette affaire, dont aucun Prince étranger n'avoit droit de prendre connoissance; qu'autrefois les Ambassadeurs de Charles IX à la Cour d'Espagne ayant demandé la permission de voir la Reine Elisabeth, Fille de France, on la leur avoit refusée, & qu'il ne devoit pas être étonné de ce qu'on en fait de même avec lui. L'Ambassadeur sort, en affectant le plus grand mécontentement: il paroissoit

Digitized by Google

disposé à faire une plainte publique au Nonce & aux autres Ambassadeurs ; mais il en fut détourné par son Secrétaire, *qui en cela*, dit Richelieu, *paroissoit plus sage que lui.*

Le Roi ayant exilé trois Membres du Parlement de Paris, Gayaut & Barillon, tous deux Présidens aux Enquêtes, & Laisné, Conseiller, les gens du Roi furent envoyés au Louvre pour demander le rappel des exilés. Ils eurent audience dès qu'ils furent arrivés, & supplierent Sa Majesté de vouloir bien leur pardonner, en l'assurant que les trois Magistrats dont ils venoient solliciter le rappel, lui donneroient en toute occasion les mêmes marques d'obéissance qu'il avoit toujours reçues de la Compagnie. « Qu'on ne me parle point ici d'obéissance, reprit le Roi avec vivacité ; si j'avois envie de former quelqu'un à cette vertu, ce n'est pas dans votre Compagnie que je voudrois l'envoyer, mais dans la Compagnie de mes Gardes, où il y a bien une autre obéissance. Si on me donnoit une demi-douzaine de ces jeunes Conseillers qui font tant de bruit, je les dresserois bientôt à cette

Digitized by Google

vertu en les mettant avec nos Mousquetaires ». Talon, qui portoit la parole, répondit que ceux qu'on avoit exilés n'étoient pas moins bien intentionnés que les autres pour le service de Sa Majesté ; mais qu'étant des plus habiles & des mieux instruits, leur éloquence naturelle les avoit portés à s'étendre davantage dans leur opinion ; que les faux freres qui avoient trahi le secret des délibérations pour les accuser par intérêt ou par mauvaise volonté, pouvoient bien n'avoir pas rapporté fidellement leurs discours ; qu'on exagéroit toujours lorsqu'on vouloit nuire, & qu'ils n'étoient pas aussi coupables qu'on les avoit représentés. « Dites plutôt, répliqua brusquement le Roi, qu'il y en a qui parlent peu & disent moins de choses déraisonnables ; d'autres qui parlent beaucoup & disent plus de choses mal à propos, qui ne sont propres qu'à augmenter le trouble & la confusion ». Après bien des contestations, les trois Magistrats furent rappelés, & ils eurent la permission de revenir au Parlement pour y reprendre l'exercice de leurs charges.

Digitized by Google

Dans le temps que la Reine-Mere réſiſtoit le plus opiniâtrément aux volontés du Roi, le Pere Suffren prêcha dans une Egliſe de Compiegne un Sermon qui fit beaucoup du bruit. On prétendoit qu'il y avoit clairement déſigné la Reine-Mere & le Cardinal de Richelieu; l'une comme une perſonne injuſtement perſécutée, l'autre comme un perſécuteur. Le Roi qui en fut bientôt informé, lui en ſut très-mauvais gré; & quoiqu'il ſe défendît d'avoir eu l'intention qu'on lui attribuoit, & qu'il rejetât ſur la malignité de quelques-uns de ſes Auditeurs l'application que l'on avoit faite de ſes paroles, le Cardinal détermina le Roi à renvoyer ce Confeſſeur & à s'en choiſir un autre. Ce que fit Sa Majeſté; elle congédia le Pere Suffren, & prit le Pere Maillan, Jéſuite. Pour le Pere Suffren, on le laiſſa auprès de la Reine-Mere, en faiſant ſavoir toutefois à ce Pere, qu'on n'étoit pas trop ſatisfait de ſa derniere prédication.

Le Roi s'affermiſſoit de plus en plus dans la réſolution de ſoutenir le Car-

Digitized by Google

dinal contre les entrepriſes de ſes adverſaires. Le 23 Juillet 1631, ce Monarque tint le diſcours ſuivant aux Députés du Parlement qui l'étoient venus ſaluer : « Vous avez entendu comme la Reine ma mere eſt ſortie de mon Royaume pour aller trouver mon frere, & ſe mettre tous deux entre les mains des Eſpagnols ; mais je ne les crains pas, & j'empêcherai bien qu'ils ne me faſſent du mal. Ils diſent que M. le Cardinal veut chaſſer la Maiſon Royale ; cela eſt faux, je me ſuis toujours bien trouvé de ſes conſeils ; & ſi j'euſſe cru ceux que l'on me vouloit donner, mes affaires ſeroient ruinées : quiconque m'aimera, l'aimera, & je ſaurai bien le maintenir. J'ai eu avis par mes Ambaſſadeurs des pratiques & des menées que l'on avoit faites contre moi envers les Eſpagnols pour empêcher mes deſſeins ; & vous, M. le Préſident, on a préſenté des requêtes contre vous, parce que vous me ſervez bien ; je vous maintiendrai.

Vers le commencement de l'année 1632, le Parlement ſe rendit en Dé-

Digitized by Google

putation à Metz où le Roi étoit alors. Il y alloit pour se justifier : on lui refusa long-temps audience ; enfin il l'obtint. Le premier Président répondit au discours du Roi, prononcé par le Garde des Sceaux : « Sire, le commandement que nous fait Sa Majesté de ne point nous mêler des affaires, nous prouve assez son courroux : cela m'arrête, car il n'est pas permis à un sujet de se justifier en la présence d'un Roi irrité : nous espérons par notre obéissance à vos ordres, lever les mauvaises impressions qu'on vous a données de nous ». Il parla ensuite en faveur de ceux qui étoient interdits de leurs charges ; dit que le public étoit scandalisé des procédures de la Chambre établie à l'Arsenal (contre le Maréchal de Marillac & autres) & des augmentations sur les droits du Sceau : il ajouta que le Roi Louis XI s'étoit repenti d'avoir maltraité son Parlement. Alors le Roi changea de couleur, & parut enflammé de colere. « Je ne suis pas préparé pour vous répondre, lui dit-il ; je veux seulement vous dire que vous entreprenez sur mon autorité. Bellievre, Président, répondit que le Parlement

Digitized by Google

étoit la meilleure école où l'on pût apprendre la fidélité & l'obéiſſance que l'on devoit à Sa Majeſté ». Vous avez donc bien mal profité, reprit le Roi, des leçons qu'on vous y a données; vous n'êtes établis que pour rendre la juſtice à mes ſujets: ſi vous continuez vos entrepriſes, je vous rognerai les ongles de ſi près, qu'il vous en cuira ». Ils ſe retirerent en faiſant une profonde révérence, & n'obtinrent rien de ce qu'ils étoient venus demander.

Au Siége de Pignerol, il ſe paſſa une aventure fort triſte pour ſon Héros, puiſqu'elle lui coûta la vie: le récit que nous en allons faire, peut avoir ſon utilité pour les Militaires; c'eſt ce qui nous engage à la rapporter ici d'après Pontis, ami de l'infortuné Comminges, Capitaine aux Gardes, Gentilhomme d'un mérite diſtingué, & qui ſe fit tuer par ſa faute dès les premiers jours du ſiége de Pignerol. Je me ſervirai des propres expreſſions de Pontis. « Comme j'étois allé reconnoître, dit-il, deux ou trois fois un travail avancé, pour voir ſi on ne

Digitized by Google

» pouvoit pas le pouſſer encore plus
» avant, & ſe faire un logement plus
» près de la Ville ; M. de Comminges
» voulut l'aller reconnoître auſſi, & en
» demande la permiſſion au Maréchal
» de Créqui. Je ne vous conſeille pas
» de vous aller faire tuer ſans néceſſité,
» lui dit le Maréchal. Pontis a vu tout
» ce qui ſe peut voir. Comminges ne
» ſe rend pas, & preſſe tant M. de
» Créqui, qu'on lui donne enfin la
» permiſſion d'aller ſe faire caſſer la
» tête. Ambitieux de ſignaler mal à
» propos ſa bravoure, il ne ſongeoit
» pas que Dieu punit aſſez ſouvent
» l'oſtentation & la témérité de ceux
» qui recherchent le péril : M. de
» Comminges me prie de lui montrer
» le chemin ; je ne puis le lui refuſer, &
» il s'avance plus que moi. En reve-
» nant il arrive, je ne ſais comment,
» que je demeure derriere lui ; il mar-
» choit aſſez doucement dans un lieu
» découvert. Je l'avertis de doubler le
» pas, de ne point tant faire le brave, &
» que je voyois un homme qui le cou-
» choit en joue. Par une vaine affecta-
» tion, il va ſon pas ordinaire, brave la
» mort qui le menace & tombe dans

Digitized by Google

» le même moment, percé d'un coup » de mousquet qui lui passoit au travers du corps. Le pauvre homme » vécut assez pour reconnoître qu'il » avoit eu tort de ne pas suivre le » conseil du Maréchal de Créqui & » le mien. C'est à regret que je condamne une conduite si peu sage dans » un brave Officier mon ami. Il est » juste & même nécessaire de ne pas » craindre la mort lorsqu'il s'agit d'être » fidelle à son devoir ; mais la braver » à contre temps, c'est la derniere » folie. J'ai toujours mépriſé cette ridicule intrépidité, & n'ai jamais fait » gloire de m'exposer à un coup de » mousquet sans nécessité. Il n'y a » rien de plus sot que d'être tué de » la sorte : en voulant acquérir une » fausse gloire, on s'attire le blâme & » le mépris des personnes sages & judicieuses ». Braves Militaires, c'est un brave Officier qui parle ainsi.

La bravoure d'une paysanne de Montferrat, nommée *Francesca*, est infiniment plus belle & plus estimable que celle de Comminges. Cette pauvre fille & quelques autres alloient hors de la Ville couper de l'herbe qu'elles vendoient

vendoient pour gagner leur vie ; voyant que les assiégeans ne cessoient de tirer sur elle & sur ses compagnes, sans aucun égard à leur sexe, Francesca demande un mousquet à quelques soldats de la garnison : munie de cette arme, la paysanne se défend pendant quinze jours, tue deux ennemis & en blesse quelques autres. Francesca enhardie par ce succès, s'avance plus qu'à l'ordinaire, escarmouche tout de bon & reçoit un coup de mousquet dans le visage ; elle poursuit l'Allemand qui l'a blessée, l'atteint près de la tranchée, lui appuie le mousquet, le tue & revient triomphante. Toiras charmé du courage de la paysanne, lui fait donner la paye de quatre soldats dans un Régiment & une de Chevau-Léger dans sa compagnie. Boissac, Gentilhomme fort généreux, la récompense de quelques pistoles ; libéralité considérable à cette époque, vu la rareté de l'argent au siége de Casal. Voilà de ces traits qu'on ne sauroit trop mettre sous les yeux de la jeunesse, pour lui apprendre en quoi consistent le vrai courage, la solide gloire & la véritable vertu.

Digitized by Google

Le 14 Octobre 1632, Louis partit de Beziers pour se rendre à Narbonne: sur les quatre heures du soir, son carrosse & celui de la Reine ayant passé la riviere d'Aude à gué, à une demi lieue de Narbonne, il s'éleva un orage si furieux, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & sur-tout d'une telle abondance de pluie, qu'en moins de deux heures la riviere & tous les ruisseaux voisins se déborderent; toute la plaine fut inondée. Le Roi & la Reine arriverent heureusement à Narbonne; mais la plupart des carrosses & des fourgons qui venoient à leur suite resterent en chemin: l'orage dura trois heures sans discontinuer. L'inondation devint si considérable, qu'il y eut plusieurs personnes de noyées & entre autres deux filles de la Reine; on alla chercher les autres en bateau. Le bagage du Roi, de la Reine & celui d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames de la Cour furent submergés & emportés par les torrens: les Régimens d'Infanterie qui étoient alors en marche perdirent quantité de soldats.

Digitized by Google

On prétend que Louis XIII, quoique naturellement porté à la sévérité, fut plus d'une fois tenté de pardonner au Duc de Montmorenci, & qu'il se reprocha même d'avoir résisté aux prieres & aux larmes de toute sa Cour, pour ne pas lui accorder sa grace. C'est du moins ce qu'assure le Laboureur, à qui le Prince de Condé raconta que Louis XIII étant au lit de la mort lui avoit protesté qu'on lui avoit fait violence dans ce malheureux voyage de Toulouse, où il étoit allé contre son gré; qu'il avoit eu dessein de sauver la vie au Duc de Montmorenci, mais qu'il s'étoit laissé entraîner par une foule de prétextes qu'on lui représentoit comme des raisons d'Etat; qu'il lui en étoit toujours resté un déplaisir cuisant, qu'il avoit tenu caché dans son sein: il ajouta que les Rois étoient bien malheureux de n'entendre que de sinistres rapports, de se défier de leurs plus proches parens, de leurs principaux Officiers & de ceux même qu'ils affectionnent le plus, & d'être obligés de régler leur conduite sur des fantômes de politique qui ne sont bien souvent que l'intérêt d'autrui. Louis XIII imbu des maximes de Ri-

Digitized by Google

chelieu n'avoit que l'autorité du deſpotiſme, & n'avoit aucune idée du pouvoir monarchique, qui ne doit être que tutélaire & bienfaiſant. Il ne ceſſoit de répéter à ſes Miniſtres, aux Compagnies, à ſes Favoris: Je veux, j'entends qu'on obéiſſe; & toute ſa vie il ne ceſſa, comme nous l'avons déjà remarqué, de ſe laiſſer gouverner par des hommes bornés, des intrigans & des valets; car c'eſt ainſi qu'on doit appeler ces hommes féroces & cruels, ces oppreſſeurs, qui firent ſous ſon regne le malheur des peuples & le déſeſpoir de la Nation. Oh! que ces fougeux deſpotes n'ont-ils vécu de nos jours!

Louis qui ſavoit tout faire, excepté ſon métier de Roi, faiſoit auſſi des relations pour la Gazette de France: il ſe donna la peine, dit le Pere Griffet, Auteur de ſa vie, de compoſer une Relation de ſon entrevue avec le Duc de Lorraine en 1633. Cette relation eſt écrite de ſa propre main dans le recueil des Manuſcrits de Béthune, avec une infinité de ratures & de corrections; elle fut enſuite imprimée dans la Gazette de Septembre 1633, ſous le

Digitized by Google

titre de *Relation très-particuliere de ce qui s'eſt paſſé depuis que le Cardinal-Duc eſt arrivé à Charmes pour traiter avec le Duc de Lorraine, juſqu'à préſent.* Le Roi en racontant le diſcours du Duc de Lorraine, le 23 au matin, avoit ajouté que ce Miniſtre lui dit encore : *Que pour montrer qu'il n'étoit point arrêté & qu'il étoit libre ; s'il vouloit s'en aller, il le pouvoit faire ; que Sa Majeſté le feroit conduire d'où il étoit venu.* Mais ces paroles ſe trouvent effacées au crayon & à la plume dans l'ouvrage de Louis XIII, quoiqu'on les liſe encore très-facilement, & elles ſont entiérement ſupprimées dans la Gazette ; ce qui prouve, ou que le Cardinal ne les avoit pas dites, ou que l'on ne jugea pas à propos de les rendre publiques. Il ne ſera pas inutile d'obſerver ici que ce Papier nouvelliſte, connu ſous le nom de *Gazette*, venoit de prendre naiſſance en France. Théophraſte Renaudot, Médecin, fit paroître les premieres Gazettes en 1631. Louis compoſoit ſouvent des articles qu'il y faiſoit inſérer.

Le Continuateur de l'Hiſtoire de France du Pere Daniel, nous apprend

Digitized by Google

qu'au siége de la Motte en Lorraine, un Capucin, nommé Eustache, frere d'un sieur Iche, qui commandoit dans la Place avec beaucoup de valeur & d'habileté, & qui y fut tué d'un coup de canon, animoit les soldats par ses discours & par ses exemples; il lançoit & continuellement, d'un bras vigoureux, des pierres d'une grosseur énorme sur les assiégés. On prétend qu'un jour il en jeta une si prodigieuse quantité, dans l'espace de six heures, sur le Régiment de Tonneins, qu'il lui fit un mal incroyable; car quelques-unes de ces pierres pesoient jusqu'à cent vingt-quatre livres. Le canon n'auroit pas pu faire plus d'effet. Ce Capucin fut cause que la garnison se défendit jusqu'à la derniere extrémité. Le Vicomte de Turenne, qui servoit au siége dans l'armée du Maréchal de la Force en qualité de Mestre-de-Camp, fut un des premiers qui se logea sur un des bastions de la Place. Le Pere Eustache, qui soutenoit presque lui seul la constance des assiégés, ayant eu le bras cassé d'un coup de mousquet, la Ville capitula le 26 Juillet.

Voici encore un trait qui prouve que

Digitized by Google

Louis n'avoit ni caractere, ni principes décidés. Ce Prince ayant appris la fin tragique du Duc de Fridland, assassiné par ordre de l'Empereur, dit publiquement qu'il espéroit que tous les traîtres à leur Souverain auroient le même sort, & il loua ceux qui avoient exécuté l'ordre de l'Empereur. Ces paroles furent rapportées au Cardinal qui étoit pour lors à Ruel. Le Ministre jugea qu'il ne convenoit point au Roi d'approuver une action si barbare. *Le Roi*, dit-il, *auroit bien pu se dispenser de déclarer si librement ses pensées.* Il vient ensuite retrouver Louis, & lui représente qu'un assassinat étoit toujours odieux; qu'un Prince ne devoit jamais employer, ni même approuver une action si contraire aux Lois de l'humanité; que même en la louant il couroit risque de passer pour cruel, au lieu qu'il ne devoit aspirer qu'à la gloire d'être juste; que lorsqu'il s'agissoit de punir un sujet rebelle, il falloit se servir des voies ordinaires de la Justice, sans avoir recours à des meurtres qui étoient toujours d'un dangereux exemple. Le Roi fut si frappé de ces réflexions, qu'il changea bientôt de langage & de

Digitized by Google

ſentimens ; il affecta de blâmer la conduite de l'Empereur dans l'affaire du Duc de Fridland, en diſant qu'on auroit dû lui faire ſon procès, s'il étoit coupable de rebellion.

Arnauld, Meſtre-de-Camp-Général des Carabins de France & Gouverneur de Philipsbourg, s'étant laiſſé ſurprendre avec la Place par les Impériaux, fut conduit en priſon dans une Citadelle du Duché de Wirtemberg : quoiqu'il fût gardé avec aſſez de ſoin, il trouva cependant le moyen de ſe ſauver en uſant d'un ſtratagême aſſez ſingulier. Il engagea tous ſes Gardes à jouer tous les ſors avec lui au rat, qui eſt un jeu où il faut beaucoup de cordes ; quand le jeu étoit fini, il avoit ſoin de faire mettre de côté les cordes qui avoient ſervi, & feignant qu'on les avoit égarées, le lendemain il en faiſoit acheter d'autres : quand il en eut amaſſé une aſſez grande quantité pour exécuter le deſſein qu'il méditoit, il s'en ſervit pour deſcendre par la fenêtre de ſa chambre, à la faveur de la nuit, dans les foſſés de la Ville, accompagné du ſieur de *Sericourt*, frere du célebre Avocat le Maître,

Digitized by Google

avec lequel Séricourt se retira dans la suite à Port-Royal. Arnauld s'étant rendu à Paris, supplia le Roi de nommer des Commissaires pour examiner son affaire, & offrit de se rendre à la Bastille : le Roi lui accorda la permission de s'y rendre, & nomma des Commissaires pour entendre ses raisons, qui furent jugées très-plausibles : on ne pouvoit en effet l'accuser que de négligence & d'un défaut d'attention. Le crédit du fameux Pere Joseph dont il étoit parent, ne lui fut pas inutile en cette occasion. Arnauld sortit de la Bastille pleinement justifié, le 26 Octobre 1635 ; il étoit de la famille célebre des Arnauld d'Andilly & de Pomponne.

Les troupes Françoises, commandées par le Cardinal de la Valette, ayant fait lever le siége de Mayence avec Veymar, se trouverent réduites à la plus affreuse détresse ; les soldats furent quelquefois quatre jours sans manger de pain : ces soldats murmuroient hautement & menaçoient de quitter le service. Le Comte de Guiche & le Vicomte de Turenne étoient continuellement occupés à les appaiser : on

Digitized by Google

craignoit à tout moment une sédition générale : faute de pain ils étoient obligés de se nourrir de choux, de raves & d'autres racines des champs : des feuilles d'arbres & de vigne étoient la seule nourriture des chevaux : la livre de pain coûtoit un écu. Le Vicomte de Turenne ayant donné aux soldats tout l'argent qu'il avoit, fut obligé de vendre sa vaisselle pour se mettre en état de les soulager. Une si grande générosité lui attira des louanges qu'il s'efforça d'éviter, en disant qu'il ne la vendoit que pour payer des dettes qu'il avoit faites au jeu : mais on savoit tout le contraire.

Louis, impatienté du peu de succès de ses armes en Flandres, en Allemagne & en Lorraine, en faisoit des reproches au Cardinal qui avoit toutes les peines du monde à l'appaiser. Ce Prince ne manquoit pas de capacité dans les affaires de la guerre; il s'en faisoit rendre compte, & lorsque les événemens ne répondoient pas à ses désirs & aux espérances qu'on lui avoit données, il en témoignoit son chagrin au Cardinal avec beaucoup d'aigreur.

Digitized by Google

Quand le Cardinal avoit envie de le faire aller à la guerre & de l'y accompagner, il ne manquoit pas de lui dire que sa seule présence étoit capable de retenir les troupes & les Officiers dans le devoir; que les Généraux même admiroient sa haute capacité dans l'art militaire, & qu'ils ne répondoient pas du succès de leurs entreprises, s'il n'alloit lui-même les diriger & les conduire. Ces discours avoient été si souvent répétés à Louis XIII par le Cardinal & les autres Ministres ou Courtisans, que ce Monarque s'accoutuma bientôt à les regarder comme autant de vérités incontestables. Quand il apprit que ses Généraux n'avoient pu empêcher le Duc de Lorraine & les Impériaux de pénétrer dans la Lorraine, il s'imagina que s'il y eût été, ce malheur ne seroit pas arrivé. Plein de cette idée, il déclare qu'il veut y marcher en personne pour les en chasser; mais le Cardinal qui ne pouvoit l'y accompagner, vu les infirmités auxquelles il étoit sujet, entreprit de le détourner de ce voyage, dans la crainte d'être trop long-temps séparé du Roi & que

Digitized by Google

quelqu'autre ne vînt à bout de le débusquer. Pour réussir dans son projet, il cherche à persuader à Sa Majesté qu'Elle étoit malade. Le Roi s'apperçut de l'artifice, soutint qu'il se portoit très-bien; qu'il connoissoit mieux que personne l'état de sa santé, & que tout ce qu'on pourroit lui dire là-dessus, ne le feroit pas changer de sentiment. Il avoit ordonné que l'on envoyât cent chevaux à Châlons pour conduire l'artillerie. Cet ordre ne fut pas exécuté aussi promptement qu'il le désiroit; il crut que cette lenteur étoit affectée, & que le Cardinal avoit donné sous main des ordres contraires pour l'empêcher de partir. Il en conçut un chagrin si vif, que dans le premier moment de sa colere il lui écrivit un billet dans lequel il le traitoit fort durement: mais le Cardinal qui essuyoit souvent de pareils orages & qui connoissoit parfaitement l'humeur de son Maître, ne fut aucunement alarmé. Il écrivit à Louis, & ce Prince honteux de sa promptitude, lui répondit par un autre billet, dans lequel il le *prie de vouloir bien oublier sa vivacité, & lui promet de suivre en tout désormais*

Digitized by Google

ſes bons avis. Quel triomphe pour le Cardinal !

Louis étoit convenu avec Richelieu qu'il l'avertiroit de tous les rapports que l'on feroit contre lui, & qu'il lui en nommeroit les auteurs. Quel rôle pour un Roi de France, & ſur-tout pour un Roi qui n'étoit ni plus éclairé, ni plus ferme que Louis ! Ce Prince ayant manqué ſon expédition de Lorraine, s'en revint à Paris : à peine y fut-il de retour, que le Comte de Cramail, de la Maiſon de Montluc, fut arrêté & conduit à la Baſtille. C'étoit un vieux Seigneur qui avoit beaucoup d'eſprit & de très-grandes qualités. Le Cardinal eut bien déſiré de l'avoir pour ami, ainſi qu'il nous l'apprend lui-même dans ſon Journal. Ses liaiſons avec la Comteſſe du Fargis l'avoient fait exiler de la Cour, où il eut la permiſſion de revenir après quelques années. Le Cardinal, qui cherchoit à s'attacher les gens de mérite, lui avoit fait donner l'emploi de Maréchal-de-Camp dans l'armée du Roi : cette charge lui donnoit de fréquentes occaſions de parler en particulier à Sa Majeſté ; il s'apperçut qu'Elle

Digitized by Google

étoit peu satisfaite du succès de ses armes. Lorsque ce Monarque se livroit à son humeur, il lui arrivoit souvent, comme nous venons de le dire, d'exhaler sa bile contre le Cardinal, & de s'en prendre à lui du mauvais succès de ses affaires. Un jour qu'il se plaignoit ouvertement de son Ministre en présence du Comte de Cramail, celui-ci crut avoir trouvé une occasion favorable de le dégoûter du Cardinal, & de se venger de tous les chagrins que ce Prélat lui avoit causés. Il entreprit d'éclairer le Roi sur la conduite de son Ministre, & de lui découvrir les fautes qu'il croyoit avoir remarquées dans son Gouvernement. Louis XIII, loin de s'offenser de cette liberté, parut y prendre plaisir; mais il ne manqua pas de rapporter à Bouthillier, espion de Son Eminence, tout ce que le Comte de Cramail lui avoit dit: il chargea même Bouthillier d'en donner avis au Cardinal; & le Comte porta aussi-tôt la peine de son imprudence, vu que M. le Cardinal trouvoit tout à la fois dans son Prince un délateur & un vengeur.

Dans la guerre d'Italie, en 1636, le

Digitized by Google

Roi avoit permis au Duc de Savoye de prendre le Maréchal de Toiras pour son Lieutenant-général ; & en cette qualité, M. de Toiras prétendoit commander M. de Créqui, ou du moins partager avec lui le commandement. Le Maréchal de Créqui soutenoit au contraire que c'étoit à lui à commander M. de Toiras. Le Roi décida que le Maréchal de Créqui étant son Lieutenant-général dans son armée d'Italie, ne recevroit les ordres que du Duc de Savoye qui avoit la qualité de Capitaine-général ; & que le Maréchal de Toiras qui n'étoit Lieutenant-général que de M. de Savoye, céderoit le commandement à M. de Créqui ; que celui-ci commanderoit seul en l'absence de M. de Savoye ; que si l'on se trouvoit dans la nécessité de séparer l'armée en deux corps, ce qu'il falloit éviter autant qu'il seroit possible, le Maréchal de Créqui choisiroit celui des deux qu'il lui plairoit, & laisseroit l'autre au Maréchal de Toiras ; & que dans l'armée des Confédérés, celui-ci n'auroit jamais que la seconde place.

Le Duc de Savoye avoit chargé Toiras d'assiéger le Château de Fonta-

Digitized by Google

nelle dont la garnison empêchoit les convois de venir à l'armée. Le Maréchal ayant fait dresser une batterie de quatre pieces de canon, s'approcha fort près du Château, le 14 Juin 1636, pour en voir l'effet; il reçut en revenant un coup de mousquet dans le dos: les balles lui passerent au travers du corps & sortirent par la mamelle droite: il en mourut sur le champ, au grand regret, dit le Marquis de Montglat, du Duc de Savoye, de toute son armée, du Roi même & de toute la France, mais non du Cardinal de Richelieu, qui s'en consola facilement. Toiras avoit toutes les qualités d'un honnête homme & tout le mérite d'un grand Capitaine: on ne lui connoissoit qu'un seul défaut; c'est qu'il étoit sujet à la colere. Louis XIII, dont il avoit été favori, s'étoit apperçu plus d'une fois de ses emportemens, & il en plaisantoit, en disant: *Que la calotte de Toiras n'étoit pas toujours dans une bonne assiette.* Les Courtisans rendoient justice à ses grandes qualités, mais ils n'oserent en parler après sa mort, dans la crainte de déplaire à Richelieu.

Ce premier Ministre n'avoit cessé de

Digitized by Google

donner des preuves de mauvaise volonté contre le brave Maréchal, intrépide défenseur de l'Isle de Rhé : on prétend même que le Cardinal craignoit Toiras, parce que le Roi le traitoit avec beaucoup de distinction. Le Garde des Sceaux Marillac, l'un des vils flatteurs du Cardinal, voulut sans doute lui faire sa cour, en repoussant avec dureté la priere de Toiras, qui lui parloit en faveur d'un Gentilhomme dont les services méritoient quelque récompense. » Monsieur, dit le Magistrat, vous entreprendrez bientôt de recommander ceux qui vous ont aidé à défendre le *Fort Saint-Martin* : j'avoue que vous avez bien servi le Roi, mais pensez aussi que cinq cents Gentilshommes en auroient fait autant que vous, s'ils eussent été à votre place. — Monsieur, repartit Toiras, la France seroit bien malheureuse, s'il n'y avoit pas plus de deux mille Gentilshommes capables de servir aussi bien que moi : cependant ils ne l'ont pas fait, & graces à Dieu, je n'ai pas mal rempli les devoirs de l'emploi dont Sa Majesté m'a honoré. Il y a en France plus de quatre mille personnes capables de tenir les Sceaux

Digitized by Google

tout aussi bien que vous, s'enfuit-il de-là que vous ne devez pas recommander ceux dont vous connoissez le mérite »! Le brave Toiras mourut à l'âge de 51 ans; il fut enterré dans l'Eglise des Capucins de Turin, où Christine de France, Ducheſſe de Savoye, lui fit faire des obſeques magnifiques.

Le 5 Août 1636, le Roi donna audience sur les cinq heures du soir, dans la grande galerie du Louvre, aux Députés des Corps de métiers, qui vinrent lui offrir leurs biens & leurs vies, pour lui aider à chasser les ennemis de son Royaume. Ils y furent conduits par le Lieutenant Civil & par le Procureur du Roi du Châtelet. Le Roi les embrassa tous sans en excepter les Jurés du Corps des Savetiers; *tant l'adversité humilie les hommes*, dit le Marquis de Montglat, *& même les plus grands Potentats!* A cette époque les Espagnols, entrés en Picardie, menaçoient cette province & même la Capitale.

Richelieu s'étant rendu au camp de l'armée de Picardie, toutes les troupes

Digitized by Google

se rangerent en bataille pour lui faire honneur. Les Gendarmes de la garde du Cardinal ayant voulu prendre la droite sur ceux du Comte de Soissons, on en vint à faire le coup de pistolet; mais le Cardinal se hâta de terminer la querelle, en ordonnant à sa Compagnie de céder la droite à celle du Comte de Soissons. Louis XIII, informé de cette dispute, ne put s'empêcher de dire: » Voilà une dispute qui paroît coûter bon à M. le Cardinal; il se seroit bien passé de se trouver là: sa Compagnie ne doit point marcher devant celle de M. le Comte: les Gendarmes des Princes du Sang vont immédiatement après ceux de mon Frere «. Le lendemain Sa Majesté vint au camp, & en dînant chez le Comte de Soissons, Elle affecta de lui parler avec plus d'amitié qu'à l'ordinaire. Louis se plaisoit à donner quelquefois de pareilles mortifications à son Ministre.

Louis XIII avoit conçu une inclination assez vive, quoique innocente, dit le Pere Caussin son Confesseur, pour Mademoiselle de la Fayette, une des Filles d'honneur de la Reine son épouse.

Digitized by Google

Au bout de quelque temps de liaison, cette Demoiselle voulut absolument se faire Religieuse; le Roi y consentit avec peine: mais comme il ne pouvoit s'opposer à sa vocation, il la laissa maîtresse. Etant venue prendre congé de lui dans la chambre de la Reine, ce Prince fit un effort sur lui-même pour vaincre sa douleur. » Allez, lui dit-il, où Dieu vous appelle; il n'appartient pas à un homme de s'opposer à sa volonté: je pourrois de mon autorité Royale vous retenir à ma Cour & défendre à tous les Monasteres de mon Royaume de vous recevoir; mais je connois cette sorte de vie si excellente que je ne veux pas avoir à me reprocher un jour de vous avoir détourné d'un si grand bien ». Elle se retire aussitôt, monte en carrosse, accompagnée de quelques Filles de la Reine Anne d'Autriche & de leur Gouvernante, qui la conduisent au Couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris, où elle entre le 19 Mai 1637. Dès qu'elle est partie, le Roi tombe dans une profonde mélancolie; il se fait conduire à Versailles, & en y arrivant il est obligé de se mettre au lit: il lui prend

Digitized by Google

un dégoût & une triſteſſe qui font craindre pour ſa ſanté : le Cardinal l'étant venu voir, le trouve ſi abattu, qu'il en eſt effrayé ; & pour paroître ſenſible à ſon affliction, il ſe met à blâmer le départ de Mademoiſelle de la Fayette, en diſant qu'on avoit trop précipité cette affaire. Le Roi fit retomber toute ſa mauvaiſe humeur ſur ſon premier Valet de chambre, nommé Boiſenval : l'ayant vu quelques jours après dans les appartemens, il lui dit en préſence de toute ſa Cour : » Boiſenval, je vous donne votre congé ; vous êtes un traître, je ne veux plus vous voir » ! Boiſenval avoit été un de ceux qui avoient le plus déterminé Mademoiſelle de la Fayette à entrer au Couvent ; l'on ne put jamais déterminer le Roi à ſouffrir que ce bon ſerviteur revînt à la Cour.

Le 17 Août 1737, le Cardinal de Richelieu ayant en quelque façon forcé la Reine régnante de faire une confeſſion de ce qu'il appeloit des fautes, & la lui ayant fait ſigner, il envoya le papier au Roi, & Sa Majeſté écrivit de ſa propre main au-deſſous de ladite confeſſion :

Digitized by Google

» Après avoir vu la franche confes-
» sion que la Reine, notre très-chere
» Épouse, a faite de ce qui nous a pu
» déplaire depuis quelque temps en sa
» conduite, & l'assurance qu'elle nous a
» donnée de sa conduite à venir, selon
» son devoir envers Nous & notre
» Etat, Nous lui déclarons que Nous
» oublions entiérement tout ce qui
» s'est passé; n'en voulons jamais avoir
» souvenance; ains voulons vivre
» avec Elle comme un bon Roi & un
» bon mari doit faire avec sa femme:
» en témoin de quoi j'ai signé la pré-
» sente, & icelle fait contresigner par
» l'un de nos Conseillers Secrétaires
» d'Etat. *Signé de la propre main du Roi*,
» LOUIS. *Et plus bas*, BOUTHILIER».
Le Roi monta ensuite dans la chambre de la Reine, qui lui demanda pardon en présence du Cardinal de Richelieu. Le Roi lui dit qu'il lui pardonnoit, & tous deux s'embrasserent à la priere du Cardinal. Sa Majesté continua à voir la Reine tous les soirs, mais il ne la voyoit qu'en public, sans lui donner aucune marque d'affection & de confiance. On lui rendit dans la suite la permission qu'on lui avoit ôtée d'entrer dans tous les Cou-

Digitized by Google

vens, à l'exception de celui du Val-de-Grace, où l'on avoit supposé qu'elle se retiroit pour intrigues : mais la Reine s'abstint scrupuleusement d'aller, dans celui-là, ni dans aucun autre. Au surplus cette paix ne fut, comme toutes les autres, qu'une paix plâtrée, & Leurs Majestés n'en vécurent pas en meilleure intelligence que par le passé.

Le Duc d'Halluyn, fils du célebre Maréchal de Schomberg, se comporta si bien auprès de Louis dans la campagne de 1637, que le Roi créa pour lui un office de Maréchal de France. Le Roi lui envoya les provisions de cet Office, avec la lettre suivante écrite de sa propre main :

» Mon Cousin, vous avez su si à propos vous servir de votre épée, que je vous envoie un Bâton, tant pour marque du contentement que j'en ai, qu'afin qu'une autre fois vous ayez à choisir les armes dont vous voudrez vous servir, si mes ennemis se présentent en lieu où vous puissiez de nouveau leur faire connoître ce que vous valez. Je n'accordai jamais grace de meilleur cœur que je fais celle-ci, pour

Digitized by Google

perpétuer en votre perſonne le nom du Maréchal de Schomberg, qui, m'ayant été fort agréable en celle du pere, ne me le ſera pas moins en celle du fils. Sur ce, je prie le bon Dieu, mon Couſin, qu'il vous tienne en ſa ſainte garde ». Halluyn prit par la ſuite le nom de Maréchal de Schomberg.

Au commencement de Décembre de cette année, le Roi partit de Verſailles pour aller coucher à Saint-Maur. En paſſant par Paris, il s'arrêta au Couvent des Filles Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, pour rendre une viſite à Mademoiſelle de la Fayette, qu'il y venoit voir aſſez ſouvent. Pendant qu'ils s'entretenoient, il ſurvint un orage ſi violent, qu'il ne lui fut pas poſſible de retourner à Verſailles, ni d'aller à Saint-Maur, où ſa chambre, ſon lit & ſes affaires de bouche étoient arrivés : il attendit que l'orage ceſſât ; mais voyant qu'il augmentoit au lieu de diminuer & que la nuit approchoit, il parut embarraſſé. Son appartement au Louvre n'étoit point tendu, & il ne ſavoit où ſe retirer. Guitaut, Capitaine aux Gardes, qui étoit dans l'habitude de

Digitized by Google

de lui parler avec assez de liberté, lui dit que la Reine demeurant au Louvre, il trouveroit chez elle un souper & un logement tout préparés. Il rejeta cette proposition, en disant que le temps changeroit. On attendit encore, & l'orage ne cessant d'augmenter, Guitaut lui propose encore d'aller au Louvre. Il répondit que la Reine soupoit & se couchoit trop tard pour lui. Guitaut l'assura qu'elle se conformeroit volontiers à sa maniere de vivre. Le Roi prit enfin le parti d'aller chez la Reine. Guitaut y courut à toute bride, pour avertir cette Princesse de l'heure où le Roi vouloit souper. Les ordres furent donnés en conséquence; ils souperent ensemble : le Roi passa la nuit avec elle, & neuf mois après Anne d'Autriche mit au jour un fils surnommé *Dieu-donné*, & qui régna après son pere sous le nom de Louis XIV. La Reine l'eut au bout de vingt-deux ans de stérilité.

Le Pere Caussin, Confesseur de Louis XIII, alloit jusqu'à blâmer ouvertement la conduite du Cardinal dans le

Digitized by Google

gouvernement de l'État. Louis, d'après les idées que lui donnoit son Ministre, étoit persuadé que la guerre vigoureuse qu'il faisoit alors à l'Espagne étoit juste & nécessaire; que les sollicitations du Pape & de ses neveux devoient être comptées pour rien dans une affaire de cette nature; que la Reine sa femme étoit stérile; qu'elle n'avoit aucune affection pour lui; que la Reine-Mere vouloit le détrôner pour mettre la Couronne sur la tête de Monsieur; que la plupart des Grands du Royaume & des Seigneurs de sa Cour ne lui étoient point attachés; que plusieurs étoient disposés à le trahir pour secouer le joug de l'autorité Royale, qui leur étoit insupportable; qu'ils soulevoient le peuple contre lui, & que sans le Cardinal, il auroit peine à se maintenir sur le Trône; qu'enfin, son peuple n'étoit pas aussi malheureux, ni aussi surchargé d'impôts que des gens mal-intentionnés pour le Gouvernement affectoient de le publier; qu'après tout, l'on n'étoit ni plus riche ni plus heureux dans les autres États de l'Europe, & qu'il y avoit même du danger à laisser le

Digitized by Google

peuple dans une trop grande abondance.

Telles étoient les idées dont se berçoit Louis pour s'en tenir à son système de gouvernement. Le Pere Caussin, qui avoit passé sa vie dans l'étude des Belles-Lettres & dans l'exercice de la chaire, sans avoir acquis la moindre connoissance de ce qu'on appelle affaires d'État, tâchoit d'inspirer au Roi d'autres sentimens. Louis l'écoutoit volontiers, & quand ce Prince étoit mécontent du Cardinal de Richelieu, il étoit le premier à parler contre lui : il dit un jour au Pere Caussin : « C'est un étrange fait, que M. le Cardinal ne se contente pas de tyranniser mon peuple, il veut aussi tyranniser ma personne. La misere & la pauvreté sont par-tout, & dans sa maison l'or & l'argent y sont à pelleretées. Il a quantité de Bénéfices, & ne dit point son Bréviaire ; il dit qu'il en est dispensé en récitant les Heures de la Croix (petit Office fort court), & encore je crois qu'il ne les dit pas. Il veut m'assujettir à demeurer toujours à Saint-Germain-en-Laie à cause de son Ruel. Je n'aime plus la chasse : je voudrois bien lui donner un logement dans

Digitized by Google

mon Château pour tenir un Conseil tous les jours, & je n'en puis venir à bout ».

Le Cardinal, à qui les entretiens du Roi avec le Pere Cauffin donnoient de la jalousie & de l'inquiétude, venoit souvent les interrompre. Comme on ne lui refusoit jamais l'entrée du cabinet, dès qu'il savoit que le Roi s'y étoit enfermé avec son Confesseur, il arrivoit brusquement sous prétexte de quelque nouvelle ou de quelque affaire importante, dont il falloit entretenir Sa Majesté; le tout pour rompre la conversation, ou du moins y prendre part, & juger par la maniere dont il seroit reçu, si le Pere Cauffin avoit parlé contre lui au Roi. Ce Monarque n'osant lui faire fermer la porte, dans la crainte d'augmenter ses soupçons, prit un autre moyen pour s'en délivrer. Il savoit assez de latin pour entendre celui de l'Écriture Sainte: il en tiroit divers passages dont il composoit de petits Offices pour son usage particulier, sur les principales Fêtes de l'année, sur les Saints les plus renommés de la France, sur le précieux Sang de Jesus Christ, sur les graces qu'il vouloit en obtenir, comme la paix du

Digitized by Google

cœur, la vraie pénitence, la pureté de l'ame & les disposition pour mourir chrétiennement. Il y en avoit un très-grand nombre; & quand il eut achevé cet ouvrage, il le fit imprimer au Louvre, en 1640. Lorsqu'il avoit composé quelque Office nouveau, il le montroit au Pere Caussin; ce qui ne l'empêchoit pas de suspendre les examens qu'ils en faisoient ensemble, par des discours sur le gouvernement de l'Etat, & sur la conduite du Cardinal de Richelieu. Si-tôt que ce Ministre ouvroit la porte du cabinet, ils reprenoient la lecture de l'Office comme si c'eût été là leur unique occupation. Richelieu les voyant fort occupés à chercher des passages dans la Bible, ou à corriger quelque endroit de l'Office qu'ils examinoient, se retiroit fort content de savoir que le Roi, au lieu de critiquer sa conduite, employoit son temps à un pareil travail; & quand il étoit sorti, le Roi disoit au Pere Caussin: « Voilà de petits Offices qui nous rendent un grand office ».

Charles de Beaumanoir, Evêque du Mans, étant mort le 21 Novembre 1637, le Pere Caussin propose au Roi

Digitized by Google

de donner cet Évêché à l'Abbé de la Ferté, qui étoit un de ſes Aumôniers. Le Roi le nomme ſans en parler au Cardinal, qui en eſt promptement averti. Il part auſſi-tôt de Ruel pour travailler avec le Roi ſur les Bénéfices; & au lieu de ſe plaindre à lui de ce qu'il avoit donné, contre l'uſage, l'Évêché du Mans ſans le conſulter, il fait ſemblant d'ignorer que le Roi eût pourvu à ce Bénéfice, & il propoſe, comme de lui-même, l'Abbé de la Ferté pour le remplir, en diſant qu'il étoit juſte que Sa Majeſté récompenſât les Officiers de ſa Chapelle, & que cet Abbé lui paroiſſoit très-propre à remplir cette place. Le Roi n'oſant avouer au Cardinal qu'il en avoit diſpoſé de ſa propre autorité, feint d'approuver le choix qu'on lui propoſe, comme ſi la nomination n'eût pas été déjà faite, & le Cardinal en eut encore tout l'honneur aux yeux du Public; mais il en conſerva un vif reſſentiment contre le Confeſſeur, qu'il ſoupçonna d'avoir parlé au Roi en faveur de l'Abbé de la Ferté. Ce premier ſuccès perſuade au Pere Cauſſin qu'il réuſſiroit à faire prendre au Roi des réſolutions contraires à

Digitized by Google

celles de son Ministre dans des affaires beaucoup plus importantes. Mais il se trompoit ; & quel fond pouvoit-il faire sur un Prince qui lui répond, après que ce Pere le supplie de faire seulement payer le douaire de Marie de Médicis sa mere, qui ne demande qu'un asile & un modique revenu : « Je voudrois bien lui donner contentement, mais je n'oserois en parler à M. le Cardinal : si vous pouviez obtenir cela de lui, j'en serois bien aise ». O foiblesse ! ô pusillanimité ! Et c'est un Roi qui parle ainsi ! un Roi de France ; & ce Monarque est le fils de Henri IV ! Quoi qu'il en soit, le Pere Caussin ne tira d'autre profit de tous ces bons avis, qu'un exil à Quimper-Corentin en Bretagne, où il resta jusqu'à la mort de Louis.

Le 3 Février 1639, tous les Présidens du Parlement & le Doyen Pinon, eurent ordre de se trouver à Saint-Germain, sans qu'on leur dît la raison pour laquelle on les y appeloit. Ils s'y rendirent le lendemain 4, & après un superbe dîner que le Roi leur fit donner, le Sieur de la Ville-aux-Clercs, Conseiller d'État, vint leur apprendre

Digitized by Google

que Sa Majeſté ne les avoit appelés qu'en qualité de Conſeillers du Conſeil, & qu'ils prendroient place avec les autres Conſeillers d'État, ſuivant l'ordre & l'ancienneté de leurs Brevets. Ils répondirent qu'étant en Corps, ils ne pouvoient ſe ſéparer. Cette difficulté les arrêta ſi long-temps, que le Roi ſe laſſa de les attendre, & qu'il leur fit dire par le Comte de Nogent de ſe rendre ſans différer dans la ſalle du Conſeil. Mais ils ne partirent point, juſqu'à ce que le ſieur de la Ville-aux-Clercs, qui étoit allé trouver le Roi, fût revenu pour leur dire que Sa Majeſté leur permettoit de ne point ſe ſéparer, pour cette fois ſeulement; mais qu'à la prochaine ſéance ils ſeroient aſſis parmi les Conſeillers d'Etat, ſuivant l'ancienneté de leurs Brevets. Ils ne laiſſerent pas de conſerver à la ſeconde ſéance le rang qu'ils avoient eu à la premiere. Le Roi prit place au haut de la table, ayant à ſa droite le Cardinal-Duc de Richelieu, le Duc d'Uſez, le Duc de la Rochefoucault, Bouthillier, Surintendant des Finances, Brulart-de-Léon, Aubri, le Bret & Jacques Talon, Conſeillers d'Etat; à ſa gauche,

Digitized by Google

le Chancelier, le Duc de Montbason, le Maréchal de Saint-Luc, les Présidens du Parlement & le Doyen Pinon : les deux Rapporteurs s'assirent au bas de la table ; le Capitaine des Gardes & le premier Gentilhomme de la Chambre étoient debout devant le fauteuil du Roi ; les quatre Secrétaires d'Etat furent pareillement debout pendant toute la séance, suivant l'usage de ce temps-là. « Je vous ai mandé, dit le Roi, pour le procès du Duc de la Valette ; vous en apprendrez le sujet par le rapport qui vous en sera fait ».

» Sire, reprend aussi-tôt le premier Président le Jai, nous supplions très-humblement Votre Majesté de nous dispenser d'opiner ici ; nous ne pouvons dire nos avis que dans le Parlement : s'il plaît à Votre Majesté d'y rappeler l'affaire suivant les ordonnances, on y procédera dans les formes contre l'accusé. — Je ne le veux pas, répond le Roi ; vous faites les difficiles, & il semble que vous vouliez me tenir en tutelle ; mais je suis le maître, & je saurai me faire obéir : c'est une erreur grossiere que de s'imaginer que je n'ai pas le pouvoir de faire juger les Pairs de-

Digitized by Google

mon Royaume où il me plaît : qu'on ne m'en parle plus, contentez-vous d'opiner au procès ». Ces idées étoient suggerées au Roi par Richelieu, le plus grand de tous les despotes. Le Chancelier osa en cette occasion appuyer le discours de Louis par un exemple. « On lit dans les Registres du Parlement, dit-il, qu'en 1458, lorsqu'il s'agissoit de faire le procès au Duc d'Alençon, le Roi consulta le Parlement pour savoir comment & à quel Tribunal il devoit être jugé, & que cette Compagnie, toutes les Chambres assemblées, répondit : Que le Roi pouvoit lui faire faire son procès par tels Juges qu'il voudroit choisir ». Le Chancelier ajouta « que MM. du Parlement n'avoient ni titres, ni ordonnances, ni possession certaine, qui leur assurât le droit exclusif de juger les Pairs, & qu'en plusieurs occasions on s'étoit écarté de cet usage ». Personne n'ayant osé lui répliquer, on fit le rapport des informations contre le Duc de la Valette, & ce rapport dura plus de deux heures : on lut ensuite les conclusions du Procureur-général, qui réquéroit que le Duc de la Valette fût décrété de prise de corps pour

Digitized by Google

être conduit à la Bastille. On alla aux opinions, & Sa Majesté ayant commencé par demander l'avis du Sieur Pinon, Doyen du Parlement, ce Magistrat adressant la parole à Sa Majesté, lui dit : « Sire, puisque M. le Duc de la Valette est Duc & Pair de France, je supplie Votre Majesté de le renvoyer au Parlement. — Opinez, lui dit le Roi. — Je suis d'avis, reprit tranquillement Pinon, que M. de la Valette soit renvoyé au Parlement, pour y être jugé. — Je ne le veux pas, reprit le Roi ; ce n'est pas là opiner. — Sire, continua modestement Pinon, un renvoi est un avis légitime. — Opinez sur le fond, reprend le Roi tout en colere, autrement je sais bien ce que j'aurai à faire. — Sire, dit alors Pinon, puisque Votre Majesté me l'ordonne, je suis de l'avis des conclusions ». La plupart des Présidens & autres Conseillers, après quelques légeres observations, opinerent de même suivant les conclusions. Novion ayant fait observer au Roi que la procédure étoit défectueuse. « Cela est vrai, dit le Roi. — Ma conscience ne me permet pas d'opiner ici, ajoute le même Président,

Digitized by Google

mais puiſque j'y ſuis forcé par l'exprès commandement de Votre Majeſté, je ſuis d'avis que M. de la Valette ſoit ajourné perſonnellement». Le Préſident Bellievre fut, dit-on, bien plus loin. Il oſa dire à Sa Majeſté « qu'il étoit étrangement ſurpris de voir un Roi donner ſon ſuffrage dans le procès criminel d'un de ſes ſujets; que juſqu'alors les Rois s'étoient réſervées les graces, & qu'ils renvoyoient à leurs Officiers la condamnation des coupables. Votre Majeſté, Sire, ajouta-il, pourroit-Elle ſoutenir ici la vue d'un Gentilhomme ſur la ſellette, & qui ne ſortiroit de votre préſence que pour aller périr ſur un échafaud? Cela eſt incompatible avec la Majeſté Royale. Le Prince porte partout les graces avec ſoi: s'il entre dans une Egliſe interdite, la cenſure eſt auſſitôt levée ſelon les regles de Droit; tous ceux qui paroiſſent devant lui doivent ſe retirer contens & joyeux.— Opinez ſur le fond, lui dit le Roi. — Sire, reprit Bellievre, je ne puis être d'un autre avis ». Le Chancelier ayant pris la parole pour lui faire quelques inſtances: « Monſieur, lui dit-il, ſi vous prétendez me donner des inſtruſtions,

Digitized by Google

vous y perdez votre temps ; je persiste dans mon sentiment ».

Le premier Président le Jai, après avoir insisté sur le renvoi au Parlement, fut de l'avis des conclusions. Les Ducs & Pairs, & autres Grands Officiers & Magistrats conclurent aussi au décret de prise de corps. On accusa le Sieur le Bret d'avoir en cette occasion proposé au Roi l'exemple des Sophis de Perse & des Sultans de Turquie, pour lui montrer toute l'étendue de son autorité ; & le Sieur de Léon, d'avoir allégué, pour appui de son avis, les procédures violentes & par conséquent injustes qui se pratiquoient encore en Allemagne. Quand la séance fut finie, le Roi appela les Présidens & le Doyen du Parlement. « Je suis fort mécontent de vous, leur dit-il ; vous me désobéissez toujours : ceux qui disent que je ne puis pas donner les Juges qu'il me plaît à mes sujets, quand ils m'ont offensé, sont des ignorans indignes de posséder leurs charges ». En conséquence de cette forme étrange, employée contre le Duc de la Valette, son procès lui fut fait, & il fut condamné à

Digitized by Google

avoir la tête tranchée, ſes biens confiſqués & ſes terres, mouvantes de la Couronne, réunies au Domaine du Roi. Cet Arrêt fut remis au Procureur-général Molé, avec une commiſſion par laquelle il lui étoit enjoint de le faire exécuter en effigie, car le Duc avoit heureuſement pris la fuite. Molé repréſente que le ſoin de veiller à ces ſortes d'exécutions n'étoit pas de ſon miniſtere, & il obtient avec peine qu'on adreſſe la commiſſion au Lieutenant-criminel du Châtelet de Paris. Le tableau qui repréſentoit le Duc de la Valette ſur l'échafaud, fut porté par le bourreau de la Baſtille à la Greve : cette même exécution fut faite le 8 Juin 1639 à Paris, à Bordeaux & à Bayonne. Tout le monde n'approuva point ce jugement inique, au moins quant à la forme ; on le regarda avec raiſon comme le renverſement de toutes les Lois. Après la mort du Roi, le Duc de la Valette revint en France, où il n'eut pas de peine à obtenir un Arrêt du Parlement, en date du 16 Juillet 1643, qui caſſe le jugement rendu contre lui dans un temps où tout ployoit ſous l'autorité d'un Miniſtre

absolu, qui vouloit effrayer par des exemples de sévérité les Seigneurs dont la fidélité lui étoit suspecte.

Après la prise d'Hesdin, le Roi voulut faire Maréchal de France la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, à la valeur de qui on étoit redevable de la prise de la Ville. Comme le Roi étoit à dîner à son quartier, il se trouva presque seul avec Puységur, les Lieutenans des Gardes & les Tapissiers qui tendoient son appartement; il dit à Puységur: « Voyez s'il y a quelqu'un dans ma garde-robe ». Puységur y entre, & lui dit qu'il n'y avoit que M. de Cinqmars qui dormoit sur un lit. « Il ne dort pas, répond le Roi, mais il fait semblant de dormir pour écouter ce que nous disons ». Ce Prince s'étant retiré dans la ruelle de son lit, pour n'être pas entendu, dit tout bas à Puységur: « Je veux que vous me disiez la vérité: quel homme est-ce que ce Grand-Maître? — C'est un homme qui sert Votre Majesté avec beaucoup d'affection, repart Puységur; il est très-soigneux & très-vigilant d'apprendre ce qu'il ne sait pas; il s'informe des uns & des autres de ce qu'il faut

faire. Quand il eſt dans un Conſeil, il reçoit fort bien les avis d'un chacun, il en fait un réſultat dans ſa tête, & prenant ce qu'il y voit de meilleur, il opine fort juſte & fort bien.—Je crois, ajoute le Roi, qu'il vaut bien nos barbons.—Oui, Sire, & s'il continue à avoir de l'emploi, il en faura autant que les autres.—J'ai réſolu, dit le Roi, d'entrer dans Heſdin par la brêche, ſur le haut de laquelle je veux le faire Maréchal de France. Il n'en ſait rien, n'en parlez à perſonne ».

Puyſégur repréſente alors à Sa Majeſté que l'on aura bien de la peine à monter juſque-là, parce que le chemin eſt rempli de pierres, & qu'Elle étoit travaillée de la goutte. « Je m'appuierai, dit Louis, ſur toi & ſur d'autres, & j'y paſſerai bien : vois ſi les Gendarmes & les Chevau-Légers ſont devant le logis, je monterai à cheval & nous partirons ». Puyſégur lui ayant dit que tout étoit prêt, il part auſſi-tôt & arrive près de la Ville ; il deſcend de cheval, & s'appuyant d'une main ſur l'épaule de Puyſégur, & de l'autre ſur celle de Lambert, il monte ſur la brêche : il y trouve le Grand-Maître qui

Digitized by Google

'attendoit & qui le prit par le bras pour lui aider à monter jusqu'au haut : quand il y est arrivé, il prend une canne que Puységur avoit à la main & dit au Grand-Maître : « La Meilleraye, je vous fais Maréchal de France ; voilà le Bâton que je vous en donne : les services que vous m'avez rendu m'obligent à cela, vous continuerez à me bien servir ». Le Grand-Maître ayant reçu la canne, se jette aux pieds du Roi, & lui dit qu'il n'est pas digne d'un aussi grand honneur ; qu'il ne l'a point mérité & qu'il n'en est redevable qu'à la seule bonté de Sa Majesté. « Treve de complimens, repart le Roi, je n'en ai pas fait un de meilleur cœur que vous ». Il est bon de remarquer que la Meilleraye étoit cousin-germain du Cardinal de Richelieu ».

Charles-Louis, Electeur Palatin, fils du Roi de Bohême, voulant se rendre de la Cour de Londres où il étoit, à celle de France, & ayant négligé de demander des passe-ports, ou d'attendre leur arrivée, s'embarque & prend la route de Lyon, déguisé en laquais. Bullion, Surintendant des Finances, qui

Digitized by Google

étoit demeuré à Paris pendant l'absence du Roi, ayant appris par des Maîtres de Poste qu'il interroge, que ce Prince étoit sur le chemin de Lyon, le fait poursuivre en diligence par ceux qui le connoissoient & qui l'arrêtent à Moulins en Bourbonnois sur la fin d'Octobre: il est amené à Paris & conduit au Château de Vincennes. L'Ambassadeur d'Angleterre vient chez Bullion pour le réclamer. On lui répond que les précautions singulieres & le déguisement de ce Prince le rendent justement suspect, & que *tout Prince Souverain qui entre dans les États d'un autre sans sa permission, s'expose au même traitement.*

Louis XIII étoit accoutumé depuis assez long-temps à causer tous les soirs avec Madame d'Hautefort, nouvelle inclination qu'il avoit faite depuis la retraite de Mademoiselle la Fayette. Le Roi ne parloit à cette Dame que de sa chasse, de ses chiens & de ses oiseaux de proie. Madame ou Mademoiselle de Hautefort, qui étoit fort attachée à la Reine, ne manquoit pas de lui rapporter toutes les conversations qu'elle

Digitized by Google

avoit avec le Roi. Anne d'Autriche l'exhortoit sans cesse à parler contre le Cardinal, & lui suggéroit ce qu'elle devoit lui dire pour l'en dégoûter. Louis, pour ne pas paroître esclave de son Ministre, étoit quelquefois le premier à blâmer sa conduite : il applaudissoit dans certains momens aux discours de Madame de Hautefort. Il lui donna un jour 4000 livres de pension, en l'assurant que le Cardinal n'en savoit rien, & que c'étoit à lui seul qu'elle en avoit obligation. Elle ne craint pas de lui avouer qu'elle se défie extrêmement de sa discrétion ; qu'elle n'ignoroit pas qu'il rapportoit au Cardinal tout ce qu'il entendoit dire contre lui, & qu'elle craignoit d'être bientôt la victime de sa confiance & de la liberté qu'elle prenoit de lui découvrir ses véritables sentimens. Il tâche de la rassurer, en lui promettant que le Cardinal ne saura jamais rien de tout ce qu'elle pouvoit lui dire, ajoutant qu'elle seroit la seule personne au monde à qui il vouloit faire une semblable promesse, qu'elle devoit regarder comme la plus grande marque d'amitié qu'il pouvoit lui donner. En d'autres occasions, il

Digitized by Google

prenoit hautement contre elle le parti de ſon Miniſtre ; il lui diſoit qu'il aimoit le Cardinal ; qu'il ne pouvoit ſe paſſer de ſes conſeils, & que quelque choſe que l'on pût lui dire, il étoit réſolu de le conſerver & de lui donner toute ſa confiance. Je vois bien, lui répond-elle, que je ne dois compter ni ſur vos promeſſes ni ſur votre amitié : vous me ſacrifierez au premier jour à la jalouſie du Cardinal ; vous n'aurez jamais la force de lui réſiſter : il vous obligera à me chaſſer, & je m'attends à ſortir d'ici inceſſamment par un ordre ſigné de vous. Le Roi lui proteſte qu'elle n'a rien à craindre ; que le Cardinal ne viendra jamais à bout de lui faire ſigner un pareil ordre, & qu'elle ne devoit pas croire ceux qui viendroient le lui ſignifier en ſon nom, parce qu'il les déſavoueroit.

Le Cardinal voyant que Madame de Hautefort prenoit un certain aſcendant ſur l'eſprit du Roi, tâche de la mettre d'abord dans ſes intérêts : il lui dit que certain de la confiance que le Roi lui témoigne, bien loin de s'y oppoſer, il cherchera plutôt à l'augmenter, & qu'il la fera Ducheſſe ſi elle

Digitized by Google

veut s'attacher ſincérement à lui : il lui donne même des conſeils ſur la maniere dont elle devoit ſe conduire pour conſerver l'amitié du Roi ; & lorſqu'ils avoient quelque diſpute enſemble, il travailloit à les réconcilier. Le Roi n'étoit pas fâché que ſon Miniſtre parût s'intéreſſer pour Madame de Hautefort, & quand elle s'opiniâtroit à le contredire, il la menaçoit du Cardinal comme d'un homme bien plus redoutable que lui. Un jour, après avoir long-temps diſputé avec elle, il ſort pour aller écrire au Cardinal le ſujet de leur conteſtation : il revient enſuite chez la Reine, tenant ſa lettre à la main, & la montrant à Madame de Hautefort, il lui dit : » *Voilà votre ſauce que je fais à M. le Cardinal.* Elle lui arrache à l'inſtant la lettre. Louis veut auſſi-tôt la reprendre, elle la met dans ſon ſein, & l'on remarque qu'il aima mieux la lui abandonner, que d'aller la reprendre dans un endroit ſi ſcabreux. Le Duc d'Angoulême lui dit qu'il étoit trop modeſte, & qu'en ſa place il n'auroit pas pouſſé ſi loin le ſcrupule : mais Louis étoit, dit-on, trop chaſte pour s'accommoder d'une pareille leçon

Digitized by Google

Le Cardinal étant venu à bout de dégoûter le Roi de Madame de Hautefort, lorſqu'elle vint ſaluer le Roi à Fontainebleau, au voyage de 1639, Sa Majeſté la reçut avec beaucoup de froideur & d'indifférence; & dans un certain entretien particulier qu'ils eurent enſemble, il lui reprocha de dire du mal de Cinqmars, qu'il l'aimoit beaucoup plus qu'il ne l'avoit jamais aimée. (Le compliment n'étoit rien moins que galant.) Quelques jours après, M. de Brienne vint chez elle, & lui ordonna de la part du Roi de ſe retirer de la Cour. Elle lui répond qu'elle ne le pouvoit croire, vu que le Roi lui a promis de ne point la renvoyer. Cette réponſe ayant été rapportée au Roi par le Secrétaire d'Etat: « Il eſt vrai, dit-il, je l'ai promis; mais c'étoit à condition qu'elle ſeroit ſage & qu'elle ne me donneroit aucun ſujet de me plaindre de ſa conduite: s'eſt-elle imaginée qu'il ſuffiſoit d'être reconnue pour une femme de vertu, pour avoir part à mon amitié? Il faut encore éviter d'entrer dans les cabales, & c'eſt ce que je n'ai pu gagner ſur elle ». Il lui fait donner une lettre de cachet dont elle ſe moque, en diſant

Digitized by Google

e le Roi lui avoit défendu de croire
ux qui viendroient lui apporter un
reil ordre, & qu'elle n'y obéiroit
oint, à moins qu'elle ne le reçût de
propre bouche de Sa Majesté. On
ui dit qu'Elle a déclaré qu'Elle ne vou-
oit pas lui parler. Elle se détermine à
'aller trouver; & tenant sa coiffe baissée,
pour n'être pas reconnue, elle l'attend
dans la salle des Gardes où il devoit passer
pour aller à la Messe. Dès qu'elle l'aper-
çoit, elle se présente devant lui; & levant
sa coiffe, elle lui dit qu'elle n'avoit
point ajouté foi à ceux qui étoient venus
lui signifier l'ordre de quitter la Cour,
& qu'après les paroles qu'il lui avoit
données, elle ne croiroit jamais que
cet ordre vînt de lui, à moins qu'il
ne l'en assurât lui-même. Louis décon-
certé & confus, ne peut lui cacher son
trouble & son embarras; & après lui
avoir comme bégayé quelques mots,
il la quitte brusquement sans autre ex-
plication. Madame de Hautefort se
retire & est exilée peu de jours après
à quarante lieues de Paris.

Nous avons déjà eu occasion de re-
marquer que Louis, quoique d'un ca-

Digitized by Google

ractere timide, étoit cependant ſujet aux emportemens quand on faiſoit ce qui lui déplaiſoit : en voici une nouvelle preuve. Fabert étant venu rendre compte à Sa Majeſté des travaux du ſiége de Lens, le Grand-Ecuyer, qui étoit alors avec le Roi, ſe mit à plaiſanter ſur les raiſonnemens de cet Officier. « Vous avez ſans doute paſſé la nuit à viſiter les ouvrages, lui dit le Roi, puiſque vous en parlez ſi ſavamment ? — Non, Sire, répond froidement Cinqmars. — Allez, reprend le Roi avec emportement, vous m'êtes inſupportable ; vous voulez que l'on croie que vous employez une partie *de* la nuit à régler avec moi les affaires de mon Royaume, & vous la paſſez dans ma garde-robe à lire des Romans avec mes Valets de chambre : allez, orgueilleux, il y a ſix mois que je vous vomis ». Le Grand-Ecuyer ſe retire, en diſant à Fabert : « Monſieur, je vous remercie. — Que vous dit-il ? s'écrie auſſitôt le Roi ? je crois qu'il vous menace ! — Non, Sire, répond Fabert en véritable Romain ; on ne fait point de menaces en préſence de Votre Majeſté, & ailleurs on ne les ſouffriroit pas ».

Le

Digitized by Google

Le Roi ayant été pendant quelque temps sans voir le Cardinal, fut lui rendre visite à Tarascon, où Son Eminence étoit alors. Ce Prince étoit à Montfrin, qui n'est pas éloigné de cette derniere ville : il se fit porter jusque dans la chambre du Cardinal qu'il n'avoit pas vu depuis le commencement du siége de Perpignan, au commencement de la campagne de 1642. Le Cardinal étoit couché à cause de sa maladie. Le Roi étoit si foible & si languissant, qu'il fut obligé de se mettre sur un petit lit qu'on avoit placé à côté de celui du Cardinal. Avant que de se parler l'un & l'autre, ils commencerent à verser des larmes. On n'a point su ce qui se passa dans leur conversation, où ils n'eurent pour témoins que Chavigny & Desnoyers, qui étoient venus avec le Roi. Les uns disent que le Cardinal se plaignit amérement de ce que Sa Majesté avoit souffert si long-temps les calomnies & les entreprises de Cinqmars contre un Ministre qui l'avoit toujours servi avec tant de zele ; d'autres assurent que Richelieu étoit trop habile courtisan pour se plain-

Digitized by Google

dre : il savoit que le Roi s'attendoit à des reproches qui lui faisoient craindre cette entrevue ; & au lieu d'éclater en plaintes, il prit le parti de le tromper agréablement, en ne lui faisant que des remercîmens sur la bonté qu'il avoit eue de ne point ajouter foi aux calomnies que ses ennemis avoient inventées pour le perdre. Le Roi, ravi de se voir délivré de la peine qu'il auroit eue à se justifier, se mit à déchirer le Grand-Ecuyer sans aucun ménagement : il découvrit au Cardinal tous les moyens que ce Favori avoit employés pour s'élever sur ses ruines ; il le dépeignit comme le plus ingrat, le plus léger & le plus déraisonnable de tous les hommes ; & il ne quitta le Cardinal qu'après lui avoir donné toutes les marques de confiance & d'amitié les plus capables de flatter sa vanité & de satisfaire son ambition. Le lendemain, il lui écrivit ce billet : « Je ne me trouve jamais que bien de vous voir : je me porte beaucoup mieux depuis hier & ensuite de la prise de M. de Bouillon, qui est un coup de partie (il venoit d'être arrêté) ; j'espere qu'avec l'aide de Dieu tout ira bien, & qu'il me donnera une parfaite

Digitized by Google

ſanté : c'eſt de quoi je le prie de tout mon cœur. *Signé* LOUIS ».

La Reine-Mere avoit demandé, par ſon teſtament, que ſon Corps fût inhumé dans l'Egliſe de Saint-Denis en France, auprès de celui de Henri IV. Elle ſupplie enſuite le Roi ſon Fils, par grace ſpéciale, & la derniere qu'elle lui demandera jamais, de mettre en liberté ceux qui ſe trouvoient empriſonnés pour l'amour d'elle, & d'annuller toutes les procédures faites contre ceux de ſes ſerviteurs qui étoient hors du Royaume. Ce teſtament demeura ſans exécution pendant la vie du Cardinal de Richelieu, par rapport à tous les articles qui ne pouvoient avoir lieu ſans le conſentement de la Cour de France. Ce ne fut qu'après le décès de Son Eminence, que le Roi envoya le Pere Pecci à Cologne pour faire tranſporter en France le Corps de ſa Mere, qui y fut conduit avec beaucoup de pompe. On lui rendit de grands honneurs à Liége, & dans les autres Villes par où il paſſa, & il fut dépoſé dans l'Egliſe de Saint-Denys, le 8 Mars 1643. Le Cardinal n'eut pas plutôt appris la mort de Marie

Digitized by Google

de Médicis, qu'il ordonna qu'on lui fît un Service magnifique à Tarascon, où il se trouvoit. Quelle reconnoissance !

On ne peut s'empêcher d'être saisi d'un mouvement d'indignation, en lisant ce qui se passoit à Saint-Germain dans le moment où le Grand-Écuyer & de Thou perdoient la vie sur l'échafaud. On sait que Louis XIII avoit eu pour Cinqmars un attachement qui à la vérité alloit jusqu'à la foiblesse. Ce Prince, instruit du jour où il devoit être exécuté, ne cessoit de regarder à sa montre, en disant avec un certain sang froid qui approchoit beaucoup de la satisfaction : *Dans une heure d'ici, M. le Grand passera mal son temps.* Ne se souvenant plus, dit le Marquis de Monglat, de l'amitié qu'il lui avoit portée, & sans aucun sentiment de compassion. Certes, une pareille indifférence dépose contre le caractere moral de Louis, & prouve que chez ce Monarque, il n'y avoit qu'un pas de l'attachement le plus vif, à la haine la plus envenimée : au surplus, qui ne reconnoît en cette terrible circonstance le

Digitized by Google

doigt sanguinaire de l'implacable Richelieu ?

Après la mort du Grand-Ecuyer & peu de temps avant celle du Cardinal, l'aigreur & la défiance entre Louis & son Ministre, ne cesserent d'augmenter. Cinqmars avoit appris à l'un à sentir son esclavage, & l'autre ne songeoit qu'à se prévaloir de l'ascendant qu'il avoit pris. La Reine étant allée lui rendre visite à Ruel, il ne quitta point son fauteuil devant elle, & au lieu de s'excuser sur sa maladie, il lui dit qu'elle ne devoit pas s'en étonner, puisque à la Cour d'Espagne où elle étoit née, les Cardinaux avoient le fauteuil devant les Reines. Cette Princesse qui le craignoit trop pour le blâmer ouvertement, se contenta de lui répondre qu'elle étoit devenue Françoise, & qu'elle avoit entiérement oublié les coutumes d'Espagne. Le Roi se tint très-offensé du peu de respect que le Cardinal avoit témoigné à la Reine en cette occasion, & il n'en devint que plus ferme à refuser à Son Eminence l'éloignement de quatre Officiers que le Cardinal exigeoit, parce qu'ils avoient eu quelque liaison avec Cinqmars. Richelieu, trop impérieux

Digitized by Google

pour céder à son Roi, résolut de le forcer en quelque sorte à lui accorder cette grace, s'il ne pouvoit l'y engager : il déclara donc qu'il aimoit mieux abandonner la conduite des affaires, que de vivre dans de continuelles alarmes, & qu'il alloit se retirer au Havre, dont il étoit Gouverneur, pour y mettre sa vie en sureté : il affecta même de refuser audience aux Ambassadeurs, & de laisser sans réponse les dépêches qu'il recevoit des Généraux & des Ministres du Roi dans les Cours étrangeres. Cette conduite lui réussit. Louis consentit enfin à l'exil des quatre Officiers avec tant de regret, qu'il en versa, dit-on, des larmes de dépit. Tailladet, la Salle & des Essarts eurent ordre de se retirer ; mais le Roi leur fit dire que leurs emplois seroient exercés par leurs Lieutenans, & qu'ils recevroient toujours leurs appointemens. Tuéville, qui partit le dernier, fut exilé à Monstier-en-Der, riche Abbaye de Champagne que possédoit un de ses fils. Le Roi lui envoya un Gentilhomme pour lui dire de sa part qu'il avoit été forcé d'accorder son éloignement aux instances réitérées du Cardinal, mais qu'il auroit toujours pour lui la même

Digitized by Google

bienveillance ; que ſon exil ne ſeroit pas long, & qu'en attendant qu'on le rappelât à la Cour, il auroit ſoin qu'il fût exactement payé de ſes penſions, & qu'il vouloit même qu'elles fuſſent augmentées de moitié. Sa Majeſté fut mauvais gré au Cardinal de l'avoir contraint à un ſi grand ſacrifice : au ſurplus, ce fut le dernier acte de deſpotiſme du Miniſtre. Il mourut peu de temps après.

Le Roi parut recevoir avec aſſez d'indifférence la nouvelle de ſa mort : quand on vint la lui annoncer, il ſe contenta de dire froidement : *Voilà un grand politique de moins.* Il avoua même à ſes Courtiſans qu'il n'étoit pas fâché d'en être délivré. Les Courtiſans le furent, & ils s'imaginerent que cet événement alloit produire un grand changement dans le Miniſtere ; mais ils y furent trompés. Le Roi manda auſſitôt le Cardinal Mazarin, le Chancelier & Bouthillier Surintendant des Finances. Quand ils furent arrivés, il leur déclara qu'il avoit toujours reconnu dans Monſieur le Cardinal de Mazarin tant de zele pour ſon ſervice, qu'il l'appeloit dans ſon Conſeil ; qu'il vouloit que MM. de Chavigny & Deſnoyers

Digitized by Google

demeuraſſent toujours auprès de ſa Perſonne & qu'ils le ſuiviſſent par-tout ; qu'il auroit la même confiance en eux que le Cardinal leur avoit témoignée pendant ſa vie, & qu'il comptoit qu'ils continueroient à le ſervir avec la même fidélité : il ajouta même qu'il les en prioit. Enſuite adreſſant la parole au Chancelier & au Surintendant, il leur fit la même priere, leur ordonnant de reſter à Paris, & de ne venir à Saint-Germain que pour y prendre ſes ordres dans les occaſions extraordinaires. Il finit en les avertiſſant qu'il n'y auroit aucun changement dans la conduite des affaires, & qu'il feroit voir par la protection qu'il accorderoit aux parens & amis du Cardinal de Richelieu, combien il l'avoit aimé & eſtimé. Louis fut en cette occaſion fidelle à ſa promeſſe, comme dit Corneille dans ſon Sonnet. Ce Monarque ne commença à régner que lorſqu'il fut ſur le point de quitter la vie ; il étoit devenu encore plus défiant, plus ſoupçonneux, & diſoit hautement qu'il ne vouloit plus avoir de gouverneur.

Louis paroiſſoit affectionner particuliérement Deſnoyers, l'un des quatre

Digitized by Google

Secrétaires d'Etat, parce qu'il étoit plus dévot que les autres; il ne l'appeloit jamais *que le petit bon homme.* Ce Ministre voulut se faire valoir, & quand il avoit quelque mécontentement, il menaçoit de se retirer. Louis, fatigué de ce ton, dit un jour à un de ses Confidens : « Le petit bon homme semble me menacer de se retirer, quand je ne suis pas de son avis ; je laissois prendre ces tons-là au Cardinal de Richelieu, parce que je n'aurois jamais pu trouver un Ministre capable de le remplacer ; mais pour celui-ci, j'en trouverai cent qui vaudront autant que lui, quand je voudrai ». D'autres disent que ce fut à Desnoyers lui-même qu'il tint ce discours. Effectivement, Louis regardoit le Cardinal de Richelieu comme un génie du premier ordre, & Desnoyers comme un homme fort ordinaire. Le jugement du Roi étoit fort juste. Peu de temps après la mort de Richelieu, Desnoyers se retira dans sa terre de Dangu en Normandie, conservant deux de ses charges ; savoir, celle d'Intendant des Bâtimens & celle de Concierge de Fontainebleau, avec les bonnes graces de Sa Majesté.

Digitized by Google

Dans la derniere maladie de Louis, le Pere Dinet, son Confesseur, lui représenta qu'il agiroit en Roi très-Chrétien, si pour l'édification & la satisfaction publique, il déclaroit à tout le monde de vive voix ou par écrit, qu'il mouroit avec un sensible regret du traitement rigoureux qu'il avoit fait souffrir à la feue Reine sa mere. Il le fit même souvenir que dans le temps que cette Princesse, étant sortie des terres d'Espagne, ne recevoit plus aucun secours de cette Couronne ennemie, & qu'elle ne prenoit aucune part aux troubles de l'Etat, on l'avoit laissé manquer du nécessaire, en refusant de lui payer son douaire & ses pensions : il ajouta que les Officiers & Domestiques de sa maison, qui n'avoient point commis d'autres crimes que de lui avoir été attachés dans ses disgraces, demandoient avec justice les gages & les appointemens qui lui étoient dûs, ainsi que les legs qu'elle leur avoit faits par son testament. « Vous avez raison, lui dit le Roi; j'ai toujours eu du scrupule de la conduite que j'ai tenue à l'égard de la Reine ma mere; j'en demande pardon à Dieu & à elle;

Digitized by Google

même : j'ordonnerai à Chavigny que j'ai chargé de mettre par écrit mes dernieres volontés, d'exprimer dans mon teſtament la douleur que j'en reſſens, dans des termes qu'il aura ſoin de concerter avec vous ; & je veux que toute la France & toute l'Europe en ſoient informées. A l'égard des Officiers qui ont ſervi ma mere dans le temps de ſes malheurs, ils ſeront payés de ce qui leur eſt dû, & tous les legs qu'elle leur a laiſſés par ſon teſtament ſeront acquittés ». Sur la repréſentation du Pere Dinet, Louis rendit auſſi la liberté à pluſieurs perſonnes qui étoient détenues dans les priſons d'Etat, & qui revinrent à la Cour, dans l'eſpérance d'y voir une révolution prochaine. Ce Monarque s'appercevant un jour que la foule des Courtiſans intéreſſés qui venoient le voir, augmentoit de plus en plus, dit à un de ſes Confidens : « Ces gens-ci viennent ici pour voir ſi je mourrai bientôt ». Il étoit piqué du peu d'affection qu'ils paroiſſoient avoir pour ſa Perſonne. « Ah ! ſi j'en puis revenir, ajouta-t-il, je leur ferai payer bien cher le déſir qu'ils ont que je meure ». Il ſe

Digitized by Google

reprocha bientôt ces paroles & en demanda pardon à Dieu.

Son Confesseur l'exhortant à faire la paix pour se mettre en état de soulager son peuple : « Ah! mon pauvre peuple, s'écria-t-il, je lui ai bien fait du mal à raison des grandes & importantes affaires que je me suis vu sur les bras, & je n'en ai pas toujours eu toute la pitié que je devois & telle que je l'ai depuis deux ans, ayant été par-tout en personne & ayant vu de mes yeux toutes ses miseres : mais si Dieu veut que je vive encore, ce que je n'ai pas grand sujet de croire, & beaucoup moins de souhaiter, la vie n'ayant rien qui me semble aimable, j'espere qu'en deux autres années, je le pourrai mettre à son aise ; car l'année prochaine il aura la paix, & l'année suivante je licencierai mes Troupes, & par-là j'épargnerai des sommes considérables ». Ce Prince étoit en effet résolu de faire la paix.

Louis, dans ses derniers instans, ayant fait approcher Bouvart, son premier Médecin, qui le gouvernoit & le médicamentoit au gré du Cardinal, lui dit en présence de tous ceux qui l'entou-

Digitized by Google

roient : « Vos remedes m'ont ruiné le corps, tant en ſanté qu'en maladie : j'ai eu le malheur des Grands qui ſe livrent indiſcrétement à la conduite des Médecins ». Jamais vérité ne fut plus certaine, & Louis ne fût pas mort ſi jeune, s'il eût toujours penſé de même : il décéda, le 14 Mai 1643, âgé de quarante-deux ans accomplis.

Le Pere Griffet, Jéſuite, qui a écrit la vie de Louis XIII, la termine par ce portrait qu'il en fait : Louis eut peu de défauts & beaucoup de vertus ſans éclat. La défiance qu'il avoit de lui-même l'empêchoit de les faire valoir : il n'étoit pas capable de former de grands projets & d'imaginer les moyens de les faire réuſſir, mais il en connoiſſoit le prix & employoit volontiers toute ſon autorité pour en aſſurer le ſuccès. S'il manquoit en quelque occaſion de génie & de capacité, il avoit au moins dans les affaires d'Etat la réſolution & la fermeté d'un grand Roi ; il aimoit la guerre, il en ſavoit les regles, & il donna ſouvent des preuves de ſa valeur. Il connoiſſoit tous les Officiers qui ſe diſtinguoient par leurs belles actions : il

Digitized by Google

étoit attentif à récompenſer leurs ſervices. Les emplois militaires furent preſque les ſeules graces dont il ſe réſerva la diſpoſition. Quoiqu'il ſe fît rendre compte de toutes les affaires, il écoutoit avec peine le détail des négociations : les longs raiſonnemens l'ennuyoient, & diſcret juſqu'à la diſſimulation, il étoit impoſſible de le pénétrer. Il connoiſſoit parfaitement toute l'étendue de ſon pouvoir, mais ſa grandeur ou ſa timidité naturelle, l'empêchoient ſouvent d'en uſer. Le Pere Cauſſin, ſon Confeſſeur, diſoit en parlant de lui : « Il ne dit pas tout ce qu'il penſe, il ne fait pas tout ce qu'il veut, il ne veut pas tout ce qu'il peut ». Sobre, chaſte, réglé dans ſes mœurs, ennemi du faſte & de la dépenſe, il ne connoiſſoit d'autre plaiſir que celui de la chaſſe ; & lorſque le mauvais temps ou les maladies ne lui permettoient pas de le prendre, il s'enfermoit ſeul dans ſon cabinet ; il s'occupoit à peindre ou à deſſiner & à compoſer de la muſique. Il faiſoit quelquefois des portraits fort reſſemblans : il mit un jour en muſique l'Office des ténebres, qu'il fit exécuter dans ſa Chapelle, un Mercredi Saint. On

Digitized by Google

n'aura pas de peine à croire que tous les Courtisans applaudirent à son ouvrage. Il avoit une espece de sécheresse dans la conversation, qu'il tenoit, dit-on, de la Reine sa mere. Il se communiquoit à peu de personnes, & il n'avoit de longs entretiens qu'avec ses Ministres ou ses Favoris. Plein de zele pour l'honneur de la Religion & le bien de l'Etat, il se portoit avec ardeur à tout ce qui pouvoit y contribuer. Quand il donnoit audience aux Ambassadeurs, il leur parloit ordinairement avec beaucoup de justesse & de dignité. Naturellement sévere, il reprenoit avec force ceux qui s'écartoient de leur devoir; il étoit le premier à vouloir qu'on les punît. Si l'autorité presque sans bornes qu'il laissa usurper au Cardinal de Richelieu fit la gloire de son regne, elle obscurcit en même temps le mérite de sa personne: on ne le regarda jamais comme un grand Roi, parce qu'il avoit un grand Ministre. Cependant sa fermeté inébranlable à le soutenir contre sa propre inclination, est une marque de sagesse, de discernement & peut-être de grandeur d'ame qui fait honneur à sa mémoire. Il n'étoit pas aveugle sur

Digitized by Google

les défauts de son Ministre, mais il aimoit mieux les souffrir que de se priver des avantages qu'il retiroit de ses talens: content de lui faire sentir de temps en temps qu'il étoit son maître, il cédoit presque toujours à la supériorité de ses lumieres; & ceux qui l'accusent de n'avoir fait aucun usage de l'autorité Royale qui lui appartenoit, sont obligés de reconnoître que c'est sous son regne qu'elle a été le plus solidement établie, parce qu'il sut au moins la confier à l'homme du monde le plus capable de la faire respecter.

Louis aimoit la raillerie pourvu qu'elle fût délicate & fine; il n'en pardonnoit point d'insipides. Le Cardinal de Richelieu pensa être disgracié pour en avoir fait une qui n'avoit rien de coupable que d'être fort mauvaise. Le trait suivant prouve que Louis se connoissoit en bonne plaisanterie, & qu'il railloit quelquefois fort ingénieusement. Son frere, Gaston de France, Duc d'Orléans, étoit si jaloux des droits attachés à sa qualité, que sur cet article il ne faisoit grace à personne: pour se donner le plaisir de voir les Princes cha-

Digitized by Google

peau bas en sa présence, il les retenoit le plus long-temps qu'il lui étoit possible quand il trouvoit occasion de leur parler, & ne se découvroit jamais, tant il avoit peur d'oublier ce qu'il étoit. Louis XIII alloit un jour de Paris à Saint-Germain par une chaleur excessive : Monsieur l'accompagnoit, & les Seigneurs qui étoient nu-tête aux portieres du carrosse avoient beaucoup à souffrir de la violence du soleil qui dardoit sur eux. Le Roi, qui s'en apperçut, leur dit avec autant d'esprit que de bonté : *Couvrez-vous, Messieurs, mon frere le permet.*

Les chagrins & la foiblesse de son tempérament rendirent les cheveux gris de très-bonne heure à Louis. Il se regardoit un jour dans un miroir, & surpris de la blancheur de sa tête, il dit assez plaisamment à ceux qui étoient auprès de sa personne : « Ce sont apparement les harangues qu'on m'a faites depuis mon avénement à la Couronne, & en particulier celle de M. L**, qui m'ont fait blanchir de si bonne heure ». En effet, Roi ne fut jamais si souvent ni plus longuement complimenté, & nous n'avons guere de

Digitized by Google

harangues plus ennuyeuſes que celles qui ſe prononcerent ſous ſon regne, qu'on peut dire avoir été celui de la fauſſe éloquence.

On diſoit de Louis XIII, qu'il n'étoit amoureux que depuis la ceinture juſqu'en haut, parce que malgré la paſſion violente qu'il avoit eue pour les Demoiſelles Hautefort & de la Fayette, il les avoit toujours ſinguliérement reſpectées. Un Auteur a dit aſſez plaiſamment que *les amours de ce Monarque étoient vierges.*

Ce Prince étant à Dijon, étoit allé à la Sainte-Chapelle pour y faire ſes dévotions. Une Demoiſelle demanda au Capitaine des Gardes la permiſſion de ſe placer auprès de Sa Majeſté pour la voir à ſon aiſe. La politeſſe alloit y déterminer cet Officier, lorſqu'il s'apperçut qu'elle avoit la gorge découverte. « Ou mettez un mouchoir, lui dit-il, ou retirez-vous; le Roi ne vous verroit pas de bon œil, il n'aime pas ces nudités. Le lendemain le Roi dîna en public, & une autre Demoiſelle ſe trouva placée près de Sa Majeſté; elle avoit auſſi la gorge preſque toute nue.

Digitized by Google

Le Roi, qui s'en apperçut, tint son chapeau enfoncé & rabattu pendant tout le temps de son dîner, & la derniere fois qu'il but, il retint une gorgée de vin dans sa bouche, & la rejeta sur la gorge de cette Demoiselle, qui se retira fort confuse. Louis XIII eût pu mettre plus de modération dans la leçon. C'est un grand avantage d'être vertueux, mais c'en est un autre de faire aimer la vertu. Le Jésuite Barri, qui a rapporté ces deux traits dans la seconde de ses Lettres de Paulin & d'Alexis, a dû approuver sans réserve l'action du Roi; il le fait assez singuliérement, en disant dans son style bizarrement naïf: « Pourquoi paroissoit-elle en cet état devant Louis-le-Chaste? Sa gorge méritoit bien cette gorgée ». Cette platitude s'appeloit alors de l'esprit. Quelques-uns de nos plus fameux beaux esprits en font encore du pareil.

Ce Monarque étoit fort économe: il en donna une preuve assez singuliere pour être rapportée. Après la mort de Richelieu, Louis rendit à sa mémoire ce qu'il ne pouvoit refuser aux services d'un si grand Ministre, quoiqu'il se vît, comme nous l'avons observé, débarrassé

Digitized by Google

avec plaisir d'un homme qu'il regardoit comme un rival incommode de son pouvoir. On l'entendit même chanter quelques Vaudevilles & lire quelques Ecrits satiriques qui se répandirent contre le Ministre. Cependant, ceux qui avoient été disgraciés, exilés ou renfermés à la Bastille, ayant sollicité leur retour ou leur liberté, il fut d'abord bien moins accessible qu'on ne pensoit. Il se conduisit en cette circonstance comme s'il eût lui-même & de son propre mouvement puni ceux pour lesquels on sollicitoit; & quoique parmi ceux qui étoient éloignés de la Cour, il y en eût qu'il aimoit véritablement, il *fit* tout ce qu'il auroit fait s'il eût été mécontent. Ce fut en cette occasion qu'on chercha à le prendre par le foible qu'on lui connoissoit pour une certaine épargne, qu'on appelle d'un autre nom dans un Souverain. « Pourquoi, Sire, lui dit-on, employer les sommes prodigieuses que vous coûtent les Prisonniers que vous retenez à la Bastille, pouvant les épargner en les renvoyant dans leurs maisons »? MM. de Vitry, de Bassompierre & de Cramail, furent redevables de leur liberté à cette considération,

Digitized by Google

qui frappa plus le Roi qu'aucune autre raiſon.

Le Dauphin fut baptiſé à Saint-Germain-en-Laie, le 21 Avril 1643, à l'âge de quatre ans ſept mois & quelques jours. Louis XIII ne put aſſiſter à cette cérémonie, il étoit malade. Au ſortir du Baptême, on mena M. le Dauphin au Roi, à qui il apprit qu'il venoit d'être baptiſé. « J'en ſuis bien aiſe, mon fils, répondit le Roi ; comment vous appelez-vous ? — Je m'appelle Louis XIV, répondit ce jeune Prince, ſans penſer à ce qu'il diſoit ». Cette réponſe chagrina *le Roi*, dans l'état où il étoit ; il la prit pour un mauvais augure, & ſe tournant d'un autre côté : *Pas encore*, dit-il, *pas encore.* Les flatteurs, car les Princes ont le malheur d'en avoir même avant que de ſavoir parler, avoient déjà entêté cet auguſte Enfant du grand nom qu'il devoit bientôt porter & furent cauſe de la petite mortification qu'il donna au Roi ſon pere. Louis XIII y fut d'autant plus ſenſible, qu'il voyoit toute la Cour ſe tourner du côté de la Reine, dont il croyoit avoir de grands ſujets de ſe plaindre, & du côté du

Digitized by Google

Dauphin, qui devenoit le Soleil naissant. Tout échappoit à ce Prince; le pouvoir, la Couronne, la vie & jusques au respect dû à la Majesté Royale: presque abandonné de ses Courtisans & même de ses Domestiques, il manquoit quelquefois des choses les plus nécessaires : on l'a vu long-temps attendre un bouillon dont il avoit besoin. Dans une si triste situation, il se livroit souvent aux réflexions les plus mélancoliques. Il dit un jour à quelques Courtisans qui étoient dans sa chambre & qui l'empêchoient de jouir de la vue du soleil qui donnoit dans les fenêtres de son appartement : « De grace, rangez-vous; laissez-moi la liberté de voir le soleil & qu'il me soit du moins permis de profiter d'un bien que la Nature accorde à tous les hommes ». Dans les derniers jours de la maladie dont il mourut, Louis XIII, en jetant la vue sur ses mains & sur ses bras maigres & décharnés, dit par réflexion sur son état : « Voilà les bras d'un Roi de France » !

La constance de Louis XIII étoit le plus souvent opiniâtreté. Il donna, dès son enfance, des marques de ce défaut.

Digitized by Google

Etant un jour à la promenade avec le Roi son pere, il se trouva un ruisseau que Henri lui dit de sauter. Le Dauphin refusa d'obéir, & les ordres réitérés ne purent rien gagner sur lui. Henri qui étoit d'un caractere vif & d'une grande agilité de corps, se mit si fort en colere de cette résistance, qu'il prit son fils par le bras & voulut le jeter dans le ruisseau; ce qu'il eût fait, si les Seigneurs de sa suite ne l'en eussent empêché.

N'étant encore que Dauphin, Louis donna des indices de la valeur qui devoit lui être naturelle. On étoit venu lui annoncer que le Connétable de Castille, Ambassadeur d'Espagne, s'approchoit avec une grande suite de Seigneurs pour lui faire la révérence: » *Des Espagnols*, dit aussi-tôt le jeune Prince; *çà, çà, qu'on me donne mon épée* ». Malgré le Traité de Vervins, la haine des deux Nations n'étoit pas encore éteinte: elle subsista jusqu'à l'heureuse époque qui les réunit par l'élévation d'un Bourbon sur le Trône d'Espagne.

Louis, en prenant les armes contre les Protestans du Languedoc & les Rochelois, donna des preuves de sa tendresse pour eux. « Je souhaiterois,

Digitized by Google

disoit-il souvent, qu'il n'y eût de places fortifiées que sur les frontieres du Royaume, afin que le cœur & la fidélité de mes Sujets servissent de citadelle & de garde à ma Personne ».

Il fit voir une autre preuve de clémence & de bonté dans la maniere dont il traita M. de Soubise, réduit à se jeter à ses pieds, après la prise de Saint-Jean-d'Angely, & à lui faire des protestations de sa fidélité & de son obéissance pour l'avenir. « Je serai bien aise, lui dit le Roi, en lui mettant la main sur l'épaule, que vous me donniez dorénavant plus d'occasions d'être satisfait de vous, que je n'en ai eu de sujets par le passé. Levez-vous, ajouta-t-il, & me servez mieux désormais ». Il n'y a pas de doute que telle fut toujours la façon de penser de Louis XIII, & que si on ne le reconnoît pas dans le traitement qu'éprouverent par la suite le Maréchal de Marillac, MM. de Cinqmars, de Montmorency, Saint-Preuil & de Thou, c'est que ces illustres coupables trouverent le cœur du Souverain fermé par la politique trop sévere de l'implacable Richelieu.

ANNE

Digitized by Google

ANNE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE,

FEMME DE LOUIS XIII.

ANNE D'AUTRICHE, fille de Philippe, Roi d'Espagne, naquit en 1600: elle avoit quinze ans quand elle épousa Louis XIII, qui étoit du même âge à cinq jours près. Malgré cette convenance, leur mariage ne fut point heureux: les deux époux se plurent au premier coup d'œil, mais leur union fut traversée par les personnes qui aspiroient à la confiance exclusive du Roi, & qui appréhendoient que son amour pour la jeune Reine ne diminuât leur crédit. On vint à bout d'inspirer à Louis des ombrages sur l'attachement qu'Anne d'Autriche conservoit pour sa famille; on insinua à la Reine que son époux ne l'aimoit pas. Ainsi ils vécurent comme dans un divorce continuel, qui ne fut interrompu que par quelques réunions passageres, dûes plutôt aux circonstances, qu'à la tendresse.

Digitized by Google

Louis partit le 17 Août 1615, pour aller au-devant de ſon épouſe : la marche de ce jeune Monarque à travers ſon Royaume n'auroit dû être accompagnée que de plaiſirs ; mais la bizarrerie des circonſtances força de joindre aux divertiſſemens l'appareil de la guerre ; & la pompe des Fêtes en tiroit quelquefois un nouvel éclat. Le Monarque s'avançoit au milieu d'une Cour leſte & brillante ; derriere lui, marchoit ſon armée. La Cour arriva tranquillement à Bordeaux, le 7 Octobre de la même année : le mariage fut célébré le 20 Novembre. Le Duc de Guiſe, à la tête d'un détachement de la grande armée, avoit été conduire ſur la frontiere la Princeſſe Eliſabeth deſtinée à l'Infant d'Eſpagne Don Carlos, & avoit ramené la jeune Reine de France.

Cette Princeſſe vit d'abord avec chagrin les troubles qui agitoient le Royaume. Elle en déſiroit la fin avec ardeur pour ſe rendre dans la Capitale, où elle n'ignoroit pas qu'elle étoit attendue par des Fêtes dont l'idée enlaidiſſoit encore à ſes yeux le ſpectacle effrayant de la guerre : toute la jeuneſſe de la Cour penſoit comme elle.

Digitized by Google

Il se fit un accommodement, & pendant que le traité se négocioit, le Roi revint à Paris, où il fit son entrée avec la Reine son épouse, le 18 Mai 1616. Les graces & la jeunesse de la nouvelle Reine séduisirent les Parisiens, qui donnerent en cette occasion les témoignages les plus éclatans de leur amour & de leur inviolable attachement à la personne de leurs Souverains. Les Fêtes durerent plusieurs jours, & Leurs Majestés eurent lieu d'être satisfaites de ces preuves parlantes du contentement de leurs peuples : Anne d'Autriche y parut très-sensible.

La Reine-Mere s'étant raccommodée avec le Roi son fils, revint à Paris au commencement de l'automne en 1620, où elle réunit sa Cour à celle de sa belle-fille : ces deux Reines vivoient extérieurement en assez bonne intelligence ensemble. Anne d'Autriche avoit plus de liant dans le caractere que Marie de Médicis. Pendant le temps que l'une & l'autre se livroient aux amusemens que la Cour leur offroit, Louis subjuguoit le Béarn. Son retour à Paris mérite d'être remarqué ; ce fut la seule fois de sa vie que ce Prince montra un peu de galanterie :

Digitized by Google

il arriva le 7 Novembre de grand matin, accompagné de cinquante-quatre Seigneurs, courant à bride abattue, précédé de quatre Maîtres de Poſte donnant du cor; il traverſe ainſi la Ville où il n'avoit pas été annoncé. Le bruit que faiſoit cette troupe leſte & gaillarde tire les Bourgeois de leurs lits; les fenêtres ſe rempliſſent de curieux: ſi-tôt qu'ils reconnoiſſent Louis, ce jeune guerrier qui revenoit en vainqueur de la rebellion, ils font retentir l'air des cris de *Vive le Roi*. Le peuple l'accompagne en foule juſqu'au Louvre: la Garde voyant venir cette troupe mêlée de cavaliers & de fantaſſins qui pouſſoient des cris confus, s'étoit miſe en défenſe: à la vue du Roi, les barrieres s'ouvrent, les Gardes joignent leurs acclamations à celles du peuple: il traverſe rapidement les appartemens, va embraſſer ſa mere; il paſſe de là chez la jeune Reine ſon épouſe, à laquelle il cauſe la même ſurpriſe & le même plaiſir. Ce jour fut un des plus beaux & des plus heureux du mariage d'Anne d'Autriche. Les diverſes intrigues & cabales de la Cour lui cauſerent par la ſuite une foule de chagrins, qui firent naître ſans doute

Digitized by Google

beaucoup de froid dans ſon cœur pour la perſonne du Roi; mais c'eſt moins à la Reine qu'il faut en faire un crime, qu'aux Courtiſans ambitieux qui, pour gouverner Louis, cherchoient à l'éloigner tout-à-fait & de ſa mere & de ſon épouſe, ainſi qu'on le voit clairement par tous les témoignages de l'Hiſtoire du temps.

Le mariage de Madame, ſœur de Louis XIII, avec Charles I, Roi d'Angleterre, fut non-ſeulement une affaire d'Etat, mais une affaire de Cour. Chaque incident qui ſe préſentoit, remuoit une infinité de perſonnes: les femmes vouloient donner leur avis, & montroient une curioſité que le Cardinal de Richelieu Miniſtre ne jugeoit pas à propos de ſatisfaire. Peu accoutumées à cette réſerve, elles la trouvoient fort étrange, ce qui leur donna du dépit contre le Cardinal: ce dépit augmenta quand le Duc de Buckingham, favori du Roi d'Angleterre, vint en France pour épouſer la Princeſſe au nom de ſon Maître. Ce Favori, dit Madame de Motteville, *étoit bien fait & beau de viſage; il avoit l'ame grande, étoit*

Digitized by Google

magnifique & libéral. Confident d'un grand Roi, il avoit à sa disposition tous ses trésors à dépenser & toutes les pierreries de la Couronne d'Angleterre pour se parer. Buckingham amena avec lui la plus belle jeunesse des trois Royaumes. Les François peu jaloux, les Françoises nées galantes, virent avec un égal transport arriver cet essaim folâtre & brillant; bientôt tous les cœurs furent d'intelligence: les plaisirs formerent des liaisons que Richelieu ne vit pas sans ombrage. L'air suffisant de Buckingham l'avoit déjà choqué; son amour pour Anne d'Autriche, qu'il fit éclater follement, acheva d'indisposer contre lui le Ministre & les gens les plus sensés de la Cour. En effet, non-seulement Buckingham se présenta vis-à-vis la Reine, en homme qui veut plaire, mais il parla & accompagna sa déclaration des imprudences ordinaires à la passion; soupirs, distractions, empressemens inconsidérés, langueur affectée, joie subite, départ précipité, retour imprévu; tout le monde, le Roi lui-même s'en apperçut: il en conçut des soupçons contre sa jeune épouse: cependant les langues les plus malignes

Digitized by Google

n'ont pu lui reprocher que de n'avoir pas repouſſé avec aſſez de hauteur les galanteries d'un homme dont elle voyoit peut-être l'amour avec une ſecrete complaiſance, mais ſans autre retour de ſa part que le penchant ordinaire des plus honnêtes femmes à ne pas déſobliger ceux qui les aiment. Au commencement de la Régence d'Anne d'Autriche, Voiture lui préſenta les vers ſuivans, qu'elle lut & reçut avec plaiſir, & garda long-temps dans ſon cabinet:

Je penſois que la deſtinée,
Après tant d'injuſtes malheurs,
Vous a juſtement couronnée
De gloire, d'éclat & d'honneur.
Mais que vous étiez plus heureuſe,
Lorſque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuſe,
La rime le veut toutefois!
. . . . . .
. . . . . .

Je penſois, car nous autres Poëtes,
Nous penſons extravagamment,
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, ſi dans ce moment
Vous aviſiez en cette place

Digitized by Google

Venir le Duc de Buckingham ;
Et lequel ſeroit en diſgrace
De lui ou du Pere Vincent.

Mémoires de Motteville, Tome I, page 256.

Richelieu, pour complaire à ſon Maître & pour ſe ſatisfaire, donna des mortifications à l'Ambaſſadeur. On prétend que ce Cardinal étoit lui-même amoureux de la Reine, qui ne pouvoit, dit-on, le ſouffrir.

Lorſqu'il fut queſtion du mariage de Gaſton, frere du Roi, avec Mademoiſelle de Montpenſier, la plus riche héritiere du Royaume, Louis XIII fit tout ce qui dépendit de lui pour éloigner cette alliance. L'idée de voir une poſtérité à ſon frere, pendant qu'il n'en avoit pas, le faiſoit ſécher de jalouſie, & on lui en vit quelquefois verſer des larmes. Par la crainte d'être moins conſidérée, lorſque ſon beau-frere auroit des enfans, Anne d'Autriche s'efforçoit de ſon côté d'empêcher le mariage de *Monſieur*. Elle avoit alors pour Surintendante de ſa Maiſon la Ducheſſe de Chevreuſe, autrefois la Connétable de Luines, preſque auſſi jeune qu'elle, vive, paſſionnée pour les plaiſirs, pour

Digitized by Google

la domination, & plus capable de conseiller selon son goût & ses interêts, que selon la raison. En folâtrant avec la jeune Reine & en courant sans discrétion dans les appartemens, cette Ducheſſe occasionna une chute à la Reine qui lui fit faire une fausse couche qu'on eut grand soin de cacher au Roi. Ce fait est encore consigné dans les Mémoires de Madame de Motteville, qui vécut très-familiérement à la Cour de la Reine Anne. C'est peut-être ce même fait qui a donné lieu à la conjecture hasardée dans un Ecrit moderne, qu'Anne d'Autriche avoit eu un fils, frere aîné de Louis XIV, & que cet enfant fut par la suite l'homme si célebre, connu sous le nom du *Masque de fer*. Ce point si problématique de notre histoire semble aujourd'hui cesser d'être un doute pour bien des personnes: mais ces mêmes gens sont-ils mieux instruits que les autres? c'est ce dont il est bien permis de douter.

La Reine-Mere faisoit quelquefois des reproches à la Ducheſſe de Chevreuse sur sa conduite, & la Ducheſſe qui les souffroit impatiemment vouloit s'en venger pour mortifier Marie de Médicis & avec elle toutes les femmes;

Digitized by Google

de la vieille Cour qui critiquoient la jeune : elle confirme Anne d'Autriche dans l'intention de faire manquer le mariage de *Monſieur* : elle a ſoin à cet égard de faire la leçon à toutes les ſubalternes de ſa dépendance, qui ne parlent d'autre choſe à la Reine jour & nuit : il y en eut même qui pouſſerent la hardieſſe, au point de dire à la jeune Reine qu'elle avoit intérêt à faire reſter Gaſton libre, parce que ſi le Roi, dont la ſanté étoit très-foible, venoit à mourir ſans enfans, elle pourroit épouſer ſon beau-frere. L'hiſtoire ne dit point de quelle maniere Anne d'Autriche écouta ces diſcours étranges & qui auroient terriblement irrité Louis XIII déjà fort jaloux, s'il en avoit eu la moindre connoiſſance. Une juſtice qu'on doit rendre à Anne d'Autriche, c'eſt que née ſans goût pour les intrigues de Cour, elle n'en forma jamais aucune, & ne parut que par complaiſance & bonté de caractere dans toutes celles où ſon nom fut mêlé par ſes favorites ou confidentes, telles que la Ducheſſe de Chevreuſe & autres.

L'entrepriſe formée pour faire avorter le Mariage de *Monſieur*, n'ayant

Digitized by Google

eu qu'une fin tragique, comme on le verra à l'article de ce Prince, tous ceux qui y avoient eu part furent punis. Anne d'Autriche ne fut point épargnée par le Cardinal de Richelieu, qui ne pouvoit douter de la haine que lui portoit cette Princesse : il fit faire de grandes réformes dans sa Maison pour se venger de Sa Majesté. Plusieurs de ses femmes les plus affidées furent congédiées : l'entrée de ses appartemens, même à l'heure du cercle, fut interdite aux hommes quand le Roi n'y seroit pas présent, & on établit une étiquette sévere, très-gênante pour les plaisirs & pour une jeune Reine qui les aimoit. Anne en fut outrée; mais ne pouvant prendre sa revanche contre le Cardinal, elle fut contrainte à dissimuler & à passer ses plus beaux jours dans un ennui dont rien ne pouvoit la distraire.

La Reine n'avoit jamais cherché à plaire qu'à son époux: elle y auroit sans doute réussi, sans l'affreuse politique de la Reine-Mere & du Cardinal. Un trait que rapporte Mademoiselle de Motteville suffit pour prouver cette accusation. Louis XIII avoua un jour

Digitized by Google

à un de ſes Favoris, qu'il trouvoit la Reine belle ; » Mais je n'oſe, ajouta-t-il, lui montrer de la tendreſſe, de peur de déplaire à la Reine ma mere & au Cardinal, dont les conſeils & les ſervices me ſont plus néceſſaires que de me plaire avec ma femme ». O étrange & déplorable condition des Souverains ! être forcé d'étouffer les ſentimens les plus doux & les plus ſacrés de la nature, de chagriner ſans ceſſe une épouſe jeune, belle, ſenſible & vertueuſe, pour ne pas déplaire à un Miniſtre altier, jaloux & vindicatif !

La Reine ſoupiroit avec ardeur après le moment qui devoit la rendre mere. Pour avoir des enfans, elle faiſoit aſſez ſouvent des pélerinages. Un jour qu'elle revenoit d'un de ces pélerinages, *Monſieur*, l'ayant rencontrée, s'arrête & lui dit : « Madame, vous venez de ſolliciter vos Juges contre moi ; je conſens que vous gagniez votre procès, ſi le Roi a aſſez de crédit pour cela ». Anne fit un grand ſoupir, & ſe retira ſans répondre.

Le Duc de Buckingham, toujours ou réellement épris des charmes d'Anne d'Autriche, ou emporté par la vanité de

Digitized by Google

faire croire qu'il avoit réuſſi à plaire, n'omettoit rien pour ſe faire rappeler en France : il offrit d'y venir comme ami négocier une paix durable ; mais la jalouſie de Louis XIII lui ferma toujours les portes de ſon Royaume.

Une preuve qu'Anne d'Autriche aimoit ſincérement Louis XIII, c'eſt qu'elle étoit très-jalouſe de lui. Ce Prince ayant formé une liaiſon avec Mademoiſelle de Hautefort, petite-fille de Madame de la Flotte, Gouvernante des Filles d'honneur de la Reine-Mere, cette inclination ſe fortifia à un point, pendant le voyage du Roi à Lyon en 1628 ou 1629, que la jeune Reine en étoit au déſeſpoir. Elle menaça la favorite de lui faire couper le nez, ſi elle ne renonçoit au plutôt à ſon entrepriſe ſur le cœur du Roi. Mais les déférences & les attentions de Mademoiſelle de Hautefort calmerent le courroux de la Reine, & depuis elles devinrent bonnes amies, *Voyez les Mémoires de Montglat, Tom. I.* Anne d'Autriche, dit M. Anquetil, avoit une forte raiſon de s'attacher à tous les pas de ſon mari. Depuis quelque temps le froid, l'indifférent Louis, montroit un goût fort vif pour

Digitized by Google

la compagnie de Mademoiſelle de Hautefort : cet empreſſement qui avoit tous les dehors d'une inclination de cœur, alarmoit ſinguliérement Anne d'Autriche ; elle craignoit, ſi elle perdoit le Roi de vue, qu'il ne lui échappât. Sans paroître blâmer l'envie qu'elle faiſoit paroître de ne point quitter le Roi ſon époux, Madame du Fargis, ſa Dame d'atour, lui conſeilla de ne point le fatiguer par des démonſtrations de jalouſie. *S'il eſt capable d'aimer*, lui dit-elle, *c'eſt à vous ſeule qu'il eſt capable de le marquer* ; diſtinction qui explique aſſez bien la galanterie de Louis XIII. Ce Prince permit à ſon épouſe de l'accompagner, plus par politique que par amour. Les ſoins empreſſés que cette Princeſſe lui rendit pendant ſa maladie dangereuſe à Lyon, ne contribuerent pas peu à ſon prompt rétabliſſement.

L'année 1630 amena encore de nouveaux changemens dans la maiſon de la jeune Reine, qui s'étoit jointe à ſa belle-mere contre le Cardinal de Richelieu. Son époux lui ôta pluſieurs femmes qu'elle aimoit & qui s'étoient entremêlées de l'union contre Son Eminence. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui avoit

Digitized by Google

conſeillé Anne d'Autriche, fut prié de ne point paroître ſi ſouvent à la Cour, ſur-tout auprès de la Reine. Cette Princeſſe verſoit tous ſes chagrins dans le ſein de Marie de Médicis, & lorſqu'elles s'entretenoient enſemble ſur leur commune diſgrace, elles cherchoient leurs motifs de conſolation dans les *Pſeaumes* dont elles citoient des paſſages latins. Ce fut à ce ſujet que Nogent, oyant réciter ces paſſages, dit à la Reine-Mere, en ſtyle de mauvais bouffon : » Madame, que vous êtes docte ! pour moi je ne ſais qu'un verſet : *Nolite confidere in principibus* ». *Journal de Richel.*

Henri de Talleyrand, Comte de Chalais, Maître de la garde-robe du Roi, fut décapité à Nantes, par Arrêt de la Chambre de Juſtice établie à cet effet. Chalais avoit continué ſes intelligences avec *Monſieur*, & n'avoit pas peu contribué à lui mettre dans la tête de ſortir de la Cour ; ce qu'il auroit exécuté, ſi le Gouverneur du Havre ou de Mets avoient voulu lui donner retraite. Cependant ce Prince l'oublia bientôt, & il fut ſi content de ſon mariage avec Mademoiſelle de Montpen-

Digitized by Google

fier & de l'apanage qu'on lui donna, qui fut le Duché d'Orléans & de Chartres, qu'il vit fort tranquillement travailler au procès du prisonnier. Comme on l'a dit, il fut accusé de quelque chose de plus que d'avoir voulu débaucher *Monsieur* : on prétendit qu'il avoit conspiré contre la vie du Roi, dans la vue de faire épouser la Reine au Duc d'Orléans. Cette accusation ne fut jamais prouvée : ce qu'il y a de certain, c'est que le Maréchal d'Ornano étant sur le point de recevoir le Viatique, le 4 Septembre, au Château de Vincennes, jura sur le salut de son ame que *Monsieur* n'en avoit jamais voulu à la personne du Roi, & qu'aucun de ses confidens ne lui avoit jamais donné un si détestable conseil. Ce Prince étoit d'ailleurs peu capable d'un pareil crime. La Reine, qu'on fit entrer dans le complot, l'étoit encore moins. Quelque innocens que fussent Gaston & Anne d'Autriche, le Roi ne laissa pas d'ajouter foi aux bruits qui coururent, comme il parut par ce qu'il dit dans sa derniere maladie à M. de Chavigny, qui lui demandoit pardon de la part de la Reine de ce qui lui avoit déplu dans sa

Digitized by Google

conduite, le priant sur-tout de ne pas croire qu'elle eût eu aucune part dans l'affaire de Chalais, ni pensé à épouser *Monsieur*, après qu'on auroit ôté la vie à Sa Majesté. » *En l'état où je suis*, répondit ce Prince en mourant, *je lui dois pardonner, mais non pas la croire* ». Un Historien récent assure que ce fut le véritable Comte de Rochefort, qui découvrit la conjuration & de la maniere qu'on le voit dans les Mémoires qui portent son nom. Selon cet Auteur, le Pere Joseph, qui étoit le bras droit & l'agent du Cardinal de Richelieu, entreprit de pénétrer ce qui se tramoit contre cette Eminence. Comme il ne doutoit pas que la Ducheſſe de Chevreuse, qui s'étoit retirée à Bruxelles après son éloignement de la Cour, ne fût du secret, il prit le parti d'envoyer en Flandres un homme affidé & capable de percer le mystere. On jeta les yeux sur Rochefort. Le Pere Joseph lui fit endosser un habit de son Ordre & le garda quelques jours dans le Couvent de la rue Saint-Honoré, pour l'emboucher & lui apprendre à jouer son personnage. Le Capucin masqué part, arrive à Bruxelles & fait bientôt con-

Digitized by Google

noissance avec le Marquis de **Laignes**, qui avoit contracté un mariage **de conscience** avec Mademoiselle de **Chevreuse**. A force de peſter contre la **Cour de** France, il gagne la confiance **du Marquis**, qui le prie de porter **quelques** Lettres à Paris & de les rendre **en main** propre. Il s'en charge, & **prend la** route de France, comme s'il alloit **aux** eaux de Forges. A moitié chemin, **il** met ſon paquet entre les mains d'un homme apoſté par le Cardinal, qui le lui renvoie bien fermé, pour le rendre à ſon adreſſe. Un Avocat, nommé Lapierre, étoit le correſpondant de Laignes. Rochefort lui donne ſes lettres & l'Avocat les porte à Chalais; la réponſe ſuivit de près. Le Cardinal reconnut qu'elle étoit de la propre main du Maître de la garde-robe; il la rendit à ſon Capucin, qui la porta à Bruxelles. Cependant Chalais, qui ne ſe défioit de rien, envoya un Courrier **en** Eſpagne pour achever ſon Traité : mais le Courrier fut arrêté au retour, & les pieces dont il étoit chargé ne permirent plus de douter de la conjuration. *L'Auteur du véritable Pere Joſeph*, qui rapporte cette Hiſtoire, dit qu'il l'auroit

passée sous silence, s'il ne l'avoit pas trouvée dans des Mémoires plus fidelles que ceux qu'on attribue au Comte de Rochefort. Il auroit fait plaisir d'indiquer ces Mémoires, faute de quoi l'on ne peut pas faire grand fond sur une aventure aussi romanesque. Je voudrois encore qu'il eût prouvé le prétendu mariage de Madame de Chevreuse avec le Marquis de Laignes. Elle étoit en France dans le temps qu'on la suppòse à Bruxelles : elle n'en sortit qu'à l'occasion de l'affaire de Chalais & même après son exécution, comme on le peut voir dans les Mémoires de Bassompierre & de Rohan, & dans toutes les Relations de ce temps-là. Elle étoit à Paris lorsqu'elle apprit qu'on avoit été la chercher au Verger, maison considérable en Anjou, pour lui donner ordre de n'en pas sortir ; & sur cette nouvelle, prenant son parti, elle quitte le Royaume de crainte de pis : elle alla à grandes journées, non pas à Bruxelles, mais en Lorraine. Ce fait certain prouve du moins pour cette circonstance, la fausseté des Mémoires sur lesquels l'Auteur du véritable Pere Joseph a travaillé.

Digitized by Google

M. Anquetil, dans son Ouvrage intitulé : *L'Intrigue du Cabinet*, production aussi estimable par son style que par l'importance du sujet, rapporte d'après d'autres Auteurs, que Louis étoit disposé à faire grace à Montmorenci ; mais lorsqu'il fut pris, ce Prince fut informé qu'on avoit trouvé au bras de cet illustre coupable, un portrait dont on ne nomme point l'original & qui apparemment intéressoit singuliérement le Roi, puisque cette découverte, dit-on, le rendit inflexible. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Duc de Montmorenci, pris au combat de Castelnaudari, étoit très-assidu auprès d'Anne d'Autriche : il fit même le passionné auprès de cette Princesse qui n'y faisoit point attention ; & il pourroit être arrivé que ce Duc, jeune encore, se fût paré de son portrait par une galanterie Espagnole assez à la mode en ce temps-là. Si cette jalousie du Monarque a pu influer sur sa rigueur envers un homme que tout le Royaume auroit voulu sauver, il faut convenir que Louis ne rendoit guere justice aux sentimens d'attachement de la Reine son épouse, à laquelle d'ailleurs il avoit déjà donné

des ſujets de ſe plaindre de ſes goûts pour d'autres perſonnes qu'elle. Mais il vaut mieux dire, avec l'Ecrivain que nous avons cité, que Louis & ſon Miniſtre jugerent cet exemple néceſſaire à la tranquillité de l'Etat. *Voyez l'article Montmorenci.*

On a ſoupçonné long-temps que Richelieu aimoit la Ducheſſe de Chevreuſe, qui le déteſtoit ; mais elle paroiſſoit flattée de la préférence qu'il lui donnoit, & elle lui témoignoit en public des égards dont elle ſe dédommageoit en particulier avec ſes confidens : il étoit leur jouet ſans le ſavoir. Anne d'Autriche, liée à cette troupe badine, triomphoit de tout ce qui jetoit du ridicule ſur le Prélat qu'elle haïſſoit : ce fut elle qui ménagea l'agrément de cette Eminence pour le retour de la Ducheſſe après ſes aventures avec Buckingham & Montaigu, pendant ſon ſéjour à Londres ; & le public malin remarqua que le Miniſtre, inexorable pour tous les autres, avoit facilement accordé à la jeune Reine la grace de Madame de Chevreuſe, lui qui n'avoit jamais connu le mot de pardon.

Digitized by Google

Le Commandeur de Jars, de la Maiſon de Rochouart, fut décrété, mis en priſon, ſubit la queſtion à raiſon de la haine qu'il portoit au Cardinal comme la jeune Reine, Madame de Chevreuſe, & en général toutes les perſonnes de la Cour. Les queſtions qu'on lui fit dans ſes divers interrogatoires qu'il ſubit ſur la ſellette, roulerent principalement ſur le commerce qu'Anne d'Autriche pouvoit entretenir avec ſa famille; ſi elle faiſoit paſſer des lettres à Madrid ou ailleurs; ce qu'elles contenoient; s'il n'y étoit pas parlé d'affaires d'Etat, du Roi & du Miniſtre. On prétend que Richelieu déſiroit fortement de la trouver en défaut à cet égard, afin de la rendre ſuſpecte à ſon Epoux, & qu'elle eût beſoin de recourir à ſon crédit pour ſe réconcilier avec le Roi. Étrange maniere de ſe faire valoir auprès des perſonnes que l'on veut gagner! Mais c'étoit celle du Cardinal. Malgré toute l'adreſſe inſidieuſe de la Feymas, Juge du Commandeur, & qu'on nommoit le bourreau de Son Eminence, il échoua contre la fermeté & la préſence d'eſprit de l'intrépide de Jars. Ce Militaire reſ-

Digitized by Google

pectable ne dit point un seul mot à la charge de la Reine ; il ne fit que braver le Juge, lui reprocher hardiment ses mensonges & ses duplicités, qu'il nommoit lâchetés.

Duval & Senelle, Médecins, convaincus d'avoir fait des prédictions sur le Roi, furent condamnés tous deux aux Galeres. Senelle avoit été arrêté en revenant de Lorraine ; on le trouva chargé de diverses lettres que Madame du Fargis, qui s'étoit retirée auprès de Gaston, écrivoit à la Reine régnante, au Comte de Cramail, à la Demoiselle du Tillet, fille intrigante, & à la Marquise de Sourdis. Quelques-unes de ces lettres sont imprimées dans le Journal de Richelieu. On en voit un bien plus grand nombre à la Bibliotheque du Roi, renfermées en un seul volume. Le style en est mystérieux, & tous les noms y sont défigurés. On y a joint quelques-unes des réponses que la Reine Anne d'Autriche faisoit à Madame du Fargis, qui, pour l'ordinaire, ne contiennent rien de fort particulier. Celles de Madame du Fargis, dont Senelle étoit porteur, entroient dans un plus grand détail. Ce Cardinal, qui avoit pris soin

Digitized by Google

de les déchiffrer, assure que ces lettres *contenoient plusieurs crimes.* Il y étoit parlé de la mort de ce Ministre, & du projet de marier *Monsieur* avec la Reine régnante, après le décès du Roi, que l'on supposoit devoir arriver avant peu: on y disoit que la Reine-Mere empêchoit *Monsieur* de se marier en Lorraine, afin qu'il pût épouser Anne d'Autriche: on donnoit avis au Comte de Cramail, amant de la Comtesse du Fargis, des Mémoires que l'on envoyoit à la Reine régnante contre le Cardinal: on y parloit en termes couverts d'un grand dessein qui demandoit un homme extrêmement fidelle, à qui l'on promettoit de faire tenir tout ce qui seroit nécessaire pour l'exécution; il y étoit fait mention du commerce que la Reine régnante entretenoit secrétement avec *Monsieur.* Le Roi ordonna au Cardinal de faire voir ces lettres à la Reine son épouse, en présence du Garde des Sceaux, de Châteauneuf, & des Maréchaux de Schomberg & d'Effiat: ils se rendirent tous ensemble dans son appartement, & s'acquitterent de cette commission avec tout le respect possible. La Reine reconnut les lettres, & leur

Digitized by Google

leur expliqua quelques termes énigmatiques qu'ils n'entendoient pas. Quand on lui lut l'endroit où il étoit queſtion de ſon mariage avec *Monſieur*, au cas que le Roi vînt à manquer, elle s'emporta contre Madame du Fargis, & dit qu'elle avoit toujours eu tant d'averſion pour *Monſieur*, qu'elle ne croyoit pas qu'on pût jamais la déterminer à l'épouſer. Lorſqu'on vint à l'endroit où Madame du Fargis mandoit au Comte de Cramail d'envoyer des Mémoires à la Reine contre le Cardinal, il prit auſſi-tôt la parole, en diſant qu'il ne falloit pas aller chercher des Mémoires ſi loin; que la vérité étoit par-tout, & que ſi elle avoit quelque plainte à faire contre lui, il la ſupplioit très-humblement de le déclarer. Elle n'avoit garde d'irriter le Cardinal dans le temps qu'il avoit en main la preuve de ſes liaiſons ſecretes avec ceux qui étoient dans la diſgrace du Roi. La Reine répondit : « Qu'elle ſeroit bien méchante de dire quelque choſe contre le ſieur Cardinal, n'en ayant aucun ſujet ».

Le Cardinal ne chercha point à aigrir l'eſprit du Roi contre la Reine régnante

Digitized by Google

pour lui attirer de nouveaux chagrins, il tâcha au contraire de l'excuſer, dit le Jéſuite Griffet, dans ſon Hiſtoire de Louis XIII ; il étoit alors de l'intérêt de cette Eminence qu'Anne d'Autriche eût des enfans qui ôtaſſent à *Monſieur* l'eſpérance de monter ſur le Trône. La Reine ſut bon gré au Cardinal de la conduite qu'il tint en cette occaſion ; elle avoua qu'on auroit pu la traiter autrement, & qu'on en avoit ſujet, ſans qu'elle pût raiſonnablement s'en plaindre. Elle dit au Cardinal, & enſuite à Madame la Princeſſe de Condé & à d'autres perſonnes, qu'elle croyoit que Madame du Fargis avoit écrit ces lettres inconſidérées pour la perdre, parce qu'elle n'avoit pas voulu ſuivre aveuglément les conſeils qu'elle lui avoit donnés. La Comteſſe du Fargis fut condamnée à être décapitée, par jugement des Commiſſaires de la Chambre établie à l'Arſenal, & cet Arrêt fut exécuté en effigie. Pour le Comte de Cramail, il fut exilé.

En revenant de voir la belle maiſon de Cadillac, appartenante au Duc d'Epernon, Gouverneur de Guienne, la Reine ſe rendit à Bordeaux. Le Ma-

réchal de Schomberg, qui l'accompagnoit dans sa route, mourut d'apoplexie en arrivant à Bordeaux, à l'âge de cinquante-neuf ans, & le Cardinal de Richelieu y fut attaqué d'une rétention d'urine dont il pensa mourir. Le mal devint si violent, que l'on désespéra de sa vie pendant quelques jours. Malgré la fâcheuse extrémité à laquelle il étoit réduit, on ne laissa pas de faire les réjouissances que l'on avoit préparées dans la Ville pour l'arrivée de la Reine. Le Cardinal revenu en santé, apprit avec beaucoup d'humeur qu'on avoit donné un bal dans le temps qu'il se mouroit, & que le Garde des Sceaux, Châteauneuf, y avoit dansé. La Reine ne fit pas un long séjour à Bordeaux, elle voulut aller à la Rochelle, qui ne paroissoit plus qu'un village en comparaison de ce qu'elle avoit été. Le sieur Delescale, Lieutenant-Criminel au Bailliage de cette Ville, en prit occasion de lui faire un compliment qui mérite d'être remarqué. Nous allons le transcrire. Le voici :

» Madame, cette Ville, si toutefois on peut l'appeler ainsi, le reste des fléaux de Dieu & de l'indignation du

Digitized by Google

Roi, l'ombre & le fantôme de la Rochelle, reſſuſcite à l'arrivée de Votre Majeſté, pour ſe jeter à ſes pieds, & pour lui rendre par ma bouche les premiers hommages de ſa fidélité & de ſon obéiſſance. Elle rougit, Madame, après avoir été l'une des plus magnifiques Villes de votre Royaume, de paroître un village aux yeux de la plus grande & de la plus belle Princeſſe de l'Univers. Elle a ſujet de croire maintenant que la ruine de ſes baſtions, la révocation de ſes priviléges & cette prodigieuſe faim, qui ne trouve point d'exemple dans les ſiecles paſſés, & qui l'avoit preſque toute entiere réduite en cimetiere, n'ont point encore été une expiation proportionnée à la grandeur de ſes crimes, & ſur-tout de celui qu'elle a particuliérement commis contre vous, lorſqu'elle a tant de fois ravi de vos bras, & retenu ſi long-temps autour de ſes murailles, le plus parfait & le plus incomparable de tous les Rois. Toute abattue & toute miſérable qu'elle eſt, elle ne laiſſe pas de ſe croire encore heureuſe, puiſque nonobſtant ſa punition & ſon péché,

Digitized by Google

votre bonté Royale ne dédaigne pas de la regarder & de jeter les yeux sur cet amas de cendres qui formoient autrefois la plus forte place de la Chrétienté. Votre Majesté n'y verra que des marques de la puissance & de la valeur de notre grand & victorieux Monarque, non gravées sur le marbre & sur le bronze, mais imprimées en caracteres éternels sur tous les objets qui se présenteront à Votre Majesté. Elle verra d'un côté la chute de ces effroyables remparts sur lesquels la charrue passe à présent tous les jours, & qui, par la grandeur de leurs ruines, font assez connoître la force du bras qui les a réduits en poudre. Elle verra des montagnes de pierres élevées au milieu de la mer en dépit des vents, des flots & de toute la nature. Elle verra cette mer qui a si souvent rougi du sang des ennemis de la France, & qui, s'approchant avec soumission aux pieds de Votre Majesté, semble par un doux murmure adorer avec nous vos yeux, qui seuls ont été capables de vaincre son vainqueur, & de lui faire perdre le titre d'invincible..... Voilà, Madame, les trophées, les pyramides &

Digitized by Google

les principaux arcs de triomphe de la Rochelle. La juſtice du Roi & ſes fautes paſſées lui ont fait perdre ſa communauté, ſes armes & ſes canons. La guerre, la peſte, les garniſons, les impôts l'ont entiérement dépouillée de toutes les choſes néceſſaires pour recevoir la petite-fille de Charles-Quint & la femme de Louis-le-Juſte, plus illuſtre encore par ſes vertus que par la grandeur de ſon alliance & celle de ſon extraction. Il ne lui reſte plus que le cœur, qu'elle préſente à Votre Majeſté, avec les vœux & les acclamations de cette multitude qui me ſuit, & qui attend de votre pitié la délivrance de ſes miſeres. Elle vous ſupplie de croire, Madame, que ſi elle eſt contrainte de ſouffrir à préſent que les moindres villages de votre Royaume la ſurpaſſent dans la pompe de votre réception, elle ſurpaſſe auſſi tout le reſte de vos Sujets en zele & en attachement pour le ſervice de Votre Majeſté ». Cette harangue prouve, ainſi que nous l'avons déjà dit, que le ſiecle de Louis XIII fut celui du plus mauvais goût en ce genre.

En 1636, le Roi Louis XIII, ſe ren-

Digitized by Google

dant au siége de Corbie à la tête de son armée, fait expédier, avant son départ de Paris, des Lettres patentes, par lesquelles il déclare la Reine son épouse Gouvernante de Paris pendant son absence; elles furent enregistrées au Parlement, le 6 Septembre, & Bullion, Surintendant des Finances, qui jouissoit alors de la plus haute faveur, eut ordre de rester auprès d'Anne d'Autriche pour lui servir de conseil. Cette confiance du Roi dans son épouse, prouve que Sa Majesté & Son Eminence reconnoissoient dans cette Princesse les talens nécessaires pour bien gouverner, & que Louis, malgré le froid qu'il conservoit pour sa femme, ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à ses bonnes qualités. Ce fut dans ce temps que Louis prit de l'inclination pour Mademoiselle de la Fayette, Fille d'honneur de la Reine son Epouse.

La Reine éprouva cette année des mortifications auxquelles Sa Majesté fut très-sensible. Le Cardinal de Richelieu, qui avoit une armée d'espions à ses gages, fit cette découverte qui causa tant de chagrins & d'inquiétudes à la Reine. Cette Princesse entretenoit un

Digitized by Google

commerce de lettres ſecret & continuel avec les Miniſtres d'Eſpagne qu'elle avoit vus en France, avec la Reine d'Angleterre, le Cardinal-Infant, le Duc de Lorraine & les autres Princes ſes parens ou ſes amis, quoiqu'ils fuſſent alors en guerre avec la France. Elle écrivoit à Madame de Chevreuſe, reléguée à Tours, qui entretenoit pareillement des correſpondances ſecretes à la Cour d'Eſpagne & à celle d'Angleterre. La Reine confioit ſes lettres à un de ſes domeſtiques nommé Laporte, homme ſûr & ſincere, qui les faiſoit paſſer à Tours à la Ducheſſe de Chevreuſe, ou à Paris au Secrétaire de l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Ces lettres arrivoient enſuite par des voies détournées à ceux à qui la Reine les adreſſoit. Elle avoit obtenu la permiſſion d'écrire quelquefois par la poſte à Madame de Chevreuſe, & quand elle uſoit de cette permiſſion, elle avoit ſoin de ne mettre dans ſes lettres que des complimens & des nouvelles indifférentes. Anne d'Autriche ſe retiroit ſouvent au Val-de-Grace avec celles de ſes Filles d'honneur dont elle ſe défioit le moins : elle y paſſoit de temps en temps

Digitized by Google

plusieurs jours de suite, parce qu'elle y étoit plus libre & moins observée qu'à la Cour : c'étoit là sur-tout qu'elle écrivoit à Madame de Chevreuse & aux Princes étrangers les lettres dont elle vouloit dérober la connoissance au Cardinal, & qu'elle en recevoit les réponses. Quoique Richelieu fît épier toutes ses actions, il ignora long-temps cette correspondance cachée ; il n'en fut instruit que sur la fin de Juillet 1637, par un paquet intercepté, dans lequel il trouva une lettre que le Marquis de Mirabel, qui avoit été Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, écrivoit à cette Princesse, en réponse à celle qu'il en avoit reçue. Il ne jugea pas à propos de faire du bruit de cette découverte : il ne songea d'abord qu'à en profiter pour savoir ce que la Reine écrivoit dans les Cours étrangeres : ainsi, au lieu d'éclater contre elle, il lui fit rendre la lettre qu'il avoit surprise, après qu'on en eût tiré une copie, sans qu'elle pût s'appercevoir ni qu'elle eût été ouverte, ni qu'elle fût tombée entre les mains du Cardinal. Il prit en même temps des mesures pour avoir la réponse que la Reine feroit au Mar-

Digitized by Google

quis de Mirabel, dans l'espérance qu'avec le temps il sauroit par-là les secrets de la Cour d'Espagne & qu'il auroit en main de quoi convaincre la Reine d'entretenir, à l'insçu du Roi, des liaisons criminelles avec les ennemis de l'Etat: mais il y fut trompé; la réponse de la Reine lui échappa, & malgré la vigilance & l'activité de ses espions, il ne put jamais en avoir aucune connoissance. Il fit de nouvelles recherches; il voulut être informé de ce que la Reine faisoit au Val-de-Grace, & il apprit, au commencement du mois d'Août, que l'on avoit mis une cassette sur la terrasse d'un jardin qui tenoit au cabinet de la Reine, afin que l'on pût la porter dans ce cabinet sans que les Dames qui étoient dans sa chambre s'en apperçussent, & qu'ensuite elle s'étoit enfermée seule avec l'Abbesse du Val-de-Grace & une autre Religieuse pour ouvrir cette cassette.

Mademoiselle de Chemeraut, Fille d'honneur d'Anne d'Autriche, qui étoit alors avec elle au Val-de-Grace, fut soupçonnée d'avoir donné cet avis au Cardinal de Richelieu: il ne douta point que cette cassette ne renfermât beaucoup de mysteres qu'il étoit important de dé-

Digitized by Google

couvrir. Il fit entendre au Roi, qui étoit alors à Chantilly, que sa femme écrivoit à son insçu dans les pays étrangers, & qu'elle étoit en commerce de lettres avec ses ennemis. Il lui montra la copie de la lettre du Marquis de Mirabel : il lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de Mademoiselle de Chemeraut : il lui dit que tous les papiers de la Reine étoient cachés dans le Couvent du Val-de-Grace ; que l'Abbesse étoit dans sa confidence, & qu'un de ses domestiques, nommé Laporte, qui demeuroit à l'Hôtel de Chevreuse, étoit chargé de porter secrétement les lettres qu'elle écrivoit à la Ducheſſe de Chevreuse & dans les Cours étrangeres ; qu'il étoit très-important de savoir le contenu de ces lettres, & qu'il falloit commencer par saisir tous les papiers de la Reine, qui se trouveroient être au Val-de-Grace. Le Roi donna ordre au Chancelier & à l'Archevêque de Paris de s'y transporter & de fouiller dans tous les endroits où il pouvoit y avoir des papiers, sans excepter les chambres, le cabinet, l'oratoire & les cassettes de la Reine ; de faire un inventaire exact de ce que l'on y trouveroit & de lui ap-

Digitized by Google

porter toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Madame de Chevreuſe ou des Princes étrangers, avec les copies ou les originaux des réponſes qu'elle y avoit faites. L'Archevêque reçut en même temps un ordre particulier d'interroger l'Abbeſſe, de la dépoſer & de l'envoyer dans un Couvent éloigné de Paris. On dit que le Chancelier fit avertir ſous main la Reine de la viſite qu'il avoit eu ordre de faire au Val-de-Grace; mais il y a apparence que ſi la Reine en reçut l'avis, ce fut plutôt par le canal de l'Archevêque, qui n'avoit pas tant à perdre dans cette indiſcrétion que le Chancelier. Il eſt certain qu'Anne d'Autriche eut le temps de brûler tous ſes papiers ou de les mettre en ſureté: on prétend que tous ceux qu'elle vouloit conſerver furent confiés à la Marquiſe de Sourdis, fille du Comte de Cramail, qui haïſſoit extrêmement le Cardinal, depuis qu'il avoit fait mettre ſon pere à la Baſtille.

Le Marquis de Montglat, ſans parler de l'Archevêque, dit que le Chancelier ayant fait ouvrir la porte du Couvent, alla droit à la chambre de la Reine; que cette Princeſſe alarmée de ſa ve-

Digitized by Google

nue donna vîtement ſes papiers de conſéquence à ſerrer à la Mere Supérieure, qui étoit couſine-germaine du Cardinal & qui, malgré cette parenté, conſerva une fidélité inviolable pour la Reine, & par ſon ſecret la ſauva d'une perte inévitable. Montglat fait à ce ſujet une hiſtoire, que dément le Pere Griffet, dans la Vie de Louis XIII, en citant des pieces originales qui ſe trouvent dans la bibliotheque du feu Maréchal Duc de Richelieu. Les voici:

« Le Roi, dit le Cardinal de Richelieu dans un Mémoire écrit de ſa main, ayant appris qu'un nommé Laporte, Porte-manteau ordinaire de la Reine ſa femme, faiſoit divers voyages dont on ne ſavoit pas la cauſe, & qu'il étoit dans une confiance aſſez étroite pour un valet avec la Reine, réſolut de le faire arrêter lorſqu'on auroit lieu de croire qu'on le trouveroit ſaiſi de quelque lettre particuliere de cette Princeſſe. Pour cet effet, Louis donna ordre, le 11 Août, au ſieur Goulard, Enſeigne de ſes Mouſquetaires, d'arrêter le ſieur de Laporte, auſſi-tôt que la Reine ſeroit partie pour venir trouver le Roi à Chantilly. Cet ordre fut exécuté le jour ſui-

Digitized by Google

vant. Laporte fut conduit à la Bastille, & l'on trouva qu'il avoit actuellement sur lui une lettre que la Reine écrivoit secrétement à la Duchesse de Chevreuse.

Le même jour, le Chancelier, accompagné de Charles Leroi, sieur de la Poterie, Conseiller d'Etat, se rend à l'Hôtel de Chevreuse, où Laporte étoit logé, pour autoriser par sa présence la visite que le sieur de la Poterie devoit faire de ses papiers. Le Chancelier entra d'abord dans l'appartement du Duc de Chevreuse, auquel il présenta une lettre du Roi, qui lui faisoit part des ordres qu'il avoit donnés à la Poterie. Celui-ci monte dans la chambre de Laporte, il y visite ses papiers & y trouve quelques chiffres dont il se saisit.

Le lendemain 13 Août, sur les huit heures du matin, le Chancelier se transporte au Val-de-Grace avec l'Archevêque de Paris. Dès qu'ils furent entrés, les Religieuses leur dirent que l'Abbesse étoit à l'Infirmerie, malade d'une fievre continue depuis cinq jours, mais qu'elle feroit ses efforts pour se lever & venir recevoir leurs ordres. Elle parut en effet, & l'Archevêque lui ordonna de conduire le Chancelier dans sa cellule,

Digitized by Google

où il se rendit avec lui. On lit dans la Vie de la Mere d'Arbouse, Réformatrice du Val-de-Grace, que l'Archevêque défendit à toutes les Religieuses de se parler l'une à l'autre, sous peine d'excommunication. Lorsqu'ils furent arrivés dans la cellule de l'Abbesse, l'Archevêque lui dit qu'il avoit ordre du Roi de lui commander, en vertu de la sainte obéissance, de répondre avec sincérité à toutes les questions qui lui seroient faites par M. le Chancelier. Ensuite ce Magistrat prenant la parole, lui dit : « Que le Roi savoit que la Reine envoyoit des lettres en Flandres au Marquis de Mirabel ; qu'elle en avoit écrit à Madame de Chevreuse une, le 23 de Juillet, & une le 24, à Madame du Fargis, pour la prier de lui faire savoir s'il étoit vrai que l'Angleterre étoit sur le point de rompre avec l'Espagne, ce qui lui feroit beaucoup de peine ; que la Reine elle-même en avoit fait l'aveu au Roi, & que pour marquer davantage son repentir & sa sincérité, elle désiroit que la Supérieure du Val-de-Grace fît une pareille déclaration, & qu'elle la sommoit, de la part du Roi & de la Reine, par le serment

Digitized by Google

qu'elle avoit fait d'obéir à l'Archevêque, de lui découvrir tout ce que la Reine avoit écrit dans son Monastere ».

L'Abbesse lui répondit qu'elle n'en avoit aucune connoissance, & qu'elle n'avoit jamais vu la Reine écrire ou recevoir aucune lettre dans le Couvent. Le Chancelier l'ayant pressée plus d'une fois de dire la vérité, puisque la Reine le désiroit pour sa satisfaction, elle fit toujours la même réponse & la soutint avec beaucoup d'assurance & de fermeté. Il est certain que la Reine n'avoit encore rien avoué; & si la Religieuse évitoit de dire son secret au Chancelier, ce Magistrat n'étoit pas plus sincere, quand il la sollicitoit de la part de la Reine de le découvrir, & qu'il prétendoit l'y engager par son exemple. On lui demanda les chiffres dont la Reine se servoit: elle nia qu'elle en eût jamais vu aucun. Toutes les cassettes qui étoient dans la cellule de l'Abbesse furent ouvertes en sa présence. Comme nous ne suivons ici que le procès-verbal, piece plus authentique que toutes les autres, nous voyons qu'il y est dit que l'on trouva dans ces cassettes une lettre de la Reine & une de Madame de Vendôme;

Digitized by Google

adreſſée à la Supérieure ; elles ne contenoient que des choſes indifférentes : le Chancelier lui ayant demandé ſi elle en avoit reçu d'autres, elle lui avoua qu'elle en avoit encore reçu quelques-unes en 1630, pendant que la Reine étoit à Lyon, & qu'elles étoient toutes entre les mains de la Dépoſitaire. Le Chancelier ne fait aucune mention dans ſon procès-verbal d'un fait rapporté dans la Vie de la Mere d'Arbouſe & qui paroît certain. Il fit pluſieurs queſtions à l'Abbeſſe ſur la caſſette que l'on avoit fait paſſer furtivement dans le Monaſtere par la terraſſe du petit jardin. Elle déclara que cette caſſette venoit de la Reine d'Angleterre & qu'elle n'étoit remplie que de rubans, de dentelles & d'autres garnitures à la mode en Angleterre, que cette Reine envoyoit à la Reine de France ſa belle-ſœur, qui en avoit fait préſent à leur Sacriſtie où l'on pouvoit les aller voir. On conſerve encore cette même caſſette au Monaſtere du Val-de-Grace.

Le Chancelier & l'Archevêque ſe tranſporterent au dépôt pour voir les lettres de la Reine, dont la Supérieure leur avoit parlé : la Dépoſitaire les re-

Digitized by Google

mit entre les mains du Chancelier : il y en avoit dix ou onze, toutes écrites en 1630, à l'exception d'une seule de 1632. Le feu Maréchal de Richelieu, dernier mort, les avoit toutes en original. La Reine y témoigne beaucoup d'affection à la Supérieure, & la prie de faire tenir à sa parente le paquet ou la lettre qu'elle lui envoie. Elles étoient convenues entre elles de se servir du terme de *parente*, pour désigner Madame de Chevreuse. Le Chancelier ayant remarqué que toutes les lettres qu'on lui donnoit étoient de 1630, dit à la Supérieure qu'il n'y avoit aucune apparence que la Reine qui lui marquoit tant de bonté, ne lui eût pas écrit une seule lettre depuis 1630 & 1632. Elle assura qu'elle n'en avoit point reçu d'autres que celles qu'on venoit de lui présenter. Séguier lut toutes ces lettres, & il somma la Supérieure de lui déclarer quelle étoit cette parente à qui la Reine envoyoit si souvent des lettres & des paquets. Elle répondit que c'étoit une parente qu'elle avoit eue en Franche-Comté, qui se nommoit Marguerite Cassi & qui étoit morte ; que cette fille désiroit être placée dans la Maison de la

Digitized by Google

Reine, qui lui avoit écrit plusieurs fois qu'elle feroit son possible pour lui procurer cette satisfaction. Le Chancelier lui ayant répliqué qu'il étoit difficile de se persuader que la Reine eût pris la peine d'écrire si souvent à une Demoiselle qu'elle ne connoissoit pas, la Supérieure persista dans sa réponse.

L'heure du dîner des Religieuses étant venue, l'Archevêque & le Chancelier se retirerent dans la premiere Cour, où ils attendirent qu'elles fussent sorties du Réfectoire; ils rentrerent ensuite dans le Couvent. L'Archevêque ayant mandé la Supérieure dans sa cellule, lui ordonna en vertu de la sainte obéissance de sortir à l'heure même du Val-de-Grace, & de se rendre à la Charité-sur-Loire dans un petit Couvent de son Ordre, appelé le Mont-de-Piété; on avoit fait venir un Médecin pour savoir si elle étoit en état de faire le voyage, & il avoit décidé que sa maladie n'étoit pas assez considérable pour l'en empêcher. Elle partit sur les deux heures après midi, accompagnée de trois Religieuses, d'un Ecclésiastique & du Lieutenant du Chevalier du Guet, avec quatre Archers sans casaque. Après

Digitized by Google

son départ, l'Archevêque fit assembler la Communauté dans le Chapitre, & après avoir déclaré qu'il déposoit l'Abbesse, il fit procéder à l'élection d'une nouvelle, qui fut la Maîtresse des Novices, sœur de M. de Pontchâteau.

La Reine, pendant tout ce temps, étoit dans de terribles angoisses; lorsqu'elle fut arrivée à Chantilly, le Roi ne voulut point la voir; tous les Courtisans l'abandonnerent, & elle demeura trois jours enfermée dans son appartement presque seule avec ses femmes. Dès qu'elle fut que Laporte étoit à la Bastille, elle envoya le sieur Leyras, Secrétaire de ses commandemens, au Cardinal, pour en savoir la raison, & pour lui protester en même temps de sa part qu'elle ne s'étoit servie de lui que pour écrire à Madame de Chevreuse, & qu'elle n'avoit jamais envoyé aucune lettre en Flandres, ni en Espagne, par lui ni par aucune autre voie que ce pût être. Le Cardinal fit entendre au Secrétaire qu'il étoit trop bien informé pour croire que cette protestation fût sincere. Le Chancelier étant venu à Chantilly pour rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé au Val-de-Grace,

Digitized by Google

reçut ordre d'aller interroger la Reine. Elle répondit d'abord *qu'elle n'avoit jamais eu aucune mauvaise intelligence avec les ennemis de l'Etat.* Le Chancelier lui ayant présenté la copie de la lettre qu'elle avoit reçue du Marquis de Mirabel, elle avoua qu'elle avoit écrit dans les pays étrangers, & qu'elle en avoit reçu des lettres, mais elle nia constamment qu'il eût jamais été question des affaires d'Etat dans celles qu'on lui écrivoit, ni dans ses réponses. Là-dessus, dit M. de Brienne dans ses Mémoires, on lui exagéra la grandeur de sa faute, en ajoutant : » Que l'on répudioit les Reines en Espagne pour un moindre sujet ». Elle tâcha de s'excuser, en versant beaucoup de larmes. Les ennemis du Cardinal affectoient de dire que la Reine étoit innocente, & que le Cardinal ne la persécutoit que parce que, l'ayant rencontré au Cours, elle n'avoit pas fait arrêter son carrosse devant le sien ; que ce n'étoit pas la premiere calomnie qu'il eût inventée pour la chagriner ; & l'on citoit les mortifications qu'il lui avoit fait essuyer à l'occasion des lettres supposées de la Dame du Fargis. Patrocle, Ecuyer ordi-

Digitized by Google

naire de la Reine, ayant été parler au Pere Cauſſin & à d'autres, en faveur d'Anne d'Autriche, le Roi en donne auſſi-tôt avis au Cardinal par la lettre ſuivante, datée de Chantilly, le 16 Août 1637.

» Patrocle arriva hier ici, lequel a tenu de fort mauvais diſcours de vous & de moi; je vous en dirai davantage à la premiere vue: je vous prie de ne dire ceci qu'à M. Deſnoyers. Je crois qu'il le faudra envoyer hors Paris, comme on a fait la Supérieure, ou le mettre à couvert, c'eſt-à-dire en priſon: le plutôt que l'on pourra le faire ſera le meilleur, donnant, *je* crois, de mauvais conſeils à Chenelle. Je m'en vais courre le loup à Merlou. *Signé* LOUIS ». Deux jours après, Patrocle eut ordre de ſe retirer à Bourges avec ſa femme. Mais cet ordre fut révoqué à la ſollicitation du Pere Cauſſin, qui écrivit au Cardinal en faveur de Patrocle.

Le Comte de Brienne vint exprès à Chantilly pour voir la Reine, dans un temps où la plupart des Courtiſans n'oſoient approcher de ſon appartement; il la trouva plongée dans une

Digitized by Google

profonde triſteſſe ; ſon trouble & ſa conſternation paroiſſoient ſur ſon viſage : elle lui raconta les réponſes qu'elle avoit faites au Chancelier. Il prit la liberté de lui dire qu'elle avoit eu tort de ne pas nier qu'elle eût écrit au Marquis de Mirabel, & qu'elle en eût reçu des lettres, puiſqu'on ne lui avoit repréſenté que des copies qui pouvoient être falſifiées. » J'expoſois à la queſtion, répondit-elle, celui à qui je les avois confiées, & j'aime mieux, pour l'en garantir, m'expoſer à tout ce qui peut m'arriver. «.

Elle tâchoit de perſuader au Cardinal qu'elle n'avoit jamais écrit aucune lettre qui eût le moindre rapport aux affaires d'Etat. Le ſieur Leyras vint encore trouver ce Miniſtre pour renouveler les mêmes proteſtations qu'il lui avoit déjà faites de ſa part. Le Cardinal lui déclara que le Roi en ſavoit beaucoup plus que la Reine n'en déclaroit. Elle eut recours au Pere Cauſſin, qu'elle fit ſolliciter par le Pere Faure, Cordelier, ſon Confeſſeur, pour engager le Roi à lui rendre ſes bonnes graces. Le Pere Cauſſin ſe chargea volontiers de cette commiſſion ; il

Digitized by Google

exhorta le Roi à la traiter avec moins de rigueur. Il lui représenta qu'elle étoit beaucoup moins coupable qu'on ne lui avoit dit; que la plupart des lettres qu'elle écrivoit à Madame de Chevreuse & à ses parens ou amis, ne contenoient que des complimens qui ne pouvoient la rendre criminelle; qu'après tout, si elle avoit commis quelque faute, elle en étoit assez punie par les peines & les humiliations qu'elle avoit souffertes.

Dans le même temps, Laporte interrogé à la Bastille par la Poterie, avoua que la Reine écrivoit quelquefois à Madame de Chevreuse; mais il soutint toujours, premiérement, qu'il avoit mis à la Poste toutes les lettres qu'elle lui avoit confiées, sans qu'il eût pris jamais aucune voie détournée pour les faire tenir; secondement, qu'on ne lui en avoit donné aucune pour le pays étranger. Le Cardinal piqué de ce que ses ennemis publioient qu'il engageoit le Roi à persécuter des personnes innocentes pour satisfaire ses animosités particulieres, résolut de tirer à quelque prix que ce fût, de la Reine, de Laporte & de la Supérieure du Val-

Digitized by Google

Val-de-Grace, des aveux capables de justifier les traitemens rigoureux qu'on leur faisoit souffrir. Voici les moyens dont il se servit pour avoir d'abord l'aveu de la Reine.

Le Roi lui ayant répété le discours du Pere Caussin, Richelieu l'assura que la Reine avoit usé de déguisement dans les protestations qu'elle avoit faites, ainsi que son confident Laporte en niant des faits dont on étoit sûr, & dont on avoit la preuve en main; qu'il avoit été plus d'une fois question des affaires d'Etat dans les lettres qu'elle avoit écrites, & qu'il y avoit beaucoup moins d'inconvénient à lui pardonner, à moins qu'elle n'avouât elle-même ses fautes, & qu'elle n'ordonnât à Laporte de parler plus sincérement qu'il n'avoit fait jusqu'alors; sans quoi, ceux qui cherchoient à décrier le Gouvernement, ne manqueroient pas de dire qu'on avoit traité une Reine de France en criminelle d'Etat, pour avoir écrit des lettres de complimens à ses freres & à une Dame de ses amies. Il entendoit par cette Dame, la Duchesse de Chevreuse.

La Reine, de son côté, ayant ap-

Digitized by Google

pris du ſieur Leyras que le Cardinal en ſavoit beaucoup plus qu'elle n'en avoit dit, réſolut de s'ouvrir davantage: elle avoua d'abord au ſieur Leyras une partie des faits, niant toujours les principaux; & elle le chargea de dire au Cardinal qu'elle vouloit lui parler, pour lui dire tout ce qu'elle ſavoit. Richelieu ſe rend chez elle par ordre du Roi, le matin, avant qu'elle fût levée, avec le Pere Cauſſin, le Pere Faure, Chavigny, Deſnoyers & Madame de Sénecé. Le Cardinal commence par déclarer à Sa Majeſté, que le Roi étoit fort en colere de ce qu'elle avoit écrit pluſieurs lettres dans les pays étrangers ſans ſa permiſſion, pendant que la Reine d'Eſpagne n'avoit pas la liberté d'écrire en France: il ajouta qu'elle n'ignoroit pas que ſes freres étoient en guerre avec le Roi, & qu'il étoit étroitement défendu d'entretenir aucun commerce avec les ennemis de l'Etat; qu'il importoit extrêmement au Roi de ſavoir ce que contenoient les lettres qu'elle leur avoit adreſſées & celles qu'elle en avoit reçues, & qu'il lui répondoit que ſi elle vouloit lui dire dans le plus grand détail

Digitized by Google

& dans la plus exacte vérité, le contenu de ces lettres, dont elle avoit fait jusqu'alors un si grand mystere, le Roi oublieroit tout ce qui s'étoit passé & lui rendroit infailliblement ses bonnes graces. La Reine qui n'étoit pas disposée à faire une déclaration si ample & si détaillée, répondit qu'il étoit vrai qu'elle avoit écrit en Flandres, à M. le Cardinal-Infant, des lettres qui n'avoient point passé par les voies ordinaires, mais qu'elles ne contenoient que des complimens & des choses indifférentes, qui n'avoient aucun rapport aux affaires de l'Etat. Le Cardinal lui réplique qu'elle ne dit là qu'une partie de la vérité; que le Roi en sait davantage; que si elle désire se servir de sa médiation auprès du Roi, il faut qu'elle avoue tout, & qu'il alloit se retirer, si elle continuoit à user de dissimulation: elle le prie de rester, & lui promit de lui dire tout, pourvu que ce ne fût pas en présence de Madame de Sénecé & des deux Secrétaires d'Etat qui étoient venus avec lui. Ils sortirent aussi-tôt, & la Reine lui avoua tous les faits qu'elle avoit niés jusqu'alors; elle témoigna par ses larmes beaucoup de déplaisir & de confusion d'avoir fait

Digitized by Google

tant de protestations contraires à la vérité. Le Cardinal tâche de la consoler, en lui faisant espérer un parfait retour de la part du Roi: il lui parloit avec tant de douceur, que la Reine s'écria plusieurs fois: *Quelle bonté faut-il que vous ayez, M. le Cardinal!* Elle l'assura qu'elle lui auroit une obligation éternelle, s'il employoit son crédit pour la tirer d'une si mauvaise affaire; elle lui promit de ne plus commettre de pareilles fautes à l'avenir, & lui dit: *Donnez-moi la main, M. le Cardinal*, en lui présentant la sienne. Le Cardinal la refusa par respect, & il s'éloigna même de quelques pas; il alla ensuite rendre compte au Roi de tout ce que la Reine lui avoit dit, & ils convinrent ensemble qu'elle signeroit un écrit dans lequel, après avoir exposé en détail tout ce qu'elle avoit avoué, elle en demanderoit pardon au Roi, avec promesse d'éviter avec soin tout ce qui pourroit lui déplaire; & que le Roi de son côté lui marqueroit dans un autre écrit, signé de sa main, la conduite qu'elle devoit tenir. Ces deux écrits furent dressés par le Cardinal de Richelieu. Nous avons rapporté celui

Digitized by Google

du Roi à l'article précédent. Le Jésuite Griffet semble applaudir à la conduite du Cardinal en cette occasion; mais on ne peut nier que ce cruel despotisme du Ministre ne dût révolter & la Reine & tous les honnêtes gens. La foiblesse du Roi sur-tout est digne de remarque: s'il eût eu le courage d'en imposer à son Ministre, au lieu de ployer sous lui, qu'il se seroit épargné de chagrins, qu'il en auroit épargné à son auguste épouse!

Si l'on en croit le récit du Pere Griffet, la Reine est réellement coupable. Mais écoutons ce que dit M. Anquetil, Ecrivain plus judicieux à coup sûr, & par conséquent plus digne de confiance que le Continuateur du Jésuite Daniel. L'objet de l'inquiétude du Cardinal étoit la Reine régnante. Cette princesse n'eut que des désagrémens dans son mariage. Comme Marie de Médicis connoissoit son fils capable de se laisser conduire par une personne qui obtiendroit sa confiance, elle eut soin de lui rendre suspecte la capacité de son épouse: en lui enlevant ainsi l'estime de son époux, elle lui enleva son amour. Le Connétable de Luines

Digitized by Google

prit des mesures plus honnêtes pour s'assurer de la personne du Roi : il lia intimement sa femme avec Anne d'Autriche, de sorte qu'il domina par l'insinuation & en soutenant la bonne intelligence entre les époux. Richelieu, n'ayant pas la même ressource, reprit la marche de Marie de Médicis ; il donna un corps aux ombrages de Louis : les légéretés d'une jeune personne qui parle sans précaution des choses possibles, furent représentées comme des résolutions & des projets ; & quelques imprudences prirent, sous la main du malin Cardinal, l'air & l'apparence du crime d'Etat ; il crut la forcer par-là à dépendre de lui. Quelques Ecrivains l'accusent d'avoir eu l'audace de désirer plus que des égards & des déférences. Anne d'Autriche a conté elle-même à Madame de Motteville, *qu'un jour le Cardinal lui parla d'un air trop galant pour un ennemi, & qu'il lui fit un discours très-passionné.* Cette Princesse se vit souvent dans le cas d'être forcée de recourir à cette Eminence, pour se sauver des piéges qu'elle lui avoit tendus. Gênée de tous côtés, cette Princesse cherchoit de la consolation dans le com-

Digitized by Google

merce de ſes proches : elle écrivoit au Roi d'Eſpagne ſon frere, à l'Archiduc & à pluſieurs autres perſonnes des Cours de Madrid & de Bruxelles. On imagina que dans ces lettres il pouvoit être queſtion de la paix générale qui étoit le vœu de toute l'Europe, & du retour de la Reine-Mere ; deux choſes que le Cardinal redoutoit également. Le Roi ſe perſuada facilement un myſtere dangereux dans ce qu'Anne d'Autriche faiſoit à ſon inſçu, & réſolut, à l'inſtigation du Miniſtre, de ſurprendre ſon épouſe.

La Reine alloit ſouvent au Monaſtere du Val-de-Grace ; elle s'y étoit conſtruit un joli appartement, & elle paſſoit avec des Religieuſes choiſies des journées que la triſteſſe de la Cour lui faiſoit trouver très-agréables. Le Chancelier s'y tranſporte par ordre du Roi, fait ouvrir les armoires, fouille les tiroirs, examine les papiers qui s'y trouvent ; il interroge des Religieuſes & la Reine même, & la force de lui remettre une lettre qu'elle vouloit cacher dans ſon ſein. Pendant ce temps, on arrête & on jette dans différentes priſons ſes plus fidelles ſerviteurs. Anne eſt con-

Digitized by Google

trainte de suivre son mari à Chantilly, où elle demeura resserrée dans sa chambre, réduite aux gens absolument nécessaires pour son service. Comme la disgrace est contagieuse, les Courtisans évitoient ceux qui passoient pour lui être attachés. On remarqua qu'en traversant la cour, ils n'osoient même tourner les yeux vers son appartement: on disoit publiquement qu'elle alloit être renvoyée en Espagne. Cette menace, qui parut singuliere après plus de vingt-ans de mariage, n'étoit peut-être pas sans fondement de la part du Cardinal, auquel les partis extrêmes ne coûtoient rien, & qui n'auroit pas été fâché d'entretenir la haine des deux Maisons de France & d'Autriche: sa mauvaise volonté, s'il la poussa à cet excès, fut sans effet. On croit que le Chancelier fit avertir la Reine de la recherche qu'il devoit faire. Il ne se trouva au Val-de-Grace que des papiers inutiles, & dans les armoires, des haires & des disciplines qu'on regarda comme mises en dérision du Cardinal.

Les agens de la Reine nierent constamment d'avoir servi dans le commerce clandestin qu'on lui imputoit; & mal

Digitized by Google

gré les promesses, malgré les menaces, quoique Richelieu les interrogeât lui-même en homme qui veut trouver des coupables, quoiqu'il cherchât à les épouvanter, & qu'on mît à quelques-uns les instrumens de la torture sous les yeux, ils furent inébranlables: enfin, chose étonnante! resserrés dans des prisons impénétrables, sous des geoliers choisis par le Ministre, & gardés à vue dans des cachots par des soldats renfermés avec eux, on trouva moyen de leur faire savoir ce qu'ils devoient faire & avouer, afin que leurs réponses cadrassent avec celles de la Reine; & ces avis leur parvenoient par le canal même des parens du Cardinal; tant étoit générale l'indignation contre le despotisme hautain d'un Ministre tyrannique, qui vouloit dominer même les inclinations. La Reine qui avoit été réprimandée en plein Conseil, du temps de Chalais, fut obligée dans cette circonstance de signer un écrit par lequel elle se reconnoissoit coupable d'imprudence. Selon sa coutume, Richelieu fit encore valoir à Anne d'Autriche le retour du Roi vers elle, comme une grace qui étoit le fruit de ses sollicitations. Il y a apparence,

Digitized by Google

ajoute M. Anquetil, que la Reine dut plutôt sa réconciliation aux remontrances de la tendre la Fayette, dont la conduite est un modele de vertu, peut-être unique dans l'Histoire. C'est à cette illustre personne, comme nous l'avons déjà dit, que la Reine dut le retour de son époux: le fruit de cette réconciliation fut un fils qui porta depuis le nom de Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnoissante des bons offices de la Fayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la Cour; mais ils furent inutiles.

Il paroît que de tous les griefs qui soutenoient l'indifférence du Roi contre son épouse, celui qui l'affectoit davantage, étoit la part qu'elle avoit eue dans l'affaire de Chalais. Si la Reine, à l'occasion de la foible santé de son mari, a réellement eu le projet d'épouser Gaston, après la mort de son frere, on ne pourroit l'exempter de blâme; mais la Reine a toujours soutenu qu'elle étoit innocente, & qu'elle ne s'étoit soumise à l'humiliation de reconnoître sa faute en plein Conseil, que parce qu'il l'avoit menacée, si elle ne le

Digitized by Google

faiſoit, de la renvoyer en Eſpagne. Cependant Louis lui réprocha toujours au fond du cœur d'avoir déſiré ſa mort: mais ſuivant toute apparence, Louis étoit dans l'erreur. Avec ce préjugé, fortifié par l'acceſſion de la Reine à pluſieurs intrigues ſubſéquentes, & d'après la perſuaſion où étoit le Roi, de l'incapacité de ſa femme & de ſa partialité pour l'Eſpagne ſa patrie, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait voulu l'exclure de la Régence; il en chercha long-temps les moyens: ne les ayant pu trouver, après bien des combinaiſons politiques, il nomme la Reine Régente, & ſon frere, Lieutenant-général du Royaume; crée un Conſeil ſouverain, & défend à Anne d'Autriche & à Gaſton de le changer: il en établit chef, le Prince de Condé; & le 19 Avril, ayant fait jurer à ſon épouſe & à ſon frere de ſe conformer à ſes diſpoſitions, il ſigne ſa déclaration, & met au bas, de ſa main: *Ce que deſſus eſt ma très-expreſſe & derniere volonté, que je veux être obſervée.* Il mourut ſans être regretté, comme il avoit vécu ſans être aimé.

Il étoit naturel qu'Anne d'Autriche

comptât par préférence sur les anciens confidens de ses peines, confidens dont quelques-uns furent martyrs de leur attachement pour elle. Le principal d'entre eux étoit le Duc de Beaufort, fils de César de Vendôme. Ce Duc resta toujours inaccessible aux offres du Cardinal, qui voulut l'attirer dans son parti, & il aima mieux quitter le Royaume que d'y rester exposé à dire franchement ce qu'il pensoit. Quand il revint, la Reine le reçut avec la plus grande distinction, & dit publiquement: *Voilà le plus honnête homme de la France.* Elle lui donna, la veille de la mort du Roi, une marque non équivoque de son estime. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé eurent alors quelque différent, & précisément le même jour, le Maréchal de la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, reçut un faux avis, qu'au moment de la mort du Roi, on devoit l'arrêter avec tous les parens & amis de Richelieu: il manda pour se défendre les gens dépendans de sa charge. Anne d'Autriche avertie de leur arrivée, s'imagina que c'étoient des troupes appelées par le Duc d'Orléans ou par le Prince de Condé, dans le

Digitized by Google

deſſein d'enlever le Dauphin & le Duc d'Anjou : elle fit venir le Duc de Beaufort, lui remit ſes fils entre les mains, en préſence de toute la Cour, & ordonna aux troupes de la Garde de lui obéir comme à elle-même. Cette confiance en un homme ſi étroitement lié avec les anciens diſgraciés, marquoit aſſez de quel côté alloient déſormais pencher la faveur & le crédit. Anne d'Autriche en effet parut d'abord ne penſer & n'agir que par l'inſpiration de ceux des ennemis de l'ancien Miniſtre, qui ſe trouverent auprès d'elle à la mort de ſon mari. Saint-Ibal & Montréſor, qui tinrent autrefois le poignard levé ſur Richelieu, furent comme les repréſentans d'un parti qui ſe forma alors & qu'on appela la *Cabale des Importans* ; parce que fiers de la confiance de la Reine, ils ſe donnoient des airs de ſuffiſance & de protection.

Auguſtin Potier, Evêque de Beauvais, dont la Reine voulut d'abord faire un Miniſtre, n'avoit aucun principe de Gouvernement, ni aptitude pour les acquérir. C'étoit un homme avantageux & borné, qui croyoit tout facile, qui

Digitized by Google

tranchoit, décidoit & ne se doutoit seulement pas qu'il y eût des expédiens à employer pour assurer le succès. Il déclara à l'Ambassadeur de Hollande qu'ils ne devoient plus compter sur le secours de la France, à moins qu'ils ne se fissent Catholiques : il disoit encore que le Royaume n'étoit pas plus difficile à gouverner que ses Curés.

A peine le Roi fut mort, que Potier & toute sa troupe s'écrierent que la Régence appartenoit de droit à la Reine ; que les restrictions mises à son autorité par la création d'un Conseil, étoient injurieuses à Sa Majesté, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en effacer la honte que de les détruire. Anne applaudit à ce transport de zele, & résolut de faire casser la Déclaration qu'elle avoit jurée à son mari d'observer ; mais quand elle voulut mettre la main à l'œuvre, elle se trouva très-embarrassée. Cependant la Reine, après avoir négocié avec autant d'adresse que de bonheur, parvint à faire annuller la Déclaration. Anne d'Autriche fut déclarée Régente & Tutrice sans rectriction, & maîtresse de former son Conseil à sa volonté : ainsi fut respectée la très-ex-

Digitized by Google

preſſe & derniere volonté de Louis XIII.

On a ſoupçonné Anne d'Autriche de n'avoir pas été inſenſible aux qualités aimables de Mazarin. Cette Princeſſe étoit coquette, à prendre ce terme dans l'acception la plus favorable ; c'eſt-à-dire, qu'elle aimoit à être louée, & à s'appercevoir qu'on ne la regardoit pas ſans intérêt. Ce penchant fit croire qu'Anne pouvoit être de ces femmes qui, vers le milieu de l'âge, prennent pour des perſonnes d'un certain état un goût qu'elles prétendent déguiſer ſous le nom d'eſtime. Si elle crut en impoſer aux Courtiſans, elle ſe trompa, & la Majeſté du Trône ne la garantit pas des propos malins.

Le Marquis de Châteauneuf avoit préſidé à la condamnation de Montmorenci, quoiqu'il fût dans les ordres ſacrés, & qu'il eût été auparavant Page dans la maiſon de ce Seigneur. Ce Marquis & la Ducheſſe de Chevreuſe, ancienne amie de la Reine, ſe flatterent, en revenant de leur exil, après la mort de Louis, de conduire le Royaume. Mais on remontra à la Régente que ces deux perſonnes promettoient déjà des graces, aſſuroient de leur protection,

Digitized by Google

se vantoient de distribuer seuls les emplois, les dignités, & de gouverner Sa Majesté même : on ajouta qu'elle se trompoit sur la cause de leur ancienne disgrace ; que Châteauneuf & Madame de Chevreuse n'avoient pas été punis de leur attachement pour elle, mais d'une intrigue galante entre eux deux. Ces observations parurent plausibles à la Régente ; elle fit écrire en conséquence à Châteauneuf, qui revenoit d'un air triomphant à la Cour, de rester jusqu'à nouvel ordre dans sa maison de Mont-Rouge près de Paris : quant à Madame de Chevreuse, Anne la reçut publiquement comme une égale & une amie ; mais en particulier, elle lui conseilla de se retirer à la campagne. La Duchesse, très-étonnée, combattit les raisons de sa Souveraine, & obtint pour toute grace, sinon de rester à la Cour, du moins d'y paroître quelquefois.

La Cour d'Anne d'Autriche n'étoit ni sombre ni triste : les Dames admises à sa familiarité, privées des graces de la premiere jeunesse, possédoient celles de l'âge mûr, la variété des connoissances, la justesse du raisonnement, le

Digitized by Google

sel de la conversation ; on n'étoit pas, dans ce cercle, ennemi des amusemens. La Reine elle-même laissoit souvent percer la gaieté à travers les crêpes lugubres du veuvage. Anne d'Autriche étoit bonne, familière dans son domestique, disposée à obliger, mais elle ne vouloit pas que ses amies prétendissent la dominer, & elle se roidissoit contre la contradiction. Madame de Hautefort, Madame de Chevreuse, & les autres personnes attachées à la Reine pendant la vie de son mari, n'avoient pu saisir ce caractere, parce qu'elles ne l'avoient connue alors que dans l'oppression. Devenue maîtresse de suivre ses goûts, elle leur déclara, même fermement, qu'elle prétendoit n'être pas gênée dans sa confiance, ni exposée aux remontrances & aux critiques. Malgré ces avertissemens, ces personnes s'imaginerent qu'en ne laissant pas ignorer à la Reine les bruits qui se répandoient, elles l'engageroient à congédier celui qui la rendoit l'objet des observations malignes de ses domestiques & du Public ; & cet homme, c'étoit le Cardinal Mazarin. Madame de Hautefort lui dit un jour que ce Cardinal étoit

Digitized by Google

trop jeune pour qu'il ne se fît pas de mauvais discours d'elle & de lui : Anne répondit : *Il n'aime pas les femmes, il est d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature.* Ce ton léger d'Anne d'Autriche fait croire qu'elle étoit plus curieuse d'étouffer les soupçons, que de ne pas y donner lieu. Laporte, son Valet de chambre ou Porte-manteau, lui fit, tant en face que par écrit, & lui fit faire par ses autres domestiques, hommes & femmes, des représentations qu'on trouvera bien vives & bien libres. Anne rougissoit, se fâchoit, & ne se corrigeoit pas. Aussi Cotignon, beaupere de Laporte, dit un jour tout crument à la Reine, à l'occasion des remontrances que l'on fait quelquefois assez inutilement aux femmes sur leur conduite : *Vous êtes toutes faites comme cela : si vous vouliez vous jeter par la fenêtre, il ne seroit pas permis de vous retenir par votre robe ; il faut vous laisser noyer.* Voyez les *Mémoires de Laporte, page* 233.

Le bon temps de la Régence, comme on l'appeloit alors, sont les trois années 1644, 1645 & 1646. Saint-Evremont nous a assez bien décrit ces temps, dans des Stances dédiées à Ninon de l'Enclos,

Digitized by Google

& qui ſont peut-être les meilleures qu'il ait faites. En voici la premiere & la derniere :

J'ai vu le temps de la bonne Régence,
Temps où régnoit une heureuſe abondance,
Temps où la Ville auſſi bien que la Cour
Ne reſpiroient que la paix & l'amour.

Que ne mourut alors ſon Eminence,
Pour ſon bonheur & pour notre repos!
Elle eût fini ſes beaux jours à propos,
Laiſſant un nom toujours cher à la France.

Le ſouhait n'étoit pas fait pour flatter Mazarin, dont Saint-Evremont avoit à ſe plaindre.

Anne d'Autriche, pendant la vie de Louis XIII, n'avoit pas eu de plus grande conſolation dans ſes peines, que la liberté de s'en plaindre avec ſes domeſtiques, ſes femmes & les autres perſonnes qui l'environnoient. Lorſqu'elle eut pris en main les rênes du Gouvernement, elle continua de parler de ce qui l'affectoit ; de ſorte qu'à ſon exemple tout le monde s'entretenoit des affaires d'Etat. Mazarin fit ſentir à

Digitized by Google

la Régente les inconvéniens de cette habitude, & elle s'en corrigea; mais les familiers de la Reine, privés de ces confidences qui satisfaisoient leur curiosité & qui leur donnoient un air d'importance, conçurent un extrême ressentiment contre ce Ministre. Mazarin se moqua de tout, & les murmures augmenterent. Ils ne furent pas moindres contre la Reine. L'Avocat Général Talon dit : « Le mépris général & universel s'est répandu sur les Chefs : la personne du Roi a été honorée à cause de l'innocence de son âge ; mais celle de la Reine sa mere a reçu toutes sortes d'opprobres & d'indignités : le peuple s'est donné la liberté d'en parler avec insolence & sans retenue ». En effet, on noirciſſoit la Régente par des soupçons injurieux à son honneur : on ne l'épargnoit pas non plus sur sa conduite politique : on la blâmoit ouvertement de donner toute sa confiance à un étranger qui à peine savoit la Langue, qui ne connoissoit ni le génie, ni les lois, ni les usages de la Nation.

La Reine avoit conservé à la tête du Ministere le Chancelier Séguier, homme habile, ami des Savans & des Lettres,

Digitized by Google

exercé dans le travail, employé avec succès sous Richelieu, & capable de donner de bons avis ; *mais si souple*, dit encore Talon, *si déférant, si abaissé dans sa conduite à l'égard de la Reine & des Ministres, qu'il en étoit ridicule & sans estime dans le Cabinet.* Il n'étoit pas en meilleure odeur auprès d'un certain public, parce qu'il passoit pour l'homme de la Cour contre le Parlement. Il lui étoit échappé de dire en pleins Etats : *Qu'il y avoit deux sortes de consciences ; l'une d'Etat, qu'il falloit accommoder à la nécessité des affaires ; l'autre, à nos actions particulieres.* Cette proposition scandaleuse à juste titre, sur-tout dans un Magistrat, Chef de la Justice, ôta au Chancelier la confiance du public, qui est le plus bel apanage d'un homme en place. *Intrigues du Cabinet, Tom. III.*

Le Chancelier Séguier disoit que si on vouloit le séduire, il n'y avoit qu'à lui offrir des Livres. Etant jeune, il entra chez les Chartreux, & y prit l'habit. Comme il étoit tourmenté de tentations que la solitude n'amortissoit pas, le Supérieur lui permit, lorsqu'il se sentiroit pressé, de tinter la cloche du chœur, afin d'avertir ses Confreres de

Digitized by Google

ſe mettre en prieres pour lui obtenir la victoire ſur l'Eſprit immonde ; mais le jeune Moine recourut ſi ſouvent à cet expédient, que le voiſinage fatigué s'en plaignit, & on fut obligé de lui interdire ce ſingulier exercice. *Mémoir. d'Arragnan & Menagiana, Tom. IV.*

Au premier ſoulévement du peuple, du temps de la Fronde, les femmes qui compoſoient la Cour d'Anne d'Autriche étoient toutes tremblantes : quant à elle, rien ne paroiſſoit l'intimider, & ſon air d'aſſurance ſe communiquoit aux hommes qui faiſoient les plaiſans. « Il faut que Votre Majeſté ſoit bien malade, lui diſoit Beautru à demi-voix, puiſque le Coadjuteur vous apporte l'Extrême-Onction ». Le Coadjuteur, ſuivi d'une foule de femmes, d'enfans & de toutes les Harangeres du Marché-neuf, qui crioient *Brouſſel & liberté*, venoit d'entrer au Palais-Royal où la Cour étoit alors. Les plaiſanteries que l'on faiſoit, bonnes ou mauvaiſes, étoient accompagnées de mots à l'oreille, d'éclats de rire, de geſtes moqueurs. La Meilleraye ayant voulu perſuader que la révolte étoit ſérieuſe : *Il y a*

Digitized by Google

de la révolte, répondit séchement la Reine ; *oui il y a de la révolte à croire qu'on puisse se révolter.* Cependant le bruit alloit en augmentant ; le peuple menace de forcer les Gardes : on quitte alors le ton plaisant pour délibérer sur le parti à prendre. Guitaut, Capitaine des Gardes, est d'avis qu'on remette en liberté Broussel : le Coadjuteur ajoute que c'est le seul moyen de faire cesser le trouble. La Régente rougit & s'écria : *Je vous entends, M. le Coadjuteur ; vous voudriez que je remisse Broussel en liberté ; je l'étranglerai plutôt de mes deux mains & ceux qui...* ajouta-t-elle, en me les portant au visage.

Anne, loin de céder à l'orage du moment, déploya une fermeté qui pensa devenir funeste. Le Coadjuteur voyant qu'il ne pouvoit se faire aimer à la Cour, résolut de s'y faire craindre. La Régente, comme si elle eût voulu seconder les mauvais desseins de Retz, au lieu d'appaiser la fureur du peuple, l'irrite par de nouvelles entreprises. On n'a jamais su précisément ce qu'elle avoit résolu : les uns disent qu'elle vouloit casser tout ce qu'avoit fait le Parlement depuis l'établissement de la Chambre de Saint-

Digitized by Google

Louis ; les autres, qu'elle prétendoit caſſer le Parlement lui-même, l'interdire où l'exiler. Le Coadjuteur faiſoit répandre les bruits les plus effrayans. On devoit, diſoit-il, empriſonner tout le Parlement, décimer les Conſeillers & les Bourgeois, pour les faire pendre avec Brouſſel & les autres priſonniers. On aſſuroit encore de ſa part que la Reine devoit tirer le Roi de Paris & faire mettre enſuite le feu aux quatre coins de la Ville, qui ſeroit pillée & ſaccagée ſans miſéricorde. Que l'on compare cette circonſtance à ce que nous venons de voir, à ce que nous entendons encore à l'heure où j'écris, & l'on verra que tous ces propos incendiaires ſont dans tous les temps ſemés par les ennemis jurés du repos & du bien public. Il eſt certain toutefois que dans ce temps-là, comme de nos jours, on avoit des deſſeins violens, & qu'on prit, pour en aſſurer l'exécution, les pires de tous les moyens.

Dès que les barricades furent fermées, le Parlement, ignorant juſqu'où les choſes pourroient aller, ſe mit à délibérer ſur le parti qu'il falloit prendre pour ramener l'ordre. Toutes les

les voix se réunirent à aller supplier la Reine de rendre sur le champ la liberté aux prisonniers. C'étoit peut-être légitimer la violence du peuple, que de demander juridiquement ce qu'il exigeoit par la force : mais il est des momens où on n'a que le choix des fautes. Le Corps entier du Parlement se mit en marche ; mais autant il fut reçu avec acclamation & respect de la part du peuple, autant il fut maltraité à la Cour. La Régente les reçut de l'air le plus sévere, leur imputa la sédition. « La postérité, ajouta-t-elle, regardera avec horreur la cause de tant de désordres, & le Roi mon fils vous en punira un jour ». Après plusieurs autres reproches très-graves, Anne d'Autriche les quitte brusquement. Molé la poursuit d'appartement en appartement, & parvient enfin à en arracher la liberté des prisonniers, à condition que sa Compagnie ne se mêlera plus des affaires d'Etat.

Le Parlement s'en revenoit assez content, lorsque le peuple, s'imaginant que les Prisonniers qu'il réclamoit étoient détenus au Palais-Royal, & qu'on n'avoit pas voulu les rendre, força les Magistrats d'y retourner &

Digitized by Google

de ne pas revenir ſans eux. Ce fut un grand ſujet de colere pour la Reine, de voir rentrer le Parlement. La patience penſa lui échapper. Dans ſon dépit, elle ſembloit ne méditer que des deſſeins violens. Tantôt elle vouloit envoyer couper la tête à Brouſſel & la jeter au peuple ; tantôt elle vouloit faire pendre pour l'exemple quelques Conſeillers aux fenêtres du Palais, ou du moins de retenir les plus modérés & de livrer les autres à la rage de la populace ; projets auſſi dangereux qu'odieux, qu'appuyoient néanmoins quelques Courtiſans encore imbus des principes ſanguinaires de Richelieu. On eut beaucoup de peine à calmer la Régente & à lui faire ſentir les redoutables conſéquences de la moindre violence. Le premier Préſident, qui ne parloit jamais ſi bien que dans le péril, y employa toute ſon éloquence. Le Duc d'Orléans la ſupplia de céder aux circonſtances ; les Princeſſes ſe jeterent à ſes pieds, & enfin on lui arracha ces paroles : » Eh bien, Meſſieurs du Parlement, voyez donc ce qu'il eſt à propos de faire » ! & ſur le champ on ſe mit à délibérer, en préſence même de la Reine. Il en coûta

Digitized by Google

beaucoup à la fierté d'Anne d'Autriche de céder en cette circonſtance.

Loin de lui être favorable, cette facilité ne ſervit qu'à enhardir le peuple. La Reine comptoit beaucoup ſur les vacances du Parlement qui approchoient, pour voir renaître le calme; mais le Parlement demanda une prolongation de ſervice, ſous prétexte d'affaires urgentes & qui ne permettoient aucun délai. La Régente refuſe : le Parlement inſiſte, & comme il laiſſa appercevoir qu'il ſe continueroit de lui-même, la Reine accorda quinze jours. L'aſſurance de conſerver ſes protecteurs augmenta la hardieſſe du peuple, toujours prêt à s'échapper. Il oſa manquer de reſpect à Anne d'Autriche dans les promenades : en paſſant par les rues, elle eut la mortification d'entendre des chanſons faites contre elle & de ſe voir pourſuivre avec des huées. Perſévérance du Parlement dans ſes entrepriſes, inſolence de la populace, ces deux motifs déterminerent Anne d'Autriche à quitter Paris; elle en ſortit le 13 Septembre & emmena le Roi à Ruel. (*1648.*)

La Reine en vouloit toujours au Parlement, qu'elle regardoit comme l'uni-

Digitized by Google

que instigateur des troubles. M. Amelot, premier Président de la Cour des Aides, ayant dit à la Reine que le Parlement étoit disposé à donner les marques les plus soumises de son obéissance, tant qu'on ne les exigeroit que dans les formes prescrites par les Ordonnances, le Chancelier releva ces mots d'un air mécontent. Le Président Amelot reprit devant toute la Cour : « Oui, Monsieur, suivant toutes les formes prescrites par les Ordonnances : vous avez assez vieilli dans le Parlement pour ne pas ignorer que les Compagnies Souveraines n'ont point d'obéissance aveugle : ceux qui les composent se sont obligés par serment d'exécuter celles qui sont vérifiées par liberté de suffrage & non d'autorité absolue : mais parce que vous avez cessé de les pratiquer depuis que vous êtes sorti du Parlement, vous les avez oubliées, & il faut vous en ressouvenir », *Journ. du Parlem. p. 117.*

La Régente avoit si mal pris ses mesures, qu'en quittant Paris elle n'avoit pas songé à s'assurer de la Bastille, qui auroit pu tenir la Ville en bride. Elle laissa ce fort sans pain, sans munitions, avec vingt-deux Soldats, sous le commandement du sieur Dutremblai, frere

Digitized by Google

du fameux Pere Joseph. La Bastille fut sommée de se rendre le 11 Janvier, & on tira deux coups de canon, qui firent brêche ; c'est-à-dire, apparemment que les boulets emporterent quelques éclats de pierre. Le Gouverneur promit de se rendre, s'il n'étoit pas secouru dans vingt-quatre heures, & il sortit en effet le 13 à midi. Ainsi il abrégea les plaisirs des Dames de Paris, qui pendant le siége eurent le courage de se promener dans le jardin de l'Arsenal : plusieurs d'entre elles pousserent l'intrépidité jusqu'à visiter la batterie. Nous avons vu se renouveler de nos jours cette scene ; & la Bastille prise en deux ou trois heures de temps, par une poignée de soldats & d'ouvriers, n'offre plus aujourd'hui que la place maudite, où étoit élevé le plus affreux monument du Despotisme ministériel.

Cependant Anne d'Autriche, toujours plus en colere contre le Parlement, ne cessoit de répéter au Prévôt des Marchands & aux Echevins : « Chassez, chassez le Parlement, & en même temps qu'il sortira par une porte, je rentrerai par l'autre ». Mais les choses prirent enfin une tournure, & il se fit du

Digitized by Google

moins une paix qui dura quelque temps.

Un certain Marquis de Jarſay, qui étoit à la Cour, homme avantageux & frivole, s'aviſa de vouloir mettre Anne d'Autriche au nombre de ſes conquêtes: elle avoit alors près de cinquante ans, & étoit encore belle femme. La folie de Jarſay étoit héréditaire dans ſa famille: le Maréchal de Lavardin, ſon grand-pere, s'étoit donné pour amant public de Marie de Médicis, & il en avoit été puni: le petit-fils le fut auſſi, mais foiblement, puiſque la Régente, après s'être amuſée quelque temps de ſes galanteries, qu'elle croyoit ſans conſéquence, voyant que le Marquis en prenoit avantage, ſe contenta de lui défendre de paroître devant elle. Condé voulut forcer la Reine à le recevoir; mais lui-même fut bientôt arrêté par ordre de la Régente.

Ceux qui veulent connoître tous les divers événemens de *la Fronde*, ne peuvent lire à ce ſujet un Ouvrage plus inſtructif & plus ſenſément écrit, que l'*Intrigue du Cabinet*, par M. Anquetil. Il y dévoile les fautes ſans amertume, & accorde des éloges ſans flatterie. Anne d'Autriche, nourrie dans les

Digitized by Google

principes de l'autorité arbitraire, fut plus d'une fois exposée à devenir la victime des funestes conséquences qu'elle entraîne. Dès que le Roi son fils fut parvenu à l'âge de majorité, cette Princesse lui remit entre les mains le timon du Gouvernement, & lui choisit pour compagne de son Trône une Princesse du Sang Autrichien, sa proche parente. Elle gouverna pendant quelque temps encore, conjointement avec Mazarin. Dès que ce Ministre, abhorré du peuple & méprisé des Grands, fut mort, Anne d'Autriche parut renoncer entiérement aux grandeurs de ce monde, pour ne plus s'occuper que des affaires de son salut. Elle se fit dévote : elle fonda des Couvens, se fit recevoir dans diverses Confréries, s'imposa des exercices de pénitence, fit quelques charités, & mourut à l'âge de 66 ans, peu regrettée de son peuple, dont elle ne s'étoit pas toujours fait connoître avantageusement. Il faut espérer qu'un jour, avec une éducation plus analogue au grand rôle qu'ils doivent représenter, les Chefs des Nations se rendront à la fois plus dignes de leur estime, de leur amour & de leurs regrets.

Digitized by Google

GASTON DE BOURBON,

DUC D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII.

CHAVIGNY, Miniſtre d'Etat, écrivoit au Cardinal de Richelieu, que la peur étoit le plus habile Orateur à perſuader Monſieur ; mais ſa crainte n'avoit pour objet que ſa perſonne. Il traîna preſque tous ſes amis à la priſon ou ſur l'échafaud, ſans les plaindre. Mêlé dans toutes les affaires, il ſacrifia preſque toujours ceux qu'il y avoit fait entrer ; & il n'eſt guere connu dans notre hiſtoire, que par ſes cabales continuelles contre un Miniſtre qui avoit un tout autre génie que le ſien, ſans avoir le cœur meilleur. La vie de Gaſton fut un reflux perpétuel de brouilleries & de raccommodemens avec Louis XIII, ſon frere, & le Cardinal, ſon premier Miniſtre. Après avoir entraîné Montmorenci dans le piége, il l'abandonna à la diſcrétion de l'impitoyable Riche-

Digitized by Google

lieu, qui lui fit trancher la tête. Le Duc d'Orléans, mêlé dans la conjuration de Cinqmars & Bouillon, ne se tira d'affaire qu'en accusant ses complices & en s'humiliant. Il répara en partie sa réputation après la mort de son frere, par la prise de Gravelines, de Courtrai & de Mardick ; mais il la perdit de nouveau en cabalant contre Mazarin. En général ses mœurs étoient fort dissolues, & nous en donnerons quelques preuves. Il fut relégué à Blois, où il mourut, dans l'année 1660, regardé comme un Prince pusillanime & lâche ; il étoit né en 1608.

Quand ce Prince eut atteint l'âge de dix-huit ans, Marie de Médicis sa mere, voulut absolument le marier avec la Princesse de Montpensier, & le Roi son frere, quoique assez ennemi du mariage de Gaston, l'engageoit cependant à terminer. Gaston répondoit presque toujours qu'il aimeroit mieux être diable que marié. Richelieu le pressant un jour de conclure enfin l'affaire, qui traînoit trop en longueur, « J'épouserai Mademoiselle de Montpensier, répondit-il, mais ce ne sera pas si-tôt ; il faut d'abord que je sois guéri d'un certain

Digitized by Google

mal que je ne nomme pas ». Le Cardinal, déconcerté par cette réponse, ne sait plus où il en est. Persuadé que les confidens du Prince continuoient de le détourner de ce mariage, Richelieu leur demandoit, lorsqu'ils venoient lui parler de la part de leur Maître, s'ils n'étoient pas aussi tourmentés de la maladie de Monsieur. Une autre fois, après avoir embrassé le Roi & la Reine-Mere avec beaucoup de tendresse & d'affection, le Duc d'Anjou (il portoit encore ce titre) s'emporta, se donna des contorsions & contrefit l'enragé. Marie de Médicis lui demande la raison d'un si prompt changement, & il répond en jurant qu'il n'est pas content & qu'il en a grand sujet. « Cela vient, lui répond la Reine-Mere, de ce que vous êtes mal avec Dieu : il y a long-temps que vous ne vous êtes confessé, & les remords de votre conscience vous tourmentent — Laissez-moi en repos, dit Gaston, je ne me soucie pas plus de Dieu que du Diable ». Louis & Marie de Médicis demeurerent tellement étourdis, que le Cardinal de Richelieu, qui vouloit faire l'homme de bien, avertit leurs Majestés

Digitized by Google

qu'elles ne devoient pas souffrir que le Duc d'Anjou blasphémât de la sorte en leur présence. Le Roi & sa mere n'osant encore ouvrir la bouche, Richelieu prend la parole d'un ton grave & sérieux, & dit au Prince, qui avoit alors dix-huit ans : « Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes devant le Roi : à quoi pensez-vous de proférer ainsi des choses qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'une personne de votre rang, & que le Roi ne doit pas souffrir » ? Gaston rentre en lui-même, & se tait. « Je vous prie, Madame, dit-il seulement à la Reine sa mere, en sortant du Conseil, d'avertir M. le Cardinal qu'il ne se donne jamais la liberté de me faire des leçons ; je ne suis plus d'âge à souffrir un pédant derriere moi ».

Le Colonel d'Ornano étoit accusé depuis quelque temps de donner à Monsieur, dont il étoit gouverneur, des conseils tendans à le brouiller avec le Roi. Sa Majesté, pour le gagner entiérement, le fit Maréchal de France, au commencement de l'année 1626 ; & ne croyant pas, après cette grace, avoir à se louer de lui, elle le fit arrêter à Fontainebleau & conduire à Vincennes.

Digitized by Google

Monsieur se trouva fort offensé du traitement qu'on faisoit à un homme qui avoit toute sa confiance, & trouvant le Chancelier en son chemin, il lui demande s'il avoit part à cet emprisonnement. D'Aligre l'assure qu'il n'en avoit rien su que quand la chose avoit été faite. Le Prince alla faire la même demande au Cardinal, qui dit qu'il ne répondroit pas comme avoit fait le Chancelier, & que l'un & l'autre avoient conseillé au Roi de s'assurer du Maréchal. Le Ministre profita de cette occasion pour faire ôter les Sceaux à M. d'Aligre & les donner à Marillac, qu'il jugea devoir être entiérement dévoué à ses intérêts, parce qu'il étoit créature de la Reine-Mere. Cette tempête ne fut pas seulement fatale à d'Ornano, elle enveloppa la plupart de ceux qui approchoient Gaston, parce qu'on prétendit qu'ils avoient eu dessein de tuer le Cardinal; ce qu'ils auroient exécuté à Fleury, si Chalais qui étoit du complot ne l'eût pas découvert, dans la crainte d'être trahi par Valencé, à qui il en avoit fait part. Ce dessein, vrai ou supposé, fit que le Roi donna des Gardes à son Ministre.

Digitized by Google

Depuis l'empriſonnement du Maréchal d'Ornano, ſon ancien gouverneur, Gaſton, encore Duc d'Anjou, avoit conçu le deſſein de ſe défaire du Cardinal de Richelieu, ſon plus dangereux ennemi; & pour mieux cacher ſon projet, il feint de vouloir ſe raccommoder avec lui. Peu de temps après le Duc d'Anjou & huit de ſes confidens conviennent entre eux d'aller, ſous prétexte d'une partie de chaſſe, dîner à Fleury, chez le Cardinal: leur deſſein véritable étoit de lui mettre le poignard ſur la gorge, & de tirer parole de lui qu'il ne traverſeroit plus le frere du Roi, & que le Maréchal d'Ornano ſeroit remis en liberté. Alexandre de Bourbon, Grand-Prieur de France & fils naturel de Henri IV & de Gabrielle d'Etrées, fut, dit-on, l'auteur de ce conſeil violent. Chalais, Maître de la Garde-robe du Roi, promit d'être de la partie: mais ſoit qu'il ſe fût déjà laiſſé gagner par Richelieu, ſoit que le Commandeur de Valencé, auquel il fit part du complot, lui repréſentât que c'étoit une choſe infame pour un Officier de la maiſon du Roi, d'entrer dans une conſpiration contre un Miniſtre de Sa

Digitized by Google

Majesté, & qu'intimidé par la menace que lui fit le Commandeur de tout révéler, Chalais pris le parti de trahir ses complices & de sauver ainsi sa vie & sa fortune. Valencé & lui vont donc trouver incontinent le Cardinal à Fleury, & l'avertissent du dessein formé contre sa personne. Il remercie les deux Gentilshommes & les prie d'aller informer le Roi de ce nouveau complot; ce qu'ils font.

Sur les onze heures du soir, Louis XIII fait partir soixante Cavaliers pour Fleury, & la Reine-Mere y envoie la Noblesse qui est à sa dévotion. Les Officiers du Duc d'Anjou ne manquent pas d'arriver le lendemain matin, entre trois & quatre heures: ils disent que leur Maître doit revenir au retour de la chasse, & se mettent en devoir de préparer son dîner. Le Cardinal leur cede sa maison, prend le chemin de Fontainebleau, y arrive, & se rend droit à la chambre du Duc d'Anjou. « En vérité, Monseigneur, lui dit Richelieu en entrant, j'ai raison d'être un peu piqué de ce que vous n'avez pas voulu me faire l'honneur de me commander de vous donner à dîner: je vous aurois régalé

de mon mieux : mais vous souhaitez apparemment d'être en liberté ; je vous abandonne ma maison, vous pouvez en disposer comme il vous plaira ». Gaston surpris de voir le Cardinal qu'il n'attendoit guere, balbutie quelques mots & dissimule de son mieux en répondant à ses honnêtetés. Richelieu continue d'entretenir Son Altesse Royale avec autant de liberté que s'il n'eût rien appris de ce qui se tramoit, lui donne la chemise & prend congé d'elle en la laissant dans la derniere surprise. Cependant, inquiet du danger qu'il court à tous momens de perdre la vie, le Ministre pense sérieusement à se mettre à couvert de pareilles entreprises, & recherche avec soin les principaux auteurs de la conspiration formée contre lui.

L'emprisonnement d'Alexandre, Grand-Prieur de France, suivit de très-près cette découverte, & Gaston ne douta plus que le dessein de perdre ses amis & ses serviteurs ne fût entiérement formé. Chalais, l'intime ami du Grand-Prieur, n'hésite plus à se donner de bonne foi au Duc d'Anjou. C'étoit un grand imprudent, que ce Comte de Chalais. Empressé de servir le Prince

Digitized by Google

dans sa retraite, il s'engage à tromper Richelieu auquel il s'est livré; & dans le temps même qu'il fait l'espion du Duc d'Anjou auprès du Cardinal, il parle à celui-ci comme s'il continuoit d'être le sien auprès de Gaston. Mais le Ministre clair-voyant reconnut bientôt le manége. Informé des fréquens & longs entretiens de Chalais avec le Duc d'Anjou, il demande au Président le Coigneux, en souriant : « Quel homme est-ce que Chalais » ? On pouvoit bien lui répondre que c'étoit le plus léger & le moins sensé de tous les Courtisans. Soit que les paroles du Cardinal, qui paroissoient signifier beaucoup, eussent intimidé Chalais, quand le Coigneux les lui rapporta; soit que ce fût un effet de sa légéreté naturelle, il se repent de son engagement avec Gaston, il s'offre encore à Richelieu. On le prend au mot, on le caresse, on lui fait promettre de révéler tous les projets du Duc d'Anjou. Chalais n'est plus dans les mêmes dispositions quelques jours après, il ne veut plus rien dire. Il prie le Commandeur de Valencé d'aller trouver le Cardinal & de retirer la parole qu'il lui avoit donnée de le servir au-

Digitized by Google

près de Gaſton. Valencé refuſe de ſe charger d'une pareille commiſſion, & avertit ſon ami qu'il prend le chemin de la priſon & peut-être de l'échafaud. L'avis étoit bon, mais Chalais n'en profita pas. Il s'opiniâtre, & envoie une autre perſonne faire le compliment au Cardinal : on le reçoit avec indignation. Richelieu ſe rappelle la partie de Fleury, croit que la Ducheſſe de Chevreuſe a regagné ſon amant, qui étoit Chalais, & dès cet inſtant jure ſa perte. Il ne faut pas oublier que Richelieu lui-même étoit un des ſoupirans de cette belle Ducheſſe.

Louvigny, cadet de la Maiſon de Grammont, fournit bientôt au Cardinal de quoi faire trancher la tête au jeune imprudent. Le Duc de Candale, fils aîné du Duc d'Epernon, & Louvigny, aimoient la Ducheſſe de Rohan. Elle ſuivoit la Cour, afin d'examiner ce qui s'y paſſoit, pendant que le Duc ſon époux s'occupoit en Languedoc à fortifier le parti Réformé. Soit que Louvigny ne pût ſouffrir que ſon rival fût mieux que lui auprès de la Ducheſſe, ſoit qu'il eût quelque autre ſujet de chagrin contre Candale, il lui chercha

Digitized by Google

diſpute à Saumur, lors du voyage de Sa Majeſté de Blois à Nantes. Chalais, Boutteville, quelques autres de leurs amis communs tâcherent de les raccommoder. Mais Louvigny, ſelon la coutume de ceux qui ont tort, ſe refuſoit abſolument à toute réconciliation. Ses amis le menaçent de ſe déclarer contre lui; il ſe moque de l'avis, & recommence ſes querelles tant à Saumur qu'au Pont-de-Cé. Chalais, Boutteville l'abandonnent & offrent leurs ſervices à Candale. Louvigny en fut tellement piqué, qu'il révéla pluſieurs choſes qu'il ſavoit, & d'autres qu'il ne ſavoit pas. Furieux contre Chalais & ſuborné enſuite par le Cardinal de Richelieu, auquel il ſe livra d'une maniere indigne, il va dire au Duc d'Elbœuf que Chalais a envoyé la Loubiere ſon Domeſtique à Metz, propoſer au Duc de la Valette d'y recevoir le Duc d'Anjou. Il pouvoit ſavoir cette circonſtance. Elle eſt inconteſtable; mais voici ce qu'il inventa, & la calomnie eſt infame. Louvigny ajoute que Chalais a promis de tuer le Roi; que Gaſton & ſes confidens ſont de la conſpiration, & qu'ils doivent ſe trouver tous à la porte de

Digitized by Google

Sa Majeſté, afin d'appuyer & de ſauver l'aſſaſſin. D'Elbœuf, ennemi déclaré de Chalais, va tout dire à Baradas, Favori du Roi. Baradas effrayé avertit ſon Maître de la prétendue conſpiration. La Cour étoit alors à Ancenis. Sa Majeſté mande auſſi-tôt Louvigny, qui confirme tout ce qu'il a dit au Duc d'Elbœuf.

Dès que la Cour eſt arrivé à Nantes, Chalais eſt arrêté, & le Roi nomme des Commiſſaires choiſis dans le Parlement de Bretagne, pour travailler au procès de l'accuſé. Incertain entre la crainte du ſupplice dont il eſt menacé, & l'eſpoir de ſa grace dont le flatte Richelieu, Chalais avoue tout ce qu'on veut, & accuſe ceux que le Cardinal lui indique. Il dépoſe qu'on a parlé de faire déclarer le Roi impuiſſant, de l'enfermer dans un Monaſtere, & de marier le Duc d'Anjou avec la Reine Anne d'Autriche. Richelieu alloit ſecrétement déguiſé, tantôt ſeul & tantôt avec quelques-uns de ſes plus intimes confidens, voir ſon priſonnier : on lui promettoit de le ſauver, pourvu qu'il perſiſtât à confirmer la dépoſition de Louvigny, qu'il y avoit une noire conſpiration contre le Roi, & que ſuborné par Gaſton, il

Digitized by Google

avoit promis d'assassiner Louis. C'est du moins ce que le Duc d'Anjou soutint dans une lettre écrite au Roi son frere, & envoyée au Parlement de Paris. Ce Prince ajoute que Richelieu disoit à Chalais de ne point s'effrayer quand bien même il y auroit un Arrêt de mort prononcé contre lui. « Foi de Prêtre, lui disoit-il, vous aurez votre grace, & je réponds de votre vie sur la mienne ». Gaston proteste qu'il a des preuves inconteſtables de la vérité de tout ce qu'il avance. Etrange embarras d'un Historien qui veut être sincere & désintéressé ! Dirons-nous qu'un Cardinal que tant d'Ecrivains respectables ont exalté comme le premier homme du monde, n'étoit qu'un grand scélérat ? rejetterons-nous le témoignage d'un Héritier présomptif de la Couronne de France, comme celui d'un lâche calomniateur ? Gardons-nous de prononcer & suspendons notre jugement, en convenant toutefois que Gaston, Prince inconstant, facile, imprudent & quelquefois emporté jusqu'à la fureur, avoit un excellent cœur ; qu'il est mort dans de grands sentimens de Religion ; que ses Confesseurs furent d'honnêtes gens, &

Digitized by Google

qu'on ne voit pas qu'il ait rétracté ce qu'il avance ici contre le Cardinal de Richelieu.

Le Duc d'Orléans avoit du goût pour la Peinture & pour les Beaux-Arts, aimoit les médailles & les antiques, & se plaisoit aux questions de politique & de morale. On dit que Gaston brilloit dans ces conversations & qu'il y faisoit paroître beaucoup d'esprit & de pénétration. Ces sortes de délassemens sont louables, même chez les Princes; mais Gaston n'observoit pas toujours dans les plaisirs les regles de la bienséance & de l'honnêteté; il forma chez lui je ne sais quelle assemblée qu'on appeloit le *Conseil de la Vauriennerie.* On y dressa le plan d'un ridicule Royaume, dont on a eu honte de nous marquer le nom: c'étoit apparemment quelque obscénité. Le Duc en faisoit la carte, donnoit des noms aux villes, aux fleuves, aux provinces & aux officiers qu'il imaginoit. Sa Cour devoit ressembler, disoit-il, à celle de Norsingue, *où les Courtisans ne s'occupent qu'à des sottises.* Le Comte de Moret, dernier fils naturel de Henri IV, fut nommé Grand-Prieur de ce Royaume. L'Abbé de la Riviere,

Digitized by Google

cet homme dont Mademoiſelle d'Orléans, dite la Ducheſſe de Montpenſier, fille aînée de Monſieur, diſoit plaiſamment qu'il devoit ſavoir mieux que perſonne ce que valoit Gaſton, puiſqu'il l'avoit vendu tant de fois; la Riviere, dis-je, eut la charge de *Grand Monacal* du Royaume; & Patrix, connu dans le monde par quelques poéſies ingénieuſes & par ſes bons mots, fut fait Grand-Vicaire de l'Abbé. Gaſton aimoit encore à ſe déguiſer, à courir les bals & à chercher des aventures plaiſantes ou bizarres. Le Comte de Rochefort dit de plus que ce Prince ſe livroit volontiers à des parties de débauches, & en cite une faite chez *la Neveu*, fameuſe Courtiſane de ce temps-là, où Gaſton, accompagné de ſes Favoris, mena aſſez mal le Commiſſaire & les Alguazils qu'on étoit allé chercher pour l'arrêter, parce qu'on ne le connoiſſoit pas. Le Commiſſaire lui-même y fut trompé. Il ajoute enfin qu'un des plaiſirs de ce Prince étoit d'aller détrouſſer les paſſans ſur le Pont-Neuf, & d'enlever des manteaux. Il faut convenir que ces ſortes de plaiſirs étoient bien étranges & bien indignes d'un grand Prince, du frere

Digitized by Google

d'un Roi de France. Mais ces anecdotes ſont-elles vraies ? Nous n'oſons les garantir telles. Quoi qu'il en ſoit, la Ducheſſe d'Orléans ne paroiſſoit ni inquiete ni jalouſe de la conduite de ſon époux, ſoit qu'elle ſe crût ſûre de ſa fidélité, ſoit qu'elle eſpérât de le ramener enfin avec un peu de complaiſance : peut-être y auroit-elle réuſſi ; mais étant accouchée d'une fille, elle mourut quatre jours après. Le Duc en parut extrêmement affligé : on lui entendit dire qu'il ne méritoit pas d'avoir une épouſe ſi vertueuſe, & que Dieu la lui ôtoit pour le punir de ſes péchés. Ces bons ſentimens ne durerent pas. Cependant, lorſque la Reine-Mere lui parla d'un ſecond mariage, il la conjura de ne point le preſſer ſur cet article.

Le Roi parut fort touché de la mort de ſa belle-ſœur : il ordonna qu'on lui fît des obſeques royales ; mais on crut qu'il y avoit plus de diſſimulation que de réalité dans la triſteſſe de Louis. Il eſt bien aiſe, diſoit-on, de voir ſon frere veuf, & plus content encore de ce que la Ducheſſe d'Orléans ne laiſſoit qu'une fille. Il eſt certain qu'il pria Marie de Médicis de ne point encore ſon-

Digitized by Google

ger à remarier Gaſton ; & les confidens du Duc furent avertis de la part du Roi que Sa Majeſté déſiroit qu'ils inſinuaſſent à leur Maître, qu'ils feroient plaiſir au Roi d'éloigner pour un temps toutes les propoſitions d'un ſecond mariage. Ils s'acquittèrent de cette commiſſion, en faiſant entendre à Monſieur que cela ne l'engageoit point à la continence. C'eſt alors que ce Prince, qui n'étoit pas homme à vivre long-temps ſans femme, s'abandonna à la débauche ſans paroître en redouter les trop funeſtes ſuites. Le Roi & la Reine-Mere informés de ſa conduite ſcandaleuſe, lui en font ſouvent des reproches. » *C'eſt la faute*, réplique-t-il, *de ceux qui ne veulent pas que je me remarie* ». Le Jéſuite Suffren, ſon Confeſſeur, s'épuiſoit inutilement à lui donner de bons conſeils ſur la chaſteté. Gaſton étoit inſenſible à toutes les raiſons de conſcience : jamais on ne vit deux freres d'une humeur plus différente. Louis étoit dévôt juſqu'au ſcrupule, & extrêmement chaſte ; Gaſton portoit l'amour du plaiſir juſqu'au libertinage. Malgré ſa dévotion & la peine extrême que lui faiſoit la conduite de ſon frere, le Roi ne vouloit point entendre

dre parler de le marier. La Reine-Mere se trouvoit étrangement embarrassée entre ses deux fils ; elle eût bien voulu marier le Duc d'Orléans, dans la crainte que l'abus des plaisirs ne le rendît incapable d'avoir des enfans. Mais la répugnance que Louis oppose à ce dessein est presque insurmontable. Elle se contente donc de recommander aux confidens de Gaston d'empêcher du moins qu'il ne se livre indifféremment à toutes les femmes ; elle leur témoigne même qu'elle ne seroit pas fâchée que son fils eût une maîtresse. Après une telle ouverture, beaucoup de gens se mirent en campagne pour contenter la Reine-Mere. Un des principaux Officiers du Duc d'Orléans donna des fêtes, où il invita de jeunes Dames, capables d'inspirer de l'amour à son Maître. Gaston s'apperçoit du piége, & se moque de celui qui veut l'y attirer.

Malgré les prieres de Louis à la Reine sa mere d'éloigner l'instant de remarier le Duc d'Orléans, elle ne laissa pas de faire des propositions. Ferdinand II, Grand-Duc de Toscane, avoit deux sœurs, Marguerite & Anne. La premiere étoit belle & remplie de graces,

Digitized by Google

l'autre laide & contrefaite. Marie de Médicis souhaitoit ardemment d'avoir une belle-fille de sa Maison; mais le Grand-Duc avoit promis Marguerite à Edouard, Duc de Parme; & Gaston n'étoit pas d'humeur à épouser la Princesse Anne, dont il connoissoit la laideur. La Reine-Mere se met dans la tête de rompre les engagemens pris avec le Duc de Parme, & demande le consentement de Louis pour le mariage du Duc d'Orléans avec la Princesse Marguerite. Le Roi n'ose le refuser dans la crainte de chagriner sa mere. On fait quelques démarches afin d'obtenir le consentement d'Edouard & l'agrément du Grand-Duc; mais le premier demeura inflexible, soit qu'il fût véritablement amoureux de Marguerite, soit que Louis, de concert avec Richelieu, fît insinuer au Duc de Parme qu'on ne lui sauroit pas mauvais gré s'il refusoit de céder Marguerite au Duc d'Orléans. Richelieu, jaloux de son autorité, craignoit que celle de la Reine-Mere ne devînt trop grande, si le Duc d'Orléans épousoit une Princesse de la Maison de Médicis. C'est pourquoi le Cardinal traversa l'affaire par-dessous

main autant qu'il lui fut possible. La Reine Anne d'Autriche, comme nous l'avons remarqué à son article, ne s'épargna pas dans cette occasion : elle s'opposa de tout son pouvoir au mariage de Gaston, parce qu'elle craignoit que la Reine-Mere ne la négligeât entiérement, si Son Alteſſe Royale épouſoit une Princeſſe de la Maiſon de Toſcane. Toutes ces raiſons furent cauſe que cette alliance n'eut point lieu, quoique Gaſton la déſirât.

La Déclaration du Roi, publiée à Dijon contre ceux qui ſuivirent le Duc d'Orléans hors du Royaume, & qu'on prétendoit criminels de Leſe-Majeſté, ſous prétexte que l'héritier préſomptif de la Couronne, ſéduit par leurs mauvais conſeils, ſe jetoit entre les bras des étrangers, fut envoyée à tous les Parlemens de France pour y être vérifiée, auſſi bien qu'à celui de Bourgogne. Les Magiſtrats des Provinces obéirent ſans difficulté ; mais il y eut plus de vigueur dans le Parlement de Paris : la Déclaration y ayant été portée, pluſieurs repréſenterent que les domeſtiques de Gaſton étoient condamnés

Digitized by Google

comme criminels de Lese-Majesté, sans avoir commis aucune violence contre l'autorité du Roi, ni fait le moindre acte d'hostilité, & qu'on ne pouvoit leur reprocher autre chose, sinon d'avoir suivi leur Maître; d'où ces Magistrats concluoient qu'il étoit à propos de faire des remontrances au Roi avant que de prendre aucune résolution sur une affaire de cette importance, qui concernoit le frere unique de Sa Majesté, héritier présomptif de la Couronne. D'autres dirent qu'il étoit injuste de condamner les gens, sans examiner auparavant s'ils étoient coupables ou non des crimes qu'on leur imputoit, & qu'avant de procéder à la vérification de la déclaration, il falloit informer contre ceux qui avoient suivi le Duc d'Orléans hors du Royaume; & faire droit selon les preuves, au cas qu'ils eussent commis quelque faute contre l'Etat. Guyant & Barillon, Présidens des Enquêtes, & Lainé, Conseiller, au rare mérite & à l'intégrité desquels les Historiens flatteurs de Richelieu n'ont point refusé de justes louanges, parlerent fortement contre la violence d'une Déclaration suggérée par un Ministre

Digitized by Google

qui abuſoit du nom du Roi pour ſe venger de ſes querelles particulieres.

Le courage des trois Magiſtrats que nous venons de nommer fut d'autant plus marqué, que Lejai, devenu premier Préſident d'une Compagnie où il avoit prétendu autrefois ſe diſtinguer par ſon zele à demander la réformation des abus du Gouvernement, & par ſes plaintes contre les entrepriſes du Maréchal d'Ancre, qui le fit mettre en priſon & proſcrire enſuite, dans une déclaration à peu près ſemblable à celle dont il s'agiſſoit, ſe dévouoit baſſement à Richelieu, ſollicitoit les affaires du Cardinal comme les ſiennes propres, & s'attachoit ouvertement à la fortune d'un Miniſtre plus odieux que Concini. Un motif ſecret de vengeance animoit encore le premier Préſident en cette occaſion. Pouſſé par Richelieu, il ne craignit pas d'outrager la Reine-Mere dans ſon propre Palais, de la menacer qu'on la chaſſeroit du Royaume ſi elle perſiſtoit à refuſer de reprendre dans ſa maiſon la Dame de Combalet & ſes autres domeſtiques, parens du Cardinal, qu'elle avoit congédiés : inſolence dont le Duc d'Orléans fut telle

Digitized by Google

ment irrité, qu'il menaça le premier Président de le faire punir exemplairement. Quelque chose que fît ce Magistrat pour obtenir que la déclaration fût vérifiée, il trouva moins de voix qu'il ne lui en falloit : les plus timides du Parlement furent d'avis de consentir à la vérification, en *opinant du bonnet*, c'est-à-dire, en témoignant par le silence affecté de la Compagnie, qu'elle cédoit à l'arrogance du Ministre, & qu'il seroit inutile de lui résister après l'oppression de la mere & du frere unique du Roi, dont on refusoit d'écouter les justes plaintes. Les opinions se trouvant différentes & le nombre des voix égal de part & d'autre, le Parlement donna, le 15 Avril, ce qu'on appelle un *Arrêt de partage*; c'est-à-dire, qu'il déclara ne pouvoir procéder à la vérification demandée par les Gens du Roi, puisque la pluralité des voix ne se trouvoit pas pour eux.

Pendant ces contestations entre les Magistrats, un nouvel incident causa les plus grands mouvemens dans leur Compagnie, & fit un étrange bruit à la Cour & à la Ville. Roger, Procureur-Général du Duc d'Orléans, avoit pré-

Digitized by Google

senté au Parlement une Requête signée de la main de Gaston, par laquelle il se portoit partie contre Richelieu, & demandoit que son procès lui fût fait pour les crimes énoncés dans ladite Requête. La piece mérite d'être conservée comme un témoignage authentique de l'ancienne autorité du Parlement de Paris, auquel la mere & le frere du Roi demanderent justice contre leur persécuteur qui abusoit du nom de Sa Majesté. Voici comment cette fameuse Requête fut dressée dans le style ordinaire du Palais :

« Supplie humblement GASTON, fils de France, frere unique du Roi : disant qu'encore qu'il soit notoire qu'Armand-Jean Duplessis, Cardinal de Richelieu, ait entrepris à force ouverte sur sa personne, ensuite de la détention de la Reine sa mere, & qu'ainsi il soit coupable de sa sortie hors du Royaume, néanmoins il a été si artificieux & si méchant, que de faire expédier une déclaration adressante au Parlement de Bourgogne, remplie de divers faits qu'il a supposés contre l'honneur & la réputation dudit Seigneur Duc, par laquelle il l'a fait blâmer d'être sorti volontairement de France, afin de trou-

Digitized by Google

bler le repos public, & fait déclarer en conséquence ceux qui sont auprès de lui, même ses principaux domestiques qui doivent être inséparables de sa personne, criminels de Lese-Majesté, pour rejeter sur autrui le crime qu'il a commis par cette violence, & pour couvrir ainsi & acheminer par ce moyen le dessein qu'il a d'entreprendre sur la personne dudit Seigneur Duc, sur celle de la Reine sa mere & ensuite sur celle du Roi, & finalement envahir la France ou la meilleure partie d'icelle : & d'autant qu'il importe grandement que le ministere de la Justice ne serve point par surprise à avancer les siniſtres intentions du Cardinal, & qu'au contraire, il doit être employé principalement pour les détruire, vu qu'elles tendent à la ruine de la Maison Royale & de l'Etat. Ce considéré, Messieurs, il vous plaise donner acte audit Seigneur Duc de ce qu'il déclare que l'entrepriſe & violente persécution du Cardinal contre sa personne est la cause de sa fortie hors du Royaume, & qu'il n'y a un seul des nommés en ladite déclaration, ni aucun autre, qui par conseil ou autrement y ait contribué ; ensemble lui

Digitized by Google

donner acte de la protestation qu'il fait que la déclaration ci-dessus mentionnée, ne puisse nuire ni préjudicier à ceux qui sont compris en icelle, non plus qu'à lui, & de ce qu'il s'est opposé, comme de fait il s'oppose, tant à l'exécution de ladite déclaration, qu'au registrement de toute autre semblable qui pourroit vous être présentée du même sujet. Et pour arrêter le cours des pernicieux desseins dudit Armand-Jean Duplessis, Cardinal de Richelieu, demande ledit Seigneur Duc, de ce qu'il se rend partie formelle contre lui, ses fauteurs & adhérens, pour leur faire faire leur procès sur les faits mentionnés en la présente Requête, circonstances & dépendances: requérant à cet effet permission d'en informer & d'obtenir monition, & la jonction du Procureur-général du Roi: Et vous ferez justice. *Signé* GASTON ».

On dira sans doute que cette Requête est outrée, & qu'il n'est pas vraisemblable que Richelieu songeât à entreprendre sur la personne du Roi, & à envahir une grande partie de la France: mais on ne peut douter que le Cardinal n'eût conçu de vastes desseins, & beaucoup de gens pensent en-

Digitized by Google

core qu'il voulut s'ériger en *nouveau Maire du Palais*, tenir le Roi dans une entiere dépendance, & le mettre hors d'état de détruire son propre ouvrage. Voilà ce que le Duc d'Orléans appeloit entreprendre sur la personne du Roi. Pourquoi Richelieu s'assuroit-il de toutes les forces de terre & de mer? Pourquoi vouloit-il avoir tant de places maritimes à sa disposition? Pourquoi se fit-il donner cette année le Gouvernement de la Bretagne? Ne seroit-ce point, que regardant la santé de Louis XIII, comme foible & incertaine, il projetoit de se rendre formidable à son successeur? On ne peut assurer qu'il ait songé à mettre la Couronne dans sa famille, mais en pressant la cassation du mariage de Gaston avec la Princesse Marguerite de Lorraine, il donna lieu de penser qu'il ne fatiguoit ainsi le Duc d'Orléans, que dans l'intention de le réduire enfin à la nécessité d'épouser Madame de Combalet. Lorsque le Duc, plus constant que Richelieu ne se l'imaginoit, parut inébranlable dans sa résolution, de n'avoir jamais d'autre épouse que Marguerite, le Cardinal affecta de le tenir éloigné d'elle, & de

Digitized by Google

l'empêcher ainſi d'avoir des enfans. Richelieu ſe mit alors en tête de marier ſa niece au Comte de Soiſſons: il fit, dit-on, ſentir à ce Prince qui ne manquoit pas d'ambition, que ſi Louis & ſon frere ne laiſſoient point d'enfans capables de ſuccéder à la Couronne, Soiſſons pouvoit aſpirer à tout, en s'alliant avec un homme qui lui mettoit entre les mains les plus grandes forces du Royaume. Quoi qu'il en ſoit des projets ambitieux que Marie de Médicis, le Duc d'Orléans & pluſieurs autres ont imputés à Richelieu, Roger, Procureur-général de Gaſton & chargé de la Requête de Son Alteſſe Royale, fut arrêté priſonnier. Le premier Préſident empêcha que la piece ne fût préſentée au Parlement; & Louis ſéant dans ſon Conſeil, ordonna, dit-on, de l'avis des Princes, des Ducs & Pairs, des Maréchaux de France & de tous ceux qui furent appelés, que la Requête de ſon frere ſeroit ſupprimée, comme calomnieuſe & contraire au bien du ſervice du Roi, au repos de ſes ſujets & à la ſureté de l'Etat.

Louis XIII étant venu de Fontaine-

bleau à Paris, extrêmement irrité contre le Parlement de Paris, à cause du refus de vérifier la déclaration sous prétexte du partage des voix, » Votre Majesté, dit Richelieu au Roi, n'a point envoyé sa déclaration afin que les Magistrats fissent des informations sur une chose certaine, & dont tout le monde connoît la vérité : lorsqu'ils vinrent prendre congé de vous, avant votre départ pour Orléans, vous leur dites vous-même tout ce qui est contenu dans la déclaration : votre lettre envoyée dans les Provinces, exprime encore plusieurs entreprises que les gens de Monsieur n'ont pu faire sans se rendre coupables du crime de Lese-Majesté : refuser de vérifier une déclaration fondée sur des causes que vous énoncez vous-même, c'est douter de votre sincérité, & contester la vérité de ce que vous assurez.

Délicat & sensible au dernier point sur le chapitre de son autorité, Louis assemble extraordinairement son Conseil, y appelle les Princes, les Ducs & Pairs, les Maréchaux de France, les Officiers de la Couronne, & les principaux Conseillers d'Etat ; déclare son

Digitized by Google

mécontentement sur l'Arrêt de partage, & montre les suites dangereuses qu'il peut avoir. Châteauneuf, Garde des Sceaux, expose amplement les intentions de Sa Majesté. De Mesmert de Roissy, Doyen des Conseillers d'Etat, ayant eu ordre de parler le premier, ce Magistrat dit que le Parlement de Paris ne devoit pas faire plus de difficulté que les autres Cours Souveraines, de vérifier la déclaration; que ces Tribunaux uniquement établis pour rendre la justice aux particuliers, n'avoient droit de connoître des affaires d'Etat qu'après une commission expresse de Sa Majesté. Roissy tâcha d'appuyer son sentiment de plusieurs exemples, sans considérer que le premier Président de Verdun & le Parlement en corps auroient solidement réfuté les inductions semblables que le Chancelier de Sillery en voulut tirer, lorsque les Magistrats presserent la réformation des abus du Gouvernement après la dissolution de l'Assemblée des Etats-généraux.

Les autres ayant opiné comme Roissy, Louis ordonna que le Parlement viendroit, le lendemain 23 Mai, au Louvre, en corps & à pied, & que

Digitized by Google

le Greffier apporteroit le Registre où la délibération du 25 Avril étoit rédigée. Le peuple courut en foule au triste spectacle des Magistrats qui alloient deux à deux, le bonnet carré sur la tête, recevoir le coup mortel qu'un Ministre arrogant faisoit porter à ce qui restoit de liberté dans le plus auguste Tribunal du Royaume. Les Magistrats furent conduits dans la galerie du Louvre. Louis y parut sur un Trône relevé, autour duquel se rangerent le Comte de Soissons, les Cardinaux de la Valette & de Richelieu, les Ducs de Nemours, d'Angoulême, de Longueville, de Montmorenci, de Chevreuse, & les Maréchaux de Créqui, de Schomberg, de Saint-Luc & d'Effiat. On obligea les Magistrats de se tenir à genoux en présence du Roi; & Châteauneuf, Garde des Sceaux, répéta gravement ce que Sillery & Marillac avoient dit en pareille circonstance. Le premier Président Lejai oubliant ce qu'il avoit fait autrefois pour soutenir les prétentions de la Compagnie, à la tête de laquelle il se trouvoit, Lejai garda le silence, & vit avec une joie secrete l'*Arrêt de partage* déchiré & mis en

pieces par le Roi, qui ordonna qu'on insérât à la place dans les Registres du Parlement, l'Arrêt du Conseil qui cassoit la résolution prise le 25 Avril. Guyant, Barrillon & Lainé furent ensuite suspendus de l'exercice de leurs charges, & relégués en diverses Provinces éloignées.

« Le jour même, dit un des Historiens de Louis XIII, que le Parlement fut mandé pour recevoir des reprimandes, Sa Majesté m'ayant apperçu dans son cabinet, me fit l'honneur de s'approcher de moi & de me dire, en me mettant la main sur les épaules, que je n'oubliasse point de rapporter dans mon Histoire ce que je venois de voir. Talon, Avocat-général, suppliant très-humblement Sa Majesté, de la part du Parlement, de modérer la rigueur de la peine ordonnée contre trois Magistrats distingués par leur vertu & leurs lumieres; Talon, dis-je, protesta, pour appaiser la colere de Louis, que les exilés, & le reste de leur Compagnie demeureroient désormais dans l'obéissance dont le Parlement avoit toujours fait profession. — Ne me parlez pas de l'obéissance de vos gens, reprit brus-

Digitized by Google

quement le Roi ; si je voulois former quelqu'un à cette vertu, je l'enverrois dans une compagnie de mes Gardes, & non pas au Parlement ». *Voyez l'article* LOUIS XIII. Richelieu, content d'avoir fermé la bouche au Parlement par une mortification si éclatante, adoucit l'aigreur du Roi contre les Magistrats. Guyant, Barillon & Lainé furent rappelés de leur exil, & obtinrent peu de temps après la permission de revenir faire les fonctions de leurs charges.

Le 5 Septembre 1634, le Parlement de Paris rend un Arrêt qui déclare nul le mariage que Monsieur avoit contracté au commencement de l'année 1632, avec la Princesse Marguerite de Lorraine, & bannit à perpétuité Albin Teblier, Religieux de Cîteaux, qui les avoit mariés. Le Duc d'Orléans étant arrivé à Bruxelles, avoit déclaré devant l'Archevêque de Malines, qu'il tenoit son mariage pour bon & valable, puisqu'il l'avoit contracté avec une pleine liberté : mais on prétendoit en France que les Princes du Sang ne peuvent disposer d'eux que du consentement du

Digitized by Google

Roi, & que leur mariage conclu ſans ſa participation, bien plus contre ſon gré & ſa défenſe, étoit nul & invalide. Le Clergé ſe déclara en effet pour ce ſentiment, comme on le peut voir dans les Procès-verbaux de ſes Aſſemblées : cependant Louis XIII ne laiſſa pas d'agréer dans la ſuite le mariage de Monſieur, ſon frere, parce que ce Prince refuſa conſtamment de conſentir à ſa diſſolution. Cette conſtance inaltérable de Gaſton, malgré toutes les perſécutions qu'il eſſuya à ce ſujet, eſt un des plus beaux traits qui dépoſe en faveur de la franchiſe & de la délicateſſe de ſes ſentimens.

Le Duc d'Orléans éloigné des affaires & des emplois, paſſoit ſon temps à faire l'amour : ſa fidélité pour Marguerite ſon épouſe, à laquelle il ne pouvoit procurer la permiſſion de venir en France, quoique le Roi la lui eût promiſe, alloit bien juſqu'à ne pas vouloir conſentir à la diſſolution de ſon mariage, mais non point juſqu'à garder une exacte continence. » *Monſieur*, dit Chavigny, dans une lettre du Cardinal de la Valette, *eſt préſentement à Tours, où il a une petite inclination : il ſemble*

Digitized by Google

être en assez bonne disposition. Ce qui signifie qu'il laissoit faire Richelieu & qu'il témoignoit avoir entiérement abandonné le Comte de Soissons. *La petite inclination* désigne la fameuse *Louison*, fille d'un Magistrat de Tours; elle eut un fils que Gaston ne voulut jamais reconnoître, soit qu'il eût de bonnes raisons de la soupçonner d'infidélité, soit que l'Abbé ou quelque autre confident lui eût rendu de mauvais offices auprès de son amant. Elle se retira depuis dans un Monastere des Filles de la Visitation, où elle acquit de la réputation: elle fut fort connue dans le monde sous le nom de la *Mere Louise*. La Princesse, fille aînée du Duc d'Orléans, prit soin de ce frere naturel, & lui permit de porter le nom de *Marquis de Charni*; piqué de ne pouvoir tenir en France le rang dû à sa naissance, quoique illégitime, il se retira en Espagne & y obtint de l'emploi.

Gaston depuis quelque temps paroissoit fort tranquille & ennemi de toute conspiration, soit contre le Cardinal son ennemi, soit contre l'Etat. Le Comte de Soissons lui ayant écrit en 1641 pour l'engager dans son parti, le Duc

Digitized by Google

d'Orléans, jaloux de donner au Roi son frere des preuves de sa fidélité, lui envoya les lettres du Comte. Louis en témoigna sa satisfaction au Duc; mais cette bonne disposition ne dura pas. Cinqmars sut bientôt mettre le Duc d'Orléans dans son parti, en assurant à Son Alteſſe Royale que Richelieu travailloit sans ceſſe à la perdre dans l'esprit du Roi; qu'il n'y avoit que trop bien réussi, puisque Sa Majesté se défioit de Son Alteſſe, & qu'on vouloit qu'elle fît le voyage de Roussillon sans charge, ni commandement, afin de s'assurer de sa perſonne au cas que le Roi vînt à mourir; qu'il devoit d'ailleurs être indigné de la maniere dont le Cardinal le traitoit; qu'on lui refusoit tout; qu'on le laissoit mourir de faim, & que lorsqu'on lui donnoit vingt mille francs, on croyoit lui avoir fait préſent d'un million d'or; que pour lui, s'il parvenoit jamais à se rendre maître de l'esprit du Monarque, il en useroit autrement envers Son Alteſſe Royale; que son premier soin seroit de payer toutes ses dettes, d'augmenter ses apanages, & de lui faire donner des Gouvernemens qu'il n'ob-

Digitized by Google

tiendroit jamais tant que Richelieu seroit en place. Gaston, qui recevoit toutes les impressions qu'on vouloit lui donner, consentit à tout ce que Cinqmars exigea de lui.

Quand Cinqmars fut arrêté, on avoit prévu que son emprisonnement causeroit de vives alarmes au Duc d'Orléans, & qu'elles pourroient l'engager à se jeter dans les bras des Espagnols. On n'oublia rien pour le rassurer, jusqu'à ce que les ordres qu'on envoyoit de toutes parts pour empêcher son évasion, fussent arrivés sur les frontieres. On tâcha de lui persuader que l'on ignoroit absolument les liaisons qu'il avoit avec Cinqmars; & l'artifice que l'on employa pour lui donner le change, ne pouvoit être plus spécieux: son frere lui manda qu'il le nommoit pour commander l'armée de Champagne qui avoit été défaite à la bataille d'Honnecourt, afin qu'il ranimât le courage des troupes par sa présence. Gaston ne pouvoit pas s'imaginer que le Roi le mît à la tête d'une de ses armées, si l'on avoit su qu'il venoit de conclure un nouveau traité avec les Espagnols: son frere lui donna encore une autre

Digitized by Google

marque de confiance qui n'étoit pas moins capable de l'aveugler. Cinqmars avoit été pris à Narbonne. Louis envoya un Gentilhomme à Monsieur avec cette lettre datée du jour même de son arrivée à Beziers, c'est-à-dire du 13 Juin 1642.

« Depuis ma lettre écrite ce matin, M. le Grand a été trouvé caché dans un logis à Narbonne, où je l'ai fait arrêter. Les insolences extraordinaires qu'il a commises en mon endroit, m'ont contraint d'en user de la sorte; je m'assure que vous approuverez que je châtie ainsi ceux qui perdent le respect qu'ils nous doivent. Je vous ai voulu donner cet avis aussi-tôt, & à notre premiere entrevue je vous en dirai toutes les particularités ». On voulut faire accroire au Duc d'Orléans que Cinqmars n'étoit puni que pour avoir manqué de respect au Roi. Gaston le crut ou feignit de le croire, à en juger par la lettre suivante qu'il écrivit à Richelieu.

« Mon cousin : Le Roi, mon Seigneur, m'a fait l'honneur de m'écrire quelle a été enfin la suite de la conduite de ce méconnoissant M. le Grand. C'est l'homme du monde le plus coupable

Digitized by Google

de vous avoir déplu après tant d'obligations: les graces qu'il recevoit de Sa Majesté m'ont toujours fait garder de lui & de tous ses artifices; & vous avez bien vu, je m'assure, que si je l'ai considéré, ce n'a été que jusqu'aux autels: aussi est-ce pour vous, mon Cousin, que je conserve mon estime & mon amitié toute entiere; & comme je connois que vous m'y avez tout nouvellement obligé, par l'honneur que Sa Majesté m'a fait, de me donner le commandement de son armée de Champagne, je vous prie de croire que vous ne sauriez avoir de plus véritable ni de plus sincere ami que moi, ni qui soit avec plus de sincérité & de passion, mon Cousin, votre très-affectionné, *Signé* GASTON». Ce Prince croyoit tromper le Cardinal par cette lettre, & il s'apperçut bientôt qu'on l'avoit trompé lui-même; & lorsqu'il vit que tout étoit découvert, & qu'on l'avoit empêché de chercher un asile chez les Espagnols, il trembla & chargea l'Abbé de la Riviere de ménager son accommodement avec le Roi & le Cardinal: il implora le secours de Desnoyers & de Mazarin; il écrivoit à Chavigny: « Il me faut

Digitized by Google

tirer de la peine où je suis, vous l'avez déjà fait deux fois auprès de Son Eminence : je vous jure que ce sera la dernière fois que je vous donnerai de pareils emplois : je ne vous fais point de complimens, je les réserve pour quand vous m'aurez tiré de l'embarras où je suis ». *Mémoires de Montrésor.*

Le Cardinal de Richelieu vouloit que Cinqmars fût confronté à Monsieur, & que ce Prince, en l'accusant, le forçât de convenir de toute la conjuration. On voit que Richelieu, persuadé que la peur faisoit tout faire à Monsieur, lui avoit fait entendre par l'Abbé de la Riviere, qu'il méritoit la mort pour avoir conspiré tant de fois contre son frere, & qu'il n'avoit pas d'autre moyen pour sortir de ce mauvais pas, que d'accuser tout devant Cinqmars, & de le forcer d'en convenir. Mais quelque noble que cette maniere d'être confronté parût au Cardinal, Monsieur ne put jamais se résoudre à faire le personnage d'accusateur & de témoin en présence d'un homme qui n'avoit pris aucun engagement avec lui, que sur la parole qu'il lui avoit donnée de toujours garder un secret inviolable. Il crut avec

Digitized by Google

raiſon qu'il ne ſeroit pas facile d'accoutumer le public à regarder comme un acte de bonté une démarche qui ne devoit ſervir qu'à conduire le Grand-Ecuyer ſur l'échafaud. En attendant qu'on eût pris une derniere réſolution ſur ce qui concernoit le Duc d'Orléans, ce Prince fut de nouveau obligé de ſortir du Royaume. Il ſe retira à Anneci en Savoye, ſans avoir vu le Roi ni le Cardinal. Son Alteſſe ſe vit alors abandonnée de tout le monde, & la Ducheſſe de Savoye ſa ſœur n'oſa l'envoyer ſaluer de ſa part, ni lui faire aucun offre de ſervice, pour ne pas déplaire au Cardinal de Richelieu.

L'accommodement de Monſieur précéda celui du Duc de Bouillon. Son Alteſſe Royale obtint la permiſſion de revenir en France, à des conditions exprimées dans un écrit que nous allons rapporter : ce Prince fut forcé de le ſigner. On va juger par ſa lettre à quel point d'humiliation Gaſton fut réduit.

«GASTON, fils de France, Duc d'Orléans : Après avoir donné une ample déclaration au Roi du crime auquel le Sieur de Cinqmars, Grand-Ecuyer de France, nous

Digitized by Google

nous a fait tomber par ſes preſſantes ſollicitations, recourant à la clémence de Sa Majeſté, nous déclarons que nous nous tiendrons extrêmement obligé & bien traité, s'il plaît à Sa Majeſté nous laiſſer vivre comme ſimple particulier dans le Royaume, ſans Gouvernement, ſans compagnie de Gendarmes ni de Chevau-Légers, ni ſans prendre pareilles charges ni adminiſtration, telles qu'elles puiſſent être, & à quelles occaſions qu'elles puiſſent arriver. Nous conſentons encore à la vie particuliere que nous ſupplions le Roi de nous laiſſer mener; à n'avoir jamais aucun train que celui qu'il plaira à Sa Majeſté nous preſcrire, & à ne pouvoir tenir auprès de nous aucune perſonne que Sa Majeſté nous témoigne lui être déſagréable: le tout ſous peine de déchoir pour la moindre contravention à tout ce que deſſus, de la grace que nous ſupplions Sa Majeſté de nous accorder, enſuite de la faute que nous avons commiſe. »

Monſieur fut encore obligé de remercier le Cardinal de l'avoir traité avec tant de douceur & de ménagement. » Mon couſin, lui écrit-il dans une

Digitized by Google

lettre datée de Chambord du 21 Octobre 1642, je désirerois pour votre satisfaction & la mienne, que vous pussiez voir l'état de mon ame, & lire dans mon cœur les véritables sentimens de la reconnoissance qu'il conserve pour vous : vous devez être assuré que le temps & ma conduite vous en donneront des preuves très-fidelles, & que la parfaite estime que je vous dois, & la sincere affection que je vous promets, sont les choses du monde dont vous serez un jour le mieux persuadé. Je vous envoie l'Abbé de la Riviere, que je vous prie d'écouter sur ce sujet: je lui commande aussi de vous parler de certains autres intérêts que j'espere que vous favoriserez en considération de la priere très-affectionnée qu'il vous en fera de ma part: je vous prie de prendre créance aux choses qu'il vous dira, & sur-tout aux assurances très-sinceres qu'il vous donnera, que rien à l'avenir ne me sera si cher que votre personne & votre contentement: étant véritablement, mon cousin, votre très-obligé & très-affectionné cousin. *Signé* GASTON ».

Louis XIII, d'après le sentiment

Digitized by Google

du Cardinal, étoit bien éloigné de vouloir établir Gaſton Co-Régent avec la Reine Anne d'Autriche : Sa Majeſté ne pouvoit ſe réſoudre à donner aucune autorité à l'un ni à l'autre, & cependant elle ſe voyoit dans la néceſſité de confier le Gouvernement à l'un des deux ou à tous les deux enſemble. Le Cardinal Mazarin vint à bout de fixer ſes irréſolutions, en lui propoſant de faire enregiſtrer au Parlement une déclaration ſignée de la Reine & de Monſieur, par laquelle, en donnant à cette Princeſſe la qualité de Régente, on limiteroit tellement ſon pouvoir, qu'il lui ſeroit impoſſible d'en abuſer. Le Roi ayant approuvé cet expédient, la déclaration fut dreſſée avec toutes les précautions qu'on put imaginer, pour ne laiſſer à la Reine que le titre de Régente, en lui ôtant toute l'autorité. La premiere clauſe de cette déclaration eſt que la Reine ſera Régente du Royaume. 2.° que Monſieur ſera Chef du Conſeil & Lieutenant-général du Roi mineur, ſous l'autorité de la Reine Régente. 3.° On a vu à l'*article d'ANNE D'AUTRICHE*, que toutes ces

Digitized by Google

positions furent annullées si-tôt après la mort du Roi.

Quoique ce Prince eût depuis plusieurs années donné son consentement au mariage de Monsieur avec la Princesse Marguerite de Lorraine, cette affaire n'étoit pas encore entiérement terminée : il résolut de la finir ; & non content d'accorder à son frere les passeports nécessaires pour faire venir cette Princesse en France quand il jugeroit à propos, il signa le 5 Mai un Acte, par lequel il donnoit un nouveau consentement à leur mariage, à condition qu'il seroit célébré dans le Royaume avec toutes les formalités qui seroient requises pour sa validité, par six Docteurs de la Faculté de Paris, quatre Peres Jesuites & trois Peres de l'Oratoire : cet Acte fut contresigné par les quatre Secrétaires d'Etat. L'Abbé de la Riviere fut chargé de choisir & d'assembler les Docteurs & les autres Ecclésiastiques dont on voulut avoir l'avis ; ils le donnerent deux jours après, & décideront que le mariage seroit célébré de nouveau sous condition, & en tant que besoin seroit, dans la forme prescrite par le Concile de Trente, en

Digitized by Google

préſence de témoins accoutumés, avec une diſpenſe de publication de bans. La Princeſſe Marguerite n'ayant voulu venir en France qu'après la mort du Roi, le mariage ne fut célébré ſous condition que le 25 Mai 1643, dans la Chapelle de Meudon.

Le Duc d'Orléans aſſiſta le Roi ſon frere dans ſes derniers momens, & parut pénétré de ſa perte. Mais ayant recommencé à cabaler contre Mazarin ſous la minorité de Louis XIV, il fut relégué à Blois, où il termina ſes jours avec la réputation du Prince le plus inconſtant qui ait jamais exiſté.

Digitized by Google

HENRI II DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

Sous Henri IV & Louis XIII.

HENRI II, Prince de Condé, étoit neveu de Henri IV, fils de Henri I.er, Prince de Condé, & de Charlotte de la Trémouille. Cette Princesse avoit élevé son fils, né en 1593, dans la Religion Protestante; mais Henri IV, dès qu'il fut paisible possesseur de ses Etats, fit venir le jeune Prince à sa Cour, & le fit élever dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, que lui-même ne cessa de professer depuis son abjuration à Saint-Denis en 1593. L'éducation du jeune Condé fut très-soignée; il possédoit l'Italien, l'Espagnol & le Latin, comme sa mere-langue, & étoit plus instruit de la littérature, & plus versé dans les hautes Sciences, que les Princes n'ont coutume de l'être. Bentivoglio, Nonce à Bruxelles, qui l'avoit connu & cultivé, rapporte

Digitized by Google

qu'il avoit les traits du visage saillans, qu'il étoit petit & maigre, trop blond, c'est-à-dire un peu roux; vif, dit-il, comme sont les François; plein d'esprit, donnant facilement sa confiance; parlant agréablement & beaucoup, & par-là très-aisé à pénétrer.

Henri IV voulant faire épouser la jeune Charlotte de Montmorenci, beauté dont tous les Ecrivains du temps vantent les charmes avec une espece d'enthousiasme; le Prince de Condé, à qui les attentions très-galantes du Roi pour la fille du Connétable, n'avoient pas échappé, hésita long-temps de s'engager, & fit dire au Roi par le Président de Thou son tuteur, qu'il ne se sentoit pas du goût pour ce mariage. Le Roi qui sentit très-bien le motif de sa répugnance, le fit venir, & lui dit en présence du Duc de Bouillon: *Vous pouvez l'épouser sans aucun soupçon sur mon compte.* Sur cette parole, Condé conclut & se maria. Après les fêtes des noces qui furent très-brillantes, les présens de toute espece abonderent dans la maison du Prince de Condé, de sorte que tant de générosité devint suspecte à l'époux. Il commence par

Digitized by Google

éloigner sans affectation sa femme de la Cour. Le Roi s'apperçoit de la précaution ; il en marque quelque peine, mais sans faire plus mauvais visage au mari : il tâche au contraire de le gagner par de nouveaux bienfaits. Cette ruse tourna contre lui-même : les confidens du Prince qu'apparemment le Monarque n'avoit pas soin de gagner, empoisonnerent ces dons, & font voir à Condé dans les libéralités du Roi, un dessein de séduction, à laquelle sa jeune épouse ne résisteroit peut-être pas toujours. Henri donna lui-même lieu à ces imputations par les imprudences qui lui échapperent : non content de montrer trop de chagrin de son absence de la Cour, il se travestit plusieurs fois & entreprit des courses nocturnes pour se procurer le plaisir de rester seulement quelques momens avec elle. Pendant qu'elle étoit à Chantilly, il se fit annoncer comme un Seigneur Flamand. L'Huissier le reconnut & lui refusa la porte : il s'en retourna tout de nuit, escorté seulement de la Varenne & Beringhen ; leur train, tant médiocre qu'il étoit, réveilloit chiens & gens dans les villages, & on les poursuivit

comme des malfaiteurs. Pendant que la jeune Charlotte étoit au Château de Verteuil, sur la Frontiere de Picardie, surveillée par sa belle-mere, le Roi gagna la Dame de Trigny qui avoit un Château dans le voisinage, & elle engagea les Princesses à accepter une fête chez elle. Le Roi s'y rendit, comptant trouver quelque occasion de plaire & de parler; mais son indiscrétion le trahit : la Douairiere le surprit; & très-courroucée, elle fit repartir sur le champ sa belle-fille : elle promit pour lors de n'en rien dire à son fils; mais dès le soir même elle lui conta tout, & ce fut cette aventure qui lui fit prendre la résolution d'emmener sa femme en Flandres.

La jeune Princesse de Condé fut moins flattée, dans le commencement, de l'amour du Roi, que des agrémens qui en étoient la suite, tels que des présens sans nombre, tous plus précieux les uns que les autres, des fêtes dont elle étoit l'héroïne, des préférences distinguées, des louanges, des respects, des hommages qui approchoient de l'adoration. Quand les ombrages de son

Digitized by Google

mari l'eurent retirée de la Cour & privée de ces plaisirs, elle regretta celui qui les faisoit naître sous ses pas, & aux regrets succéda une inclination qui lui donna de l'éloignement pour son époux. L'Archiducheſſe Claire-Eugénie, épouse de l'Archiduc Albert, qui tenoient alors leur Cour à Bruxelles, où Condé chercha d'abord un asile, disoit, en parlant de la Princesse sa femme : *C'est un caractere angélique, dans lequel il n'y a à reprendre que sa passion pour le Roi qui est son sortilége.* Ce sortilége n'avoit rien de surnaturel; la magie consistoit dans les conseils des femmes qui l'environnoient à Bruxelles, & qui étoient toutes gagnées : elles faisoient parvenir entre ses mains les lettres du Roi, lui dictoient les réponses, enflammoient son imagination, & persuadoient facilement à une femme de seize ans, accoutumée au style des romans, d'employer des termes de tendresse, des allusions amoureuses, qu'elle pouvoit ne regarder que comme des jeux d'esprit, mais qui redoubloient la passion du Roi, parce qu'il les regardoit comme des expressions d'un cœur tout à lui. Dans ces lettres, le Roi étoit

Digitized by Google

appelé *le Berger Céladon*, & elle, *la Nympe Galathée.* Elle nommoit Henri, *mon Cœur*, *mon Chevalier*, & il se fit faire une cotte d'armes, sur laquelle son chiffre étoit entrelacé avec celui de la Princesse.

Spinola, aussi âgé pour le moins que Henri, étoit l'homme de l'Espagne à Bruxelles. L'Archiduc désiroit fort l'accommodement; l'Espagne désiroit tout le contraire, se flattant que cette nouvelle brouillerie pourroit rallumer la guerre civile en France, & Spinola secondoit les vues de sa Cour: il affectoit à la vérité les plus grandes attentions pour des hôtes si précieux; & sous prétexte de veiller à ce qu'ne leur fût fait aucune violence, il prenoit toutes les précautions nécessaires afin qu'ils ne pussent s'échapper. On soupçonna qu'à la politique Spinola joignoit un intérêt plus puissant, savoir, un goût vif pour la Princesse. Elle s'en apperçut elle-même; & dans la suite, racontant cette aventure, elle disoit naïvement: *Mon étoile me destinoit à être aimée par des vieux.*

Digitized by Google

D'Etrées, Marquis de Cœuvres, tenta d'enlever la Princesse : elle logeoit au Palais d'Orange à Bruxelles ; de ce Palais au fossé de la Place il n'y avoit qu'une rue. Elle s'étoit engagée à sortir à une heure marquée, couverte d'une faille, grand voile que portoient les Flamandes. D'Etrées l'auroit attendue à la porte du palais avec quinze soldats qu'il tenoit cachés aux environs. Manicamp, à la tête de vingt-cinq hommes, devoit la prendre en croupe sur les bords du fossé qu'elle auroit descendu & remonté par des échelles ; à six lieues de là, ils trouvoient la garnison de Rocroy, & on se flattoit d'être sur les terres de France, avant que l'Archiduc eût envoyé à la poursuite ; ou s'il envoyoit, comme dans un premier moment de surprise il ne pouvoit pas détacher beaucoup de monde, la résolution étoit prise de faire face, pour donner à la Princesse le temps de gagner l'avance. Cette entreprise étoit infaillible : le Roi à qui on fait parvenir le plan, le croit si sûr, qu'il dit à la Reine : *Tel jour, à telle heure, vous verrez ici la Princesse de Condé.* La Reine

Digitized by Google

fait ſur le champ avertir l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : celui-ci dépêche un Courrier qui fait tant de diligence, qu'il précede l'heure fixée pour l'enlévement. Tout eſt découvert, & l'entrepriſe abſolument manquée : ſans l'indiſcrétion du Monarque, tout étoit dit. Condé ne ſe croyant pas en ſureté à Bruxelles, s'enfuit à Milan. Siri rapporte que le Roi voulut engager la Reine ſa femme d'écrire à l'Archiduc, dans le temps que la Princeſſe de Condé étoit encore à Bruxelles, de la renvoyer en France. Marie de Médicis, ajoute le même Auteur, le refuſa, en diſant à Henri : *Je veux bien ſouffrir vos amours, mais jamais je ne ſerai votre complaiſante.* Henri ſe fâcha, la menaça d'empêcher le couronnement ; il s'appaiſa néanmoins, & le permit.

Dès que Henri IV fut mort, le retour du Prince de Condé occupa le Conſeil : il n'y avoit pas d'avantages auxquels ſes partiſans ne cruſſent pouvoir prétendre pour lui & pour eux, en dédommagement des déſagrémens qu'ils avoient éprouvés. *Il faudra voir*, diſoit d'un air de ſuffiſance la Princeſſe

Digitized by Google

d'Orange sa sœur, *il faudra voir comment mon frere sera reçu en France.* De Milan où il se trouvoit à la mort du Roi, il se rendit tout à coup à Bruxelles. Son épouse, désolée du tragique accident qui lui enlevoit son soutien, fut consternée de l'arrivée de son mari; elle n'eut pas à se louer de ses égards: il déclara publiquement qu'il vouloit rompre son mariage, & en particulier il s'expliqua d'une maniere très-désobligeante sur l'humeur volage de sa jeune épouse. Le ton ironique du mari & son mécontentement se soutinrent plusieurs jours: plusieurs personnes intéressées à brouiller les Maisons de Condé & de Montmorenci fomentoient la division; mais deux époux, l'un de vingt-deux à vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, ne pouvoient pas rester brouillés en se voyant tous les jours. Bientôt les deux époux, après quelques explications, se réunirent; la Princesse s'attacha sincérement à son mari, & devint même par la suite la compagne volontaire de ses infortunes. Pendant que ce raccommodement se traitoit, Condé faisoit aussi négocier son rappel en France: il vouloit mettre

son retour à prix ; mais Marie de Médicis ne voulut rien entendre, elle se contenta de lui ouvrir les portes du Royaume, & de le recevoir malgré les craintes qu'on lui inſpiroit ſur les projets du Prince contre la tranquillité de ſa Régence.

Marie de Médicis déſiroit ardemment le mariage du Roi ſon fils avec l'Infante d'Eſpagne, & celui de la Fille aînée de France avec l'Infant. Dans ſon particulier, la Régente l'avoit décidé ; mais voulant le faire approuver par le Conſeil, elle l'aſſembla le 25 Avril 1611. Le Prince de Condé, alors de retour, eſt chargé de porter la parole pour le Comte de Soiſſons, le Connétable & ceux de leur parti ; il s'éleva fortement contre la propoſition, il dit que Henri IV avoit promis ſa fille au Prince de Piémont, & qu'il ſe reprocheroit de manquer à la mémoire de ce grand Roi, en conſentant à une alliance contre laquelle Henri s'étoit ſi fort déclaré. Ceux qui ſavoient que ceux qui parloient ainſi étoient brouillés avec le feu Roi, à ſa mort, ne furent pas dupes de cette prétendue délicateſſe ; ils crurent

Digitized by Google

plus vraisemblablement que cette cabale cherchoit par son opposition à s'attacher les Calvinistes, auxquels cette double alliance faisoit le plus grand ombrage. Condé finit par demander qu'on allât aux voix. Guise, héritier de l'audace de sa famille, se leve, & regardant fièrement le Prince : « Qu'est-il besoin, dit-il, de délibérer ? La chose est si avantageuse qu'il ne faut plus remercier Dieu que de l'avoir permise, & la Reine de l'avoir procurée. Les Ministres applaudissent confusément à l'opinion de Guise : les opposans restent muets ; l'alliance est conclue à la pluralité des suffrages, & Condé, avec les siens, sortent très-mécontens du Conseil, n'ayant su, dit le Connétable son beau-pere, *ni fuir ni combattre*. Ce Connétable étoit celui qui ne savoit ni lire ni écrire. Il étoit bien Gentilhomme celui-là ! Condé ayant témoigné un très-grand mécontentement de ce que son avis avoit été méprisé lors de la paix générale qui eut lieu en 1613, il obtint, pour prix de la bonne envie qu'il témoigna de se réconcilier, une somme de six cent mille livres, qui en valoient quinze cents.

Digitized by Google

d'aujourd'hui, & on lui conserva son Gouvernement de Guienne, sans toutefois lui abandonner le Château-Trompette, réserve qui engendra bientôt de nouvelles brouilleries.

Le Duc de Bouillon, le même dont nous avons précédemment donné l'article, qu'on n'offensoit pas impunément, s'appercevant, en 1614, que la Régente ne l'employoit que dans le besoin, en conçoit un secret dépit; & voyant à cette époque qu'il y avoit de grandes dispositions à la révolte, concerte un soulévement général qui fasse repentir les Ministres de l'avoir négligé, & force la Régente à le rechercher. Il s'abouche avec le Prince de Condé, lui représente qu'il est honteux à lui & aux autres Princes & Seigneurs, de se laisser conduire par un Etranger (le Marquis d'Ancre), par quelques Gens de robe & une femme aveuglée (la Reine); il l'exhorte à secouer le joug, lui fait voir la principale Noblesse prête à le seconder, lui trace un plan d'opérations éblouissant qui devoit le rendre maître en peu du gouvernement. Condé, sûr d'avoir pour compagnons de fortune, les Seigneurs les plus accrédités

Digitized by Google

auprès de la Milice & du Peuple, consent de tenter l'aventure. Les mesures se prennent dans le plus grand secret, & après l'hiver, presque tous les Grands, le Prince de Condé à leur tête, quittent la Cour & se retirent chacun dans les Provinces où ils avoient de l'autorité. Le seul Duc de Bouillon garde le rôle le plus difficile pour lui, le soin de veiller aux intérêts des Révoltés en restant auprès de la Régente, sous prétexte d'attachement pour elle. On ne peut se dissimuler que la Monarchie courut alors les plus grands risques. Outre les Princes & les plus grands Seigneurs, le Duc de Sully lui-même, son fils, le Duc de Rohan son gendre, & beaucoup d'autres étoient secrétement de la confédération. Ils avoient pour eux la Guienne entiere, la Picardie, la Normardie, le Poitou, & beaucoup de Places & de partisans dans la Champagne, la Bretagne, le Berry, la Sologne, la Beauce, la Tourraine, l'Anjou, le Maine & les Calvinistes répandus & encore forts dans tous le Royaume. On arme d'abord des deux côtés. La Reine, qui avoit de l'argent, leve facilement des troupes :

Digitized by Google

les Princes n'en purent lever, parce qu'ils étoient sans argent; mais la désertion de tous les partisans de la Régente, qui embrasserent le parti des Princes, la forcent de recourir à son moyen ordinaire, la négociation que lui conseilloit le Maréchal d'Ancre. Marie, en femme extrême, veut tout accorder aux Révoltés. Mais les Ministres font intervenir l'Ambassadeur d'Espagne, qui déclare que si la Régente affoiblit ainsi le Trône, & accorde tout à la faction de Condé, son Maître ne sera pas disposé à livrer sa fille entre les mains de ses ennemis. La Reine fut donc obligée de se montrer plus ferme dans la négociation. Le Duc de Bouillon joue alors son rôle. Marie de Médicis est contrainte à recourir à lui : il devient l'homme nécessaire comme il le désiroit, & tire parti de la circonstance pour se donner de l'importance, & faire connoître à la Reine & aux Ministres qu'il étoit dangereux de le négliger. Le Traité de Sainte-Menehoud, petite Ville sur la frontiere de Champagne, termina tous ces mouvemens le 15 Mai 1614. Cette paix fut aussi appelée *Malotrue*, expression qui fait voir qu'on l'estimoit

fort peu. En effet, le Traité mal digéré laissoit subsister les prétentions des Mécontens, ajoutoit à leur état des dignités & des pensions, sans qu'il fût question du soulagement des peuples que leurs manifestes avoient si solennellement promis de procurer : on donna seulement des espérances que les Etats-Généraux y pourvoiroient, & la Reine s'engagea à les convoquer.

Il est à propos de remarquer que le vieux & malin Duc de Bouillon, comme l'appelle à juste titre M. *Anquetil*, fut l'ame du Prince de Condé dans toutes ces cabales & brouilleries de Cour ; mais comme le Prince étoit fort attaché à l'argent, il ne manquoit jamais son but, qui ne tendoit qu'à se faire accorder des graces, tantôt pécuniaires, tantôt en charges lucratives & honorifiques ; & on compte que depuis son retour en France jusqu'en 1616, il reçut de la Cour plus de 1500,000 livres en argent seulement.

Il y eut en 1620 une contestation très-vive entre le Prince de Condé & le Comte de Soissons. En voici le sujet : Condé ayant voulu donner, en qua-

Digitized by Google

lité de Prince du Sang, la ſerviette au Roi, le Comte de Soiſſons s'en ſaiſit, prétendant que c'étoit une des prérogatives de ſa charge de Grand-Maître de la Maiſon du Roi. Chacun des deux Princes fort échauffés, tiroit la ſerviette de ſon côté; & la conteſtation augmentoit de maniere à faire craindre des ſuites fâcheuſes, lorſque le Roi les mit tous deux d'accord en faiſant venir le Duc d'Anjou ſon frere à qui cet honneur fut dévolu. Les deux Princes céderent d'aſſez mauvaiſe grace, & ce ne fut pas ſans ſe dire l'un à l'autre des paroles hautes & menaçantes. Les plus grands Seigneurs de la Cour allerent incontinent offrir leurs ſervices à celui des deux Princes qu'ils conſidéroient le plus. Guiſe & les amis de Luines, Favori du Roi, ſe déclarerent pour Condé. Mayenne, fils du Ligueur, Longueville & pluſieurs autres prirent parti pour Soiſſons. Ce dernier étoit le fils de celui qui vécut ſous Henri IV; il n'avoit que dix-ſept ans, & la Princeſſe ſa mere, femme d'un bon eſprit & du plus grand courage, le conduiſoit dans toutes ſes démarches à la Cour. Elle ſe ſervit habilement de

Digitized by Google

cette querelle pour faire entrer dans le parti de la Reine-Mere beaucoup de gens indiſpoſés contre le favori & contre le Prince de Condé qui les ſoutenoit. La Comteſſe ambitionnoit de marier ſon fils à Madame Henriette de France, troiſieme fille de Marie de Médicis & de Henri IV; bien perſuadée que le Prince de Condé s'oppoſeroit de tout ſon pouvoir à une alliance qui pouvoit donner de grands avantages à un cadet de ſa Maiſon, qui ne l'aimoit point. La Douairiere de Soiſſons fondoit toutes ſes eſpérances ſur la Reine-Mere, qui n'eut pas été fâchée d'élever le ſecond Prince du Sang, & de l'oppoſer au premier qui la vouloit perdre. La Comteſſe employoit donc tout ſon crédit & toute ſon adreſſe à ménager des amis puiſſans à Marie de Médicis. Le Duc de Mayenne fut un des premiers qu'elle gagna; il avoit à ſe plaindre du Favori qui ne le ménageoit point aſſez, & de ce qu'on ne lui payoit pas certaines ſommes dont le Roi lui avoit promis le rembourſement. La Comteſſe étoit aſſurée du Duc de Longueville ſon beau-fils. L'Evêque de Luçon profite des nouvelles brouilleries pour

Digitized by Google

réunir les esprits chagrins du Gouvernement, & les attacher aux intérêts de Marie : en fort peu de temps le Comte & la Comtesse de Soissons, le Duc de Vendôme, & le Grand-Prieur son frere, les Ducs de Mayenne, de Longueville, de Rohan & de Retz éclaterent contre le Favori. La difficulté étoit de mettre d'Epernon de la partie : on craignoit qu'il ne refusât, à cause des grands Seigneurs qui en étoient déjà ; il ne vouloit céder à personne, & les autres n'aimoient pas à dépendre de lui. On surmonta cet obstacle : Marie de Médicis lui fit de riches présens ; elle lui écrivit de la maniere la plus obligeante une lettre qu'elle lui envoya avec une montre garnie de pierreries ; elle disoit au Duc dans cette lettre : « Les diamans que j'ai fait mettre à la montre qu'on vous remettra de ma part, ne sont pas plus à l'épreuve du marteau, que l'affection que j'ai pour vous est à l'épreuve de tout ce qui seroit capable de la diminuer : la générosité avec laquelle vous m'avez servie repasse aussi souvent & aussi réguliérement dans mon esprit, que l'aiguille marque les heures différentes

ſur le cadran ». Ces expreſſions recherchées, qui ſont plus du génie Italien que de la ſimplicité Françoiſe, firent moins d'impreſſion ſur le Duc, que le plaiſir de ſonger que la Reine-Mere ne pouvoit rien faire ſans lui ; quoique d'ailleurs elle eût les plus grands Seigneurs du Royaume à ſa dévotion, c'étoit flatter la vanité du Duc d'Epernon que de recourir à lui comme au garant des promeſſes du Roi, & il penſa dès-lors tout de bon à ſervir Marie de Médicis.

Quoique Richelieu ne ſe fût pas toujours montré l'ami du Prince de Condé, qu'il avoit fait empriſonner au commencement de ſon Miniſtere, cependant le Prince, loin de lui en vouloir, lui témoignoit les plus grands égards. Le Cardinal avoit ſon frere aîné qu'il avoit fait Archevêque d'Aix : Condé, étant à Avignon, envoya un exprès en toute diligence faire ſes complimens à cet Archevêque, avec un ordre précis de ne voir abſolument que le Prélat, & de lui faire entendre qu'on ne venoit que pour lui ſeul. Ce frere aîné du Cardinal lui avoit cédé autrefois l'Evêché de Luçon pour s'enfermer dans une

Digitized by Google

une Chartreuſe, où il vécut ſous le nom de *Dom Alphonſe*. Le Cardinal l'en tira pour le mettre à la tête du Dioceſe d'Aix : on ne ſait ſi Dom Alphonſe, ennuyé de la vie auſtere des Chartreux, demanda le premier à ſortir de ſon Cloître & à rentrer dans le monde ; ou ſi ſon frere, ambitieux d'avancer toute ſa famille, le preſſa d'accepter cette dignité Eccléſiaſtique, en attendant l'occaſion d'en obtenir une plus éclatante encore : il fut par la ſuite élevé ſur le Siége de Lyon. On parut ſurpris des honneurs extraordinaires que le Prince de Condé rendoit au frere d'un Miniſtre qui avoit fait mettre Son Alteſſe à la Baſtille. « Je veux, dit-elle alors, que tout le monde ſache que j'ai de grandes obligations à M. le Cardinal de Richelieu : il eſt vrai que j'ai eu autrefois quelque reſſentiment contre lui, mais enfin j'ai trouvé ſa conduite juſte & eſtimable ; il a regagné mon amitié en me procurant l'emploi que j'ai maintenant, & je lui en témoignerai ma reconnoiſſance dans toutes les occaſions ». Reſte à ſavoir ſi la reconnoiſſance nous oblige à trouver bon ce qui eſt mauvais, & juſte ce qui

Digitized by Google

ne l'eſt pas. Parce que l'Eminence avoit favoriſé l'Alteſſe, cette derniere trouvoit la conduite de la premiere fort équitable. Ce témoignage eſt aſſez équivoque, & ne prouve tout au plus qu'une ame intéreſſée de la part de celui qui le donne. Quoi qu'il en ſoit, l'Archevêque d'Aix, prévenu d'une maniere ſi obligeante par le premier Prince du Sang, courut de ſon côté rendre ſes devoirs à Son Alteſſe avant qu'elle partît d'Avignon. Dès que le Prince apprit l'arrivée du Prélat, il ſortit de ſon logis, l'alla chercher au ſien, l'embraſſa, & voulut que dans l'entretien qu'ils eurent enſemble, l'Archevêque & lui ne fuſſent point diſtingués par la différence des ſiéges.

Condé gagna ſur-tout les bonnes graces du Cardinal-Miniſtre, en faiſant vérifier des Edits au Parlement de Languedoc, en obtenant une ſomme conſidérable des Etats de la Province, & en s'oppoſant aux deſſeins & aux progrès du Duc de Rohan, chef des Huguenots depuis la mort du vieux Bouillon. Son Alteſſe étoit arrivée les derniers jours de l'année précédente 1626 à Aigues-Mortes; le Duc de Mont-

Digitized by Google

morenci, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes, l'y reçut, & la conduisit à Toulouse, où se rendirent les Ducs d'Epernon & de Ventadour. Condé n'avoit point eu une aussi belle Cour depuis son voyage en Italie & son éloignement des affaires. On ne sait si Montmorenci & Ventadour soutinrent aussi bien qu'Epernon leur rang & leur dignité. Celui-ci ne voulut jamais recevoir la commission de Lieutenant-Général sous le Prince de Condé : quand Son Alteſſe la lui présenta, le fier d'Epernon lui répondit que sa charge de Gouverneur de Guienne lui donnoit assez d'autorité pour faire exécuter dans la Province les ordres que le Prince lui enverroit de la part du Roi. « Mais, ajoute d'Epernon, je n'ai servi en qualité de Lieutenant-Général que sous les Rois nos Maîtres; je vous prie, Monsieur, de trouver bon que je ne perde pas dans les dernieres années de ma vie un privilége que j'ai si long-temps conservé ». Le Prince n'insista pas, mais il n'en garda pas moins du ressentiment contre le Duc, dont il devint le plus

Digitized by Google

grand ennemi. *Voyez l'article du Duc D'EPERNON & de son fils.*

Peu de jours après son arrivée à Toulouse, Condé se rend au Parlement, & demande la vérification des deux Edits pécuniaires ; l'un augmentoit le prix du sel, l'autre créoit un plus grand nombre de Tréſoriers de France. Les Magiſtrats voyoient avec peine ces nouvelles impoſitions, & tous ces Officiers inutiles qui chargeoient extraordinairement l'Etat. On eût bien voulu s'exempter de la vérification des deux Edits ; mais Maſuyer, homme avare & eſclave de la Cour, étoit d'intelligence avec les Princes pour faire paſſer ces deux Edits. Le Procureur-Général s'y oppoſe courageuſement, & demande que Maſuyer ne ſoit point admis à la délibération de la Compagnie, parce que, de notoriété publique, il reçoit des préſens de la part des Traitans & des Maltotiers. Le premier Préſident ſe défend mal du reproche, & Condé tâche de lui épargner un affront ſi ſanglant ; mais les Magiſtrats déclarent la récuſation du Procureur-Général légitime & recevable. On réſolut encore que la Caminade, ſecond

Digitized by Google

Préſident, feroit une ſévere réprimande à Maſuyer, & qu'il lui diroit en pleine aſſemblée que c'eſt une choſe honteuſe au premier Préſident d'entrer dans une eſpece de ſociété avec des miſérables qui s'engraiſſent du ſang du peuple; qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'a rien fait de ſemblable, & que les Magiſtrats du Parlement de Languedoc ſe ſont toujours diſtingués par leur intégrité & leur modération. Le Prince de Condé fit de ſi grandes inſtances, que la réprimande n'eut pas lieu; mais la choſe devint publique, & la mémoire du lâche Magiſtrat n'en fut pas moins flétrie.

Quant à la vérification des Edits, Son Alteſſe s'appercevant que les Magiſtrats n'y étoient pas généralement diſpoſés, tâcha d'intimider les uns par des geſtes & des regards menaçans, & de gagner les autres par des applaudiſſemens tacites, adreſſés à ceux qui opinoient à ſon gré. « Monſieur, lui dit alors le Préſident de la Caminade, la Compagnie levera le ſiége, ſi vous continuez de gêner ainſi la liberté des opinions ». Condé s'excuſe ſur ſa vivacité naturelle & ſur l'ardeur de ſon zele

Digitized by Google

à faire exécuter les ordres du Roi ; proteſte qu'il ne veut contraindre perſonne & s'emporte contre la Caminade, n'ayant pu rien obtenir dans cette féance. Il fait venir une lettre de cachet, par laquelle Sa Majeſté défend à tous les Préſidens de ſe trouver aux délibérations qui ſe feront déſormais ſur la vérification des deux Edits. Le Doyen des Conſeillers de la Grand'Chambre devoit donc y préſider quand l'affaire y ſeroit portée de nouveau. Condé prétendit que cette prérogative lui appartenoit : mais les Parlemens ne ſouffrent jamais à leur tête qu'un membre de la Compagnie, quand le Roi eſt abſent. Son Alteſſe fut obligée de céder & de prendre ſa place au-deſſous du plus ancien Conſeiller, choſe qu'un Prince de ſon Sang n'avoit peut-être jamais faite. Les deux Edits furent enfin vérifiés après de grandes conteſtations. (*Année 1627.*)

Le Prince de Condé ſe trouvoit encore à Toulouſe, lorſqu'il reçut la nouvelle d'une lâche trahiſon qui déshonora ſon auteur, aux yeux mêmes de ceux qui en profiterent. Voici le fait, tel qu'il ſe trouve dans les Mémoires du Duc de Rohan : Le Baron

Digitized by Google

de Meslai, second Capitaine du Régiment de Normandie, ayant pris une épouse parmi les Réformés, fut ou du moins feignit d'être mécontent du service : il témoigna même quelques dispositions à embrasser la Religion de sa femme, & à suivre la fortune du Duc de Rohan, soit que la Dame de Meslai lui eût inspiré ces sentimens, soit qu'il méditât déjà, dans l'espérance d'obtenir quelque gratification de la Cour, d'être le *Perpenna* d'un grand homme qui ne ressembloit pas mal à *Sertorius*. Brétigni, Officier du Duc & parent de Meslai, fut celui auquel ce dernier fit la premiere confidence de son prétendu mécontentement & de ses dispositions feintes ou véritables en faveur du parti Réformé: on fortifie Meslai dans cette pensée; on lui insinue que s'il peut se rendre maître de Montpellier comme il le proposoit, il doit prétendre à tout dans le parti, en y entrant avec une Ville de cette importance. Meslai demande du temps pour se résoudre tout-à-fait, & dit qu'il va songer aux moyens d'exécuter l'entreprise. Bientôt il déclare que sa résolution est prise, & traite des conditions auxquelles

Digitized by Google

il consent d'embrasser le parti Réformé. On lui offre la qualité de Lieutenant-général de l'armée du Duc de Rohan, ou bien la somme de deux cent mille écus, au payement desquels Rohan s'obligera. Quant aux moyens de livrer Montpellier, Meslai dit qu'étant tous les jours de garde avec sa compagnie dans la Citadelle, & y commandant, il lui sera facile de faire entrer autant de gens qu'il voudra; il offre de donner sa femme pour otage de sa fidélité, & de venir au temps de l'exécution se mettre entre les mains de Brétigni, avant qu'il entre dans la Citadelle.

Quand cette intrigue fut liée, le Duc de Rohan n'avoit pas encore pris les armes; il refuse de donner son consentement jusqu'à ce que les murailles de la Ville & de la Citadelle fussent abattues, ou du moins qu'il y eût de grandes breches. Le Duc vouloit surprendre la Ville & la Citadelle en même temps: cela étoit d'autant plus faisable, qu'on devoit abattre les murailles comme Rohan le souhaitoit, parce que les lignes de communication de l'une à l'autre étoient achevées. Le Duc prend les armes, & demeure

Digitized by Google

quelque temps autour de Montpellier, en attendant l'effet des promesses de Meslai; mais la démolition des murailles ne commençant pas assez promptement, il quitte le Bas Languedoc, & pense à l'exécution de ses autres projets.

Soit que Meslai, désespérant du succès de son entreprise, voulût se dédommager de ce qu'il perdoit du côté des Réformés, en offrant à Desfossez, Gouverneur de Montpellier, de lui livrer la meilleure partie de l'armée, & peut-être la personne même du Duc de Rohan; soit que le Baron n'eût jamais pensé véritablement qu'à tendre un piége à Brétigni & à son Général, il découvre l'intrigue à Desfossez, & tous deux s'appliquent à tromper le Duc le plus subtilement qu'il est possible. Meslai écrit à Brétigni que tout est bien disposé pour l'exécution de leur dessein, pourvu qu'on fasse un peu de diligence, parce que la garnison de la Citadelle sera bientôt changée & qu'alors il ne sera plus en état de tenir sa parole. Le Duc de Rohan envoie un Ingénieur que Meslai reçoit comme soldat dans sa compagnie: on affecte de lui tout montrer; on abat

Digitized by Google

une partie des murailles, dont le Duc attendoit la démolition : la garde se fait exprès avec négligence : enfin, on n'oublie rien pour tromper l'Ingénieur ; mais il n'étoit pas aussi facile de surprendre un Général d'une prudence consommée. Quand le Duc de Rohan fut de retour dans le Bas Languedoc, Meslai lui fit proposer d'attaquer la Ville avec deux mille hommes, & d'escalader les murailles au même instant qu'on entrera dans la Citadelle. Rohan craignit alors qu'il n'y eût de la fraude & de la trahison de la part de Meslai ; il jugea qu'on pouvoit songer à l'enfermer dans l'esplanade qui est entre la Ville & la Citadelle : rejetant donc la nouvelle proposition, il se tint constamment au premier projet. Brétigni se plaignoit souvent au Duc de ce qu'il n'avoit plus la même ardeur pour une entreprise avantageuse aux Réformés ; mais Rohan lui fit comprendre que la seconde proposition ne pouvoit s'exécuter sans le plus grand danger, au lieu que la Ville devoit se prendre infailliblement dès qu'on seroit maître de la Citadelle.

Desfossez & Meslai déconcertés à demi par la fermeté du Duc, revien-

Digitized by Google

nent au premier projet : enfin, tandis que Rohan s'avance jusqu'à la portée du canon de Montpellier, Brétigni e. voie un brave soldat à Meslai qui joue si bien son personnage, que l'homme de Brétigni rapporte que le succès de l'entreprise est sûr & indubitable : le Général avoit donné ordre à cet Officier de ne point entrer dans la place, à moins que Meslai ne vînt au-devant de lui, & ne se remît entre ses mains comme il l'avoit promis. Emporté par son ardeur, Brétigni oublie de prendre la précaution que Rohan lui avoit commandée ; il entre avec quarante hommes, car enfin on n'osa pas en recevoir davantage dans la Citadelle. Le pont-levis se hausse ; incontinent un trébuchet s'abaisse : Brétigni & la plupart de ses gens tombent dans le fossé où ils sont tués à coups de mousquet, & les autres demeurent prisonniers. Montredon, qui devoit commander au défaut de Brétigni, fait retirer les troupes & avertit le Duc de Rohan de ce qui étoit arrivé. Le Général remet tout en ordre, & se porte entre Montpellier & Lunel, sans que l'ennemi paroisse ni pour le suivre, ni pour observer sa contenance.

Digitized by Google

Pontis, dont le récit ne s'accorde pas entiérement avec celui du Duc de Rohan, fut tellement indigné de la lâcheté de Meslai son ancien ami, qu'il rompit absolument avec ce traître. Rapportons ce que l'Ecrivain, qui a prêté sa plume à Pontis, lui fait dire à cette occasion: la réflexion est judicieuse & très-instructive. » L'attachement inviolable que j'avois aux intérêts & au service du Roi, ne put me faire approuver dans mon ami, ce que j'eusse condamné en moi-même. La trahison qu'on vouloit lui inspirer ne devoit pas l'engager dans une autre; c'étoit entendre fort mal les regles de l'honneur & de la fidélité, que de prétendre se faire un mérite auprès de son Roi, en trahissant ceux qui portoient Meslai à le trahir. La perfidie ne change pas de nature en changeant d'objet; on est toujours infidelle & coupable, quand on manque à sa parole pour le service du plus grand Prince du monde. Le Baron de Meslai étoit louable de préférer son devoir aux offres avantageuses du Duc de Rohan; mais il manquoit à ce même devoir en surprenant un Seigneur auquel il donnoit une parole qu'il ne vou-

Digitized by Google

loit ni ne pouvoit légitimement lui tenir. Croit-on que si le Marquis de Launay, Gouverneur de la Bastille, eût connu ce trait, il se fût lâchement déshonoré par l'infame action à peu près semblable qu'il a commise de nos jours, & qui l'a exposé à la vengeance terrible d'un peuple justement irrité contre sa trahison ?

Le 8 Février 1636, Louis ordonne au Prince de Condé d'aller au Parlement pour y faire recevoir de nouveaux Magistrats que les anciens ne vouloient pas admettre, & de parler en son nom avec toute la force & toute la dignité dont il étoit capable pour les y contraindre. Le Prince ayant concerté tout ce qu'il devoit dire à l'Assemblée des Chambres, y vint prendre sa place sans dire qu'il fût chargé d'aucune mission de la part du Roi. Le Prince, voyant qu'après l'interrogation des nouveaux Candidats, la pluralité des voix alloit être pour le refus, interrompit les opinions, pour dire que trois choses l'avoient obligé de venir à l'Assemblée : 1.° l'ordre absolu du Roi : 2.° le bien de l'Etat : 3.° l'estime & l'affection

Digitized by Google

qu'il avoit toujours eu pour le Parlement dont il étoit venu lui donner des marques en cette occasion ; qu'il étoit bien aise d'avertir la Compagnie que de l'événement de cette journée dépendoit le bonheur ou le malheur du Parlement ; que si le Roi n'étoit pas obéi, Sa Majesté se porteroit infailliblement à des extrémités, dont on auroit à se repentir ; que la nécessité de ses affaires l'avoit obligée de créer des charges nouvelles pour en tirer les secours dont il avoit besoin ; qu'il vouloit donner la paix à son peuple, mais que pour l'avoir honorable, il falloit absolument faire la guerre ; que la résistance du Parlement étoit regardée dans les provinces comme une opposition formelle aux volontés du Roi, qui décréditoit son Gouvernement, & dont les ennemis pouvoient tirer un grand avantage ; qu'il étoit temps qu'elle finît ; qu'il pouvoit assurer que si le Roi étoit obéi, la Compagnie recevroit de lui toutes les graces qu'elle lui demanderoit, & qu'il étoit déjà question d'accorder aux Présidens & aux Conseillers les priviléges du Franc-salé avec la continuation du Droit annuel ; que Sa Ma-

Digitized by Google

jesté consentiroit même à diminuer le nombre des charges nouvellement créées dans le Parlement, mais qu'il falloit avant tout que le Roi fût obéi, & qu'il étoit juste que la soumission du Parlement précédât les graces qu'il avoit lieu d'en espérer.

Le discours du Prince fut écouté avec beaucoup d'attention, mais il ne fit pas changer de sentiment à ceux qui étoient résolus d'exclure les nouveaux récipiendaires. Le premier Président ayant continué à prendre les voix de MM. des Enquêtes, Son Altesse eut le désagrément de les entendre encore opiner pour le refus. Elle interrompt pour la seconde fois les opinions, & prenant un ton plus haut : » Je suis venu, dit-elle, de la part du Roi pour voir ce qui se passeroit, afin que la Compagnie ne fût point en peine comme aux précédentes Assemblées, de découvrir ses Espions & ses Rapporteurs. Sa Majesté m'a chargé de noter les auteurs du refus; & vous, M. Perrot, ajoute le Prince, êtes celui que j'accuserai & à qui je signifie de la part du Roi que vous serez déjeté du Parlement avec plusieurs de vos Compagnons;

Digitized by Google

partant, je vous conseille de revenir à une autre opinion, & de donner au Roi le contentement d'être obéi. Rien ne seroit plus désavantageux aux affaires de Sa Majesté, que de souffrir une telle désobéissance dont il faut qu'Elle fasse une punition exemplaire ». Ces menaces excitent un grand murmure dans l'Assemblée, & plusieurs étoient d'avis qu'on se retirât puisqu'on leur ôtoit la liberté des suffrages.

Le Président Perrot, adressant la parole à M. le Prince, lui dit « qu'il avoit opiné suivant sa conscience & sans concert avec aucun autre; que le consentement de ceux qui l'avoient suivi, ne devoit point lui être imputé; que chacun avoit le droit de suffrage libre comme lui; qu'il supplioit M. le Prince de rabattre déjà le point qu'il fût chef de parti & de désobéissance: que celui qu'on refusoit dans le moment, n'étoit point refusé à titre de nouvel Officier, mais comme personnellement incapable: il ajouta que dans le cas où il s'en présenteroit de plus méritans, il leur donneroit volontiers sa voix, & qu'il savoit bien que ses Confreres en feroient autant ».

Digitized by Google

M. le Prince réplique de nouveau que le Roi veut être obéi, & que le nommé Colombel, qu'ils s'obſtinoient à refuſer, fût reçu. « C'eſt pour vous faire ſavoir la volonté de Sa Majeſté, que je ſuis ici. — Le Roi, reprend Perrot, a coutume d'envoyer des Lettres patentes à la Compagnie pour lui déclarer ſes intentions. — Je ſuis aſſez conſidérable, dit le Prince, pour porter la parole, & pour être cru ». Le Préſident ſe voyant ſi vivement preſſé, dit qu'il étoit d'avis de députer au Roi pour ſavoir ſes intentions, & en attendant de ſurſeoir à la réception. Le Prince de Condé reprend auſſi-tôt la parole, & dit : « Puiſque M. le Préſident change d'avis, voyons maintenant qui ſera le premier à opiner pour le refus » ? Gillerin, Conſeiller-clerc, étoit un des premiers oppoſans ; mais quand il vit que Perrot abandonnoit ſon opinion, il n'oſa ſoutenir la ſienne ; il dit qu'il falloit accommoder cette affaire, remettre la réception à un autre jour, & avoir des lettres du Roi. Le Prince releve encore ces dernieres paroles, en diſant que la volonté du Roi étoit aſſez connue ; qu'il étoit venu la ſigni-

Digitized by Google

fier à la Compagnie, & que son témoignage devoit lui suffire. Enfin, après bien des contestations, les Enquêtes se déterminent à recevoir le sieur Colombel avec cette clause : *Du très-exprès Commandement du Roi, porté par M. le Prince de Condé.* Quand il fut agréé, les principaux Magistrats supplierent Son Alteſſe de ne pas les dénoncer au Roi comme désobéissans, & de rendre au contraire le meilleur témoignage de leur conduite. Le Prince les loua, les caressa, les combla d'éloges & de politesses, leur dit qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer la sagesse de leur conduite, & qu'il en rendroit compte au Roi; qu'il ne doutoit pas que Sa Majesté n'en fût très-satisfaite, & qu'Elle ne leur accordât toutes les graces qu'on leur avoit fait espérer ; ajoutant qu'il seroit le premier à les solliciter.

Vers le milieu de la même année 1636, le Prince de Condé part pour Auxonne, à l'effet de se mettre à la tête d'une armée de vingt mille hommes environ, que Louis envoyoit en Franche-Comté : il avoit déclaré la guerre aux Comtois. Le Prince avoit ordre de for-

Digitized by Google

mer le siége de Dôle. Avant de commencer les hostilités, il entame quelques négociations qui, n'ayant pas réussi, le déterminerent à agir offensivement. En entrant dans la Franche-Comté, les François prennent quelques petites places qui, n'étant pas assez fortes, se rendent à la premiere sommation. Toute l'armée s'étant approchée de Dôle, on forma le blocus. Ganion ayant fait attaquer les Fauxbourgs, les emporte & y fait mettre le feu. Condé envoie alors sommer les habitans de se rendre; & ceux-ci répondent au Trompette qui vient faire la sommation: *Rien ne nous presse; après un an de siége, nous délibérerons sur la réponse que nous avons à vous faire.* Le siége dura près de quatre mois: au bout de ce temps, le Prince n'étant point avancé, fut obligé de le lever assez promptement & de repasser en Bourgogne, où il alla s'enfermer dans Dijon, tandis que le Duc Charles de Lorraine qui étoit entré dans le Duché de Bourgogne, y mettoit le feu de tous les côtés. Le Prince de Condé, dit à cette occasion le Pere Griffet, étoit plus habile négociateur que grand guerrier; non

Digitized by Google

qu'il manquât de courage, mais il n'avoit pas le génie de ce métier, dans lequel ſon fils acquit tant de réputation ſous le regne ſuivant.

Après avoir échoué dans le ſiége de Dôle, ce Prince eut la mortification d'eſſuyer un nouvel échec au ſiége de Fontarabie. Le 7 Septembre 1638, l'Amirante & le Marquis de Montare, Généraux de l'Armée Eſpagnole, attaquent les retranchemens de Son Alteſſe près de cette derniere place, qui étoit ſur le point de ſe rendre après deux mois de tranchée ouverte. Ils n'étoient point en état de les forcer, & depuis vingt jours qu'ils étoient campés devant nous, ils n'avoient pas oſé s'y préſenter: cependant à la premiere charge nos Troupes prirent la fuite avec tant de déſordre, qu'il y eut huit cents hommes tués ſans même ſe défendre, & deux mille noyés; trois jours auparavant, on avoit fait jouer une mine ſous un baſtion qui l'avoit entr'ouvert. Le Duc de la Valette qui devoit donner l'aſſaut, le différa juſqu'au lendemain, & les ennemis travaillerent toute la nuit à ſe retrancher ſur la breche. Le Prince de Condé en fut indigné, & donna ſon

Digitized by Google

poſte à l'Archevêque de Bordeaux qui ſe flatta d'emporter la place le jour de la Notre-Dame ; mais il fut prévenu. Tout le monde cria contre le Duc de la Valette, & chacun ſe déchargea ſur lui du malheur & de la honte de cette journée, dont il paroît qu'il étoit fort innocent, où du moins qu'il n'étoit pas plus coupable que les autres. Il ſe peut faire qu'il ne fût pas content, comme on le publia alors, de ce qu'on ne l'avoit point chargé de cette expédition qu'il croyoit lui convenir préférablement à tout autre, en qualité de Gouverneur de Guienne : il eſt fort probable encore qu'il n'aimoit point le Prince de Condé, qui haïſſoit toute ſa Maiſon. *Voyez l'article de* D'EPERNON. Cependant il ne paroît par le témoignage d'aucun Hiſtorien qu'il eut part à la déroute ; & la place n'auroit point été ſecourue, ſi l'on avoit fait auſſi bonne contenance dans tous les quartiers, qu'il fit dans le ſien, d'où il ne ſortit qu'aſſez long-temps après la fuite précipitée de la plus grande partie de l'armée. C'eſt ce qu'il prouva dans ſa défenſe imprimée ; & je ne vois pas qu'on ait rien dit de ſolide pour la réfuter : toutefois

il n'osa se rendre à la Cour, parce que les rieurs n'étoient point de son côté, comme le dit Bassompierre, & que le Cardinal de Richelieu prévenu, quoique son allié, lui auroit fait un mauvais parti. En effet, il lui fit donner des Commissaires tirés du Conseil & du Parlement, qui le condamnerent, le 24 Mai de l'année suivante, comme ayant lâchement & perfidement abandonné le service du Roi & le Royaume, contre les ordres de Sa Majesté, à avoir la tête tranchée en Greve, s'il pouvoit être pris; en effigie, s'il étoit absent. Ce qui fut exécuté ainsi que nous l'avons ci-devant rapporté.

Dans le temps que l'on travailloit aux informations, le prince de Condé jouoit un rôle fort au-dessous de lui, en déclamant publiquement dans la province contre le Duc d'Epernon, contre tous ses enfans, sans en excepter le Cardinal de la Valette & le Duc de Candale: il renouvela contre le pere, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, les anciennes accusations dont on l'avoit chargé au sujet de l'assassinat de Henri IV, & il releva tout ce qu'il y avoit jamais eu de répréhensible dans la conduite des en-

Digitized by Google

fans. Ces discours lui attirerent la réponse très piquante que nous avons citée, & dans laquelle la Valette se justifie avec beaucoup de force. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'incontinent après la mort du Cardinal-Ministre, la Valette vint facilement à bout de faire casser le Jugement prononcé contre lui; & nous ne voyons pas que Condé s'y soit opposé.



Digitized by Google

LOUIS DE BOURBON,

COMTE DE SOISSONS,

PRINCE DU SANG.

Sous LOUIS XIII.

APRÈS la mort du Comte de Soissons, pere de celui dont nous allons parler, la Marquise d'Ancre marqua à la Comtesse Douairiere un attachement & un respect dont toute la Cour fut étonnée de la part d'une personne qui ne prodiguoit pas les égards. Le motif des attentions de Léonore étoit le désir de marier sa fille au jeune Comte de Soissons, pour s'en faire un appui dans un revers de fortune. Cette alliance avoit été proposée dès le vivant du feu Comte de Soissons, & ce Prince y trouvoit tant d'avantages, que malgré sa fierté il ne s'en éloignoit pas absolument. La veuve se prêta aux mêmes vues; mais quand il fut question des articles, elle porta ses prétentions si haut, que le Marquis & sa femme se refroidirent. Fâchée de s'être abaissée inutilement,

Digitized by Google

inutilement, la Comteſſe réſolut de ſe rendre aſſez conſidérable pour ſe faire regretter & déſirer de nouveau. Quoique mere d'un fils prêt à marier, la Comteſſe n'étoit pas encore dépourvue d'attraits ; elle en eſſaie le pouvoir ſur le Duc de Mayenne, fils de celui qui avoit diſputé la Couronne à Henri IV. L'intention de la Comteſſe étoit de l'enlever à la Reine. Comme il étoit chef de la Maiſon de Lorraine, qui mettoit un poids dans les affaires, elle ne pouvoit douter que ſa déſertion ne fût très-déſagréable à Marie de Médicis, protectrice de la Galigaï & du Marquis d'Ancre ſon époux, dont elle vouloit ſe venger, parce qu'ils lui avoient manqué.

Au commencement du regne de Louis XIII, les jeunes Princes vivant dans la Capitale ſe faiſoient un point d'honneur de n'y paroître que ſuperbement équipés, & ils n'alloient pas d'un lieu à un autre ſans un cortége de Gentilshommes montés ſur des chevaux richement caparaçonnés, dont le bruit & l'éclat attiroient le peuple. Comme les rues furent long-temps mal pavées, c'étoit une déférence de céder le côté des maiſons,

Digitized by Google

qu'on appeloit *le haut du pavé*, & l'exiger étoit une prééminence sujette à contestation, pour peu que les personnes eussent entre elles de l'égalité. Nous avons vu à l'*article de* MARIE DE MÉDICIS, que le Comte de Soissons eut une dispute si vive à ce sujet, avec le Prince de Conti son frere, qu'ils s'appellerent en champ clos. Dans les querelles qui survenoient fréquemment entre de braves pointilleux & souvent aigris par d'autres motifs, la populace prenoit parti, & il en arrivoit des émeutes qui faisoient craindre pour la Ville. On tendoit alors des chaînes; on battoit le tambour: les principaux Bourgeois se mettoient sous les armes, à la tête de leurs quartiers, pour contenir les ouvriers & artisans que la curiosité arrachoit à leurs travaux. Ce temps de trouble & de confusion dura jusqu'au Ministere de Richelieu.

Le Comte de Soissons n'aimoit pas ce Ministre; le trait qui suit le prouve; il est tiré d'un *Recueil de Lettres* imprimées à Rouen en 1657, & des *Mémoires de Montréfor*. Au commencement de l'année 1636, le Cardinal fit donner le commandement de l'Armée aux deux Princes ses plus grands ennemis, Gas-

Digitized by Google

ton, Duc d'Orléans, & le Comte de Soiſſons. *Ce dernier*, dit Montglat, *avoit l'ame haute, & ne pouvoit s'abaiſſer à faire ſa cour à d'autres qu'au Roi.* Nous avons vu que le feu Comte de Soiſſons, ſon pere, avoit toujours vécu en aſſez mauvaiſe intelligence avec Sully, Miniſtre favori de Henri IV. Richelieu avoit eu intention de faire épouſer la belle Combalet ſa niece, au jeune Comte de Soiſſons; & pour y réuſſir, il avoit gagné Senneterre ſon Gouverneur, & Mademoiſelle de Senneterre ſa ſœur, qui avoit un pouvoir abſolu ſur l'eſprit de M. le Comte & ſur celui de la Comteſſe de Soiſſons ſa mere. Le Comte s'étant apperçu de leurs liaiſons ſecretes avec le premier Miniſtre, avoit chaſſé le frere & la ſœur de ſa maiſon. Le Cardinal, pour les conſoler, & auſſi pour ſe venger de ce que le Comte de Soiſſons avoit refuſé ſa niece, avoit fait donner l'ambaſſade au Marquis de Senneterre. C'eſt lui dont ſe plaint Clarendon dans ſon Hiſtoire, & qu'il nomme M. de la Force.

Soiſſons avoit eu ſoin de prendre d'autres confidens, & il avoit choiſi exprès des gens incapables de ſe laiſſer

Digitized by Google

gagner par le Cardinal, tels que Bardonville, Campion, Saint-Ibal & Varicarville. On soupçonne que Campion, Gentilhomme de Normandie, est auteur du Recueil de Lettres imprimées à Rouen en 1657, dans lesquelles on trouve diverses particularités des affaires les plus secretes du Comte de Soissons. Ce Prince ne s'étoit pas trompé dans le choix de ses nouveaux confidens, car ces quatre Gentilshommes abhorroient le gouvernement du Cardinal, qu'ils traitoient de tyran, & ils avoient pour leur maître un attachement à l'épreuve de tout. Saint-Ibal, en particulier, étoit un homme ferme, hardi, secret, bon ami, & qui avoit une telle aversion pour les Ministres, que si le meilleur de ses amis fût entré dans le Ministere, il se seroit brouillé avec lui dès le lendemain. Il conserva ce caractere jusqu'à sa mort, & joua un des premiers rôles dans la cabale des *Importans*, dirigée contre Mazarin, sous la minorité de Louis XIV. Les trois autres confidens de Soissons avoient à peu près le même caractere & les mêmes principes, quoiqu'ils ne fussent tous également capables de les soutenir

Digitized by Google

avec autant de constance & d'exactitude. Le Cardinal ne les regardoit pas comme ses amis, mais il ignoroit à quel point il en étoit haï. Monsieur étoit celui des deux Princes dont il se défioit le plus, à cause des grands démêlés qu'il avoit eus avec lui & ses favoris; mais il n'y avoit jamais eu d'inimitié déclarée entre lui & Soissons, & il étoit bien éloigné de croire qu'il fût capable de se porter contre lui aux dernieres extrémités. Après la prise de la Capelle, au commencement de la Campagne de 1636, le Cardinal se trouva dans une espece de nécessité d'avoir recours à Soissons, qui commandoit une petite Armée en Champagne. On n'avoit point d'autres Troupes à envoyer sur la Somme, & c'eût été un affront cruel à un Prince du Sang, que de lui ôter le commandement de cette Armée pour le donner à un autre. Le Comte de Soissons venoit de faire la guerre en Champagne avec beaucoup de valeur & d'activité, & même avec assez de succès.

Le Roi parut fort mécontent du Comte son cousin, lorsqu'il sut que les Espagnols avoient passé la Somme. Le

Digitized by Google

Cardinal auroit pu alors lui ôter le commandement de l'Armée, mais il fit réflexion que le Prince étoit aimé des Troupes, & qu'il y auroit du péril à le chagriner dans les circonſtances critiques où l'on ſe trouvoit : auſſi, au lieu d'appuyer le mécontentement du Roi, il travailla lui-même à l'appaiſer. Quand on eut mis ſur pied la grande Armée, qui devoit être employée à chaſſer les Eſpagnols de la Picardie, le Cardinal n'oſant en prendre lui-même le commandement, le fit donner à Monſieur, & il réſolut de mener le Roi en Picardie, pour mortifier le Comte de Soiſſons, qui ne vouloit pas reconnoître d'autre ſupérieur que le Roi & ſon frere. Le Cardinal ſe flattoit qu'en veillant de près ſur la conduite des deux Princes du Sang, dont le pouvoir ſeroit borné par la préſence du Roi, ces deux Princes ne pourroient rien faire de contraire à ſes vues : peut-être même n'étoit-il pas fâché de montrer aux Eſpagnols qu'il étoit venu à bout de rétablir l'union dans la Famille Royale, en mettant à la tête d'une Armée deſtinée à les chaſſer du Royaume ce même Duc d'Orléans dont ils s'é-

Digitized by Google

foient servis tant de fois pour en troubler la paix; & en leur faisant voir un Prince qui avoit tant crié contre lui, contribuant lui-même, par ses conquêtes ou par ses victoires, à l'affermissement de son Ministere. Il ne soupçonnoit aucune intelligence entre le Duc d'Orléans & le Comte de Soissons; il se flattoit même que la jalousie du commandement feroit pour eux une perpétuelle semence de discorde, & qu'uniquement occupés à se nuire l'un & l'autre, ils ne songeroient pas à se liguer contre lui.

Si l'on en croit Montréfor, il rapporte, dans ses Mémoires, que Chavigny avoit eu ordre de travailler à les désunir, afin de les tenir toujours dans la dépendance du Cardinal, par le besoin qu'ils auroient de lui pour terminer leurs querelles. Le Continuateur du Pere Daniel, dit que ce Ministre, en confiant à ses ennemis le commandement de l'Armée, se tendit à lui-même un piége, qu'il n'évita que par sa bonne fortune, qui le servit mieux en cette occasion que sa prudence; à moins qu'on ne dise pour le justifier, qu'il connoissoit assez le caractere des deux

Digitized by Google

Princes, pour se persuader avec raison qu'ils n'étoient pas capables d'un coup hardi, & que la foiblesse de leur caractere, plutôt que la crainte de commettre un crime, le mettroit à couvert de leurs attentats. Monsieur n'avoit aucune confiance en son Chancelier Chavigny, qu'il regardoit comme l'espion du Cardinal; il souffroit avec peine les airs de hauteur & de familiarité qu'il osoit prendre avec lui. Il raconta lui-même au Cardinal de Retz, qu'un jour Chavigny lui arrachant un bouton de son pourpoint, lui dit: « Je veux bien que vous sachiez que M. le Cardinal vous fera sauter quand il voudra, comme je fais sauter ce bouton ». Gaston ne se confioit qu'à Montrésor, qui le gouvernoit avec un empire d'autant plus sûr, qu'il étoit mieux caché. Saint-Ibal, confident intime de Soissons, étoit cousin germain de Montrésor. Ces deux favoris voyant qu'on mettoit toutes les forces de l'Etat entre les mains de leurs maîtres, résolurent de profiter d'une occasion si favorable pour se défaire du Cardinal de Richelieu. Ils convinrent ensemble d'engager les deux Princes à se réunir pour perdre leur ennemi

Digitized by Google

commun. Le Comte de Soiſſons joint le Duc d'Orléans à Péronne, & là ils déliberent avec leurs confidens, ſur les moyens qu'ils prendront pour réuſſir dans une entrepriſe ſi difficile. On propoſe pluſieurs partis plus ou moins violens : Saint-Ibal & Montréſor ſe réuniſſent à dire qu'il falloit ſe ſervir de toutes les forces qu'on avoit en main, *pour ſe rendre maître de la perſonne du Cardinal-Miniſtre*, c'eſt-à-dire, pour le faire aſſaſſiner ; car la ſuite du récit de Montréſor & l'entrepriſe faite contre la vie de Richelieu, ne permettent pas, dit le Pere Griffet, de donner un autre ſens à ces paroles.

Les deux Princes ayant approuvé les réſolutions de leurs favoris, on prit deux réſolutions. La premiere, de gagner le plus grand nombre de Seigneurs qu'il ſeroit poſſible ; la ſeconde, de tuer le Cardinal à la premiere occaſion. On convint que le projet de l'aſſaſſiner ſeroit tenu fort ſecret, & qu'on n'en parleroit pas même à aucun de ceux qui entreroient dans le parti. Les deux Princes s'engagerent à travailler eux-mêmes à le former. Ils y attirerent le Duc de la Valette, qui promit d'y ar-

Digitized by Google

tacher ſon pere le Duc d'Epernon. Ils gagnerent auſſi Blérancourt, Gouverneur de Péronne, Montdidier & Roye qui déteſtoit le Cardinal de Richelieu : il paroît que l'on comptoit beaucoup ſur lui, puiſque Montréſor aſſure *qu'il n'avoit point vu d'homme procéder à toutes les occaſions, avec plus d'aigreur contre le Cardinal, ni avec plus de franchiſe.* Mais il quitta peu de temps après ce Gouvernement, qui fut donné au jeune Marquis d'Hoquincourt. Il y avoit près de vingt ans que Blérancourt poſſédoit ce Gouvernement, ce qui prouveroit qu'il fut forcé de donner ſa démiſſion.

Pendant le ſiége de Corbie, le Roi étoit logé au Château de Demuyn; le Cardinal demeuroit à Amiens, & les deux Princes campoient avec l'Armée. Quand il vouloit tenir Conſeil, le Roi ſe rendoit à Amiens, dans une maiſon qu'on lui avoit préparée. Après le Conſeil, le Roi alloit coucher au Château de Demuyn; les Princes & les Officiers Généraux qui avoient aſſiſté au Conſeil, retournoient au Camp, & le Cardinal ſe retiroit chez lui. Les Gardes de Son Eminence n'entroient point dans la

Digitized by Google

maison où le Conseil s'assembloit ; il ne pouvoit y avoir d'autre Garde que celle du Roi.

Le Duc d'Orléans, le Comte de Soissons & le Cardinal, attendoient pour sortir de cette maison, que le Roi fût parti ; ainsi le Cardinal y demeuroit encore quelque temps à s'entretenir avec eux. Montrésor & Saint-Ibal firent observer à leurs maîtres que c'étoit là le moment le plus favorable à poignarder le Cardinal, qui se trouvoit seul au milieu des Gentilshommes qui accompagnoient les Princes, pendant que ses Gardes se tenoient dans les rues voisines. Il fut donc résolu qu'après le premier Conseil qui se tiendroit, Monsieur & le Comte de Soissons affecteroient d'entretenir le Cardinal plus long-temps qu'à l'ordinaire lorsque le Roi seroit sorti ; que Montrésor & Saint-Ibal s'approcheroient des deux Princes, accompagnés de Varicarville & de Campion, qui étoient dans le secret ; qu'au premier signal que Monsieur donneroit, par un simple coup d'œil, on feroit main-basse sur le Cardinal ; que l'on diroit ensuite, pour justifier cette action, qu'étant survenu

Digitized by Google

quelque dispute entre les Princes & lui; ce Prélat avoit manqué de respect à Monsieur, qui ne pouvant souffrir une pareille insolence, avoit ordonné qu'on le tuât, & que le Comte de Soissons n'avoit pu s'empêcher de prendre le parti de Monsieur, & de venger en sa personne l'injustice faite au frere de son Roi, auquel il avoit l'honneur d'être uni par les liens du sang.

Montrésor & Campion assurent, l'un dans ses Mémoires, & l'autre dans ses Lettres, que ce complot ne fut su que de six personnes seulement; savoir, Monsieur, & d'un seul de ses Gentilshommes (c'étoit Montrésor) & du Comte de Soissons ainsi que de trois de ses Gentilshommes; savoir, Saint-Ibal, Campion & Varicarville: le Marquis de Montglat, dans ses Mémoires, en cite un septieme, qu'il nomme Bardonville.

Le Roi ayant fait savoir aux deux Princes le jour où il viendroit à Amiens pour y tenir Conseil, le Comte de Soissons dit la veille à ses Gentilshommes, que le Roi lui avoit envoyé ordre de le venir trouver le lendemain à Amiens. « Je crains, ajouta-t-il, que

l'on en veuille à ma perſonne ; tenez-vous toujours auprès de moi, & avertiſſez ſans bruit tous ceux que vous croyez de mes amis, afin qu'ils n'en ſoient pas éloignés ». Il prenoit cette précaution ſans leur découvrir le complot, afin d'être le plus fort en cas que quelques Officiers ou amis du Cardinal entrepriſſent de venger ſa mort. Le jour du Conſeil venu, les deux Princes ſe rendent à Amiens avec une ſuite d'environ cinq cents Gentilhommes & les principaux Officiers de l'Armée. Ce nombreux cortége ne donna aucun ſoupçon, parce que les Officiers étoient dans l'uſage de ſuivre les Généraux lorſqu'ils alloient chez le Roi. A peine le Conſeil eſt fini, que Sa Majeſté ſe retire à ſon quartier, ſuivi des deux Princes & du Cardinal, qui l'accompagnent juſqu'à ſon carroſſe. Un des conjurés ſaiſit ce moment pour demander tout bas au Duc d'Orléans & au Comte de Soiſſons s'ils perſiſtent toujours dans leur réſolution. Ils répondent *oui*, ſans héſiter. Le Roi monte en carroſſe, part avec tous ſes Gardes, & laiſſe le Cardinal ſeul dans la cour, avec Monſieur & le Comte de Soiſſons,

Digitized by Google

accompagnés de leurs Gentilshommes. Montréſor regade fixement le Duc d'Orléans, comme pour lui demander le ſignal qui doit décider à l'inſtant de la vie du Cardinal. Saint-Ibal, Varicarville & Campion s'étoient approchés de Son Eminence, tous prêts à la poignarder au premier coup d'œil. Monſieur fut ſaiſi de frayeur en ce moment déciſif, & au lieu de faire le ſigne que l'on en attendoit, il ſe retourne bruſquement, & remonte l'eſcalier avec une extrême vîteſſe. Montréſor le ſuit; & l'arrêtant par ſon collet de buffle: *Vous voulez vous perdre*, lui dit-il. Monſieur ne lui répond rien, & entre dans la ſalle du Conſeil: il étoit ſi éperdu, qu'à peine il avoit la force de parler. Montréſor lui dit que ſon ennemi étoit en ſon pouvoir; qu'il n'avoit qu'à dire un mot, qu'il en ſeroit débarraſſé pour jamais. Il tâche de lui faire ſentir le danger qu'il y avoit de ne pas exécuter un projet de cette nature, quand on l'avoit formé. Il n'en peut tirer que des paroles confuſes, qui lui font comprendre que ce Prince ne pouvoit ſe réſoudre à ordonner un aſſaſſinat.

Pendant ce temps, le Comte de

Digitized by Google

Soiſſons s'entretenoit tranquillement au milieu de la Cour avec Richelieu, qui ne ſe doutoit aucunement de l'extrême péril qu'il couroit. Saint-Ibal avoit ſans ceſſe les yeux fixés ſur ceux du Comte de Soiſſons, pour voir s'il ne donneroit pas le ſignal que l'on ne pouvoit plus attendre que de lui; & s'il l'eût donné, c'en étoit fait du Cardinal. Montréſor revient, ſe montre au Prince, mais il ne fait aucun ſigne; & le Cardinal étant remonté dans ſon carroſſe, échappe, ſans le ſavoir, au plus grand danger qu'il ait couru de ſa vie. Lorſque les ennemis de ce Prélat reprocherent dans la ſuite au Comte de Soiſſons de n'avoir pas ſuppléé à ce qu'ils appeloient la foibleſſe de Monſieur, il tâchoit de s'excuſer, en diſant que le reſpect qu'il devoit au Duc d'Orléans ne lui permettoit pas d'entreprendre rien de conſidérable en ſa préſence ſans ſon exprès commandement.

Malgré que les favoris des deux Princes euſſent manqué leur coup, ils n'abandonnerent pas leur deſſein; ils engagent leurs Maîtres à faire maſſacrer le Cardinal lorſqu'il viendroit au camp pour viſiter les travaux: mais il

Digitized by Google

étoit alors accompagné de tous ses Gardes, & il y avoit dans l'Armée un très-grand nombre d'Officiers qui lui étoient redevables de leurs emplois, & qui faisoient profession de lui être attachés. Ainsi l'on jugea que ce lieu & les circonstances rendoient la chose impraticable. Un jour cependant le Cardinal étant venu dans le camp, Saint-Ibal crut avoir trouvé un moment propice pour s'en défaire. Toute l'Armée fut mise en bataille pour lui faire honneur, & les Gendarmes du Cardinal voulant prendre la droite sur ceux de M. le Comte de Soissons, ceux-ci refusèrent nettement de leur céder cette place. La dispute s'échauffe, & de part & d'autre on met le pistolet au poing. Saint-Ibal conseille au Comte de Soissons de faire charger les Gendarmes du Cardinal, & lui offre d'aller droit à lui avec les autres conjurés, & de le tuer pendant que les deux Compagnies seroient aux prises. Puységur prétend que Soissons répondit à Saint-Ibal : *Je n'en ferai rien, le Cardinal est prêtre.* Il paroît certain que le Comte refusa son consentement à la proposition de Saint-Ibal, mais il est difficile de se persuader

Digitized by Google

qu'il ait allégué cette raiſon pour la rejeter. Ne ſavoit-il pas que le Cardinal étoit prêtre lorſqu'il approuva le complot formé pour l'aſſaſſiner dans les Conſeils ſecrets qui s'étoient tenus à Péronne? On dit que ce Cardinal fut averti dans le camp même, que les Gens du Comte de Soiſſons vouloient attenter à ſa vie; que loin d'en paroître intimidé, il parla à ce Prince avec beaucoup de hauteur, & lui fit même quelques réprimandes pour lui prouver qu'il ne le craignoit point. Il ſe hâta cependant de terminer au plus vîte la conteſtation ſurvenue entre ſes Gendarmes & ceux du Prince, en ordonnant à ſa Compagnie de céder la droite à celle de M. le Comte de Soiſſons.

Le Roi ayant été informé de cette querelle, ne put s'empêcher de dire: « Voilà une diſpute qui pourroit coûter bon à M. le Cardinal; il ſe ſeroit bien paſſé de ſe trouver là. Sa Compagnie ne doit pas marcher devant celle de M. le Comte de Soiſſons. Les Gendarmes des Princes du Sang vont immédiatement après ceux de mon frere ». Le lendemain le Roi vint au camp, &

Digitized by Google

il dîna chez le Comte de Soissons, à qui il affecta de témoigner plus d'amitié qu'à l'ordinaire. Le Cardinal étoit assistant, & c'étoit sans doute pour mortifier son excessive hauteur que Louis se plaisoit à lui donner quelquefois de pareilles mortifications. Monsieur ayant quitté le commandement de l'armée vers la fin d'Octobre, l'honneur de ce commandement fut dévolu au Comte de Soissons. Ces deux Princes ne penserent plus à faire assassiner Richelieu, mais ils ne perdoient pas de vue le projet de former un parti en France pour l'attaquer ouvertement. Malgré ces secousses, plus ou moins violentes, Richelieu tint bon dans le Ministere, & mourut très paisiblement dans son lit, comme on peut le voir à son article. On peut conclure de ce détail que les deux Princes n'étoient pas nés pour se porter à d'aussi lâches atrocités qu'un assassinat, & que les confidens & flatteurs des premieres personnes de l'Etat en sont toujours les corrupteurs, & qu'eux seuls doivent être responsables des crimes qu'ils font commettre à leurs Maîtres.

Immédiatement après la prise de

Digitized by Google

Corbie, le Roi ordonne au Comte de Soiſſons de le venir trouver pour conférer avec lui ſur la ſéparation de l'Armée, & ſur le choix des Villes où on mettroit les troupes en garniſon. Quand ils ont pris enſemble les arrangemens que le Roi juge les plus convenables, Sa Majeſté dit au Comte de Soiſſons qu'il étoit temps qu'il vînt ſe repoſer à Paris, & qu'il avoit aſſez travaillé. Soiſſons répond que ſa préſence eſt néceſſaire en Champagne. Le Roi lui réplique que ce qu'il y avoit à faire, ſe bornant à mettre les troupes en garniſon, cela ne valoit pas la peine qu'il y allât, & le preſſa très-fort de revenir à Paris; ce qui devint un ordre formel. L'obſtination du Roi à refuſer au Comte la permiſſion d'aller en Champagne, lui donne de l'inquiétude: il ſe ſentoit coupable des complots formés à Péronne contre le repos de l'Etat, & à Amiens contre la vie du premier Miniſtre; il craint que le Cardinal n'en ait quelque connoiſſance ou ſoupçon, & que Roi ne l'empêche en conſéquence d'aller dans ſon Gouvernement, que pour s'aſſurer plus aiſément de ſa perſonne auſſi-tôt après le retour du Cardinal.

Digitized by Google

Plein de ces idées, le Comte se rend à Paris, où il trouve le Duc d'Orléans auquel il fait part de ses alarmes. Gaston, loin de le rassurer, lui déclare que leur secret avoit été mal gardé, & que le Cardinal savoit tout. Il lui montre des billets, par lesquels on le prévenoit que la résolution étoit prise de les arrêter, & de les punir des conspirations qu'ils avoient tramées : tous deux concluent qu'ils n'ont pas d'autre parti à prendre que celui de quitter la Cour avant que le Cardinal y fût arrivé; ce qu'ils firent. Le Cardinal craignant qu'ils n'allassent se faire un parti en Guienne, où commandoit d'Epernon son ennemi, députa un Gentilhomme au Duc d'Epernon & à la Valette qui détestoit Son Eminence, pour les engager à bien faire leur devoir, & à persister dans la résolution d'être fidelles au Roi, & sur-tout de ne rien faire contre son service en recevant en Guienne les deux Princes fugitifs. *La malice du Comte de Soissons*, leur disoit-il, *& la facilité de Monsieur sont inexprimables.* Quoique les deux Princes n'eussent point pris le parti de chercher un asile dans leur Province, ils ne dé-

Digitized by Google

ſeſpéroient pas de la faire ſoulever ; ils comptoient ſur la parole que le Duc de la Valette leur avoit donnée à Péronne, & ſur les intrigues de Montréſor qu'ils avoient envoyé à Bordeaux. Cet intrigant ayant reconnu une grande irréſolution dans la Valette, s'adreſſe à d'Epernon, qui le reçoit très-froidement & s'excuſe ſur ſon âge. Montréſor inſiſte. *Vous êtes bien zélé*, reprend d'Epernon ; *vous vous êtes chargé d'une commiſſion fort délicate, & vous auriez mieux fait de profiter de l'exemple de Chalais.* Tout ce qu'il peut obtenir de d'Epernon, c'eſt qu'il gardera le ſecret ſur ſa promeſſe ; il le quitte & revient à Blois, où Monſieur l'attendoit avec impatience.

L'intention du Cardinal étoit d'engager le Duc d'Orléans à faire un accommodement particulier, & à ſéparer ſes intérêts de ceux du Comte de Soiſſons, que l'on laiſſoit à Sedan ſans que la Cour parût s'occuper de lui : on ne vouloit traiter qu'avec le Duc d'Orléans. Soiſſons en fut extrêmement piqué : il ſait qu'on avoit député Beautru au Duc d'Orléans à Blois, de la part de Sa Majeſté, ſans que l'on eût daigné

Digitized by Google

lui envoyer ni lettre ni exprès de la Cour, à Rheims ou à Sedan; il se crut mépriſé. Ce fut peut-être pour s'en venger qu'il adreſſa une lettre aux Maire, Echevins, Bourgeois & Habitans de la Ville de Troye, dans laquelle il leur donnoit avis qu'après avoir ſervi toute la Campagne avec un zele qui n'étoit ignoré de perſonne, on lui avoit ôté le commandement de l'Armée, & qu'il avoit reçu ordre de ſe rendre à Paris. « J'y ai obéi, ajoutoit-il, & là j'ai trouvé Monſieur qu'on y avoit fait venir en même temps; & y ayant reçu des avis de lieu très-certain de la réſolution qu'on avoit priſe d'ôter ſa liberté & la mienne, il s'eſt réſolu de ſe retirer, ce que j'ai auſſi fait pour ma ſureté, qui eſt la ſeule choſe que j'ai à rechercher. Etant ce que je ſuis, je ſouhaite la paix & le repos du Royaume, & particuliérement de cette Province, de laquelle je ſuis Gouverneur..... & je tiendrois ma vie bien employée pour un ſi bon ſujet. Le ſeul déplaiſir qui me reſte, c'eſt de ne pouvoir ſervir à votre ſoulagement ainſi que je le déſirerois. Je crois que vous conſidérerez le traitement que je reçois, & que vous

Digitized by Google

me conserverez vos bonnes volontés, comme étant, Messieurs, votre très-affectionné ami. *Signé* LOUIS DE BOURBON ».

Cette lettre fut regardée à la Cour comme une espece de manifeste contre le Gouvernement ; on en répandit un grand nombre de copies dans la Champagne. Le Comte de Soissons y étoit aimé. Cette Province avoit ressenti tous les malheurs de la guerre ; le peuple en étoit las, & il s'imaginoit que si les Princes venoient à bout de renverser la fortune du Cardinal, ils ne se serviroient de leur pouvoir que pour leur procurer les douceurs de la paix. On craignit un soulévement dans la Province de Champagne, qui eût été d'autant plus dangereux, qu'elle étoit plus voisine du pays ennemi. Le Cardinal se repentit alors d'avoir négligé le Comte de Soissons, & il conseilla au Roi de lui envoyer le Marquis de Liancourt, premier Gentilhomme de la Chambre, à qui M. le Comte avoit toujours témoigné une affection singuliere.

Gaston & le Comte de Soissons étoient convenus de ne jamais consentir

Digitized by Google

à aucun accommodement particulier. Cette convention fut d'abord fidellement obſervée de part & d'autre, & elle contribua beaucoup à prolonger la négociation; il falloit qu'ils ſe communiquaſſent réciproquement toutes les offres qu'on leur faiſoit de la part du Roi, & l'un ne pouvoit rien rejeter ou approuver ſans le conſentement de l'autre. On voyoit des Gentilshommes & des domeſtiques des deux Princes, qui alloient & revenoient continuellement de Blois à Sedan & de Sedan à Blois. Ces fréquens voyages, qui retardoient la concluſion de l'accommodement, impatientoient le Cardinal de Richelieu; & les deux Princes, qui le haiſſoient, ſe faiſoient un plaiſir ſecret de le mettre dans l'embarras & de lui cauſer de l'impatience. Cependant le Marquis de Liancourt arrive à Sedan, & préſente à Soiſſons une lettre du Roi, qui lui promet ſa protection, pourvu qu'il ſe comporte en bon & fidelle ſujet. Louis ne le blâmoit pas de s'être retiré à Sedan. Liancourt ayant prié le Comte de Soiſſons de lui déclarer ſes intentions, ce Prince répondit qu'il déſiroit qu'on accordât premiérement

Digitized by Google

ment à Monſieur les conditions qu'il demandoit. Saint-Ibal, qui étoit préſent, ajouta quelque choſe, en diſant que M. le Comte exigeoit une place de ſureté, & il ajouta que les Généraux de l'Empereur lui offroient déjà des troupes & de l'argent. Liancourt preſſa inutilement Son Alteſſe de lui nommer ceux qui lui avoient perſuadé que le Roi avoit deſſein de le faire arrêter : il refuſa nettement de violer le ſecret qu'il leur avoit promis, & il renvoya Liancourt avec une lettre pour le Roi, laquelle contenoit des proteſtations de fidélité.

Sur ces entrefaites, Gaſton fait ſa paix avec ſon frere; toutefois ce Prince ne pouvoit en honneur abandonner les intérêts du Comte de Soiſſons, après la parole qu'il lui avoit donnée de ne conclure aucun accommodement ſans ſa participation. Le Duc ſigna encore un écrit, par lequel il ſupplioit Sa Majeſté d'oublier la faute de ſon couſin le Comte de Soiſſons, de lui rendre ſes bonnes graces, de le laiſſer jouir de ſes biens & de ſes penſions, & de faire expédier une déclaration pour défendre toute ſorte de pourſuites contre ceux

Digitized by Google

de ſes ſerviteurs qui avoient eu part aux intrigues paſſées. Cette piece ſi néceſſaire pour leur ſureté, ne fut publiée & enregiſtrée au Parlement que le 12 Mars 1637. Dès le commencement de la négociation, le Comte de Soiſſons avoit envoyé le Comte de Fieſque à Blois, pour y ménager ſes intérêts auprès de Monſieur ; il partit dès que l'accommodement fut conclu, pour informer M. le Comte de ce qui s'étoit paſſé dans cette affaire. Monſieur lui envoya de ſon côté le Comte de Brion de la Maiſon de Lévi, ſon premier Ecuyer, & le ſieur Duguay, un de ſes Chambellans, avec les articles dont il étoit convenu. Le Comte de Soiſſons en fut très-mécontent ; il ſe plaignit hautement de ce que Monſieur l'avoit abandonné, & il lui renvoya le Comte de Brion, avec un écrit où il lui expoſoit les raiſons qu'il avoit de ne point accepter l'accommodement : il remarquoit que dans la déclaration du Roi, qui en étoit le fondement, on lui pardonnoit une faute qu'il n'avoit pas commiſe, puiſque le Roi avoit approuvé formellement ſa retraite à Sedan, comme il étoit en état de le

Digitized by Google

prouver par la lettre que Liancourt lui avoit apportée, & dont il donna une copie au Comte de Brion. Cependant malgré toute l'humeur que témoignoit Soissons, le Cardinal vint à bout de l'appaiser pendant quelque temps, à l'aide d'un Pere Capucin, nommé *le bon Pere Hilarion*, dont le Comte de Soissons estimoit singuliérement la probité & la vertu. Mais la plupart des confidens du Prince, ennemis jurés du Cardinal, firent si bien que cet accommodement ne fut pas de longue durée.

Le Cardinal de la Valette, frere du Duc, ayant été averti qu'il y avoit dans son armée un Garde du Comte de Soissons qui cherchoit à engager des soldats pour le service de son Maître, au cas qu'il levât l'étendard de la révolte, il le fit arrêter; mais il ne voulut pas qu'il fût jugé par l'Intendant de son armée, parce qu'étant brouillé avec le Comte de Soissons, il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir cherché à satisfaire sa haine personnelle contre ce Prince. Il envoya le prisonnier à Saint-Quentin, & la Cour adressa une commission au sieur de Bellejambe, Intendant de Pi-

Digitized by Google

cardie, pour lui faire son procès. Tout le monde crut que cette découverte & le supplice du coupable mettroient un obstacle invincible à l'accommodement du Comte de Soissons. *Je crois*, disoit Chavigny, *que cela achevera de ruiner l'accommodement de M. le Comte, qui est déjà en assez mauvais état. Sedan ne va pas bien*, écrivoit Desnoyers au Cardinal de la Valette; *il y a beaucoup de conjectures qui font croire que celui qui y est, levera le masque; de sorte qu'il importe beaucoup de considérer toute cette frontiere.* Mais dans le temps que l'on regardoit l'accommodement du Comte de Soissons comme une affaire désespérée, Richelieu lui fit faire des propositions si avantageuses, que ce Prince aima mieux violer l'engagement qu'il avoit pris quelques jours auparavant avec la Reine-Mere, que de ne pas les accepter. Il faut convenir que les Princes jouoient d'étranges rôles à cette époque. Leurs Altesses mettoient l'Etat à contribution, pour réparer leurs sottises ou pour en faire de nouvelles. La fin de toutes ces intrigues étoit toujours de fortes sommes d'argent qu'ils extorquoient en quelque façon au Roi & à ses Ministres.

Digitized by Google

Richelieu, ayant découvert par ſes eſpions, que le Comte de Soiſſons avoit dans le Royaume des émiſſaires ſecrets qui cherchoient à répandre partout l'eſprit de mécontentement & de révolte, voulut tout approfondir; & pour y parvenir, il réſolut de propoſer au Colonel Gaſſion de s'engager en apparence dans le parti du Prince, afin de l'avertir de tous ſes projets qu'il ne manqueroit pas de lui communiquer. Il lui manda que le Roi ſouhaitoit qu'il vînt à la Cour pendant le quartier d'hiver de 1641. Gaſſion qui n'étoit point courtiſan ne ſe preſſe point de partir, & le Cardinal impatient lui écrit une ſeconde lettre plus preſſante que la premiere. Gaſſion jugea à ſon ſtyle que de pareilles avances de la part du premier Miniſtre devoient lui paroître ſuſpectes; il ſe ſouvenoit d'une querelle aſſez vive qu'il avoit eue après le ſiége d'Arras avec le Maréchal de la Meilleraye, parent de Son Eminence, & il craignit qu'elle ne cherchât à l'attirer à la Cour que pour le faire arrêter: il communiqua ſes ſoupçons à ſon frere Bergeré; celui-ci en fit part au ſieur Deſnoyers, qui écrivit auſſi-tôt à Gaſ-

Digitized by Google

sion la lettre suivante : « Votre attachement à votre quartier est trop grand, sur-tout à l'égard de vos amis. Après les deux lettres de Son Eminence, vous deviez tout quitter & revenir. Je n'ai pas voulu hasarder un ordre exprès, de peur que votre opiniâtreté ne vous jette dans la désobéissance, & j'ai mieux aimé vous écrire de mon chef, pour savoir par votre réponse les raisons que vous avez de ne pas venir ici, où le Roi & M. le Cardinal aimeroient mieux vous voir que tout le reste de la Cour. Croyez-moi, quittez toutes vos alarmes frivoles & mal fondées, & ne manquez pas de vous rendre à Ruel : je vous réponds de tout événement, & l'on ne veut que votre bien ; je suis certain même que l'on veut conférer avec vous sur certaines choses qui concernent le service, & dont le fonds ne peut s'écrire : enfin, tenez pour certain que si jamais vous fîtes nécessaire à vous-même, c'est présentement & à la Cour. A votre arrivée à Ruel, vous connoîtrez la vérité de ce que je vous dis ; abandonnez-vous aux désirs de Son Eminence ; & sur ma parole, attendez-vous à des choses qui vous

Digitized by Google

ſurprendront & qui porteront votre fortune au-delà de votre eſpérance. Je vous attends vous-même au lieu de réponſe, & ſi vous me croyez votre ami comme je le ſuis, croyez-moi ſur-tout en ce point. M. de Bergeré a tort de vous brouiller ainſi avec vous-même, & je ne lui pardonnerai jamais s'il ne vient avec vous ſe déſabuſer & excuſer: voilà toute la réponſe qu'il aura de moi ».

Sur cette lettre, les deux freres partent enſemble & viennent à la Cour. Gaſſion, après avoir ſalué le Roi à Saint-Germain, ſe rend à Ruel auprès du Cardinal; il y trouve Deſnoyers qui lui dit: « Mon cher ami, voilà un coup d'Etat & de fortune; donnez-vous à M. le Cardinal ſans examiner & approfondir quoi que ce ſoit ſur tout ce qu'il vous propoſera. — *Quoi*, répond Gaſſion qui étoit Proteſtant, *& la Meſſe auſſi!* — *Non, non*, réplique Deſnoyers; *il ne s'agit ici que d'une action & d'une foi humaine, où vous trouverez votre compte* ». Deſnoyers l'introduit auſſi-tôt dans le cabinet de Son Eminence, avec laquelle le Colonel a un entretien particulier. Le Cardinal commence par lui deman-

Digitized by Google

der un ſecret inviolable ſur tout ce qu'il alloit lui dire; & quand Gaſſion le lui eût promis avec ſerment, Richelieu lui dit : » J'ai des ennemis, M. de Gaſſion, que vous connoiſſez & qui vous connoiſſent; ils ne manqueront pas de vous révolter contre moi, & ſous de faux prétextes vous envelopper dans les deſſeins qu'ils ont formés contre moi & contre l'Etat. Je ſerois au déſeſpoir de vous voir dans un ſi mauvais parti, & j'ai bien voulu vous avertir de vous précautionner contre leurs piéges : ouvrez-moi votre ame, & dites ſi vous êtes libre & ſi vous pouvez vous engager à moi pleinement, nettement & entiérement ». Gaſſion l'aſſure qu'il n'avoit pris aucun engagement avec perſonne; qu'il étoit prêt de ſe vouer ſans réſerve à Son Eminence, & qu'il n'y avoit aucun péril capable de l'arrêter quand il s'agiroit de ſon ſervice. Le Cardinal l'aſſure que s'il ſe donnoit ſincérement à lui, il auroit ſoin de ſa fortune, & ne mettroit point de bornes à ſa reconnoiſſance; en même temps, il lui préſente un diamant de grand prix qu'il tire de ſon doigt, en lui diſant : *Ce ne ſont là que des arrhes, vous verrez*

Digitized by Google

comme j'aime mes amis, quand ils sont gens de mérite. Il ne lui en dit pas davantage dans cette premiere entrevue. Dans la seconde, il lui parle des intrigues du Comte de Soissons qui travailloit sourdement à se faire un parti pour troubler l'Etat, & entrer à main armée dans le Royaume. « J'avois craint, ajoute-t-il, que ces rebelles, connoissant votre bravoure & de quoi vous êtes capable, ne vous eussent proposé de vous joindre à eux pour priver le Roi des grands services que vous pouvez lui rendre, quand il s'agira de battre cette faction ».

Gassion l'assure qu'on ne lui avoit fait aucune proposition de la part du Comte de Soissons; que les rebelles connoissent trop ses sentimens pour tenter de le séduire; & pourvu qu'on lui donnnât du canon & des Troupes, il les auroit bientôt mis à la raison. Le Cardinal dit qu'il falloit consulter le Roi là-dessus; qu'il le meneroit à Saint-Germain, où il vouloit le présenter lui-même à Sa Majesté, & qu'il se souvînt de tenir le même langage en présence du Roi. Gassion s'imagine dès-lors qu'on veut lui donner une armée à

Digitized by Google

commander. Le Cardinal le conduit à Saint-Germain avec Desnoyers : quand ils y sont arrivés, Richelieu entre d'abord seul dans le cabinet du Roi, & quand il lui eut parlé pendant une demi-heure, on fait entrer Gaffion & le Secrétaire d'Etat. Le Roi étoit couché sur un lit de repos & le Cardinal assis auprès de lui. Louis dit à Gaffion qu'il étoit fort content de lui, & qu'il acceptoit volontiers les offres de services qu'il avoit faites à M. le Cardinal. Desnoyers s'étant ensuite approché pour lui parler d'affaires, Gaffion est obligé de se retirer sans savoir encore à quoi on vouloit l'employer : il ne l'apprit qu'au retour de Saint-Germain. « Le Roi, lui dit le Cardinal, prétend se servir de vous dans l'affaire du Comte de Soissons, & moi, je me suis rendu garant de votre secret, de votre zele & de votre fidélité. Les Princes ligués ont déjà tâché d'attirer quelques personnes dans leur parti. — Je tuerai le premier qui osera m'en parler, reprend Gaffion en jurant. — Ce n'est pas là ce qu'on vous demande, réplique le Cardinal : au contraire, il faut paroître zélé pour les intérêts des mécon-

Digitized by Google

tens, leur promettre vos Troupes afin de les empêcher d'en chercher d'autres, entrer dans leur ligue à de certaines conditions, écouter tout ce qu'on vous dira pour en donner avis; & lorsqu'il s'agira de combattre, vous déclarer bon serviteur du Roi.

Le Cardinal qui fixoit Gaſſion, s'apperçoit que cette propoſition l'embarraſſe, & qu'il tomboit dans une eſpece de rêverie qui marquoit ſa peine & ſon inquiétude: il ajoute pour l'encourager, que c'étoit là l'ordre du Roi, & qu'il n'étoit pas à ſon pouvoir d'y rien changer; qu'après tout, le bien de l'Etat demandoit ſouvent qu'on employât ces ſortes d'artifices pour déconcerter les projets des factions, & que toutes les actions devenoient légitimes & même glorieuſes, quand il s'agiſſoit de garantir le Royaume d'une guerre civile. Gaſſion continuoit à témoigner par ſon air, que cette morale n'étoit point de ſon goût. Le Cardinal fit un dernier effort pour le perſuader, mais il fut inutile. Le Capitaine, après avoir longtemps réfléchi ſur les propoſitions de Son Eminence, rompt enfin le ſilence & lui dit: » Monſeigneur, comptez ſur

Digitized by Google

moi à la vie & à la mort, quand il faudra vous servir., mais donnez-m'en l'occasion sans intrigue & sans trahison. Je vous rendrai bon compte de vos ennemis, mais je veux leur faire une guerre ouverte. — Monsieur, lui répond le Cardinal d'un air chagrin, le Roi veut être servi à sa maniere, & il a de quoi payer les services qu'on lui rend ». Après ces derniers mots, ils se séparent assez mécontens l'un de l'autre. Desnoyers s'efforce de déterminer Gassion à entrer dans les vues de Richelieu, mais il ne put le faire changer de sentiment; Gassion lui déclare toujours qu'il seroit dévoué sans réserve au Cardinal, pourvu qu'il ne le forçât pas à jouer le honteux personnage d'un traître. Malgré toute sa fermeté, il étoit fâché de se trouver réduit à la nécessité de résister au Cardinal. Ce Ministre l'ayant envoyé chercher, fut frappé du trouble qui paroissoit sur son visage. « Je vous donne bien de la peine, lui dit-il, mon pauvre Colonel, mais aussi je vous en suis bien obligé; vous êtes plus à moi que vous ne pensez, & vous êtes peut-être plus mal satisfait que moi, de ce que vous me dites hier ». Gassion lui avoue qu'il

Digitized by Google

étoit fort chagrin de se trouver dans le seul cas de ne pouvoir contenter Son Eminence. « Monseigneur, lui dit-il, je ne puis rien vous donner de plus que ma vie, je la perdrai volontiers pour votre service ; mais il ne m'est pas possible de lui sacrifier mon honneur. — C'est assez, Monsieur de Gassion, votre fortune en pourra souffrir, mais vous ne perdrez pas mon estime ».

Le Comte de Soissons avoit eu la permission de se retirer pendant quatre années à Sedan, place forte appartenante au Duc de Bouillon. Ces quatre ans étoient sur le point d'expirer, lorsque Richelieu écrivit au Duc de Bouillon pour savoir s'il ne forceroit pas le Comte à sortir de chez lui, au cas qu'il y voulût prolonger son séjour contre la permission du Roi. Bouillon répondit qu'on ne pouvoit exiger qu'il usât d'un pareil procédé vis-à-vis d'un Prince du Sang, auquel il avoit promis asile sans fixer de terme. La réponse du Duc jointe aux avis que Richelieu recevoit de toutes parts, lui persuada que le Comte & le Duc s'entendoient pour en venir à une guerre déclarée. Jus-

Digitized by Google

que-là, le Comte de Soiſſons, quoique abſent, avoit fait les fonctions de ſa charge de Grand-Maître de la Maiſon du Roi; il envoyoit ſes ordres pour le ſervice, il diſpoſoit des charges, & on alloit traiter de tout avec lui à Sedan. Le Roi déclare qu'il ne veut plus qu'on aille prendre les ordres de M. le Comte & qu'il diſpoſe des charges de ſa Maiſon: on ceſſe en même temps de lui payer ſes penſions, & l'on ſaiſit tous ſes revenus. La Comteſſe Douairiere va trouver le Cardinal avec le Duc de Longueville, & tâche d'excuſer ſon fils auprès du Miniſtre, en lui demandant la permiſſion pour lui de demeurer quelques années de plus à Sedan. Richelieu lui répond que le Roi ne voulant pas demeurer plus long-temps dans l'incertitude de la fidélité de M. le Comte, il devoit au plutôt revenir à la Cour, avouer ſa faute, s'il étoit coupable, ou faire preuve d'innocence, s'il ne l'étoit pas; qu'il ne lui ſuffiſoit point d'être exempt de crime, qu'il devoit encore l'être de tout ſoupçon. Tous ces raiſonnemens & ceux que le Duc de Bouillon lui-même ajouta, ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit du Comte de Soiſ-

Digitized by Google

ſons, dont la haine contre le Cardinal étoit à ſon comble : il ſe prépara à entrer en France les armes à la main.

Le Duc de Bouillon n'ayant pu vaincre l'opiniâtreté du Prince, après lui avoir fait preſſentir en vain les ſuites ſi dangereuſes de ſa démarche, ſe détermine à la partager ; il va en conſéquence trouver le Comte à Sedan, après avoir raſſemblé ſes Troupes dans un même camp avec celles du Général Lamboy que l'Empereur lui avoit donné. Bouillon dit au Comte de Soiſſons qu'il étoit temps d'attaquer le Maréchal de Châtillon que le Roi avoit chargé du ſiége de Sedan. Soiſſons en convient, & veut ſe mettre à la tête de l'armée. Le Duc fait tout ſon poſſible pour l'engager à demeurer dans Sedan avec une autorité abſolue : il lui repréſente qu'il trouvera aſſez d'autres occaſions de ſignaler ſon courage dans cette guerre ; que dans le commencement, il étoit de la plus haute importance de ne pas expoſer ſa perſonne ; que pour lui, s'il étoit tué dans le combat, ce lui ſeroit une grande conſolation de le ſavoir en ſureté, & en état d'empêcher que ſa femme & ſes enfans demeuraſſent ſans appui, expoſés

Digitized by Google

à la vengeance de leurs ennemis. Ces raisons ne persuadent pas le Comte ; non-seulement il refuse de rester à Sedan, mais il propose au Duc d'y demeurer lui-même & de le laisser seul exposé aux hasards d'une guerre qu'il n'avoit entreprise qu'à sa considération. Cette généreuse contestation finit par la résolution qu'ils prirent de se mettre tous deux à la tête de l'armée : ils y furent à peine arrivés, qu'il s'entame une action générale auprès de Sedan, à la portée d'un village qu'on appelle Chaumont & du Bois de la Marsée. Si l'on s'en rapporte à la relation du Maréchal de Châtillon, les commencemens de l'action furent très-heureux pour les Troupes du Roi ; on repoussa d'abord les ennemis jusqu'au-delà de leur canon ; & sans une terreur panique qui saisit tout à coup l'armée du Maréchal, il auroit infailliblement remporté la victoire : les ennemis étoient tellement resserrés dans leur champ de bataille, qu'ils ne pouvoient faire aucun mouvement, & l'armée du Maréchal étoit postée très-avantageusement. Puységur prétend au contraire que le Maréchal de Châtillon, au lieu de s'avancer dans

Digitized by Google

la plaine, auroit dû attendre derriere un bois les ennemis qui venoient à lui, mettre deux gros bataillons au paſſage, avec ſix pieces de canon, & garnir de Mouſquetaires les deux côtés du bois: il en fit l'obſervation au Maréchal qui voulut abſolument combattre dans la plaine: il eut tout lieu de s'en repentir. Toute la Cavalerie prit la fuite, l'Infanterie ſe diſſipa ou fut taillée en pieces: il n'y eut que les Carabins d'Arnaud & les Gendarmes de la Reine, commandés par le ſieur de Franquetot, & celle des Gendarmes de Monſieur qui firent quelque réſiſtance. Le déſordre commença par l'aile droite, dont la Cavalerie ne put ſoutenir le feu de quelques Troupes que les ennemis avoient poſtées derriere les buiſſons. Puyſégur raconte que les Cavaliers diſoient en fuyant: *En voilà pour leur cinquante écus.* C'étoit une ſomme qu'on leur avoit retenue ſur leur montre. Le Marquis de Praſlin, Meſtre-de-camp général de la Cavalerie, fut tué dans l'action. *Il ne voulut jamais de quartier*, dit Puyſégur, *quoique Beauregard lui en offrît, refuſant d'être priſonnier de M. le Comte pour des raiſons que je ne dis pas.* Ces raiſons

Digitized by Google

étoient relatives à une querelle qu'il avoit eue avec Beauregard, sur ce que le Comte de Soissons accusoit le Marquis de Praslin d'avoir manqué à la parole qu'il lui avoit donnée de se déclarer pour lui; & la crainte de tomber entre les mains d'un Prince irrité lui fit préférer la mort à une prison, où il eût été sans cesse accablé de reproches & de mauvais traitemens. Le Marquis de Sénécé, Mestre-de-camp du Régiment de Piémont, ayant été pris à la tête de son bataillon, fut tué de sang froid par ceux qui vouloient se l'arracher. La victoire fut complete du côté des ennemis, mais ils perdirent plus par la mort du Comte de Soissons, qu'ils ne gagnerent par cette victoire.

Le Maréchal de Châtillon assure dans sa relation, que ce Prince fut tué au commencement de l'action, dans le temps que sa Cavalerie prenoit la fuite: il vint, dit-il, avec dix de ses Domestiques arrêter les fuyards, & il fut tué dans la mêlée par un des nôtres sans le connoître: il ajoute à la fin de cette relation, qu'un des Gendarmes de l'Armée du Roi alla choisir M. le Comte qui étoit armé, lui appuya son pistolet

Digitized by Google

ſur la viſiere de ſon caſque, & lui donna un coup dans la cervelle dont il tomba mort. Ses Gentilshommes aſſurent, dit-il, que celui qui le tua, fut à ſon tour tué par tous ceux qui environnoient le Prince. Le Comte de Rouſſillon, dans une lettre écrite le lendemain de la bataille, aſſure poſitivement que le Comte de Soiſſons fut tué par un des Gendarmes de Monſieur, auquel il demanda quartier & promit vingt mille écus de rançon; mais que ce Gendarme ne le connoiſſant pas, lui donna un coup de piſtolet dans la tête. Enfin, Fabert dit que Soiſſons ſe trouva en un moment enveloppé par les Gendarmes, dont *il fut tué d'un coup de piſtolet au-deſſous de l'œil droit.*

On voit encore dans le recueil d'Aubery un billet daté du 9 Juillet 1641, que Deſnoyers écrivit de Péronne au Maréchal de Châtillon, en ces termes: « Le Roi a réſolu de donner un Gouvernement & une penſion pour ſa vie durante au Gendarme qui a tué le Général des ennemis; M. le Maréchal l'enverra à Rheims trouver Sa Majeſté auſſi-tôt qu'il y ſera arrivé ». Il eſt évident que par *le Général des ennemis*, on ne peut

Digitized by Google

entendre que le Comte de Soissons. On étoit donc persuadé à la Cour, le 9 Juillet, c'est-à-dire trois jours après la bataille, que ce Prince avoit été tué par un homme connu que l'on vouloit récompenser. On a même dit que le meurtrier avoit été aposté par le Cardinal de Richelieu; mais tout cela n'est que conjecture, dit le Pere Griffet, dans son Histoire de Louis XIII. Il n'est pas même certain que ce Prince ait été tué dans la mêlée par un Gendarme, quoique l'Historien Aubery l'assure positivement: on en fut d'abord persuadé; on en douta ensuite, & quelques-uns crurent que le Comte s'étoit tué lui-même. Montglat dit dans ses Mémoires, en parlant de cette mort: « Elle n'a jamais pu être bien éclaircie, & a donné sujet à bien du monde de gloser pour démêler une affaire si extraordinaire ». Puységur dit tout simplement, que M. le Comte étant monté sur un cheval blanc, fut tué au milieu de ses Gentilshommes, sans qu'on ait pu savoir par qui cela avoit été fait.

L'Auteur des Mémoires du Duc de Bouillon entre dans un plus grand détail. « La destinée de ce Prince, dit-il,

Digitized by Google

eſt d'autant plus malheureuſe, qu'il perdit la vie ſans avoir combattu, & qu'il la perdit même après la victoire, environné de ſes Gardes & de pluſieurs Gentilshommes, ſans que véritablement on ait pu ſavoir par qui, ni comment il fut tué. Pour moi, après avoir recueilli tout ce qu'en ont dit ceux qui ſe trouverent auprès de lui, je ſuis perſuadé qu'il ſe tua lui-même; c'étoit auſſi l'opinion du Duc de Bouillon, car il eſt certain qu'il leva deux fois la viſiere de ſon caſque avec le bout d'un de ſes piſtolets; & même Riquemont, un de ſes Ecuyers, l'avertit du malheur qui pourroit lui en arriver; il eſt conſtant auſſi que ſon coup étoit dans le milieu du front, & qu'il avoit été tué de ſi près, que le papier lui en étoit reſté dans la tête. Cependant, parce que dans le moment qu'il ſe le donna, le haſard voulut que perſonne n'avoit les yeux ſur lui, la honte & le déſeſpoir de ceux qui étoient auprès de ſa perſonne, & ſur-tout leur grande préoccupation contre le Cardinal, leur fit dire que c'étoit lui qui l'avoit fait aſſaſſiner par un traître qui s'étoit gliſſé parmi ſes Gardes. Quoi qu'il en ſoit,

Digitized by Google

Richelieu fut très-satisfait de se voir débarrassé d'un ennemi dangereux qui en vouloit bien plus à ce Ministre terrible & implacable, qu'à son Souverain, auquel il n'auroit jamais manqué de fidélité, sans la haine qu'il portoit à Richelieu.

Le judicieux M. Anquetil, qui se plaît à puiser la vérité dans toutes les sources, après avoir rapporté les différentes versions ci-dessus, paroît adopter le sentiment de ceux qui pensent que le Cardinal avoit trop d'intérêt à la mort du Comte de Soissons pour n'y avoir pas contribué. « Ce Prélat, dit-il, ne régnoit que par la crainte ; il n'ignoroit pas que tous les Ordres de l'Etat étoient révoltés contre lui ; il avoit traité le Clergé avec hauteur, la Noblesse avec fierté, les Parlemens avec mépris : les soldats étoient mal payés, les peuples écrasés d'impôts. Dans cet instant critique, il ne falloit qu'une victoire pour ouvrir au Comte de Soissons le chemin jusqu'à Paris, parce que les Armées qui auroient pu suppléer à celle de Châtillon étoient occupées sur la frontiere & trop éloignées. Le Roi lui-même paroissoit peu s'embarrasser des suites : à la premiere

nouvelle de la défaite de ſes Troupes, il ſe diſpoſe à regagner tranquillement Paris, ſans montrer ni chagrin, ni inquiétude; comme un homme qui avoit pris ſon parti & qui étoit ſûr de tout pacifier en ſacrifiant ſon Miniſtre. La mort du Comte de Soiſſons étoit donc néceſſaire au Cardinal, & cette néceſſité a fait croire qu'il l'avoit procurée ».

Arnauld applique à cet événement le fait ſuivant qu'il tenoit d'un Commis de M. Deſnoyers : « Trois ou quatre mois après la bataille de Sedan, M. Deſnoyers, dit-il, me donna une groſſe ſomme en or & beaucoup plus en lettres de change, & me dit : Allez-vous-en ſur la montagne de Donchery, au pied d'une croix d'où on découvre toute la Ville. Vous en verrez ſortir un homme en deuil ſur un cheval noir; il vous abordera, & vous lui donnerez tout l'argent qu'il vous demandera ». Le Commis, ſelon ſes ordres, voulut marchander; mais l'inconnu exigea la ſomme entiere & il l'eut. L'Abbé Arnauld ajoute : « Cette aventure à mon avis peut faire penſer & deviner bien des choſes; & une ſi grande récompenſe ne pouvoit être que pour un ſervice très-impor-

Digitized by Google

tant ». Mais il eſt vraiſemblable que cette grande récompenſe étoit plutôt pour un ſervice à rendre, que pour un ſervice rendu. Sans la circonſtance de Donchery, Ville voiſine de Sedan, on n'auroit pas imaginé que cette ſomme fût le prix de l'aſſaſſinat du Comte de Soiſſons. Nous ne rapportons pas ce fait comme en étant une preuve, mais comme un exemple des manieres myſtérieuſes du Cardinal de Richelieu & de ſes gens, dont on peut voir beaucoup d'autres actions ſemblables dans les Mémoires du Comte de Rochefort. *Voyez Mémoires de* Montglat, *Mémoires d'*Aubery *& ceux de l'Abbé* Arnauld. Quoi qu'il en ſoit, de toutes les conjectures formées ſur la mort du Comte de Soiſſons, & malgré les irréſolutions du caractere de ce Prince, moins *peureux* cependant que le Duc d'Orléans, il fut regretté de tout ſon Domeſtique, comme un excellent Maître, & de tous ceux qui eurent l'honneur d'être admis à ſa confiance, comme un Prince qui poſſédoit pluſieurs qualités excellentes.

CONCINI,

Digitized by Google

CONCINI,

MARQUIS D'ANCRE;

MARÉCHAL DE FRANCE,

Sous HENRI IV & LOUIS XIII.

CONCINI naquit à Florence, d'un pere roturier, qui, de simple Notaire, devint Secrétaire d'Etat. Ce Florentin suivit la Reine Marie de Médicis, épouse de Henri IV. D'abord Gentilhomme ordinaire de cette Princesse, il s'éleva de cette place à la plus haute faveur, par le crédit de sa femme *Léonore Galigaï*, fille de la Nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri, Concini achete le Marquisat d'Ancre, est fait premier Gentilhomme de la Chambre, obtient le Gouvernement de la Normandie, devient enfin Maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée, & Ministre, sans connoître les Lois du Royaume.

Le pere de la Galigaï, Marquise d'An-

Digitized by Google

cre, étoit Menuisier à Florence. Concini épousa la Galigaï, plus par intérêt que par amour, car elle étoit à la fois fort laide, fort impérieuse, & même méchante ; mais cette femme devint amoureuse de Concini, & la Reine voulut les marier. Henri IV s'y opposa tant qu'il put ; il ne les aimoit point, & se défioit beaucoup d'eux. Plus d'une fois la Galigaï avoit eu l'insolence de lui manquer, de le brouiller avec la Reine ; mais comme ce bon Prince connoissoit le foible de son épouse pour cette intrigante, il ferma les yeux sur les abus qu'elle faisoit de son empire sur l'esprit de sa Maîtresse, & laissa Concini épouser cette femme de chambre de Marie de Médicis. Henri forma plus d'une fois la résolution de les renvoyer dans leur patrie, mais la crainte d'essuyer des plaintes & des reproches de la part de sa femme, lui fit toujours différer l'exécution de cette idée, & il mourut malheureusement sans l'avoir exécutée.

Concini ayant un jour été envoyé à Henri IV par la Reine son épouse, pour l'instruire de quelques affaires & en converser avec lui ; dès qu'il se fut retiré, Henri dit aussi-tôt à tous ceux

Digitized by Google

qui l'environnoient en ce moment : « Vous voyez bien cet homme-là, c'eſt lui qui gouvernera quand je n'y ſerai plus, & les affaires n'en iront pas mieux ». *Matthieu, Vie de Henri IV.*

Concini avoit du mérite, mais encore plus de ſuffiſance & de vanité que de talens & de capacité. Si-tôt qu'il ſe vit le maître de gouverner, il crut en avoir le talent ; il ſe jeta, tête baiſſée, dans les affaires, & quoique ſans caractere public, il prétendit tout voir & tout régler. Les Miniſtres eurent la complaiſance de l'inſtruire chacun de ce qui concernoit leur Département. Il n'y eut que Sully qui refuſa de lui laiſſer prendre aucune autorité dans les Finances, & qui voulut exiger non-ſeulement que le favori ne s'en mêlât pas, mais encore qu'il ne ſollicitât jamais, ſans l'en prévenir, des gratifications ni pour lui ni pour les autres. A ce ſujet, M. Anquetil fait la remarque ſuivante : « En Août 1610, environ trois mois après la mort de Henri IV, le Marquis d'Ancre perdit au jeu ſix cent mille piſtoles, & le premier Août il y avoit déjà cinq millions tirés de la Baſtille. Concini, à la propoſition du Duc, répondit ;

Digitized by Google

« M. de Sully prétend-il gouverner ? c'eſt la Reine qui eſt la maîtreſſe, j'accepterai les dons qu'elle nous fera pour les ſervices que nous lui avons rendus. M. de Sully ne doit pas compter nous faire la loi, il a plus beſoin de notre aſſiſtance que nous de la ſienne ; il en conviendroit s'il ſavoit ce qu'on nous propoſe contre lui, & il nous rechercheroit, en voyant qu'il n'y a ni Seigneur ni Prince qui ne le faſſe ». Nous rapportons cette réponſe dans les termes mêmes de Sully, afin qu'on en voie mieux la ſuffiſance du favori, ſes vues intéreſſées, la perſuaſion de ſon crédit, ſon adreſſe à ſemer des ſoupçons, & la flexibilité rampante des Courtiſans.

Pendant que le mari diſpoſoit de l'Etat, la femme ſe mêloit de toutes les entrepriſes lucratives, elle vendoit les graces & les priviléges ; elle appuyoit les ſollicitations juſtes ou injuſtes, pourvu qu'elles fuſſent payées ; elle obtenoit des aſſignations ſur le Tréſor Royal, & rempliſſoit ſa maiſon de richeſſes. Pour un homme qui jouoit un ſi grand rôle que Concini, ce nom étoit trop ſimple à porter ; il acheta le Marquiſat d'Ancre, & la Reine permit qu'il en prît le titre ;

Digitized by Google

elle trouva bon auſſi, afin de lui donner un rang à la Cour, qu'il traitât avec le Duc de Bouillon, de la charge de premier Gentilhomme. Enfin cet étranger, nous le répétons, qui n'avoit jamais porté les armes, obtint, au grand étonnement de tout le monde, le bâton de Maréchal de France, les Gouvernemens de Bourg-en-Breſſe, de Dieppe & du Pont-de-l'Arche; & ſon beau-frere, Etienne Galigaï, qui n'avoit pas rendu plus de ſervices à l'Egliſe que Concini à l'Etat, homme d'ailleurs ignorant, de mauvaiſes mœurs, le jouet de la Cour, fut nommé Archevêque de Tours & Abbé de Marmoutiers, comme nous avons eu occaſion de le remarquer ailleurs. A chaque grace qui tomboit ſur cette famille, il s'élevoit un cri d'indignation à la Cour. Le Marquis d'Ancre ne trouva pas d'autres moyens d'appaiſer les mécontens, que de les combler eux-mêmes: mais quand on vit que pour obtenir il ne falloit que murmurer & ſe plaindre; quand l'exemple de quelques favoriſés eut éveillé la cupidité des autres, il n'y eut plus de bornes aux demandes & aux prétentions.

La bonne intelligence qu'occaſionnoit

Digitized by Google

cette société de pillage ne dura pas. Les Grands, qui profitoient des dons immenses que la prodigalité de la Régente leur faisoit par le Marquis d'Ancre, n'étoient pas encore contens d'être enrichis ; ils auroient voulu de plus être les seuls puissans, & gouverner l'Etat à l'exclusion des Ministres. La confiance que Marie marquoit à ces derniers leur déplaisoit, & comme ils supposoient que Concini avoit tout pouvoir sur l'esprit de la Reine, c'étoit à lui qu'ils s'en prenoient de leur peu de crédit. Cette disposition à l'égard du favori & de sa maîtresse, les portoit à blâmer & à contredire le Ministere, soit ouvertement, soit en secret, toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion.

Les Princes n'ayant pu réussir à empêcher le mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Espagne, s'en prirent à Sillery & au Marquis d'Ancre. Ils demandent l'éloignement du premier, & veulent forcer le second à se retirer de lui-même, en lui faisant dire par-dessous main, qu'on pourroit très-bien l'assassiner. Mais ni les menaces ni les murmures des mécontens ne réussirent. La Reine soutint le Chancelier ; & Con-

Digitized by Google

cini, au lieu de quitter la partie, se mit en posture de résister si on l'attaquoit. Il se fit alors des entreprises que la Régente n'auroit jamais dû souffrir. Le Marquis s'empara par surprise de la Citadelle d'Amiens, Ville voisine d'Ancre : il mit une forte Garnison dans cette place, dont il comptoit se faire un asile en cas de besoin.

Le sort du Baron de Luz, qui fut tué en duel par le Chevalier de Guise, parce que le premier avoit dit hautement que ce Chevalier avoit eu dessein de tuer le Marquis d'Ancre, afin de n'avoir plus de rival, jeta une frayeur mortelle dans l'ame de Concini. Exposé aux fureurs jalouses d'un rival si dangereux, il trembloit pour lui-même. Il est bon de remarquer qu'alors la Reine témoignoit de grands égards, & même des distinctions au Chevalier de Guise. C'est à ce temps qu'on rapporte les premieres idées que le Marquis d'Ancre eut de quitter la France & d'aller jouir tranquillement dans sa patrie des richesses qu'il avoit acquises. Cependant, avant que de lâcher prise, il voulut voir s'il n'y auroit pas encore moyen de

Digitized by Google

rapprocher les esprits & d'obtenir une paix durable. On savoit qu'il ne falloit pour cela que de l'argent & des graces; & la Régente, devenue plus complaisante que jamais pour son favori, en épuisa le réservoir, & tout se pacifia encore pour quelque temps.

Concini connut les mauvaises dispositions des Parisiens à son égard, par la mortification la plus sensible qu'un homme de son rang pût recevoir. Il étoit à Paris dans le temps de la Conférence de Loudun, & les habitans continuoient de faire la garde aux portes de la Ville, nonobstant la suspension d'armes. Tous ceux qui entroient dans Paris ou qui en sortoient, étoient obligés de prendre des passeports. Le Maréchal d'Ancre, qui vouloit passer les Fêtes de Pâques dans sa maison du Faubourg, monte dans son carrosse le samedi, accompagné des Gentilshommes ordinaires de sa suite. Un Cordonnier, nommé *Picard*, étoit de garde à la porte de Bussi : il arrête la voiture du Maréchal, en demandant le passe-port. Concini ordonne à son cocher & à ses gens d'avancer ; on leur présente

Digitized by Google

la hallebarde & le mousquet. « Coquin, dit le Maréchal au Cordonnier, en mettant la tête hors de la portiere, sais-tu qui je suis ? — Je vous connois fort bien, Monsieur, répond Picard d'un ton hardi & mépriſant ; cependant vous ne ſortirez point, à moins que vous n'ayez un paſſe-port ». Concini étoit furieux, mais il n'oſoit faire violence ; la populace qui s'attroupoit l'auroit aſſommé ſans miſéricorde : il fallut aller trouver le Commiſſaire du quartier, qui donna ordre à ceux qui étoient de garde de laiſſer ſortir M. le Maréchal. Il diſſimule cet affront juſqu'au retour du Roi. Quelques jours après, Concini commande à ſon Ecuyer de prendre deux valets, & de faire donner des coups de bâton au Cordonnier Picard : l'ordre fut ſi bien exécuté, que le pauvre homme demeura preſque mort ſur la place. Mais les gens de Concini, ſe repoſant un peu trop ſur le crédit de leur maître, ſe laiſſerent arrêter, ils furent pendus devant la porte de Picard. On faiſoit le procès à l'Ecuyer, & les Magiſtrats l'auroient condamné par contumace au même ſupplice, ſi le Maréchal de France n'eût promptement compoſé avec le Cordon-

Digitized by Google

nier de Paris, trop heureux encore que Picard voulût bien se désister de ses poursuites moyennant une somme d'argent que Concini lui fit compter.

Cette affaire mortifiante pour le Maréchal, étoit le préſage assuré de sa perte. Pour s'y soustraire, il songe sérieusement à grossir la Cour du Prince de Condé; mais craignant de n'être pas en sureté dans une Ville dont les habitans le haïssoient mortellement, il écrit à Bassompierre, son ami, de venir au-devant de lui avec quelques Cavaliers, jusqu'à la porte Saint-Antoine. Concini rentre dans Paris escorté d'environ cent chevaux, & passant avec fierté devant l'Hôtel de Mayenne, il va faire une révérence au Prince de Condé, & prendre quelques mesures avec son nouveau protecteur. Le Cordonnier Picard, non content d'avoir vu pendre devant sa porte les deux valets qui l'avoient battu, & contraint un Maréchal de France à racheter honteusement la vie de son Ecuyer, vouloit encore se venger sur la personne même de Concini. Il tâcha de soulever son quartier contre le Maréchal qui passoit près de là; mais pour cette fois, les efforts de Picard furent

Digitized by Google

inutiles. Cet artisan étoit le plus déterminé des ennemis du favori. Les grands Seigneurs, ligués contre lui, tenoient des assemblées secretes ; mais ils ne prenoient aucune résolution, parce qu'ils ne s'accordoient pas entre eux. Cependant le Prince de Condé se joignit ou feignit de se joindre au Duc de Guise & de Mayenne, & au Maréchal de Bouillon, pour concerter avec eux les moyens de perdre Concini. Son Altesse les vit à différentes fois pendant la nuit, mais leurs sentimens se trouvoient toujours partagés. Les uns étoient d'avis de présenter requête au Parlement, & de lui demander de faire le procès au Maréchal d'Ancre ; mais les autres, qui n'aimoient pas les longues procédures de la Justice, & qui craignoient l'autorité de la Reine-Mere dans ce Tribunal, proposerent d'enlever le Maréchal & de le conduire dans quelque place forte qui fût à leur disposition. Enfin il y en eut d'assez lâches pour insinuer qu'il étoit plus à propos de finir l'affaire d'un seul coup, & de tuer leur ennemi commun. Le Duc de Mayenne s'offrit dans une conférence, à laquelle ce Prince n'assista pas, de pas-

Digitized by Google

fer lui-même son épée au travers du corps de Concini, si Condé vouloit être présent à cette belle action. « Parlons-en à M. le Prince, dit Mayenne. — Gardez-vous en bien, réplique Bouillon; il faut faire le coup, & je me charge ensuite d'obtenir l'approbation de Son Altesse ». L'avis du Duc de Mayenne l'emporta sur les raisons du Maréchal de Bouillon; le dessein fut communiqué au Prince. Bouillon, qui le connoissoit mieux qu'aucun autre, n'avoit pas tort de soutenir qu'il étoit dangereux de se découvrir trop à Son Altesse : dans ce temps-là même, elle donnoit sa parole à Concini de le garantir de toutes les entreprises qu'on voudroit faire contre sa personne. Quels Seigneurs, quels Princes, que des gens qui proposoient de lâches assassinats d'un aussi grand sang froid, & qui couroient s'égorger de même les uns & les autres! O férocité du siecle & de l'éducation de ces temps-là!

Le Marquis d'Ancre s'étoit mis depuis long-temps tous les grands Seigneurs à dos, en traitant fort lestement avec eux, & en affectant un ton de supériorité qu'ils n'étoient point dans

Digitized by Google

l'intention de lui laiſſer prendre. Dans le temps que Concini entra dans l'exercice de ſa charge de premier Gentilhomme de la Chambre, Bellegarde, qui avoit ſervi l'année précédente dans la même qualité, étoit bien aiſe de ne point céder l'appartement marqué dans le Louvre pour le premier Gentilhomme. Le Marquis d'Ancre étoit déjà logé au Louvre par le moyen de ſa femme, mais il n'étoit pas aſſez bien avec le Grand-Ecuyer pour lui rien céder de ſes avantages. Il fait donc demander au Duc de Bellegarde la clef de l'appartement; le Duc differe de la lui remettre ſous divers prétextes. Ennuyé de ces délais affectés, le Marquis d'Ancre la demande lui-même au Grand-Ecuyer dans le cabinet de la Reine. Après un refus déclaré, on ſe dit des paroles offenſantes de part & d'autre. Concini ne manquoit pas de courage; il ſort du Louvre pour éviter les défenſes de ſe battre, & dans le deſſein de tirer raiſon de l'injuſtice & de l'affront que lui faiſoit le Duc de Bellegarde. La querelle fait grand bruit à la Cour: chacun prend parti ſelon ſa paſſion ou ſes intérêts particuliers. Le Comte de Soiſſons, ancien ami du Grand-

Digitized by Google

Ecuyer, oublioit déjà ſes nouvelles liaiſons avec le Marquis d'Ancre ; il menaçoit Concini de lui faire abandonner la Cour ; & ſa paſſion, dont il étoit rarement le maître, l'auroit emporté plus loin, ſi le Marquis de Cœuvres, ſon confident, ne l'eût pas arrêté. Le Comte commençoit à rentrer en lui-même, lorſqu'un Gentilhomme vint dire à Cœuvres que le Marquis d'Ancre demandoit à l'entretenir dans l'Hôtel d'Eſtrées. Cœuvres s'y rend ſur le champ, & exhorte Concini à ſe prêter à un accommodement. « M. le Prince & le Duc d'Epernon m'ont offert leur médiation, dit Concini ; mais s'il en faut venir là, celle de M. le Comte de Soiſſons me ſera plus agréable ». Cœuvres profite de cette ouverture, & le Comte ſe fait un mérite auprès de la Reine de l'accommodement d'une querelle qui donnoit de l'inquiétude à Sa Majeſté.

Si-tôt que le Prince de Condé eut été arrêté en 1616, la Princeſſe Douairiere de Condé ſe mit à parcourir les rues, toute en larmes, criant qu'on aſſaſſinoit ſon fils, & exhortant les Pariſiens à s'armer ; mais ſes tentatives n'abou-

Digitized by Google

tirent qu'à soulever la plus vile populace, qui alla en fort grand nombre au magnifique hôtel du Maréchal d'Ancre ; elle en enfonce les portes, brise les fenêtres, pille ses meubles somptueux & ceux de Corbinelli son Secrétaire, le tout sans la moindre effusion de sang. La Cour fut charmée que la fureur du Peuple s'épuisât sur des meubles & des bijoux, elle en avoit appréhendé des effets plus redoutables ; & pendant qu'on arrêtoit Condé, la Reine faisoit tenir dans sa basse-cour du Louvre ses équipages chargés de ballots qui contenoient l'argent & les pierreries de la Couronne, tout prêts à emmener le Roi, si le coup eût manqué ou s'il eût eu des suites dangereuses.

Concini étoit absent lorsque Condé fut arrêté. Le Maréchal revint de la Normandie où il étoit, tel qu'un Despote qui rentre dans son empire. Il fit ôter les Sceaux à Duvair & les donna à Mangot, homme plus qu'obscur. Richelieu prit un grand ascendant dans le Conseil, & les anciens Ministres se retirerent ; quant aux nouveaux, ils eurent ordre de travailler sous le Maréchal : dès-lors sa puissance n'eut point de

Digitized by Google

bornes. La Reine-Mere se repofa sur lui du soin de tout le Royaume, & trouva bon qu'il se mêlât de la conduite du Roi, dont il eut la mal-adresse de contrarier les goûts & de vouloir borner les plaisirs ; contrainte qui inspira au jeune Roi la haine la plus violente contre ce favori. Cependant sa fortune ne l'aveugloit pas ; on en a la preuve dans une conversation qu'il eut vers ce temps avec Bassompierre. Il lui peint toute l'impatience qu'il a de quitter la France & de s'en retourner en Italie jouir de sa fortune. « Je n'avois pas un sou, dit-il, quand je suis venu en France ; je me suis enrichi à l'aide de mon mariage. Tous les malheurs sont tombés à la fois sur moi ; je perds mes amis ; on me chasse de mon Gouvernement ; la populace me déteste & m'insulte ; mes gens sont pendus ; je suis forcé de fuir ; on pille ma maison ; ma fille chérie meurt & ma femme ne veut point partir. J'ai de quoi faire le Souverain : j'ai offert au Pape six cent mille écus pour l'usufruit du Duché de Ferrare : je laisserai encore plus de deux millions à mon fils ! Quelle déprédation n'a-t-il pas fallu commettre pour amasser cette

Digitized by Google

fortune ! & aux dépens de qui ? L'infortuné n'eut pas l'avantage d'en jouir long-temps ! Le Lundi 24 Avril 1617, le Maréchal d'Ancre, que Louis avoit ordonné d'arrêter, entre au Louvre pour le Conseil. Vitry l'aborde & lui demande son épée. Concini fait un mouvement; on ne sait si ce fut pour la rendre ou pour se défendre; il reçoit trois coups de pistolet, il tombe & à l'instant expire.

Au moment de l'assassinat du Maréchal d'Ancre, la Reine-Mere étonnée d'entendre les coups de pistolet tirés dans le Louvre, avoit dit à une de ses femmes de chambre de mettre la tête à la fenêtre & de s'informer de ce qui étoit arrivé. La femme voyant un Capitaine des Gardes qui se promenoit dans la cour & qui paroissoit être là pour donner des ordres, lui demande ce qu'il y avoit de nouveau. « Le Maréchal d'Ancre est tué, répond froidement Vitry. — Et qui a fait le coup, dit la femme ? — Moi, réplique-t-il avec la même tranquillité; le Roi me l'a commandé ». On rapporte qu'à cette premiere nouvelle, Marie de Médicis s'écria: « J'ai régné sept ans, il ne faut plus

Digitized by Google

penser à d'autre couronne qu'à celle du Ciel ». D'autres la font parler avec autant de modération & plus de vraisemblance. « Je ne suis pas fâchée, lui font-ils dire, que le Roi ait fait tuer le Maréchal d'Ancre, s'il le juge à propos pour le bien du Royaume ; mais la défiance qu'il m'a témoignée en me cachant sa résolution, me cause un sensible déplaisir ». Il est possible que Marie de Médicis ait parlé de la sorte, après qu'elle fut revenue de son premier trouble, & quand elle voulut se raccommoder avec son fils, qui commençoit d'agir en maître ; mais il est certain qu'en apprenant la mort de Concini, la Reine-Mere, échevelée, se mit à courir en battant des mains. Elle étoit encore toute étourdie de ce coup inattendu, lorsqu'un domestique imprudent lui vint dire qu'on ne savoit comment apprendre une si triste nouvelle à la Maréchale d'Ancre. « Votre Majesté, ajouta-t-il, voudroit-elle bien la lui annoncer elle-même ? — J'ai bien d'autres choses à faire maintenant, répond Marie d'un air courroucé. Si on ne peut dire à la Maréchale que son mari est tué, il faut le lui chanter aux oreilles.

Digitized by Google

Qu'on ne me parle plus de ces gens-là : je leur avois dit, il y a long-temps, qu'ils feroient bien de s'en retourner en Italie ». La Reine-Mere se mit alors à déclamer contre le mari & la femme. Elle racontoit à la Ducheſſe Douairiere de Guiſe, à la Princeſſe de Conti & à d'autres Dames, comment le Maréchal avoit refuſé de quitter le Royaume, ſous prétexte que le Roi lui faiſoit meilleur viſage que jamais. « Ne vous y fiez pas, lui diſoit Marie de Médicis, le Roi ne dit pas tout ce qu'il penſe ».

Dès que le Maréchal d'Ancre fut étendu mort ſur la place, quelques-uns des aſſaſſins apoſtés ſe ſaiſirent de ce qu'il avoit de plus précieux ſur lui. L'un prit ſon diamant, & l'autre ſon épée. Celui-ci emporta l'écharpe, celui-là le manteau. Le corps fut porté enſuite dans une petite chambre qui ſervoit de retraite aux ſoldats de la garde. Sur le ſoir on en fit la viſite. On a prétendu que le Maréchal avoit dans ſes poches pour deux millions ou environ de reſcriptions ſur le Tréſor Royal & de billets ou obligations des Fermiers ou des revenus publics. Cela ne paroît pas vraiſemblable : à quoi bon ces papiers

Digitized by Google

bien cachetés dans ſes poches ? Ce n'étoit pas de l'argent comptant ; quel uſage en pouvoit-il faire s'il craignoit d'être ſurpris ? Quoi qu'il en ſoit, il portoit ſur ſa chemiſe une chaîne d'or qui ſoutenoit je ne ſais quel reliquaire, dans lequel il n'y avoit qu'un petit morceau de toile blanche ; on s'écria ſur le champ *au charme*, *au ſortilége*. Quelques-uns craignirent d'y toucher, de peur que le diable ne s'emparât d'eux. C'étoit apparemment quelque eſpece de relique, car enfin Concini étoit ſuperſtitieux. On apperçut enſuite deux cauteres & deux ruptures en deux endroits du corps, ce qui prouve que le Maréchal étoit uſé par les excès de la jeuneſſe. Je me ſouviens à ce ſujet d'avoir lu quelque part, que Marie de Médicis voulant diſſuader Galigaï d'épouſer Concini, lui diſoit que ſon amant étoit perdu de débauche. Enfin, le corps fut mis dans un drap acheté cinquante ſous. On l'enterra la nuit ſans aucune cérémonie, au-deſſous des orgues de Saint-Germain-l'Auxerrois. Un Prêtre de la Paroiſſe voulant entonner un Pſeaume qui ſe chante ordinairement en pareille occaſion, ceux

Digitized by Google

qui avoient fait apporter le corps par ordre du Roi, ſautent au viſage du Prêtre & lui ferment la bouche. « Ce ſcélérat, diſent-ils, ne mérite pas qu'on prie Dieu pour lui ». Les foſſoyeurs avoient eu ſoin de rejoindre ſi promptement les pierres levées pour faire la foſſe, qu'il étoit difficile de s'appercevoir qu'il y avoit là un corps nouvellement enterré. Cependant le peuple en eut bientôt connoiſſance ; quelques gens de néant, informés du lieu de la ſépulture, s'attroupent à l'inſtant dans l'Egliſe. Un d'entre eux s'étant aviſé de gratter autour des pierres, on reconnut bientôt qu'elles avoient été levées & remiſes la nuit précédente ; le bruit redoubla pour lors d'une telle maniere, que des Prêtres vinrent chaſſer la canaille dont les clameurs interrompoient le ſervice. Mais enfin le Clergé de cette Egliſe étant ſorti pour la Proceſſion ſolennelle qui ſe fait tous les ans le 25 Avril, la populace qui accourut de toutes parts ſe mit à déterrer le corps, & à crier *vive le Roi.* Le Clergé, revenu de la Proceſſion, ne put arrêter le tumulte, & il fallut ceſſer le ſervice Divin.

Digitized by Google

Le Grand-Prévôt eut ordre d'aller à l'Egliſe avec quelques ſoldats, & de tirer le cadavre des mains de ces forcenés; ils menacerent cet Officier de l'enterrer lui-même tout vivant. Il parut dans la ſuite que les ennemis de Concini étoient bien aiſes de laiſſer faire le peuple; une ſeule Compagnie du Régiment des Gardes ſuffiſoit pour le diſſiper. Il en paſſa une dont les ſoldats fournirent leur meche pour ſervir de corde lorſqu'on voulut pendre le corps du Maréchal. Tiré hors de l'Egliſe, il fut expoſé pendant quelque temps devant la porte de Barbin, qui logeoit dans le voiſinage. Ses Gardes le contraignirent à regarder par la fenêtre le corps de ſon protecteur, qui fut enſuite traîné juſqu'au Pont-Neuf, où il y avoit une potence que le Maréchal d'Ancre avoit fait dreſſer lui-même depuis quelques temps pour effrayer ceux qui auroient voulu exciter quelque trouble. Un laquais, plus inſolent & plus audacieux que les autres, s'offre d'attacher par les pieds à cette potence le corps d'un homme qui, diſoit-il, l'avoit menacé de le faire pendre il n'y avoit pas long-temps.

Digitized by Google

La Galigaï, étonnée du bruit qu'elle entend autour du Louvre, en demande la cauſe à ſes Gardes : *C'eſt votre mari qu'on pend*, lui dit brutalement un d'entre eux. Elle parut plus émue qu'à l'ordinaire ; mais ce nouvel accident ne tira pas une larme de ſes yeux. Pour achever un tableau d'horreur, nous ajouterons qu'on creva les yeux au corps du Maréchal, qu'on lui coupa le nez, les oreilles, les marques de ſon ſexe, les bras & la tête. Enfin, la populace s'étant partagée en diverſes troupes, chacun traîna dans les rues quelque partie du cadavre. Un homme aſſez bien mis, en ouvrit le ventre, y mit ſa main, la tira teinte de ſang, la lécha enſuite. Ce n'eſt pas tout, un autre prit le cœur, le fit griller ſur les charbons, le mangea, en trempant chaque morceau dans du vinaigre. Le tronc du corps fut traîné à la Greve, à la Baſtille, devant l'hôtel du Prince de Condé, & juſqu'à la porte de la maiſon même du Maréchal. La grande fureur de la populace s'étant enfin aſſouvie, on brûla une partie du corps à la Greve, & le reſte ſur le Pont-Neuf. Quelques miſérables ramaſſerent les cendres qu'ils vendirent à

Digitized by Google

l'once. Le laquais qui avoit attaché le corps à la potence, tendoit son chapeau, en demandant quelque chose pour avoir pendu M. le Maréchal, & les plus pauvres lui donnoient.

La nouvelle de la mort de Concini fut reçue dans les Provinces avec de grands applaudissemens ; on y alluma des feux de joie, on y pendit le Maréchal en effigie. Louis XIII fit écrire aux Gouverneurs, que le Maréchal & sa femme abusant de son bas âge & de l'ascendant qu'ils avoient sur l'esprit de la Reine sa mere, ne laissoient au jeune Monarque que le nom de Roi ; qu'il s'étoit vu forcé de cacher ses bonnes intentions, en feignant de penser à toute autre chose qu'au gouvernement de l'Etat ; que diverses personnes ayant pressé instamment la Reine sa mere de trouver bon que le Roi prît désormais l'administration des affaires publiques, le Maréchal d'Ancre, accouru de Normandie, s'étoit efforcé d'empêcher l'exécution des bons & justes desseins de Sa Majesté ; que dans la nécessité indispensable de mettre sa personne en sureté, & de prévenir l'embrasement général dont la France étoit menacée,

il

Digitized by Google

il avoit ordonné au Capitaine des Gardes d'arrêter Concini prisonnier ; mais que le Maréchal étant venu au Louvre, bien accompagné, voulut faire de la résistance ; qu'il y eut des coups de pistolet tirés, dont quelques-uns l'étendirent mort sur la place ». Louis finit sa lettre en avertissant qu'il veut désormais gouverner par lui-même, & retirer son Royaume du péril extrême où l'ont précipité les funestes & dangereux conseils que la Reine sa mere a suivis.

La mort de Concini effraya tellement le nouveau Ministre & ses créatures, qu'aucun d'eux ne se crut en sureté chez lui. Mangot, Garde des Sceaux, l'Evêque de Luçon & Barbin allerent d'abord se cacher aux écuries de la Reine-Mere ; ils y demeurerent quelque temps, incertains du parti qu'ils avoient à prendre : après une longue délibération, ils envoyerent Bragelone implorer pour eux le secours de Marie de Médicis. Assez embarrassée pour elle-même, Marie donna de bonnes paroles à Barbin ; « Mais, ajouta-t-elle, je ne sais que dire au Garde des Sceaux & à l'Evêque de Luçon ». La Reine,

Mere aimoit plus son Intendant que les deux autres ; elle jugeoit bien par la rigueur que son fils commençoit à lui témoigner, que son crédit, mort en un instant, ne seroit peut-être pas capable de sauver Barbin. En effet, ses prieres & ses larmes ne purent y réussir. Mangot & Richelieu n'ayant plus rien à espérer du côté de Marie de Médicis, prirent la résolution de tout hasarder, & d'aller voir au Louvre quelle seroit la décision de leur sort. Mangot entre le premier, & va droit vers l'appartement de la Reine-Mere. Vitry l'ayant apperçu, vient lui dire de ne pas avancer plus loin, & d'attendre l'ordre du Roi. Le Garde des Sceaux fit deux ou trois tours dans la cour à côté de celui qui venoit de renverser le grand appui de sa fortune. Vitry le laissa bientôt seul, & personne ne s'empressa de tenir compagnie à ce Garde des Sceaux. Ennuyé de se voir montrer au doigt & d'essuyer les regards insultans de ceux qui se réjouissoient de sa disgrace, Mangot envoie demander la permission d'aller faire la révérence à Sa Majesté. Le jeune Loménie, fils du Secrétaire d'Etat, vient lui dire de la part du

Digitized by Google

Roi, d'aller chercher les Sceaux & de les rapporter sur le champ. Mangot obéit : le voilà donc qui revient pour la derniere fois au Louvre, pour y remettre les marques de sa dignité. Vitry le rencontre au bas de l'escalier, & lui dit d'un ton moqueur : « Où allez-vous donc, Monsieur, avec votre robe de satin ? Le Roi n'a plus besoin de vous ». Mangot répond humblement qu'il rapportoit les Sceaux que le Roi lui avoit fait demander : on lui permet de monter à la grand'salle ; il y demeura long-temps exposé aux railleries de tout le monde. De Luines vient enfin lui demander les Sceaux de la part du Roi. « A ce coup, nous avons les Sceaux, dit Louis fort content ; nous aurons aussi les finances ». Le désolé Mangot passa encore quelques mauvaises heures au Louvre : son inquiétude redoubla lorsqu'il se vit conduire à la chambre de Vitry par quatre Gardes, qui ne le quitterent plus jusqu'au soir ; trop heureux d'en être quitte à si bon marché, il s'en retourna enfin chez lui assez gaiement, quand on lui en eut donné la permission.

Richelieu, Evêque de Luçon, reçut

Digitized by Google

d'abord une grande mortification; plus hardi que Mangot, il s'étoit d'abord présenté chez Sa Majesté. « Hé bien, M. de Luçon, lui dit le Roi toujours assis sur son billard dont il s'étoit fait une espece de trône, je suis enfin délivré de votre tyrannie ». (*Voyez l'article de Richelieu.*) Le Prélat fut déconcerté; comme il se préparoit à répondre quelque chose pour sa justification, le Roi lui ordonna brusquement de se retirer. Sa Majesté avoit oublié les bonnes espérances qu'Elle avoit données quelques jours auparavant à Richelieu; on l'en fit souvenir, & Elle envoya dire à l'Evêque de Luçon que la charge de Secrétaire d'Etat étoit rendue à Villeroy, mais qu'il seroit toujours un des Conseillers d'Etat de Sa Majesté; en effet, un Officier le conduisit de la part du Roi à la porte du cabinet où le Conseil étoit assemblé. Dès que Villeroy & les anciens Ministres apprirent qu'on alloit faire entrer l'Evêque de Luçon, ils formerent tant de difficultés, que le Prélat n'osa pas se montrer; il demeura toujours à la porte, sous prétexte de s'entretenir avec le Président Miron. Richelieu feignit même de renoncer

Digitized by Google

généreuſement à ſes prétentions, ce qui n'empêcha pas ſes ennemis de lui reprocher que cette marque apparente d'un reſte de faveur étoit une preuve certaine qu'il avoit trahi Marie de Médicis & Concini, pour gagner les bonnes graces de Luines.

Barbin fut plus maltraité que les deux autres. Le Préſident Aubri, & Caſtille Intendant des Finances, eurent la commiſſion d'aller l'arrêter, & de faire l'inventaire de ſes papiers & de ſes meubles. Les Commiſſaires ne trouverent pas Barbin chez lui, il étoit encore aux écuries de la Reine-Mere. Des Archers eurent ordre de l'aller prendre & de l'amener. Tous ſes papiers furent inventoriés & bien ſcellés. Dans l'eſpérance de ſe tirer de ce mauvais pas, Barbin ſe mit à déclamer contre le Maréchal d'Ancre, dont il avoit toujours été le plus intime confident. Tel eſt le génie des gens de Cour, & particuliérement de ceux qui doivent leur élévation à la fortune. De Procureur à Melun, Barbin s'étoit avancé par degrés dans les fermes publiques : ayant enſuite trouvé le moyen d'entrer dans

Digitized by Google

la Maison de la Reine-Mere, il avoit obtenu, à la sollicitation de Concini, & de sa femme, la charge de Contrôleur-Général des Finances. Le crédit de ce Barbin étoit si grand, que l'Evêque de Luçon lui offrit une de ses sœurs en mariage. Cette mésalliance n'eut pas lieu, parce que la disgrace du favori éclata dans cette circonstance. Ce fut très-heureux pour la Dame, qui devint mere de la premiere Princesse du Sang (l'épouse du grand Condé). Barbin fut gardé chez lui jusqu'à ce qu'on le transférât dans les prisons du *Fort-l'Evêque*.

Dès que la Maréchale d'Ancre fut instruite de la mort de son mari, elle cacha, dit-on, ses pierreries dans un de ses matelas : elle espéroit de les sauver, en les cachant ensuite ; mais des gens envoyés par Vitry la firent lever, ils fouillerent par-tout, & les pierreries furent trouvées. Les soldats enleverent jusqu'aux bas de la Galigaï : elle n'en avoit point quand on lui ordonna de s'habiller ; & comme on lui avoit pris tout son argent, elle envoya demander quelque monnoie à son fils. Ce qu'il donna fut employé à acheter

Digitized by Google

des *bas de toile* à cette Maréchale de France. On la conduisit dans la chambre où le Prince de Condé fut d'abord enfermé dans le Louvre ; elle essuya en s'y rendant les outrages des soldats insolens, & les insultes de quelques-uns de ses ennemis qui affecterent de se trouver sur son passage. Tout le monde rend ce témoignage à la Galigaï, qu'elle souffrit sa disgrace avec beaucoup de courage. On ne la vit jamais pleurer ; elle parloit de sang froid & sans emportement. « On a tué mon mari, disoit-elle à ses Gardes ; n'est-ce pas assez ? Que le Roi me permette de sortir de France ». Mais ce n'étoit point l'intention de Luines : pour se faire donner les biens de l'homme & de la femme, avec quelque apparence de justice, il falloit que la Galigaï mourût par la main du Bourreau : elle fut transférée du Louvre à la Bastille.

Lorsqu'on la transféra, cette infortunée étoit si dépourvue de tout, que la femme de Persan, Capitaine de la Place, fut obligée de donner une chemise à cette Maréchale de France. Le Prince de Condé, son ennemi, enfermé dans cette même prison à sa sollicita-

Digitized by Google

tion, eut pitié d'elle, quand il apprit l'état malheureux où cette femme si riche & si puissante se voyoit réduite. « La Galigaï, disoit Condé, n'est pas coupable des désordres de l'Etat; la faute ne doit être imputée qu'à l'ambition de son mari ». On la transféra bientôt de la Bastille dans les prisons de la Conciergerie au Palais. *Hélas! je suis perdue*, s'écria-t-elle en y entrant. On dit qu'elle n'apportoit avec elle qu'un petit paquet de linge & environ quatre-vingts écus. Son argent lui fut volé à la porte de la prison. Une Italienne qui la servoit, & son Apothicaire dont elle avoit besoin à cause de sa mauvaise santé, l'avoient suivie à la Bastille; on ne lui permit pas de les garder à la Conciergerie. Sa constance & sa fermeté devant ses Juges, rappellerent la pusillanimité du Maréchal de Biron, condamné sous le feu Roi, quinze ans environ auparavant. *Biron*, disoit-on par-tout, *est mort en femme, & la Galigaï meurt en homme.*

Quelques-uns des Juges de la Galigaï crurent qu'il suffisoit de la condamner au banniſſement & à une amende. Mais les sollicitations & les intrigues de

Digitized by Google

Luines entraînerent le plus grand nombre : il vouloit que le Maréchal & la Maréchale fussent déclarés impies & sorciers. C'étoit un moyen de confirmer Louis XIII dans son aversion pour Marie de Médicis, & dans le dessein de tenir éloignée de sa personne une mere dont les plus intimes confidens étoient convaincus de sortilége, de Judaïsme & des impiétés les plus abominables. On dit que la Galigaï se voyant condamnée, assura qu'elle étoit grosse; cette malheureuse femme vouloit gagner du temps, dans l'espérance que la fureur de ses ennemis se ralentiroit, & que Marie de Médicis, qui l'avoit aimée dès son enfance, pourroit obtenir quelque adoucissement en sa faveur. « Vous n'y pensez pas, Madame, dit quelqu'un de ses Juges; vous avez déclaré que votre mari n'a point couché avec vous depuis deux ans; que croira-t-on dans le monde, s'il est vrai que vous soyez grosse » ? Cela fit rentrer la Maréchale en elle-même. Sans attendre la visite des Sages-femmes, elle avoua que le dessein de prolonger sa vie lui avoit fait avancer un mensonge. L'Arrêt qui la condamnoit à mort comme sorciere,

fut prononcé & exécuté le huit Juillet : jamais il n'y eut un si grand concours de peuple à la Grêve. La Maréchale d'Ancre but le calice dans toute son amertume ; on ne lui épargna rien de l'infamie du supplice. Elle fut traînée dans un tombereau, comme la plus grande malfaitrice du monde. Lorsqu'elle fut sur l'échafaud, elle protesta qu'elle mouroit innocente des crimes pour lesquels ses Juges l'avoient condamnée. Sa piété & sa résignation attendrirent tous les spectateurs ; & ces mêmes Parisiens, qui avoient traité le corps du Maréchal d'Ancre avec tant de barbarie & d'inhumanité, versèrent des larmes à la mort de sa veuve : ils oublièrent les imprécations dont ils avoient chargé la femme & le mari trois mois auparavant. Le corps de Léonora Galigaï fut brûlé, & les cendres en furent jetées au vent.

De Luines obtint la confiscation de tout ce que le Maréchal & la Maréchale d'Ancre possédoient en France & en Italie. Par une nouvelle Jurisprudence, le Parlement déclara que tous leurs biens situés hors du Royaume, étoient confisqués au profit du Roi, comme

Digitized by Google

provenant des deniers tirés du tréſor de Sa Majeſté. Duvair, Garde des Sceaux, s'oppoſa d'abord au don que le Roi faiſoit à ſon favori, des Fiefs acquis en France par le Maréchal. Ce Magiſtrat ſoutenoit que ſelon les lois, ces biens étoient réunis au Domaine de la Couronne, & par conſéquent inaliénables. Le refus que Duvair fit pendant quelque temps de ſceller les Lettres que de Luines avoit obtenues, parut digne de la probité du Garde des Sceaux, & tout le monde l'en eſtimoit davantage. Heureux s'il ne ſe fût point démenti! mais il ſe laiſſa tenter & gagner par le riche Evêché de Liſieux, que le favori lui préſenta. Ceux qui avoient le plus loué Duvair, le blâmerent alors publiquement. « Il eſt homme auſſi-bien qu'un autre, diſoient-ils; la vertu de ce nouveau Caton n'eſt pas à l'épreuve d'un Bénéfice de quarante ou cinquante mille livres de rente ». La récompenſe qui fit ſuccomber ſon auſtere vertu, ne lui convenoit en aucune maniere. Un Magiſtrat, imbu des maximes ſéveres des Parlemens de France, qui prêchent ſans ceſſe l'exacte obſervation des anciens

Digitized by Google

Canons & qui crient contre les dispenses abusives, devoit-il prendre, à la fin de ses jours, un Evêché dont il toucha le revenu sans faire jamais aucune fonction Epiſcopale? Mais l'ambition & l'intérêt l'avoient corrompu, & l'on prétend que le bon homme ſongea quelque temps à ſe faire Cardinal, ce qui ne pouvoit arriver ſans le ſecours de Luines, dont il fut déſormais le très-humble ſerviteur.

Nous ne voyons pas que la Reine-Mere ait rien tenté en faveur de la Maréchale d'Ancre, qu'elle avoit en quelque façon conduite au ſupplice, en favoriſant ſa cupidité, ſon avarice & ſon ambition déméſurées. Il eſt vrai que Marie de Médicis ne fut guere plus reſpectée à cette époque que la Maréchale. On entra dans ſa chambre ſans ſa permiſſion. Des Officiers allerent juſque dans ſon cabinet, ils chercherent ſous ſon lit & dans ſes coffres. La Dame d'honneur de Marie de Médicis, étonnée d'une pareille recherche, en demande la raiſon. « J'ai ordre, répond un Officier, de voir s'il n'y a point ici quelque baril de poudre, pour faire ſauter le Roi qui couche au-deſſus de

Digitized by Google

cet appartement ». Une porte en fut incontinent murée : on rompit le pont-levis qui conduiſoit au jardin de la Reine. Tous les diſcours, tous les mouvemens du viſage de Marie, étoient rigoureuſement obſervés. « Madame, lui dirent ſes Filles d'honneur effrayées, nous venons d'apprendre qu'on a raſé la Maréchale d'Ancre ». (C'étoit un faux bruit répandu dans le Louvre.) « Laiſſez-les faire, dit froidement la Reine à ſes Filles, ces gens-là ſont capables de tout. J'ai eu l'honneur d'épouſer le plus grand Roi de l'Europe ; j'ai gouverné ſept ans la France, durant le bas âge de mon fils : ſi Dieu me donne encore quelque temps de vie, je tâcherai de parvenir à une couronne & plus brillante & plus ſolide ». Ces ſentimens ſi louables n'étoient pas gravés aſſez profondément dans le cœur de Marie de Médicis, & bientôt on la vit s'ennuyer de ſon état, quand il ne lui reſta plus d'autre occupation que celle de dire ſon Chapelet & de réciter ſes Heures.

La Maréchale d'Ancre laiſſoit de ſon mariage un fils. Il ſeroit injuſte de croire le Maréchal d'Ancre tel que l'ont dépeint

Digitized by Google

les Hiſtoriens du temps : la plupart vendus au nouveau Gouvernement, emportés par les préjugés qu'on a toujours contre les malheureux, le peignent comme un homme capable des plus grandes ſcélérateſſes. Mais des hommes qui avoient long-temps vécu avec lui, le jugeant après ſa mort, nous en donnent une toute autre idée, qu'aucun fait notoire ne dément. Baſſompierre & le Maréchal d'Eſtrées diſent que Concini étoit un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral juſqu'à la profuſion, de bonne compagnie, & d'un accès facile. Avant les troubles, il étoit aimé du peuple, auquel il donnoit des fêtes, des ſpectacles, des tournois, des carrouſels, des courſes de bague dans leſquelles il brilloit, parce qu'il étoit adroit & beau cavalier. Il jouoit beaucoup, mais noblement. Il avoit l'eſprit ſolide & enjoué, d'une tournure agréable; ſa converſation étoit pleine de ſaillies; naturellement bienfaiſant, jamais déſobligeant à perſonne; de ſorte qu'en examinant les circonſtances de ſa mort, on ne peut, dit Baſſompierre, l'attribuer qu'à un mauvais deſtin.

Digitized by Google

Le Marquis de Bonnivet, Flamand, étant prisonnier de guerre dans la Citadelle d'Amiens, dont Concini étoit Gouverneur, imagina d'être malade, pour ensuite faire le mort, être emporté hors de la Citadelle & se sauver. Concini instruit de ce dessein, va le voir. Le Prisonnier prend le ton plaintif d'un homme accablé par la maladie, dit au Gouverneur qu'il se sent attaqué mortellement, & que sans doute il le voit pour la derniere fois. Le Gouverneur entre dans sa peine, l'interroge sur la nature de son mal; & n'en tirant rien de satisfaisant: « Il seroit fâcheux, dit-il à Bonnivet, que vous mourussiez sous ma garde; car comme on fait passer les Italiens en France pour de grands empoisonneurs, je serois obligé de vous faire ouvrir ». Cette plaisanterie, dit Siri, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à le guérir.

En qualité de Gouverneur de la même Citadelle d'Amiens, le Maréchal d'Ancre avoit souvent des démêlés avec la Ville, que le Prince de Joinville, Gouverneur de la Province, soutenoit:

Digitized by Google

contre lui. Prouville, l'homme de Joinville, non content de s'opposer au Maréchal, affectoit à son égard des airs de mépris. Concini charge quelques gens de main de punir le Major de ses bravades. On peut juger des ordres qu'il donna, par son étonnement lorsqu'il apprit que Prouville avoit été tué. *Ventre-Saint-Paul*, s'écria-t-il, *c'est trop; il falloit seulement lui donner les étrivieres & non l'assassiner.*

Le Maréchal laissa un fils, comme nous venons de le dire; il étoit âgé de quinze ans, doué de qualités aimables, qui promettoit beaucoup. Au moment de la mort de son pere, il fut inhumainement donné en spectacle, & servit de jouet aux Bas-Officiers de la Cour. A cette humiliation succéda une captivité de quelques mois dans le Château de Nantes, d'où il fut enfin envoyé à Florence. Il y traîna, avec une fortune médiocre, une vie languissante que le chagrin abrégea.

Digitized by Google

FRANÇOIS LECLERC DU TREMBLAY,

DIT LE PERE JOSEPH, CAPUCIN;

Sous le Regne de LOUIS XIII.

LECLERC DU TREMBLAY, plus connu ſous le nom du PERE JOSEPH, dut les commencemens de ſa fortune à Antoinette d'Orléans de Longueville, laquelle avoit pris le voile de Religieuſe après la mort de Charles de Gondi, Marquis de Belle-Iſle, ſon époux. Le Capucin devint le directeur de cette Dame, & la ſeconda dans l'entrepriſe d'une nouvelle réforme des Religieuſes Bénédictines qu'on appelle communément *les Filles du Calvaire.* Je ne ſais d'où vint l'étroite liaiſon du Pere Joſeph avec Charles, Duc de Nevers & puis de Mantoue. Ces deux eſprits inquiets & chimériques conçurent le deſſein d'inſtituer une nouvelle Chevalerie, ou plutôt de former une Croiſade contre les Infidelles. Le Duc s'intrigua à cet effet dans pluſieurs Cours

Digitized by Google

de l'Europe, & le Capucin fit des voyages à Rome & en Espagne, & composa divers Ouvrages, afin de prouver l'utilité du projet, & la facilité de l'exécuter. L'Auteur de la Vie du Pere Joseph vante fort un Poëme intitulé *la Turciade*, où il exhortoit tous les Princes Chrétiens à se liguer contre les Musulmans. Le Pape Urbain VIII, qui se piquoit d'être grand connoisseur en poésie, fut si charmé, dit-on, de ce Poëme, qu'il ne le croyoit pas inférieur à l'Enéïde. Si cela est, on ne doit pas avoir une grande idée du goût de Barberin. Le Capucin Joseph se mêloit aussi de versifier en François. Dans je ne sais quelle Prosopopée de sa façon, la Grece s'adressoit au Roi Louis XIII, & le conjuroit de travailler à l'affranchissement d'un pays autrefois si célebre.

Qu'un Moine ambitieux de se produire dans le monde, forme le chimérique projet d'une Croisade universelle, cela n'est pas fort extraordinaire; mais que le Duc de Nevers & d'autres personnes aussi distinguées aient donné dans cette extravagante vision, c'est, à mon avis, une chose fort surpre-

Digitized by Google

nante. Cette entrepriſe fut pouſſée aſſez loin. Nevers & pluſieurs autres ſe croiſerent ſolennellement ; des Seigneurs Allemands & Polonois en firent de même. Le Pere Joſeph projetoit de lever cinquante mille hommes, & de les entretenir deux ans, avec ce que le Pape, les Princes Chrétiens, les Croiſés & tous les Fidelles lui fourniroient. En ce temps-là on eſpéroit de conquérir l'Empire Ottoman, ou du moins d'y entrer fort avant, & d'y vivre à diſcrétion. Les Valaques, les Moldaves & d'autres peuples impatiens de ſecouer le joug, devoient, au compte du Capucin, ſe joindre aux Croiſés. Enfin, les Allemands & les Polonois auroient attaqué les Turcs par terre, pendant que les François, les Eſpagnols & les Italiens feroient une deſcente dans la Morée. Après de ſérieuſes méditations & des mouvemens extraordinaires, on ne peut armer que ſept vaiſſeaux pour la nouvelle Croiſade. Le Pere Joſeph, fondé ſur certaines révélations, ne perd point courage : avec cette flotte, il ſe flatte de prendre le Grand-Seigneur & de l'amener en triomphe dans la place Royale ; ce fut du moins le re-

Digitized by Google

proche que les ennemis du Capucin lui firent publiquement ; on le traita comme un franc visionnaire. Quoi qu'il en soit, sa Croisade se dissipa en moins de six mois. Elle lui fut cependant d'une grande utilité : il avoit eu l'adresse de se faire charger de quelques négociations secretes à Rome, à Madrid, dans le voyage qu'il y fit sous prétexte d'avancer le projet de la conquête de l'Orient ; & comme il avoit de la souplesse & de la dextérité, il ménagea si bien les affaires qui lui furent confiées, qu'il acquit de la considération à la Cour de France. Le Cardinal de Richelieu le goûta beaucoup & résolut de se servir de lui. Dès que le Pere Joseph se vit bien auprès d'un grand Ministre d'Etat, il ne pensa plus à la Chevalerie ni aux Croisades. Le bon Pere conserva cependant toujours son goût pour la guerre. On dit qu'il voulut aller à l'attaque des barricades de Suze, & qu'il mit une grande écharpe blanche autour de son capuchon, ce qui lui faisoit une espece de turban qui prêta beaucoup à rire. Au siége de Privas, formé quelque temps après, le Capucin eut encore la fantaisie de

Digitized by Google

ſe donner un air guerrier. Il monte un cheval entier de l'écurie du Cardinal de Richelieu ; mais le cheval ſent bientôt que ſon homme n'eſt pas bon écuyer : une jument s'étant préſentée, le cheval du Révérend Pere lui ſaute ſur la croupe. Le Capucin effrayé fit vœu de ne monter plus déſormais l'impudent & luxurieux courſier, qui le mettoit en danger de ſe caſſer la tête. L'accident du Pere fut un ſujet de plaiſanterie pour toute l'armée, & le nom d'impudent demeura au cheval. Mais ſi le Cardinal de Richelieu s'amuſoit quelquefois aux dépens du Pere Joſeph, il l'entretenoit ordinairement de choſes fort ſérieuſes, & concertoit avec lui les moyens de renverſer les projets de ſes ennemis. Il le choiſit pour la Diete de Ratisbonne, comme le négociateur le plus propre à former une étroite liaiſon entre la France, la Suede & les Princes Proteſtans d'Allemagne, & à ſemer la défiance & la jalouſie entre les Princes Catholiques & l'Empereur. Le bon Pere s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. Son voyage à Ratisbonne cauſa d'étranges embarras à la maiſon d'Autriche.

Digitized by Google

Le traité de Ratisbonne, conclu le 13 Octobre 1620, entre l'Empereur d'une part, & le sieur Brulart de Léon & le Pere Joseph de l'autre, au nom du Roi qui les avoit envoyés à la Diete pour y justifier ses intentions, ne parut d'abord satisfaire aucune des parties contractantes. Louis XIII n'en approuva que les articles qui concernoient les affaires d'Italie : ses Envoyés avoient passé leurs pouvoirs, en ôtant au Roi la liberté de secourir ses alliés ; mais les nouvelles qu'ils reçurent de l'état où se trouvoit Sa Majesté à Lyon, des divisions de la Cour & de la disette qui étoit dans Cazal, leur fit juger le traité nécessaire. Le Cardinal ne laissa pas de crier fort haut, & il reçut si mal le Pere Joseph à son retour d'Allemagne, qu'on le crut disgracié. On ne sait si la politique n'eut pas beaucoup de part à ce traitement, & s'il ne fit pas le mal beaucoup plus grand qu'il n'étoit, pour persuader au Roi qu'il avoit besoin de lui pour le réparer. En effet, sa colere passa bientôt, & il continua à employer le Pere Joseph dans les plus importantes affaires. Ce

Digitized by Google

Religieux avoit exécuté le point capital de sa commission à Ratisbonne. On lui avoit commandé de travailler sur-tout à empêcher que la Diete n'élût le fils de l'Empereur pour Roi des Romains ; Ferdinand ne l'avoit convoquée que dans la vue de cette élection : le Pere Joseph agit si adroitement auprès des Electeurs, qu'il leur persuada de la différer, en leur remontrant qu'elle ne pouvoit qu'augmenter la puissance de l'Empereur & affoiblir la leur. Il remontra de même au Duc de Baviere que l'autorité que Walstein s'étoit acquise dans l'Empire, où il régloit tout à sa fantaisie, étoit infiniment honteuse au Collége électoral ; & il le persuada si bien, que la Diete demanda qu'on ôtât le généralat au seul homme de ce temps-là, capable de soutenir la ligue Catholique en Allemagne : l'Empereur y consentit & ne fut pas longtemps à s'en repentir. On l'entendit dire plus d'une fois : *Qu'un pauvre Capucin l'avoit désarmé avec son chapelet, & que tout étroit qu'étoit son coqueluchon, il avoit su y faire entrer six bonnets électoraux.* D'autres attribuent cette plaisanterie au Cardinal de Richelieu.

Digitized by Google

Après que Gaſſion eut quitté le ſervice de la Suede pour entrer dans celui de France, Richelieu qui connoiſſoit ſon mérite, n'oublia rien pour s'en faire une créature. « J'aime les gens comme vous, lui dit-il; en me ſervant bien, vous aurez toute la ſatisfaction que vous pourrez déſirer ». Le Pere Joſeph parut d'abord fort content de Gaſſion, mais l'Officier proteſtant fit mal ſa Cour à ce Pere Capucin. Soit que Gaſſion ne pût modérer en certaines occaſions la grande vivacité de ſon eſprit, ſoit qu'il eût conçu du mépris pour un Moine qui ſe mêloit des affaires de la guerre ſans y rien entendre, Gaſſion lui fit certaines reparties qui jamais ne purent bien s'oublier. Joſeph avoit propoſé d'incorporer dans l'armée Françoiſe deux ou trois mille chevaux des débris de l'armée de l'Electeur de Saxe, que pluſieurs Officiers & leurs Régimens abandonnoient depuis ſon accommodement particulier avec l'Empereur. Gaſſion remontre là-deſſus au Capucin, qu'il ſeroit preſque auſſi facile de débaucher toute l'armée Saxonne, que d'en tirer trois mille hommes; que ce

Digitized by Google

ce n'étoit pas la peine d'aller chercher si loin & à si grands frais un petit nombre de gens qui se pouvoit trouver si facilement en France. Si on veut, ajoute-il, augmenter mon Régiment de six compagnies de cent Maîtres chacune, je m'engage à tirer de l'armée ennemie, avant la fin de la campagne, les deux ou trois mille chevaux. Le Pere Joseph ne goûte point l'expédient, & dit en souriant au Colonel Protestant : » Je vois bien que nous ne sommes pas de même créance.—Encore moins de même métier, réplique brusquement Gassion. ». Le moine fut piqué jusques au vif d'une repartie qui le renvoyoit à sa Regle & à son Bréviaire. « C'est assez, reprend-il en dissimulant sa colere, que je sache les intentions du Roi. On ne veut que trois mille chevaux, vous devez vous en tenir là ». Joseph congédie gravement Gassion, & le Colonel continue avec la même vivacité de vouloir prouver à Servien, présent à la conversation, que la remontrance faite au Capucin est raisonnable. Toute la Cour rit du démêlé de l'Officier & du Pere Joseph. Bautru, attentif à chercher un nouveau conte pour divertir le

Digitized by Google

Roi, va demander des Gardes à Sa Majesté, afin d'arrêter deux gens qui vont se faire un appel. « Qui sont-ils, demande Louis ? — *Le Pere Joseph & un huguenot* », répond Beautru ; & il se met à contrefaire un Capucin qui voudroit se battre. La chose parut si plaisante, que Louis en parla tout le reste de la journée. Joseph, irrité au dernier point du ridicule qu'on lui donne, prend la résolution de se venger de Gassion, & de traverser son établissement en France. Si ce Pere eût réussi, il auroit privé son pays d'un des plus grands Officiers qu'il ait jamais eu ; il eut heureusement le dessous dans cette occasion.

Entré au service de France, dans l'armée que le Maréchal de la Force commandoit en Lorraine, Gassion n'y demeure pas long-temps sans signaler sa bravoure. Au commencement de Septembre, il taille en pieces un escadron de Coureurs du Duc Charles, laisse quatre-vingts morts sur la place, fait cinquante prisonniers, & prend deux cents chevaux. Son Lieutenant lui ayant demandé où il vouloit que son butin fût conduit, « Au Pere Joseph, répond le Colonel ;

Digitized by Google

j'ai promis de lui envoyer quelque chose. — Les Capucins ne vont point à cheval, répond le Lieutenant. — Hé bien, dit Gaſſion, quand nous prendrons des ſandales & des bâtons, nous les lui enverrons ». Cette raillerie fut rapportée à Joſeph; on en rit beaucoup à la Cour, & le bon Pere en devint plus furieux contre Gaſſion, qu'il trouva le moyen de deſſervir auprès de Richelieu. Le Cardinal vouloit faire du Colonel ſon Capitaine des Gardes. Ayant fait confidence de ce projet au Capucin, celui-ci lui répond en ces termes: » De tels braves ſont plus propres à tuer les gens, qu'à bien garder un Maître. Ce ſont des lions qui ne s'apprivoiſent jamais bien; il eſt toujours dangereux de ſe mettre entre leur pattes. On ne doit pas même les retenir trop longtemps à la Cour, ils ſont mieux dans un camp ou dans un quartier ». Le Cardinal qui déféroit beaucoup au ſentiment du Pere Joſeph, ne voulut ou n'oſa pas le contredire dans cette occaſion. « Bon homme, lui dit-il à ſa maniere, nous ſerons tous deux contens: Gaſſion ne ſera point à la tête de mes Gardes, mais cela n'empêchera pas qu'il ne ſoit à

Digitized by Google

moi ». On a vu ci-dessus, à l'article *Soissons*, le service qu'en voulut exiger Son Eminence, & le généreux refus du Colonel de se prêter à ses vues.

Le Pere Joseph essuya plusieurs autres mortifications de la part des Officiers & Généraux, sans se corriger. Ce Pere avoit la fureur de faire l'entendu dans un art qui lui étoit entiérement étranger, & ne disoit que des sottises. Au commencement du printemps de l'année 1636, on attendoit à la Cour le Cardinal de la Valette pour régler, avec le Cardinal de Richelieu, le Duc de Weymar, le Maréchal de la Force, le Marquis de Feuquieres & le Pere Joseph (voilà un Capucin bien placé), le plan de la campagne qui devoit commencer du côté de la Lorraine. Le Pere Joseph qui n'avoit jamais vu la guerre, n'étoit pas le dernier à donner son avis & à combattre quelquefois celui des plus habiles Généraux: sa hardiesse à décider ou à contredire déplut singuliérement au Duc de Weymar. Ce Pere avoit l'imagination vive, dit *le Continuateur de Daniel*, & il excelloit principalement à former des projets. Un jour il en propose un au Duc de Weymar, en lui

Digitized by Google

montrant sur la carte les Villes qu'il falloit prendre. « Monsieur Joseph, lui dit le Duc, tout cela seroit fort bien, si l'on prenoit les Villes avec le bout du doigt »; & il lui tourne le dos. Ce Duc s'étoit acquis une si grande réputation par ses exploits, que tous les Seigneurs de la Cour s'empressoient de le voir & de le connoître : on aimoit à l'entendre parler du Roi de Suede & des principaux événemens de la guerre d'Allemagne. Un Courtisan qui lui étoit inconnu, vint un jour lui faire une question à laquelle il ne s'attendoit sûrement pas. « Monseigneur, lui dit-il, comment avez-vous fait pour perdre la bataille de Norlingue ? — Monsieur, répond Weymar, je croyois la gagner »; & s'adressant ensuite à ceux qu'il connoissoit : « Quel est le sot, leur dit-il, qui vient me faire une pareille question ? ».

« La fidélité que je dois à l'histoire, dit l'Auteur de la Vie du Maréchal de Guébriant, ne me permet pas de dissimuler que jamais la France ne fût dans une plus grande consternation, qu'en l'année 1636, qu'on appelle vul-

Digitized by Google

gairement *l'année de Corbie*, à cause de la frayeur que la prise de cette Ville répandit par tout le Royaume : c'étoit la seconde campagne d'une guerre dont nous avions cueilli les premiers fruits, mais sans autre profit que l'honneur d'une bataille gagnée ; avantage qui put bien donner à nos ennemis quelque estime de notre courage, mais ils eurent juste sujet de douter de notre prudence. Je rougis de dire qu'après une victoire qui nous ouvroit tous les Pays-Bas, où devoit être le théâtre du reste de la guerre, nous vîmes les Espagnols dans le Royaume ; & l'effroi d'un grand nombre de Parisiens qui, ne connoissant pas les forces de leur Ville, méditoient une lâche fuite, me fait encore plus de honte. L'épouvante ne fut pas plus grande à Rome, lorsque César passa le Rubicon & prit les Villes de Rimini & de Corfinium. On faisoit courir dans Paris le même faux bruit de plusieurs autres places conquises : l'armée ennemie fut d'abord de quarante mille hommes ; mais quand on commença de s'épouvanter, elle augmentoit chimériquement selon la frayeur de chacun. On croyoit plus aux rodo-

Digitized by Google

montades des Eſpagnols, qu'on n'avoit confiance dans les forces effectives & naturelles de la France. Je trouve ailleurs qu'un grand nombre de gens déménagoient: ceux-ci faiſoient emporter leurs meubles les plus précieux; ceux-là méditoient de ſe retirer à Orléans; d'autres plus timides penſerent à mettre la Loire entre eux & les ennemis, en ſe réfugiant à Tours ».

« Le grand nombre d'Ordonnances politiques & militaires publiées chaque jour, & tous les autres préparatifs de guerre qui ſe faiſoient avec une extrême diligence, augmenterent encore la frayeur: il ſembloit que Paris fût menacé d'un ſiége inévitable, & qu'on ſe défiât de pouvoir réſiſter aux forces des ennemis ailleurs que dans l'enceinte de ſes murailles: les auvents des boutiques furent abattus, & les ſoupiraux des caves fermés; les ateliers ceſſerent: on enrôla les domeſtiques & les apprentifs; on forma comme de nos jours une *contribution patriotique*. Tous les corps des arts & métiers eurent une audience du Roi dans la grande galerie du Louvre, le 5 Août: les députés de tous ces Corps & de toutes ces Communautés,

Digitized by Google

conduits par le Lieutenant Civil & le Procureur du Roi du Châtelet, vinrent offrir à Sa Majesté leurs biens & leurs vies pour lui aider à chasser les ennemis de son Royaume; ils y furent bien reçus. Le Roi les embrassa tous sans en excepter les Jurés du Corps des Savetiers. *Tant l'adversité humilie les hommes*, dit le Marquis de Montglat, & *même les plus grands Rois* ! » (*Mémoires du Marquis* de Montglat, *année 1636.*)

Dans cette alarme générale, quelques-uns, dit l'Historien de Richelieu, l'accusoient de trahison, & se plaignoient hautement de ce que sous prétexte d'agrandir Paris du côté du Faubourg Saint-Honoré, il en avoit fait abattre les remparts & les murailles, afin d'exposer la Ville, qui restoit sans défenses & sans munitions, au pillage & à la merci des Espagnols. L'Auteur désigne véritablement une harangue du Président de Mesmes, mais il donne une interprétation ridicule aux reproches du Magistrat. On ne prétendoit pas accuser le Cardinal d'intelligence avec les Espagnols, la calomnie auroit été grossiere & impertinente. Le Président de Mesmes insinua seulement que

Digitized by Google

ſi Richelieu, qui prévoyoit la rupture prochaine entre les deux Couronnes, n'eût pas abattu les murailles & les remparts de Paris pour faire des jardins, bâtir des Monaſteres, on n'auroit pas un ſi grand ſujet de craindre pour la Capitale du Royaume. Quoi qu'il en ſoit du ſens véritable de ce reproche fait au Cardinal, le déchaînement étoit ſi grand contre lui, plus d'un mois après la priſe de Corbie, qu'il avoua de bonne foi à ſon ami le Cardinal de la Valette, qu'il ſembloit alors qu'*il y eût bénédiction à crier contre le Gouvernement.*

Le Pere Joſeph parut moins conſterné que Richelieu, qui n'oſoit ſe montrer; il fut même ſi alarmé, & des diſcours que l'on tenoit, qui venoient juſqu'aux oreilles de Sa Majeſté, & de l'air ſombre & rêveur qu'il remarqua chez Elle, qu'il fut ſur le point de quitter le miniſtere; mais le Capucin, ſon bras droit, qui avoit l'eſprit auſſi ferme que fertile en expédiens, le raſſure & lui fait voir que l'on peut mettre inceſſamment ſur pied une armée aſſez nombreuſe pour éloigner les Eſpagnols de nos frontieres. Les murmures des Pariſiens en impoſoient ſur-tout à Son Eminence; elle

Digitized by Google

n'osoit sortir de son Palais, dans la crainte de se voir insultée par un peuple qu'il avoit accoutumé à trembler devant lui. Le Pere Joseph lui dit qu'il falloit au contraire se montrer plus souvent & plus hardiment que jamais, & que le meilleur moyen d'effrayer la multitude étoit de lui faire voir qu'on ne la craignoit pas. Il convint cependant qu'il seroit bon que Bullion, Surintendant des Finances, allât auparavant par les rues pour sonder la disposition des esprits & pour voir jusqu'à quel point le peuple étoit capable de porter son insolence & sa fureur. Bullion qui n'étoit pas timide & qui ne voûloit pas manquer une occasion si favorable de faire sa Cour à Son Eminence, monte aussi-tôt à cheval & se promene dans la Ville sans autre cortége que deux laquais: on lui dit quelques injures, qu'il écouta d'un air tranquille & assuré; mais bientôt le peuple surpris de sa fermeté lui donne par-tout des marques de respect. Le Cardinal encouragé par son exemple, alla se promener en carrosse sans Gardes & sans Mousquetaires, sur le Pont-Neuf & dans les rues les plus fréquentées, suivi seulement de quelques valets de

Digitized by Google

pied ; il saluoit tout le monde, parloit aux plus petits Bourgeois & les exhortoit à témoigner leur zele pour le service du Roi. Le peuple le combla de bénédictions ; & quand il fut rentré dans son Palais : « Eh bien ! lui dit le Pere Joseph, ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez qu'une poule mouillée, & qu'avec un peu de courage & de fermeté, vous rassureriez le peuple de Paris, & que vous rétabliriez les affaires ? il n'y a point de temps à perdre, profitez des offres que vous font les Parisiens ».

On croit que si, après la conquête de Corbie, les Espagnols eussent marché droit à Paris, ils y seroient entrés. Le Cardinal pensa d'abord à conduire Louis & sa Cour à Orléans ou à Blois ; mais pendant que les ennemis s'amusent à ravager la Picardie, Richelieu toujours secondé par son Capucin, a le temps de se reconnoître & de prendre des mesures pour arrêter leurs progrès. Il change tout à coup de système ; il ne parle plus que de diminuer les impôts : on exhorte le peuple à prendre les armes, on lui en fournit même : on conseille au Roi de donner le commandement des armées au Duc d'Orléans

Digitized by Google

& aux Princes du Sang : on fait revenir les Seigneurs chassés de la Cour.

Tous les Corps de la Capitale se taxent chacun à l'entretien d'un certain nombre de soldats. Le Parlement promet deux mille cinq ou six cents hommes de pied; la Chambre des Comptes, sept cents; la Cour des Aides, quatre cents; les Secrétaires du Roi, un pareil nombre; le Chancelier, les deux Surintendans des Finances & leurs Commis, cinq cents chevaux : la Ville de Paris offre de bonne grace, ou autrement, six mille cinq cents hommes; les gros Bourgs & les petites Villes du voisinage, quatre mille cinq cents. Dans le grand nombre des riches Monasteres fondés en France, ceux des Célestins & des Chartreux furent les seuls qui signalerent d'abord leur zele : chacun de ces deux Ordres offrit de l'argent pour la levée & la subsistance de quatre cents hommes; l'Université de Paris en promit autant. Le Lundi 17 Août, dit Bassompierre, le Parlement de Paris, qui avoit promis la veille d'entretenir à ses dépens deux mille six cents hommes de pied, s'étant assemblé pour aviser au moyen de trouver l'argent nécessaire, on proposa

Digitized by Google

d'envoyer deux Conseillers à l'Hôtel-de-Ville, afin de donner ordre à la Garde de Paris, & d'avoir l'œil à ce que les sommes fournies au Roi fussent bien employées; à quoi le premier Président le Jai s'opposa & dit que la Compagnie n'étoit pas assemblée pour cela: mais le Président de Mesmes obtint par une longue harangue qu'on en parleroit. Le premier Président sortit alors. Le Président de Bellievre qui le vouloit suivre, est arrêté pour tenir le Parlement comme second Président: on lui permet de sortir, sur la parole qu'il donne de ramener le premier Président: ils reviennent l'un & l'autre; mais l'heure à laquelle la séance devoit finir étant sonnée, les délibérations sont remises au lendemain. Dès le jour même, le Roi envoie quérir les Présidens à mortier, un Président & le Doyen de chaque Chambre des Enquêtes; c'étoit pour défendre au Parlement de délibérer sur l'affaire proposée & de se mêler d'autre chose que du Jugement des procès.

Grotius rapporte dans une de ses lettres au Chancelier Oxenstiern, que le Président de Mesmes parla fortement contre Richelieu, qui élevoit ses parens

Digitized by Google

aux premiers emplois, dont ils n'étoient pas capables; qui ne prenoit aucun soin de l'administration des Finances; qui, pour faire de spacieux jardins, avoit abattu, comme on l'a dit, les murailles & les remparts de la Capitale, de maniere qu'elle demeuroit sans défense & ouverte aux ennemis déjà fort avancés dans la Picardie, & qui transportoit à sa Citadelle du Havre-de-Grace, des sommes immenses, & une quantité prodigieuse de munitions & d'artillerie. De Mesmes reprocha encore à le Jai de sacrifier le bien public à sa fortune & à ses intérêts particuliers. « Mêlez-vous uniquement des choses de votre ressort, dit Louis en présence de son Ministre, aux gens du Parlement mandés au Louvre; je saurai bien sans vous gouverner mon Royaume: que si vous avez quelques avis à me donner, je les écouterai volontiers; vous pouvez aussi vous adresser à M. le Cardinal, il les recevra fort bien; mais je vous défends de parler tumultuairement & d'une maniere séditieuse, des affaires d'Etat dans vos assemblées. Si on a envoyé quelque chose au Havre-de-Grace, ç'a été par mon ordre ». Richelieu prit alors la

Digitized by Google

porole, & dit que si Sa Majesté ne l'avoit suffisamment justifié, il rendroit si bon compte de toutes ses actions, qu'aucune personne équitable n'y trouveroit à redire. Les Magistrats intimidés répondent de la maniere du monde la plus soumise & se retirent en tremblant. Le Cardinal trouvoit encore des flatteurs qui lui donnoient publiquement de l'encens. Je ne sais quel misérable Sorboniste avança qu'un homme si extraordinaire étoit une espece de Divinité à laquelle il falloit sacrifier. Un autre de la même société dit qu'on ne devroit pas le nommer *Richelieu*, mais *Riche-dieu*, parce qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût donner d'aussi sages conseils au Roi.

Cependant Louis regarda quelque temps son Ministre de mauvais œil : celui-ci parut entiérement découragé, il voulut renoncer à son emploi. Le Pere Joseph lui rendit alors le bon office que le Cardinal de la Valette lui avoit rendu à la fameuse journée *des Dupes*. « Le Cardinal, dit l'Auteur des Mémoires manuscrits du Capucin, sentit plus qu'aucun autre les conséquences de la perte de Corbie ; mais

les ennemis n'en furent pas profiter: Paris eût été pris, s'ils eussent poussé leur pointe comme Jean de Wert le conseilloit. La consternation y fut si grande, comme nous l'avons dit, que Richelieu lui-même se cachoit: abattu de corps & d'esprit, si le Pere Joseph, auquel il ouvrit son cœur, ne l'avoit soutenu, ç'en étoit fait, il abandonnoit le Ministere. Il paroît que l'*Eminence grise* avoit plus de courage & de force d'esprit que l'*Eminence rouge*. C'est ainsi que les plaisans distinguoient le Cardinal & son Capucin qui avoit des prétentions au Cardinalat.

Le Pere Caussin, Confesseur de Louis XIII, se mêla de vouloir faire disgracier le Cardinal de Richelieu, & offrit sa place au Pere Joseph, qui la refusa. Ce choix se faisoit par le conseil de Mademoiselle la Fayette, proche parente du Capucin. Celui-ci, fidelle à Richelieu, ne voulut jamais se parer des dépouilles de son ami; mais sensible à ces offres obligeantes, il garda un secret inviolable. On ajoute que Richelieu, informé par d'autres, ne pardonna pas cette réticence & conçut une jalousie qui devint funeste au Capucin. Mais il

Digitized by Google

eſt bien difficile de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre deux hommes ſi intéreſſés à ne pas ſe laiſſer pénétrer. Ceux qui les examinoient de près, dans ces derniers temps, ont cru appercevoir un mécontentement mutuel. Richelieu étoit railleur, il avoit un flegme orgueilleux. Le Pere Joſeph étoit bruſque & peu endurant. On remarqua que ces défauts, malgré leſquels ils avoient toujours vécu en bonne intelligence, commençoient à leur peſer réciproquement, & occaſionnoient des mots & des reparties aigres. Des geſtes, des paroles échappées au Pere Joſeph, donnerent à connoître qu'il n'approuvoit pas l'inflexibilité de Richelieu envers la Reine-Mere & les Peuples qui demandoient la paix à grands cris, & que les Eſpagnols offroient à des conditions avantageuſes. Le Roi encore attaché à la Fayette, quoiqu'elle fût Religieuſe, parloit au Capucin plus qu'à l'ordinaire. Richelieu lui offre l'Evêché du Mans, pour l'éloigner de la Cour; Joſeph le refuſe & redouble en cette occaſion ſes inſtances pour obtenir le Chapeau rouge qui lui étoit promis depuis deux ans. De toutes ces circonſtances, les poli-

Digitized by Google

tiques concluent que le Capucin cherchoit à s'égaler au Cardinal par cette dignité, pour le supplanter ; que du moins le Prélat eut lieu de le croire, & que la maladie qui peu de temps après conduisit Joseph au tombeau, fut l'effet de la jalousie de Richelieu. Mais, comme le remarque fort sensément M. Anquetil, c'est encore là une de ces noires imputations, qu'on ne doit pas croire sans les plus fortes preuves. Il est aisé au contraire de prouver que ces deux hommes restèrent unis jusqu'à la fin, puisque Richelieu, pendant la maladie de Joseph, montra toutes les inquiétudes que doit donner un malade chéri : il voulut l'avoir sous ses yeux, le fit transporter à Ruel dans sa litiere & soigner avec la sollicitude d'un véritable ami. Le Pere Joseph, de son côté, donna au Cardinal la preuve la moins équivoque de son attachement, en faisant passer au Roi un écrit, dans lequel il justifie sur tous les points le ministere de Richelieu, & le représente comme le seul homme capable de gouverner le Royaume ; aussi le Cardinal s'écria-t-il au moment de sa mort : *J'ai perdu mon bras droit.* Cet écrit dont parle ici l'Au-

Digitized by Google

teur de l'*Intrigue du Cabinet*, ne seroit-il pas le même que celui dont parle le *Continuateur de Daniel*, en disant : « Le Pere Joseph avoit composé pour le Roi un Traité intitulé : *L'Unité du Ministre & les qualités qu'il doit avoir* ». L'Auteur de la Vie du Pere Joseph assure qu'il en avoit vu le manuscrit *in-folio*, qui n'a jamais été imprimé. Le Capucin établit dans ce Traité, comme autant de vérités Chrétiennes & Politiques, les maximes suivantes :

1.° Qu'un Prince doit avoir un Conseil pour gouverner ses Etats, & un premier Ministre à la tête de ce Conseil. Absurdité premiere.

2.° Qu'un Ecclésiastique étoit plus propre qu'un autre à remplir la place de premier Ministre. Seconde absurdité.

3.° Que le Prince, après l'avoir choisi, devoit l'aimer parfaitement, ne le changer jamais, lui donner une souveraine autorité sur son Peuple, le combler d'honneurs & de richesses, n'ajouter aucune foi à tout ce que l'on diroit contre lui, & l'en avertir, quand même on auroit promis le secret, & enfin le préférer à ses plus proches parens.

Peut-on abuser à ce point de la foi-

Digitized by Google

bleſſe & de la crédulité d'un Monarque ? Le Pere Joſeph ſe jouoit de la puſillanimité de Louis XIII ; Richelieu s'en jouoit également, car la plupart de ces maximes ſont répandues dans ſon Teſtament politique. L'Ouvrage du Capucin ne tendoit au ſurplus qu'à perſuader au Roi qu'il étoit obligé en conſcience de maintenir le Cardinal dans ce haut degré de grandeur & de puiſſance où il l'avoit élevé.

Le Pere Joſeph a eu tant de part aux intrigues de ce regne, qu'on ne peut s'empêcher de faire connoître au moins la fin de ce Moine. Soit que Richelieu & Olivarès fuſſent las d'une guerre dont les pertes & les avantages ſe balançoient de part & d'autre ; ſoit que les deux Miniſtres vouluſſent ſeulement contenter leurs Maîtres, ennuyés de ſe battre & d'épuiſer inutilement leurs Royaumes d'hommes & d'argent ; ou que le Cardinal & le Comte-Duc cherchaſſent à ſe ſurprendre l'un & l'autre, on fit cette année de grandes propoſitions de paix, & l'affaire parut être ſur le point de ſe conclure. Un François nommé Pugeol, domeſtique du Prince Thomas de Savoie, étant allé à Madrid

Digitized by Google

pour les affaires de ſon Maître, s'inſinua ſi bien dans l'eſprit d'Olivarès, qu'il lui perſuada de ſe réconcilier avec Richelieu. On ne nous dit point ſi Pugeol étoit un émiſſaire ſecret du Cardinal; ſi celui-ci fit les premieres avances, ou s'il répondit ſeulement à celles du Comte-Duc. Quoi qu'il en ſoit, les deux Miniſtres s'écrivirent réciproquement, par l'entremiſe de quelques amis, & convinrent d'envoyer des Négociateurs ſecrets ſur les frontieres des deux Royaumes. Dom Michel de Salamanque devant aller à Bruxelles en qualité de Secrétaire d'Etat, Olivarès jugea plus à propos de le faire paſſer par la France *incognito*, & de lui donner ordre de voir Richelieu & de conférer avec lui ou avec quelqu'autre Miniſtre de France. Salamanque vint en effet à Paris, vit d'abord Chavigny, Secrétaire d'Etat, & fut conduit ſecrétement à Ruel, où il y ſalua le Cardinal, lui rendit une lettre du Comte-Duc & entretint Son Eminence. La Cour étant allé à Compiegne, Dom Michel l'y ſuivit & eut là pluſieurs conférences avec le Pere Joſeph, qui prenoit ou faiſoit ſemblant de prendre fort à cœur la concluſion de la

Digitized by Google

paix, afin de fléchir le Pape, toujours opiniâtre dans son refus d'admettre la nomination de ce Pere Capucin au Cardinalat, que sollicitoit hautement Richelieu & qu'il traversoit, dit-on, par-dessous main. Mais une attaque d'apoplexie survenue au mois de Mai, commença à faire sentir à l'ambitieux Joseph la vanité des grandes espérances de fortune qu'il avoit conçues. Il ne prétendoit rien moins qu'à joindre à son Chapeau rouge la qualité d'Archevêque de Rheims & de premier Duc & Pair de France.

Depuis cet accident, disent les Auteurs ou plutôt le même Auteur des deux Vies du Capucin, sa santé s'affoiblit tellement, qu'il ne pensa plus qu'à mourir. Vers la fin de l'automne, Richelieu l'invite à venir à Ruel, où il seroit mieux que dans son Couvent. Joseph accepte l'offre; preuve évidente que son cœur n'étoit point encore détaché du monde & de la Cour. Le 15 Décembre, il eut une nouvelle attaque d'apoplexie, qui fut bientôt suivie de la paralysie de la moitié du corps. On craignit alors que le Pape, averti de cet accident, ne fît la promotion de Car-

Digitized by Google

dinaux si ardemment sollicitée, & qu'il n'y comprît le Pere Joseph, réduit à un si mauvais état, qu'on désespéroit de sa vie, ou du moins qu'il ne pût jamais recouvrer une assez bonne santé pour s'appliquer aux affaires ; artifice par lequel Urbain auroit rendu la nomination du Roi inutile & se seroit assuré d'une place qui devoit bientôt vaquer dans le Sacré Collége. Louis XIII révoque aussi-tôt la nomination du Pere Joseph ; & dépêche un Courrier au Maréchal d'Estrées, son Ambassadeur à Rome, pour lui ordonner de signifier incessamment cette révocation à Sa Sainteté. La précaution fut sagement prise ; mais elle n'étoit pas nécessaire, le malade fut emporté trois jours après sa rechute. « Le Pere Joseph est mort, écrit Grotius au Chancelier de Suede ; il n'étoit rien moins qu'un Capucin. Les Grands Seigneurs, le Peuple & les Religieux de son Ordre, le haïssoient tous également : cela paroît dans les Libelles qui se publient contre sa mémoire. La passion de parvenir au Cardinalat l'a porté à nuire aux Protestans autant qu'il lui a été possible ; avec tout cela, on peut dire qu'ils perdent à sa mort : les gens

qui rempliront sa place feront encore pire ». Grotius désignoit le Secrétaire d'Etat Desnoyers, qu'on soupçonnoit d'aspirer au Chapeau de Cardinal, que Richelieu destinoit à Mazarin. On sait que ce dernier avoit trouvé le moyen de s'insinuer fort avant dans les bonnes graces du premier Ministre.

« Richelieu, dit encore le même Ambassadeur de Suede, est le seul homme qui regrette le Pere Joseph. Il a perdu le grand artisan de ses finesses. Le Capucin pensoit, un peu avant sa mort, à se faire Archevêque de Rheims. Le Duc de Baviere en doit être affligé plus qu'aucun autre; les Anglois s'en réjouissent, parce qu'ils le soupçonnent d'avoir fomenté les mouvemens de l'Ecosse : il se servoit pour cela d'un autre Capucin, nommé Jacinthe, son confident ». Tout cela ne s'accorde guere avec ce qu'on nous dit ailleurs de la maniere Chrétienne dont le Pere Joseph se préparoit à la mort. Quelques-uns ont cru que Richelieu, jaloux & inquiet, la lui avança; mais c'est une calomnie. Richelieu avoit-il trouvé un poison capable de causer à un homme deux attaques d'apoplexie en six ou sept mois?

Digitized by Google

mois ? On prétend, avec plus de raiſon, qu'il fut fort aiſe de ſe voir délivré d'un homme qui étoit ſon rival ſecret, & dont l'ambition & la dureté lui cauſoient de l'ombrage & de la défiance. Si cela eſt, Richelieu ſut bien cacher ſes ſentimens : il verſa des larmes ſur le tombeau du Pere Joſeph pendant tout le temps du Service qu'on lui fit dans l'Egliſe des Capucins de la rue Saint-Honoré. Louis XIII croyoit les regrets de ſon Miniſtre ſinceres. « Je perds un de mes plus fidelles ſujets, diſoit-il de ſon côté ; & M. le Cardinal, ſon confident & ſon intime ami ». Les Religieuſes du Calvaire, dont le Capucin s'étoit fait Inſtituteur, s'imaginerent avoir perdu un autre Moyſe. Elles demanderent ſon cœur avec inſtance : on le leur accorda, & Coſpeau, Evêque de Liſieux, prononça dans leur Egliſe une Oraiſon funebre, le cœur du mort à la main. Elles conſerverent long-temps ſon manteau comme une relique précieuſe, avec autant de vénération qu'Eliſée garda celui du Prophete Elie ſon maître.

Voici quelque choſe de plus ſingulier. On prétend que le Roi lui-même avoit une ſi grande opinion du Pere

Digitized by Google

Joseph, qu'il le regardoit comme un Saint divinement inspiré. Richelieu l'entretenoit avec soin dans ce préjugé, & persuada au Monarque de presser un homme aussi extraordinaire de lui donner par écrit des Maximes pour bien gouverner son Royaume. Ce Capucin joua, dit-on, fort-bien son rôle dans cette Comédie ; il composa ce petit Traité de Politique dont nous venons de faire mention, & le remit modestement entre les mains de Sa Majesté. « L'artifice étoit si grossier, qu'on a de la peine à croire, dit l'Auteur de cette anecdote, que Louis XIII ait pu s'y laisser prendre ». Cependant, ce qui rend moins incrédule sur ce *point*, c'est que Richelieu avoit insinué la plupart des Maximes du Pere Joseph à son foible Maître. Le Pere Jacinthe, compagnon & confident du Pere Joseph, se flatta de lui succéder ; mais ce Religieux intrigant déplaisoit fort au Cardinal, qui lui fit signifier l'ordre de demeurer dans son Couvent.

Nous avons dit que le Pere Joseph étoit proche parent de Mademoiselle de la Fayette, cette beauté si célebre sous Louis XIII. La mere du Capucin étoit

Digitized by Google

Marie de la Fayette, niece de Gilbert de la Fayette, Maréchal de France : ſon pere, Jean le Clerc du Tremblai, Préſident aux Requêtes du Palais, Ambaſſadeur à Veniſe & Chancelier du Duc d'Alençon. Son nom de baptême étoit François, auquel on ajouta celui de Joſeph, lorſqu'il prit l'habit de Capucin, le 2 Février 1599.

Il avoit l'air doux & inſinuant, & quoiqu'il épouſât avec une extrême vivacité les intérêts du Cardinal de Richelieu, il n'en parloit jamais qu'avec modération ; mais quand ils délibéroient enſemble ſur les affaires du Gouvernement, il propoſoit toujours les avis les plus fermes & les plus rigoureux. Chavigny, dans ſes lettres au Cardinal de la Valette, le déſignoit tantôt par le nom de *Patelin*, & tantôt par celui de *Nero*. Sans doute il vouloit déſigner par l'un, la douceur apparente de ſon maintien, & par l'autre, la rigueur inflexible de ſon caractere. Il n'étoit attaché qu'au Cardinal de Richelieu, & quoiqu'il ſe déclarât ami particulier du Cardinal de la Valette, il fut ſur le point de l'abandonner, lorſque ce Prélat, après le ſiége de Landrecy, demeura

Digitized by Google

dans une inaction qui paroiſſoit contraire au bien de l'Etat, & par conſéquent aux intérêts de Richelieu, qui en étoient inſéparables. Chavigny eut ſoin d'en avertir le Cardinal de la Valette. « Prenez-garde, Monſeigneur, lui dit-il, à ce que vous écrirez à *Patelin*, & à ce que vous direz à ſon parent qui eſt auprès de vous. Ne changez cependant pas tout à coup de façon d'écrire, mais marchez plus réſervé. Je ne vous dis point cela ſans raiſon. Ecrivez pourtant toujours audit *Patelin* avec grande amitié ».

« *Nero*, dit-il, dans une autre lettre, m'aſſure tous les jours qu'il eſt votre ſerviteur; je ne ſais ſi c'eſt avec autant de vérité que moi ».

Ceux qui ont parlé du Pere Joſeph comme d'un eſprit inférieur & ſubalterne, qui ne traitoit qu'avec des Eſpions, tandis que Richelieu négocioit avec les Ambaſſadeurs & les Souverains, ſe ſont manifeſtement trompés. Il eſt conſtant que ce Moine avoit le ſecret des plus importantes affaires, & qu'il traitoit directement, non-ſeulement avec les Eſpions, mais encore avec les Princes, les Miniſtres, les Am-

Digitized by Google

baſſadeurs & les Généraux d'armée. Il ébauchoit les affaires, dit Grotius, & le Cardinal y mettoit la derniere main. « Il fut employé dans les plus grandes négociations, dit le Marquis de Montglat, principalement en Allemagne, où il avoit fomenté la Ligue des Princes contre l'Empereur, & la Conſpiration de Walſtein, qui auroit détruit la Maiſon d'Autriche, ſi elle n'eût été découverte. Il avoit auſſi traité de l'entrée du Roi de Suede : enfin c'étoit un fort habile homme, *qui avoit mis le feu dans toute l'Europe*, (quelle habileté !) & qui, tout Capucin qu'il étoit, avoit fait tout ſon poſſible pour rendre les Luthériens maîtres de l'Allemagne.

D'autres ont trop relevé le mérite du Pere Joſeph, en le mettant au-deſſus du Cardinal de Richelieu, qui ne faiſoit, ſelon eux, que ſuivre les projets qu'il lui ſuggéroit. Le Cardinal l'ayant perdu, fit voir dans toute la ſuite de ſon miniſtere, que ſi les conſeils de ce confident lui furent ſouvent utiles, ils ne lui étoient pas néceſſaires, & qu'après s'en être ſervi pendant ſa vie, il pouvoit s'en paſſer après ſa mort. Ce raiſonnement du Pere Griffet n'eſt pas fort

Digitized by Google

concluant sur le point dont il s'agit ici. Il ne s'est écoulé que quatre ans ou environ depuis la mort du Pere Joseph à celle du Cardinal ; ainsi toute la suite de son Ministere n'a pas été fort longue, & Richelieu a pu suivre les erremens que lui avoit laissés le Capucin, & ne battre que la route qu'il lui avoit tracée. Je ne dis pas que cela soit, mais il est possible que cela ait été ; la preuve de Griffet, en faveur du mérite transcendant de Richelieu, est donc équivoque. « Le Pere Joseph, dit M. Anquetil, étoit un homme infatigable, portant dans les entreprises l'activité, la souplesse, l'opiniâtreté propres à les faire réussir. Il s'étoit familiarisé avec les obstacles & les fatigues, dans les missions & les réformes des Maisons Religieuses, travaux auxquels il se livra dès sa jeunesse. Il prit aussi dans ces occupations l'habitude de ne compter pour rien les volontés, les goûts, les inclinations des hommes, & de les forcer quand il ne pouvoit les persuader. Un Officier qu'il venoit de congédier pour l'Allemagne, revient sur ses pas & le trouve disant sa Messe : il s'approche & lui dit tout bas : *Mais mon*

Digitized by Google

Pere, ſi ces gens-là ſe défendent ? — Qu'on les tue tous, répond le Pere, & il continue ſa Meſſe. Ce fait eſt conſigné dans les Mémoires de l'Abbé Arnauld. Le Pere Joſeph pénétra dans les Cabinets des Princes en ſe préſentant hardiment, ſe mêlant de tout & fourniſſant des expédiens pour toutes les affaires. Sa vie ſobre & dure, ſon exactitude à s'aſſujettir aux devoirs pénibles de ſon état, ſon attention à ne ſe ſervir que dans le beſoin preſſant des aiſes & des commodités du monde, lui conſerverent l'eſtime des Grands : il les traitoit ſans ménagement quand ils ne ſe rendoient pas à ſon avis, & il leur parloit avec l'audace d'un homme qui brave les événemens & qui n'a rien à perdre. Hardi, abſolu, peu ſenſible lui-même à la dureté du commandement, il ne s'adouciſſoit pas pour les autres. On ne lui remarqua de tendreſſe que pour ſa congrégation des *Religieuſes du Calvaire* qu'il avoit inſtituée, mais on ne lui reprocha aucun attachement particulier. Les courtiſans trouvoient ſingulier qu'il diſtribuât les graces ſans en retenir pour lui ni pour ſa famille. Les dévots ne conceyoient pas qu'il envoyât des

Digitized by Google

Missionnaires prêcher l'Evangile ; & des Armées inonder l'Europe de sang; qu'il composât des constitutions Monastiques, & qu'il s'occupât de Traités d'alliance avec les Hérétiques : mais les personnes qui ont l'expérience du monde, n'ignoroient pas que tout s'allie dans certaines têtes. Il faut entendre par cette phrase, que tous les moyens sont bons entre les mains de l'ambitieux qui veut en imposer & réussir : tel étoit, ce me semble, le Pere Joseph. Viser au Cardinalat, à l'Archevêché de Rheims, à la premiere Duché-Pairie du Royaume, c'étoit suffisamment prouver que s'il ne retenoit pas pour lui les graces subalternes, c'est qu'en effet il portoit ses vues sur les places du premier ordre & les plus éminentes dignités.

Richelieu savoit tout cela, & il le voyoit plus affecté, au moment de sa mort, du succès des opérations politiques, que des exhortations qu'on fait aux moribonds. Il vint le voir lorsqu'il agonisoit, & toute la consolation qu'il lui donna fut de lui crier à pleine tête : *Courage, Pere Joseph ; courage, Brisach est à nous* ; croyant par cette joie réveiller ce Capucin, qui ne l'étoit point

Digitized by Google

par les *Jesus Maria* vivement redoublés à ses oreilles. (*Vie du Pere Joseph.*)

Il expira sur les dix heures du matin, le 18 Décembre 1638. Le jour même de sa mort, le Cardinal fit transporter son corps aux Capucins de la Rue Saint-Honoré, dans un de ses carosses à six chevaux, environné d'une grande partie des gens de sa maison qui portoient des flambeaux. Le 22, on lui fit un Service dans ce Couvent; l'Auteur de sa Vie dit que le Parlement y assista en Corps. Cette circonstance n'est point marquée dans les registres du Parlement, ni dans la Gazette de France, où il est dit seulement que Richelieu vint de Ruel exprès le 22, pour assister au Service célébré pour le Pere Joseph, dans l'Eglise des Capucins du Faubourg Saint-Honoré, où se trouverent le Cardinal Bichi, l'Archevêque de Bordeaux, les Evêques de Chartres, de Sées, de Lavaur, d'Auxerre & de Sarlat, Desnoyers Secrétaire d'Etat, & plusieurs autres Seigneurs de la Cour. Il semble que si les Compagnies y avoient assisté en Corps, cette circonstance n'auroit pas dû être omise, non plus que celle de l'Oraison funebre prononcée par le Pere Léon, Carme déchaussé, dont

Digitized by Google

la Gazette ne fait aucune mention.

Entre autres Epitaphes, on lui fit la ſuivante, qui ne dut pas trop plaire au Cardinal de Richelieu :

Ci-gît, au chœur de cette Egliſe,
Sa petite *Eminence griſe* ;
Et quand au Seigneur il plaira,
L'*Eminence rouge* y gira.

Comme le Pere Joſeph eſt enterré aux Capucins de la Rue Saint-Honoré auprès du Pere Ange de Joyeuſe, on fit cette autre Epitaphe, qui eſt encore aſſez mauvaiſe, mais que nous devons cependant rapporter, parce qu'elle peint la maniere de penſer de ſes contemporains ſur ſon compte :

Paſſant, n'eſt-ce pas choſe étrange,
Qu'un Démon ſoit auprès d'un Ange?

(*Voyez la Vie du Pere* JOSEPH.)

On a quelquefois rejeté ſur le Pere Joſeph la ſévérité du Cardinal de Richelieu, implacable quand il ſe croyoit offenſé ; mais on n'apperçoit pas qu'il ſoit devenu plus indulgent après la mort de ſon confident : il ſemble au contraire que, dans la perſuaſion qu'on

Digitized by Google

ſeroit plus tenté de lui manquer en le voyant privé de cet appui, il ait affecté de punir juſqu'à l'apparence des fautes, afin de prévenir les complots par la terreur. Au ſurplus, comme Richelieu ſavoit que les gens du caractere & du tempérament du Capucin ſont ordinairement volontaires & entiers dans leurs opinions comme dans leurs ſentimens, il laiſſoit à ce Pere la liberté de réformer ſes propres plans, & de conduire ſelon ſes idées les affaires dont il le chargeoit. On ne peut conclure autre choſe de toutes ces particularités, ſinon que Joſeph étoit un Capucin très-ambitieux; que Richelieu ne l'étoit pas moins, & que ces deux hommes durent ſouvent s'entre-choquer, malgré l'apparence d'union qui régnoit entre eux; car il ne peut y avoir ni amitié ni union réelle par-tout où il entre de la défiance. Or, quoi qu'en diſe le Jéſuite Griffet, grand partiſan de Richelieu, elle étoit extrême entre lui & le Pere Joſeph, ou il faut révoquer en doute le témoignage des Ecrivains les plus accrédités.

Fin du troiſieme Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce troiſieme Volume.

LOUIS XIII, Roi de France & de Navarre, Page 1

Anne d'Autriche, Reine de France, femme de LOUIS XIII, 217

Gaſton, Duc d'Orléans, frere de LOUIS XIII, 296

Le Prince de Condé, premier Prince du Sang, ſous HENRI IV & LOUIS XIII, 342

Le Comte de Soiſſons, Prince du Sang, ſous LOUIS XIII, 384

Concini, Maréchal d'Ancre, ſous HENRI IV & LOUIS XIII, 433

Le Pere Joſeph, Capucin, 473

Fin de la Table du troiſieme Volume.

Digitized by Google

GALERIE

DE 280 L 4

L'ANCIENNE COUR

OU

MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DES REGNES

DE HENRI IV ET DE LOUIS XIII.

TOME QUATRIEME.



M. DCC. XCI.

Digitized by Google



MÉMOIRES ANECDOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES REGNES DE HENRI IV, ET DE LOUIS XIII.

ALBERT DE LUINES,

CONNÉTABLE DE FRANCE,

FAVORI DE LOUIS XIII.

LE premier interprete des ſentimens du jeune Roi Louis XIII & d'Anne d'Autriche ſon épouſe, tous deux mariés à l'âge de quinze ans, fut Albert de Luines, Gentilhomme Provençal, qui ſut plaire au Roi par le talent de la vénerie, & par ſon adreſſe à inventer des amuſemens proportionnés à l'âge

Digitized by Google

de ce Prince. La famille de Luines eſt originaire de Provence ; ſon frere, très-brave Officier, étoit Chevalier de l'Ordre du Roi, Gouverneur de Beaucaire, du Pont-Saint-Eſprit & de Bagnols. Henri IV avoit été parrain de Luines le favori, en 1592. (*Mercure de France, Tome V.*) Louis envoya le jeune Luines porter à ſon épouſe la premiere lettre de compliment, dans laquelle il lui mandoit que Luines étoit ſon ami, & qu'elle eût à croire ce qu'il lui diſoit de ſa part. Cette commiſſion flatteuſe marquoit la faveur dont ce courtiſan jouiſſoit ; faveur qui n'alarmoit pas la Reine-Mere, perſuadée qu'elle ſe renfermoit dans la ſphere des divertiſſemens, & que ſon fils réſervoit pour elle ſeule la connoiſſance des affaires dont Marie étoit uniquement avide. Le favori l'entretint habilement dans cette idée, mais il ſe ſervit de la liberté des plaiſirs, pour faire appercevoir à Louis le foible du gouvernement de ſa Mere, & ſur-tout ſon aveugle prévention pour le Maréchal d'Ancre & ſa femme. On entendit quelquefois Louis, fidelle à la diſcrétion qu'exigea ſans doute ſon favori, dire

à ſes autres confidens : « Ce Maréchal ſera la ruine de mon Royaume ; mais on ne peut pas dire cela à mā mere, parce qu'elle ſe mettroit en colere ».

Le Comte du Lude, à la ſuite duquel Luines & ſes freres ſe mirent d'abord, leur diſoit ſouvent qu'ils n'étoient bons qu'à dénicher des geais verts. Voici ſur quoi ce propos étoit fondé. Luines avoit au ſuprême degré le ſecret de dreſſer des pies-griêches à prendre des moineaux & d'autres petits oiſeaux, comme les éperviers & les faucons prennent le gibier. Ayant donc trouvé de l'accès auprès du jeune Louis, qui avoit naturellement beaucoup d'inclination pour la chaſſe, & ſur-tout pour le vol des oiſeaux, il fit préſent à Sa Majeſté de deux pies-griêches admirablement bien dreſſées. Le Roi goûtoit un extrême plaiſir à les faire voler dans le jardin des Tuileries, & à les voir ſe ſaiſir de leur proie. Mais Luines ne ſongeoit pas ſeulement à divertir le Prince, il avoit encore d'autres moyens adroits de s'inſinuer dans ſon eſprit. Le Maréchal d'Ancre, attentif ſur toutes les inclinations du

Digitized by Google

Roi, remarqua bientôt qu'il avoit plus d'amitié pour Luines que pour tous ceux qui l'approchoient. Concini résolut donc de le gagner, & de se servir de lui contre Souvré & Courtanvaux son fils, qui avoient beaucoup de crédit auprès de Sa Majesté, & qui n'aimoient pas l'Italien. Ce fut ainsi que Luines obtint le Gouvernement d'Amboise, à la recommandation d'un favori qui vouloit le mettre dans sa dépendance. Preuve évidente, dit un homme de qualité, dont nous avons les Mémoires, de l'incertitude & de la foiblesse de la prévoyance des hommes : d'Ancre se verra détruit par celui-là même dont il espéroit des secours contre deux hommes qui ne furent jamais en état de lui causer beaucoup de mal, & de lui faire même essuyer des mortifications.

Le favori, orné de toutes les qualités avantageuses & aimables que ce nom pris dans le meilleur sens suppose, ne se sentit pas plutôt affermi à la Cour, qu'il appela auprès de lui Brant & Cadenet ses deux freres, très-capables de seconder leur aîné : ils se firent un cortége de la jeunesse, qui, malgré le

Digitized by Google

sérieux du Roi, rendoit sa Cour assez vive & assez gaie. Devant la Reine-Mere, on ne parloit que de plaisirs; de sorte qu'elle ne soupçonnoit pas que cette troupe folâtre pût s'occuper d'autre chose : mais dans le particulier, on apprenoit au Roi les affaires de son Royaume, dont Marie ne l'entretenoit jamais que briévement & comme malgré elle. D'après cette maniere d'agir, il étoit aisé de persuader au jeune Monarque que sa mere vouloit le tenir dans l'ignorance, afin de gouverner seule. Il paroît qu'à ces insinuations on en joignit d'autres aussi fâcheuses pour Marie de Médicis; insinuations qui firent croire à Louis que sa mere aimoit mieux Gaston son frere, & qu'elle auroit voulu le voir monter sur le trône, afin de régner plus long-temps elle-même sous son nom.

Déageant, premier commis de Barbin, Contrôleur-Général des Finances à la place du Président Jeannin, fut un des instrumens dont Luines se servit pour déterminer le Roi à l'éloignement du Maréchal d'Ancre. Ce Déageant, homme d'esprit, mais fourbe & am-

Digitized by Google

bitieux au ſuprême degré, s'étoit laiſſé gagner par le favori du Roi, qui lui promit un grand établiſſement pourvu qu'il voulût faire auprès du jeune Louis le perſonnage d'un homme que l'honneur & ſa conſcience obligeoient à découvrir à Sa Majeſté les ſecrets deſſeins de la Reine-Mere & de Concini, dont Barbin étoit le dépoſitaire & le plus intime confident. Louis, jaloux de ſon autorité qu'il ne connoiſſoit pas, & plus enclin à croire le mal que le bien, écoutoit avidement tout ce que Déageant, conduit par Luines, venoit lui raconter des prétendus deſſeins de Marie & du Maréchal. L'impoſteur ne manquoit pas d'aſſurer qu'il avoit tout appris de Barbin ſon maître, qui ſe fioit à lui. Voici un des artifices qu'employa Luines pour augmenter les préventions du Roi, & que Déageant ne craint pas de raconter dans ſes Mémoires. Il nous apprend qu'il vint une nuit trouver Sa Majeſté avec un empreſſement extraordinaire : il avoit entre ſes mains un paquet de trois lettres, dont une étoit adreſſée à la Reine-Mere, l'autre aux Seigneurs mécontens, & la troiſieme à Déageant; car on juge aiſément

Digitized by Google

par ſon écrit, qu'il étoit lui-même le particulier qu'il feint de ne vouloir pas nommer, par je ne ſais quelle affectation de modeſtie. Les trois lettres ſans date & ſans ſouſcription, étoient écrites en aſſez bons termes, à cela près qu'il y en avoit quelques-uns qui ſentoient le cloître. Ce n'étoit pas ſans deſſein: on y faiſoit parler l'Auteur en homme inſpiré; il exhortoit, il menaçoit de la part de Dieu: on vouloit faire accroire au Roi & à la Reine ſa mere que les lettres étoient de quelques bons Religieux favoriſés des plus intimes communications avec le Ciel. Les deux lettres adreſſées à Marie de Médicis & aux Seigneurs retirés à Soiſſons, contenoient de puiſſantes raiſons, ſoutenues de pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte & de certains exemples tirés de l'Hiſtoire profane; la fourbe ſautoit aux yeux. Ce langage prophétique, mêlé de choſes priſes des Auteurs Païens, étoit d'une bizarrerie & d'un ridicule qui ne pouvoient échapper qu'aux yeux d'un enfant. La lettre écrite à Déageant, ou, ſi l'on veut, qu'il s'écrivoit à lui-même, lui enjoignoit, ſous peine d'attirer ſur ſa tête la colere du Ciel dont le pré-

Digitized by Google

tendu Prophete le menaçoit, de faire tenir la lettre adreſſée aux Seigneurs par la voie la plus ſûre; de rendre l'autre en main propre à Marie de Médicis; de ſupplier Sa Majeſté de la lire en particulier; de n'en point parler à celui qui en étoit le ſujet principal; d'en conſidérer l'importance avec attention; en un mot, de ne la communiquer à perſonne, ſur-tout au Maréchal d'Ancre qui étoit cet objet principal; enfin, de la rendre à Déageant après l'avoir lue. Quelque groſſier que fût l'artifice, c'étoit pourtant une des plus belles machines de la tragédie, dont la cataſtrophe fut ſi funeſte à Concini & à la Galigaï.

Dans la lettre adreſſée aux Seigneurs réfugiés à Soiſſons, l'homme de Dieu tâchoit de les convaincre par de fortes raiſons qu'ils avoient injuſtement pris les armes; que leur guerre civile diminuoit les forces de l'Etat, qu'elle donnoit de l'avantage à ſes ennemis; que la révolte des mécontens fourniſſoit aux Réformés des prétextes & des moyens d'avancer leurs affaires aux dépens de la religion Catholique. « Si ces réflexions, diſoit-on aux Seigneurs, ne ſont pas

Digitized by Google

capables de vous faire rentrer en vous-mêmes, du moins que l'intérêt de votre propre salut vous arrête : vous périrez tous dans votre injuste rebellion : Dieu prend un soin particulier de la personne du Roi ; il promet de grandes prospérités à un Prince dont la candeur & l'innocence lui sont agréables ».

Luines ne manque pas d'insinuer à son Maître, simple & crédule, qu'il n'étoit pas à propos d'envoyer à Soissons une lettre, qui, dans le vrai, n'étoit écrite que pour un Roi enfant & sans expérience. Déageant n'insista pas pour que la lettre fût envoyée, & ne dit rien des peines dont le Prophete le menaçoit en cas de désobéissance ; le fourbe savoit bien que l'Auteur n'étoit rien moins qu'inspiré de Dieu. On parla bien autrement à Louis de la lettre écrite à la Reine sa mere. Luines espéroit que Marie de Médicis donneroit dans le panneau, & que la peur du diable dont elle étoit menacée la feroit consentir à l'éloignement du Maréchal & de Galigaï sa femme. Le Saint inconnu remontroit à Sa Majesté le peu de soin qu'elle avoit eu de répondre aux graces extraordinaires dont Dieu l'avoit comblée, le

Digitized by Google

mépris qu'elle avoit témoigné pour les avis salutaires qu'on lui donnoit depuis long-temps, & sa déférence aveugle & criminelle pour les conseils de certaines personnes qui ne pensoient qu'à élever leur fortune sur les ruines de l'Etat, & sur celle de la Reine-Mere elle-même que ces gens trahissoient. On ne les nommoit point, mais Concini & la Galigaï étoient si bien caractérisés, qu'on ne pouvoit s'y méprendre. L'Auteur représentoit encore plusieurs fautes commises dans l'administration des affaires, les désordres qu'elles avoient causés, & les grands maux qui suivroient infailliblement, à moins qu'on ne les prévînt par des remedes prompts & efficaces. On les marquoit ensuite ces remedes si nécessaires; & pour mieux cacher la fraude, on conseilloit à Sa Majesté de redoubler ses actes de dévotion, d'être plus fervente dans les bonnes œuvres, de faire ordonner des prieres de quarante-heures, particuliérement dans les Eglises de Paris; d'employer de petits enfans à fléchir la colere de Dieu, en levant au Ciel leurs mains innocentes, & de les faire marcher bien dévotement dans une pro-

Digitized by Google

cession publique & solennelle ; enfin, de veiller à ce que le Saint-Sacrement fût conservé avec plus de propreté & de décence dans les Bourgs & Villages du Royaume. « Si vous faites cela, Madame, lui disoit Déageant d'un style prophétique, Votre Majesté détournera les malheurs dont sa personne est menacée : que si vous négligez les avis que je vous donne de la part de Dieu, vous sentirez les terribles effets de sa colere, justement irritée contre vous : faites attention sur-tout à ce que je vous ai dit du Saint-Sacrement, c'est le moyen le plus sûr d'attirer les bénédictions du Ciel sur vous & sur toute la France ». Quelque ridicule que tout cela paroisse, la chose n'étoit pas mal imaginée pour ébranler une femme timide, ignorante & superstitieuse.

Il y avoit deux autres remedes bien plus convenables aux desseins secrets des Auteurs de cette comédie, que les bonnes œuvres proposées à Marie de Médicis : on l'avertissoit que Dieu vouloit qu'elle remît incessamment l'administration des affaires entre les mains du Roi son fils. « C'est, lui disoit-on, la chose que le Roi désire avec le plus

d'ardeur, quoiqu'il n'en faſſe pas ſemblant. Si Votre Majeſté n'obéit point à l'ordre du Ciel, Elle ſe précipitera dans les derniers malheurs. Le Royaume ſe ſouleve déjà de tous les côtés, ſous prétexte qu'on ôte au Roi la connoiſſance des affaires : craignez, Madame, que tout ne ſe bouleverſe de fond en comble ». Enfin, ce dernier remede étoit de renvoyer en Italie Concini & ſa femme, comme deux ſujets de ſcandale qui faiſoient ſoulever les Grands & le Peuple, & cauſoient un mécontentement général dans le Royaume. Le prétendu interprete des ordres du Ciel tâcha d'adoucir la douleur qu'une ſi grande ſévérité devoit cauſer à la bonne Reine ; il lui permettoit de laiſſer le Maréchal & la Maréchale d'Ancre en poſſeſſion de leurs immenſes richeſſes, & de leur faire même de nouvelles gratifications, pourvu qu'ils allaſſent en jouir hors du Royaume.

Déageant alla, de concert avec le Roi & Luines ſon favori, dire en grande confidence à la Reine-Mere qu'il avoit un papier à lui donner, qu'elle devoit tenir exactement ſecret. Marie de Médicis lui répondit de venir un peu

Digitized by Google

avant le souper, lorsqu'elle se seroit retirée dans son cabinet. Il ne lui avoit lu qu'une partie de la lettre lorsque le Roi parut : « J'acheverai de la lire en me couchant, dit-elle à Déageant qu'elle congédie ». Sa Majesté ne crut pas violer le secret qu'on lui avoit demandé en faisant lire le papier à son Confesseur & à la Galigaï sa confidente ; ils se douterent de l'artifice, & la Reine fut bientôt guérie de ses scrupules & de la peur qu'on avoit prétendu lui donner. Mais l'aveugle Princesse ne voyoit pas que son fils étoit de l'intrigue, & qu'il s'étoit mis en tête d'accomplir les prophéties. Il ordonne à Déageant de presser Marie de Médicis de vouloir bien réfléchir sur la lettre qu'on lui avoit mise entre les mains. Luines faisoit craindre au jeune Prince que Dieu ne le punît lui-même, s'il négligeoit d'exécuter ce que la Souveraine Majesté avoit bien voulu déclarer par la bouche d'un de ses serviteurs. La Reine-Mere & ses confidens continuerent à se moquer des prédictions. Il n'en fut pas de même du Roi : la chose lui paroissoit d'autant plus sérieuse, qu'elle étoit conforme à ses dispositions présentes ; il songeoit

Digitized by Google

tout de bon à faire cesser les troubles du Royaume, en éloignant le Maréchal d'Ancre. On tint plusieurs conférences, auxquelles il assista, sur les moyens d'exécuter le projet, & d'ôter à la Reine-Mere l'administration des affaires. Louis en pressoit l'instant, à l'instigation de son favori, qui prétendoit gouverner à son tour sous le nom du Roi.

Luines trembloit de peur qu'on n'eût donné des avis à Concini, & qu'il ne se doutât de ce qu'on tramoit contre lui. On essaya de le faire expliquer, en lui envoyant un homme de confiance, & qu'il croyoit de ses amis. « M. de Luines, dit celui-ci au Maréchal, fait venir maintenant plus de Gentilshommes au Louvre, parce qu'il s'imagine, Monsieur, que vous avez quelques mauvais desseins contre lui ». Chose étrange! répond Concini d'un ton de mépris: Luines se persuade que je songe à lui & que je le crains; il faudroit l'avertir une bonne fois qu'il est si fort au-dessous de moi, que je ne le crois pas en état de me nuire. On peut penser à tuer les gens quand on les voit en posture de faire du mal. Cette présomption fut la cause véritable du malheur de cet Ita-

Digitized by Google

lien : il ne put jamais se mettre dans la tête que Luines fût assez hardi & assez puissant pour entreprendre la moindre chose contre lui. Ne devoit-il pas craindre un ennemi qui avoit l'oreille d'un Roi majeur ? Quelqu'un avoit offert au Maréchal d'Ancre de faire tuer Luines, lorsqu'il se transportoit la nuit chez une Dame qu'il aimoit. « Il ne vous en coûtera que six mille pistoles, disoit-on à Concini, & vous serez délivré d'un homme qui anime sans cesse le Roi contre vous ». Le Maréchal rejeta la proposition. Cette action trop lâche & trop noire lui inspiroit-elle de l'horreur ? Ne croyoit-il point aussi que son ennemi ne méritoit pas qu'on dépensât vingt mille écus pour prévenir ses foibles entreprises ? Quoi qu'il en soit, Luines fut plus méchant que Concini.

On savoit généralement à la Cour de France que Déageant s'étoit avancé auprès de Luines par la fourbe & l'imposture, & que Luines s'étoit utilement servi des mêmes moyens pour se défaire du Maréchal d'Ancre, éloigner la Reine-Mere, & se rendre maître absolu des affaires. Un Gentilhomme-

ſervant de la maiſon du Roi, nommé Gignier, ſe mit en tête qu'en ſuivant la même méthode, il pourroit faire ſa fortune auſſi bien que les autres. Cet artificieux intrigant s'inſinue d'abord auprès de Céſar, Duc de Vendôme. Dès qu'il fut une fois connu d'un des principaux Seigneurs mécontens, il le fut bientôt des autres, parce qu'ils entretenoient des correſpondances d'affaires ou de plaiſirs. Gignier commence par leur faire accroire que de Luines avoit beaucoup de confiance en lui, & leur promet de les inſtruire des plus ſecrets deſſeins du favori; il ne leur dit pas qu'il n'en recevoit quelque accueil qu'à la faveur des eſpérances dont il le berçoit de lui découvrir les prétendus complots de ces Meſſieurs. Pendant quelque temps il conduiſit ſi bien ſa trame, que le Duc de Vendôme & les autres Seigneurs prirent de l'ombrage, tandis que Luines de ſon côté entroit en défiance. Quand Gignier vit que l'eſprit du favori étoit ſuffiſamment diſpoſé à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, « Monſieur, lui dit-il, je viens vous découvrir enfin une des plus grandes conſpirations qui ait jamais été

Digitized by Google

formée ; mais comme le service que je vais vous rendre doit m'attirer un grand nombre d'ennemis puissans, vous trouverez bon que je vous prie de me promettre d'abord que j'aurai, pour la sureté de ma personne, le Gouvernement de Calais, & cent mille écus pour l'établissement de ma famille ». De Luines promet tout, tant il est effrayé. « Monsieur, reprend alors l'imposteur, on a résolu de se défaire de vous & de M. Déageant ; de se saisir de la personne du Roi, & de l'engager à rappeler la Reine-Mere. Le Cardinal de Guise, les Ducs de Vendôme, de Nevers, de Longueville, de Mayenne & de Chevreuse, le Président le Jai & plusieurs autres sont du complot. Ces Messieurs prétendent s'emparer de toute l'autorité : ils partagent déjà les Gouvernemens de Provinces entre eux ; ils destinent les premieres charges de l'Etat à leurs amis & à leurs créatures. Il y a quelque chose de plus atroce, & je ne puis vous le révéler sans frémir : la résolution est prise de se défaire du Roi, en cas qu'il fasse la moindre résistance. N'en dites rien aux anciens Ministres, défiez-vous d'eux ; ils ont tous des

liaisons étroites avec les conjurés : si les Seigneurs s'apperçoivent que le complot se découvre, ils hâteront l'exécution de leur projet ». Gignier recommande même à Luines de cacher la chose à Déageant, dont il redoutoit la pénétration.

Pendant plusieurs jours cet imposteur sut persuader au favori que les Seigneurs s'assembloient secrétement : il rapportoit les prétendues résolutions qu'ils prenoient entre eux ; & pour rendre ses mensonges plus vraisemblables, il dit à Luines d'aposter des gens sûrs qui verroient les mécontens entrer l'un après l'autre dans une maison qu'il désigna. Le fourbe savoit que les Seigneurs s'y rendoient certains jours marqués pour des parties secretes de plaisir. Dans ces sortes d'occasions, les gens viennent seuls ; ils mettent pied à terre à quelque distance du rendez-vous, ils entrent par différentes portes. Toutes ces circonstances servoient à confirmer Luines dans ses soupçons. Le favori n'avoit ni assez de pénétration pour voir clair dans cette affaire, ni assez de courage pour prendre son parti de lui même. Dans son extrême embarras, il résolut enfin,

Digitized by Google

contre l'avis de Gignier, de consulter Déageant son oracle. Cet habile connoisseur en impostures dit à Luines que la chose avoit quelque vraisemblance, mais qu'il étoit prudent de se défier du délateur. « Dans une affaire de cette importance, ajouta Déageant, on doit marcher la sonde à la main, & ne plus douter avant de faire un coup d'éclat; cependant on peut se tenir sur ses gardes, & ne donner aucun signe de défiance. Permettez-moi de parler à Gignier; je le tournerai en tant de manieres, qu'à la fin je découvrirai peut-être la vérité ».

Quelque délié que fût Déageant, il ne put trouver Gignier en défaut; tout ce qu'ajoutoit l'imposteur, paroissoit de la plus grande vraisemblance. Chaque jour il rapportoit quelque chose de nouveau. « Les conjurés, disoit-il à de Luines, ne doivent plus s'assembler ni s'écrire, ils craignent de trahir leurs secrets; on se parlera désormais par l'entremise de quelques personnes affidées. Tous ceux qui sont du complot doivent porter une bague à pierre verte, sur laquelle il y a certains caracteres gravés : voici celle de M. de Vendôme,

Digitized by Google

ajoute Gignier; je l'ai prise sur sa toilette, je dois la remettre avant que M. le Duc se leve. La bague est le signal auquel on doit se reconnoître ; on ne s'ouvrira qu'à ceux qui en auront une : vous pouvez remarquer que certains Seigneurs en portent déjà de semblables ». La chose étoit véritable, soit que ce fût un effet du hasard, soit que ce fût un signe auquel ces compagnons de plaisirs aimoient à se reconnoître.

Une autre fois Gignier faisoit si bien, que ces prétendus conjurés étant ensemble au Louvre, il leur parloit en confidence devant certaines gens apostés par le favori, puis il revenoit promptement donner avis à de Luines de quelque nouvelle circonstance de la conspiration. Cependant Gignier avoit beau représenter que le favori, Déageant & le Roi lui-même étoient dans le plus grand danger, si l'on ne s'assuroit au plutôt des conjurés. On vouloit avoir de nouveaux éclaircissemens, & il fut décidé qu'on ne parleroit de rien au Roi jusqu'à nouvel ordre : de Luines le pria simplement de trouver bon que pour plus grande sureté de sa personne, on choisît six Gentilshomme de confiance,

Digitized by Google

dont trois suivroient par-tout Sa Majesté.

Cependant Gignier brûloit d'impatience d'obtenir la récompense qu'on lui avoit promise : il s'en tenoit si bien assuré, qu'il s'étoit déjà vanté à son oncle, Lieutenant de la Compagnie des Gardes du Duc de Vendôme, qu'il feroit bientôt une fortune considérable, & qu'on lui donneroit le Gouvernement d'une bonne place ; mais il falloit qu'auparavant les Seigneurs accusés fussent mis en prison. On ne sait que penser de cette affaire ; ce Gignier paroît ne pas manquer d'esprit, il conduit son intrigue avec beaucoup d'adresse ; cependant ce devoit être le plus extravagant des hommes. Pouvoit-il s'imaginer que les Seigneurs une fois arrêtés, on ne le confronteroit pas avec eux ; qu'on ne lui demanderoit pas des preuves des accusations atroces qu'il avançoit contre des personnes de ce rang ? & comment espéroit-il les convaincre d'un crime auquel ils n'avoient jamais pensé ? Gignier se flattoit sans doute que le favori retiendroit à la Bastille cinq ou six ans un Cardinal, un Maréchal de France, & quelques autres personnes

Digitized by Google

de qualité, sans faire aucune procédure de justice. Quoi qu'il en soit, le fourbe crut peu de temps après avoir trouvé une belle occasion de faire enfin exécuter son projet.

César, Duc de Vendôme, avoit prié le Roi de présenter un de ses enfans au baptême; il devoit y avoir ensuite une collation magnifique à l'hôtel du Duc, & Sa Majesté avoit promis à César de se bien divertir chez lui. Gignier ne douta pas qu'en donnant de nouveaux soupçons au favori, on ne prît enfin la résolution de s'assurer du Duc de Vendôme & des autres Seigneurs accusés. Il vient trouver de Luines, à qui il dit que dans ce repas on doit empoisonner le Roi & son favori, & que s'ils s'abstenoient de boire & de manger, on avoit résolu de les faire assommer à coups de hallebardes par des soldats déguisés en Suisses. Gignier appuya ce nouvel avis de toutes les apparences de la frayeur la mieux fondée, & il finit par assurer que si on ne s'assuroit pas des conjurés la nuit prochaine ou le lendemain matin, il s'éloigneroit de Paris pour n'être pas témoin des malheurs qu'il annonçoit. Luines & Déageant

Digitized by Google

consulterent ensemble ; & comme Duvair, Garde des Sceaux, étoit le seul de tous les Ministres que Gignier n'avoit pas rendu suspect, on prit la résolution d'engager ce délateur à tout dire à ce Magistrat. Gignier joue si bien son personnage, qu'il persuade Duvair que Déageant s'oppose à ce qu'on emploie toute la diligence nécessaire pour prévenir une si dangereuse conspiration. Le Garde des Sceaux alarmé s'en plaint au favori, qui le rassure en disant qu'on veille avec plus de soin à la sureté de la personne du Roi ; mais que c'est trop hasarder, que d'attenter à la liberté d'un si grand nombre de Seigneurs sur une simple délation.

Luines & Déageant résolurent enfin d'avertir le Roi de tout ce qui se passoit. « Il faut, lui dit le favori, que vous feigniez d'avoir envie d'aller au baptême, & que vous supposiez une indisposition un moment avant de vous y rendre ». Louis ne savoit pas mal dissimuler quand il vouloit : il se transporte aux Feuillans, à l'heure de Vêpres, & vers le milieu de l'Office, il affecte de se sentir incommodé. On lui demande s'il se trouve incommodé. « Ne dites

rien, répond-il adroitement, je veux aller au baptême & à la collation; ce que je ſens n'aura pas de ſuite ». Luines envoie chercher le premier Médecin, qu'on avoit prévenu; il tâte le pouls à Sa Majeſté, & ſe fâche de ce qu'on l'a laiſſée ſi long-temps ſans ſecours. Grand bruit au Louvre & ailleurs. Le Duc de Vendôme accourt un des premiers: il prie le Roi de trouver bon que la partie ſoit remiſe à un autre jour; mais il ne tarde pas à s'appercevoir que la maladie du Roi pouvoit bien être feinte, & que Sa Majeſté le reçoit plus froidement qu'à l'ordinaire. Plus il fait attention à ce qui ſe paſſe à ſon égard, plus il ſe perſuade qu'on veut le perdre dans l'eſprit du Roi. Sur quelques indices, Céſar ſoupçonne Gignier de trahiſon; il n'en doute plus en obſervant certaines allures du perſonnage. Vendôme vient trouver Luines & Déageant au Louvre, dans le deſſein de s'éclaircir avec eux. « J'ai de grandes raiſons de croire, leur dit-il, que Gignier a quelque mauvais deſſein contre moi, & qu'il me calomnie; je prétends me juſtifier devant le Roi, au Parlement, & par-tout où il ſera beſoin. Je viens me remettre entre les mains de

Sa

Sa Majesté ; je la prie seulement de faire arrêter le délateur, & d'ordonner qu'il me soit confronté ». Luines découvre tout au Duc de Vendôme, & Gignier est mis en prison. Au premier interrogatoire, il avoue toute son imposture, & le Parlement condamne le calomniateur à être décapité ; ce qui fut exécuté peu de temps après la fourberie découverte.

Luines vécut avec les anciens ennemis du Royaume, après la mort du Maréchal d'Ancre, comme on doit vivre avec des ennemis réconciliés : sans leur laisser aucune puissance dans le Conseil, il leur inspira de la confiance ; de sorte qu'ils ne se mêlerent point des cabales qui commencerent à exercer la patience du Favori. La jalousie fut la premiere passion qui éclata contre lui. Selon quelques-uns, elle l'empêcha d'obtenir en mariage Mademoiselle de Vendôme, fille naturelle de Henri le Grand ; selon d'autres, il se refusa de lui-même à ce mariage que Louis XIII désiroit, & préféra Mademoiselle de Rohan-Montbason qu'il aimoit. Il trouva de grands avantages dans cette alliance ;

l'appui d'une famille nombreuse, puissante & intéressée à le soutenir; la ressource d'un beau-pere politique & guerrier, & aussi propre au conseil qu'à l'exécution; enfin, le concours d'une épouse adroite quoique jeune, & qui, décorée du titre de Surintendante de la Maison de la Reine, prit autant d'ascendant sur le mari que sur la femme. Pour Luines, on ne peut avoir plus d'empire qu'il en acquit sur le foible Louis XIII, destiné dès ce moment à être plutôt asservi que gouverné par ses Ministres. Cet asservissement étoit si visible, qu'on en fit des railleries publiques. Les envieux firent redoubler les murmures contre lui par une maniere de pasquinade assez commune en France. Le favori & ses deux freres Brant & Cadenet logeoient au Louvre dans un même appartement; on met la nuit au-dessus de leur porte un tableau qui représente les Mages dans l'étable de Bethléhem, avec cette inscription: *Aux trois Rois*. Toute la Cour applaudit à la plaisanterie. Luines suivoit la meilleure méthode qu'un Favori puisse adopter, il laissoit dire & plaisanter, pourvu qu'on le laissât faire; & par cette méthode,

Digitized by Google

il parvint à tout ce qu'il ambitionnoit.

Cependant la Nation parut inquiete de se voir sous la domination d'un jeune homme qui commençoit à concentrer en lui toute l'autorité ; & ce fut autant pour calmer ces inquiétudes que pour décrier le Gouvernement de la Reine-Mere, que l'on convoqua avec grand appareil une assemblée des Notables à Rouen, pour la fin de l'année 1617. Elle fut composée de tous les Ordres de l'Etat, présidés par Monsieur, frere du Roi & encore enfant. Tous les Députés étoient choisis par la Cour, qui traça aussi à l'Assemblée l'ordre des délibérations, & qui fixa pareillement les décisions. Au bout de vingt-deux jours, l'Assemblée se sépara, & tout ce qui en résulta, fut la liberté au Conseil du Roi de gouverner souverainement sous l'autorisation de quelques Réglemens équivoques, qu'il lui fut désormais permis d'interpréter selon ses besoins. Il faut néanmoins avouer à l'honneur du Duc de Luines, qu'il n'étoit pas homme à abuser de cette liberté. Le peuple auroit été tranquille & heureux sous son mi-

Digitized by Google

niſtere, ſi on avoit pu le ſauver des contre-coups des cabales qui s'entre-choquoient à la Cour.

On diſoit aſſez publiquement que le Roi étoit véritablement priſonnier, puiſque le Duc de Luines & ſes freres l'aſſiégeoient perpétuellement, & ne ſouffroient pas que perſonne l'approchât qu'eux ou leurs amis. Pour arrêter ce mécontentement dans ſon principe, le Duc de Luines cherche à appaiſer la Reine, ou du moins de ſuſpendre ſes plaintes. Mais il lui fut impoſſible de contenter Marie de Médicis, qui vouloit abſolument revenir auprès de ſon fils, reprendre l'empire qu'elle avoit eu ſur lui pendant ſa grande jeuneſſe, & chaſſer d'auprès de lui les perſonnes qui pouvoient balancer ſon crédit. Il faut que l'on connût à Marie un caractere bien opiniâtre & bien vindicatif pour que le Duc de Luines, qui étoit doux & accommodant, n'ait oſé la mettre à portée d'abuſer contre lui de la faveur qu'il lui auroit procurée. Déageant, confident du favori, lui conſeilloit de ne pas la ménager; & puiſqu'on ne pouvoit ſévir contre elle-même, de

Digitized by Google

punir du moins exemplairement ceux de ſes domeſtiques & de ſes partiſans qui lui inſpiroient des projets, & qui s'engageoient à l'aider. Il diſoit que ce ſeroit le moyen de la ſubjuguer elle-même par la crainte, & de lui ôter, ſinon le déſir, du moins le pouvoir de mal-faire, faute de perſonnes qui la ſecondaſſent. Mais Luines préféra les voies de conciliation, & il en chargea le Duc de Montbaſon ſon beau-pere, négociateur habile, qui y échoua. Cadenet, frere du favori & homme d'un eſprit ſouple & inſinuant, n'eut pas un meilleur ſuccès; c'eſt qu'ils ne pouvoient employer auprès d'elle que des raiſons politiques contre leſquelles elle s'armoit de pareilles raiſons, & ſon opiniâtreté la rendoit victorieuſe. Enfin, on met en campagne des Docteurs, des Evêques, des Jéſuites, des Oratoriens, renforcés par le Confeſſeur du Roi & celui de ſa mere, qui parvinrent, non ſans peine; en la menaçant de l'Enfer & du Diable, à la faire conſentir à ſe relâcher de ſes demandes.

Tandis qu'on ne s'occupoit à la Cour que de divertiſſemens & de plaiſirs; que la jeune Reine Anne d'Autriche, qui

n'étoit pas née ſans coquetterie & qui aimoit la danſe, paſſoit ſon temps à former des ballets, dans leſquels Louis XIII, malgré le ſérieux de ſon caractere, ne laiſſoit pas que de figurer, & paſſoit le reſte de ſon temps à la chaſſe, qu'il aimoit avec paſſion; le Duc de Luines ſon favori ne s'occupoit que du ſoin de rendre ſa fortune ſolide. Toutes les affaires rouloient ſur lui, & il s'appliquoit avec une aſſiduité ſoutenue au Gouvernement. Le Roi le payoit de ſes travaux par des dignités auſſi honorables que lucratives. Déjà le favori avoit été gratifié de la confiſcation des biens du Maréchal & de la Maréchale d'Ancre. (Ce trait n'eſt certainement pas celui qui fait le plus d'honneur à Luines, il s'en faut.) Cette libéralité de Louis envers ſon favori n'éprouva aucune contradiction en France; mais les Banques & les Monts-de-Piété de Gênes, de Veniſe, des Pays-Bas, d'Allemagne, de Florence & de Rome, ſur leſquels les proſcrits avoient placé plus de neuf cent mille écus, refuſerent de ſe deſſaiſir de leurs fonds. Les Souverains de ces Banques prirent leur défenſe, & ſoutinrent que la confiſcation prononcée en

Digitized by Google

France ne pouvoit donner aucun droit sur les biens situés hors de ce Royaume ; & que puisqu'il ne se présentoit pas d'héritiers, ces biens appartenoient aux pauvres, au profit desquels ces Banques & ces Monts-de-Piété avoient été établis. Les prétentions furent soutenues de part & d'autre avec toutes les raisons, les subterfuges & les détours de chicane qu'un si grand intérêt pouvoit fournir. Plusieurs fois on mit l'affaire en arbitrage ; on parla d'établir un Tribunal qui prononceroit définitivement. Enfin, les Parties s'accommoderent comme il arrive ordinairement quand on dispute sur le bien d'autrui avec envie & pouvoir de se l'approprier, c'est-à-dire qu'elles le partagerent. Les différentes Banques rendirent plus ou moins, selon le plus ou moins d'égards qu'eurent leurs Souverains par les sollicitations & les menaces de la France que Luines employoit. Pour lui, tirant de chaque côté, il eut la plus forte part, qui lui servit à acheter des terres & à former pour sa famille de grands établissemens dans le Royaume.

Cette affaire dura plusieurs années, & comme elle intéressoit des Souve-

rains, elle fit dans le monde un éclat qui ne fut pas avantageux au Duc de Luines. On dit & on écrivit, comme nous l'avons dit déjà ailleurs, que la condamnation du Maréchal d'Ancre n'avoit été poursuivie avec tant de chaleur, que pour autoriser la confiscation de ses biens, dont le favori vouloit s'emparer. Quelques faiseurs de Libelles furent punis très-sévérement, mais leurs malignes insinuations ne furent pas détruites par les supplices. Le 16 Juillet 1618, un Italien & un François, anciens domestiques du Maréchal d'Ancre, auteurs de plusieurs Libelles contre le Duc de Luines, dans lesquels le Roi étoit peu respecté, furent rompus vifs & brûlés. Un homme qui les avoit copiés & répandus, fut pendu. Ces exécutions n'empêcherent pas qu'on ne s'obstinât à écrire que les poursuites contre le Maréchal d'Ancre n'avoient point été, de la part du Duc de Luines, exemptes d'un sordide intérêt, & cette imputation produisit plusieurs maux : elle suspendit long-temps la remise des fonds étrangers, par l'espérance qu'elle donna aux Puissances que le donataire de la confiscation se désisteroit, pour ne pas

Digitized by Google

continuer à se rendre odieux ; elle nourrit entre les partisans de l'ancien Gouvernement une haine violente contre le favori, & elle entretint dans le cœur de la Reine-Mere un dépit mortel de ne pouvoir se venger, & le désir de rompre des fers qui tous les jours lui pesoient davantage. (*Intrigues du Cabinet, Tome II.*)

A peine la Reine-Mere fut-elle sauvée de Blois où Luines l'avoit confinée, que ce favori voulut d'abord la poursuivre. Son intention étoit d'envoyer sur le champ un corps de Troupes vers Angoulême où Marie s'étoit retirée, de l'investir elle & ses défenseurs, & de faire ensuite grace & justice à qui on auroit voulu. Ce conseil paroissoit le meilleur dans la circonstance ; car, malgré ce qu'on publioit de la puissance des amis de la Reine, de leur nombre, de leur résolution, personne ne remua à la Cour ni dans les Provinces. Il sembloit qu'on attendoit le parti que prendroit le Ministere, & qu'on se seroit soumis s'il avoit été rigoureux ; mais quand on vit qu'il fléchissoit, & qu'il n'étoit question que d'un accommode-

Digitized by Google

ment, chacun se rassura, & les plus timides ne désespérerent pas de tirer avantage de l'événement. Forcé par l'inclination du Roi de se réduire à un Traité, le Duc de Luines établit pour base de la négociation, que Marie abandonneroit le Duc d'Epernon, afin qu'on pût en faire un exemple. Marie répond que jamais elle n'abandonnera un homme qui a tout risqué pour la tirer de captivité; & que loin de le laisser exposé au ressentiment de ses ennemis, elle se jetteroit au-devant des coups qu'on voudroit lui porter. D'Epernon alléguoit des raisons; il présentoit pour sa défense la lettre par laquelle le Roi avoit permis à sa mere d'aller dans quel endroit du Royaume qu'elle jugeroit à propos. La Reine, disoit-il, m'a témoigné le dessein de se retirer dans un de mes Gouvernemens; je n'ai pas cru devoir me refuser au désir de la mere de mon Roi, munie d'une permission si respectable & si authentique. Luines ne fut pas arrêté par cette défaite; il persista dans la résolution de pousser à bout le Duc d'Epernon, & il fit avancer des Troupes: elles commirent quelques hostilités, entre autres contre Uzerche,

Digitized by Google

petite Ville du Limousin, qui fit quelque résistance, & qui fut livrée au pillage. Aussi-tôt à la Cour, à la Ville & dans les Provinces il s'éleve un cri contre cette guerre, qu'on regarde comme odieuse dans son principe, & déshonorante pour le Roi. Les propos analogues à cette façon de voir & de penser qui paroissoit assez juste, se débitoient hautement à la Cour : les Prédicateurs en chaire ne cessoient de triompher sur les charmes de la paix dans les familles, & sur les avantages de l'union dans la Maison Royale. Quelque entouré que fût le jeune Monarque, & pour ainsi dire gardé à vue par les Luines, on trouvoit moyen de lui faire parvenir ces discours, & il montroit un grand désir que cette brouillerie se terminât sans violence. Le favori trouvoit aussi des obstacles à ses projets de vengeance éclatante, dans les intérêts divers des courtisans. Ceux même qui n'aimoient pas d'Epernon ne vouloient point sa ruine, qui auroit augmenté la puissance de Luines ; les uns ne faisoient que lentement les levées dont ils étoient chargés, les autres s'y opposoient sourdement. Il arriva même que le Roi étant

sur le point de s'emparer de Metz par une secrete intelligence, la Valette, qui y commandoit pour son pere, en fut averti par quelqu'un du Conseil même, & l'entreprise échoua. On fit aussi remuer la faction de Condé, qui alternativement pria & menaça ; enfin toute la Cour se remplit de cabales. Instruit par son expérience de l'embarras que la diversité mettoit dans les affaires, Luines employa ce même moyen contre ses adversaires. Il sema ou fomenta des divisions dans la Cour de la Reine : avec de l'argent, des promesses, des marques flatteuses de confiance, il fut aisé de gagner les principaux domestiques de cette Princesse, qui l'avoient suivie : par leur canal on fit passer jusqu'à elle les sentimens qu'on vouloit lui inspirer. Luines se flatta un moment de lui faire abandonner d'Epernon ; mais ni les promesses ni les menaces ne purent ébranler Marie, qui jura qu'elle étoit déterminée à subir les dernieres extrémités avant que de céder sur ce point. La paix paroissoit plus éloignée que jamais, lorsque la présence d'un seul homme, de Richelieu, délégué à Avignon, & que le Pape Paul V regardoit comme un

Digitized by Google

intrigant dangereux, ramena les esprits par sa médiation, qui fut acceptée. *Voyez l'article ci-après.*

Lors de l'entrevue de la Reine-Mere avec son fils, le Duc de Luines alla au-devant d'elle la veille, & en fut gracieusement reçu. Le favori, peu de temps après, le 20 Novembre 1619, se rend au Château de Vincennes, & en va tirer le Prince de Condé qui y languissoit depuis trois ans, sans qu'on sût trop pourquoi. Et ce qui mit le comble à la satisfaction du favori en cette occasion, c'est qu'il eut l'avantage d'abaisser l'orgueil du Duc d'Epernon, de ce Duc qui ne sut jamais fléchir; il fut cependant contraint de recevoir la loi en cette circonstance, & de la recevoir d'un jeune Gentilhomme élevé par le hasard au poste éminent de premier Conseiller & de Ministre du Roi son maître. L'année suivante ne fut pas si heureuse à beaucoup près pour le favori. Luines vit malgré lui la Cour de la Reine-Mere grossir considérablement aux dépens de celle de son fils; il eut beau employer les prieres & les menaces, si-tôt que la défection fut commencée, elle devint

en peu de jours presque générale, & fut comme une épidémie qui se communiqua, une fureur de mode qui tournoit toutes les têtes. Ce n'étoit pas à la dérobée qu'on s'échappoit de la Cour, on se communiquoit les projets de départ, on en faisoit publiquement les préparatifs ; c'étoit la matiere des conversations & des plaisanteries. Un Evêque envoyé au grand Commandeur pour l'engager à rester auprès du Roi, le trouva occupé de son départ, & n'en tira que cette réponse : *Vous de ce côté*, en montrant le Louvre, & *moi de ces autre*, en montrant le chemin d'Angers. Roquelaure, enrichi des bienfaits de Henri IV, répond gaillardement aux reproches de son fils : « Je ne suis point le Duc de Mayenne, mais je cours après mon argent que je lui ai prêté, & j'aurois un bien mauvais créancier si je ne le serrois de près ».

Dans cette nouvelle brouillerie de la mere & du fils, le Duc de Luines prit le parti mitoyen, celui de ne pas pousser les choses à la derniere extrémité, mais de disposer les esprits à terminer à l'amiable. Il appréhendoit, dit Siri, qu'il arrivât pendant le siége d'Angers

Digitized by Google

ce qui étoit arrivé pendant celui de Soissons ; c'est-à-dire, qu'on ne persuadât au Roi que pour avoir la paix il ne falloit qu'abandonner son favori, & que ce Prince jaloux & peu fidelle à ses attachemens, ne le sacrifiât à sa tranquillité comme il avoit sacrifié le Maréchal d'Ancre. Du sombre Louis, tout étoit à craindre ; c'est pour cela que Luines aimoit mieux aplanir les difficultés que tenter de les vaincre. En Normandie, il avoit acheté la soumission de Matignon par un brevet de Maréchal de France : il paya par des présens & des pensions celle de Beauveau, de Montgomery & de beaucoup d'autres qu'il n'avoit pu réduire à force ouverte ; enfin, il prévint d'offres & de promesses les principaux mécontens, afin de les désunir. Ceux-ci de leur côté n'oserent se mettre à trop haut prix, de peur d'être prévenus les uns par les autres. Ainsi depuis que le Roi fut entré dans l'Anjou, il s'entama une infinité de petits Traités particuliers, qui cependant n'eurent point de suite. Condé, pour hâter la conclusion du principal, fit attaquer le Pont-de-Cé ; il y eut quelques soldats de tués. Cette brusque

Digitized by Google

expédition ne fut pas du goût de tout le monde : des Miniſtres même du Roi la blâmerent, & remontrerent au Duc de Luines qu'on auroit bien pu ſe diſpenſer de répandre du ſang, pendant qu'il n'y avoit peut-être qu'une heure à attendre pour conclure la paix. Sans laiſſer au favori le temps de prendre la parole, Condé répond bruſquement que ce n'eſt pas au Roi à attendre. Le Duc de Luines, pour accélérer la concluſion de la paix, ne voulut point uſer du droit du plus fort. Le Roi fut déterminé par ſon Conſeil à profiter des Troupes qu'il avoit ſur pied pour réduire les Calviniſtes du Béarn, qui refuſoient toujours de rendre les biens au Clergé. Le Prince de Condé appuie fortement ce projet de guerre, parce qu'il eſpéroit y gagner la confiance du Roi en s'y rendant utile. Le Duc de Luines au contraire ne s'y prête qu'à regret, dans la crainte que le jeune Louis, prenant plaiſir aux expéditions militaires, ne s'attache au Prince qui lui en aura inſpiré le goût.

En 1621, la France ſe trouvoit ſans Connétable : depuis ſept ans il n'y avoit eu que des guerres paſſageres, qui

Digitized by Google

sembloient ne pas exiger qu'on donnât un pouvoir si étendu aux Généraux qu'on employoit pour la guerre du Bas Poitou & de la Saintonge ; le Ministere crut devoir borner toute l'autorité dans un seul Chef, afin d'être plus sûr de la subordination & du secret. Quand on pensa à chercher un Connétable, les suffrages se réunirent d'eux-mêmes sur le Duc de Lesdiguieres, qui avoit fait toute sa vie la guerre avec le plus grand succès ; mais il étoit Calviniste. Louis lui fit parler de conversion : il résista moins, dit-on alors, par attachement à sa religion, que pour ne pas désobliger Luines dont il connoissoit les vues secretes ; il poussa même la complaisance jusqu'à dire au Roi qu'il ne pouvoit choisir personne qui convînt mieux à la place, que le Duc de Luines. Sur ce témoignage, le Roi donne l'épée de Connétable à son favori, qui fit sur le champ nommer Lesdiguieres Maréchal général des Camps & Armées du Roi ; conduite qui peut faire conjecturer que Luines désira cette premiere charge de la Couronne, moins pour en avoir l'autorité, qu'afin qu'un autre n'en eût pas le titre. Même désir d'une puissance excessive le

détermina sans doute, lorsque Duvair, Garde des Sceaux, mourut, à ne pas souffrir qu'ils passassent en d'autres mains que dans les siennes. Enfin, pour mettre dans le même cadre tout ce qui put montrer la facilité du Prince & l'empire du favori, Luines chassa de la Cour le Pere Arnoulx, Confesseur du Roi, que ce Prince aimoit & estimoit ; il le chassa, parce qu'il s'apperçut que ce Jésuite donnoit à son Pénitent des conseils qui n'étoient pas concertés avec lui, & il en substitua un autre de son choix, sans que le Monarque, qui avoit à peine été prévenu, marquât ni regret de son Confesseur, ni dépit de se voir ainsi maîtrisé.

Avec une pareille influence dans toutes les parties de l'Administration, dans l'Epée, dans la Robe, dans l'intérieur de la Cour, il falloit, dit l'Auteur de l'*Intrigue du Cabinet*, ou réussir toujours, ou s'attendre à voir tomber sur soi tous les traits de la malice & de l'envie, tous les reproches & le blâme des mauvais succès ; c'est ce qui arriva au Duc de Luines. Après une suite de victoires, l'Armée du Roi vint échouer devant la ville de Montauban. Aussi-tôt

Digitized by Google

ce ne fut plus qu'un cri général contre le Connétable : on l'accusoit d'incapacité dans la guerre. On a poussé plus loin les reproches ; on a prétendu qu'il s'exposoit très-peu aux coups pendant le siége de Montauban, & l'on en citoit en preuve cette lettre de son Chirurgien à sa femme : « Sachez que je ne cours aucun hasard, Monseigneur le Connétable me faisant l'honneur de m'affectionner, & de me tenir toujours auprès de sa personne ». On sent que c'est une pure naïveté qui a été tournée en malice. Quoi qu'il en soit, on accusoit encore le Connétable d'être cause des mauvaises résolutions qu'on prenoit dans le Conseil, de l'indiscipline des Troupes, de la déprédation des finances, de la création de nouveaux impôts, du renouvellement des anciens, de tous les accidens, en un mot, de tous les malheurs, fussent-ils une suite nécessaire du cours ordinaire des choses, tels que les inondations, les frimats & les neiges qui empêcherent la prise de Montauban. Pendant ce déchaînement presque général, le Duc de Luines, cet homme chargé de biens & de dignités, qu'on admiroit & qu'on envioit,

luttoit contre une fievre maligne, qui le surprit dans un Village du Quercí nommé Lonquetil; il n'y réſiſta que quatre jours, & mourut le 15 Décembre 1621, à l'âge à peu près de trente-deux ans. Cinq jours auparavant le Roi prit Montheur, petite Ville qu'il abandonna au pillage, & dont il fit paſſer la Garniſon au fil de l'épée. Le Connétable étant malade ne participa point à cette horrible cruauté; ce fut, dit-on, le Prince de Condé qui y détermina le Roi, en lui citant l'exemple de Saül qui avoit attiré ſur lui la malédiction de Dieu en épargnant les Amalécites dévoués à la mort par le Prophete Samuel. (*Mémoires de Brienne, Tome I, p. 145, en note.*)

On publia lors de la mort du Connétable de Luines, que Louis XIII commençoit à s'en dégoûter, & qu'il n'auroit pas tardé à le diſgracier. Il eſt vrai que ce favori étoit au plus haut de la roue de fortune, & dans ce degré d'élévation, on eſt ordinairement aſſez près de tomber en bas. Cependant, malgré quelques traits d'humeur qu'on dit être échappés à ce Prince contre le favori (il l'appeloit quelquefois *le Roi Luines*),

Digitized by Google

on ne peut pas dire qu'il se fût tout à coup privé de ses services : il est certain qu'il en rendit un essentiel au Roi en abrégeant le Gouvernement de Marie de Médicis, qui auroit pu devenir fatal au Royaume ; s'il eût pour lors quelque part aux cruautés commises contre le Maréchal d'Ancre & sa femme, il effaça cette tache par la douceur de son ministere. Il étoit affable & conciliant, porté à la paix & à la négociation, qu'il traitoit habilement : à sa mort, il eut le sort des personnes enviées, dont on ne dit pas de bien lorsqu'on ne peut pas en dire de mal : on goûta alors cette Epitaphe, plus plaisante que méchante :

Montheur est pris, & la Garonne
Est remise en sa liberté :
Toutefois le peuple s'étonne
Du *Te Deum* qu'on a chanté,
Pour cette victoire notable,
Vu, dit-on, que le Connétable
A trouvé sa mort en ce lieu :
Mais pour dire ce qu'il m'en semble ;
La perte & le gain mis ensemble,
On a sujet de louer Dieu,

(*Mémoires de Brienne, Tome I.*)

Digitized by Google

Les freres du Connétable n'eſſuyerent aucun revers, & reſterent à la Cour dans une ſituation très-brillante. Pour cette fois Leſdiguieres hérita de l'épée de Connétable : elle fut, comme nous l'avons dit plus haut, la récompenſe de ſa converſion ; & le prix de ſon changement en rendit la ſincérité ſuſpecte.

Digitized by Google

NOTICE
SUR
BARADAS, GENTILHOMME BOURGUIGNON,
Favori de LOUIS XIII.

BARADAS fut le premier qui succéda à Luines dans la faveur de Louis. On ne sait trop de quel canton de la Bourgogne il étoit originaire; tout ce qu'on nous apprend, c'est qu'il fut reçu Page de la petite Ecurie, présenté par le Comte de Saint-Géri. Nous ne savons rien non plus des moyens qu'employa Baradas pour plaire à son Maître, mais il y réussit à tel point, que Louis XIII ne pouvoit un instant se passer de sa compagnie. Ce Prince étoit même jaloux des politesses qu'on pouvoit faire à son favori, & vouloit qu'il n'acceptât rien d'autre personne que de lui. Un jour Louis lui demande où il a dîné: *A l'auberge*, répond aussi-tôt Baradas. Baffompierre présent à la conversation, lui offrit sa table avec un reproche obligeant de ce qu'il n'en avoit pas usé

plutôt. Louis répond sèchement : *Je ne veux pas que mon ami ait obligation à personne.* (*Mémoires de Bassompierre.*)

En six mois de temps, Sa Majesté fait Baradas premier Ecuyer, premier Gentilhomme de la Chambre, Capitaine de Saint-Germain-en-Laie, & Lieutenant de Roi en Champagne. En moins de temps encore on dépouille ce favori de tout, & à peine des débris de sa grandeur lui reste-t-il de quoi payer ses dettes; de sorte que pour signifier une grande fortune dissipée aussi promptement qu'acquise, on disoit communément en proverbe : *Fortune de Baradas.* Ce Gentilhomme étoit, dit-on, peu souple, peu complaisant, & montroit trop ouvertement son dégoût pour la vie molle & oisive de la Cour, & surtout pour les amusemens puérils de Louis XIII. On dit aussi qu'il étoit fier & peu endurant, & qu'il eut un jour la hardiesse de faire un appel au Marquis de Souvré en présence du Roi, ce qui occasionna sa disgrace. On se trompe. La véritable cause de son renvoi de la Cour, c'est que voyant, dit M. Anquetil, la répugnance du Monarque à souffrir

Digitized by Google

souffrir le mariage de Gaſton ſon frere, en bon courtiſan il conſeilla à ſon Maître de ne pas le permettre ; par-là il ſe trouva lié à la cabale contraire à Richelieu, quoiqu'il fût ennemi perſonnel de Chalais, ſon rival en faveur. Louis XIII fut pendant quelque temps ſans révéler au Cardinal la conduite de ſon favori ; mais enfin ce ſecret lui échappa, dans quelque inſtant d'humeur ſans doute ; & le Miniſtre, qui n'avoit pas pu plier Baradas à dépendre de lui, & qui voyoit dans ſon caractere altier un éloignement invincible pour cette ſoumiſſion, lui fit vîte donner ſon congé. S'étant quelques années après préſenté à Louis qui paſſoit par ſa Province, le Monarque lui fit un accueil obligeant, & lui permit de le ſuivre ; mais le Cardinal témoigna que ces nouvelles apparences de faveur lui déplaiſoient. Baradas ne voulut pas courir les riſques que cet avis indirect lui faiſoit preſſentir ; il diſparut de la Cour, & alla chercher du ſervice chez l'Etranger, où ſa valeur ſeule, ſans conſidération de ce qu'il avoit été, l'éleva aux grades militaires. Ce qu'il y a de plus étrange, & ce qui prouve complétement & ſans réplique la

dépendance de Louis XIII de ſon premier Miniſtre, c'eſt qu'il ne témoigna aucun mécontentement, pas même de la ſurpriſe, en apprenant la diſparition de ſon *ami*, ainſi qu'il appeloit Baradas.

Quoi qu'il en ſoit, ce Gentilhomme, en Province comme à la Cour, faiſoit profeſſion d'être toujours le plus dévoué des ſerviteurs de Louis XIII, & il avoit mis ſur ſes drapeaux ces mots latins, tirés de l'Oraiſon Dominicale : *Fiat voluntas tua.* Le Monarque le rappela après la mort du Cardinal de Richelieu ; & comme il étoit Chevalier de Malte, Sa Majeſté lui donna une Abbaye, dont Baradas alla tranquillement manger le revenu au ſein de ſa famille. *Mémoires de l'Abbé* Arnauld, *Tome I, page 51.* Voyez auſſi les *Mémoires de Dupleſſis, page 205.*

Digitized by Google

ARMAND-JEAN DUPLESSIS,

CARDINAL DE RICHELIEU,

Premier Miniſtre de LOUIS XIII.

CE trop fameux Miniſtre naquit le 5 Septembre 1585, de François Dupleſſis, Seigneur de Richelieu, Chevalier des Ordres du Roi & Grand-Prévôt de l'Hôtel, & de Suſanne de la Porte, fille d'un célebre Avocat au Parlement de Paris. Il fut tenu ſur les fonds de Baptême par Armand, Prince de Conti, qui lui donna ſon nom. Le jeune Richelieu annonça dès ſon plus bas âge un génie ſupérieur; auſſi ſon pere, homme inſtruit pour ſon ſiecle, ne négligea-t-il rien dans ſon éducation. Son fils brilla dans le cours de ſes études: quoique né avec un goût très-vif pour toutes les ſciences, la Politique eſt celle qui parut toujours avoir le plus d'attraits pour lui. Il y fit les plus grands progrès dès qu'il s'y fut livré: né avec une ambition démeſurée, qu'il

Digitized by Google

eut l'art de cacher d'abord, cet homme profondément dissimulé ne visoit rien moins qu'aux premieres places : tout lui parut convenable pour y parvenir, & dès qu'il les eut obtenues, tout lui parut également permis pour les conserver.

Les commencemens de la haute fortune de Richelieu sont dus au hasard. Voici ce que Montglat nous dit de la naissance & de l'entrée de Richelieu dans le monde : « Barbin étoit Procureur du Roi à Melun ; lorsqu'il alloit à Paris, il logeoit chez un Avocat au Parlement, nommé Bouthilier, qui avoit été Clerc d'un autre Avocat très-célebre & très-riche, nommé Laporte. Celui-ci avoit pour client un Gentilhomme du Poitou, dont les affaires étoient en fort mauvais état : il sut plaire à Laporte son Patron, & épousa sa fille. De ce mariage vint, entre autres enfans, le Cardinal de Richelieu. Il dut son entrée dans le Ministere à Barbin ; celui-ci le voyoit souvent chez Bouthilier, à qui Laporte avoit recommandé en mourant les enfans de sa fille. Barbin, pendant les voyages que la Cour faisoit à Fon-

Digitized by Google

tainebleau, s'étoit immiscé dans l'amitié de Galigaï par des présens de fruits & des fêtes qu'il lui donnoit dans une petite maison située entre Melun & Fontainebleau ; il admit à ces fêtes le jeune Abbé de Richelieu, qui étoit déjà nommé à l'Evêché de Luçon. Galigaï lui trouva de l'esprit & de l'aptitude aux affaires ; elle le présenta à la Reine Marie de Médicis, qui porta le même jugement de sa capacité & lui donna sa confiance. Ainsi débuta le Cardinal. Dès l'année 1616, on voit qu'il prit un très-grand ascendant dans le Conseil, où on lui avoit donné ses entrées ».

« La Reine-Mere, à laquelle Richelieu s'étoit d'abord attaché, ayant éprouvé la disgrace de son fils en 1617, l'Evêque de Luçon fut le seul qui parût déterminé à partager son infortune. On le soupçonna par la suite d'avoir cherché dans cette apparence de fidélité plutôt ses avantages que ceux de sa protectrice. Voici le Maréchal d'Ancre tué, la Maréchale prisonniere, Mangot Garde des Sceaux réduit à être homme privé, Barbin arrêté, & l'Evêque de Luçon estimé & conservé en sa place

dans le Conseil : il faudroit être bien passionné pour le Cardinal de Richelieu, pour accorder à son avantage tous ces rencontres ». (*Lumieres pour l'Histoire de France, page 787.*)

Après la mort du Maréchal d'Ancre, le supplice de sa femme & l'exil de la Reine-Mere, survint la disgrace de presque toutes leurs créatures. Richelieu, ménagé d'abord jusqu'à être admis au Conseil, eut ordre bientôt après de quitter Marie de Médicis qu'il avoit suivie à Blois ; il se retire dans un petit Bénéfice qu'il possédoit en Anjou, nommé Coursai, ensuite dans son Evêché de Luçon, & est enfin relégué à Avignon. Louis XIII lui dit, le jour même de la mort du Maréchal d'Ancre : *Monsieur, nous sommes aujourd'hui, Dieu merci, délivrés de votre tyrannie.*

Richelieu, suivant M. Anquetil, paroît avoir trouvé le germe de sa conduite envers la Reine-Mere, & en avoir puisé les principes dans les Mémoires de Déageant, favori & confident du Connétable de Luines. Déageant composa ces Mémoires à la Bastille par ordre de Richelieu, qui lui avoit fait

Digitized by Google

demander pour son instruction l'histoire des choses dont il avoit eu connoissance pendant qu'il étoit attaché au Duc de Luines.

On prétend que Richelieu fut sacré Evêque de Luçon sur l'extrait baptistere de son frere aîné, qu'il donna pour son propre extrait de baptême, parce qu'il n'avoit pas l'âge requis pour être sacré Evêque, lorsqu'il fut pourvu de son Siége. Le Pape fut instruit de ce faux; mais il n'étoit plus temps, Richelieu étoit sacré. Si ce fait, rapporté par des Ecrivains dignes de foi, & même par M. Anquetil, est aussi vrai qu'ils nous l'annoncent, que penser d'un homme capable d'une pareille supercherie ? (*Mémoires d'*Aubery, *page 37 & suivantes.*)

Marie de Médicis avoit écrit au Roi son fils pour lui témoigner sa joie de leur raccommodement. Le Comte de Brenne, premier Ecuyer de la Reine-Mere, fut porteur de la dépêche. Par une fierté déplacée, ce Gentilhomme encore jeune donna de l'ombrage au Roi & au favori; il affecta de ne faire

Digitized by Google

aucunes civilités à Luines, qu'il ne daignoit pas même saluer lorsqu'il le rencontroit dans son chemin. On s'imagina que la Reine-Mere avoit ordonné à son envoyé d'en user de la sorte. Brenne fut obligé de s'expliquer & de déclarer que la Reine-Mere ne lui avoit point ordonné de braver le favori. Quand Brenne se présente pour avoir la réponse de Louis, on lui dit de la part du Roi de ne plus paroître devant Sa Majesté. « Elle choisira quelqu'un, ajouta-t-on, qui soit plus affectionné que vous à son service, quand il sera question d'envoyer la lettre qu'Elle a dessein d'écrire à la Reine ». Un Gentilhomme ordinaire du Roi fut dépêché pour cet effet, & Marie de Médicis avoua hautement le procédé fier & incivil de son Ecuyer. Pendant que Brenne se brouilloit à la Cour, le Marquis de Mouy son frere se raccommodoit avec le favori, qui le reçut à bras ouverts. Mouy s'étoit flatté que la Reine-Mere lui donneroit le Gouvernement d'Angers : cette récompense paroissoit due aux services qu'il avoit rendus à Marie de Médicis ; mais Richelieu, chef du Conseil de la Reine-

Digitized by Google

Mere ; Surintendant de ſa Maiſon, & tout-puiſſant alors auprès d'elle, l'emporta. Le Duc d'Epernon ſe joignit à lui pour faire donner le Gouvernement d'Angers au Marquis de Richelieu, frere aîné de l'Evêque. Mouy, outré de cette préférence, quitte le ſervice de Marie de Médicis, & ſe donne au favori du Roi. Le Duc de Montbazon, beau-pere de Luines, conduit Mouy à la Cour d'une maniere triomphante. Le Marquis de Thémines, intime ami de Mouy, crie beaucoup contre l'Evêque de Luçon ; il réſout de le venger du tort que le Prélat lui faiſoit. Comme il n'y avoit pas moyen de ſe battre contre un Eccléſiaſtique, il cherche l'occaſion de faire une querelle au Marquis de Richelieu ; elle ne tarde pas à ſe préſenter. Thémines prétend que l'Evêque de Luçon lui avoit manqué de parole en certaine affaire, il en demande l'éclairciſſement à ſon frere aîné ; ceux qui ont envie de quereller en trouvent aiſément le moyen dans une pareille converſation. Thémines & Richelieu ſe diſent des paroles aigres ; on veut ſe battre de part & d'autre, mais les amis communs s'y oppoſent autant qu'ils

Digitized by Google

peuvent. Enfin Thémines aborde Richelieu, qu'il rencontre dans une rue d'Angoulême ; après quelques paroles injurieuſes, ils tirent l'épée, & Thémines, plus adroit que ſon adverſaire, le tue. Un Prélat moins ambitieux que l'Evêque de Luçon auroit quitté la Cour pour aller pleurer dans ſon Dioceſe une mort qu'il pouvoit ſe reprocher ; mais uniquement occupé de l'avancement de ſa fortune, Richelieu diſſimule ſa douleur. Marie de Médicis obtient la grace de Thémines ; & le Roi ayant remis la confiſcation des biens du défunt, qui devoit appartenir à Sa Majeſté en conſéquence de la loi publiée contre les duels, l'Evêque de Luçon, le dernier des trois freres, recueillit la modique fortune de ſa maiſon. Alphonſe, qui ſuivoit le Marquis, s'étoit enfermé dans une Chartreuſe. Laporte, Chevalier de Malte, leur oncle maternel, eut le Gouvernement d'Angers. L'Evêque de Luçon avoit intérêt de mettre un homme à ſa dévotion dans la Ville où la Reine-Mere prétendoit ſe retirer, en cas qu'elle ne pût pas retourner avec honneur auprès du Roi ſon fils.

Digitized by Google

Pendant le séjour de la Reine-Mere à Angoulême, on découvrit dans cette Ville une conspiration capable de rompre toutes les mesures prises à cette époque pour mettre un terme aux malheurs de cette Princesse. Par un désir mal-entendu de s'avancer auprès du favori, le Comte de Schomberg avoit suborné un Limousin, qui promit de s'insinuer dans le Château d'Angoulême & de mettre le feu au magasin des poudres : il y en avoit une si grande quantité, que la Ville auroit été détruite aussi-bien que le Château ; mais ce misérable fut arrêté précisément au moment où il alloit exécuter son affreuse entreprise. La Reine-Mere voulut que l'affaire fût promptement étouffée, pour prévenir de nouveaux embarras qui pouvoient naître de l'importance des complices du Limousin. Cependant la chose ne demeura pas si secrete, qu'on ne sût dans le monde que ce scélérat avoit été mis en œuvre par le Comte de Schomberg : cela fit le plus grand tort à ce Seigneur dans l'esprit de tous les honnêtes gens, qui ne pouvoient approuver qu'un Gentilhomme, qui se

Digitized by Google

piquoit d'avoir de l'honneur & de la probité, eût formé une entrepriſe capable de renverſer une Ville, & de faire perdre la vie à la Reine-Mere, tandis que les premiers Seigneurs du Royaume & les plus attachés à la perſonne du Roi, témoignoient le ſervir à regret contre une Princeſſe dont ils plaignoient le malheur.

En 1619, Richelieu languiſſoit à Avignon, où le Pape Paul V ne le ſouffroit qu'à regret; ce Pontife l'avoit vu à Rome, & il le regardoit comme un intrigant dangereux, pour l'avoir trompé lors de ſon ſacre en produiſant l'extrait baptiſtere de ſon frere aîné, celui qui avoit été tué par Thémines. L'embarras où l'Evêque de Luçon ſavoit qu'étoit la Cour, lui donna lieu de conjecturer que ſes ſervices pourroient n'être pas rejetés; il les fit offrir par le Marquis de Pontcourlai ſon couſin. On les accepta, & il reçut permiſſion de ſe rendre auprès de la Reine. Avant que le Prélat arrivât à Angoulême, ce myſtere de Cour fut ébruité par l'indiſcrétion du Roi; il demanda publiquement au Marquis de Villeroy ſi le Seigneur

Digitized by Google

d'Alincour ſon pere étoit aſſez bien ſervi dans ſon Gouvernement pour être ſûr d'y arrêter l'Evêque de Luçon qui y devoit paſſer *incognito*. Villeroy écrivit ſur le champ à ſon pere : celui-ci mit tant d'eſpions en campagne, qu'il découvrit Richelieu ; & quoique le Prélat eût un paſſeport en bonne forme, il le retint à Lyon avec toute ſorte d'égards. Le Roi, qui n'avoit voulu que plaiſanter & qui avoit cru que l'Evêque ſeroit paſſé quand d'Alincour en auroit la nouvelle, ne ſut pas plutôt ſa détention, qu'il envoya ordre de lui laiſſer continuer ſa route. Cette aventure dévoila la colluſion de Richelieu avec la Cour.

Le Duc de Richelieu auprès de la Reine fut très-prudent ; il ne ſe préſente point en important qui, fier de la confiance des deux partis, prétend ſe rendre le centre des affaires, l'organe des moyens, & le conciliateur excluſif. Il écoute tout le monde & ne paroît déſirer aucun avantage, aucune prééminence ſur les habitans de cette Cour, tant anciens que nouveaux. Il ſe fait introduire auprès de la Reine

par le Duc d'Epernon ; lui-même affecte de rechercher ſon eſtime & ſon amitié, & dit qu'il ne vouloit devoir qu'à lui la bienveillance de la Princeſſe. Cette déférence gagne tous les cœurs à Richelieu, & diſpoſe les eſprits à la perſuaſion. L'Evêque de Luçon, ſecondé par le Marquis de Bethunes, négociateur du plus grand mérite, eut l'honneur de faire & de conclure l'accommodement de la Reine-Mere & celui du Duc d'Epernon qui, ſans les négociateurs, auroit été livré à la juſtice comme criminel de Leſe-Majeſté ; ce qui auroit entraîné ſinon la perte de la vie, du moins celle de ſes charges & la confiſcation de ſes biens. Quoi qu'il en ſoit, d'Epernon, pour avoir trop bien ſervi la Reine-Mere dans ſon évaſion, fut celui qui perdit le plus dans cette conjoncture ; cependant Baſſompierre dit qu'il gagna plus qu'il ne perdit, à cauſe de l'argent qu'on lui avoit donné pour les levées qu'il ne fit pas, ce qui n'eſt point ſans vraiſemblance. Richelieu précéda la Reine auprès du Roi, & reçut des remercîmens proportionnés au ſervice qu'il venoit de rendre.

Richelieu n'étoit retourné auprès de

Digitized by Google

Marie que de l'agrément du Roi. La Reine tenoit alors sa Cour à Angers. L'Evêque ne restoit auprès d'elle que sous la condition de faire entrer la Princesse dans toutes les vues du Roi son fils. Richelieu représente qu'il ne peut remplir ses engagemens, qu'autant qu'il ne restera personne auprès d'elle, capable de contredire ses avis. C'est pour cela qu'on prit soin de faire passer toutes les propositions agréables par le canal de l'Evêque. On fait naître à Marie des soupçons contre ceux de ses serviteurs qui auroient pu partager sa confiance avec le Prélat; on leur suscite des dégoûts de la part de la Reine, & quand ils veulent quitter son service, on leur fait un pont d'or à la Cour.

Quand on connoît l'ascendant que Richelieu avoit sur cette Princesse, il est permis de croire, comme le disent les Ecrivains les plus modérés, que s'il ne l'exhorta pas à appeler les mécontens, du moins il ne fut pas fâché de les voir accourir auprès d'elle, dans l'espérance que la fin de ces troubles seroit la réunion volontaire ou forcée de la mere & du fils, & seroit aussi, par une conséquence nécessaire, un

Digitized by Google

moyen pour lui de rentrer dans le Ministere. Soit inspiré par le Prélat, soit forcé par les circonstances, le Duc de Luines propose à la Reine de revenir à la Cour, & lui insinue qu'elle occuperoit auprès de son fils la place qu'elle y tenoit autrefois; mais les offres les plus avantageuses, les sollicitations les plus pressantes ne peuvent obtenir de Marie ce qu'elle eût accepté comme une grace quelques mois auparavant. Les mécontens, qui ne pouvoient rien sans elle, lui inspiroient une frayeur insurmontable du crédit du Prince de Condé son ennemi mortel.

Richelieu, qui avoit été un des agens de la paix d'Angers entre Louis & sa mere, en fut mal récompensé : on lui avoit promis le chapeau de Cardinal. Au lieu de lui tenir parole, des ennemis & des envieux l'accuserent d'avoir bien plutôt songé à ses intérêts qu'à ceux du Royaume, & de n'avoir pas même hésité de sacrifier sa maîtresse pour obtenir le chapeau; mais quel qu'ait été le motif secret de sa conduite, motif sur lequel on ne pourra jamais prononcer surement, on peut assurer que sa con-

Digitized by Google

duite elle-même fut ſage, conforme aux principes d'une ſaine politique, & avantageuſe à la France qu'elle tranquilliſa, & à Marie de Médicis qu'elle ſatisfit. Tout ce que cette Princeſſe pouvoit déſirer, c'étoit de revenir auprès de ſon fils avec les mêmes honneurs & la même autorité dont elle avoit joui autrefois; d'y revenir non comme forcée & ſuppliante, mais triomphante & priée. Les mécontens tâchoient de lui perſuader que pour parvenir à ce but, il falloit ſe faire craindre en uſant de leurs forces. Richelieu au contraire vouloit que Marie ſe ſervît de l'appui de ces Seigneurs & de l'oſtentation de leur puiſſance, non pour lutter contre ſon fils, mais pour s'en faire rechercher. Il y réuſſit, en ôtant même à Marie, contre les devoirs de ſa charge & ſes promeſſes, le pouvoir de ſe rendre redoutable, & en l'engageant à rentrer dans Angers. Ainſi l'Evêque de Luçon termina en un inſtant une guerre civile qui pouvoit devenir dangereuſe; ſervice eſſentiel rendu à la mere, au fils, au favori & à toute la France. Auſſi en parut-on fort reconnoiſſant. Luines rechercha le futur Cardinal, & le

Digitized by Google

mariage d'un de ſes parens avec la niece de Richelieu, fut le ſceau de cette nouvelle réconciliation. On prit à tâche de perſuader que le Roi avoit extrêmement à cœur la promotion du Prélat au Cardinalat. Le Miniſtere dépêcha courrier ſur courrier, & écrivit les lettres les plus preſſantes dont on donnoit communication à Richelieu. Le Marquis de Cœuvres, Ambaſſadeur à Rome, eut ordre de faire de vives inſtances auprès du Pape, & il s'y porta avec zele. Le ſouverain Pontife diſſimula quelque temps; mais à la fin fatigué des importunités de l'Ambaſſadeur, il lui déclare qu'on le joue, & lui montre des lettres du Roi lui-même, qui lui marque de n'avoir aucun égard aux démarches publiques qu'on feroit en faveur de l'Evêque de Luçon; de ſorte que la promotion de 1620 paſſa ſans que Richelieu y eût part. Il ſut ceux qui l'avoient deſſervi; c'étoient les Miniſtres, le Pere Arnoux, Confeſſeur du Roi, & Luines lui-même. Tout autre que l'Evêque de Luçon auroit pris les choſes avec hauteur, & auroit forcé ces faux amis de lever les obſtacles que leur jalouſie mettoit à ſon avancement:

Digitized by Google

mais instruit du manége de la Cour, il tint une conduite plus politique ; il ne murmura ni ne se plaignit : il affecta de dire que son malheur étoit une suite de la mauvaise volonté du Pape & des envieux. Il remercia ses amis de France, & continua à vivre avec eux comme s'il n'avoit eu qu'à s'en louer ; par-là il leur ôta la pensée de lui nuire, pratique ordinaire dans les Cours, où il est rare qu'on haïsse à demi, & qu'on ne s'efforce pas de perdre entiérement ceux qu'on a une fois offensés.

Ce fut en l'année 1624 que la Vieuville contribua beaucoup à ouvrir à Richelieu la porte du Conseil ; mais il ne tarda pas à se repentir de s'être donné un pareil collegue, & il montra par la suite qu'il le craignoit plus qu'il ne l'aimoit. Non-seulement il lui cachoit les affaires & ne lui montroit qu'une demi-confiance, mais encore il s'efforçoit de prévenir le crédit que le Prélat pouvoit obtenir auprès de Louis XIII. « Le Cardinal, lui disoit-il, étant créature de votre mere, doit lui être entiérement dévoué ; & si vous l'écoutez, attendez-vous à rentrer sous la tutelle dont vous

Digitized by Google

vous flattez d'être délivré ». En insinuant ces soupçons, la Vieuville a la mal-adresse de laisser à Richelieu l'occasion de développer sous les yeux du Monarque les grands talens qui lui méritèrent pour toujours l'estime de son Prince, estime qui fut son plus sûr rempart contre les entreprises de ses envieux, & contre les ombrages du Roi lui-même.

« Cette estime, *dit M. Anquetil*, naquit & s'accrut tout à coup dans les entretiens que Louis eut avec Richelieu au sujet de deux affaires importantes dont la Vieuville lui avoit laissé la direction ; savoir, la conduite à tenir avec les Espagnols pour la Valteline, & avec les Anglois pour le mariage entre Madame Henriette de France sœur du Roi & l'héritier de la Couronne d'Angleterre, qui fut depuis Charles I. A l'occasion de quelques cessions que ces deux Nations exigeoient, le Cardinal fait voir au Roi que son Conseil étoit trop mou, trop craintif, ce qui donnoit une supériorité singuliere aux étrangers. Louis voulut excuser la timidité de son Conseil, en répétant les discours qu'on ne cessoit de tenir sur la

Digitized by Google

foibleſſe de ſon Royaume. Le Prélat détruit toutes les objections de Sa Majeſté, en lui faiſant le portrait le plus avantageux de ſes peuples, & le tableau le plus impoſant des forces de ſon Royaume. Louis ne peut s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe de ce que ſon Royaume, fait pour donner la loi, la recevoit lâchement. Le Cardinal lui explique les raiſons de l'état de décadence où ſe trouvoit la France, & les moyens qu'il falloit prendre pour la relever. Dès ce moment il s'établit entre le Monarque & le Miniſtre une correſpondance d'idées & d'actions, qui ſoutint le Miniſtre par la ſuite contre tous les efforts domeſtiques & étrangers, contre la laſſitude même de Louis & de Richelieu, qui ſouvent dégoûtés par le contraſte de leur caractere & prêts à ſe quitter, furent toujours ramenés l'un à l'autre par la néceſſité de s'aider dans l'exécution des plans qu'ils avoient formés ».

Peu de temps après l'entrée de Richelieu au Conſeil, le ſyſtême de la Cour change entiérement. Il falloit du ſecret dans le Conſeil, dont les Eſpa-

Digitized by Google

gnols ſavoient auparavant toutes les réſolutions, tant par les Miniſtres qui leur étoient attachés, que par les Emiſſaires qu'ils entretenoient auprès des autres. Le ſyſtême changea entiérement; au lieu de ruſes, de fineſſes, de délais affectés que les Ambaſſadeurs de France dans les autres Cours avoient coutume d'employer, ils eurent ordre de parler & d'agir avec fermeté. Celui de Rome voyant un Miniſtre nouveau, lorſque le Cardinal ſe rendit maître du Conſeil, s'imagina lui rendre ſervice en lui écrivant une longue lettre, par laquelle il lui indiquoit le circuit des détours qu'il falloit prendre dans les négociations de cette Cour. A ces documens, Richelieu répond en deux mots: *Le Roi ne veut plus être amuſé; vous direz au Pape qu'on enverra une armée dans la Valteline.* La menace fut ſuivie de l'effet; & de crainte que l'Ambaſſadeur qui avoit des prétentions au Cardinalat, ne fût expoſé à la ſéduction, Richelieu met à ſa place le Comte de Bethunes, qui étoit Calviniſte.

Le Nonce du Pape ſe plaignoit de l'expédition de Louis en faveur des Griſons

Digitized by Google

contre le Pape, expédition, disoit-il, faite par un Prince Catholique, conseillée par un Cardinal, contre le Pape lui-même, pour un peuple hérétique : « Vous devez, disoit ce Nonce à Richelieu, être bien embarrassé dans le Conseil, quand il s'agit de délibérer sur la guerre. — Point du tout, reprend le Cardinal; quand j'ai été fait Secrétaire d'Etat, le Pape m'a donné un bref qui me permet de dire & de faire en sureté de conscience tout ce qui est utile à l'Etat. — Mais s'il s'agissoit d'aider les Hérétiques, ajoute le Nonce.—Je pense, repart tranquillement Richelieu, que le bref s'étend jusque-là ».

Pendant que la fortune & le crédit du Cardinal excitoient tant d'envie, il éprouvoit les plus vives alarmes, & pour l'une & pour l'autre & même pour sa vie : il se plaignoit amérement au Nonce Spada, qu'il avoit, du côté de la fortune, affaire à un Prince peu généreux; que la récompense de ses travaux n'avoit été jusqu'alors qu'une petite Abbaye, & qu'accablé de dettes, s'il venoit à quitter le Ministere en cet état, il seroit obligé de se cacher pour se soustraire à la poursuite de ses

Digitized by Google

créanciers. « Mon crédit, ajoutoit-il, n'eſt pas mieux établi. Placé entre la Reine-Mere & ſon fils, tous deux diamétralement oppoſés de ſentimens, j'ai toutes les peines du monde à diminuer la répugnance de l'un, & à modérer l'empreſſement de l'autre ; il s'en eſt peu fallu que dans cet embarras je n'aie perdu les bonnes graces de tous deux ». Le Roi ſur-tout, au moindre penchant qu'il appercevoit dans le Prélat pour les ſentimens de ſa mere, s'imaginoit qu'elle avoit la préférence dans ſon eſprit ; il en concevoit de l'ombrage, & dans un de ſes momens de ſoupçon, conſeillé par quelques jeunes favoris, il fut prêt à reléguer le Cardinal à Rome. A l'égard du danger de perdre la vie, on peut voir ci-après l'*article* du *Comte DE CHALAIS*.

Charles I, Roi d'Angleterre, avoit mis depuis peu quatre Dames Proteſtantes auprès de la Reine ſon épouſe, la Ducheſſe de Buckingham, la Marquiſe de Hamilton, & les Comteſſes de Dembigh & de Carliſle ; mais il ne parloit point de lui ôter celles qui étoient venues de France avec elle, ni ſes autres

Digitized by Google

autres domestiques François. Sans la préparer à une séparation qui doit lui causer une extrême douleur, on envoie tous les étrangers de sa maison à l'Hôtel Sommerset, & ils reçoivent en même temps ordre de se préparer à retourner en France dans vingt-quatre heures. Le Roi les va voir, leur déclare sa volonté & leur fait quelques présens. On les embarque au-plutôt, & leurs remontrances pour obtenir quelques délais ne sont point écoutées. Henriette désolée écrit en France, se plaint de l'infraction faite à ses articles de mariage, & demande la protection & l'appui du Roi son frere. Louis & son Conseil se trouvent embarrassés; on craint une rupture avec l'Angleterre. Richelieu propose d'envoyer le Maréchal de Bassompierre en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, afin d'accommoder à l'amiable une affaire dont le Cardinal appréhende les suites. L'expédient est d'autant mieux reçu, que Louis & ses Ministres sont d'avis d'éviter une guerre étrangere, capable de renverser leurs projets contre la Rochelle. On dresse à Nantes, où le Roi se trouvoit alors, l'instruction du Maréchal de

Digitized by Google

Baſſompierre, & Sa Majeſté lui ordonne de ſe préparer à partir inceſſamment. Louis eſt informé en même temps que Montaigu eſt en route pour venir à Nantes faire des complimens du Roi d'Angleterre ſur le mariage du Duc d'Orléans avec la Princeſſe de Montpenſier, qui fut célébré le 5 Août 1626. Le Cardinal de Richelieu fait ſignifier à Montaigu qu'il ait à s'en retourner promptement ſur ſes pas. Carleton paroît immédiatement après, & prie Louis, de la part de Sa Majeſté Britannique, d'agréer ce qu'Elle a fait à l'égard des domeſtiques de Henriette. Le compliment eſt fort mal reçu, & Baſſompierre a des ordres plus preſſans de hâter ſon départ. Ces mécontentemens réciproques des deux Cours ſembloient devoir aboutir infailliblement à une rupture. Je ne ſais pourtant ſi le Duc de Buckingham avoit déjà conçu le deſſein d'engager le Roi ſon maître à ſe brouiller avec la France. Entêté de folles amours en France, le favori de Charles I.er, (dit le Duc de Rohan dans ſes *Mémoires*,) prétend ſe ſervir de l'occaſion des brouilleries qu'il cauſe lui-même, afin de voir la Reine

Digitized by Google

Anne d'Autriche dont il se déclaroit l'amant. Buckingham offre de venir à Paris en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & d'arranger bientôt tous ces différens au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. A la suggestion du Cardinal de Richelieu, Louis n'y voulut jamais consentir. La vanité du favori fut extrêmement choquée de ce refus : il s'abandonne à tout ce que son dépit lui inspire, & désespérant de voir l'objet de sa passion, il forme la résolution de lui montrer du moins que s'il n'est pas né Roi, sa puissance n'est guere inférieure à celle des Têtes couronnées. « Puisqu'on refuse, dit-il, de me recevoir en France comme un Ambassadeur qui veut porter la paix, j'y entrerai malgré les François, en Général d'Armée qui porte la guerre ». Dès-lors il se prépare sérieusement à l'exécution de son projet. « Voilà, remarque fort bien le Duc de Rohan, comme des sottises de Cour causent de grands mouvemens dans les Royaumes. Les intérêts des favoris sont ordinairement l'origine des maux dont le peuple est affligé ; souvent ils se jouent de leurs maîtres, pour maintenir ou pour augmenter

Digitized by Google

leur fortune, & quelquefois pour venger leurs querelles particulieres ».

Henriette, sœur de Louis XIII & femme de Charles I.er Roi d'Angleterre, voulut gagner, cette même année, les indulgences du Jubilé, que le Pape Urbain VIII accordoit aux gens de sa communion; & dans cette intention, elle fit une de ses stations, c'est-à-dire une espece de pélérinage de dévotion à *Tyburn*, lieu où les criminels condamnés, subissoient le dernier supplice. C'est, lui disoit-on, un endroit consacré par le sang de plusieurs Martyrs. Le Maréchal de Bassompierre nie la vérité de ce fait; mais outre que les Ecrivains Anglois qui l'annoncent ne sont pas moins croyables que lui, il répond au reproche d'une maniere qui donne à penser que les Anglois ne le firent pas sans fondement. » S'il y eut, dit-il, quelques prieres offertes à Dieu devant Tyburn, ce fut pour le repos des ames des pendus; mais on ne les invoqua point comme des Martyrs ».

Guyton, Maire de la Rochelle, homme d'un bon esprit & d'un cou-

Digitized by Google

rage extraordinaire, s'appliquoit autant à bien défendre la Place, que le Cardinal de Richelieu à la réduire ; il animoit les Rochelois, par ſes paroles & ſes actions, à eſſuyer toutes les rigueurs d'un long ſiége plutôt que de perdre leurs priviléges & leur liberté. Il fut élu depuis l'arrivée du Roi devant la Ville, & il refuſa d'abord d'accepter la charge qu'on lui offroit. Vaincu par les inſtantes prieres des habitans, il prend un poignard, & leur adreſſe ces paroles : « Je ſuis Maire puiſque vous le voulez, mais c'eſt à condition qu'il me ſera permis d'enfoncer ce poignard dans le ſein du premier d'entre vous qui parlera de ſe rendre ; je conſens qu'on en uſe de même contre moi dès que je propoſerai de capituler. Le poignard demeurera tout exprès ſur la table de la chambre où nous nous raſſemblons dans la Maiſon-de-Ville ». Il n'y eut jamais une fermeté pareille à celle de Guyton durant le ſiége de la Rochelle. Un de ſes amis lui montrant une perſonne de leur connoiſſance qui mouroit de langueur faute d'alimens, le Maire lui répond avec tranquillité : « Etes-vous ſurpris de cela ? il faudra bien que

Digitized by Google

nous en venions là vous & moi, si nous ne sommes point secourus ». Un autre lui représentant, quelques jours après, que tous les habitans mouroient de faim : « Eh bien, dit-il avec le même sang froid, c'est assez qu'il en reste un pour fermer les portes ».

La Rochelle ne recevoit plus depuis long temps aucun rafraîchissement par mer ni par terre ; la disette y devint si grande, que le peuple fut réduit à chercher sa subsistance dans les alimens les plus vils & les plus mal-sains. Cependant le plus grand nombre des habitans ne perdoit point courage ; les vives exhortations de quelques Ministres, la prudence & la fermeté du Maire Guyton, l'exemple de la Duchesse de Rohan & de sa fille, qui, renfermées dans la Ville, vécurent pendant plus de trois mois de la chair de cheval, soutenoient le courage des plus abattus, & ranimoient les plus foibles. Mais il est bien difficile de contenir long temps une populace affamée : ni les soins ni la sévérité de Guyton n'empêcherent pas que ceux qui avoient moins de confiance & de zele pour la Religion ne remuassent à la fin. Le Roi

Digitized by Google

averti de ce qui se passoit, fomentoit la division par de fréquentes sommations aux habitans, auxquels on promettoit de sa part d'assez bonnes conditions. Le Présidial s'assemble, & les Magistrats sont d'avis d'accepter les offres du Roi. « Nous n'avons pas de vivres pour six semaines, dit l'un d'eux; ne sommes-nous pas trop heureux si le Roi veut bien nous accorder la jouissance de nos biens, les murailles de notre Ville, & la liberté de nos consciences ? Nous avons grand sujet d'espérer cette grace de Sa Majesté, & nous ne devons plus rien attendre des Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises. Ils n'ont pas eu la résolution de combattre ni de tenter à la derniere expédition le passage, pouvons-nous croire qu'ils le forceront au retour de leur flotte dont on nous amuse; cela est désormais impossible, la digue est à l'épreuve de tout. Guyton étoit présent à l'assemblée : le discours du Conseiller l'indigne tellement, qu'il s'oublie jusqu'à lui donner un soufflet, en lui disant que sa harangue ne mérite pas une autre réponse. Un autre Conseiller, ami de celui-ci, s'approche du Maire, lui porte quelques

Digitized by Google

gourmades, & Guyton les lui rend. Le Préſidial en corps ſe plaint de l'injure faite à deux de ſes Membres, & donne une Sentence de priſe-de-corps contre le Maire. Les Magiſtrats commirent trop légérement leur autorité. Guyton anime le peuple, & va ſuivi d'une grande troupe de gens armés dans le deſſein de ſe défaire des deux Conſeillers, qui ſont regardés comme des traîtres. Heureuſement ils n'étoient plus à la Rochelle : on les auroit mis en pieces, s'ils n'euſſent trouvé le moyen de s'échapper & de ſe réfugier dans le camp du Roi ; de pareils transfuges y étoient bien reçus. Il n'en fut pas de même de ceux qui ſortirent de la Ville, parce qu'ils ne pouvoient plus ſouffrir les rigueurs de la faim, ou qui furent mis dehors comme bouches inutiles ; on les forçoit à grands coups de fouet ou de fourche à retourner ſur leurs pas : pour ce qui eſt des malheureux qui furent pris pendant la nuit, on les pendit tous ſans miſéricorde, ſous prétexte qu'on en trouva deux ou trois qui portoient des lettres en Angleterre.

La conjoncture de la méſintelligence du Préſidial & du Maire de la Rochelle

Digitized by Google

parut favorable. Louis résolut de faire sommer les habitans de la maniere la plus solennelle. Breton, Roi d'armes de France, au titre de *Montjoie-Saint-Denis*, reçoit un ordre signé du Roi & du Secrétaire d'Etat d'Herbant, par lequel il lui enjoint de revêtir sa cotte-d'armes, de mettre sa toque sur sa tête, de prendre son sceptre à la main, & de s'en aller, suivi de deux Trompettes, faire dans les formes accoutumées une sommation au Maire, & l'autre au Conseil de la Ville. Voici comme la premiere étoit conçue: « *A toi Guyton, Maire de la Rochelle; je te somme de la part du Roi mon Maître, mon unique & souverain Seigneur & le tien, de faire présentement une assemblée de Ville, où chacun puisse entendre de ma bouche ce que j'ai à signifier de la part de Sa Majesté* ». Que si Guyton eût obéi à l'ordre d'assembler la Ville, alors Breton auroit fait la sommation suivante: « *A toi Guyton, Maire de la Rochelle, à tous les Echevins, Pairs, & généralement à tous ceux qui ont part au gouvernement de la Ville; je vous somme de la part du Roi mon Maître, mon unique & souverain Seigneur & le vôtre, de quitter votre rebellion, de lui ouvrir vos*

Digitized by Google

portes, & de lui rendre promptement l'entiere obéissance que vous lui devez, comme à votre seul Souverain & naturel Seigneur. Je vous déclare qu'en ce cas il usera de sa bonté en votre endroit, & vous pardonnera vos crimes de félonie & de rebellion; au contraire, si vous persistez en votre dureté, refusant la clémence d'un si grand Prince, je vous déclare de sa part que vous n'avez plus rien à espérer de sa miséricorde, mais que vous devez attendre de son autorité, de ses armes & de sa justice la punition que vos fautes ont méritée; bref, toutes les rigueurs qu'un si grand Roi peut & doit exercer sur d'aussi méchans sujets ». Les Rochelois ayant refusé d'écouter le Roi d'armes, il laissa tomber à terre une feuille de papier où les deux sommations étoient écrites, puis fait ce qu'on appelle en termes de procédure son Procès-verbal, & revient au camp des assiégeans.

Après la prise de la Rochelle, Guyton vient faire sa révérence au premier Ministre. Charmé de s'entretenir avec un homme dont il admiroit secrétement la prudence & le courage, Richelieu lui demande ce qu'il pensoit du Roi de France & du Roi d'Angleterre, dans

Digitized by Google

l'intention ſans doute de s'attirer quelque éloge. « Monſieur, lui répond Guyton, il vaut mieux ſe rendre à un Roi qui a ſu prendre la Rochelle, que de ſe donner à celui qui n'a pas ſu la ſecourir ». Le Maire diſſimuloit ſon chagrin le mieux qu'il lui étoit poſſible; on lui avoit fait eſpérer que les marques de ſa dignité lui ſeroient conſervées. Un de ſes priviléges étoit de marcher dans la Ville accompagné d'un certain nombre de Hallebardiers revêtus de ſes livrées. Cependant lorſqu'il ſe préſenta chez le Cardinal avec cet appareil, on vint lui dire de la part de Richelieu de renvoyer ſes Hallebardiers, parce que tous les droits du Maire de la Rochelle étoient tacitement ſupprimés dans les articles de ſa capitulation. Cét ordre piqua tellement Guyton, qu'il déclara, quelques jours après, que s'il eût prévu qu'on dût lui manquer ainſi de parole, il auroit ſoutenu le ſiége juſqu'à la fin, de maniere que Louis n'eût pas trouvé un ſeul habitant lors de ſon entrée à la Rochelle. « En ce cas, dit Pontis, le Roi ſe ſeroit peut-être vu dans la néceſſité de lever le ſiége, à cauſe de l'hiver & des tempêtes qui s'éleverent

Digitized by Google

incontinent après la réduction de la Ville. Le beau temps finit le jour même de la capitulation. Le 7 Novembre suivant, la mer fut tellement agitée qu'elle rompit quarante toises de la digue. Si Guyton se fût entêté de tenir encore un mois, nous étions en grand danger de perdre en un jour le fruit de tant de travaux & d'un si long siége. Le mauvais temps joint à la rupture de la digue, auroit infailliblement procuré du secours aux assiégés ».

Les Grands apprirent à trembler en voyant conduire sur l'échafaud François de Montmorenci, Duc de Bouteville, & François de Bermades, Comte Deschapelles. Ils furent tous deux décapités le 21 Juin 1627, pour s'être battus en duel dans la Place Royale malgré les défenses qui avoient été renouvelées au mois de Février de l'année précédente. Le Comte de Bouteville avoit, selon la pernicieuse coutume de ce temps-là, une fureur pour les duels que rien n'avoit pu arrêter; il suffisoit d'être en quelque réputation pour être obligé de tirer l'épée contre lui. Après sa querelle avec le Sieur de la Frete, il

Digitized by Google

se retira en Flandres, où il trouva le Marquis de Beuvran dans la disposition de venger la mort du Comte de Thorigny son cousin. L'Infante les raccommoda en apparence; mais Beuvran étant retourné à Paris, Bouteville l'y fut chercher, & ils se battirent le 12 Mai 1627, trois contre trois à la Place Royale. Le Comte de Bussy d'Amboise fut tué par Deschapelles, qui prit aussitôt la fuite avec Bouteville; mais ils furent arrêtés à Vitry-le-François, & toutes les prieres du Duc de Montmorenci, soutenues de celles du Prince de Condé, ne purent sauver la vie à son cousin. Cet acte de justice eut plus d'effet que tous les Edits n'en avoient eu jusque-là, & paroissoit nécessaire. M. de Montmorenci, que le Cardinal avoit obligé quelques mois auparavant à se défaire de sa charge d'Amiral pour s'en revêtir lui-même sous un autre nom, fut d'autant plus piqué, qu'il crut qu'on en vouloit à toute sa maison: mais il dissimula son chagrin, & vécut même assez bien avec le Ministre jusqu'au temps que son malheur l'entraîna dans la révolte; il n'oublia pas alors de mettre la mort du Comte de Bou-

Digitized by Google

teville au nombre des sujets qu'il avoit de se plaindre du Cardinal.

L'Evêque de Nantes, qui avoit obtenu la permission de voir Bouteville & Deschapelles dans leur prison, parvint à les détacher par degrés des choses de ce monde, & les disposa à faire une mort chrétienne. « Madame, (écrivit le Comte de Bouteville à la Présidente de Mesmes, mere de Bussy d'Amboise,) Si je n'avois un véritable sentiment de la faute que j'ai commise envers Dieu & du tort que je vous ai fait, je ne prendrois pas la hardiesse de vous demander un acte de piété, le plus grand qui puisse partir d'une ame chrétienne & généreuse, qui est, Madame, de vous avoir ravi votre cher & unique enfant, non par haine ni vengeance, n'ayant jamais eu sujet que de l'honorer, mais par un vain & faux honneur du monde, contraire, je le confesse, à la loi de Dieu & de la raison naturelle. Soyez satisfaite, Madame, de mon sang que je verserai bientôt pour l'expiation de mon crime; j'espere que la justice Divine le sera, & que vous ne demanderez point au Ciel vengeance contre moi, tandis que par mes prieres je

Digitized by Google

tâche de réparer le mal que vous avez reçu de la part d'un malheureux qui meurt, Madame, votre très-humble serviteur. *Signé* BOUTEVILLE ». Il envoyoit en même temps la lettre suivante à Madame de Bouteville son épouse. « M. de Nantes vous dira, Ma Femme, de quelle sorte je vais mourir maintenant ; je m'assure que cela vous servira de consolation dans la perte que vous faites. Vous aviserez avec lui ce qui sera le meilleur pour le salut de mon ame, & prendre le soin de payer ce que je dois dans le monde ; les prieres pour moi me peuvent beaucoup servir, mais le principal c'est de satisfaire mes créanciers. Adieu : je ne veux point vous faire connoître combien je vous aime, de peur que cela n'augmente votre affliction ».

Le 11 Juin Bouteville & Deschapelles furent menés au Palais : Bouteville parut le premier dans la Grand'Chambre, où il fut interrogé. On fit ensuite entrer Deschapelles qui, après avoir répondu à quelques questions que lui fit le premier Président, pria ses juges de vouloir bien entendre ce qu'il avoit à leur dire, & leur parla de la sorte :

Digitized by Google

« Messieurs, puisque vous m'avez fait la faveur de vous assembler pour mon sujet, & que mes fautes m'ont amené en votre présence, j'ai à vous supplier de deux choses : l'une, que vous fassiez une action de justice en ma personne ; l'autre, de clémence envers mon cousin : il n'est pas que vous ne connoissiez sa générosité, toute la France le sait ; mais comme j'ai l'honneur de la connoître plus particuliérement, je puis avec plus de raison lui rendre ce témoignage, qu'il a plus de mérite encore que l'applaudissement public ne lui en donne. La considération de sa maison, les services que ses Ancêtres ont rendus dans tous les temps à ce Royaume, doivent aussi vous faire pencher du côté de la miséricorde ; il semble que sauvant en sa personne un excellent Capitaine, un généreux courage, vous contribuerez au bien public, & vous épargnerez des regrets à la postérité, qui ne pourroit qu'être bien sensible à cette perte. Cette passion du duel s'amortissant avec l'âge, on pourra se servir en toute occasion d'un homme comme lui, qui n'a d'autre but que la gloire de l'Etat & de son Prince. Quant à moi, j'attends de votre

Digitized by Google

justice ce qui est dû à l'action que j'ai faite. Je ne prétends pas m'excuser, mais seulement vous supplier de considérer la maison, le mérite & les actions de mon cousin Bouteville ».

Le lendemain, vers les onze heures, le Greffier leur lut l'Arrêt qui avoit été rendu la veille, & qui les condamnoit à avoir la tête tranchée. La Princesse de Condé, les Dames de Montmorenci, d'Angoulême, de Ventadour & de Bouteville coururent au Louvre pour parler au Roi, qui consentit à les voir, non sans beaucoup de peine : toutes les Dames se jetterent à ses pieds en criant : « Miséricorde, Sire, miséricorde ». Madame de Bouteville étoit évanouie, & les autres fondoient en larmes ; sur quoi le Roi, plus importuné qu'attendri, dit à la Princesse de Condé : « Leur perte m'est aussi sensible qu'à vous, mais ma conscience me défend de leur pardonner ».

Vers les cinq heures du soir les deux criminels étant arrivés à la Place de Grêve, le bourreau coupa par derriere les cheveux de Bouteville, qui portant la main à sa moustache, l'Evêque de Nantes lui dit : « Vous m'aviez promis,

Digitized by Google

mon fils, de ne plus penſer au monde; eh quoi ! vous y penſez encore » ? On lui demanda s'il vouloit qu'on lui bandât les yeux ? Il répondit que non ; & l'inſtant d'après le bourreau lui abattit la tête.

Deſchapelles, qui étoit reſté dans la charrette, & qui avoit le dos tourné à l'échafaud, ayant compris que Bouteville avoit ceſſé de vivre : « Mon couſin eſt mort ! s'écria-t-il ; prions Dieu pour ſon ame ». Etant monté ſur l'échafaud, & appercevant le corps de Bouteville : « C'eſt donc là, dit-il, le corps de mon couſin ..... » ? De là s'appuyant ſur un Prêtre fort jeune qui étoit auprès de lui, il ſe mit à genoux & ſe releva ; puis s'étant placé ſur le bloc, le bourreau lui enleva la tête.

Après la mort du Comte Deſchapelles, il courut dans Paris beaucoup de lettres qu'il avoit écrites à différentes perſonnes la veille de ſon exécution. Voici celle que reçut Madame de Bouteville : « Madame, ma chere couſine, ſi vous aviez moins de vertu je n'entreprendrois pas de vous donner des conſolations ; vous avez perdu tout ce que vous pouviez perdre ; mais toute

Digitized by Google

la France perd avec vous. Votre époux étoit jeune encore, mais il ne pouvoit plus acquérir d'honneur en ce monde. Que pouviez-vous attendre de son courage, qu'une fin précipitée qui eût perdu le corps & l'ame ? Vous ne l'avez possédé que dans des alarmes & des périls continuels ; & Dieu qui, comme par miracle, avoit toujours conservé sa vie, vous donne cette puissante consolation qu'il vous l'ôte pour l'attirer à lui. Réjouissez-vous-en, Madame ; au moins si vous l'aimez, comme j'en suis assuré, que votre déplaisir ne vous fasse pas abandonner vos enfans, qui ont besoin d'être élevés sous votre aile : apprenez-leur ce que vous savez si bien, à vivre dans le monde au sein de la vertu. Ne changez pas votre condition, si vous voulez être la femme la plus estimée de votre siecle, comme Monsieur votre mari étoit le plus estimé des hommes. Chere cousine, je lui fais part de la consolation que j'ai de lui faire compagnie, & vous recommande de toute mon ame ma pauvre petite mere.... Dieu la veuille bénir & consoler..... Je suis, Madame, &c. *Signé* DESCHAPELLES. »

Digitized by Google

A propos de l'inflexibilité de Louis XIII, qui refusa constamment la grace de ces deux Seigneurs, vainement implorée par la Cour entiere, un duelliste piqué fit le quatrain suivant :

Peu fait pour tout autre renom,
S'il ne faut pour celui *de juste*,
Qu'être aussi dur & froid qu'un buste ;
Louis a mérité ce nom.

Cette sévérité ne ralentit pas sous le gouvernement de Richelieu la fureur des duels, qui fut portée à un excès ridicule. *Voyez* dans les *Mémoires de Bussi-Rabutin, année 1638*, la Relation d'un duel de cinq contre cinq ; il est fondé sur ce qu'on peut appeler *une querelle d'Allemand :* ceux qui se battent n'en savent pas le sujet. L'un apprenant qu'il a une querelle, vient offrir ses services à Bussi ; & se voyant refusé, parce que Bussi a son nombre de combattans, il va les offrir à son ennemi. Un Mousquetaire est rencontré sur le Pont-Neuf ; on lui propose de venir faire le cinquieme ; il accepte & remercie sincérement de ce qu'on lui offre l'occasion de se couper la gorge avec

Digitized by Google

quelqu'un qu'il ne connoît pas. Les Mémoires de Buſſi, ceux d'Artagnan & d'autres, préſentent une infinité d'exemples de pareils traits de férocité folle, qu'on érigeoit alors en actions de bravoure. Au ſujet de la décollation des deux Seigneurs ci-deſſus, M. Anquetil obſerve fort judicieuſement que c'eſt preſque le ſeul exemple de deux grands Seigneurs punis ſans crime d'Etat, & pour avoir uniquement manqué non au Prince, mais aux Lois.

Il eſt dit dans les *Mémoires de Pontis*, que le Cardinal de Richelieu, lors du ſiége de la Rochelle, s'étant approché du quartier du Roi, dont il étoit auparavant fort éloigné, demanda à Sa Majeſté quelques Compagnies pour faire garde devant ſon logis, parce qu'il ſe trouvoit plus expoſé aux ſorties des aſſiégés. Le Roi lui deſtina pour cet effet certaines Compagnies de ſon Régiment des Gardes, & je fus le premier envoyé, dit Pontis, avec la mienne à la porte du Cardinal : dans le deſſein qu'il avoit de me gagner & de m'attirer à ſon ſervice, il donna ordre qu'on me préparât une belle chambre

Digitized by Google

où rien ne manquât ; mais je ne voulus seulement pas me coucher pendant la nuit, pour mieux remplir les devoirs de ma charge. Richelieu prit de cela même occasion de me flatter, il affecta de me louer extrêmement devant quelques personnes de la Cour, afin qu'elles me le rendissent : ayant résolu ensuite de me tenter tout de bon, le Pere Joseph fut choisi pour cela ; homme fort propre à exécuter les desseins du Cardinal, il avoit l'esprit tout aussi délié, tout aussi pénétrant que lui. Voici pourquoi Richelieu voulut s'assurer de ma disposition. Beauplan, Capitaine de ses Gardes, étoit fort malade ; on avoit dessein de me gratifier de cette charge en cas qu'il mourût & que je consentisse à l'accepter & à me donner au Cardinal sans aucune réserve. Le Pere Joseph me le fit entendre fort clairement. Richelieu prétendoit que ses Officiers le regardassent comme leur Souverain, & que dans les troubles & les révolutions de la Cour, ils fussent toujours pour lui envers tous & contre tous sans exception. C'étoit à cette condition seule qu'on entroit à son service, & c'étoit aussi une chose, je l'avoue, qui me

Digitized by Google

choquoit au dernier point ; je ne pouvois voir ſans indignation qu'on obligeât ainſi les gens à renoncer à quelque ſorte par un nouveau ſerment, à celui qu'ils avoient fait d'obéir au Roi.

Le Pere Joſeph paſſant donc un jour devant mon logis, ou plutôt faiſant ſemblant de paſſer de peur que je ne cruſſe qu'il venoit exprès, demande aſſez haut ſi j'y ſuis. On m'avertit ; je deſcends au-devant de lui : nous montons enſemble à la chambre ; tout le monde ſe retire pour faire honneur au Capucin devenu courtiſan, Miniſtre du premier Miniſtre, & non guere moins redouté que Richelieu. Nous voilà enfermés tête à tête. « J'ai parlé pluſieurs fois de vous à M. le Cardinal, me dit le Pere dans la ſuite de l'entretien ; il vous eſtime beaucoup, & j'ai reconnu qu'il étoit diſpoſé à vous faire du bien : ſon diſcernement à connoître le mérite eſt exquis, & il récompenſe la vertu par-tout où il la trouve. — Mon Pere, lui répondis-je, je ne mérite pas que vous parliez de moi à M. le Cardinal, & je crains que tous les bons offices que vous avez eu la bonté de me rendre ne tournent à mon déſavantage. Un

Digitized by Google

génie supérieur n'estime que les choses éminentes; & n'y ayant rien en moi que de médiocre & de fort commun, c'est faire tort en quelque façon au jugement de M. le Cardinal, que de vouloir lui donner de l'estime pour une personne qui n'en est pas digne; je ne puis me vanter que d'une seule chose, c'est la fidélité inviolable que j'ai toujours gardée au Roi, & je puis dire sans vanité que sur cet article je ne le cede à personne du monde. — Voilà justement, reprit le Pere, ce que M. le Cardinal estime le plus en vous. Il cherche des Officiers fidelles, & qui soient à lui sans exception & sans réserve; il ne veut point de ceux qui servent deux maîtres. (Ce furent les propres termes du Capucin.) M. le Cardinal sait bien qu'on ne peut jamais compter sur la fidélité de ces gens-là, c'est ce qui l'a porté à jeter les yeux sur vous, persuadé qu'il est, que lorsque vous vous donnez à un maître, vous ne servez que lui seul après Dieu; qu'il est rare de trouver des hommes de cette trempe dans le siécle présent : M. le Cardinal les acheteroit au poids de l'or ».

On

Digitized by Google

On ne pouvoit guere pouſſer les choſes plus loin, ni ſe déclarer plus ouvertement; auſſi ne croyant pas devoir garder plus de meſures avec une perſonne qui en gardoit ſi peu avec moi, je ne craignis pas de parler avec la même franchiſe au Capucin. « Je ſais, mon Pere, lui dis-je, que ce m'eſt un trop grand honneur que M. le Cardinal ait jeté les yeux ſur moi, & je ſuis perſuadé que je ne puis entrer à ſon ſervice ſans être aſſuré de ma fortune; mais puiſqu'il eſtime principalement la fidélité dans les ſerviteurs, ne ſeroit-il pas le premier à m'accuſer d'infidélité ſi, après l'honneur qu'il a plu au Roi de me faire, en m'approchant de ſa perſonne par la Lieutenance d'une Compagnie aux Gardes dont il m'a gratifié, je quittois le ſervice de Sa Majeſté pour me donner à un autre? Ce ſeroit une légéreté & une ingratitude inexcuſables: il n'y a perſonne qui ne crût qu'ayant été ſi mauvais ſerviteur du Roi de France, je ne fuſſe indigne de l'être du plus grand Prélat de l'Egliſe. J'ai tout ſujet de penſer, mon Pere, que M. le Cardinal veut éprouver ma fidélité, & j'eſpere que vous aurez la bonté de lui

Digitized by Google

en rendre témoignage ; c'eſt une nouvelle grace que vous ajouterez à pluſieurs autres dont je vous ſuis obligé ». Le Pere ſe ſauvant par l'ouverture que je lui donnois, feignit d'être content de ma réponſe ; après avoir loué ma reconnoiſſance des bienfaits du Roi, il ſortit auſſi ſatisfait en apparence, qu'il avoit de dépit au fond de l'ame de voir ſes complimens ſi mal payés.

Le Cardinal ne témoigna pas moins de contentement ; & quoique très-offenſé de ce qu'un ſimple Officier oſoit refuſer d'entrer à ſon ſervice, il affectoit de louer ma fidélité. On ne peut s'imaginer combien ſa paſſion de venir à bout de ce qu'il entreprenoit lui fit uſer d'adreſſe pour me gagner. Si on parloit de quelques Officiers, il me relevoit au-deſſus de tous les autres, & ne laiſſoit jamais échapper l'occaſion de me louer en préſence du Roi & des Grands de la Cour. On venoit ſouvent me dire que j'étois bien obligé à M. le Cardinal, qui rendoit à toute heure des témoignages avantageux de ma conduite. Je recevois en apparence ces complimens avec beaucoup de reconnoiſſance & de modeſtie, mais dans le

Digitized by Google

fond de l'ame, j'étois insensible aux louanges affectées d'un homme dont je connoissois les prétentions. Richelieu ne pardonna pas à Pontis : après avoir employé toutes les voies de douceur dont un courtisan délié peut s'aviser, il en vint à la fin à la rigueur & à la violence. Pontis perdit en un jour & ses appointemens & sa liberté. Il est inutile, je crois, d'ajouter d'autres couleurs à ces traits, pour bien faire reconnoître quel homme étoit cet ambitieux Prélat.

On lit dans les *Mémoires du Seigneur du Maurier*, que l'an 1628, après la prise de la Rochelle, le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit la France, s'étoit mis en tête de détruire toutes les retraites de l'hérésie, ayant une passion démesurée de se faire un jour canoniser; & que pour parvenir plus surement à cette fin, il faisoit dire à ses Confesseurs qu'il n'avoit jamais commis un péché véniel. « Je l'ai ouï répéter bien des fois, continue du Maurier, à M. Lescot de Saint-Quentin, son Confesseur, qu'il fit Évêque de Chartres. C'étoit un Picard aussi fin qu'il en fût

Digitized by Google

jamais, & qui, sous une franchise & une simplicité apparentes, cachoit beaucoup de ruse & d'artifice ». Pour s'acquérir de la réputation parmi les zélateurs de la foi Catholique, cette Eminence avoit donc traité sous main avec Jean d'Osmaël de Walkembourg, Gouverneur d'Orange, pour qu'il livrât cette Place. Cet homme nourri dans la maison d'Orange, à qui le Prince Henri avoit confié sa Principauté, fut gagné par la promesse qu'on lui fit de 400,000 l. d'argent comptant, & d'une terre de 20,000 liv. de rentes, en Provence, où il faisoit état de se retirer & de renoncer au Calvinisme, n'ayant point d'autre Religion que son intérêt; mais cette affaire traîna assez long-temps, & Walkembourg ne voulant pas livrer la Place qu'on ne lui eût remis tout l'argent entre les mains, le Prince fut assez heureux pour être averti à temps de cette trahison. Il dépêcha donc le Sieur Knuth, Zélandois, homme résolu & en qui il avoit toute confiance, avec ordre exprès de le défaire de ce traître. Ce Knuth, qui étoit aussi adroit que hardi, après s'être assuré des principaux habitans de la Ville & de plu-

Digitized by Google

sieurs Gentilshommes de la Principauté d'Orange, épie l'occasion de surprendre le Gouverneur qui, étant un jour descendu du Château dans la Ville, peu accompagné contre sa coutume, fut attaqué & tué dans la maison de Lapise, Greffier, où il s'étoit retiré. Puis Knuth alla droit au Château, où le Lieutenant, après avoir d'abord tiré le canon contre la Ville, & un peu balancé, le reçut enfin, à l'inspection de l'ordre du Prince, & fit avec toute la Garnison un nouveau serment de fidélité à Henri-Frédéric de N[illegible]u, qui envoya ensuite le Baron de Dona son beau-frere commander dans la Place.

Walkembourg avoit épousé la fille du Sieur de Brie, Trésorier des Etats : elle avoit fait son possible pour lui ôter de l'esprit ces desseins pernicieux, mais elle eut la douleur, aussi bien que ses filles, de le voir expirer ; car il fut contraint de se rendre à Knuth après avoir été blessé grievement au-travers de la porte d'une chambre où il se défendit long-temps. Knuth avoit rendu un service important à son Maître ; il en fut récompensé par un présent & une pension de 2000 livres. On

Digitized by Google

conçoit bien que le Prince d'Orange voulut le plus grand mal à Richelieu d'avoir essayé de lui ravir une Souveraineté ; mais il cacha son ressentiment, & pour le manifester, il attendit une occasion favorable qui ne tarda pas à se présenter ; car peu de temps après, M. le Cardinal s'étant brouillé avec Marie de Médicis, qui étoit soutenue de toute la puissance d'Espagne & d'Allemagne, il fut contraint de recourir à des alliances étrangeres, & de rechercher ceux qu'il avoit mépriſés jusqu'alors. La tempête qui se forma contre lui, tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume, l'obligea de mendier l'appui du Prince d'Orange, qui, sans avoir le titre de Souverain, disposoit de tout dans les Provinces-Unies. Il se fit un Traité entre la France & les Etats, par lequel on devoit attaquer puissamment les Espagnols, & diviser la conquête des Pays-Bas Catholiques, qu'on avoit déjà dévorés en imagination. Le Prince d'Orange devoit entrer dans le Brabant avec l'Armée de Hollande. La France le devoit joindre avec une Armée de trente mille hommes ; & nos Généraux, en cas de jonction, avoient ordre du

Digitized by Google

Roi d'obéir au Prince, tant le besoin qu'on avoit de lui étoit pressant. En effet, au printemps suivant, en 1635, l'Armée de France, sous le commandement des Maréchaux de Châtillon & de Brézé, étant entrée dans les Pays-Bas, défait à plate couture les forces d'Espagne à Avein, commandées par le Prince Thomas de Savoie, qui depuis prit le nom de Prince de Carignan. Tout le bagage, tout le canon demeura au pouvoir des François, avec quantité de prisonniers, dont plusieurs de qualité furent menés à Mastricht. Ces Généraux, après cette victoire, se joignirent au Prince d'Orange, & saccagerent une partie du Brabant; mais le Prince qui avoit toujours sur le cœur l'affaire d'Orange, & qui n'aimoit pas mieux le voisinage des François que celui des Espagnols, faute de vivres & de subsistances fit ruiner notre Armée victorieuse, qui, s'étant retirée en Hollande après la levée du siége de Louvain, sous prétexte de l'approche de Picolominy avec une Armée d'Allemagne, y périt en grande partie de faim, de misere & de maladie, le sixieme n'en étant pas retourné dans le Royaume.

Digitized by Google

Le Prince d'Orange regardoit le Cardinal de Richelieu comme un ennemi réconcilié, qui ne le recherchoit que parce qu'il avoit le plus grand besoin de lui; en conséquence, il lui faisoit tous les déplaisirs & lui donnoit toutes les mortifications dont il étoit capable, recevant tous ceux qui étoient disgraciés en France, les honorant des plus beaux emplois & de sa confiance même, ce qui fut bien marqué à l'égard de MM. de Hauterive & de Beringhen, qu'il considéroit autant pour narguer le Cardinal, que parce qu'ils le méritoient. Richelieu, tout puissant qu'il étoit, se voyoit forcé d'avaler ces pilulles, ayant besoin de la diversion de la Hollande pour le bien de ses affaires. Tout cela fit connoître au Cardinal qu'il ne faisoit pas bon offenser les hommes de courage; mais il sut dissimuler en bon politique, & ne parut point s'irriter de ces mauvais traitemens, qui se peignirent à son esprit plutôt comme des ressentimens de justice très-naturels, que comme des offenses faites de gaieté de cœur. Ainsi il continua de rechercher l'amitié du Prince d'Orange, & il fut arrêté que dorénavant chacun attaque-

Digitized by Google

roit de son côté l'ennemi commun. Il entretint depuis une fidelle & parfaite correspondance avec le Prince, qui s'étant assez vengé, & voyant qu'il tiroit un grand avantage de son alliance avec la France, exécuta depuis les Traités de bonne foi.

Tout le monde sait que la Reine-Mere ayant recouvré son crédit, quelque temps après la mort du Connétable de Luines, elle l'avoit employé à pousser l'Evêque de Luçon sa créature : il lui étoit redevable du chapeau de Cardinal, de son entrée au Conseil, de sa faveur, de sa puissance presque sans bornes : il oublia tant de bienfaits. Marie de Médicis crut du moins qu'il les avoit oubliés, & se les reprocha à elle-même. Leur mésintelligence éclata immédiatement après le siége de la Rochelle. M. de Richelieu étant entré dans la chambre de cette Princesse, elle lui demande comment il se porte : je me porte mieux que beaucoup de gens qui sont ici ne voudroient, répond le Cardinal enflammé de colere, le front ridé, le nez affilé & les levres tremblantes, au rapport d'un Ecrivain qui prend Dieu à

Digitized by Google

témoin de la vérité de ce qu'il avance. La Reine rougit & sourit presque en même temps, en voyant entrer le Cardinal de Bérulle en habit court & avec des bottes blanches. « Je voudrois, dit aussi-tôt le Ministre du ton d'un homme qui ne se possédoit pas, je voudrois être aussi avant dans vos bonnes graces comme est celui dont vous vous moquez ». Il parle ensuite avec beaucoup de vivacité contre la Princesse de Conti & la Duchesse d'Elbœuf, qu'il savoit n'être pas dans ses intérêts. La Reine-Mere, qui les aimoit fort, lui dit qu'il est insupportable. Le Roi qui survient est instruit de toute la conversation, & blâme son premier Ministre dont il condamne l'emportement; car dès le lendemain, il écrivit une lettre à Marie de Médicis, dans laquelle il lui demandoit pardon; & au défaut du Pere Suffren, qui étoit malade, il voulut en être le porteur. Les larmes dont il accompagne sa lettre lui méritent sa grace. La querelle recommence huit jours après, & la Reine saisit cette occasion pour lui ôter la surintendance de sa Maison. Le Cardinal fait voir au Roi le billet qu'elle lui écrivoit, & proteste

Digitized by Google

qu'il ne peut perdre cette charge sans se retirer de la Cour, où il ne pouvoit demeurer avec honneur après une pareille flétrissure. Louis se charge de la réconciliation, & la fait avant le voyage d'Italie, où il force le Pas-de-Suze. Pendant ce temps-là, Monsieur, qui étoit veuf de la Princesse de Montpensier, qu'il avoit perdue au bout de neuf mois de mariage, fait paroître de l'inclination pour la Princesse Marie de Mantoue. La Reine-Mere qui désiroit qu'il s'alliât dans la Maison de Florence, fit arrêter la Princesse, qui fut conduite au bois de Vincennes, dans la crainte que Monsieur ne l'enlevât. Le Cardinal désapprouva cette conduite; & la Reine, qui le sut, en fut extrêmement piquée. Assez de gens s'appliquoient à l'aigrir, parce que le Cardinal avoit une infinité d'ennemis. La Princesse de Conti, la Duchesse d'Elbœuf & la Comtesse d'Ornano le haïssoient mortellement. Le Duc de Bellegarde & le Duc de Guise ne l'aimoient pas davantage; l'un, parce qu'il avoit fait nommer Tavannes à la Lieutenance générale de Bourgogne; l'autre, parce qu'il vouloit lui ôter l'Amirauté du Levant, prétendant qu'elle

Digitized by Google

n'étoit qu'une dépendance de celle du Ponant. Monsieur se plaignoit qu'il le trouvoit toujours opposé à ses desseins, soit qu'il pensât à commander les Armées, soit qu'il voulût se marier : la Reine-Mere, qu'il entretenoit à son service quarante Gentilshommes qu'elle ne voyoit point, tant ils étoient assidus à faire leur cour au Cardinal. Bassompierre dit que deux autres hommes, que M. de Richelieu avoit élevés *de la terre aux plus hautes dignités, par une ingratitude signalée avoient tâché de le détruire ; à savoir, M. de Bérulle, que de simple Prêtre, il avoit fait Cardinal ; & M. de Marillac, à qui il avoit fait d'abord donner en main les finances, & ensuite les Sceaux.* Il est vrai que le Ministre avoit contribué à leur élévation, mais il est certain que c'étoit en considération de la Reine-Mere ; ainsi c'étoit proprement à elle qu'ils en étoient redevables. Des ennemis aussi puissans pouvoient se flatter de culbuter aisément le Cardinal ; il en avoit cependant un autre beaucoup plus dangereux, le Roi lui-même. Ce Prince, qui étoit fatigué de l'empire qu'il avoit laissé prendre à son Ministre, étoit souvent tenté de s'en défaire ; &

Digitized by Google

le Cardinal qui connoiſſoit ſes incertitudes, ne trouvoit point de meilleur moyen pour les fixer, que de le menacer de ſe retirer. Louis ſe détermina néanmoins à la fin : ce fut à Lyon, après ſa grande maladie, pendant laquelle il fut aſſiégé de tout ce que le Cardinal avoit de plus redoutables ennemis ; il pria cependant la Reine ſa mere d'attendre juſqu'à ſon retour à éclater contre lui. Leurs Majeſtés y arriverent au commencement du mois de Novembre. Les affaires étoient alors dans une eſpece de criſe, & l'incertitude de ce qui ſe paſſoit en Italie, d'où l'on attendoit à chaque moment la nouvelle d'une bataille donnée pour délivrer Caſal, fit que le Roi conjura ſa mere de diſſimuler encore ſon reſſentiment pendant quelques ſemaines. Ce fut le 10, veille de la Saint-Martin, qu'il lui fit cette priere dans un entretien ſecret qu'il eut avec elle au Luxembourg ; ils en étoient là-deſſus, lorſque le Cardinal, qui avoit paſſé par la petite Chapelle, entre dans le cabinet dont on avoit oublié de fermer la porte de ce côté-là. Il juge au cri que fait le Roi, qu'on parle de lui ; la Reine le nie d'abord, & n'en fait

Digitized by Google

l'aveu que pour l'accabler de reproches, & lui défendre de se présenter devant elle. Louis alla dîner, & peu après ayant fait appeler *Monsieur* son frere, il lui présente le Cardinal, le prie de l'aimer, & de le tenir pour son serviteur. Cette démarche, dont Bassompierre nous apprend qu'il fut témoin, prouve, ce me semble, invinciblement que le Monarque n'avoit pas encore pris le parti d'éloigner le Prélat, & justifie ce qu'ont écrit plusieurs Historiens, que Marie de Médicis n'avoit jamais demandé qu'il sortît de la Cour, mais qu'il ne se mêlât plus de sa maison & de ses affaires. Il est certain cependant qu'il se regardoit le lendemain comme un homme disgracié, & qu'il se disposa à partir pour Pontoise, pour gagner de là le Hâvre-de-Grace, pendant que le Roi de son côté s'en alloit à Versailles.

Plusieurs ont dit que si la Reine-Mere avoit suivi son fils à Versailles, le Ministre étoit perdu; que le Cardinal de la Valette ayant conseillé à Richelieu d'y aller pour faire une nouvelle tentative sur l'esprit du Roi, il suivit ce conseil qui lui réussit. Cependant il paroît certain que le Roi avant de partir

Digitized by Google

pour Verſailles, avoit ordonné à Saint-Simon ſon favori d'envoyer dire de ſa part au Cardinal de Richelieu de ſe rendre auprès de lui. Cet ordre fut porté au Cardinal par un Gentilhomme que Saint-Simon lui envoya, & dès-lors ce Miniſtre comprit que le Roi étoit réſolu de le maintenir dans ſa place malgré la Reine-Mere : il ſe rendit à Verſailles, où le Roi lui déclara qu'il le ſoutiendroit contre tous ſes ennemis ; ce jour fut appelé la *journée des dupes*, parce que les ennemis du Cardinal y furent pris pour dupes. Les Sceaux furent ôtés le lendemain à Michel de Marillac, qu'on mena priſonnier à Châteaudun, où il mourut deux ans après, le 7 Août 1632. Le Maréchal ſon frere fut enſuite arrêté en Piémont, d'autres furent exilés ; dès ce moment le Miniſtre fut tout-puiſſant, & tout plia devant lui. Il voulut bien pourtant faire une eſpece de paix avec la Reine-Mere, & elle fut négociée par le Cardinal Bogny & le Confeſſeur de Leurs Majeſtés. Le Pere Suffren l'alla chercher, & dès qu'il arriva, tous trois ſe mirent à pleurer. On entra enſuite en matiere. Le Miniſtre aſſura la Reine de ſon entier

Digitized by Google

dévouement, & la Reine lui promit de se comporter à son égard selon qu'il se gouverneroit avec elle. On verra par la suite que cette paix fut de courte durée.

Ce morceau si intéressant de l'Histoire de Louis XIII offre plusieurs traits trop curieux, concernant le caractere du Roi, de la Reine sa mere & de Richelieu, pour ne pas le rapporter dans son entier, d'après les meilleurs Ecrivains contemporains. La Reine-Mere instruite à son arrivée de Lyon à Paris de l'état des affaires d'Italie, se résout, à la sollicitation des ennemis du Cardinal, de le chasser de sa maison, ainsi que la Dame de Combalet sa niece & tous ses parens, bien persuadée que le Roi éloigneroit bientôt après Richelieu des affaires; ou que, privé de l'appui de celle qui l'avoit fait entrer au Conseil, il prendroit de lui-même le parti de la retraite, & n'attendroit pas un ordre exprès du Roi. On a cru que la perte du Ministre avoit été concertée entre les deux Reines & Marillac, Garde des Sceaux, dans le Couvent des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques. Marie de Médicis y descendit avant que d'aller à son Palais du

Digitized by Google

Luxembourg, où elle se proposoit de loger désormais. Cependant les apologistes de cette Princesse soutiennent qu'on ne s'occupa que de dévotion chez les Carmélites ; que les deux Reines étant entrées dans le Monastere, Marillac n'eut pas un long entretien avec Marie de Médicis, & qu'elle résolut d'écarter le Cardinal, ses parens & ses créatures, parce que l'arrogance d'un domestique ingrat & infidelle devenoit tous les jours plus insupportable à sa maîtresse, dont il poussoit la patience à bout. Mais quelque chose que puissent dire les défenseurs de la Reine-Mere, il paroît évident que la ruine du Cardinal étoit projetée depuis long-temps ; qu'Anne d'Autriche, Gaston, & plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour y travailloient de concert avec Marie de Médicis, & que les Ministres du Roi d'Espagne furent du complot. Quoi qu'il en soit, Louis arrivé dans sa Capitale quelque temps avant la Reine sa mere, vint de Versailles pour la voir, & se logea dans l'Hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, afin d'être plus près du Palais du Luxembourg, & de conférer souvent avec elle. On trouve de

Digitized by Google

la diverſité dans les Auteurs qui racontent la fameuſe aventure que je vais rapporter. Après les avoir ſoigneuſement comparés, j'ai penſé que cette contrariété apparente vient de ce que les uns rapportent des circonſtances de la même affaire, que les autres omettent. Voici, ſuivant quelques-uns, comment la choſe a pu ſe paſſer:

Le 9 Novembre, le Roi vient à Paris dans le deſſein de prier la Reine ſa mere de trouver bon que Richelieu demeurât encore ſix ſemaines ou deux mois auprès d'elle. « Le bien de mes affaires le demande indiſpenſablement, dit le Roi à Marie de Médicis; elles ſont maintenant dans une eſpece de criſe. J'ai ordonné aux Généraux de mon Armée en Italie de haſarder une bataille en cas que Caſal ne puiſſe être autrement ſecouru ». La Reine-Mere parut conſentir à ce que le Roi lui demandoit. Louis l'ayant prié enſuite de permettre au Cardinal & à la Dame de Combalet ſa niece de lui rendre leurs reſpects, & de les recevoir bien, du moins en apparence, elle ne put s'en défendre. Le Roi fait dire à Richelieu & à ſa niece de venir l'un après l'autre au cabinet de Marie de Médicis,

Digitized by Google

à une certaine heure où il s'y trouveroit. Madame de Combalet entre la premiere, se jette aux genoux de la Reine-Mere & la remercie très-humblement de ce qu'elle vouloit bien lui rendre ses bonnes graces. Soit que la vue d'un objet qui lui étoit odieux réveillât le ressentiment de Marie de Médicis, soit qu'elle imaginât qu'après avoir éclaté contre Richelieu & contre ses parens, Louis la dispenseroit de lui tenir la parole qu'il lui avoit extorquée d'attendre encore deux mois, bien loin de faire un accueil favorable à cette Dame, qui s'étoit prosternée à ses genoux, la Reine-Mere lui dit les choses du monde les plus dures & les plus désobligeantes. Déconcertée au dernier point, & fondant en larmes, la Dame de Combalet se leve, se retire, & Saint-Simon lui donne la main. Louis fait alors de grands reproches à la Reine sa mere. « Du moins, Madame, lui dit-il en réitérant ses instances, tâchez de tout raccommoder en parlant plus doucement à M. le Cardinal qui s'avance ».

Richelieu entre dans le cabinet immédiatement après sa niece ; les larmes de cette Dame & la désolation qu'elle

Digitized by Google

témoignoit, avoient fait juger à ce Prélat que ſes affaires n'étoient point dans une auſſi bonne ſituation que le Roi lui avoit dit. Il ſe préſente en tremblant, & Marie de Médicis ſe déchaîne contre lui ſans garder aucune meſure ; elle le traite d'ingrat, de perfide, de ſcélérat, de perturbateur du repos public de l'Europe. « Voyez ce méchant homme, ajoute-t-elle en s'adreſſant au Roi ; il ne penſe à rien moins qu'à mettre votre Couronne dans ſa famille ; voilà pourquoi il ménage le mariage de ſa niece avec le Comte de Soiſſons. — Que dites-vous-là, Madame, s'écria le Roi tout étonné, que dites-vous ? La colere vous emporte trop loin ; M. le Cardinal eſt un honnête homme, il me ſert fidellement, & je ſuis fort content de ſes ſervices. Vous m'affligez ſi ſenſiblement que je ne me remettrai jamais du chagrin que vous me cauſez ». Louis tâche en vain d'appaiſer ſa mere irritée ; plus il la conjure de ſe ſouvenir de ce qu'elle lui a promis, plus elle s'emporte. Le Roi dit enfin au Cardinal de ſe retirer, & fait de nouveaux reproches à Marie de Médicis, & la prie d'avoir un peu de patience & de ne point pouſſer

Digitized by Google

si-tôt les choses à la derniere extrémité.

Cependant Sa Majesté, outrée de ce qu'on lui a manqué de parole, prend Saint-Simon son favori par la main, & lui dit en sortant : « Hé bien, que penses-tu de tout ce que tu viens d'entendre? — Je vous avoue, Sire, que je croyois être dans un autre monde, répond le favori, entiérement dévoué au Ministre; mais enfin, vous êtes le maître. — Oui, oui, je le suis, reprend le Roi, & je le ferai bien sentir aux gens ». Le bon Prince se rappeloit les promesses tant de fois réitérées à Richelieu de ne point l'abandonner, il ne prévoyoit pas que la Reine sa mere le feroit changer encore. Une personne de qualité s'étant approchée pour dire quelque chose au Roi, Saint-Simon se servit de l'occasion, & envoya un Gentilhomme dire au Cardinal que ses affaires n'étoient pas si désespérées, & qu'il recevroit bientôt de bonnes nouvelles. Dès que Louis est de retour à l'Hôtel des Ambassadeurs, il s'enferme dans sa chambre, déboutonne son pourpoint, & se jette sur son lit. « L'obstination insurmontable de la Reine ma mere me fera mourir, dit-il à Saint-

Digitized by Google

Simon ; elle veut que je chasse un Ministre qui me sert utilement, & que je confie l'administration de mes affaires à des gens mal-habiles. Sa prévention contre le Cardinal est telle, qu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison. Qu'on m'apporte à boire, je sens une ardeur qui me dévore ; tu me diras ensuite ton avis sur le parti que je dois prendre. — Je ne doute point, Sire, repart Saint-Simon, que Votre Majesté ne protege M. le Cardinal contre une cabale de gens acharnés à le perdre dans votre esprit, parce qu'ils voudroient remplir sa place. Il vous sera facile de confondre les méchans qui suggerent toutes ces choses à la Reine-Mere, & qui s'opposent mal à propos au bon gouvernement de votre Royaume ».

Pendant un ou deux jours on ne sut rien à la Cour du nouvel éclat de la Reine-Mere contre Richelieu. Le 10 Novembre, Marie de Médicis fit de nouvelles instances au Roi son fils ; elles furent si vives & si pressantes, que malgré ses dernieres résolutions, le foible Louis promit enfin de se défaire au-plutôt de son Ministre. Averti que le Roi & la Reine sa mere sont enfermés

Digitized by Google

depuis assez long-temps, le Cardinal vole à l'appartement de Marie; il en trouve toutes les portes fermées, sans excepter celle de l'antichambre. Il entre dans la galerie, & ose frapper à la porte du cabinet; on ne répond point. Comme il connoît les êtres, il tâche de s'ouvrir un passage par une petite chapelle dont Marie de Médicis a oublié de fermer la porte. Il pénetre ainsi jusqu'au cabinet où elle est avec le Roi. « Ah! Madame, le voici, s'écrie Louis en voyant son Ministre, à la disgrace duquel il vient de consentir à regret. — Je crois que vous parliez de moi, leur dit Richelieu. — Non, réplique froidement la Reine-Mere. — Avouez la chose, Madame, réplique le Cardinal; vous étiez sur mon chapitre. — Cela est vrai, dit enfin la Reine, offensée de cette hardiesse importune, & au même instant elle se déchaîne de nouveau contre lui, déclare qu'elle ne veut plus le voir, & s'abandonne tellement à sa fureur, qu'elle oublie le projet qu'elle avoit formé d'engager le Roi à faire arrêter Richelieu par le Capitaine des Gardes. Louis, chagrin de ce nouvel éclat, se retire incontinent; &

Digitized by Google

pour sortir d'embarras, prend la résolution de retourner à Versailles.

La Reine-Mere ne put le retenir qu'un seul jour à Paris; mais avant son départ, elle lui fait signer une lettre par laquelle il donnoit seul au Maréchal de Marillac le commandement de l'Armée, & la direction des affaires d'Italie. Ces nouvelles mesures que prend le Roi sans la participation de Richelieu, achevent de persuader le Cardinal que sa disgrace est absolument résolue, & que les Marillac, ses ennemis jurés, deviennent maîtres des affaires. Il n'hésite plus à se retirer au Havre-de-Grace, & il ordonne qu'on fasse partir ses mulets chargés de ce qu'il a d'argent, & de ses effets les plus précieux.

Ses ennemis lui ont reproché plus d'une fois qu'un de ses Domestiques dit sans y penser, que cent sacs de pistoles d'Espagne, qui pouvoient faire environ quatre millions de livres, furent alors emballés. Si nous en croyons les mêmes gens, Richelieu avoit perdu la tramontane; il paroissoit absolument déconcerté. Ses flatteurs parlent tout autrement. « Richelieu, dit l'un d'eux, reçut le coup de foudre sans effroi, mais

Digitized by Google

mais avec beaucoup de douleur. Il se défendit devant Leurs Majestés avec le même courage qu'il avoit témoigné en les servant. Durant ce conflit, ajoute le même Auteur, Marillac, Garde des Sceaux, fit dire à sa porte qu'il étoit malade, & qu'il ne verroit personne ce jour-là. Il alla pourtant au Luxembourg sans y être appelé. L'agitation de son esprit & la part qu'il avoit dans une si grande intrigue, ne lui permirent pas de demeurer dans sa maison. Il s'adressoit à ceux qu'il croyoit affectionnés au Cardinal, demandoit aux uns ce qui pouvoit causer un si grand silence, & l'étonnement extraordinaire qui paroissoit sur les visages des premieres personnes de la Cour; s'informoit auprès des autres de ce qui s'étoit passé dans la conférence du Roi avec la Reine-Mere, & prétendoit par cette ignorance affectée se mettre à couvert des soupçons & de la vengeance de Richelieu, en cas que l'entrevue n'eût pas le succès que le Garde des Sceaux en espéroit». Je sais bien que l'Ecrivain dont je rapporte les paroles est ennemi de Marillac; mais le personnage qu'il fait jouer au Garde des Sceaux, est si naturel & si convenable à

Digitized by Google

la situation où ce Magistrat devoit se trouver alors, que je ne puis m'empêcher de trouver ce récit au moins fort vraisemblable. Toutes ces circonstances prouvent à mon avis que le Roi abandonna véritablement son Ministre au ressentiment de Marie de Médicis, quoi qu'en dise un Auteur judicieux & bien informé en général des affaires de ce temps là. « Quand on parloit, dit cet Auteur, de la retraite du Roi à Versailles, & de la faute que fit la Reine-Mere de ne pas le suivre afin d'achever ce qu'elle avoit commencé, cette Princesse répondoit qu'elle se repentoit seulement d'avoir oublié de pousser le verrou d'une porte de son cabinet, & que si elle l'eût bien fermée, Richelieu étoit perdu sans ressource. Mais l'opinion commune est que le Cardinal s'étoit assuré du Roi dès Lyon, & que tous deux jouoient la bonne Reine. La suite de l'affaire confirme cette conjecture, car enfin Marie de Médicis en sentit incontinent le contre-coup ». J'avoue que le concert qui parut deux jours après entre le Roi & son Ministre, peut faire naître cette pensée, qu'ils étoient l'un & l'autre d'intelligence

Digitized by Google

contre la Reine-Mere ; mais la lettre de Louis à Marillac & plusieurs autres circonstances me persuadent que le foible Monarque abandonna réellement Richelieu, & que le Cardinal se crut perdu. *Vous ne ferez plus de cas d'un homme disgracié comme moi*, dit-il le 11 Novembre, à Bassompierre qui le conduisoit à l'appartement de la Reine-Mere. Richelieu alloit faire une nouvelle tentative pour la fléchir, il se met à ses genoux, & lui demande humblement pardon en présence du Roi ; mais l'inexorable Princesse ne voulut point l'écouter. « Bon, bon, disoit-elle à ceux qui lui parloient de la douleur & de l'abattement de Richelieu, il change de visage & de contenance comme il lui plaît ; lorsqu'on le trouve le plus gai & le plus content du monde, il paroît en un instant triste & demi-mort, si l'état de ses affaires le demande ».

Après ce dernier & inutile effort, le Cardinal déclare publiquement qu'il ira à Pontoise ce jour-là même, & que de là il se rendra au Havre-de-Grace. Son bagage étoit déjà en chemin sous l'escorte de quelques Soldats, & ses mulets allerent jusqu'à

Digitized by Google

trente-cinq lieues au-delà de Paris, sans entrer dans aucune Ville, de peur qu'ils ne fussent arrêtés & que le Peuple ne s'avisât de piller le tréſor qu'ils portoient. Le Cardinal de la Valette, fâché de ce que ſon ami Richelieu prend une réſolution extrême & abandonne trop tôt la partie, fait une action, dit un Auteur, plus généreuſe qu'utile au bien & au repos de ſa maiſon. Il va trouver ſon confrere, & emploie toute ſon éloquence à le détourner d'un projet mal conçu. « Vous n'y penſez pas, dit la Valette à Richelieu; le plus mauvais parti que vous puiſſiez prendre, c'eſt la retraite. Une fortune portée auſſi loin que la vôtre, ne ſe maintient qu'en la pouſſant toujours plus avant : ſi vous reculez une fois, vous ne trouverez que des précipices; le premier pas que vous ferez en arriere, ſera une chute dont vous ne vous releverez jamais. Vous vous trompez étrangement ſi vous croyez que vos ennemis vous laiſſeront à demi-renverſé, ils craindront toujours le retour de la faveur du Roi à votre égard; & ce retour leur ſera d'autant plus redoutable, qu'ils ſont bien perſuadés que ſi vous rentrez jamais en

Digitized by Google

place, vous ne manquerez pas de vous venger. Allez hardiment trouver le Roi, il eſt ſeul à Verſailles : vos ſervices ne ſont pas encore oubliés ; il faut profiter de l'ouverture favorable que vos ennemis, aveuglés de leurs bons ſuccès, vous donnent pour renverſer leurs projets ; le commencement d'une diſgrace n'en eſt pas la fin & la conſommation. Je m'offre à vous accompagner à Verſailles, & je m'expoſe volontiers à courir une partie du danger, s'il y en a le moindre dans le conſeil que je vous donne. Je vous ai juré une éternelle amitié ; vous connoîtrez la ſincérité de mes proteſtations, dans l'adverſité auſſi bien que dans votre plus haute fortune ». On dit que Châteauneuf, Conſeiller d'Etat, & Le Jai, Préſident au Parlement de Paris, joignirent leurs inſtances à celles du Cardinal de la Valette. Ils furent bientôt amplement récompenſés de leur fidelle attachement à un Miniſtre chancelant & déjà abandonné de la foule des courtiſans. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Valette. Si Richelieu témoigna quelque reconnoiſſance en faiſant donner à ſon confrere de l'emploi analogue à l'incli-

Digitized by Google

nation guerriere d'un Seigneur qui n'étoit entré dans l'Eglise que par des considérations humaines & politiques, le Ministre, devenu plus puissant que jamais, persécuta cruellement le pere & le frere de l'ami le plus généreux & le plus désintéressé qu'il eût jamais eu.

Cependant tout Paris crut Richelieu absolument ruiné. Selon l'usage, les courtisans tournerent le dos au Cardinal, & chacun d'eux accourut au Luxembourg briguer l'appui & la protection de la triomphante Marie de Médicis. Le Garde des Sceaux dépêche son Secrétaire en Italie, & lui donne la lettre obligeante du Roi au Maréchal de Marillac. Les Ministres étrangers envoient des courriers à leurs Maîtres, & les informent de la révolution arrivée à la Cour de France. Enfin, le bruit de la disgrace de Richelieu est bientôt répandu dans toute l'Europe. On trouve dans un certain *Mémoire* attribué au Cardinal, que Charles I, Roi d'Angleterre, ayant appris cette nouvelle, alla trouver Henriette son épouse, & qu'il lui dit : « La Reine votre mere a tort. Le Cardinal de Richelieu a rendu des services trop signalés au Roi son

Digitized by Google

Maître. Cette aventure me remet dans l'esprit l'accusation intentée contre Scipion devant le Peuple de Rome : il l'écouta patiemment, & au lieu d'y répondre, Je me souviens, dit-il, qu'à pareil jour je défis l'Armée Carthaginoise : Romains, allons au Capitole en rendre graces aux Dieux. Si j'avois été à la place du Cardinal, j'aurois écouté les plaintes de la Reine votre mere avec la même tranquillité, & me serois contenté de dire au Roi votre frere : Depuis deux ans la Rochelle est prise ; trente-cinq Villes Huguenotes sont réduites & rasées ; Casal a été secouru deux fois ; la Savoie & une grande partie du Piémont sont entre vos mains : ces avantages, Sire, que vos armes ont remportés par mes soins, vous répondent de mon application & de ma fidélité ».

Ce n'est pas sans raison que le jour de la Saint-Martin 1630, a été nommé *la journée des dupes.* Au lieu de suivre le Roi son fils à Versailles, & de ne point s'en séparer jusqu'à ce que Richelieu soit au Havre-de-Grace, l'imprudente Marie de Médicis laisse au Cardinal le moyen de parler à Louis, & de le faire

Digitized by Google

changer de résolution ; faussement persuadée que le Roi ne songera plus qu'à prendre le divertissement de la chasse, elle s'amuse à recevoir les hommages des courtisans qui se rendent en foule à son Palais, s'empare des applaudissemens des confidens & de quelques Dames de la Cour, & dispose de tout comme seule maîtresse des affaires. Le Duc d'Epernon, qui hait autant le Ministre disgracié que son fils le Cardinal de la Valette lui est dévoué, court au Luxembourg dès qu'il apprend une nouvelle qui flatte son ambition & son humeur vindicative. Les services importans qu'il a rendus à la Reine-Mere font espérer au crédule vieillard qu'il sera désormais plus distingué, & qu'elle donnera quelques marques de bienveillance & de gratitude à celui qui l'a tirée de la dure prison où le Duc de Luines l'avoit confinée. Quelle fut la mortification du fier d'Epernon, lorsqu'il vit que bien loin de répondre à son empressement, on le laissoit dans la foule, & que la Reine-Mere montroit plus d'égards à des personnes d'un rang très-inférieur au sien !

Digitized by Google

Le Duc de Montmorenci, le Duc de Créqui, avertis sous main par Saint-Simon de ne pas se laisser entraîner au torrent, vont à Versailles, & font leur Cour au Roi; mais Bassompierre, tout délié & circonspect qu'il étoit d'ailleurs, fut une des plus grandes dupes dans cette fameuse journée; il demeura trois à quatre jours à Paris, & négligea de se montrer au Roi & au Cardinal qui déjà triomphoit de ses ennemis. Quand le Maréchal vint ensuite à Versailles, il eut le chagrin d'être mal reçu, & d'entendre dire au Roi, qui éleva la voix en l'appercevant : *Le voilà qui vient après la bataille.*

Mais il ne suffit pas de rapporter comment Marie de Médicis & ses courtisans furent pris pour dupes, disons encore ce qui se passa entre Louis & son Ministre à Versailles. Richelieu suivit d'autant plus volontiers le conseil de son ami la Valette, que Saint-Simon lui avoit envoyé dire secrétement que tout alloit le mieux du monde, & qu'il pouvoit en sureté se présenter devant le Roi. Les deux Cardinaux parurent sur l'heure. La Valette se présente le premier, afin de connoître par lui même les dispo-

Digitized by Google

sitions de Sa Majesté. « Monsieur le Cardinal, lui dit le Roi en le tirant à part, je crois que vous êtes surpris de tout ce qui se passe. » — Plus que Votre Majesté ne peut se l'imaginer, répond la Valette. — « M. de Richelieu a un bon Maître, reprend le Roi; allez lui dire qu'il vienne incessamment ici. » La Valette ne cache pas à Louis que Richelieu étoit venu de lui-même dans le dessein de se jeter aux pieds de Sa Majesté, & il sort pour aller chercher son confrere, Saint-Simon, premier Ecuyer & favori du Roi, le Marquis de Montemar, premier Gentilhomme de la Chambre, & Beringhen, premier Valet de Chambre de Sa Majesté, se trouvoient auprès d'Elle lorsque Richelieu, conduit par la Valette, embrasse les genoux du Roi, en le remerciant de la faveur extraordinaire que lui accordoit le meilleur des Maîtres. « Et moi, répond Louis, j'ai en vous le plus fidelle & le plus affectionné des Serviteurs. Je me crois d'autant plus obligé à vous protéger, que je suis témoin du respect & de la reconnoissance que vous avez pour la Reine ma mere. Je vous aurois abandonné si vous aviez eu d'autres sen-

Digitized by Google

mens ; soyez sûr désormais de ma protection. Je saurai dissiper les cabales de vos ennemis, ils abusent de la crédulité de la Reine ma mere qui se laisse aisément prévenir ; continuez à me bien servir, & je vous maintiendrai contre tous ceux qui ont juré votre perte ».

Le Cardinal, qui savoit pleurer quand il vouloit, ne s'oublie pas en cette occasion ; il fond en larmes, se jette derechef aux pieds de Sa Majesté, & la conjure de trouver bon qu'il n'accepte pas la grace qu'Elle veut lui faire. « Au nom de Dieu, Sire, que je ne sois pas la cause innocente de la mésintelligence que mon séjour auprès de Votre Majesté occasionne entre Elle & la Reine sa mere. Permettez que j'aille m'ensévelir dans une profonde solitude, & déplorer le malheur de passer pour ingrat dans l'esprit d'une Reine qui m'a comblé de ses bienfaits ». Richelieu embrasse encore plus tendrement les genoux de Louis, qui lui déclare plus formellement la résolution irrévocable qu'il avoit prise de le laisser au timon des affaires. Le Cardinal continue de lui représenter que le monde le regardera

Digitized by Google

toujours comme un ingrat, & qu'il demeurera exposé aux traits les plus envenimés de la médisance & de l'envie. « Ce n'est pas la Reine ma mere, reprend Louis, qui excite ce grand orage contre vous, des esprits brouillons en sont les premieres causes. Je les connois, & je saurai les punir de leur entreprise criminelle. Il suffit que je sois content de vous, ajoute le Roi en haussant la voix; demeurez auprès de moi, je vous protégerai contre tout le monde ».

Soit que Sa Majesté l'eût ordonné à Richelieu, soit qu'il crût par-là faire encore mieux sa cour, il écrivit peu de temps après son arrivée à Versailles, une lettre extrêmement soumise à Marie de Médicis. La piece mérite d'être rapportée, & rien ne nous découvre mieux la trempe d'esprit du Cardinal. « Madame, je sais bien que mes ennemis, ou plutôt ceux de l'Etat, non contens de m'avoir décrié auprès de Votre Majesté, veulent encore lui rendre ma demeure à la Cour suspecte, comme si je n'approchois le Roi que pour l'éloigner de vous, & pour diviser ce que Dieu & la nature ont uni. Mais j'espere de la divine Bonté, que le monde connoîtra

bientôt leur malice ; que mes démarches seront pleinement justifiées, & que l'innocence triomphera de la calomnie. Ce n'est pas, Madame, que je ne m'estime malheureux & coupable, puisque je cesse de plaire à Votre Majesté. La vie me sera odieuse tant que je serai privé de l'honneur de vos bonnes graces, & de cette estime qui m'est plus précieuse & plus chere que toutes les grandeurs de la terre. Comme je les tiens toutes de votre main libérale, je les porte & les remets volontiers aux pieds de Votre Majesté. Excusez, Madame, votre ouvrage & votre créature ; tout ce qui viendra de vous, je le recevrai sans murmure, & je n'y répondrai que par des bénédictions. Mais de grace, Madame, que cette piété qui vous est naturelle épargne la pourpre de l'Eglise dont vous m'avez revêtu ; elle perdra son éclat & son lustre, si Votre Majesté y imprime une tache si noire. Quelle apparence y a-t-il que celui de vos Serviteurs que vous avez comblé de vos bienfaits les plus signalés, soit le plus ingrat de tous les hommes, & que ma conscience, mes intérêts & ma premiere inclination

Digitized by Google

m'attachant à votre service, je veuille m'en séparer pour acquérir le nom infame de traître à la meilleure & à la plus grande Reine de l'Univers. Ces considérations, Madame, devroient m'absoudre de crime & même de soupçon devant le tribunal de Votre Majesté, qui m'a presque condamné sans m'entendre. Je n'en appelle pas; entiérement résigné à toutes vos volontés, je souscris à l'arrêt que vous prononcerez. A Dieu ne plaise que je conteste contre ma Souveraine; que je lui demande raison de ce qu'elle fait, & que je me fortifie de la protection du Roi & de l'appui de ses Officiers, & même de la mémoire de mes services passés, contre le cours de votre indignation. La pensée en seroit criminelle & contraire à l'honneur d'un homme qui ne veut point d'autre gloire que celle d'être fidelle, & ne cherche pas d'autre sureté que celle de son innocence. Je ne prétends point traîner ma mauvaise fortune dans les Provinces éloignées de la Cour, encore moins la porter à Rome, où je verrois des débris plus lamentables que ceux de l'ouvrage de votre bonté vraiment royale;

Digitized by Google

Je m'ennuierai par-tout où Votre Majesté ne sera point ; & si je n'obtiens pas la permission de vous voir, il ne me reste plus qu'à demander à Dieu la grace de mourir. Je voudrois seulement que ce fût après avoir prouvé mon innocence, &, si ce n'est pas trop d'audace, après avoir recouvré l'honneur de vos bonnes graces. Quand ce bonheur m'arrivera, je sortirai sans regret de la Cour. Que dis-je ? dès ce moment même je meurs mille fois le jour, depuis que Votre Majesté semble croire que je ne suis plus son très-humble, très-fidelle & très-obéissant serviteur. »

Dans le temps que Richelieu fait toutes ces protestations à Marie de Médicis, il travaille de toutes ses forces à perdre sans ressource ceux qu'elle chérit le plus. Les premiers coups de foudre tombent sur les deux Marillac. Le 11 Novembre on vient de la part du Roi dire au Garde des Sceaux que Sa Majesté vouloit tenir conseil ; qu'Elle lui ordonnoit de se rendre à Glatigny. Le Magistrat averti de la bonne réception faite à Richelieu, jugea bien que le Ministre devenu supérieur à la

ennemis va lui jouer un mauvais tour ; il revoit promptement ses papiers, en brûle quelques-uns, & en met d'autres en sureté chez ses amis. Fût-ce par mégarde ou par malice qu'il en laissa un qui contenoit un compte exact de l'argent du Roi, que Richelieu avoit détourné pendant son Ministere : quoi qu'il en soit, ce Mémoire coûtera bien cher au Maréchal de Marillac. Dès que son frere fut à Glatigny, Loménie de la Ville aux-Cleres, Secrétaire d'Etat, vint lui demander les Sceaux de la part du Roi ; un Exempt des Gardes arrête le Magistrat & le conduit à Lisieux ; on lui fit faire de si grandes journées, qu'il en eut la fievre. Marillac demanda de séjourner un jour dans je ne sais quel village & d'y prendre un peu de repos ; l'Exempt s'y refuse de la maniere du monde la plus dure. C'est ainsi que les exécuteurs des violens conseils de Richelieu tâchoient de lui plaire & de se rendre dignes de ses gratifications. La Ville-aux-Cleres ayant rapporté les Sceaux eut ordre d'annoncer à la Reine-Mere l'éloignement de Marillac, & de l'assurer en même temps que le Roi prendroit son avis ayant que de remplir

la place de ce Magistrat. Le Cardinal sut détourner son Maître de rendre cette déférence à Marie de Médicis ; il étoit trop important au Ministre d'avoir un Garde des Sceaux à sa dévotion.

Dès le lendemain de la disgrace de Marillac, les Sceaux furent donnés à Charles de l'Aubespine, Conseiller d'état & Chancelier des ordres du Roi. C'est celui que nous avons vu employé dans plusieurs ambassades considérables sous le nom de l'Abbé Depreaux, & puis sous celui de Châteauneuf. Telle fut la récompense qu'il reçut pour le bon avis donné à Richelieu de ne point précipiter sa retraite, & de voir au moins une fois Sa Majesté. Le Ministre triomphant obtint encore un bienfait signalé pour Nicolas Le Jai, Président à mortier du Parlement de Paris, qui lui avoit donné le même conseil que le Cardinal de la Valette & Châteauneuf. La charge de premier Président de cette Compagnie étoit alors vacante ; Le Jai en fut revêtu. Bacqueville, successeur de Verdun, en avoit joui quelques mois seulement. Après la mort de celui-ci elle fut donnée à Jean Bochart de Champigny, décédé le 30 Avril 1630. On dit

Digitized by Google

à la gloire de ce Magistrat, qu'ayant été Contrôleur général & Surintendant des finances, il n'augmenta point sa fortune : éloge au-dessus de tous ceux qu'on peut faire d'un excellent Citoyen.

Le Jai avoit un grand mérite auprès de Richelieu ? la Reine-Mere n'aimoit point ce Président, qui fut de tous les partis formés contre elle, durant & après la minorité de Louis XIII. Pour inspirer à Le Jai un plus grand éloignement de cette Princesse, le Cardinal lui dit malignement qu'il auroit rempli plutôt la premiere place du Parlement, si Marie de Médicis ne s'y fût pas opposée. Enfin la charge de Secrétaire d'État, vacante par la mort de Beauclerc, fut donnée à Servien, créature de Richelieu. Il avoit fait quelque temps les fonctions d'Intendant à l'Armée & négocié quelques affaires importantes à la Cour de Savoye. La Reine-Mere irritée du traitement fait à l'ancien Garde des Sceaux, & de l'ordre envoyé d'arrêter le Maréchal de Marillac, chasse sur l'heure Combalet sa Dame d'atour, la Meilleraye, Capitaine de ses Gardes, & tous les parens du Cardinal. Ne désespérant pas encore

Digitized by Google

d'obtenir l'éloignement de Richelieu: « Il faut absolument que l'un de nous deux sorte de la Cour, dit Marie de Médicis ». Mais plus assuré que jamais de la faveur & de la protection du Roi, il entre de son côté en fureur, ne veut pas souffrir l'affront fait à sa niece & à son cousin, & prétend obliger la Reine-Mere à les reprendre dans sa maison. Il seroit inutile de raconter les moyens employés par la Reine & par le Cardinal pour se supplanter. On présume assez ce que peuvent une femme opiniâtre qui malgré les déboires de toute espece ne perd jamais l'espérance de l'emporter, & un homme impérieux qui ne veut pas même être soupçonné de souffrir de bornes à sa puissance. Marie prétendoit gouverner sa maison à la volonté, donner ou retirer sa confiance, admettre à son service telle personne ou l'en éloigner, sans qu'on eût droit d'y regarder: le Cardinal au contraire, liant son interêt à celui de l'Etat, persuade au Roi qu'il importe au succès des affaires que de la conduite de sa mere dans son domestique même, & de celle de ses serviteurs, on ne pût pas induire qu'il fût possible à quelqu'un de se rendre sans risque indé-

Digitized by Google

pendant du Miniſtre. En conſéquence de ce principe, il retint fiérement la Surintendance de la Maiſon de la Reine-Mere, & y ſoutint ſes créatures. La Princeſſe, pour ne pas paroître plier entiérement ſous ſon autorité, le contrarioit en tout, principalement dans le Conſeil où elle affectoit de combattre ſon opinion, ſouvent en termes peu meſurés. Ses partiſans dans les converſations décrioient ſans ceſſe le Miniſtere, triomphoient du moindre déſavantage, & ſembloient épier le moment de faire échouer les projets. Tout cela ne pouvoit s'exécuter ſans qu'on ne violât le ſecret, ſans qu'il n'y eût des connivences ſuſpectes, que le Prélat avoit grand ſoin de faire remarquer au Roi. Ces obſervations confirmoient Louis dans la perſuaſion que ſa mere étoit capable de ſacrifier non-ſeulement le bonheur du Royaume, mais ſon Fils même au déſir effréné de ſe venger. Il s'en attachoit davantage à un Miniſtre dont il eſtimoit les lumieres.

On reproche à Madame de Combalet, niece du Cardinal, d'être devenue infidelle à Dieu en quittant le ſervice

Digitized by Google

de Marie de Médicis. Cette Dame avoit fait vœu, depuis la mort de son mari, d'embrasser la vie austere des Religieuses Carmélites ; & en attendant que le Cardinal son oncle & la Reine-Mere lui permissent de remplir cet engagement ; elle promit donc à Dieu de ne porter ni perles, ni diamans, ni habits somptueux ; de ne point découvrir sa gorge ; de ne jamais se farder, de ne pas mettre même de la poudre sur ses cheveux. Tant que Madame de Combalet fut auprès de Marie de Médicis, elle fit la dévote. On parloit déjà de ses extases & de ses communications intimes avec Dieu dans l'Oraison. Cette grande régularité ne tarda pas à s'évanouir : fiere du pouvoir & de la bonne volonté de son oncle qui prétend la marier au Comte de Soissons, elle se charge de pierreries, invente de nouvelles modes, & se montre au Cours montée sur une haquenée blanche avec une capeline de plumes & un habit doublé d'hermine. Enfin on la voit au bal, à la comédie & aux promenades des Tuileries : cette conduite annonçoit assurément une vocation bien suspecte pour le cloître.

Digitized by Google

Son Eminence reçut au commencement de l'année 1631, une mortification qui lui fut extrêmement sensible. Le Comte de Soissons, que la Princesse sa mere pressoit d'épouser Madame de Combalet, se rendit enfin, à condition que le Roi le lui ordonneroit expressément, & que Sa Majesté reconnoîtroit, dans un écrit signé de sa main, qu'Elle souhaitoit ce mariage comme utile à son service & au bien de l'Etat. Richelieu qui ne croyoit pas possible que Louis osât lui refuser quelque chose, regarde l'affaire comme terminée. Il en parle au Roi, qui lui répond d'abord en termes généraux : le Cardinal redouble ses instances, fait agir ses plus intimes confidens, & les oblige à insinuer au Monarque qu'un Ministre qui sert Sa Majesté avec une application infatigable, mérite bien qu'on lui accorde cette grace. Las de ces importunités, Louis s'explique enfin en ces termes : « J'ai souvent réfléchi sur cette affaire ; la prudence ne me permet pas d'y consentir. M. le Comte a déjà beaucoup de crédit par son rang & par ses alliances ; lui donner la niece de M. le Cardinal, c'est

Digitized by Google

le mettre en état d'aſpirer à tout, & le rendre autant & peut-être plus puiſſant que moi. M. le Prince jaloux de l'agrandiſſement du cadet de ſa maiſon, ſe jettera du côté des mécontens, & moi je reſterai ſeul avec M. le Comte : nous ſerons l'un & l'autre perpétuellement en garde contre les ennemis de M. le Cardinal ». Ce refus cauſa beaucoup de chagrin à Richelieu, mais il fallut diſſimuler & répondre en termes ſoumis & reſpectueux. Louis écoutoit quelquefois certaines gens qui lui faiſoient remarquer les manéges de ſon Miniſtre. Ils repréſentoient au Roi qu'il ne devoit pas non-ſeulement éloigner de lui ſa mere & ſon frere, mais encore que la bonne politique ne permettoit pas de les irriter en élevant trop haut leurs ennemis. Richelieu convaincu que Louis prêtoit l'oreille à ces inſinuations, parut irrité & plus rêveur ; on eut beau dire que loin de penſer au mariage de Madame de Combalet, celle-ci preſſoit vivement ſon oncle de lui permettre d'accomplir le vœu qu'elle avoit fait de prendre le voile chez les Carmélites, le monde n'en voulut rien croire, & dès que le Prince de Condé ſut qu'il étoit queſtion de ce

Digitized by Google

mariage, & que pour le conclure on n'attendoit que le consentement de Sa Majesté, il fit le mécontent & se retira dans son Gouvernement du Berri; mais le Cardinal l'observa de si près & tenta si adroitement l'avarice de ce Prince, qu'il n'en fut pas moins attaché au Ministre.

Louis XIII faisant cette même année 1631 une promotion de Chevaliers du Saint-Esprit, & le Comte de*** sollicitant pour en être, le Cardinal l'éconduisit en lui disant : « Vraiment, Monsieur, je m'étonne que n'ayant jamais servi ni le Pere ni le Fils vous prétendiez avoir le Saint-Esprit ». Le Comte en effet n'avoit embrassé ni le parti de Henri IV, ni jamais été à la guerre sous Louis XIII.

Dans un bal qu'on donnoit à la Cour, le Roi qui s'y ennuya voulut sortir dans le temps même que Richelieu se retiroit. Le crédit du Ministre étoit déjà très-bien établi, & chacun se rangeoit pour lui faire place. Le Roi ne reçut pas même en cette occasion tous les respects dus à sa personne. Le Cardinal qui ne s'apperçut que Sa Majesté vouloit sortir, qu'au

Digitized by Google

qu'au mouvement de quelques-uns de ſes Pages, ſe range pour la laiſſer paſſer. « Hé bien, lui dit Louis XIII, pourquoi » ne paſſez-vous pas, M. le Cardinal; » *n'êtes vous pas le maître* » ? L'expreſſion dont ſe ſervit le Roi n'échappa point à Richelieu le plus pénétrant de tous les hommes & celui qui connoiſſoit mieux le foible du Souverain : au lieu de répondre, il prend lui-même un flambeau de la main d'un Page & paſſe devant le Roi. Quelle démonſtration plus convaincante pouvoit donner cet adroit Miniſtre que, quel que fût ſon pouvoir, il n'oublioit pas qu'il avoit un Maître ? (*Continuateur de Daniel, Hiſtoire de Louis XIII.*)

Marie de Médicis entreprit, à la ſuggeſtion du Pere Chanteloube, Prêtre de l'Oratoire & l'un de ſes plus intimes confidens, de faire enlever Madame de Combalet. Le complot, dont un neveu de l'Oratorien & un valet de chambre de Marie de Medicis ſe rendirent les chefs, fut pouſſé aſſez avant. Les relais étoient déjà mis en pluſieurs endroits entre Paris & Bruxelles; mais un nommé Rouvré & je ne ſais quel

Digitized by Google

Florentin ayant tout découvert, neuf ou dix complices furent pris & menés à la Bastille. Louis irrité d'un pareil attentat, ordonna qu'on travaillât incessamment à leur procès : il écrivit de Toulouse où il étoit alors en 1632, à Madame de Combalet pour la féliciter de ce qu'elle avoit échappé à un si grand danger : Sa Majesté ajoutoit que si le complot eût reussi, Elle seroit allée dans les Pays-Bas demander la Dame prisonniere, à la tête de cinquante mille hommes. Pour chagriner encore plus la Reine-Mere, le Cardinal persuada au Roi de presser l'Infante Isabelle de lui livrer le Pere Chanteloube & l'Abbé de Saint-Germain, auteurs des écrits violens qui donnoient tant d'inquiétude à Richelieu. L'Infante s'excusa sur ce que ces deux Ecclésiastiques étant de la maison de la Reine, on ne pouvoit les lui enlever de force. Le Cardinal ne se rebuta pas ; il les fit demander aux Etats de Brabant alors assemblés. On répondit que cette affaire regardoit uniquement la Gouvernante des Provinces, & qu'il falloit s'adresser à elle. La Dame Combalet, moins emportée que son oncle, pria instamment le Roi qu'on cessât de

Digitized by Google

pourſuivre les gens du complot, empriſonnés à la Baſtille, & il lui accorda ſa demande.

Cette Dame quitta pours lors le petit Luxembourg que le Cardinal lui avoit cédé, alla demeurer au Palais de ſon oncle, & ſortit déſormais plus rarement & avec de grandes précautions. Marie de Médicis ſouffroit, dit-on, impatiemment que la Dame de Combalet logeât dans ſon Palais, & que toutes les perſonnes de la Cour n'y allaſſent que pour rendre leurs hommages à la niece de ſon ennemi. Cette Princeſſe libérale avoit autrefois donné à Richelieu, Surintendant de ſa Maiſon, le petit Luxembourg, contigu au grand Palais, à condition qu'elle pourroit le reprendre quand il lui plairoit, moyennant la ſomme de trente mille livres. Le Cardinal s'étant brouillé avec ſa bienfaitrice, elle voulut ravoir le petit Luxembourg. Richelieu produiſit l'acte de donation, & montra qu'au lieu de trente mille livres, la Reine-Mere le devoit rembourſer de trente mille écus, & qu'elle s'étoit ſeulement réſervée le droit de retirer ſa maiſon quand il plairoit au Roi, & non quand elle en auroit la volonté. Marie de

Digitized by Google

Médicis se retire en protestant que ce ne fut jamais là son intention & soutient que l'acte est falsifié. Quoi qu'il en soit, Louis déclare que le petit Luxembourg demeureroit à Richelieu. Il fallut que cette Princesse, déjà si fort affligée, dévorât encore le chagrin d'apprendre qu'on faisoit des changemens dans son Palais, au gré du Cardinal & de sa niece; que les appartemens s'exhaussoient; qu'on y bâtissoit des bains; que les escaliers étoient changés, & qu'on y touchoit même à la maîtresse muraille du grand Palais; choses qui ne purent se faire sans témoigner le dernier mépris à la Reine, & sans lui marquer qu'on ne se mettoit plus en peine de la ménager.

Si l'on en croit les *Mémoires* de la Porte, *la Feymas*, Intendant de Champagne, Grand-Gibecier de France & Conseiller d'Etat, étoit le *bourreau du Cardinal;* c'étoit le nom qu'on lui avoit donné. Cet homme étoit un de ces esclaves de la fortune, qui ne connoissent d'autre droit que la volonté du maître. Indifférent sur les moyens de remplir les intentions du Ministre, il s'abaissoit à tout pour le servir. S'agissoit-il d'arra-

Digitized by Google

cher un aveu à un accusé, il employoit les promesses, les menaces, les mensonges, les questions captieuses. Si l'adresse ne suffisoit pas, le traître en venoit aux prieres & aux larmes. Il s'attendrissoit sur le sort de l'infortuné; il l'embrassoit affectueusement, le conjuroit de ne pas se perdre par son obstination à se taire. Puis reprenant l'air sévere d'un Juge inexorable, il présentoit les instrumens de la torture, les faisoit toucher au prisonnier, en expliquoit les usages & les douloureux effets, & n'avoit pas honte d'invoquer le témoignage du bourreau, dont il partageoit ainsi l'odieux ministere. Voilà l'homme auquel Richelieu livroit les victimes coupables ou seulement soupçonnées, & peut-être innocentes, dont il vouloit se défaire.

Le Concile provincial de la Province de Sens, composé du Cardinal du Perron, Archevêque de Sens, & des Evêques de Paris, d'Auxerre, de Meaux, d'Orléans, de Troyes, de Nevers & de Chartres, avoit condamné, à Paris, un Ecrit intitulé : *De ecclesiasticâ & politicâ Potestate*, dont Ed-

Digitized by Google

mond Richer, Syndic de Sorbonne, étoit l'auteur. Sa condamnation n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de partisans parmi les Docteurs. Il trouva des apologistes très-ardens, & l'on eut tout lieu de craindre un schisme. M. Duval, dont la piété ne fit pas moins d'honneur à la Faculté de Paris que son érudition, disoit à cette occasion, qu'il seroit à désirer, pour le bien de la Religion, qu'il n'y eût point de Sorbonne. Comme cette querelle duroit depuis long-temps, & que les esprits s'aigrissoient de plus en plus, le Cardinal de Richelieu n'oublia rien pour engager Richer à se rétracter. Ce Docteur se soumit enfin, de gré ou de force, en 1629. L'anecdote qu'on va lire répand au moins quelque doute sur la sincérité de cette rétractation. Parmi les lettres du sieur Morisot, imprimées à Dijon, il y en a une (c'est la neuvieme de la seconde Centurie) adressée au sieur Curet, Chanoine de Langres, en date du 27 Avril 1633, dans laquelle l'Auteur déplore vivement la mort toute récente de Richer, & sur tout l'indigne supercherie qui en avoit été l'occasion. La voici : Le Docteur, qui n'avoit cédé jusque-là ni aux

Digitized by Google

menaces ni aux promesses, fut invité à dîner, aux fêtes de Pâques de l'année 1633, par le Pere Joseph : il mangeoit rarement hors de chez lui; mais un homme de toute autre conséquence qu'un ancien Syndic de Sorbonne, se seroit fait honneur que le Pere Joseph daignât seulement penser à lui. Il y alla donc. On le mit sur son Ouvrage : on lui parla de satisfaire Rome & les Catholiques scandalisés ; & comme il étoit inébranlable à son ordinaire, quatre scélérats apostés, qui sortirent de dessous une tapisserie, lui mirent le poignard sur la gorge, en lui présentant à signer la rétractation qui étoit toute prête. Le bon Vieillard succomba à la crainte d'une mort qui étoit présente ; mais il ne l'évita que pour mourir de douleur deux jours après. Telle fut, si l'on en croit la lettre, la fin tragique de Richer, semblable en quelque façon à celle de l'infortunée Lucrece, qui se tua elle-même pour n'avoir pas eu le courage de mourir en sauvant son honneur.

Le siége de la Mothe, rendue le 28 Juillet 1634 au Maréchal de la Force,

Digitized by Google

dura cinq mois, quoique la garnison ne fût que de quatre cents hommes. Personne ne se signala plus dans la défense de cette petite ville, qu'un Capucin. Le sieur d'Yche ayant été tué, ce Religieux parut tout à coup Capitaine & Soldat; & prenant la place du feu Gouverneur son frere, il se met à la tête de la garnison, qui se crut invincible, ayant pour Chef un homme de ce caractere. Il fit des sorties avec succès, & se disposa à soutenir l'assaut. On le vit sur la brêche, animant les Lorrains encore plus par son exemple que par ses paroles. Un coup de mousquet qui lui cassa le bras, termina ses exploits militaires, & fut apparemment l'unique récompense d'une bravoure que sa profession ne demandoit pas. Mais à cette époque les Cardinaux-Prêtres commandoient les Armées, malgré cet axiome : *Ecclesia abhorret à sanguine.* Joyeuse, la Valette, tous deux Cardinaux, avoient obtenu le commandement des Troupes; & Richelieu lui-même n'avoit-il pas ambitionné le grade de Général?

Le 18 Août 1634, Urbain Grandier,

Digitized by Google

Curé de Saint-Pierre de Loudun & Chanoine de Sainte-Croix de la même ville, fut brûlé vif comme impie & magicien, & sur-tout comme auteur de la possession des Ursulines & de quelques autres filles de Loudun. Cette possession commença à éclater le 11 Octobre 1632. Quelques Religieuses eurent d'abord des visions la nuit, elles en eurent bientôt le jour; ce n'étoit dans leur maison que spectres & fantômes. Grandier se présentoit à elles sous les plus horribles figures, & elles en tomboient en d'étranges convulsions. Le Curé se plaint qu'on veut le perdre, & prend des mesures pour se défendre. Cet homme avoit beaucoup plus d'esprit & de feu que de religion. M. de la Rochepozay, Evêque de Poitiers, l'avoit condamné, le 3 Janvier 1630, à jeûner au pain & à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, & interdit *à Divinis* dans le Diocese pendant cinq ans, & pour toujours dans la ville de Loudun, où il menoit une vie scandaleuse. Il y avoit quelques années qu'il entretenoit une fille, assez heureuse encore dans ses déréglemens pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer

ſes ſcrupules, que Grandier compoſa un Traité contre le *Célibat des Prêtres*, qu'on trouva parmi ſes papiers lorſqu'il fut arrêté, écrit de ſa main, & qu'il avoua être de lui. La reconnoiſſance de ſes déſordres ayant extrêmement prévenu contre lui, il ne put perſuader l'Evêque de Poitiers de ſon innocence ſur le nouveau crime dont on l'accuſoit. Le Prélat crut ſans peine qu'un mauvais Prêtre pouvoit être un bon magicien, & il fit continuer les procédures. L'Archevêque de Bordeaux ayant nommé d'autres Exorciſtes, à la requête du Curé qui avoit appelé de tout ce qui s'étoit fait à l'Officialité de l'Ordinaire, les démons parurent aſſez tranquilles. Malheureuſement quelque temps après, M. de Laubardemont, Conſeiller d'Etat, ſe trouve à Loudun, dont il venoit faire démolir le Château. Mignon, Directeur des Urſulines, l'entretient fort au long de la poſſeſſion, en quoi il fut ſecondé par pluſieurs des principaux habitans qui n'aimoient pas le Curé; & pour lui faire mieux comprendre juſqu'où alloit la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il étoit l'Auteur de la *Cordonniere de Loudun*. C'étoit un Libelle fort inju-

rieux, composé contre le Cardinal de Richelieu, publié sous le nom de Hammon, fille née à Loudun de la lie du peuple, mais qui avoit trouvé le secret de s'introduire auprès de la Reine-Mere. M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le Cardinal lui fait expédier une ample commission, en date du dernier Novembre 1633, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, le Magistrat se rend secrétement à Loudun le 6 Septembre. Le lendemain, Grandier est arrêté & conduit à Angers. Les diableries recommencent aussi-tôt. Astaroth, Sabolon, Asmodée, Elimi, & plusieurs autres qu'on avoit chassés, revinrent si bien accompagnés, qu'une seule fille logeoit jusqu'à sept de ces nouveaux hôtes. Les exorcismes reprennent alors leur train, & l'on y emploie toutes sortes de Prêtres, séculiers & réguliers. Grandier fut condamné sur le témoignage constant du Pere du mensonge. La question qu'on lui donna fut si violente, qu'elle lui fracassa les jambes, en sorte que la moëlle lui sortoit des os. On le conduisit ensuite au lieu du supplice, & il aima mieux mourir sans confession, que de

Digitized by Google

ſe confeſſer à un Religieux de Saint-François qu'on avoit nommé pour l'aſſiſter, prétendant qu'ils étoient ſes parties. On aſſure qu'on lui refuſa le Gardien des Cordeliers de Loudun en qui il avoit confiance ; dureté ou plutôt barbarie ſans exemple en France, ſi le fait eſt certain. C'eſt ainſi que la juſtice Divine le ſuivit de près, & ſe ſervit des paſſions de ſes ennemis, qui lui impoſerent un crime qu'il n'avoit pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres.

Ecoutons ce que dit ſur ce ſujet l'eſtimable & véridique Auteur de l'*Intrigue du Cabinet*. C'eſt ſans doute un défaut à reprocher à Richelieu, vindicatif comme il devoit ſe connoître, de ne s'être pas tenu aſſez en garde contre le danger d'abuſer de la puiſſance ſouveraine, & d'avoir ſouvent enhardi la complaiſance intéreſſée des ſubalternes à des excès qu'il ne ſe ſeroit peut-être pas permis lui-même. On croit appercevoir cette conduite dans l'affaire *des Poſſédés de Loudun* ; événement monſtrueux dont le Cardinal, dit-on, encouragea les auteurs, ſoit pour punir un ſatrique inſolent, ſoit pour jeter

Digitized by Google

dans l'ame du Roi des terreurs qui le rendroient plus facile à gouverner. Cette derniere opinion eſt celle des perſonnes qui cherchent toujours de grands motifs dans les grands hommes. Marie de Médicis étoit très-ſuperſtitieuſe, elle ne le cédoit guere ſur ce point à Catherine. Louis XIII tenoit de ſa mere & ſa *ſéchéreſſe*, comme dit Richelieu, & ſon penchant à la crédulité. La Cour de Bruxelles inondoit la France de révélations faites à des Béates, qui prédiſoient toutes ſortes de malheurs au Royaume, en punition des mauvais traitemens qu'une grande Princeſſe éprouvoit de la part de ſon fils. Richelieu qui connoiſſoit la puiſſance de ces moyens ſur l'eſprit de ſon Maître, y eut auſſi recours ; il combattoit les Inſpirées de la Reine-Mere par d'autres auxquelles on prêtoit auſſi des extaſes & des mouvemens ſurnaturels. Les prétendues Poſſédées de Loudun firent du bruit à cette époque. Le Cardinal veut eſſayer d'en tirer parti ſuivant ſes vues ; il envoie le Pere Joſeph ſon confident examiner par lui-même ces preſtiges. Le Capucin n'y vit que des fourberies mal-adroites, qu'il ſeroit trop difficile

Digitized by Google

de faire servir aux vues politiques du Prélat ; il est donc vraisemblable qu'elles ne servirent qu'à sa vengeance. S'il restoit, ajoute le même Ecrivain, des couleurs noires après celles que nous avons employées au portrait de *la Feymas*, il faudroit les épuiser pour peindre Laubardemont, homme sans pitié, toujours disposé à trouver des crimes, cruel avec réflexion, comptant pour rien la mort d'un coupable, s'il ne la rendoit plus affreuse par les tortures. Les premiers de la Ville s'empressent de recevoir ce Conseiller d'Etat envoyé par le Ministre. On l'invite à manger ; on parle dans ce repas de la nouvelle courante, qui étoit l'affaire du Curé de Saint-Pierre. L'animosité qui se plaît à rappeler les faits presque oubliés, apprend au flatteur du Cardinal une chose qui fit peut-être le plus grand crime de Grandier.

Le premier bénéfice de Richelieu fut le Prieuré de Coursay, peu distant de Loudun. Au titre de Prieur étoient attachés quelques titres honorifiques dans la Collégiale de Sainte-Croix, que le jeune bénéficier voulut faire valoir. Grandier les lui disputa. Cette alter-

Digitized by Google

cation donna un fond de prévention au Chanoine contre le Prieur, & le disposa à écouter volontiers les anecdotes malignes auxquelles un homme en place, comme fut ensuite l'Evêque de Luçon, ne peut manquer d'être exposé. Malheureusement il se trouva à Loudun une femme du commun, nommée la Hammon, de ces femmes intrigantes qui, à l'aide de beaucoup de hardiesse & d'une tournure d'esprit plaisante, se mêlent entre les bas-Officiers des Cours, & quelquefois parviennent jusqu'aux Maîtres. Pendant la guerre d'Angers, la Hammon avoit été soufferte dans les cuisines de la Reine-Mere, qui daigna lui parler elle-même. Cette espece de faveur lui donna un air d'importance, & fit recevoir avidement les particularités vraies ou fausses qu'elle débite à son retour aux curieux de Loudun. Grandier n'est pas le dernier à prendre part à ce plaisir des désœuvrés de la Ville; & comme il étoit caustique, il ajoute aux narrations de la Hammon des réflexions piquantes, qui amusoient le cercle. Il paroît dans le temps des démêlés de Richelieu avec la Reine-Mere, un Ecrit satirique intitulé: *La*

Digitized by Google

Cordonniere de Loudun. On croit y reconnoître le ſtyle épigrammatique de Grandier, qui aſſaiſonnoit les faits de la Hammon. Richelieu ſe voyant le principal objet de ces ſarcaſmes, en eſt vivement piqué. Il eſt vraiſemblable que l'infame Laubardemont réveille ſa colere & croit gagner ſes bonnes graces, en lui préſentant dans l'événement étrange qui ſe paſſoit à Loudun, le moyen de ſe venger.

Quinze Juges des environs, tels qu'on en trouve aiſément dans les petits Siéges de Province, tous intimidés, gagnés, prévenus ou ignorans, compoſerent le Tribunal devant lequel fut amené le Curé de Loudun : les Poſſédées fournirent la matiere des interrogatoires ; les Exorciſtes donnent les preuves & les concluſions ; des Chirurgiens cruels nommés par les Juges lui enfonçoient des aiguilles dans la chair pour chercher des endroits dont l'inſenſibilité étoit, diſoit-on, des ſignes de ſes pactes avec le démon. On propoſa même de lui arracher les ongles, pour voir ſi ces ſignes ne ſeroient pas cachés deſſous. Un de ces Chirurgiens avoit une ſonde à reſſort ; en preſſant

Digitized by Google

un bouton il faiſoit rentrer la pointe dans le manche ; quoiqu'il parût piquer alors, il ne faiſoit point de mal, & Grandier ne laiſſoit échapper aucun ſigne de douleur ; enſuite il laiſſoit agir la pointe, & le malheureux pouſſoit des cris aigus. Les Exorciſtes concluoient de cette différence, qu'il y avoit des parties inſenſibles rendues telles par des pactes avec le démon. Le Pere Lactance, un des Exorciſtes, avoit fait chauffer un Crucifix de fer ; il l'appliquoit preſque rouge ſur les levres de Grandier pour le lui faire baiſer : celui-ci ſe retiroit, & Lactance prenoit les aſſiſtans à témoin que le Curé avoit en horreur le ſigne de notre Rédemption. On trouve dans l'Hiſtoire des diables de Loudun une multitude de faits affreux, & qui malheureuſement paroiſſent trop vrais. Tant d'horreurs font ouvrir les yeux à pluſieurs des ennemis même de Grandier, qui crurent qu'on ne pouſſeroit pas les choſes ſi loin. Ils voulurent adoucir & même rétracter leur premiere dépoſition ; mais Laubardemont les menace de les pourſuivre comme coupables de faux témoignages ; il fait enlever & enfermer les plus repentans,

Digitized by Google

qui n'auroient peut-être pu s'empêcher de montrer leurs regrets. En même temps on afficha une défense, sous peine de mille livres d'amende & de punition corporelle, de parler mal des Juges, de la procédure, des Exorcistes & des Possédées.

Malgré les douleurs de la question qu'on lui donna, comme on vient de le voir, de la maniere la plus terrible, il refusa de s'avouer coupable de sorcellerie, & ne se démentit pas sur le bûcher. Attaché au fatal poteau, les Exorcistes eurent l'inhumanité de l'injurier & de le faire expirer dans les flammes. Quand le bourreau voulut serrer la corde pour l'étrangler, il la trouva arrêtée par un nœud, méchanceté atroce dont on soupçonna violemment le Pere Lactance. Comme le feu gagnoit, l'Exécuteur fut obligé de se sauver & le laissa brûler vif. Jusqu'à la fin, Grandier protesta de son innocence, & il cita ses persécuteurs au Tribunal de Dieu, devant lequel ils ne tarderent pas de comparoître. Le plus opiniâtre mourut dans le mois comme Grandier l'en avoit menacé ; les autres vécurent à peine un an, bourrelés de remords & dévoués

Digitized by Google

à l'exécration publique. Les Juges ou autres qui prêterent leur miniſtere à cette malheureuſe affaire & qui s'attendoient à être récompenſés par le Cardinal, en furent mépriſés ; on les priva même aſſez bruſquement des penſions qu'on avoit commencé à leur payer. Richelieu fut un barbare, s'il voulut être vengé ſi cruellement ; & ſi on paſſa ſes intentions, il n'eſt pas excuſable d'avoir ôté toute eſpece de frein aux haines ſubalternes qu'il employoit.

La mort de Grandier ne rétablit pas le calme dans le Couvent de Loudun, & il fallut continuer long-temps les exorciſmes ; car quoique Aſmodée, Amon & Gréſil ſe fuſſent retirés au premier ordre qu'on leur en avoit donné, il en reſtoit aſſez d'autres qui donnoient d'autant plus de peine que, réſolus de ne déſemparer qu'à la derniere extrémité, ils diſputerent le terrain tant qu'ils purent. La Prieure appelée Jeanne de Belfiel, fille du Baron de Coſſe en Saintonge, logeoit *Léviatan*, chef de la bande, qui avoit choiſi pour demeure la tête de cette fille. Il ſe défendit juſqu'au 5 Novembre 1635. Ce

Digitized by Google

n'eſt pas, comme il le dit lui-même, qu'il ne ſe fût repenti plus d'une fois d'être venu faire la Religieuſe à Loudun, où il avoit eu beaucoup à ſouffrir ; mais il n'avoit pas été le maître de s'en aller comme il étoit venu. Balaam prit congé de la Compagnie le 29 du même mois ; Iſaacarum, le jour des Rois 1636. Behemot fut celui de tous qui ſe maintint le plus long-temps dans ſon poſte, il tint bon juſqu'au 15 Octobre 1637 ; mais il quitta la place après un vœu que fit la Prieure d'aller en pélérinage au tombeau de Saint François de Sales. Voilà en abrégé l'hiſtoire de la poſſeſſion de Loudun, qu'on regarde en général comme une pure momerie & affaire préparée de loin par Mignon & Barré ſon Adjoint, pour perdre Grandier, faire parler d'eux & attirer des aumônes au Couvent qui étoit très-pauvre. Beaucoup de gens avancent que les diables ſe contrediſoient ſouvent ; qu'ils manquoient de parole ; qu'ils ſavoient ſi peu de latin, qu'ils répondoient tout de travers aux interrogations qu'on leur faiſoit, faute de les entendre ; qu'ils faiſoient même un grand nombre de ſoléciſmes, tant ils avoient mal retenu

Digitized by Google

leur leçon. On ajoute que quelques filles séculieres qui avoient fait les possédées, avouerent leur friponnerie quand elles virent qu'on ne parloit plus de leur donner des maris, ainsi qu'on le leur avoit fait espérer, mais qu'on n'eût aucun égard à leur déposition, dans la vue de faire la cour au Pere Joseph, Capucin, qui s'étoit fait un point d'honneur de réaliser cette chimere. (Nous avons vu précédemment qu'il mépriſa d'abord cette supercherie.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se passa bien des choses dans cette affaire, qu'on a de la peine à expliquer. Par exemple, les diables en sortant du corps de la Prieure, écrivirent sur sa main à différentes fois les noms de Jesus, de Marie, de Joseph & de Saint François de Sales, en caracteres si bien gravés, qu'une infinité de personnes de la Cour, de Paris & des Provinces les virent. Ces noms changerent de place pour laisser celui de Jesus au lieu le plus éminent. Le fait est si avéré, que personne ne l'a nié. S'il y eut de l'artifice en tout ceci, comme il n'est guere possible d'en douter, il faut convenir qu'il fut bien caché, puisque qui que ce soit ne l'ap-

Digitized by Google

perçut ; qu'il dura long-temps, & que la Sœur Jeanne des Anges porta les caracteres le reste de ses jours. Il faut dire encore que cette fille & les autres qu'on exorcisa, n'eurent ni conscience ni remords jusqu'au dernier soupir, car il ne paroît pas qu'aucune ait jamais fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition ; mais le trait suivant prouve invinciblement qu'il y eut de la supercherie dans cette malheureuse affaire.

La curiosité ayant amené à Loudun le Comte de Lude, Seigneur goguenard & railleur, il feignit d'être convaincu de la possession des Religieuses Ursulines. « Je n'en doute non plus, dit-il, que de la vérité de l'Evangile ; j'ai apporté avec moi une boîte de reliques, elles ont été données à un de mes ancêtres, & depuis ce temps là nous les conservons dans notre maison. Que les reliques authentiques méritent la vénération des Chrétiens, il n'y a que les Huguenots qui le nient, mais vous savez aussi-bien que moi qu'on en débite beaucoup de fausses. Avant que de faire enchâsser les miennes dans un beau reliquaire que je veux placer à côté de mon lit, je voudrois bien savoir si elles

Digitized by Google

ſont bonnes. Je ne puis les mettre à une épreuve plus certaine, que de les faire appliquer ſur quelqu'une des Poſſédées; ſi mes reliques ſont authentiques, le diable en ſentira la vertu & l'efficacité ». Les Religieux approuverent la penſée du Comte, & un d'eux fait à la Prieure des Urſulines un ſigne que de Lude apperçut fort bien. C'étoit la plus fameuſe des Poſſédées; elle avoit, diſoit-on, ſept diables dans le corps. L'Exorciſte s'approche de la Prieure & lui applique la boîte: la voilà qui pouſſe des hurlemens épouvantables; elle paroît agitée des plus violentes convulſions: on ôte la boîte, & l'énergumene devient un peu plus tranquille. « Je ne crois pas, Monſieur, dit alors l'Exorciſte au Comte, que vous doutiez maintenant de la vertu de vos reliques. — Non plus que de la réalité de la poſſeſſion, reprend gravement de Lude. — De grace, Monſieur, permettez-nous de voir un don ſi précieux. — Très-volontiers ». On ouvre la boîte devant un grand nombre de perſonnes invitées à ce ſpectacle, & il ne s'y trouve que du poil & de la plume. » Ah! Monſieur, dit le Moine confus, pourquoi vous êtes-vous

Digitized by Google

moqué de moi ? Et vous, mon Pere, réplique de Lude avec un sourire d'indignation, pourquoi vous moquez-vous de Dieu & des hommes » ?

Antoine de l'Aage, Seigneur du Puy-Laurens, fut un des favoris les plus en crédit auprès de Gaston. Le Cardinal qui avoit besoin du ministere de ce Gentilhomme, chercha à se l'attacher. Pour mieux l'enchaîner à ses intérêts, il lui fait compter le prix d'un Duché qu'il lui avoit promis depuis quelque temps. L'achat s'en fit, & le mariage avec la Demoiselle de Pontchâteau, cousine du Cardinal, ne tarde pas à se célébrer. Voilà donc Puy-Laurens qui se trouve tout à coup possesseur de deux cent mille écus de rentes, Duc & Pair, & proche parent de Richelieu, dont il s'étoit toujours montré jusqu'alors l'ennemi déclaré. On remarqua que Richelieu, pendant la négociation qui finit par faire revenir en France Puy-Laurens avec le Duc d'Orléans son maître, qui s'étoit retiré chez les Espagnols, disoit quelquefois : « *Avec le temps j'aurai de l'âge.* (*Vérité défendue, page 598.*) La brillante fortune de ce Duc ne fut pas de longue durée :

Digitized by Google

durée : Richelieu croyant avoir à se plaindre de lui, le fit arrêter le premier Février 1635, comme il arrivoit au Louvre pour répéter un ballet dans lequel il devoit danser, & le fit conduire à Vincennes. Le Duc d'Orléans fut on ne peut pas plus sensible à la détention de Puy-Laurens. Il ne montra pas d'abord tout son ressentiment, parce qu'il craignoit pour lui-même ; il se contenta de dire au Roi, qu'il ne demandoit pas de grace pour son favori s'il étoit coupable, mais qu'il le conjuroit de ne pas se laisser prévenir ; & après avoir recommandé le prisonnier aux bontés de son frere, il reprend tristement le chemin de Blois. Puy-Laurens ne put long-temps survivre à sa disgrace, il mourut au mois de Juillet de la même année d'une maladie causée par l'ennui de sa prison. Gaston le regretta sincérement. Tant qu'il vécut, le Prince ne voulut pas entendre à recevoir un autre favori de la main du Cardinal, encore moins à recevoir le Cardinal lui-même, qui tâchoit par toutes sortes de soupleſſes de s'insinuer dans la confiance de Monsieur, afin de gouverner le cadet comme il gouvernoit l'aîné.

Digitized by Google

A Dieu ne plaise que je prétende blâmer le goût de Richelieu pour les belles-lettres, ce goût est honnête & digne d'un grand Ministre ; mais le Cardinal devoit s'y livrer lui-même avec plus de bienséance & de dignité : le divertissement du Théâtre fut presque le seul qu'il goûta. « Non-seulement il assistoit avec plaisir aux Comédies nouvelles, mais il étoit bien aise d'en conférer avec les Poëtes, de voir leur dessein dans sa naissance & de leur fournir lui-même des sujets ; que s'il connoissoit un bel-esprit qui ne se portât pas de lui-même à travailler en ce genre, il l'y engageoit incessamment par toutes sortes de caresses ». Desmarêts, entêté de son Poëme de *Clovis*, ne put s'empêcher de l'abandonner & de faire quelques Comédies pour divertir son Eminence. « Elle témoigna pour l'une d'elles, ajoute l'Historien de l'Académie, des entrailles de pere : une partie du sujet & des pensées étoit de Richelieu ; la représentation lui en coûta deux ou trois cent mille écus, & ce fut pour cette piece qu'il fit bâtir la grande salle de son Palais, qui servit long-temps à ces

Digitized by Google

ſpectacles. Il y eut juſqu'à cinq cents vers de ſa façon dans une autre, mais elle ne fut point imprimée; en voici la raiſon. Lorſqu'il fut dans le deſſein de la publier, il voulut que Chapelain la revît & qu'il y fît des obſervations exactes. Ces obſervations lui furent rapportées par Boiſrobert, & bien qu'elles fuſſent écrites avec beaucoup de diſcrétion & de reſpect, elles le choquerent tellement, ou par le nombre ou par la connoiſſance qu'elles lui donnerent de ſes fautes, que ſans achever de les lire il les mit en pieces. Mais la nuit ſuivante, comme il étoit au lit & que tout dormoit chez lui, ayant penſé à la colere qu'il avoit témoignée, il fit une choſe ſans comparaiſon plus eſtimable que la meilleure Comédie du monde, c'eſt qu'il ſe rendit à la raiſon. Les pieces du papier déchiré furent ramaſſées & collées enſemble par ſon ordre. Après l'avoir lu & y avoir fait grande attention, il envoie éveiller Boiſrobert pour lui dire qu'il voyoit bien que MM. de l'Académie s'entendoient mieux qu'un Miniſtre d'Etat en ces matieres, & qu'il ne falloit plus parler d'impreſſion.

Digitized by Google

Voici un trait qui, dit-on, fait le plus grand honneur à la libéralité de Richelieu. Après avoir écouté le Monologue d'une Comédie composée par Colletet, Son Eminence lui donna de sa propre main cent pistoles. Le présent fut accompagné de ces paroles obligeantes : « C'est seulement pour ces deux vers que je trouve extrêmement beaux, dit le Cardinal en se faisant répéter l'endroit ; le Roi ne seroit pas assez riche pour payer tout le reste. Il n'y a rien d'extraordinaire dans les deux vers dont Richelieu parut charmé, on y trouve même une expression basse & dégoûtante : le Poëte étoit assez bien payé. Mais si le Cardinal n'a pas voulu se moquer d'un homme pauvre & lui insulter peut-être en faisant semblant de le louer, le compliment n'est qu'une excuse frivole d'une gratification très-modique vu l'opulence de Richelieu : regardoit-il Colletet comme un autre Virgile ? ce seroit une marque de son mauvais goût. Mais quel que fût le Poëte François, le nouveau Mécene devoit au moins lui donner de quoi vivre honnêtement.

Puisque l'Histoire doit rendre justice

Digitized by Google

à tout le monde, n'omettons point une action louable de Colletet en cette rencontre. Le Cardinal s'aviſe de vouloir corriger un mot dans les deux vers qu'il admiroit, mais ce fut en y ajoutant une expreſſion plus baſſe que celle du Poëte. Malgré ſa pauvreté, Colletet ſe défend de ſuivre le mauvais goût d'un Miniſtre, dont les gratifications, quoique légeres, lui ſont d'un grand ſecours. Quand il fut de retour chez lui, il écrit ſur ce ſujet à Richelieu une lettre où il s'explique avec beaucoup de liberté. Le Cardinal achevoit de la lire lorſqu'il ſurvient quelques-uns de ſes courtiſans qui lui font compliment ſur l'heureux ſuccès des armes du Roi, & qui lui diſent que rien ne peut réſiſter à Son Eminence. « Vous vous trompez, leur répond-il ; je trouve dans Paris même des perſonnes qui me réſiſtent ». Quand on lui eut demandé quelles étoient ces perſonnes audacieuſes, » Colletet, reprit-il : après avoir combattu hier avec moi ſur un mot, il ne ſe rend pas encore, voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire ». Fût-ce vanité dans le Poëte, ou bien un refus honnête de pouſſer la complaiſance au-delà de la

Digitized by Google

vérité? Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de noble dans cette conduite qui ne paroît qu'une bagatelle.

Richelieu avoit composé le Prologue d'une Comédie. N'osant s'en déclarer l'Auteur, il pria Chapelain de lui prêter son nom. *Je vous prêterai ma bourse dans une autre occasion*, dit le Cardinal à son bel-esprit. Le mot seroit joli dans la bouche d'un particulier, mais un Cardinal-Ministre qui s'occupe à faire des Prologues de Comédie, se rendra toujours ridicule & passera pour un homme à qui la vaine démangeaison de s'ériger en Auteur fait étrangement oublier son caractere & son rang. Mais ces puérilités de Richelieu ne sont rien en comparaison de la jalousie que lui inspira le succès extraordinaire de la Tragi-Comédie du *Cid*. « Il est mal aisé de s'imaginer, dit l'Historien de l'Académie Françoise, avec quelle approbation cette Piece fut reçue de la Cour & du Public. On ne se pouvoit lasser de la voir; on n'entendoit autre chose dans les compagnies: chacun en savoit quelque partie par cœur; on la faisoit apprendre aux enfans, & en plusieurs

Digitized by Google

endroits de la France il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Il ne faut pas demander si la gloire de cet Auteur donna de la jalousie à ses concurrens. Plusieurs ont voulu croire que le Cardinal lui-même n'en avoit pas été exempt, & qu'encore qu'il estimât fort Corneille & qu'il lui donnât une pension, il vit avec déplaisir le reste des travaux de cette nature, & sur-tout ceux où il avoit quelque part, entiérement effacés par celui-là ».

Le voilà donc qui se met en tête de faire critiquer le *Cid* par sa nouvelle Académie, & qui prend cette affaire autant à cœur que si c'étoit la chose la plus importante à l'Etat. On lui apporta les premieres ébauches de ce qu'on appela depuis : *Les sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid.* Le Médecin citoit les apostilles sous lui, & Son Eminence y met quelques mots de sa propre main. Le jugement de Richelieu est que la substance en étoit bonne, mais qu'il falloit y jeter quelques fleurs. C'est ainsi qu'il s'expliqua. Les Académiciens relisent leur ouvrage, l'examinent dans diverses assemblées ordinaires

Digitized by Google

& extraordinaires, le retouchent & le donnent enfin à l'Imprimeur. Le Cardinal leur demande les premieres feuilles, mais elles ne le contentent nullement : ſoit qu'il en jugeât bien, dit-on ; ſoit qu'on le prît en mauvaiſe humeur ; ſoit qu'il fût préoccupé contre l'Abbé de Ceriſy, principal Auteur de la Piece, il trouva qu'on avoit paſſé d'une extrémité à l'autre ; qu'on y avoit apporté trop d'ornemens & de fleurs, & renvoie à l'heure même en toute diligence dire qu'on arrête l'impreſſion. Trois Académiciens ont ordre de le venir trouver, afin qu'il puiſſe mieux leur expliquer ſon intention. Chapelain tâche d'excuſer Ceriſy, mais il reconnut d'abord que Richelieu ne vouloit pas être contredit, car il le vit s'échauffer & ſe mettre en action, juſque-là que s'adreſſant à lui, il le prit & le retint aſſez long-temps par ſes glands, comme on fait ſans y penſer quand on veut parler fortement à quelqu'un & le convaincre de quelque choſe. La concluſion fut qu'après leur avoir expliqué de quelle façon il croyoit qu'il falloit écrire cet ouvrage, il en donna la charge à Sirmond. Celui-ci ne le ſatisfit point en-

Digitized by Google

core. Il fallut que Chapelain reprît tout ce qui avoit été fait tant par lui que par les autres.

Ainſi furent mis au jour, après environ cinq mois de travail, les ſentimens de l'Académie Françoiſe ſur le *Cid*, ſans que durant ce temps-là le Miniſtre qui avoit toutes les affaires du Royaume ſur les bras & toutes celles de l'Europe dans la tête, relâchât rien de ſes ſoins pour cet ouvrage. Il eût ſouhaité, ajoute-t-on, qu'on traitât la Piece plus durement; mais on lui fit entendre avec adreſſe qu'un Juge ne doit pas parler comme une partie, & que plus on témoigne de paſſion, plus on perd d'autorité. Le Public ſe moqua de la jalouſie de Richelieu & de la critique de ſon Académie, quoiqu'elle fût raiſonnable dans le fond.

Tout Paris pour *Chimene* a les yeux de *Rodrigue*, dit fort bien Boileau dans ſa belle Epître à Racine. Voici comme on fait parler Corneille dans une lettre qui parut alors ſous ſon nom. « Le *Cid* ſera toujours beau, & gardera ſa réputation d'être la plus belle Piece qui ait paru ſur le Théâtre, juſqu'à ce qu'il en vienne une autre qui ne laſſe point les

Digitized by Google

ſpectateurs à la trentieme repréſentation». J'aurois omis toutes ces petiteſſes du Cardinal de Richelieu, ſi je n'avois cru dans un ouvrage fait pour peindre les hommes, qu'il étoit utile de faire connoître que les plus grands ſe montrent quelquefois tout auſſi petits que les autres, quand ils agiſſent ſans contrainte & qu'ils ſuivent leurs paſſions & leurs caprices.

Le Cardinal de Richelieu, jaloux de toute eſpece de gloire, ayant fait placer dans une galerie du Palais-Royal les portraits de pluſieurs hommes illuſtres, entre leſquels étoit celui de Blaiſe de Montluc, Maréchal de France, en fit lui même l'éloge qui devoit être mis au bas du Tableau. Il étoit conçu en ces mots : *Multa fecit, plura ſcripſit, vir tamen magnus fuit.* Mais il voulut avant que de s'en déclarer l'Auteur, ſavoir ce qu'en diroit Bourbon, Profeſſeur en Langue Grecque à Paris. Bourbon l'ayant lu, dit : « Voilà ce qu'on appelle latin de Bréviaire. Si on y ajoutoit un *Alleluia*, ceci pourroit figurer en qualité d'Antienne dans un *Magnificat* ». Ce qui étant rapporté au

Digitized by Google

Cardinal : « Il a raison, dit-il ; aussi est-ce un Prêtre qui l'a faite ». Cependant la pension que le Roi faisoit à Bourbon, ne lui fut pas payée cette année-là. Quelle misérable vengeance, & voilà Richelieu ! Il fut plus courtois envers M. Godeau, Evêque de Grasse & puis de Vence. Ce Prélat n'étoit point encore élevé sur le Siége Episcopal, lorsqu'il présenta à Richelieu un *Benedicite* en vers. « Monsieur, lui dit le Cardinal, vous me donnez un *Benedicite*, & moi je vous donne *Grasse* ». Ne fit-il point ce cadeau pour avoir le plaisir de faire un calembourg, assez mauvais ?

Louis XIII partit pour la Lorraine dans les derniers jours du mois d'Août de cette année, accompagné du Comte de Soissons, de Séguier, Garde des Sceaux, de Bouthillier, Surintendant des Finances, & de Chavigny, Secrétaire d'Etat. « M. de Bullion & moi, dit Servien, dans une lettre du 21 Août 1635, avons l'honneur & le contentement de demeurer auprès de Monseigneur le Cardinal ». L'expression est remarquable. Nous aurions pensé que ce

Digitized by Google

deux Meſſieurs devoient être mortifiés de ne pas ſuivre Sa Majeſté. Il n'en étoit pas ainſi du temps de Louis XIII ; on ſe trouvoit & plus content & plus honoré de demeurer auprès du Miniſtre, que d'accompagner le Roi. Quoi qu'il en ſoit, on raiſonna beaucoup dans le monde ſur ce que Richelieu ne ſuivoit pas ſon Maître : les uns diſoient qu'il craignoit pour ſa vie à l'Armée, où ſes ennemis y pouvoient attenter plus aiſément qu'ailleurs ; ceux-ci, que n'y ayant pas de grandes choſes à entreprendre, il faiſoit ſemblant de vouloir laiſſer au Roi toute la gloire de l'expédition ; ceux-là, que le Miniſtre prévoyoit que Sa Majeſté ne trouvant pas ſur la frontiere toutes les forces dont il l'avoit amuſée, s'en reviendroit bientôt. « Il eſt arrivé, dit encore Servien dans une lettre du 28 du même mois, un accident qui m'épouvanteroit, ſi tout le monde ne ſavoit qu'il a toujours été le préſage de quelque grand bonheur. Le Roi étant hier à la chaſſe dans ſa petite brouette, le tonnerre tomba ſi près de lui, qu'il renverſa & bleſſa un peu le Cocher qui étoit ſur le derriere, où il ſe met toujours quand Sa Majeſté

Digitized by Google

tient les rênes des chevaux comme Elle faiſoit alors ; deux furent renverſés ſur le devant, auſſi bien que deux Valets de pied qui étoient à côté du Roi ; il n'a reçu aucune incommodité. Vous pouvez croire qu'on fait bien des diſcours ſur cette aventure. Avec la grace de Dieu, nous en rendrons la ſuite heureuſe ». Ce fut entre Monceaux & Triport, que le tonnerre tomba ſi près du Roi. Beautru, ce fameux diſeur de bons mots, vint de la part de Richelieu faire des complimens à Sa Majeſté. Soit qu'il fût l'Auteur de l'interprétation du préſage, ſoit que le Cardinal la lui eût ſuggérée, il allégua fort à propos, dit-on, l'exemple de l'Empereur Auguſte, qui eut un de ſes gens tué d'un coup de tonnerre près de ſa litiere en marchant contre l'Eſpagne, dont il triompha peu de temps après. Le courtiſan adulateur inféroit de là que l'accident arrivé à Louis étoit de bon augure, & que le Ciel ſembloit mettre ſes armes entre les mains de Sa Majeſté pour exterminer les Eſpagnols, s'ils n'avoient bientôt recours à la clémence du Roi, au lieu de provoquer plus long-temps ſa valeur.

La belle & curieuſe recherche de

Digitized by Google

Beautru n'empêcha pas que Louis ne se chagrinât un ou deux jours après contre Richelieu. Quelqu'un ayant rapporté que tous les chevaux néceſſaires à l'Artillerie de l'Armée n'étoient pas encore arrivés, Louis s'imagina que le Cardinal qui avoit été contraire au voyage de Lorraine, rompoit ſecrétement les meſures priſes, afin que le Roi n'avançât pas au-delà de Monceaux. Dans le premier moment de colere, il écrit à Richelieu un billet rempli de reproches & peut-être de menaces, mais il s'en repent dès le lendemain; c'eſt dommage que nous n'ayons pas ce billet. On a ſeulement conſervé une petite lettre où Louis demande humblement pardon à ſon Miniſtre, & les deux réponſes du Cardinal. Ces pieces ſont curieuſes; on y découvre la ſoupleſſe avec laquelle un Miniſtre artificieux ménage les caprices de ſon Maître, & en même temps l'empire qu'il ſait prendre ſur un eſprit foible & timide. « Au commencement, dit Richelieu en répondant au premier billet perdu, je n'ai pas approuvé le voyage à cauſe de l'incertitude de votre ſanté, & de cette impatience naturelle dont Votre Majeſté veut bien s'accuſer

Elle-même. Mais depuis que vous m'avez fait ſavoir par diverſes perſonnes votre déſir d'aller à l'Armée ; que vous me l'avez témoigné vous-même, & que vous m'avez aſſuré que vous êtes en fort bonne diſpoſition, & que bien loin de recevoir quelque préjudice du voyage, le déplaiſir de demeurer à Paris ou aux environs altéreroit votre ſanté bien plutôt, j'ai conſenti de fort bon cœur à ce que vous ſouhaitiez. Je reconnois même que ſi Votre Majeſté peut ſe garantir de ſes ennuis & de ſes inquiétudes ordinaires, le voyage ſera fort avantageux à vos affaires. Tel eſt mon ſentiment. Au lieu de vous arrêter, je vous exhorte à vous avancer vers la frontiere, puiſque le voyage a été publié par votre ordre dans Paris, dans les Provinces & dans vos Armées. Après cela, Votre Majeſté voudra bien permettre à un ancien ſerviteur & fidelle confident, de lui remontrer avec le reſpect dû à un Maître, que ſi Elle s'accoutume à penſer que les intentions de ſes plus dévouées créatures ne ſont pas telles qu'on les lui repréſente, on appréhendera tellement vos ſoupçons à l'avenir, qu'il ſera difficile de vous

Digitized by Google

ſervir auſſi utilement qu'on le déſire. Je puis répondre à Votre Majeſté que la liberté qu'Elle donne à ſes ſerviteurs, fait qu'ils lui diſent librement ce qu'ils croient le plus avantageux à ſon ſervice. Comme ils tâcheront de vous agréer dans toutes les choſes indifférentes, leur complaiſance n'ira pas auſſi juſqu'à vouloir faire ce qui pourroit vous être préjudiciable. Je vous conjure, au nom de Dieu, de continuer gaiment votre voyage & de ne pas vous fâcher, ſi mille choſes peu importantes ne ſont pas exécutées au temps & au point que vous le déſirez. Il n'y a que Dieu qui puiſſe prévenir tous les inconvéniens. Je ſupplie encore très-humblement Votre Majeſté d'être bien perſuadée que telle que puiſſe être ſon humeur, rien ne ſera jamais capable de fâcher ou de dégoûter une perſonne qui eſt plus à vous qu'à ſoi-même, & qui aura toujours plus d'ardeur à vous complaire & à vous ſervir, qu'à conſerver ſa propre vie ». Que cette lettre eſt finement tournée ! qu'elle prouve bien la dépendance de Louis ! Le bon Prince ſe laiſſoit conduire par Richelieu comme un écolier par ſon maître.

Digitized by Google

Dans cette lettre, le Cardinal paroît fort tranquille. N'avoit-il point déjà le second billet du Roi, quoiqu'il n'en fasse pas semblant ? « Mon cousin, y disoit Sa Majesté, je suis au désespoir de la promptitude que j'eus hier à vous écrire le billet sur le sujet de mon voyage ; je vous prie de le vouloir brûler & oublier, & en même temps ce qu'il contenoit. Croyez que comme je n'ai pas eu dessein de vous fâcher en rien, je n'aurai jamais d'autre pensée que de suivre ponctuellement vos bons avis en toutes choses. Je vous prie encore une fois d'oublier... (Sans doute qu'il y avoit ici quelques termes d'une trop grande soumission & indignes de la Majesté d'un Souverain ; on n'a pas jugé à propos de les publier.) Ecrivez-moi par ce porteur, ajoutoit Louis, que vous n'y pensez plus, cela me mettra l'esprit en repos. Soyez assuré que je ne serai point content jusqu'à ce que je puisse vous témoigner encore l'extrême affection que j'ai pour vous ; elle durera jusqu'à la mort ». Richelieu répondit à ce second billet aussi délicatement qu'au premier.

« Je n'ai garde, dit-il, d'oublier la lettre

Digitized by Google

qu'il vous plut de m'écrire hier. Je proteſte à Votre Majeſté que je n'y ai pas penſé, c'eſt-à-dire que je n'ai été aucunement fâché de ce qui étoit dedans. Continuez, s'il vous plaît, de me découvrir vos ſecrets ſentimens, & je continuerai de vous déclarer librement les miens ſur le bien de votre ſervice. Ce qui m'a porté à m'oppoſer d'abord au voyage, c'eſt la connoiſſance que j'ai de votre tempérament. Il vient de la Nature & ne dépend pas abſolument de vous. L'ardent déſir que vous témoignez d'acquérir encore de l'honneur & de la gloire par les armes, m'a fait conſentir à un deſſein digne de vous: j'y applaudis. Mais depuis que j'ai vu la dépêche de M. de Vaubecour, je crois qu'il faut différer votre départ juſqu'à ce qu'on ait nettoyé Saint-Michel, & que vos Troupes ſoient amaſſées.... Je ſupplie Votre Majeſté, au nom de Dieu, de ne s'ennuyer point, de ne ſe fâcher jamais contre Elle-même, & de croire que ſes ſerviteurs ne ſe peuvent chagriner de quelque promptitude qu'Elle a. Je me ſens extraordinairement obligé de ce qu'il vous a plu m'écrire ſur la derniere qui vous eſt arrivée; ſi Votre

Digitized by Google

Majesté m'avoit outragé, ce qu'Elle ne fit jamais par sa bonté, les termes de sa lettre sont si obligeans, que la satisfaction, s'il est permis d'user de ces mots en parlant d'un grand Roi, surpasseroit de beaucoup l'offense. La lettre dont vous vous plaignez, ne blesse vos serviteurs en aucune maniere, & la derniere les oblige extrêmement ». Ce petit incident découvre admirablement bien l'inégalité de l'humeur & de l'esprit de Louis XIII; elle étoit si grande, que Richelieu avouoit franchement que cela l'embarrassoit infiniment plus que les affaires les plus épineuses de son Ministere. Il est certain que cette humeur inconstante le déconcerta plus d'une fois : ajoutez à cela que Louis étoit d'une jalousie singuliere contre sa mere, contre son frere; enfin, il étoit jaloux de son Ministre lui-même.

On a prétendu que le Cardinal de Richelieu n'avoit pas ignoré la conspiration faite contre sa vie par le Duc d'Orléans & le Comte de Soissons, dans le cours de l'année 1636. (*Voyez l'art.* SOISSONS); mais ce Ministre n'en fut pas troublé. Toujours crédule aux

Digitized by Google

vaines prédictions de ſes Aſtrologues, il ſe fioit dans la bonne fortune dont ces impoſteurs lui promettoient la continuation. Sa confiance ſuperſtitieuſe étoit portée ſi loin, qu'il les conſultoit dans les entrepriſes les plus difficiles. Ce fut par leur conſeil que ne ſachant où trouver de l'argent pour l'entretien de l'Armée de Picardie, il prêta l'oreille à un miſérable ſouffleur *qui rempliſſoit la Cour de fumée*, dit agréablement Grotius par un jeu de mots qui a beaucoup de grace dans la langue latine. Ce perſonnage s'appeloit *Bois-Maillé;* il ſe vantoit d'avoir ſeul la pierre philoſophale, & promettoit de fournir deux cent mille écus par ſemaine. Louis & ſon Miniſtre firent travailler Bois-Maillé : on le regardoit comme un homme envoyé du Ciel; mais la vanité de ſes promeſſes fut bientôt reconnue. A la ſollicitation des Capucins, qu'il avoit quittés autrefois pour ſe faire Proteſtant, & contre leſquels il vomiſſoit mille horribles calomnies, l'impoſteur fut mis à Vincennes; mais on lui fournit les moyens de ſouffler dans ſa priſon, tant on avoit de peine à ſe déſabuſer. D'autres diſent que pendant le ſiége de

Digitized by Google

Corbie on s'accommodoit si bien de ce Bois-Maillé chez le Cardinal, que le Pere Joseph renvoya durement ses confreres & tous ceux qui offroient de prouver les impostures de ce souffleur. On a dit que pour amuser Louis XIII, fort inquiet de l'épuisement de ses finances, Richelieu fournit sous main de l'or à cet Alchimiste, & qu'on fit accroire à Sa Majesté que le souffleur en avoit procuré des sommes considérables.

Richelieu, toujours sur ses gardes, présentoit volontiers la main à ceux qui l'abordoient ; on assure qu'il s'y étoit accoutumé pour se guérir de la crainte qu'il avoit que ceux qui l'abordoient de près ne l'approchassent pour jouer du poignard.

Le Duc Charles de Lorraine avoit épousé la Princesse Nicole en 1624 ; mais quoiqu'elle fût fort aimable & qu'il tînt ses Etats de son mariage avec elle, il ne put fixer son cœur ni ses affections. Il cessa de l'aimer dès qu'elle fut sa femme ; il ne garda pas même les mesures de bienséance que les Grands observent avec soin en pareille occasion.

Digitized by Google

Toute sa Cour fut bientôt témoin de son mépris & de son indifférence : ce fut bien pis quand il eut connu Béatrix de Cusance, Princesse de Cantecroix; toutes ses inclinations porterent de ce côté-là, il parut oublier qu'il avoit une femme : Béatrix de son côté agit comme si elle n'avoit point eu de mari. Heureusement le Prince de Cantecroix mourut, & les deux amans penserent à s'unir par des liens qu'ils croyoient que l'amour seul étoit capable de rompre. Charles soutint que son premier mariage étoit nul parce que le Comte de Vaudemont, son pere, l'y avoit forcé, & que de plus Nicole ayant été baptisée par un sorcier, elle n'étoit pas chrétienne ni lui conséquemment son époux. Il est vrai qu'un nommé le Chantre, Aumônier du feu Duc Henri, qui avoit administré le baptême à Nicole, avoit été exécuté à mort comme coupable de sortilége; mais les preuves de son crime étoient bien foibles, & quand il auroit été avéré, Nicole n'en auroit pas été moins bien baptisée. Cependant ces raisons furent trouvées très-bonnes par le Duc, & encore meilleures par son Hélene. Elle le suivit depuis dans ses courses & ses

Digitized by Google

expéditions, ce qui la fit appeler en France sa *femme de campagne*. Ce bon mot passa jusqu'à la Cour de Charles & coûta cher, dans le voyage qu'il fit en 1641 en Lorraine, à un de ses valets de pied qui le répéta en badinant à Epinal. La Princesse qui en fut avertie le fit pendre pendant que le Duc étoit à la chasse & attacher à une potence. Le mariage auroit subsisté selon les apparences, si Charles avoit été aussi fidelle à l'alliance de France qu'il l'étoit à sa maîtresse. Mais le Cardinal de Richelieu, piqué au vif de ce qu'il n'accomplissoit point les traités conclus avec lui, engagea la Princesse Nicole à demander justice au Pape; elle fut appuyée par le Duc François qui avoit un intérêt capital à faire casser le mariage. Sur leurs plaintes, le Pape ordonne au Duc de se séparer de la Princesse de Cantecroix, jusqu'à la décision du procès. Sur le refus qu'il en fait, Urbain VIII l'excommunie le 13 Février 1642, & la Sentence est affichée à Rome, le 24 Avril même année. Le Prince à qui l'Archevêque de Malines la fait signifier à Bruxelles, proteste contre, le 5 de Juin, & ne laisse pas

Digitized by Google

enſuite de ſolliciter ſon abſolution ; laquelle lui fut accordée ſous la condition expreſſe qu'il ſe ſépareroit de corps & d'habitation de ſa femme prétendue ; il obéit ſur la ſéparation de demeure. Il ne fut pas docile ſur le point eſſentiel, & ſoutint toujours que l'excommunication étoit nulle. Enfin Innocent X, ſucceſſeur d'Urbain VIII, rend une Sentence définitive contre les parties, & déclare le mariage invalide. Le Duc ne laiſſe pas pour cela de la regarder comme ſa femme juſqu'au temps de ſa priſon. Alors il ſe racommode avec Nicole qui étoit à Paris, parce qu'il la crut plus en état d'agir efficacement pour ſa liberté. L'ayant recouvrée à la paix des Pyrenées, & Nicole étant déjà morte, il ne tenoit qu'à lui d'épouſer ſa Maîtreſſe ; mais celles qu'il fit à Paris & dans ſes propres Etats, changerent ſi fort ſon cœur, qu'il refuſa de la voir & de lui parler. Il l'obligea même de ſe retirer dans une de ſes terres en Bourgogne, où le chagrin la réduiſit bientôt à l'extrémité. Comme il appréhenda qu'elle ne diſpoſât de ſes biens en faveur de quelque autre que de ſes enfans, il l'envoya viſiter par le Prince de

Digitized by Google

de Lillebonne à qui il donna une procuration pour renouveler leur mariage, sous la condition toutefois qu'il n'y auroit aucune espérance qu'elle en pût réchapper, & sous la restriction encore que le Pape leur accorderoit la dispense nécessaire. La cérémonie qui s'en fit, rendit la mort moins amere à cette Princesse qui expira quelques heures après. On trouva étrange que le Duc qui aimoit passionnément ses enfans, ne poursuivit point à Rome la dispense qui pouvoit assurer leur état en revalidant leur mariage.

Ce Duc vint à Paris traiter avec le Cardinal en 1641. Richelieu le présenta au Roi. Lorsque Charles parut devant Sa Majesté, il se mit à genoux comme Vassal de la Couronne, & dit qu'il ne se releveroit que Sa Majesté ne lui eût pardonné le passé. Le Roi l'ayant assuré qu'il lui pardonnoit, Charles se releve & se couvre en qualité de Prince Souverain. Il eut ensuite plusieurs conférences avec le Cardinal, & le 27 Mars il signe un Traité, par lequel il renonce à tous ceux qu'il avoit faits avec les ennemis de l'Etat, pour s'attacher uniquement aux intérêts de la France. Il

Digitized by Google

fait ſerment d'en obſerver les articles, tenant la main ſur le Livre de l'Evangile & ſe canon de la Meſſe, dans la Chapelle de Saint-Germain-en-Laie ; & huit jours après, il part pour retourner dans ſes États. Il y fut reçu avec des tranſports de joie qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Ses Sujets oublierent, en le voyant, tous les maux qu'ils avoient ſoufferts. Le Peuple venoit en foule au-devant de lui, en diſant : *Dieu conſerve & béniſſe Monſeigneur le Duc, ſes deux femmes & ſa fille.* Ce Prince, toujours inconſtant, viola peu de temps après le Traité qu'il avoit ſigné à Saint-Germain-en-Laie, quoiqu'il l'eût ratifié le vingt-un Août par un nouveau ſerment. Malgré ſon caractere ſi peu ſtable, Charles étoit un très-bon Prince, qui faiſoit tout le bien poſſible à ſes Sujets, & qui en étoit fort aimé.

Tandis que Richelieu déployoit ſa magnificence faſtueuſe, pour récompenſer des talens aſſez médiocres, nous ne voyons pas qu'il accordât des graces à des actions auſſi courageuſes que patriotiques. En voici une de ce genre que je trouve dans l'Hiſtoire de l'année

Digitized by Google

1637 : elle eſt trop belle, trop intéreſſante pour ne pas trouver ſa place ici. Barri, Gouverneur de *Leucate*, petite ville du Bas Languedoc, ſe préparoit à la défendre vigoureuſement contre les Eſpagnols qui l'aſſiégeoient : un exemple domeſtique l'animoit, il eſt vrai, à donner des preuves éclatantes de ſon courage & de ſa fidélité : ce fait mérite d'autant plus d'être rapporté, qu'il eſt néceſſaire de le ſavoir pour bien entendre la réponſe de Barri aux Généraux Eſpagnols qui voulurent le tenter. Durant les troubles de la Ligue, le pere de Barri, Gouverneur de Leucate, demeura inviolablement attaché au ſervice du Roi Henri IV : ayant été fait priſonnier par je ne ſais quel accident, on le conduiſit à Narbonne dont les Ligueurs étoient maîtres ; ils le preſſerent de leur livrer Leucate ; ce fut inutilement. Après diverſes tentatives, on le menace enfin de le condamner à la mort, ſur je ne ſais quel prétexte, à moins qu'il n'oblige ſa femme, demeurée à Leucate, d'en ouvrir les portes aux Ligueurs. Cela ne l'ébranle point. On avertit la Dame du danger de ſon époux ; on promet ſa vie, pourvu

Digitized by Google

qu'elle livre Leucate. Autant & peut-être plus courageuse que Barri, son épouse répond, que si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas les devoir arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de Barri en livrant une Place pour la conservation de laquelle il se feroit gloire de mourir. Irrités d'une constance que d'autres auroient admirée, les Ligueurs exécutent leur cruelle menace. Un si rare exemple méritoit bien que le gouvernement de Leucate fût conservé au fils de deux personnes comparables aux héros & aux héroïnes les plus vantés dans l'Histoire.

Après que le Général *Serbellon* eut investi la Place, il tenta de corrompre Barri par le canal d'un Marchand François nommé *Rouch*, que le Gouverneur connoissoit. Cet homme, pressé par ses créanciers, s'étoit retiré à Barcelone, & servoit d'espion aux Espagnols : pour mieux couvrir son jeu, ou plutôt pour attraper de l'argent des deux côtés, il feignoit de servir aussi la France, & la trahissoit par de faux avis, qu'il rendoit plausibles en y mêlant quelque chose de véritable. Cet infame commerce le fit

Digitized by Google

rechercher par Barri, qui, voyant sa Place menacée, souhaitoit d'être averti des desseins & de la position des ennemis. Un Trompette apporte, au commencement du siége, une lettre, où Rouch demande à Barri la liberté de l'aller trouver, de la part de Serbellon. Le Gouverneur de Leucate fait d'abord quelque difficulté de l'accorder ; mais venant à réfléchir que dans son entretien avec Rouch il découvrira peut-être les desseins de l'ennemi, il donne un passeport ; & pour prévenir tout soupçon, il ne parle à l'espion qu'en présence d'un ou de deux Officiers de la garnison. Dans un discours artificieux & concerté avec ceux qui l'envoient, Rouch insinue à Barri que Leucate ne pouvant manquer de tomber bientôt sous la puissance du Roi d'Espagne, le Gouverneur doit penser à trouver quelque ressource à sa fortune, que cet accident ruinera ; qu'il se présente une belle occasion de l'augmenter & de l'établir solidement ; que s'il veut rendre une Place incapable de résister long-temps, Sa Majesté Catholique lui donnera dès-à-présent la somme de cinquante mille écus, & lui en assurera deux mille de pension ; qu'outre

Digitized by Google

cette gratification, & la protection d'un Monarque reconnoissant, Barri pourra, par sa bravoure & par son expérience dans le métier de la guerre, obtenir de Sa Majesté Catholique des bienfaits encore plus considérables.

Offensé d'une pareille proposition, le Gouverneur est tenté de faire arrêter le double espion, & de le faire pendre; mais craignant de violer les lois de la guerre, dans sa juste indignation il se contente de lui parler de la sorte: « Tel est donc maintenant le trafic que vous faites; après avoir fraudé vos créanciers en France, vous cherchez à corrompre la fidélité de vos compatriotes, & à les acheter avec l'argent de l'Espagne. Que vous me connoissez mal! l'honneur me sera toujours plus cher que toutes les richesses du monde, & que la vie même. A Dieu ne plaise que je dégénere de la vertu de mon pere & de ma mere, & que je ne suive pas le grand exemple de courage qu'ils ont laissé dans leur famille; l'un aima mieux mourir, que de livrer Leucate aux ennemis de son Roi, & l'autre refusa constamment de racheter par une trahison la vie d'un époux tendrement aimé.

Digitized by Google

Donnez-la pour quelques pistoles ce que ma mere n'a pas voulu donner pour une chose qu'elle estimoit sans prix ? Je suis préparé à tout ce qui peut arriver : si j'ai le malheur de ne pouvoir conserver Leucate, je conserverai du moins mon honneur & ma réputation ; j'aime mieux être pauvre dans ma Patrie, qu'être riche chez ses ennemis. — Hé bien, Monsieur, reprend Rouch en dissimulant sa surprise & sa confusion, puisque des offres obligeantes & avantageuses vous offensent, on ménagera désormais votre délicatesse ; pensez seulement que le Roi d'Espagne aura bientôt Leucate à meilleur marché. Je viens vous sommer de rendre une Place que vous ne pouvez défendre ; si vous persistez dans votre opiniâtreté déraisonnable, préparez-vous à la voir demain battre en ruine. — J'aime à vous entendre parler de la sorte, réplique Barri : si les Espagnols m'attaquent fortement, ils me donneront occasion d'acquérir une double gloire ; j'aurai résisté à leurs promesses & à leurs vains efforts contre une Place mieux défendue qu'attaquée ». Rouch s'en retourna déconcerté ; le traître s'étoit flatté

d'avoir une partie de la récompense promise à Barri[illegible]

Les intrigues différentes qui se formerent à la Cour contre le Cardinal, ne lui donnerent pas moins d'inquiétude que l'irruption des Espagnols dans le Languedoc, dont il reçut la nouvelle en même temps qu'il fut informé qu'on cabaloit contre lui. En vain de flattoit-il de goûter un peu de repos, & de jouir plus tranquillement de la fortune, après avoir dissipé le parti du Duc d'Orléans & du Comte de Soissons, il se vit successivement attaqué par la Fayette, Fille d'honneur de la Reine, par le Pere Caussin, Jésuite, Confesseur du Roi, & peut-être par la Reine Anne d'Autriche. Si la Fayette & Caussin n'agirent pas de concert avec elle, l'un & l'autre crurent du moins la servir. Louis XIII enchanté de l'esprit & des autres agrémens de la Fayette, l'aimoit depuis quelques années; mais, comme nous l'avons dit à l'article du Roi, *d'un amour Platonique*, & ce d'après Grotius, qui s'exprime ainsi dans une de ses lettres. Soit que la Demoiselle, convaincue de l'injustice de la guerre allumée par Riche-

Digitized by Google

lieu, & de la longue & violente perſécution qu'il faiſoit ſouffrir à la Reine-Mere, agît par un mouvement de droiture & de conſcience ; ſoit que le Pere Joſeph, charmé de plaire au Pape, de ſe rendre agréable à la Famille Royale, & peut-être d'éloigner adroitement le Cardinal, excitât ſous main ſa parente, elle parla librement au Roi contre la guerre, & tâcha de lui donner des ſcrupules ſur ſes liaiſons avec les Proteſtans, & ſur ſa déférence aveugle aux conſeils du Cardinal.

On prétend que Richelieu découvrit tout ce qui ſe paſſoit entre Louis & la Fayette, par le moyen d'un certain Boizenval que le Roi avoit tiré de ſa garde-robe pour en faire un de ſes premiers Valets de chambre. Attentif aux moindres actions de ſon Maître, le Cardinal jugea bien que ſi on donnoit une place conſidérable à Boizenval, ce n'étoit que pour avoir auprès du Monarque un homme indépendant du Miniſtre, auquel on pourroit confier certaines affaires ſecretes dont le Roi ne vouloit pas que Richelieu fût informé. « Vous voilà donc premier Valet de chambre, lui dit un jour le Car-

Digitized by Google

dinal d'un air chagrin & menaçant, & vous avez obtenu cette place sans que j'en aie rien su, nous verrons si vous la garderez long-temps». Persuadé que l'effet suivra de près la menace, Boizenval va trouver le Ministre, lui demande sa protection, & promet de se dévouer entiérement au service de Son Eminence. «Vous pouvez tout attendre de moi, répond-elle, si vous me rapportez fidellement ce qui se passe entre le Roi & Mademoiselle de la Fayette. Donnez-moi les billets qu'ils s'écriront l'un à l'autre, avant que de les rendre: je sais bien qu'on ne vous a pris que pour se servir de vous en de pareils messages».

Le lâche & traître Boizenval n'obéit que trop ponctuellement au Ministre impérieux. Il ne dit & ne fait rien par ordre de Louis & de la Fayette, sans en avertir Richelieu, & lui remet les billets que le Roi & sa vertueuse amie s'écrivent mutuellement. Je dis *vertueuse amie*, car à Dieu ne plaise que je flétrisse la mémoire de cette Demoiselle, dont un Historien équitable ne doit parler qu'avec éloge, en lui donnant le nom odieux de maîtresse du Roi. Ce

Digitized by Google

fut ainſi que le Cardinal découvrit tout ce qui ſe tramoit contre lui, ou plutôt tout ce qui ſe faiſoit pour le bonheur de la France & pour le repos de la Famille Royale. La premiere choſe qui lui vient dans l'eſprit, eſt de ne rien négliger, afin d'éloigner de la Cour une fille qui, bien loin d'abuſer de la faveur & de la bonne volonté du Roi, ne s'en ſervoit qu'à faire triompher la vérité & à démaſquer l'injuſtice. Pour mieux réuſſir dans ſon deſſein, Richelieu perſuade à Boizenval de rapporter les choſes autrement que Louis & la Fayette ne les lui ont dites, afin de leur inſpirer un dégoût & un mécontentement réciproque. Le Cardinal ouvre les billets qu'ils s'écrivent l'un à l'autre, garde ceux qui ne lui plaiſent pas & en ſubſtitue d'autres bien contrefaits. Il y faiſoit dire au Roi des choſes capables de chagriner ſon amie, & à la Fayette tout ce qu'on jugeoit propre à dégoûter le Monarque. Je n'ai rien à oppoſer contre la vérité de ce fait conſigné dans les *Mémoires* de *Vittorio Siri*. On doit ſeulement ſuppoſer qu'il arriva, lorſque Louis, éloigné de la Reine ſon épouſe, auprès de laquelle la

Digitized by Google

Fayette étoit obligée de demeurer, ne pouvoit s'entretenir avec son amie. En un quart d'heure de conversation, l'imposture auroit été découverte. L'Historien que je cite, rapporte que Louis & la Fayette la reconnurent enfin, & que le Roi chassa honteusement Boizenval, sans que Richelieu, satisfait de ce que la Demoiselle prenoit le parti de se faire Religieuse, osât rien dire en faveur de ce traître. Le Cardinal eut peur d'irriter Sa Majesté & de s'attirer quelque sanglant reproche. On ne sauroit disconvenir qu'il étoit le plus coupable, par la raison que le séducteur l'emporte en malice sur le traître.

On remua encore un autre ressort pour éloigner la Fayette de la Cour. Richelieu menace la Marquise de Sénecey, premiere Dame d'honneur de la Reine, & l'Evêque de Limoges, oncle de la Demoiselle, de les perdre sans ressource, s'ils n'engagent l'un & l'autre la Fayette à quitter le service d'Anne d'Autriche. La Marquise & le Prélat intimidés font si bien, que la pauvre fille, déjà dégoûtée par les faux rapports de Boizenval & par les billets supposés qu'il lui a rendus de la part

Digitized by Google

du Roi, prend enfin la résolution de se jeter dans le Couvent de la Visitation, rue Saint-Antoine, près la Bastille. Elle y finit ses jours, généralement estimée de tous les honnêtes gens qui ont rendu justice à son rare mérite. J'ai lu quelque part que le Pere Joseph, qui l'avoit peut-être excitée sous main, fut le premier à la pousser dans le Monastere, de peur que le Cardinal ne le soupçonnât d'avoir eu part à l'intrigue. Quoi qu'il en soit, la Fayette exécute sa résolution avec autant de constance que de fermeté. Elle déclare au Roi qu'elle est déterminée à quitter le monde pour se consacrer au service d'un plus grand Seigneur que tous les Monarques de la terre, & conjure Sa Majesté les larmes aux yeux de donner la paix à son peuple. Louis s'attendrit & pleure autant que son amie qui prend congé de lui. Sensiblement touché de l'avoir perdue, il la va voir plus d'une fois à la grille. On dit même qu'il se fit ouvrir les portes du Couvent, & qu'il en revint toujours plongé dans une profonde mélancolie. La Reine son épouse craignit alors que sa santé ne s'altérât: assurée

Digitized by Google

de la vertu d'une fille qu'elle ne regarda jamais comme sa rivale, Anne d'Autriche tâche de la détourner de sa résolution & va la prier de revenir à la Cour. Toutes ces tentatives furent inutiles. Inébranlable aux instances du Roi & de la Reine, la Fayette se disposa à prendre le voile.

Le même Auteur Italien prétend que dans une visite que Sa Majesté lui rendit vers la fin de l'année 1637, ils s'éclaircirent l'un & l'autre sur les mensonges & les faux rapports de Boizenval; que la conversation dura quatre heures & jusqu'à la nuit; qu'un violent orage survint, & que le Roi, comme je l'ai remarqué à cet article, ne pouvant s'en retourner à Vincennes ou à Grosbois où il chassoit alors, alla coucher au Louvre avec la Reine qui devint grosse immédiatement après. Je n'ose pas donner cette circonstance comme certaine. S'il est vrai que la Fayette ait pris l'habit de Religieuse avant le 24 Juillet, comme Grotius le dit dans une de ses lettres au Chancelier de Suede, il y a peu d'apparence que Louis ait eu depuis cette époque de longs entretiens avec Mademoiselle de la Fayette. L'exacte

Digitized by Google

& ſcrupuleuſe régularité des Filles de la Viſitation, rend cette particularité peu vraiſemblable. Cependant Grotius marque dans une autre lettre, qu'au mois de Septembre le Roi alla voir ſon amie à l'inſçu de Richelieu, & qu'il s'entretint long-temps avec elle. Il n'eſt pas impoſſible que l'Ambaſſadeur de Suede, Proteſtant, & peu informé des coutumes monaſtiques, ait cru que la Fayette prit l'habit de Religieuſe dès l'inſtant qu'elle entra dans le Couvent. Cette cérémonie n'a lieu qu'après que la Poſtulante a été éprouvée quelque temps ſans quitter ſes habits du monde. *La Fayette travaille toujours, & ſa cabale ſubſiſte encore*, dit Chavigny dans une lettre du 22 Octobre au Cardinal de la Valette : ce qui ſemble ſuppoſer que la Demoiſelle n'avoit pas encore pris l'habit de Religieuſe, & qu'elle agiſſoit & faiſoit même agir contre Richelieu auprès du Roi.

Si Anne d'Autriche eut quelque part aux avis que la Fayette donna au Roi, la bonne Reine ſentit bientôt un terrible effet de l'humeur vindicative du Cardinal qui la haïſſoit depuis long-temps. L'affaire dont je dois parler maintenant, eſt différemment racontée.

Digitized by Google

Après avoir rapporté ce qui s'en trouve dans quelques Mémoires, je dirai mes conjectures, & laisserai à chacun la liberté de juger si elles sont bien ou mal fondées : on pourra s'arrêter à ce qui paroîtra le plus vraisemblable. « Il y a depuis deux jours un peu de désordre à la Cour, dit Chavigny dans une lettre du 15 Août au Cardinal de la Valette : le Roi a fait arrêter un nommé Laporte ; c'étoit l'entremetteur entre la Reine & Madame de Chevreuse. Sa Majesté a voulu que M. de Paris transférât la Supérieure du Val-de-Grace dans un autre Monastere. La Reine se trouve un peu embarrassée de toutes ces affaires-là. (*Bassompierre les a légérement touchées.*) Je ne parlerai point, dit-il, de la brouillerie du Roi & de la Reine à l'occasion de quelques lettres surprises : la Reine les avoit écrites au Cardinal Infant & au Marquis de Mirabel, Ambassadeur. On les envoyoit par le moyen de l'Agent d'Angleterre, que Madame de Chevreuse avoit adressé à Anne d'Autriche ». Je ne dis rien non plus des Religieuses du Val-de-Grace chassées, de la fuite de Madame de Chevreuse & de son voyage en Espagne. (*Voyez*

Digitized by Google

l'article de la Reine Anne d'Autriche.)

Ceci est plus amplement raconté dans une autre lettre au même Chancelier de Suede. « On parle fort à la Cour de l'affaire de la Reine. Les gens disent communément qu'en voyant les lettres qu'elle écrivoit en Espagne par l'Angleterre surprises & déchiffrées, elle a demandé pardon au Roi, & qu'en présence de neuf témoins, entre lesquels on compte son propre Confesseur, celui du Roi, & Desnoyers, Secrétaire d'Etat, elle a confessé avoir écrit à Madrid sur les moyens de traverser la Ligue projetée entre la France & l'Angleterre, marqué les endroits foibles par où le Royaume peut être attaqué, & averti le Roi d'Espagne & son Conseil, de se défier d'un certain *Bastier*, Religieux Minime, envoyé de France à Madrid, sous prétexte d'acquitter un vœu de la Reine à Saint Isidore; mais en effet pour découvrir, s'il est possible, la disposition du Roi d'Espagne & de ses Ministres au regard de la paix ou de la continuation de la guerre. On ajoute que la Reine n'a pas seulement avoué ces circonstances, mais qu'elle les a confirmées par son seing ». Il est

Digitized by Google

parlé dans le même acte d'une autre faute commise l'an 1631 contre le bien de l'Etat, à la persuasion de la Dame de Sargis. « *Tout cela, Madame*, lui dit le Roi, *ne se pardonneroit pas en Espagne, cependant je veux bien le pardonner; mais j'entends que Madame de Senecey voie désormais toutes les lettres que vous écrirez dans les pays étrangers* ». C'est ainsi qu'on fait parler Louis à son épouse. Si nous en croyons ceux qui n'aimoient pas Richelieu, tout ce que je viens de rapporter est faux. Ces calomnies sont, disent-ils, de la façon du Cardinal. Non content d'avoir rendu les Princes du Sang odieux & suspects, & éloigné de la Cour Mademoiselle de la Fayette que le Roi aimoit, le Ministre veut porter maintenant la division jusque dans le lit de Sa Majesté. Il prétend perdre la Reine de réputation, engager le Roi à la répudier & à lui substituer la Combalet. Laissez faire ce méchant homme, il trouvera le moyen que sa niece ait des enfans mâles de quelque maniere que ce soit. « Cependant, ajoute Grotius, la consternation qui paroît sur le visage de la Reine, sa santé altérée par le chagrin qui la

Digitized by Google

dévore, les visites moins fréquentes qu'elle reçoit des Dames de la Cour, donnent à penser que prévenue par des Moines elle a fait quelque chose de mal, croyant rendre un service important à la Religion Romaine. Son domestique mis à la Bastille, a déjà subi quatre interrogatoires, & plusieurs autres ont été chassés de sa maison ».

Telles furent les conjectures particulieres de l'Ambassadeur de Suede, qu'il entendit dire à la Cour & à Paris. Voyons maintenant ce que raconte l'Auteur Italien qui nous a donné plusieurs volumes extraits des Mémoires secrets qui lui ont passé par les mains. Il prétend que Richelieu ayant découvert que la Reine Anne d'Autriche entretenoit un commerce de lettres avec son frere le Cardinal-Infant, crut avoir trouvé une occasion favorable à l'exécution de son dessein, formé depuis long-temps, de perdre entiérement cette Princesse dans l'esprit de Louis XIII. Sensiblement touchée des maux infinis que causoit la guerre alumée entre son époux & son frere, Anne d'Autriche se persuada que la meilleure chose qu'elle pouvoit faire pour la gloire de

Digitized by Google

Dieu & pour le bien public, c'étoit de travailler au rétabliſſement de la paix dans la Chrétienté. Tel fut le véritable ſujet des lettres qu'elle écrivoit au Cardinal-Infant. Un certain Laporte, ancien domeſtique de la Ducheſſe de Chevreuſe, & que cette Dame avoit donné à la Reine & recommandé comme habile & fidelle, prenoit ſoin de les envoyer ſecrétement à Bruxelles. Anne d'Autriche mettoit ces dépêches dans une caſſette ou dans un cabinet de ſon Oratoire au Val-de-Grace, où elle ſe retiroit pour ſes dévotions : une Religieuſe ſa confidente les remettoit entre les mains de Laporte, qui donnoit enſuite à la Religieuſe les réponſes de l'Infant, & la Reine alloit les lire dans ſon oratoire & les y gardoit. Richelieu averti de ce commerce, réſolut de le rompre avec éclat & d'une maniere déſavantageuſe à la Reine, qu'il regarda toujours comme ſon ennemie depuis qu'elle étoit entrée dans les cabales formées contre lui.

L'Auteur que je tranſcris ajoute que le Cardinal, également ambitieux & vindicatif, conçut alors le deſſein de porter inſenſiblement ſon Maître à ré-

Digitized by Google

pudier Anne d'Autriche, & à prendre une autre épouſe qu'on ſauroit bien rendre féconde. Je ne crois point que Richelieu ait jamais donné dans cette chimere. Pouvoit-il ſe flatter que ſous prétexte d'une ſtérilité imaginaire qu'il cauſoit lui-même en dégoûtant le Monarque de ſon épouſe, le Pape caſſât un mariage validement contracté avec une fille d'Eſpagne. Les obſtacles inſurmontables que Richelieu avoit trouvés à la Cour de Rome quand il ſe mit en tête la diſſolution du mariage du Duc d'Orléans avec une Princeſſe de la Maiſon de Lorraine, devoient l'avertir qu'il en rencontreroit encore de plus grands quand il ſeroit queſtion d'un divorce avec la ſeconde ſœur du Roi d'Eſpagne & de l'Impératrice. Richelieu eſpéroit-il de perſuader jamais à ſon Maître de ſuivre l'exemple de Henri VIII, Roi d'Angleterre ? La différence de l'humeur & du génie de ces deux Princes ne promettoit rien de ſemblable. S'il étoit vrai pourtant que le Cardinal eût jamais formé le projet de ſe faire Patriarche en France, comme on le lui a ſouvent réproché, il ne ſeroit pas impoſſible qu'il eût été capable de

Digitized by Google

l'une ou l'autre folie ; mais elles me paroiſſent toutes deux incroyables.

Quoi qu'il en ſoit, Louis, imbu d'une maxime que Joſeph & Richelieu lui avoient ſouvent répétée, ſavoir, qu'un Roi eſt tellement lié à ſon Etat, qu'il lui doit ſacrifier mere, épouſe & frere, crut tout ce qu'on lui dit des prétendues intelligences d'Anne d'Autriche avec le Roi d'Eſpagne & le Cardinal-Infant. Richelieu avoit eſpéré de tirer beaucoup de choſes des dépoſitions de Laporte. Afin de le faire mieux parler, le Cardinal voulut, dit-on, l'interroger lui-même ; mais ce fut d'une maniere ſi étrange & ſi peu capable de produire l'effet qu'il en attendoit, qu'on a de la peine à ſe perſuader qu'il ait pris des meſures ſi fauſſes & ſi contraires au bon ſens. Chavigny, Secrétaire d'Etat, fait venir Laporte dans ſa chambre : le Cardinal s'étant mis auparavant ſur le lit dont les rideaux furent ſoigneuſement tirés ; de là, contrefaiſant ſa voix, il interroge Laporte ſur les lettres reçues & envoyées, & ſur les réponſes. Laporte reconnoît incontinent l'homme à ſa parole : perſuadé qu'on le fera perdre ſans miſé-

Digitized by Google

ricorde s'il confesse la moindre chose, dont les Juges iniques qu'on ne manquera pas de lui donner, puissent tirer avantage contre lui, Laporte se tient sur ses gardes, & n'avance rien dont on puisse conclure qu'il ait été l'entremetteur d'un commerce lié avec les ennemis de l'Etat. Que Richelieu se fût mis sur le lit pour entendre ce que Laporte répondroit au Secrétaire d'Etat, cela ne me surprendroit nullement; mais que le Cardinal contrefasse sa voix & que, sans se montrer il interroge Laporte, la circonstance me paroît si bizarre, si extraordinaire, que je ne la croirai jamais à moins qu'on ne la justifie par des témoignages incontestables. L'Auteur, contre sa coutume, n'allegue ni le Mémoire ni la Dépêche où il l'a trouvée. N'est-ce pas une preuve qu'il rapporte seulement une histoire qu'on lui a contée? Voyons la suite de son récit, elle contient des particularités plus recevables.

Richelieu, chagrin d'avoir manqué son coup, fait ordonner au Chancelier Séguier d'aller de la part du Roi au Val-de-Grace, lorsque la Reine ira pour ses dévotions, de l'interroger, de

Digitized by Google

visiter exactement son appartement, de faire ouvrir tous les cabinets, les armoires, les cassettes, & de prendre tous les papiers qu'il y trouvera. Séguier, esclave du Ministre, n'ose refuser une si étrange commission. Mais craignant d'irriter une Reine qui pourra se venger tôt ou tard d'un si cruel affront, il prend le parti de la faire avertir sous main; les uns disent par le Marquis de Coaslin, gendre du Chancelier, les autres par la Mere Jeanne, Religieuse Carmélite de Pontoise, sœur de Séguier & fille fort habile. La maniere dont ce Magistrat se maintint depuis sous la régence d'Anne d'Autriche, prouve, à mon avis, qu'il ne la désobligea pas en cette rencontre. Surprise au dernier point de l'avis qu'on lui donne secrétement, la Reine envoie la Marquise de Sénecey, sa premiere Dame d'honneur, à Puysieux, ancien Secrétaire d'Etat, retiré depuis sa disgrace dans une de ses terres près de Paris, & le prie de lui donner quelque bon conseil dans une affaire si délicate. Aussi embarrassé qu'Anne d'Autriche, Puisieux hésite quelque temps & ne sait s'il doit s'expliquer.

Sa

Digitized by Google

Sa perte lui paroiſſoit inévitable, ſi jamais Richelieu venoit à ſavoir qu'il eût aidé la Reine de ſes conſeils. Il franchit le pas à la fin, & croit devoir plutôt s'expoſer au reſſentiment d'un ennemi violent & implacable, que d'abandonner une Reine déſolée qui a recours à lui. On ne nous dit point quel avis il donna. Ce fut apparemment d'écouter les interrogations du Chancelier qui paroiſſoit bien intentionné pour elle, de concerter ſi bien ſes réponſes, & de prendre ſi bien ſes précautions, que le Cardinal fût couvert de confuſion. (*Voyez l'article de la Reine Anne d'Autriche, au troiſieme Volume.*)

S'il eût été queſtion uniquement d'une intelligence criminelle de la Reine-Mere avec les ennemis de l'Etat, pourquoi la Ducheſſe de Chevreuſe eſt-elle envoyée de Tours à Loches ? pourquoi s'alarme-t-elle ſi fort ? Elle s'enfuit par le Béarn en Eſpagne, déguiſée en Cavalier ; qu'y a-t-il à craindre pour elle ? On ne la rendra pas reſponſable de ce qu'Anne d'Autriche écrit à Bruxelles & à Madrid. La Ducheſſe eſt abſente, & la Reine ne concerte point ſes lettres avec elle. Tout ce qu'on

Digitized by Google

peut lui reprocher en cette occasion, c'est d'avoir donné Laporte, son ancien domestique, à la Reine. Doit-elle craindre d'être tourmentée pour un sujet si léger? Son épouvante & sa fuite précipitée prouvent évidemment, à mon avis, qu'elle fût la véritable occasion de l'éclat fait par Richelieu. Elle craignit que certaines lettres écrites à la Reine contre le Cardinal, ne tombassent tôt ou tard entre ses mains. Ce Ministre impérieux & inquiet voulut absolument savoir ce que la Reine & la Ducheſſe s'écrivoient. Il crut d'abord découvrir quelque chose par le moyen de l'entremetteur; mais l'ayant trouvé trop habile & trop fidelle à son gré, il se mit en tête d'avoir les lettres à quelque prix que ce fût. Pour en venir à bout & pour se venger de la Reine avec éclat, il fallut faire accroire au Roi qu'elle entretenoit avec le Cardinal-Infant un commerce préjudiciable à l'Etat. Le crédule Louis ordonne sur le champ à son Chancelier d'aller visiter les cabinets & les cassettes de la Reine au Val-de-Grace. Richelieu se trouve couvert de confusion, & ses émissaires de concert avec lui tâchent de sauver

Digitized by Google

son honneur aux dépens de la réputation d'Anne d'Autriche. Voilà ce que je pense de cette affaire.

On crut d'abord que la Duchesse de Chevreuse se réfugieroit en Angleterre. Peut-être que ses amis en firent courir le bruit, afin qu'elle passât plus surement à Madrid. Elle prit un habit de Cavalier, & eut, dit-on, d'assez plaisantes aventures dans son voyage. Elle arrive enfin par le Béarn en Espagne, & trouve le carrosse de Philippe sur la frontiere. Fut-ce générosité de la part du Roi en faveur de l'épouse fugitive d'un cadet de la Maison de Guise? fut-ce galanterie pour une Dame dont la beauté se faisoit par-tout des adorateurs du premier rang? Le Prince de Marillac, fils du Duc de la Rochefoucault, soupçonné d'avoir aidé la Duchesse dans son évasion, fut mis à la Bastille. Elle n'étoit point si coupable, puisque Richelieu lui envoie l'année suivante une abolition de son crime prétendu, mais c'étoit à condition qu'elle iroit à Tours & qu'elle y résideroit. Cela ne la contenta point, elle vouloit avoir la permission d'aller par-tout où le Roi & la Reine ne seroient pas. Le

Digitized by Google

Cardinal demanda qu'elle s'avouât coupable d'être entrée avec Anne d'Autriche dans quelque intrigue contre lui. La Ducheſſe le refuſa hautement, ſoit qu'elle craignît de compromettre la Reine, ſoit qu'elle s'imaginât que Richelieu n'exigeoit cette condition que pour avoir en main de quoi juſtifier l'éclat qu'il faiſoit ſi mal à propos. Elle écrivit à ce ſujet une lettre de reproches au Cardinal. Toujours galant & poli, ſur-tout à l'égard d'une Dame aux charmes de laquelle il ne fut pas inſenſible, il ne répondit point à ſa lettre, mais il expoſa ſes raiſons en ces termes à l'Abbé de Dorat qui ſollicitoit pour elle :

« La derniere lettre que j'ai reçue de Madame de Chevreuſe eſt plutôt un reproche de ce que je ne la ſers pas à ſon gré, qu'une approbation de ce que j'ai pu faire pour ſa ſatisfaction. La civilité due aux Dames m'empêche de lui répondre, parce que je crains de lui déplaire ; mais ſon intérêt me fait prendre la plume, afin de vous marquer ce que je crois devoir lui être préſenté pour ſon avantage. Elle trouve mauvais qu'on la veuille obliger à

Digitized by Google

quelque reconnoissance de ce qu'elle a négocié avec certains étrangers. On n'a point encore vu de malade qui ait voulu & pu être guéri du mal dont il ne veut pas seulement qu'on le croie attaqué. Comme la connoissance des maux est nécessaire aux Médecins, leur discrétion est telle, qu'ils doivent les cacher aux autres. Vous savez mieux qu'aucun autre qu'en ce qui touche Madame de Chevreuse j'ai gardé le secret & de Confesseur & de Médecin en diverses choses qui lui sont assez importantes & dont j'ai la preuve entre les mains. J'ose même vous dire que depuis l'affaire de M. de Châteauneuf, il m'en est tombé quelque autre dont je ne vous ai jamais raconté le détail, quoique je vous aie parlé en général d'un nouveau chiffre découvert. Graces à Dieu, je n'ai pas moins de discrétion que par le passé, & j'aurai à l'avenir dans tout ce qui regardera Madame de Chevreuse autant de soin que j'en ai eu autrefois. Quelque passion qu'elle puisse avoir sur ce qui la touche, elle est trop raisonnable pour vouloir que je choque les sentimens du Roi, & pour ne trouver pas bon qu'en servant

Digitized by Google

l'Etat, je la ſerve dans tout ce qui ne peut lui porter préjudice. Cependant, pour lui complaire, j'ai obtenu une abolition pure & ſimple comme elle le déſire; M. de Chavigny vous l'envoie. Madame de Chevreuſe témoigne être fort ſurpriſe de ce qu'on ne lui permet pas d'aller & de demeurer en tout endroit de la France qu'il lui plaira, lorſque le Roi & la Reine n'y ſont pas actuellement. Avant qu'elle fît la promenade qu'elle a faite depuis un an, Tours étoit ſa demeure. Si depuis ce temps-là elle a fait quelque choſe qui mérite une meilleure condition, j'ai grand tort de ne travailler pas à la lui obtenir; mais ſi ſes actions n'ont pas été de cette nature, il me ſemble qu'elle a tort de vouloir que contre toutes les regles de la bonne politique on augmente les graces en proportion de l'augmentation des fautes. Le temps & ſa bonne conduite peuvent lui donner tout le contentement qu'elle déſire; mais mon pouvoir n'eſt pas aſſez grand pour l'oppoſer à celui de la raiſon, ni ma volonté aſſez déréglée pour vouloir des choſes auſſi préjudiciables à l'Etat qu'inutiles au ſervice de Madame

Digitized by Google

de Chevreuſe, quoiqu'elles lui fuſſent agréables. Vous l'aſſurerez qu'en tout ce qui lui ſera avantageux, je la ſervirai toujours avec une affection ſincere. Mais conjurez-la de trouver bon que tandis qu'elle ſera de l'humeur dont elle eſt, on meſure plutôt ce qui lui ſera utile par le jugement de ſes ſerviteurs & de ſes amis, que par le ſien. Je déférerai toujours volontiers à ſon eſprit lorſqu'il ne ſera point prévenu de paſſion à ſon préjudice ».

Il y a dans cette lettre une raillerie fine & piquante. Parce que Richelieu eſt bien aiſe de tirer la Ducheſſe de Chevreuſe hors du Royaume où elle peut lier de grandes intrigues & être la correſpondante d'Anne d'Autriche, du Duc d'Orléans, & des Princes ou Seigneurs mécontens, le Cardinal obtient pour elle une abolition pure & ſimple. Le Roi permet qu'elle revienne de *ſa promenade* en Eſpagne, mais c'eſt à condition qu'elle ne demeurera point à la Cour de France, & que Tours ſera encore le lieu de ſa réſidence. La Ducheſſe voudroit autre choſe. Richelieu ſe moque d'elle, non pas dans une lettre adreſſée à elle-même, le Cardinal

Digitized by Google

fait trop bien les regles *de la civilité due aux Dames*, il craint de déplaire à une perſonne qu'il a, dit-on, beaucoup aimée. Cependant il ne diſſimule pas au confident de la Ducheſſe que ſes demandes ne ſont pas raiſonnables, & qu'elle eſt un malade qu'il faut traiter, non pas ſuivant ſa fantaiſie, mais comme la raiſon & ſon propre avantage le demandent. *On déférera toujours volontiers à ſon eſprit* lorſqu'elle ſe trouvera *d'une autre humeur*, & quand une paſſion préjudiciable à ſes intérêts l'occupera moins. Le grand défaut de Madame de Chevreuſe étoit ſon naturel intrigant; il la faut donc éloigner des occaſions. Richelieu la preſſe en charitable *Médecin* de découvrir les derniers ſymptômes de ſa maladie, afin qu'on y remédie : il promet un ſecret inviolable ; en un mot, il ſe moque de la Ducheſſe de la maniere du monde la plus enjouée. Ceux qui liront cette lettre avec réflexion, jugeront, comme moi, qu'il y eſt ſeulement queſtion d'intrigues de Madame de Chevreuſe avec Châteauneuf, autrefois Garde des Sceaux, & avec quelques perſonnes de l'intérieur du Royaume. Par les *certains étrangers* dont parle

Digitized by Google

Richelieu, il faut donc entendre quelqu'un que le respect ne lui permet pas de nommer, & ce ne peut être que la Reine ; car enfin, l'éloignement de la Cour & la nécessité de résider à Tours, sont les grands remedes que le Cardinal croit devoir apporter à la prétendue maladie de Madame de Chevreuse.

Peu s'en fallut qu'à la fin de cette même année, la Reine ne fût vengée de Richelieu par deux Jésuites ; je parle du Pere Cauffin, Confesseur du Roi, & du Pere Monod, Directeur de la Duchesse de Savoie. Celui-ci, homme extrêmement délié, avoit acquis un si grand crédit auprès de Victor-Amédée & de Christine son épouse, sœur de Louis XIII, que le Cardinal persuada le Roi de gagner Monod par quelque gratification. Louis y consentit, & son Ministre écrivit au Jésuite, en lui envoyant une Chapelle de la part de Sa Majesté. Voici la lettre de Richelieu : « Le Roi voulant donner quelques marques de sa bonne volonté à ceux qui sont particuliérement attachés au service de M. & de Madame de Savoie, m'a commandé de vous faire faire une Chapelle. Vous la recevrez par les mains

Digitized by Google

de Madame, que le Roi considere non-seulement comme une personne qui lui est fort proche, mais en laquelle Sa Majesté a encore une étroite confiance. En mon particulier, je voudrois avoir quelque meilleure occasion de vous témoigner l'estime singuliere que j'ai toujours eue pour votre mérite ». Ni le présent, ni la maniere obligeante dont il fut fait à l'instigation du Cardinal, ni la lettre honnête que Richelieu y joignit, ne purent gagner le Pere Monod. Soit qu'il agît par principe de conscience & d'équité, soit qu'il fût poussé par Christine sa Pénitente, qui voyoit avec un extrême déplaisir les maux que souffroit la Reine Marie de Médicis sa mere, le Jésuite continua toujours de haïr le Cardinal. Je ne sais quelle occasion il eut de faire un voyage à Paris; insensible aux caresses du Ministre, il trouva le moyen d'engager Caussin son confrere à presser vivement le Roi sur ses devoirs envers la Reine-Mere, & à lui faire sentir l'énormité des fautes qu'il commettoit en suivant aveuglément les conseils de Richelieu.

Si nous en croyons le Cardinal, le Pere Caussin avoit autant d'ignorance

Digitized by Google

& de simplicité, que le Pere Monod avoit d'esprit & de malice. Le premier se laissa bientôt persuader, & les Directeurs du frere & de la sœur formerent entre eux une si grande intelligence, que Victor-Amédée, chagrin de la déférence que Christine avoit pour le sien, avertit Richelieu de prendre garde à lui, parce qu'il y avoit entre les deux Jésuites quelque intrigue liée à son préjudice. Le Duc de Savoie ne découvrit apparemment que des choses générales, ou le Cardinal laissa couler deux ou trois mois sans travailler à débusquer le Confesseur de Louis; ce qui n'est pas vraisemblable. Victor-Amédée mourut le 7 Octobre 1637, & Caussin ne fut exilé que le 8 ou le 9 du mois de Décembre. Quoi qu'il en soit des lumieres que Richelieu eut sur cette intrigue par le canal du Duc de Savoie, Louis parut fort chagrin pendant tout l'été, & causa des alarmes mortelles à son Ministre. Si celui-ci eût connu la cause véritable de la mauvaise humeur du Roi, auroit-il manqué d'éloigner au-plutôt le Confesseur? Je trouve seulement que Caussin s'étant expliqué librement à certaines personnes sur ce qu'il pensoit

Digitized by Google

de Richelieu, on en informa le Cardinal, qui commençoit à se défier du Jésuite. D'où vient une si longue patience? Richelieu n'a jamais perdu de temps quand il a été question de prévenir ceux qui ont entrepris de le faire éloigner des affaires : n'osoit-il rien dire au Roi, fortement persuadé de la droiture & de la probité de son Confesseur? C'est ainsi que je nomme ce que le Cardinal traite *d'ignorance & de simplicité.* On avoue que Monod ne manquoit pas *d'esprit;* l'étrange inquiétude qu'il causera bientôt à Richelieu, en est une preuve inconteſtable. Mais à cet esprit, dit-on, le Jésuite mêloit beaucoup de malice. N'en croyons point son ennemi mortel. Monod avoit de la pénétration & de la dextérité. Chacun donne à ces qualités les noms d'esprit & de malice, quand il parle de celui qui traverse habilement ses desseins.

Grotius rapporte que Mademoiselle de la Fayette déclara un jour au Roi qu'elle s'étoit retirée de la Cour par le conseil du Pere Caussin. Donna-t-on ce conseil par principe de conscience ou par adresse, afin que le Roi fût plus sensible à ce que la Demoiselle lui diroit

Digitized by Google

au moment de leur séparation, & que pour la détourner de son dessein, il lui promît de chasser Richelieu? Quoi qu'il en soit, Louis XIII eut depuis ce temps-là quelque indisposition contre le bon Pere. Cependant, Caussin ne cessoit point de lui faire de véhémens sermons sur les secours fournis aux Suédois hérétiques, & à des Provinces qui joignoient à l'héresie une rebellion criminelle contre leur Souverain légitime. Le Confesseur avoit fait d'amples recueils sur cette matiere; on les trouva parmi ses papiers saisis après sa disgrace. Dans le temps que le Pere Caussin insinuoit secrétement ces maximes au Roi, un autre Jésuite en prêcha publiquement de contraires dans l'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois. « Il n'y a que de petits esprits, dit celui-ci dans un Sermon, qui puissent condamner la déclaration de guerre faite à l'Espagne : jamais armes ne furent plus justement prises; je le soutiens dans la chaire de vérité, & je le signerois de mon sang, que le Roi combat pour la religion, & que ses sujets sont obligés en conscience de l'aider de leurs biens & de leurs personnes dans sa sainte entreprise. Si le

Digitized by Google

Roi n'avoit pas opposé la puissance des armes aux projets de la Cour de Madrid, le Pape alloit devenir l'Aumônier du Roi d'Espagne ».

Si dans les fréquens entretiens avec son Pénitent, le Confesseur avoit seulement exagéré le danger auquel Richelieu exposoit la Religion Catholique en permettant, sous le spécieux prétexte d'abaisser la Maison d'Autriche, que les Protestans devinssent puissans & redoutables, ce seroit tout au plus une bigoterie bien excusable dans un homme de son état; mais Caussin joignit à cela d'autres considérations. Les scrupules de Louis n'étoient que trop bien fondés, & sa conscience fut justement troublée. Le scandale que l'exil d'une mere réduite à la mendicité causoit dans toute la Chrétienté, devoit lui paroître affreux; & l'oppression de ses sujets accablés tous les jours de quelque nouvel impôt, lui causoit sans doute de cuisans remords. Le Confesseur insista sur ces deux articles: il parla si fortement, que le Roi craignit que Dieu ne lui demandât un compte terrible de l'abus que Richelieu faisoit de l'autorité Royale. Troublé par les réflexions

Digitized by Google

du Jésuite, il déclare en soupirant que le Cardinal sera bientôt éloigné, pourvu qu'on indique à Sa Majesté une personne capable de l'aider à soutenir le poids des affaires. Caussin reconnut alors qu'il avoit eu tort d'amener le Roi à ce point, sans avoir premiérement songé à lui proposer un nouveau Ministre.

On a prétendu, ainsi que nous l'avons ci-devant rapporté dans le choix d'anecdotes concernant le Pere Joseph, que Caussin pressa ce Pere d'accepter la place de Richelieu, & que le Capucin aussi prévoyant qu'ambitieux, ne voulut point s'embarquer dans une affaire que le Jésuite n'auroit jamais l'habileté de faire réussir. Ce fut dans ce temps qu'on offrit au Pere Joseph l'Evêché du Mans : il le refusa, quoique ce fût un moyen d'obtenir le chapeau de Cardinal. Caussin ne donna-t-il point lui-même cette ouverture de faire Joseph Evêque, puis Ministre d'Etat, & enfin Cardinal ? Le Pape n'auroit plus osé rejeter sa nomination si vivement sollicitée. A cette époque, Richelieu fit une chose dont ses ennemis durent se prévaloir pour le rendre suf-

Digitized by Google

pect & odieux au Roi. Dans les obſeques faites au Duc de Savoie, mort le 7 Octobre, le Cardinal vint à Notre-Dame de Paris, accompagné de ſes Gardes & précédé par leur Capitaine. On lui avoit préparé un *Prie-Dieu* & un fauteuil ſemblable à celui de Sa Majeſté. Richelieu s'y place ayant ſes Gardes rangés autour de lui. Il ne manquoit qu'une choſe à cet appareil royal, le tapis & les carreaux de velours violet n'étoient pas ſemés de fleurs de lis. Tout le monde fut ſurpris d'une telle nouveauté : « Ce n'eſt donc pas aſſez, dirent quelques-uns, que cet arrogant ait uſurpé toute l'autorité Royale ; bientôt il ne laiſſera pas au Roi la moindre marque de diſtinction ».

Si le Pere Cauſſin offrit véritablement au Pere Joſeph de remplir la place de Richelieu, le Duc d'Angoulême n'eut que le refus du Capucin. J'aurois de la peine à me perſuader que la propoſition ayant été faite à ce dernier, il n'eût pas averti le Cardinal de ce qui ſe tramoit contre lui, ſi je ne voyois qu'il n'eſt pas impoſſible que ſans entrer dans cette intrigue il en ait attendu le ſuccès pour laiſſer éclater ſon am-

Digitized by Google

bition. Un Auteur Italien raconte, & c'eſt l'opinion commune, que le Pere Cauſſin nomma le Duc d'Angoulême au Roi comme le plus capable de ſervir utilement Sa Majeſté dans l'adminiſtration des affaires. Louis en convient. Dans le même temps le Duc va prier Cauſſin de l'aider à obtenir une Abbaye de Filles pour l'une de ſes protégées. « Je le ferois de tout mon cœur, répond le Jéſuite en lui ſerrant la main, mais vous aurez bientôt plus de part qu'aucun autre à la diſtribution des Bénéfices ; le Roi penſe à quelque choſe de grand pour vous ». L'énigme en barraſſe d'Angoulême, il veut en ſavoir l'explication. Cauſſin croit devoir profiter de l'occaſion pour ſonder les ſentimens du Duc. Après un long détail de ce qui s'eſt paſſé entre le Roi & lui ſur le chapitre du premier Miniſtre, le Confeſſeur exhorte d'Angoulême à ne pas refuſer l'emploi important que Sa Majeſté lui deſtine. Surpris de la hardieſſe du Jéſuite & flatté de l'eſpérance d'une haute fortune, le Duc héſite quelque temps, donne enfin ſa parole, fait mille proteſtations de reconnoiſſance, & laiſſe Cauſſin le plus content du monde.

Digitized by Google

On ne sait pas bien si le Duc d'Angoulême conçut d'abord le dessein de trahir un homme qui lui vouloit procurer un poste aussi brillant, ou si ce ne fut qu'après avoir sérieusement réfléchi sur la proposition, & s'être enfin persuadé que si l'intrigue venoit à la connoissance de Richelieu avant qu'elle pût réussir, le Cardinal sacrifieroit non-seulement le Jésuite à sa vengeance, mais encore le Duc & sa famille. Quoi qu'il en soit, d'Angoulême va trouver Richelieu, lui découvre tout, & revient comblé de caresses & de remercîmens. « J'aurois bientôt su tout cela, dit le Cardinal, & je suis surpris que le Roi soit si long-temps à m'en faire un mystere. Cependant, Monsieur, je vous serai obligé toute ma vie de cette marque de votre amitié ». On ne sait pas bien si le Comte d'Aleth, fils du Duc d'Angoulême, obtint le Gouvernement de Provence avant ou après ce service rendu au Ministre. L'Historien qui raconte cette intrigue dans un plus long détail, insinue que tout se passa en peu de jours avant le 8 Décembre. Mais il ne paroît pas vraisemblable qu'on ait si-tôt ruiné le Confesseur. Il

Digitized by Google

fallut écrire au Roi, offrir de quitter le Miniſtere, & remuer peut-être pluſieurs autres reſſorts. Il y a donc quelque apparence que le Gouvernement de Provence fut la premiere marque de reconnoiſſance de Richelieu. Le Duc eut beau dire pour ſa juſtification que l'expérience du paſſé lui donnant ſujet de croire que Louis ne ſeroit pas plus ferme dans cette occaſion qu'en pluſieurs autres, il devoit craindre d'être perdu ſans reſſource dès que le Cardinal apprendroit, & peut-être de la bouche du Roi, que la propoſition du Confeſſeur avoit été acceptée; on déteſta la perfidie de ce Duc. « Rien ne l'obligeoit, diſoit-on, à donner ſa parole au Pere Cauſſin. Il pouvoit refuſer l'offre du Jéſuite, le détourner d'une entrepriſe ſi périlleuſe, lui demander & lui promettre le ſecret. Mais de quoi n'eſt pas capable un homme du premier rang, quand une baſſe & criminelle avarice l'aveugle tellement, qu'il fait battre de la fauſſe monnoie ? Après avoir été quatorze ans à la Baſtille pour une conſpiration contre le feu Roi, il craint d'y rentrer pour une choſe qui auroit effacé la honte de ſa vie ».

Digitized by Google

Richelieu embarrassé au dernier point, cherche les moyens de rompre cette intrigue, & n'en trouve pas de meilleur que d'offrir sa démission au Roi. Il prend la plume & écrit une lettre qui, appuyée des insinuations de ses créatures, produit tout l'effet qu'il pouvoit désirer. Les scrupules de Louis diminuent, & il propose au Pere Caussin de soutenir en présence du Cardinal que ses exhortations sont raisonnables & conformes à la Religion. « J'ai parlé, ajoute le Roi, à quelques-uns de vos Peres, ils ne sont pas de votre sentiment. — *Ne les croyez pas, Sire*, réplique le Confesseur, *ils ont une Eglise à bâtir. Voilà pourquoi Séguéran & quelques autres font la cour à M. le Cardinal.* — Fort bien reprend le Roi, venez le jour de la Conception à Saint-Germain, M. le Cardinal y sera. Le Pere Caussin se forme un triomphe imaginaire, & attend avec impatience le 8 de Décembre. « Je me représentois, dit-il après sa disgrace, que le Cardinal furieux comme un dragon me sauteroit au visage dès que je commencerois à découvrir l'énormité des péchés que le Roi avoit commis à la suggestion de

Digitized by Google

ſon Miniſtre ; mais cela ne m'effrayoit point ».

Tous les ſoins que le bon Pere ſe donna pour le combat furent inutiles. Richelieu ne voulut pas entrer en lice : il perſuade à ſon Maître de chaſſer le Confeſſeur ſans l'écouter davantage. Cauſſin arrive à Saint-Germain le jour du rendez-vous. A peine entré dans l'antichambre du Roi, il apprend que Sa Majeſté s'eſt enfermée avec le Cardinal, & que la conférence duroit depuis long-temps. Agité de diverſes penſées, le bon Pere attend qu'on l'appelle, & Deſnoyers vient lui dire que le Roi ne voulant pas faire ſes dévotions, il n'a pas beſoin de ſon Confeſſeur. Cauſſin ne doute pas qu'il ne ſoit perdu. Il s'en retourne à Paris, & ſe prépare à recevoir chrétiennement la nouvelle de ſa diſgrace. Dès le ſoir même un Exempt des Gardes ſe rend à la Maiſon Profeſſe des Jéſuites, & préſente au Confeſſeur du Roi un ordre de remettre tous ſes papiers & de s'en aller à Quimper-Corentin. L'unique but de Cauſſin avoit été de rétablir la paix & l'union dans la Famille Royale ; mais les Jéſuites le déſavouerent, dans la crainte que le

Digitized by Google

Cardinal qui ne les aimoit pas ne perſuadât au Roi de prendre un autre Confeſſeur ailleurs que chez eux. On a prétendu qu'ils avoient offert à Son Eminence de chaſſer Cauſſin de leur Compagnie. Quoi qu'il en ſoit, voici la réponſe de Richelieu à la lettre que leur Supérieur général lui avoit écrite en cette occaſion. « Je n'ai pas été moins touché de la mauvaiſe conduite du Pere Cauſſin, que vous me repréſentez l'être vous-même. Tous ceux de votre Compagnie qui ont pris la peine de me voir depuis que le Roi l'a éloigné de ſa perſonne, ſont auſſi fidelles témoins de cette vérité que du peu de ſujet que le Pere Cauſſin avoit de ſe comporter comme il l'a fait. La faute dans laquelle ſon imprudence l'a fait tomber ne regardant point le général de votre Compagnie, mais un de ſes particuliers, je puis vous aſſurer qu'elle n'a point diminué la bonne volonté que le Roi a pour vous, & qu'il n'en a pas moins que par le paſſé. Pour moi, qui ai tous les ſujets du monde de m'en louer, j'aurai toujours un contentement particulier de trouver des occaſions de ſervir votre Compa-

Digitized by Google

gnie & de procurer ſes avantages ».

Soit que Louis XIII ne voulût point avoir d'autre Confeſſeur qu'un Jéſuite, ſoit que Richelieu affectât de donner une marque de ſa modération, l'affaire du Pere Cauſſin ne fit aucun tort à la Société, & elle ne perdit pas une place dont la conſervation lui fut toujours extrêmement chere. Mais le Cardinal ne voulut y admettre qu'un homme déjà fort avancé en âge, & qui, ſatisfait d'écouter le Roi dans ſon confeſſionnal, ne ſe mêlât ni des affaires d'Etat, ni des intrigues de la Cour. On parla d'abord du Pere Binet, à qui le célebre Paſcal a donné tant de ridicule dans ſes Lettres provinciales. Mais l'illuſtre Pere Sirmond lui fut juſtement préféré. Il avoit alors quatre-vingts ans.

On ne ſait pas au juſte ce qui détermina la Ducheſſe de Chevreuſe à quitter Madrid : ſoit que cette Dame dont le Roi d'Eſpagne devint bientôt amoureux, craignît de cauſer trop de jalouſie à la Reine épouſe de Philippe, & de s'en faire une ennemie, ou qu'Eliſabeth témoignât déjà ſon chagrin

Digitized by Google

& ſon inquiétude, ſoit que la Ducheſſe projetât de lier quelque nouvelle intrigue à la Cour de Londres, ou qu'elle ſe flattât de ménager plus facilement ſa réconciliation avec Richelieu quand elle ſeroit dans un pays neutre, elle paſſa en Angleterre ſans déclarer le motif de ſon voyage. Quelques-uns diſent que naturellement inquiete & remuante, Chevreuſe vint propoſer un mariage entre le Prince d'Eſpagne & la fille aînée du Roi de la Grande-Bretagne. Quoi qu'il en ſoit, elle fut reçue à la Cour de Londres avec une ſi grande diſtinction, que la Reine Henriette lui permit de s'aſſeoir devant Sa Majeſté, honneur qui n'appartenoit pas à la Ducheſſe ſuivant l'uſage établi en Angleterre. Pour empêcher qu'il ne tirât à conſéquence, & pour répondre aux plaintes que l'Ambaſſadeur de France en faiſoit, on dit que Henriette accordoit cette faveur à une Dame alliée de la Maiſon d'Angleterre extraordinairement abattue d'un long voyage fait ſur mer. Mais Louis XIII, ou plutôt ſon Miniſtre, ne ſe paya point de cette défaite. On déclara que l'Ambaſſadrice d'Angleterre n'auroit plus le *tabouret* chez

Digitized by Google

chez la Reine de France, à moins que Henriette ne le donnât pareillement à la femme de l'Ambaſſadeur de Louis.

Beaucoup de gens ſe trompent en faiſant honneur à Richelieu de la révolution qui plaça le Duc de Bragance ſur le Trône de Portugal. Tout ſe trama ſans lui, & le Duc n'entra en négociation avec la France, qu'après qu'il eût été proclamé Roi. Le Chancelier & le Capitaine Axevedo inſtruiſirent ſeulement la Cour de France de la diſpoſition des Portugais. Saint-Pé fut dépêché là-deſſus, & ſon voyage ſervit tout au plus à faire connoître aux mécontens, que les ſecours de la France ne leur manqueroient pas au beſoin. L'Auteur des deux Vies du Pere Joſeph prétend nous donner des anecdotes du miniſtere de Richelieu; mais celles qu'il n'a pas puiſées dans les ouvrages déjà imprimés, ſont ordinairement fauſſes ou du moins fort incertaines. En voici deux de ce genre. « Il eſt ſûr, dit-il, que le Cardinal conféra en Novembre 1638 avec le Pere Joſeph, dans ſa chambre, au couvent des Capucins, ſur ce ſoulévement du Portugal. Un Frere qui prêtoit l'oreille à la

Digitized by Google

porte entendit plusieurs fois le mot de *Portugal* & de *Bragance*. Sur cela on ne douta point qu'ils ne parlassent des moyens d'aider le Duc de Bragance de se faire déclarer Roi de Portugal. Richelieu y devoit envoyer de l'argent. Il falloit un Résident incognito pour le distribuer aux autres & aux complices de la conjuration. Le Cardinal y dépêcha le sieur de Saint-Pé, qui lui parut propre à conduire l'intrigue. Le Pere Joseph s'étoit opiniâtré pour le sieur de Feuquieres, son parent. Son Eminence qui ne pensoit qu'à faire réussir la chose, ne vouloit pas y mettre un homme aussi connu que Feuquieres. Voilà le sujet de leur brouillerie ». Je ne nie pas que Richelieu n'ait pu conférer avec le Capucin sur l'affaire du Portugal, mais les circonstances de la prétendue anecdote ne paroissent pas vraisemblables. L'entretien que l'Auteur suppose ici, se fit au mois de Novembre 1638, & Saint-Pé étoit parti le 15 Août de la même année. Le Cardinal ne savoit point alors que le Duc de Bragance voulût se faire Roi ; & comment Richelieu auroit-il pu le savoir ? Le Duc étoit lui-même fort irrésolu. Enfin

Digitized by Google

Saint-Pé ne fut envoyé ni pour conduire l'intrigue, ni pour distribuer de l'argent, mais afin de porter des lettres à quelques particuliers, de leur faire des propositions, & de rapporter au-plutôt des réponses positives.

Je ne fais pas plus de cas d'une autre anecdote qui a tout l'air d'un conte populaire. La voici telle que je l'ai entendu raconter plusieurs fois : « Le Cardinal, trente-trois jours avant que d'apprendre des nouvelles de la conjuration de Portugal qu'il attendoit à tout moment, reçut un paquet de Lisbonne. En l'ouvrant il fut surpris par un Seigneur de la Cour qui avoit toutes les entrées libres chez lui. Il jette précipitamment le paquet sur la table. Une Princesse entre dans le même instant, & le Cardinal ne peut se dispenser de la reconduire. Après l'avoir quittée, il fait signe au Capitaine de ses Gardes d'arrêter ce Seigneur. On le mene à la Bastille, & le Gouverneur reçoit ordre de ne permettre à qui ce soit de lui parler. Au bout de trente-trois jours le Cardinal apprend enfin que le Duc de Bragance étoit sur le Trône de Portugal. Comme il n'y avoit plus de secret à garder, le

Digitized by Google

Seigneur fut retiré de la Bastille, & le Cardinal lui envoya autant de milliers d'écus qu'il avoit resté de jours en prison sans savoir pourquoi ». Encore une fois tout ceci a l'air d'un conte fait à plaisir. Sans m'arrêter à plusieurs circonstances qui ne paroissent guere croyables, je remarquerai seulement que Saint-Pé étant revenu en France sans conclure un Traité tel que Richelieu l'avoit proposé, & ayant rapporté tout au plus ce qu'il avoit reconnu de la disposition des Portugais, il fut renvoyé au mois de Mars de l'année 1641, avec une nouvelle instruction. En voici l'extrait qui prouve bien, à mon avis, la fausseté de la prétendue anecdote :

« Le sieur de Saint-Pé se rendra le plus diligemment qu'il sera possible à Lisbonne pour connoître en quel état les affaires y sont & pour en faire une relation sincere qu'il enverra ici. Il fera entendre au nouveau Roi de Portugal & aux principaux du pays qui l'assistent & ont part à ce qui s'y passe présentement, que Sa Majesté a voulu que l'Envoyé y retournât promptement pour les assurer de la bienveillance du Roi & de son entiere disposition à les

Digitized by Google

assister, & pour apprendre plus particuliérement en quoi ils peuvent avoir besoin de secours dont l'Envoyé a charge de lui rendre compte au-plutôt ». Cela ne supposeroit-il pas manifestement qu'avant la révolution le Duc de Bragance & ceux de son parti eurent peu de relation avec la Cour de France ?

Fut-ce par un sentiment aussi noble que celui d'un Consul Romain, ou par la crainte assez bien fondée d'un piége tendu par Richelieu, que Nicole, Duchesse de Lorraine, découvrit la proposition que lui faisoit un inconnu de tuer le Cardinal ? Quoi qu'il en soit, vers la fin du mois de Mars de l'année 1638, la Princesse affligée & retournant comme prisonniere en France, trouve dans sa chambre un billet anonyme où quelqu'un offre de lui procurer la liberté & de délivrer le Duc son époux de la longue persécution qu'il souffre, si elle veut donner mille pistoles nécessaires pour l'exécution du projet. Trop généreuse pour entrer dans un noir complot, ou incertaine si on ne cherche point à la surprendre, la Duchesse montre le billet au Cardinal.

Digitized by Google

Répondez, s'il vous plaît; Madame, lui dit-il après un ample remercîment, que vous n'avez pas tant d'argent maintenant, & que si on veut se contenter de cinq cents écus, vous engagerez quelques-unes de vos pierreries pour les avoir, mais que vous prétendez savoir le projet, afin de pouvoir en juger. — Cette réponse fut portée dans un champ que l'inconnu avoit marqué près Saint-Denis. Nicole trouve quelques jours après dans sa chambre un second billet qui l'avertit que si elle veut faire mettre les cinq cents écus au lieu indiqué, on louera une maison vis-à-vis du Palais du Cardinal, & que de là on attendra que Richelieu sorte dans son carrosse pour y jeter deux pétards. Averti de tout par la Ducheſſe qui lui envoie le second billet, le Cardinal ordonne à quelqu'un de porter les cinq cents écus sous des pierres dans le champ, & à huit hommes bien robuſtes de se tenir aux aguets & éloignés les uns des autres, mais à telle distance qu'ils aient le temps de se saisir de sa perſonne. C'étoit un Officier de Maréchauſſée assez vieux, nommé *François Sorbet* ou *Sorbeſſe*. Il se dé-

fendit si bien, qu'il tua trois des hommes apostés à coups de poignard, & qu'il ne fut possible de le prendre qu'après l'avoir mis hors de combat par deux ou trois grandes blessures. On l'amene presque mourant en prison. Ses blessures sont pansées soigneusement, & Richelieu fait nommer incontinent des Commissaires pour travailler à l'instruction du procès. On interroge le prisonnier malade, & il répond que son intention n'a jamais été de tuer le Cardinal, mais seulement d'attraper quelque argent à la Duchesse de Lorraine, & que cela paroît assez par la proposition qu'il a faite d'une chose impraticable. Les Commissaires dévoués à Richelieu ne se payent point de cette réponse : le prisonnier est condamné le jour même à être roué vif. On le porte dans son lit au supplice, & il reçoit onze coups de barre, après lesquels il expire. Par cette grande sévérité, dit Grotius dans sa lettre du 2 Avril à Oxenstiern, le Cardinal espere d'empêcher qu'on ne fasse & même qu'on ne promette de faire de pareilles entreprises quand on n'auroit pas envie de les exécuter ».

Digitized by Google

Le Maréchal de Châtillon leva le siége de Saint-Omer le 15 Juillet 1638, après sept semaines de tranchée ouverte. La Place étoit sur le point de capituler dès le commencement de Juin; mais le 8, le Prince Thomas trouva moyen d'y faire entrer deux mille hommes. Si on en croit un Auteur Italien, le Cardinal de Richelieu avoit compté d'emporter cette Place; & cela, moins parce que la Garnison en étoit très-foible au commencement de la campagne, qu'à cause d'une révélation qu'avoit eue une Religieuse du Mont Calvaire. Cette bonne fille s'étoit mise en prieres pour demander à Dieu qu'il voulût bien lui découvrir quel seroit le succès de nos armes. Au bout de trois jours elle fut ravie dans une extase, pendant laquelle elle vit distinctement Saint-Omer & l'Armée du Roi auprès mettant en fuite ses ennemis. Le Pere Joseph qui, dit-on, l'avoit mise en besogne, fut aussi-tôt averti, & le Cardinal, sûr de l'événement, regle là-dessus les opérations de la campagne. C'est Vittorio Siri qui rapporte cette anecdote qu'on ne garantit point.

Digitized by Google

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que le Cardinal de Richelieu étoit superstitieux & un peu enclin à croire aux discours de bonne-aventure, aux sorciers & à tous ces imposteurs infatués de l'Astrologie judiciaire ; mais croire que ce Ministre ait entrepris une seule opération sur la foi d'une prédiction que lui fait une béate, c'est d'un grand homme d'un génie supérieur en faire un homme d'une *ignorance* & d'une *crédulité* qui va jusqu'à la sottise. Richelieu avoit assez de vices sans avoir encore ce défaut-là, ou au moins sans le pousser à un si haut degré de folie. Cette remarque n'est pas de moi, mais de plusieurs Auteurs qui me paroissent avoir assez bien jugé le Cardinal, entre autres l'Auteur de l'*Intrigue du Cabinet*.

Il s'éleve en 1639 une sédition en Normandie : elle commence d'abord à Rouen. On s'y plaint, comme on a toujours fait ailleurs, des vexations des Commis prépofés pour percevoir les deniers que le Roi demande à la Province. Ensuite on pille les bureaux & quelques maisons de Partisans. On en fait autant à Caen, à Avranches &

Digitized by Google

en quelques autres endroits. Le mal passant des Villes à la Campagne, les payſans s'attrouperent ſous le nom de *Va-nu-pieds*, tout propre à marquer leur miſere, & commettent beaucoup de déſordres. La Cour donne ordre au Colonel Gaſſion de ſe rendre inceſſamment en Normandie avec les Troupes qui avoient ſervi ſur la frontiere d'Artois, pour étouffer la rebellion dans ſa naiſſance. On ne pouvoit jeter les yeux ſur un homme plus capable d'exécuter une pareille commiſſion. Il marche droit à Caen, dont il déſarme les habitans le 16 de Novembre. Après quoi il ſe met en campagne avec cinq cents chevaux & douze cents Fantaſſins pour en aller faire autant à Avranches. Ce fut ſur ſa route qu'il rencontra les *Va-nu-pieds*, proche le Pont de la Pierre; il en tua trois cents, & ceux qui échapperent de ſes mains tomberent entre celles du Comte de Tourville, qui ne leur fit pas plus de quartier. Les Bourgeois d'Avranches ayant été déſarmés, Gaſſion s'avance vers Rouen, où la terreur de ſon nom avoit jeté l'épouvante. Il y fut reçu ſans réſiſtance. Le dernier jour de cette année, M. le

Digitized by Google

Chancelier s'y rendit peu après pour faire exécuter la Déclaration du 17 Décembre, par laquelle le Roi interdisoit le Parlement, la Cour des Aides, le Bailliage & les Officiers du Bureau des Finances, comme n'ayant pas agi assez fortement contre les séditieux. Ce fut ainsi que le Cardinal Ministre arrêta tout à coup le feu qui commençoit à s'allumer dans une Province accoutumée depuis long-temps à porter la plus grande partie des charges de l'Etat sans murmurer ni se plaindre. L'interdit ne dura qu'un an. Le Parlement fut rétabli au mois de Janvier 1641; mais il fut d'abord partagé en deux semestres, sans doute à dessein de perpétuer dans le cœur des Magistrats le repentir de la faute qu'on leur imputoit, & de les précautionner contre les révoltes.

L'humeur du Maréchal d'Estrées fut une des raisons pour lesquelles Richelieu le fit envoyer une seconde fois Ambassadeur à Rome. Le Cardinal s'imagina que l'impétueuse fierté de l'Ambassadeur emporteroit hautement beaucoup de choses que la modération de son prédécesseur n'avoit pu obtenir.

Digitized by Google

Mais le premier Miniſtre connut enfin cette année que les gens de ce caractere ne ſont nullement propres aux ambaſſades, & que bien loin de réuſſir ils cauſent des embarras & ſouvent des ruptures préjudiciables aux intérêts de leurs Maîtres qui ſe trouvent engagés par eux à ſoutenir de fauſſes démarches. En voici deux exemples :

Cinq Turcs, eſclaves du Duc de Montalte, Seigneur Napolitain, ſe firent Chrétiens, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne voulut être leur Parrain. Ces pauvres gens voyant que malgré leur changement de Religion ils étoient étroitement renfermés dans la vigne de Médicis, où l'Ambaſſadeur d'Eſpagne demeuroit alors, craignirent qu'on ne leur accordât pas la liberté qui leur avoit été promiſe. Ils prennent donc la réſolution de s'échapper, & ſe jettent par une fenêtre dans le jardin d'un Couvent de Religieux François, appelé *de la Trinité du Mont.* Le Cardinal Barberin averti de leur évaſion, crut devoir prévenir les ſuites d'un différent entre les deux Couronnes. L'un auroit infailliblement demandé ſes Eſclaves, & l'autre les auroit voulu protéger, puiſ-

Digitized by Google

qu'ils s'étoient réfugiés dans un lieu qu'il prétendoit être sous la protection du Roi son Maître. Pour obvier aux inconvéniens d'une pareille contestation, Barberin envoie des Sbires & des Corses au Couvent de la Trinité du Mont, fait enlever les cinq Esclaves, leur donne la liberté sans les mettre entre les mains de l'Ambassadeur d'Espagne. Grand bruit incontinent de la part de celui de France. Il crie que son Maître est offensé, demande réparation, & ne veut plus aller à l'audience du Cardinal neveu. Les gens équitables jugerent qu'il n'y avoit pas là de quoi faire tant de vacarme. « Qu'est ce que le Maréchal d'Estrées, disoit-on, pouvoit prétendre en faveur des Esclaves auxquels il avoit accordé sa protection ? leur procurer la liberté ? Le Cardinal Patron la leur a donnée, & ne les a point remis à leur premier Maître, preuve évidente que son intention n'est pas mauvaise; qu'on eut égard aux priviléges d'un Couvent François ? Mais il faut considérer aussi que le Pape, Seigneur spirituel & temporel de l'endroit, a pu par des raisons à lui connues s'assurer des Esclaves fugitifs, &

Digitized by Google

prévenir par ce moyen une querelle entre les deux Nations, où il y auroit certainement eu du sang répandu. Enfin puisque toutes les immunités du Couvent viennent originairement de l'autorité du Pape, il a pu en tirer les Esclaves & les prendre sous sa protection »».

Le Cardinal Barberin offrit cependant quelque satisfaction sur cet enlévement, & le Maréchal d'Estrées après toutes ses clameurs auroit été obligé de s'en contenter, si une affaire de plus grande importance ne fût survenue dans le même temps qu'on parloit d'accommodement. Un certain *Biazone*, sujet du Pape, s'étoit mis au service de l'Ecuyer du Maréchal, & entretenoit un Brelan public, contre la défense expresse qu'Urbain VIII avoit faite depuis peu de donner publiquement à jouer. Pour empêcher que les Officiers du Pape ne visitassent une maison suspecte où Rouvrai avoit encore logé deux courtisanes parentes de *Biazone*, on mit les armes de l'Ambassadeur de France au-dessus de sa porte. Informé du Brelan qui s'y tient, d'Estrées ordonne qu'elles soient ôtées, & Biazone continue d'y

donner à jouer, quoique le Cardinal l'eût averti de cesser. Quelqu'un l'ayant juridiquement dénoncé comme réfractaire aux Ordonnances du Pape, les Magistrats le font arrêter : il est condamné aux Galeres & mis à la chaîne. Lorsqu'on le conduisoit avec les autres Galériens, Rouvrai, homme brave, mais emporté, prend deux ou trois domestiques du Maréchal, attend la chaîne sur le chemin, présente le pistolet à celui qui la conduit, l'oblige à relâcher Biazone, & emmene son valet condamné. Un pareil attentat contre l'autorité du Souverain & des Magistrats, fut blâmé généralement. D'Estrées le désavoue hautement, & déclare que si Biazone se trouve dans l'Hôtel de l'Ambassadeur, il le fera remettre entre les mains de la Justice. Cependant il garde chez lui Rouvrai, quoique plusieurs personnes sages lui conseillent de l'envoyer promptement hors de l'Etat Ecclésiastique, parce que les Barberins, intéressés à soutenir leur autorité, ne laisseroient pas une telle action impunie. D'Estrées n'eut point égard à cette judicieuse remontrance, soit par fierté, soit par avarice. Il craignoit, disoit

quelques-uns, d'être obligé de payer ce qui étoit dû à Rouvrai, & de lui donner quelque récompense avant que de le renvoyer en France.

Cependant, le Cardinal Bichi, Mazarin & d'autres s'entremettoient de l'accommodement sur l'affaire des cinq esclaves. D'Estrées désavouoit celle de Biazone, & Barberin ne disoit rien de Rouvrai ; il prétendoit cependant le faire punir dans les formes, en cas qu'il ne se retirât pas au-plutôt. Barberin offroit d'aller rendre visite à d'Estrées, dès que Rouvrai ne seroit plus chez lui. Pour faciliter les choses, les Cardinaux Antoine & Bichi proposèrent de feindre une partie de chasse, de prendre Rouvrai dans leur carrosse, & de le conduire jusqu'à Ronciglione. L'accommodement ne s'étant pas conclu à cause des difficultés sur le point d'honneur, le Maréchal continue de faire le fâché, se retire à Frescati, & emmene avec lui Rouvrai, qu'on poursuivoit criminellement pour la violence commise contre celui qui conduisoit les Galériens. L'affaire fut poussée avec tant de chaleur, que l'Ecuyer du Maréchal se vit condamné par contumace à la mort, & sa

tête fut mise à prix comme cela se pratique à Rome en pareil cas. Lorsque d'Estrées voulut revenir de Frescati pour voir le Pape, on l'avertit de ne point amener Rouvrai, de ne lui permettre pas même de sortir de la maison sans être bien accompagné, parce que certains bandits se préparoient à le tuer pour avoir la récompense promise à celui qui apporteroit sa tête. Le Maréchal & son Ecuyer ayant négligé cet avis, le 28 Octobre Rouvrai fut jeté par terre d'un coup de mousquet tiré derriere une haie, lorsqu'il étoit sur le grand chemin. Sa tête est incontinent portée chez le Gouverneur de Rome ; on l'expose en public : le bourreau la prend, & crie à haute voix, que c'est la tête de l'Ecuyer de l'Ambassadeur de France ; accompagné de cinquante Corses, il la porte au Pont Saint-Ange, & la jette en un lieu destiné à recevoir celles des bandits & des criminels décapités. On auroit de la peine à croire la circonstance suivante, si l'Auteur Italien qui la raconte ne protestoit l'avoir apprise de la bouche même du Cardinal Antoine, qui la répéta deux fois. Ce Prélat, partisan déclaré de la France,

Digitized by Google

& jaloux du crédit de François Barberin ſon frere, qu'il étoit bien aiſe de chagriner, avoue ſans détour que c'eſt à ſon inſtigation que le Bourreau eut ordre de crier à haute voix : *Voici la tête de l'Ecuyer de l'Ambaſſadeur de France.* L'intention d'Antoine étoit d'engager François dans une démarche ſi violente, que le Roi, griévement offenſé, ne pût s'empêcher de demander une réparation authentique, & que les Barberins fuſſent contraints de la lui accorder.

Il y eut différens écrits de part & d'autre ſur cette affaire. Le Médecin du Maréchal, dont je ne ſais pas le nom, lui prêta ſa plume; afin de publier ces pamflets avec plus de facilité, on fit venir de France des caracteres & des Imprimeurs, qui travaillerent chez l'Ambaſſadeur. Les perſonnes impartiales jugerent que les priviléges des Miniſtres étrangers ne s'étendent pas juſqu'aux Serviteurs de leurs Domeſtiques. Le Pape avoit d'autant plus de droit de faire punir Biazone, qu'il étoit ſon ſujet. L'affaire de Rouvrai paroiſſoit plus délicate. « C'eſt une choſe inconteſtable, diſoit-on, que la perſonne &

Digitized by Google

la maison d'un Ambassadeur sont sacrées : les Ambassadeurs prétendent à la vérité que la même immunité s'étend à leurs enfans, à leurs parens & à leurs domestiques ; mais les Princes n'en conviennent pas. Si quelques Ambassadeurs en ont joui, ç'a été plutôt par tolérance que par droit. Accorder un pareil privilége à toute la Maison d'un Ministre étranger, souvent fort nombreuse, c'est ouvrir la porte à la licence & au désordre dans une ville capitale. Suivant l'usage ordinaire, l'Ambassadeur fait évader son domestique coupable, & les Magistrats ferment les yeux. Le Maréchal d'Estrées devoit prendre cette précaution ; il en a eu le temps & la liberté. Son humeur altiere l'a porté à insulter trop hautement au Pape & à ses neveux. Cependant, ajoutoit-t-on, cela ne disculpe pas le Cardinal Barberin ; il paroît avoir embrassé avec trop de chaleur une occasion de se venger de l'Ambassadeur de France, qui l'a chagriné en certaines rencontres. Le cas de Rouvrai n'étoit pas si noir : il n'a tué personne en sauvant son serviteur ; proscrire un homme pour si peu de chose, & le faire assassiner par des gens postés derriere une

Digitized by Google

haie, c'eſt en vérité une action qui ne s'accorde guere avec la vertu & la religion dont ſe pique le Cardinal Barberin. Dans l'ordre donné au bourreau de porter la tête de Rouvrai en plein jour, & de la jeter parmi celles des bandits, il y a une paſſion manifeſte, & un deſſein prémédité d'outrager l'Ambaſſadeur & toute la Nation Françoiſe ».

Brachet ſon Secrétaire, fut envoyé à la Cour de France, où il apporta le détail de ce qui s'étoit paſſé dans l'affaire des eſclaves & dans celle de Rouvrai. Louis & Richelieu furent extraordinairement fâchés de ces divers accidens. Sa Majeſté ne vouloit point rompre avec le Pape dans la conjoncture préſente, ni s'en faire un ennemi déclaré. D'un autre côté, il ſembloit que l'honneur l'engageât à ſoutenir ſon Ambaſſadeur, & à demander réparation des offenſes qu'Elle prétendoit avoir reçues dans l'enlévement des cinq eſclaves, dans l'aſſaſſinat de Rouvrai, & dans la maniere dont ſa tête fut portée par le bourreau dans un lieu deſtiné au ſupplice des criminels condamnés. Le Cardinal François Barberin déſavouoit en apparence l'action du

Digitized by Google

bandit. Quand il se présenta pour recevoir sa récompense, on refusa de le voir. Barberin se mit ou fit semblant de se mettre en colere, & lui ordonna de se retirer : celui qui l'avoit amené fut maltraité ; mais la Cour de France ne se payoit pas de ces grimaces. L'outrage fait à la mémoire & à la tête de Rouvrai prouvoit manifestement qu'il avoit été tué par ordre du Cardinal Barberin, ou du moins de Dom Thadée son frere, Préfet de Rome, qui haïssoit mortellement le Maréchal d'Estrées. De quelque maniere que le coup se soit fait, les Barberins, voyant que le monde croiroit toujours qu'il venoit de quelqu'un de leur Maison, avouerent depuis que la mort de Rouvrai leur coûta deux mille écus. Le Nonce Scoti voulant disculper François Barberin du reproche que Chavigny faisoit à cette Eminence d'avoir commandé cet assassinat, répondit, qu'on ne pouvoit attribuer sans calomnie une action aussi noire à un Cardinal d'une *intégrité reconnue & d'une vie angélique.* Tout le monde avoue que les mœurs de ce Prélat furent plus réglées que celles de plusieurs autres Cardinaux neveux. Mais enfin, il

Digitized by Google

n'étoit pas un si grand Saint, qu'il n'ait pu en cette occasion se laisser emporter à son humeur vindicative; & d'autant plus aisément, qu'il croyoit faire un acte de justice, & réprimer ainsi la liberté que les Ambassadeurs se donnoient à Rome de protéger leurs domestiques, quelques violences qu'ils eussent commises. Si François ne mit pas le bandit en besogne, ce fut du moins Thadée; & quelle apparence y a-t-il que celui-ci, gouverné par son frere, eût osé entreprendre une telle action sans la participation du Cardinal?

Après quelques délibérations dans le Conseil de Louis XIII, on ne jugea pas à propos de rappeler d'Estrées, c'eût été donner trop d'avantage aux Barberins, ni de commander au Nonce de sortir de France. Urbain auroit envoyé un ordre pareil au Maréchal, & Richelieu étoit bien aise de le conserver quelque temps à Rome, afin de chagriner le Pape & ses neveux. Il fut seulement résolu que l'Ambassadeur feroit savoir au Souverain Pontife qu'il n'iroit point à son audience ni à celle des Barberins, & qu'il ne leur parleroit

Digitized by Google

d'aucune affaire jusqu'à ce que les offenses faites au Roi fussent dignement réparées. Que si le Pape entreprenoit de donner atteinte en quelque chose aux libertés de l'Eglise Gallicane, d'Estrées avoit ordre d'en appeler au Concile futur. On lui enjoignoit encore de continuer ses visites, mais *incognito*, chez tous les Cardinaux ; les parens d'Urbain furent seuls exceptés : de ne point faire arrêter son carrosse à la rencontre de ceux-ci, selon le cérémonial de la Cour de Rome ; de n'aller point souhaiter *les bonnes fêtes* à Sa Sainteté, & de n'inviter aucun des Barberins aux solennités des François dans certaines Eglises. Que si le Pape venoit à faire une promotion de Cardinaux où il donnât le chapeau à des sujets désagréables à la Cour de France, le Maréchal ne devoit leur rendre aucune visite ni en recevoir de leur part ; mais avec cette protestation que s'il en usoit de la sorte, ce n'étoit point par humeur contre la personne de ces Prélats, mais pour obéir au commandement exprès du Roi son Maître, qui ne vouloit rien approuver de ce que feroit Urbain. Richelieu, ame de tous ces conseils, s'imaginoit que sans

Digitized by Google

en venir à une rupture ouverte, ce mépris affecté chagrineroit tellement les Barberins, qu'ils parleroient bientôt d'un accommodement, où il obtiendroit un Chapeau en faveur de Mazarin, & les Bulles des Abbayes de Cîteaux & de Prémontré, deux graces qui lui tenoient presque également à cœur.

Le premier Ministre s'étoit d'ailleurs mis en tête un autre dessein qui flattoit davantage son ambition. M. de Marca lui avoit proposé un moyen pour faire que toutes les Eglises Cathédrales donnassent au Roi le pouvoir qu'elles avoient avant le Concordat d'élire les Evêques, après quoi l'on auroit fait casser le Concordat comme abusif, & Sa Majesté auroit nommé de plein droit aux Prélatures. Ensuite on auroit tenu un Concile National, où le Cardinal auroit été fait Patriarche. Par ce moyen, il auroit été le maître absolu dans l'Eglise comme il l'étoit dans l'Etat. Il parloit hautement de la nécessité d'assembler un Concile de cette nature, mais il n'alléguoit que le besoin extrême qu'il y avoit de régler les différents qui naissoient chaque jour entre les Evêques, leurs Chapitres & les Religieux.

MM.

Digitized by Google

MM. Meunier, Gallier, & quelques autres Docteurs, dresserent là-dessus d'amples Mémoires. Il vouloit confier la direction du Concile aux Prélats les plus savans & les plus affectionnés au Saint Siége, pour mieux cacher sa marche, bien sûr d'y avoir la pluralité des suffrages. L'Archevêque de Sens fut chargé d'en faire les préparatifs, & de conférer sur cela avec M. l'Archevêque de Toulouse, & le Pere Morin, de l'Oratoire, qu'on fit revenir exprès de Rome. Pour les animer à ce travail, le Cardinal leur représentoit le service qu'ils rendroient à Dieu en rétablissant l'uniformité & la discipline dans tous les Dioceses. Ainsi, avec les meilleures intentions du monde, ils devenoient tout autant de funestes instrumens du schisme qui auroit peut-être été inévitable, si la mort de celui qui les mettoit en œuvre n'eût fait avorter ce projet. Pendant qu'on travailloit à le faire réussir, le Cardinal faisoit un bruit horrible sur les moindres sujets de plaintes que donnoit la Cour de Rome, pour accoutumer le peuple à crier & rompre insensiblement les liens qui attachent les vrais Catholiques au centre

Digitized by Google

de l'Unité. Le Roi qui n'avoit garde de pénétrer dans des vues si profondes, les secondoit néanmoins sans le savoir; & croyant n'agir que pour soutenir les intérêts de sa dignité, il faisoit tout pour achever de se donner un maître dans son Ministre. Non content d'avoir défendu au Maréchal d'aller à l'audience du Pape, il défendit aux Evêques de France de voir le Nonce extraordinaire, auquel il interdit en même temps l'audience jusqu'à ce qu'Urbain VIII eût donné toutes les satisfactions qu'on souhaitoit. De Berlize, Introducteur des Ambassadeurs, s'étant transporté à l'Hôtel de M. Scoti avec un Huissier pour lui intimer l'ordre de Sa Majesté, le Prélat ne voulut ni recevoir la lettre du Roi, ni en entendre la lecture. Quatre jours après, le Cardinal fait donner un Arrêt du Parlement, portant défense de faire des informations de vie & mœurs devant le Nonce pour ceux qu'on nommoit aux Bénéfices, ce qui alloit directement contre un Décret fait il y avoit plusieurs années en Cour de Rome, de ne point recevoir pour ce sujet les informations des Ordinaires, & qui a toujours subsisté depuis, l'Arrêt du Par-

Digitized by Google

lement n'ayant point eu d'effet. Enfin, sur la Requête des Agens généraux du Clergé, qui s'étoient plaints que le Parlement de Bourgogne avoit ordonné l'enregistrement de quelques Brefs sans Lettres patentes, le Roi déclara l'enregistrement nul, comme fait au préjudice de la loi du Royaume. Tant de mortifications données coup sur coup à la Cour de Rome, ne lui firent point prendre le change, & jamais Pape n'a montré plus de sagesse qu'Urbain VIII dans une conjoncture si délicate, comme le remarque M. de Montchal, Archevêque de Toulouse. Tous les écarts du Cardinal de Richelieu ne lui firent rien perdre de sa modération ; & plus le Ministre fit de démarches pour l'obliger à rompre avec la France, plus il se tint sur ses gardes pour ne rien faire qui pût occasionner la rupture. Une conduite pareille, tenue vis-à-vis de Henri VIII, auroit peut-être sauvé l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit de l'affaire du Maréchal d'Estrées, elle s'accommoda à la fin. Cet Ambassadeur, soutenu dans sa fierté par Richelieu lui-même, eut ordre de revenir en France, & on lui donna

Digitized by Google

pour ſucceſſeur le Marquis de .... perſonnage très-agréable à la Cour Pontificale. Ce nouvel Ambaſſadeur ſe conduiſit avec tant de prudence & de dextérité, ſans nuire en rien aux intérêts de la France, qu'il fut même ſoutenir avec beaucoup de fermeté en pluſieurs occaſions, que tous les ſujets de débats furent entiérement éteints. Pendant ce temps Richelieu, diſtrait par d'autres grands projets, fut obligé de renoncer au moins pour le moment à celui qu'il paroît avoir formé de rompre avec la Cour de Rome, & de ſe faire élire Patriarche en France. Nous avons remarqué ci-devant que la conjuration de Portugal étoit formée avant qu'il en eût connoiſſance; cependant nous trouvons maintenant dans le Recueil d'Aubery, intitulé: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire, année 1640*, une longue inſtruction donnée au ſieur de Saint-Pé, que le Cardinal de Richelieu envoyoit en Portugal avec des lettres adreſſées aux principaux Seigneurs du pays, pour les exhorter à ſecouer le joug des Eſpagnols, & à mettre ſur le Trône le Duc de Bragance, en cas qu'il voulût accepter la Couronne, & s'il la refuſoit

Digitized by Google

on leur offroit de leur envoyer de France un Prince du Sang pour être leur Roi Cette inſtruction prouve clairement que la conjuration de Portugal fut préparée & ménagée par les intrigues du Cardinal de Richelieu.

Saint-Simon ſuccéda à Baradas dans la place de favori de Louis XIII. Ce dernier avoit encouru la haine du Cardinal encore plus que celle du Roi ; il fut congédié. Tant que le Miniſtre fut injuſtement perſécuté ſelon lui par la Reine-Mere & ſes adhérens, Saint-Simon prit ſon parti auprès du Prince ; mais quand ce même Miniſtre devint perſécuteur à ſon tour, le favori ne put s'empêcher de ſe montrer ſenſible au ſort des perſécutés. Richelieu craignit les inſinuations d'un homme qui avoit l'oreille du Maître ; il fait entendre au Roi que Saint-Simon étoit bien plus attaché à ſa mere & à ſon frere qu'à lui, crime irrémiſſible auprès de Louis. Un événement fâcheux vint à l'appui de la mauvaiſe volonté du Prélat. Saint-Léger, oncle du favori, & Gouverneur de la Capelle lors de l'invaſion des Eſpagnols, rendit cette ville trop promp-

Digitized by Google

tement au gré du Miniſtre ; Saint-Léger diſoit qu'il n'avoit ni munitions ni Troupes ſuffiſantes. Richelieu voulut lui faire faire ſon procès, mais le Gouverneur ſe ſauva. Le Cardinal prétendit qu'il avoit été averti par ſon neveu, & demande ſon éloignement au Roi qui n'a pas la force de le lui refuſer, en lui conſervant toutefois ſa fortune & ſon eſtime. Baſſompierre parle aſſez mal de Saint-Simon, mais il avoit viſé à ſa place. Le favori diſgracié ſe retire à Blaye dont il étoit Gouverneur. Le Roi lui écrivit ſouvent avec le ſtyle de la confiance & de l'amitié : il fut un des premiers rappelés après la mort de Richelieu. Louis XIII, quelques jours avant ſa mort, lui donna la place de Grand-Ecuyer, mais le Garde des Sceaux eut la malice de faire ſigner le brevet en blanc, & quand le Roi fut mort, on le remplit du nom du Duc de Harcourt. Saint-Simon ſe retire encore à Blaye, peu content de la Reine & de ſon Miniſtre. Les Anglois menaçant cette Place & faiſant au Gouverneur, dont ils ſavoient les ſujets de plainte, les propoſitions les plus avantageuſes, Mazarin lui envoie offrir, de la part de la Reine,

Digitized by Google

des honneurs & des dignités qui lui feroient oublier leurs torts, s'il vouloit se défendre. Saint-Simon répondit : « Je me croirois trop humilié, si, après avoir reçu tant de bienfaits du Roi Louis XIII, j'étois assez lâche pour vendre ma fidélité au fils de mon bienfaiteur ». Il repoussa les ennemis, & la Cour le laissa dans sa retraite. Saint-Simon paroît avoir été le plus honnête homme des favoris de Louis XIII & le plus mal récompensé. C'est l'ordinaire.

Quand Richelieu ne pouvoit pas trouver les personnes assez criminelles, c'étoit sa politique de se procurer contre elles des titres en cas de récidive. Entre plusieurs exemples frappans de cette conduite infidieuse, on peut citer l'écrit qu'il força la Reine à signer, & par lequel elle se reconnoissoit coupable d'imprudence dans l'affaire du Val-de-Grace. En voici un second exemple aussi criant. Sachant que Bullion, Surintendant des Finances, étoit regardé par le Roi comme un homme qui pouvoit le remplacer en cas de besoin, Richelieu voulut lui faire un jour signer l'aveu qu'il avoit mal versé dans les

Digitized by Google

finances. Bullion s'y refuse. Le Cardinal entre dans une si grande colere, qu'il prend les tenailles de son feu pour lui en porter un coup sur la tête. Le Surintendant intimidé signe, & Richelieu, en serrant ce papier, dit : *Voilà le procès de Bullion tout fait quand il me plaira.* Bullion mourut de chagrin peu de temps après cette aventure. (*Mémoires de Monglat, Tome I, page 372.*)

Richelieu donna bientôt un compagnon d'exil à la Reine-Mere qui venoit de se réfugier à Londres, dans la personne du Duc de Vendôme frere du Roi. Ce Prince vivoit tranquille dans ses terres avec la Duchesse son épouse, & les Ducs de Mercœur & de Beaufort ses fils, lorsqu'il apprend qu'on écoute contre lui les dépositions de deux malheureux déjà flétris par la Justice, qui l'accusent de les avoir sollicités d'empoisonner le Cardinal. Vendôme se moque d'abord de cette calomnie, aussi mépriſable par la maniere dont elle étoit conçue, que par ses auteurs. Mais sachant qu'on lui donnoit quelque importance, il envoie à la Cour la femme & son fils remontrer, tant au Roi qu'au Ministre, l'absurdité d'une pareille im-

Digitized by Google

putation, & il offre de venir se justifier lui-même. Le Roi le prend au mot, & lui ordonne de se rendre auprès de lui au jour indiqué. Vendôme fait alors des réflexions, il se rappelle ce qu'il a souffert autrefois dans sa prison : le sort de son frere, qui y est mort assez brusquement pour qu'on ait soupçonné du poison; la résolution du Duc de la Valette & de tant d'autres, qui ont mieux aimé tout perdre, que de risquer leur liberté & leur vie. Tout examiné, Vendôme abandonne sa justification, qui auroit été aisée s'il n'eût pas cru qu'on vouloit le trouver coupable, & se sauve en Angleterre. Louis établit contre son frere une Commission pareille à celle qu'il avoit créée contre son beau-frere. (Le Duc de la Valette, exécuté en effigie.) Les juges s'assemblent, on instruit l'affaire; & lorsqu'on étoit près d'aller aux opinions, le Cardinal, qui avoit eu la délicatesse comme offensé de ne pas se mettre au nombre des Juges, envoie au Chancelier une lettre, par laquelle il le prioit de demander au Roi la grace du coupable. Louis refuse quelque temps; & faisant enfin semblant de céder aux instances du Tri-

bunal : « Je m'avise, dit-il, d'un expédient, c'eſt de retenir le procès criminel de M. de Vendôme à ma perſonne, & d'en ſuſpendre le jugement définitif; ſelon qu'il ſe conduira, j'aurai des bontés envers lui, & je lui pardonnerai ». Toutes les prieres n'en purent tirer davantage. Si cela ne ſuffiſoit pas pour l'accuſé, c'étoit aſſez pour le Cardinal; car en même temps qu'il faiſoit parade de bonté, il laiſſoit au Roi des préjugés, non-ſeulement contre ceux qui étoient nommément attaqués, mais encore contre leurs parens & amis qu'il pouvoit faire ſoupçonner de complicité. (*Année 1640 à 1641.*)

Les nouvelles de la levée du ſiége de Barcelone, & de l'épouvante donnée à l'Empereur & à la Diete de Ratisbonne, augmenterent la joie de la Cour de France, alors occupée de ballets & d'autres divertiſſemens pour le mariage de Louis de Bourbon, Duc d'Enguien, fils aîné du Prince de Condé, avec Claire-Clémence de Maillé, fille du Maréchal de Brézé & niece du Cardinal de Richelieu. Le Duc d'Enguien fut depuis le Grand Condé. Dès le mois de

Digitized by Google

Décembre 1640, on disoit que la dépense du ballet qui se préparoit dans la maison de Son Eminence à Paris, monteroit à plus d'un million, & que les machines envoyées d'Italie coûtoient seules plus de cent mille écus. « Richelieu, dit l'Auteur de la Vie du Prince marié, le 11 Février 1641, souhaita de lui donner une de ses nieces, & en fit faire la proposition au Prince de Condé son pere; mais celui-ci qui mépriſoit une pareille alliance & qui avoit donné sa parole ailleurs, ne répondit pas comme on le vouloit. Le Cardinal, naturellement fier & accoutumé depuis long-temps à voir tout plier sous lui, ne put souffrir ce refus. Dès-lors il forme le dessein de perdre Condé, & met tout en usage pour en venir à bout. Les prétextes ne lui manquerent pas. On avoit déjà soupçonné le Prince d'avoir reçu de l'argent des Espagnols pour lever le siége de Dole, & quelques-uns disoient qu'il auroit pu mieux faire à Fontarabie. Ces discours passerent jusqu'au peuple par l'artifice du Cardinal qui les faisoit répandre. Le Prince surpris & en même temps averti de se garder de Richelieu qui lui veut jouer

un mauvais tour, traite d'abord l'avis de bagatelle, mais il en reconnoît bientôt l'importance. Etant allé trouver le Cardinal, il en fut fort mal reçu. Richelieu le voyant entrer, parle à l'oreille du Capitaine de ses Gardes, & le Prince se souvient de ce qu'on lui a dit; la crainte le saisit aussi-tôt; il prend congé du Cardinal, apperçoit quelque mouvement parmi les Gardes, & s'imagine qu'on veut l'arrêter: l'ordre en étoit donné, dit-on. Dans cet embarras, Condé rentre dans la chambre de Richelieu, & lui fait excuse de ce qu'il n'a pas reçu avec empressement l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir donner sa nièce au Duc d'Enguien: « Je m'étois engagé ailleurs, dit-il, j'ai voulu retirer ma parole auparavant ». Richelieu satisfait montre meilleur visage à Condé, s'entretient deux heures avec lui, & le reconduit jusqu'à l'escalier. Tout le monde blâme & avec raison l'action du Prince. Le soin qu'il a pris de stipuler des conditions fort avantageuses, fit juger que dans cette affaire il agissoit plus par intérêt que par crainte ».

Ce conte fait à plaisir est des plus mal imaginés. On n'arrête point un

premier Prince du Sang chez un Miniſtre d'Etat. Quand on en vient à de pareilles extrémités ; cela s'exécute au Louvre par ordre exprès du Roi & par ſes Officiers : c'eſt ainſi que le même Condé fut autrefois arrêté. Quelque impérieux, quelque abſolu que pût être Richelieu, on ne croira jamais qu'il ait oſé concevoir le deſſein de faire arrêter chez lui & par ſon Capitaine des Gardes, le premier Prince du Sang. Il eſt ridicule d'avancer que le Cardinal néglige inſolemment de conduire le Prince & de lui rendre les honneurs dus à ſon rang. Enfin on met à la bouche d'un homme qui ne manquoit ni d'eſprit ni d'adreſſe, l'excuſe du monde la plus impertinente. Il ne retira pas ſa parole donnée ailleurs, dans le temps qui ſe paſſa depuis ſa ſortie de la chambre du Cardinal juſqu'à ce qu'il s'aviſât d'y rentrer : cela devoit être fait avant ſa viſite rendue. Mais voici de meilleures preuves de la fauſſeté du conte. On rapporte une lettre du Prince au Cardinal, écrite deux ans auparavant : on y voit que le mariage du Duc d'Enguien avec la fille du Maréchal de Brézé étoit déjà conclu. J'en trouve encore

deux autres datées de la fin de 1639 : « Vous ſavez, dit le Prince à Richelieu dans celle du 4 Décembre, que je n'ai au monde qu'un déſir, c'eſt de mettre dans votre maiſon ce que j'ai de plus cher. J'eſpere que vous rabattrez auprès du Roi ce qu'on lui a dit du ſecours de Salſes, & que vous continuerez de m'aimer, c'eſt mon ſeul bonheur ». Et dans une autre du 13 du même mois : « Je ſuis ſans nul deſſein, & je n'ai qu'une ſeule prétention au monde, c'eſt d'entrer dans votre alliance ».

Pour achever de prouver la fauſſeté de la ſuppoſition, j'ajouterai que, l'année précédente, Condé tint à Toulouſe les États de Languedoc au mois de Novembre 1638. Dans ſa harangue à l'ouverture de l'Aſſemblée, il inféra, ſelon ſa coutume, cet éloge de Richelieu : « La conduite miraculeuſe de M. le Cardinal, nous donne des arrhes continuées que rien n'eſt impoſſible ſous cette divine, heureuſe, courageuſe & prudente direction ». Il ne revint à Paris avec ſon fils le Duc d'Enguien qu'au commencement de cette année, lorſque les préparatifs des divertiſſemens pour le mariage étoient preſque finis. Si la peur donnée

Digitized by Google

au Prince de Condé en fut la cause, il la faut placer deux ou trois ans plutôt ; & comment accordera-t-on ce fait avec ce que des Mémoires indubitables nous apprennent de l'application servile du Prince durant plusieurs années à se mettre bien auprès du Ministre ? On a reproché à Son Altesse en plein Parlement, de s'être jeté aux genoux de Richelieu pour lui demander Mademoiselle de Brézé. Condé donna hautement un démenti à l'Avocat qui avançoit ce fait, fourni par les parens du Cardinal dans leurs Mémoires. Croyons-en le Prince sur sa parole. Cependant la maniere dont il s'exprime dans ses lettres à Richelieu, rend la chose assez vraisemblable.

Le Cardinal avoit d'autant plus ardemment désiré ce mariage, qu'on le regardoit comme un grand acheminement à l'exécution du projet de se faire déclarer Régent du Royaume, en cas que Louis XIII, dont la santé paroissoit toujours foible & incertaine, vînt à mourir avant la majorité de ses enfans. Richelieu avoit besoin pour cela d'un puissant appui contre Marie de Médicis qui auroit retrouvé ses partisans, contre

la Reine Anne d'Autriche qui n'en devoit pas manquer, enfin contre Gaſton, Duc d'Orléans. Quoique chacune de ces trois perſonnes diviſées d'intérêt eût tâché de faire valoir ſes prétentions, elles ſe ſeroient du moins réunies pour chaſſer un Miniſtre haï des Grands & du Peuple. Quel autre crédit pouvoit-il leur oppoſer que celui des deux premiers Princes du Sang? N'ayant aucune raiſon de demander la régence au préjudice de la grand-mere, de la mere & de l'oncle du Roi, ils devoient ſouhaiter de la voir entre les mains de leur allié, ſous l'adminiſtration duquel ils auroient eu grande part aux affaires & aux premiers emplois. Le Prince de Condé ſongeoit à s'enrichir. Ce Prince, comme nous l'avons remarqué à ſon article, étoit d'une avarice indigne d'un particulier ordinaire, & à plus forte raiſon d'un premier Prince du Sang Royal. Quant au Duc d'Enguien, il ſe flattoit d'obtenir bientôt le commandement général des Armées de terre. Richelieu les laiſſoit ſe repaître de leurs vaſtes eſpérances, & ménageoit habilement le vice honteux du pere & la noble ambition du fils; cependant il travailloit ſour-

Digitized by Google

dement à l'établissement de sa propre fortune. Le Marquis de Brézé son neveu promettoit beaucoup, & se formoit si bien aux fonctions de la charge d'Amiral, le Duc d'Enguien faisoit paroître tant de valeur & de si grands talens pour le commandement des Armées, que le Roi venant à mourir, les deux beaux-freres étoient plus que capables de maintenir leur oncle contre leurs ennemis. Soutenus l'un & l'autre par son génie & par son expérience, ils auroient su se rendre maîtres des plus grandes forces de l'Etat, & se seroient mutuellement appuyés. Tels furent, à mon avis, les véritables motifs du Prince de Condé, du Duc d'Enguien & du Cardinal de Richelieu dans l'alliance qu'ils contracterent ensemble. Celui-ci, plus fier & plus délié, sut se faire rechercher par Condé, toujours timide & toujours empressé de mettre de grands biens dans sa maison.

Après la mort du Comte de Soissons, le Duc de Bouillon prit enfin le parti de se réconcilier, du moins en apparence, avec Richelieu. Dans cette pensée, il va se jeter aux genoux du Roi

Digitized by Google

à Mézieres. On le reçut fort bien ; parce que le Cardinal craignoit que Bouillon ne se mît en tête de défendre Sédan jusqu'à ce qu'il pût être secouru. Pour emporter cette Place, il auroit fallu lever le siége d'Aire. Louis XIII ne pouvoit entreprendre ces deux siéges à la fois, ni faire tête aux Troupes Espagnoles qui viendroient au secours d'Aire & de Sédan ; les siennes n'étoient pas assez nombreuses. Le Duc ne doutoit pas que ce ne fût le motif du Cardinal. Ils se défioient donc l'un de l'autre d'un accommodement que la nécessité des affaires leur extorquoit. S'ils pensèrent dès-lors à se tromper réciproquement, ils jouerent très-bien leur personnage. Bouillon garda toujours les bienséances : il rendit les soumissions dues au Roi, & soutint son rang avec dignité. Ni trop fier, ni trop rampant, il sut tellement plaire à Louis XIII, que Sa Majesté le loua d'avoir pris ce juste milieu : « Il n'y en avoit ni trop, ni moins qu'il ne falloit, dit-il à Puységur ».

Le Duc alla rendre visite à Richelieu qui le retint à dîner : le Cardinal ne paroissoit pas moins content que son Maître. « S'il n'y avoit eu, dit-il

à quelqu'un, ni désobéissance, ni rebellion dans l'entreprise de Bouillon, je l'estimerois autant qu'aucune action du fameux Spinola, tant elle a été bien conduite depuis le commencement jusqu'à la fin ». Le discours tenu au Roi en présence du Duc, ne fut pas moins obligeant, s'il étoit sincere. « Sire, dit le Ministre, il faut donner à M. de Bouillon le commandement d'une de vos Armées : s'il a battu les François avec des Troupes Espagnoles, que ne fera-t-il point quand vous le mettrez à la tête des vôtres contre les Espagnols » ? Nous avons l'acte par lequel Louis, touché du repentir & des soumissions du Duc, promet de faire expédier une abolition en bonne forme, afin qu'il ne puisse être recherché sur son crime. On dressa ensuite certains articles particuliers, où le Cardinal accordoit, au nom du Roi, les demandes faites par le Duc, & se rendit garant de la fidélité de Bouillon, articles que celui-ci ratifia en ces termes : « Je conjure M. le Cardinal de Richelieu de répondre de ma fidélité au Roi, lui promettant sur ma foi & sur mon honneur que je mourrai plutôt que d'y manquer en

Digitized by Google

quoi que ce puiſſe être ». Dans ce temps-là même il prêtoit l'oreille aux propoſitions que les plus grands ennemis du Miniſtre lui faiſoient, ce qui ne donne pas une haute idée de la probité de Bouillon. Les lettres d'abolition furent expédiées tant pour le Duc que pour ſes complices.

Le Duc de Guiſe y fut ſeul excepté avec le Baron Dubec qui avoit été condamné pour avoir trop tôt rendu la Capelle au Cardinal-Infant. Il étoit venu joindre le Comte de Soiſſons. Bouillon ne demanda rien d'abord pour le Duc de Guiſe, à l'inſçu duquel la négociation s'entamoit. Mais Puyſégur en parla de lui-même en ces termes à Richelieu : « Monſeigneur, j'ai eu l'honneur d'être Page de feu M. le Duc de Guiſe, je vous prie très-humblement que ſon fils ſoit compris dans le Traité ; ſi je pouvois lui rendre ce ſervice, je me croirois fort heureux : le monde s'imagine que Votre Eminence le veut perdre pour avoir ſes Bénéfices, & que M. Deſnoyers obtiendra l'Archevêché de Reims. — Je vous ſais bon gré de la demande que vous me faites en faveur de M. de Guiſe, répond le diſſimulé

Digitized by Google

Richelieu en embraſſant Puyſégur : le Roi lui accordera volontiers de revenir en France, & de demeurer en celles de ſes maiſons qu'il voudra choiſir, pourvu que ce ne ſoit ni Guiſe ni Reims ; & pour vous témoigner que je n'ai aucun mauvais deſſein contre lui, le Roi ſouffrira qu'il garde ſes bénéfices après avoir épouſé la Princeſſe Anne ».

Puyſégur remarque dans ſa lettre au Duc de Bouillon, ce qui s'étoit paſſé à l'égard du Duc de Guiſe, & le prie de la lui montrer s'il le jugeoit à propos. Mais Guiſe n'avoit nulle envie de ſe raccommoder avec la Cour ; ſans rien dire à Bouillon, dont il paroiſſoit mécontent, parce qu'on ne l'avoit pas attendu pour livrer la bataille, il ſort de Sédan & retourne à Bruxelles. Bouillon envoie incontinent un Gentilhomme après lui, & le prie de lui vouloir donner un rendez-vous, afin qu'ils puiſſent concerter enſemble ce qui regarde leurs intérêts communs. Guiſe répond qu'il ſera dans trois jours à Sédan, & depuis ce temps-là on n'entend plus parler de lui. Cela n'empêcha pas que le Duc de Bouillon ne demandât, par bienſéance ou autrement, qu'il

Digitized by Google

fût compris dans l'accommodement ; ce qu'on voit par cet article : « Sa Majesté ne trouve point mauvais que M. de Bouillon s'emploie en faveur de M. de Guise ; mais ayant encore témoigné depuis la mort de M. le Comte sa mauvaise volonté pour la France, il n'y a personne qui ne doive juger que la raison veut que Sa Majesté fasse distinction entre la conduite de M. de Bouillon & celle de M. de Guise, en pardonnant au premier & non au second ».

Le Parlement de Paris recommence donc ses procédures criminelles contre le Duc de Guise. Le 6 Septembre 1641, il est condamné par contumace de la maniere la plus infamante. Le 30 du même mois, on lui tranche, comme on dit, la tête en effigie dans la Place de Greve. On n'avoit garde d'omettre des formalités qui donnoient au Roi le droit de disposer de plusieurs riches Bénéfices. Pendant que toute la France plaignoit le malheur du Duc, il fait à Bruxelles une action qui le perd de réputation, & qui par la suite le jeta en de terribles embarras : épris des charmes d'une Dame, veuve du Comte

Digitized by Google

de Boſſu, il en vint au point d'oublier ſon engagement avec la Princeſſe Anne de Gonzague ; il épouſe ſecrétement la Comteſſe vers le mois de Novembre, & publie ſon mariage peu de temps après. La Ducheſſe d'Orléans, la Princeſſe de Phaltzbourg, la Ducheſſe de Chevreuſe, le Duc d'Elbeuf & les premieres perſonnes de Bruxelles, ſe récrierent ; les uns, contre la méſalliance avec une perſonne d'une naiſſance inférieure ; les autres, contre l'infidélité commiſe à l'égard d'une Princeſſe de Maiſon Souveraine. Le Duc d'Elbeuf crut que ſon âge lui donnoit le droit de faire des reproches au chef de ſa maiſon qui ſe déshonoroit dans le monde. Guiſe les reçoit fort mal, & veut voir d'Elbeuf l'épée à la main. Ceux qui gouvernoient les Provinces depuis la mort du Cardinal-Infant, avertis de la querelle & du rendez-vous donné, eurent ſoin d'empêcher le combat, & donnerent des Gardes aux deux couſins. Le Roi d'Eſpagne avoit promis ſoixante mille écus de penſion à Guiſe, & l'Empereur le devoit nommer Général de ſes Troupes, commandées par le Baron de Lamboi. Tout cela fut

Digitized by Google

arrêté ou ſuſpendu pour faire rentrer le jeune étourdi en lui-même ; mais rien ne fut capable de l'ébranler. Inſenſible aux reproches de ſa mere accablée de douleur, aux remontrances de ſes plus proches parens, à la perte de l'unique reſſource qui lui reſtoit après la confiſcation de tous ſes biens en France, & à la flétriſſure de ſa réputation dans toute l'Europe, il continua de vivre avec la Comteſſe juſqu'à ce que, dégoûté d'elle, il s'apperçut à la fin de la folie qu'il avoit faite.

Par la mort de ſes deux freres aînés, Henri de Lorraine, revêtu de l'Archevêché de Reims & de pluſieurs riches Bénéfices, ſe trouva héritier du Duché de Guiſe & des grands biens de ſa maiſon. Il avoit quitté Florence, quelques années auparavant, dans le deſſein de venir en France jouir de ſes revenus ; mais n'oſant ſe montrer à la Cour ni à Paris ſans l'agrément du Roi, il pria le Duc de Bouillon de le recevoir à Sédan, ville dont le ſéjour lui étoit plus commode que toute autre, à cauſe du voiſinage de la Champagne où il avoit de riches poſſeſſions : de là il écrit à Richelieu, & le prie de lui obtenir la permiſſion d'aller rendre

Digitized by Google

rendre ſes devoirs à Louis XIII. On lui accorde celle de venir à Paris, mais on lui défend de paroître à la Cour. Amoureux d'Anne de Gonzague, ſeconde fille de Charles, Duc de Nemours & enſuite de Mantoue, Henri, qu'on nommoit alors l'Archevêque de Rheims, découvre au Cardinal de Richelieu ſon éloignement pour l'état eccléſiaſtique, & le deſſein qu'il a formé de ſe défaire de ſes Bénéfices à de certaines conditions, & demande qu'on lui laiſſe la permiſſion d'épouſer la Princeſſe Anne de Mantoue. « Cette affaire, Monſieur, répond Richelieu, mérite que vous y penſiez ſérieuſement. Avez-vous aſſez réfléchi ſur la conſéquence de la démarche que vous voulez faire? Prenez encore du temps ». Toujours plus épris de ſa maîtreſſe, l'Archevêque revient à la charge, & redouble ſes inſtances auprès du Cardinal. « Vous nous faites, Monſieur, des offres fort avantageuſes, réplique celui-ci : quoi! vous jouiſſez de 400,000 livres de rente en Bénéfices, & vous renoncez pour une femme à un morceau ſi friand? Je vous admire. D'autres ſacrifieroient quatre cent mille femmes, s'ils les avoient, pour ce

Digitized by Google

que vous prétendez quitter : la Princeſſe Anne n'eſt pas riche ; où trouverez-vous de quoi vivre ? Votre pere, irrité de la démarche que vous voulez faire, ne vous donnera rien ». On croit, & c'eſt avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il y avoit plus de diſſimulation & d'artifice que de ſincérité dans les avis de Richelieu ; il étoit bien-aiſe que l'Archevêque en fît la folie. La Maiſon de Guiſe perdoit un revenu conſidérable, & devenoit beaucoup moins puiſſante. Le Cardinal le ſouhaitoit depuis longtemps ; il eſpéroit encore d'avoir pluſieurs Bénéfices pour enrichir ſes parens, pour récompenſer ſes créatures & pour s'en faire de nouvelles.

Toutes les difficultés formées par le Cardinal ne ſervoient qu'à irriter la paſſion de l'Archevêque ; on s'y attendoit bien. La négociation s'entame tout de bon, & l'Archevêque s'apperçoit que l'ennemi mortel de ſa Maiſon ne penſe qu'à le dépouiller de ſes Bénéfices, en ne lui aſſurant que des penſions aſſez modiques, & ſans en donner aucun à ſes freres cadets. Quelqu'un lui ouvrit-il les yeux ? La confiance d'amener un jeune homme imprudent & amoureux

Digitized by Google

à tout ce qu'on voudroit, ne trompa-t-elle point le Cardinal ? Quoi qu'il en ſoit, l'Archevêque s'enfuit de Paris, ſe dérobe aux piéges qu'on lui tend, & revient à Sedan. Là il apprend la mort du Prince de Joinville ſon frere aîné, & ſe voit héritier de la Maiſon de Guiſe. L'envie de ſe marier redouble, & la Princeſſe Anne, dont l'amant eſt devenu un des meilleurs partis du Royaume, ne s'oublie pas dans une ſi belle occaſion ; elle fait de ſon mieux afin d'engager davantage le nouveau Prince de Joinville. Le Chevalier Cornaro, Ambaſſadeur de la République de Veniſe en France, fut chargé de ménager l'affaire auprès de Richelieu. Les remontrances du Duc de Guiſe encore vivant modérerent un peu l'aveugle ardeur de ſon fils. « La face des affaires peut changer en un moment, lui diſoit-on, de la part de ſon pere : la ſanté du Cardinal n'eſt pas trop bonne, il paroît ne devoir pas vivre encore long-temps : en tout cas, on lui connoît un aſſez grand nombre de puiſſans ennemis ; que ſait-on ce qui peut arriver ? C'eſt un avantage conſidérable pour vous-même, que ces Bénéfices demeurent dans votre Maiſon ;

Digitized by Google

& passent à un de vos freres ». Charles de Lorraine meurt sur ces entrefaites ; & de Prince de Joinville, Henri devient Duc de Guise ; titre que nous lui donnerons désormais.

La négociation du mariage avec Anne de Gonzague & de la renonciation aux Bénéfices se renoue incontinent, & fut sur le point d'être conclue par le Ministre Vénitien. Selon toutes les apparences il en auroit eu l'honneur, si Richelieu n'eût pas tant insisté sur une trop prompte sortie de Sedan, & s'il eût voulu promettre une partie des Bénéfices au frere du nouveau Duc, & à la Duchesse-Mere, la liberté de revenir en France. Le Duc de Bouillon profite alors de la dureté du Ministre ; il anime tellement de Guise contre leur ennemi commun, & lui inspire une si grande défiance, qu'il entre dans le Traité entamé avec le Cardinal-Infant, & qu'il va lui-même à Bruxelles en presser la conclusion. Richelieu se repentit alors ; il voulut, mais trop tard, gagner le Duc de Guise à quelque prix que ce fût, & ne craignit pas pour cela d'exposer la réputation d'Anne de Gonzague. Son Amant, plus passionné que jamais, avoit

Digitized by Google

demandé qu'il lui fût permis de la voir en quelque endroit de la Champagne, & paroiſſoit diſpoſé à faire tout ce qu'elle voudroit. La Princeſſe témoignoit un auſſi grand empreſſement de parler au Duc. Peu ſcrupuleuſe ſur l'article des bienſéances, elle l'avoit conduit aſſez loin de Paris, lorſqu'il en ſortit ſecrétement; on ne ſavoit ſi la fantaiſie ne lui prendroit pas de l'aller joindre à Sedan. C'eſt pourquoi Richelieu lui fit défendre cette année de ſortir de Nevers, où elle s'étoit retirée. Au mois d'Avril, Anne s'échappe déguiſée en homme. La choſe ne fut point ſi ſecrete que le Vicomte de Tavannes, Lieutenant de Roi en Bourgogne, n'en eût connoiſſance; il arrête à ſon paſſage la nouvelle héroïne de roman, & ſe hâte d'écrire en Cour. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il reçut ordre de la laiſſer en liberté, & de lui fournir un carroſſe & des chevaux! Le Vicomte dut juger qu'elle étoit ſortie de Nevers à l'inſtigation de Richelieu, qui l'envoyoit ſecrétement à Sedan afin de détacher ſon Amant des liaiſons priſes avec le Comte de Soiſſons & le Duc de Bouillon. Guiſe vint au-devant d'elle à

Digitized by Google

deux journées de Sedan. L'unique fruit de cette équipée fut la perte entiere de la réputation d'Anne de Gonzague. Le mariage, comme nous venons de le dire, ne se fit point, & le Duc demeura uni aux mécontens. Mais si elle n'eut point alors l'avantage de se faire Ducheſſe de Guiſe, les filles qu'elle eut depuis du Prince Edouard Palatin ſon époux ont hérité des biens de cette grande Maiſon, après la mort des neveux & de la ſœur de celui qu'elle avoit aimé ſi éperdument.

Pierre Scaron, Evêque de Grenoble & de la même famille que le Poëte, fut complimenter le Cardinal de Richelieu; & ce compliment intitulé : *Harangue en forme de très-humble remercîment fait à Monſeigneur l'Eminentiſſime Cardinal*, étoit rempli de louanges, de flatteries ou plutôt de fadeurs en ſtyle du temps : il lui dit « que la nature a donné tant de pointe & de vivacité à ſon eſprit, qu'il connoît en un inſtant les effets à venir par les cauſes préſentes; que l'admirable conduite de Son Eminence dans une ſi prodigieuſe diverſité d'affaires, fait juger que ſa prudence eſt ſem-

Digitized by Google

blable au balancier d'une horloge ; que ſa prévoyance ſurnaturelle qui roule & qui agit ſur tout le monde, reſſemble aux étoiles qui demeurent durant le jour ſur nos têtes ſans que nous les puiſſions découvrir ; que le Roi, avec la chaîne des vertus de Son Eminence, ſoutient & affermit le bâtiment de ſon Etat. Quel amphigouri ! Le Prélat, après avoir prodigué tous ces complimens à l'Eminence, lui recommande en ces termes les intérêts des Egliſes de France : « Maintenant, Monſeigneur, le Sauveur de nos ames, notre ſouverain Pontiſe, préſente à Votre Eminence, par les vœux de cette Compagnie, l'Egliſe Gallicane ſa fille aînée, afin que par vos ſoins elle croiſſe de biens, d'honneurs & d'autorité ; c'eſt la faveur que nous voulons eſpérer de la bonté de Votre Eminence : nous promettant auſſi qu'Elle balancera toujours ſes graces entre les avantages de la France & les intérêts de l'Egliſe, puiſque ſa qualité l'oblige à l'une, & ſon caractere à l'autre. Cependant, nous tâcherons de mériter l'honneur de votre affection par la gloire de notre obéiſſance ». Voilà un compliment bien tourné !

Digitized by Google

Mazarin fut compris dans la nomination des Cardinaux faite par Urbain VIII, le 16 Décembre 1641, à la ſollicitation de Louis & de Richelieu. Quelques jours auparavant ſa nomination, il avoit obtenu la riche Abbaye d'Orcan, qu'avoit ci-devant poſſédée le Duc de Guiſe qui venoit d'épouſer *la Comteſſe de Boſſu.* La promotion de Mazarin au Cardinalat fit naître une difficulté ſur le rang qu'il prendroit avec les Princes du Sang. Le jeune Duc d'Enguien (depuis le Grand Condé) qui à l'exemple de ſon pere cédoit toujours le pas au Cardinal de Richelieu, refuſa d'avoir la même complaiſance pour le Cardinal Mazarin. Celui-ci en porta ſes plaintes au premier Miniſtre, qui voulut engager le Duc d'Enguien à ne pas fruſtrer Mazarin des honneurs qu'il prétendoit être attachés à la dignité de Cardinal. « Vous me cédez bien à moi, lui dit Richelieu : or, il faut bien que ce ſoit comme Cardinal ; car ſans cela je ne ſuis qu'un ſimple Gentilhomme, & vous êtes un grand Prince. — Monſieur, lui répond le Duc d'Enguien; quand je vous cede, je ne conſidere en vous

Digitized by Google

que vos excellentes qualités & les grands ſervices que vous avez rendus à ma Maiſon ». Une réponſe ſi polie ne ſatisfit point le Cardinal de Richelieu, qui dans le haut degré de puiſſance où il étoit élevé, ne pouvoit ſouffrir qu'on lui réſiſtât. Il s'apperçut que le Duc d'Enguien étoit capable de ſoutenir avec fermeté les avantages de ſa naiſſance ſans ſe laiſſer ébranler ni par la crainte de la diſgrace, ni par l'eſpérance de la faveur. Il ne jugea pas à propos de le preſſer davantage, & il aima mieux attendre le retour du Prince de Condé, pour qui le Duc d'Enguien avoit un reſpect infini. Dès qu'il fut arrivé, le Duc d'Enguien lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Cardinal de Richelieu au ſujet de la prétention de Mazarin. Le Prince approuve d'abord la conduite de ſon fils; mais quand il eut parlé au Cardinal de Richelieu, il change de ſentiment, & veut abſolument qu'on donne la droite au Cardinal Mazarin. Le Duc d'Enguien obéit, & il eut au moins la ſatisfaction de s'être roidi contre l'autorité du premier Miniſtre & de n'avoir fléchi que ſous celle de ſon pere; mais il évita toujours

Digitized by Google

autant qu'il lui fut poſſible de ſe rencontrer avec la nouvelle Eminence. L'année ſuivante, ayant appris en paſſant à Lyon, que les Cardinaux Bichi & Mazarin étoient dans cette ville, il aima mieux partir ſans voir le Cardinal de Lyon, que d'être obligé de leur donner la main. Le Cardinal de Richelieu fut piqué de ce qu'il avoit manqué de rendre viſite à ſon frere. Le Prince de Condé, qui ne craignoit rien tant que de déplaire au premier Miniſtre, en fit des reproches à ſon fils, qui fut encore obligé, pour contenter ſon pere, d'envoyer un Gentilhomme au Cardinal de Lyon, avec une lettre plus que polie, dans laquelle il lui dit, entre autres choſes, que s'il n'eût craint de rencontrer chez lui les Cardinaux de Bichi ou Mazarin, il auroit eu l'honneur d'aller le voir, & qu'il n'auroit pas manqué à lui rendre ce qu'il lui doit & lui devra toute ſa vie, les mêmes devoirs qu'il rend à M. le Cardinal ſon frere. Il promet à M. de Lyon d'aller le voir lors de ſon voyage en Bourgogne, qui doit avoir lieu l'année ſuivante. Il finit par ces mots : « Conſervez-moi, je vous prie, votre amitié, & faites-moi la fa-

Digitized by Google

veur de croire que je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-affectionné ſerviteur. *Signé* LOUIS DE BOURBON». Voilà qui eſt bien humble pour un premier Prince du Sang! Le Duc d'Enguien tint ſa parole. Il fit l'année ſuivante le voyage de Lyon, pour voir le Cardinal frere du Miniſtre; & ne l'ayant point trouvé dans ſon Archevêché, il alla juſqu'à l'Abbaye de Saint-Victor de Marſeille où ce Prélat s'étoit rendu, quoiqu'il fût, à ce qu'on prétend, que ce Prince étoit ſur le point d'arriver à Lyon pour lui rendre viſite.

Les ſoupçons & la défiance commençoient ou plutôt n'avoient point ceſſé entre Louis XIII & Richelieu. Les lettres obligeantes qu'ils s'écrivirent réciproquement après la diſgrace de Cinqmars, étoient pleines d'artifice & de diſſimulation. Le Cardinal, inquiet du refroidiſſement continuel du Roi à ſon égard, a recours à cet artifice uſé. Il fait encore ſemblant de vouloir ſe retirer des affaires, & d'être dans la réſolution de ne penſer plus qu'à prendre du repos & à rétablir ſa ſanté. Mais dans le même

Digitized by Google

temps il engage ſous main Frédéric-Henri, Prince d'Orange, à faire expreſſément recommander à l'Ambaſſadeur des Etats-Généraux des Provinces-Unies en France, d'inſinuer à Sa Majeſté, qu'effrayés de ce qu'Elle ſembloit, il y a quelques mois, diſpoſée à éloigner Richelieu, ils écouteront les propoſitions que la Cour de Madrid leur faiſoit d'une paix particuliere ou d'une treve avec le Roi d'Eſpagne. Cela réuſſit parfaitement. Louis intimidé réſolut de conſerver ſon Miniſtre à quelque prix que ce fût, & de lui accorder les demandes extravagantes qu'il faiſoit pour lors à Sa Majeſté. La Cour s'étoit rendue de Fontainebleau à Saint-Germain-en-Laie, ſous prétexte de conſeils fréquens qu'exigeoit alors la ſituation des affaires de l'Europe. Richelieu preſſe le Roi de venir demeurer au Louvre, ou au Château de Madrid dans le Bois de Boulogne, ou à Saint-Maur-des-Foſſés un peu au-delà de Vincennes. Il s'imaginoit que Saint-Germain étant un lieu trop ouvert & trop expoſé, certains Officiers de la Maiſon du Roi, complices, diſoit-il, des mauvais deſſeins de Cinqmars, y

Digitized by Google

pouvoient aiſément venger la mort de leur ami (qu'il venoit de faire périr ſur un échafaud) par un attentat contre la perſonne de celui qu'ils en croyoient l'auteur. Le Cardinal nomme enſuite quatre Officiers de la Maiſon du Roi, dont il demande l'éloignement; Troiville, Lieutenant des Mouſquetaires, Tailladet, de la Salle & des Eſſarts, Capitaines aux Gardes. Soupçonnoit-il ces Gentilshommes d'avoir offert leurs ſervices au Grand-Ecuyer pour le défaire de ſon ennemi, ou du moins de le leur avoir promis quand il les leur demanda? L'arrogance fut encore pouſſée plus loin de la part de Richelieu: il prétendit entrer au Louvre accompagné de ſes propres Gardes qui demeureroient mêlés avec ceux du Roi. Pouvoit-il témoigner plus clairement ſa peur d'être aſſaſſiné dans le Louvre comme le Maréchal d'Ancre ſon ancien patron? Louis avoit conſenti qu'on le défît d'un Miniſtre de ſa mere; Richelieu craignoit qu'il ne trouvât un nouveau Luines qui diſſipât encore les ſcrupules du Roi ſur l'article de l'aſſaſſinat.

Louis XIII fit d'abord difficulté d'accorder ces demandes extravagantes &

Digitized by Google

injurieuses à sa personne ; mais le Cardinal persuadé que les insinuations des Etats-Généraux ont tellement intimidé Sa Majesté, qu'Elle n'osera plus rien refuser, fait encore semblant de vouloir abandonner le timon des affaires. Lorsqu'incertain du parti qu'il doit prendre, Louis craint d'un côté de mécontenter ses alliés, & pense de l'autre à punir l'audace d'un Ministre qui veut lui faire la loi, Chavigny arrive à Saint-Germain, & présente à Sa Majesté un Mémoire où l'artificieux Cardinal demande à quitter le Ministere, puisqu'il ne plaît plus à Louis d'éloigner des Officiers suspects au Ministre, dont ils ont juré la perte, parce qu'il sert trop utilement son Prince. « Sortez d'ici, dit le Roi justement indigné, & rapportez à celui qui vous envoie, qu'il a continuellement auprès de lui certaines gens dont je me défie avec plus de raison qu'il ne se défie du Lieutenant de mes Mousquetaires & des trois Capitaines qu'il me nomme : je parle de vous, Chavigny, & de votre ami Desnoyers. S'il faut que Troiville & les autres soient éloignés, je vous chasserai tous deux de la Cour au même instant ».

Digitized by Google

Mazarin paroît ensuite avec sa souplesse italienne, & ménage avec tant de dextérité l'esprit de Louis XIII, que la crainte de donner aux Etats-Généraux le moindre prétexte de conclure leur accommodement particulier avec l'Espagne, le détermine enfin à contenter un Ministre dont il redoute lui-même l'esprit altier & vindicatif.

Le congé des sieurs de Tailladet, de la Salle & des Essarts fut donné le 26 Novembre 1642, dit l'Auteur d'une Relation imprimée dans les *Mémoires de Montréſor*. Le Roi ayant souffert que le Cardinal lui fit cette violence, eut néanmoins le courage de vouloir que pendant leur éloignement leurs charges fussent exercées par leurs Lieutenans, & que leurs pensions leur fussent payées dans le lieu de leur retraite. Comme des Essarts étoit beaufrere de Troiville, il fallut que Sa Majesté l'envoyât servir en Italie, pour contenter le Cardinal. Mais la peur de celui-ci ne s'arrêta pas là. Troiville qui en étoit le principal objet, devoit être éloigné de la Cour, afin de mettre l'esprit de Son Eminence en repos. Après une forte résistance, le Roi fut

Digitized by Google

contraint *d'obéir*. Le premier Décembre, le Roi envoie un des parens de Troiville lui donner ſon congé, & peu après le fait viſiter par un des Gentilshommes de Sa Majeſté. «Je ſuis expreſſément chargé, dit celui-ci au Lieutenant des Mouſquetaires, de vous aſſurer de la continuation de la bonne volonté du Roi : s'il accorde votre éloignement aux importunités du Cardinal ; Sa Majeſté vous conſerve toute ſa bienveillance ; Elle vous laiſſe partir, mais ce ne ſera que pour peu de temps ; le Roi veut que vous vous retiriez à Mouſtiers ; vos penſions vous y ſeront payées avec une augmentation de la moitié ». Troiville partit le jour même ſans voir le Cardinal, déjà attaqué de la maladie qui devoit bientôt le mettre au tombeau. Richelieu ſe flattoit de diſpoſer à ſa fantaiſie de la charge de cet Officier & de celles des trois autres, mais le Roi s'opiniâtra toujours à ne pas le ſouffrir. L'exil de ces trois Gentilshommes n'eut donc pas le ſuccès que Son Eminence eſpéroit : elle n'y compta plus quand elle apprit avec quelle hauteur le Roi avoit répondu à Chavigny qui le preſſoit d'agréer ceux que le Cardinal vou-

Digitized by Google

loit mettre dans les places vacantes, & de quel ton il avoit commandé au Secrétaire d'Etat de sortir de Saint-Germain. Sa Majesté montra encore plus d'humeur à Desnoyers ; Elle lui dit mille choses dures, & lui ordonna de les reporter toutes à Richelieu. Peu de temps après le Cardinal Mazarin étant venu pour adoucir les choses & pour tenter l'accommodement de Chavigny qui l'accompagnoit, Louis XIII les reçut l'un & l'autre très-froidement, & témoigna le plus grand mépris au dernier. La défiance que le Monarque & le Ministre eurent l'un de l'autre depuis la mort de Cinqmars, altéra tellement leur santé, qu'ils en perdirent tous deux la vie.

L'Historien du Maréchal de Gassion, rapporte que ce dernier arrivé à Paris huit ou neuf jours avant la maladie dont mourut Richelieu, observa que le Cardinal avoit la voix assez dégagée, mais que c'étoit plutôt un effet de son courage que de sa vigueur naturelle. Il affectoit d'en témoigner, & se déguisoit à lui-même & aux autres les approches de la mort. Durant plusieurs

Digitized by Google

années, il fut tourmenté des hémorroïdes. Un Médecin les arrêta mal à propos. « Guériſſez-moi promptement, diſoit le Marquis de Louvois à ſon Docteur, je n'ai pas le temps d'être malade «. Richelieu n'avoit-il pas la même impatience ? Quoi qu'il en ſoit, on a cru que le ſang trop âcre du Cardinal ſe répandit depuis ſur toutes les parties du corps. Il ſe forme bientôt ſur ſon bras droit une fluxion, puis un ulcere qu'on ferme en employant des cauſtiques : l'humeur ſe répand dans ſa poitrine, & cauſe des abcès au-deſſus du poumon : de là cette douleur au côté, cette difficulté de reſpirer qu'il ſentit dans les derniers jours de ſa vie. De toutes les relations que nous avons de la mort de cet homme extraordinaire ; la plus exacte me paroît celle qui ſe trouve dans les Mémoires de Montréſor. On y voit que le Cardinal fut ſaiſi de la fievre & d'une grande douleur de côté, le 28 Décembre ; l'une & l'autre redoublerent tellement le dernier jour du mois, qu'il fallut recourir aux remedes. Il fut ſaigné deux fois dans la nuit & autant le lendemain ; le mal augmente au lieu de

Digitized by Google

diminuer ; un crachement de ſang ſurvient ; on fait, par ordre du Roi, des prieres publiques dans toutes les Egliſes de Paris, pour la guériſon d'un Miniſtre dont Sa Majeſté ſe voyoit avec plaiſir au moment d'être délivrée.

Le 2 Décembre, après de longues ſollicitations, Louis alla voir Richelieu. Il entre dans ſa chambre accompagné du Marquis de Villequier, Capitaine de ſes Gardes. « Sire, lui dit le Cardinal, voici le dernier adieu : en prenant congé de Votre Majeſté, j'ai la conſolation de laiſſer ſon Royaume plus puiſſant qu'il n'a jamais été, & vos ennemis abattus : la ſeule récompenſe de mes peines & de mes ſervices que j'oſe demander à Votre Majeſté, c'eſt la continuation de ſa bienveillance & de ſa protection à mes neveux & à mes parens : je ne leur donnerai ma bénédiction qu'à condition qu'ils vous ſerviront toujours avec une fidélité inviolable. Votre Majeſté a dans ſon Conſeil pluſieurs perſonnes capables de la ſervir utilement ; je lui conſeille de les retenir auprès d'Elle ». On dit que le Miniſtre mourant recommanda Mazarin comme le ſujet le plus propre à remplir ſa place. Deſnoyers fut nommé

Digitized by Google

particuliérement. Louis promit d'avoir égard aux recommandations & aux bons avis de Richelieu ; & pour lui témoigner plus d'affection qu'Elle n'en avoit réellement, Sa Majesté lui fait prendre de sa main deux jaunes d'œuf ; Elle passe ensuite de la chambre dans la galerie, s'y promene, considere les tableaux dont elle est remplie, & ne peut s'empêcher de rire, ce qui fut remarqué. Voulant voir de près le cours de la maladie, il va coucher au Louvre, & y demeure jusqu'à la mort du Ministre.

Cependant Richelieu demande avec beaucoup de fermeté à ses Médecins, combien sa vie peut encore durer ; les prie de lui parler sincérement, & proteste qu'il est bien préparé à la mort. « Monseigneur, lui répondent ces flatteurs, il n'y a rien encore à désespérer : la vie de Votre Eminence est si nécessaire à l'Etat, que Dieu fera un coup de sa main pour la lui conserver : il faut attendre jusqu'au septieme jour ; avant cela nous ne pouvons porter aucun jugement, suivant les regles de notre art ». Puis appelant un des Médecins du Roi, « Monsieur Chicot, lui dit le Cardinal, je vous conjure, non comme Médecin,

Digitized by Google

mais comme ami, de me parler à cœur ouvert. — Monseigneur, reprit Chicot, après s'en être défendu quelque temps, je crois que dans vingt-quatre heures vous serez mort ou guéri. — C'est parler comme il faut, reprend le Cardinal, je vous entends ». Aussi-tôt il fait appeler Lescot son Confesseur, nommé à l'Evêché de Chartres. Le Curé de Saint-Eustache, sa Paroisse, apporte le Viatique à une heure après minuit; le Cardinal le reçoit avec un grand extérieur de dévotion : « Voilà mon Juge, dit-il, lorsqu'on eut posé le Ciboire sur la table; je le prie de me condamner si j'ai eu d'autre intention que de bien servir la Religion & l'Etat ». Il demande ensuite l'Extrême-Onction : le Curé la lui administra deux heures après. Avant cette cérémonie, « Mon Pasteur, dit le malade, parlez-moi, je vous prie, comme à un grand pécheur; traitez-moi comme le dernier de la Paroisse ». Après qu'il eut récité, suivant la coutume, l'Oraison Dominicale & le Symbole des Apôtres, en baisant un Crucifix qu'il tenoit à la main, le Curé lui demande s'il croyoit tous les articles de foi. « Oui, sans aucune restriction, répond-il; si j'avois

Digitized by Google

mille vies, je les donnerois toutes pour la Foi & pour l'Eglise. — Monseigneur, reprend le Curé, pardonnez-vous à vos ennemis & à ceux qui vous ont offensé ? — De tout mon cœur, & comme je prie Dieu de me pardonner ». Sur la demande, en cas que Dieu lui rendît la santé, s'il le serviroit avec plus de fidélité que jamais ? — Qu'il m'envoie plutôt mille morts, s'écrie-t-il, s'il prévoit que je doive jamais consentir à un seul péché mortel ». Quelques dévots dirent sérieusement au Roi que son Ministre étoit mort comme un Saint ; & à quelques jours de là, Sa Majesté en fit le conte à Troiville, rappelé à la Cour immédiatement après la mort de Richelieu : « *Si l'ame de Richelieu va au Ciel*, reprit cavaliérement le Gentilhomme en son patois Gascon, que Louis XIII entendoit fort bien, *par ma foi, Sire, il faut que le Diable se soit laissé dévaliser en chemin* ».

Pendant sa maladie, Richelieu parla souvent à la Duchesse d'Aiguillon. Quand on en vint aux derniers adieux, il lui défendit très-expressément, mais en des termes pleins d'affection, d'accomplir le vœu qu'elle avoit fait depuis plusieurs

Digitized by Google

années de se retirer dans un Couvent. « Si vous voulez me déplaire après ma mort, vous n'avez, ajouta-t-il, qu'à y penser : vous êtes plus nécessaire dans le monde : je vous prie d'avoir soin de l'éducation des jeunes Pontcourlai, vos neveux & les miens. Vous êtes la personne que j'ai le plus aimée, reprit-il, après lui avoir baisé la main ; je suis bien mal ; retirez-vous, ma niece, je vous en prie, votre tendresse m'affecte trop, épargnez-vous la douleur de me voir mourir ». La Duchesse, fondant en larmes, sort d'elle-même ; on fut obligé de la saigner au pied, & on eut beaucoup de peine à lui tirer du sang. les Médecins ayant abandonné le malade, on le mit entre les mains d'un Empirique, dont les remedes parurent le soulager un peu. Desnoyers court en porter la nouvelle au Louvre, entre dans la chambre du Roi & crie d'un air content : « *Sire, M. le Cardinal est ressuscité !* Louis, à qui son Médecin avoit dit que la chose étoit impossible, ne croit pas le Secrétaire d'État, & ne témoigne ni joie ni tristesse. Peu de temps après, deux personnes viennent consécutivement annoncer au Roi que

Digitized by Google

ſon Miniſtre eſt expiré. *Voilà un grand politique mort*, dit froidement Sa Majeſté à quelques-uns de ſes courtiſans. Cette courte oraiſon funebre, dit M. Anquetil, renferme tout ce qu'on peut dire de lui.

Armand-Jean Dupleſſis, Cardinal Duc de Richelieu, Pair, Grand-Maître & Intendant de la Navigation & Commerce de France, Commandeur des Ordres du Roi, Chef du Conſeil & principal Miniſtre d'Etat de Sa Majeſté, termina ainſi ſa vie, le 4 Septembre 1642, dans la cinquante-huitieme année de ſon âge, preſque à la vue de ſon Prince, qui ne fut jamais ſi content d'aucune choſe arrivée ſous ſon regne, dit l'Auteur de la Relation que j'ai principalement ſuivie. Le Cardinal, ajoute-t-il, eut beaucoup de bonnes & de mauvaiſes qualités; il avoit de l'eſprit, mais du commun: il aimoit les belles choſes ſans les bien connoître, & n'eut jamais le goût fin & délicat pour les choſes d'eſprit. Sa jalouſie contre ceux qu'il voyoit en réputation fut extrême. Les grands hommes, de quelque état qu'ils fuſſent, ont été ſes ennemis. Ceux qui eurent le malheur ou la hardieſſe de le

Digitized by Google

le choquer, sentirent la malignité de son humeur vindicative. Les gens qu'il ne put faire mourir, passerent du moins une partie de leur vie dans l'exil, ou languirent dans les prisons. Il y eut plusieurs conspirations tramées contre lui; son Maître y entra lui-même. Par un excès de bonne fortune, il triompha de la vie de ses ennemis, & laissa le Roi mourant; enfin, on l'a vu dans un lit de parade, pleuré de peu de gens, méprisé de plusieurs, & regardé de tous les badauds de Paris qui accouroient en si grande foule, que durant un jour entier, à peine put-on aborder aux environs du Palais-Cardinal ».

Richelieu, dit M. Anquetil, est l'auteur de l'équilibre établi entre les Puissances de l'Europe, sur lesquelles la Maison d'Autriche avoit eu jusqu'alors trop de prépondérance. Il a aussi réduit les Réformés François à un état d'impuissance qui ne leur a plus permis de se faire redouter. Voilà les deux chef-d'œuvres de son Ministere, mais ils coûterent bien du sang à la France. On joint à ces chef-d'œuvres politiques l'abaissement des Grands qu'il tira de leurs Châteaux, où ils jouissoient d'une

Digitized by Google

force & d'une considération souvent nuisibles à la tranquillité du Royaume, & qu'il rendit de simples courtisans. Il est accusé communément d'avoir travaillé à abattre la haute Noblesse, plus par intérêt personnel, que pour le bien des peuples, & de n'y avoir réussi qu'en tendant des piéges à ceux qu'il vouloit perdre. Cette imputation n'est pas dépourvue de vraisemblance. Mais un éloge qu'on peut lui donner sans mélange de blâme, c'est que la marine, la discipline militaire, le commerce étranger & plusieurs branches d'administration commencerent à fleurir sous son gouvernement. Il protégea les lettres, & ne négligea rien de ce qui pouvoit illustrer la Nation. Cependant, on ne croira pas qu'il ait eu à cœur de la rendre heureuse, si on considere la multitude des Edits bursaux qui parurent de son temps, & les coups d'autorité qui exciterent souvent les murmures du Clergé, de la Magistrature & des autres Ordres de l'Etat. Ainsi son Ministere fut brillant, mais oppressif. Cette conduite impérieuse à l'égard de tout le monde, même des Souverains, étoit une suite de son ca-

Digitized by Google

ractere tranchant & ferme jusqu'à l'opiniâtreté ; persuadé de sa capacité & de la supériorité de ses lumieres, il prétendoit à tous les genres de réputation. Richelieu écrivit un livre de controverse Théologique, s'exerça dans la poésie dramatique, s'érigea en juge des Auteurs, dont les plus célebres encoururent sa jalousie & sa disgrace, quand ils n'eurent pas la complaisance de lui céder à propos. La confiance dans ses talens lui persuadoit non-seulement qu'il faisoit tout bien, mais qu'aucune chose n'étoit bien faite que par lui ; en conséquence, il se permettoit les plus étrangeres à son état, comme de commander les Armées en personne, d'instruire les procès criminels, de faire amener les prisonniers en sa présence, & de les interroger lui-même. A la vérité, peu de personnes eurent autant que lui l'esprit de détail joint aux grandes vues & à la connoissance des moyens propres à les faire réussir ; c'est ce qu'on peut remarquer dans ses dépêches, dans ses instructions aux Ambassadeurs, & sur-tout dans ses lettres au Roi. Le style en est noble & sentencieux : il y regne une adresse singuliere

Digitized by Google

à préſenter ce qu'il veut inſinuer, à prévenir & à détruire toutes les objections; de ſorte que, ſoit qu'il parlât ſoit qu'il écrivît, il étoit ſûr de faire adopter ſes idées à ſon Maître. Pluſieurs Evêques & Cardinaux s'étant mêlés ſans le Miniſtere de Richelieu de prendre en main, à ſon exemple, le commandement des Troupes de terre ou de mer, on fit à ce ſujet les vers ſuivans :

Un Archevêque eſt Amiral, . . . *de Bordeaux.*
Un gros Evêque eſt Caporal, . . . *de Chartres.*
Un Prélat préſide aux frontieres, . *Evêq. de Nantes.*
Un autre a des Troupes guerrieres, *Evêq. de Mende.*
Un Capucin penſe aux combats, . *Le Pere Joſeph.*
Un Cardinal a des Soldats, . . . *La Valette.*
Un autre eſt Généraliſſime; . . . *Richelieu.*
Mais, France! je crois qu'ici-bas,
Ton Egliſe ſi magnanime
Milite & ne triomphe pas.

On ne vit point au moment où le Cardinal alloit mourir, ce qu'on a coutume d'appercevoir en pareilles circonſtances, des projets, des intrigues, des démarches de la part de ceux qui ambitionnoient ſa place; tout étoit ſi bien

Digitized by Google

ubjugé, que perſonne ne remua. Le Cardinal diſpoſa ſouverainement du Miniſtere, de la faveur du Roi, de ſa confiance, lui indiqua ceux qu'il devoit préférer ; & le Monarque docile ne s'écarta en rien de ſes volontés ; de ſorte qu'on peut dire que Richelieu régna même après ſa mort. Il montra beaucoup de fermeté dans ce dernier moment, & reçut les Sacremens avec piété & réſignation. On remarqua qu'il ne demanda point pardon aux aſſiſtans, des fautes qu'il avoit pu commettre, tant dans ſon adminiſtration que dans ſa conduite particuliere, ſoit que ſa conſcience ne lui reprochât rien, ſoit qu'il ne voulût pas accorder à ſes ennemis le petit triomphe de dire qu'il s'étoit rétracté en quelque choſe.

Le Pere Léon ferma les yeux du Cardinal ; puis ſe tournant vers ceux qui étoient dans la chambre : « Meſſieurs, leur dit-il, ainſi paſſe la gloire du monde : vous venez de perdre le meilleur Maître de la terre ; demandez à Dieu la grace d'imiter non les grandeurs de ſa vie, mais les exemples de ſa mort ». Son corps fut ouvert, & on lui trouva tout le poumon gâté & deux

Digitized by Google

abcès dans la poitrine. On lui trouva auſſi, dit Auberi, tous les organes de l'entendement doubles ou triples; ce qui paſſa dans l'opinion des plus habiles Anatomiſtes, pour un prodige de la nature & comme une cauſe néceſſaire de cette force de jugement extraordinaire que l'on avoit admiré en ſa conduite. Il eſt étonnant qu'on ait oſé rapporter ſérieuſement un fait de cette nature. On n'a jamais ſu, & l'on ne ſait point encore, quels ſont les véritables organes de l'entendement; ainſi aucun habile Anatomiſte n'a pu dire que le Cardinal de Richelieu les avoit doubles ou triples. C'étoit apparemment un bruit populaire, fondé peut-être ſur ce que les Chirurgiens diſoient qu'ils avoient trouvé toutes les parties de ſon cerveau en très-bon état.

Richelieu donne de lui-même au Marquis de la Vieuville, dans une lettre qu'il lui écrit, une idée de ſon caractere, que quelques Ecrivains trouvent aſſez juſte. « Je n'oſe rien entreprendre, lui dit-il, ſans y avoir bien penſé; mais quand une fois j'ai pris ma réſolution, je vais à mon but, je renverſe tout, je fauche tout, & enſuite

Digitized by Google

je couvre tout de ma soutane rouge ». Il n'étoit pas aimé du peuple ; & j'ai connu des vieillards qui se souvenoient encore, dit le Pere Griffet, d'avoir vu les feux de joie que l'on fit dans les Provinces quand on y reçut la nouvelle de sa mort. Pierre Corneille, dit le même Pere, qui ne pouvoit pardonner au Cardinal de Richelieu la critique du *Cid*, fit un portrait affreux de ce Ministre dans un Sonnet qu'il composa peu de temps après la mort de Louis XIII, comme pour lui servir d'épitaphe. Cette Piece n'a jamais été imprimée du vivant de Corneille, qui se contentoit de la réciter à ses plus intimes amis, en leur faisant promettre qu'ils lui garderoient le secret. On ne sera sans doute pas fâché de la trouver ici :

ÉPITAPHE DE LOUIS XIII.

SONNET.

Sous ce marbre repose un Monarque François,
Que ne sauroit l'envie accuser d'aucun vice ;
Il fut & le plus juste & le meilleur des Rois ;
Son regne fut pourtant celui de l'injustice.

Digitized by Google

Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix,
Dont long-temps nous & lui portâmes la peine :
L'orgueil, l'ambition, l'intérêt, l'avarice,
Revêtus de son nom, nous donnerent des lois.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa Cour,
Son Tyran & le nôtre à peine sort du jour,
Que dans la tombe même il l'oblige à le suivre.

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus ?
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant de régner, il a cessé de vivre.

N'en déplaise au Pere Griffet, grand admirateur de Richelieu, le portrait que Corneille en fait est peu flatté, mais il est assez ressemblant. Qui fut jamais plus orgueilleux, plus ambitieux, plus intéressé que ce Prélat ? Si Corneille a été offensé de la Critique du *Cid*, il avoit raison ; & il convenoit mal à Richelieu, à un Prêtre, à un Cardinal, de se mêler de Pieces de Théâtre & de concevoir une basse jalousie contre un homme qui dans son genre étoit plus grand, plus élevé encore, que Richelieu ne l'étoit dans le sien.

M. de Turenne, qui avoit vécu sous le Ministere de Richelieu & sous celui de Mazarin, & qui étoit plus capable

Digitized by Google

que perſonne d'apprécier leur mérite, diſoit que le Cardinal Mazarin étoit plus ſage que le Cardinal de Richelieu ; que les deſſeins du premier étoient juſtes & réguliers, & ceux de l'autre, plus grands & moins concertés, parce que ſon imagination avoit trop d'étendue. Le jugement de M. de Turenne eſt ſans doute d'un grand poids ; mais ſi Mazarin ſavoit conduire une négociation avec plus d'art, & s'il formoit le plan d'une campagne avec plus de ſageſſe, ce qui étoit ſans doute les ſeuls objets que Turenne eût en vue, on ne peut nier que Richelieu n'ait été fort ſupérieur à Mazarin dans ce qu'on appelle l'art de gouverner ; & quiconque étudiera le caractere & la conduite de ces deux Miniſtres, aura de la peine à ſe perſuader que les troubles de la Fronde fuſſent arrivés pendant la Régence d'Anne d'Autriche, ſi le Cardinal de Richelieu s'étoit trouvé à la place du Cardinal Mazarin. Le premier créa pour ainſi dire un ſyſtême de gouvernement qui ſervit à préparer la gloire du regne de Louis XIV, & qui a procuré à la France une ſupériorité qu'elle a eue depuis ſur les autres Puiſſances de l'Europe : enfin, il a laiſſé dans tous les

Digitized by Google

esprits une si haute idée de sa capacité dans le Gouvernement, que le Czar Pierre le Grand, étant venu voir son Tombeau dans l'Eglise de la Sorbonne, après avoir considéré quelque temps sa figure, lui adressa ces paroles : « O grand homme ! si tu étois encore vivant, je te donnerois tout à l'heure la moitié de mon Empire, à condition que tu m'apprendrois à gouverner l'autre ». Le Pere Griffet, qui rapporte cette rodomontade ou jactance de Pierre le Grand, semble vouloir en conclure que le Ministere de Richelieu a été l'un des plus admirables connus dans les Annales des peuples. Oui, ce Ministere, comme le remarque judicieusement M. Anquetil, a été *brillant, mais oppressif;* & si opprimer un peuple peut s'appeler le bien gouverner, Richelieu doit à coup sûr passer pour le premier Ministre de l'Univers ; personne ne peut lui disputer ce titre.

Le Cardinal étoit infatigable au travail, quoiqu'il eût une santé délicate & des maladies presque continuelles : il se couchoit ordinairement sur les onze heures ; il ne dormoit d'abord que trois ou quatre heures de

Digitized by Google

suite. Quand son premier sommeil étoit passé, il se faisoit apporter de la lumiere & son porte-feuille, pour écrire lui-même, ou pour dicter à un Secrétaire qui couchoit dans sa chambre. Il se rendormoit ensuite sur les six heures, & se levoit entre sept & huit. Quand il faisoit transcrire par ses Secrétaires quelques dépêches importantes, il ne leur donnoit que le temps juste qu'il falloit pour en faire une seule copie, dans la crainte qu'il ne leur prît l'envie d'en faire deux & d'en garder une. Il s'étoit démis de l'Evêché de Luçon en 1624, & il le fit donner au sieur de Bragelogne, Doyen de Saint-Martin de Tours, qui lui céda son Doyenné : il eut dans la suite plusieurs autres Bénéfices, tels que les Abbayes de Cluni, de Cîteaux, de Prémontré, de Marmoutier, de Saint-Lucien de Beauvais, de Fleury, de Saint-Médard de Soissons, de la Chaise-Dieu, de Saint-Riquier, de Ligny, &c. &c. &c.; & ce Prélat n'étoit pas intéressé, lui qui réunissoit sur sa tête les plus riches Bénéfices de l'Eglise de France ! Le saint homme disoit la Messe aux grandes Fêtes de l'année ; & à moins qu'il ne fût malade,

Digitized by Google

il communioit tous les dimanches de très-grand matin, en présence de son Confesseur, de son Aumônier, de son Maître de chambre, de quelques Officiers de ses Gardes & de ses Valets de chambre, & il se plaignoit souvent de ce qu'il n'étoit pas assez touché de ses fautes & des sentimens de l'amour de Dieu; c'étoit bien dit, car pour celui du prochain, on ne sauroit trop dire s'il l'a jamais connu.

Quoiqu'il fût naturellement haut & impérieux, il avoit l'air doux, & recevoit tout le monde avec beaucoup de politesse. M. Talon dit même qu'il étoit *civil à l'excès*; il tendoit ordinairement la main à ceux qui venoient lui parler, de peur qu'on ne jouât du poignard vis-à-vis de lui, comme nous l'avons remarqué. Lorsque ce Prélat vouloit gagner quelqu'un, il le combloit de louanges & de caresses; on pouvoit compter sur sa parole en bien comme en mal. Il étoit ardent à rendre service à ses amis, & libéral à récompenser ses domestiques. Tous les Officiers de sa Maison le regardoient comme le meilleur de tous les Maîtres. Ils se croyoient heureux de le servir: il ne leur donnoit

Digitized by Google

que des marques de bonté ; & lorſqu'il lui échappoit quelque mouvement de colere ou d'impatience, ce qui ne lui étoit pas ordinaire, il cherchoit à les en dédommager par des careſſes & des bienfaits.

Il dit un jour au ſieur de Saint-Georges, ſon Capitaine des Gardes, qu'il alloit dans ſa galerie avec Deſnoyers, & qu'il ne vouloit y voir perſonne. Il fut fort étonné en y entrant d'y trouver deux Peres Capucins : il leur donne audience ſans laiſſer appercevoir ſon mécontentement ; & quand M. Deſnoyers fut parti, il fit une réprimande fort ſévere au ſieur de Saint-Georges, & lui dit quelques paroles aſſez dures, en lui déclarant qu'il vouloit être obéi, & que s'il lui arrivoit encore de contrevenir à ſes ordres, il n'en ſeroit pas quitte à ſi bon marché. Saint-Georges, piqué au vif, ne crut pas pouvoir reſter plus long-temps avec honneur dans la Maiſon du Cardinal ; il prend de lui-même ſon congé, & ſe retire, ſans dire adieu à perſonne, dans une hôtellerie de la rue Saint-Honoré. Le Cardinal ne le voyant plus, demande où il eſt. On lui dit qu'il a quitté

Digitized by Google

le Palais dans un mouvement de dépit & de colere. Il prie auſſi-tôt le Commandeur de la Porte de l'aller trouver de ſa part, & de le ramener. Le Commandeur y va, mais il ne peut le déterminer à revenir. Le Cardinal charge M. de la Meilleraie d'y aller à ſon tour, & de le ramener à quelque prix que ce fût. Saint-Georges ſe laiſſe gagner, & le Cardinal le voyant entrer dans ſa chambre, s'avance cinq à ſix pas au-devant de lui, & lui dit en l'embraſſant : « Saint-Georges, nous avons été tous deux bien prompts ; mais ſi vous faites comme moi, vous ne vous en ſouviendrez jamais : à Dieu ne plaiſe que ma promptitude ruine la fortune d'un Gentilhomme comme vous ; au contraire, je veux vous faire tout le bien que je pourrai ».

On lit dans pluſieurs Mémoires, que le Cardinal de Richelieu diſpoſa par ſon teſtament de ſes Charges, de ſes Bénéfices & de ſes Emplois en faveur de ſes parens & de ſes créatures, en y ajoutant ſeulement cette clauſe : *ſous le bon plaiſir du Roi.* Sa Majeſté approuva toutes les diſpoſitions qu'il avoit faites, à l'exception d'une ſeule. L'intention

Digitized by Google

du Cardinal étoit que l'aîné des enfans du Marquis de Pontcourlai, qui devoit être Duc de Richelieu, eût la charge de Surintendant des Mers & de la Navigation, avec le Gouvernement du Brouage, & que le Marquis de Brézé son autre neveu eût le Gouvernement du Havre, avec la charge de Général des Galeres. Le Roi donne au contraire la Surintendance des Mers & le Gouvernement du Brouage au Marquis de Brézé, & le Généralat des Galeres avec le Gouvernement du Havre au fils du Marquis de Pontcourlai.

Dans le cours de l'année 1636, Richelieu, pour faire cesser les plaintes trop publiques & trop bien fondées que l'on faisoit de son faste & de ses dépenses, avoit cédé à perpétuité à Sa Majesté & à tous ses successeurs, le magnifique Palais qu'il avoit fait bâtir rue Saint-Honoré, à l'endroit où étoit la maison de son pere, sur un terrain beaucoup plus vaste que celui de cette maison où le Cardinal étoit né. (Ce Palais est aujourd'hui le Palais-Royal, appelé auparavant le *Palais-Cardinal*, & dont l'inscription a été ôtée de nos jours.) Dans l'acte de donation faite

Digitized by Google

au Roi, il eſt appelé l'*Hôtel de Richelieu*. Bouthillier fut autoriſé en 1636, par un ordre ſpécial du 1.er Juin, de recevoir cette donation au nom du Roi, ſous les clauſes dont Sa Majeſté étoit convenue avec le Cardinal. L'acte qui en fut dreſſé & ſigné donnoit au Roi non-ſeulement l'Hôtel de Richelieu, mais encore ſa Chapelle de diamans, qui conſiſte en une grande croix d'or émaillée, enrichie de diamans; un ciboire d'or, enrichi de quelques rubis & diamans; une ſtatue d'or de Saint Louis, ornée pareillement de rubis & de diamans. Il n'eſt point parlé dans l'acte, des chandeliers ni du calice. Il donne encore au Roi & à ſes ſucceſſeurs ſon grand buffet d'argent ciſelé, peſant trois mille marcs, & ſon grand diamant en forme de cœur, peſant plus de vingt carats : le tout à condition: 1.° qu'aucun de ces effets ne pourra être aliéné de la Couronne pour quelque occaſion, raiſon ou prétexte que ce ſoit; 2.° que le Cardinal en conſerveroit l'uſage ſa vie durant, à l'exception de la Chapelle de diamans qui avoit déjà été livrée par ordre du Roi à ſon grand Aumônier. Il y eut des

Digitized by Google

clauſes particulieres par rapport à l'Hôtel de Richelieu. Le Cardinal en donnoit la propriété au Roi, pour n'en conſerver que l'uſufruit pendant ſa vie; & après ſa mort, il devoit revenir à Sa Majeſté, & lui appartenir comme un bien *à jamais inaliénable de la Couronne, ſans pouvoir être donné à aucun Prince, Seigneur, ou autre perſonne pour y loger ſa vie durant*, ni même pendant un temps limité : *l'intention dudit Seigneur Cardinal étant qu'il ne ſerve que pour le logement de Sa Majeſté, quand Elle l'aura agréable, de ſes ſucceſſeurs Rois de France, ou de l'héritier de la Couronne ſeulement, & non d'autre, ... en faveur duquel Sa Majeſté ou ſes ſucceſſeurs ne pourront jamais diſpoſer que de l'uſage & de l'habitation ſeulement.* Il fut encore ſtipulé qu'après la mort du Cardinal, ſon principal héritier Duc de Richelieu, & ſes ſucceſſeurs Ducs de Richelieu, ſeroient à perpétuité *Capitaines* & *Concierges* dudit Hôtel; qu'ils y auroient un logement, & qu'ils conſerveroient la propriété des maiſons & des emplacemens ſitués autour du jardin. Le Cardinal ajoute : *qu'il n'avoit fait bâtir cette maiſon avec tant de dépenſe*, qu'*afin*

Digitized by Google

qu'elle servît à la premiere ou du moins à la seconde Personne du Royaume. On a vraisemblablement oublié les conditions de cette donation; & ce que nous avons vu, ce que nous voyons de nos jours, prouve que les volontés des donateurs morts ne sont pas plus respectées que celles des vivans.



Digitized by Google

DE TALEYRAN,

COMTE DE CHALAIS,

MAITRE DE LA GARDE-ROBE,

Sous LOUIS XIII.

VIALART remarque une chose qui peut servir à expliquer la conduite de Richelieu en plusieurs circonstances; c'est que les Seigneurs à qui leur naissance ou leur mérite pouvoit permettre des prétentions, il avoit pour système de leur accorder au-delà même de leurs droits & de leurs espérances; mais aussi une fois comblés, s'ils ne s'en contentoient pas, si au lieu de reconnoître ses services ils s'élevoient contre lui, il les traitoit sans miséricorde. L'infortuné Comte de Chalais, Maître de la Garde-robe, éprouva le premier cette rigueur inexorable. Issu de l'illustre & ancienne Maison de Taleyran-Périgord, à la fleur de son âge, jouissant de la faveur du Roi & d'une belle charge à la Cour, il

Digitized by Google

auroit pu se faire un sort digne d'envie ; si, amant trop ardent, amant trop tendre, il ne se fût passionné pour des projets bizarres dont la réussite ne pouvoit lui procurer aucun avantage personnel. L'intrigue qui conduisit Chalais sur l'échafaud, ressemble, dit M. Anquetil, à ces événemens de famille dans lesquels se mêlent les voisins, les étrangers & jusqu'aux valets. Par malice, par curiosité, ou par un zele inconsidéré, ils examinent les démarches & les jugent mal, recueillent les propos & les rapportent altérés ou chargés ; ils font par-là d'une bagatelle une affaire importante, qui expose la fortune, l'honneur & quelquefois la vie des personnes compromises. Ainsi dans cette malheureuse aventure, à côté des premiers de l'Etat, on vit figurer des gens obscurs, de condition servile ; des duellistes, des femmes affichées & une multitude d'intrigans, qui furent éloignés avec mépris pendant qu'une tête illustre paya pour tous les autres.

On avoit persuadé à MONSIEUR que c'étoit Richelieu qui l'empêchoit d'avoir un libre accès auprès de son Frere &

Digitized by Google

d'en obtenir les graces qu'il désiroit. Si le Cardinal n'y étoit plus, lui disoit-on, vous deviendriez tout-puissant par l'ascendant que vous prendriez sur le Roi: il faut donc s'en défaire; & Louis, fatigué de la tyrannie du Prélat, ne sera pas fâché qu'on l'en ait débarrassé, & s'appaisera aisément. Dans cette supposition, une troupe de jeunes gens forme le complot d'aller assassiner le Cardinal à Limours, maison de campagne peu éloignée de Fontainebleau, où il se retiroit quelquefois. Chalais devoit porter le premier coup, & fuir en Hollande jusqu'à ce qu'on eût obtenu du Roi son pardon. Pressé peut-être de quelques remords, il dit son secret au Commandeur de Valencé. Celui-ci lui en fait honte, & lui rend le service d'en avertir le Cardinal comme de la part de Chalais. Sous prétexte de vouloir dîner à Limours, dit-il au Prélat, Monsieur enverra ses Officiers qui s'empareront de la maison; quand il sera arrivé lui-même, on élevera une querelle dont on profitera pour consommer l'entreprise. Richelieu eut peine à croire à ce projet; mais il n'en douta plus quand il vit arriver dès le matin l'espece de

garnison annoncée. Aussi-tôt le Cardinal monte en carrosse, court à Fontainebleau où étoit Gaston, se présente hardiment devant lui, & lui dit que dans le dessein où étoit Son Altesse Royale de prendre un divertissement dans sa maison, il auroit été flatté qu'elle lui eût accordé la satisfaction d'en faire les honneurs; mais que puisqu'elle veut être libre, il la lui cede. Ce peu de paroles prononcées, le Cardinal n'attend pas la réponse, salue, se retire, & laisse Monsieur & ses complices dans la derniere confusion.

Effrayé d'une si noire entreprise, Richelieu tâche d'en approfondir les motifs; il interroge plusieurs personnes, intéresse la famille de Chalais avec laquelle il entretenoit des liaisons d'amitié, & le questionne lui-même. Il obtient plus d'excuses que d'aveux, assez cependant de ces derniers pour arracher du coupable des paroles de repentir, & être en droit de lui prédire un sort funeste s'il se mêloit davantage d'intrigues. Vaine menace pour un jeune homme, également enthousiaste d'amour & d'amitié. On a des preuves qu'il aimoit Madame de Chevreuse, veuve du

Digitized by Google

Connétable de Luines ; que celle-ci déteſtoit le Cardinal, qui par jalouſie, dit-on, l'avoit gênée dans ſon commerce amoureux avec Buckingham qu'elle idolâtroit : d'autres diſent qu'elle aimoit le Comte de Hollant, intime ami de Buckingham, & qui étoit venu en France avec lui. Il n'eſt donc pas ſûr que cette Dame payât Chalais d'un ſincere retour ; mais elle montra à ce jeune homme aſſez de complaiſance pour lui inſpirer ſa haine, & l'engager dans ſa vengeance contre le Cardinal ſon tyran.

Chalais étoit auſſi l'ami ſans réſerve du Chevalier de Vendôme, Grand-Prieur de France. Celui-ci l'avoit gagné en s'offrant à lui pour ſecond dans une querelle : or, le Grand-Prieur profeſſoit une inimitié publique contre Richelieu, qu'il accuſoit de détourner les graces que le Roi vouloit verſer ſur ſa Maiſon. Il avoit engagé dans ſon mécontentement le Duc de Vendôme ſon frere, Gouverneur de Bretagne, comme lui fils de Henri IV, & ſouffloit ſa haine à tout ce qui l'approchoit. Ce fut en effet la ſeule paſſion qui enfanta la conſpiration dont il s'agit

Digitized by Google

ici. On y voit à la vérité paroître un Agent d'Angleterre, un Abbé Scaglia, Ambassadeur de Savoie ; mais il faut les regarder moins comme des Représentans politiques, que comme des Ministres de haine : le premier, instrument de l'animosité de Buckingham ; le second, caractere altier, ennemi personnel de Richelieu, & qui se vantoit *d'être le seul Mardochée qui ne fléchissoit pas le genou devant ce superbe Aman.*

Vers les premiers jours du mois de Juillet 1526, la Cour se rend à Nantes où se célébra le mariage de Monsieur avec Mademoiselle de Montpensier, la plus belle & la plus riche héritiere de l'Europe, que ce Prince volage avoit long-temps refusé d'épouser. Arrivé à Nantes, on y vit, avec étonnement, joindre les fêtes de l'hymen avec le lugubre appareil d'un Jugement criminel. Il faudroit, dit l'auteur de *l'Intrigue du Cabinet*, avoir des Mémoires plus détaillés que ceux qui nous restent, pour savoir que c'étoit un grand Seigneur qui, de retour à la Cour après plusieurs années d'absence, trouva sa Maîtresse attachée à un Gentilhomme nommé Louvigni,

Louvigni, confident de Chalais. Celui-ci, pour gagner cet homme important, voulut forcer Louvigni de renoncer à cette femme, qu'on dit auſſi de haute qualité. Louvigni refuſe & eſt forcé de ſe battre contre le Duc de Candale, fils du Duc d'Epernon ; & l'on ſoupçonne, avec aſſez de vraiſemblance, que Candale étoit préciſément cet Amant ſupplanté. L'Amant favoriſé ſe voit, à l'occaſion de cette querelle, menacé de mauvais traitemens par des perſonnes puiſſantes, & il s'imagine n'avoir d'autre moyen pour s'y ſouſtraire, que de ſe mettre ſous la protection du Cardinal de Richelieu auquel il raconte tout ce qu'il ſavoit des projets vrais ou faux du Maître de la Garde-robe. C'eſt ainſi que la choſe eſt racontée par Montglat, Madame de Motteville & Baſſompierre dans ſes *Obſervations ſur Dupleix.*

Louvigni implique dans ſa dépoſition beaucoup de perſonnes des premieres de ſa Cour ; mais le ſeul Comte de Chalais eſt arrêté le 8 de Juillet. Louis XIII, de la plus forte amitié pour ce favori, étoit paſſé, comme il lui arriva preſque toujours dans ſa vie, à la plus forte haine. On lui avoit

Digitized by Google

persuadé que Chalais le détestoit ; que dans l'exercice de sa charge, il ne pouvoit s'empêcher de laisser échapper des gestes méprisans ; qu'il devoit, quand toutes ses batteries seroient prêtes, arrêter le Roi ; qu'après cela, on le feroit déclarer inhabile au mariage, & qu'on donneroit son trône & sa femme à Monsieur. Il se trouva dans les lettres du Maître de la Garderobe à Madame de Chevreuse, qui furent saisies, des choses peu respectueuses pour Louis, que ces Amans railloient sur sa froideur & sur ses autres défauts naturels. Enfin, outre beaucoup de légéreté qu'on peut lui reprocher dans ses propos, beaucoup de témérité dans ses desseins, Richelieu assuroit au Nonce Spada que Chalais avoit engagé Gaston à des éclats qui auroient pu devenir très-préjudiciables à la paix du Royaume, comme de quitter la Cour, de se retirer à la Rochelle, & de soulever les Huguenots ; d'avoir aussi tramé une intrigue pour procurer à Gaston une retraite à Metz, une autre pour lui faire livrer la Bastille ; d'avoir conseillé au Duc de Montmorenci de se laisser battre par les Rochelois ; enfin,

Digitized by Google

de s'être appliqué sans relâche à lui nuire, & d'avoir armé contre lui une cabale de vingt-cinq personnes des plus distinguées de la Cour.

Richelieu employa dans la malheureuse affaire de Chalais l'inique procédé dont il ne fut pas l'inventeur, mais dont il se servit plus qu'aucun autre, de faire instruire son procès par une Commission; elle fut composée de Conseillers d'Etat, de Maîtres des Requêtes, de Conseillers au Parlement de Bretagne, présidée par Michel de Marillac, Garde des Sceaux. Les amis du Cardinal répandirent qu'il avoit pris ce biais pour ménager l'honneur des familles, & afin que les noms des accusés ne restassent pas notés dans les Greffes d'un Tribunal ordinaire : mais le Public crut avec plus de raison, qu'il n'avoit pris cette voie que pour être vengé plus promptement & plus surement; car nous avons vu ailleurs que les personnes qui composoient ces sortes de Commissions, étoient ordinairement ou des créatures du premier Ministre, ou des personnes qui lui étoient toutes dévouées.

Les procédures furent précédées par une démarche bien étrange de la part

de Richelieu ; il se rend lui-même à la prison, & interroge le Comte de Chalais. On ne sait ce qui se passa dans cette entrevue : les Ecrits publics en faveur du prisonnier portent que le Cardinal lui promit sa grace, s'il convenoit des griefs dont on l'accusoit ; & que dans cette espérance, il avoua des choses fausses, qu'il rétracta sur l'échafaud. Les partisans du Cardinal disent au contraire que ce fut par pitié qu'il se chargea de tirer la vérité de ce jeune homme qu'il aimoit ; qu'il auroit obtenu sa grace, si ses aveux avoient été sans réserve ; & qu'il ne fut puni que parce qu'il dissimula dans cette espece de confession des faits dont on trouva des preuves. Si cette visite, qui auroit dû être d'un favorable augure, donna de l'espérance au prisonnier, cette espérance ne dura pas au-delà du temps dont on avoit besoin pour calmer les frayeurs de Gaston. A la premiere nouvelle de l'emprisonnement de Chalais, le Prince avoit voulu fuir, mais on le retint ; on fit plus, on le maria, le 5 Août de la même année, avec Mademoiselle de Montpensier, qu'on lui donnoit avec trois cent mille écus de

Digitized by Google

rente, un apanage de plus d'un million, les Duchés d'Orléans & de Chartres, le Comté de Blois, la Seigneurie de Montargis, les Droits Régaliens de son apanage, d'autres biens évalués à deux cent mille livres de rente, & une pension de six cent mille. Mademoiselle de Montpensier apportoit la Souveraineté de Dombes, la Principauté de la Roche-sur-Yon, les Duchés de Montpensier & de Châtellerault, la Terre de Saint-Fargeau, & beaucoup d'autres Comtés, Vicomtés, Baronnies, & de grosses sommes portant rentes dans les Monts-de-Piété. (*Mercure de France, année 1626.*)

Chalais apprit ce mariage par le bruit du canon. Il ne dit mot, & attend tristement le sort que cet événement lui annonce : il y étoit déjà préparé par le traitement qu'il éprouvoit depuis le premier du mois. On l'avoit mis au cachot ; c'est de là qu'il fut amené le 11 devant les Commissaires. On ne sait ce qu'ils lui demanderent, s'il y eut des témoins, s'ils furent confrontés ; enfin, il ne nous reste aucun détail de cet étrange procès, dont les pieces ont été enlevées & soustraites à la connoissance

Digitized by Google

du Publie : on y verroit peut-être des choses qui le rendroient moins coupable. Ses défenseurs disent qu'on se servit des plaintes & des regrets qui lui échapperent pendant sa captivité, qui furent recueillis par les Gardes dont on admit le témoignage contre lui. Le mardi 18 Août, sur la sellete, il persista à dire qu'il avoit été treize jours de la Faction ; mais il dit qu'il n'y étoit resté que par l'ordre du Roi & de M. le Cardinal, pour y servir le Roi. (*Mémoires d'Aubery.*)

Il paroît que cet infortuné ne fut pas appliqué à la question. Les uns disent qu'il prononça sur l'échafaud ces paroles : *Ce n'est pas là ce qu'on m'avoit promis ; maudit Cardinal, tu m'as trompé.* D'autres assurent qu'il dit expressément : *Ce n'est pas sur l'espérance qu'on m'a donné de ma grace que j'ai avoué, mais parce que la conviction étoit entiere.* Dans ce chaos de contradictions, tout ce qu'on peut appercevoir de certain, c'est que si Chalais fut condamné justement, il le fut au moins très-illégalement. Sa Sentence rendue le 19, fut exécutée le même jour. Les efforts de ses amis pour différer sa mort, dans l'espérance d'ob-

Digitized by Google

tenir sa grace, ne firent que prolonger son supplice : ils avoient fait cacher l'Exécuteur; mais on prit un criminel inexpert dans cet horrible métier, qui le fit souffrir au-delà de l'expression. Le malheureux Comte de Chalais reçut un coup d'épée & trente-quatre coups d'une doloire de tonnelier, & il cria jusqu'au vingtieme. On ne peut lire cette circonstance, sans concevoir contre Richelieu la plus vive & la plus juste indignation. On est presque tenté de s'écrier avec l'Auteur du Tartufe :

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

La mere de Chalais, issue de la Maison de Monluc, fit dans cette triste conjoncture ce qu'on devoit attendre d'une mere sensible & désolée. Elle demande la grace de son fils avec toute l'éloquence de la douleur. Mais Louis, Marie de Médicis & Richelieu se montrerent inflexibles à ses larmes. Gaston fit aussi de vaines démarches en faveur de Chalais; il envoya le Président le Coigneux prier le Cardinal, que conformément à la parole du Roi portée à Son Alteſſe Royale par le même le Coigneux,

Digitized by Google

l'exécution fût du moins surſise pour quelques jours. *Je n'y puis rien*, répondit froidement Richelieu. Outré de ſe voir joué de la ſorte, Monſieur fait mettre les chevaux à ſon carroſſe, ordonne à ſon Miniſtre de s'oppoſer à l'exécution de Chalais juſqu'à ce qu'il ait été entendu en préſence de Louvigni, & ſe retire à Château-Briant pour éviter d'être ſpectateur de la ſanglante tragédie qui ſe prépare. Chalais & Louvigni furent confrontés devant le Garde des Sceaux & d'autres Juges. Le premier nia tout. On demande à l'autre de qui il a appris la conſpiration contre la vie du Roi. « Etant à la chaſſe, répond Louvigni confus & interdit, j'ai entendu des gens vêtus de gris, que je ne connois point, qui diſoient, derriere un buiſſon, ce que j'ai rapporté à quelques Seigneurs de la Cour ». Sur cette miſérable défaite, toutes les perſonnes judicieuſes penſerent que Louvigni avoit été ſuborné par le Cardinal de Richelieu.

Après la mort de Chalais, le Comte de Soiſſons, ſage aux dépens des autres, ſe retire d'abord à Turin, & fit un tour en Italie. On fut bien aiſe de le voir loin du Duc d'Orléans, & telle-

Digitized by Google

ment alarmé, qu'il n'oſoit plus revenir en France ſans une permiſſion expreſſe du Roi. Sa Majeſté voulut le mortifier, en empêchant qu'on ne lui donnât de l'*Alteſſe* à la Cour de Rome. Louis en fait écrire à Bethune ſon Ambaſſadeur. « Si M. le Comte eſt coupable, répond Bethune avec ſageſſe, le Roi doit le punir en France, & non pas le chagriner d'une maniere où l'honneur de la Couronne ſeroit intéreſſé; j'aime mieux quitter mon emploi, que d'avoir part à une indignité qu'on me reprocheroit éternellement ».

Digitized by Google

LOUIS DE MARILLAC,

MARÉCHAL DE FRANCE,

DÉCAPITÉ EN 1632.

L'ARTICLE précédent nous offre un exemple terrible du pouvoir arbitraire, qui, pour sacrifier un Citoyen à sa passion, anéantit toutes les regles. L'exemple malheureux que présente Louis de Marillac, objet de cet article, est plus odieux & plus effrayant encore. Le Maréchal de Marillac étoit neveu de Charles de Marillac, Contrôleur-général des Finances du Duc de Bourbon, puis Ambassadeur en diverses Cours sous François I, qui en faisoit le plus grand cas. Il devint Abbé de Saint-Pierre de Melun, Maître des Requêtes, Evêque de Vannes, & enfin Archevêque de Vienne, & Chef du Conseil privé. Louis étoit aussi frere de Michel de Marillac, Garde des Sceaux de France. Ces deux freres devoient leur fortune à Richelieu; mais entraînés

Digitized by Google

par les intrigues de Cour, ſi communes ſous des Rois foibles, & ſur-tout ſous Louis XIII, ils ſe flatterent de perdre le Cardinal & de ſuccéder à ſon crédit. Le Maréchal de Marillac, dont nous parlons ici, fut un des principaux acteurs de *la journée des dupes ;* il offrit, dit-on, de tuer Richelieu, ſon bienfaiteur, de ſa propre main. S'il eſt vrai que le Maréchal ſe ſoit préſenté pour aſſaſſiner le Cardinal, il étoit donc réellement coupable ; cependant les Hiſtoriens ſemblent tous le regarder comme un infortuné, victime de la vengeance implacable de Richelieu. Quoi qu'il en ſoit de cet aſſaſſinat projeté, il eſt ſûr que Marillac fut condamné par un Tribunal compoſé de Commiſſaires vendus au Cardinal qui étoit déterminé à faire périr ignominieuſement ſon ennemi.

Pendant que le Maréchal, qui ne penſoit à rien moins qu'à devenir, ainſi que le Garde des Sceaux ſon frere, Miniſtre d'Etat, ſe rempliſſoit l'imagination de grandeurs & de dignités, l'Epine, Huiſſier du Cabinet, qui portoit l'ordre de l'arrêter, arrive au Château de Fouys où étoient les trois Généraux de l'Armée de France. Le lem-

Digitized by Google

demain du jour que le Secrétaire du Garde des Sceaux a rendu au Maréchal la dépêche qui lui apprend la disgrace de Richelieu, tout le monde la crut si certaine le jour de la Saint-Martin 1630, appelée *la journée des dupes*, que chacun s'en faisoit compliment à Paris. La Force, Schomberg & Marillac alloient se mettre à table pour dîner, lorsque l'Epine, Huissier du Cabinet, entre & remet à Schomberg la lettre du Roi. Impatient de l'ouvrir, il se retire dans l'embrasure d'une croisée & la lit. Cette lettre est si singuliere, que nous jugeons à propos de la rapporter ici; elle n'est imprimée ni dans le Recueil de Dupin, ni dans celui d'Aubery. Bouthilier, Secrétaire d'Etat, avoit été chargé de l'écrire; elle étoit conçue en ces termes:

« MON COUSIN,

» Mon Cousin le Maréchal de Ma-
» rillac a écrit ici des lettres très-inso-
» lentes contre vous; mais il y a bien
» pis, je désire m'en assurer: j'écris au
» sieur Duhallier qu'il l'arrête dans la
» Savoie s'il y passe, & que je me suis

Digitized by Google

» confié en lui comme en vous de cette
» affaire : ſi vous jugez qu'il prît un
» autre chemin, je vous prie de le faire
» arrêter vous-même. Je m'aſſure qu'il
» n'y a perſonne en mon Armée qui ne
» vous obéiſſe quand ils verront la
» préſente. Prenez garde qu'en venant
» il ne s'accompagne de ſes Gardes &
» Compagnies qui ſont ſous ſon nom,
» leſquelles il faut laiſſer en Italie ; car
» ſachant en ſa conſcience ſa déloyauté,
» il pourra peut-être prendre garde à
» lui, ou ſon frere pourra l'avertir. En
» un mot, je vous prie de faire en ſorte
» que vous ou le ſieur Duhallier ne
» manquiez pas d'exécuter ma volonté ;
» priant ſur ce Dieu qu'il vous ait, mon
» Couſin, en ſa ſainte garde. Ecrit à
» Verſailles, le 12 Novembre 1630.
» *P. S.* Le Porteur ne ſait aucune choſe
» de ce qu'il vous porte. Mon Couſin,
» je vous prie, ſur tous les plaiſirs que
» vous me ſauriez faire, ne manquez à
» exécuter ce que deſſus. *Signé* LOUIS.
» *Et plus bas*, BOUTHILLIER ».

La Force ayant ſuivi Schomberg, jette par hazard les yeux ſur la lettre, & y voit ces mots écrits en marge de

Digitized by Google

la propre main de Sa Majesté : « *Mon Cousin, vous ne manquerez pas d'arrêter le Maréchal de Marillac, il y va de mon service.* Le Continuateur de Daniel, chez qui nous avons pris la lettre que nous avons ci-dessus transcrite, ne parle point de cette apostille. Quoi qu'il en soit, la Force arrache la lettre des mains de Schomberg, le tire dans un passage qui conduit à son appartement, & lui dit : « *Monsieur, lisez votre lettre en particulier, il y a quelque chose de plus important que vous ne croyez.* Schomberg le fait, & dissimulant l'étrange surprise que lui causent deux nouvelles si différentes en deux jours, il rentre dans la Salle, & dit au Maréchal de Marillac & à tous les Officiers qui s'y trouvent : « *Messieurs, s'il y a quelqu'un de vous qui veuille dîner, il peut se mettre à table, on a servi : pour moi je ne mangerai pas :* puis se tournant vers Marillac, *Monsieur*, lui dit Schomberg, *nous irons tenir Conseil chez vous après le dîner, & nous lirons les dépêches de Sa Majesté.* Marillac prend congé de ses deux confreres, & va manger dans son appartement.

Schomberg s'approche alors de Puy-

Digitized by Google

ségur, Officier aux Gardes, & lui dit : « Monsieur, vous êtes bon serviteur du Roi, voici un ordre surprenant que je reçois. Sa Majesté m'enjoint d'arrêter M. de Marillac ; il est Maréchal de Camp & Général d'Armée comme moi : de plus, c'est aujourd'hui son jour de commandement. Vous savez qu'il est venu à l'Armée avec six ou sept mille hommes amenés de Champagne. Les Officiers de ces Régimens sont presque tous ses parens ou ses créatures. Les nouvelles troupes n'ont ni la considération ni les sentimens des vieilles, qui savent bien qu'elles sont plus au Roi qu'à celui qui les commande, & qu'on doit obéir aveuglément aux ordres de Sa Majesté. Si ces gens qui sont à la dévotion de M. de Marillac s'avisent de faire quelque résistance, ils se trouveront presque aussi forts que nous. Envoyez dire, de ma part, à tous les Capitaines aux Gardes, qu'ils viennent me trouver au-plutôt : cependant, tenez-vous à la porte de M. de Marillac, & prenez garde qu'il ne sorte ; c'est un homme d'esprit, s'il découvre l'affaire, il pourra bien nous échapper ».

Puységur obéit, & prend même la

Digitized by Google

précaution de faire visiter un grand panier couvert, où les gens de Marillac mettoient ce qui se desservoit de la table de leur Maître : cela seul lui pouvoit donner quelque soupçon. Averti d'une chose qui paroît extraordinaire, Marillac envoie chercher Puységur, qui commandoit la Garde du Château où étoient les trois Maréchaux de France, & lui demande pourquoi on fouille dans les paniers de ses gens : *M. le Maréchal de la Force*, répond Puységur avec assez de présence d'esprit, *se plaint qu'on lui a volé quelque vaisselle d'argent, c'est pourquoi il ordonne de fouiller tous ceux qui sortent.* Marillac se contente apparemment de cette réponse puisqu'il ne réplique rien.

Cependant Schomberg avoit commandé à Pontis, autre Officier aux Gardes, de faire entrer sa Compagnie dans le Château immédiatement après les Officiers du Régiment, & de lever les ponts-levis. Cela étoit encore capable de causer de l'ombrage à Marillac, à l'insçu duquel ces ordres se donnoient, quoique ce fût à lui de commander alors. Mais ce jour ayant été pris pour faire la montre, Marillac

Digitized by Google

avoit été d'avis d'enfermer les Officiers pour empêcher *les passes-volans ;* de maniere que, bien loin de se défier de quelque chose, il approuve ce que Schomberg faisoit. Quand tous les Officiers du Régiment des Gardes sont entrés dans sa chambre, il ferme la porte aux verroux, & leur parle de la sorte : « Messieurs, le Roi vous a fait l'honneur de vous confier la gloire de ses armes, & il vous a confié aujourd'hui la sureté de sa personne & de l'Etat. Je ne doute point que vous ne soyez surpris de l'ordre que j'ai reçu de Sa Majesté, mais il ne nous appartient pas de pénétrer les raisons secretes de la volonté du Prince, nous devons respecter ses commandemens, & les exécuter ponctuellement. Le Roi m'enjoint d'arrêter M. de Marillac. C'est assez que je vous déclare la volonté de Sa Majesté, vous êtes trop bien intentionnés & trop fidelles, pour manquer à lui obéir dans une occasion de cette importance. Suivez-moi jusque dans l'appartement de M. de Marillac, & de peur que l'entretien secret que j'ai avec vous ne donne quelque soupçon, en sortant de ma chambre, feignez de

Digitized by Google

vous plaindre de moi comme si je refusois de vous payer vos montres ».
Les Officiers promettent de faire ce que M. de Schomberg ordonne de la part du Roi, & se mettent à crier contre la dureté du Maréchal, qui promet tous les jours de payer & ne donne à la fin que des paroles.

La Force & Schomberg, suivis des Officiers aux Gardes, vont à l'appartement de Marillac, qui n'avoit pas encore achevé de dîner; ils attendent quelque temps, & le Maréchal se présente. Voyant un si grand nombre d'Officiers, « Messieurs, leur dit-il par deux fois, nous allons tenir Conseil, retirez-vous, s'il vous plaît. — Ils ne doivent pas se retirer, Monsieur, réplique Schomberg, je leur ai ordonné de venir ici. — Mais, Monsieur, reprend Marillac, les Capitaines aux Gardes n'entrent pas au Conseil de guerre. — Cela est vrai, reprit Schomberg; cependant il faut que ces Messieurs soient ici présens, & qu'ils m'aident à exécuter les ordres du Roi ».

Le Maréchal de la Force prend alors la parole, & parle ainsi à Marillac: « Monsieur, je suis votre ami, vous

Digitized by Google

n'en devez pas douter : je vous conjure en cette qualité de lire & de recevoir les ordres du Roi, sans murmurer & sans vous emporter : peut-être que ce ne sera rien. Voyez, s'il vous plaît, cette apostille écrite & signée de la main de Sa Majesté ». Schomberg ouvre la lettre, la montre à Marillac, & le prie de lire l'endroit où le Roi ordonnoit de l'arrêter.

On trouve ici une des grandes preuves de l'incertitude de l'histoire, lors même qu'elle est écrite par des témoins oculaires des événemens. Puységur & Pontis, tous deux Officiers aux Gardes, & présens quand le Maréchal de Marillac fut arrêté, nous rapportent bien différemment la situation de son esprit en cette circonstance. Le premier le fait parler avec une extrême modération, & l'autre de la maniere du monde la plus emportée. Puisque je ne vois pas le moyen de concilier deux narrations qui semblent si contradictoires, je me contenterai de les rapporter & de laisser la chose dans l'incertitude qui m'embarrasse. Voici le récit de Puységur : » Monsieur, dit Marillac à Schomberg, il n'est pas permis au sujet

de murmurer contre ſon Souverain, ni de lui dire que les choſes qu'il allegue ſont fauſſes. Je puis aſſurer avec vérité que je n'ai rien fait contre le ſervice du Roi, & que je n'ai rien dit de vous ni d'aucun autre, qui demande la moindre juſtification : mon frere le Garde des Sceaux & moi avons toujours été ſerviteurs de la Reine-Mere, il faut qu'elle ait du deſſous, & que M. le Cardinal de Richelieu l'emporte contre elle & contre ſes ſerviteurs : quand mon frere & moi avons été de ce nombre, le Roi nous l'a permis; mais il n'y a plus de remede. On peut m'arrêter fort aiſément & je n'ai pas beſoin de Gardes, je me rendrai en telle place & en telle priſon qu'il plaira au Roi m'indiquer ». On continua de lire la dépêche de Sa Majeſté; elle ordonnoit de faire paſſer les Troupes en France dans quinze jours pour leur donner le temps d'achever une quarantaine commencée à cauſe de la peſte. La Force & Schomberg ſortirent enſuite de la chambre de Marillac qui les accompagna juſqu'au bas de l'eſcalier. Quelques Officiers ſuivirent le Priſonnier, qui rentra dans ſa chambre *ſans témoigner le moindre emportement.*

Digitized by Google

Marillac demande qu'on faſſe venir le Marquis d'Attichi ſon neveu, & promet de ne lui rien dire qu'en préſence de ceux qui le gardoient. « J'en allai demander la permiſſion au Maréchal de Schomberg, continue Puyſégur, & je l'obtins. On m'ordonna ſeulement que nous fuſſions ſix Officiers à garder le Priſonnier, entre leſquels il y auroit un Capitaine, & que nous demeuraſſions vingt-quatre heures auprès de lui. Vennes, Capitaine, me dit enſuite : = Lui demanderons-nous ſon épée ? — Monſieur, lui répondis-je, ne donnons point ce chagrin à un Maréchal de France ; il la quittera ce ſoir en ſe couchant, nous la prendrons alors. Attichi, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, arrive ſur ces entrefaites, & le Maréchal lui parle ainſi : =Mon neveu, je vous ai envoyé chercher pour vous dire que le Roi m'a fait arrêter priſonnier : ne ſoyez point en peine de moi ; ſouvenez-vous ſeulement que je vous ai toujours exhorté à ſervir le Roi avec une fidélité inviolable, quelque choſe qui vous arrive. Je vous prie de dire à tous ces Meſſieurs qui commandent les Troupes que j'ai amenées de Cham-

Digitized by Google

pagne, de bien servir le Roi ; s'ils me veulent obliger, ils seront toujours fidelles à Sa Majesté ». Après cela, il dit adieu à son neveu, & l'embrassa. Si-tôt que le Marquis d'Attichi fut sorti, Dumesnil, Capitaine des Gardes du Maréchal, vient demander à lui parler ; il étoit accompagné d'un Garde de Schomberg, qui nous dit de permettre à Dumesnil d'entretenir son Maître en particulier. J'ai su depuis de Marillac même, que Dumesnil proposa de le faire sauver. « Quand cela se pourroit, lui répondit le Maréchal, je m'y refuserois : j'ai été bon serviteur du Roi, & je ne crains rien ; servez bien Sa Majesté, & dites de ma part à tous mes amis qu'ils fassent de même ».

« Marillac soupa dans sa chambre, & quatre Officiers se mirent à table avec lui. On fut servi par les gens du Maréchal de Schomberg. Après le souper, Marillac nous fit voir l'ordre de l'attaque de Casal peint & bien accommodé ; il nous dit qu'on le porteroit le lendemain de sa part à Schomberg, afin de l'envoyer au Roi. Le Maréchal se coucha, & nous prîmes son épée. Il y avoit deux paillasses dans la chambre ;

Digitized by Google

quatre de nous y coucherent, les deux autres veilloient avec une chandelle allumée. Nous nous relevions de deux heures en deux heures. Ceux qui avoient veillé faisoient voir le Prisonnier dans son lit aux deux autres qui les relevoient, & se jetoient ensuite sur la paillasse. Cela dura quinze jours de suite, au bout desquels le Roi envoya ordre de le conduire à Sainte-Menehould en Champagne ».

On désireroit pouvoir donner comme certaine cette modération & cette égalité d'ame attribuée par Puységur à l'illustre malheureux dont je parle. La postérité y trouveroit une belle instruction, chose qu'un Historien ne doit jamais perdre de vue; mais peut-être qu'il n'y aura pas moins à profiter dans l'emportement de Marillac, s'il est vrai qu'il ait été tel que Pontis le raconte. « On peut s'imaginer, dit l'Auteur des Mémoires, quel effet dut produire un si étrange & si prompt renversement de fortune & d'espérance; mais il est comme impossible de se figurer la violence de la colere qui le transporta hors de lui-même, lorsqu'il lut les fausses accusations dont ses ennemis le char-

Digitized by Google

gerent, & sur lesquelles le Roi le faisoit arrêter. Ne se possédant plus, il perdit tout respect & toute crainte, s'emporta contre le Cardinal de Richelieu de la maniere la plus outrageante, & dit tout haut, sans nommer personne, que celui qui avoit insinué ces choses au Roi en avoit menti, & que c'étoit un fourbe, un traître, un parjure. Le Maréchal de la Force voyant ce violent transport, & jugeant que cela pourroit nuire au Prisonnier si ses ennemis venoient à le savoir, s'efforça de l'adoucir, en lui disant avec beaucoup de sagesse : « Il n'y a rien encore de perdu, Monsieur : vous savez que j'ai moi-même tiré l'épée contre mon Prince ; non content de me pardonner, il me confie la conduite de ses Armées. Si vous êtes faussement accusé, votre innocence en sera plus glorieuse quand le Roi l'aura reconnue : que si vous êtes coupable, pensez que la clémence du Roi est grande ; il vous pardonnera si vous implorez sa miséricorde ». Mais rien n'étoit capable d'arrêter la juste indignation de Marillac. Quoique je ne puisse approuver son emportement, j'avoue néanmoins que si jamais il y eut une occasion légitime

de

Digitized by Google

de repouſſer avec force l'injuſtice de la calomnie, ce fut lorſqu'un homme auſſi irréprochable ſur le chapitre de la fidélité que le Maréchal de Marillac, ſe vit malicieuſement accuſé d'avoir voulu attenter à la liberté, à la couronne & à la vie du Roi. Ces horribles accuſations, dont il ſe ſentoit fort innocent, le firent ſortir hors de lui-même, & parler ſans aucun égard contre ceux dont il devoit du moins redouter la puiſſance.

Le Maréchal de Schomberg voyant que rien n'étoit capable de calmer ſon confrere, lui dit enfin: « Monſieur, je ne crois pas pouvoir remettre votre perſonne à une meilleure garde qu'à celle à qui le Roi ſe confie lui-même ». Comme Marillac avoit encore l'épée au côté, quelqu'un avertit Schomberg qu'il falloit le prier de la quitter, & de ſe mettre dans l'état de priſonnier. Schomberg lui dit donc à l'oreille: « Monſieur, puiſque vous êtes malheureux, il vaut mieux quitter votre épée de vous-même; retirez-vous dans la garde-robe voiſine ». Si ſon ſang eût été plus raſſis, il auroit pu ſe ſauver par la fenêtre de la garde-robe; une charretée

Digitized by Google

de foin ſe trouvoit immédiatement au-deſſous, & le Maréchal n'avoit que ſix à ſept pieds de haut à ſauter. Mais il étoit ſi occupé de ſa douleur, & tellement tranſporté, qu'il ne ſongeoit qu'à l'injuſtice qu'on lui faiſoit, ſans penſer à s'en délivrer. Je le gardai tout le reſte du jour & toute la nuit ſuivante.

Puyſégur nomme ceux qui furent chargés de garder le Priſonnier, & Pontis n'en eſt point. Il ſemble que l'une des deux Relations doit être abſolument fauſſe : tout ce que j'en puis dire, c'eſt que Puyſégur donne un caractere bien ſtoïque au Maréchal, homme naturellement emporté, & qui n'étoit pas autrement philoſophe ; au lieu que Pontis nous le peint tel qu'il devoit être. Continuons le récit de celui-ci. Au ſurplus, nous obſerverons ici que le Continuateur de Daniel concilie les deux Relations, ſans ſuivre ni l'une ni l'autre, mais bien les pieces manuſcrites du procès. Il réſulte de ces pieces, que tantôt le Maréchal priſonnier étoit fort modéré, fort tranquille, & tantôt fort emporté & indigné de la maniere dont on ſe comportoit à ſon égard. Mais voici la ſuite du récit de Pontis, que j'ai commencé.

Digitized by Google

« Le Marquis d'Attichi, parent de Marillac, eut la permiſſion de s'entretenir avec lui. Après quelques converſations, le Maréchal lui ordonne d'écrire à diverſes perſonnes, & de ne point fermer les lettres, afin d'éviter les ſoupçons. Marillac me pria enſuite d'aller trouver Schomberg, & de lui demander s'il voudroit bien mettre dans ſon paquet une lettre que le Priſonnier déſiroit d'écrire au Roi. « De tout mon cœur, répondit Schomberg après avoir rêvé quelque temps; mais le Courrier étant à M. le Cardinal, je ne réponds pas que la lettre ſoit rendue à Sa Majeſté ». Je l'avois bien cru violent, ajouta-t-il en parlant de Marillac, mais je ne penſois pas qu'il le fût à ce point..... On trouve plus facilement à redire aux plaintes qu'une douleur exceſſive arrache de la bouche des autres, qu'on ne ſupporte la ſienne propre. Il n'en eſt pas moins vrai que le Maréchal de Marillac fit une faute en cette occaſion; il ne ſe contint pas aſſez pour ſes propres intérêts. Le Courrier ayant entendu une partie de ce qu'il dit contre le Cardinal, on ne peut guere douter que Marillac n'ait contribué lui-même à rendre ſa cauſe

Digitized by Google

plus mauvaise auprès de cette Eminence ».

S'il faut en croire le Cardinal de Richelieu, le récit de Pontis est plus véritable que celui de Puységur. Le Cardinal rapporte que Marillac se voyant arrêté, dit, en jurant, au Maréchal de La Force & à quelques autres : *Mes ennemis me traitent de la sorte : ils peuvent bien ne m'épargner pas tandis qu'ils me tiennent ; si jamais je sors de cette affaire, je ne les épargnerai pas à mon tour.* Le même Richelieu reconnoît qu'on rendoit cette justice à Marillac, qu'il devint plus modéré trois jours après sa disgrace. *J'implore la clémence du Roi*, disoit-il, *& je ne lui demande pas justice.* Cela ne pourroit-il point servir encore à concilier Puységur & Pontis ? Le premier a peut-être confondu l'ordre des temps, & fait dire au Maréchal dans le moment qu'il fut arrêté, ce qu'il dit quelques jours après ; au lieu que l'autre raconte ce qui se passa le jour & la nuit même de l'empriſonnement. Quoi qu'il en soit, voici ce que le Cardinal ajoute après avoir rapporté les paroles modérées que l'on vient de citer : *Je le crois trop fier pour avoir parlé de la sorte.*

Digitized by Google

Pourquoi Richelieu ne voulut-il point ajouter foi à ce rapport qu'on lui faiſoit? il n'ignoroit pas que le Maréchal diſgracié rabattit beaucoup de ſa fierté. Je n'en veux point d'autre preuve que ſa lettre écrite au Cardinal peu de temps après l'empriſonnement; elle eſt datée du 22 Novembre 1630. « Monſeigneur, dit Marillac à ſon irréconciliable ennemi, j'appelle Dieu & le monde à témoin, & j'oſerois bien vous y appeler vous-même, que je n'ai jamais ceſſé de mériter que vous m'honoraſſiez de votre protection: quelque exacte réflexion que je faſſe ſur ma vie paſſée, je trouve que je n'ai jamais manqué à la fidélité que je dois au Roi, & que j'ai toujours le même zele pour ſon ſervice, & la même affection pour vous. Cependant je me vois abandonné tout d'un coup, ſans en pouvoir reconnoître d'autre cauſe que mon propre malheur. Il me reſte pourtant encore quelque conſolation, quand je penſe que vous avez eu la généroſité de me garantir de pluſieurs dangers; cela me fait eſpérer que vous voudrez bien encore me garantir de vos bons offices. Je vous en ſupplie très-humblement; mon inno-

Digitized by Google

cence vous en conjure, & je vous puis assurer qu'elle est toute entiere ». Comment le Maréchal pouvoit-il parler de la sorte à Richelieu, s'il est vrai qu'il eût offert d'assassiner lui-même cette Eminence quelque temps avant *la journée des dupes?* projet dont le Cardinal pouvoit fort bien avoir connoissance. « Oui, Monseigneur (c'est le Maréchal qui continue), j'ose croire que l'intégrité de ma vie passée doit vous faire connoître jusqu'à quel point je vous ai été fidellement attaché; & quand même toutes ces choses ne feroient aucune impression sur votre esprit, la générosité que vous témoignez dans toutes les occasions, & dont j'ai souvent ressenti les effets, vous doit porter à me secourir. J'attends tout de votre bonté, persuadé que je suis que vous ne serez point insensible aux plaintes d'un malheureux qu'on veut rendre coupable à la fin de ses jours. C'est beaucoup faire pour un Gentilhomme disgracié que de sauver sa réputation. La mienne, Monseigneur, court risque d'être perdue, si le Roi continue de me donner des marques de son indignation; chacun en jugera selon sa fantaisie & à mon pré-

Digitized by Google

judice. Je vous supplie donc très-instamment, ou plutôt je vous en conjure par vous-même, par notre ancienne amitié, & sur-tout par l'honneur que j'ai eu d'être dans vos bonnes graces, d'avoir compassion de mon malheur, & de dissiper cet orage prêt à fondre sur la tête du plus affectionné, ou pour mieux dire du plus infortuné de tous ceux qui ont eu l'honneur d'être aimés de vous. Conservez-moi de grace une réputation acquise depuis long-temps par le travail, par la vertu & par les voies les plus justes & les plus honorables que peut prendre un fidelle serviteur du Roi. Après Dieu, je vous suis redevable de la plus grande partie de cette distinction; c'est ce qui doit vous porter à me la conserver. Je joindrai ce nouveau bienfait au grand nombre des obligations que je vous ai déjà, & dont je conserverai une parfaite reconnoissance ».

Le Maréchal rampe beaucoup dans cette lettre, & n'y paroît pas sincere. Comment s'imaginer qu'il n'a pas travaillé à la disgrace de Richelieu? On voit le contraire dans tous les Auteurs du temps. Au reste, ces déguisemens

Digitized by Google

ſont peut être excuſables dans un malheureux qui veut appaiſer un ennemi puiſſant & vindicatif. Marillac avoue dans cette même lettre qu'il a de grandes obligations au Cardinal : quel moyen de diſculper le Maréchal ſur l'article de l'ingratitude ? Voici, à mon avis, ce qu'on peut dire de plus favorable à la mémoire des deux freres. Les Apologiſtes de Marie de Médicis ont proteſté de ſa part après la mort du Garde des Sceaux & du Maréchal, & par conſéquent lorſqu'il n'étoit plus queſtion de les ſauver ni de ménager leur perſécuteur, que ces Meſſieurs n'avoient jamais rendu de mauvais offices à Richelieu auprès de la Reine-Mere ; qu'ils ne la porterent jamais à le chaſſer de ſa Maiſon, ni à demander ſon éloignement des affaires ; & qu'il s'étoit perdu de lui-même dans l'eſprit de ſa Bienfaitrice par ſes hauteurs, ſes fourberies & la tyrannie qu'il exerçoit chez elle. Cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que le Cardinal, qui a ſi bien recueilli toutes les imputations de la Reine-Mere, nous apprend qu'elle n'alléguoit contre lui, pour juſtifier ſa conſtance à preſſer l'éloignement de Richelieu, ſinon que

Digitized by Google

c'étoit un ingrat qui, non content de la mépriſer, la deſſervoit auprès du Roi. Il a fort bien pu ſe faire que les Marillac voyant que Marie de Médicis ſe dégoûtoit du Cardinal, ont laiſſé agir cette Princeſſe, dans l'eſpérance de poſſéder un jour toute ſa faveur, & l'ont même ſervie dans certaines choſes contraires aux intérêts de Richelieu, parce qu'elle l'exigeoit, & qu'ils étoient plus obligés à leur premiere Bienfaitrice qu'au Cardinal, qui ne les avoit avancés qu'en conſidération de la Reine-Mere. Quoi qu'il en ſoit de la ſolidité de ces réflexions, j'ajouterai que tout autre que Richelieu auroit été ſenſible aux prieres & aux larmes d'un ennemi ainſi abattu à ſes pieds. Mais bien loin d'y avoir égard, l'inexorable Miniſtre prend la réſolution de chercher d'autres prétextes pour perdre le Maréchal, en cas que celui du crime de Leſe-Majeſté ne paroiſſe pas aſſez plauſible aux Juges de ſon choix qu'il va lui donner.

Dès que le Maréchal de Marillac fut arrêté en Piémont, ſes ennemis crierent qu'il étoit criminel de Leſe-Majeſté, & que ſes intelligences avec les ennemis de l'Etat ſeroient clairement prouvées.

Digitized by Google

Mais après de grandes recherches dans tous ſes papiers, on ſe réduiſit à l'accuſation de péculat & de vexations exercées ſur les Sujets du Roi. On avoit déjà porté quelques plaintes ſemblables contre le Maréchal, & Richelieu offrit alors ſon crédit pour lui obtenir une abolition; mais Marillac rejette la propoſition avec hauteur, ſoit qu'il ſe crût innocent, ſoit qu'il craignît que ce ne fût un piége de ſon ennemi ſecret qui cherchoit à le perdre de réputation en lui perſuadant d'implorer comme criminel la clémence du Roi. Richelieu recueille ſes anciennes plaintes, met ſes créatures en campagne, & ordonne de grandes perquiſitions. Les Commiſſaires ennemis du Maréchal ramaſſant des témoins, groſſiſſent les écritures, montrent pluſieurs ſacs remplis d'informations, & publient qu'ils ont trouvé de quoi faire couper la tête à quatre Maréchaux de France. Voici à quoi ſe réduiſirent les chefs d'accuſation produits contre Marillac : Malverſations & profits illicites dans la conſtruction de la Citadelle de Verdun; mauvais gouvernement de l'Armée du Roi; malverſation dans l'emploi des deniers de Sa

Digitized by Google

Majesté ; abus & profits illicites sur le pain de munition ; fausseté des quittances avec les comptables ; divertissement de la somme de 400,000 livres, fournie par le Roi au dédommagement de ceux dont les maisons furent prises & démolies pour bâtir la Citadelle de Verdun ; application à son profit des deniers provenus de la vente de certains offices ; vexation du peuple de l'Evêché de Verdun, & de quelques pays voisins.

Après qu'on eut tout préparé pour l'instruction du procès, Marillac fut transporté du Château de Sainte-Menehould à la Cidadelle de Verdun ; il se plaint que ce lieu reculé à l'extrémité du Royaume, est choisi tout exprès pour mieux cacher les procédures iniques de ses Juges, & les violences de Vaubecour son ennemi déclaré, qui commandoit dans la Citadelle & dans la Ville. Je ne sais si cette plainte est mal fondée. Quoi qu'il en soit, la Commission expédiée le 13 Mai de l'année 1631, fut composée de quatre Maîtres des Requêtes, de deux Présidens, de douze Conseillers au Parlement de Dijon. La nouvelle Chambre devoit

Digitized by Google

s'assembler dans cette Ville. Mais les ennemis du Maréchal, qui enlevoient la connoissance de son affaire au Parlement de Paris, contre l'ancienne jurisprudence du Royaume, crurent que la Capitale d'une Province seroit encore un trop grand théâtre où l'on pourroit éclairer de trop près la conduite des Juges. Verdun, où l'accusé se trouve tout transporté, leur paroît plus convenable; peu de gens y abordent, & Vaubecour, lâche ministre des passions de Richelieu, y commande. Maître des portes & des environs de la Ville, cet Officier en pouvoit défendre l'entrée à tous ceux qui viendroient au secours du Maréchal; & les gens du pays, capables d'aider Marillac de leurs conseils ou de leur plume, trembloient à la moindre menace de Vaubecour.

Le Maréchal récuse les deux Commissaires choisis pour l'instruction du procès, les prend même à partie, se pourvoit au Parlement de Paris, & y obtient quelques Arrêts en sa faveur. Richelieu en empêche l'exécution; la prise à partie & les récusations sont déclarées nulles au Conseil du Roi, où le Cardinal domine. On menace Marillac

Digitized by Google

de le condamner comme contumace & convaincu de tous les faits contenus dans les dépositions des témoins produits contre lui, s'il persiste dans son refus de répondre aux interrogatoires des Commissaires. Craignant alors, avec juste raison, que ses ennemis ne se prévalussent de son silence, le Maréchal se décide à répondre, après une protestation juridique contre l'injustice qu'il croit souffrir. Il est interrogé sur cent soixante articles, & environ cent trente témoins paroissent. Dans une oppression si violente, il implore la clémence du Roi par une très-humble Remontrance; elle n'alla point jusqu'à Sa Majesté. L'instruction du procès se continue de la même maniere. Le Maréchal se plaignoit vivement des deux Commissaires qui travailloient à l'instruction du procès, & sur-tout de la conduite de Vaubecour. Nous lisons dans cette piece que les plus proches parens de Marillac & la Maréchale son épouse qui sollicitoient pour lui à Paris, eurent ordre de sortir de la ville : celle-ci se présente au Louvre dans l'intention de se jeter aux pieds du Roi; on lui refuse l'entrée : elle va chez Richelieu, il lui fait dire

Digitized by Google

qu'il ne peut l'écouter sans un ordre exprès de Sa Majesté.

Ce que Marillac représente à Louis sur la maniere dont un Officier de la Couronne est jugé, contre les formes ordinaires, par des Juges choisis au gré de ses ennemis, mérite d'être rapporté. « Le suppliant, dit-il, ne doit pas être blâmé de ce qu'il ne veut répondre que devant ses Juges naturels; & Votre Majesté, qui fait profession de chérir la justice par-dessus toutes ses autres vertus, a grand intérêt de lui accorder sa demande. Quoiqu'on dise à Votre Majesté que des personnes de la qualité du suppliant ont été jugées autrefois par des Commissaires, & qu'on puisse alléguer l'exemple du Maréchal de Biez & de quelques autres, Elle doit considérer que dans les siecles passés on a commis des injustices; pareille chose est toujours arrivée par faction, & lorsque des personnes puissantes ont abusé de leur autorité, pour perdre ceux qu'elles haïssoient. Les Lettres patentes qui réhabilitent la mémoire du Maréchal de Biez sont fondées en partie sur ce qu'il fut condamné par des Commissaires & non par ses Juges naturels. Si Votre Majesté

Digitized by Google

veut bien se faire lire ce que le Maréchal de Montluc écrit de cette affaire, Elle y trouvera que l'envie & la jalousie des ennemis du Maréchal de Biez furent la cause de son malheur; que telle procédure a toujours été blâmée, & que la vraie justice consiste non-seulement dans la droiture du jugement rendu, mais encore dans la forme, qui ne permet pas d'ôter aux accusés leurs Juges naturels & légitimes, pour leur en substituer d'autres qu'on peut soupçonner d'être choisis au gré des ennemis de celui qu'on veut perdre ».

Marillac avoit raison de croire que les Commissaires qu'on lui donnoit étoient de ce caractere. « On ajoute, dit-il, au nombre des Juges du suppliant le sieur Duchâtelet, plus récusable que quelques autres; il fait profession d'inimitié ouverte contre M. de Marillac, ci-devant Garde des Sceaux, frere du suppliant. Outre que la plupart des Présidens & des Conseillers au Parlement de Dijon sont parens, au degré de l'Ordonnance, des ennemis & des véritables accusateurs du Maréchal, ils ont encore de la haine contre lui, contre son frere, tant pour des intérêts

Digitized by Google

particuliers, qu'à cause du passage de l'Armée de Votre Majesté que le suppliant mena de Champagne en Italie. Les Soldats furent obligés de loger dans les maisons de MM. du Parlement de Dijon, & entre autres dans celles de ceux qu'on donne pour Juges au suppliant. A cette occasion, ils ont conçu une haine mortelle contre lui ; c'est pourquoi on les a choisis sans suivre l'ordre du tableau, mais selon qu'on a cru qu'ils seroient plus animés & plus passionnés contre le suppliant & contre son frere ». Je ne m'arrêterois pas tant à ce que dit Marillac dans sa propre cause, si le choix de ce Duchâtelet, Maître des Requêtes, qu'il récuse particuliérement, ne donnoit sujet de croire que les plaintes de l'accusé n'étoient pas sans fondement.

Duchâtelet, nommé Commissaire d'un certain Lopez, Syndic des Mores chassés d'Espagne, & prisonnier à la Bastille pour crime d'Etat, reçut un diamant de 15,000 livres, & fit absoudre Lopez. La corruption vint à la connoissance de Marillac, Garde des Sceaux, & Duchâtelet fut seulement chassé du Conseil par l'indulgence

Digitized by Google

de Marillac. Sans considérer que le Garde des Sceaux lui avoit épargné la plus grande partie de la confusion & de la peine que son action méritoit, Duchâtelet se déclare l'ennemi irréconciliable des Marillac. Adulateur aussi rampant que vif & piquant railleur, il faisoit souvent des satires, & les lisoit à Richelieu pour divertir son Eminence. Un Prince contre lequel Duchâtelet en avoit composé une, le voulut faire mourir sous le bâton. Le Garde des Sceaux détourna cette violence. Un si bon office sembloit devoir diminuer le ressentiment de l'injure que Duchâtelet croyoit avoir reçue de ce Magistrat; mais l'envie de faire rire un Ministre, duquel on attend des gratifications, aux dépens de ses ennemis, est une violente tentation. Après la fameuse *journée des dupes*, Duchâtelet s'avise de composer une Prose rimée en mauvais latin, à l'imitation des Hymnes du Bréviaire Romain. La piece étoit sanglante contre les deux Marillac & contre la Comtesse du Fargis. Le Cardinal de Bérulle, à qui l'Auteur étoit redevable d'un bienfait signalé, y fut cruellement déchiré. La dévotion de ce Prélat, mort en odeur de

Digitized by Google

ſainteté, y eſt traitée d'hypocriſie. On y reproche au Garde des Sceaux un commerce criminel avec la Comteſſe du Fargis. Le grave & pieux Magiſtrat, y diſoit-on, interrompt ſouvent la récitation de ſon Bréviaire pour aller ſe divertir avec la *ſainte Fargis*. La ſimplicité du Cardinal de Bérulle, qui les croyoit l'un & l'autre purs comme des Anges, y eſt tournée en ridicule auſſi bien que la crédulité de MM. de l'Oratoire, qui parloient de leur Inſtituteur comme d'un Saint à miracles, & dont ils ſe préparoient à demander la canoniſation. Enfin, le Maréchal de Marillac étoit traité de ſéditieux, de brigand, qui méritoit d'être pendu en Greve. Je ne rapporterois pas ces calomnies atroces d'un faiſeur de libelles, ſi cela n'étoit néceſſaire pour l'intelligence d'un diſcours excellent que le Maréchal fit à ſes Juges, & d'un incident arrivé lorſqu'on travailloit le plus fortement à ſa condamnation. En faut-il davantage pour prouver que toutes les regles de la juſtice & de la bienſéance furent violées dans le choix des Commiſſaires qui devoient juger Marillac ? Le Cardinal n'ignoroit pas que Duchâtelet

Digitized by Google

étoit l'Auteur de la Proſe rimée. On l'avoit compoſée pour mettre ſon Eminence en belle humeur.

Averti de ce que les gens de bien crient de ce qu'on laiſſe un Officier de la Couronne à la diſcrétion de pluſieurs Juges qu'il récuſe, & de ce qu'on ne lui permet pas d'avoir un Avocat, Richelieu accorde enfin un Avocat à Marillac; mais cet Avocat fut obligé de parler à haute voix à l'accuſé, de maniere que les Juges ſe préparoient à détruire ce qu'il devoit dire pour ſa défenſe, avant même qu'il eût rien allégué. Le Maréchal ayant demandé à être reçu à la preuve de ſes faits juſtificatifs, les Commiſſaires n'oſerent lui refuſer une choſe ſi raiſonnable. Cela déplut tellement au Cardinal, qu'il fit révoquer la Commiſſion, & établir une nouvelle Chambre près de Paris. Le nouveau Tribunal devoit juger ſur les informations faites à Verdun, & il ne s'agiſſoit plus que d'employer certaines ſubtilités pour infirmer les moyens de défenſe qu'il oppoſeroit. J'ai lu quelque part que le Cardinal informé que le plus grand nombre des Commiſſaires tirés du Parlement de Dijon lui étoient moins

Digitized by Google

dévoués qu'on ne croyoit, il prit la résolution d'avoir d'autres Juges. Voici donc une nouvelle Commission expédiée le 11 Mars 1632. Des anciens Juges on ne retient que ceux dont les ennemis de Marillac sont assurés, on en substitue d'autres qui sont à la dévotion de Richelieu; & pour en imposer au Public, on met parmi eux trois ou quatre Magistrats d'une intégrité connue. Châteauneuf, Garde des Sceaux à la place du frere aîné de Marillac, & qui étoit redevable de son élévation au Cardinal, tenoit le premier rang dans cette Chambre; il étoit Sous-Diacre & revêtu de plusieurs Bénéfices. Richelieu lui fait venir de Rome une dispense de l'irrégularité qu'il auroit encourue dans un jugement criminel. On dit que le Pape forma d'abord quelque difficulté sur l'expédition du Bref; il fallut lui promettre que le Maréchal ne seroit pas condamné à mort. La Reine-Mere & le Duc d'Orléans qui agissoient en sa faveur autant qu'il leur étoit possible, employerent quelqu'un à la Cour de Rome pour empêcher que Châteauneuf, ennemi des Marillac, ne fût le premier Juge du frere de son prédécesseur.

Digitized by Google

Quoi qu'il en ſoit, dès que Marie de Médicis & Gaſton apprennent qu'il y a une ſeconde Commiſſion contre un Officier de la Couronne, dont le plus grand crime eſt de les avoir ſervis l'un & l'autre, ils font menacer tous les Juges de les prendre un jour à partie en leurs propres & privés noms s'ils condamnent Marillac à la mort. Le Duc d'Orléans envoie dire aux deux Rapporteurs du procès qu'il leur caſſeroit la tête d'un coup de piſtolet s'ils s'éloignoient tant ſoit peu des regles de la juſtice dans les fonctions de leur charge. On aſſure même que la Reine-Mere & Gaſton projeterent de faire enlever quelqu'un des plus proches parens de Richelieu, afin d'arrêter l'emportement de ce Miniſtre par la crainte qu'on ne vengeât la mort de Marillac ſur celui qu'on auroit entre les mains. Mais le Cardinal perſuade au Roi d'ordonner à tous les domeſtiques de Marie de Médicis & du Duc d'Orléans de ſortir inceſſamment de Paris, & de défendre à qui que ce ſoit, ſous de grieves peines, de les recevoir dans ſa maiſon. La nouvelle Chambre devoit s'aſſembler d'abord au Château de Pontoiſe; le Maréchal

Digitized by Google

y fut amené de Verdun. Puyſégur, Officier aux Gardes, reçoit l'ordre d'accompagner le Priſonnier avec cent hommes de ſon Régiment. On lui offre juſqu'à cent mille écus s'il veut aider Marillac à ſe ſauver. La propoſition fut généreuſement rejetée plus d'une fois. Voici ce que Puyſégur raconte lui-même de l'arrivée de Marillac à Pontoiſe. « Le Maréchal m'apperçut en deſcendant de carroſſe, m'embraſſa, & me dit : Monſieur de Puyſégur, vous étiez préſent lorſque je fus arrêté, vous aſſiſterez encore à ma mort; ce n'eſt pas que je la mérite, mais mon perſécuteur ne m'épargnera pas. Je mourrai de glaive ou de poiſon. Vous voyez un Avocat auprès de moi : je ne m'en ſers pas pour ſauver ma vie, je ſuis aſſuré de la perdre; je penſe ſeulement à mettre mon honneur à couvert. Quatre jours après un des Commiſſaires nommé Bretagne & deux autres Députés vinrent voir la ſalle où le Maréchal devoit être jugé; ils trouverent tout en bon ordre, & me demanderent ſi la Garniſon ſortiroit toutes les fois qu'on s'aſſembleroit pour interroger l'accuſé. Le Roi ne me l'a pas ordonné, répondis-je, & je ne ferai

Digitized by Google

pas sortir les Soldats sans un commandement exprès de Sa Majesté. Ecrivez-en donc en Cour, reprirent les Magistrats. Je refusai de le faire, & leur dis d'écrire eux-mêmes ». Puységur leur ayant demandé pourquoi ils exigeoient que la Garnison sortît. « La Justice, reprirent ces Messieurs, doit se rendre en un lieu libre; où les gens de guerre ne soient pas les maîtres. On n'y souffre personne qui ait plus de force & d'autorité que les Juges ».

La remontrance des Magistrats & la crainte qu'une Religieuse Carmélite de Pontoise, niece du Maréchal & fort considérée dans la ville, ne trouvât moyen de faire échapper son oncle, furent cause de la translation de la Chambre à Ruel, maison du Cardinal entre Paris & Saint-Germain-en-Laie. Marillac y fut conduit. « Je le trouvai dans l'assurance & la fermeté qu'inspire une bonne conscience, dit Pontis à qui le Roi commanda d'aller à Ruel garder le Maréchal qui souffroit avec peine auprès de lui Desreaux, Lieutenant des Gardes du Corps. Il me disoit souvent: De quoi peuvent-ils me convaincre, sinon d'avoir été fidelle à mon Roi?

Digitized by Google

Pourvu que les regles de la justice soient observées, on ne me fera aucun mal ». Il dressoit lui-même ses écritures, & paroissoit tellement persuadé de son innocence, qu'il ne crut jamais que ses Juges pussent le condamner à mort. Un jour que je le conduisois à leur Chambre, il s'appuya sur moi, & me dit d'un air gai : « Voyez-vous, Monsieur; dans tout ce dont je me sens coupable, il n'y a pas de quoi fouetter un Page ». Mais quel fut son étonnement quand, étant entré dans la Chambre, il reconnut à la disposition de ses Juges qu'ils prenoient pour regle de leur Arrêt la volonté du Cardinal son ennemi! Le Maréchal sortit, convaincu qu'il porteroit sa tête sur un échafaud. Dès ce moment il changea de telle sorte, qu'il n'étoit plus reconnoissable. La mort étoit peinte sur son visage & dans ses yeux. Son esprit n'étoit occupé que de l'horrible injustice qui prévaloit sur son innocence. Son corps s'affoiblit tellement, qu'il ne pouvoit presque plus se soutenir : appuyé sur moi, il disoit tout haut, mais d'un ton bien différent de celui dont il parloit en venant : « Où est le Dieu de la vérité qui connoît mon innocence? Seigneur,

Digitized by Google

Seigneur, où eſt ta providence? où eſt ta juſtice? Mon Dieu, venez à mon ſecours ». On ne peut rien imaginer de plus touchant; mais il falloit faire bonne contenance, & digérer cruellement au-dedans de moi la douleur dont je me ſentois dévoré ».

Les informations faites contre Marillac à Verdun étoient dreſſées de maniere qu'il paroiſſoit du moins coupable de certaines actions qu'on ne pouvoit excuſer de péculat en prenant les choſes à la rigueur & dans la derniere préciſion. Mais comme la plupart des Officiers ſe permettoient ſouvent les mêmes déſordres, on ne les regardoit dans le monde ni comme des crimes capitaux, ni comme un péculat véritable. De là vient que le Maréchal proteſtoit toujours de ſon innocence. Mais en le ſuppoſant légitimement convaincu de ce que des témoins qu'il prétendoit récuſables ou ſubornés dépoſerent contre lui ſur les faits qui paroiſſent plus criminels, il étoit queſtion de ſavoir s'il méritoit la mort. L'original de l'ancienne loi alléguée ne ſe trouvoit point. Bullion, vendu à Richelieu, fit de ſi grandes recherches qu'il trouva cette loi; ce fut

Digitized by Google

apparemment dans les Regiſtres de la Chambre des Comptes. L'Ordonnance porte que le péculat commis par quelque perſonne que ce ſoit, ſera puni par la confiſcation de corps & de biens. Outre qu'elle ne paroiſſoit pas avoir été miſe en exécution contre des Officiers militaires, ſi ce n'eſt dans l'affaire du Maréchal de Biez, dont la mémoire fut enſuite réhabilitée, on ne convenoit pas bien de la véritable intelligence des mots dans leſquels la peine eſt énoncée. Les créatures du Cardinal ſe mettent à feuilleter les vieux regiſtres & les anciens livres de Juriſprudence Françoiſe. Ils trouvent que par la confiſcation de corps & de biens, on entend la mort ou le banniſſement perpétuel, & que ſouvent ces termes ſe prennent dans le premier ſens. Des Juges équitables & déſintéreſſés auroient donné à une loi équivoque l'interprétation la moins rigoureuſe : mais le Garde des Sceaux & les autres Commiſſaires qui vouloient faire leur cour au Cardinal, ſe crurent d'autant mieux fondés à condamner Marillac à mort, que ſuivant les informations de Laffémas & de Moriq ſes ennemis qu'il récuſoit, il paroiſſoit puni-

Digitized by Google

ſable du dernier ſupplice, conformément à l'Ordonnance de Blois, qui défend à tous les Officiers de guerre & à tous les Soldats de prendre & d'exiger de l'argent pour ne pas loger dans les villages ou dans les autres endroits qu'on leur a marqués. Cette loi ne fut point exécutée, parce qu'il auroit fallu pendre tous les Soldats, & faire couper la tête aux Généraux & aux Officiers ſubalternes d'une Armée, même en ſuppoſant Marillac coupable de tout ce que ſes ennemis lui imputoient. On ne pouvoit donc diſculper les Juges de malignité, de corruption, d'injuſtice, & d'une lâche & ſanguinaire complaiſance pour un Miniſtre vindicatif. Achevons de rapporter le détail d'un jugement qui fit le plus grand bruit en France & dans toute l'Europe.

Le 28 Avril même année, les Commiſſaires envoyerent chercher, de grand matin, Marillac, afin de l'interroger dans les formes : il demande qu'on lui laiſſe le temps d'entendre la Meſſe & de communier ; cela lui ayant été accordé, il ſe préſente dans la Chambre, & ſalue reſpectueuſement tous les Magiſtrats. Le Garde des Sceaux lui

Digitized by Google

montre la sellette sur laquelle il doit s'asseoir, & lui demande le serment ordinaire. « Messieurs, dit alors le Maréchal d'une voix ferme & d'un air grave & tranquille, je sais tout ce qu'on doit d'honneur à cette illustre Compagnie, où il y a plusieurs personnes d'un mérite distingué; mais étant, par la grace de Dieu, né Gentilhomme dans le ressort du Parlement de Paris, & le Roi m'ayant élevé à la dignité de Maréchal de France, je ne puis vous reconnoître pour mes Juges naturels, ni vous honorer en cette qualité, après les protestations que j'ai faites & que je réitere encore. J'espere, Messieurs, que vous ne trouverez pas mauvais que je veuille me servir des droits que me donnent mon rang & ma naissance. Si j'ai proposé plusieurs récusations générales & particulieres, ce n'est pas à dessein d'offenser votre Compagnie, ni aucun de ceux qui la composent; je cede seulement à la nécessité d'une juste défense. Il n'est pas impossible que, surpris par de mauvais Mémoires, je n'aie avancé quelque chose de faux dans mes causes de récusation; si cela est, je le désavoue, & je n'en excepte pas même

Digitized by Google

ce que j'ai allégué contre M. Bretagne : il m'eſt ſuſpect pour pluſieurs raiſons. Mais je ſuis naturellement ennemi des injures & des calomnies ; c'eſt pourquoi je ne rougis pas de le prier encore une fois de me pardonner ce que je puis avoir dit de faux contre mon intention ».

« Quant à vous, Monſieur, ajoute Marillac en ſe tournant vers le Garde des Sceaux, je connois votre mérite & votre habileté autant que perſonne du monde ; je reſpecte votre naiſſance, & je puis me vanter d'avoir eu des liaiſons particulieres avec quelques-uns de vos proches parens. Je veux croire que vous n'avez pas accepté ſans répugnance la commiſſion de préſider dans cette Chambre, & que vous n'avez pu réſiſter aux preſſantes ſollicitations de mes ennemis, que vous connoiſſez, & que je n'oſe nommer ; cependant pardonnez-moi la liberté que je prends de vous dire que nonobſtant la droiture & l'intégrité dont vous vous piquez, ce choix affecté des Juges, ces procédures irrégulieres & inouies, cette diſpenſe extraordinaire que vous avez obtenue ſans néceſſité, donneroient à

Digitized by Google

l'homme du monde le plus irréprochable, ſujet de craindre qu'il n'y ait ici de la contrainte & de la violence dans les opinions, & que la préſence d'un Magiſtrat de votre rang ne retienne ceux qui voudroient ſuivre les lumieres de leur conſcience. Et vous, Monſieur de Ballion, vous n'ignorez pas qu'outre ce qui eſt allégué dans mes Requêtes de récuſation, j'aurois encore pluſieurs choſes à vous reprocher; mais à quoi me ſerviroit ce vain effort contre la puiſſante & artificieuſe cabale de mes ennemis? Je ne ſuis point écouté, ce ſeroit vous irriter à plaiſir, & animer encore plus mes perſécuteurs ».

» Quoi qu'il arrive, je ne puis diſſimuler que je vois avec horreur un certain homme aſſis ſur les fleurs de lis dans cette Compagnie. La poſtérité le croira-t-elle, Meſſieurs, que l'Auteur de cette Proſe où la Religion eſt tournée en ridicule, où l'on inſulte aux cendres d'un Prélat plus éminent par la ſainteté de ſa vie que par ſa dignité, d'un Cardinal dont la mémoire ſera toujours en bénédiction dans l'Egliſe, où M. de Marillac mon frere eſt impiement calomnié, où je ſuis mis au rang des

Digitized by Google

brigands & des *pendards*, paroles dignes de la passion & de la rage de l'Auteur; la postérité, dis-je, le croira-t-elle, que celui qui a composé cette infame satire ait reçu le pouvoir de m'ôter & l'honneur & la vie ? Je parle de vous, Duchâtelet; vous vous êtes vanté publiquement, & en présence de plusieurs personnes illustres, & vous l'avez confessé à quelques-uns de ces Messieurs, qui me permettront de les interpeller & de les prendre à témoins, que la Prose est de votre composition. Cependant vous avez eu le front de le nier, par un lâche parjure, devant la personne sacrée du Roi. Grand Dieu! si pour le comble de l'oppression que je souffre, il faut encore qu'un tel homme soit mon Juge, usez du pouvoir souverain que vous avez sur le cœur des hommes; faites que celui-ci soit aussi modéré sur le tribunal, qu'il a été malheureusement furieux en d'autres occasions ».

Le Maréchal expose ensuite la violence exercée dans l'instruction de son procès, la subornation des témoins par Moriq & par Laffémas, Commissaires; les menaces & les emprisonnemens pour intimider ceux qui refusoient de parler

Digitized by Google

contre leur conſcience ; la rejection de ceux qui le diſculpoient ; l'altération & le déguiſement des dépoſitions ; l'enlévement de ſes papiers ſans inventaire ; la ſouſtraction de ceux qui ſervoient à ſa juſtification, & particuliérement des lettres du Roi ou de ſes Miniſtres ; la caſſation inouie & ſans exemple de l'Arrêt de la Chambre de Verdun qui le recevoit à la preuve des faits juſtificatifs ; le changement de ſes premiers Juges, & l'affectation de le transférer ſucceſſivement en divers endroits : il n'oublia pas les refus faits à la Maréchale ſon épouſe, à qui on ne voulut jamais permettre de parler au Roi ni au Cardinal de Richelieu, & l'ordre inhumain envoyé à cette Dame de ſe retirer dans un village, où elle étoit morte de chagrin. « Je ne me préſente point, Meſſieurs, pour défendre ma vie, conclut Marillac ; elle doit être à charge, quand on ſe trouve à mon âge dans un ſi triſte état : je l'ai ſi ſouvent expoſée aux yeux de mon Roi, que je ne dois pas être ſoupçonné de craindre la mort ; ſoumis & réſigné aux volontés de Dieu, je la ſouffrirai conſtamment de quelque part & de quelque maniere,

Digitized by Google

qu'elle vienne. Je penſe uniquement à mettre mon honneur & ma réputation à couvert des calomnies de mes ennemis, & à rendre ſans aucune flétriſſure, au Roi, s'il le déſire, le bâton que j'ai reçu de lui comme une marque de la droiture de mes actions, & de mon inviolable fidélité à le ſervir ».

Ce diſcours achevé, il préſente une Requête de récuſation générale, fondée ſur ce que la Commiſſion des Juges nommés n'eſt vérifiée dans aucune Cour Souveraine, & il demande qu'on lui faſſe droit. Dès le lendemain, il y eut un Arrêt du Conſeil du Roi, par lequel Marillac fut débouté de ſa Requête de récuſation générale, & de toutes celles qu'il a données ou qu'il pourra donner dans la ſuite. On lui enjoint de répondre à ſes Commiſſaires, faute de quoi ils paſſeront outre au jugement du procès. Le voilà donc réduit à ſubir trois interrogatoires. Le ſecours du Conſeil qu'on lui avoit permis d'appeler, étoit plus néceſſaire que jamais dans cette extrémité : on ne voulut pas ſouffrir qu'il eût la moindre communication avec ſon Avocat. Lorſque les Juges ſe préparerent à paſſer aux opinions, le

Digitized by Google

Conseil & deux des plus proches parens de l'accusé présentent une nouvelle Requête de récusation contre Duchâtelet : elle paroît si bien fondée, que les Commissaires n'osent la rejeter ; mais ne pouvant d'un autre côté contrevenir à la volonté du Roi qui leur avoit défendu de recevoir aucune récusation, il fut résolu que le Garde des Sceaux iroit trouver Sa Majesté à Saint-Germain. Le nouvel incident fut examiné au Conseil, & Duchâtelet, qui avoit suivi Châteauneuf, fut arrêté prisonnier. Nous n'en savons pas bien les raisons. Duchâtelet fit répandre dans la suite que désirant se récuser, il avoit suggéré lui-même cette Requête, & que son artifice ayant été découvert par le Garde des Sceaux qui ne l'aimoit pas, le Roi irrité l'avoit fait conduire au Château de Tours. D'où lui venoit ce scrupule ? Eut-il honte de condamner un homme qui lui avoit fait publiquement de sanglans reproches ? Ne fut-ce point aussi une adresse de Richelieu ? Confus de voir tous les gens de bien indignés de ce qu'après une récusation si légitime, on laissoit encore un scélérat au nombre des Juges de Marillac,

Digitized by Google

le Cardinal crut peut-être appaiſer le monde en feignant de punir Duchâtelet comme Auteur de la Proſe dont Son Eminence s'étoit pourtant divertie.

Cette grande affaire, dont la diſcuſſion eſt ſi longue & ſi difficile, fut enfin terminée le ſamedi 8 Mai. Treize Juges, à la tête deſquels étoient le Garde des Sceaux & Bullion Conſeiller d'Etat, condamnerent Marillac à être décapité. Les dix autres, entre leſquels Neſmond & Barillon Maître des Requêtes tiennent le premier rang, opinent les uns à l'abſolution, & les autres à des peines ſi légeres qu'elles ſuppoſoient tacitement une décharge en faveur de l'accuſé. L'Arrêt ne lui fut prononcé que le lundi ſuivant. On lui cacha même ſa condamnation. Ses parens l'ayant apprife, courent à Saint-Germain, implorer la clémence du Roi. Ils s'adreſſent d'abord à Richelieu, & le prient d'intercéder auprès de Sa Majeſté en faveur du Maréchal condamné. « Vous m'apprenez-là une choſe que je ne ſavois pas, répond le Cardinal en faiſant le ſurpris, quoiqu'il fût très-bien informé de tout. Je ſuis bien fâché de ce que M. de Marillac s'eſt mis en

Digitized by Google

cet état par sa faute. Voyez le Roi, il est bon. — Monseigneur, reprit un des parens, n'aurez-vous pas la bonté de vous employer pour M. le Maréchal? — Je vous dis de voir le Roi, répond froidement le Maréchal ». On va se jeter aux pieds de Louis; les parens le supplient de rendre la vie à un Officier qui l'a souvent exposée pour Sa Majesté. *Je verrai ce que j'aurai à faire*, répond gravement l'insensible Louis; *cependant retirez-vous.* Ils retournent à Richelieu. « Hé bien, Messieurs, leur dit-il, avez-vous parlé au Roi? — Oui Monseigneur, s'écrient les parens; mais Sa Majesté nous a dit seulement qu'Elle verroit ce qu'Elle auroit à faire, & nous a commandé de nous retirer. — Je vous conseille de lui obéir, réplique froidement le Cardinal ». Un des parens ayant voulu faire encore quelques instances, Richelieu s'émeut, & dit d'un ton aigre & impérieux : « Je vous avois conseillé de vous retirer, puisque le Roi vous l'a dit; maintenant, je vous l'ordonne de sa part ». Ces Gentilshommes consternés, désespérant de la vie du Maréchal, reviennent à Paris, où tout se prépare pour l'exécution de l'Arrêt.

Digitized by Google

Desréaux, Lieutenant des Gardes du Corps, vint prendre Marillac le lundi 10 Mai, comme pour le transporter dans une autre prison. Certaines choses qu'il remarque en entrant dans le carrosse, & le chemin qu'on prend, lui font connoître qu'on le conduit à la Greve, lieu destiné à son supplice. Il se met alors à prier Dieu, en passant dans la Rue Saint-Honoré devant le Palais-Cardinal. *Voilà*, dit-il, *une maison où l'on m'a promis bien des choses qu'on ne me tient pas aujourd'hui.* Quand il fut arrivé à l'Hôtel-de-Ville, le Prévôt des Marchands, les Echevins, & les Lieutenans Civil & Criminel le suivirent à la Chambre qui lui étoit préparée. « Messieurs, leur dit Marillac, après s'être un peu reposé, c'est une chose étrange qu'un homme de mon rang ait été poursuivi avec tant de rigueur & d'injustice. Dans tout mon procès, il ne s'agit que de foin, de paille, de bois, de pierre & de chaux; on n'y trouveroit pas en tout de quoi faire fouetter un Page. Il y a quarante ans que je sers deux Rois; j'ai suivi continuellement Henri le Grand, & me suis trouvé auprès de lui en plusieurs siéges & en

Digitized by Google

plusieurs combats à pied & à cheval. Je porte sur mon corps des marques honorables de mon courage & de ma fidélité ; on les verra quand je serai dépouillé. J'ai servi le Roi son fils en beaucoup d'occasions importantes & périlleuses. J'ai commandé ses Armées, & il a témoigné publiquement plus d'une fois qu'il étoit satisfait de ma conduite. Enfin, j'ai été honoré du bâton de Maréchal de France. Je sais bien que je suis redevable de cette promotion glorieuse à la bonté du Roi ; mais je puis dire aussi sans vanité que mes services méritoient quelque distinction. Bien loin de m'enrichir, j'ai dépensé la meilleure partie de mon patrimoine, & je puis jurer en vérité qu'il s'en faudra beaucoup que je ne laisse autant que j'avois quand j'ai commencé de servir le Roi. Comment est il arrivé que je sois accablé de dettes après les concussions & le péculat qu'on me reproche ? A la vérité, je me suis vu dans la nécessité de faire quelques levées sur le peuple pour nourrir l'Armée que je commandois en Champagne ; sans cela elle se fût dissipée, & je n'aurois jamais pu la maintenir. Mais je

Digitized by Google

n'en ai usé de la sorte qu'en vertu du pouvoir que le Roi m'avoit donné dans ses lettres : je les ai produites pour ma justification ; mes Commissaires n'ont pas voulu y avoir égard. Péculat ! bon Dieu ! bon Dieu, péculat ! s'écria plusieurs fois à la fin de ce discours l'infortuné Maréchal ».

Son Arrêt lui fut prononcé immédiatement après. La cassation de quelques autres Arrêts rendus en sa faveur, tant au Parlement de Paris qu'à la Chambre de Verdun, s'y trouvoit énoncée. Marillac interrompt la lecture en cet endroit, & dit : « On ne devoit pas renouveler la mémoire de la cassation de ces Arrêts, elle ne fait pas honneur au Roi ; combien de violences & d'injustices a-t-on commises en conséquence » ? Et quand le Greffier vint à lire que le Maréchal étoit duement atteint & convaincu de péculat, de concussions, de levées faites sur le peuple. *Cela est faux !* s'écria-t-il, *je ne fis jamais rien de pareil ; un homme de ma qualité accusé de péculat !* Enfin, quand il entendit prononcer que ses biens étoient acquis & confisqués au Roi, la somme de cent mille livres préalablement prise

pour être employée à des reſtitutions ; *Tout mon bien*, dit-il, *ne monte pas à cent mille livres.* Il demanda à n'être point lié ſelon la coutume ; on le lui refuſa. Ses ennemis qui lui inſultoient publiquement voulurent qu'il fût traité avec la derniere rigueur. Après que le Bourreau lui eut lié les mains : *Quand je me conſidere*, dit-il, *en cet état, je me fais preſque pitié à moi même ; je ne ſais ſi je ne fais pas auſſi pitié aux autres. Monſieur le Chevalier du Guet, n'êtes-vous pas touché de quelque ſentiment de compaſſion ?* — Monſieur, répond cet Officier au Maréchal, j'ai un extrême regret de vous voir en ce triſte état. — *Ayez-en regret pour le Roi, & non pour moi*, réplique Marillac. — C'eſt pour vous, Monſieur, & non pour le Roi, ajoute le Chevalier du Guet ; il ne fait que juſtice. — Je le ſais bien, dit le Maréchal ; les intentions du Roi ſont bonnes : mes ennemis m'ont noirci dans ſon eſprit ; on m'impute des crimes que je n'ai jamais commis, & que je ne ſuis pas capable de commettre : Dieu m'en eſt témoin. Ils ont abuſé du nom & de la facilité du Roi pour me perdre. Je leur pardonne de bon cœur

Digitized by Google

la mort qu'ils me font souffrir. J'avoue, à ma confusion, que mes péchés la méritent devant Dieu ; mais pour dire la vérité dans un état où je ne veux ni ne dois mentir, je ne la mérite point devant les hommes. Je suis obligé de parler de la sorte pour défendre mon innocence ; le droit naturel me le permet, & la Religion ne me le défend pas ».

Le Maréchal employa le peu de temps qui lui restoit aux actes de dévotion ordinaires en pareilles circonstances. Il avoit déjà fait quelques pas pour aller au supplice, lorsque Testu, Chevalier du Guet, l'avertit que le Roi, par une grace particuliere, lui épargnoit la confusion d'être conduit dans une charrette à l'échafaud, & qu'on l'avoit dressé de maniere qu'il pourroit monter quand il seroit au bas du perron de l'Hôtel-de-Ville. « Dites au Roi, répond gravement le Maréchal, que je le remercie très-humblement de cette faveur, & de plusieurs autres que j'ai reçues de lui : assurez-le que je meurs son serviteur, que je lui demande pardon des déplaisirs que je puis lui avoir donnés contre mon intention, & que

Digitized by Google

je ſuis bien fâché du chagrin que les mauvais offices de mes ennemis lui ont peut-être cauſé ». Après ce peu de paroles, Marillac monte ſur l'échafaud, attend & reçoit, avec autant de conſtance que de fermeté, le coup qui ſépara la tête de ſon corps.

Les flatteurs de Richelieu inſulterent au Maréchal mort ; on n'oublia rien pour le décrier comme poltron, factieux & voleur. Les défenſeurs de la Reine-Mere en font le modele de toutes les vertus : c'étoit, diſent-ils, un bon Chrétien, un grand homme d'Etat, un parfait Chevalier, un habile Général. Il y a un milieu à prendre entre ces deux portraits ſi peu reſſemblans. Tous les Gens de bien plaignirent la fin tragique de ce Seigneur opprimé à l'âge de ſoixante ans. La Reine-Mere en fut ſi fort irritée, qu'elle menaça de faire un pareil traitement à Richelieu, ſi jamais elle revenoit en France avec l'autorité qu'elle y avoit exercée avant ſa diſgrace.

Michel de Marillac, Garde des Sceaux, frere aîné du Maréchal, mourut trois ou quatre mois après relégué à Châteaudun, & accablé d'infirmités.

Digitized by Google

La pauvreté de ce Magiſtrat eſt une bonne preuve de ſon déſintéreſſement & de ſon intégrité dans l'adminiſtration des Finances, dont il fut chargé quelque temps. Il vécut dans ſa diſgrace des libéralités de ſa belle-fille, qui l'aſſiſta généreuſement. On eut la dureté d'obliger cette Dame à payer la dépenſe des Gardes que le Roi avoit mis auprès du Magiſtrat exilé. Enfin, elle fit les frais de ſes modeſtes funérailles. Le Garde des Sceaux eſt Auteur du Code appelé de ſon nom le Code *Michau*, & qui eſt aſſez eſtimé des Juriſconſultes. Il eut, ainſi que le Maréchal ſon frere puîné, plus de bonnes que de mauvaiſes qualités. Les mœurs de Michel furent ſur-tout irréprochables, quoi qu'en ait dit le libelliſte Duchâtelet.

A l'égard de ce ſatirique impudent, il obtint ſon élargiſſement auſſi-tôt après la mort du Maréchal. Ce fut la récompenſe d'un miſérable Libelle qu'il compoſa pour juſtifier la condamnation du Maréchal de Marillac; il y inſulte de la maniere du monde la plus lâche & la plus ſanglante au malheur des deux freres. Voici une des circonſtances qui

Digitized by Google

ſert à prouver que ſon empriſonnement ne fut qu'une grimace pour en impoſer au Public. *Je mets une grande différence*, dit-il au Cardinal de Richelieu, qui vouloit s'excuſer de la détention de ſa créature, *entre le mal que Votre Eminence fait & celui qu'elle laiſſe faire; je n'en ſerai pas moins attaché à ſon ſervice.* Ayant été conduit à la Meſſe du Roi quelque temps après, Sa Majeſté ne daigna pas d'abord jeter les yeux ſur lui; Elle affecta même de tourner la tête d'un autre côté, comme ſi elle eût ſenti quelque honte de voir un homme qu'Elle avoit maltraité ſans raiſon. Duchâtelet, habile courtiſan, s'approche de Saint-Simon, favori de Louis XIII, & lui dit à l'oreille ce peu de mots: « Je vous prie, Monſieur, de dire à Sa Majeſté que je lui pardonne de tout mon cœur; mais qu'Elle me faſſe l'honneur de me regarder ». Cette plaiſanterie bouffonne fit rire le Monarque ſi froid & ſi indifférent d'ailleurs, & Mons Duchâtelet eſt careſſé au ſortir de la Meſſe. A quoi tient l'accueil gracieux & l'amitié des Souverains! Le ſatirique fut mieux que jamais à la Cour, & il obtint par la

Digitized by Google

ſuite des graces importantes & des emplois des plus conſidérables. Il devoit le tout à la faveur du Cardinal de Richelieu, qui ne ſe faiſoit, quoique Prêtre, Evêque & Miniſtre, aucun ſcrupule de s'amuſer de ſes plaiſanteries, ſouvent auſſi obſcenes qu'impies & ſcandaleuſes. Voilà tout ce que nous cachent les Apologiſtes de Richelieu.

Le Maréchal de Marillac, dit M. Anquetil, mourut en Chrétien réſigné, ſans impatience, quoique dans l'exécution de ſon jugement on n'omît rien de ce qui pouvoit le rendre dur & humiliant. Pendant qu'on tranchoit la tête au Maréchal, Richelieu entroit dans Paris avec deux cents chevaux, trompettes ſonnantes, comme en triomphe ou en Roi. On remarqua qu'en perſévérant juſqu'à la fin à ſe dire innocent des crimes dont on l'accuſoit & dont l'Arrêt le chargeoit, le Maréchal avoua que ſa conſcience lui en reprochoit d'autres qui méritoient que la juſtice Divine s'appéſantît ſur lui. Cet aveu réitéré avec amertume, fit croire que les remords dont cet infortuné étoit déchiré venoient de la conduite qu'il

Digitized by Google

tint lorſque, pour faire échouer le Cardinal en Italie, il différa d'envoyer les ſecours que Richelieu demandoit, & de ce qu'il cauſa, par ces délais affectés, la mort de beaucoup de François. Les écrits publiés alors en faveur du Miniſtere, autoriſerent cette conjecture; ils inſinuerent que ce crime étoit le vrai motif de ſa condamnation, & qu'on l'avoit tenu ſecret par reſpect pour la Reine-Mere qui ſe ſeroit trouvée impliquée dans le procès. Ménagement meurtrier, qui rend l'exemple de la punition du Maréchal de Marillac inutile pour ceux qui, ſe jouant de la vie des hommes, ſeroient tentés de les ſacrifier à leurs paſſions. Sa famille eut part à ſon malheur; ſa femme mourut de chagrin dans un village, où elle s'étoit retirée en attendant le ſort de ſon trop infortuné mari. Tous leurs parens & amis éprouverent de mauvais traitemens à la Cour, & furent obligés de s'en éloigner; & le Cardinal leur ennemi, plus puiſſant que jamais dans le Royaume, en impoſoit par la crainte à la cabale, à l'indignation & à l'envie, ſans en être plus heureux.

On trouve dans un Ouvrage inti-

Digitized by Google

tulé : *La Vérité défendue*, page 561, que le Cardinal de Richelieu voulut faire obtenir des lettres d'abolition à Louis de Marillac, ſous la condition toutefois qu'il s'avoueroit coupable. Le Maréchal refuſa conſtamment de ſouſcrire à une condition trop flétriſſante pour lui. Si jamais on veut offrir un exemple frappant des abus du pouvoir Miniſtériel, c'eſt ſur-tout celui du procès & du jugement de Marillac qu'il faut citer.



Digitized by Google

HENRI II DE MONTMORENCI,

DUC ET PAIR,

ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Sous LOUIS XIII.

LE ſupplice du Duc de Montmorency fut juſte, diſent les Auteurs du *nouveau Dictionnaire hiſtorique*, ou plutôt il fut moins inique que celui de tant d'autres que le Cardinal de Richelieu ſacrifia à ſon ambition & à ſa vengeance. Mais la mort d'un homme qui promettoit tant, la terreur des ennemis & les délices de la France, rendit le Cardinal plus odieux que n'avoient fait tous les attentats précédens de ſon eſprit vindicatif. En effet, il eſt impoſſible de lire l'hiſtoire des malheurs de ce Seigneur, ſans en être attendri juſqu'aux larmes & ſans concevoir contre le Cardinal une ſorte d'indignation qui va juſqu'à la colere & à la haine. Il pouvoit

Digitized by Google

pouvoit le ſauver même ſans contrarier les vues de ſon cruel deſpotiſme : il ne l'a pas fait ; c'eſt un barbare digne du mépris auquel il n'a pu échapper dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre.

Henri II, fils de Henri I, Duc de Montmorenci, naquit en 1595 ; il étoit petit-fils du célebre & illuſtre Anne de Montmorenci, Connétable de France. Dès l'âge de dix-huit ans, Henri II.e du nom, fut fait Amiral de France, après avoir battu les Calviniſtes en Languedoc, & leur avoir enlevé diverſes places : il les vainquit ſur mer près de l'Iſle de Rhé, & reprit cette Iſle dont ils s'étoient emparés. Loin de profiter de cette conquête, il abondonna pour plus de cent mille écus de munitions qui lui appartenoient légitimement comme Amiral. On voulut lui repréſenter que c'étoit un trop grand ſacrifice : « Je » ne ſuis pas venu, répondit-il avec » fierté, pour gagner du bien, mais » pour acquérir de la gloire ».

Au commencement de l'année 1629, Montmorenci parut à la Cour avec

Digitized by Google

tous les avantages d'une haute naiſſance, ſoutenus par tous ceux d'un extérieur impoſant, magnifique & faſtueux : il éclipſa d'abord tous les Courtiſans, & fit grand nombre de rivaux qui le virent d'aſſez mauvais œil. Les émiſſaires de Richelieu, qui peut-être rouloit déjà contre lui de ſiniſtres projets, firent courir le bruit qu'il étoit amoureux de la Reine ; & cela fut au point que le ſombre & foible Louis en parut alarmé. Les amis du Duc lui conſeillerent de s'abſenter, & Marie de Médicis ſe chargea du ſoin de convaincre ſon fils, que ce bruit injurieux à la jeune Reine n'étoit qu'une impoſture des ennemis de Montmorenci, qui cherchoient à le perdre. Les ſoupçons du Roi ſe diſſiperent aſſez heureuſement. Suivant la chronique du temps, il eut tort de prendre de l'ombrage ſur le compte d'un Seigneur bien fait à la vérité, & capable en apparence d'inſpirer de grandes paſſions, mais dont beaucoup de gens diſoient publiquement, qu'il faiſoit plus de jaloux que de c...

Le Duc de Montmorenci ayant quitté la Cour, alla chercher de la

Digitized by Google

gloire dans les Provinces. Il avoit remporté l'année précédente des avantages considérables sur le Duc de Rohan, Chef des Huguenots : il s'en alla cette fois en Piémont en qualité de Lieutenant-Général. Il y attaqua près de Veillanne les Espagnols, commandés par le Prince *Doria*, & quoique avec des forces très-inférieures aux siennes, il les mit en déroute. Le Comte *de Cromail* lui demanda si parmi les hasards du combat il avoit envisagé la mort : « J'ai appris, lui répondit-il généreusement & avec une grandeur d'ame admirable, dans l'histoire de mes ancêtres, que la vie la plus glorieuse est celle qui finit au gain d'une bataille ; & que l'homme ne l'ayant que pour peu de temps, il doit la rendre la plus éclatante qu'il lui est possible ». Cette victoire fut suivie du siége de Casal, & lui mérita le bâton de Maréchal de France. Cette prospérité enfla son courage, le porta à braver Richelieu, & de là vient la source de ses malheurs & de sa fin tragique.

On remarque assez souvent dans la

Digitized by Google

vie des plus grands hommes, des traits de foiblesse qui, bien qu'ils nous étonnent, ne nous déplaisent pourtant pas. Ne seroit-ce point que ces mêmes foiblesses, en les rapprochant un peu des autres hommes, consolent tacitement notre amour-propre de cette extrême supériorité qui jusque-là n'avoit produit qu'un sentiment d'admiration? Quoi qu'il en soit, on trouve un exemple de cette espece dans la vie de ce même Henri de Montmorenci, dont le courage intrépide nous disposoit à ne pas l'en croire susceptible. « Le siége de *Privas*, dit l'Historien de ce Héros François, fut remarquable par la perte de quelques personnes de commandement : deux Maréchaux-de-camp y moururent, savoir : le Marquis d'*Uxelles*, d'une blessure qu'il reçut aux approches, & le Marquis *de Portes*, d'une mousquetade à la tête. Le jour même qu'il fut tué il devoit être fait Maréchal de France. Environ le moment de sa mort, le Duc de Montmorenci, qui dormoit dans sa tente, fut éveillé par une voix semblable à celle du Marquis qui lui disoit tristement adieu. L'attachement qu'il

Digitized by Google

avoit pour une perſonne qui lui étoit ſi proche, fit qu'il attribua l'illuſion de ce ſonge à la force de ſon imagination ; & le travail de la nuit qu'il avoit paſſée, ſelon ſa coutume, dans les tranchées, fut cauſe qu'il ſe rendormit ſans aucune crainte : mais la même voix qui avoit troublé ſon ſommeil, l'interrompt encore un coup, & le fantôme qu'il n'avoit vu qu'en dormant, le contraint de s'éveiller de nouveau & d'ouïr les mêmes mots que le fantôme avoit prononcés, & qu'il répéta avant que de diſparoître. Le Duc ſe reſſouvint alors qu'un jour qu'ils entendoient diſcourir le Philoſophe *Pitart* ſur la ſéparation de l'ame d'avec le corps, ils s'étoient promis de ſe dire adieu l'un à l'autre, ſi le premier qui viendroit à mourir en avoit la permiſſion ; ſur quoi ne pouvant s'empêcher de craindre la vérité de cet avertiſſement, il envoya promptement un de ſes domeſtiques au quartier du Marquis qui étoit aſſez éloigné du ſien ; mais avant que ſon homme fût de retour, le Roi, qui commandoit le ſiége, fit dire au Duc par des perſonnes.

Digitized by Google

propres à le consoler, l'infortune qu'il appréhendoit. « Je laisse, continue l'Historien, à disputer aux Doctes sur la raison de cet événement, que j'ai ouï plusieurs fois réciter au Duc de Montmorenci, & dont j'ai cru que la merveille & la vérité étoient également dignes d'être rapportées ».

Dans le cours de la maladie assez dangereuse que Louis XIII fit à Lyon en 1630, on craignit pendant quelque temps pour la vie du Monarque. Le Cardinal de Richelieu, qui avoit le plus à redouter de la haine & de la vengeance de la Reine-Mere qui pouvoit devenir toute-puissante par le décès de son fils, supplia Louis de pourvoir à sa sureté. Le Moribond fit venir le Duc de Montmorenci, & lui dit : « Promettez-moi & donnez-moi votre parole d'honneur, qu'à la premiere demande de M. le Cardinal, vous prendrez une bonne escorte, & le conduirez vous-même à Brouage ». Montmorenci donna sa parole : il n'étoit pas encore opposé au Cardinal ; & celui-ci, tout son ennemi qu'il étoit, avoit cependant confiance en lui.

Digitized by Google

Quelques Auteurs ſont étonnés de voir Montmorenci ſe déclarer peu de temps après contre le Cardinal. Il ne parut entre eux depuis ce temps-là aucune brouillerie publique, dit M. Anquetil ; on remarqua ſeulement de la froideur, qui ſervit aux malveillans à les animer l'un contre l'autre. Voici quelques particularités que nous apprennent à ce ſujet les Mémoires du temps. Le Duc de Montmorenci avoit demandé la charge de Maréchal général avec le Gouvernement de la Ville & de la Citadelle de Montpellier. Mais Richelieu, toujours occupé de l'abaiſſement de tous les grands Seigneurs du Royaume, ſongeoit alors à commander les Armées ou en perſonne ou par des Officiers qui lui fuſſent entiérement dévoués ; & Montmorenci n'étoit pas diſpoſé à ſe mettre dans une dépendance aveugle du Miniſtre. Pour ce qui eſt du Gouvernement de Montpellier, on n'avoit garde encore de rendre le Duc plus puiſſant en Languedoc. On élude ſes pourſuites ſur l'un & l'autre article. Il commence alors à s'appercevoir qu'il falloit ſe réſoudre à de-

Digitized by Google

meurer toute sa vie simple Maréchal de France : il se repent de s'être défait de sa charge d'Amiral. S'il eût voulu s'en tenir au commandement des Armées navales, il n'auroit eu ni supérieur ni égal ; au lieu qu'après avoir quitté un emploi qui ne lui paroissoit pas digne de sa noble ambition, dans l'espérance de parvenir aussi bien que ses Ancêtres à la premiere dignité dans les Armées de terre, il se vit réduit à un rang inférieur, où il avoit plusieurs collegues d'une naissance au-dessous de la sienne. Le dépit d'être pris pour dupe augmente alors son chagrin contre Richelieu, qui lui a subtilement enlevé la charge d'Amiral pour s'en revêtir lui-même, aussi bien que de celle de Généralissime des Armées de terre. Montmorenci ne put se soumettre à la fâcheuse alternative de ne point aller à l'Armée quand le Cardinal y traînera le Roi, ou d'obéir à un Prêtre comme les autres Maréchaux de France.

Dans le temps que ces réflexions l'agitoient, la Cour fit un voyage à Monceaux. Il y eut un démêlé avec le Duc de Chevreuse sur une raillerie mal-entendue. L'Ecuyer de celui-ci

Digitized by Google

tire l'épée contre le Marquis de Praslin, qui demandoit un éclairciſſement de la part de Montmorenci. Chevreuſe tire la ſienne preſque en même temps contre ſon adverſaire. Le Maréchal, qui attendoit la réponſe ſans ſonger à ſe battre en cet endroit, prit ſon épée des mains du Page qui la portoit. Le combat étoit à peine commencé que les courtiſans accoururent en foule, & ſéparerent les Ducs & leurs ſeconds. Perſonne n'oſe arrêter les premiers ſans un ordre exprès du Roi; les autres furent conduits au corps-de-garde. Montmorenci va fiérement retirer Praſlin; & l'Officier qui commande les Soldats n'oſe leur ordonner de ſe mettre en défenſe, & s'oppoſer à l'élargiſſement du priſonnier. Le Roi trouva fort mauvais qu'on eût tiré l'épée dans ſa maiſon. Cependant il diſſimule ſon mécontentement; il fait embraſſer les deux Seigneurs, & leur enjoint de ſe retirer juſqu'à nouvel ordre, l'un à Chantilli, & l'autre dans ſes terres. Quant aux ſeconds, ils furent envoyés à la Baſtille. Preſque toute la Cour prit parti dans ce différent. Les amis de la Maiſon de Guiſe ſe déclarerent pour Chevreuſe,

Digitized by Google

& ceux de la Maiſon de Montmorenci pour le Maréchal-Duc. On dit que le Roi ſut bon gré au Duc de Saint-Simon ſon favori d'avoir pris le parti de Montmorenci. La Ducheſſe de Chevreuſe en eut tant de chagrin, que, formant dès-lors une cabale contre Saint-Simon, elle jeta les fondemens de la diſgrace du favori dans l'eſprit de Richelieu, avec lequel la Dame étoit fort bien depuis ſon rappel à la Cour.

Montmorenci, dégoûté du monde, eut quelques ſentimens de dévotion dans ſa retraite de Chantilly. Il aimoit à s'y promener ſeul : ſa forêt eut de nouveaux charmes pour lui ; & il donna des ordres pour l'embelliſſement d'un lieu où, content de la gloire qu'il avoit acquiſe, il projeta, dit-on, de mener une vie tranquille au retour du voyage qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire en Languedoc. Quoi qu'il en ſoit de cette belle réſolution, la philoſophie ou la dévotion du Duc ne dura guere plus que ſa retraite : il eut la permiſſion de revenir huit jours après ; & avant que d'aller en Languedoc, il vit le Roi à Montceaux. Le Duc d'Angoulême ſon beau-frere, & le Comte

Digitized by Google

d'Alais ſon neveu, s'entretenant avec lui à ſon retour de Chantilly, reconnurent qu'il avoit une extrême chagrin contre Richelieu; ils tâcherent de lui perſuader que le Roi rendroit enfin juſtice à ſon mérite. « Les Miniſtres ne ſont pas aſſez bien intentionnés pour moi, répondit-il: je n'attends aucun bon office de leur part; tant que les affaires reſteront dans la ſituation préſente, je ne reviendrai point à la Cour. Tout ce qui me regarde en particulier, je le remets entre les mains de Dieu ».

Emporté par le déſir de ſe ſignaler en ſe rendant le libérateur de la Reine-Mere & du Duc d'Orléans, & de ſe venger du Cardinal de Richelieu, le Maréchal-Duc conſent à recevoir Gaſton en Languedoc, & demande ſeulement qu'il ne parte de Bruxelles qu'à la fin du mois d'Août 1632. « Les Etats de la Province, ajouta Montmorenci, ne ſe peuvent ſéparer qu'en ce temps-là; il faut leur donner le loiſir de prendre leur réſolution ſur le ſecours d'argent qu'ils doivent accorder au Roi. On s'en ſaiſira pour le ſervice de *Monſieur*: je le prie inſtamment de me garder le ſecret, & de ne point s'étonner s'il

Digitized by Google

entend dire que j'écris à la Cour des choſes contraires à l'engagement que je prends avec lui. Je dois uſer de diſſimulation dans cette affaire : c'eſt le moyen de ſervir Monſieur plus efficacement ; qu'il ſe repoſe ſur ma parole, je la tiendrai ponctuellement ».

La plupart des Auteurs aſſurent que le Maréchal ſe laiſſa fléchir aux inſtantes prieres de ſon épouſe, Princeſſe de la famille des Urſins, & parente de la Reine-Mere. Ce fait eſt particuliérement fondé ſur le témoignage d'une fille qui couchoit aux pieds de la Ducheſſe indiſpoſée au temps de cette négociation. « Hé bien, Madame, dit un jour Montmorenci à ſon épouſe avec aſſez d'émotion, vous le voulez, je le ferai pour contenter votre paſſion ; mais ſouvenez-vous qu'il m'en coûtera la vie ». Au rapport de cette même fille, la Ducheſſe répliqua quelque choſe ; mais le Duc l'interrompit bruſquement, & ajouta ces paroles : « N'en parlons plus, Madame, la choſe eſt réſolue ; je ne ſerai pas le dernier qui s'en repentira ». La retraite où cette Dame alla finir ſes jours, en verſant

Digitized by Google

des larmes continuelles sur le magnifique tombeau qu'elle fit élever à son époux, donne certainement à penser que sa conscience lui reprochoit d'avoir contribué à la fin déplorable du Maréchal son époux. Cependant d'autres Historiens soutiennent qu'il cacha son dessein à la Duchesse, & qu'elle s'efforça de l'en détourner quand elle apprit son engagement. La réponse assez seche au Duc d'Orléans, qui remercioit cette Dame des bons offices qu'il prétendoit avoir reçus d'elle, peut servir à le disculper. Voici ce qu'elle écrivit à Gaston : « Monsieur, l'affaire étoit trop importante pour être entreprise avec une femme ; je ne m'en suis point mêlée, & je n'ai pensé ni à persuader ni à dissuader M. de Montmorenci ». Quelqu'un rapporte que la Duchesse étonnée des suites périlleuses de l'engagement pris, qu'elle envisageoit mieux qu'auparavant, ne vouloit pas avouer à Monsieur qu'elle y avoit part. Ne pensoit-elle point aussi à laisser à son époux tout le mérite de la généreuse résolution de travailler à la délivrance de la Reine-Mere & du Duc d'Orléans ?

Digitized by Google

Le Maréchal-Duc n'eut pas plutôt oublié ſon devoir, qu'un malheur conſtant s'attacha à ſes pas. Il voulut faire révolter le Languedoc; mais la Cour envoya aux Etats des Agens qui firent échouer ſon deſſein. Ses projets étoient ſus & rendus impoſſibles avant même que d'éclore. Le Cardinal, en ſouvenir de leur ancienne amitié, l'avertit, lui envoya des amis communs qui lui firent voir l'inutilité de ſes efforts, la difficulté preſque inſurmontable du ſuccès: ils ne lui cacherent pas qu'il expoſoit ſa vie; & que s'il tiroit l'épée contre ſon Souverain, il n'y auroit ni grace ni pardon. Malgré tout cela, Montmorenci, eſclave d'un faux point d'honneur, reſta fidelle aux engagemens criminels qu'il avoit contractés: il ſentoit cependant qu'il ſe précipitoit; mais il ne pouvoit plus s'arrêter dans ſa chute, & ſes complices hâterent encore ſa perte. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il comprit auſſi-tôt qu'il s'étoit engagé dans une carriere bien dangereuſe; il voulut en ſortir par un accommodement, dit l'Auteur de l'Hiſtoire de Languedoc. Dans ce deſſein, il écrit

Digitized by Google

une grande lettre au Comte d'Alais son neveu, pour tâcher de justifier sa conduite. Le Comte montra cette lettre au Cardinal; mais elle ne fit pas changer de sentiment à ce Ministre : on ne voit pas qu'il ait entrepris sérieusement de se réconcilier avec Montmorenci. Cette lettre n'étoit propre qu'à lui persuader que le Duc se repentoit déjà de sa révolte, parce qu'il ne se croyoit pas en état de la soutenir. Tout sembloit en effet concourir à lui présager le mauvais succès de son entreprise ; mais, comme nous venons de le dire, il ne pouvoit plus résister à la force majeure qui l'entraînoit comme malgré lui.

Le Roi arrive le 22 Août à Cosne, où la Reine son épouse vient le joindre avec tout le Conseil. Ce fut dans cet endroit qu'on expédia une déclaration fulminante contre le Duc de Montmorenci & ses adhérens : elle commençoit par un long détail de toutes les démarches que ce Duc avoit faites en Languedoc contre le service du Roi. On le déclaroit ensuite criminel de Leſe-Majesté ; & comme tel, privé de tous honneurs, grades & dignités ; tous ses

Digitized by Google

biens acquis & confisqués au Roi ; le Duché de Montmorenci éteint & réuni à la Couronne, avec ordre au Parlement de Toulouse de procéder contre lui selon toute la rigueur des Ordonnances ; & afin qu'il ne pût pas se prévaloir des priviléges de la Pairie pour décliner la juridiction de ce Tribunal, il étoit dit que le Roi lui attribuoit à cet égard toute Cour & Juridiction, & l'interdisoit à tous autres Juges, nonobstant le privilége de Pairie & tous autres que l'on pouvoit alléguer, dont Sa Majesté le déclaroit indigne & déchu. Cette déclaration, qui contenoit plusieurs autres articles, fut envoyée au Parlement de Toulouse, qui l'enregistra le premier Septembre 1632.

Un assez grand nombre d'Auteurs parlent de la rencontre de Castelnaudary comme d'une bataille dans les formes. Le Baron de Sirot dit qu'il se donna à Castelnaudary, le premier Septembre, une assez grand combat, où les Ligués furent taillés en pieces. Ce ne fut cependant qu'une escarmouche assez légere qui ne coûta pas la vie à cent hommes, & dans laquelle

Digitized by Google

le Maréchal de Montmorenci ſe porta avec ſon feu ordinaire : il fit à Caſtelnaudary à peu près comme il avoit fait à Veillanne ; il voulut aller reconnoître un poſte à la tête de ſoixante ou quatre-vingts maîtres, & les enfans perdus du corps d'Armée de M. de Schomberg. Ayant tiré quelques coups, il ſe laiſſa emporter à ſon impétuoſité, franchit un large foſſé ſuivi de cinq ou ſix perſonnes ſeulement, renverſe d'abord tout ce qui ſe préſente, & tombe enfin percé de pluſieurs coups. L'Armée de *Monſieur*, dont il étoit toute la reſſource, ne fit pas le moindre mouvement pour le ſoutenir ; & Schomberg ne doutant pas que la révolte ne finît avec lui, ne jugea pas à propos d'aller charger les Troupes de Gaſton, qui ſe débanderent peu à près. L'arrivée du Roi, qui étoit parti de Lyon ſur la lettre du Cardinal, remit la tranquillité dans le Languedoc ; & le Duc de Montmorenci fut conduit à Toulouſe, dont le Parlement eut ordre de travailler à ſon procès.

Tous les Hiſtoriens conviennent que le Comte de Moret, fils de Henri IV &

Digitized by Google

de Jacqueline de Beuil, Comteſſe de Moret, fut tué au Combat de Caſtelnaudary; & ç'a été une eſpece de tradition conſtante & non interrompue juſqu'à la fin du dix-ſeptieme ſiecle, qu'on s'aviſa de donner un démenti à tout ce qu'il y a d'Ecrivains de ce temps-là, dans la *Vie d'un Hermite*, dont l'Auteur, nommé *Grandet*, rapporte un grand nombre de conjectures, qui tendent à prouver que ſon Héros eſt le Comte de Moret lui-même. Cet Auteur rapporte que le Frere Jean-Baptiſte (c'eſt le nom de l'Hermite) dit un jour à M. Thomas, Prêtre de Saumur, qu'il étoit à trente pas de M. de Montmorenci lorſque celui-ci fut arrêté priſonnier; qu'après ſa priſe & la déroute de l'Armée, il ſe ſauva une douzaine de perſonnes de la premiere qualité; qu'ayant appris que l'Arrêt de mort prononcé contre le Maréchal avoit été exécuté, il crut que le temps étoit venu d'accomplir le deſſein qu'il avoit formé de ſe retirer du monde: ſur quoi il me paroît que l'on peut faire les réflexions ſuivantes: Premiérement, l'Armée du Duc d'Orléans ne fut point miſe en déroute,

Digitized by Google

elle ne se battit même pas ; elle ne quitta son poste qu'après la retraite de l'Armée Royale : le Comte de Moret ne put donc pas être témoin de la fuite, comme on l'avance ici. Secondement, puisqu'il se sauva, qui l'empêcha de regagner le poste où l'Armée rebelle étoit en bataille ? il n'en étoit qu'à deux cents pas. Qui l'empêcha, du moins dans sa fuite, de rejoindre *Monsieur* à Beziers, & de profiter de l'amnistie qui fut accordée au Duc d'Elbeuf, & à tous ceux qui étoient auprès de Gaston ? Le Comte de Moret avoit-il déjà changé d'habit, & sa vocation érémitique se trouva-t-elle assez forte en si peu de jours pour le mettre au-dessus de la tentation de retourner à la Cour ou du moins de faire savoir qu'il étoit inutile de faire pour lui les prieres des morts ? C'est ce qui ne se peut dire ; car on avoue qu'il ne prit le parti de la retraite qu'après la mort du Duc de Montmorenci. Or, l'amnistie avoit précédé d'un mois l'exécution du Maréchal, & conséquemment le Comte devoit déjà avoir rejoint *Monsieur* qu'il aimoit tendrement & à qui il étoit infiniment cher. De plus, s'il se sauva

Digitized by Google

avec une douzaine de perſonnes de la premiere qualité, comment le bruit de ſa mort ſe répandit-il ſi généralement, & ne fut-il pas réfuté par un ſi grand nombre de témoins & de compagnons de ſa fuite ? Comment Baſſompierre publia-t-il, qu'ayant voulu aller voir détrouſſer les ennemis, il fut rapporté mort ? Comment Dupleix avance-t-il, qu'il reçut une mouſquetade dont il mourut trois heures après, ayant été porté hors de la preſſe dans le carroſſe de *Monſieur* qui témoigna un extrême regret de ſa perte ? On ne parle pas ſeulement de ſa mort ; on nomme l'Officier qui lui porta le coup : c'étoit un Capitaine appelé *Bideran* : on marque le lieu où il expira ; c'étoit le Monaſtere de Prouille. Comment, encore une fois, & ces Ecrivains & les Relations qui parurent en ce temps là, ont-ils marqué ſi préciſément le malheur du Comte, ſans être démentis par une douzaine de perſonnes de la premiere qualité qui ſavoient qu'il étoit vivant & qu'ils l'avoient accompagné dans ſa fuite ? Un ſeul témoin n'auroit pas été cru ſans doute ; mais un ſi grand nombre

Digitized by Google

ne pouvant manquer de faire foi, auroit fait taire les bruits publics & forcé les Hiſtoriens à changer de langage. Mais, dit-on, le Frere Jean-Baptiſte avoit tout l'air de Henri IV: la reſſemblance étoit ſi forte qu'elle ſe faiſoit remarquer encore ſoixante ans après l'action de Caſtelnaudary. Louis XIII, qui eut la curioſité de le voir, en fut frappé, & lui offrit des bénéfices conſidérables: peu s'en faut que je ne conclue de cela ſeul, qu'il n'étoit pas le Comte de Moret. Car de tant d'Hiſtoriens qui ont parlé de ce Prince, pas un que je ſache n'a fait mention de cette parfaite conformité de traits & de reſſemblance, particularité aſſez conſidérable pour n'être pas omiſe. Tout ce qu'on en peut inférer avec quelque vraiſemblance, c'eſt qu'il étoit effectivement fils du grand Henri. Ce Prince avoit bien d'autres enfans qu'il n'a jamais légitimés, ni peut-être connus. L'argument tiré des larmes que le bon Hermite verſoit au ſeul nom du pere de Louis XIII, fait encore quelque choſe, ſi l'on veut, pour la filiation; mais il ne conclut rien en faveur du Comte de Moret, & c'eſt l'unique

Digitized by Google

point dont il s'agit ici. Peut-être en tireroit-on une conséquence plus favorable, si l'on ajoutoit que le souvenir de Mademoiselle de Beuil faisoit la même impression sur lui : il ne devoit guere moins s'attendrir sur elle que sur Henri, supposé qu'il fût le Comte de Moret ; l'un & l'autre lui avoient donné la vie. Enfin le Pere Grandet nous apprend que le Frere Jean-Baptiste, interrogé sur sa naissance par l'Abbé Damieres, répondit : qu'on en disoit bien des choses vraies & bien des fausses. Sur quoi, voici comme je raisonne. Ce qu'on disoit de ce Solitaire, c'est qu'il étoit fils de Henri IV, & le Comte de Moret. Les fausletés que l'on publioit de sa naissance tomboient donc évidemment, au moins sur la qualité de Comte de Moret qu'on lui donnoit ; puisque si elle lui eût convenu, l'on n'auroit effectivement rien publié de sa naissance qui ne fût exactement vrai.

Voilà ce qu'on peut dire de plus fort & de plus plausible, pour prouver que le Frere Jean-Baptiste n'étoit pas le Comte de Moret ; mais on ne doit pas dissimuler ce qu'il y a de plus favo-

Digitized by Google

rable pour établir l'opinion du Pere Grandet : tout dépend d'abord de savoir si le Comte de Moret a été tué au combat de Castelnaudary ; car s'il y est mort, la dispute est finie ; & à moins qu'il ne fût ressuscité, il est impossible de le trouver dans cet Hermite, qui ne mourut que sous le regne du successeur de Louis XIII. Mais si on n'étoit pas sûr que le Comte fût véritablement mort des blessures qu'il reçut au combat, alors les raisons apportées par le Pere Grandet mériteroient d'être examinées, & deviendroient plus fortes & plus concluantes que bien des gens ne se l'imaginent. Or, rien n'est moins certain que la mort du Comte de Moret au combat de Castelnaudary. Tout le monde convient qu'il reçut un coup de mousquet au travers du corps dès le commencement de l'action ; mais tous ne conviennent pas qu'il soit mort sur le champ de bataille, quoique le Parlement de Toulouse le dise dans un de ses Arrêts. Les uns prétendent qu'on le mit dans un carrosse de Monsieur pour le conduire à l'Abbaye de Prouille, & ils se partagent encore sur le temps de sa mort. Les uns disent

Digitized by Google

qu'il mourut dans ce carroſſe avant que d'arriver à l'Abbaye ; d'autres, qu'il mourut en y arrivant ; d'autres, qu'il y arriva mourant, & qu'il y vécut encore quelques heures. Le premier Conſul de Lodeve, Auteur d'une Vie de M. de Montmorenci, dans le parti duquel il s'étoit engagé, prétend que l'Abbeſſe de Prouille fut dépouillée de ſon Abbaye pour y avoir reçu le Comte de Moret. Or, auroit-on pu lui faire un crime de l'avoir reçu lorſqu'il rendoit le dernier ſoupir ? Cette punition ſuppoſe qu'elle l'y avoit non-ſeulement reçu, mais recélé : il n'étoit donc pas mort ſur le champ de bataille, & l'on n'eut garde d'y chercher ſon corps, puiſqu'on ſavoit qu'il avoit été conduit à l'Abbaye de Prouille dans le carroſſe de *Monſieur*. Ne ſauroit-on pas ce que ſon corps ſeroit devenu s'il fût mort dans cette Abbaye, ou même en y allant ? Toutes ces circonſtances prouvent que le Comte de Moret peut bien avoir ſurvécu au combat de Caſtelnaudary, & enſuite être ſorti déguiſé du Royaume & avoir pris le parti de ſe faire Hermite. Ce qui ne ſeroit pas plus extraordinaire

Digitized by Google

extraordinaire que de voir le Duc de Joyeuſe reprendre l'habit de Capucin, après avoir été fait Maréchal de France. Le Pere Grandet raconte que Louis XIV, ayant ſu le bruit qui couroit que le Frere Jean-Baptiſte étoit le Comte de Moret, chargea M. de la Vrilliere de s'informer du fait : on en écrivit à l'Intendant de Touraine, qui demanda à l'Hermite, de la part du Roi, s'il étoit véritablement le Comte de Moret. A quoi il répondit : *Je ne le nie, ni ne veux l'aſſurer : tout ce que je demande, c'eſt qu'on me laiſſe comme je ſuis.* Qu'on liſe la vie de ce Solitaire, & l'on demeurera convaincu que ſi le Comte de Moret n'eſt pas mort au combat de Caſtelnaudary, ou quelques heures après, il y a tout lieu de croire qu'il devint dans la ſuite l'Hermite, connu ſous le nom de Frere Jean-Baptiſte.

Suivant le Pere Griffet, le Comte de Moret, de la mort duquel il ſemble auſſi douter, fut le premier qui engagea l'action de Caſtelnaudary, où ce Prince fut bleſſé preſque auſſi-tôt. Le Duc de Montmorenci, ayant compris par les coups qu'il entendoit tirer, que

Digitized by Google

le combat commençoit, oublie à l'instant la promesse qu'il avoit faite à *Monsieur* d'attendre, & il propose au Comte de Rieux de marcher à l'ennemi : *Mes amis*, s'écrie-t-il, *donnons à cette Cavalerie.* Le Comte qui étoit bien plus âgé que lui & qui avoit plus d'expérience, lui représente fortement la témérité de ce dessein : il lui fait observer qu'on ne peut aller à l'ennemi sans franchir un large fossé de trois ou quatre toises, dans lequel on couroit risque d'être écrasé sans pouvoir se défendre, & qu'il falloit attendre que le canon, qui n'étoit pas encore arrivé, eût obligé la Cavalerie Royale à s'éloigner de ce fossé : « Monsieur de Rieux, mon bon ami, réplique le Duc, il n'est plus temps de temporiser, donnons hardiment. — Monsieur, répond le Comte, je mourrai à vos pieds ». Aussi-tôt le Duc se met à la tête d'un Escadron de cent Maîtres, composé de sa Compagnie de Gendarmes, de celle de Ventadour & de plusieurs Volontaires, & il s'avance jusqu'à vingt ou trente pas de l'aile gauche des Royalistes : il essuie une si furieuse décharge, que son Esca-

Digitized by Google

dron se dissipe en un instant ; il ne laisse pas de franchir le fossé, accompagné du Comte de Rieux, des sieurs de Villeneuve, de Saint-Florens & de son Ecuyer de cuisine, qui ne voulut pas l'abandonner. A peine le fossé est-il franchi, que Montmorenci essuie une seconde décharge, dans laquelle le Comte de Rieux tombe mort à ses pieds, comme il l'avoit prédit. Le Duc lui-même y fut blessé : il tue d'un coup de pistolet un Soldat qui venoit de tirer sur lui, & d'un autre coup, il blesse au bras un sieur de Beauregard, Capitaine d'une Compagnie de Chevau-Légers. Celui-ci porte au Duc un coup de pistolet dans la bouche qui lui perce la joue droite & lui casse deux à trois dents, ce qui fait croire que dans ce moment le Duc ouvroit la bouche pour donner quelque ordre. Le Duc, emporté par sa valeur & sa colere, s'élance alors au milieu des Ennemis, blesse & tue tout ce qu'il rencontre. Mais il reçoit lui même tant de blessures, qu'il ne peut presque plus avancer. Pour comble de malheur, son cheval, blessé de plusieurs coups, se renverse & tombe sur lui.

Digitized by Google

Il étoit affoibli par ſon ſang qu'il perdoit ; & , embarraſſé par la peſanteur de ſes armes , un autre cheval vient encore tomber ſur le ſien ; il lui étoit impoſſible de ſe dégager. Alors il ſe met à crier : *Montmorenci.* Un Sergent du Régiment des Gardes s'approche de lui , il s'appeloit Sainte-Marie. Le Duc le prie de lui amener un Confeſſeur , & de ne pas l'abandonner. Sainte-Marie lui dit qu'un quart-d'heure avant il avoit prié Dieu pour que le Duc d'Orléans & lui ne ſe trouvaſſent point dans la mêlée. Le Duc de Montmorenci lui prend la main : *Ne m'abandonne pas* , lui dit-il. Sainte-Marie le lui promet, & le croyant près de ſa fin , l'exhorte de penſer à Dieu, de lui demander pardon de ſes fautes, & particuliérement de celle qu'il avoit commiſe en prenant les armes contre le ſervice du Roi. Le Duc l'aſſure *que le repentir qu'il en avoit le conduiroit en Paradis.* Pendant qu'on étoit occupé à le ſecourir , ſurvient le Marquis de Brézé qui dit : *Sainte-Marie , qui eſt-ce là ?* — C'eſt M. le Duc de Montmorenci , répond le Sergent. Alors le Marquis dit tout

Digitized by Google

haut au Duc : *Courage*, *Monſieur*, *ce n'eſt rien*, & en même temps il fait ſigne à Sainte-Marie de tranſporter le Duc, au plus vîte, dans la crainte ſans doute que les ennemis ne fiſſent les derniers efforts pour délivrer un priſonnier de cette importance.

On le tranſporta à Caſtelnaudary ſur une planche couverte de pluſieurs manteaux. Ce brave Guerrier avoit dix-ſept bleſſures. Quand il entra dans la ville, tout le peuple s'attroupa pour le voir paſſer ; la plupart avoient les larmes aux yeux, & lui diſoient qu'il étoit leur Gouverneur ; qu'il avoit le pouvoir de leur commander, & qu'ils étoient réſolus de lui obéir. Les ſix Gendarmes qui l'accompagnoient, furent obligés de mettre l'épée à la main pour écarter cette populace. Quand le Duc eut pris un peu de repos, il parut aſſez tranquille, & dit à Boutillon, autre Sergent aux Gardes qui étoit auprès de lui, que ſi ceux qui l'accompagnoient & le ſuivoient dans le combat en euſſent fait autant que lui, on eût fait une belle eſcarre. — Oui, répond Boutillon, ſi vous aviez eu avec vous les mêmes gens que vous com-

Digitized by Google

mandiez à Veillanne & qui combattoient à préſent contre vous: — Tu as raiſon, reprit le Duc ». Tous ceux qui l'avoient ſuivi au-delà du foſſé, furent tués, pris ou bleſſés. On a prétendu que quelques-uns des principaux Officiers de *Monſieur* trahirent le Duc de Montmorenci, ſans quoi il eût été facile de le dégager. Il faut avouer cependant que les fondrieres & les chemins neufs qui ſéparoient les deux Armées rendoient le combat très-difficile, & qu'aucune des deux ne pouvoit attaquer l'autre ſans un extrême péril. Richelieu, en apprenant la nouvelle de la priſe du Duc de Montmorenci, en parut touché, & dit: « Je plains M. de Montmorenci; mais il ne peut éviter une priſon perpétuelle. Brienne, à qui il parloit ainſi, eut le courage de lui répondre, que ce Duc étoit proche parent de ceux de Son Eminence, & qu'ils lui ſeroient tous infiniment obligés, s'il obtenoit du Roi qu'il ne fût condamné qu'à paſſer en priſon le reſte de ſes jours.

Le Duc de Montmorenci, outre ſa haute naiſſance & ſes alliances avec des Princes de la Maiſon Royale de France, étoit trop aimé à raiſon de

Digitized by Google

ſes qualités perſonnelles, pour ne pas trouver de puiſſans interceſſeurs auprès du Roi. Le Prince de Condé, qui avoit épouſé la ſœur du Duc, écrivit une lettre preſſante à Sa Majeſté, en faveur de ſon infortuné beau-frere. Le vieux Duc d'Epernon vint de Guienne à Toulouſe, non pas tant pour rendre ſes reſpects au Roi, que pour ſolliciter en faveur du Duc de Montmorenci, que Schomberg avoit fait conduire dans cette Capitale du Languedoc. D'Epernon avoit toujours fort conſidéré & chéri le Duc; mais quelque bonnes que fuſſent ſes intentions, quelque étudiée que paroiſſe ſa harangue au Roi, il s'y prit d'une maniere plus propre à gâter les affaires, qu'à obtenir la grace de celui qu'il vouloit ſauver. Non content de s'adreſſer directement à Sa Majeſté, ſans avoir parlé à Richelieu, d'Epernon inſéra dans ſon Diſcours pluſieurs traits qui déplurent au Cardinal. « Sire, dit-il en ſe jetant aux pieds du Roi qui le releva incontinent, ſi j'embraſſe les genoux de Votre Majeſté, ce n'eſt point dans le deſſein d'exténuer la faute de M. de Montmorenci par des excuſes re-

Digitized by Google

cherchées. Son crime eſt grand & manifeſte, & c'eſt ce qui le rend digne de votre clémence, vertu vraiment royale qui paroît avoir d'autant plus d'éclat dans le pardon des fautes énormes. Je ne ſais, Sire, ſi vous trouverez jamais une plus belle occaſion de faire voir que vous êtes le meilleur Roi du monde. Toute l'Europe eſt attentive à ce que Votre Majeſté ordonnera d'un Seigneur ſi diſtingué par ſa naiſſance & ſes ſervices : je vous demande ſa grace avec d'autant plus de confiance, qu'ayant reçu une pareille marque de votre bonté dans une occaſion preſque ſemblable, je puis me vanter que Votre Majeſté n'a pas eu lieu de ſe repentir de m'avoir pardonné. Je ne ſuis pas, Sire, le ſeul de vos ſerviteurs qui vous ſoit redevable d'un ſi grand bienfait. M. le Cardinal de Richelieu y a eu autant de part que moi; nous étions l'un & l'autre dans les intérêts de la Reine votre Mere, en un temps où le nom de Votre Majeſté nous étoit contraire, quoique nous euſſions intention de vous ſervir; ſi vous nous euſſiez alors abandonné à la rigueur des lois & de la juſtice,

Digitized by Google

vous vous feriez privé des services utiles de M. le Cardinal & de la gratitude que j'ai toujours conservée. La jeunesse de M. de Montmorenci mérite autant d'être excusée que les bonnes intentions de M. le Cardinal & les miennes dans les troubles dont j'ose vous renouveler la mémoire. M. de Montmorenci est entre vos mains, Sire; il ne peut plus rien faire contre le service de Votre Majesté; mais la conservation de ce Seigneur vous acquerra une gloire immortelle. Le grand nom de Montmorenci reste dans sa seule personne. Le mérite de ses ancêtres ne l'emporte-t-il point sur sa témérité? Oubliez-la, Sire, en considération de ceux qui ont bien servi les Rois vos prédécesseurs. Si je suis assez heureux pour obtenir une seconde vie à mon ami, je me rends volontiers caution qu'elle sera désormais uniquement employée au service de Votre Majesté, & que M. de Montmorenci lavera dans son sang, dont il est prodigue au jour d'une bataille, la tache de sa désobéissance ».

Pendant tout ce discours, Louis eut les yeux baissés vers la terre & ne

Digitized by Google

répondit pas une seule parole. Ce silence, faisant juger au Duc que la perte de son ami étoit résolue, il demande au Roi la permission de s'en retourner en Guienne. « Je vous l'accorde volontiers, dit Sa Majesté; je ne ferai pas ici un long séjour ». Sensiblement affligé de n'avoir rien obtenu, d'Epernon va trouver la Princesse de Condé dans une maison voisine de Toulouse. Elle étoit accourue en Languedoc pour tâcher de sauver la vie à son frere; mais le Roi lui défendit d'entrer à Toulouse: il fallut s'arrêter dans un endroit nommé *le Cluzel*, & se contenter de faire ses sollicitations par des personnes interposées. Richelieu sortoit du logis de la Princesse lorsque le Duc y arriva. Le Cardinal, grand comédien quand il le jugeoit à propos, donna une scene dont on ne put s'empêcher de rire, malgré l'affliction générale que la disgrace de Montmorenci causoit à la Cour. Un gentilhomme envoyé secrétement par Son Eminence, feint de chercher un de ses amis *au Cluzel*, & visite soigneusement la maison; le Cardinal arrive ensuite. En descendant

Digitized by Google

de ſon carroſſe, il jette les yeux de tous côtés avec inquiétude, & ſemble craindre qu'on n'ait caché des aſſaſſins en quelque endroit. Il entre enfin, accompagné de Bullion ſon confident, dans la chambre de la Princeſſe qui fondoit en larmes. Elle ſe leve incontinent ; & oubliant ſa qualité, ſe jette aux pieds de l'ennemi de ſon frere. Au lieu de la relever, Richelieu ſe met à genoux de ſon côté, pleure, & paroît déſolé de ce qu'il ne peut fléchir la miſéricorde du Roi. Il fallut bien promettre de faire une nouvelle tentative. « Afin que je puiſſe mieux réuſſir, ajoute-t-il, trouvez bon, Madame, que je vous conſeille de vous éloigner encore plus de la ville ». On pénétra le ſens de cet étrange compliment ; mais, pour ne point irriter davantage un eſprit altier & vindicatif, la Princeſſe ſe mit ſur le champ en route pour la maiſon du Baron de Saint-Jory, à trois lieues de Toulouſe.

Par une faute de jugement preſque incroyable, dit Pontis, Saint-Preuil, qui n'étoit que ſimple gentilhomme, oſa mêler ſes ſollicitations parmi celles de tous les Grands du Royaume. En

Digitized by Google

présence de Richelieu, il va demander au Roi la vie de Montmorenci. La démarche parut si ridicule, que Saint-Preuil fut le jouet de toute la Cour. Le Roi se moqua de lui, & le Cardinal répondit à son Discours par un compliment à la Richelieu: « Saint-Preuil, dit-il, si le Roi vous faisoit justice, on vous mettroit la tête où vous avez les pieds ». Cela parut un peu cavalier dans la bouche d'un Evêque. Il est vrai qu'il n'appartient pas à un petit Officier de demander une grace que tant de Princes & Seigneurs ne pouvoient obtenir. Tout ce qu'on peut dire pour excuser Saint Preuil, c'est qu'aimant beaucoup Montmorenci, & l'ayant fait son prisonnier de guerre, il crut que cette circonstance lui donnoit le droit de demander la grace du Duc.

Duchâtelet qui joua un rôle si odieux dans l'affaire du Maréchal de Marillac, en joua un beaucoup plus honnête en cette occasion. Il intercéda fort ingénieusement en faveur de Montmorenci. Cet homme, quoique dévoué à Richelieu, avoit un si grand attachement pour l'illustre Prisonnier,

Digitized by Google

qu'il ne craignit pas de se joindre à Saint-Preuil, & de solliciter hautement en sa faveur. « Je pense, dit un jour le Roi, en voyant tant d'ardeur & d'empressement, que M. Duchâtelet voudroit avoir perdu un bras pour sauver M. de Montmorenci : — Je voudrois, Sire, répondit Duchâtelet, en avoir perdu deux inutiles au service de Votre Majesté, & en sauver un qui vous a déjà gagné tant de batailles & qui vous en gagneroit encore ».

On fit des Processions publiques, auxquelles plusieurs personnes de qualité assisterent, afin de demander à Dieu qu'il lui plût de fléchir le cœur du Roi. Un jour, on entendit subitement un grand bruit, causé par le peuple attroupé, qui se mit à crier : *Miséricorde, miséricorde ! grace, grace !* Le Roi ayant demandé ce que c'étoit, le Maréchal de Chatillon, qui sollicitoit aussi en faveur de Montmorenci son parent, dit : « Sire si Votre Majesté veut bien mettre la tête à la fenêtre, elle aura compassion de ce pauvre peuple, qui implore votre clémence en faveur de M. de Montmorenci : — Si je suivois les inclinations du peuple &

Digitized by Google

des particuliers, répondit Louis, je n'agirois pas en Roi ».

Le Duc de Guise, oubliant le différent qu'il avoit eu avec Montmorenci & les anciennes querelles de leurs Maisons, ne se montra pas moins ardent solliciteur que les meilleurs amis du Maréchal. Le Prince de Condé fut presque le seul qui ne fit aucune démarche en faveur de son beau-frere. Son Alteſſe répondit simplement au Gentilhomme que la Ducheſſe de Montmorenci lui dépêcha immédiatement après la malheureuse journée de Castenaudary, qu'il n'y avoit rien à craindre pour la vie d'un Seigneur, oncle de deux Princes du Sang, & qu'Elle feroit son possible pour obtenir la permiſſion de s'aller jeter aux pieds du Roi. Mais, content de laiſſer agir & pleurer son épouſe, Condé va faire son entrée à Dijon, comme Gouverneur de la Province de Bourgogne; & quatre ou cinq jours après qu'on a coupé la tête à son beau-frere, il fait, à l'ouverture des Etats, l'éloge de Richelieu, & ſe déclare infiniment redevable à la faveur du Cardinal.

Digitized by Google

Lorſque Puy-Laurens, favori intime de *Monſieur*, fut que les deux Députés du Roi qui venoient pour traiter avec Gaſton, n'apportoient aucune parole poſitive ſur M. de Montmorenci, il dit avec emportement qu'on voyoit bien les deſſeins du Cardinal; mais que s'il étoit aſſez hardi pour faire mourir M. de Montmorenci, plus de quarante Gentilshommes iroient, le poignard à la main, lui demander raiſon d'une action ſi cruelle. Voilà de beaux articles qu'on apporte à *Monſieur*, diſoient ſes autres confidens: il ne doit point entendre à aucun accommodement, que le Roi ne commence par chaſſer de la Cour le Cardinal & ſes créatures, pour prendre de meilleurs Miniſtres. Quand il fallut traiter ſérieuſement, ces Meſſieurs s'adoucirent, & la foibleſſe de leur Maître ne leur permit pas de déployer plus de vigueur. *Monſieur* accepta toutes les conditions qu'on lui fit de la part de ſon Frere; il n'y eut que la troiſieme ſur laquelle il oſa faire quelques difficultés. Quoique le Duc de Montmorenci n'y fût pas nommé, il eſt évident que *Monſieur* ne pouvoit

Digitized by Google

la ſigner, ſans abandonner ce Duc à la juſtice du Roi, puiſqu'on y déclaroit qu'à l'exception des domeſtiques de ſa Maiſon, *Monſieur* n'auroit aucun ſujet de ſe plaindre, *quand le Roi feroit ſubir à ceux qui l'avoient ſuivi les peines qu'ils méritoient.* Ces paroles déſignoient évidemment le Duc de Montmorenci. Gaſton étoit cependant engagé d'honneur à obtenir ſa grace : il avoit juré plus d'une fois à la Ducheſſe de Montmorenci, qu'il ne conſentiroit jamais à aucun accommodement que ſon mari n'y fût compris ; & le Comte de Brion lui ayant dit qu'on l'avoit averti à la Cour que ſi le Frere de Sa Majeſté ſignoit le traité, ſans être aſſuré de la grace de M. de Montmorenci, il n'y auroit plus aucun moyen de lui ſauver la vie : Gaſton parut très-déterminé à exiger cette grace comme une condition très-eſſentielle.

Le Comte de Brion n'oublia rien pour l'engager à demeurer ferme ſur ce point, & il en donna ſa parole à la Ducheſſe de Montmorenci, qui avoit ſouvent employé ſes prieres & ſes larmes pour l'affermir dans cette réſolution ; mais Bullion vint à bout de la lui

Digitized by Google

faire abandonner, en lui perſuadant qu'il falloit abſolument une victime à la juſtice du Roi : qu'on le laiſſoit le maître de ſacrifier Puy-Laurens ou le Duc de Montmorenci ; qu'il lui étoit impoſſible de les ſauver tous deux à la fois, & que c'étoit à lui de voir ſi, pour conſerver le Duc & Puy-Laurens, il vouloit ſe réſoudre à perdre pour toujours les bonnes graces du Roi, & s'expoſer à tous les effets de ſon juſte reſſentiment. Il y a lieu de croire que dans cette alternative Puy-Laurens qui le gouvernoit, ne lui conſeilla pas de préférer la vie du Duc à la ſienne. On peut même dire que dans la ſituation où *Monſieur* ſe trouvoit alors, il ne lui reſtoit preſque plus de choix à faire ; & que ſi on lui eût propoſé d'abandonner & Puy-Laurens & le Duc, il n'auroit pu s'empêcher de les ſacrifier tous deux, puiſqu'il n'étoit plus en état de ſe défendre lui-même contre les Troupes du Roi dont il étoit environné. C'étoit encore une eſpece de grace qu'on lui faiſoit de lui propoſer des conditions que l'on pouvoit lui preſcrire. Il fut donc obligé d'accepter ſans aucune modification tous les articles

Digitized by Google

que les deux Envoyés du Roi lui avoient préſentés. Après trois jours de conférence, le traité fut conclu & ſigné le 29 Septembre 1632. Par la ſuite, *Monſieur* pour ſauver ſon honneur, nia qu'il eût abandonné le Duc de Montmorenci, & prétendit ne s'être engagé à rien que ſous la condition expreſſe que le Roi feroit grace au Duc, & qu'il ſeroit rétabli dans ſes biens; mais le Roi s'inſcrivit lui-même en faux contre les lettres & déclarations publiques de ſon Frere à ce ſujet.

Le Duc de Montmorenci reçut avec beaucoup de civilité le Marquis de Brézé, lorſqu'il vint lui ſignifier l'ordre qu'il avoit reçu de le conduire à Toulouſe: il s'informa avec empreſſement des nouvelles de la ſanté du Roi & de celle du Cardinal, & demanda, avant que de partir, de ſe faire panſer par ſon Chirurgien: il s'attendoit à mourir. L'accommodement de *Monſieur* conclu ſans que l'on eût rien ſtipulé en ſa faveur, & l'inutilité des démarches que ſes parens avoient faites auprès du Roi & du Cardinal pour obtenir ſa grace, ne lui permettoient pas de douter un moment qu'il ne fût perdu ſans reſſource.

Digitized by Google

Il en étoit ſi perſuadé, qu'il répondit un jour à ſon Chirurgien qui lui diſoit qu'heureuſement aucune de ſes bleſſures n'étoit dangereuſe : *Mon ami, vous avez oublié votre métier : car je puis vous aſſurer qu'il n'y en a pas une ſeule juſqu'à la plus petite qui ne ſoit mortelle.* La Princeſſe de Condé trouva moyen de lui faire tenir un Mémoire, où étoient marquées les raiſons qu'il pouvoit propoſer pour décliner la juridiction du Parlement de Toulouſe. *Mon parti eſt pris*, dit-il après l'avoir lu, *je ne veux pas chicaner ma vie.* Il le déchire enſuite, pour prouver qu'il étoit bien déterminé à n'en faire aucun uſage. D'après cette réſignation du Duc, on auroit pu ſe diſpenſer d'uſer des précautions injurieuſes que l'on prit vis-à-vis de lui. Le Roi, ou plutôt le Cardinal, voulut qu'on ne lui ſervît que des viandes hachées, & il fit défenſe qu'on lui donnât jamais ni couteau, ni fourchette. Il craignoit ſans doute qu'il n'aimât mieux ſe donner la mort à lui-même dans un moment de déſeſpoir, que de périr par la main d'un Bourreau.

Montmorenci ſubit ſon premier interrogatoire le jour même de ſon arrivée

Digitized by Google

à Toulouse, tant le Cardinal craignoit de laisser languir sa victime. Au moment où on vint prendre Montmorenci, pour le conduire dans cette ville, il s'amusoit à regarder par sa fenêtre une troupe de vendangeurs gais & contens. Son Chirurgien, surpris d'une telle indifférence pour la vie, ne put s'empêcher de lui parler de la sorte : « Est-il possible, Monsieur, qu'étant si près & si assuré de votre malheur, vous n'y pensiez pas plus sérieusement ? — J'y pense, répond Montmorenci ; mais cela ne trouble pas la tranquillité de mon esprit. — Et que savez-vous, Monsieur, si on ne vous fera pas mourir ici même ? Tant mieux, je n'aurai pas la peine d'aller à Toulouse ».

Le 30 Octobre, jour destiné à paroître devant ses Juges & à subir l'exécution de l'Arrêt qu'ils devoient prononcer, Montmorenci se leve tranquillement, après avoir bien reposé pendant la nuit. Le Chirurgien l'ayant pressé de consentir qu'il pansât ses blessures : « Cela n'est pas fort nécessaire, dit le Maréchal, un autre va bientôt les guérir toutes ». Puis, tirant de la ruelle de son lit le Jésuite Arnoux son Con-

Digitized by Google

feſſeur: « Mon Pere, lui dit-il, éclairez-moi ſur ce doute : Me contenterai-je d'avouer ingénuement devant mes Juges, le crime que je dois expier par ma mort ? Juſtifierai-je en même temps mes intentions par les conſeils qu'on m'a donnés ſous prétexte du bien public ? Laquelle de ces deux choſes ſera plus agréable à Dieu & la plus avantageuſe au ſalut de mon ame ? Je penche davantage à eſſuyer par mon ſilence toute la confuſion de mon crime & à ne me juſtifier en aucune maniere. Les Magiſtrats ne jugent point de l'intention des hommes ; cela eſt réſervé à Dieu ſeul. Quoique je puiſſe tirer quelque avantage pour ma réputation de ce que je dirois de mes vues & de mes deſſeins lorſque je me ſuis déclaré en faveur de *Monſieur*, & de la conſervation des priviléges de la Province, n'eſt-il pas plus ſûr, mon Pere, de réparer ſimplement, par l'effuſion de mon ſang, les péchés de ma vie paſſée & la derniere faute que j'ai commiſe ? — Monſieur, répond le Jéſuite, la juſtice divine & humaine vous obligent ſeulement à dire la vérité. Après cela vous pouvez uſer du droit que chacun a de ſe juſ-

Digitized by Google

tifier & de conſerver ſa réputation. Cependant, comme il plaît à Dieu de vous inſpirer des penſées ſaintes & capables de vous conduire droit au Ciel, je crois que vous ferez mieux de confeſſer votre crime ſans alléguer ce qui peut l'excuſer ; cette humilité ſera plus agréable à Dieu. — Vous me faites grand plaiſir, mon Pere, reprit le Duc en embraſſant ſon Confeſſeur: Bon Dieu, que votre conſeil calme l'agitation de mon eſprit » ! Il ſe mit alors à baiſer le Crucifix qu'il tenoit à la main, en diſant ces paroles touchantes: « Oui, Mon Dieu, j'en uſerai de la ſorte. Vous étiez véritablement innocent, & vous voulûtes être mené à l'autel comme un agneau deſtiné au ſacrifice. Je ſuis un miſérable pécheur, & je mérite mille fois l'enfer ; de quel plâtre pourrai-je couvrir mes crimes ? Quelque grande que ſoit la confuſion que je dois eſſuyer, elle ſera beaucoup moindre que mes péchés. Allons, mon Pere, allons, puiſqu'il eſt temps de rendre compte ».

Montmorenci parut devant ſes Juges avec la même grace & la même majeſté qu'il avoit dans ſa plus grande ſplendeur. Il s'aſſit au milieu du parquet ſur une

Digitized by Google

chaiſe preſque auſſi élevée que le ſiége des Magiſtrats. Le Garde des Sceaux, Châteauneuf, lui ayant demandé ſon nom, il eut quelque indignation de ce que cet homme qui avoit été Page du dernier Connétable de Montmorenci, préſidoit à la condamnation du fils de ſon ancien maître. « Mon nom, Monſieur? dit le Maréchal-Duc : vous devez le ſavoir, vous avez mangé aſſez long-temps le pain de mon pere ». Château-Neuf, confus de ce reproche tacite, ayant reparti que c'étoit la formalité ordinaire, Montmorenci répondit à toutes les interrogations avec autant de douceur que de briéveté. Non content de tout avouer, il s'accuſa & ſe calomnia pour ainſi-dire lui-même, dans le deſſein de ſauver tous ceux qui ſe trouvoient embarraſſés dans ſon affaire. L'interrogatoire fini, il fit une profonde révérence aux Magiſtrats, & ſortit de la chambre. Le Maréchal s'étant retiré, ſes Juges le condamnerent à mort les larmes aux yeux, & le Garde des Sceaux ſigna l'Arrêt avant que de ſortir du Palais.

Dans le temps que toute la Cour s'intéreſſoit en faveur de Montmorenci,

Digitized by Google

la Reine régnante fut ſollicitée par le conſeil du Duc d'Epernon de ſolliciter pour l'illuſtre infortuné. Elle y étoit aſſez portée d'elle-même, ſi l'on en croit les Mémoires du temps. On a même dit que lorſqu'il fut arrêté au combat de Caſtelnaudary, on trouva ſur lui le portrait d'Anne d'Autriche, qu'il portoit en bracelet; que ce portrait fut remis entre les mains de M. Bellievre qui faiſoit alors les fonctions d'Intendant de l'armée du Maréchal de Schomberg, & qui ne jugea pas à propos de le dire au Cardinal; mais ce Miniſtre en fut informé par d'autres, & il rapporta le fait au Roi, pour l'aigrir de plus en plus contre Montmorenci. M. Anquetil obſerve à ce ſujet, que Louis étoit diſpoſé à faire grace au Maréchal; mais qu'auſſi-tôt qu'il eut appris par Richelieu qu'on avoit pris au Duc un portrait dont on ne nomme point l'original, mais qui ſûrement intéreſſoit vivement Sa Majeſté, Elle fut dès-lors inflexible. L'Auteur ajoute en note : « Le Duc de Montmorenci étoit très-aſſidu auprès d'Anne d'Autriche; il fit même le paſſionné, & il pourroit être arrivé qu'il ſe fût paré

paré de ſon portrait par une galanterie eſpagnole, aſſez à la mode dans ce temps. *Voyez les Mémoires de Motteville.*

Le Pere Griffet, ce grand louangeur du Cardinal, avoue cependant ici que cette Eminence ne rendit compte de cette circonſtance au Roi, que pour augmenter ſon reſſentiment & contre le Maréchal & contre Anne d'Autriche. Quelle noirceur de caractere, ſi cela eſt vrai! Quoi qu'il en ſoit, l'Epouſe de Louis ayant promis de lui parler pour M. de Montmorenci, elle n'oſa le faire ſans avoir auparavant conſulté Richelieu. Ce Miniſtre lui répond qu'il ne doute pas que ſes prieres ne fiſſent une grande impreſſion ſur l'eſprit du Roi, & qu'elles ne fuſſent capables de le fléchir; mais qu'il étoit à craindre que la violence qu'il ſeroit obligé de ſe faire pour changer de réſolution, ne fût capable d'altérer ſa ſanté, qui n'étoit pas encore trop bien rétablie, depuis la grande maladie qu'il avoit eue à Lyon. Anne d'Autriche comprit par cette réponſe que ſi elle ſe mêloit d'intercéder pour Montmorenci, le Cardinal pourroit dire au Roi qu'il avoit averti la Reine, qu'en combattant par ſes prieres

Digitized by Google

les juſtes réſolutions qu'il avoit priſes, elle courroit riſque d'altérer ſa ſanté, & qu'elle avoit mieux aimé s'expoſer à le voir tomber malade, que de laiſſer périr M. de Montmorenci. Ainſi elle prit le parti de garder un profond ſilence ſur cette affaire, & de ne rien dire au Roi qui pût lui perſuader qu'elle y prenoit le moindre intérêt.

On a donné à Louis XIII le ſurnom de *Juſte*; mais plus on lit ſa vie avec attention, plus on doit être étonné qu'il ait obtenu un titre qu'il a ſi peu mérité. Un Prince imbu des maximes barbares de Richelieu, ne pouvoit à coup ſûr être un Souverain équitable. Le Comte de Charlus avoit été chargé par Louis, de redemander au Duc le cordon-bleu & le bâton de Maréchal de France. Montmorenci les lui remet, en lui diſant : « Monſieur & cher Couſin, je rends volontiers, & le bâton & l'ordre à mon Roi, puiſqu'il juge que je ſuis indigne de ſa grace ». Le Comte revient auſſi-tôt chez le Roi, qu'il trouve occupé à jouer aux échecs avec M. de Liancourt. Louis avoit le déplaiſir de voir que celui qui jouoit

Digitized by Google

avec lui & tous les courtisans qui entroient dans le cabinet ne pouvoient retenir leurs larmes: « Sire, lui dit le Comte de Charlus, je viens de la part de M. de Montmorenci, vous rapporter son collier de l'Ordre & son bâton de Maréchal de France dont vous l'aviez ci-devant honoré, & vous dire en même-temps, qu'il meurt avec un sensible chagrin de vous avoir offensé; & bien loin de se plaindre de la mort à laquelle il est condamné, il la trouve trop douce par rapport au crime qu'il a commis ». En prononçant ces paroles, le Comte se précipite aux genoux du Roi & les lui embrasse. « Ah! Sire, lui dit-il, que Votre Majesté fasse grace à M. de Montmorenci: ses ancêtres ont si bien servi les Rois vos prédécesseurs, faites-lui grace, Sire ». Tous ceux qui étoient dans le cabinet se jettent aussi-tôt aux pieds du Roi, & demandent grace en pleurant. « Non, dit le Roi d'un air sombre & chagrin, il n'y a point de grace, il faut qu'il meure. On ne doit pas être fâché de voir mourir un homme qui l'a si bien mérité, on doit seulement le plaindre de ce qu'il est tombé par sa faute dans

Digitized by Google

un si grand malheur. Allez lui dire, ajoute-t-il, que toute la grace que je puis lui faire, c'est que le Bourreau ne le touchera point, qu'il ne lui mettra point la corde sur les épaules & qu'il ne fera que lui couper le cou ». Quel langage pour un Roi ! mais faut-il s'étonner d'entendre parler ainsi l'élève & l'esclave d'un Prêtre aussi féroce que Richelieu ? Le Continuateur de *Daniel* dont j'emprunte ce passage, va bientôt faire tenir au Roi un discours bien opposé à celui que je viens de rapporter.

Dès que le Duc fut convaincu qu'il n'y avoit plus de grace à espérer, il prie le Pere Arnoux & trois autres Jésuites qui l'accompagnoient, de l'aider à mourir chrétiennement. Son Chirurgien s'étant approché pour lui couper les cheveux, le Duc s'apperçut qu'il étoit tout en pleurs, & qu'il n'avoit pas la force de lui rendre ce dernier devoir; Montmorenci lui dit : « Comment, vous qui m'exhortiez si souvent à recevoir tous les maux comme venant de la main de Dieu, vous êtes aujourd'hui plus affligé que moi ! Consolez-vous, Lucante, je veux vous embrasser & vous dire le dernier adieu

Digitized by Google

pendant que j'ai les mains libres. Il l'embraſſe en effet, en le priant de ſe ſouvenir de lui. Il tend enſuite ſes bras à l'Exécuteur, & veut être lié, quoique le Roi lui eût fait grace de cette ignominie. Il ſouffrit patiemment que l'Exécuteur lui coupât les cheveux & lui découvrît le cou & une partie des épaules. Il s'avança enſuite, tenant un Crucifix entre ſes mains pour aller à l'échafaud. Les portes de l'Hôtel-de-Ville étoient fermées, & il n'y avoit dans la cour que le Grand-Prévôt, ſes Archers, le Greffier du Parlement, les Capitouls & les Officiers du Corps de Ville qui avoient eu ordre d'aſſiſter à l'exécution en habit de cérémonie. Le Duc en entrant dans cette cour, remarqua la ſtatue de Henri IV qui eſt poſée au-deſſus de la porte inférieure de l'Hôtel-de-Ville de Toulouſe; il s'arrêta un moment pour la conſidérer. Le Pere Arnoux lui ayant demandé s'il déſiroit quelque choſe : « Non, mon Pere, lui dit-il, je regardois l'effigie de ce grand Monarque qui étoit un très-bon & très-généreux Prince de qui j'avois l'honneur d'être filleul. Allons, mon Pere, voici le ſeul

Digitized by Google

& le plus assuré chemin du Paradis ». Etant arrivé au pied de l'échafaud, il pria un des quatre Jésuites, de faire en sorte que sa tête ne tombât point à terre & de la recueillir s'il étoit possible. Il salua tous ceux qui étoient présens, & les pria de dire au Roi qu'il mouroit son très-humble sujet, avec un regret extrême de l'avoir offensé. Il monte aussi-tôt sur l'échafaud, se met à genoux, baise le Crucifix que le Pere Arnoux retire de ses mains, reçoit une derniere absolution & se recommande aux prieres des Jésuites qui l'accompagnoient. Le billot sur lequel il devoit recevoir le coup mortel, s'étant trouvé trop bas, il eut de la peine à s'y appuyer à cause de la blessure qu'il avoit à la gorge. Il dit à l'Exécuteur d'attendre pour le frapper, qu'il se fût mis dans une situation moins douloureuse ; & lorsqu'il l'eut trouvée : *Frappez hardiment*, lui dit-il, & s'écria aussi-tôt : *Seigneur Jesus, recevez mon ame.* A peine eut-il prononcé ces mots que l'Exécuteur lui trancha la tête d'un seul coup, pendant que tous les assistans fondoient en larmes. Au même instant le Grand-Prévôt fit ouvrir les portes de l'Hôtel-

Digitized by Google

de-Ville, & le Bourreau montra au peuple qui entroit en foule, cette tête séparée du corps.

Immédiatement après l'exécution, le Pere Arnoux reçut ordre d'aller chez le Roi pour lui rendre compte des circonstances de sa mort : « Sire, lui dit ce Pere, Votre Majesté a fait un grand exemple sur la terre, par la mort de M. de Montmorenci ; mais Dieu, par sa miséricorde, en a fait un grand Saint dans le Ciel ». Le Roi répondit en soupirant : « Mon Pere, je voudrois avoir contribué à son salut par des voies plus douces ».

On prétend, dit le même Pere Griffet que je viens de citer, que Louis XIII, malgré sa sévérité, on pourroit dire ici sa dureté & quelque chose de mieux, fut plus d'une fois tenté de pardonner à Montmorenci, & qu'il se reprocha même d'avoir résisté aux larmes & aux prieres de toute la Cour, pour ne pas lui accorder sa grace. C'est du moins ce qu'assure M. *le Laboureur*, dans les *Additions aux Mémoires de Castelnau*, qui dit que M. le Prince de Condé lui a raconté que Louis XIII au lit de la mort lui avoit protesté qu'il s'étoit

Digitized by Google

fait violence dans ce malheureux voyage de Toulouse, où il étoit allé contre son gré ; qu'il avoit eu dessein de sauver la vie au Duc de Montmorenci ; mais qu'il s'étoit laissé entraîner par une foule de prétextes qu'on lui représentoit comme des raisons d'Etat ; qu'il lui en étoit toujours resté un déplaisir cuisant qu'il avoit tenu caché dans son sein ; il ajouta : « Que les Rois étoient bien malheureux de n'entendre que de sinistres rapports, de se défier de leurs plus proches parens, de leurs principaux Officiers & de ceux même qu'ils affectionnent le plus, & d'être obligés de régler leur conduite sur des fantômes de politique, qui ne sont bien souvent que l'intérêt d'autrui. On voit par-là que Louis XIII sentoit très-bien la faute qu'il avoit faite, en cédant aux avis & représentations de Richelieu ; aussi ce Prince auroit pu ajouter : Le comble du malheur pour un Souverain, est de se laisser gouverner par un Ministre, & sur-tout par un Ministre jaloux, vindicatif & sanguinaire.

Henri de Montmorenci étoit dans sa trente-huitieme année lorsqu'il fut décapité à Toulouse. Le Garde des

Digitized by Google

Sceaux de l'Aubespine-Châteauneuf, qui étoit Sous-Diacre, présida à son jugement, en vertu de la dispense qu'il avoit obtenue du Pape pour présider à celui du Maréchal de Marillac, & qui lui permettoit d'assister, d'opiner & de donner des ordres dans tous les procès criminels. Montmorenci avoit rendu de grands services à l'Etat, & il fut entraîné, contre son inclination, dans l'engagement qu'il prit avec *Monsieur*. Ses amis ne cessoient de lui mettre devant les yeux la mort du Comte de Boutteville son cousin, que le Cardinal avoit fait mourir pour une faute pardonnée à cent autres. L'Amirauté dont ce Ministre avoit obligé Montmorenci à se démettre pour s'en revêtir, le chagrin qu'il lui avoit donné pendant la Campagne de 1630, où il l'avoit réduit à servir d'abord sous lui, en qualité de simple Volontaire, après l'avoir leurré de l'espérance d'être Maréchal de Camp général: ces mortifications l'ébranlerent; mais elles ne le déterminerent pas. La Duchesse sa femme, l'une des plus vertueuses Dames du Royaume, se mit de la partie, dit l'Auteur que je transcris ici, &

Digitized by Google

se joignant aux partisans de *Monsieur*, lui fit valoir la gloire qu'il y avoit à tirer de l'oppression une Reine fugitive & le Frere du Roi héritier présomptif de la Couronne. Persécuté par le Ministre, ennemi mortel de la Mere & du Fils, il ne peut tenir contre cette considération, & demande seulement du temps pour disposer les choses & se mettre en état de se faire craindre. Mais le Duc d'Orléans ne le lui donna pas, & une bravoure mal-entendue précipita sa perte à Castelnaudary. Jamais il ne fut plus grand que dans son malheur, & il parut moins admirable au-devant de Rhé & de Veillanne, au milieu des vaisseaux ou des bâtimens ennemis, couvert de sang & de poussiere, que dans sa défaite ou dans sa prison, où, uniquement occupé des pensées de l'éternité, il donna des exemples touchans des plus éminentes vertus. Tranquille sur son sort, il se résigna, dès le premier moment, à ce que la Providence ordonneroit de lui. Plein d'amour pour ses ennemis & même pour le plus implacable de tous, il envoie un tableau de prix au Cardinal de Richelieu, & le fait assurer qu'il est son serviteur, le serviteur de ce même

Digitized by Google

oppresseur qui l'avoit dépouillé !... Ce fut dans ces dispositions que l'infortuné Montmorenci attendit sa derniere heure.

La Princesse de Condé sa sœur, & *Monsieur* qui envoya un Gentilhomme exprès à Toulouse, solliciterent inutilement pour lui faire conserver la vie. Le premier Ministre parut oublier entiérement que dans le temps de sa disgrace à Lyon, deux ans auparavant, dans ce moment où tout le monde l'abandonnoit, le Duc, par un pur effet de sa générosité, lui offrit une retraite dans son Gouvernement, & sa protection contre tous ses ennemis. Il fallut mourir, Richelieu l'avoit décidé ; Montmorenci avoit, à ses yeux, un crime irrémissible, son mérite personnel qu'il ne démentit pas d'un instant; car il porta sur l'échafaud le visage & le cœur d'un héros. Toute la Cour pleura sa mort, & les partisans du Cardinal ne purent si bien cacher leur douleur qu'elle ne les trahît. La France entiere en fut consternée, comme les Pays-Bas l'avoient été, le siécle précédent, en voyant tomber la tête du fameux Comte d'Egmont sous la main d'un Bourreau. Le Roi seul dissimula ses sentimens, &

Digitized by Google

ne parut pas d'abord touché de la perte du Seigneur le plus aimable & le plus aimé de son Royaume. Mais sa douleur renfermée n'en fut que plus vive à l'article de sa mort, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Nous ne pouvons conclure autre chose de ces divers récits, sinon que ce n'est pas la faute de Montmorenci qui l'a fait périr, mais bien la jalousie du Monarque, stimulée par Richelieu, & l'envie du premier Ministre qui redoutoit un mérite aussi éminent que celui du Duc.

Je rapporterai ici deux circonstances de la vie privée du Duc de Montmorenci, qui marquent admirablement bien ses inclinations nobles & élevées. Un jour qu'il jouoit, on ne dit pas à quel jeu, il se trouve un coup de trois mille pistoles. Un des Gentilshommes présens, ayant dit tout bas à son voisin, que cette somme feroit sa fortune, Montmorenci l'entendit & ne fit semblant de rien. Il joue, gagne & dit au Gentilhomme, en le priant d'accepter ce qui étoit sur le jeu : « Je voudrois, Monsieur, que votre fortune fût plus considérable. Dans un voyage en Lan-

Digitized by Google

guedoc, quelqu'un de ceux qui accompagnoient le Maréchal-Duc, se mit à parler de ce qui fait le bonheur de la vie & à soutenir que les gens de la plus basse condition peuvent vivre dans un parfait contentement. Montmorenci apperçoit alors dans un champ quatre Laboureurs qui dînoient à l'ombre d'un buisson. « Approchons-nous, dit-il, de ces bonnes gens, & demandons-leur s'ils se croient heureux ». Trois répondirent que, bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avoit données, ils ne souhaitoient rien autre chose dans le monde. Le quatrieme avoua franchement qu'une chose manquoit à son bonheur ; c'étoit de pouvoir acquérir certain héritage que ses peres avoient possédé. » — Et si tu l'avois cet héritage, dit Montmorenci, serois-tu bien content ? — Autant que je puis l'être, Monseigneur, réplique le payſan. — Combien vaut-il, demande le Maréchal ? — Deux mille francs, repart le bon homme : — Qu'on les lui donne, repart aussi-tôt le Duc, & qu'il soit dit que j'ai fait au moins un heureux dans ma vie ».

Louis XIII prévenu que la Ducheſſe

Digitized by Google

étoit complice de la révolte de son époux, ne voulut jamais permettre qu'elle vînt se jeter aux pieds de Sa Majesté. La douleur constante de cette seconde Artémise est quelque chose de si extraordinaire, & la vertu qu'elle témoigna dans sa disgrace est si rare, que je ne puis la passer sous silence. Montmorenci écrivit la veille de sa mort une lettre fort tendre à son épouse. Mais ceux qui furent chargés de rendre la lettre, trouverent la Duchesse dans une si affreuse désolation, qu'ils n'oserent s'acquitter de leur message. Elle avoit pressenti le sort du Maréchal, par le triste & morne silence de tous ses domestiques, & par la consternation & l'abattement qui paroissoient sur leur visage. Dans le premier transport de sa douleur, elle laissa échapper ces paroles contre le Roi : *Bon Dieu ! après cela peut-on l'appeler Juste ?* Mais se souvenant bientôt que son époux allant au supplice lui avoit expressément recommandé de modérer son ressentiment, de pardonner à leurs ennemis & de recevoir cette affliction de la main de Dieu, elle ne chercha plus qu'à se consoler au pied de son Crucifix. *Je n'aimai que lui dans le monde*,

Digitized by Google

diſoit-elle en verſant un torrent de larmes, *& vous me l'avez enlevé, ô mon Dieu! afin que je n'aime que vous!* Quelqu'un lui ayant conſeillé de ſauver ſes pierreries & d'autres effets précieux: « Je ne veux pour tout bien que la douleur & la patience, répondit-elle, je ne crains pas qu'on m'enleve jamais ni l'une, ni l'autre ».

Sept ou huit jours après la mort du Maréchal, un Exempt des Gardes eut ordre de conduire la Ducheſſe priſonniere au Château de Moulins. Elle y fut d'abord aſſez étroitement gardée. Après un an, le Roi lui accorda la liberté de ſortir & de recevoir des viſites. Au lieu d'uſer de cette permiſſion, elle s'enferme dans un cabinet obſcur où il n'entre point d'autre lumiere que celle de quelques bougies. Son unique conſolation étoit de recevoir les pauvres & de les ſoulager. « Je me crois, diſoit-elle, la plus affligée perſonne du monde; mais cette penſée ne me rend pas inſenſible aux miſeres d'autrui. Les moyens que j'ai de faire du bien, me tiennent lieu de conſolation dans un temps où je n'en puis recevoir de perſonne ». A la ſollicitation de ſes amis & de ſes parens, elle

Digitized by Google

quitte cette triſte demeure; mais c'eſt pour ſe retirer dans une maiſon voiſine d'un Monaſtere de Religieuſes de Moulins avec leſquelles elle ſe cache la plus grande partie de la journée. Louis XIII, paſſant par cette Ville dix ans après la mort de Montmorenci, envoie viſiter la Ducheſſe. « Témoignez au Roi, dit-elle au Gentilhomme chargé de cette commiſſion, que je ſuis ſurpriſe qu'il ſe ſouvienne encore d'une femme malheureuſe & indigne de l'honneur qu'il me fait; mais de grace, n'oubliez pas de lui rapporter ce que vous voyez ». Elle couvrit alors ſon viſage, pour donner un libre cours aux larmes qui lui vinrent aux yeux dès que le Gentilhomme ouvrit la bouche. Le lendemain le Cardinal envoya faire ſes complimens à la Ducheſſe : « Aſſurez M. le Cardinal, dit-elle au domeſtique, que je le remercie de l'honneur qu'il me fait; mais dites-lui que mes larmes ne ceſſent pas encore ». La Ducheſſe avoit toujours eſpéré d'obtenir la réhabilitation de la mémoire du Maréchal : elle y trouva des obſtacles inſurmontables, & même de la part du Prince de Condé ſon beau-frere dévoué au Cardinal d'une maniere

Digitized by Google

indigne d'un premier Prince du Sang. La Ducheſſe ſe contenta de bâtir une Egliſe & d'y élever un ſuperbe Mauſolée. Le Corps de ſon époux y fut transféré de l'Abbaye de Saint-Saturnin de Toulouſe, où il avoit d'abord été inhumé. La Ducheſſe s'enſévelit avec lui dans le Monaſtere, y prit le voile de Religieuſe, & finit ſes jours auprès des cendres qu'elle avoit ſi long-temps arroſées de ſes larmes. Elle ne ceſſa d'en répandre juſqu'à ſa mort, qui ne vint que dans un âge aſſez avancé terminer ſa douleur & ſes regrets.

Digitized by Google

FRANÇOIS DE JUSSAC D'AMBLEVILLE,

SIEUR DE SAINT-PREUIL, Maréchal de Camp, Gouverneur d'Arras,

Décapité sous LOUIS XIII.

LA mort de ce brave Gentilhomme eſt encore un de ces attentats du deſpotiſme miniſteriel dont on ne trouve malheureuſement que trop d'exemples dans le miniſtere du Cardinal Duc de Richelieu. Elle prouve que ce n'étoit pas aſſez pour ſe dérober à la vengeance de cet implacable Viſir que de plier ſous ſes volontés, & ramper ſervilement devant ſa perſonne; il falloit encore conſerver les plus grands égards pour ſes confidens, pour ſes amis & ſes proches, & en quelque façon ſe conduire vis-à-vis d'eux comme des eſclaves vis-à-vis leurs ſupérieurs &

Digitized by Google

leurs maîtres. Cette vérité devient, pour ainſi dire, palpable dès qu'on eſt inſtruit des motifs qui firent condamner le malheureux Saint-Preuil.

La Meilleraye, parent du Cardinal, étoit parvenu au grade de Maréchal de France. Sa fierté avoit toujours été en proportion des honneurs que le Cardinal-Miniſtre avoit fait pleuvoir ſur lui. Ce Maréchal exigeoit des ſoins, des égards, des reſpects. Saint-Preuil qui avoit débuté avec lui dans le métier des armes, où tous deux avoient commencé par être Enſeignes aux Gardes, ne ſe crut point obligé à ces déférences. Le Maréchal, homme auſſi altier que le Miniſtre, en conçut de l'humeur & du dépit; il regarda Saint-Preuil comme un ennemi ſecret: le déſir de s'en venger s'empare de ſon eſprit, & il ne ſe trouve que trop bien ſecondé par le Cardinal, auquel on ne déplaiſoit pas impunément. Dans le temps que Saint-Preuil ſervoit avec la Meilleraye dans les Gardes, ils offrirent tous deux leurs hommages à la même Dame, qui étoit de très-grande condition. Saint-Preuil l'emporte ſur ſon rival par un ſtrata-

Digitized by Google

gême bien digne d'un jeune homme passionné & hardi. S'étant un jour comporté vis-à-vis de cette Dame de maniere qu'elle le traita d'insolent, il en reçoit l'ordre de ne jamais se présenter devant elle. Saint-Preuil, affectant le plus vif chagrin, se retire. Il n'ignoroit pas que cette Dame alloit presque tous les jours se promener le long d'un fort beau canal, il va l'y attendre, & sortant tout nu de derriere une palissade, il s'écrie: *Adieu, Madame, ce sera pour la derniere fois*; & soudain il se précipite dans l'eau la tête la premiere. Saint-Preuil, qui étoit très-bon nageur, savoit où il devoit reprendre ses habits; il les reprend & se tient caché pendant quelques jours. Durant cet intervalle, il apprend que cette Dame touchée de son désespoir, le plaint & le regrette. Il ressuscite à point nommé, dit Bussi, & ne perd pas une si favorable conjoncture. Saint-Preuil, amant heureux, ne fut pas modeste dans sa victoire; il plaisanta son rival, & dès-lors la Meilleraye devint son ennemi déclaré. Cette haine se perpétua par la jalousie que celui-ci conçut à son tour contre le Duc de La Meilleraye, qui fut fait Maréchal de

Digitized by Google

France. Saint-Preuil critiquoit les ordres du Général, blâmoit ses manœuvres, & ne se présentoit jamais devant lui qu'avec une hauteur équivalente à la fierté du Maréchal. Saint-Preuil avoit tort sans doute; du reste il servoit en brave homme & en très-bon Officier.

La Meilleraye ne fut pas la seule des créatures de Richelieu, avec laquelle Saint-Preuil se brouilla d'une maniere irréconciliable. Ce Gentilhomme, d'un tempérament vif & bouillant, eut un jour l'imprudence de donner des coups de canne à d'Aubray, Commissaire des Guerres & parent du Secrétaire d'Etat Desnoyers, autre confident & ami du Cardinal. Il n'en falloit pas tant pour s'attirer de fâcheuses affaires sur les bras; la plus malheureuse pour lui, quoiqu'elle ne fût qu'une erreur involontaire, celle qui fut la cause, au moins apparente, de sa perte, est l'affaire de la Garnison de Bapaume, que nous allons rapporter d'après les témoignages mêmes des Auteurs les plus dignes de foi, tant contemporains que de ceux qui ont écrit d'après leur récit.

La Meilleraye & le Maréchal de Brézé voulant forcer les Espagnols

Digitized by Google

qui investissoient la ville d'Aire, à sortir de leur camp pour leur livrer bataille, prirent plusieurs villes de la Flandre, sans que le Cardinal-Infant, qui commandoit les ennemis, sortît de ses retranchemens. Les deux Maréchaux profitent de son inaction pour assiéger la ville de Bapaume qui fut prise en huit jours, quoique la fortification en fût parfaite, qu'elle eût sept bastions, une bonne contrescarpe, six demi-lunes & une palissade dans son fossé. Le Cardinal de Richelieu assure que les assiégés ne voulurent jamais se rendre, qu'après qu'une mine eut fait sauter un de leurs bastions.

Il fut convenu, après la prise de cette Ville par capitulation, que le Gouverneur & la Garnison de la Place sortiroient à huit heures du matin pour se retirer à Douai. On écrivit en même temps aux Gouverneurs des Villes frontieres d'empêcher les coureurs & les partis d'inquiéter les gens sortis de Bapaume, afin que ceux-ci pussent arriver sûrement à Douai, environ sur les trois heures après midi. Mais par quelques retardemens survenus, le Gouverneur & la Garnison ne se mirent en route qu'à

Digitized by Google

quatre heures du soir, & passerent la nuit dans la campagne à une lieue de Douai. L'escorte que la Meilleraye leur avoit donnée, s'en retourna de cet endroit suivant l'ordre du Maréchal, & laissa seulement un Trompette. Sur le soir du même jour, un espion vient rapporter à Saint-Preuil, alors Gouverneur d'Arras, que quatre cents hommes de la garnison de Béthune étoient sur le point de sortir pour quelque dessein. On tient conseil de guerre, & tout le monde juge que les ennemis projettent quelque entreprise sur Arras. A minuit, arrive un autre espion qui dit que les quatre cents hommes sont sortis avec quelque Cavalerie par la porte qui répond du côté d'Arras. Saint-Preuil assemble les Capitaines de sa garnison, & tous conviennent d'aller au-devant des ennemis. Six cents hommes de pied & trois cents chevaux sortent de la Ville. Saint-Preuil & Pontis son ami s'étant avancés devant les autres, apperçoivent les feux du campement. « Ce sont les ennemis, dit le premier, il les faut charger & de la bonne maniere. — Mais, demanda Pontis, n'est-ce pas ici le chemin de Bapaume

Digitized by Google

à Douai? En ce cas, ce pouroit être la Garnison sortie de la ville. — Il n'y a pas d'apparence, répond Saint-Preuil; on m'a écrit qu'ils devoient partir hier à huit heures du matin, & se rendre à Douai sur les trois heures après midi ». Saint-Preuil & Pontis rejoignent leur Troupe, & la mettent en bataille. Le Gouverneur de Bapaume, qui les voit venir, en fait autant, & marche aux François, dans le dessein de se défendre. Il leur avoit déjà envoyé le Trompette que le Maréchal de la Meilleraye lui avoit donné pour le conduire. Mais cet homme n'osant se présenter devant les François qui s'avançoient avec une extrême chaleur, gagne le derriere de leur Troupe; cependant on tire plusieurs coups de part & d'autre. Les Espagnols qui se voient rudement chargés, crient alors: *Bapaume*, *Bapaume*. Saint-Preuil étonné s'arrête & fait sonner la retraite; mais ses gens trop acharnés pillerent le bagage des ennemis sans qu'on pût les retenir. La grande chaleur étant refroidie, Saint-Preuil délibere sur ce qu'il y avoit à faire. « Monsieur, lui dit Pontis, voici une fâcheuse mépriſe, il

Digitized by Google

y va de l'honneur de M. de la Meilleraye ; prévenez-en les ſuites par une prompte ſatisfaction ». Saint-Preuil, quoique fort brouillé avec le Maréchal, convient de la bonté du conſeil de ſon ami, & ſe rend ſans peine à ſon invitation.

Il va donc trouver le Gouverneur de Bapaume, & lui parle de la ſorte : « Monſieur, je ſuis au déſeſpoir du malheur qui eſt arrivé : je vous en demande pardon, & vous proteſte en même temps qu'il n'y a eu aucune mauvaiſe volonté de notre part. On me manda hier que vous deviez arriver à Douai ſur les trois heures après midi : il eſt aujourd'hui ſix heures du matin ; qui auroit jamais penſé que vous étiez encore en campagne ? Nous vous avons pris pour un parti ſorti de Béthune, comme on nous l'avoit rapporté, & nous nous ſommes confirmés dans cette penſée, quand nous vous avons vu venir en bataille ſans nous envoyer un Trompette. Au reſte, Monſieur, je vous aſſure que ni vous, ni vos Soldats n'y perdrez rien ; on vous rendra tout, à l'heure préſente. Vous ſavez qu'on n'eſt pas toujours maître de ſes

Digitized by Google

gens, quand ils ſont dans la premiere chaleur ». Le Gouverneur étoit un fort galant homme ; il répond avec beaucoup d'honnêteté à Saint-Preuil, que c'étoit un malheur ; que le Trompette effrayé avoit manqué à ſon devoir, & qu'il étoit fort obligé à la civilité de l'Officier François. On rend incontinent tout ce qu'on a pillé, & Saint-Preuil donne même de ſon argent pour dédommager les Soldats de certaines choſes qu'ils avoient priſes. Généroſité, dont le Gouverneur de Bapaume fut ſi charmé, qu'il en parla par-tout avec éloge. Saint-Preuil, qui prévoit dès-lors que ſes ennemis ſe pourroient malignement ſervir de ce prétexte pour le perdre à la Cour, prie le Gouverneur Eſpagnol de vouloir donner par écrit ce qu'il diſoit de bouche, & de le ſigner de ſa main ; afin qu'en cas de beſoin, le François pût produire ce témoignage pour ſa juſtification. L'Eſpagnol fit la choſe de bonne grace, & voulut que tous ſes Capitaines ſignaſſent après lui. Telle eſt la fameuſe aventure de la Garniſon de Bapaume, qui fit alors tant de bruit. Le récit de Pontis, que le Pere Griffet traite aſſez indécemment de roman ;

Digitized by Google

ce récit, dis-je, de Pontis, témoin oculaire, eſt d'autant plus croyable qu'en d'autres occaſions il avoue ſincérement les fautes dont ſon ami étoit véritablement coupable, & que dans la ſentence de mort rendue contre Saint-Preuil, il n'y eſt fait aucune mention de l'affaire de la Garniſon de Bapaume; preuve certaine qu'il s'en étoit parfaitement diſculpé malgré les clameurs du Maréchal de la Meilleraye & de Deſnoyers qui avoient fortement irrité le Roi contre lui.

Voilà les deux redoutables ennemis que Saint-Preuil avoit à combattre. Le Maréchal de Brézé, qui faiſoit le plus grand cas de ſa valeur, auroit voulu le ſervir, mais il n'oſoit ſe déclarer ouvertement en ſa faveur; Richelieu l'auroit vu de mauvais œil. Le Gouverneur d'Arras s'étoit tellement brouillé avec la Meilleraye, que le bruit courut que le Maréchal, choqué de la hauteur & de la fierté de ce Gentilhomme, lui avoit donné un ſoufflet. Pontis n'en parle point; il dit ſeulement que la Meilleraye fut très-mécontent du refus que lui fit le Gouverneur d'Arras, d'une partie de la Garniſon de la Place,

Digitized by Google

dont le Maréchal avoit besoin pour quelque expédition. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que la Meilleraye haïssoit mortellement Saint-Preuil, & qu'il fut le principal auteur de sa perte. Quant à Desnoyers, il cherchoit à venger d'Aubray que Saint-Preuil avoit bâtonné, comme nous l'avons dit, dans une querelle survenue entre eux à Arras, sur le payement d'une montre aux Officiers de la Garnison. La sentence qui condamne Saint-Preuil, le charge d'outrages faits aux gens préposés pour les affaires du Roi. Mais condamne-t-on à la mort un Officier de guerre, pour avoir donné, dans un moment de vivacité, des coups de canne à un homme qui n'a point de caractere qui le rende plus respectable que tout autre Financier. L'Archevêque de Bordeaux en avoit reçu du Duc d'Epernon & du Maréchal de Vitry; l'un en fut quitte pour une excommunication, & l'autre pour quelque temps de Bastille. Il y avoit une extrême différence entre d'Aubray & un Prélat de la Maison de Sourdis. Je ne prétends pas excuser la violence du Gouverneur d'Arras, je dis seulement qu'il est fort extraordinaire

Digitized by Google

que ſes Juges l'ayent énoncée parmi les crimes, pour leſquels ils le condamnerent à perdre la tête.

Un Auteur Italien inſinue que Richelieu, jaloux de ce que Saint-Preuil étoit trop bien auprès de la Ducheſſe de Chaulnes, ſe trouva fort diſpoſé à perdre un rival préféré. Je ne lis rien ailleurs de cette intrigue. Seroit-ce lá même que celle que j'ai ci-devant rapportée d'après l'Auteur de *l'Intrigue du Cabinet*? Le même Hiſtorien Italien rapporte qu'on ſoupçonnoit Saint-Preuil, d'une intelligence ſecrete avec le Comte de Soiſſons. Mais outre que dans la ſentence de mort, il n'eſt chargé d'aucun crime de leſe-Majeſté, la maniere dont cet Officier refuſa d'écouter quelques-uns de ſes amis qui, voyant ſa perte prochaine, lui conſeilloient de ſe défendre dans Arras, & de mourir plutôt les armes à la main que de porter ſa tête ſur un échafaud, eſt une preuve qu'il ſe croyoit irréprochable, ou du moins qu'on ne pouvoit le convaincre d'aucune infidélité. « A Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je prenne jamais les armes contre mon Roi! » Le Pere Griffet dit que Saint-Preuil fut averti de

Digitized by Google

l'ordre donné pour l'arrêter, & qu'il auroit pu fort aisément se sauver sur les terres d'Espagne, s'il eût voulu. Il n'en fit rien ; preuve qu'il ne se sentoit coupable d'aucun délit fort grave. « On m'apprend, dit-il, que M. le Maréchal de la Meilleraye vient m'arrêter ; j'irai au-devant de lui. Il sort effectivement d'Arras, suivi d'un seul valet, pour aller trouver la Meilleraye à l'Abbaye d'Avesne. En sortant par la porte, Rouville, l'Officier qui commandoit la Garde, lui demande s'il veut qu'on laisse entrer les Troupes qui viennent d'arriver. Laissez entrer les honnêtes gens, répond Saint-Preuil, je ne suis plus Gouverneur d'Arras ». Il trouva le Maréchal dans une salle de l'Abbaye, qui lui dit dès qu'il l'apperçut : « Monsieur de Saint-Preuil, j'ai ordre du Roi de vous arrêter. — Monseigneur, répondit Saint-Preuil, je le sais bien, c'est pourquoi je viens exécuter ses volontés ; je ne demande que trois heures pour me justifier devant lui, & devant vous une seule me suffira. — Donnez-moi votre épée, reprit le Maréchal. — Tenez, dit Saint-Preuil, la voilà ; elle n'a jamais été tirée que pour le service du Roi ».

Digitized by Google

On crut généralement dans le monde que le Cardinal de Richelieu vouloit se défaire d'un Officier dont il se défioit. Avant la condamnation de Saint-Preuil, Grotius écrivoit à un de ses amis, que l'affaire du Gouverneur d'Arras étoit obscure & embarrassée. Après l'exécution, la mort de Saint-Preuil, dit-il dans une autre lettre, justifiera la bonne foi du Roi en ce qui regarde la capitulation de Bapaume, & délivrera certaines personnes puissantes de l'ombrage que leur causoit un homme qui parloit aussi fort librement, & dont la main étoit aussi prompte que la langue. Quelqu'un rapporte qu'il s'étoit déchaîné contre le Maréchal de la Meilleraye, à l'occasion du siége d'Aire, qui lui paroissoit mal conduit. Quoi qu'il en soit, le Maréchal ne manqua pas de se récrier sur le droit des gens & de la guerre violé à l'égard de la Garnison de Bapaume; & Desnoyers, comme nous l'avons dit, se mettant de la partie, accuse Saint-Preuil d'être entré dans un Couvent de Religieuses, & d'en avoir violé une; d'avoir fait pendre un Meûnier, afin de jouir librement de sa femme qu'il avoit séduite; d'avoir

Digitized by Google

commis divers excès à Dourlens quand il en étoit Gouverneur, & depuis à Arras. Les coups de canne donnés au parent du Secrétaire d'Etat ne furent pas oubliés. Il eſt vrai que Saint-Preuil, averti qu'il y avoit des armes cachées dans un Monaſtere de Filles, alla trouver l'Abbeſſe qui lui en ouvrit les portes. Les armes furent trouvées en effet; ſoit qu'il eût paru touché de l'extrême beauté d'une des Religieuſes, ſoit que bien aiſe d'avoir cette occaſion de la voir & de s'entretenir avec elle, il témoigna trop d'empreſſement d'entrer dans le Couvent; ſes ennemis publierent malignement qu'il s'en étoit fait ouvrir les portes, afin de contenter la paſſion criminelle qu'il avoit conçue pour la belle Religieuſe. Pontis le croit fort innocent de cette brutalité. Puiſqu'il n'en eſt pas parlé dans la ſentence de mort, c'eſt une preuve que l'accuſation ne parut pas aſſez bien fondée à des Juges qui n'avoient pas envie de l'épargner.

L'homicide du Meûnier y eſt énoncé; cependant Pontis ſoutint à Deſnoyers que Saint-Preuil en étoit innocent. Il avoue bien que ſon ami en-

Digitized by Google

tretenoit un commerce ſcandaleux avec la Meûniere, mais il aſſure que le mari fut condamné comme coupable d'intelligence avec les Eſpagnols, par l'Intendant de Juſtice & par les Magiſtrats d'Arras; de maniere que le Gouverneur pouvoit tout au plus être coupable d'avoir corrompu les Juges, ou du moins d'avoir ſuborné un eſpion ſurpris à Arras, qui confeſſa qu'il étoit venu à l'inſtigation du Meûnier. Que ſi les Juges furent iniques, il falloit les punir auſſi bien que Saint Preuil, ou avertir le public que le prétendu eſpion avoit été corrompu par cet Officier. Mais on ſe contente de dire que l'accuſé eſt atteint & convaincu de l'homicide commis dans la perſonne de Fleuri Gilain, Meûnier. Et où eſt il cet homicide, ſi l'homme fut condamné par les Juges ordinaires, à être pendu, après avoir été ſurpris trois fois, & convaincu d'intelligence avec les ennemis, comme Pontis le ſoutint à Deſnoyers? Pour ce qui eſt des violences & des concuſſions reprochées à Saint-Preuil, ce ſont des accuſations du genre de celles qui furent intentées contre le Maréchal de Marillac. Tous

Digitized by Google

deux firent ce que les autres Officiers de leur rang faisoient ordinairement ; & ce qu'il y a de plus singulier & de plus favorable à Saint-Preuil, c'est qu'il avoit une permission expresse du Roi, de n'être point si scrupuleux, & de suivre l'exemple des autres. Cela parut dans quelques lettres de Sa Majesté, que l'Accusé produisit pour sa justification. « Brave & généreux Saint-Preuil, vivez d'industrie, plumez la poule sans la faire crier, faites comme les autres dans leurs Gouvernemens ; vous avez tout pouvoir dans notre Empire, tout vous est permis ». Le Continuateur du Pere Daniel, qui rapporte aussi cette lettre, ajoute : « Comme on n'a pu trouver ni les copies ni les originaux de ces lettres, il est impossible de savoir si l'Auteur de la Relation imprimée à la suite du Journal de Richelieu, en a rendu le sens avec beaucoup d'exactitude, vu sur-tout qu'il cherche à justifier Saint-Preuil. Ce qui donne lieu d'en douter, c'est que rien n'étoit plus contraire, dit le même Historien, aux maximes & à l'humeur de Louis XIII, que d'accorder aux Gouverneurs des Villes & des Provinces, la liberté de dépouiller les Peu-

Digitized by Google

ples, pour se mettre en état de briller par leur dépense; il ajoute : Desnoyers avoit averti nommément le Sieur de Saint-Preuil, quand on le fit Gouverneur d'Arras, de traiter avec une extrême douceur ces Peuples nouvellement soumis à l'obéissance du Roi ». Quoi qu'il en soit, plusieurs soutiennent que Louis répondit comme nous venons de le dire, aux remontrances de Saint-Preuil, qui se plaignoit de n'être pas assez riche pour soutenir la dépense d'un Gouverneur de Dourlens & d'Arras.

La Meilleraye & Desnoyers ayant prévenu Richelieu contre Saint-Preuil, & le Cardinal étant bien aise de trouver un prétexte de se défaire de cet Officier, le Maréchal eut ordre de s'assurer du Gouverneur d'Arras, de le faire conduire à Amiens, où son procès lui seroit fait par des Commissaires choisis dans les Présidiaux de la Capitale de la Picardie & d'Abbeville. Le Prisonnier arrive à Corbie. Hodencourt, Gouverneur de cette ville, touché du malheur de Saint-Preuil, ne craignit point de dire à la Meilleraye : « Monsieur, je ne doute pas que M. de Saint-Preuil ne doive concevoir une bonne espérance

Digitized by Google

de ſon ſalut, puiſque c'eſt vous qui l'avez arrêté, & qu'après avoir été ſon Prévôt vous ne voudriez pas être ſon Bourreau. Je crois plutôt que vous ſerez ſon interceſſeur ; c'eſt ce qui me conſole dans le regret que j'ai de la diſgrace de ce grand Guerrier : j'eſpere que le Roi reconnoîtra les grands ſervices qu'il lui a rendus & qu'il eſt encore capable de lui rendre par la ſuite ». Il falloit avoir du courage, pour parler ainſi au couſin chéri du Cardinal de Richelieu, en faveur d'un homme diſgracié. Saint-Preuil, arrivé à Corbie, demande la permiſſion de parler en particulier à ſon Secrétaire ; on la lui accorde. Quand il fut avec lui : « Hé bien, Monſieur de Franc, lui dit-il, que penſez-vous de mon affaire ? — Que vous êtes perdu. — Quel mal ai-je fait ? Je n'ai jamais fait tort à perſonne. Car pour l'attaque de la Garniſon de Bapaume, tous ceux qui ſavent les lois de la guerre, avoueront que c'eſt plutôt la faute du Gouverneur que la mienne, le Trompette qui l'accompagnoit n'ayant parlé qu'après le combat. — Monſieur, tenez pour certain, que le Cardinal vous abandonne, puiſque ſes Gardes même

Digitized by Google

ſervent à vous conduire en priſon. — Je ne crois pas qu'il m'abandonne. — Ce n'eſt que trop vrai ; à la conduite qu'on tient avec vous, il eſt aiſé de juger que vous êtes perdu ſans reſſource ; car quand vous auriez attenté à la perſonne du Roi, on ne pourroit s'y prendre avec plus de rigueur & pour vous & pour nous ».

La lettre que Louis écrivit au Duc d'Orléans fut encore un préſage certain du malheur de Saint-Preuil ; on y voit comment on avoit tourné l'eſprit du foible Prince contre un Officier qu'il aimoit auparavant. « Mon frere, dit le Roi à Gaſton, c'eſt avec déplaiſir que j'ai été obligé de faire arrêter le Sieur de Saint-Preuil ; je m'étois apperçu depuis long-temps des fautes que ſa violence & ſon avarice lui faiſoient commettre contre mon ſervice & au préjudice des villes dont il étoit Gouverneur. Comme j'avois ſujet d'être content de ſa vigilance & de ſon activité à harceler les ennemis, je me ſuis long-temps bercé de l'eſpérance qu'il ſe corrigeroit de ſes vices, & qu'il me donneroit enfin lieu d'être entiérement ſatisfait de ſa conduite ; mais la ma-

Digitized by Google

niere dont il a taillé en piéces la Garnison de Bapaume, m'a si justement déplu, que pour le punir de cette faute énorme, j'ai cru le devoir faire arrêter & conduire à la Citadelle d'Amiens. Son action est d'autant plus criminelle, qu'un Trompette conduisoit le Gouverneur & la Garnison lorsqu'ils ont été attaqués. Je ne puis vous exprimer combien cette affaire m'est sensible, tant à cause de ce que j'avois fait en faveur de Saint-Preuil, que du soin que j'ai toujours pris de tenir exactement ma parole. Le châtiment exemplaire de cette folle témérité convaincra les ennemis de ma justice & de ma sincérité ». Et où est la justice d'un Souverain qui fait périr un sujet pour un crime imaginaire ? Ces ennemis ne demandoient pas la punition d'un Officier, dont ils avoient reconnu l'innocence par un acte authentique; pourquoi donc Saint-Preuil fut-il condamné à la mort ? Pour une Religieuse violée ? on n'en dit pas un mot dans la sentence. Pour le meurtre du Meûnier Fleuri Guilain ? ce ne fut pas Saint-Preuil qui le fit pendre. Il ne reste donc que les coups de canne donnés à d'Aubray, & *la poule plumée* sans l'empêcher *de crier*.

Digitized by Google

Tout le monde lui rend ce témoignage qu'il se défendit pendant quatre heures de suite, avec autant de force que de présence d'esprit, devant ses Juges, qui l'auroient traité avec moins de rigueur, si Belle-Jamme, ou Belle-Jambe, Intendant de Picardie & Président de la Commission, qui s'étoit déjà rendu le ministre des injustes passions du Cardinal de Richelieu en d'autres occasions, n'avoit pas usé d'un délai artificieux, lorsqu'il vit les Magistrats ébranlés par la force des raisons de Saint-Preuil. Le seul Lieutenant Général du Présidial d'Amiens, Rapporteur du procès, eut le courage de se déclarer ouvertement pour lui, & de résister aux menaces du violent & inique Belle-Jambe. L'accusé usa chrétiennement de sa disgrace. Touché du vif repentir de ses péchés, il les déplora plusieurs jours avant sa mort, en demanda pardon à Dieu, se soumit aux ordres de sa Providence, & perdit la tête le 9 Novembre 1641 à l'âge de quarante ans. Sa mort fut celle d'un héros. Je crains seulement qu'il n'y ait eu trop d'affectation dans sa fermeté. « C'est grand cas, dit-il au Pere

Digitized by Google

Feuillant ſon Confeſſeur, après qu'on lui eut prononcé ſa ſentence, que Jeſus-Chriſt ait apprehendé la mort & que je n'en aye aucune frayeur. Je ne ſuis point ému de ce qu'on vient de me lire; tâtez-moi le poux, mon Pere ». Il y a là quelque choſe de trop fanfaron & même de trop profane. Un homme ſage & éclairé auroit fait une forte réprimande à Saint-Preuil; mais le bon Feuillant n'y entendoit pas fineſſe; il tâte le poux à ſon Pénitent, & lui témoigne qu'il n'y trouve aucune émotion extraordinaire. Ce que Saint-Preuil dit en allant à l'échafaud eſt plus ſupportable. « Je crois, mon Pere, que l'orgueil me veut accompagner juſqu'à la mort; je fais gloire d'aller au ſupplice, & je n'en ai honte ni peur: priez Dieu pour moi ». On raconte, qu'en y arrivant, il trouva que l'échafaud n'étoit pas entiérement dreſſé à cauſe du mauvais temps, & que regardant froidement les ouvriers qui travailloient encore, il dit: *Voici le reſte de ma fortune qui s'acheve de bâtir.*

Telle fut la fin de François de Juſſac d'Ambleville, Sieur de Saint-Preuil,

Digitized by Google

Maréchal des Camps & Armées du Roi, Gouverneur d'Arras. Le Lieutenant Général du Préſidial d'Amiens, en rapportant ſon procès, dit cette phraſe bien remarquable : « Le moindre des ſervices de cet Officier, qui a commencé à ſervir dès l'âge de quatorze ans, eſt plus que ſuffiſant pour effacer le plus énorme des crimes dont il eſt chargé ». Ajoutons ici le témoignage que lui rend Puyſégur : « C'étoit, dit-il, un des plus braves & des plus hardis Gentilshommes qui ait été en France depuis pluſieurs ſiecles & l'un des plus libéraux & des plus généreux ». Les Eſpagnols, qui avoient ſouvent éprouvé les effets de ſa valeur, l'appeloient *Petit-Jean Tête-de-Fer*. Quoiqu'il n'eût jamais commandé que de petits Corps de Troupes, il s'étoit acquis une ſi grande réputation par la multitude & la ſingularité de ſes belles actions, que le Cardinal lui dit un jour : « Si je n'étoit pas Cardinal de Richelieu, je voudrois être Saint-Preuil ». Il avoit été ami particulier du Duc de Montmorenci ; & quand il le vit condamné, il dit publiquement, que s'il avoit pu prévoir ce malheur, il lui auroit caſſé

Digitized by Google

la tête d'un coup de pistolet sur le champ de bataille. Cette parole déplut au Cardinal de Richelieu ; & déplaire à ce Cardinal, c'étoit presque mériter la mort. Saint-Preuil étoit accoutumé à dire librement, comme le remarque Grotius, ce qu'il pensoit ; & dans sa brusque franchise, on doit croire qu'il n'épargnoit ni les Ministres ni les Généraux d'Armée, quand il croyoit appercevoir quelque défaut dans leur conduite. Cependant Saint-Preuil ne parloit jamais du Cardinal qu'avec un grand respect ; il l'appeloit ordinairement *Monsieur le Cardinal mon Maître*, & il lui donna encore ce nom pour la derniere fois, lorsqu'il entra dans l'Hôtel-de-Ville d'Amiens, où il alloit entendre la lecture de son jugement. « Monsieur, dit-il à l'Officier qui le conduisoit, je vous prie d'assurer le Roi & M. le Cardinal mon Maître que je meurs leur très-humble serviteur : vous en direz autant, s'il vous plaît, à M. le Grand-Maître & à M. Desnoyers ».

Les deux derniers, dit le Continuateur de Daniel, étoient les deux ennemis les plus dangereux de Saint-

Digitized by Google

Preuil ; & le ſort de ce malheureux Gentilhomme parut d'autant plus à plaindre, que l'on vit très-bien que le Cardinal qui n'abandonnoit jamais ceux qui lui étoient attachés, l'avoit ſacrifié, contre ſa coutume, à la vengeance du Grand-Maître & du Secrétaire d'Etat. Cet aveu du Pere Griffet eſt d'autant plus précieux, que, ſelon lui, le Cardinal n'a jamais tort, & qu'il approuve le ſort qu'il a fait ſubir à toutes les victimes de ſon deſpotiſme miniſtériel.

Au ſurplus, il eſt ſi vrai que Richelieu avoit réſolu la perte du Gouverneur d'Arras, qu'il ne permit à qui que ce ſoit de ſolliciter en ſa faveur. Le Chevalier d'Ambleville ſon frere, Officier de mérite, qui étoit accouru à Amiens pour tâcher de lui ſauver la vie, eut ordre d'en ſortir promptement, & l'on obligea un Médecin de ſes amis, nommé *Dumoulin*, de reſter dans ſa maiſon juſqu'à la fin du procès. Richelieu, pour détruire les ſoupçons odieux qui s'éleverent de toute part contre lui, fit inſérer dans la Gazette un Article de ſa compoſition, dans lequel, en rendant compte de la mort

Digitized by Google

de Saint-Preuil, il dit, après plusieurs autres choses : « Ce Gentilhomme a cet avantage qu'il a été régretté du Roi & de Son Eminence, *qui eût fait de grandes instances pour sa grace, si les considérations de l'Etat ne prévaloient toujours en lui sur ses affections particulieres.* Bien que son procès contienne divers faits, la cause de son malheur est venue de la derniere faute qu'il commit en attaquant la Garnison qui sortoit de Bapaume accompagnée d'un Trompette du Roi, & de la rigueur avec laquelle il se conduisoit dans la ville d'Arras, contre les ordres très-précis qu'il avoit de faire le contraire ». Voilà la bonne foi de Richelieu ! Saint-Preuil étoit innocent quant à l'article de la Garnison de Bapaume, nous l'avons prouvé : quant à sa rigueur, en qualité de Commandant & de Gouverneur, il falloit le casser & non pas le faire mourir. Aussi l'article inséré par Richelieu dans la Gazette ne fit revenir personne de l'idée que tout le monde avoit que Saint-Preuil étoit une nouvelle victime sacrifiée à ses passions.

Digitized by Google

HENRI D'EFFIAT DE CINQMARS,

GRAND-ÉCUYER DE FRANCE,

ET

FRANÇOIS-AUGUSTE DE THOU,

CONSEILLER D'ÉTAT,

SOUS LOUIS XIII,

Décapités à Lyon.

LE premier de tous les ſoins du Cardinal de Richelieu étoit de gouverner Louis XIII, & il avoit beſoin pour cela de toute la force & de la ſoupleſſe de ſon eſprit. Il diſoit quelquefois à ſes confidens, qu'il avoit plus de peine à gouverner le Roi que le Royaume. Comme il appréhendoit que le Monarque, s'il venoit à avoir des maîtreſſes, ne ſe laiſſât conduire par elles, & ne lui inſpiraſſent des impreſſions contre ſon Miniſtre, ou ne tramaſſent quelques complots contre

Digitized by Google

l'Eminence, il ne s'appliquoit qu'à éteindre les goûts naissans du Roi son maître ; c'est la politique dont il usa quand Louis parut avoir quelque étincelle d'amour pour Mademoiselle de la Fayette, pour Madame de Sénecé, de Hautefort, & Mademoiselle de Chemereau. A l'égard même de cette derniere, pour laquelle le Roi paroissoit avoir un goût qu'il n'avoit pas encore éprouvé pour aucune autre, le Cardinal crut devoir l'éloigner de cette Demoiselle. L'absence étant un remede souverain dans les passions naissantes, il inspira au Roi l'idée de visiter les frontieres de son Royaume ; & pendant le voyage, il introduit auprès de lui Cinqmars, jeune homme de 19 à 20 ans, qui, par l'avantage de sa taille, les charmes de sa conversation, l'enjouement de son humeur & les graces qui animoient toutes ses actions, gagnoit le cœur de tout le monde. C'étoit une de ces personnes, dit l'Auteur des *Causes Célebres*, que la Nature a formées avec complaisance, & qui, dès qu'elles se présentent, réunissent en leur faveur les caracteres les plus opposés, en faisant sur eux les

Digitized by Google

mêmes impreſſions. Le Cardinal prévint fortement le Roi en faveur de Cinqmars par les éloges qu'il fit de ce jeune Seigneur. Son but étoit d'avoir un eſpion auprès du Monarque, qui lui en rapporteroit fidellement tous les ſentimens; & il promit à Cinqmars d'être ſon guide dans la voie de la fortune. Ce jeune homme plut tellement au Roi, qu'il devint auſſitôt ſon favori, avec toutes les marques éclatantes que donne ce titre glorieux.

Le Roi, étant de retour de ſon voyage, fit un accueil très-froid à Madame de Hautefort qui agiſſoit d'intelligence avec Mademoiſelle de Chemereau, dont la beauté ſurpaſſoit la ſienne, pour l'introduire dans l'eſprit du Roi. Il reprocha un jour à Madame de Hautefort qu'il étoit inſtruit qu'elle avoit mal parlé de Cinqmars: « Prenez garde, dit-il à cette Dame, de ne plus tenir de pareils diſcours à l'avenir; prenez-y garde, car je ſaurai punir ceux qui le mériteront ». Ces paroles, qu'il prononça devant toute la Cour, firent connoître les progrès que le jeune favori avoit faits ſur l'eſprit de ſon Maître, & le grand

Digitized by Google

pouvoir que Richelieu avoit ſur ce Monarque, puiſqu'il avoit fait faire en ſi peu de temps un chemin ſi rapide à Cinqmars. Ce n'étoit point en effet à ſa naiſſance que ce Seigneur devoit ſa fortune. Son pere n'étoit qu'un ſimple Gentilhomme d'Auvergne qui ne s'étoit élevé aux premieres charges du Royaume, que par le crédit du Cardinal qui lui avoit fait donner le bâton de Maréchal de France & la charge de Surintendant des Finances. Quoi qu'on eût cherché, ſans les trouver, les qualités qui pouvoient le rendre digne de ſon élévation, il n'avoit pas été plus attentif à les juſtifier depuis ſa fortune. On pouvoit même dire que les qualités de Cinqmars n'étoient pas la ſource de ſa faveur, puiſque le Roi ne pouvoit le ſouffrir avant que le Cardinal lui en eût parlé, & qu'il lui avoit fait de très-aigres reprimandes toutes les fois que ce Seigneur vouloit exercer ſa charge de Maître de la Garde-robe; l'antipathie du Roi contre Cinqmars prenoit ſa ſource dans les mœurs peu réglées de ce courtiſan, qui, dit-on, avoit un commerce de galanterie avec une certaine *Marion Delorme*,

Digitized by Google

de Lorme, femme fort décriée de ce temps-là, & que plusieurs Ecrivains ont donnée pour maîtresse au Cardinal de Richelieu lui-même.

La premiere marque de bienveillance que Cinqmars reçut du Roi fut à Mouron où Sa Majesté s'étoit rendue après la prise d'Hesdin en 1639. Ce Monarque le gratifia d'une pension de 1500 écus, à prendre sur sa cassette; grace qu'il ne faisoit qu'aux personnes qu'il chérissoit le plus. Il voulut lui donner encore quelque temps après, la charge de premier Ecuyer; mais le favori, qui avoit une ambition égale à la faveur où il se voyoit élevé, refusa cette dignité, en disant fiérement au Roi qu'il n'y avoit qu'une charge de la Couronne qui pût lui faire envie. Son désir fut bientôt rempli, puisque le Duc de Bellegarde, Grand-Ecuyer de France se démit de cette belle charge entre ses mains, moyennant cent mille écus que le Roi donna au Duc à titre de récompense: dès cet instant, on n'appela plus Cinqmars que M. le Grand tout court, vu que le Roi lui-même ne lui donnoit pas d'autre nom.

Digitized by Google

Un favori du Roi, dit l'Auteur des *Cauſes célebres* qui me fournit ce récit, s'offre aux regards des autres hommes comme un être, dont le mérite a un grand relief. On le voit avec des yeux bien différens que le reſte des hommes. Ses bonnes qualités paroiſſent extrêmement éclatantes. L'autorité du Prince qui rejaillit ſur lui, donne du poids à ſes moindres actions. Les parens du premier Miniſtre ne voyoient point cette prodigieuſe élévation d'un favori ſans être piqués d'une extrême jalouſie; &, comme le Cardinal étoit la ſource de la fortune de Cinqmars, ils le regardoient comme leur ayant dérobé les biens & les charges qu'il poſſédoit. Le Maréchal de Brézé ſur-tout qui dévoroit ambitieuſement la charge de grand Ecuyer, ſouffroit avec bien de l'impatience de la voir remplie par un jeune homme, avec qui il ne vouloit point entrer en parallele. Le Cardinal ne s'arrêtoit point à ces murmures qu'il ſacrifioit à ſes vues politiques, il ſe ſervit de Cinqmars pour déterminer le Roi à éloigner de la Cour Madame de Hautefort & Mademoiſelle de Che-

Digitized by Google

mereau, qui toutes deux avoient la noble fierté de ne pas vouloir ployer ſous lui ; car il ne faut pas s'imaginer que ce fût par délicateſſe que Richelieu ne vouloit pas ſouffrir des goûts & des paſſions à ſon Maître ; non : il auroit tout ſouffert, ſi les perſonnes qui auroient été l'objet de ſes goûts & de ſes inclinations, euſſent conſenti à dépendre de ſon Eminence ; c'eſt ce que Madame de Hautefort, Mademoiſelle de Chemereau, & avant elles Mademoiſelle de la Fayette avoient conſtamment dédaigné. Le Cardinal ſe défioit ſur-tout de Madame de Hautefort, dont l'eſprit diſtingué & le courage au-deſſus de ſon ſexe étoient capables de lui faire tout entreprendre. Il ſe forma d'abord entre le Cardinal-Miniſtre & le favori une parfaite intelligence. Celui-ci révéloit au Miniſtre les plus ſécretes penſées du Roi, qui n'avoit rien de réſervé pour lui : le Miniſtre en faiſoit un merveilleux uſage, & ſe ſervoit de tout l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit du Monarque, pour augmenter de jour en jour la faveur de Cinqmars.

Cette belle harmonie fut preſque auſſi-

Digitized by Google

tôt détruite que formée par les artifices de la Chenaye, premier Valet de Chambre du Roi. C'étoit un esprit propre à brouiller les personnes qui s'aimoient le mieux ; & le Cardinal s'étoit déjà servi de lui, pour rompre les nœuds de la tendresse que Louis avoit pour Madame de Hautefort. La Chenaye avoit l'art de s'insinuer dans l'esprit des personnes qu'il vouloit diviser ; &, étudiant la portée de leur esprit, il savoit tout ce qu'il leur falloit dire pour les aigrir. Son ambition le porta à supplanter M. le Grand, parce qu'il se flattoit qu'il rempliroit sa place : il fit de faux rapports au Roi, en abusant des confidences que Cinqmars lui avoit faites ; d'un autre côté, la Chenaye rapportoit à Cinqmars, en faisant semblant d'être dévoué à ses intérêts, des discours que le Roi tenoit contre lui dans sa colere. Ce jeune Seigneur, qui étoit naturellement violent, audacieux & imprudent, & qui voyoit que ses complaisances ne pouvoient être trop recompensées, s'emportoit contre le Monarque dans des termes peu mesurés. Le Roi & le favori ayant le cœur gros l'un contre l'autre, se com-

Digitized by Google

muniquerent ce qui les animoit : ils connurent par-là l'auteur de leur mécontentement réciproque, & tournerent toute leur aigreur contre la Chenaye. Le Roi le chaſſa de ſon ſervice, en préſence de toute la Cour, avec des menaces capables de lui en impoſer. Le Cardinal de Richelieu qui protégeoit la Chenaye, ayant appris le traitement ignominieux qu'il avoit reçu, ne voulut plus le voir, quoiqu'il ſe fût ſervi pluſieurs fois de lui dans ſes intrigues. Son Eminence conſerva toutefois le ſouvenir du mauvais office que Cinqmars avoit rendu ſans ſa participation, à la Chenaye : &, malgré ſon reſſentiment, le Roi s'étant peu de temps après brouillé avec M. le Grand, le Cardinal qui prévit que cette brouillerie ne dureroit pas long-temps, voulut avoir l'honneur de les raccommoder ; il mit ſi bien enſemble le Monarque & le favori, que jamais l'amitié du Roi pour ceux qu'il avoit honorés de ſa faveur, n'étoit arrivée à un tel période. Cette amitié étoit à un point que le Roi, après ſon coucher, appeloit ſon favori & le faiſoit aſſeoir au chevet

Digitized by Google

de ſon lit, & cauſoit familiérement avec lui trois heures de ſuite.

Cette faveur étoit trop grande pour qu'elle pût durer long-temps, ſurtout étant placée ſur un homme qui ne pouvoit pas prendre ſur lui d'avoir toutes les complaiſances qu'on exigeoit de lui. Le commerce avec la Delorme que Cinqmars renoua, après avoir promis au Roi par ſerment de ne plus la voir, les brouilla de nouveau. Louis fut ſi piqué du procédé de ſon favori, que, prétextant une indiſpoſition, il fut quelques jours ſans ſortir de ſa chambre. On s'apperçut d'un aſſez plaiſant manége du Roi & de ſon favori, lorſqu'ils étoient brouillés : Cinqmars cachoit avec un extrême ſoin les mortifications que le Roi lui donnoit, & Louis XIII par bonté ou parce qu'il craignoit de ne pouvoir pas tenir ſa colere contre un jeune homme qui avoit un ſi grand aſcendant ſur ſon eſprit, étoit bien aiſe que les Courtiſans ne s'apperçuſſent pas de ce qui ſe paſſoit entre lui & le grand Ecuyer. Tous les matins celui-ci entroit dans la Chambre de Sa Majeſté au moment qu'elle s'éveilloit, & y

Digitized by Google

demeuroit seul deux ou trois heures. Quand elle étoit fâchée contre son favori, elle tâchoit de le mortifier, en le privant de cette distinction. Pour empêcher qu'on ne découvrît sa disgrace, le grand Ecuyer venoit au Louvre à son heure ordinaire; mais, au lieu d'aller droit à la Chambre du Roi, il demeuroit caché tout proche dans un passage étroit & peu fréquenté: là, il s'amusoit à lire des romans jusqu'à ce que le Roi fît appeler ses Officiers privilégiés; alors le premier Valet de Chambre dévoué à Cinqmars, le faisoit entrer par une porte de derriere qui donnoit dans le passage, de maniere que les autres Courtisans qui entroient par la porte ordinaire, le trouvant déjà dans la Chambre du Roi, & voyant les mêmes apparences de privautés, jugeoient que la faveur étoit aussi la même.

M. le Grand, suivant les lois de la reconnoissance ou simplement de la politique, qui s'accordoient ensemble en cette occasion, devoit s'attacher inséparablement au Cardinal de Richelieu; mais il ne se piqua ni de reconnoissance ni de politique. Il s'en-

Digitized by Google

gagea après quelques instances avec le Comte de Soissons dans une conspiration contre le Ministre également haï & des Grands & du Peuple : Cinq-mars, quoique fort ébranlé par les propositions du Prince du Sang qui lui promettoit de lui faire épouser la fille du Duc de Longueville qui étoit sa niece, combattit avec lui-même avant que de céder ; mais le Duc de Bouillon & M. de Thou, amis intimes du Grand-Ecuyer, acheverent de dissiper ses craintes, ses irrésolutions, & le porterent à prendre parti dans la conspiration du Comte de Soissons. Mais comme M. de Thou est un des principaux personnages de cette malheureuse affaire, il est à propos de le faire connoître à son tour.

François-Auguste de Thou étoit d'une ancienne famille ; Jean de Thou, un de ses ancêtres, vivoit sous le regne de Philippe de Valois ; Cristophe de Thou, premier Président du Parlement de Paris, sous les regnes désastreux de Charles IX & de Henri III, étoit bisaïeul de François-Auguste ; Jacques de Thou, Président au Parlement, fut son aïeul : celui-ci est

Digitized by Google

connu par l'*Hiſtoire* qu'il a compoſée de ſon temps, depuis l'an 1545 juſqu'en 1607, Hiſtoire admirable même dans la traduction nouvelle, malgré les défauts qu'on y trouve. L'Hiſtorien eut pour fils Jacques-Auguſte de Thou, Préſident aux Enquêtes du Parlement, & Ambaſſadeur en Hollande. C'eſt de Jacques-Auguſte que naquit François-Auguſte de Thou, dont nous allons parler ici.

S'il étoit né avec de grandes qualités, il avoit auſſi de grands vices. Le Cardinal de Richelieu, à qui le mérite, la naiſſance, les richeſſes auſſi bien que les qualités bonnes ou mauvaiſes des particuliers étoient également ſuſpectes, obſerva de Thou avec une attention toute particuliere : il ſaiſit tous ſes défauts qui ſe ſentoient de la corruption du ſiecle ; M. de Thou n'avoit rien fait pour s'en préſerver. Une humeur inquiete, un eſprit de cabale, & la trop grande paſſion qu'il témoignoit de vouloir, à quelque prix que ce fût, s'élever aux honneurs & aux dignités, terniſſoient un peu l'éclat de ſes rares talens. Madame de Chevreuſe, veuve du Connétable de

Digitized by Google

Luines, lui donna les premiers accès à la Cour. Cette Dame, obligée de quitter le Royaume pour se mettre à l'abri des persécutions du Cardinal de Richelieu, proposa à la Reine l'entremise de M. de Thou, pour se faire tenir & recevoir mutuellement leurs lettres pendant tout le temps de son éloignement. La Reine, pleine d'estime & d'amitié pour Madame de Chevreuse, défére à sa proposition, & admet de Thou dans sa confidence.

Réduite à manquer d'argent en Angleterre, & de mettre ses pierreries en gage pour s'en procurer, la Ducheſſe écrit à la Reine que, si elle n'a la bonté de lui envoyer de l'argent, elle court risque de perdre ses piérreries, sur lesquelles on lui a prêté de modiques sommes. Cette Princesse, grace à la dureté de Richelieu, ne put secourir la Ducheſſe de Chevreuse comme elle l'auroit désiré. Anne d'Autriche s'adresse à M. de Thou, qui tire Madame de Chevreuse d'embarras, en lui envoyant l'argent dont elle a besoin. De Thou est obligé d'écrire, à ce sujet, plusieurs lettres d'un stile fort obscur & fort énigmatique que Richelieu fait inter-

Digitized by Google

cepter par ſes eſpions. On ſait qu'il en avoit une armée à ſes gages. A la lecture de ces lettres preſque inintelligibles, le Cardinal conçoit de violens ſoupçons de myſteres impénétrables, de cabales ſecretes, de complots cachés contre lui. Pour s'aſſurer de la vérité du fait, il ſe détermine à faire arrêter de Thou. Celui-ci, averti à temps, va trouver le Miniſtre redoutable, lui déchifre ſans ambiguité le ſens de ſes lettres; lui fait, pour ainſi dire, toucher la vérité au doigt, ſi bien que le Cardinal ſoupçonneux paroiſſant convaincu, révoque l'ordre qu'il avoit donné de mettre le Magiſtrat à la Baſtille; mais comme il appréhendoit la ſuite des liaiſons de de Thou avec la Reine régnante, il lui défend de voir à l'avenir Anne d'Autriche.

Le Cardinal de la Valette, ami intime de Richelieu & parent de M. de Thou qu'il aimoit, prie Son Eminence de s'employer auprès du Roi pour faire obtenir à ſon parent la dignité de Conſeiller d'Etat. Toutes ſes inſtances ſont infructueuſes. Le Cardinal ne ceſſe de lui répondre que le Magiſtrat eſt encore trop jeune pour remplir une

Digitized by Google

place de cette importance ; cette réponſe n'étoit qu'une pure défaite : il y avoit alors pluſieurs Conſeillers d'Etat, qui, quoique plus âgés, n'avoient pas à beaucoup près la capacité & les talens de celui qu'on lui propoſoit. Mais ce Miniſtre jaloux, ne vouloit point donner l'entrée au Conſeil à un homme qui avoit d'auſſi grands talens que M. de Thou ; il craignoit que le Roi ne les eſtimât trop. On prétend même qu'il avoit un levain d'averſion pour le pere de François-Auguſte, qui dans ſon *Hiſtoire* ne parle pas fort avantageuſement des ancêtres du Cardinal. D'ailleurs, celui-ci voyoit le jeune de Thou, uni d'alliance & d'amitié avec tous ceux qui lui étoient ſuſpects & qu'il regardoit comme ſes ennemis : toutes ces raiſons l'obligerent à lui barrer le chemin de la fortune ; en ſorte que, lors que celui-ci vouloit ſe frayer une route pour y arriver, il trouvoit toujours le Cardinal qui lui faiſoit obſtacle. M. de Thou, déſeſpérant à la fin de s'élever ſous ſon Miniſtere, réſolut de tramer la chûte de Son Eminence. Voyant que M. le Grand poſſédoit toute l'affection du Roi, il

Digitized by Google

ſe lie intimément avec ce Seigneur, qui, de ſon côté, ſentant l'utilité des conſeils d'un homme d'un ſi rare mérite, lui livre entiérement ſon eſprit & ſon cœur. Le Prince de Bouillon ſe joint à eux; & tous trois de concert, forment le hardi projet de précipiter le Cardinal du haut de la roue de fortune où il étoit alors.

On a vu, qu'un des principaux motifs qui avoit obligé ce Miniſtre à être l'artiſan de la grandeur du favori, étoit la néceſſité d'avoir un eſpion auprès de Sa Majeſté. Dès que Cinqmars eut formé le deſſein de renverſer la fortune de Richelieu, il ceſſa de faire auprès de lui l'odieux perſonnage de rapporteur; & dès cet inſtant il devint fort ſuſpect au premier Miniſtre, qui, de ſon côté, prit la réſolution de le perdre entiérement, & commença par lui donner en public des marques de mépris. Fontrailles, Gentilhomme diſgracié par la Nature, mais d'ailleurs plein d'eſprit, & qui haiſſoit mortellement le Cardinal, qui avoit la petiteſſe de le railler ſans ceſſe ſur ſes défauts naturels, ne ceſſa d'animer Cinqmars contre cette Eminence. Le grand

Digitized by Google

Ecuyer ne tarde pas à éprouver des marques de l'inimitié de Richelieu. Un jour ce jeune Seigneur, se trouvant à Rhétel dans l'Antichambre du Roi, au moment du Conseil, veut se retirer, en voyant arriver les Conseillers d'Etat; mais Sa Majesté le prenant par la main, l'arrête, & se tournant vers le Cardinal, « *afin*, lui dit-il, *que mon cher ami*, c'est ainsi qu'il le nommoit ordinairement, *puisse un jour se rendre capable de me bien servir, je veux qu'il ait entrée dans mon Conseil, pour qu'il s'instruise des affaires qui s'y traitent* ». Le lendemain, le Cardinal se trouvant seul avec le Roi, lui fit des remontrances à ce sujet, que Louis trouva apparemment justes, puisqu'il ferma l'entrée du Conseil à son favori.

Cinqmars en fut si irrité, qu'il en devint furieux; dès-lors, ne gardant plus de mesures, il se déclare publiquement l'ennemi juré du Cardinal: Il fallut que le Roi, à son tour, s'entremît & se servît de toute son autorité pour engager son favori à se réconcilier avec son premier Ministre: ce fut un accommodement couvert de part & d'autre du voile de la dis-

Digitized by Google

ſimulation & de la vengeance. A quelque temps de là, Cinqmars ſe trouvant obligé de s'adreſſer à Richelieu pour obtenir la dignité de Duc & Pair, afin de pouvoir épouſer la Princeſſe de Gonzague, Ducheſſe de Nevers, dont il étoit alors amoureux, le Cardinal le traita avec un mépris ſi injurieux que M. le Grand, interdit de l'apoſtrophe, n'eut pas la force de lui répondre. Il ſe fit une telle violence, pour cacher ſon reſſentiment dans le moment de l'inſulte que l'on remarqua, qu'en arrivant chez lui, tous les boutons de ſon pourpoint ſautèrent en l'air. Il éclate alors en invectives contre le Cardinal; &, après ce ſoulagement qui n'étoit pas d'une grande ame, il ſe lie de nouveau, mais plus étroitement, avec tous les ennemis de Son Eminence; & il montra ſi peu de prudence dans ſa haine & dans ſa réſolution d'en faire reſſentir les effets à Richelieu, que ce fut bientôt la nouvelle publique. Le Roi lui-même envenima encore les choſes, en rapportant à ſon favori, que ſon Miniſtre l'accuſoit d'avoir manqué de bravoure dans une occaſion où il commandoit

les Volontaires au Siége d'Arras. Louis avoit fait cette confidence à Cinqmars pour l'engager a ne pas redire au Cardinal les discours qu'il tenoit contre lui dans sa colère. M. le Grand fut assez fidelle sur ce point; &, le Roi charmé de sa discrétion, ne tarde pas à lui découvrir ses plus secretes pensées, & s'entretient souvent avec lui de l'extrême désir qu'il avoit de voir son Royaume en paix, parce qu'alors il n'auroit plus besoin des conseils du Cardinal, qui n'entretenoit la guerre que pour se rendre nécessaire à se maintenir, malgré son maître, dans l'autorité qu'il lui avoit confiée. Cinqmars profite de cette confidence pour s'ouvrir au Roi sur le compte du Cardinal, qu'il lui peint tel en effet qu'il étoit, injuste, oppresseur, vindicatif. Le Roi goûte ces raisons; & peut-être M. le Grand fût-il parvenu à l'emporter sur le Ministre, si celui-ci, pour déconcerter ses mesures, n'eût déterminé Louis à aller faire en personne le siége de Perpignan, capitale de la Catalogne.

Cinqmars n'ayant pu dissuader le Roi de cette entreprise, le suit toujours ferme dans la résolution de perdre le

Digitized by Google

Cardinal. Il écrivit à de Thou de venir le trouver; celui-ci se rend auprès de lui: dès que Cinqmars le voit, il lui représente qu'il est temps que M. de Bouillon lui donne des marques des promesses qu'il lui avoit faites. Il engage en conséquence de Thou à aller trouver le Duc, pour le prier de ne pas l'abandonner dans une conjoncture où sa présence & ses amis lui étoient si nécessaires. De Thou, bien convaincu que M. le Grand a besoin de la présence d'un homme aussi puissant & aussi expérimenté que le Duc de Bouillon, va le trouver en diligence pour l'appeler auprès de son ami. A la même époque, Richelieu fait écrire à Bouillon de se rendre à la Cour: après avoir quelque-temps balancé, il y vient, pour ne pas réveiller d'anciens soupçons, & y est très-bien reçu de la part du Roi & du Cardinal. C'est alors que de Thou forme une union plus étroite entre le Duc, M. le Grand, lui & leurs amis communs.

Bouillon, pour donner le change à Richelieu, feignit de se raccommoder entiérement avec lui. Le premier Ministre qui étoit bien aise de se l'acquérir, lui faisoit mille caresses; mais le Duc

Digitized by Google

s'en défioit, & craignoit qu'il ne s'en servît comme de voile pour envelopper les projets de vengeance qu'il méditoit contre lui. De Thou, qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de Bouillon, le confirmoit dans cette pensée, & entretenoit sa méfiance par des discours très-artificieux. Le Duc avoit de puissans motifs pour n'entrer dans aucun parti, & garder au Roi une fidélité inviolable. Sa propre réputation, son intérêt particulier, celui de sa Maison en général, la funeste catastrophe qui est la suite ordinaire des rébellions; voilà les raisons qui devoient le déterminer à rester attaché uniquement à son devoir. Mais le désir de se venger du premier Ministre qu'il détestoit, la croyance de la mort prochaine du Roi, qui devoit entraîner la chûte de son Eminence, & rendre le Duc d'Orléans dépositaire de l'Autorité Souveraine, la vanité d'être chef de parti, & de jouer un grand rôle à la face de l'Europe; voilà les considérations qui prévalurent chez lui. Quand nous avons deux partis opposés à prendre, c'est toujours notre cœur qui nous détermine: les motifs qui peuvent nous détourner du parti

Digitized by Google

que nous choisissons alors, nous paroissent foibles & légers à la lumiere de de notre passion, qui rarement manque de nous égarer & de nous perdre : ainsi le Duc de Bouillon embrassa un parti qui pensa lui coûter la vie, & le dépouilla de la Souveraineté de Sédan.

De Thou, après avoir formé une liaison intime entre Cinqmars & Bouillon, se détermine à en établir une pareille entre ce dernier & le Duc d'Orléans, quoiqu'ils fussent peu satisfaits l'un de l'autre : il parvient à les rapatrier & à les unir plus étroitement que jamais. Cinqmars fut d'autant plus flatté de l'honneur d'être d'un parti dont le Duc d'Orléans devenoit le Chef, qu'il n'ignoroit pas à quel point Son Altesse Royale détestoit aussi Richelieu, qui n'avoit cessé de le persécuter, pour ainsi dire, dès son berceau. Cinqmars, qui entretint dès ce moment une correspondance secrete avec Gaston, ne cessa de lui insinuer que le Cardinal n'avoit déterminé le Roi au voyage du Roussillon, qu'à dessein de se prévaloir de l'Armée qui étoit à sa disposition pour exclure Son Altesse de la Régence, & s'attribuer toute l'autorité

Digitized by Google

du Gouvernement. On lui repréſente que le parti ne s'eſt formé que pour le maintenir dans tous les droits que lui donne dans le Royaume ſa qualité de frere unique du Roi. Son Alteſſe crut tout, parce qu'on flattoit ſon ambition. Le Duc de Bouillon & M. le Grand virent pluſieurs fois Son Alteſſe par l'adreſſe de M. de Thou, ſans que le Cardinal, qui avoit cependant bien des Eſpions, en fût informé. Dans les conférences que le Prince, le Duc de Bouillon & M. le Grand eurent enſemble, & auxquels de Thou n'aſſiſta point, il fut queſtion de prendre un parti. Les Chefs, long-temps diviſés ſur ce point, conviennent enfin de traiter directement avec l'Eſpagne, au ſeul nom de *Monſieur*. On fit entendre à ce Prince que ſi le Traité étoit découvert, M. le grand avoit aſſez de crédit ſur l'eſprit du Roi pour mettre Son Alteſſe à l'abri, à la faveur de ſon nom, au lieu que tout le crédit de M. le Grand auprès du Roi tomberoit, s'il étoit expreſſément compris dans le Traité.

Fontrailles fut chargé de négocier ce Traité; & il s'acquitta de ſa commiſſion avec tant d'adreſſe & de célé-

Digitized by Google

rité, qu'il fut conclu à Madrid, & rapporté à Paris par le Négociateur, sans que le Cardinal de Richelieu en eût la moindre connoissance, preuve qu'il étoit alors fort mal servi par ses Espions. Ce fut à cette époque que le Roi partit de Paris pour se rendre en Roussillon. Dès ce moment le Cardinal ne voulut plus le quitter, & s'arrêta dans tous les endroits de séjour de Sa Majesté. On avoit résolu de se défaire du Cardinal par quelque voie violente ; & M. le Grand s'étoit chargé de cette horrible entreprise. On n'a jamais su si le Duc d'Orléans & le Duc de Bouillon étoient entrés dans ce complot. La Cour ayant séjourné à Briare, & la fortune favorisant alors le projet de Cinqmars, il saigna du nez, & n'eut pas le courage de consommer son crime, heureusement pour Richelieu. Ce qu'il y a de plus étrange dans la conduite de Cinqmars, c'est que, dans le moment même où il avoit le plus grand intérêt de se ménager les bonnes graces du Roi & de cultiver son amitié, il faisoit tout ce qu'il étoit en son pouvoir de faire pour dégoûter le Monarque & l'éloigner de lui. On s'apperçut effectivement d'un

Digitized by Google

grand refroidiſſement entre eux. Sur ces entrefaites, le Cardinal tombe dangereuſement malade. Jamais maladie ne lui fut plus ſalutaire, parce que M. le Grand abandonna dès-lors le deſſein d'attenter à ſa vie, ſe repoſant ſur la nature, qui ne tarderoit ſans doute pas à lui ſauver l'infamie d'un ſi noir attentat.

De Thou arrive vers ce temps à Carcaſſonne, & y trouve Fontrailles qui revenoit de la Cour; il apprend de lui, pour la premiere fois, dans un entretien ſecret, qu'il y avoit un Traité conclu avec l'Eſpagne. De Thou blâme vivement Fontrailles de s'être chargé d'une pareille commiſſion, & tous les Conjurés de s'être rendus Criminels d'Etat & coupables de trahiſon envers leur Souverain. Quand il eut appris que que M. le Grand, après avoir pris une copie du Traité, en avoit envoyé l'original à *Monſieur*, il jugea que cette négociation alloit être éventée par le grand nombre de Confidens à qui ce Prince en feroit part. De Thou ſe rend enſuite à Narbonne où, dévoré par des chagrins que lui cauſoient des preſſentimens fâcheux, il tint la meilleure contenance qu'il put.

Digitized by Google

Le Cardinal tomba malade, comme nous venons de le dire; à ſon état déjà aſſez dangereux, ſe joignit la plus grande inquiétude, lorſqu'il vit ſon crédit diminuer, au point que le Roi n'envoyoit pas même demander des nouvelles de ſa ſanté. Richelieu ne douta plus de ſa diſgrace, que tout lui annonçoit comme auſſi ſûre que très-prochaine. On voit même qu'il prit des précautions à ce ſujet. Après s'être retiré à Agde, en quittant Taraſcon par des chemins de détours, craignant qu'on ne l'arrêtât dans ſa route, il ſe rendit à Beaucaire, où il fit un plus long ſéjour. Le bruit courut alors dans toute la France, qu'il vouloit ſe retirer en Italie, & qu'il avoit écrit à Paris qu'on lui envoyât ſon argent & ſes pierreries avec la plus grande diligence. Avant ſon départ de Narbonne où il étoit tombé malade, le Cardinal avoit écrit au Roi une longue lettre apologétique ſur ſa perſonne & ſon Miniſtere, & terminoit cette lettre par demander ſa démiſſion, comme une choſe néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſanté.

Cependant le prétendu ſecret de la

Digitized by Google

négociation d'Eſpagne circuloit de l'un à l'autre ; Anne d'Autriche en étoit informée. Fontrailles ſonge à ſa ſûreté ; il revient ſecrétement à l'Armée ; fait part de ſon deſſein à M. le Grand ; l'exhorte vivement à ſuivre ſon exemple. Le Conſeil étoit, on ne peut pas plus ſalutaire, puiſque, ſelon les apparences, ſon exil ne pouvoit être fort long ; la mort prochaine du Roi & du Cardinal annoncée par la langueur où ils étoient tous deux, auroit bientôt permis à M. le Grand de rentrer dans le Royaume, & de jouer le plus grand rôle à la Cour. Mais la fatalité de ſon deſtin l'aveugla tellement, qu'il ne vit point le précipice qui s'ouvroit ſous ſes pieds, & qu'il s'y jeta lui-même lorſqu'il pouvoit l'éviter. Ne voulant pas ſe priver du conſeil d'un homme qui pouvoit lui être auſſi utile que Fontrailles, il n'oublie rien pour le détourner de ſon deſſein ; mais celui-ci lui répond en riant : « Vous, Monſieur, vous êtes grand, bien fait ; quand on vous aura coupé la tête, on vous plaindra ; mais moi, qui ſuis petit & boſſu, quand j'aurai perdu la mienne, tout le monde ſe moquera encore de moi ». Fontrailles perſiſtant dans

dans ſon heureux deſſein, diſparut auſſi-tôt dans le Camp, & ſe retira dans le pays étranger. Que l'infortuné Cinqmars n'en faiſoit-il autant! Fontrailles, au ſurplus, pour ne pas avoir l'air d'abandonner Cinqmars, à qui il avoit les plus grandes obligations, & voulant paroître forcé de s'évader, fait appeler en duel un ſieur Deſpenon, Maréchal de Camp, avec qui il avoit eu une ancienne querelle qui avoit été accommodée : l'appel ayant été public, Fontrailles, ſous prétexte qu'on devoit l'arrêter, parce que les duels étoient défendus ſous peine de mort, s'exile auſſi-tôt lui-même du Royaume. Le temps ne tarda pas à vérifier la juſteſſe de ſes preſſentimens & la néceſſité de ſon évaſion. Richelieu étoit à peine arrivé à Taraſcon, qu'il reçut un gros paquet où étoit la copie du Traité d'Eſpagne, conclu par Fontrailles.

Pour avoir une juſte idée de l'effet que cette heureuſe découverte fit ſur le premier Miniſtre, il faut ſe figurer ce qu'éprouve un homme, dont la ruine eſt inévitable, & qui ſe voit ſur le point d'être ſubmergé dans un gouffre, dont il ne peut ſe garantir, ſans un mira-

Digitized by Google

cle évident. On n'a jamais ſu au juſte qui envoya au Cardinal la copie de ce Traité. On a cru que la Ducheſſe de Chevreuſe, alors refugiée à Bruxelles, lui avoit fait tenir cet avis; mais n'auroit-elle pas reçu des témoignages de la reconnoiſſance du Cardinal; & ce Miniſtre, dans la derniere période de ſa vie, lui auroit-il donné des marques de la mauvaiſe volonté qu'il avoit toujours eue pour elle? D'ailleurs, auroit-elle rendu ce mauvais office à M. de Thou, à qui elle étoit très-obligée & qu'elle pouvoit ſoupçonner d'avoir quelque part à ce Traité, comme ennemi du Cardinal & ami intime de M. le Grand? Cette opinion n'eſt nullement vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit de la maniere dont ſe fit cette découverte, il eſt ſûr que Richelieu en fut au comble de la joie, puiſqu'elle le rendoit maître de la vie de ſes plus grands ennemis, & qu'elle prouvoit au Roi que Sa Majeſté n'avoit pas dans tout ſon Royaume de ſerviteur plus fidelle & plus zélé que Son Eminence.

Sans perdre un moment, Richelieu dépêche Chavigny pour porter au Roi, & lui remettre en main propre la copie

Digitized by Google

du Traité, & l'inſtruire de toutes les circonſtances de la conjuration & du péril où l'Etat étoit expoſé. Chavigny s'acquitte habilement de ſa commiſſion ; &, par les ordres du Cardinal, après avoir dit qu'il étoit environné de Conſpirateurs, il le preſſe vivement, pour ſa propre ſûreté, de faire arrêter M. le Grand. Le Roi balance, il ne peut ſe réſoudre à jeter dans les fers un favori qu'il a tendrement aimé. Dans la perplexité où il ſe trouve, Louis ſe jette à genoux devant le Crucifix qui étoit dans la ruelle de ſon lit, & prie Dieu avec beaucoup de ferveur de lui inſpirer la réſolution qu'il doit prendre. Il fait appeler le Pere Sirmond ſon Confeſſeur, pour le conſulter ſur une affaire de cette importance. Ce ſavant Jéſuite lui dit qu'il ne doit pas balancer à faire arrêter M. le Grand, accuſé d'un crime ſi énorme. Le Roi s'y détermine enfin ; & comme il ne pouvoit pas facilement exécuter ſon deſſein dans le Camp, tout malade qu'il étoit, il revient à Narbonne, afin d'en venir plus aiſément à bout dans cette ville. Il rappela auprès de lui le Cardinal, en lui écrivant deux lettres remplies des expreſſions les plus

Digitized by Google

flatteuſes & les plus amicales, lui témoignant combien il déſiroit qu'il reprît le timon de l'Etat, & ſe remît à la tête des affaires.

Le Roi eſt à peine de retour à Narbonne, que Chavigny lui demande quelle étoit ſa réſolution ſur l'affaire des Conjurés. Louis ordonne qu'on ferme les portes, ſans les pouvoir ouvrir pour qui que ce ſoit, & qu'on arrête, la nuit ſuivante, M. le Grand, M. de Thou & quelques autres perſonnes ſoupçonnées d'être entrées dans la conſpiration. Il donne un ordre exprès au Comte de Charot, Capitaine de ſes Gardes, d'arrêter Cinqmars. Louis ne fut long-temps à s'y déterminer que parce qu'il craignoit de mettre le Grand-Ecuyer dans la néceſſité de révéler tout ce qui s'étoit paſſé entre eux contre Richelieu; & il auroit réſiſté plus long-temps encore, ſi le Pere Sirmond, qu'il fit appeler, comme nous venons de le dire, ne fût parvenu à lui arracher cet ordre fatal. Louis XIII chercha plus d'une fois à ſe défaire de ſon Miniſtre; mais il voulut le chaſſer de ſon propre mouvement, du moins en apparence. Jaloux avec raiſon de certains dehors d'autorité,

Digitized by Google

il ne pouvoit ſouffrir qu'on entreprît de le contraindre. Sa Majeſté ſe rend donc à Narbonne, où Cinqmars la ſuit, plus occupé de ſes plaiſirs que de ſa ſureté & de l'exécution de ſes projets. Ce jeune étourdi, dès le jour même de ſon arrivée à Narbonne, s'adreſſe à une créature infame, & l'engage à lui vendre la fille qu'elle avoit eue d'un nommé Burgos, Faiſeur de poudre à canon dans la même ville. L'ordre d'arrêter le Grand-Ecuyer eſt du 13 Juin 1642. Cet ordre ne fut point ſi ſecret qu'il ne vînt à la connoiſſance d'un ami de Cinqmars, qui l'en avertit, lorſqu'il faiſoit la débauche chez Beaumont, Gouverneur de Saint-Germain. Il va prendre ſes bottes au Palais de l'Archevêque, où il étoit logé près de l'appartement du Roi, monte à cheval ſuivi d'un ſeul Valet-de-chambre, & court aux portes de la Ville. Les ayant trouvées fermées, il ſe refugie chez la Burgos dont le mari étoit abſent. Charot voyant ſon coup manqué, va le dire au Roi, qui ordonne des perquiſitions dans toute la Ville, défend, ſous peine de la vie, à qui que ce ſoit, de cacher Cinqmars, & menace de la même peine

Digitized by Google

ceux qui auront connu le lieu de sa retraite sans le découvrir.

L'infortuné favori auroit pu échapper aux recherches de l'Archevêque créature de Richelieu, du Lieutenant de Roi, & des Consuls de la Ville, si Burgos ne fût pas malheurement revenu au logis. Quelqu'un l'ayant averti qu'un jeune Gentilhomme, fort bien fait, étoit caché dans la maison, il conjecture que ce pouvoit être le Grand-Ecuyer. On assure, qu'ébranlé par les grandes promesses que lui fit Cinqmars, Burgos consulte un de ses amis qui lui conseille de ne point s'exposer au danger de perdre la vie. Il avertit donc le Lieutenant de Roi, qui vient prendre Cinqmars & le conduit prisonnier à l'Archevêché. De Thou & Chavagnac le pere furent arrêtés en même temps au Camp devant Perpignan par Céton, Lieutenant de la Compagnie de la Garde Ecossoise. Il en usa si bien envers de Thou, dont le mérite étoit généralement connu & estimé, qu'il lui laissa la liberté de brûler les lettres & les papiers dont le prisonnier avoit intérêt de dérober la connoissanée à ses ennemis. Le Grand-Ecuyer fut transféré de Nar-

Digitized by Google

bonne à la Citadelle de Montpellier. On envoya de Thou & Chavagnac à Tarascon, où Richelieu leur fit subir divers interrogatoires.

Le Duc de Bouillon se trouvoit à Cazal, en qualité de Général de l'Armée d'Italie dont Richelieu lui avoit fait donner le commandement, lorsque M. le Grand & de Thou furent arrêtés. D'Assonville, Capitaine des Gardes du Duc & son Agent ou Espion, étoit resté à la Cour pour rendre compte à son Maître de tout ce qui s'y passeroit de nouveau dans son absence. Celui-ci, voyant M. le Grand arrêté, s'imagine aussi-tôt que le Duc peut avoir des relations particulieres avec lui, en conséquence, il prend la poste pour aller joindre le Duc, & l'avertir de ce qui se passoit. Un incident apprend au Cardinal de Richelieu que Bouillon trempe dans la conjuration de Cinqmars; &, à l'aide d'un Valet de chambre plus diligent que d'Assonville, le Cardinal fait parvenir à Dupleſſis-Praslin, Lieutenant-Général de l'Armée d'Italie, l'ordre d'arrêter le Duc de Bouillon.

Le sieur Dupleſſis en charge un Officier nommé Couonge, Commandant

Digitized by Google

de Cazal : ce dernier se met en devoir de l'exécuter ; mais il s'y prit d'une maniere si mal-adroite, en lui disant tout uniment qu'il venoit l'arrêter de la part du Roi. Le Duc lui répond qu'il est prêt d'obéir, pourvu qu'il lui montre cet ordre. Couonge ne l'avoit pas dans les formes : il va trouver Duplessis-Praslin, & le lui demande. Bouillon profite de cet intervalle pour se retirer ; il passe à travers les Corps-de-garde qui ne s'opposent point à son passage, parce qu'ils n'avoient aucun ordre pour l'en empêcher. Le Duc alla dans une rue écartée, où il ne passoit presque jamais personne, avec un domestique qui ne l'abandonna point. Il y passa toute la nuit appuyé contre une muraille sans être découvert. A quelles tristes réflexions ne fut-il pas livré ! Si un conjuré contre l'Etat pouvoit se figurer toute l'étendue du danger auquel il s'expose & les chagrins cuisans auxquels il court risque d'être en proie, s'embarqueroit-il jamais dans une conspiration ? L'ambitieux s'attend bien à acheter cher les honneurs auxquels il aspire ; mais il ne se figure point le prix qu'ils lui coûteront. A la pointe du

Digitized by Google

jour, le Duc de Bouillon se retire dans une maison obscure. Il voulut exciter la compassion d'un Valet qui en ouvroit la porte, en disant qu'il venoit de se battre en duel, & qu'il cherchoit à se mettre à couvert des poursuites de la Justice. Le Valet le cacha dans un grenier à foin, lui & son domestique. Couonge fait mettre la Garnison sous les armes, prévoyant bien que sa tête répondroit de son imprudence. Il fait faire les perquisitions les plus exactes dans toutes les maisons : deux Soldats armés de hallebardes, montent au grenier à foin ; ils pensent tuer le Duc en enfonçant leurs armes dans le foin : le Duc est obligé de se découvrir ; on se saisit de lui, & on le mene à la Citadelle. Il n'avoit jamais été à Cazal, & n'en connoissoit pas les issues ; car, pour peu qu'il eût pratiqué ces lieux, il auroit pu se sauver facilement.

Le Cardinal de Richelieu, qui se voyoit, par la découverte de la conspiration, au comble de la fortune, voulut l'affermir aux yeux de toute la France par un coup d'éclat. Comme il étoit malade & qu'il ne paroissoit pas en état de soutenir les fatigues du voyage,

Digitized by Google

il exigea que ſon Souverain le vînt trouver pour s'aboucher avec lui. Chavigny perſuade au Roi de faire tous les frais de cette entrevue, malgré la répugnance qu'il avoit, & malgré l'état de langueur où il étoit. Il héſita même pluſieurs fois à faire ce voyage. Enfin, étant arrivé à Montfrin, éloigné de Taraſcon d'une lieue & demie, où étoit le premier Miniſtre, il fut arrêté que cet abouchement ſe feroit dans la chambre de ce dernier, qui étoit ſi foible & ſi abattu, qu'il n'avoit pas la force de ſe tenir debout. Le Roi ſe fit donc porter dans la chambre du Cardinal, qui le reçut étant couché.

Ce fut un ſpectacle aſſez ſingulier, dit l'Auteur de l'*Intrigue du Cabinet*, que de voir deux Moribonds couchés chacun ſur un lit, occupés, pour ainſi dire, à creuſer le tombeau de deux infortunés, pendant qu'ils étoient prêts à y deſcendre eux-mêmes. Il y eut dans cette entrevue des plaintes très-vives de la part de Richelieu, & des excuſes très-ſoumiſes de la part de Louis, qui tâcha d'appaiſer ſon Miniſtre, en lui donnant une autorité abſolue dans ſon Royaume, avec injonction à ſes Sujets,

Digitized by Google

de quelque qualité & condition qu'ils fussent, d'obéir au Cardinal comme à lui-même. Après cet entretien, le Roi regagne Paris, & le Cardinal part pour Lyon, traînant derriere lui les deux Prisonniers dans un bateau attaché au sien. Quant au Duc d'Orléans, contre qui Richelieu avoit habilement dirigé les premieres opérations nécessaires à l'instruction du procès, il eut ordre de se rendre à deux lieues de Lyon, afin d'être plus à portée des Juges qui devoient l'interroger. Si *Monsieur* eût eu plus de fermeté, il se seroit retiré à Sedan; de là il auroit été recherché par le Cardinal, qui auroit fait toutes les avances. Le Prince qui étoit dépositaire de l'original du Traité avec l'Espagne, auroit même pu, en l'annullant, comme il le fit d'abord, imposer des conditions, ou du moins sauver la vie à Cinqmars & à de Thou. On dit que Gaston s'étoit avili jusqu'à écrire à ce Ministre, des lettres fort soumises; mais, pour être Prince, on n'est pas héros; & l'éducation ne conduit point à l'héroïsme, si la Nature ne s'en mêle.

Il semble, suivant le récit de M. An-

Digitized by Google

quetil, que le Cardinal fit le voyage de Tarascon à Lyon par eau. Suivant l'Auteur des *Causes célebres* & le Continuateur de *Daniel*, le voyage de Richelieu de la premiere Ville à l'autre fut non-seulement celui d'un Souverain, mais d'un fastueux Conquérant. Il arriva à Lyon, sans presque changer de place : il fut toujours couché dans son lit, & porté le long du chemin par dix-huit de ses Gardes, qui se relayoient de distance en distance, afin qu'il ne sentît aucun mouvement, & que les cauteres qu'on lui avoit faits au bras, pour faire écouler ses humeurs âcres, pussent se consolider plus aisément. On lui avoit fabriqué une chambre de bois, qu'on couvroit en dehors, quand il faisoit beau, d'un damas rouge, & quand il pleuvoit, d'une toile cirée. Il y avoit dans cette maison ambulante, une table, son lit, une chaise où étoit assise une personne qui lisoit ou qui l'entretenoit pour le désennuyer le long de la route. Il avoit d'abord résolu de se faire porter par des Payśans, gens accoutumés dès leur enfance à des travaux pénibles; mais ses Gardes, quoique la plupart fussent Gentilshommes, ne voulurent jamais souffrir que d'autres

gens lui rendissent ce service, & se chargerent avec joie de ce lourd fardeau, croyant témoigner leur zele & leur fidélité au Souverain même, en la témoignant au Ministre qui en étoit une image si éclatante. Pour lui marquer leur profond respect, ils ne voulurent jamais, quelque temps qu'il fît, mettre leur chapeau, & le porterent ainsi la tête découverte. Par toutes les villes & lieux entourés de murailles où il passoit, on en abattoit un peu, & on pratiquoit un chemin assez large pour le faire passer par cette breche sans l'incommoder & lui faire sentir la moindre secousse.

Le Cardinal avoit envoyé ses ordres de Tarascon au Chancelier, pour instruire & faire le procès des Accusés. Ce Chef de la Justice partit de Lyon accompagné de six Commissaires, & alla à Villefranche recevoir la déclaration que *Monsieur* avoit déjà faite au Roi, à qui il avoit remis la copie du Traité avec l'Espagne. Il ajouta des circonstances qui lui étoient connues, & assura, en foi de Prince, que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable, sans y pouvoir ajouter ni diminuer. Il avoit accusé

Digitized by Google

M. de Thou d'avoir connu l'affaire dès ſon origine. Enſuite il écrivit à M. l'Abbé de la Riviere, le plus mépriſable des hommes & ſon confident, que ſa conſcience l'obligeoit de dire que M. de Thou avoit ſu ſeulement le projet de ſa retraite à Sédan; mais qu'il avoit abſolument ignoré le Traité d'Eſpagne. Le Confeſſeur de *Monſieur* avoit, dit-on, porté ce Prince à faire cette déclaration. Le Cardinal l'ayant ſu, dit: *Voilà un fort habile Confeſſeur, nous y mettrons ordre.* Peu auparavant, Son Eminence avoit dit auſſi au Prince de Condé qui lui alléguoit que rien ne chargeoit M. de Thou: *M. le Chancelier a beau dire que rien ne charge M. de Thou, il faut que M. de Thou meure.* Quel acharnement dans un Miniſtre de paix & de clémence! Le Chef de la Juſtice ayant annoncé lui-même à Richelieu qu'il n'y avoit pas de preuve contre de Thou: « Eh bien, Monſieur le Chancelier, dit le Cardinal, il faudra le condamner à une priſon perpétuelle, pourvu que M. le Grand ne diſe rien contre lui ».

Laubardemont, ce Magiſtrat infame dont nous avons déjà eu occaſion de parler dans l'affaire du Curé de Loudun,

Digitized by Google

alla voir le Grand-Ecuyer. Après lui avoir tenu mille discours artificieux, il lui promit la vie, de la part du Cardinal, au cas qu'il voulût déposer contre M. de Thou, lui faisant accroire que ce Magistrat avoit déposé contre lui. Un Juge trahit lâchement son devoir, quand il fait à un accusé de telles promesses qu'il ne peut pas accomplir. L'artifice étoit d'autant plus indigne, que la promesse étoit fausse. Rien n'étoit plus contraire à la volonté de l'implacable Cardinal. C'est une grande simplicité à un accusé que de donner dans un tel piége. Le Grand-Ecuyer s'y laissa prendre, & chargea M. de Thou, qui fut aussi chargé par *Monsieur*, & le Duc de Bouillon, d'avoir eu connoissance de tout, excepté du Traité avec l'Espagne. Cependant *Monsieur* ajouta que la derniere fois qu'il avoit parlé à M. de Thou, il lui avoit paru être instruit de tout sans exception; & que si jusque là il lui avoit paru n'être pas si savant, c'est parce qu'il se cachoit à ce Prince, qui avoit témoigné qu'il ne désiroit pas que M. de Thou sût le Traité d'Espagne.

L'Auteur d'un Journal de l'Instruction

de ce fameux procès, dit que Séguier, Chancelier, alla visiter M. le Grand au Château de Pierre-Scize où il étoit enfermé. « Monsieur, lui dit Séguier, bien loin d'avoir sujet de craindre, vous devez espérer toutes choses à votre avantage. Vous avez en moi un bon Juge. A Dieu ne plaise que je sois méconnoissant de vos faveurs. Je n'ignore pas que je vous suis redevable de ce que le Roi ne m'a pas ôté les sceaux : une si grande obligation ne demande pas seulement un souvenir immortel, mais encore une reconnoissance infinie ; je vous la témoignerai dans l'occasion ». Votre civilité, Monsieur, répondit Cinqmars, me donne de la confusion ; mais la procédure commencée, me fait juger qu'on en veut à ma vie. Je suis perdu, le Roi m'abandonne, je ne me regarde plus que comme une victime qui doit bientôt être immolée à la passion de ses ennemis, & à la facilité du Roi. — Vos sentimens ne sont pas justes, répond le Chancelier ; je suis persuadé du contraire par diverses expériences. — Dieu le veuille, reprend le Grand-Ecuyer, mais je ne le puis croire ». On lit dans un autre Journal

Digitized by Google

que le Chancelier s'insinua dans l'esprit du trop crédule Cinqmars, de maniere que celui-ci déclara en confidence au Chancelier tout ce qu'il dit depuis sur la sellette; à condition que Séguier ne s'en serviroit pas comme Juge, mais qu'il en parleroit seulement à Richelieu. Facile à donner dans tous les piéges qu'on lui tendit, le Grand-Ecuyer espéra-t-il de fléchir le Cardinal par un aveu sincere de son crime?

Quoi qu'il en soit, Céton, Lieutenant des Gardes Ecossoises, chargé de garder Cinqmars dans sa prison, l'exhorta plusieurs fois à implorer la clémence du Roi, & à fléchir Richelieu par une confession ingénue. « M. le Cardinal, dit un jour le Prisonnier à Céton, a raison de faire ce qu'il fait contre moi. — Vous vous sentez donc coupable, Monsieur, repart l'Officier? Que ne recourez-vous à la bonté du Roi, en confessant votre faute. — Je ne veux rien déclarer, reprend le Grand-Ecuyer; j'ai appris autrefois une chanson, qui dit: *J'aime mieux mourir que parler.* On n'a point de preuve contre moi; veut-on que je me condamne par ma propre bouche? — Vous

Digitized by Google

ne ſavez pas, repartit un autre jour l'imprudent Cinqmars à Céton qui le preſſoit d'avouer la vérité, qu'on eſt pendu pour la dire : ſans grace, je n'ai rien à déclarer ; qu'on me la promette, & je déclarerai des choſes qu'on ne ſaura pas autrement. Je vois bien qu'on vient pour me faire parler, mais m'aſſure-t-on de quelque choſe ? Qu'on m'accorde la vie, je donnerai la carte blanche pour le reſte. Je me ſoumettrai à tout ; je ne dirai rien, & n'accuſerai perſonne, répliqua-t-il au Lieutenant des Gardes dans une autre occaſion. S'il faut mourir, je mourrai en homme d'honneur : tout le monde me parle de confeſſer, c'eſt une vieille chanſon ; pourquoi me vient-on prêcher ce que je ne puis eſpérer ? Puis, oubliant ces ſentimens raiſonnables, « on veut que je confeſſe, dit-il, mais on ne me promet rien ; qu'on me donne la moindre aſſurance par une perſonne de crédit & d'autorité, je déclarerai des choſes qu'on ne découvrira pas autrement. Je puis bien avoir la volonté de confeſſer, mais on ne me promet rien ; eſt-il poſſible que vous n'ayez rien à me propoſer ? Cinqmars ayant ainſi témoigné ſa

Digitized by Google

disposition à tout avouer, pourvu qu'une personne de considération lui donnât quelque espoir d'obtenir sa grace, Séguier lui donna des espérances générales; &, sans lui rien promettre de positif, le détermina enfin à tout confesser devant ses Juges; ce qu'il fit deux jours après d'une maniere que je dirois judicieuse, s'il n'eût pas dû connoître que son ennemi étoit l'homme du monde le plus artificieux & le plus vindicatif.

Le Duc de Bouillon fut convaincu par la déposition de Gaston & la confession de Cinqmars : celui-ci, par celles des Ducs d'Orléans & de Bouillon. L'infortuné de Thou n'avoit contre lui que l'aveu du Grand-Ecuyer & le sien propre. Pour ne point donner un ennuyeux Extrait des divers interrogatoires que les trois accusés subirent, je transcrirai simplement ce que de Marca, Conseiller d'Etat & depuis Archevêque de Toulouse & de Paris, l'un des Commissaires, écrivit, le 16 Septembre, à Brienne, Secrétaire d'Etat : « après la déposition de *Monsieur*, reçue à Villefranche en forme judiciaire, on a procédé, dit-il, à l'interrogation de M. le

Digitized by Google

Duc de Bouillon dans le Château de Pierre-Scise. M. le Chancelier, assisté de M. de Laubardemont & de moi, y vaqua une après-dîner. Le Duc demeura d'accord dans ses réponses de ce qui regardoit la liaison avec *Monsieur* & le Traité d'Espagne, quoiqu'il dît ne l'avoir pas approuvé. M. le Grand fut interrogé dans le même Château par M. le Chancelier, assisté de quatre Commissaires. Il nia toutes choses avec beaucoup de fermeté. Deux jours après, on lui confronta M. de Bouillon; cela ne l'obligea point à reconnoître son crime, quoiqu'il parût extrêmement surpris de la confession du Duc; on lui lut ensuite la déposition de *Monsieur*. Après l'avoir interpelé de donner des reproches; s'il en avoit, il dénia; le Procès-verbal fut fait sur cette lecture de la déposition de *Monsieur*, qui s'etoit approché jusqu'à Vimis, aujourd'hui Neuville, Maison de l'Abbé Démai, frere du Marquis de Villeroi & depuis Archevêque de Lyon, à deux lieues de la même Ville, en présence de sept Commissaires. Le Chancelier interrogea de nouveau *Monsieur* sur les contredits des accusés: Son A. R. persista en tout

Digitized by Google

ce qui étoit contenu dans sa déposition : M. le Grand fut ouï enfin sur la sellette dans la Chambre du Présidial de Lyon. Il confessa ingénuement la liaison avec Gaston, avec le Duc de Bouillon & le Traité d'Espagne, sur quoi il fut condamné à mort.

Marca s'étend davantage sur l'affaire de M. de Thou. Ce que *Monsieur*, le Duc de Bouillon & le grand Ecuyer déposerent d'abord contre lui, paroissoit si peu criminel, que plusieurs de ses Juges & entre autres le Chancelier lui-même, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étoient disposés, dit de Marca, à ne le pas condamner sur ces preuves. « Mais il arriva, continue-t-il, que M. le Grand dit sur la sellette, que M. de Thou avoit su & désapprouvé le Traité d'Espagne. Au lieu de se tenir dans sa dénégation, celui-ci avoua qu'il en avoit eu connoissance par Fontrailles à Carcassonne; qu'il l'avoit blâmé, sans le découvrir, de peur d'être accusé par les complices; qu'il avoit résolu d'aller en Italie, & de voir en chemin M. de Bouillon, afin de le détourner de cette entreprise; qu'il croyoit que ce Traité

Digitized by Google

ne pouvoit nuire à l'Etat, parce qu'il falloit battre premiérement M. de Guébriant. Cette confeſſion d'avoir eu connoiſſance du Traité ſans le révéler ; les preuves qui ſont au procès ; des entremiſes pour la liaiſon des complices ; le temps de ſix ſemaines & plus, que M. de Thou demeura près de M. le Grand, logeant dans ſa maiſon, près de Perpignan, le conſeillant dans ſes affaires ; après avoir connu qu'il avoit traité avec l'Eſpagne, & par conſéquent qu'il étoit criminel de Léze-Majeſté : tout cela, dis-je, joint enſemble, porta les Juges à le condamner ſelon les Lois & l'Ordonnance, qui déclarent expreſſément coupables, ceux qui ont ſu une conſpiration contre l'Etat, ſans la découvrir, quoique leur ſilence ne ſoit pas accompagné des autres circonſtances qui ſe trouvoient dans l'affaire de M. de Thou ».

Quelles ſont ces circonſtances ſi aggravantes ? De Thou s'étoit *entremis par la liaiſon des complices*. Prétendoit-il les unir dans le deſſein de traiter avec les ennemis de l'Etat ? On le lui cacha. Il penſoit ſeulement à lier les complices, afin d'empêcher que Riche-

Digitized by Google

lieu ne se fît Régent du Royaume, dans le cas où le Roi viendroit à mourir. Il *logea* chez Cinqmars ; il *le conseilla dans ses affaires.* Et quels conseils lui donna-t-il ? De renoncer aux engagemens pris avec la Cour de Madrid, de porter le Roi à faire la paix, & d'éloigner de lui un Ministre odieux à toute la France. Il valoit mieux dire sans détour, que sous le prétexte de je ne sais quelle Loi, une Ordonnance prise trop à la lettre, ait voulu aider le Cardinal à se venger d'un Gentilhomme bien intentionné pour sa Patrie, qui chercha seulement à lui procurer la paix & à se servir de la faveur de Cinqmars, pour persuader à Louis XIII de tout pacifier a l'insu d'un Ministre qui, dévoré par son ambition, avoit allumé la guerre & l'entretenoit, de peur que son Maître ne se dégoûtât de lui, quand il ne le croiroit plus si nécessaire.

Voici ce qu'on lit encore dans un des Journaux déjà cités. « M. de Thou fut conduit du Château de Pierre-Scise au Palais, & présenté aux Juges pour être interrogé sur la sellette. Après les

Digitized by Google

demandes ordinaires, M. le Chancelier lui fit celle-ci : « M. de Cinqmars ne vous a-t-il pas découvert la conspiration ? Messieurs, répondit-il, je pourrois nier absolument que je l'aie jamais sue : vous ne pouvez me convaincre de faux que par la confession de M. de Cinqmars. Je n'en ai jamais écrit ni parlé à personne ; or, un accusé ne peut validement en accuser un autre. On ne condamne à la mort, que sur la déposition de deux témoins irréprochables ; ma vie & ma mort, ma condamnation & mon absolution sont dans ma bouche. Cependant, Messieurs, j'avoue que j'ai su la conspiration ; je le confesse pour deux raisons : durant trois mois de prison, j'ai si bien envisagé la mort & la vie, que j'ai clairement connu que quelque vie dont je pusse jamais jouir, elle ne seroit que triste & ennuyeuse ; la mort m'est beaucoup plus avantageuse : je la regarde comme la marque certaine de ma prédestination ; je me suis préparé à mourir, & je ne me trouverai jamais en meilleure disposition. Je ne veux donc pas perdre cette occasion de mon salut. Quoique mon crime soit punissable de mort, il n'est

Digitized by Google

n'eſt ni noir ni énorme. Je le confeſſe, Meſſieurs, j'ai ſu la conſpiration, & j'ai fait tout mon poſſible pour en détourner M. de Cinqmars. Il m'a cru ſon ami unique & fidelle : je ne l'ai pas voulu trahir, c'eſt pourquoi je mérite la mort, & me condamne moi-même, ſelon la Loi *Quiſquis* ».

Ce diſcours remplit d'admiration tous les Juges : il n'y en avoit pas un ſeul qui n'eût une extrême envie de ſauver M. de Thou, & de conſerver à la France la plus grande eſpérance de la Cour. Ses ennemis même le qualifioient ainſi ; mais la crainte de déplaire à un Miniſtre mourant, les empêcha d'avoir égard aux vertus d'un héros dont les nobles ſentimens les raviſſoient. Il eut beau leur prouver qu'il n'avoit point paſſé un ſeul jour ſans dire quelque choſe à ſon ami, pour le détourner de l'exécution du Traité ; que s'il ne l'avoit pas révélé, c'étoit parce que le Grand-Ecuyer l'aſſuroit qu'une des conditions portoit qu'il n'auroit lieu qu'après que l'armée du Maréchal de Guébriant ſeroit chaſſée des poſtes qu'elle occupoit trop près de Sedan ; que cela paroiſſant peu praticable, lui de Thou avoit lieu d'eſpérer

Digitized by Google

que ce Traité s'en iroit en fumée ; qu'enfin, ne l'ayant jamais vu & n'en pouvant alléguer aucune preuve, il devoit craindre de se perdre lui-même par une accusation intentée en l'air contre le frere unique du Roi, contre un Duc de Bouillon & contre le favori de Sa Majesté. Un des Juges opina, dit-on, aux Galeres, & un autre à toute sorte de peine, excepté la mort. Le plus grand nombre le condamna à perdre la tête. Il y a apparence que les deux Commissaires qui conclurent à des peines, autres que la capitale, furent le sieur de Miromenil & M. Sautereau qui opina pour les Galeres. Le Chancelier s'attacha à réfuter tout ce qu'avoit dit M. de Miromenil, à la décharge de M. de Thou ; & pour engager les Commissaires à ne point lui faire de grace, il leur dit : « Pensez, Messieurs, aux reproches que le Roi vous feroit d'avoir condamné à mort son confident, son favori qu'il avoit tant aimé, & d'avoir sauvé votre confrere revêtu de votre robe. » Quel pitoyable motif ! L'Arrêt étant ainsi déterminé, le Chancelier, sur le Bureau de la Chambre, écrivit au Cardinal par

Digitized by Google

Picaud ſon Exempt, & lui manda ce qui s'étoit paſſé. Picaud arrive dans la chambre du Cardinal, qu'il trouve à deux lieues de Lyon. Ce Miniſtre lui demande ce qu'il y avoit de nouveau ? Picaud répond : M. le Grand & M. de Thou ſont condamnés à avoir la tête tranchée. Le Cardinal, à cette derniere parole, ſe ſouleve de ſa chaiſe, & s'écrie par trois fois : *M. de Thou ! ah ! M. le Chancelier m'a délivré là d'un grand fardeau.* Puis il ajoute... *mais, Picaud, ils n'ont point de Bourreau !* Quelle horreur dans un Prêtre !

Rien n'égala la conſtance avec laquelle MM. le Grand & de Thou ſe poſſéderent, lorſqu'ils apprirent que l'Arrêt les condamnoit à mort. M. de Thou dit à M. le Grand, en ſouriant : « Eh bien, Monſieur, humainement je pourrois me plaindre de vous ; vous m'avez accuſé, vous me faites mourir ; mais Dieu ſait combien je vous aime : mourons, Monſieur ; mourons courageuſement, & gagnons le Ciel ». Ils s'embraſſerent l'un & l'autre avec une grande tendreſſe, s'entre-diſant : « que puiſqu'ils avoient été ſi bons amis pendant leur vie, ce leur ſeroit une grande

Digitized by Google

consolation de mourir ensemble ». Après la prononciation de l'Arrêt, M. de Thou dit, comme un homme pénétré d'une piété tendre & affectueuse : *Dieu soit béni ! Dieu soit loué !* M. le Grand se leva, & dit : « La mort ne m'étonne point, mais j'avoue que l'infamie de cette question me révolte extrêmement. Je crois que les Lois en dispensent un homme de mon âge & de ma condition ; au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point de peur : mais j'avoue ma foiblesse ; je ne puis me résoudre à cette question ». La cruelle politique du Cardinal alla jusqu'à leur donner des Confesseurs sans leur en laisser le choix. Le Pere Malavalette, Jésuite, fut donné à M. le Grand ; & le Pere Montbrun, de la même Compagnie, fut choisi pour M. de Thou. Les Gardes qui étoient auprès de Cinqmars, ayant les larmes aux yeux en le quittant, il leur dit : « Mes amis, ne pleurez point ; les larmes sont inutiles ; la mort ne me fit jamais peur ».

» Il n'est guere possible, dit l'Auteur des *Mémoires de Bouillon*, d'aller à la mort avec plus de courage & de plus grandes marques de piété que Cinqmars

Digitized by Google

& de Thou en firent paroître. Le premier, sur le point de monter sur l'échafaud, écrivit à la Maréchale d'Effiat sa mere, pour la prier de faire payer les dettes d'un fils enlevé à la fleur de son âge : la Lettre étoit une preuve de la liberté de son esprit & du soin qu'il prenoit de sa conscience. L'autre, plus instruit de sa Religion, fit des discours surprenans & remplis de passages tirés des Pseaumes & du Nouveau Testament. On voit dans toutes ses paroles une foi vive & un entier détachement des choses du monde. Mais enfin, si dans les dernieres actions de leur vie ils témoignerent une constance égale, il est difficile, qu'en considérant l'inégalité de leur âge & de leur fortune, on ne trouve en faveur de Cinqmars quelque différence à leur gloire ». Je pense autrement que cet Ecrivain. Il ne faut pas, je l'avoue, attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, toujours rempli de pensées d'ambition & de plaisir, la gravité, la modestie & la piété d'un homme de trente-cinq ans, élevé pour succéder à ses ancêtres dans les premieres Magistratures du Royaume ; je pardonne beaucoup de choses à la

Digitized by Google

jeuneſſe du Grand-Ecuyer ; mais je ne ſais s'il n'y eut pas de l'oſtentation & quelque fanfaronnade dans ſa contenance. Suivant l'Auteur des *Cauſes célebres*, tout eſt grand, tout eſt héroïque & chrétien dans les paroles & les actions de M. de Thou ». Ils moururent l'un & l'autre avec beaucoup de réſolution & de conſtance, dit l'Auteur d'une des trois *Relations* que nous avons de la mort de ces deux illuſtres malheureux. De Thou témoigna plus de dévotion, & le Grand-Ecuyer parut plus réſolu aux yeux du peuple, parce qu'il eut moins d'action. Entrons dans quelque détail de ce triſte mais inſtructif événement.

L'Arrêt de mort fut prononcé le 12 Septembre & exécuté le même jour, ſelon la coutume de France. De Thou voyant venir le Greffier qui venoit leur lire le Jugement, prononça à haute voix ces paroles de l'Ecriture Sainte : « Qu'ils ſont beaux les pieds de ceux qui nous apportent l'heureuſe nouvelle de la paix, qui nous annoncent le bonheur » ! L'Arrêt portoit que Cinq-mars ſeroit appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, comme nous

Digitized by Google

venons de le dire ; nous avons auſſi rapporté ce que dit à ce ſujet l'Auteur des *Cauſes célebres* : voici ce que rapportent encore deux Relations, qui ne ſont pas tout-à-fait d'accord. On trouve dans l'une de ces Relations, que le Grand-Ecuyer ne changea ni de couleur ni de contenance durant la triſte lecture de ſa condamnation, qui tiroit les larmes des yeux des Juges & des Gardes ; qu'il ne perdit rien de ſa gaieté ordinaire, ni de la majeſté qui accompagnoit toutes ſes actions ; que ſur la fin ayant ouï le mot de queſtion, il dit à ſes Juges avec la même douceur ce que nous avons rapporté plus haut, & qu'il ajouta : « J'ai tout dit, je le répéterai encore ; je me ſoumets de bon cœur à la mort : après cela, Meſſieurs, la queſtion n'eſt pas néceſſaire. J'avoue ma foibleſſe, la torture me trouble l'eſprit. Il pourſuivit ſon diſcours pendant quelque temps, avec tant de grace & de douceur, que la pitié ne permettoit pas à ſes Juges de lui répliquer ni de le contredire. L'autre Relation eſt fort différente. Je la trouve plus naïve : ne ſeroit-elle point auſſi plus vraiſemblable ?

Digitized by Google

« Dès que M. de Cinqmars eut ouï parler de la question ordinaire & extraordinaire, il s'emporta, & dit tout ce que le désespoir peut suggérer. Il fut conduit par Laubardemont, dans la chambre où il devoit y être appliqué. En passant par une de celles où étoient les prisonniers : « Mon Dieu ! s'écria-t-il, où me menez-vous ? ah ! qu'il sent mauvais ici » ! Appercevant les instrumens de la torture qu'on lui préparoit, il se mit encore *à détester* son malheur. Puis témoignant un peu *de tendresse* : « N'y a-t-il point un peu de miséricorde, demanda-t-il » ? Un Huissier du Conseil s'étant présenté à ses yeux, il l'envoya prier M. le Chancelier qu'on ne fît point cet affront & cette infamie à une personne de son rang, puisqu'il avoit déclaré tout ce qu'on pouvoit désirer de lui. M. de Laubardemont Rapporteur s'étant approché, Cinqmars demande à lui parler en particulier. Il y consent : alors tous ceux qui étoient dans la Chambre sortent ; Cinqmars & Laubardemont restent seuls. Le Magistrat va ensuite faire la déclaration du criminel aux Commissaires, qui le déchargent de la question. Depuis ce

Digitized by Google

moment, le Grand-Ecuyer ne fit aucune action qui ne fût pleine de courage & de résolution ». Ne menaça-t-il point le Rapporteur de déclarer à la torture tout ce qui s'étoit passé entre Louis XIII & le favori, lorsque celui-ci proposa de tuer Richelieu ? Le Chancelier & les autres Juges auroient-ils osé décharger le criminel de la question, sans la permission du Cardinal ? Il étoit parti de Lyon ce jour là même. Il faut que le Chancelier ait eu une raison bien pressante, de ne pas exposer Cinqmars à parler trop ouvertement devant un Greffier & des Bourreaux : car enfin, il n'est guère vraisemblable que Richelieu ait voulu épargner celui qui avoit pressé le Roi de le faire assassiner. L'entretien secret de Cinqmars & de Laubardemont, la conférence de celui-ci avec Séguier, & la question relâchée ensuite, donnent beaucoup à penser.

De Thou écouta fort tranquillement la lecture de son Arrêt. Lorsqu'il entendit les mots de *trahison* & d'*infidélité* qu'on y avoit employés : « Cela n'est pas pour moi, dit-il ». Un des Juges dont il n'avoit pas sujet de se louer, entre-

Digitized by Google

prit de l'exhorter à la patience & à la réſignation, il ſe détourne de lui avec dédain ; & s'approchant de Thomé, Prévôt des Maréchaux à Lyon, chargé de garder déſormais les deux condamnés : « Monſieur, lui dit de Thou, voulez-vous bien que je vous parle un moment ? Vous allez perdre un bon ami, ajouta-t-il, je pouvois mieux défendre ma vie, en chicanant ; mais j'ai conſidéré que des perſonnes haïes comme moi, ne doivent point eſpérer de pardon dans le temps où nous ſommes. Le meilleur marché que je pouvois obtenir, c'eſt d'être expoſé aux tourmens d'une dure queſtion, & d'être mis enſuite dans une priſon perpétuelle. Je me ſuis tellement ennuyé dans celle que j'ai ſoufferte, que la mort m'eſt plus douce que ne me ſeroit le déplaiſir de retomber entre les mains de mon Exempt. Il m'a traité en barbare. Incapable de ſupporter cela, je ſerois peut-être mort, ou dans les tourmens ou dans la priſon, moins préparé pour le Ciel que je ne le ſuis. Je ne veux pas perdre une ſi bonne occaſion ; la plus grande peine, c'eſt de s'y réſoudre : cela fait, ma mort n'eſt point une flétriſſure

Digitized by Google

pour ma famille. Qu'y a-t-il de noir dans mon crime ? Je vous prie de dire à M. le Cardinal de Lyon (frere du Cardinal de Richelieu), que j'ai vécu & que je meurs son très-humble serviteur, & que je le prie de demander pardon pour moi à M. le Cardinal son frere, non pas pour avoir haï sa personne, j'en prends Dieu à témoin, mais pour avoir haï son gouvernement. Je ne me suis jamais tant aimé moi-même, que j'ai honoré le Roi & chéri la conservation de l'Etat. Je n'ai jamais été Espagnol. Assurez aussi M. le Chancelier, que je meurs son très-humble serviteur. Je suis bien fâché de ce qu'étant issu d'une famille qui a si bien & si fidellement servi tant de Rois, j'aie failli, en ne révélant pas un secret important ».

Il écrivit ensuite deux Lettres ; l'une au savant Dupuy son parent, & l'autre sans souscription, pour une Dame qu'il nomma au Jésuite Montbrun, son Confesseur, avec parole de lui qu'il ne la feroit connoître à personne. On soupçonne que la Dame inconnue, étoit la Reine Anne d'Autriche. De Thou avoit d'abord appris d'elle & non de Fon-

Digitized by Google

trailles, le Traité d'Espagne ; & ce fut pour tranquilliser cette Princesse persécutée, qu'il lui écrivit la Lettre en question. Il l'assuroit, dit-on, qu'il avoit été fidelle au secret, & qu'elle ne devoit rien appréhender.

Son Confesseur l'ayant abordé immédiatement après que son Arrêt lui fut prononcé : « Allons, mon Pere, lui dit-il en le prenant par la main : allons à la mort & au Ciel : allons à la véritable gloire. Qu'ai-je fait pour Dieu, en ma vie, qui m'ait pu obtenir la grace qu'il m'accorde aujourd'hui de mourir avec ignominie, pour passer plutôt à la gloire ? » Cinqmars étoit déjà dans la chambre où de Thou fut conduit. Dès que le Grand-Ecuyer l'apperçoit, il court à lui, en s'écriant : *Ami, ami, que je regrette votre mort !* « Ah ! que nous sommes heureux, de mourir de la sorte, répond de Thou, en l'embrassant ». Ils se demandent pardon l'un à l'autre, & s'entretiennent quelques momens. « Cher ami, dit le Grand-Ecuyer, allons employer le reste de notre vie à notre salut. Après s'être confessé, de Thou ne fit plus que réciter les Versets des Pseaumes les

Digitized by Google

plus applicables à sa situation ; & quelques Gentilshommes étant venus lui dire les derniers adieux : « Ne m'interrompez point, leur dit-il en leur faisant signe de se retirer : je ne suis plus de ce monde, je ne pense qu'au Ciel ».

Ils furent conduits l'un & l'autre au supplice, dans un méchant carrosse de louage ; & quand ils furent arrivés au pied de l'échafaud : « Allez, mon Maître, dit de Thou à Cinqmars : allez, l'honneur vous appartient, montrez que vous savez bien mourir. Le Grand-Ecuyer étant descendu de carrosse avec un habit couleur de noisette, couvert de dentelles d'or, & un chapeau noir retroussé à la catalane, des bas de soie verts, un bas blanc par dessus bordé de dentelles, & un manteau d'écarlate, monta lui seul sur l'échafaud. Lorsqu'il étoit sur le second ou troisieme échelon : *Monsieur, il faut témoigner plus de modestie*, dit un Garde à cheval en enlevant le chapeau de dessus la tête de Cinqmars, qui se détourne si promptement, qu'il arrache son chapeau des mains du Garde ; l'ayant remis sur sa tête, il acheve de monter l'échelle, avec autant de cou-

Digitized by Google

rage que s'il fût monté à l'assaut. Il fit la révérence à toute l'assemblée, se tourna des trois côtés de l'échafaud, ayant la main gauche sur le côté, avec la même grace & la même démarche qu'il avoit dans la chambre du Roi. Il se met ensuite à genoux devant le poteau ou billot, l'embrasse, penche la tête dessus, & dit au Bourreau : *Est ce ainsi que je dois me mettre ?* Oui, Monsieur, répondit ce vieux Crocheteur pris au défaut du Bourreau de la Ville, qui se trouvoit alors avoir la jambe cassée. Le Grand-Ecuyer se releve, s'entretient quelque temps avec le Jésuite son Confesseur, & lui donne son manteau ; puis tirant une boîte de portrait, la met entre les mains du Pere, le prie de brûler le portrait qui étoit dedans, & d'employer la valeur de la boîte d'or à des œuvres de charité. L'anneau qu'il portoit à son doigt fut destiné pareillement à des aumônes. Ne voulant pas que le Bourreau lui coupât les cheveux & le touchât en aucune maniere que lorsqu'il en seroit temps, il prit les ciseaux, se coupa lui-même la moustache, dit au Jésuite de la brûler avec le portrait, lui donne les ciseaux

Digitized by Google

d'un air gracieux, & le prie de lui couper les cheveux. Il se tourne ensuite vers le poteau & l'embrasse étroitement : *Suis-je bien*, dit-il alors au Bourreau ? *Oui*, *Monsieur*, répond celui-ci. *Frappe*, répond le Grand-Ecuyer. L'Exécuteur, qui, à l'âge de soixante ans, fait encore son apprentissage, tire une hache de son sac, & lui tranche la tête d'un seul coup. L'Auteur des *Causes célebres* dit le contraire. Elle fit plusieurs bonds en tombant, mais le corps demeura dans la même posture, embrassant le poteau ; il baissa seulement d'un demi-pied par la pesanteur, les mains toujours jointes ; ce qui témoignoit, ajoute l'Auteur de la Relation, le grand calme d'esprit que Henri-Amé d'Effiat, Seigneur de Cinqmars, Grand-Ecuyer de France, conserva dans les derniers momens de sa vie ».

La haine que ce jeune & imprudent favori de Louis XIII conçut contre Richelieu, à qui le Maréchal d'Effiat & Cinqmars lui-même furent redevables de leur élévation, le conduisit à cette triste fin. Il haïssoit le Cardinal, & n'aima jamais le Roi, qui le combloit de biens. « Je ne puis souffrir son ha-

Digitized by Google

leine puante, répondoit-il à ceux qui lui reprochoient son peu de complaisance pour un Maître si affectionné». Plus attentif à la conservation de sa fortune qu'à celle de la vie de Louis, il se lia étroitement avec le Duc d'Orléans, dès que la santé du Roi parut trop altérée. « Vous verrez qu'il traînera encore, dit-il avec quelque chagrin de ce qu'un Maître si bienfaisant se portoit un peu mieux ». Cinqmars déclara au Chancelier Séguier les principaux motifs de son aversion contre Richelieu. Il est bon de rappeler ici, 1.° Qu'après le siége d'Arras, le Cardinal avoit parlé de lui comme d'un poltron. 2.° Qu'ayant souhaité d'être créé Duc & Pair, il ne le fut pas, parce que Richelieu en détourna le Roi. 3.° Qu'ayant fait confidence au Cardinal que la Maréchale d'Effiat ménageoit le mariage du Grand-Ecuyer son fils avec la Princesse Marie de Gonzague, depuis Reine de Pologne, Richelieu en fut indigné. « Votre mere est folle, dit-il; & si la Princesse Marie pense à une telle mésalliance, elle est plus folle que votre mere. Voudroit-elle vous épouser, après que *Monsieur*

Digitized by Google

l'a recherchée ? Votre prétention eſt extravagante & ridicule. 4.° Enfin, que le Cardinal avoit trouvé mauvais que le Roi appeloit Cinqmars à ſon Conſeil & qu'il l'en avoit fait ſortir.

De Thou, vêtu d'un habit de deuil & ſuivi de deux Jéſuites, monte à l'échafaud, ſon chapeau à la main & le manteau ſur le bras; il voit le billot tout ſanglant, & le corps de ſon ami étendu & couvert d'un drap. Ces objets ne l'effrayerent point encore. « Nous ſommes un ſpectacle pour les hommes & pour les anges, dit-il en montrant la foule à ſon Confeſſeur. Seigneur, fais-moi connoître tes voies, enſeigne-moi tes ſentiers ». Il demande l'aſſiſtance des prieres du peuple, & continue de réciter différens paſſages de l'Ecriture. Son Confeſſeur s'offre à lui couper les cheveux : plus-humble que Cinqmars, il remercie le Jéſuite, & dit que c'étoit au Bourreau à lui rendre cet office; il l'en prie, & lui baiſe la main, en l'appelant ſon frere. Ayant demandé qu'on lui bandât les yeux : « Monſieur, je n'ai point de bandeau, répond l'Exécuteur. — Je ſuis homme, dit M. de Thou; & ſe tournant vers les aſſiſtans : Je crains la

Digitized by Google

mort. Cet objet me trouble, ajouta-t-il en montrant le corps de son ami, sur les pieds duquel son chapeau étoit tombé; je vous demande pour aumône de quoi me bander les yeux. On lui jette deux mouchoirs, dont l'un tombe dans sa main. Dieu vous le rende dans le Ciel, dit-il à ceux qui le lui avoient jeté». Il voulut encore être lié au poteau. Il prie alors les deux Jésuites de ne pas l'abandonner, & il appuie sa tête sur le billot. Le malheur voulut que le Bourreau, homme vieux & mal-adroit, ne le frappât que sur le haut de la tête; l'ayant repris & mis sur le plancher de l'échafaud, il lui donna deux coups avant que de séparer la tête du corps. Ainsi mourut, à l'âge de trente-cinq ans environ, François-Auguste, fils aîné de l'illustre Jacques-Auguste de Thou, Président au Parlement de Paris, & Auteur de l'excellente *Histoire Universelle* de son temps, que les gens curieux lisent avec admiration. Quelqu'un a dit, dans une épitaphe de François-Auguste, que le Cardinal de Richelieu haïssoit le nom & la postérité du Président de Thou; parce que, dans le dix-septieme livre de son Ouvrage, il

Digitized by Google

ne dissimule pas les mauvaises qualités & les méchantes actions d'Antoine Duplessis de Richelieu, surnommé *le Moine*. Le Cardinal auroit-il porté si loin sa délicatesse & son ressentiment ? C'étoit, je l'avoue, un homme extrêmement vain, & on ne peut plus vindicatif. Cependant il ne descendoit point de cet Antoine Duplessis, qui fut tout au plus son grand-oncle. Voici cette Epitaphe :

En transmettant l'Histoire à nos derniers neveux ;
Si l'on est dans les faits & sincere & fidelle,
Qu'on craigne d'éprouver l'infortune cruelle
Qu'on fit subir au fils d'un Ecrivain fameux ;
C'est de François de Thou la triste destinée,
Au milieu de ses jours sa course fut bornée.
Un Ministre vengea son aïeul insulté
Dans un tableau tracé d'un pinceau véridique.
Oser sous un Tyran dire la vérité,
C'est braver les horreurs du sort le plus tragique.
Le pere est immortel par un Ouvrage exquis,
Qui procura la mort à son illustre fils.

Le Cardinal de Richelieu apprit la mort de M. le Grand & de M. de Thou presque en même temps que la prise

Digitized by Google

de Perpignan ; il écrivit au Roi ce billet :

« SIRE,

» Vos ennemis ſont morts, & Per-
» pignan eſt à vous ».

La maniere dont le Duc de Bouillon racheta ſa vie par la ceſſion de la ſouveraineté de Sedan, eſt différemment racontée. « Peu ſavant dans les lois du Royaume, dit Langlade, le Duc étoit perſuadé qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne révélant pas le ſecret de ſes amis ; & que pour n'être pas criminel de leſe-Majeſté, il ſuffiſoit de n'avoir donné aucun pouvoir ni rien ſigné touchant le Traité d'Eſpagne. Mais lorſqu'il apprit la condamnation de M. de Thou, il ne douta point qu'il ne fût perdu lui-même. Durant trois jours qu'il demeura ſans recevoir aucunes nouvelles, il ne penſa qu'à ſe préparer à la mort ; néanmoins il n'y eut point d'Arrêt prononcé contre lui, ſoit par le défaut de preuves, ſoit par les inſtances du Vicomte de Turenne ſon frere. Mais ce qui ſans doute contribua le plus efficacement au ſalut du

Digitized by Google

Duc de Bouillon, c'eſt que dès le moment que la Ducheſſe ſon épouſe fut avertie de ſa détention, elle fit partir pour la Cour Mademoiſelle de Bouillon ſa belle-ſœur, Princeſſe de beaucoup d'eſprit & très-capable d'affaires : elle la chargea de déclarer de ſa part au Cardinal que ſi on faiſoit mourir le Duc, elle livreroit Sedan aux Eſpagnols. Afin que Richelieu n'en pût douter, elle avoit déjà envoyé vers eux pour les faire approcher. Mais lorſque Mademoiſelle de Bouillon vit de Thou condamné, elle retourne au Cardinal, lui dit qu'elle avoit pouvoir d'entrer en négociation, & de s'engager à toutes choſes pour la vie & la liberté du Duc ſon frere.

Les autres Hiſtoriens ne diſent rien ni du voyage de Mademoiſelle de Bouillon à la Cour, ni de ſa négociation avec Richelieu. A mon avis, voici la vérité du fait. Il importoit plus au Roi d'avoir Sedan que de faire mourir le Duc de Bouillon. Une ſouveraineté indépendante de la Couronne n'étoit pas confiſcable au profit de Sa Majeſté; le Prince d'Orange auroit bien ſu la conſerver aux enfans de ſes petits-

Digitized by Google

neveux. Richelieu chargea donc Mazarin d'aller voir Bouillon à Pierre-Scise, & de lui proposer de se tirer d'affaire par la cession de Sedan. Le résultat de cette entrevue fut de concerter cette lettre du Duc de Bouillon à Richelieu ; elle mérite d'être rapportée. « Monsieur ayant fait ce matin une ouverture à M. le Chancelier, qu'il n'a pas manqué d'envoyer à Votre Eminence, qui est de remettre ma Place de Sedan au Roi pour obtenir ma grace, & promis de donner par le détail les conditions que je désirerois, si la bonté de Sa Majesté me permettoit de désirer autre chose qu'un effet de sa clémence ; j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'adresser mes pensées à Votre Eminence, que je soumets non-seulement à Sa Majesté, mais encore à votre Eminence, étant résolu de les changer ou diminuer selon qu'elle le jugera à propos. Mon intention seroit donc de remettre, sans aucune récompense, autre que celle de la vie, & de la liberté que je demande, dans quinze jours au plus tard, le Château & la Ville de Sedan entre les mains du Roi, pour être inséparablement unis à cette Couronne, & possédés par Sa Ma-

Digitized by Google

jesté, & à l'avenir par ses successeurs, comme leur propre, & ainsi que le sont les autres Places du Royaume qu'ils ont en propriété. J'entends aussi de remettre entre les mains de Sa Majesté tout le domaine de Sedan, & ce dont je jouis aux environs, ne prétendant faire aucun marché avec Sa Majesté, mais me soumettre entiérement à ses volontés & à celles de Votre Eminence; déclarant que si par son entremise Sa Majesté a la bonté de me récompenser des domaines & revenus de Sedan, de quelque façon qu'Elle use, je demeurerai très-satisfait, puisque mes fautes ne me permettoient pas d'espérer seulement la grace de ma liberté, ni celles que j'ai déjà reçues : je déclare de plus à Votre Eminence que je ne prétends rien pour l'artillerie, boulets & autres choses semblables; mais j'ose très-humblement la supplier de considérer les grandes dettes dont ma Maison est chargée, & que les dépenses faites pour mettre la Place de Sedan en bon état & pour la bien munir d'artillerie, en sont la seule cause; me soumettant derechef aux volontés du Roi & de Votre Eminence, desquelles toute ma

Digitized by Google

vie je dépendrai, comme j'y suis si étroitement obligé ; confessant lui être redevable de tout, & qu'aussi je n'ai souhait ni pensée que de faire connoître par toutes mes actions à Votre Eminence que je suis sans réserve, Monseigneur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé BOUILLON ».

C'est ainsi que la peur de mourir fait prendre un style soumis & rampant aux ames les plus fieres. Quoi qu'il en soit, le Traité fut conclu le 15 Septembre ; & les lettres d'abolition furent expédiées peu de jours après, à la priere de notre cousin le Prince d'Orange, dit Louis, & de notre cousine la Landgrave de Hesse. L'enrégistrement ne s'en fit au Parlement de Paris que le 5 Décembre. Faber, Capitaine au Régiment des Gardes, & depuis Maréchal de France, obtint le Gouvernement de la Ville & Château de Sédan. « On arrêta, dit Langlade, que le Roi auroit la Place ; qu'il en donneroit la récompense en terres dans le Royaume ; que pendant qu'on travailleroit à l'exécution des conditions,

Digitized by Google

tions, le Duc ſortiroit de priſon, & que les Troupes du Roi entreroient dans Sedan ». Le Cardinal Mazarin fut envoyé de la part de Sa Majeſté pour prendre & pour donner toutes les ſuretés néceſſaires. La Ducheſſe de Bouillon, perſuadée que la vie & la liberté de ſon époux dépendoient de livrer Sedan, la livra du même eſprit dont elle auroit pu recevoir une grace conſidérable, & alla trouver le Duc retiré à Turenne. Chaque jour il y donnoit quelques heures à la lecture des Saints Peres, dit ſon Panégyriſte.

On lit ailleurs que le Comte de Buquoi, Officier du Roi d'Eſpagne, ſe mit en embuſcade auprès de Donchery avec huit cents Cavaliers & autant de Fantaſſins en croupe, pour enlever Mazarin avant qu'il entrât dans Sedan; mais le Cardinal, averti de ce projet, échappa au danger en ne marchant que de nuit, & arriva heureuſement à Donchery avec onze Compagnies de Gardes Suiſſes & autant de Gardes Françoiſes. Après quelques conférences avec la Ducheſſe de Bouillon, Mazarin va prendre poſſeſſion de Sedan au nom de Louis XIII. N'oublions pas ici que

Digitized by Google

Langlade ajoute à la gloire de ſon Héros : « Dès le moment que le Duc apprit la mort du Cardinal de Richelieu, arrivée deux mois après ou environ, il ordonna qu'on fît des prieres publiques dans toutes ſes terres pour le repos de l'ame de Son Eminence, ſoit par le ſeul motif d'une piété chrétienne, ſoit parce que la haine perſonnelle faiſant peu d'impreſſion ſur les ames élevées, elles ne puiſſent la porter juſque dans le tombeau de leurs plus cruels ennemis ».



Digitized by Google

ANECDOTES DIVERSES.

LE BARON DE SIROT.

Le Baron de Sirot rapporte dans ſes Mémoires, qu'au combat de Maneuverder, qu'on place au 24 Juin de l'année 1629, ayant été manqué d'un coup de carabine que lui tira le Roi de Suede, il déchargea ſon piſtolet ſur ce Prince ſans le connoître, & lui brûla les cheveux, & que le mouvement de tête que fit Guſtave au paſſage de la balle fit tomber ſon chapeau. Sirot s'en ſaiſit, le porta, & les Officiers Suédois priſonniers ne purent le voir après la bataille ſans verſer beaucoup de larmes, dans la penſée que leur Prince étoit mort. Il falloit que ce chapeau eût quelque choſe de bien ſingulier, puiſqu'un Officier de la conſéquence de l'Auteur des Mémoires avoit pris la peine de le ramaſſer dans le temps même d'une bataille, ſans ſavoir quel en étoit le maître, & que les Suédois le recon-

Digitized by Google

nurent du premier coup d'œil. Perſonne n'a été plus heureux en pareilles aventures que le Baron de Sirot. Le Roi de Danemarck l'avoit pareillement manqué, deux ans auparavant, d'un coup de carabine, & il en avoit penſé coûter la vie à Chriſtiern, dont le cheval bleſſé par l'Officier François avoit eu bien de la peine à regagner les retranchemens. Auſſi, en deux ans, Sirot eut l'honneur de faire le coup de piſtolet avec deux Rois : il démonte l'un, & décoiffe l'autre ; tous deux l'eſtiment juſqu'à lui faire les propoſitions les plus avantageuſes pour l'attirer à leur ſervice. Un des Auteurs de la Vie du grand Guſtave raconte le fait, de maniere qu'il paroît n'avoir fait que copier les Mémoires dont je viens de parler. Il ajoute ſeulement que le chapeau fut envoyé à Walſtein : circonſtance que le Baron n'auroit ſans doute pas oubliée s'il l'avoit ſue ; & il devoit la ſavoir, s'il eſt vrai, comme il le dit, qu'il ait porté long-temps ce chapeau. Un autre Hiſtorien dit que ce fut un Soldat Allemand qui emporta le chapeau que le Prince laiſſa tomber ; & ſelon Puffendorff, dans ſon Introduction à l'Hiſtoire

Digitized by Google

des principaux Etats de l'Europe, ce fut un Polonois qui avoit saisi Gustave par le baudrier, & à qui il resta entre les mains, parce que ce Prince eut l'adresse de le faire couler par-dessus sa tête, & de le laisser tomber. Voilà bien des versions différentes sur un fait de nulle considération par lui-même, mais qui prouve à quels dangers Gustave s'exposoit dans les occasions. Au reste, Puffendorff prétend, contre la foi de tous les Historiens, que l'avantage de ce combat resta aux Suédois. Un homme de beaucoup d'esprit, n'a-t-il pas eu raison de dire, en comparant divers récits d'un même fait par différens Auteurs, que l'Histoire n'étoit qu'une mer d'incertitudes?

GROTIUS.

Après s'être sauvé du Château de Lœwenstein, où il avoit été enfermé pour la cause de Barneveld, le célebre Grotius s'en vint à Paris avec plusieurs lettres de recommandation pour les Ministres de France, qui lui firent avoir, en considération de son rare mérite,

Digitized by Google

une penſion de 3000 livres, dont il vécut pendant quelques années, parce que ſes biens avoient été confiſqués en Hollande. Enfin, cette penſion fut rayée par le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit l'Etat, & Grotius ſe vit, après dix ans, dans la cruelle néceſſité d'aller chercher du pain ailleurs. Il ſe retire à Hambourg; ſon Livre de *Jure pacis & belli* étoit alors en grande réputation dans toute l'Allemagne, où le Roi Guſtave de Suede l'ayant lu, réſolut de ſe ſervir de l'Auteur, qu'il eſtima dès-lors comme un grand politique. Le Chancelier Oxenſtiern, premier Miniſtre de ce Conquérant, fortifioit ſon Maître dans cette bonne opinion des talens de Grotius, dont il avoit pris lui-même la plus haute idée ſur la lecture de l'Ouvrage que nous venons de citer. Ce Prince ayant été emporté à la bataille de Lutzen, en 1632, Oxenſtiern, ſuivant ſon inclination & le deſſein du feu Roi Guſtave, nomma Grotius Ambaſſadeur en France. Ce choix déplut fort à Richelieu, qui vit revenir triomphant dans le Royaume un homme à qui on y avoit refuſé la ſubſiſtance. Mais on ne peut s'imaginer

Digitized by Google

quelle étoit alors la réputation des armes Suédoises, & quelle terreur elles inspiroient dans toute l'Europe. En vain, pour détourner ce coup, le Cardinal fit tous les efforts imaginables auprès du Chancelier Oxenstiern, jamais ce Ministre ne consentit à la nomination d'un autre Ambassadeur.

Cependant Grotius qui étoit arrivé à Saint-Denis, y demeura jusqu'au retour d'un Courrier dépêché en Allemagne pour savoir la derniere résolution d'Oxenstiern; le Chancelier de Suede s'étant montré inexorable, on fut contraint de recevoir Grotius. Le Maréchal d'Estrées eut ordre de l'aller chercher dans les carrosses du Roi & de le conduire à Paris avec les honneurs accoutumés. Ensuite le Duc de Mercœur, depuis Duc & Cardinal de Vendôme, le mena à l'audience du Roi: il fallut que Richelieu avalât cette pilule & qu'il rendît des honneurs à un homme qu'il avoit si fort mépriſé. Il fut encore plus piqué de voir le Chancelier Oxenstiern s'opiniâtrer à laisser Grotius Ambassadeur ordinaire à Paris où il resta près de douze ans, sans qu'on eût égard aux prieres des Envoyés, Résidens & Am-

Digitized by Google

baſſadeurs de France à la Cour de Suede, qui tous portoient dans leurs inſtructions l'ordre de ſolliciter le rappel de M. Grotius. Mais encore une fois, le Cardinal diſſimuloit ſon reſſentiment, parce qu'il avoit beſoin en Allemagne de l'aſſiſtance des Suédois qui faiſoient diverſion aux armes de l'Empire, qui autrement nous ſeroient tombées ſur les bras & auroient fait avorter les projets ambitieux du premier Miniſtre.

Pendant ſon ſéjour en France, Grotius ne vit point le Cardinal de Richelieu, ſous prétexte qu'il ne donnoit pas la main aux Ambaſſadeurs; diſant, que quoique les Princes Catholiques ſouffriſſent cet orgueil par la déférence qu'ils avoient pour la Cour de Rome, la Couronne de Suede qui en étoit indépendante ne devoit pas tolérer ce mépris ſi préjudiciable à ſa dignité. Ainſi par un entêtement inconcevable, & pour mieux m'expliquer, par une opiniâtreté Hollandoiſe, il ne voulut point ſe réconcilier avec ce puiſſant Miniſtre dont il avoit beſoin pour ſes affaires particulieres: il ne traitoit qu'avec des Miniſtres Subal-

Digitized by Google

ternes, c'eſt-à-dire, avec MM. Bouthillier, de Chavigni, de Bullion & autres.

Lors de ſon premier ſéjour à Paris, peu de temps après ſa ſortie du Château de Lœwenſtein, Grotius eut lieu de ſe plaindre des Miniſtres de Charenton qui, ſuivant la coutume de la plupart des hommes, de ne point faire état des malheureux & de les abandonner dans leurs infortunes, ne voulurent point le recevoir à leur Communion, ſous prétexte qu'il étoit de l'opinion d'Arminius, condamnée par le Synode de Dordrecht. Il fut donc obligé de s'abſtenir d'aller entendre leurs Prêches, & ſe contenta de faire tous les Dimanches des prieres avec ſa famille. Ces mêmes Miniſtres, quand il fut Ambaſſadeur de Suede, ayant conſidéré que ce leur ſeroit un grand honneur qu'un Ambaſſadeur d'une Couronne ſi conſidérable aſſiſtât à leurs Aſſemblées, lui députerent un Miniſtre de leur Corps avec quelques anciens du Conſiſtoire pour le prier d'honorer leurs Sermons de ſa préſence, ajoutant que les Luthériens même

Digitized by Google

étoient admis depuis peu à leur Communion par acte du dernier Synode de Charenton : mais il leur répondit qu'ils l'avoient négligé lorsqu'il étoit particulier & fugitif, & qu'il les négligeroit à son tour étant Ambassadeur. Effectivement il ne voulut jamais aller à leurs Prêches ; mais il en faisoit lire à sa maison le Dimanche matin, par un Ministre Suédois nommé le Docteur Ambreus, Luthérien très-opiniâtre, & les après-midi du même jour, par un autre appelé M. d'Ar, attaché aux opinions de Calvin. Ces Ministres, & sur-tout Ambreus, au lieu d'expliquer purement & simplement la parole de Dieu, se jetoient à corps perdu dans la controverse avec tant de passion que leurs Sermons étoient pleins d'invectives, dont Grotius se lassa à la fin. Il les pria d'expliquer l'Evangile sans blesser la charité Chrétienne : sur quoi le Docteur Ambreus lui dit qu'il ne pouvoit taire ce que Dieu lui inspiroit, & Grotius lui ayant enfin ordonné ou de s'abstenir de dire des injures ou de ne plus prêcher, Ambreus le quitte furieux, & s'écrie, en descendant l'esca-

Digitized by Google

lier, que c'étoit une choſe étrange que l'Ambaſſadeur de la Couronne de Suede voulût fermer la bouche au Saint-Eſprit !

Après la mort du Cardinal de Richelieu, Oxenſtiern ne ſe ſoucia plus de conſerver à Grotius l'Ambaſſade de France. Il avoit conſidéré trop tard que ce Miniſtre s'étoit pour ainſi dire retiré de la ſociété des vivans, & que paſſant des jours entiers & la plupart des nuits avec les morts, pour compoſer des ouvrages de Littérature ou de Théologie, il ne pouvoit lui mander que des nouvelles du Pont-Neuf en beau latin. Enfin, dégoûté tout-à-fait de Grotius, il députe extraordinairement en France le ſieur de Cériſante qui faiſoit tout à la Cour ſans rien communiquer à l'Ambaſſadeur ordinaire, ſoit qu'il en eût reçu l'ordre, ſoit que s'abandonnant à ſon humeur trop altiere, il voulût faire voir aux François qu'il avoit ſeul le ſecret & la confiance de la Cour de Suede. Ce mépris ſi manifeſte ne put être digéré par Grotius qui demanda la permiſſion de ſe retirer, ſur quoi il fut pris au mot.

De retour à Stockholm, Grotius ſe

Digitized by Google

retire tout-à-fait du Miniſtere : il eſpéroit de jouir à Lubeck des bienfaits que Chriſtine avoit accordés à ſes talens, lorſqu'il tombe malade en traverſant le Meckelbourg. Son mal augmentant, un Miniſtre vint le voir, & le trouvant à l'agonie, lui récite une priere convenable à ſon état. Il lui faiſoit quelques exhortations, & lui demandoit de temps en temps s'il l'entendoit. Le mourant, après avoir dit pluſieurs fois *oui*, fit cette derniere réponſe : *Je vous entends bien, mais j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites*, & un moment après il expire.

On a dit que Grotius s'étoit ſauvé de la priſon de Lœwenſtein, où le Prince d'Orange l'avoit fait enfermer le 16 Juin 1619. On ajoutera qu'il dut le bonheur de s'en retirer à l'induſtrie de ſon épouſe. Cette Dame avoit remarqué que les Gardes du Château, laſſés de fouiller & de viſiter un grand coffre rempli de linge qu'elle envoyoit blanchir à Gorcum, Ville voiſine, commençoient à le laiſſer paſſer ſans l'ouvrir; elle crut qu'on pourroit tirer parti de cette négligence, & conſeilla à ſon mari de ſe mettre dans le coffre à la place du

Digitized by Google

linge ; mais pour ne rien hasarder, elle fait des trous à l'endroit où il devoit tourner le visage, & l'enferme dedans autant de temps qu'il falloit pour aller de Lœwenstein à Gorcum. Cet essai ayant parfaitement réussi, elle choisit le jour que le Commandant étoit obligé de s'absenter ; alla rendre visite à la Commandante, & lui parla, dans la conversation, de la santé de son mari qu'elle supposa si foible, qu'elle vouloit, disoit-elle, renvoyer tous ses livres dans un coffre, afin de l'empêcher de travailler. Le lendemain, elle arrange son mari à la place des livres ; deux Soldats viennent prendre ce coffre & l'emportent ; mais l'un d'eux le trouvant plus lourd qu'à l'ordinaire : *Il faut*, s'écrie-t-il, *qu'il y ait quelqu'Arminien là dedans.* — *Effectivement*, répond Madame Grotius, *il y a des livres Arminiens.* On descend le fardeau avec beaucoup de peine. Aux soins, aux agitations de la tendre épouse, un des Soldats témoigne encore quelques soupçons : il demande la clef, elle ne se trouve pas : il va prendre les ordres de la Commandante, qui prévenue la veille par Madame Grotius elle-même

Digitized by Google

qu'elle vouloit faire transporter tous les livres de son mari, répondit qu'il n'y avoit qu'à laisser passer le coffre, & qu'elle savoit ce qu'il contenoit. Grotius fut ainsi transporté, non sans beaucoup d'inquiétudes, jusqu'à Gorcum, chez un de ses amis, où il sortit alors de sa nouvelle prison. Sans perdre un seul instant, il prend un habit de Manœuvre qu'on lui avoit préparé, traverse la Place publique avec une regle & une truelle à la main, gagne les portes de la Ville du côté de la riviere, & se jette dans un bateau qui le conduit à Valerie, où il loue une voiture pour Anvers. Arrivé dans cette derniere Ville, il commence à respirer plus à son aise, & donne des nouvelles à sa femme qui feignoit toujours que son mari étoit fort malade, afin de lui donner le temps de se sauver. Dès qu'elle fut informée par sa lettre qu'il étoit en pays de sureté, elle annonce son évasion aux Gardes. Le Commandant, irrité de voir son prisonnier échappé, fait resserrer plus étoitement sa femme, & lui intente un procès criminel. Il y eut des Juges qui conclurent à la retenir prisonniere à la place de son mari; mais

Digitized by Google

les Etats-Généraux auxquels elle présenta sa Requête, lui accorderent son élargissement. « Une telle femme, dit Bayle, mériteroit dans la République des Lettres non-seulement une statue, mais aussi les honneurs de la canonisation; car c'est à elle qu'on est redevable de tant d'excellens Ouvrages que son mari a mis au jour & qui ne seroient jamais sortis des ténebres de Lœwenstein, s'il y eût passé toute sa vie, comme les Juges choisis parmi ses ennemis l'avoient résolu.

THÉOPHILE.

Ce Poëte étoit né en Gascogne, d'où il alla s'établir à Paris, le rendez-vous de toutes les personnes qui veulent faire fortune par l'esprit. Il avoit de la littérature; il faisoit des vers qu'on estimoit alors & qu'on ne lit plus aujourd'hui, en dépit de Scudery qui l'éleve fort au-dessus des Anciens & des Modernes. Il y a en effet de la saillie, de la facilité, de l'imagination dans ses poésies, mais peu de goût & de justesse, & encore moins de jugement. Elles ne

Digitized by Google

laiſſerent pas de lui procurer une penſion du Roi ; & ce qui valoit encore mieux pour un homme de ſon caractere, elles lui donnerent des entrées chez les plus grands Seigneurs. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que ſa Muſe n'étoit pas une de ces Vierges chaſtes que l'Antiquité fabuleuſe a placées ſur l'Hélicon. On prétendit de plus que ſes mœurs n'étoient pas plus pures que ſes poéſies : on alla juſqu'à l'accuſer de ne reconnoître point d'autre Dieu que celui qu'il invoquoit dans ſes vers, & d'inſpirer l'Athéiſme à une troupe de jeunes gens de la Cour dont il étoit l'idole. Il dit cependant, à leur honneur, qu'il n'en a point connu qui ne fuſſent plus corrompus que lui, & à qui ſon exemple n'eût pu ſervir de regle ; que depuis que le Pere Athanaſe, Capucin, & les Peres Arnould & Séguirand, Jéſuites, lui avoient ouvert les yeux ſur les erreurs du Calviniſme, qu'il avoit abjuré entre leurs mains, il jeûnoit tous les jours preſcrits par l'Egliſe, & ſe confeſſoit & communioit réguliérement. Cela pouvoit être ; mais le public prévenu n'en avoit pas meilleure opinion, ni de ſes mœurs, ni de

Digitized by Google

ſa religion. Les choſes allerent ſi loin, que le Parlement de Paris le décréta de priſe de corps, & le condamna par contumace comme un libertin déclaré & comme un Athée reconnu. La fuite, dans un procès de cette nature, eſt la juſtification de l'Arrêt & une preuve du crime. Théophile ſe tint caché cinq à ſix mois, tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne, changeant de maiſon & de pays, ſelon les nouvelles qu'il recevoit & que ſa retraite étoit plus ou moins ſûre. Un Prévôt le déterra en Picardie, le ſaiſit, & le mena lié & garrotté comme un voleur à Saint-Quentin, d'où il fut transféré à la Conciergerie de Paris & jeté dans un cachot. La nouvelle de ſa détention ne fut pas plutôt répandue, qu'on vit s'enflammer le zele d'un grand nombre de dévots, qui croyoient rendre gloire à Dieu en déclamant contre un homme qui, ſelon eux, ne le connoiſſoit pas. On vit non-ſeulement les maiſons particulieres, mais encore les chaires publiques retentir d'invectives & d'imprécations. « Maudit ſois-tu, Théophile, s'écria un jour le Pere Guérin, Minime, par une eſpece d'enthouſiaſme fort ſingulier au

Digitized by Google

milieu d'un de ſes Sermons! maudit ſoit l'eſprit qui t'a dicté tes penſées! maudite ſoit la main qui les a écrites! malheureux le Libraire qui les a imprimées! malheureux ceux qui les ont lues! malheureux ceux qui t'ont jamais connu! & béni ſoit M. le premier Préſident, & béni ſoit M. le Procureur-Général, qui ont purgé Paris de cette peſte : c'eſt toi qui es cauſe que la peſte eſt dans Paris! Je dirai, après le Révérend Pere Garaſſe, que tu es un belître, que tu es un veau : que dis-je, un veau? d'un veau la chair eſt bonne bouillie, la chair en eſt bonne rôtie ; de ſa peau on en couvre les livres, mais la tienne, méchant! n'eſt bonne qu'à être grillée ; auſſi le ſeras-tu demain. Tu t'es moqué des Moines, & les Moines ſe moqueront de toi ».

Garaſſe, que citoit le Prédicateur, n'épargnoit pas plus le priſonnier, comme on peut le voir dans ſa *Doctrine curieuſe des beaux Eſprits de ce temps ;* ouvrage comique & tout-à-fait dans le caractere de ſon Auteur; tandis que d'un autre côté, le Pere Voiſin, confrere de Garaſſe, & qui avoit ménagé la capture de Théophile, alloit chez les Juges de

Digitized by Google

ſa connoiſſance leur recommander la cauſe de la Vierge & des Saints. Un Hiſtorien célebre, de la Compagnie de Jéſus (le Pere d'Orléans, *Vie du Pere Coton*), reconnoît que ces Peres, qu'il ne nomme pas, mais dont Théophile n'a pas laiſſé ignorer le nom, faiſoient un peu trop leur affaire particuliere d'un intérêt public, dont ils auroient pu ſe repoſer dans les circonſtances du temps ſur la vigilance du Prince & la conſcience des Juges. Il ajoute que leur habit gâtoit leur cauſe, & que leur zele ne contribua pas peu à ſauver le coupable. Tout le monde l'a dit comme lui. Théophile ne fut pas auſſi abandonné qu'il le ſuppoſe dans ſa Requête au Roi : ſa priſon, & encore plus le décri où il étoit tombé, lui laiſſa peu d'amis ; mais le peu qui lui reſta, le ſervit bien. Un Poëte, quelque libertin qu'il ſoit, manque rarement de partiſans & de patrons. MM. de Liancourt & de la Roche-Guyon furent les plus déclarés. Par un effet ou de leur prévention pour celui-ci, ou de ce ſentiment de pitié que la nature inſpire pour les malheureux qu'on voit avec plaiſir ſouſtraire au ſupplice, quelque

Digitized by Google

avéré que soit leur crime. On fit passer jusqu'au Roi une accusation énorme, que Desbarreaux, si fameux alors par ses débauches, intenta contre le Pere Voisin ; & Sa Majesté en fut si frappée d'horreur, que, sans approfondir davantage, Elle dit qu'il falloit que ce Religieux fût le plus méchant homme de son Royaume, & lui donna ordre d'en sortir. Une femme de qualité appuya ces sollicitations : je ne sais quel intérêt elle prenoit au Poëte, mais son crédit sauva l'accusé. Théophile ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire ; il mourut le premier Septembre de l'année suivante en 1626. Sans doute sa mort ressembla à sa vie, puisqu'il fallut toute l'autorité de M. de Montmorenci, chez qui il étoit mort, pour obtenir du Curé de Saint-Nicolas la permission de l'enterrer dans le Cimetiere de son Eglise. On pouvoit bien ne pas refuser cet honneur à Théophile, après que Rabelais, qui ne valoit guere mieux, a été enterré dans la nef de Saint-Paul.

Théophile s'étant rencontré à Saintes avec Mitard, & contredisant avec trop de légéreté ce Philosophe : « Mon cher Théophile, lui dit-il, vous me semblez

Digitized by Google

avoir beaucoup d'esprit ; c'est grand dommage que vous ne sachiez rien. — Monsieur Mitard, réplique sur le même ton Théophile, c'est qu'on ne peut pas tout avoir : vous, par exemple, me paroissez savoir beaucoup, c'est grand dommage que vous manquiez d'esprit ».

Une Dame, dont la vertu n'étoit pas le plus riche apanage, l'ayant plusieurs fois prié de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, il la régala de cet impromptu :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil ?
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

VAUGELAS.

Le meilleur Ouvrage de Vaugelas, est sa Traduction de Quinte-Curce, sur laquelle il demeura trente ans, la changeant & corrigeant sans cesse. Chaque période étoit souvent traduite à la marge de son manuscrit de cinq ou six manieres différentes, toutes assez

Digitized by Google

bonnes. Ceux qui prirent soin de revoir l'Ouvrage après la mort de l'Auteur, furent souvent embarrassés sur le choix. Voiture, son ami, lui faisoit quelquefois des plaisanteries sur son exactitude trop scrupuleuse, & lui disoit que pendant qu'il poliroit une partie de sa Traduction, la langue Françoise viendroit à changer, & qu'il seroit obligé de refaire tout l'ouvrage. Il lui appliquoit agréablement l'Epigramme de Martial contre ce Barbier qui étoit si long-temps après une barbe, qu'elle commençoit à revenir avant qu'il eût achevé de raser la personne.

Vaugelas étoit homme de bonnes mœurs, d'un caractere doux & d'un esprit agréable dans la société. Attaché depuis long temps à Gaston, frere de Louis XIII, en qualité de Chambellan, il n'en étoit pas plus riche; il mourut pauvre, & son testament n'en fut pas moins remarquable. Après avoir destiné tous ses effets à l'acquittement de ses dettes, il ajouta : « Mais comme il pourroit se trouver quelques créanciers qui ne seroient pas payés; dans ce cas, ma derniere volonté est qu'on vende mon corps aux Chirurgiens le plus

Digitized by Google

avantageuſement qu'il ſera poſſible, & que le produit en ſoit appliqué à la liquidation des dettes dont je me trouverai comptable à la ſociété, de ſorte que ſi n'ai pu m'y rendre agréable pendant ma vie, je n'y ſois point à chargé après ma mort ».

ANECDOTES DIVERSES.

OUTRE une célebre poſtérité d'enfans légitimes, Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, laiſſa un fils naturel nommé Juſtin de Naſſau, qui, avant la paix de Vervins, mena un Corps conſidérable de Troupes à Henri IV. Dumaurier nous apprend, dans ſes Mémoires, que ſon pere, qui étoit notre Ambaſſadeur dans les Pays-Bas, ayant dépêché, l'an 1616, à la Cour de France pour une affaire importante un Capitaine Gaſcon nommé de Lanchere, cet Officier, en revenant, paſſa par Breda, où Juſtin de Naſſau étoit Gouverneur, & que ce Prince lui ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau en France, l'Envoyé répondit qu'il

Digitized by Google

n'y avoit rien de considérable, que l'emprisonnement de M. le Comte d'Auvergne, depuis Duc d'Angoulême : Justin lui en demande la cause : Lanchere, qui ne connoissoit point la véritable origine de celui qui l'interrogeoit, lui répond précipitamment, en lui frappant sur l'épaule : « Ne savez-vous pas bien, Monsieur, que jamais fils de P..... ne valut rien » ? faute dont le Gentilhomme Gascon eut à se repentir, ayant su depuis que Justin de Nassau étoit bâtard : ce qui prouve qu'il fait bon savoir les généalogies & les alliances, autrement on est souvent exposé à des méprises, & l'on peut offenser, sans s'en douter, des personnes de la plus haute qualité.

Un Evêque de grand nom, de bonnes mœurs, mais de peu d'esprit, venoit souvent ennuyer le Cardinal de Richelieu, qui ne savoit trop comment s'en défaire, lorsqu'un des courtisans du Ministre qui s'en étoit apperçu, après avoir demandé l'agrément de Son Eminence, s'y prit de la façon suivante : S'étant placé contre le lit du Cardinal, ce Gentilhomme, qui étoit ventriloque, prononça

Digitized by Google

prononça fortement le nom du Prélat avec un ton de voix qui semblait partir de derriere le lit. Sur quoi le bon Evêque, qui étoit près du feu avec le Ministre, fort étonné d'entendre appeler, ne peut s'empêcher de laisser paroître son trouble; mais l'instant d'après s'entendant appeler de nouveau: « Je demande, s'écrie-t-il, pardon à Votre Eminence; mais c'est probablement mon pere que j'ai perdu depuis huit jours, & qui sans doute veut me parler. — Voyez, dit le Cardinal, demandez-lui ce qu'il veut ». L'Evêque se jetant alors à genoux avec son chapelet à la main, où pendoient plusieurs médailles d'or: « Parlez, s'écrie-t-il, bon cher pere! hélas! qu'exigez-vous de moi? — Que tu t'occupes mieux de ton salut; qu'au lieu d'abandonner ton Diocese pour ennuyer la Cour, tu y retournes au plutôt pour y remplir tes devoirs de Pasteur, & t'occuper sur-tout de la conversion des Hérétiques; & pour me prouver ton obéissance, commence par celui que tu vois appuyé contre ce lit.... Jette-lui ton chapelet au cou, & laisse au Ciel le soin du reste ». L'Evêque tout

Digitized by Google

tremblant, se releve alors, saisit l'instant où le Cardinal adressoit la parole au malin courtisan, l'affuble de son chapelet, ainsi que de ses médailles, prend congé de Son Eminence, & part dès le soir même pour son Diocese, où il fit sa résidence ordinaire.

L'Abbesse de Fontevrault, Jeanne de Bourbon, fille naturelle de Henri IV, après avoir perdu un procès à la Grand'Chambre du Parlement de Paris, s'en va trouver le premier Préfident Molé : elle se plaint vivement à lui. Ce Magistrat lui répond de maniere que l'Abbesse se croyant offensée, lui dit : « Savez-vous que je suis du Sang de France ? — Et oui, Madame, répond Molé, & même du plus chaud ».

Les Armées de France & d'Espagne se rencontrerent sur les côtes de la Catalogne en 1642, & se battirent pendant deux jours sans grande perte de part ni d'autre : elle fut pourtant plus considérable du côté des Espagnols, qui ne purent sauver un de leurs plus beaux Vaisseaux. On prétend qu'ils auroient aisément obtenu

Digitized by Google

la victoire, sans la mésintelligence de leur Amiral, Officier peu habile, avec le Général des Galeres. Au commencement du combat, un homme s'avise de partir pour la Cour, comme dépêché par le Duc de Ceindaireal, afin de porter au Roi la nouvelle d'une victoire complete, & d'obtenir la récompense qui se donne en pareille occasion. Le fourbe mal-adroit fait confidence de son voyage à un Capitaine, qui, plus diligent que lui, arrive le premier, & annonce la fausse victoire au Roi & au Duc d'Olivarez. L'auteur de la nouvelle vient ensuite, & passe pour un second Exprès, qui apporte la confirmation de la défaite des François. Olivarez l'écrit incontinent à son épouse, & le porteur de la dépêche reçoit d'elle un riche présent. On allume des feux de joie dans tout Madrid; & les Ministres étrangers, trompés comme les autres, demandent audience à la Reine, pour lui faire leurs complimens. Elisabeth refuse d'abord de les recevoir, & dit que les lettres qui lui étoient arrivées de la part du Roi, ne disoient rien de positif sur cette nouvelle. Cependant

Digitized by Google

l'Ambaſſadeur de l'Empereur & celui d'Angleterre ayant écrit, l'un au Nonce du Pape, & l'autre à l'Ambaſſadeur de Veniſe, que la nouvelle ſe débitoit comme certaine à la Cour de Philippe; on ne parle à Madrid que des heureuſes ſuites d'un ſi grand avantage : car enfin on prétendoit que les François avoient perdu ſeize Vaiſſeaux & dix Galeres : on comptoit déjà ſur la réduction de la Catalogne & du Portugal, comme ſur deux événemens infaillibles. Quelle fut la conſiſion de la Cour & de la Capitale de l'Eſpagne, quand on apprit, peu de jours après, par une Barque arrivée à *Vineros* au Royaume de Valence, ſur les confins de la Catalogne, que la Flotte Eſpagnole, aſſez maltraitée, s'étoit retirée au Port-Mahon, & que celle des François, en bon état, étoit allée à Barcelone ! Philippe, honteux & déconcerté, s'effraie, perd courage, déſeſpere de ſecourir Perpignan, puiſque ſa Flotte ne peut plus agir par mer, tandis que Torreneſe s'avance par terre. On écrit donc à ce Général, de la part de Sa Majeſté, de n'aller pas plus loin, & de ne pas haſarder les Troupes qu'on lui a confiées.

Digitized by Google

Les Espagnols ayant pris Corbie, le Comte de Soissons reçoit l'ordre d'assiéger cette Place. Ce Prince l'ayant fait reconnoître, on lui dit qu'elle ne peut tenir, & qu'il suffiroit de la sommer de se rendre. A quoi le Comte ayant répondu qu'il ne pouvoit se dispenser de l'assiéger, puisque le Roi & le Cardinal le vouloient ainsi. « Monsieur, lui dit le Prince de Guimenée en plaisantant, si Corbie veut bien se rendre, recevons-la toujours, sauf à la remettre aux ennemis, si M. le Cardinal trouve mauvais que nous l'ayons prise sans coup férir ».

Le Cardinal de Richelieu avoit une Troupe de Musiciens, au nombre desquels étoit un Abbé qui jouoit supérieurement de la basse de viole, alors extrêmement en vogue. Cet Abbé, très-borné d'ailleurs, & cependant assez méchant, avoit le front très-étroit : sur quoi l'Abbé de Bois-Robert, qui avoit à s'en plaindre, & qui ne cherchoit que les occasions de divertir le Cardinal, feint un jour de se réconcilier avec le Musicien ; & pour lui

Digitized by Google

prouver qu'il étoit sans rancune ; l'avertit que s'il vouloit profiter de l'estime que Son Eminence avoit pour lui, il falloit qu'il se hâtât de lui demander l'Abbaye de *Crâne-étroit*, dont le Titulaire venoit, lui avoit-on dit, de décéder. Au cas qu'il vous l'accorde, ajoute Bois-Robert, vous irez sur le champ chez le Secrétaire de Son Eminence, pour qu'il vous dise dans quelle Province est cette Abbaye. Après beaucoup de remercîmens, de protestations de se ressouvenir du bon avis qu'on lui donnoit, l'Abbé vole chez le Ministre, & lui demande l'Abbaye de *Crâne-étroit*. Le Cardinal, qui se doute dans le moment que cet homme ne peut lui être envoyé que par Bois-Robert, fait effort pour conserver son sérieux, & lui dit : « Oui-dà, Monsieur l'Abbé, je vous accorde avec plaisir l'Abbaye de *Crâne-étroit*, & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours ». Alors l'Abbé, comblé d'aise, ne perd point de temps, & va du même pas chez le Secrétaire du Ministre, homme très-grave, & n'aimant point à rire, qui, sur la demande de l'Abbé, ima-

Digitized by Google

gine qu'il eſt envoyé pour ſe moquer de lui. Après l'avoir toiſé de la tête aux pieds, il lui dit de l'air & du ton le plus mépriſant : « Que diable me venez-vous lanterner, avec votre Abbaye de *Crâne-étroit* ; apprenez, M. le Viſionnaire, que cette Abbaye n'exiſte que ſur votre front, & me laiſſez en paix ». Le pauvre Abbé, voyant alors qu'il étoit joué, ſe hâte de ſe retirer chez lui, pour ſe ſouſtraire, ſur-tout dans les premiers momens, à la riſée des courtiſans du Cardinal.

La belle maiſon de Bois-le-Vicomte, de l'Abbé Gouvernet, a appartenu au Cardinal de Richelieu. On y voit, dans une chambre, un Chapeau de Cardinal, dont les cordons ſe détachent pour joindre une Thiare & une Couronne royale, qui ſont au-deſſus ; on lit ces paroles au-deſſus : *Devinctus devinciet ambas* : Ce cordon détaché du Chapeau liera les deux Couronnes. Quelle deviſe fut jamais plus ambitieuſe !

Richelieu, quand il étoit mécontent de quelqu'un, l'envoyoit querir, il lui faiſoit une vive mercuriale, &

Digitized by Google

le renvoyoit ensuite dans une chambre à côté ; où celui-ci se croyant seul, parce qu'il n'y voyoit personne, le cœur gros de la réprimande, se soulageoit en imprécations contre Son Eminence. Souvent il en chapitroit deux à la fois : dès qu'ils étoient tous deux dans cette chambre, ils se faisoient des confidences mutuelles de leur ressentiment : des Espions cachés dans le mur, entendoient le monologue ou la conversation, & les rapportoient au Cardinal, qui prenoit des résolutions violentes contre ces indiscrets. On montre à la maison de Bois-le-Vicomte, des armoires pratiquées dans les murs, où les Espions se cachoient.

La Duchesse de Chevreuse, qui joignoit à une beauté très-rare un esprit distingué, & qui inspira de l'amour à Louis XIII, en inspira aussi à Richelieu son Ministre. Il lui faisoit de beaux présens ; & pour lui plaire davantage, il s'habilloit quelquefois en Cavalier, avec l'épée au côté & des plumes rouges au chapeau. Un jour, la Duchesse, qui n'aimoit point l'Eminence, fit cacher la Reine Anne d'Autriche dans un endroit secret de son appartement, pour lui

Digitized by Google

donner le plaisir de voir le Cardinal dans cet équipage. Il crut mettre la Duchesse dans ses intérêts, en lui faisant l'amour : elle s'entendoit avec la Reine, & le trahissoit. Ce Cardinal faisoit l'amour en politique : ce grand génie, au comble des honneurs & de l'opulence, ne put captiver la belle Duchesse. Ce ne sont point les belles qualités du cœur & de l'esprit, & les plus grands avantages de la fortune, qui font naître de l'amour, c'est la jeunesse, ce sont les graces & les talens, qui servent moins à l'utilité qu'à l'amusement.

Richelieu caractérisoit les hommes en peu de mots. Il dit un jour au Cardinal Mazarin : « Si je voulois tromper le diable, je ne me servirois point d'autres finesses que des vôtres ». Richelieu se fit peindre un globe à la main, avec la devise latine qui suit : *Hic stante, cuncta moventur.* En subsistant, il donne le mouvement à l'Univers. Un Satirique répondit : *Ergò cadente, omnia quiescent.* Lorsqu'il périra, le monde sera donc en repos.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce quatrieme Volume.

ALBERT de Luines, Connétable de France, Favori de LOUIS XIII, Pag. 1
Notice ſur Baradas, Gentilhomme Bourguignon, Favori de LOUIS XIII, 47
Armand-Jean-Dupleſſis, Cardinal de Richelieu, premier Miniſtre de LOUIS XIII, 51
De Taleyran, Comte de Chalais, Maître de la Garde-robe, ſous LOUIS XIII, 331
Louis de Marillac, Maréchal de France, décapité en 1632, 346
Henri II de Montmorenci, Duc & Pair, Maréchal de France, ſous LOUIS XIII, 408
François de Juſſac d'Ambleville, ſieur de Saint-Preuil, Maréchal

Digitized by Google

de Camp, Gouverneur d'Arras, décapité ſous LOUIS XIII, 474
Henri d'Effiat de Cinqmars, Grand-Ecuyer de France, & François-Auguſte de Thou, Conſeiller d'Etat, décapités à Lyon, 501

ANECDOTES DIVERSES.

Le Baron de Sirot, 579
Grotius, 581
Théophile, 591
Vaugelas, 597
Anecdotes diverſes, 599

Fin de la Table.

Digitized by Google